

GOVERNMENT OF INDIA
DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY
CENTRAL ARCHÆOLOGICAL LIBRARY
CALL No. 891.05/B.E.F.E.O
Acc. No. 32049
D.G.A. 79.
GIPN—S4—2D. G. Arch.N. D./57—25-9-58—1,00,000



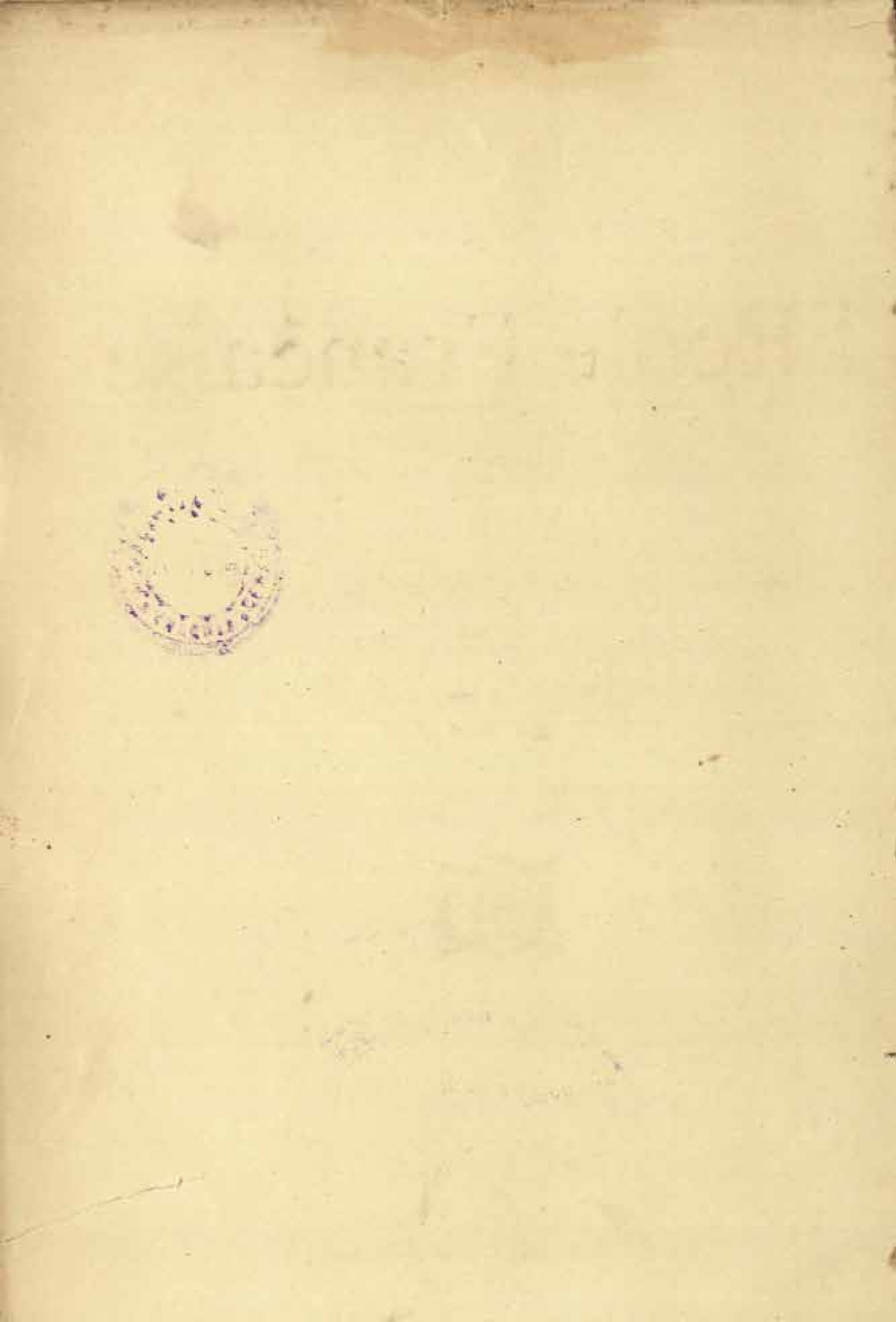
BULLETIN

DE

L'ÉCOLE FRANÇAISE

D'EXTRÊME-ORIENT





BULLETIN

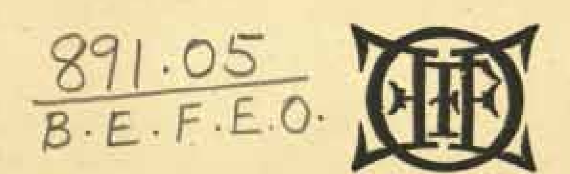
DE

l'Ecole Française

D'EXTRÊME-ORIENT



TOME XVI. — 1916





HANOI

IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1917

ETUDES D'HISTOIRE D'ANNAM

Par Henri MASPERO,

Professeur à l'Ecole française d'Extrême-Orient.

I

LA DYNASTIE DES LÍ ANTÉRIEURS 前李 (543-601)

Les historiens annamites, et après eux les historiens européens, placent au Tonkin dans la seconde moitié du VI[e] siècle de l'ère chrétienne une dynastie indépendante, les Lí Antérieurs 前李, qu'ils font régner sans interruption de l'année 541 à l'année 602. Or, si les princes du début et de la fin de cette dynastie sont mentionnés par les historiens chinois, la dynastie elle-même, en tant que succession ininterrompue de souverains, leur est complètement inconnue ; ils parlent seulement de trois révoltes très courtes, la première, celle de Lí Bí 李賁 (1), ayant duré sept ans, de 541 à 547, les deux dernières plus brèves, n'ayant duré que quelques mois, l'une en 590, l'autre en 602 ; mais dans les intervalles ils tiennent que le pays était redevenu province chinoise, et citent même les noms de plusieurs des gouverneurs qui y furent envoyés. De l'un des rois annamites de cette époque, le troisième, nommé Triệu Quang-phục 趙光復, les Chinois ignorent jusqu'au nom.

(1) Le caractère 賁, qui forme le nom personnel de ce personnage, se lit généralement *pi*, s.-ann. *bí*, mais a aussi une lecture secondaire *pen*, s.-ann. *bôn*. Je ne connais aucun texte indiquant qu'il faut adopter cette prononciation *pen* (*bôn*) pour le nom personnel de ce prince, et je ne sais pourquoi les auteurs européens l'ont tous choisie, alors que les Annamites, de façon plus rationnelle, ont adopté la forme Lí Bí. Celle-ci à mon sens doit être préférée ; c'est celle qui est employée constamment dans cet article. — Pour l'emploi des prononciations chinoises et annamites ainsi que pour la transcription, voir *BEFEO*, X (1910), p. 549.

Un désaccord aussi net ne pouvait manquer de frapper les historiens annamites, et ils se sont efforcés de l'expliquer, sans y réussir d'ailleurs ; car l'insuffisance de leur dépouillement des textes chinois, jointe aux défaillances de leur critique, ne leur permettait pas d'obtenir des résultats satisfaisants. N'osant repousser aucune de leurs autorités, ils ont tâché de les concilier. Ngô-thì-Sĩ 吳時仕 [1], croyant constater qu'après la date où les Annamites placent la victoire de Triệu Quang-phục, et l'expulsion des troupes chinoises, les écrivains chinois ne mentionnent pas de thứ-sử 刺史 de Giao-châu, voit là une confirmation des textes annamites d'après lesquels, à ce moment, le Tonkin ne dépendait plus de la Chine. « Depuis le moment où le roi de Triệu-việt occupa le Dạ-trạch 夜澤 et battit les troupes du Nord, jusqu'à celui où il entra dans la ville (de Long-biên) et s'empara du royaume, (c'est-à-dire) pendant la fin de la dynastie Leang, il n'y a en tout que deux thứ-sử de Giao-châu nommés par l'empereur Yuan 元 des Leang, (Houang) Fa-Kiu 黃法𣰰 (pron. 俱) et Li King-cheng 李景盛. Depuis la fin des Leang et l'avènement des Tch'en, les thứ-sử de Quảng-châu manquent subitement, et pour arriver aux gouverneurs généraux (都督) de Quảng, Giao, etc., il y a aussi un intervalle. Quant à Giao-châu, c'est seulement en la 1re année *t'ien-kia* (569) de Wen-ti des Tch'en (qu'il en est fait de nouveau mention) : Yuan Tch'o 阮卓 devint tchao-wei-che 招慰使, sans qu'on établît de nouveau des thứ-sử. C'est que le roi de Triệu-việt à cette époque fut capable de gouverner séparément ce seul territoire pendant plus de vingt ans. On peut l'appeler un héros. » Malheureusement cet accord entre le silence des Chinois et les affirmations des Annamites, n'a jamais existé que dans l'esprit de Ngô-thì-Sĩ, et les Chinois, on le verra plus loin, mentionnent plusieurs gouverneurs de Kiao (Giao) entre le départ de Tch'en Pa-sien 陳霸先 et l'expédition de Yuan Tch'o. Le second argument, développé assez longuement, est que les troubles de Kouang-tcheou furent tels sous les Tch'en, que les Chinois n'eurent pas les moyens de reconquérir le Tonkin. Mais c'est là une théorie bien difficile à soutenir en présence de ce fait, qu'il y eut à cette époque une expédition au Tonkin presque tous les dix ou vingt ans. Enfin un des commentateurs du *Đại-việt sử kí*, pour expliquer la révolte de Lí Xuân 李春 mentionnée par les Chinois en 569, suppose que Lí Xuân doit être Lí Phật-tử, à qui le nom de Xuân est donné parce que Lí Bí en 543 avait donné à son royaume le nom de Vạn-xuân 萬春, hypothèse plus ingénieuse que convaincante [2]. En réalité, nous trouvons dans les deux familles de documents deux séries de faits non seulement différentes, mais contradictoires : d'un côté une dynastie locale, de l'autre des gouverneurs chinois, d'un côté des défaites chinoises, de l'autre des victoires. Elles sont absolument

---

[1] *Đại-việt sử kí, tiền biên*, q. 5, 7a-8a.
[2] *Đại-việt sử kí, tiền biên*, q. 5, 12a.

inconciliables ; on ne saurait adopter l'une qu'en rejetant l'autre. Il s'agit ici de déterminer si l'histoire de cette période doit être écrite comme l'ont racontée les historiens annamites, ou comme l'ont notée les historiens chinois.

***

Quand on commence à comparer les textes chinois et les textes annamites sur cette période, on est frappé aussitôt de l'énorme différence de date qui les sépare. Les historiens chinois sont de beaucoup les plus anciens, et quelques-uns sont presque contemporains des événements qu'ils rapportent ; les auteurs annamites au contraire n'ont écrit que près de mille ans plus tard. Le travail principal consistera par suite à déterminer de quelles sources, indépendantes des auteurs chinois, les historiens annamites ont tiré les faits que ceux-ci ignoraient.

Mais avant de pouvoir faire cette étude critique, il est nécessaire de donner la traduction de la plus ancienne histoire annamite de la dynastie des Lí Antérieurs, celle du *Đại-việt sử kí toàn thư* 大越史記全書. Une grande partie en est faite d'extraits du *Tseu tche t'ong kien* reproduits textuellement et mis bout à bout : ces passages sont imprimés ci-dessous en italique, tandis que ceux qui ne se rencontrent pas dans les ouvrages chinois sont en romaine ; les variantes, assez rares du reste, sont indiquées en note.

I. — Règne de Tiền Lí Nam-đế 前李南帝 (Lí Bí).

541. 辛酉. 1re année (7e année *ta-t'ong* des Leang). *Le préfet de Giao-châu, marquis de Wou-lin* 武林, *Siao Tseu* 蕭諮, *s'était aliéné le cœur du peuple par sa cruauté.* L'empereur *(Lí Bí) dont la famille avait toujours eu des mérites et des talents,* et que le Ciel avait doué d'un génie extraordinaire, *servit sous lui sans pouvoir réaliser son ambition.* De plus (1), *il y avait un certain Tinh Thiều* 并韶 (2), *homme riche et habile aux compositions littéraires, qui, étant allé demander un emploi, avait été nommé lang de la Porte Kouang-yang* 光陽門郎 *par le président du ministère de l'Intérieur* 吏部 *des Leang, Ts'ai Tsouen* 蔡撙, *sous prétexte que la famille Tinh n'avait jamais encore produit de savant. Thiều tout honteux revint dans son village natal et entra dans la clientèle de* l'empereur *(Lí Bí)* et résolut de lever des troupes. L'empereur *(Lí Bí) alors inspectait le département de* Cửu-đức 九德州 (3) ; *il en profita pour se lier successivement*

(1) Var. *Tseu tche t'ong kien* : « Dans la même commanderie... »

(2) L'anecdote sur Tinh Thiều se rapporte à des faits bien antérieurs à l'année 541, car Ts'ai Tsouen mourut en 423, et à sa mort il y avait déjà plusieurs années qu'il avait quitté la présidence du ministère de l'Intérieur (cf. *Leang che*, k. 21, 7 b).

(3) Il n'existait pas de département de ce nom sous les Leang ; il faut lire Đức châu, qui est la leçon du *Tseu tche t'ong kien*, k. 158, 6 a.

avec les braves de plusieurs départements qui se révoltèrent avec lui. Puis le chef 酋長 de Chu-diên 朱鳶, Triệu Túc 趙肅 se soumit à l'empereur (Lí Bí); tous les chefs alors se soumirent. *(Siao) Tseu ayant compris (la situation), offrit des présents à l'empereur (Lí Bí) et s'enfuit à Kouang tcheou.* L'empereur alors occupa le chef-lieu du département (de Giao).

[COMMENTAIRE. — C'était la ville de Long-biên 龍編.]

542. 壬戌. 2e année (8e année *ta-t'ong* des Leang). En hiver, le 12e mois, *l'empereur des Leang ordonna à Souen K'iong* 孫冏 *et à Lou Tseu-hiong* 盧子雄 (1) *d'attaquer (Lí Bí). K'iong, considérant qu'au printemps la malaria se levait, demanda l'autorisation d'attendre jusqu'à l'automne. Le préfet de Kouang-tcheou, le marquis de Sin-yu* 新喻, *refusa. Le marquis de Wou-lin (Siao) Tseu hâtait le départ. (Lou) Tseu-hiong et les autres, en arrivant à Ho-pou, avaient perdu six à sept hommes sur dix; le reste revint au plus vite. (Siao) Tseu fit un rapport mensonger, disant que (Souen) K'iong et (Lou) Tseu-hiong avaient reculé, et ils reçurent l'ordre de se donner la mort* (2).

543. 癸亥. 3e année (9e année *ta-t'ong* des Leang). En été, le 4e mois *le roi de Lin-yi* pilla le Nhật-nam 日南; l'empereur *(Lí Bí) envoya son général Phạm Tu* 范脩 *qui l'attaqua et le battit à Cửu-đức* (3).

544. 甲子. 1re année *thiên-đức* (10e année *ta-t'ong* des Leang). *Au printemps le 1er mois, le roi,* à la suite de sa victoire sur les ennemis, *se proclama empereur de* Nam-việt 南越帝, monta sur le trône, prit un titre de règne, *organisa l'administration,* donna au royaume le titre Vạn-xuân 萬春, comme souhait que ses dieux du sol et des moissons durassent dix mille générations; il fonda le palais Vạn-thọ 萬壽殿, pour y tenir la cour. Triệu Túc fut nommé thái-phó 太傅. Tinh Thiều, Phạm Tu, etc., reçurent des titres de généraux, tướng 將, et ministres, tướng 相 (4).

545. 乙丑. 2e année (11e année *ta-t'ong* des Leang). En été, le 6e mois, *les Leang nommèrent Yang P'iao* 楊瞟 *gouverneur de Giao-châu, et Tch'en*

---

(1) Var. *Tseu tche t'ong kien*: « le préfet de Kao tcheou 高州 Souen K'iong et le préfet de Sin tcheou 新州 Lou Tseu-hiong ». — Ces faits se rapportent en réalité à l'année précédente, la 7e année *ta-t'ong*.

(2) Ce paragraphe, sauf la première phrase, reproduit textuellement le *Tseu tche t'ong kien*, k. 158, 7 b.

(3) *Tseu tche t'ong kien*, k. 158, 8b. — Var. Au lieu de « pilla le Nhật-nam », « attaqua Lí Bí ».

(4) Le *Tseu tche t'ong kien*, k. 158, 9 a, dit simplement: « Au printemps, le premier mois, Lí Bí se proclama empereur de Việt 越帝, organisa l'administration et prit le titre de règne *thiên-đức* ».

Pa-sien 陳霸先 *sseu-ma* 司馬, *et les envoyèrent avec des troupes attaquer (le Tonkin); il fut ordonné au gouverneur de Ting tcheou* 定州, *Siao P'ouo* 蕭勃, *de se joindre à Yang (P'iao) à l'Ouest du fleuve* 江西 (1). *(Siao) P'ouo sachant que ses soldats craignaient de partir pour une expédition lointaine, retint par ses mensonges Yang P'iao qui réunit tous ses généraux et les interrogea. Tch'en Pa-sien dit : « Les gens de Giao-châu se sont révoltés, ils ont commis un crime contre la maison impériale; de plus ils ont jeté le désordre dans plusieurs départements; ils ont mérité la mort plusieurs années durant. Le gouverneur de Ting tcheou (2) désire rester en paix; il n'a pas d'égard pour le plan grandiose d'aller attaquer les coupables suivant les ordres que nous avons reçus, et vaincre ou mourir dans cette entreprise. Comment serait-il possible de rester sur place sans avancer ? Ce serait renforcer les brigands, et affaiblir notre armée ! » Alors on ordonna aux troupes de reprendre la marche. Tch'en Pa-sien devint chef de l'avant-garde. Quand il arriva au chef-lieu, l'empereur (Lí Bí) l'attaqua avec environ 30.000 hommes, et fut battu à Chu-diên; puis il fut battu de nouveau à l'embouchure du Tô-lịch giang* 蘇歷江; *il s'enfuit à la ville de Gia-ninh* 嘉寧城, *où les troupes des Leang l'investirent* (3).

546. 丙寅. 3e année (1re année *tchong ta-t'ong* des Leang). Au printemps, le 1er mois. Tch'en Pa-sien (4) *s'empara de Gia-ninh; l'empereur (Lí Bí) se retira chez les Lao (Liêu)* 獠 (5) *de Tân-xương (Sin-tch'ang)* 新昌, *et les troupes des Leang campèrent à l'embouchure de la rivière* Gia-ninh (6). *En automne, le 8e mois, l'empereur, à la tête de 20.000 hommes, sortant de chez les Lao (Liêu), alla camper au lac Điển-triệt* 典徹; *il fit beaucoup de barques, et occupa le terrain ferme du milieu du lac. Les troupes chinoises,* qui le craignaient, *campèrent à l'entrée du lac sans oser avancer. (Tch'en) Pa-sien dit à ses généraux : « Nos troupes ne sont pas fraîches, officiers et soldats sont épuisés par la maladie; de plus nous avons une armée unique sans troupes de secours, ce qui diminue le moral de nos hommes. S'il y a un seul combat où nous n'ayons pas l'avantage, comment accorder encore du prix à la vie ? Maintenant, l'ennemi a subi plusieurs défaites, le courage des hommes n'est pas affermi. Les Lao (Liêu) et les Wou (-hiu) (Ô-hứa)* 烏 (許)

---

(1) Corriger « au Fleuve de l'Ouest 西江 » (c'est-à-dire à Ting tcheou), d'après la leçon des *Tseu tche t'ong kien*.

(2) Le *Đại-việt sử kí* écrit Giao 交 pour Định 定, ce qui ne présente aucun sens. Le *Tch'en chou*, k. 1, 1 b, donne la leçon correcte.

(3) *Tseu tche t'ong kien*, k. 159, 1 b-2 a.

(4) Var. *Tseu tche t'ong kien* : Yang P'iao.

(5) Pour la lecture *lao* et non *leao* du caractère 獠, voir *BEFEO*, IV (1904), Pelliot, *Deux Itinéraires de Chine en Inde*, p. 136.

(6) *Tseu tche t'ong kien*, k. 159, 4 a. — Var. : « à l'embouchure du fleuve ». D'après le Commentaire, il s'agit du Tô-lịch giang.

qui se sont joints aux rebelles, sont faciles à exterminer. C'est maintenant qu'il faut faire effort jusqu'à la mort pour les prendre. Si nous attendons sans motif, l'occasion passera.» Les officiers gardèrent le silence. Cette nuit-là, les eaux du fleuve montèrent de sept pieds, et se déversèrent dans le lac. (Tch'en) Pa-sien ordonna à ses troupes d'avancer en suivant le courant. Les troupes chinoises, battant le tambour, marchèrent en avant. L'empereur *(Li Bí) fut surpris alors qu'il n'était pas prêt, et ses soldats s'enfuirent en grand nombre; il se retira sur le territoire des K'iu-lao (Khuất-liêu)* 屈獠 (1) et y exerça ses troupes ; et comme il avait l'intention de reprendre la lutte, il chargea le maréchal Triệu Quang-phục 趙光復 de garder le royaume, et de lever des soldats pour combattre (Tch'en) Pa-sien.

547. 丁卯. 4e année (1re année *t'ai-ts'ing* des Leang). Au printemps. *Le 1er jour du 1er mois, il y eut une éclipse* (2).

Triệu Quang-phục lutta avec Tch'en Pa-sien, mais sans victoire décisive d'aucun côté. Comme l'armée de Tch'en Pa-sien était très florissante et que celle de Triệu Quang-phục ne pouvait trouver à se ravitailler, celle-ci se retira dans le marais Dạ-trạch 夜澤. Ce marais est à Chu-diên 朱鳶 ; on ne sait combien il a de *li* de tour ; les herbes et les arbres y sont très abondants ; au milieu il y a un terrain solide où on peut habiter, et qui de tous côtés, est entouré de vase ; hommes et chevaux peuvent difficilement y marcher ; c'est seulement en se servant de petites pirogues faites d'un seul tronc d'arbre qu'en avançant à la perche sur les herbes aquatiques on peut y arriver. Ceux qui ne connaissent pas le chemin, se perdent, tombent dans l'eau et sont aussitôt tués par les serpents. Quang-phục campa sur le terrain au milieu du Dạ-trạch avec plus de 20.000 hommes. Le jour, il défendait de faire du feu, de la fumée et toute autre chose qui aurait signalé sa présence ; la nuit, faisant sortir ses troupes sur des pirogues d'un seul tronc d'arbre pour attaquer le camp de Tch'en Pa-sien, il lui tuait et lui prenait beaucoup de monde. Les vivres dont il s'emparait lui permirent de résister longtemps ; et Tch'en Pa-sien ne parvint jamais à le prendre. Les gens du pays le surnommèrent le roi du Dạ-trạch 夜澤.

II. — Règne de Triệu (Quang-phục), roi de Việt 趙越王.

548. 戊辰. 1re année (2e année *t'ai-ts'ing* des Leang). Au printemps, le 3e mois, au jour 辛亥, Nam-đế 南帝 (Lí Bí) mourut de la fièvre des bois dans le động des Khuất-liêu 屈獠峒中.

549. 己巳. 2e année (3e année *t'ai-ts'ing* des Leang). Le roi (Triệu) habitait à Dạ-trạch. Comme l'armée chinoise ne se retirait pas, il brûla de l'encens, fit des sacrifices pour annoncer au ciel, à la terre, aux esprits célestes et aux esprits

---

(1) *Tseu tche t'ong kien*, k. 159, 4 b-5 a.

(2) *Ibid.*, k. 160, 1 a.

terrestres ; alors il reçut le signe faste d'un casque surmonté d'une griffe de dragon à employer contre les ennemis. Depuis ce moment, sa renommée militaire se répandit au loin ; aucun ennemi ne tint contre lui.

[COMMENTAIRE. — D'après la tradition populaire, le génie du lac, Chử Đồng-tử 褚童子 descendit du ciel sur un dragon jaune, et arrachant un ongle du dragon, le donna au roi, afin qu'il le plaçât sur son casque pour lutter contre les ennemis.]

550. 庚午. 3e année (1re année *t'ai-pao* des Leang). Au printemps, le premier mois, *les Leang donnèrent à Tch'en Pa-sien le titre de wei-ming tsiang-kiun* 威明將軍, *gouverneur de Giao* 交州 (1). Tch'en Pa-sien ayant encore fait le projet de s'emparer (de Quang-phục), intercepta les vivres pendant longtemps, afin d'épuiser les soldats et de pouvoir l'écraser. Lorsque survinrent aux Leang les troubles de Heou King 侯景, ils le rappelèrent : il chargea son général Yang Tchan 楊孱 de soumettre le roi (Triệu Quang-phục). Le roi avec ses troupes l'attaqua ; Yang Tchan fut vaincu et tué dans le combat. L'armée chinoise reflua vers le Nord et rentra en Chine. Le roi vainqueur entra dans la ville de Long-biên et s'y installa.

Le frère aîné de Nam-đế, (Lí) Thiên-bảo qui résidait chez les barbares Lao (Liêu) 夷獠 se proclama roi de Đào-lang 桃郎 et donna à son royaume le nom de Dã-năng 野能國. Auparavant, lorsque Nam-đế se trouvait chez les K'iu-lao (Khuất-liêu), *Thiên-bảo* avec son parent le général Lí Phật-tử 李佛子, *à la tête de 30.000 hommes* (2) *entra à Cửu-chân* 九眞. *Tch'en Pa-sien* (3) *le poursuivit et l'attaqua* (4). Les soldats de Thiên-bảo furent battus ; lui-même perdit 10.000 hommes, s'enfuit dans le pays de Ai-lao 哀牢 chez les barbares Liêu 夷獠. Voyant que le territoire de Dã-năng, à la source de la rivière Đào 桃, était vaste et habitable, il y fonda une ville et s'y établit. Du nom du pays il fit le titre de son royaume. Alors tous l'élurent roi et l'appelèrent roi de Đào-lang.

555. 乙亥. 8e année (1re année *tchao-t'ai* des Leang). Le roi de Đào-lang mourut à Dã-năng sans héritier ; on choisit Lí Phật-tử comme son successeur pour commander à ses troupes.

557. 丁丑. 10e année (2e année *t'ai-p'ing* des Leang). Lí Phật-tử avec les siens descendit à l'Est et combattit avec le roi (Triệu) au huyện de Thái-bình 太平. Cinq fois ils se rencontrèrent sans victoire décisive de part ni d'autre. Phật-tử ayant peu de soldats, et réfléchissant de plus au pouvoir magique du roi (Triệu), demanda la paix. Le roi (Triệu) considérant que Phật-tử était de

(1) *Tseu tche t'ong kien*, k. 163, 1 a.

(2) Var. *Tseu tche t'ong kien* : 20.000 hommes.

(3) Var. *Tseu tche t'ong kien* : « le sseu-ma de Giao châu, Tch'en Pa-sien ».

(4) *Tseu tche t'ong kien*, k. 161, 3 a. — Les faits relatifs à Thiên-bảo se rapportent en réalité à l'année précédente, 2e année *t'ai-ts'ing*.

la famille de Nam-đề (Lí Bí), ne refusa pas; on partagea le pays en mettant la limite à l'île Quân-thần 君臣洲. (Triệu) habita dans la partie Ouest du pays et se transporta à la ville de Ô-duyên 烏鳶. Ensuite il advint que le fils de Phật-tử, Nhã-lang 雅郎, demanda en mariage la fille du roi (Triệu), Cảo-nương 杲娘; elle lui fut accordée; puis le mariage accompli, le roi qui aimait beaucoup Cảo-nương garda près de lui Nhã-lang comme nhuế-tề 贅壻.

570. 庚寅. 23e année. Nhã-lang dit à sa femme: « Autrefois les rois nos pères étaient ennemis; maintenant que nous sommes mariés, n'est-ce pas beaucoup mieux? Par quel sortilège votre père a-t-il pu jadis battre les soldats de mon père? » Cảo-nương ne comprenant pas son intention, prit secrètement l'ongle du dragon et le lui montra. Nhã-lang ayant résolu de changer cet ongle dit à Cảo-nương: « J'ai entendu dire que le père et la mère doivent être honorés profondément comme le ciel et la terre: nous, mari et femme, nous nous aimons beaucoup, c'est pour nous une peine extrême que de nous séparer; mais je dois malgré mon amour revenir dans ma famille. » Nhã-lang étant revenu, complota avec son père d'attaquer le roi (Thiệu) et de s'emparer de son royaume.

III. — Règne de Hậu Lí Nam-đề 後李南帝 (Lí Phật-tử).

571. 辛卯. 1re année. L'empereur (Lí Phật-tử) rompant le traité, leva des troupes pour attaquer Triệu, roi de Việt. Le roi de Việt d'abord ne se doutant de rien, cacha ses troupes, et prit son casque qu'il mit sur sa tête afin de lui résister; les soldats de l'empereur (Phật-tử) continuèrent à avancer sans dommage. Le roi de Việt, Triệu (Quang-phục), vit alors qu'il était vaincu et qu'il ne pourrait s'opposer (à Phật-tử); emmenant sa fille, il s'enfuit au midi, afin que les difficultés du terrain cachassent sa trace. Les soldats de l'empereur (Phật-tử) le poursuivirent; alors, le roi prenant son cheval s'enfuit jusqu'au port de Đại-nha 大雅海口, où l'eau l'arrêta, et dit en soupirant: « Voici ma fosse ». Puis il se jeta dans la mer. Nam-đề étant arrivé après lui, soudain ne sut plus où il était allé, et s'en revint. La famille Triệu fut anéantie. Ensuite comme son âme avait fait des miracles, les hommes de la région lui élevèrent un temple à Đại-nha hải-khẩu et lui offrirent des sacrifices.

[Commentaire. — Đại-nha est aujourd'hui le huyện de Đại-an 大安 (province de Nam-định).]

602. 壬戌. 32e année (1re année *jen-cheou* des Souei). L'empereur *(Phật-tử)* (1) *envoya son neveu Đại-quyền 大權 occuper Long-biên, et son général Lí Phổ-đỉnh 李普鼎 occuper la ville de Ô-duyên.*

---

(1) Le *Đại-việt sử kí toàn thư* qui admet que le règne de Lí Phật-tử dure depuis plus de trente ans, a été obligé pour éviter une incohérence trop manifeste, de supprimer la première phrase du *Tseu tche t'ong kien*: « Le chef Lí de Kiao tcheou, Lí Phật-tử se révolta, occupa l'ancienne ville du roi de Việt, 越王故城 envoya son neveu.. »

Yang Sou 楊素 des Souei *envoya Lieou Fang* 劉方 de Tch'ang-ngan, *ts'eu-che de Koua tcheou* 瓜州 *à la tête de troupes. L'empereur* des Souei *le nomma hing-kiun-tsong-kouan du tao de Kiao-tcheou* (*Giao châu*) 交州道行軍總管; *il vint attaquer avec vingt sept bataillons. Fang établit une discipline sévère dans son armée: ceux qui commettaient une faute étaient décapités: mais il était naturellement très bon pour les soldats; ceux qui étaient malades, il allait lui-même les soigner; aussi les soldats l'aimaient-ils pour sa vertu et le craignaient-ils pour sa sévérité. En arrivant aux monts Tou-long* 都隆嶺, *il rencontra des rebelles, les attaqua et les écrasa. Quand il fut près du camp de* l'empereur *(Lí Phật-tử), (avant de l'attaquer), il l'admonesta. L'empereur effrayé demanda à se soumettre. Il fut envoyé en Chine où il mourut* [1]. Le peuple lui éleva un temple funéraire à Tiểu-nha hải-khẩu 小雅海口 pour faire pendant au temple de Triệu-việt vương (à Đại-nha hải-khẩu).

*
* *

En examinant ce long récit, on constate que les passages extraits du *Tseu tche t'ong kien* ont trait à l'histoire de Lí Bí et de son frère, ainsi qu'à celle de la chute de Lí Phật-tử, tandis que les faits dont la mention ne se rencontre que chez les historiens annamites se rapportent à la période intermédiaire, celle du règne de Triệu Quang-phục et de ses luttes avec Lí Phật-tử; et il est facile de voir que si on écarte les premiers pour ne garder que les seconds, le résidu constitue essentiellement une biographie de Triệu Quang-phục; sauf sur ce personnage, les historiens annamites ne savent rien que ne sachent également les Chinois: des trente-deux années du règne de Lí Phật-tử ils ne connaissent que la première, où son histoire se mêle à celle de Triệu Quang-phục, et la dernière, celle de sa soumission à la Chine.

D'autre part, cette biographie de Triệu Quang-phục est remarquablement vide. Elle se réduit à quelques thèmes bien connus de folk-lore: le talisman qui rend invincible, le vol de l'objet magique avec la complicité de la fille du possesseur, et la défaite puis la mort de celui-ci. Ce n'est d'ailleurs rien de nouveau dans l'histoire annamite même: une fois déjà, en des temps anciens, le roi de Thục 蜀, An-dương 陽安, avait reçu l'ongle d'or d'une tortue fée, et grâce à cet ongle qu'il employait comme gachette de son arbalète, il tuait d'un seul coup plusieurs centaines d'ennemis. Mais il commit l'imprudence de donner sa fille Mĩ-nương en mariage au fils de son ennemi, le roi Triệu-Đà de Việt; le jeune homme avec la complicité de sa femme vola l'arme magique, et An-dương périt vaincu. La similitude se poursuit dans les moindres détails, y

(1) *Tseu tche t'ong kien*, k. 179, 8 a.

compris la fuite du roi vaincu emportant sur son cheval sa fille qui l'a trahi, jusqu'au bord de la mer où il se jette. A n'en pas douter ce sont là non pas deux légendes différentes mais seulement deux répliques de la même légende, où les noms et les lieux seuls ont été changés. Le fait est si clair qu'il a frappé même les historiens annamites : dès le XV[e] siècle, Lê Tung 黎嵩, dans son *Việt giám thông khao tổng luận* 越鑑通考總論, y voyait une occasion de moraliser sur le Mandat du Ciel 天命, et de nos jours les auteurs du *Cương mục* ont noté la ressemblance des deux légendes, sans d'ailleurs oser en tirer de conclusion. On ne peut d'autre part considérer la légende du roi An-dương comme une transposition dans un passé plus reculé de celle de Triệu Quang-phục, car elle nous est attestée par deux ouvrages antérieurs à la date attribuée au roi de Triệu-việt, le *Kiao tcheou wai yu ki* 交州外域記 du III[e] siède (1), et le *Nan-yue tche* 南越志 du V[e] siècle (2) ; c'est au contraire Triệu Quang-phục qui n'est qu'un doublet d'An-dương. Même le seul fait qui ne soit pas commun aux deux légendes, la retraite de Triệu Quang-phục au lac Dạ-trạch, ne me paraît pas devoir être reçu ; car ce n'est qu'une répétition de la retraite de Lí Bí au lac Điển-triệt 典徹, celle-ci authentique, car les historiens chinois en font mention (3). Ainsi la biographie de Triệu Quang-phục, roi de Triệu-việt, telle qu'elle est rapportée dans les Annales annamites, ne contient aucun fait qui puisse être tenu pour historique.

A quelle époque cette légende a-t-elle été acceptée dans l'histoire officielle de l'Annam ? Il ne me semble pas impossible de le déterminer. Le *Đại-việt sử kí toàn thư* dit : « L'ancienne histoire 舊史 ne contient ni Triệu roi de Việt (ou, comme on traduit ordinairement, le roi de Triệu-việt), ni le roi de Đào-lang ; c'est maintenant pour la première fois que, d'après le *Dã sử* 野史 et d'autres livres, sont rapportés les trois règnes (de Lí Bí, Triệu Quang-phục et Lí Phật-tử) ; celui du roi de Đào-lang est ajouté en supplément afin d'être complet. (4) » L'ouvrage date de 1665 ; il semblerait donc que la légende n'eût été acceptée dans l'histoire officielle qu'au milieu du XVII[e] siècle. Il n'en est rien cependant, car il faut compter avec l'habitude qu'ont les historiens orientaux de se copier les uns les autres indéfiniment. Phạm-công-Trứ nous dit lui-même dans sa préface que pour les deux premières parties de son ouvrage, la période d'occupation chinoise, et celle de Lí et des Trần, il s'est contenté de reproduire l'œuvre de son devancier Ngô-sĩ-Liên 吳士連, un autre *Đại-việt sử kí toàn thư* publié

---

(1) Cité dans le *Chouei king tchou*, k. 37, 7 a. — Le *Chouei king tchou* lui-même, composé en 535, est antérieur à Lí Bí et à ses successeurs présumés.

(2) Cité dans *Tai-p'ing houan yu ki*, k. 170, 7 a.

(3) *Tch'en chou*, k. 1, 1 b.

(4) *Đại-việt sử kí toàn thư tiền biên*, q. 4, 17 b.

en 1479. Je sais bien que le P. Cadière est disposé à interpréter ce témoignage de l'auteur moins littéralement que je ne fais [1] ; mais cette manière de voir ne me paraît pas tout-à-fait juste. Cependant, même si on est disposé à admettre qu'en général, Phạm-công-Trứ s'est accordé une certaine liberté, dans le cas particulier de la légende de Triệu Quang-phục, un texte précis prouve que l'initiative des changements ne vint pas de lui, mais de son devancier Ngô-sĩ-Liên. En effet, les Notes préliminaires du *Đại-việt sử kí toàn thư* de 1665 sont divisées en deux parties, l'une pour le *Toàn thư* même, et l'autre pour le *Toàn thư tục biên* qui est proprement l'œuvre originale de Phạm-công-Trứ et de ses collaborateurs. Or, une note qui manque dans l'édition annamite, mais que reproduit l'édition japonaise, nous apprend que les Notes préliminaires du *Toàn thư* ont été composées par Ngô-sĩ-Liên, et celles du *Tục-biên* par Phạm-công-Trứ [2] ; et dans celles qui sont l'œuvre de Ngô-sĩ-Liên, se trouve un passage relatif à Triệu Quang-phục : « Au temps du roi de Triệu-việt, bien que Lí Thiên-bảo se fût déclaré roi et eût fondé un royaume, son histoire est peu importante et son pouvoir était vassal du roi Triệu : c'est pourquoi il est placé en supplément aux Annales de Triệu 趙紀. [3] » Telle est en effet la disposition que suit encore le *Đại-việt sử kí toàn thư* actuel, contrairement à celle que fit prévaloir au siècle suivant Ngô-thì-Sĩ 吳時仕, et qui donnait à Lí Thiên-bảo et à Lí Phật-tử, en tant que descendants de Lí Bí, le pas sur Triệu Quang-phục, qui n'était qu'un de ses généraux. Ainsi Ngô-sĩ-Liên avait déjà admis comme historique la légende de Triệu Quang-phục et lui avait fait place dans ses Annales. Le texte actuel ne doit guère différer de celui de l'ancien *Toàn thư* de 1479. En effet, Lê Tung 黎嵩, dans son *Đại-việt thông giám tổng luận* 大越通鑑總論 (1514), raconte succinctement la légende de Triệu Quang-phục en employant en quelques endroits les phrases mêmes que nous trouvons dans le *Toàn thư* actuel : « Le roi de Đào-lang, étant le frère aîné de Nam-đế, recueillit les débris de ses troupes ; dès le premier combat il fut vaincu et se retira à Dã-năng. C'est que la puissance de sa majesté était insuffisante. Le roi Triệu de Việt succéda à Tiền Nam-đế dans le pays de Chu-duyên. Au début il était contemporain de Đào-lang quand il prit le titre de roi ; à la mort de celui-ci, il partagea le royaume avec Hậu Lí (Phật-tử) et ils gouvernèrent conjointement. Ayant reçu le signe favorable de l'ongle de dragon, il battit complètement l'armée chinoise, etc. »

---

(1) *BEFEO*, IV (1904), p. 632, note 1.

(2) La seule modification apportée par celui-ci à l'œuvre de Ngô-sĩ-Liên me paraît être celle qu'indique une note que reproduisent également les deux éditions : « Conformément aux écrits de Vũ-Quỳnh 武瓊, le *Bản kỉ toàn thư* 本紀全書 commence avec Đinh Tiên-hoàng 丁先皇, afin de montrer clairement qu'il avait le pouvoir impérial. » C'est une modification purement extérieure.

(3) *Đại-việt sử kí toàn thư*, 凡例, 2 a.

Ainsi tout s'accorde pour faire attribuer à Ngô-sĩ-Liên la responsabilité d'avoir introduit la légende de Triệu Quang-phục dans l'histoire officielle de l'Annam [1]. Le *Đại-việt sử kí* 大越史記 de Phan-phu-Tiên 潘孚先 (1455) ne la connaissait pas. Et comme celui-ci, loin d'être une œuvre entièrement originale, se contentait dans les vingt premiers chapitres de reproduire l'ouvrage de même nom composé par Lê-văn-Hưu en 1272 [1], il en résulte que les historiens officiels de l'Annam ont ignoré cette légende, ou n'ont pas voulu en tenir compte, jusqu'à la fin du XV[e] siècle. Le *Sử kí* de Lê-văn-Hưu devait présenter l'histoire de cette période à peu près comme fait le *Việt sử lược* composé entre 1377 et 1388 ; comme celui-ci, il ne donnait pas à Lí Bí le titre impérial de Lí nam-đế 李南帝, mais l'appelait simplement de son nom personnel [2] ; comme lui encore, il ne parlait pas de Triệu Quang-phục, et ne mentionnait Lí Phật-tử que comme un rebelle de l'époque des Souei. De même encore, le plus ancien livre d'histoire annamite qui ait été conservé, l'*Annam chí lược* 安南志略, est muet sur le compte de Triệu Quang-phục [3]. En résumé tous ces ouvrages connaissent seulement Lí Bí et Lí Phật-tử, et ignorent l'existence d'une dynastie annamite des Lí à cette époque.

Cependant, dès le début du XIV[e] siècle, il existait un ouvrage historique où la légende de Triệu Quang-phục avait été introduite ; c'est celui d'où Lí-tế-Xuyên 李濟川 l'a extraite pour son *Việt điện u linh tập* 粵甸幽靈集 (1329) et qu'il appelle *Sử kí* 史記, malheureusement sans le désigner plus clairement. Ce livre, l'une des principales sources du *Viện điện u linh tập*, est absolument inconnu par ailleurs. A première vue, on serait tenté de l'identifier avec le *Đại-việt sử kí* de Lê-văn-Hưu. Mais (même en laissant de côté la question de Triệu Quang-phục), il se présente quelques difficultés : ainsi la légende de Lí Phục-man 李服蠻 dont la source est aussi le *Sử kí*, fait allusion à la campagne des Mongols en Annam (1287), qui est de quelques années postérieure à la composition du *Đại-việt sử kí* de Lê-văn-Hưu. Ce ne peut donc être de celui-ci qu'il s'agit. Un heureux concours de circonstances

(1) Cf. Cadière et Pelliot, *Première étude sur les Sources annamites de l'histoire d'Annam*, *BEFEO*, IV (1904), p. 627.

(2) Voir *Đại-việt sử kí toàn thư*, *tiền biên*, q. 4, 18 a, où Ngô-sĩ-Liên nous a heureusement conservé le jugement de Lê-văn-Hưu sur Lí Bí. Cf. aussi *Ibid.*, *bỏn kỉ*, q. 1, 3 a, où on remarque que l'ancienne histoire, c'est-à-dire encore Lê-văn-Hưu par l'intermédiaire de Phan-phu-Tiên, faisait commencer les *niên-hiệu* annamites sous les Đinh, sans compter la période *thiên-đức* de Lí nam-đế. C'est encore un indice qu'il ne lui avait pas fait une place à part dans l'histoire de la domination chinoise, et le considérait non comme un empereur fondateur de dynastie, mais comme un rebelle.

(3) Le Triệu Việt-vương qu'il mentionne comme ayant son tombeau sur le Vũ-ninh sơn 武寧山 (*An-nam chí lược*, q. 1, 4 a) est Triệu-Đà, dont la tradition annamite place la sépulture en ce lieu (*Đại-nam nhất thống chí*, q. 38 (*Bắc-ninh tỉnh*), 13 b), tandis que la tradition cantonaise la place non loin de Canton (*Kouang-tong t'ong tche*, éd. Jouan Yuan 阮元, k 226, 4 a).

permet de dépasser un peu la simple élimination de Lê-văn-Hưu et de déterminer le nom de l'auteur.

Parmi les légendes que le *Việt điện u linh tập* déclare avoir tirées du *Sử kí*, se trouve celle d'un certain Lí Phục-man 李服蠻 qui aurait été un des généraux de Lí Bí. Ce personnage est aujourd'hui encore le patron de divers villages du Tonkin, en particulier de Mễ-sở 米所 dans le huyện de Đông-an (province de Hưng-yên) et de Hoàng-lưu 黃流 dans le huyện de Phú-xuyên 富川 (province de Hà-đông). Suivant la coutume, les temples de ces deux villages conservent la légende du dieu-patron, *thần-tích* ; malgré la distance qui sépare ces deux endroits, le texte en est absolument identique, et dans tous deux la légende est donnée comme extraite d'un ouvrage intitulé le *Sử kí* de Đỗ Thiện 杜善史記. Or ces textes sont visiblement des copies abrégées du *Việt điện u linh tập*. Il faut donc admettre que l'exemplaire de cet ouvrage qu'ont reproduit sans le citer les *thần-tích*, mentionnait le nom de l'auteur du *Sử kí*, que l'exemplaire actuel du Nội-các, assez fautif d'ailleurs, a laissé tomber. Cette hypothèse est confirmée par la description que donne Lê-quí-Đôn 黎貴惇 du *Việt điện u linh tập* (1) : « Au début de la période *khai-hựu* des Trần (1329-1341) le phụng-ngự 奉御 Lí-tế-Xuyên 李濟川 composa le *Việt điện u linh tập* en un quyển, où il traite des prodiges 神異 et des temples 祠廟 : (il y fait la biographie) de huit empereurs et rois, et de douze sujets ; (il y traite) des natures élevées et des miracles ; c'est la quintessence des paroles et le noyau des faits ; (il y parle) aussi des talents des bons officiers. Dans ce livre, il cite le *Giao-châu kí* 交州記 de Lỗ Côn 魯袞 (2), le *Sử kí* de Đỗ Thiện 杜善 et le *Báo cực truyện* 報極傳, ouvrages qui sont tous perdus. » Ainsi les deux témoignages se confirment et se complètent mutuellement. Il est désormais établi que le *Sử kí* que cite le *Việt điện u linh tập* est l'œuvre d'un certain Đỗ Thiện. Il n'est malheureusement donné aucun renseignement sur la vie et la date de cet écrivain. Un personnage de ce nom fut chargé, en février 1127, au lendemain de la mort de l'empereur Nhân-tông 仁宗 des Lí, d'aller annoncer au marquis de Xùng-hiền 崇賢 l'avènement de son fils, l'empereur Thần-tông 神宗 ; mais son ancienneté empêche de l'identifier avec notre auteur. En effet, la date de composition de l'ouvrage est nécessairement comprise entre celle de l'invasion mongole (1287) qu'il mentionne, et celle de la composition du *Việt điện u linh tập* (1329) qui le cite si copieusement ; il remonte certainement aux premières années du XIVe siècle.

Est-il possible d'identifier ce *Sử kí* de Đỗ Thiện avec le *Dã sử* 野史 que Ngô-sĩ-Liên déclare avoir employé, avec quelques autres ouvrages, pour

(1) *Kiến văn tiểu lục* 見聞小錄, q. 4, 4 a.

(2) La copie du Nội-các du *Việt điện u linh tập* écrit ce nom Triệu-công 趙公 ; les *thần-tích* des divers villages ne sont pas d'accord et adoptent les uns le nom de Triệu-công, les autres celui de Lỗ Côn.

compléter et corriger l'œuvre de Lê-văn-Hưu et de Phan-phu-Tiên ? Cette identification serait bien tentante. Malheureusement il n'y a aucun renseignement sur le *Dã sử*. Il ne subsiste aujourd'hui aucun ouvrage de ce titre, et le *Hiền chương*, n'en mentionne pas. Le premier chapitre du *Việt dư thặng chí toàn biên* 越輿剩誌全編 de Lí-trần-Tần 李陳瑨 porte le titre de *Dã sử lược* 野史略; mais ce livre composé en 1787 et retouché quelques années plus tard après l'entrée de Gia-Long à Hanoi (1802), est beaucoup trop moderne. Quant au *Hậu-lê dã sử* 後黎野史 ou *Cố-lê dã sử* 故黎野史 cité à plusieurs reprises dans le *Cương mục*, le titre même indique qu'il ne s'appliquait qu'à la dynastie des Lê. Aussi bien nous est-il parvenu trop peu de la littérature de la fin des Trần et du début des Lê pour que toute hypothèse ne soit pas téméraire. Le seul fait certain, c'est que tous ces textes, *Sử kí* de Đỗ Thiện, *Việt điện u linh tập*, *Dã sử* et *Đại-Việt sử kí toàn thư*, dépendent étroitement les uns des autres ; et si le *Dã sử* n'est pas le *Sử kí* de Đỗ Thiện, il faut admettre qu'il a tiré la légende de Triệu Quang-phục de cet ouvrage, d'où l'a extraite également le *Việt điện u linh tập* ; le texte du *Toàn thư* fait d'après le *Dã sử* est mot pour mot pareil à celui du *Việt điện u linh tập* fait d'après Đỗ Thiện, partout où celui-ci n'a pas abrégé son modèle. Il est hors de doute que tous ces textes dérivent d'une source écrite commune.

Je traduis ici les légendes de Triệu Quang-phục et de Lí Phật-tử telles que les donne le *Viện điệu u linh tập*, pour permettre de les comparer aux passages correspondants du *Toàn thư*.

I. — MINH-ĐẠO KHAI-CƠ THÁNH-LIỆT THẦN-VŨ HOÀNG-ĐẾ 明道開基聖烈神武皇帝.

D'après le *Sử kí* [de Đỗ Thiện], l'empereur avait pour nom de famille Triệu 趙, et pour nom personnel Quang-phục 光復, et il était originaire de Chu-diên 朱鳶. Au début il garda le lac Dạ-trạch, lutta avec les troupes des Leang, et eut le signe faste de la griffe de dragon ; de ce moment sa renommée militaire se répandit au loin ([1]). Lorsque survinrent aux Leang les troubles de Heou King, ils rappelèrent Tch'en Pa-sien ; celui-ci chargea son général Yang Tchan de lutter avec l'empereur (Triệu Quang-phục) ; l'empereur le battit complètement ([2]). Le pays ainsi pacifié, l'empereur entra à Long-biên 龍編, et se proclama roi de Triệu-việt 趙越王. Quand il eut régné 23 ans, Ngã-lang lui déroba sa griffe de dragon, puis avec son père complota de l'attaquer. L'empereur, emmenant sa fille, s'enfuit vers le midi et se jeta dans la mer. Ensuite il y eut des prodiges ; les gens du pays élevèrent un temple à l'embouchure du Đại-nha et lui sacrifièrent comme dieu patron 福神.

La 1re année *trung-hưng* des Trần (1285), il reçut le titre de Minh-đạo hoàng-đế ; la 4e année (1288) on ajouta à son titre les deux caractères khai-cơ ; la 21e année *hưng-long* (1314) on ajouta les quatre caractères thánh-liệt thần-vũ.

II. — ANH-LIỆT NHÂN-HIẾU KHÂM-MINH THÁNH-VŨ HOÀNG-ĐẾ 英烈仁孝欽明聖武皇帝.

L'empereur avait pour nom de famille Lí 李, et pour nom personnel Phật-tử 佛子. C'était un général de la famille de (Lí) Thiên-bảo, puis il devint Hậu-Lí nam-đế. Au début, le frère aîné de Tiền-lí nam-đế, Thiên-bảo, avec son général Phật-tử, s'étant retiré dans l'Ai-lao, au pays de Dã-năng près des sources de la rivière Đào 桃江, y fonda un royaume de ce nom, et se proclama roi de Đào-lang 桃郎王; après sa mort, ses troupes choisirent Lí Phật-tử pour les commander. Il leva des soldats, descendit vers l'Est, combattit avec Triệu-vương à Thái-bình. Il fut battu et demanda la paix; Triệu-vương ne fut pas impitoyable; il partagea le territoire en mettant la limite à l'île Quân-thần et alla résider à la ville de Ô-duyên. Ensuite Phật-tử demanda pour son fils Nhã-lang la main de la fille de Triệu-vương, Cảo-nương; le roi Triệu la lui accorda, et Nhã-lang habita comme gendre (auprès de son beau-père). Nhã-lang trompa Cảo-nương, vola la griffe de dragon et la changea; puis revenu près de son père, il projeta d'attaquer le roi Triệu. Le roi Triệu ne se doutant de rien, cacha ses troupes et prit son casque afin de lui résister. Phật-tử en profita pour avancer; le roi Triệu alors prit sa fille et s'enfuit au midi; arrivé à l'embouchure Đại-nhã, il dit en soupirant: « Voici ma fosse! » et se jeta dans la mer. Phật-tử alors ayant vaincu Triệu, transporta la capitale à Phong-châu 峯州; il envoya le fils de son frère aîné Đại-quyền 大權 occuper Long-biên, et un autre général, Lí Phả-đỉnh, occuper Ô-duyên; les Souei envoyèrent Lieou Fang l'attaquer. Celui-ci avec ses troupes franchit les monts Đỗ-lĩnh, et s'étant avancé jusque sous la ville, admonesta (Phật-tử). Phật-tử demanda à se soumettre. Il mourut après un règne de 31 ans. Dans la suite les gens du pays lui élevèrent un temple 廟 à Tiểu-nhã et lui sacrifièrent comme patron.

La 1re année *trùng-hưng* des Trần (1285), il reçut par brevet le titre de Anh-liệt hoàng-đế; la 4e année (1288) on ajouta les deux caractères nhân-hiếu; la 21e année *hưng-long* (1314), on y ajouta les quatre caractères khâm-minh khánh-vũ.

On peut donc tenir pour établi que tous les récits connus de la légende de Triệu Quang-phục dérivent en dernière analyse du *Sử kí* composé par Đỗ Thiện dans les premières années du XVIe siècle, dont ils reproduisent presque textuellement les termes.

* * *

D'où Đỗ Thiện avait-il pu lui-même tirer cette légende? Notre ignorance de la littérature des Trần ne nous permet pas de répondre à cette question. Mais quels qu'aient pu être les intermédiaires, la source première n'est pas douteuse:

c'est la légende locale du génie du village de Độc-bộ 獨步, dans le huyện de Đại-an 大安 (province de Nam-định).

Triệu Quang-phục est en effet le patron d'une quinzaine de villages des bords du Đáy dans les provinces actuelles de Ninh-bình et de Nam-định [1], et nous savons que son culte est ancien, puisqu'à l'époque même de Đỗ Thiện, le *Việt điện u linh tập* le signale dans cette région, et que, près d'un demi-siècle avant, les Trần lui avaient décerné un titre. Il a également un second centre de culte : c'est celui qui fut créé à une époque inconnue, mais peut-être assez ancienne, dans la province actuelle de Bắc-ninh. Un temple officiel lui fut élevé au Vũ-ninh sơn 武寧山, sous prétexte que sa capitale avait été non loin de là ; et du temple officiel passant à la religion populaire, il devint le patron de quelques villages des environs. Je ne sais si ce temple eut jadis un *thần-tích* particulier ; celui qu'il possède aujourd'hui a été copié en 1864 sur celui de Độc-bộ.

Au début des Lê, le temple principal 正祠 était, ainsi qu'il l'est encore aujourd'hui [2], le temple funéraire du village de Độc-bộ. Il fut détruit dans la première moitié du XVI[e] siècle [3]. Le roi de Khiêm, Mạc Kính-điển 莫敬典, oncle de l'empereur Mạc Phúc-nguyên 福源, en se rendant au Thanh-hoá en 1555, en vit les ruines, et chargea le maréchal 大將軍 Tạ-vĩnh-Dịch 謝永敎, duc de Tuy 綏郡公, d'en diriger la reconstruction. Celui-ci, jugeant l'ancien emplacement dangereux à cause de la proximité de la rivière, l'abandonna, et éleva à peu de distance un grand temple à douze entrecolonnements, qui fut achevé en 1558, et subsiste encore, non sans avoir subi maintes restaurations, comme đình du village de Độc-bộ.

Les communes de la région du Đáy dont j'ai pu me procurer les *thần-tích*, Độc-bộ (province de Nam-định), La-phù 羅浮, Bạch-cừ 白渠, dans le canton de La-mai 羅枚, Tiên-yên 先安 et le hameau de Mai-thôn 梅村 de la commune de Phương-mai 芳梅, dans le canton de Yên-ninh 安寧, huyện de Yên-khanh (province de Ninh-bình), situé presque en face de Độc-bộ sur l'autre rive du Đáy, lui rendent également aujourd'hui un culte comme patron en lui

---

(1) *Đại-nam nhất thống chí*, q. 36 (*Nam-định tỉnh*) 19 a, donne le chiffre de quinze exactement pour la fin de Tự-Đức. Ce culte est extrêmement répandu dans toute cette région : en dehors du huyện de Đại-an, le *Nam-việt thần kì hội lục* 南越神祇會錄, 17 b (ouvrage composé par le Ministère des Rites en 1763, mais qui sous sa forme actuelle porte la trace de remaniements du milieu du XIX[e] siècle) en compte vingt-et-un dans Nam-định, douze dans le huyện de Đại-an, trois dans celui de Vọng-doanh 望瀛, sept dans celui de Giao-thủy 膠水.

(2) C'est là que le place le *Nam-việt thần kì hội lục*, 17 a. Pour le début des Lê, voir une notice anonyme de 1778 du temple de Độc-bộ, copiée en 1864 pour le village de Bạch-cừ et incorporée à son *thần-tích* 7 a ; et l'inscription élevée par Tạ-vĩnh-Dịch en 1558, qui est encore conservée dans le đình de Độc-bộ (coll. estampages ann. EFEO, n° 2573).

(3) Il est donné comme existant encore en 1778 (*Bạch-cừ xã thần tích*, 7 b).

associant ses trois filles. Il y a trois fêtes, l'une pour la naissance du génie, la seconde pour la naissance de ses filles, la troisième pour la mort du génie et de ses filles. Les deux premières, célébrées respectivement le 6e jour du 1er mois et le 3e jour du 5e mois dans tous les villages, la troisième au contraire offrant des différences de date : à Độc-bộ même, elle est célébrée le 13e jour du 8e mois ; le 15e jour du 7e mois dans les villages du canton de La-mai, et le 14e jour du 8e mois dans ceux du canton de Duyên-mậu 延茂. L'anniversaire de la mort est la fête principale : dans le canton de La-mai, elle dure trois jours, et on sacrifie trois buffles ; tandis que les deux autres fêtes ne durent qu'un jour et qu'on n'offre qu'un porc noir. Les fêtes anniversaires de la naissance du génie et de ses filles sont partout accompagnées de chants par les jeunes gens et jeunes filles du village. Quant aux communes de la province de Bắc-ninh, elles ont adopté sans changement les dates et les règlements du temple funéraire de Độc-bộ.

Les *thần-tích* actuels appartiennent à deux classes différentes. Les villages de Độc-bộ dans Nam-định, et, dans le canton de Duyên-mậu, le village de Tiên-yên et le hameau de Mai-thôn ont conservé le *thần-tích* officiel composé en 1572 et revisé en 1739 [1]. Ce texte, qui suit de près celui du *Sử kí toàn thư*, n'apporte rien de nouveau. Les villages du canton de La-mai, au contraire, ont perdu ce *thần-tích*, et se contentent de reproduire le *Việt điện u linh tập* ; leurs légendaires ne sont pas datés, mais ne peuvent guère remonter plus haut que la fin des Lê. Celui du village de Tiên-yên a de plus été complété par la copie de quelques textes relatifs à Triệu Quang-phục, le passage du *Việt điện u linh tập*, la notice du génie faite par Cao-xuân-Dục 高春育, alors

(1) Les Lê paraissent avoir procédé en 1572 à la revision générale et l'uniformisation des légendes des dieux locaux, patrons de villages ; le Ministère des Rites donna alors une biographie officielle à ceux qui n'en étaient pas encore pourvus. Ces ouvrages, rédigés suivant un plan commun, commencent tous par une même introduction de quelques lignes sur l'antiquité de l'empire d'Annam et ses diverses dynasties, et se terminent par le détail des jours et des offrandes du culte, la biographie même occupant l'intervalle ; ils sont caractérisés par l'introduction assez fréquente de documents écrits historiques ou pseudo-historiques, qui viennent remplacer, ou tout au moins se mêler aux légendes orales locales ; le plus souvent d'ailleurs, ce mélange est fait sans critique et on retrouve parfois la vieille tradition, avec ses invraisemblances et ses anachronismes : ainsi dans le *thần-tích* du village de Hạ-mỗ 下姥 dans le huyện de Từ-liêm (province de Hà-đông), Lí Bí est déclaré originaire de Cổ-pháp 古法, ce qui suppose une confusion entre lui et le fondateur de la dynastie des Lí au XIIe siècle. D'autre part, pour chaque dieu il fut composé une seule légende, qui fut distribuée à tous les villages qui l'adoraient, en sorte que les divergences locales disparurent presque entièrement. La plupart des *thần-tích* des villages du Tonkin remontent à cette date, et presque tous les villages où il n'en existe pas en ont eu un qu'ils ont perdu, et qu'ils ont dû remplacer postérieurement par un autre texte. Une collation générale de ces biographies officielles fut faite par le Ministère des Rites en 1739.

tổng-đốc de la province, à propos d'une promotion du génie (1904), etc. Aucun de ces textes d'ailleurs n'apporte rien de nouveau. Le seul qui présente quelque originalité au moins apparente, le *thần-tích* officiel, est fondé exclusivement sur le *Việt điện u linh tập*.

En dehors des temples consacrés à Triệu Quang-phục même, on retrouve sa légende dans une série d'autres temples consacrés aux diverses divinités de son cycle. C'est d'abord son adversaire Lí Phật-tử. Celui-ci est bien un personnage historique ; mais, à la différence de la plupart des personnages réels devenus dieux, qui voient leur culte se développer autour de leur tombeau et de leur temple funéraire, pour celui-ci qui était mort prisonnier en Chine et n'était pas enterré au Tonkin, le culte s'est formé comme une sorte de contre-partie de celui de son légendaire rival. Le temple principal est à l'embouchure Tiểu-nhã du Fleuve Rouge, au hameau Bác-thôn 伯村 du village de Quán-xá 館舍 dans le huyện de Thần-khê 神溪, province de Thái-bình [1] ; non pas parce qu'un souvenir quelconque de Lí Phật-tử se rattache à ce point, mais « pour faire pendant à celui de Triệu-việt vương », comme dit déjà le *Đại-việt sử kí toàn thư*. De plus autour du lieu qu'il avait, d'après la légende, choisi pour y établir sa capitale au temps de sa lutte avec Triệu-việt vương, Ô-duyên, s'est formé un autre centre religieux, mais les légendes s'en rapportent à ses fils : les villages de Thượng-mỗ 上姥 et Hạ-mỗ 下姥 dans le huyện de Từ-liêm, province de Hà-đông, qui passent pour occuper le site même de Ô-duyên, conservent la tombe de son huitième fils et lui ont élevé un temple ; le *thần-tích*, pour encadrer une trop courte notice sur ce personnage peu célèbre, rapporte une fois de plus les légendes de Triệu Quang-phục et de Nhã-lang [2]. Nhã-lang même a son temple principal au village de Bạc-xuyên 伯川, dans le huyện de Gia-lộc 嘉祿 (province de Hải-dương), d'où sa mère était originaire, et que lui-même avait été chargé par son père de défendre contre les Chinois, à ce que conte le *thần-tích* de ce village, rédigé en 1572. De plus il a également un temple au village de Đồng-lư 同閭, dans le huyện de Yên-sơn 安山 (province de Sơn-tây), au lieu où tomba son sabre lorsqu'il le jeta, enlevé au ciel par un dragon qui était venu le chercher au village de Chu-tràng 朱橦, dans le huyện de Tiên-phong 先豐, où il s'était retiré après la mort de son père. C'est là un second centre de culte, plus important peut-être que le premier, car, jusque sur l'autre rive du Fleuve Rouge, les villages de Bồng-

---

(1) *Nam quốc lịch đại thần phả* 南國歷代神譜, 32 a. (Cet ouvrage date de la fin du règne de Tự-đức).

(2) Le *thần-tích* du village de Hạ-mỗ qui remonte à la revision de 1572, sépare nettement le dieu du village Đệ-bát Lang hoàng-tử 第八郎皇子, dont il fait le huitième fils de Lí Phật-tử, de Nhã-lang qui d'après lui était le deuxième fils de ce roi 第二眞子雅郎. Toutefois Lê-quí-Đôn les confond : « Dans ce village, il y a le temple funéraire de Bát-lang thần 八郎神 ; c'est le gendre de Triệu-việt vương, Lí Nhã-lang. » (*Kiến văn tiểu lục*, q. 6, 1 b). Le *Cương mục*, probablement d'après Lê quí-Đôn, fait la même confusion.

mạc 蓬 幕, dans le huyện de Yên-lang 安 郎 (province de Phúc-yên), et de Bàn-mạch 繙 陌, dans le huyện de Bạch-hạc (province de Vĩnh-yên), reconnaissent ce dieu comme patron. Ensuite, ce sont les officiers de Triệu-việt vương, par exemple les frères Trương 張, dont le temple principal est à Hương-la 香 羅, dans le huyện de An-phong 安 豐 (province de Bắc-ninh), et qui servent de patrons à 150 villages environ ([1]) dans cette province : Chử Đồng-tử 褚 童 子, qui donna à Triệu Quang-phục l'ongle magique, et qui a son temple principal à Vĩnh-hoàn 永 奐, dans le huyện de Đông-an 東 安 (province de Hưng-yên), avec une cinquantaine de temples secondaires dans cette province et dans Bắc-ninh. Ces personnages d'ailleurs ne jouent aucun rôle dans la légende et ne lui sont rattachés que par des liens tout artificiels ; ainsi la grande expansion du culte des deux frères Trương vient du miracle qui leur est attribué lors de l'invasion chinoise de 1076 ([2]), et Chử Đồng-tử est surtout célèbre pour son mariage avec la fille d'un des Hùng-vương 雄 王. Mais ces contaminations montrent l'extrême popularité de la légende de Triệu Quang-phục au temps où celle de ces héros se constitua. Quant aux raisons de cette popularité de Triệu Quang-phục sous les Trần, je crois qu'elles peuvent être facilement déterminées. Le *Việt điện u linh tập* nous dit qu'il se fit des miracles sur son tombeau. Les miracles par excellence, en ces pays, sont le don d'enfants et, à un moindre degré, la guérison des maladies ; le temple de Triệu-việt vương, comme aujourd'hui celui de Trần Hưng-đạo et celui des Hùng-vương, fut peut-être un centre de pèlerinage important sous les Trần.

En résumé l'histoire de la dynastie des Tiền Lí 前 李 telle que les Annamites l'ont écrite, se compose essentiellement de l'histoire de Triệu Quang-phục. Cette légende est d'origine religieuse, comme tant d'autres qui encombrent l'histoire d'Annam ; c'est celle du dieu-patron d'une quinzaine de villages de l'embouchure du Đáy. Recueillie au début de XIVe siècle, et ayant gagné assez vite une renommée étendue, elle fut admise dans l'histoire officielle à la fin du XVe siècle. Mais elle n'est qu'une réplique d'un vieux conte populaire annamite, déjà mis assez anciennement au compte d'un autre roi légendaire, An-dương, et elle n'a absolument aucun fondement historique.

* * *

Il n'est pas facile de reconstituer l'histoire réelle du Tonkin pendant la deuxième moitié du VIe siècle. Durant toute la période de domination chinoise, nous ne connaissons guère de ce pays que ses révoltes et les expéditions de répression. Les documents deviennent moins nombreux encore aux temps d'anarchie profonde qui précèdent les Souei. D'ailleurs les écrivains chinois,

---

(1) *Nam-việt thần kì hội lục*, 30 a-33 a, compte exactement 143 villages pour le milieu du XVIIIe siècle (1763).

du moins ceux dont les œuvres ont survécu, ne nous ont laissé nulle part un récit suivi de cette histoire ; les faits qu'ils rapportent sont mentionnés brièvement, soit à leur place chronologique au milieu des autres événements de l'histoire de Chine, soit dans la biographie de fonctionnaires ayant joué un rôle au Tonkin, soit aux endroits où il est fait mention du lieu où ils se sont passés, dans les ouvrages géographiques, etc. ; ils ne sont ni classés, ni groupés. C'est tout au plus s'il est possible d'esquisser les grandes lignes du tableau.

Le royaume de Lí Bí paraît avoir compris non seulement le delta tonkinois, mais encore tout le Nord de l'Annam jusqu'à Tö-tcheou (Đức-châu), c'est-à-dire Nghệ-an et Hà-tĩnh : il atteignait vers le midi la frontière du royaume du Champa contre lequel il eut à lutter en 543 (1) ; au Nord, les Tai-blancs du Tonkin septentrional, Lao (Liêu) 獠 des bords du Fleuve Rouge et de la Rivière Claire, et Wou-hiu (Ô-hứa) 烏許 de la région de Lạng-sơn reconnaissaient sa suzeraineté (2). C'était tout l'ancien département de Kiao (Giao-châu) du IIIe siècle, après que celui de Kouang 廣州 en eut été détaché : c'était le même ensemble de territoires que celui qui devait se séparer définitivement de la Chine cinq siècles plus tard, et former le noyau de l'empire d'Annam moderne. Mais il manqua à Lí Bí le temps d'organiser ce domaine. Les hésitations des premiers généraux chinois envoyés contre lui, ne lui laissèrent guère que quatre ans de tranquillité ; dès le milieu de l'année 545, le gouvernement chinois préparait une forte expédition sous les ordres de Yang P'iao 楊瞟 et de Tch'en Pa-sien ; c'est à ce dernier surtout, semble-t-il, que revient l'honneur d'avoir mené à bien la campagne, malgré les difficultés de l'entreprise et le découragement des chefs. Commandant de l'avant-garde, il fut le premier à pénétrer au Tonkin, et s'y avança hardiment, sans doute en remontant le Sông Thái-bình, et en longeant le pied des montagnes, par le pays de Đông-triều. Il ne rencontra aucune résistance dans le bas-delta. Lí Bí l'attendait avec son armée, une vingtaine de mille hommes, à Tchou-yuan (Chu-diên) 朱鳶, du côté de Hải-dương, probablement pour défendre le passage du Sông Thái-bình, et couvrir sa capitale Long-pien (Long-biên) située non loin de Bắc-ninh. Battu par les Chinois, il dut se replier en toute hâte vers l'Ouest, abandonnant Long-biên, et chercher refuge derrière le Fleuve Rouge, où il espérait arrêter l'ennemi ; il s'établit à l'entrée du Sông Tô-lịch, près de l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville de Hanoi, dans une position assez forte, protégé à l'Est par le Fleuve Rouge et au Nord par le Sông Tô-lịch, et il y construisit une estacade en bois (3). Encore une fois battu par Tch'en

(1) *Tseu tche t'ong kien*, k. 158, 6 a ; *Leang chou*, k. 3, 9 a.

(2) *Tseu tche t'ong kien*, k. 159, 1 b ; *Tch'en chou*, k. 1, 1 b.

(3) *Tseu tche t'ong kien*, k. 159, 1 b. 2 a ; *Tch'en chou*, k. 1, 1 b. Sur cette campagne et les identifications de noms de lieux, voir *BEFEO*, X, (1910), p. 581 sqq.

Pa-sien, il battit en retraite sur Kia-ning (Gia-ninh), dans la région de Bạch-hạc, et s'enferma dans les murs de cette ville, que les Chinois investirent. Le siège dura assez longtemps pour que Yang P'iao avec le gros de l'armée pût arriver à l'aide de Tch'en Pa-sien. La ville fut prise (25 février 546), mais Lí Bí réussit à s'enfuir et se retira dans Sin-hing (Tân-hưng), à peu de distance au Nord-Ouest de Kia-ning (Gia-ninh), chez les barbares Lao (1). Il essaya de s'y reformer pendant le printemps et l'été de l'année 546, mais après une tentative infructueuse pour reprendre la campagne, définitivement vaincu, il dut rentrer chez les Lao, et ceux-ci, désireux de faire leur paix avec les autorités chinoises, le massacrèrent, et leur envoyèrent sa tête (2). Dès 547, tout le bas pays, Tonkin et Annam du Nord, était reconquis, et le frère aîné de Lí Bí, Thiên-bảo, malgré un succès éphémère à Tö-tcheou (Đức-châu), avait été battu à Ngai-tcheou (Ái-châu) et forcé de s'enfuir (3).

Le calme était rétabli ; mais c'était, comme toujours dans les provinces excentriques de l'empire chinois pendant les périodes de troubles, un calme précaire, avec de fréquentes révoltes au moindre prétexte. Yuan T'an-wan 袁曇緩 qui fut préfet de Kiao (Giao) peu après le départ de Tch'en Pa-sien, nous est connu seulement par ses rapports avec Ngeou-yang Wei vers ce temps (4). Au moment de la chute des Leang, en janvier 556, son successeur Lieou Yuan-yen 劉元偃 vint à la tête d'une petite armée au secours de la dynastie, et se donna à Wang Lin 王琳 (5), qui avec un prince Leang essayait de tenir dans le centre de la Chine contre le fondateur de la nouvelle dynastie Tch'en.

Tch'en Pa-sien à son avènement fit divers changements dans l'administration du Tonkin. Le plus important fut de détacher du département de Kiao la commanderie de Sin-tch'ang (Tân-xương) 新昌 à l'angle Nord-Ouest du delta, dont il fit un département à part, Hing (Hưng) 興州 (6). Ngeou-yang Wei 歐陽頠 qui, en 557, fut envoyé par le nouvel empereur soumettre les régions du midi qui reconnaissaient encore les Heou-leang 後梁, et fut nommé commandant supérieur, *tou-tou*, des dix-neuf départements entre lesquels était partagé le Tonkin, le Nord de l'Annam, le Kouang-tong et le Sud-Est du Kouang-si (7), se hâta d'envoyer, dès son arrivée, des parents et des clients comme préfets dans les plus importants de ces départements, afin d'assurer son autorité :

---

(1) *Tseu tche t'ong kien*, k. 159, 2 a ; *Leang chou*, k. 3, 10 a ; *T'ong tche*, k. 14, 2 a.

(2) *Tch'en chou*, k. 1, 2 a.

(3) *Ibid.*, k. 1, 2 a. Thiên-bảo tua le préfet de Đức-châu, Tch'en Wen-hiai 陳文戒, et de là, remontant vers le Nord, alla assiéger Ái-châu.

(4) *Tch'en chou*, k. 9, 3 b.

(5) *Tseu tche t'ong kien* k. 166, 4 a.

(6) *T'ai-p'ing huan yu ki*, 太平環輿記, k. 170, 10 a ; *T'ai-p'ing yu lan*, k. 172, 7 a ; *Yuan-ho kiun hien tche* 元和郡縣志, k. 38, 9 b.

(7) *Tch'en chou*, k. 9, 3 a ; *Tseu tche t'ong kien*, k. 169, 3 a, 11.

un de ses frères 邃 fut nommé à Heng-tcheou 衡, et un autre, Cheng 盛, à Kiao (Giao) ; et il ne semble pas que ces nominations aient donné lieu à aucun trouble ([1]). On ne sait si Cheng conserva son commandement sous son neveu Ngeou-yang Ki 歐陽紇, qui succéda à son père Wei en 563([2]). Mais, d'après les historiens chinois, le calme régna pendant les douze années que les deux Ngeou-yang passèrent dans le pays. La paix toutefois n'était pas bien solide : le rappel de Ki en 569 et sa rebellion suffirent, malgré la rapidité de sa défaite, à causer une révolte des barbares de Kiao tcheou (Giao), contre qui il fallut envoyer une expédition : Yuan Tch'o 阮卓 et Tch'en Lieou 陳留 les réduisirent d'ailleurs assez aisément ([3]), rétablissant les communications avec le Nord de l'Annam, où fut placé Tai Houang 戴晃 comme préfet de Ming tcheou ([4]), et la paix fut rétablie pour quelques années. Le gouvernement du roi de Nan-k'ang 南康, Fang-t'ai 方泰, qui devint tou-tou vers 570 ([5]), ne paraît pas avoir été troublé. Mais celui de son successeur Chen Kiun-kao 沈君高 (574) fut moins paisible. C'était un fonctionnaire civil, sans capacité militaire, et les luttes privées des seigneurs locaux annamites et tai (俚獠) faisaient son désespoir ; il mourut en charge au bout de trois ans ([6]). Vers 580, le grand commandement du tou-tou de Kouang, Kiao, etc., fut supprimé et remplacé par des séries de petits commandements. Pendant une dizaine d'années, le Tonkin et le Nord de l'Annam vécurent en paix sous Yang Tsin 楊縉 et Yang Hieou-p'ou 楊休浦 qui étaient simplement tou-tou de Kiao (Giao) et Ngai (Ái) ([7]), puis sous Wang Yong 王勇 pour qui fut rétabli, un peu avant 588, l'ancien gouvernement général ([8]). Mais à ce moment un chef local ([9]), Li Tch'ouen (Li Xuân), profita des troubles, produits sans doute par le changement de dynastie, pour se révolter, prit le titre de grand commandant général *ta-tou-tou* 大都督, et fut un instant maître du Tonkin (590) ; il fut vaincu par Yang Sou 楊素 et le pays

---

([1]) *Tch'en chou*, k. 9, 3 b. *Nan che*, k. 66, 7 b.
([2]) *Tch'en chou*, k. 9, 3 b ; *Tseu tche t'ong kien*, k. 170, 6 b
([3]) *Tch'en chou*, k. 34, 8 a.
([4]) *Tch'en chou*, k. 35, 6 a.
([5]) *Tch'en chou*, k. 14, 2 b ; *Nan che*, k. 65, 2 b.
([6]) *Tch'en chou*, k. 23, 1 b ; *Nan che*, k. 68, 6 a.
([7]) *An-nam chí lược*, q. 7, trad. Sainson, p. 353 ; *Yue k'iao chou*, 越嶠書, k. 3.
([8]) *Tch'en chou*, k. 34, 7 b.
([9]) Le terme de Li 俚 employé ici n'est pas un terme plus précis que la plupart des noms donnés par les Chinois aux tribus barbares. On le trouve appliqué, en dehors des Annamites, au chef tai Ning Meng-li 寧孟力 de Kouang-tcheou à la fin du VI[e] siècle (*Tseu tche t'ong kien, Souei ki*, k. 2, 5 b). Autant que je puis en juger, on appelait Li 俚 les Tai du Kouang-tong, du Kouang-si et du Nord-Est du Tonkin, ainsi que les Annamites qui n'en étaient peut-être pas très différents ; et on donnait le nom de Lao 獠 d'une part aux Tai du Nord-Ouest jusqu'au Yunnan, sur le cours supérieur du Fleuve Rouge et de ses affluents, et de l'autre aux Miao-tseu et aux Yao de la partie occidentale de Kouei-tcheou.

de nouveau soumis pour une dizaine d'années [1]. La sous-préfecture de Wou-ning (Vũ-ninh) 武寧, dans la région qui forme aujourd'hui la province de Bắc-ninh, fut alors divisée en deux parties, Tch'ong-p'ing (Xùng-bình) 崇平 au Nord, et Long-p'ing (Long-bình) 隆平 au Sud [2].

L'organisation administrative du Tonkin fut à cette époque complètement modifiée pour la mettre d'accord avec celle du reste de l'empire. Dès 583, en effet, les Souei avaient, dans la partie de la Chine qui dépendait d'eux, supprimé toutes les commanderies et les avaient réduites au rang de sous-préfectures *hien (huyện)* [3]. Cette mesure fut appliquée à tout le midi de la Chine après la soumission des Tch'en, et en particulier au Tonkin dès l'apaisement de la révolte de Li Tch'ouen (Lí Xuân). Le delta forma deux départements, Kiao (Giao) à l'Est, et Hing (Hưng) à l'Ouest, le nom de ce dernier étant peu après changé en Phong (Fong) 峯 (599), tandis que la région de la côte de la baie d'Along devenait le département de Houang (Hoàng) 黃州, puis de Yu (Ngọc) 玉州 ; les pays du Nord de l'Annam en formèrent deux autres, Ngai (Aî) au Nord, et Tö (Đức) au Sud [4]. Chacun de ces départements fut divisé en sous-préfectures répondant approximativement aux anciennes commanderies supprimées. De plus la capitale de Kiao-tcheou fut déplacée : Long-pien (Long-biên), dans la région de Bắc-ninh, fut définitivement abandonnée pour Song-p'ing (Tòng-bình) 宋平, à l'emplacement actuel de Hanoi [5]. Cette nouvelle organisation diminuait la force de l'administration chinoise, et les troubles recommencèrent dans tout le Sud de la Chine. On créa de nouveau un gouvernement général militaire ; mais cette fois pour mettre dans les mêmes mains toutes les régions troublées, la capitale n'en fut plus à Kouang, mais à Kouei 桂, avec 16 autres départements parmi lesquels

---

(1) *Souei chou*, k. 2, 3 b.

(2) *Yuan-ho kiun hien tche* 元和郡縣志, k. 38, 4 a et 4 b.

(3) *Souei chou*, k. 29, 1 b.

(4) L'organisation administrative du Tonkin et du Nord de l'Annam au début des Souei, n'est exposée nulle part en tableau d'ensemble ; le *Souei chou* se rapporte à la période *jen-cheou*. Mais elle ressort des indications données par les divers ouvrages géographiques, à l'historique de chaque département. Voir *T'ai-p'ing yu lan*, k. 172, 6 b-7 a; *Yuan-ho kiun hien tche* k. 38; *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 170-171; *Souei chou*, k. 31, 6 a-b, etc.

(5) *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 170, 6 a. « Les Song créèrent la commanderie de Song-p'ing et le hien de Song-p'ing. Les Souei, après avoir soumis les Tch'en, y établirent le tcheou de Kiao. Yang-ti en changea le nom en commanderie de Kiao-tche ». Si j'ai précédemment, dans mon *Protectorat d'Annam sous les T'ang* (*BEFEO.*, X (1910), p. 552), écarté ce texte et daté le déplacement de la capitale de la période *ta-ye*, en le faisant coïncider avec la suppression des départements de Kiao et de Fong réunis en une seule commanderie (606), c'est à cause de la contradiction que cette date impliquait avec l'histoire traditionnelle d'Annam, dont je n'avais pu encore établir pleinement la non-authenticité.

ceux du Tonkin. Le gouverneur général Tcheou Fa-chang 周法尚 acheva de réduire la révolte de Li Kouang-che 李光仕 à Kouei en 595. Son successeur Ling-kou Hi 令瓜熙 (596) créa des forts et fonda des écoles, et réussit à maintenir le calme pendant quelques années. Entre autres réformes, il s'avisa que les noms de certaines préfectures et sous-préfectures étaient pareils à ceux de circonscriptions situées dans d'autres parties de l'empire, et les fit changer (598) : c'est alors que Hing (Hưng) devint Fong (Phong) 峯. Li (Lợi) 利 devint Tche (Chi) 智, Tö (Đức) devint Houan (Hoan) 驩, etc. Mais Ling-kou Hi, quelles qu'eussent pu être ses capacités autrefois, avait alors soixante-et-un ans, et, épuisé par la maladie, demandait en vain à être remplacé. Sa faiblesse tenta un chef indigène de Kiao (Giao) Lí Phật-tử 李佛子, et le poussa à se révolter : celui-ci avait reçu l'ordre de se présenter à la Cour, et craignant sans doute de n'en pas revenir, demanda un délai dont il profita pour se préparer à la révolte. Les ennemis de Ling-kou Hi l'accusèrent d'avoir accepté les cadeaux de Lí Phật-tử, et à la nouvelle de la révolte de celui-ci, on envoya un nouveau gouverneur général, Heou-mo-tch'en Ying 侯莫陳頴 (mars 602), et on rappela Ling-kou Hi qui mourut en route à Yong tcheou 永州 [1]. Pendant ce temps Lí Phật-tử, vainqueur du gouverneur de Kiao (Giao), faisait occuper par ses partisans les villes de Long-pien (Long-biên) au Nord et de Wou-yen (Ô-duyên) au Sud du Fleuve Rouge. La prise de Long-pien (Long-biên), qui, bien que déchue du rang de capitale, n'en restait pas moins la ville la plus importante du Tonkin, suffit à le rendre maître du delta ; mais son pouvoir ne s'étendit vraisemblablement jamais au-delà. Il n'eut d'ailleurs pas le temps de le consolider : dès le mois de janvier 603, Yang Sou envoya Lieou Fang 劉方 à la tête de vingt-sept bataillons 營. Les débuts de l'expédition chinoise furent des

---

(1) *Souei che*, k. 56, 2 b. La date de la nomination de Ling-kou Hi n'y est pas donnée ; mais elle est mentionnée dans son inscription funéraire (*Kin che tsouei pien* 金石萃編, k. 56, 10 a). Pour celle du changement de nom de Fong tcheou, voir *Souei chou*, k. 31, 6 a. Enfin la révolte de Li Phật-tử survenue après la demande de retraite de Hi et après le refus impérial, fut la cause de sa disgrâce, à l'âge de 63 ans (602). Comme, dans le rapport où il demande son rappel, il déclare avoir soixante-et-un ans, et qu'il parle de son séjour de quatre ans dans le midi, il faut que ce rapport ait été présenté en 600. Il mourut le 15e jour du 8e mois de la 2e année *jen-cheou*, 6 septembre 602 (*Kin che tsouei pien, loc. cit.*).

Sur Heou-mo-tch'en Ying, cf. *Souei chou*, k. 55, 5 b ; la date exacte de sa nomination est *ibid.*, 2, 7 b. — L'ordre des évènements que j'indique me paraît être la meilleure interprétation de textes quelque peu confus. La révolte de Li Phật-tử est placée dans le *Souei che* et le *Tseu tche t'ong kien* au 12e mois de la 2e année *jen-cheou* (janvier 603) ; mais il me semble que cette date ne doit s'appliquer qu'à l'envoi de Lieou Fang. En effet, le *Souei che* déclare que la disgrâce et le rappel de Ling-kou Hi furent dûs à la révolte de Li Phật-tử ; d'autre part il place la nomination de Heou mo-tch'en Ying, sans indiquer d'ailleurs qu'il fut le successeur de Ling-kou Hi, au 2e mois de la même année (mars 602), dix mois avant la date qu'il assigne à la révolte.

plus malheureux. Lieou Fang avait voulu descendre au Tonkin par le Yunnan ; mais le climat, les fatigues et la maladie lui tuèrent un grand nombre de soldats, et il dut s'arrêter à Yin 尹, aujourd'hui Tch'ou-hiong 楚雄 au Yunnan, incapable de continuer son chemin. Il dut se décider à laisser là la plus grande partie de son armée, et ne prenant avec lui que les plus valides et les plus courageux, reprit rapidement sa marche. Il rencontra à Tou-long 都隆 non loin de Hà-giang [1], une sorte d'avant-garde ennemie de quelque deux mille hommes, et après l'avoir mise en pièces descendit la vallée de la Rivière Claire. Lí Phật-tử, soit qu'il manquât de troupes exercées, soit qu'il fût démoralisé par l'arrivée des Chinois d'un côté si inattendu, n'essaya pas de résister et se rendit sans combat [2].

On peut se demander ce qu'étaient ces chefs de rebelles, Lí Bí, Lí Xuân, Lí Phật-tử, etc., qui réussirent à mettre en péril la domination chinoise au Tonkin. Malgré la rareté des documents, l'état de la société chinoise à cette époque permet, je crois, de se faire quelque idée de leur situation. A la fin des Tcheou, la chute de l'ancien régime, la liberté du commerce des terres, et l'introduction de pratiques analogues à la recommandation mérovingienne avaient amené la formation d'une classe de grands propriétaires terriens dont la situation, l'importance et le rôle au temps des six Dynasties font penser à la noblesse de l'époque franque. Au Tonkin, cette classe devait comprendre les grandes familles de colons chinois, descendants de fonctionnaires fixés dans le pays, de fugitifs ou de bannis, et peut-être aussi les débris de la vieille féodalité indigène, ceux des lạc-tướng ou des lạc-hầu qui avaient su s'assimiler à temps la civilisation des vainqueurs. C'est de cette classe, à mon avis, que sortirent tous ces rebelles. Lí Bí est traité d'« indigène 土人 qui réunit les braves de plusieurs départements » [3]. Lí Xuân est qualifié de chef Lí 俚, et Lí Phật-tử, qui est appelé grand chef des Lí de Giao châu 交州俚渠首, jouissait avant sa révolte d'une influence telle sur les indigènes qu'il portait ombrage aux autorités chinoises, et que celles-ci tentèrent de se débarrasser de lui en l'envoyant à la Cour. C'est en armant leurs clients (je dirais presque leurs vassaux), qu'ils formaient les troupes qui renversaient les gouverneurs chinois. Mais s'il leur était relativement facile de s'emparer de la capitale et de chasser un gouverneur qui ne disposait que de quelques milliers d'hommes, il était plus malaisé de résister à des troupes nombreuses et bien commandées, envoyées

---

(1) Tou-long, écrit en chinois 都隆 et par les Annamites Tụ-long 聚隆, était un des points en litige lors de la rectification de la frontière sino-annamite sous K'ang-hi et Yong-tcheng (*Tong-houa lou, Yong-tcheng*, k. 6, 33 a ; *Lịch triều tạp kỉ* 歷朝襍紀, q. 3, 76).

(2) *Tseu tche t'ong kien*, k. 279, 8 a ; *Souei chou*, k. 2, 8 a ; k. 53, 4 b.

(3) *Tch'en chou*, k. 1, 1 b. Cf. *Leang chou*, k. 3, 9 a, qui l'appelle 土民李賁.

en expédition pour reconquérir le pays. Les autres seigneurs devaient se hâter de faire leur soumission, et bientôt le chef rebelle, réduit à ses seules ressources, était rejeté dans la montagne comme Lí Bí, ou obligé de capituler comme Lí Phật-tử [1].

---

[1] Je n'ai fait dans cet article aucun usage du *Lĩnh-nam trích quái liệt truyện* 嶺南摭怪列傳, cet ouvrage ayant subi à la fin du XVe siècle, de la main de Vũ Quỳnh 武瓊 son éditeur, des remaniements dont il n'est pas possible de déterminer l'étendue. Son texte d'ailleurs ne présente aucune originalité, et dépend étroitement du *Việt điện u linh tập* et du *Sử kí*.

II

LA GÉOGRAPHIE POLITIQUE DE L'EMPIRE D'ANNAM SOUS LES LÍ, LES TRẦN ET LES HỒ (X^e^-XVe SIÈCLES).

Aucune période de l'histoire d'Annam n'est aussi mal connue que celle qui s'étend entre la fin de la domination chinoise et la nouvelle conquête des Ming, du Xe au XVe siècle. Si l'histoire officielle annamite, complétée et souvent corrigée par les textes chinois, permet de suivre assez bien les intrigues de cour et les guerres, toute l'histoire religieuse, administrative, économique, littéraire, toute la vie de la société annamite, échappe aux investigations, faute de documents.

La géographie administrative de cette période est une des rares questions dont on puisse, sinon élucider entièrement tous les détails, du moins se faire une idée approximativement juste, surtout pour l'époque des Trần. Malheureusement les historiens annamites modernes l'ont maladroitement embrouillée. Les auteurs du *Cương mục* ont essayé de suppléer au silence des histoires composées avant eux ; mais au lieu de reproduire simplement les livres qu'ils avaient à leur disposition, comme le *Yuan che* par exemple, ils ont préféré rassembler les noms des provinces des Trần qui se rencontrent dans les histoires. Ils ont ainsi dressé, avec leur manque de critique ordinaire, une liste sans homogénéité, où les noms du début du XIIIe siècle coudoient ceux de la fin du XIVe, et où les circonscriptions de toutes sortes, *phủ*, *lộ*, etc., sont irrémédiablement confondues, en même temps que certaines des circonscriptions les plus importantes restent ignorées. L'autorité du *Cương mục* a donné à cette liste, aux yeux des auteurs européens, une valeur injustifiée, et il n'est pas d'histoire d'Annam, depuis la première, celle de Trương-vĩnh-Ký, jusqu'à la plus récente, l'excellent petit manuel de MM. Maybon et Russier, qui ne se soit crue obligée de la reproduire. La voici, telle que la donnent les auteurs du *Cương mục* :

1 *Thiên-trường lộ* 天長路	7 *Kiến-xương lộ* 建昌路
2 *Long-hưng lộ* 龍興路	8 *Hồng lộ* 洪路
3 *Quốc-oai lộ* 國威路	9 *Khoái lộ* 快路
4 *Bắc-giang lộ* 北江路	10 *Thanh-hoá lộ* 清化路
5 *Hải-đông lộ* 海東路	11 *Hoàng-giang lộ* 黃江路
6 *Trường-an lộ* 長安路	12 *Diễn-châu lộ* 演州路

Il ne me paraît pas utile de discuter cette liste en détail : cette étude montrera que pareille division politique n'a jamais existé à aucun moment de la dynastie Trần. On verra ci-dessous que Thiên-trường, Long-hưng et

Trường-an étaient des *phủ* et non des *lộ*, que le *lộ* de Quốc-oai fut créé seulement dans la première moitié du XIVe siècle ; quant à Hoàng-giang, c'est un nom des Lí.

∴

Dans les dernières années du Xe siècle, il semble, autant qu'on peut en juger d'après les rares données éparses dans les textes, que le royaume annamite ait encore été divisé, comme au temps des T'ang (1), en six dép rtements, *châu*, à savoir : Giao 交, généralement appelé Đô-hộ phủ 都護府 (2), Phong 峯 (3), Trường 長 (4), Ái 愛 (5), Diễn 演 (6) et Hoan 驩 (7), gouvernés comme au temps de la domination chinoise par des *thứ-sử* 刺史 ; seul l'ancien département

---

(1) Sur l'organisation de l'Annam à cette époque, cf. *BEFEO*, X, (1910), 539-584, 665-682.

(2) En 971 un certain Lưu 劉某 est nommé *thái-sư* 太師 du Đô-hộ phủ (*Việt sử lược* 越史略, q. 1, 17 a).

(3) Année 990 : le roi réside à Phong châu (*Việt sử lược*, q. 1, 20 a) ; — année 1000 : expédition contre Phong châu (*Ibid.* 1, 20 b ; *Đại-việt sử kí toàn thư, bổn kỉ*, q. 1, 22 a) ; — année 1007 : Minh Sưởng 明昶, thứ-sử de Phong châu, est envoyé comme vice-ambassadeur en Chine (*Song che*, k. 488, 3 b). — Sur le passage du *Việt sử lược*, q. 1, 21 a, d'après lequel en 1006, le châu de Phong fut changé en phủ de Thái-bình 太平府, cf. ci-dessous.

(4) Année 990 : Song Hao 宋鎬, envoyé en ambassade auprès de Lê Đại-hành 黎大行, traverse Trường châu peu avant d'arriver à la capitale Hoa-lư (*Song che*, k. 448, 2 b ; *Wen hien t'ong k'ao*, k. 330, 9 b, traduction D'HERVEY DE ST DENYS, t. II, *Méridionaux*, p. 317 ; *Siu tseu tche t'ong kien tch'ang pien* 續資治通鑑長編, k. 31, 1 b ; *An-nam chí lược*, q. 3, 9 b, traduction SAINSON, p. 178 ; cf. *BEFEO*, X (1910), p. 670) ; — année 1010 : Trường châu devient Trường-an phủ 長安府 (*Việt sử lược*, q. 2, 5 a ; *Toàn thư, bổn kỉ*, q. 2, 6 a).

(5) Année 989 : expédition contre Ái châu occupé par les Chams (*Việt sử lược*, q. 1, 19 b) ; — année 1006 : nouvelle expédition (*Toàn thư, bổn kỉ*, q. 1, 27 b) ; — année 1009 : don d'une stèle à Ái châu (*Ibid.*, q. 1, 29 b) ; — année 1011 : nouvelle expédition (*Việt sử lược*, q. 2, 3 a), etc.

(6) Année 1010 : les huyện de Thạch-hà 石河 et de Nam-giới 南界 dans le châu de Diễn (*Toàn thư, bổn kỉ*, q. 2, 4 b) ; — année 1012 : expédition contre Diễn châu (*Việt sử lược*, q. 2, 3 a) ; — année 1026 : autre expédition (*Việt sử lược*, q. 2, 4 a ; *Toàn thư, bổn kỉ*, q. 2, 10 b).

(7) Milieu du IXe siècle : Đinh-công-Trứ 丁公著, thứ-sử de Hoan châu (*Song-che*, k. 488, 1 a ; *An-nam chí lược*, q. 11, 4 b) ; Đinh-bộ-Lĩnh 丁部領 lui succède (*Song-che*, loc. cit.) ; — année 1003 : Lê Đại-hành visite Hoan châu (*Toàn thư, bổn kỉ*, q. 1, 23 b) ; — année 1009 : expédition contre Hoan châu (*Việt sử lược*, q. 1, 20 a ; *Toàn thư, bổn kỉ*, q. 1, 29 b) : creusement d'un canal (*Toàn thư, bổn kỉ*, q. 1, 29 b) ; — année 1029 : le thứ-sử de Hoan châu, Lí-công-Hiển 李公顯, est envoyé en ambassade en Chine (*Song che*, k. 488, 5 b).

de Lục 陸 a perdu son nom : dans cette région de barbares qui forme l'arrière-pays de la Baie d'Along, on a établi une circonscription militaire, le trấn de Triều-dương 潮陽鎮 [1]. Cependant dès cette époque, au milieu des noms anciens, apparaissent quelques noms nouveaux : ainsi dans le centre du delta, la région du *phủ* actuel de Khoái-châu a gardé, sous forme de séparation administrative, la trace de l'indépendance qu'elle s'était acquise au temps des Sứ-quân 使君, sous le nom de Đằng châu 藤州. D'ailleurs un certain nombre des apanages des fils de Lê Đại-hành, quand ils n'avaient pas déjà le titre de *châu*, le reçurent à cette occasion : à côté de Đằng châu donné à Lê Long-đĩnh 黎龍鋌, et de Phong châu donné à Lê Long-đinh 黎龍釘, on créa pour deux autres princes les châu de Cổ-lãm 古覽 et de Vũ-long 武龍, noms qui paraissent avoir disparu presque immédiatement.

En même temps, à côté de la vieille organisation traditionnelle, il semble que Lê Đại-hàng, manquant de confiance dans les administrateurs locaux, et ne se fiant qu'aux princes de sa famille, ait distribué entre eux les différentes parties de l'empire, encore mal calmé des longues années de troubles qui avaient précédé les Đinh. La répartition des apanages faite en 991-995 paraît avoir été calculée pour leur permettre le contrôle direct du pays et des frontières. Plusieurs princes reçurent des fiefs à la périphérie pour prévenir les incursions des sauvages : le Ngự-man vương 禦蠻王 Long-đinh 龍釘, en son fief de Phong châu, au confluent des trois rivières, devait surveiller les populations du haut Fleuve Rouge ; le Nam-quốc vương 南國王, Long-mang 龍鋩, à Vũ-long 武瀧, avait charge des sauvages du Thanh-hoá ; au Nord du Fleuve Rouge enfin, le Định-phiên vương 定藩王, Long-tùng 龍鏦, installé sur le Ngũ-huyện giang 五縣江 (Sông Cầu), tenait en respect les Tai-blancs de Thái-nguyên. Dans le delta, le phó-vương 副王 Long-tương 龍鏘, sur le Đỗ-động giang 杜洞江 (le Song Nhuê ou un de ses petits affluents), et le Hành-quân vương 行軍王, Long-thị 龍鍉 à Cổ-lãm châu 古覽州 sur le Canal des Rapides, dans la région du *phủ* actuel de Từ-sơn 慈山 (province de Bắc-ninh), surveillaient l'ancienne capitale chinoise, c'est-à-dire l'emplacement actuel de Hanoi ; le Khải-minh vương 開明王, Long-đĩnh 龍鋌, à Đằng châu (Khoái châu), gardait l'embarcadère de l'Est 東步頭 (en face de Tự-nhiên), au point où les routes franchissent le Fleuve Rouge ; le Trung-quốc vương 中國王 Long-kính 龍鏡, à Mạt-liên 末連 (Tiên-lữ), tenait l'entrée occidentale du Canal des Bambous, dont le fils adoptif de l'empereur, le Phù-đái vương 扶帶王, tenait, à Phù-đái (phủ de Ninh-giang), l'entrée orientale ; et

(1) Année 995 : le trấn-lại 鎮吏 de Triều-dương reconduit cent trente Chinois enlevés par des pirates annamites, et rendus (*Song che*, k. 488, 3 b ; *T'ong kien tch'ang pien ki che pen mo* 通鑑長編紀事本末, k. 12, 8 b, lui donne le titre de *trấn-tướng* 鎮將) : — année 1023 : le nom du trấn de Triều-dương est changé en châu de Vĩnh-an 永安 (*Việt sử lược*, q. 2- 4 a ; *Toàn thư*, *bổn kỉ*, q. 2, 9 b).

dans la même région, son neuvième fils Long-kính 龍鏡 qui avait le titre de Trung-quốc vương 中國王 reçut le huyện de Mạt-liên (Mi-hao), avec le devoir de maintenir l'ordre dans ce riche pays [1].

Je n'insisterai pas sur cette organisation qui est à peine connue. Toutefois, on ne peut manquer de remarquer que, si à ces huit circonscriptions on ajoute le Thanh-hoá et le Nghệ-an, ou, comme on les appelait alors, Aí et Hoan, on arrive au chiffre de dix circonscriptions [2] : je serais tenté de voir là les dix *đạo* 道 entre lesquels, au temps des Lê comme sous les Đinh, était partagé l'empire d'Annam, et qui ne furent supprimés qu'en 1002 pour être remplacés par des *lộ* [3].

On devine confusément, à la lecture des histoires annamites, que divers changements eurent lieu pendant les deux siècles suivants, sous les Lí. A l'imitation des T'ang et des Song, on commença en Annam à donner le titre de *phủ* à ceux des *châu* auxquels on voulait rendre honneur pour quelque raison. Déjà Lê Ngoạ-triều 黎臥朝, à son avènement (1006), avait élevé au rang de *phủ* de Thái-bình 太平府 son apanage de Đằng châu 藤州 [4]. Les Lí généralisèrent cette pratique. D'abord, comme les T'ang, ils élevèrent à ce rang toutes leurs capitales : en 1010, le châu de Trường devint le phủ de Trường-an 長安 [5], en compensation du déplacement de la cour qui revint à l'actuelle Hanoi ; et le village de Cổ-pháp 古法, d'où la dynastie tirait son origine, et qui avait déjà reçu le titre de capitale du Nord, Bắc-kinh 北京, fut élevé au rang de phủ de Thiên-đức 天德府 [6] ; enfin Hanoi, avant de devenir en 1014

---

(1) *Toàn thư, bổn kỉ*, q. 1, 20 a-21 b

(2) Le territoire des deux capitales, Tây-đô 西都 ou Hoa-lư 華閭, au village actuel de Trường-yên 長安 (Ninh-bình), et Đô hộ phủ (Hanoi), étant le domaine propre de l'empereur, doit rester en dehors de ces calculs. — On pourrait soutenir qu'il n'y eut jamais de division effective de l'empire d'Annam en dix *đạo*. En effet, ce terme n'apparait que dans le titre de général des dix *đạo*, *thập đạo tướng quân* 十道將軍 donné en 971 à Lê Hoàn 黎桓, le futur fondateur de la dynastie des Lê. Mais aucun texte ne dit expressément que Đinh Tiên-hoàng ait effectué ce partage, et aucun *đạo* particulier n'apparait à aucun moment de l'histoire des Đinh et des Lê. Si on remarque que les T'ang avait divisé leur empire en dix provinces de ce nom, on pourra admettre que, pour désigner la totalité des provinces de l'empire, on emprunta ce terme à l'administration chinoise, mais sans qu'il y eût eu nécessairement une division réelle répondant à cette expression.

(3) *Ibid.*, q. 1, 23 b

(4) *Toàn thư, bổn kỉ*, q. 1, 27 a ; *Việt điện u linh tập*, 17 a, citant le *Sử kí* (de Đỗ Thiện). — D'après le *Việt sử lược*, q. 1, 21 a, le nom de Thái-bình phủ fut donné a Phong châu. Il suffit de comparer les passages du *Toàn thư* et du *Việt sử lược* pour constater que leurs auteurs travaillaient sur le même texte ou des textes presque semblables, mais que celui du *Việt sử lược*, en coupant le récit des affaires de Đằng-châu, a maladroitement oublié de supprimer une phrase qui s'y rapportait.

(5) *Việt sử lược*, q. 2, 2 b ; *Toàn thư, bổn kỉ*, q. 2, 3 a.

(6) *Việt sử lược*, q. 2, 2 b.

la capitale du Sud, Nam-kinh 南京, fut le phủ de Ứng-thiên 應天 (¹). Puis, comme en Chine sous les Song, ce nom ne fut plus seulement un titre d'honneur, mais il fut donné aussi aux départements les plus importants. C'est ainsi qu'à la fin du XIᵉ siècle le châu de Ái fut élevé au rang de phủ de Thanh-hoa 清華府 (²). Un peu plus tard apparaît un phủ de Phú-lương 富良 (³). D'autre part, les anciennes circonscriptions, même quand leur titre n'était pas modifié, virent changer leur nom : le châu de Hoan fut remplacé en 1036 par le châu de Nghệ-an (⁴).

Mais il serait bien difficile de se rendre compte de la portée de ces transformations, si un ouvrage chinois de la seconde moitié du XIIᵉ siècle, le *Ling wai tai t'a* 嶺外代嗒 (1178), ne contenait une liste des circonscriptions administratives de l'empire d'Annam. Ce texte, dans son extrême brièveté, est assez difficile à interpréter ; je crois toutefois qu'il permet de dresser un tableau de la géographie politique de l'Annam à la fin des Lí (⁵).

« Le Kiao-tche (Giao-chỉ) est l'ancienne commanderie de Siang (Tượng) « des Ts'in. Sur les changements survenus sous les Han et les T'ang, voir le « 1ᵉʳ chapitre intitulé *L'ancien territoire des cent Yue (Việt)* 百粤故地.

« Sur ce territoire, (le gouvernement local) illégitime a établi quatre *phủ*, « treize *châu*, et trois *trại* 寨. Les *phủ* sont : 1° Protectorat général (Đô-hộ), « 2° Đại-thông 大通, 3° Thanh-hoá 清化, 4° Phú-lương 富良. Les *châu* « sont : 1° Vĩnh-an 永安, 2° Vĩnh-thái 永泰, 3° Vạn-xuân 萬春, 4° Phong-« đạo 豐道, 5° Thái-bình 太平, 6° Thanh-hoá 清化, 7° Nghệ-an 乂安, « 8° Giả-phong 遞風, 9° Trà-lô 茶盧, 10° An-phong 安豐, 11° Tô châu « 蘇州, 12° Mậu châu 茂州, 13° Lạng châu 諒州. Les *trại* sont : 1° Hòa-« ninh 和寧, 2° Đại-bàn 大盤, 3° Tân-an 新安. De façon générale, Thanh-« hoá, Giả-phong, Nghệ-an et Vĩnh-an sont au bord de la mer ; Vĩnh-an est « limitrophe de K'in-tcheou 欽州 ; Tra-lộ est limitrophe du Champa 占城 ; « Tô châu, Mậu châu, Lạng-châu sont limitrophes de Yong tcheou 邕州. A « l'Est et à l'Ouest de ce pays, il y a l'Océan. A l'Est il y a un petit fleuve ; en « franchissant la mer, on arrive à K'in 欽州 et à Lien 廉州. A l'Ouest, il « y a une route de terre qui traverse le pays des Barbares Pai-yi 白衣蠻. « Au Sud, (le royaume) touche au Champa ; au Nord, il touche à Yong tcheou,

---

(¹) *Việt sử lược*, q. 2, 3 b.

(²) Le nom de Ái châu se rencontre pour la dernière fois en 1061 (*Việt sử lược*, q. 2, 12 a) ; celui de Tranh-hoa phủ apparaît pour la première fois en 1111 (*Đại-việt sử kí toàn thư*, q. 3, 15), et, à partir de ce moment est le seul usité : 1112 (*Việt sử lược*, q. 2, 21 a), 1128 (*Đại-việt sử kí toàn thư*, q. 3, 32 a), 1130 (*Ibid.*, q. 3, 35 a), etc.

(³) *Đại-việt sử kí toàn thư*, q. 4 b (année 1141) ; *Ibid.*, q. 4, 6 b (année 1149).

(⁴) *Đại-việt sử kí toàn thư*, q. 2, 24 b ; le nom de Hoan châu ne resta plus attaché qu'au palais de passage 行宮 qu'on y construisit cette année même (*Ibid.*) ou l'année suivante (*Việt sử lược*, q. 2, 6 b).

(⁵) *Ling wai tai t'a*, k. 8, 1 a (éd. *Tche pou tsou tchai tso'ng chou*).

« 邕 州. De K'in tcheou, vers le Sud-Ouest, en un jour de navigation, on arrive « à Vĩnh-an châu ; de Ngọc-sơn 玉 山 et Đại-bàn trại, en traversant Vĩnh-thái « et Vạn-xuân, pour arriver à la capitale de ce royaume, (le trajet) ne dépasse « pas cinq jours. Si on part de Yong-p'ing tchai 永 平, de Tso-kiang 左 江, « de Yong tcheou, en marchant au Sud, on entre dans les frontières du *huyện* « de Cơ-lang 机 榔 ; après avoir passé les deux petites rivières Ô-bi 烏 皮 et « Đào-hoa 桃 花, on arrive à la rivière Nam-định 湳 定 aussi appelée Phú-« lương, et, en quatre jours en tout, on atteint la capitale de ce royaume. C'est « la route que suivit l'armée de K'ouo Kouei. De plus, si on part de T'ai-p'ing « tchai, en marchant vers le Sud-Est, on passe la rivière Tan-t'o lo 丹 特 羅 « et on entre dans son châu de Lạng, et en 6 jours on atteint la capitale de ce « royaume. »

Avant de chercher comment dépendent les unes des autres ces diverses divisions, il faut s'efforcer de les localiser, au moins approximativement. Je passe rapidement sur le Đô-hộ phủ et le Thanh-hoá (¹) qui nous sont déjà connus : le premier est l'ancien Giao-châu et le second l'ancien Ái-châu des T'ang.

Le phủ de Phú-lương 富 良 apporte un nom nouveau. Il était au bord d'un fleuve appelé Phú-lương giang, qui lui a donné ou qui lui doit son nom. Le fleuve de Phú-lương, d'après la carte chinoise du début du XVᵉ siècle (elle date de la conquête des Ming) conservée dans le *Yue k'iao chou* 越 嶠 書, le *Tou che fang yu ki yao*, etc., n'est autre que le Fleuve Rouge en amont et en face de Hanoi. Le premier de ces ouvrages déclare : « Le fleuve Phú-lương est « dans le huyện de Đông-quan 東 關 du phủ de Giao-châu 交 州. On l'appelle « aussi Lô-giang 瀘 江. En amont il touche au fleuve de Bạch-hạc 白 鶴 du châu « de Tam-đái 三 帶 ; il passe à l'Est du chef-lieu du phủ (de Giao-châu) ; et en « aval il communique avec le fleuve Đại-hoàng 大 黃 du huyện de Lị-nhân « 利 仁 (²) pour atteindre la mer ». Mais, d'un autre côté, d'après le Commentaire original de l'*An-nam Vũ công* de Nguyễn-Trãi, commentaire contemporain de la composition de l'ouvrage même (1437), le Phú-lương giang est le Sông Cầu ou Như-nguyệt giang 如 月 江, qui descendu de Thái-nguyên, vient, après avoir reçu le Sông Cà-lồ, se joindre, en aval de Bắc-ninh, au Sông Thương descendu de Lạng-sơn, et au Canal des Rapides, pour former le Sông Thái-bình. « Le fleuve Lương 良 江 et (le mont) Nghiên 硏 forment Thái-nguyên 太 原 [COMMENTAIRE : Le fleuve Lương, c'est le fleuve Phú-« lương ; Nghiên c'est un nom de montagne.] » Il paraît difficile de choisir entre les opinions contradictoires de deux auteurs contemporains, d'autant

---

(¹) *Ức-trai tập* 抑 齋 集, q. 6, 26 a. Il y porte simplement le titre de *Dư địa chí* 輿 地 志. Sur cet ouvrage, voir *BEFEO.*, X (1910), p. 541.

(²) La lecture courante du caractère 利 est *lợi* ; c'est une survivance de la tradition de Lê, sous lesquels la prononciation correcte *li* avait été modifiée par respect pour le nom du fondateur de la dynastie 黎 利.

que, si l'on est tenté de préférer *a priori* l'écrivain annamite, on doit toutefois se rappeler que les Annamites d'aujourd'hui ont adopté l'opinion chinoise, et considèrent le terme de Phú-lương comme un des noms du Fleuve Rouge.

Je crois bien toutefois que, pour l'époque ancienne, Nguyễn Trãi a raison, et que l'identification moderne est née d'une erreur faite par les Chinois au XV[e] siècle. En effet, si l'*An-nam chí lược* ne donne malheureusement aucun renseignement géographique sur le Phú-lương giang, du moins ne le confond-il pas avec le Lô giang. Or il y a une série de textes anciens qui le séparent nettement du Fleuve Rouge; ce sont ceux qui racontent l'expédition de K'ouo Kouei 郭逵 au Tonkin en 1076. Le général chinois, arrivé à la frontière d'An-nam, installa son quartier général à Sseu-ming 思明 (près de Ning-ming actuel), où il resta soixante-dix jours, pendant qu'un de ses lieutenants allait occuper la région de Quảng-uyên 廣淵, non loin de Cao-bằng, et s'assurait de la soumission du gouverneur annamite et des chefs indigènes. Cette longue inaction, qui semble avoir été nécessaire pour réorganiser l'armée très éprouvée par le climat et la maladie, avait permis aux Annamites de se préparer. Lorsque les Chinois, passant la frontière, marchèrent sur la capitale, ils trouvèrent la passe de Khuyết-lí 決里隘 mise en état de défense. Les Annamites avaient même armé des éléphants; ce furent ceux-ci qui, comme il arriva si souvent, causèrent la déroute de leurs maîtres par leur panique. Les Chinois descendirent lentement sans trouver, semble-t-il, de nouvelle résistance, et le *huyện* de Cơ-lang 機榔, puis le *châu* de Môn 門 se soumirent successivement. Celui-ci, appelé aussi Văn-châu 文周 d'après l'*An-nam chí lược* (1), et séparé en deux *châu*, Thượng-văn 上文, et Hạ-văn 下文, sous les Ming qui le firent dépendre du phủ de Lạng-sơn (2), fut reconstitué au début des Lê sous le nom de châu de Văn-uyên 文淵州 (3), qu'il a conservé jusqu'à nos jours, mais que nos cartes remplacent habituellement par celui de Đồng-đăng. De là ils continuèrent leur marche, obtenant aussi la soumission du territoire de Khê-đồng 溪峒 (4), aujourd'hui Thất-khê 七溪. Ils débouchèrent enfin dans le delta et, sans avoir rencontré de résistance, arrivèrent au fleuve Phú-lương 富良. C'est là qu'ils trouvèrent l'armée et la flotte annamites, sous les ordres de Lí-thường-Kiệt 李常傑, prêtes à défendre le passage. Le général chinois qui « était arrivé à moins de 30 li de Giao-châu », c'est-à-dire de la capitale, ne pouvant continuer sa marche faute de moyens de transports, attendit plus d'un mois, en voyant fondre ses effectifs décimés par la maladie. Enfin les Annamites, enhardis par son inaction, se décidèrent à franchir le fleuve et à venir attaquer,

---

(1) *An-nam chí lược*, q. 1, 2 a.
(2) *Yue k'iao chou*, k. 1.
(3) *Ức-trai tập*, q. 6, 27 b.
(4) *Siu tseu tche t'ong kien tch'ang pien*, k. 279, 12 b.

malgré leur petit nombre. Leur témérité leur coûta cher : ils furent complètement écrasés, et rejetés au fleuve où beaucoup se noyèrent. Les princes Chiêu-văn 昭文 et Hồng-chân 洪真 restèrent parmi les morts ; le massacre fut tel que pendant trois jours le fleuve, obstrué par les cadavres, cessa de couler (1). Mais cette victoire sanglante était inutile aux Chinois. Lí-thường-Kiệt avait réussi à ramener ses vaisseaux et les survivants de son armée sur la rive Sud, et de là reprenant la tactique d'attente qu'il avait préconisée dès l'abord, laissa l'armée chinoise se démoraliser lentement par la maladie et l'inaction. L'issue de la campagne n'était pas douteuse : le général chinois saisit le premier prétexte honorable pour se retirer ; il se hâta d'accepter l'offre de l'empereur d'Annam de rendre les cinq *châu* frontières contestés dont la possession faisait l'objet ostensible de la guerre, et ramena en Chine les débris de son armée (2).

Ce fleuve Phú-lương, situé à 30 lí environ de la capitale, ne peut être le Fleuve Rouge ; ce doit être le Sông Cầu. Le *Đại-việt sử kí toàn thư* en apporte la preuve, car il donne au fleuve où eut lieu le combat le nom de Như-nguyệt giang 如月江, que le Sông Cầu porte aujourd'hui encore. La bataille dut se livrer en face ou un peu à l'Ouest de Đáp-cầu, au point où la route de Lạng-sơn atteint le fleuve, et tout porte à croire que la légende du Tam-giang đại-vương từ 三江大王祠 repose véritablement sur un souvenir historique (3). Ainsi le Phú-lương giang du XIe siècle est le Sông Cầu ; et le phủ de Phú-lương doit être placé sur le Sông Cầu, dans la région même où se trouve encore aujourd'hui, depuis les Ming, le *huyện* de ce nom. Il fut pillé en 1141 par le devin Thân Lí 申利 qui s'était révolté à l'avènement de l'empereur Anh-tông 英宗, en se faisant passer pour le fils de l'empereur Nhân-tông 仁宗, grand-oncle de celui-ci, mort sans enfants (4).

La situation du phủ de Đại-thông 大通 est plus difficile à déterminer. Il tirait son nom d'un embarcadère, le Đại-thông bộ 大通步. Malheureusement la situation de cet embarcadère n'est pas connue. Il joua cependant un rôle assez important dans les troubles qui, au début du XIIIe siècle, marquèrent le règne de Huệ-tông 惠宗 et la chute de la dynastie des Lí. Il semble que le point était naturellement assez fort et qu'il servit plusieurs fois de campement aux chefs qui se disputaient le pouvoir. C'est là que s'enfuirent en barque Đỗ Quảng 杜廣 et Trần-trung-Tự 陳忠嗣, lorsque, appelés à la cour en

---

(1) *Siu tseu tche t'ong kien tch'ang pien*, k. 279, 22 a ; *Việt sử lược*, q. 2, 16 b.

(2) Le *Toàn thư, bản kỉ*, q. 3, 9 b, ne parle pas de ce traité, et déclare seulement que Lí-thường-Kiệt livra une grande bataille où il écrasa complètement les Chinois. L'origine de cette version est la légende des frères Trương 張, patrons du village où aurait eu lieu la bataille, (*Việt điện u linh tập*, 10 b).

(3) *Bắc-ninh tỉnh địa dư*, 73 a.

(4) *Toàn thư, bản kỉ*, q. 4, 2 b ; *Việt sử lược*, q. 3, 3 a, qui place l'affaire par erreur en 1139.

1211, ils rencontrèrent dans les rues de la capitale la sœur de Trần-tự-Khánh 陳嗣慶 avec sa suite, qui leur livra bataille à la porte Đông-triều 東朝門 [1]. C'est là que peu auparavant, dans les premiers jours de cette même année, le même Đỗ Quảng avait noyé le *thái-úy* Đỗ-kính-Tu 杜敬修 qui voulait aller rendre visite à Trần-trung-Tự, et qu'il s'était chargé d'accompagner auprès de lui, sous prétexte qu'il n'y allait qu'avec le dessein de l'assassiner [2]. En 1213, Trần-tự-Khánh y était établi avec son armée. L'impératrice douairière essaya de le faire attaquer par des troupes fidèles ; mais celles-ci, mal exercées, s'enfuirent en désordre, et Trần-tự-Khánh entra sans encombre dans le palais qu'il brûla ; après quoi, il s'en revint à Đại-thông bộ ; puis, après avoir envoyé son lieutenant Nguyễn Nộn 阮嫩 sur l'autre rive du Fleuve Rouge à la poursuite de l'empereur et de l'impératrice douairière qui s'enfuyaient vers Lạng-châu, il alla lui-même réduire Quốc-oai [3]. C'est encore là qu'il se fortifia en 1214, quand, à la suite de la révolte de Nguyễn Nộn à Bắc-giang (aujourd'hui Bắc-ninh), il dut abandonner, après l'avoir livrée au pillage, la capitale impossible à défendre, et c'est là qu'il mit à mort son général Phan Lân 潘鄰 qui voulait le trahir pour rejoindre Nguyễn Nộn [4].

Ces renseignements, quelques vagues qu'ils soient, nous montrent du moins qu'il faut chercher le Đại-thông bộ non loin de Hanoi sur la rive droite du Fleuve Rouge. Si on remarque qu'il existait un *châu* du même nom (le *Toàn thư* lui donne le titre de *trấn*, qu'il applique fréquemment aux *châu* situés en pays barbare), dont dépendaient de petits chefs sauvages, *thủ-lĩnh* 首令 [5], il semble vraisemblable que le phủ de Đại-thông, qui se trouvait à la fois à proximité de Hanoi et de la haute région, était situé dans la province de Sơn-tây, sur la rive droite du Đáy, qu'il suivait peut-être jusqu'à Phủ-lí, avec le gouvernement de toute la région mường de la Rivière Noire jusqu'à la frontière du royaume d'Ai-lao.

En dehors de ces quatre *phủ*, le *Ling wai tai t'a* nous donne les noms de douze *châu* :

1. *Vĩnh-an* 永安. — Ce nom fut donné en 1023 au trấn de Triều-dương [6], et par conséquent représentait l'ancien châu de Lục 陸, la région de la baie d'Along et l'arrière-pays barbare. C'est du côté de Tiên-yên 先安 que se trouvait vraisemblablement le chef-lieu placé par le *Ling wai tai t'a* à un jour de navigation de K'in-tcheou.

---

(1) *Việt sử lược*, q. 3, 22 b.
(2) *Ibid.*, 21 a, *tri-bình-long-ứng*, 6e année, 12e mois.
(3) *Ibid.*, 25 a.
(4) *Ibid.*, 28 a.
(5) *Toàn thư*, q. 4, 6 b (année 1143).
(6) *Việt sử lược*, q. 2, 4 a ; *Toàn thư*, q. 2, 9. b. — Le mục 牧 (chef héréditaire indigène) de Vĩnh-an châu est mentionné en l'an 1033 (*Toàn thư*, q. 2, 24 21 b).

2. *Vĩnh-thái* 永泰. — Sur le chemin de Vĩnh-an à Vạn-xuân en allant de K'in-tcheou à la capitale (Hanoï), probablement dans la région de Đông-triều.

3. *Vạn-xuân* 萬春. — Dans la région de Trí-linh, vers le confluent du Sông Thái-bình et du canal des Rapides (¹).

4. *Phong-đạo.* 豐道. — Inconnu.

5. *Thái-bình* 太平. — Dans la région de Khoái-châu-phủ 快州府, province de Hưng-yên. Dans ce cas, comme plus tard pour Cổ-pháp, on voit une circonscription qui a reçu le titre de *phủ* pour une cause honorifique sous une dynastie, rabaissée au rang de *châu* par la dynastie suivante. L'ancien nom de Đằng-châu 藤州 reparaît d'ailleurs dès la fin des Lí (²).

6. *Thanh-hoá* 清化.

7. *Nghệ-an* 乂安. — Ce nom fut donné en 1036 à l'ancien Hoan châu des T'ang (³); le *Việt sử lược* déclare que Hoan châu fut élevé au rang de *phủ* en 1101 (⁴); mais il semble bien qu'il y ait là une erreur, car le nom de Nghệ-an phủ ne reparaît nulle part à l'époque des Lí, ni dans le *Toàn thư*, ni même dans le *Việt sử lược*, et celui de Hoan châu est remplacé par Nghệ-an châu avant 1101 (⁵). Le nom subsiste encore aujourd'hui, et est celui d'une des grandes provinces du Nord de l'Annam, au Sud de Thanh-hoá.

8. *Già-phong* 遮風. — Au bord de la mer. Inconnu.

9. *Trà-lô* 茶盧. — A la frontière du Champa, dans le Quảng-bình actuel.

10. *An-phong* 豐安. — Inconnu.

11. *Tô châu*, 蘇州, *Mậu châu* 茂州 qu'il faut corriger en *Tô-mậu châu*. — Sur les frontières du Kouang-si, à la limite des provinces de Cao-bằng et de Lạng-sơn.

12. *Lạng* 諒. — Aujourd'hui Lạng-sơn 諒山.

Enfin il cite trois marches, *trại* 寨:

1° *Hoà-ninh* 和寧.
2° *Đại-bàn* 大盤, dans la baie d'Along.
3° *Tân-an* 新安, aujourd'hui Quảng-yên.

(¹) *BEFEO*, X (1910), p. 571.
(²) Année 1208: *Việt sử lược*, q. 3, 18 b; *Toàn thư*, q. 4, 25 a.
(³) *Toàn thư*, q. 2, 24 b.
(⁴) *Việt sử lược*, q. 2, 19 b.
(⁵) Année 1072: *Toàn thư*, q. 2, 25 a.

Cette liste est-elle complète ? Assurément non. Des *châu* de la haute région, *ki-mi châu*, elle ne donne que les plus importants parmi ceux du Nord, et ignore complètement ceux de la Rivière Claire et du Fleuve Rouge. De même dans le Delta, les historiens annamites connaisssent plusieurs *châu* dont les noms ne s'y retrouvent pas. Mais avant d'examiner ces défauts, il est nécessaire d'indiquer aussi exactement que possible la nature de la circonscription appelée *châu* sous les Lí.

Les Annamites avaient hérité des Chinois un double sens pour ce terme : d'une part il désignait le département, le territoire placé sous les ordres d'un préfet chinois appelé *thứ-sử* ou *tri-châu* : cette circonscription, d'abord supérieure à la commanderie, s'était, depuis les Souei et les T'ang, confondue avec celle-ci ; c'était l'intermédiaire entre la province, *tao* (*đạo*) 道 et la sous-préfecture *hien* (*huyện*) 縣. D'un autre côté, le nom avait été très anciennement étendu, par analogie, aux domaines des chefs barbares qu'on décorait du titre chinois de préfet : c'étaient ce que les T'ang appelaient *ki-mi tcheou* (*ki-mi châu*). Les Annamites connaissaient cette double acception : de plus, ainsi que les empereurs chinois l'avaient fait souvent, mais de façon moins générale, ils donnèrent le titre de *châu* à des *huyện* auxquels ils voulaient particulièrement accorder une marque honorifique. En comparant les textes, on arrive rapidement à se convaincre que le même terme de *châu* sert à désigner trois sortes de circoncriptions différentes :

1° Une circonscription en pays barbare, généralement gouvernée par des chefs héréditaires non annamites (Tai et Mường) qui, suivant leur importance, reçoivent le titre de *mục* 牧, ou simplement de *thủ-lĩnh* 首令, le premier désignant peut-être le seigneur suzerain du *châu*, le second désignant les seigneurs moins importants ;

2° Une circonscription en pays barbare, analogue à la précédente, mais qui, par suite du morcellement des territoires et de la faiblesse de tous les chefs indigènes, est administrée par un préfet annamite, *tri-châu*, qui a directement sous ses ordres les petits chefs héréditaires locaux, *thủ-lĩnh* ; au milieu du XIIe siècle cette sorte de *châu* paraît avoir reçu le titre de *trấn* 鎮.

3° Une circonscription en pays annamite, analogue au *huyện*, mais ayant pour quelque raison reçu à titre honorifique le rang hiérarchiquement supérieur de *châu*, et ayant à sa tête un *tri-châu* ; par exemple Cổ châu 古州, Thái-bình châu 太平州, etc.

Ces diverses sortes de *châu* expliquent qu'on puisse trouver un *tri-châu* et un *châu-mục*, la même année à côté l'un de l'autre dans le *châu* de Nghệ-an [1] ; ou encore qu'il puisse y avoir à la fois un *phủ* et un *châu* de même nom, comme à Thanh-hoá ou à Phú-lương. Mais le troisième cas est exceptionnel,

(1) *Việt sử lược*, q. 3, 14 a, année 1203.

et on peut admettre que dès cette époque, comme de nos jours, il n'y a en général de *châu* qu'en pays barbares, et que le Đô-hộ phủ du delta est simplement divisé en *huyện* sans *châu*, tandis que les *phủ* extérieurs sont divisés en *châu* sans *huyện*.

Si maintenant nous comparons la liste du *Ling wai tai t'a* aux renseignements qu'on peut tirer des historiens annamites, on constate, d'une part, que de tous les *phủ* ou *châu* ayant ces titres pour des raisons purement honorifiques, il ne mentionne que Thái-bình, et de l'autre, que s'il connaît assez bien les *châu* de la région septentrionale du Tonkin, le long de la mer et de la frontière de Chine, il n'a aucune connaissance de ceux des régions Nord-Ouest, sur le Fleuve Rouge, la Rivière Noire, et de l'arrière-pays du Thanh-hoá et du Nghệ-an.

Pour le delta, on relève dans le *Toàn thư* et le *Việt sử lược* plusieurs noms de *châu* : Khoái châu 快州 [1], Hồng châu 洪州 [2], Quốc-oai châu 國威州 [3], Cổ châu 古州 [4], Vũ-ninh châu 武寧州 [5], Đằng châu 藤州 [6]. Mais il faut écarter de suite ce dernier, qui n'est, on l'a vu, qu'un autre nom de Thái-bình châu. D'autre part les trois premiers n'apparaissent qu'en 1208 et 1209, c'est-à-dire longtemps après la composition du *Ling wai tai t'a* : il est possible qu'ils n'aient pas existé au temps où cet ouvrage fut écrit ; d'ailleurs pour Khoái et Hồng tout au moins, je suis loin d'être sûr que le *Đại-việt sử kí toàn thư* ne commette pas une erreur en les appelant *châu* ; en effet le *Việt sử lược* en racontant les mêmes faits, les désigne seulement sous leurs noms de Khoái et de Hồng, sans ajouter le titre de la circonscription ; or il existait à cette époque deux *lộ* de ce nom. Si on remarque d'autre part que le texte primitif de Lê-văn-Hưu a subi dans ces passages quelques remaniements, puisque le nom de Hồng, qui sous les Trần s'écrivait 烘, est orthographié par le *Toàn thư* 洪 à la manière des Lê, il est permis de se demander si les titres de *châu* ne sont pas dus à quelque retouche et ne proviendraient pas de ce que, même sous les Lê, les deux circonscriptions avaient conservé ce titre dû à l'organisation des Ming [7].

---

(1) *Toàn thư*, q. 4, 25 a (année 1209).

(2) *Toàn thư*, q. 4, 25 a (année 1209) ; 28 b (année 1212).

(3) *Toàn thư*, q. 4, 25 a (année 1208).

(4) *Việt sử lược*, q. 3, 6 b, 19 b : Cổ châu ; *Toàn thư*, q. 2, 1 b (année 1010) ; p. 2, 22 b année 1034 ; q. 4, 13 b (année 1161) : Cổ-pháp châu.

(5) *Việt sử lược*, q. 2, 7 b, 11 b ; *Toàn thư*, q. 2, 31 b (année 1043) ; q. 4, 25 a (année 1207).

(6) *Việt sử lược*, q. 3, 18 b (année 1208) ; *Toàn thư*, q. 25 a (année 1209).

(7) Aujourd'hui encore Khoái châu garde ce titre, qui n'a plus de sens dans l'organisation actuelle, mais non Hồng châu.

Le châu de Cổ est cité trois fois, en 1034 [1], en 1161 [2] et en 1209 [3]. D'après l'*An-nam chí lược*, il était situé dans Bắc-giang, c'est-à-dire sur la rive gauche du Fleuve Rouge, dans la province actuelle de Bắc-ninh [4]. Comme le *Toàn thư* l'appelle également Cổ-pháp châu 古法州, il faut y voir le nom du village d'origine des Lí, Cổ-pháp ; mais on sait que ce village était sous les Lí un *phủ* appelé Thiên-đức, et non un *châu*. On est amené à supposer avec quelque vraisemblance que le nom de châu de Cổ fut donné à ce village par les Trần lorsqu'ils eurent supprimé le phủ de Thiên-đức, et que par conséquent, il ne peut être question de ce nom sous les Lí. D'autre part, en 1448, l'empereur Nhân-tông des Lê chargea le *thái-úy* Lê Khả 黎可 d'aller chercher à Cổ-châu la statue du Buddha du monastère Pháp-vân 法雲寺, afin de la transporter au Báo-thiên tự 報天寺 de la capitale. Or le commentaire nous dit que Cổ-châu est un nom de village [5], et ceci est confirmé par Lê-quí-Đôn qui parle de Cổ-châu hương 古州鄉 [6]. Il s'agit donc bien d'un titre honorifique du village qui est appelé aujourd'hui Đình-bảng.

Le châu de Vũ-ninh est cité deux fois à propos de monastères : en 1059, on y construisit le Xùng-nghiêm báo-đức tự 崇嚴報德寺 [7] ; et en 1043, l'empereur y alla et séjourna dans l'ancien monastère de Tùng-sơn 松山古寺 [8]. Il n'était donc pas très éloigné de la capitale. Or dans la région de Bắc-ninh, où les Chinois avaient eu, avant les Souei, une sous-préfecture de ce nom [9], on retrouve dès les Trần un *huyện* de Vũ-ninh [10] ; le nom subsiste encore aujourd'hui, et désigne une des collines de la région. Le titre de *châu* est peut-être dû à ce que c'était le territoire de l'ancien chef-lieu du Tonkin avant les T'ang, ou plus probablement était un souvenir de l'époque de Sứ-quân [11], car les anciens Annamites, avant de confondre Long-biên avec Hanoi, l'identifiaient au Tiên châu 仙州, et non au Vũ-ninh châu [12].

Quant aux *châu* situés en pays non annamite, tai ou cham, dont on peut relever dans les Annales une liste assez longue, je ne m'en occuperai pas ici, en réservant l'étude pour un travail d'ensemble sur la politique annamite en territoire barbare et l'administration des vassaux.

---

(1) *Việt sử lược*, q. 2, 6 a ; *Toàn thư*, q. 2, 22 b.

(2) *Toàn thư*, q. 4, 13 b.

(3) *Việt sử lược*, q. 3, 19 b.

(4) *An-nam chí lược*, q. 12 a ; cf. *Yuan che*, k. 63, 18 b.

(5) *Toàn thư, thực lục*, q. 2, 37 a (édition japonaise).

(6) *Kiến văn tiểu lục*, 9. 4 13 a.

(7) *Việt sử lược*, q. 2 11 a.

(8) *Toàn thư*, q. 2, 31 b.

(9) *Tsin chou*, k. 15, 8 b-9 a. Cf. *BEFEO.*, X (1910), p. 270.

(10) *An-nam chí lược*, q. 1, 26 ; *An-nam Vũ công*, ap. *Ức-trai tập*, q. 6, 12 b.

(11) Le *T'ong kien tch'ang pien ki che pen mo*, k. 12, 3 b, mentionne parmi les Sứ-quân un *thứ-sử* de Vũ-ninh châu qui ne se retrouve pas dans les listes annamites.

(12) *An-nam chí lược*, q. 1, 2 a.

Après ces diverses observations, il n'est pas impossible de tenter d'interpréter la liste du *Ling wai tai t'a*, et de tâcher de reconstituer la géographie administrative de l'empire des Lí. Au centre et à l'Est, l'ancien Giao (Kiao) des T'ang subsistait presque sans changement sous le nom de Đô-hộ phủ, avec son chef-lieu à Hanoi et son territoire s'étendant depuis le Sông Cà-lồ et le Dáy jusqu'à la mer, coupé en deux parties par le Fleuve Rouge. Le seul changement est que les grandes sous-préfectures de l'époque des T'ang avaient été découpées, et que de nombreux petits *huyện* avaient pris leur place : quelques-uns paraissent avoir reçu, pour des raisons honorifiques, les titres de *phủ*, de *châu* et de *quận* 郡 (1), mais sans que cela leur conférât aucune autorité sur les *huyện* voisins. Si l'ancien Giao (Kiao) subsistait sans grande modification, Phong (Fong), ni Lục (Lou) n'avaient pu être conservés sans changements. Le gouvernement annamite avait hérité dans ces régions de la vieille politique chinoise, et maintenait les chefs héréditaires tai dans les *châu* ; mais, moins éloigné, il s'ingérait plus fréquemment dans les affaires locales ; en même temps, de nombreux mariages de princesses aidaient à attacher plus étroitement les vassaux. Comme à l'époque chinoise, au-dessus des *châu* barbares, furent formées de grandes circonscriptions ayant un fonctionnaire annamite à leur tête. Mais, probablement afin de procéder plus facilement à la pénétration du pays, les Annamites paraissent avoir essayé de les répartir territorialement d'après des principes tout différents de ceux des Chinois. La disposition des trois *phủ* de Bắc-giang, Phú-lương et Đại-thông me paraît répondre assez exactement aux divisions propres des tribus tai, Bắc-giang commandant l'ancienne confédération des Hoàng, de Lạng-sơn à la mer, Phú-lương commandant le pays des Tai-blancs sur le Fleuve Rouge et la Rivière Claire, ainsi que dans la région de Thái-nguyên, et Đại-thông commandant le pays des Tai-noirs et celui des Mường, sur la Rivière Noire et dans le massif du Ba-vì. Enfin, en dehors du delta, le Nord de l'Annam constituait le phủ de Thanh-hoá, dont dépendaient au Sud les châu de Diễn et de Nghệ-an, et à l'Ouest les *châu* tai jusqu'à la frontière du royaume d'Ai-lao. Telles me paraissent être (et je ne me dissimule pas la large part d'hypothèses de ce tableau) les grandes lignes de la géographie politique de l'empire des Lí vers la fin de cette dynastie.

Mais ce n'est pas tout. Au-dessus de cette organisation, qui était au fond la vieille constitution des T'ang peu modifiée, les princes annamites établirent de suite, à l'imitation des Chinois, une division de leur empire en circonscriptions d'une autre sorte. Les T'ang avaient partagé leur empire en dix grandes circonscriptions, *tao* 道, dont les chefs, *king-lio-che* (*kinh-lược-sứ*) 經畧使, étaient à la fois des commandants militaires et des inspecteurs civils, ayant d'une part sous leurs ordres directs tous les généraux, *tsiang* (*tướng*) 將, des

(1) Je relève un Gia-lâm quận 嘉林郡 dans le *Việt sử lược*, q. 2, 12 a.

subdivisions militaires *fou* (*phủ*) 府, avec toute la force armée de la province, et de l'autre surveillant et inspectant les préfets qui dépendaient d'eux. Cette institution, qui prétendait reproduire l'institution des *ts'eu-che* des Han Antérieurs, et dont est sortie la division moderne de la Chine en provinces, avait l'avantage d'établir une certaine centralisation dans l'immense empire chinois, alors divisé en nombreux départements sans lien régulier. Đinh Tiên-hoàng s'efforça d'imiter cette institution en partageant son empire en dix *đạo* que les Lê conservèrent ; j'en ai déjà dit quelques mots plus haut. Cette organisation offrait si peu d'avantages dans le petit empire annamite, que dès 1002 Lê Đại-hoàng la supprima, bien que son administration restât calquée sur celle des T'ang. Les Lí, prenant le nom, mais non l'organisation administrative des Song, divisèrent les provinces en petites circonscriptions militaires, analogues aux *fou* des T'ang [1], mais auxquelles ils donnèrent le titre de *lộ* emprunté à l'administration des Song, en en modifiant d'ailleurs complètement le sens. Le nombre primitif de ces *lộ* n'est pas connu ; il finit par être porté à vingt-quatre en 1222 [2], probablement à l'instar de la division de l'empire chinois en vingt-quatre *lou* faite un siècle plus tôt (1107-1111). Il n'est guère possible de voir comment ces vingt-quatre circonscriptions se répartissaient dans le petit empire annamite de l'époque. Les divers *lộ* de chaque province dépendaient de celui du chef-lieu du département *phủ-lộ* 府路 [3], qui répondait à peu près au *tao* des T'ang, et comme celui-ci, était administré par un *kinh-lược-tư* 經略司 ou, comme on l'appelait au XIIIe siècle, un *phủ-lộ-tư* 府路司. Mais le détail de cette organisation nous échappe presque entièrement pour l'époque des Lí : le *Việt sử lược* mentionne à plusieurs reprises des *đạo*, expression dont la valeur à cette époque n'est pas connue ; et même pour les *lộ*, les documents sont trop incomplets pour qu'il soit possible d'en donner la liste, et moins encore d'en déterminer la situation géographique.

Les Trần au début ne semblent guère avoir fait que changer les titres des fonctionnaires, qui rappelaient l'ancienne administration des T'ang, afin de se rapprocher de celle des Song : en 1229, le *phủ-lộ-tư* recevait le nom de *an-phủ-sứ* 安撫使 [4]. Ce n'est qu'en 1242 qu'il firent une réforme importante en

---

[1] Le terme de *fou* 府, conservant sous les T'ang son sens propre de siège d'une administration, entre dans une série d'expressions diverses, *tou-tou-fou*, *tou-hou-fou*, etc. D'autre part employé seul, tantôt il désigne une petite circonscription militaire commandée par un *p'iao-ki tsiang-kiun* 驃騎將軍, tantôt il est un titre honorifique accordé à certains *tcheou* dont le préfet a le titre de *yin* 尹, par exemple, ceux des capitales, etc.

[2] *Toàn thư*, q. 4, 31 b.

[3] Par exemple, en 1209, Giang-lộ 江路 est placé dans le *phủ* de Bắc-giang 北江 (*Việt sử lược*, q. 3, 19 b).

[4] *Toàn thư, bản kỉ*, q. 5, 6 a.

réduisant de moitié le nombre des *lộ* qui fut ramené à douze seulement (1). Cette réforme n'est d'ailleurs connue que de façon générale, et on ignore quelle fut la répartition nouvelle de ces circonscriptions, dont le nombre changea fréquemment par la suite. A la tête de ces *lộ* était placé un *an-phủ-sứ* ou *trấn-phủ-sứ* 鎮撫使 avec un adjoint. Deux ans après, on créa, toujours suivant l'exemple des Chinois, le *thông-phán* 通判 qui, sous les ordres du *an-phủ-sứ* et de son adjoint, était chargé de l'inspection du cadastre, des rôles d'impôts, des registres de condamnations, etc. (2).

A la fin du XIIIe siècle, un ouvrage fort important a conservé un tableau de la géographie politique du Tonkin beaucoup plus précis, malgré ses lacunes, que celui du *Ling wai tai t'a* : c'est l'*An-nam chí lược* de Lê Thực 黎崱 (3). A cette époque l'empire des Trần formait quinze provinces, *lộ*, cinq dans le delta, six dans la haute région tonkinoise, et quatre dans le Nord de l'Annam.

I. — Delta tonkinois

1° *Đại-la thành lộ* 大羅城路. — Hanoi et la rive droite du Fleuve Rouge, du Đáy à Ninh-bình.

---

(1) *Toàn thư, bản kl*, q. 5, 13 a.

(2) *Toàn thư, bản kl*, q. 5, 14 a. Ces passages, rédigés trop succinctement, sont très obscurs. Je pense que la différence de titre entre les *an-phủ-sứ* et les *trấn-phủ-sứ* ne tenait qu'au plus ou moins d'importance de la province dont ils étaient gouverneurs. Quant à la réforme de 1244, elle paraît avoir eu pour but de séparer nettement l'administration du *lộ* de celle du *phủ* dont le siège était commun, en instituant pour le *lộ* le *thông-phán*, à côté du *tri-phủ* chargé du *phủ*. Mais il est difficile de voir comment se délimitaient leurs compétences respectives. Cf. ci-dessous, p. 45.

(3) *An-nam chí lược*, q. 1, 1 b. Le *T'ien-nan hing ki* 天南行記 de Siu Ming-chan 徐明善, récit de l'ambassade de Li Sseu-yen 李思衍 en 1287-1288, ne contient malheureusement aucun renseignement géographique (*Chouo fou* 說郛, 56). — Le texte très fautif de l'édition japonaise de l'*An-nam chí lược* a été corrigé à l'aide du *Yuan che*, k. 63, 18a-19b, et du *Yue k'iao chou*, k. 1. — Sur quelques-unes des difficultés que présente la lecture du caractère 崱, voir Cadière et Pelliot, *Première étude sur les Sources annamites de l'histoire d'Annam*, *BEFEO*, IV (1904), p. 624, note 3. La prononciation correcte en sino-annamite est évidemment *thực*. Le *Toàn thư*, q. 5, 46 b, donne comme *fan-ts'ie* 土力切 : *th (ỏ + l) ực = thực*. Mais le caractère 土 est une erreur pour 士, le commentateur ayant mal copié le *Kouang yun* 廣韻 : 士力切 (*dẓ (ơ + ly) iĕk = dẓiĕk*. Il ne faudrait pas en conclure d'ailleurs à une forme sino-annamite : *s (ĩ + l) ực = sực* ; car *dẓiĕk* ne peut donner régulièrement que *thực*. En réalité le *fan-ts'ie* est un *fan-ts'ie* par à peu près, où une initiale mouillée, mais non suivie de la voyelle *i*, est employée avec une finale à initiale mouillée et suivie de la voyelle *i*, pour expliquer la prononciation d'un mot de cette dernière sorte ; un *fan-ts'ie* exact est donné par le *Tsi-yun* 集韻 : 寔力 *dẓ (iĕk + ly) iĕk = dẓiĕk*, sino-annamite *th (ực + l) ực = thực*. Peut-être doit-on admettre que le commentateur du *Toàn thư* a écrit 土 pour 士, volontairement, afin d'éviter une lecture *sực* qu'il savait incorrecte ; mais cela ne me paraît pas probable, à cause de la différence de ton.

2° *Bắc-giang lộ* 化江路. — En face de la capitale, au Nord du Fleuve Rouge, sur les deux rives du Canal des Rapides, Bắc-giang, qui lui donne son nom.

3° *Nam-sách-giang lộ* 南冊江路. — Quảng-yên, avec Kiến-an et Đông-triều.

4° *Khoái lộ* 快路. — Hưng-yên [1].

5° *Hồng lộ* 烘路. — Hải-dương.

II. — Haute région tonkinoise

6° *Như-nguyệt-giang lộ* 如月江路. — L'ancien Phú-lương phủ des Lí, le Yên-thê et Thái-nguyên.

7° *Đà-giang lộ* 沱江路. — Hưng-hoá.

8° *Qui-hoá-giang lộ* 歸化江路. — Rivière Claire.

9° *Tuyên-hoá-giang lộ* 宣化江路. — Bảo-lạc, Bắc-kạn.

10° *Lạng-châu lộ* 諒州路. — Lạng-sơn.

11° *Đại-hoàng lộ* 大黃路. — Nhỏ-quan, et peut-être Ninh-bình.

III. — Annam

12° *Thanh-hoá-phủ lộ* 清化府路. — Province de Thanh-hoá.

13° *Diễn-châu lộ* [2] 演州路. — Phủ de Diễn-châu.

14° *Nghệ-an-phủ lộ* 乂安府路. — Provinces de Nghệ-an et de Hà-tĩnh.

15° *Bố-chính-châu lộ* 布政州路. — Province de Quảng-bình.

D'autres noms de *lộ* sont cités au XIII° et au XIV° siècle par les historiens annamites ; mais je ne suis pas sûr que le mot *lộ* ait bien toujours le même sens ; il me paraît au contraire être l'abréviation courante de deux expressions différentes, l'une, *phủ-lộ*, héritée des Lí, et qu'on rencontre encore parfois sous les

(1) Si on en croit le *Toàn thư*, q. 5, 57 b, ce nom aurait été, à cette époque, tout moderne : en 1289, un certain Nguyễn Khoái 阮劊 nommé marquis, reçut cette région en apanage ; par la suite le pays fut appelé d'après son nom Khoái lộ 劊路, qu'on écrivit ensuite 快路. C'est encore une des nombreuses traditions sans valeur historique que les historiens annamites ont accueillies avec tant de facilité. Le nom est beaucoup plus ancien. Le *Toàn thư* lui-même (q. 4, 25 a) le donne en 1200, à propos de la révolte de Phan-bỉnh-Di 范秉彛 ; et l'on ne peut admettre qu'il y a là remplacement du toponyme ancien par un plus moderne, car le *Việt sử lược* dont l'auteur travaillait sur les mêmes documents, mais de façon indépendante, a le même nom (mais non suivi de 州) dans une phrase absolument identique (q. 3, 18 b).

(2) *Toàn thư*, q. 7, 43 b, déclare que Diễn-châu devint un *lộ* en 1375. On voit qu'il n'en est rien. Le *Toàn thư* lui-même mentionne d'ailleurs un *an-phủ* en 1292 (q. 5, 60 b).

Trần (1), désignant les provinces, et l'autre, *phân-lộ* 分路, désignant les subdivisions du *lộ*. On pourrait objecter que le terme de *phân-lộ* ne se rencontre pas dans les textes annamites; mais en Chine même, où son existence est attestée par les recueils administratifs, on ne le rencontre guère dans le corps même des récits historiques. C'est certainement comme *phân-lộ* qu'il faut prendre les *lộ* de Hải-đông, Vân-trà, Ba-điểm, etc, 海東雲茶巴點等路 (2) dont les contingents furent placés par le roi Hưng-đạo 興道王 en avant-garde quand il marcha au-devant des Chinois et se fit battre par eux à Vạn-kiếp 萬刼 (1282), et aussi le An-khang lộ 安康路 dont Trần-thì-Kiến 陳時見 fut nommé *an-phủ-sứ* en 1292 (3): ces événements, en effet, sont contemporains de Lê Thực, et la liste de l'*An-nam chí lược* ne contient aucun de ces noms. Les *lộ* de Trường-an et de Kiến-xương 建昌 (4), qui apparaissent en 1246 à propos de la répartition des troupes, ne peuvent avoir été que des *lộ* secondaires de cette sorte, à cette époque où le nombre des *lộ* principaux ne dépassait pas douze. De même encore, les quatre *lộ* entre lesquels fut partagé le Nghệ-an en 1375, Nhật-nam lộ 日南路, Nghệ-an bắc-lộ 乂安北路, Nghệ-an nam-lộ 乂安南路, Nghệ-an trung-lộ 乂安中路 (5), me semblent avoir été des *phân-lộ* dépendant du *lộ* de Nghệ-an, qui ne fut pas supprimé, car on le retrouve en 1396. D'autre part, il y eut certainement des créations de *lộ* nouveaux: celui de Quốc-oai, ancien *châu*, qui fut séparé du Đại-la-thành lộ pendant la première moitié du XIVe siècle (6), et qui fut plus tard subdivisé à son tour, me paraît appartenir à cette catégorie.

Quoi qu'il en soit, l'organisation ne varia guère jusqu'à la fin du XIVe siècle, époque où elle semble avoir été encore à peu près celle que décrit Lê Thực. Toutefois la désignation générale des circonscriptions avait changé, et le mot de *lộ* était remplacé communément par celui de *trấn* 鎮, au moins en-dehors du delta (7). Des huit *trấn* cités en 1397, cinq ont conservé jusqu'au nom des

---

(1) Année 1244: 天上諸府路八十二處 (*Toàn thư*, q. 5, 14 a). On ne peut comprendre « tous les *phủ* et les *lộ*, au nombre de douze », puisque les *lộ* seuls atteignaient déjà ce nombre depuis 1242; — année 1290: 淸化府路安撫使 (*Ibid.*, q. 5, 16 b); — fin du XIIIe siècle: 淸化府路, 乂安府路 (*An-nam chí lược*, q. 1).

(2) *Toàn thư*, q. 5, 44 b.

(3) *Toàn thư*, q. 5, 60 b.

(4) *Toàn thư*, q. 5, 14 b.

(5) *Toàn thư*, q. 7, 41 b.

(6) *Toàn thư*, q. 8, 16 b.

(7) On devrait même admettre que ce nom de *trấn* fut employé dès le début de XIIIe siècle si on pouvait se fier à l'inscription du Báo-ân tự 報恩寺 du village Tháp-miếu 塔廟 (province de Phúc-yên), qui est signée par « le *trấn-tư* 鎮司 Nguy-tự-Hiền 魏嗣賢 » (Coll. d'estampages annamites de l'E. F. E.-O., A. 4102-4103). Malheureusement, l'inscription ancienne n'existe plus, et il ne subsiste qu'une copie moderne (vraisemblablement du XVIIe siècle, d'après l'aspect des caractères et de la gravure) extrêmement fautive. Pour n'en prendre qu'un exemple, la date est donnée

anciens *lộ* : Đà-giang, Lạng-giang, Thanh-hoá, Diễn-châu, Nghệ-an ; deux n'ont vu modifier que leur nom : le Đại-hoàng lộ est devenu le Trường-an trấn 長安鎮, et le Bố-chính-châu lộ est devenu le Tân-bình trấn 新平鎮 ; seul le dernier, Quốc-oai, est une circonscription nouvelle. Les textes ne disent malheureusement rien sur le delta même ; mais on peut voir que la géographie politique de la haute région tonkinoise et de l'Annam actuel n'avait guère varié au cours du XIVe siècle.

Au-dessous des gouverneurs de *lộ*, subsistait toute l'administration des *phủ* et des *châu* ; bien que son rôle soit assez effacé, les historiens y font quelquefois allusion : l'*An-nam chí lược* cite les phủ de Trường-an 長安 (Ninh-bình), Thiên-trường 天長 (Tức-mạc dans Nam-định) ; deux *tri Nghệ-an châu* 知乂安州 sont mentionnés, l'un en 1226 et l'autre en 1390 (1), un *tri Thanh-hóa phủ sứ* 知清化府事 (2) en 1235 ; l'empereur Thánh-tông (1258-1272), dans une pièce de vers qui nous a été conservée (3), parle d'un séjour au phủ de An-bang 安邦 (Quảng-yên). Le règlement de 1244, réorganisant l'administration sur le modèle de l'administration chinoise contemporaine, maintint le *tri-phủ* comme gouverneur du *phủ*, en créant un *thông-phán* pour le *lộ* comme assistant du *an-phủ-sứ* (4). Mais il est bien difficile de savoir à quoi répondent exactement dans la réalité tous ces titres. En Chine, en effet, où les *lou* étaient de grandes circonscriptions dont dépendaient plusieurs *fou* et *tcheou*, la distinction est facile à faire. Mais au Tonkin où les *lộ* couvraient généralement la même circonscription que les *phủ* ou les *châu*, on ne voit guère quelles pouvaient être les attributions respectives des *tri-phủ* ou des *tri-châu* à côté de celles des *an-phủ-sứ* et des *thông-phán*. L'histoire de l'Annam à cette époque est trop mal connue pour qu'il soit possible de savoir si tous ces fonctionnaires coexistèrent jamais réellement, ou bien si l'on ne donna pas alternativement les titres de *tri-phủ* ou *tri-châu* et de *an-phủ-sứ* aux gouverneurs provinciaux, suivant qu'on voulait leur faire plus ou moins

---

comme « la 5e année *trị-bình-long-ứng* 治平龍應 (1209) » ; mais, elle est en contradiction avec le texte qui parle des deux empereurs, l'empereur actuel 今皇帝 et l'empereur qui a abdiqué 上皇帝, car il n'y avait aucun personnage portant le titre de Thượng-hoàng-đế en 1209, et il faut descendre jusqu'au début des Trần pour trouver le premier. La stèle devait porter les caractères 天應政平 très effacés, et le lettré qui a préparé le texte pour graver cette copie, ne lisant plus que les caractères 應 et 平 aura reconstitué maladroitement la date 治平龍應, malgé le déplacement de caractères que cette erreur exigeait : l'inscription serait donc de 1229. On comprend qu'il ne soit guère possible d'utiliser un document qui a subi de pareils remaniements.

(1) *Toàn thư*, q. 5, 3 b.

(2) *Toàn thư*, *bản kỷ*, q. 8 b.

(3) *Toàn Việt thi lục* 全詩越錄, q. 1, 12 a.

(4) *Toàn thư*, q. 5, 14 a.

d'honneur : c'est ainsi que le gouverneur de Diễn-châu portait en 1292 le titre de *an-phủ-sứ* [1] et en 1300 celui de *tri-châu* [2].

En cas de nécessité, de grands commandements pouvant réunir plusieurs *lộ* étaient parfois donnés, comme en Chine, à de hauts mandarins. On leur décernait alors des titres spéciaux, surtout celui de *kinh-lược-sứ* 經略使 qui ne trouvait plus sa place dans la nouvelle organisation : en 1313, pour défendre les provinces méridionales contre les incursions perpétuelles des Chams, on en donna le gouvernement à Đỗ-thiên-Khư 杜天覷 qui reçut le titre de *kinh-lược-sứ* de Nghệ-an et Lâm-bình [3] ; en 1334 Đoan-nhữ-Giải 段汝諧 fut nommé *kinh-lược đại-sứ* 經略大使 de Nghệ-an [4]. Mais on rencontre aussi des titres insolites : ainsi en 1366, après que le *phủ* de Lâm-bình eut été attaqué par les Chams, le *tri-phủ* Phạm A-song 范阿窓, qui avait réussi à les chasser, reçut le titre honorifique de *đại-tri-phủ* 大知府 de Lâm-bình [5]. En 1396, quand Hồ-quí-Li 胡季犛, préparant son usurpation, voulut avoir dans les provinces des gouverneurs à sa dévotion, il envoya au Nghệ-an son parent Hồ-Cương 胡綱 avec le titre de *Diễn-châu lộ đại-tri-châu* 演州路大知州 [6].

Il faut ajouter que la différence entre l'ancien Giao-châu (le delta tonkinois), qui constitue en principe le domaine propre de l'empereur, et le reste du royaume, bien qu'elle n'apparaisse plus clairement dans l'administration, subsiste encore cependant : ainsi pour les examens littéraires, une ordonnance de 1255 marqua la distinction entre les phủ de Thanh-hoá et de Nghệ-an d'une part, et le delta tonkinois de l'autre : ils eurent chacun leur camp d'examen 寨 distinct de celui de la capitale, et furent soumis à des règles spéciales [7].

Les défauts de cette organisation devinrent à la longue si apparents qu'ils frappèrent même les Annamites. En 1397, Hồ-quí-Li qui pour la réussite de ses projets ambitieux, désirait tenir les provinces par l'intermédiaire de ses partisans comme lui-même tenait la cour, modifia l'administration en la centralisant. La vieille distinction traditionnelle entre le delta tonkinois, domaine propre de l'Empereur, et le reste du territoire fut marquée très nettement dans la nouvelle organisation : le delta fut divisé en cinq provinces auxquelles on donna les titres élevés de Protectorat général *đô-hộ-phủ*, Gouvernement général *đô-tổng-phủ*, etc., tandis qu'aux provinces de la région extérieure fut laissé le nom de *trấn* qui, on l'a vu, avait remplacé celui de *lộ* dès avant la réforme.

---

(1) *Toàn thư*, q. 5, 60 b.

(2) *Toàn thư*, q. 6, 8 b.

(3) *Toàn thư, bổn kỉ*, q. 6, 41 a.

(4) *Ibid.*, q. 7, 6 b.

(5) *Toàn thư*, q. 7, 27, b : *Phủ biên tạp lục* 撫邊雜錄, q. 1, 3 a (description du royaume des Nguyễn, en six quyển, composée par Le-quí-Đôn 黎貴惇 en 1776, alors qu'il était gouverneur de Thuận-hoá, Quảng-nam, etc).

(6) *Toàn thư*, q. 8, 27 b.

(7) *Toàn thư*, q. 5, 21 b.

I. — Delta tonkinois

1. *Đông-độ lộ đô-hộ-phủ* 東都路都護府, gouverné par un Protecteur général, *đô-hộ*. — Hanoi.

2. *Bắc-giang lộ đô-tổng-phủ* 北江路都總府, gouverné par un Gouverneur général, *đô-tổng*. — Bắc-ninh et Bắc-giang.

3. *Tam-giang lộ đô-tổng-phủ* 三江路都總府, gouverné par un Gouverneur général, *đô-tổng*. — Sơn-tây, pointe du delta et confluent des trois fleuves.

4. *Thiên-trường phủ-lộ*. 天長府路, gouverné par un préfet, *thái-thú*. — Nam-định, Thái-bình, Hưng-yên.

5. *Tân-an phủ-lộ* 新安府路, gouverné par un préfet, *thái-thú*. — Quảng-yên et Đông-triều.

II. — Haute région tonkinoise

6. *Quảng-oai trấn* 廣威鎮. — Ancien Quốc-oai.
7. *Thiên-hưng trấn* 天興鎮. — Ancien Đà-giang.
8. *Thiên-quan trấn* 天關鎮. — Ancien Trường-an (Ninh-bình).
9. *Lạng-sơn trấn* 諒山鎮. — Ancien Lạng-giang (Lạng-sơn).

III. Haut Annam

10. *Thanh-đô trấn* 清都鎮. — Thanh-hoá.
11. *Vọng-giang trấn* 望江鎮. — Diễn châu.
12. *Lâm-an trấn* 臨安鎮. — Nghệ-an.
13. *Tây-bình trấn* 西平鎮. — Ancien Tân-bình (Quảng-bình).

Après la campagne victorieuse de 1402 contre le Champa, Hồ-quí-Li y ajouta les territoires conquis qui furent divisés en provinces ; je ne m'en occuperai pas ici : j'ai déjà dit que je réservais l'histoire des conquêtes sur le Champa pour une étude ultérieure (1).

Cette organisation dura à peine quelques années ; dès 1406 survint la conquête chinoise, et les vainqueurs divisèrent le pays à leur façon ; mais après les avoir expulsés, les Lê s'inspirèrent, dans une large mesure, du système des Hồ. Ils conservèrent la division du Tonkin en cinq provinces, division déjà ancienne, et se contentèrent d'une part de remanier un peu la répartition des territoires du centre du delta, et de l'autre de changer les noms. Ils eurent ainsi au centre Sơn-nam 山南 (Hà-nội), au Nord Kinh-bắc 京北 (Bắc-ninh),

---

(1) Sur l'organisation de Hồ-quí-Li, qui varia assez fréquemment, cf. *Phủ biên tạp lục* q. 1, 5a-7a.

à l'Ouest Sơn-tây 山 西, au Sud Hải-dương 海 陽, et à l'Est An-bang 安 邦 (Quảng-yên). Mais, en réalité, ce ne sont pas là seulement des divisions anciennes sous des noms nouveaux. Les Lê pour la première fois réunirent au delta les régions mường et tai de l'arête montagneuse qui sépare le Tonkin du Thanh-hoá, régions qui jusque là avaient toujours formé des gouvernements séparés. En même temps, ils supprimèrent la distinction surannée que les diverses dynasties avaient conservée entre le delta tonkinois et les autres provinces, et donnèrent les mêmes titres à tous les gouverneurs provinciaux, quel que fût le lieu de leur gouvernement. Aussi leur administration a-t-elle un caractère d'unité qui manque aux précédentes. Dans l'Annam, qui vivait depuis cinq cents ans sur les idées administratives chinoises de l'époque des T'ang et n'en avait guère modifié que le détail et les noms, la conquête des Ming, malgré sa brièveté, avait fait pénétrer les idées nouvelles qui s'étaient développées en Chine sous les Song et les Yuan, et y avaient amené une réforme complète sur des principes plus modernes. Les empereurs Lê n'eurent qu'à se laisser emporter par le courant et à imiter ces modèles, pour constituer une organisation administrative bien supérieure à celle de leurs prédécesseurs ; leur principal mérite est d'avoir su adapter les nouveautés au pays sans rompre brusquement avec les traditions anciennes.

III

LA COMMANDERIE DE SIANG.

象郡

Lorsqu'en 212 avant l'ère chrétienne, Ts'in Che-houang eut envoyé Jen Ngao (Nhâm Nghiêu) 壬囂 et Tchao T'o (Triệu Đà) 趙陀 coloniser les régions encore barbares du Sud de la Chine, ceux-ci, en organisant le pays conquis, le divisèrent en trois commanderies, Kouei-lin (Quê-lâm) 桂林, Nan-hai (Nam-hải) 南海, et Siang (Tượng) 象. Tous les auteurs modernes, européens, annamites ou chinois, sont d'accord pour mettre la troisième hors des limites de la Chine actuelle, et en faire le Tonkin et le Nord de l'Annam (1). C'est cette localisation qui sera discutée ici. On ne s'étonnera pas que tous les textes utilisés soient chinois, et qu'aucun auteur annamite ne soit cité. Ainsi que je l'ai déjà dit, pour toute la période de domination chinoise, les historiens annamites n'apportent aucun document nouveau.

En examinant les textes chinois anciens, on s'aperçoit de suite qu'ils se partagent en deux groupes, qui placent la commanderie de Siang chacun dans une région différente. Le premier de ces deux groupes l'identifie au Je-nan (Nhật-nam) 日南 des Han, qui occupait les provinces actuelles de Quảng-bình et de Quảng-trị. Les ouvrages qui adoptent cette opinion sont très nombreux, et il est inutile de les citer tous ; je me contenterai des plus anciens. Dès la fin du Ier siècle de l'ère chrétienne, le *Ts'ien-han chou*, dans son chapitre géographique, en fournit le premier témoignage connu : « Je-nan, ancienne commanderie de Siang des Ts'in » (2). C'était également l'opinion de Wei Chao 韋昭, un écrivain du IIe siècle : « La commanderie de Siang est maintenant le Je-nan » (3). Et au IVe siècle, le chapitre géographique, *Ti tao ki* 地道記, du *Tsin chou* 晉書, aujourd'hui perdu, de Wang Yin 王隱, ajoute avec plus de précision, qu'on voit encore au Je-nan les ruines du chef-lieu de la commanderie. « (Le chef-lieu de) la commanderie de Je-nan, qui est à 200 li de l'estuaire « de Lou-jong 盧容浦口, est l'ancien siège de la sous-préfecture de Siang- « lin 象林 de la commanderie de Siang des Ts'in. (4) »

---

(1) Dumoutier, *Etude historique et archéologique sur Cổ-loa*, ap. *Nouvelles Archives des Missions Scientifiques*, III (1892), p. 235 ; Chavannes, *Les Mémoires Historiques de Se-ma Ts'ien*, t. II, p. 168, note 3.

(2) *Ts'ien-han chou*, k. 28 下, 6 a.

(3) Cité par le *Che ki tsi kiai* 史記集解, ap. *Che ki*, k. 6, 9 b.

(4) *Chouei king tchou*, k. 36, 19 b.

Le deuxième groupe d'ouvrages anciens situe la commanderie de Siang dans un pays tout différent, le Kouang-si méridional. Le *Chan hai king* 山海經, compilation bizarre de l'époque des Ts'in et des Han, parle deux fois de la commanderie de Siang. Le passage qui renferme ces mentions appartient à un fragment d'une description de rivières, qui s'est égarée à la fin du treizième chapitre actuel, et qu'on a voulu quelquefois identifier au *Chouei king* 水經 primitif.

1°. — « La rivière Yuan 沅水 prend sa source à l'Ouest de Tan-tch'eng « 鐔城 (1) dans la commanderie de Siang, coulant à l'Est pour se jeter dans le « Kiang 江, passe à l'Ouest de Hia-souei 下雋, se mêle au milieu du T'ong- « t'ing (2). »

2°. — « La rivière Yu 鬱 prend sa source dans la commanderie de Siang, « au Sud-Ouest se jette dans la mer du Sud ; elle passe au Sud-Est de Siu- « ling 須陵 (3). »

La rivière Yuan porte encore aujourd'hui le même nom ; c'est un des afluents du lac T'ong-t'ing, et par suite du Fleuve Bleu ; elle constitue la grande voie fluviale du Kouei-tcheou, qu'elle traverse du centre au Nord-Est. La rivière Yu est la rivière de Canton qui, née aux confins du Yun-nan et du Kouang-si, va finir à Canton. On voit que, pour l'auteur de ce morceau, la commanderie de Siang comprenait toute la partie Ouest du Kouang-si, avec le Sud du Kouei-tcheou.

D'autre part, le chef-lieu de la commanderie était bien dans cette région, puisqu'il avait été placé au hien de Lin-tch'en 臨塵, dans la partie occidentale du fou de Nan-ning actuel. « D'après le *Meou-ling chou*, le chef-lieu de la commanderie de Siang est Lin-tch'en, à 7.500 li de Tch'ang-ngan (4). »

On voit que, de façon générale, les auteurs de l'époque des Han et des Trois-Royaumes placent la commanderie de Siang (Tượng) en deux régions extrêmement distantes l'une de l'autre, l'Annam central et le Kouang-si ; mais aucun d'eux ne lui donne à la fois ces deux territoires. Au VIe siècle encore,

---

(1) Tan-tch'eng est aujourd'hui la sous-préfecture de K'ien-yang 黔陽 du fou de Yuan-tcheou 沅州府, dans la province de Hou-nan.

(2) *Chan hai king* (éd. *King-hiun-t'ang ts'ong chou*, 1887), k. 13, 3 b. Cf. *Chouei king tchou*, k. 37, 17 a : « La rivière Yuan prend sa source dans le hien de Tsie-lan 且蘭 de Ts'ang-k'o 牂柯 ; au Nord-Est, elle arrive au hien de Tan-tch'eng 鐔城 où elle devient la rivière 沅... Plus à l'Est, elle traverse le hien de Lin-yuan 臨沅... Plus à l'Est, elle arrive à Hia-souei de Tch'ang-cha ».

(3) *Chan hai king*, k. 13, 4 a.

(4) *Ts'ien-han chou*, k. 1 下, 2 a. Le *Meou-ling chou* est un ouvrage inconnu qui se perdit dans les troubles qui précédèrent le passage de la dynastie Tsin au Sud du Fleuve Bleu (316) ; tout ce qu'on peut en dire, c'est que, du moment qu'il est cité dans le commentaire du *Che-ki* de Fou Tsan 傅瓚, il est antérieur à la fin du IIIe siècle. Sur cet ouvrage qui n'est, je crois, connu que par les citations de ce commentaire, voir la courte notice de Song K'i 宋祁 dans le *Ts'ien-han chou* 敘例, 3 a.

nul ne paraît y avoir songé. C'est pourquoi Li Tao-yuan 酈道元 (1), cherchant à concilier les textes qui plaçaient la rivière Yu 鬱 dans Siang et ceux qui identifiaient cette commanderie au Je-nan, a imaginé de prolonger cette rivière le long de la côte de Chine, par le détroit de Hai-nan et le golfe du Tonkin, de façon à la faire arriver au Je-nan.

C'est seulement sous les T'ang qu'on s'avisa que, pour concilier ces deux identifications différentes, il suffirait d'admettre que les deux points cités étaient l'un l'extrême Nord et l'autre l'extrême Sud de la commanderie, et que son territoire s'étendait en réalité, non sur l'une ou l'autre de ces régions, mais sur l'une et l'autre à la fois ainsi que sur tous les pays qui les séparaient. Tou Yeou 杜佑, pour identifier cette commanderie, déclare : « Siang comprend les commanderies actuelles de Tchao-yi 招義, Nan-fan 南潘, P'ou-ning 普寧 Lou-chouei 陸水, Nan-tch'ang 南昌, Ting tch'ouen 定川, Ning-yue 寧越, Ngan-nan 安南, Wou-ngo 武峩, Long-chouei 龍水, Kin-tch'eng 忻城, Kieou-tchen 九真, Fou-lou 福祿, Wen-yang 文陽, Je-nan 日南, Tch'eng-houa 承化, Yu-chan 玉山, Ho-p'ou 合浦, Ngan-lo 安樂, Hai-k'ang 海康, Wen-chouei 溫水, T'ang-ts'iuan 湯泉, etc. (2) » Et ailleurs, à propos de la commanderie de Siang des T'ang, il ajoute : « La commanderie de Siang des Ts'in était la commanderie actuelle de Ho-p'ou, et non la commandrie actuelle de Siang (3). » Cette explication fit fortune : elle fut adoptée ensuite par tous les historiens et géographes chinois, d'où elle s'est transmise aux écrivains annamites. Certains auteurs chinois, en voulant préciser les choses, n'ont fait qu'y ajouter de nouvelles erreurs. Ainsi le *Kieou T'ang chou* déclare : « Song-p'ing 宋平. — Sous-préfecture de Si-k'iuan 西捲 des Han ; son territoire dépendait de la commanderie de Je-nan. Des Han jusqu'aux Ts'in, elle garda le nom de sous-préfecture de Si-k'iuan. Les Song y fondèrent la commanderie de Song-p'ing avec la sous-préfecture de Song-p'ing. Les Souei, après avoir soumis les Tch'en, y établirent la préfecture de Kiao... (4) » Ce n'est là qu'une série de confusions. L'auteur, convaincu d'une part que Siang était Je-nan des Han et que les ruines de son chef-lieu existaient encore non loin de celui du Je-nan, et d'autre part, admettant que le Protectorat d'Annam des T'ang correspondait à l'ancienne commanderie de Siang, a eu l'idée malheureuse d'identifier l'un à l'autre les chefs-lieux des deux territoires qu'il confondait. Cette erreur ne fait pas honneur à ses connaissances géographiques, car

(1) *Chouei king tchou*, k. 36, 30 b.

(2) *T'ong tien*, k. 184, 4 b.

(3) *Ibid.* k. 184, 17 b. Le nom de la commanderie de Siang des T'ang remontait aux Tch'en, qui avaient partagé le territoire de Kouei-lin vers le milieu du VIe siècle, et avaient appelé Siang-tcheou la nouvelle circonscription ainsi formée, à cause d'une montagne appelée Siang chan 象山. C'est la région qui porte encore aujourd'hui le nom de Siang tcheou, dans le Sud du Kouang-si.

(4) *Kieou T'ang chou*, k. 41, 33 b.

Song-p'ing répond à peu près à Hanoi d'aujourd'hui [1], tandis que Si-k'iuan doit être cherché dans la région de Huê.

Si on écarte cette forme récente de la tradition, il reste, pour la commanderie de Siang, deux localisations différentes, l'une dans le centre de l'Annam actuel, l'autre dans l'Ouest du Kouang-si et du Kouei-tcheou. Toutes deux sont également attestées par des auteurs anciens, mais cependant de beaucoup postérieurs à l'époque dont ils parlent ; et il ne paraît pas possible de faire une critique assez serrée de ces témoignages pour arriver sur ces seules bases à une conclusion ferme. Mais un fait historique que les auteurs chinois ont connu, et auquel seule leur ignorance de la géographie les a empêchés d'accorder toute son importance, prouve que Siang (Tượng) ne pouvait être situé dans la région de Huê. Lorsqu'en 76 Tchao-ti des Han supprima cette commanderie, il en partagea le territoire entre les deux commanderies de Yu-lin 鬱林 et de Tsang-ko 牂柯 [2]. Or Yu-lin occupait en gros la partie Sud-Est du Kouang-si, et Tsang-ko la partie Ouest du Kouei-tcheou : ceci nous ramène exactement à la localisation du *Chan hai king* et du *Meou-ling chou*, et écarte définitivement celle du *Ts'ien-han chou*.

En 214, Ts'in Che-houang envoya Jen Ngao 壬囂 [3] à la conquête des pays situés au Sud des Nan-ling 南嶺. Il est probable que les barbares de ces régions se montraient particulièrement turbulents et vivaient de pillages et de rapines aux dépens des cultivateurs et des colons de Tch'ang-cha, ainsi qu'ils faisaient au siècle suivant, et que le gouvernement chinois avait déjà reconnu, comme nous-mêmes l'avons fait à nos dépens au Tonkin, que l'établissement de postes fortifiés en plein cœur du pays barbare est le seul moyen de le tenir en paix. Jen Ngao emmenait avec lui une foule de bannis, débiteurs insolvables, condamnés politiques ou criminels, qui devaient former des sortes de colonies militaires en pays conquis. L'expédition réussit fort bien ; il franchit sans encombre les passes qui conduisent dans la vallée du Si-kiang, et atteignit le bord de la mer et la riche plaine de Canton. Pour s'assurer contre les expéditions de brigandages des indigènes, il jugea nécessaire d'établir un réseau de postes. Trois forts importants furent créés aux points extrêmes de pénétration, sur les fleuves principaux dont le cours servait de moyen de communication ; ce furent les trois commanderies de Nan-hai 南海, aujourd'hui Canton, où il s'installa lui-même, de Kouei-lin 桂林, aujourd'hui Siun-tcheou 尋州, et de Siang 象, aujourd'hui non loin de Nan-ning fou sur le Tso-kiang. En même temps, de petites citadelles moins importantes étaient créées, qui dépendaient

(1) Cf. *BEFEO*, X (1910), p. 551-563.
(2) *Ts'ien-han chou*, k. 7, 4 b.
(3) Le caractère 囂 se lit généralement *hiao* ; j'écris ici *ngao* d'après le *Souo yin* 索隱, qui indique un *fan-ts'ie* : 五刀 *ṅ (o + t) ao = ṅao* (*Che ki*, k. 113, 1 a).

des trois commanderies, et formaient autant de sous-préfectures, *hien* 縣 [1]. Partout autour de ces postes, des colons chinois étaient établis en nombre plus ou moins grand.

Mais Jen Ngao, épuisé par le climat, dut renoncer à poursuivre son œuvre au moment même où il s'était décidé à se rendre indépendant, vers 209 A. C.; il appela alors auprès de lui le sous-préfet de Long-tch'ouan 龍川, Tchao T'o (Triệu Đà) 趙佗, qui le remplaça d'abord, puis après sa mort, lui succéda. Celui-ci commença par s'assurer des passes, et par suite des communications, qu'il donna à garder à des gens à lui, puis il mit à mort tous les fonctionnaires qui voulaient rester fidèles aux Ts'in et les remplaça par des hommes à sa dévotion [2]. Après quoi, il prit le titre de roi de Nan-yue (Nam-việt) 南越, et forma son royaume des commanderies de Nan-hai, Kouei-lin et Siang. La pacification de l'empire et l'avènement des Han le trouvèrent ainsi solidement établi, et après l'ambassade de Lou Kia 陸賈 en 196 A. C., la nouvelle dynastie le reconnut, tandis que lui-même acceptait sa suzeraineté; mais l'impératrice Lu 呂, pour châtier les perpétuelles déprédations des gens de Nan-yue sur les colons chinois de Tch'ang-cha, organisa une expédition formidable. Celle-ci d'ailleurs n'arriva pas jusqu'à Canton: les troupes, envoyées pendant la saison des pluies, moururent des fièvres, et Tchao T'o, vainqueur sans combat, se déclara indépendant et prit le titre d'empereur (181). Tous ses voisins reconnurent alors sa suzeraineté, Min-yue 閩越, c'est-à-dire le Fou-kien, et les Lo (Lạc) 駱 de Si-ngeou (Tây-âu) 西甌, c'est-à-dire le Tonkin [3].

On voit que la conquête du Tonkin est bien postérieure à la fondation de la commanderie de Siang (Tượng). Or il est certain que celle-ci ne fut pas étendue vers le Sud pour englober les nouvelles conquêtes. Le détail de la conquête du Tonkin est inconnu: dès le IIIe siècle, la légende avait remplacé l'histoire. On racontait que le roi An-dương (Ngan-yang) 安陽, grâce à un talisman merveilleux, l'ongle d'or d'une tortue qui, monté en gachette d'arbalète, tuait cinq cents ou dix mille ennemis d'un coup, avait résisté longtemps, jusqu'au jour où le fils de Tchao T'o, ayant épousé sa fille, réussit à voler l'arc magique. Tchao T'o put alors sans peine conquérir le royaume [4]. Certains passages du *Che ki* et du *Ts'ien-han chou* pourraient faire croire qu'il ne s'agit d'abord que d'une simple suzeraineté reconnue sans lutte par le Kiao-tche, et que le roi des Lo (Lạc) de Si-ngeou fut maintenu comme

---

(1) On ne connait pour cette époque que le nom d'une seule sous-préfecture, Long-tch'ouan 龍川, dans la commanderie de Nan-hai; c'est celle que gouvernait Tchao T'o avant d'être appelé auprès de Jen Ngao.

(2) *Chouei king tchou*, k. 37, 25 a.

(3) *Che ki*, k. 113, 2 a; *Ts'ien-han chou*, k. 95, 4 a.

(4) *Kiao tcheou wai yu ki* 交州外域記 ap. *Chouei king tchou*, k. 37, 7 a; *Nan-yue tche* 南越志, ap. *T'ai-p'ing houan yu ki*, k. 170, 7 b, 9 a; *Je-nan tchouan* 日南傳, ap. *T'ai-p'ing yu lan*, k. 348, 18 b.

vassal[1]. Quoiqu'il en soit, les pays du delta tonkinois et du Nord de l'Annam formèrent depuis ce moment jusqu'à la conquête chinoise, deux provinces, le Kiao-tche 交趾 et le Kieou-tchen 九眞, à la tête de chacune desquelles était placé un légat, *che-tchö* 使者, chargé de tenir les registres du cens et de l'impôt (en nature), ainsi probablement que des affaires militaires [2]. On voit que nulle part, à propos de la conquête du Tonkin, il n'est question de la commanderie de Siang.

D'ailleurs cette commanderie ne fut pas jusqu'à la fin une province du royaume de Nan-yue (Nam-việt). La date exacte où elle se soumit séparément à la Chine n'est pas connue. On sait seulement que, bien qu'elle fût comprise dans le royaume tel que Tchao T'o le fonda [3], elle n'en faisait plus partie lorsqu'il fut conquis par Wou-ti en 111 ; celui-ci en effet divisa sa conquête en neuf commanderies, parmi lesquelles Siang n'est pas citée. Les auteurs chinois, il est vrai, l'y trouvent sous le nom de Je-nan, qui d'après eux, lui fut donné à ce moment. Mais ceci n'est pas exact : la commanderie de Siang existait encore sous ce nom à cette époque, puisqu'elle ne fut supprimée qu'en l'an 76 avant l'ère chrétienne par Tchao-ti, qui en partagea le territoire entre les deux commanderies de Yu-lin et de Tsang-ko [4].

Ainsi la commanderie de Siang, sous les Han, était comprise entre Tsang-ko à l'Ouest et Yu-lin à l'Est, c'est-à-dire, en remplaçant les noms, que sous les Ts'in, à l'Ouest, elle était limitrophe du royaume de Ye-lang 夜郎, et qu'à l'Est, elle touchait à la commanderie de Kouei-lin du Nan-yue. Les communications étaient pour elle également difficiles dans presque toutes les directions, sauf vers le Nord-Est, car, à l'exception de la rivière Yuan, les fleuves encombrés de rapides ne sont guère navigables. Quand, en 135 avant notre ère, l'empereur Wou-ti, cherchant à ouvrir par le Sud de la Chine une voie directe vers l'Inde,

(1) *Che ki*, k. 113, 1 b, déclare qu'après la victoire sur les Chinois, les Lo (Lạc) 駱 de Si-ngeou se soumirent d'eux-mêmes ; et un peu plus loin Tchao T'o s'excuse d'avoir pris le titre impérial en disant que « parmi les barbares méridionaux, les gens de Min-yue ont un roi, (même) dans le pays de (sauvages) tout-nus (que sont les) Lo de Si-ngeou 西甌駱裸國, il y a aussi un roi. » (*Ibid.*, 2 a). — Sur l'origine du nom de *Lo (lạc)* attribué aux champs, aux habitants, aux seigneurs et même aux rois de Kiao-tche, et qu'on écrit par les caractères 駱 ou 雒, voir surtout le *Chouei king tchou, loc. cit.* Je montrerai dans une étude ultérieure, que ce mot, écrit par erreur *hùng* 雄, est l'origine du titre de Hùng-vương des premiers rois annamites.

(2) *Kiao tcheou wai yu ki*, ap. *Chouei king tchou*, k. 37, 6 a ; *Kouang tcheou ki* 廣州記, ap. *Che ki*, k. 113, 1 b (récit trop abrégé et presque inintelligible). En 111 a. C., les deux légats envoyèrent à Lou Po-tö 路博德 qui s'était avancé jusqu'à Ho-p'ou 合浦, les registres du cens ainsi que 100 têtes de bétail et 1000 mesures de vin.

(3) En 202, les trois commanderies méridionales, Nan-hai, Kouei-lin et Siang furent donnée à Wou Ping 吳芮, et firent partie du royamme de Tch'ang-cha 長沙 dont il fut investi. Mais c'était un apanage constitué sans tenir compte de la réalité ; en fait, elles n'en dépendirent jamais.

(4) *Ts'ien-han chou*, k. 7, 4 b.

commença à faire pénétrer dans les royaumes des barbares méridionaux la civilisation chinoise, quand le royaume lolo de Tien 滇 se fut soumis, et que le roi miao-tseu de Ye-lang 夜郎 eut été vaincu et décapité, la commanderie de Siang devint nécessaire aux Chinois pour leurs communications. C'est probablement vers cette époque que l'un des gouverneurs dut abandonner le royaume de Nan-yue et se donner à la Chine.

En résumé, la commanderie de Siang était située dans les limites de la Chine actuelle, dont elle occupait partiellement les provinces de Kouang-si et de Koueitcheou. Si on tient compte de la distribution des populations dans ces régions, il apparaît que le royaume de Nan-yue s'étendait exclusivement sur des tribus tai, et que sa suzeraineté sur les sauvages des montagnes s'arrêtait juste là où commençait le domaine de populations différentes. En effet elle arrivait au Nord jusqu'aux sources de la Yuan où habitaient des tribus « de l'espèce de P'an-hou » 槃瓠種部落 (1), c'est-à-dire Miao-tseu ; à l'Ouest, elle confinait au royaume de Ye-lang 夜郎 où régnaient les « rois Bambous » 竹王, également Miao-tseu ; enfin, vers le Sud, le pays des barbares Wou-hiu 烏許 la séparaient du Kiao-tche, qui dépendait aussi du Nan-yue. Ainsi la limite occidentale et septentrionale de la commanderie de Siang ne devait pas être très différente de la limite actuelle des domaines respectifs des Tai et des Miao-tseu. Ce que nous savons de la géographie et de l'histoire de cette région ne permet nullement de supposer que la commanderie de Siang se soit jamais étendue jusque sur le Tonkin et le Nord de l'Annam. Le Je-nan (Nhật-nam) ne fit d'ailleurs vraisemblablement jamais partie du domaine du Nan-yue, qui devait tout au plus atteindre vers le Sud la province actuelle de Hà-tĩnh et la Porte d'Annam. Je pense que cette localisation, contraire à ce que nous savons par ailleurs, est née simplement du fait que Siang était à la frontière Sud de l'empire des Ts'in, comme Je-nan était la limite Sud de l'empire des Han (2).

---

(1) *Chouei king tchou*, k. 37.

(2) Il n'est pas impossible que le nom de Siang-lin d'un des *hien* du Je-nan ait aidé à la confusion, en introduisant le mot *siang* dans la toponymie du Je-nan. Mais, il faut se rappeler que les noms des sous-préfectures qui dépendaient de la commanderie de Siang ne sont pas connus : quand Wang Yin parle de « la sous-préfecture de Siang-lin de la commanderie de Siang des Ts'in », c'est qu'il fait la confusion de Siang et de Je-nan.

DICTIONNAIRE

MIAO-TSEU-FRANÇAIS

PRÉCÉDÉ D'UN

PRÉCIS DE GRAMMAIRE MIAO-TSEU

ET SUIVI D'UN

VOCABULAIRE FRANÇAIS-MIAO-TSEU

PAR

F. M. SAVINA

De la Société des Missions Etrangères de Paris.

NOTICE SUR LES MIAO-TSEU DU TONKIN

Les Miao-tseu du Tonkin, venus de Chine à une époque assez récente, gardent une forte empreinte chinoise ; ils ont un idiome propre, mais un grand nombre de mots usuels sont dérivés du chinois. De ce genre sont la plupart des noms des individus et des villages. Il y a des chants très anciens qui sont presque exclusivement chinois par la forme, et il en est de même pour les paroles rituelles dans les sacrifices. La forme des maisons, des tombeaux, des autels, les objets du culte, la manière de saluer, les croyances en général sont empruntés aux Chinois. Leurs chants historiques ou leurs légendes ne parlent que des héros de la Chine. En un mot, les Miao-tseu portent dans leur langue, dans tous les objets qui les environnent ou qui leur servent, dans leurs croyances, et jusque sur leur tête, par la coupe spéciale de leurs cheveux, la marque de leur origine chinoise.

L'habitat primitif des Miao-tseu fut donc la Chine, et ce pays est encore l'habitat actuel de la plupart des tribus Miao-tseu. D'ailleurs, au Tonkin, on ne rencontre la race miao-tseu que sur les montagnes qui bordent les frontières des provinces chinoises du Kouang-tong, du Kouang-si et du Yunnan.

Les Miao-tseu se divisent en plusieurs tribus, désignées par des noms de couleurs. Certaines différences dialectales et les costumes des femmes les distinguent seuls les unes des autres. Les Miao-tseu blancs et noirs dominent au Tonkin ; on y rencontre aussi cependant beaucoup de jaunes et même des verts ; ces derniers parlent un dialecte sensiblement différent de celui des autres tribus, et sont peu nombreux ; nous n'en connaissons que deux hameaux, situés dans la province de Yên-bay. Les jaunes sont assez nombreux dans les provinces de Lao-kay et de Lai-châu.

Si les renseignements qui nous ont été fournis sont exacts, les Miao-tseu du Kien-chang, en Chine, et ceux des provinces de Cao-bằng et de Hà-giang, au Tonkin, seraient des blancs. Les Miao-tseu noirs seraient assez nombreux au Yunnan ; au Tonkin, ils forment la majeure partie de la population miao-tseu des provinces de Yên-bay et de Sơn-la.

Ces différentes tribus sont disséminées dans les parties montagneuses des provinces ou territoires militaires de Lang-sơn, Cao-bằng, Hà-giang, Lao-kay, Yên-bay, Sơn-la et Lai-châu. Elles vivent plus ou moins séparées, mais ont une tendance à se mélanger de plus en plus ; les mariages entre des personnes de tribus différentes ne sont pas rares.

Il paraît que les Miao-tseu de Chine sont mal vus de leurs voisins ; il en est de même au Tonkin, où leurs grands ennemis sont les Tày, type par excellence des paresseux et des intrigants. Le Miao-tseu, doux, craintif, timide, un peu sauvage même, ignorant les langues de ses voisins et complètement illettré, est le fournisseur attitré du Tày. Aussi ne quitte-t-il ses montagnes qu'une fois par an pour aller chercher du sel au marché, vers la fin de l'automne ou au commencement de l'hiver, quand il fait moins chaud dans la plaine insalubre et inhospitalière ; encore n'y descend-il pas sans appréhension ; le soleil de la plaine lui fait peur. Les hommes seuls vont au marché ; les femmes ne quittent jamais leurs villages. Les habitants d'un ou de plusieurs hameaux, et quelquefois de communes entières, choisissent un jour propice pour le départ, pour le grand voyage, comme ils disent, et au jour fixé, dès la première heure, on voit de longues caravanes d'hommes et de chevaux descendre les innombrables sentiers qui conduisent vers la plaine. Les jeunes gens, jouant de l'orgue miao-tseu, prennent les devants avec les chevaux couverts de grelots, tandis que les vieillards ferment la marche avec des troupeaux de porcs attachés par les oreilles. Le soir, tout le monde se retrouve au rendez-vous fixé pour la nuit, en rase campagne, près de quelque cours d'eau. Pendant que les jeunes gens vont chercher de l'herbe pour les chevaux, les vieillards construisent à la hâte quelques abris pour la nuit avec des feuilles de palmiers ou de bananiers sauvages. Le pot-au-feu est des plus simples : quelques poignées de riz ou de maïs avec un peu d'eau claire. Les Tày n'aiment pas à héberger les Miao-tseu, et ces derniers ne tiennent pas beaucoup à leur hospitalité et ne la leur demandent jamais. En dehors de ce voyage, le Miao-tseu ne quitte que très rarement son misérable taudis enfumé de la montagne.

Les maisons miao-tseu sont presque toutes construites en planches de pitchpin, bois qui abonde dans les environs ; on en voit cependant quelques-unes en pisé et couvertes en paillote. Elles sont disséminées sur les hauteurs, ou groupées en petits hameaux ; les grands villages sont rares. Ces maisons et ces hameaux, entourés d'arbres fruitiers, offrent un joli coup d'œil, vus de la plaine, au lever et au coucher du soleil. Le Miao-tseu, à peu près complètement dépourvu de tout sentiment poétique, a cependant remarqué la beauté de ces sites. Les premiers, dit-il, nous voyons se lever le soleil, et les derniers nous le voyons se coucher. Mais ces maisons, si belles vues de loin, sont bien tristes quand on les voit de près. Tout y est sale et dans un désordre indescriptible. Construites à flanc de coteau, elles sont basses, froides, humides, malsaines et ouvertes à tous les vents. Les hommes et les animaux s'y côtoient continuellement. Une meule primitive, quelques baquets grossiers, quelques planches mal ajustées qui servent de lit de camp, et sur lesquelles s'empilent des chiffons sans nom, quelques peaux de cerf, de buffle ou d'ours qui tiennent lieu de nattes, en constituent à peu près tout l'ameublement. Toutes les maisons se ressemblent : partout les mêmes dispositions, le même mobilier pauvre et les mêmes haillons.

Le paysage est heureusement plus agréable à voir. Ce sont de hauts sommets dénudés ou couverts de superbes pitchpins, de grands rochers suspendus sur des précipices sans fond, des torrents mugissants et des cascades éblouissantes. Par contre, ce beau pays est des plus pauvres. Le chanvre, le lin, le riz, le maïs, le sarrasin, le millet, le tabac et le pavot, en sont les seules productions, et ne poussent qu'à force de soin et de travail. Les amas de pierres qui bordent les champs, les vastes étendues de terre couvertes de hautes herbes, de ronces, de fougères rougeâtres, semées çà et là de grands rochers et de troncs d'arbres calcinés, en sont le témoignage. Malgré tout, le Miao-tseu est fortement attaché à ces hauteurs dénudées et stériles, et il aime mieux déraciner les arbres et défoncer son champ aride semé de pierres, plutôt que de labourer les rizières fécondes de la plaine, où le soleil qui fait mûrir le riz donne aussi la mort. Il pourrait varier ses cultures et améliorer ses moyens de labour ; mais, comme tous les Orientaux, il est très routinier. La culture de la pomme de terre, du seigle, de l'avoine, de l'orge pourrait être essayée ici avec succès. Le pêcher, le prunier, le pommier sont les seuls arbres fruitiers que connaisse le Miao-tseu ; on pourrait les améliorer par la greffe, et planter d'autres espèces, comme le cerisier, le poirier, la vigne. Quant aux légumes, il ne connaît que quelques espèces de haricots et la fève.

Le Miao-tseu est travailleur par nécessité, et aussi par coutume, par atavisme, sinon par vertu. Il est aussi assez économe ; il travaille pour sa vieillesse. Levé au chant du coq, il gagne son champ au point du jour et n'en revient que le soir à la tombée de la nuit, la hotte lourdement chargée. Souvent même il y couche, car les champs, éloignés parfois de plusieurs kilomètres, possèdent une cabane à cette fin. Aussi la mendicité est-elle inconnue dans le pays. Quand un Miao-tseu n'a plus rien à manger, il va offrir ses services à de plus fortunés que lui.

L'alimentation est des plus simples : un peu de maïs, de riz ou de millet et de l'eau claire, dans laquelle nagent parfois quelques haricots, quelques herbes ou quelques racines cueillies dans la forêt. Il ne tue qu'un cochon par an, au premier de l'an. Mais comme il est très hospitalier, il n'hésitera pas à offrir un poulet ou un canard à ses hôtes. Il pourrait améliorer son ordinaire en augmentant sa basse-cour ; mais il faut dire que les hôtes sont nombreux, et qu'il faut aussi beaucoup donner au sorcier. Le repas est servi sur une table haute à peine de quelques centimètres ; des bûches ou des pierres prises au hasard dans un coin de la maison servent de sièges. Sur cette table, on voit deux baquets, l'un contenant du riz ou du maïs, l'autre de l'eau, puis quelques cuillers en bois à manche recourbé. L'usage des bâtonnets est rare et celui des fourchettes inconnu ; ce sont les doigts qui les remplacent. Les hommes mangent ordinairement avant les femmes ; mais dans les maisons où les hommes sont peu nombreux, toute la famille mange ensemble. Le repas du soir, qui est pris très tard, une fois terminé, commence la veillée, pendant laquelle les hommes causent ou chantent, et les femmes épluchent le chanvre, le lin, tissent,

filent ou brodent. Le chanvre n'est pas roui : on en enlève l'écorce à la main, tige par tige. L'éclairage est fourni par le pitchpin : on le coupe à ce dessein en petites lamelles plates qui brûlent comme des chandelles de résine en émettant une fumée épaisse et âcre. Les pitchpins, de deux espèces, les blancs et les rouges, jadis nombreux dans la région, deviennent de plus en plus rares, des milliers de ces arbres disparaissant chaque année à l'époque de l'écobuage ; leurs troncs noirs et calcinés se dressent partout sur les flancs des montagnes, comme d'immenses squelettes.

Le Miao-tseu fume facilement l'opium, mais ne boit ordinairement pas d'alcool, en dehors des jours de fête qui sont plutôt rares. Il y a différentes espèces d'alcool : l'alcool de riz, de maïs, et de sarrasin ; c'est l'alcool de maïs qui est le plus répandu.

En dehors du premier de l'an, les Miao-tseu ne connaissent d'autres jours de réjouissances que les mariages et les funérailles.

Le premier de l'an se fête à la fin de l'automne ou au commencement de l'hiver, sans date fixe, quand la moisson est rentrée et quand le cochon est assez gras. Chaque famille, chaque hameau, chaque village, ou chaque tribu le fête séparément, à des époques différentes. Pendant plusieurs jours on ne mange que de la viande et on ne boit que de l'alcool. Aussi tout le monde est gai, et jour et nuit, les montagnes des environs retentissent des éclats de voix et des sons des orgues. Les jeux les plus usités à cette occasion sont le jeu de balle que les jeunes gens des deux sexes se renvoient mutuellement, et le jeu de colin-maillard. Le tout est interrompu par des danses fréquentes avec accompagnement d'orgue. Cet orgue consiste en un morceau de bois creux, dans l'une des extrémités duquel on enfonce cinq ou six tubes de bambou de longueurs différentes, et percés de trous. C'est l'instrument de musique préféré des Miao-tseu. Plusieurs jeunes gens ne le quittent ni le jour ni la nuit ; ils en jouent en allant aux champs et en revenant, ainsi qu'à tous leurs moments libres. Les bons joueurs, assez rares, sont les rois des jours de réjouissances publiques. Le son de cet instrument est monotone et peu agréable. Ceux qui ignorent la langue miao-tseu n'y trouvent que peu d'intérêt ; mais il n'en est pas ainsi des Miao-tseu qui reconnaissent, dès les premières notes, l'air joué par le musicien. Nous avons vu des jeunes gens mis à l'amende pour avoir joué des airs inconvenants devant des jeunes filles. Les chants comprennent plusieurs genres, mais le genre amoureux est le plus répandu. Les chants des fiançailles sont presque tous obscènes. Les chants religieux et historiques ne sont en général que des traductions de chants chinois, et ont été composés en Chine avant l'émigration.

Les mariages ont lieu ordinairement en hiver, avant ou après le premier de l'an, à la fin de tous les travaux des champs. La musique, les chants et l'alcool y jouent un grand rôle. Ce qu'on y voit de plus remarquable, ce sont les bijoux et les broderies dont les femmes se couvrent des pieds à la tête. Aux multiples bagues et bracelets, s'ajoutent d'immenses et peu gracieux colliers et pendants

d'oreilles. Les jupes courtes, plissées, les longs tabliers, la large ceinture, l'habit au grand col marin, sont couverts de broderies de tous les genres et de toutes les couleurs. Le turban, long de plus de dix mètres, est maintenu autour de la tête par un ruban de soie brodé, aux extrémités duquel pendent des sujets en argent très variés. Seules, les longues molletières qui couvrent le bas des jambes depuis les chevilles jusqu'aux genoux, ne comportent aucune broderie ; mais elles sont en général d'une blancheur immaculée. Les jupes sont à peu près les mêmes dans toutes les tribus, mais le reste de l'habillement varie beaucoup de l'une à l'autre.

Les funérailles prennent l'air d'une véritable fête. A peine le tambour a-t-il annoncé le décès, que tous les voisins s'empressent de se rendre à la maison mortuaire. Après quelques prostrations et lamentations, après quelques pleurs rituels versés fort bruyamment, commencent les cris, les ris et les libations sans fin. Il est d'usage d'offrir un buffle, ou au moins un bœuf, aux mânes de tous les défunts mariés : ceux qui étaient encore célibataires se contentent de quelques cochons. L'inhumation n'a ordinairement lieu qu'après deux ou trois jours. Pendant tout ce temps les tambours et les orgues ne cessent de se faire entendre, et les cornes de buffle de verser de l'alcool. L'emplacement du tombeau est choisi par le sorcier. On rencontre ordinairement ces tombeaux alignés le long des sentiers les plus fréquentés, semblables à des tentes que des voyageurs surpris par la nuit auraient dressées au bord du chemin. On en voit aussi près des torrents qui semblent répéter aux morts qui, vivants s'étaient souvent assis sur leurs rives, leur éternelle chanson monotone. On en rencontre enfin un peu partout, sur toutes les hauteurs, où seules, quelques pierres couvertes de mousse, ou blanchies par la pluie et le soleil marquent leur emplacement.

F. M. Savina.

Tu-Lé le 8 septembre 1915.

ÉLÉMENTS DE GRAMMAIRE

La langue miao-tseu est une langue monosyllabique et tonique, différant également du chinois, du lolo, de l'annamite, du tày et du yao, mais ayant, comme ces dernières langues, emprunté un grand nombre de mots au chinois. Les principaux dialectes parlés au Tonkin sont au nombre de trois : celui des Miao-tseu blancs, celui des Miao-tseu noirs et celui des Miao-tseu jaunes. Un quatrième, celui des Miao-tseu verts, qui est très différent des trois précédents, au point de former presque une langue à part, est à peine parlé au Tonkin, et il n'en sera pas question dans le cours de cet ouvrage. Le présent vocabulaire a été recueilli dans les villages miao-tseu, tant noirs que blancs, de la province de Yèn-bay.

Nous avons dit dans la Notice précédente que les diverses tribus Miao-tseu vivaient plus ou moins séparées. De là proviendraient les différences dialectales.

Les différences des tribus ont, croyons-nous, précédé les différences dialectales. En tous cas, nous ignorons quelle est la tribu et quel est le dialecte les plus anciens.

Nous allons essayer de faire voir les différences des dialectes par le moyen d'un petit tableau synoptique.

Miao-tseu blanc	Miao-tseu noir	Miao-tseu jaune	Français
ả	*ảng*	*ảng*	terre
êả	*ả*	*ả*	amer
plwả	*plả*	*plả*	repas
lể	*lỉ*	*lỉ*	beaucoup
aổ	*ỏ*	*ỏ*	canard
dể	*dể*	*tlể*	eau
hay	*ha*	*ha*	parler
ngrảy	*ngrả*	*ngrả*	viande
pẩu	*pờư*	*pẩu*	avoir
chớư	*chée*	*chớư*	vin
nhiểu	*nhiờư*	*nhiểu*	tourner

Nous n'avons ordinairement pas tenu compte de ces différences dans le cours de cet ouvrage ; cela nous aurait obligé à des répétitions trop nombreuses, et à notre avis, inutiles. Il suffit de savoir que ces différences existent.

Tout Miao-tseu qui change de tribu, par exemple en se mariant, continue à porter le costume et à parler le dialecte de sa tribu primitive. Quant aux enfants qui naîtront de ce mariage, les garçons porteront le costume et parleront le dialecte de leur père, les filles porteront le costume et parleront le dialecte de leur mère.

En dehors des différences dialectales, les différences individuelles dans un même parler sont extrêmement importantes. Certaines consonnes paraissent en quelque sorte interchangeables :

ch = *ts*.	Exemple :	*chả* = *tsả*, nouveau.
ch = *tr*.	»	*chẩu* = *trẩu*, assez.
ch = *th*.	»	*chảng* = *thảng*, parler.
ch = *tx*.	»	*chổ sả* = *txổ sả*, fatigué.
d = *k*.	»	*dàng* = *kàng*.
d = *tl*.	»	*dè* = *tlè*, chien.
d = *nd*.	»	*dì tè* = *ndì tè*, doigt.
g = *ng*.	»	*gổng* = *ngổng*, roulé.
h = *f*.	»	*hư* = *fư*, bouteille.
kh = *nkh*.	»	*khri* = *nkhri*, soif.
mb = *mp*.	»	*mblày* = *mplày*, bague.
nd = *nt*.	»	*ndàu* = *ntàu*, frapper.
h = *th*.	»	*ha* = *tha*, plus.
ng = *ngr*.	»	*ngào* = *ngrào*, avaler.
nj = *nsh*.	»	*njò* = *nshò*, secouer.
nkh = *kh*.	»	*nkhàng* = *khàng*, caresser.
nsh = *nth*.	»	*nshwá* = *nthwá*, ouvrir.
nsh = *nthr*.	»	*nsháng* = *nthráng*, cotonnier.
nth = *th*.	»	*ntheng* = *theng*, griller.
nz = *nzr*.	»	*nzảy* = *nzrảy*, se lever.
s = *ts*.	»	*sảu* = *tsảu*, veine.

Ces différences dialectales, ces consonnes changeantes et les tons changeants dont nous parlerons plus bas, offrent de sérieuses difficultés à l'étude de la langue.

1. — Des tons.

La langue miao-tseu comprend cinq tons. Ce sont :

1 le ton	plan	*a*, *e*, *i*, *o*, *u*.
2 —	montant	*á*, *é*, *í*, *ó*, *ú*.
3 —	descendant	*à*, *è*, *ì*, *ò*, *ù*.
4 —	interrogatif	*ả*, *ẻ*, *ỉ*, *ỏ*, *ủ*.
5 —	grave	*ạ*, *ẹ*, *ị*, *ọ*, *ụ*.

Les trois premiers tons se prononcent sur une note assez élevée ; les deux autres, bien que plus bas, restent cependant assez hauts.

Le ton plan est une tenue de la voix sur la même note sans monter ni descendre ; il est notablement plus haut que le ton plan tonkinois, atteignant presque la note aiguë du *sắc* en ce pays, et se rapproche du ton plan des dialectes du Nord de l'Annam.

Le ton montant commence à la hauteur du ton plan pour s'élever rapidement au-dessus.

Le ton descendant a sa note la plus grave plus basse que le ton plan ; il est analogue au ton aigu du siamois et du laotien (*ạ* de PALLEGOIX, *ā* de GUIGNARD) et est formé par une légère montée de la voix au début, une tenue sur la note haute, et une brusque descente.

Le ton interrogatif est analogue au ton montant, mais dans un registre plus bas, et avec un intervalle plus grand entre le début et la fin du ton. Sa note la plus élevée reste en dessous du ton plan.

Le ton grave est analogue au *nặng* tonkinois et, comme celui-ci, est surtout caractérisé par une brusque contraction de la glotte ; mais il est plus élevé et se prononce à peu près à la hauteur du ton plan miao-tseu. Ce ton est assez rare et est souvent remplacé par le ton interrogatif.

Les tons miao-tseu influent les uns sur les autres selon la place occupée dans la phrase par les mots qui les portent. Le ton du mot précédent fait varier le ton du mot suivant et réciproquement. Exemple : *dè* cueillir ; *dè txí*, cueillir un fruit ; *dê mblòng*, cueillir une feuille.

Au point de vue de la quantité, la syllabe est toujours brève, plus rapidement proférée qu'en annamite. Les Miao-tseu ne desserrent pas les dents en parlant. Ils ne parlent pas, ils sifflent, disent les Tày, et ils sifflent par le nez. Peu de langues ont un alphabet aussi chargé de lettres nasales que le miao-tseu. D'autre part, ils parlent très vite, en mangeant des sons. On n'obtient la vraie prononciation qu'en les faisant parler lentement ; mais c'est un résultat souvent difficile à atteindre.

2. — SYSTÈME DE FIGURATION.

Les Miao-tseu du Tonkin n'ont aucune écriture, ni propre, ni empruntée ; tous, à quelque tribu qu'ils appartiennent, sont illettrés. D'autre part, aucun système de transcription, à notre connaissance, n'a encore été composé pour leur langue. Nous avons cru devoir adopter l'alphabet usité depuis près de trois siècles pour la transcription de la langue annamite, en lui faisant subir toutefois quelques changements nécessaires. Les principaux ont été le remplacement du *đ* dit barré par le *d* ordinaire, celui de *q* et de *c* par *k*, celui de *ph* par *f*, de *o* faisant fonction de semi-voyelle par w, etc.

D'autre part, la distinction entre les voyelles longues et les voyelles brèves nous a paru, dans la langue miao-tseu, être plutôt dans les tons que dans les

sons. Ce ne sont pas les sons qui sont longs ou brefs, mais les tons qui sont bas ou hauts.

L'alphabet adopté comprend les voyelles et les consonnes suivantes rangées en cet ordre :

a, à, b, ch, d, dh, e, è, f, g, h, i, y, j, k, kh, l, m, n, ng (ngh), nh, o, ò, ơ, p, ph, r, s, sh, t, th, ts, tsh, tx, txh, u, ư, v, w, x, xh, z, zr.

Voyelles.

a se prononce comme *a* français dans *plat, là, Paris.*

à est un élément vocalique très bref qui est employé, comme en annamite, dans les diphtongues *àu, ày*, où il a un son sensiblement différent (voir *Diphtongues*).

e, comme *è* ouvert français, ne se rencontre qu'une fois en miao-tseu comme finale : *tsi mwà e, tsi pầu e* ; dans tous les autres cas, il est suivi de *ng* : *hèng, plèng.*

i, comme en français : *li, plî.*

o ouvert ne se rencontre que dans deux cas : 1° *nasalisé* et suivi de *ng* ; il a alors à peu près la valeur du français *on* : *mblòng, mlong* ; 2° après *a* : *pào, ndrào* ; il est alors très bref.

ò, comme *o*, *au* français : *kò, dồ.*

u se prononce comme *ou* français, et ne se rencontre que très rarement : *ú, su, vú, vung, txủng, pú, hú*, sont à peu près les seuls mots où il se trouve, et encore entend-on souvent *ò*.

ơ est l'*eu* ouvert français long ; il est toujours suivi de *ư*.

ư tient le milieu entre *u* français et *ư* annamite (*eu* fermé français), mais en se rapprochant plutôt de *u* français : *krư, plư, txư.*

Diphtongues.

ay est formé de *a* très bref suivi de *i* : *hay, nxhay.*

ày est un son assez variable qui rappelle *e* ouvert suivi de *i* bref, et parfois même se rapproche de *è* français dans *père* : *jầy, mblày.*

ao est formé de *a* long suivi de *o* ouvert très bref (voir ci-dessus)

au est formé de *a* très bref suivi de *u*, ou *ò* fermé : *ndàu, txàu.*

àu est formé de *eu* ouvert très bref suivi de *u* : *blầu, mbầu*

èu est formé de *è* long suivi de *u* très bref : *nhièu.*

ơư est formé de *ơ* long (*eu* ouvert) suivi de *ư* très bref (presque *u* français) : *chớư, zrớư.*

Comme on peut le voir, les diphtongues sont beaucoup moins nombreuses qu'en annamite et en tày. En revanche quelques-unes d'entre elles sont d'un emploi très fréquent, comme *ay, ao, wa, ơư.*

Consonnes.

Tous les mots de la langue miao-tseu finissent soit par des voyelles, soit par *ng*. Dans la tribu des Miao-tseu blancs, on rencontre pourtant deux ou trois mots qui finissent en *nh*. Les Miao-tseu ne peuvent pas prononcer les autres consonnes finales. Peu de langues sans doute sont aussi pauvres en finales.

ang, se prononce comme dans le français *langue*.

eng, comme dans *seringue*.

ong, comme dans *longue*.

Comme occlusives, le miao-tseu n'a pas la gutturale sonore, ni la sourde aspirée : il ne possède que la sourde et la nasale ; il possède cinq dentales, sourde, sourde aspirée, sonore, sonore aspirée et nasale ; il a les palatales sourde et nasale, celle-ci assez rare ; comme labiales, il a la sourde, la sourde aspirée (rare) et la nasale ; la sonore ne se présente qu'après *m*. Il possède en revanche toute une série de mi-occlusives sourdes, chuintantes et sifflantes, aspirées et non aspirées. Il a deux sifflantes sourdes, l'une palatale, l'autre dentale ; les deux liquides *l* et *r* existent, mais cette dernière en composition seulement. Enfin il a deux aspirations, l'une gutturale, l'autre soufflée.

k est une gutturale sourde analogue au français *c* dans *cabinet*: *kà*, *kổ*, *krổ*, *kè*, *keng*.

g, la gutturale sonore, ne se rencontre que précédée de *ng* ; pour ne pas surcharger l'écriture, il n'est pas écrit dans ce cas (voir *ng*).

ng, *ngh* est la nasale gutturale (*ṅ*) et se prononce comme en annamite. Elle nasalise toujours la voyelle qui la précède. Devant les voyelles *e*, *i*, on écrit *ngh*: *nghi* ; devant les autres voyelles on écrit *ng*: *ngò*. Enfin devant les consonnes *l*, *r*, *ng* est écrit par simplification pour *ngg*, et il faut prononcer distinctement le *g* après la nasale : *nglâu*, prononcez *ngglâu* (*ṅglâu*) ; *ngrà*, pron. *nggrà* (*ṅgrà*). Il s'agit dans ces cas, non pas de *ng* suivi des consonnes *l*, *r*, mais d'une consonne *g* précédée d'une nasalisation analogue à celle qui précède souvent *b*, *d*.

p se prononce comme le *p* français : *pa*, *pao*.

ph est le *p* français suivi d'une aspiration soufflée : *pha*, *phè*. Il se prononce comme le *ph* cochinchinois.

f se prononce comme *ph* en tonkinois ; c'est une spirante sourde bilabiale.

m se prononce comme *m* français. Il est souvent suivi de *p*, *b*, *l*, *bl* : *mblày*, *mlong*, *mpi*.

b, qui se prononce comme en français, ne se rencontre que précédé de *m*.

ch se prononce comme le *ch* annamite.

nh se prononce comme *nh* portugais ou annamite, *ñ* espagnol ; c'est la nasale palatale *gn* française.

t, *d*, *n*, sont *t*, *d*, *n*, français.

th, *dh* sont les mêmes suivis d'une légère aspiration soufflée.

j est un son assez changeant qui se prononce tantôt comme *j* allemand (*jagen*)

ou *y* anglais dans *yacht*, tantôt comme *j* français. Ce dernier son est toujours le sien quand il est précédé de *n* : *nja*, *njo*.

l se prononce comme en français.

ʒr est un son intermédiaire entre *ʒ* et *j* français, suivi d'un *r* très bref fait d'une courte vibration de la langue. Celle-ci disparaît même complètement quelquefois, et laisse le son initial seul. C'est l'ancien *r* initial miao-tseu en voie de transformation.

r, toujours après une autre consonne, est une courte vibration de la langue, articulée au même point que la consonne qui précède, soit avec la pointe de la langue quand la consonne précédente est dentale, *tra*, soit avec la racine de la langue quand cette consonne est gutturale, *ngra*. Le son est analogue à *r* roulé très bref

s se prononce comme *ch* français.

x se prononce comme *s* français.

ts se prononce comme l'anglais *ch*, français *tch*.

tsh, est le même suivi de l'aspiration soufflée (analogue au sk. *ch*) ; *ch* est la même articulation mouillée (voir ci-dessus)

tx se prononce comme l'allemand *ʒ*, français *ts*. Il est seulement suivi d'une très légère aspiration.

txh est le même suivi de l'aspiration soufflée très forte.

h est une aspiration soufflée analogue à l'*h* annamite, ou à l'*h* initial anglais. On le rencontre à l'initiale, soit devant une voyelle, *hao*, soit devant une nasale ou une liquide, *hlang*, *hnò*, *hnhang*. Dans ce cas la prononciation se rapproche du *ch* français.

kh est une aspiration gutturale analogue au χ grec moderne, ou au *ch* allemand, ou au *c'h* breton. Il se présente soit initial, *kha*, *khi*, soit précédé de *n*, *nkhâu*.

w est la semi-voyelle labiale, et se prononce comme l'anglais *w*, ou comme le français *ou* dans *oui*.

y précédant une voyelle est analogue à *y* anglais dans *yacht*, à *j* allemand dans *jagen*. Après *s*, il forme avec celle-ci un son qui se rapproche beaucoup du *ch* allemand dans *ich*, et du son pékinois que la transcription anglaise rend par *hs*. Ainsi *y* se trouve avoir deux valeurs complètement différentes, suivant qu'il précède ou qu'il suit la voyelle (voir *ay*, *ày*).

On remarquera le nombre des groupes consonantiques et en particulier la fréquence des nasales à l'initiale devant d'autres consonnes, *nda*, *ndhay*, *ntaù*, *nthè*, *mblày*, *mpl*, *mlong*, *nʒrà*, *nshò*, *nxhay*, *nkhri*, etc., et l'importance de l'aspiration *h* devant les nasales et les liquides, *hlang*, *hmâng*, *hnô*, *hnhà*.

3. — Du genre.

Dans la langue miao-tseu, comme dans toutes les autres langues monosyllabiques, les substantifs n'ont ni genre ni nombre et restent invariables.

Quelques substantifs portent en eux la désignation du sexe

jǒw, monsieur.	*nȧ*, mère, femelle.
pǒ, madame.	*vȁu*, époux.
txí, père, mâle.	*nhàng*, épouse.

Quelques autres appartiennent au genre épicène :

kǒ, moi.	*pẻ*, nous.
kào, toi.	*mẻ*, vous.
nư, lui, il, elle.	*mbáo*, eux, ils, elles.

Mais le plus souvent, le même substantif est commun à deux individus de sexe différent, et pour sa détermination précise, il faut avoir recours à un qualificatif.

leng, homme (homo).	*ngâu mbwa*, jeune truie.
leng jǒw, homme (vir).	*lȁu krȧ*, coq.
leng pǒ, femme.	*pǒ krȧ*, poule.
mè nhwa, les enfants en général.	*mè txí nèng*, poulain.
mè tǒ, les garçons.	*mè njȧy nèng*, pouliche.
mé nxhay, les filles.	*mè nhǒ dang*, veau.
tǒ nxhay, garçons et filles.	*tǒ xwa nhǒ dang*, génisse.
txí dè, chien.	*tǒ kứ tsư*, chat.
nȧ dè, chienne.	*tǒ nȧ tsư*, chatte.
krwa mbwa, verrat.	*txí màng*, chanvre mâle.
nȧ mbwa, truie.	*nȧ màng*, chanvre femelle.

Le qualificatif qui indique le genre précède toujours le substantif.

4. — De l'adjectif.

L'épithète se place après le substantif qualifié.

Chè hlǒ, une grande maison; *tri tsáo dǒw*, des vêtements blancs; *pǒ njwa* une femme veuve.

Comparatif. — 1° Supériorité. On fait suivre l'adjectif du verbe *dwa*, passer, dépasser, auquel le deuxième terme de la comparaison sert de régime direct.

Kào hnháng dwa kǒ, vous êtes plus lourd que moi (litt. : vous me dépassez en lourdeur).

Tǒ na sà dwa kào, celui-ci est plus grand que vous.

Tǒ na zròng ngȃu dwa pwá leng, il est plus beau que tout le monde.

On rencontre aussi l'adjectif suivi de *ha* ou de *tha*.

Zrồng tha, plus beau.

2° Egalité. On fait suivre l'adjectif des expressions *wa lè* ou *i jång*, qui signifient égal, pareil.

Na sà wa lè kào, na sà i jång kào, il est aussi grand que moi.

3° Infériorité. On emploie le comparatif d'égalité avec une négation.

Tô na tsi sà wa lè kào, il est moins grand que moi (litt. : pas aussi grand).

Superlatif. — On fait suivre l'adjectif des mots *hứng*, *lè*, *li*, très, le plus.

Zrồng hứng, très beau, très bon ; *krang li*, très doux au goût ; *hlồ hứng*, très grand ; *à li*, très amer.

Hứng s'emploie souvent dans le sens du comparatif ; il sert également à exprimer l'idée d'excès. Il n'y a aucun procédé pour exprimer le superlatif d'infériorité. On dit : le plus petit, et non : le moins grand.

5. — Du nombre.

Les langues monosyllabiques n'ont pas de nombres proprement dits, pas plus que de genres, comme nous venons de le voir. D'où la nécessité d'avoir recours à des expédients pour exprimer le pluriel et le singulier, comme pour déterminer le masculin et le féminin.

Certains termes ont par eux-mêmes le sens du singulier ou du pluriel.

Kô, moi ; *kào*, toi ; *nư*, lui, il, elle.

Pể, nous ; *mể*, vous ; *pång*, eux ; ils ; elles ; foule ; troupe.

Dans les autres cas, si le sens de la phrase n'est pas suffisamment clair, on emploie pour exprimer le singulier, l'adjectif numéral un.

I leng, un homme ; *twa tô*, un seul individu, un seul objet ; *twa lô xu*, un objet seulement.

La pluralité est exprimée de différentes manières :

1° Par l'emploi d'adjectifs numéraux, deux, trois, quatre, etc.

Ao leng, deux hommes ; *pè lô chè*, trois maisons ; *plàu tsi jà*, quatre ou cinq fois.

2° Par l'adjonction de certaines particules, comme :

hô si, *pwá leng*, tout, tous.	*chồng*, nombreux.
mbáo, *pång*, foule, troupe.	*chơư*, peu nombreux.
mbåu, plusieurs, beaucoup.	*pè chơư*, combien.
ndaú, beaucoup.	*tha*, plus, de plus, en plus.

3° Par répétition :

I jà i jà, chaque fois, toutes les fois ; *i hnổ i hnổ*, chaque jour, tous les jours.

6. — Numération.

La numération en miao-tseu est décimale, comme en annamite et en tây.

i, un.
ao, deux.
pê, trois.
plàu, quatre.
tsi, cinq.
trâu, six.
syang, sept.
jì, huit.
chwà, neuf.
kåu, dix.

A partir de dix, on ajoute à la dizaine les noms des unités :

kåu i, onze.
kåu ao, douze.
kåu pê, treize.
kåu chwà, dix-neuf.

Pour compter les dizaines, on les fait précéder de leurs multiplicateurs :

neng ngåu, vingt.
neng ngåu i, vingt-et-un.
pê chàu, trente.
pê chàu i, trente-et-un.
plàu chàu, quarante.
tsi chàu, cinquante.

A partir de soixante inclusivement, la dizaine *chàu* devient *chåu* jusqu'à cent exclusivement.

tràu chåu, soixante.
syang chåu, soixante-dix.
chwà chåu, quatre-vingt-dix.

A partir de cent on prend la centaine comme unité :

i pwa, cent.
i pwa i lò, cent un.
i pwa i, cent dix.
i pwa ao, cent vingt.
i pwa tsi, cent cinquante.
ao pwa, deux cents.
pê pwa, trois cents.
chwà pwa, neuf cents.

A partir de mille, on prend le mille comme unité, et ainsi de suite :

i txa, mille.
ao txa, deux mille.
i vàng, dix mille.
i njwa, cent mille.
i lèng, un million.

Il n'y a pas de termes spéciaux pour les nombres ordinaux ; on emploie les noms de nombres cardinaux :

Lò chê nhào ti jào jì lò, la maison qui est là-bas est la huitième.

Pour compter les mois on emploie les noms de nombre chinois pour les dix premiers ; le onzième est désigné sous le nom de mois du bœuf, *nhô hli*, le douzième sous celui de mois du tigre, *chô hli*.

7. — Articles et pronominaux.

Les deux principaux articles sont *tô* et *lô* ; *tô* est l'article des êtres animés, de certains instruments, etc, et *lô* est celui des choses inanimées en général.

tô Hmóng, le Miao-tseu.	*lô trông*, la montagne.
tô nèng, le cheval.	*lô chè*, la maison.
tô dè, le chien.	*lô xàng*, la caisse.
tô tra, le couteau.	*lô tèng*, la lampe.
tô hlàu, la houe.	*lô vàng*, le jardin.
tô tau, la hache.	*lô kờư*, la hotte.
tô trống, la table.	*lô plàng*, le ventre.

Les pronominaux ou particules numérales sont très nombreux et très variés.

Páo, pronominal des pierres, des mottes de terre, des paquets, des os.
Tràng, pron. des fusils, des arbalètes, des tubes.
Xố, pron. des éclairs, des flèches, des épaules.
Txô, pron des ficelles, des rubans, des ceintures, des routes.
Txày, pron. des mains, des pieds, des bras.
Kò, pron. des jambes, des pieds.
Tâu, pron. de la tête.
Kháo, pron. des trous, des ouvertures, des portes, des bouches, des oreilles.
Txí, pron. des fruits.
Txí, pron. des nez.
Hàu, pron. du front, des bases.
Phang, pron. des joues, des tempes.
Dí, *ndí*, pron. des doigts, des orteils, des livres.
Fứ, pron. de la barbe.
Nxhwa, pron. des mousses, des barbes de maïs.
Pơư, pron. des tas, des amas.
Tó, pron. des rouleaux de toile, de papier.
Chàng, pron. des vers.
Kang, pron. des insectes.
Chàu, pron. des nuages, des brouillards, des ténèbres.
Tsi, pron. des sommes (sommeils).
Pang, pron. des gorgées.
Cha, pron. des conduits, des tuyaux.
Txàng, *chàng*, pron. des lits de camp.
Tswà, pron. des machines, des couleurs.
Pâu, pron. des bracelets.
Kâu, pron. des pendants d'oreilles, des becs, des défenses.
Châu, pron. des torches.

Plâu, pron. des cheveux, des poils.
Ndang, pron. des charges.
Kào, pron. des accès, des tempêtes, des averses.
Krào, pron. des tubercules, ignames, rhizomes, patates.
Hmang, pron. des lianes, des plantes grimpantes.
Chàng, pron. des troncs, des cous, des mollets, des bras.
Dày, pron des papiers, des couvertures, des nattes, des tabliers, des planches.
Fòng, pron. des livres
Tàu, pron. des poignées, des pincées.
Plà, *plwà*, pron. des repas.
Txừ, pron. des bâtonnets (paire).
Ngơừ, pron. des paires, des couples.
Txỏ, pron. des pincées.
Chao, *txóng*, pron. des fleurs, des touffes, des poignées.
Tràu, pron. des ongles, des griffes.
Kảu, pron. des parapluies, des chapeaux, etc., etc...

8. — Pronoms personnels et possessifs.

Les pronoms personnels, invariables comme tous les autres mots, sont différents suivants le nombre.

	Singulier	Pluriel
1re personne :	*Kò*, je, moi.	*Pê*, nous.
2e —	*Kào*, tu, toi.	*Mê*, vous.
3e —	*Nư*, *nè*, il, elle, lui.	*Mbao*, ils, elles, eux.

Il n'y a pas d'adjectif possessif à proprement parler, et on se contente de placer le mot désignant l'objet possédé immédiatement après le pronom personnel.
Kò chè, ma maison ; *kào là*, ton champ ; *nư mbwa*, son cochon ; *pê mblê*, notre riz ; *mê pào-kư*, votre maïs.

On forme une sorte de pronom possessif en faisant suivre les pronoms personnels des mots *lè*, *li*, *ti*, *lwa* qui servent à remplacer l'objet possédé quand celui-ci n'est pas exprimé.

Kò lè, *kò li*, *kò ti*, le mien.
Kào lè, *kào li*, *kào ti*, le tien.
Nư lè, *nư li*, *nư ti*, le sien.

9. — Pronoms démonstratifs et interrogatifs.

Ceci, cela, celui-ci, celle-ci, celui-là, celle-là, s'expriment par *na*, *tào*, *tảo* et *tỉ*.

Tò na, ceci, celui-ci, celle-ci.
Tò tào (*tảo*, *tỉ*), cela, celui-là, celle-là.

Tsi jào tô jờư na, jào tô pố tảo, tô pố ti, ce n'est pas cet homme-ci, c'est cette femme-là.

Jà na, cette fois; *lô chè tào, lô chè ti*, cette maison-là.

Qui, quel, interrogatifs pour les personnes se rendent par *tứ tư, tô tư, leng tư*.

Tứ tư, tô tư, leng tư twà? qui est arrivé? quel est l'individu qui vient d'arriver?

Leng tư lá? leng tư chè? le champ de qui? la maison de qui? à qui appartient de champ? à qui appartient cette maison?

Que, quel, interrogatifs pour les choses s'expriment par *tô tư, tô tsi, dang tsi, chi*.

Kào xáng tô tư? lequel des objets voulez-vous prendre?

Nư wa tô tsi, wa dang tsi? qu'est-ce qu'il fait?

Kào mô wa chi? qu'est-ce que vous allez faire?

10. — Du verbe.

Les verbes miao-tseu n'ont par eux-mêmes ni temps, ni modes, ni genres, ni nombres, ni personnes. On y supplée quand le sens de la phrase l'exige, par des spécificatifs juxtaposés au verbe.

Nombre et personne. Le nombre et la personne sont indiqués par le sujet.

Kô nào máo, je mange du riz; *kào hâu dề*, vous buvez de l'eau.

Temps. Trois particules spéciales indiquent les trois temps principaux: le présent, le passé, le futur.

Cheng wa, je travaille; *cha wa*, je travaillerai; *wa lờư*, j'ai travaillé.

Les particules *cheng*, marque du présent, et *cha*, marque du futur, se placent avant le verbe; la particule *lờư*, marque du passé, se place après le verbe.

11. — Quelques prépositions et adverbes.

Châu, txâu, txwà,. assez.
Chề, sous, dessous
Chông, en grand nombre.
Chơư, en petit nombre.
Chwà, mutuellement.
Ha, tha, plus, de plus, en plus, encore, aussi.
Hầu, dans, dedans.
Hô si, tang hô si, tout, absolument tout.
I nji, mè nji, un peu, très peu.
I si i si, à chaque instant.
Jào, oui, *tsi jào*, non.

Jè, ti, ngàu, après, auprès.
Khá na, kháy na, kháo na, ici.
Kháo tư? où ?
Lè, seulement, après.
Lớư, déjà.
Mảng mảng, doucement, lentement.
Ndầu, mbầu, beaucoup.
Ndề, dề, loin.
Ndrảng, en aval.
Ndrwa hnó, pendant le jour, dans la journée.
Ndrwa ndrang, au milieu.
Nhi na, chê na, maintenant, actuellement.
Nzồ, de bonne heure, tard.
Pẻ, en amont, en haut.
Pè chơư? pồ chơư? combien ?
Sàu, sur, dessus, au-dessus.
Sáy, vite.
Si, i xư, si sư, comme, semblable, également.
Tà, vraiment, sincèrement.
Tào ndê, devant, en avant, par devant.
Tào krang, en arrière, par derrière.
Tào ỏ, pwa tào ỏ, là-bas, loin là-bas.
Thau tư? quand ?
Tháu ndê, autrefois, auparavant, jadis.
Tsi táu, pas encore.
Tứ, aussi, également.
Txi, jusque.
Wa chàng? comment ? *wa lè chàng?* pourquoi ?
Wa lè, comme cela ; *wa lè na*, comme ceci.
Wa kè, ensemble.
Wa ndê, d'abord.

12. — Construction de la phrase.

Les règles de construction sont très simples. En général le sujet se place avant le verbe, et le régime après le verbe. Le régime du substantif se place avant celui-ci, mais l'adjectif épithète se place après le substantif qualifié. Les prépositions se placent avant le nom qu'elles régissent ; les adverbes se placent après le verbe qu'ils déterminent ; toutefois les expressions marquant le temps se placent avant celui-ci. Les propositions subordonnées, considérées comme des épithètes de l'antécédent, se placent immédiatement après celui-ci.

Termes oubliés dans le corps de l'ouvrage (1).

chi cha. Confier.

wa chèng chèng. Témoigner ; être témoin.

wa chông zrèng. Même sens.

jièng tê. Ciel ; l'autre monde.

dang tê. Même sens.

jiang tê. Terre ; ce monde, (par opposition au ciel).

neng tê. Même sens.

lèng. Reconnaître.

fang sinh trảo lồ. Renaître, ressusciter.

chạ nhảo. Même sens.

fang hồ sơứ. Déluge.

fang hồ tsi tàu sơứ. Avant le déluge.

theng chứ. Seigneur du ciel ; Dieu.

ndồ chứ chứ làu. Même sens (sens païen).

dơư txồi. Délier, pardonner les péchés ; confession.

chao txồi. Même sens.

thảo txồi. Demander pardon ; se confesser.

mlảo. (*Hmống*). Miao-tseu. (J'ai demandé aux Miao-tseu l'origine de leur nom. Ils n'ont répondu que *Miào* est une prononciation défectueuse de *Mlảo*. *Mlảo* et *Hmống* auraient d'après eux la même signification. Les Chinois ne pouvant pas prononcer *Mlảo*, ont pris l'habitude de les appeler *Miào*. De là l'origine du mot annamite Mèo).

---

(1) L'auteur n'ayant pu, pour cause d'absence, corriger lui-même les épreuves de ce Dictionnaire, prie les lecteurs de bien vouloir consulter la table des *errata* placée à la fin du volume.

Il lui est particulièrement agréable d'exprimer ici ses vifs remerciements à Monsieur Maspero, professeur de chinois à l'Ecole Française d'Extrême-Orient, pour l'aide très précieuse qu'il lui a apportée, en voulant bien assumer la tâche ingrate de surveiller l'impression de cet ouvrage.

DICTIONNAIRE
MIAO-TSEU-FRANÇAIS

A

a. Faire ; travailler (rare, usité dans les chants seulement.) Cf. *wa*.

a-já. Interjection désignant la colère, l'impatience, le mécontentement, le mépris, le refus, l'indignation.

ȧ. Clair, lumineux.
wa chí —, *wa kàng* —, éclairer, illuminer, faire clair. [SYN. *chí vô, kàng ndô*]. *Toủ trâu wa chí — mò kè*, allumer une torche pour éclairer la marche.

á. (*Lò*). Verre ; glace ; miroir ; carreau.
Lò — chảo, lò chảo —, glace ; miroir. *Lò — hỏ*, petite boîte servant ordinairement de tabatière aux indigènes, et munie d'une glace à l'intérieur. *Sày* —, se mirer dans une glace. *Khảo trồng xảo* —, porte vitrée. *Khảo lảng xang jêng xảo* —, fenêtre vitrée. *Ndhao — trâu mè si hớư*, poser un verre de montre.

á. Terre. V. *ảng*.
— *lwà*, argile. *Lò háng* —, *lò hớư* —, bourbier, flaque d'eau, mare. *Pớư* —, espèce de roseau qui croît dans les bourbiers.

á-hiu. Terme usité pour appeler les porcs.

à. Amer.
— —, — — *li*, — — *lê*, — — *hửng*, très amer. *Njwa* —, pousses de bambou amères. *Syong* —, espèce de bambou. *Zrầu* —, sorte de pissenlit (Taraxacum corniculatum). *Txí pô* —, espèce de mûre sauvage amère. (Ce terme s'ajoute à un grand nombre de noms de plantes, de fruits.)

ȧ. Réponse de mécontentement, de colère.

ang. (*Lò*). [Ch. 鞍 *ngàn*]. Selle.
Lò — nèng, selle de cheval. *Lò — ndòng*, selle en bois. *Lò — tớư nhỏ tử*, selle en cuir de buffle.

ảng. Terre ; boue, fange, bourbe.
Páo —, motte de terre. *Lầy pảo* —, lancer une motte de terre. *Lô* —, souillé, taché, sali par la boue ; crotté. *Lò — hò si*, tout couvert de

boue. *Tri tsáo lò — mè nji*, vêtements un peu salis par la boue. *Khơư —*, *njơư —*, creuser la terre. *— lwa tò plê*, la terre est fendillée, gercée, crevassée. *Hlàu —*, s'enfoncer dans la terre ; s'envaser. *Hnô na wa tê tri tàn chang ndrào njè — hừng*, aujourd'hui on ne peut pas travailler dans les raies, les racines des herbes sont trop détrempées par la boue. *Dê mwà kwa — hừng*, l'eau est toute bourbeuse. *Mwà ndi tơư nja — tsi lwả*, en enfonçant les orteils dans la terre on ne glisse pas.

anh. (*Lò*). Selle.
Lò — nèng, selle de cheval.

ao. Deux.
I, —, pè, un, deux, trois. *Kàu —*, douze. *Neng ngàu —*, vingt deux. *I pwa — lò*, cent deux. *I pwa —*, cent vingt. *— jàng*, deux espèces. *— hmông*, deux hommes. *— hli*, deux mois. *— syong*, deux ans. *— lò txà*, deux piastres. *— hnô*, deux jours. *— jà*, deux fois. *— tô nả txi*, les deux époux, le père et la mère, le mâle et la femelle. *— txày tê*, les deux mains. *— txày tơư*, les deux pieds. *Xa —*, le deuxième jour du mois. *— lô si hởư*, deux heures. *— ki*, deux kilos ; deux livres.

ao. *(Tò)*. Canard. (Miao-tseu blancs.) V. *ô*.

ao. Faire, travailler. (Miao-tseu blancs).

áo. Enflé, gonflé, tumescent, ballonné.
— chàng dang, *— txà*, gros cou, goitre. *Lò plang — hồ si*, le ventre est tout ballonné. *Kồ tơư —*, le pied est enflé. *I chè — hồ si*, tout le corps est enflé. *— tsi — ?* est-ce enflé oui ou non ? *— khảo tư ?* où est l'enflure ? *Mào — chè*, béribéri.

àu. Cri employé pour diriger les chiens.
—!—! cri pour les appeler. *— jì!* cri pour les chasser.

CH

(Chercher à *ts*, *tx*, les mots qu'on ne trouvera pas à *ch*.)

cha. Marque du futur.
— *ao pè hnô*, dans deux ou trois jours. — *hnô pwâ*, dans plusieurs jours. *Mång mång — wa*, attendez, je vais le faire.

cha. Cacher ; réserver ; laisser.
Khơứ —, mettre en sûreté, en réserve. *Zrẫy* —, cacher. *Sê* —, acheter à crédit. *Chậu dể* —, faire macérer, rouir dans l'eau. *Vồ* —, *mbồ* —, couvrir pour dérober à la vue. *Chao* —, mettre de coté, en réserve. *Ngån* —, se cacher.

cha. Conduit ; conduite ; tuyau.
— *dể*, conduite d'eau. — *ndòng*, conduite en bois. — *syong*, conduite en bambou. — *txwa*, — *jang thẻ*, conduite en plomb, en fer blanc. — *thi chè*, gouttière. — *dể tô*, la conduite d'eau est coupée, a cessé de couler. — *chơứ*, conduite de l'alambic.

cha.
Khâu —, donner un coup avec les articulations des doigts. — *tåu hån*, donner, heurter de la tête.

cha. V. *châu, 2°) châu-cha*.

cha-lê. Comme cela ; assez ; suffisant ; manière polie de refuser, ou plutôt de remercier, car un bon Miao-tseu ne refuse jamais.
— *lò ma*, même sens.

chá. *(Tò)*. Membre viril.

chá. (*txá*). Nouveau ; printemps.
Nào —, fêter le premier de l'an. *Ndồ* —, renouveau de l'année ; printemps. *Dha* —, danses accompagnées de jeux à l'occasion du premier de l'an. *Mbwa* —, le porc que l'on tue au premier de l'an. *Ngrà — swá ndáu, nào tsi tång*, il en reste beaucoup de la viande du premier jour de l'an, on n'a pas tout mangé. (Les Miao-tseu ne suivent aucun ordre pour solenniser le renouveau de l'année ; la fin de la moisson est pour eux la fin de l'année, et ils fêtent le nouvel an aussitôt, séparément, famille par famille.)

chả. V. *Vư — phì*.

chạ. Bêtes, bétail ; animaux sauvages.
— *txồ*, — *krồ*, bétail, animaux sauvages. *Mwà — txồ nhà txà*, avoir du bétail et de l'argent. *Mwà — tsi mwà chứ mô sày*, avoir des bêtes et personne pour les garder. *Mwà — txồ ndròng ndư, nshång ndư*, posséder de grands troupeaux (mot à mot : qui font beaucoup de bruit.)

chạ. *(Tò)*. Pince ; tenaille.
Mwa tò — mwa, prendre avec une tenaille.

chạ. Cire.
— *mồ*, cire d'abeilles sauvages. — *ndang*, cire d'abeilles domestiques. *Chứ* —, bougie. *Tơừ chứ*

—, allumer la bougie. *Tsi mwa — wa ndràng tá*, je n'ai pas de cire pour faire des raies à ma robe. (Les jupes des femmes sont ornées de raies teintes à la cire et au fer chaud.)

chạ. Vivant ; encore en vie.
Tsi — tsi ndi lơư, il ne vit plus, il ne bouge plus. *Tơư —*, il y a du feu. *Tơư tsi —*, le feu s'est éteint.

chay. Barrer.
— dế, táng —, barrer un cours d'eau. *— njé*, faire un barrage pour prendre les poissons.

chày. A califourchon.
— nèng, à cheval ; aller à cheval. *— nhỏ*, à califourchon sur un buffle ; jeu de saute-mouton. *Kỏ — kảo, kảo tri kỏ*, je monte sur votre dos, portez-moi. *Tsi pẩu — nèng*, ne pas savoir monter à cheval. *Tsi ngang — nèng*, selle de cheval. *Kè —*, embranchement de routes. Cf. *kè tswả ; kè fày*.

chang. (*Tỏ*), tronc d'arbre ; arbre coupé.
— ndông, tronc d'arbre. *Tỏ dế mwà — tsi mwà ? tsi mwà — hlang tsi tàu dế*, y a-t-il un tronc (formant pont) sur l'arroyo ? s'il n'y en a pas, on ne pourra pas le traverser. *— ndông khwa ; sứ —*, tronc desséché et dépouillé de branches. *Txá — ndông*, couper un tronc d'arbre. *Tỏ — dou*, rouleau en bois pour le chanvre, le fil, la toile.

chang. Conduire, mener.
— mỏ, conduire. *Twa tè — mỏ*, conduire par la main. *Kảo — kỏ mỏ khảo tư ?* où me menez-vous ? — *nèng*, conduire un cheval par la bride. *—nhổ mỏ nào zrẩu*, mener le buffle paître. *— mỏ, — lỏ*, conduire, ramener. *— nèng mỏ hẩu dế*, mener le cheval à l'abreuvoir. *— neng di mwa*, conduire un aveugle.

chang. Avoir mal ; souffrir.
— kứ, mal des os. *— cheng*, mal aux veines ; varices ; phlébite.

chang.
Pàng hổ —, légumineuse à fleurs jaunes qui s'ouvrent aux semailles du maïs.

chang-hầu. [Ch. 掌 候 *tchàng-heoú*]. En charge ; fonctionnaire en charge.
Wa —, être en charge, en parlant d'un fonctionnaire. *Tsi wa — tha, pổng kông pwá nzỏ lơư*, il n'est plus en charge, il y a longtemps qu'on l'a cassé. Cf. *hầu*.

cháng. Semence, espèce ; germe.
Nông —, germe, semence. Cf. *nông chỉ*. *Nòng krẩu nông —*, semence. *Tswả jảng tswả — mwả hỏ si*, il y a toute espèce de médicaments. *Nwa tè dáo chwà, tsi mwa neng nông neng —*, la terre était nue et il n'y avait pas de trace de l'espèce humaine, litt. : il n'y en avait pas le germe. (Commencement du chant de la création de l'homme.)

cháng. Sur, au-dessus ; lever, dresser.
— tẩu hàu, lever la tête. *— mi*, seins pleins qui se dressent. *— njè nông*, dresser les oreilles pour écouter. *— ndổ*, au ciel, en l'air, dans le ciel. *— chàng jòng*, mettre à la voile, larguer la voile. *— lí-cháng*, élire un maire.

cháng. V. *li-cháng, sáo-fả.*

cháng. (*chảng, tsáng*). Parler, causer. Cf. *kảng, thảng.*
Kào tsi —, ne parlez pas, ne dites rien. — *pể*, — *wa si*, causerie joyeuse, amusante ; raconter des histoires. — *chéng*, qui répond toujours ; entêté ; parler vite. — *thàu*, — *thờư*, querelleur, disputeur.

chàng. Quoi ? comment ? pourquoi ?
Wa —? même sens. *Kào ha wa* —? que dites-vous ? *Kào mào wa* — ? comment souffrez-vous ? *Wa* — *kao krwà?* pourquoi pleurez-vous ? *Vl wa* — *nư mblwà kào nhà ?* pourquoi vous a-t-il infligé une amende ? *Wa* — *kào tsi nông kồ ha kha ?* pourquoi n'écoutez vous pas mes conseils ? *Wa* — *wa tàu ?* comment peut-on faire ? *Wa* — *mô tàu ?* comment peut-on aller ? *Kao wa* — *kào wa*, vous ferez comme vous voudrez.

cháng. Numérale.
— *dang*, le cou. — *ndông*, tronc d'arbre. *Páo txhàng dày chàng* —, un os m'est resté dans le gosier. *Aó* — *dang*, cou enflé, goitre. — *mblàng*, avant-bras. — *hlâu*, mollet. — *pwà chề*, cloison de la maison. — *tơư*, bois de chauffage, bûche. *Tri* — *tờư*, porter une charge de bois sur le dos. *Kwá chwa* — *plàng*, fille enceinte.

chàng.
Tư sư phlào — *fư*, le lettré sait tout.

chàng.
— *là*, talus de rizière. *Lwá* — *là*, désherber ces talus. *Twá* — *là*, les refaire, les réparer.

chàng. (*txàng*). [Ch. 牀 *tch'ouàng*]. Lit, chambre à coucher.
— *pư*, même sens. *Nhào hầu* —, dans la chambre.

chàng-mwa. Rougir ; avoir honte.
Cf. *txàng.*
Tsi pâu —, qui ne sait pas rougir ; qui a perdu toute pudeur. *Wa lê* — *hừng*, il est très honteux d'agir ainsi.

chàng. (*Tô*). Ver.
Tô — *nàng*, ver de terre, lombric. *Mào plàng* —, avoir des vers intestinaux. *Tswà plàng* —, remède contre les vers, santonine. *Dáo* —, nu comme un ver, déshabillé, dénudé. (Cf. *dào chwà*).

chàng.
Tò nàng —, lézard.

chàng.
— *ta*, — *tá*, tracer une raie ; raies de la jupe.

chàng. (*Tô*). Racine.
1°) *Chêng* —, maîtresse racine ; grandes racines. *Mê* —, radicelles, radicules. *Lwá* — ; *njâu* —, pousser des racines. *Thrô* —, arracher les racines. *Txá* —, couper les racines. — *ndông*, racines des arbres.
2° Fig). Source, racine d'une affaire. *Nô ti* —, prendre des renseignements à la source. *Tsi nô ti* — *tsi pẩu hồ si*, si l'on ne va pas à la source de l'affaire, on n'en saura pas le fin mot. *Neng* —, ancêtres, aïeux (litt. : l'homme racine de la race). *Ti kồ* —, mes ancêtres (Cf. *ti kồ nô*). *Ndổ* —, *ndổ* — *vồng*, horizon (litt. racine du ciel).

chảng. [Ch. 帳 *tchâng*].
Vì —, moustiquaire. *Tsi mwà vì* —, *tò jồng tổ hèng hừng, pứ tsi thể*, quand on n'a pas de moustiquaire, les moustiques piquent beaucoup et empêchent de dormir.

chảng. [Ch. 戰 *tchán*]. Se battre, batailler, être en guerre ; résister à l'ordre d'un supérieur.
Wa — *hồ*, se révolter ; entrer en rébellion. *Pwa leng wa* — *hồ*, tout le monde est en révolte. *Ndơừ vinh* —, récits de guerre ; mémoires sur la guerre ; histoire militaire. *Ndàu* —, se battre, lutter.

chảng. [Ch. 暫 *tchán*]. Moment ; instant.
I —, un moment, un instant. *I* — *tha txổ*, on arrivera dans un instant. *Tào i* —, attendre un moment. *Mô i* — *tráo lố*, je serai de retour dans moment. *I* — *lề nào*, on ne mangera que dans un instant.

chảng. [Ch. 站 *tchán*]. Rester tranquille, immobile.
Mwa — *tsi kwà ndi, tsi kwà wa jô*, condamner à l'immobilité, sans bouger, sans remuer. — — ! terme employé pour calmer les chevaux qui ne restent pas tranquilles.

chảng-fòng. [Ch. 帳 篷 *tchâng-p'ông*]. Voile (de bateau).
Cháng—, mettre à la voile ; larguer la voile. *Chề* —, tente en toile.

chảng-ka. Lacets ; zigzags.
Kè —, chemin en lacets, en zigzags. *Njề tào mwà kè mô lề tàn*, il faut des chemins en lacets pour pouvoir monter sur les montagnes.

chảng-si.
Kwa —, espèce de condiment indigène. *Trâu kwa* —, tremper les aliments dans ce condiment.

chao. [Ch. 著 *tchào* ?]. Verbe qui prend un grand nombre de sens, selon le sens des phrases dans la composition desquelles il entre.

1°) Poser ; déposer ; placer.
— *khảy tàu*, vous pouvez déposer cet objet ici. — *kháo tư* ? où l'avez-vous déposé ? — *njề*, poser un objet debout. — *phèng*, poser un objet appuyé contre ou appliqué à quelque chose. — *khồ*, — *khồ ndang*, poser un objet par terre, allongé. — *pể tề*, déposer par terre. — *sâu trồng*, poser sur la table. — *tề*, laisser pendre les mains le long du corps. *Nhào* — *tơư*, laisser pendre les pieds quand on est assis. — *mề njî*, ôter, diminuer un peu. — *mô*, — *xi*, emporter, emmener, conduire, escorter. — *mô kè*, emporter en route. — *pầu chàng dang*, porter des colliers. — *pầu chàng mblang*, porter des bracelets. — *kầu kháo njè*, porter des pendants d'oreille. — *sề*, verser, livrer l'impôt. — *trâu*, donner ; livrer à. — *chể*, délaisser ; rejeter ; abandonner.

2°) Lâcher ; relâcher ; mettre en liberté.
— *nèng*, — *nhổ*, — *krà*, mettre les chevaux, les buffles, les poules en liberté. — *nư mô nư*, laissez-le donc partir où il voudra. — *tàng*, abandonner ; rejeter. — *ndổ*, s'occuper d'une affaire. — *pang*, respirer. — *pàu*, faire entendre des bruits incongrus. — *jì*, uriner. — *krwá*, aller à la selle.

chao. Touffe, poignée.
I — krào, une touffe de tubercules. *I — hmang*, une touffe de lianes. *I — mblê*. une poignée de blé. *I — zràu*, une poignée de légumes.

chao-nxhwa. Mousse.
— jể, mousse des pierres. *— ndòng*, mousse des arbres.

chao. Espèce de gros bambou sans épines.
Syong —, bambou sans épines. *Syong — chứ*, autre espèce de bambou.

chao-na. Figuier des pagodes.

cháo. (*tsáo*). Difficile.
— hứng, très difficile. *Kơứ lồ hmông — li*, il est très difficile d'apprendre la langue miao-tseu. *Wa — hứng*, difficile à faire.

cháo. [Ch. 找 *tchào*]. Chercher.
Mò —, aller chercher.

cháo. Morceau.
I —, un morceau ; une bouchée. [SYN. *i thòng*]. *Kào mwa i — tràu kồ*, donnez-moi un morceau.

cháo. (*tsiáo*). Etre piqué par; enfiler.
Khàu pó — kồ kồ tơư, une épine m'a piqué au pied. *Mwa lè xò — mè kòng*, enfiler du fil dans une aiguille.

cháo.
— pàng, une fleur. *Dề —*, cueillir une fleur. *— chứ krang krang*, fleur odoriférante. *Mwa i — tràu kồ*. donnez-moi une fleur. *— ndi*, balsamine. *— swá*, rose.

chào.
Njò — txồ, penser ; se souvenir ; réfléchir.

chào. Terme désignant le renflement, le gonflement.
— ndòng, tronc d'arbre renflé au milieu. *— pang*, larynx. *Lồ — pang*, goitre ; gros cou. *— máo*, (*lồ*). pointe, sommet du casque, du chapeau.
2°) —, (*lồ*). Verrue.
— tơư, verrue aux mains ; *tề —*, verrue aux pieds. *Ki —*, prendre des verrues par le contact d'une autre personne qui en a. *Hlày —*, couper une verrue.

chào. (*txào*). [Ch. 椒 *tsiāo*]. Piment.
Kwa —, condiment composé de sel et de piment. *Há —*, poivre, piment. *Há — nji hứng*, le poivre a une odeur très piquante. *Fư —*, [Ch. 胡 椒 *hoû-ts'iao*], poivre. *— txi lư*, aubergine ; tomate.

chào. Planter ; repiquer.
— ndòng, planter un arbre. *Njơư kháo — ndòng*, creuser un trou pour planter un arbre. *— mblê*, repiquer le riz. *— nzò*, repiquer de bonne heure, tôt. *— li*, repiquer tard. *— mblê tsi táu táng*, n'avoir pas fini de repiquer le riz. *Mò ndráng là — mblê*, descendre aux rizières pour le repiquage.

chào.
Xư —, cire à cacheter.

chào.
Ðày —, s'accoupler (animaux.)

chào. (*Lồ*). Truble ; trouble ; épuisette.
Lồ — jớư njề, la truble sert à ramasser les poissons. *Ha —*, tresser une truble.

chào. Nœud.
Wa —, faire un nœud. *Ji — hầu*, faire le chignon.

chào-chày. Régulier ; selon l'ordre ; qui observe la politesse, les coutumes, les lois. V. *chày*.

chào-htư. Cervelle.
— *hàu*, même sens. — *nhỏ*, cervelle de bœuf.

chào-tsi. (*tsào-tsi*). [Ch. 交趾 *Kiāo-tchè*]. Annamite.
Ha lồ — parler la langue annamite. — *jin*, tabac annamite (pour la pipe à eau.) *Tò — pể txí hứng*, les Annamites sont très menteurs.

chảo. Avertir ; prévenir.
— *pể xềng*, avertir le peuple. — *thông*, avertir tout le monde.

chảo.
— *kứ ti*, membres d'une même famille ; liés par des liens de parenté. *Tsi jào — kứ ti*, ils ne sont pas parents.

chảo. [Ch. 照 *tchảo*]. 1°) Eclairer ; illuminer.
Lò — á, lò á —, glace, miroir. *Lò tèng* —, verre de lampe. *Lò — jềng*, lunettes. *Mwa châu* —, éclairer avec une torche. *Lò hò* —, loupe ; verre grossissant.
2°) Viser. || SYN. *jờư*.
Chơư —, attendre l'arme au pied, l'arme chargée.

chảo. Poids de dix livres ; dix kilos.
I —, dix livres. *Ao, pể* —, vingt, trente livres. *Chwa* —, quatre-vingt-dix livres. *Mwa i — xư, tsi hnháng*, il n'y a que dix livres, ce n'est pas lourd.

chảo. (*chơư*). Courbe ; qui fait un détour.
Kè na njàng, kè tào — hứng, ce chemin-ci va tout droit, mais l'autre fait de grands détours. *Tò nhỏ — kồ*, buffle dont les cornes sont retournées en arrière.

chảo-txứ. (*Lò*). [Ch. 轎子 *kiāo-tseù*]. Palanquin, chaise à porteurs.
Nà rồ mò —, le mandarin va en chaise.

chày.
Lò mè trông —, petite porte ; porte secondaire, de service. *Khri mè trông — pổ kè*, ouvrir la porte pour voir clair.

chây. Politesse, civilités, urbanités, savoir-vivre.
Kè —, — *tang*, même sens. *Mwà* —, poli, bien élevé ; *tsi mwà* —, impoli ; incivil ; grossier. *Pầu kè* —, qui sait vivre ; *tsi pầu kè* —, mal élevé. *Wa pwà* —, manquer aux règles de la politesse. *Tsi chào* —, qui pèche contre l'ordre, contre la règle, contre la loi. *Pầu — wa ndổ wa tè*, très poli, qui se trouve partout à sa place, qui peut représenter partout (litt. au ciel et sur la terre).

chày.
Wa — hứng, mépriser.

chảy. (*tsày*).
Krang —, menton. *Pwá* —, mâchoire. *Pwá — hnà*, gencives.

châu. Noir, obscur ; nuit, ténèbres.
1°) — *ndổ*, — *ndơư*, — *ndi*, nuit, ténèbres. *I hnổ — ndổ*, du matin au soir ; toute la journée. — *ndổ lơứ*, il fait déjà nuit, sombre. — *ndổ tsi pổ kè mò*, la nuit on ne voit pas le chemin. — *ndổ tsi pổ kè*, il fait sombre, je ne vois pas clair. *Txổ chè tsi táu*

— *ndô*, il ne fera pas encore nuit quand vous arriverez à la maison.

2°) *Ndô* —, hiver. *Ndô — hnô lô*, en hiver le jour est court. *Ndô — nao húrng*, il fait très froid en hiver. *Ndô — lô mbô*, l'hiver il tombe de la neige.

châu. (*tsâu*).

1°) — *fwa*, — *hwa*, nuages ; brouillard, crachin. *Ndô mwa — fwa húrng*, le ciel est tout brumeux. — *hwa vô lô trông*, le brouillard couvre la montagne. *Tai ki na mwà — fwa, tang hnô sáng ndô*, ce matin il y avait du brouillard, à midi il faisait grand soleil.

2°) — *kháo mwa*, yeux troubles, vue confuse. — *kháo mwa, jwá châu ndô tsi pô tô tsi*, j'ai la vue trouble et je ne vois plus rien à l'approche de la nuit.

châu. Avoir sommeil.

— *jô*, avoir sommeil. *Pứ* —, endormi. — *mwa*, les yeux lourds de sommeil. *Kào — jô kào mộ pứ lô ma!* si vous avez sommeil allez vous coucher ! *Tsi táu — jô*, je n'ai pas encore sommeil. *Kô tô mè nhwa tsi ẓrông nhào, wa lê kô tsi pâu — jô*, mon enfant est malade et voilà pourquoi je n'ai pas envie de dormir. — *jầu*, engourdi. *Kô kô tơư — jầu mô tsi tàu*, mon pied est engourdi et je ne puis pas marcher. *Ao txày tê — jầu*, avoir les deux mains engourdies.

châu. (*Tô*). Hérisson.

chàu. (*Tô*). Chien. SYN. *dê*.

châu. Lamelle de bois qu'on allume pour s'éclairer ; torche, ou réunion de lamelles.

1°) *Trầu* —, *tơư* —, allumer une torche. *Pwá* —, fendre le bambou, le bois en lamelles. *Twa — trâu kô pô kè*, tenez la torche pour m'éclairer.

2°) — *cha*, pitchpin. — *cha trào húrng*, espèce de pitchpin très résineux. — *cha tsi mwà trào*, autre espèce de pitchpin très peu résineux. *Nhào sâu trông mwà — cha ndáu*, il y a beaucoup de pitchpin sur la montagne. *Mô kô ẓrông tri — cha*, aller chercher une charge de pitchpin dans la forêt. *Kô ẓrông — cha*, une forêt de pitchpin. *Pwa — cha trâu*, fendre le pitchpin en lamelles, en bûchettes pour être allumé (c'est le mode d'éclairage ordinaire des Miao-tseu à la maison). — *cha tsi chi, tsi kô, tsi mwà trào e !* le pitchpin ne brûle pas, c'est qu'il n'est pas résineux.

châu. (*chậu*). Macérer.

— *dê*, — *dê cha*, macérer dans l'eau, rouir. — *nông mblê*, faire macérer le riz de semence. — *njà*, faire macérer le riz avant de le faire cuire.

châu. (*Lô*). Genou.

Ao lô hâu —, les deux genoux. *Txô* —, s'agenouiller. *Mào lô hâu* —, avoir mal aux genoux.

châu. Dizaine, de trente à cinquante inclusivement.

Pê — trente. *Plâu* —, quarante. *Tsi*, —, cinquante. *Pê — i, pê — ao*, trente et un, trente deux. *Tsi — tsi*, cinquante cinq.

châu-tri. (*Tô*). Martinet, fouet en bambou, dont on se sert surtout pour chasser les bêtes des maisons.

Mwa — lờw krà, lờw mbwa mô ndràu zồng, prendre le martinet pour faire sortir les poules et les porcs de la maison.

chấu.
Mè nhwa —, bâtard; enfant naturel.

chàu. (*chào*).
— pang, larynx; trachée-artère. *Lô — pang*, goitre. *Pléng — tswà lô — pang*, appliquer un remède sur le goitre, mettre une couche de teinture d'iode.

chàu. (*txẫu*). [Ch. 足 *tsou*]. Assez, suffisant.
— — lô ma! assez, assez! *— lờư tsi jwa tha*, j'en ai assez, je n'en prends plus. *Tsi táu —*, pas encore assez. *I aji tha — lô*, encore un peu et cela suffira. *Nào —, nào máo —*, manger à sa suffisance, se rassasier, être rassasié; repu. *Nào — lờư*, j'ai mangé à ma faim. *Nào — lô ma, tsi wa khwa lô!* mangez bien à votre faim, ne faites pas l'étranger qui n'ose pas manger! *Nào tsi táu —, tshay plang tha*, je n'ai pas encore assez mangé, j'ai encore faim.

chàu.
Wa —, remercier, merci. *Wa kào —*, je vous remercie, je vous suis bien reconnaissant. *Wa — lô*, merci. *Tsi pẫu wa —*, ne pas savoir remercier, ingrat.

chàu. Dizaine de soixante à cent.
Tràu —, soixante. *Tràu — pê*, soixante trois. *Syang —, jí —*, soixante-dix, quatre-vingt. *Chwà —*, quatre vingt-dix. *Chwà — chwà*, quatre-vingt-dix-neuf.

chậu. (*chàu*). Faire rouir.
— dể cha, faire rouir dans l'eau.

cheng. Veine; artère.
Chẳng —, mal aux veines; varices; phlébite.

cheng.
Hlầu — xư, pic; pioche.

cheng.
— xeng, camarades; compagnons amis. V. *fong-jư*.

cheng.
Fáo —, couverture. V. *pảng*.

cheng. Marque du présent, du gérondif.
— nào, en train de manger. *— wa*, en train de travailler.

chéng. Serré.
1°) *— — hừng*, très serré, en parlant d'un lien. *Tsí — pể chơư*, ce n'est pas bien serré, c'est un peu lâche.
2°) *dể — —*, eaux très rapides; courant très fort. *Dể — — hừng, hlang tsi tàu, dể sông mô*, impossible de franchir le torrent, le courant vous emporte.
3°) *chẳng —*, parler vite, tenir tête (dans une dispute). *Ha — —, ha — fềng*, parler beaucoup; parler fort; parler sérieusement. Cf. *fềng*. *Ha tsi tsèng —*, ne savoir pas tenir tête dans une dispute.

chéng.
Plẩu sờư —, poils, cheveux qui se dressent, qui se hérissent.

chèng. (*tsàng*). Encore; de reste.
— mwà, il y a encore; il en reste.

chẻng.
Kẩu —, voûte du ciel; firmament.

chèng-chàng. Maîtresse racine; grandes racines.

chènh.
— *njà*, grain de riz décortiqué.

chè. Présenter ; offrir.
Sí —, s'offrir quelque chose mutuellement.

chê.
Pô chứ —, variété de bambou épineux.

chê. Semer ; faire les semailles.
— *mblê ndràng là*, semer le blé dans la rizière.— *zràu hầu lò vàng*, semer des légumes dans le jardin.
— *chế*, faire les semailles de sarrasin. *Tsi tấu* — *mblê*, je n'ai pas encore fait les semailles.

chê. Passé (en parlant de temps); il y a (tant de temps).
— *nủ*, l'an passé, l'année dernière.
— *ỏ*, il y a deux ans. *Pwá* — *ỏ*, il y a quelques années. — *na wa tê*, *syong na wa là* —, l'an passé j'avais fait les rizières hautes, cette année je fais les rizières basses.

chế.
— *plầu hầu*, démêler les cheveux avec les doigts.

chế. (*Lò*). Maison.
Wa—, faire, construire une maison.
Kò —, *kào* —, *nư* —, ma maison, votre maison, sa maison. *Lồ* —, entrer, pénétrer dans la maison.
Nhào hầu —, être, se trouver, demeurer à la maison, être chez soi.
Kò nả txi tsi nhào hầu—, mon père et ma mère ne sont pas à la maison, ils sont absents. *Lò* — *tsá*, maison neuve. *Lò* — *krố*, vieille maison.
Njơư kwa —, préparer l'emplacement de la maison. — *sả*, maison élevée. — *krì*, maison basse. *Kầu* —, toit de la maison. *Vồ* —, couvrir la maison. *Tsê* —, balayer la maison.
Xồ njang —, cloison de la maison.
Kố —, la maison a brûlé. *Sày* —, *jò* —, garder, surveiller la maison.
— *là*, — *tê*, cases construites dans les rizières et dans les *rai* à l'époque des travaux des champs. *Chứ* —, le maître de la maison ; patron.
— *chảng fông*, une tente (en toile.)
— *txố*, — *txớư*, maison avec des soubassements en pierre pour les colonnes. *Lò* — *krầu lơư*, la maison s'est écroulée, effondrée. *Mê nxhay trao krwá hầu* —, fille qui a eu un enfant avant son mariage.
Kào — *nhào khảo tư ?* où est votre maison ? *Trảo mò* —, *trảo lồ* —, rentrer, revenir à la maison. *Sầu kầu* —, sur le toit de la maison.
— *dang*, pagode.

chế.
— *mwa*, visage sale, malpropre. — *mwa hứng tsi pầu nzwá*, votre figure est toute sale et vous ne savez pas vous laver.

chế. Corps en général.
Mào i — *hồ sí*, j'ai mal dans tout le corps absolument. *I* — *tri tsảo*, un complet ; habillement complet.
— *tsi hồ*, avoir ses règles (femme).
Dơư —, enfanter ; mettre au monde (ne se dit pas des animaux). *Nzwá* —, se baigner ; se laver le corps.

chề. Ce terme indique le rejet, l'abandon, le délaissement.
Ndrò —, *lầy* —, *páo* —, *khơư* —, *chao* —, rejeter, abandonner, délaisser, laisser de côté, se défaire de. *Dơư* —, défaire, délier.
Ndò —, cracher, rejeter de la bouche, ne pas avaler. *Tsi* —, ne pas

abandonner; acharné. *Lầy* —, diminuer, soustraire.

chè. Maintenant. || SYN. *nhi-mo.*
Tàng —, juste en ce moment.

chè. Sarrasin ; blé noir.
Chê — pê tê, semer le sarrasin dans les défrichements. *Tê* —, champ de sarrasin. — *á*, espèce de sarrasin amer, à fleurs très petites. — *krang*, sarrasin doux, à fleurs plus grandes. — *sá lơư*, le blé noir est mûr. *Mò hláy* —, aller moissonner le sarrasin. *Chơư* —, vin de sarrasin.

chè. Pied, jambe.
1°) *Kò* — (*tô*), pied, jambe. *Kò mào kò — mò tsi tàu*, j'ai mal aux pieds, je ne peux pas marcher. *Swá* —, boiteux. — *tơư*, jambe cassée; marcher sur une jambe (jeu). *Tò nèng — tơư*, échasses. — *mbwa*, jambon. *Kháo* —, aine. — *krang*, le derrière. *Krwa* —, jarret. — *trồng*, pieds de la table, du banc. *Nja — trồng*, caler le pied de la table. *Tri — njô*, s'asseoir, une jambe croisée sur l'autre. *Kò — khong khong*, trembler sur ses jambes.
2°) — *ndông*, branche d'arbre (mot à mot, pied de l'arbre, jambe de l'arbre). *I ndơư — ndông*, un fagot. *Mwa mblòng tsi mwà* —, avoir des feuilles et pas de branches (bananier). *Txá — ndông*, couper les branches d'un arbre. *Njâu* —, *lwá* —, pousser des branches. *Ndông tơư* —, mûrier à papier. *Zrâu — krà*, périlla.

chè.
Nào mào — kào, formule de politesse après le repas. Celui qui vient de finir son repas la répète à chacun des assistants.

chè. Dessous ; sous.
— *krang*, sous. *Nhào sàu, nhào* —, au-dessus, au-dessous. — *krang trồng*, sous la table. — *krang chàng pư*, sous le lit. — *dỉ mwa*, partie inférieure de la paupière ; cils de cette partie.

chè-nông-pô. Vieillard.

chè. [Ch. 蔗 *tchê*].
Krang —, [ch. 甘蔗 *kān tchē*], canne à sucre. V. *krwá njwa.*

chè. (*tsê*). Soulever ; soupeser.
— *lô kơư kò tri*, soulevez la hotte pour que je la mette sur mon dos. — *sày hnháng tsi hnhang*, soupeser, soulever pour voir si c'est lourd ou non.

chè. [Ch. 疊 *tie* ?]. Plier.
— *tri tsáo*, plier ses effets. — *ndơư*, plier du papier ; fermer un livre.

chi. (*tsi*). Particule interrogative. (*Chi* est employé pour *tsi*, et ne s'emploie jamais que précédé du verbe *wa*, faire.)
• *Wa* — ? quoi, que faire ? Que faites-vous ? *Kào wa — kháy* ? qu'est-ce que vous faites là ? *Mò wa* — ? qu'allez-vous faire ?

chi. Rôtir ; griller.
— *ngrầy*, rôtir de la viande. — *pào kư*, griller du maïs. — *nàng*, très paresseux (mot à mot : rôtir un serpent).

chi-txư. [Ch. 錐子 *tchouēi-tseù*].
Alène, poinçon.

chí.
Tảo —, à rebours ; à l'envers. *Sày ndỡư tảo* —, lire un livre à l'envers.

chí.
— *wa*, difficile à faire. V. *cháo*.

chí. Cf. *chí-chi*.

chí.
Thứ —, brique ; terre cuite. *Lô chè thứ* —, maison en briques.

chí. Brûler ; prendre feu ; éclairer.
— *hlò*, flamber : *chàng tòư* — *hlò*, les bûches flambent. *Lò tèng tsi* —, la lampe ne brûle pas. — *mblàng*, — *vổ*, clair ; aurore ; temps clair. *Tòư trâu wa* — *vổ mò kè*, allumer des torches pour éclairer la route, la marche. — —, brillant ; poli ; qui réflète ; luisant ; verni.

chí-làu. *(Lò)*. Panier à ordures.

chi-mwa. (Ch. 芝蔴 *tchī-mà*). Sésame.
Hnáng —, sésame. *Trào* —, huile de sésame.

chi. *(Tò)*. Vésicule biliaire.

chì.
Nòng —, semence ; germe. Cf. *nòng cháng, nòng kráu*.

chi.
— *màng trang*, lampourde.

chi. [Ch. 棄 *k'í*]. Quitter, abandonner ; se défaire d'une habitude, se corriger.
— *jang jú*, abandonner l'opium. *Tswà* — *jang jú*, médicament pour faire abandonner l'opium. — *jang jú mào plang hứng, wa lè pwá leng tsi xáng* —, quand on abandonne l'opium on souffre beaucoup des entrailles, voilà pourquoi personne ne s'en corrige.

chi. (Ch. 記 *kí*). Marquer, désigner, noter.
— *ndông nhào hầu kổ ʑrồng, ao pè hnổ lè mò txá*, marquer un arbre dans la forêt, on ira l'abattre dans deux ou trois jours. — *mbè*, marquer, noter un mot, un caractère pour s'en souvenir.

chi-chi. A sa guise, de sa propre volonté.
— *wa*, agir à sa guise, faire à sa tête. — *mò*, partir de soi-même, de sa propre volonté. *Nư* — *wa*, il fait à sa guise, il n'écoute personne, il fait à sa tête. *Tsi mwà tứ tư ha, nư* — *chí mbầu tòư !* personne n'a rien dit, et voilà qu'il s'est mis en colère sans savoir pourquoi !

chiêng. [Ch. 正 *tchéng*].
— *jề*, premier mois de l'année.

chiêng [Ch. 京 *kīng*].
Pể — *tsiểng*. [Ch. 北京城 *pei king tch'eng*], capitale, résidence royale.

chiềng. De couleur jaunâtre ou rougeâtre.
Sàng —, fil de soie jaunâtre. *Tsi day* — *táng*, fiel d'ours rougeâtre.

chiềng.
Chổ —, *wa chổ* —, faible ; travail inachevé, incomplet.

chiềng.
Njè syang —, bolet granulé (comestible.)

chiơư. (*tsiơư*). [Ch. 處 *tch'oú*].
— *tè*, lieu, endroit ; contrée, pays ; localité.

chò. Cuire à l'étouffée, à la vapeur. — *máo*, faire cuire du riz à l'étouffée. *Máo* —, riz cuit à l'étouffée. *Lò chò wa máo* —, tube fermé au fond par un treillage et qui sert à cuire le riz à vapeur. *Máo — krang dwa máo lầu kầu*, le riz cuit à l'étouffée est meilleur que le riz cuit à la marmite. — *chơứ*, distiller de l'alcool.

chò. Ouvrir, avancer, présenter la main pour recevoir un objet.
— *tê jwa*, même sens. *Dễ nang* —, recevoir la pluie. — *ndrô thi chê*, recevoir les gouttes qui tombent du toit.

chò. Presser; comprimer; serrer. — *chàng dang twà*, étrangler, tordre le cou. — *pầu*, faire sortir le pus d'un abcès en pressant. *Tò* —, pressoir. — *txi*, presser des fruits pour en extraire le jus. *Tò — txi lư*, pressoir pour les citrons. — *nhồ krwa mi*, traire une vache. — *tri tsáo*, tordre des effets mouillés pour en faire sortir l'eau.

chò. Agiter, remuer.
— *tầu hầu*, branler la tête; faire un signe de tête négatif. *Nư tsi tè, nư — tầu hầu xư, wa lê kô pầu nư tsi khéng*, il n'a pas répondu, il n'a fait que branler la tête, et j'ai compris qu'il n'était pas consentant. — *chư*, agiter une clochette.

chố. *(Lò)*. Tube.
Lò — wa máo chò, tube fermé par un treillage et qui sert à cuire le riz à l'étouffée. *Lò pầu* —, treillage de ce tube. — *syong*, — *ndông*, tube en bambou, en bois.

chố. *(Tò)*. Les Mans.
Tò — wa tê, tsi wa là, les Mans font des *rai* et ne cultivent pas les rizières basses. *Tò — nhào kồ zrồng*, les Mans habitent les forêts. *Tò pồ — wa lầu ndầu*, les femmes Mans font beaucoup de broderies.

chố. *(Tò)*. Tigre.
Tò nả —, grande espèce de tigre. *Tò — là*, petite espèce. — *hli*, douzième et dernier mois de l'année; il est consacré au tigre, et s'appelle le mois du tigre. *Mò lớư* —, aller chasser le tigre. — *fùng*, tigre solitaire et vagabond très redouté. *Tơứ* —, peau de tigre. *Kầu* —, défenses du tigre, ses dents canines. *Tò — tò neng*, le tigre attaque l'homme. *Néng* —, traces du tigre, empreintes de ses pattes.

chố-chwà. Balayures, ordures, détritus. || SYN. *pláng tsầu*.

chồ. Aisselle.
Kháo —, aisselle. *Pwa kháo* —, porter sous l'aisselle; se croiser les bras, les mains sous les aisselles.

chồ. Fil de soie. V. *xồ*.
Xồ —, fil de soie. — *xồ*, aiguillée de fil. *Mwa trầu kồ ao pê — xồ kang dơứ*, donnez-moi deux ou trois aiguillées de fil de soie blanc.

chồ. Foyer où l'on fait du feu pour se chauffer; il se trouve à un bout de la maison, et la cuisine à l'autre. Dans toute maison miao-tseu il y a deux foyers, le *kháo chồ* pour se chauffer, le *kháo txó* pour faire la cuisine. *Kháo* —, même sens. *Twà nhào kháo — ndề tơứ*, asseyez-vous auprès du feu pour vous chauffer. *Fầu tơứ kháo* —, couvrir le feu

du foyer (avant de se coucher, pour le garder jusqu'au lendemain, car les allumettes sont rares). *Nhâo khâo — sèng hnô sèng hmao, lô khâo krwá trwà khây!* Il ne quitte le foyer ni le jour ni la nuit, on dirait que son derrière y est vissé !

chö. Ecraser sous le pied, damer, fouler.
— *krwá krây*, marcher dans un excrément de poule. *Kâo kô tơư chứ chứ lư lư, kâo — khâo tư?* vos pieds sentent mauvais, dans quoi avez-vous marché ? — *kê*, — *chàng là*, damer la route, les talus des rizières. — *mblê*, — *twá mblê*, décortiquer le riz ; pilon à décortiquer le riz. *Twá* —, décortiquer ; faire manœuvrer le pilon avec ses pieds. Cf. *twá mblê*. — *dê*, pilon à eau ; pilon mécanique. *Xhèng* —, soulever le pilon pour permettre de retirer le blé, le riz déjà décortiqué. *I hnô nâo ao mblê*, consommer deux mortiers de riz par jour. *Sáng* —, mettre du riz dans le mortier. *Xư* —, enlever le riz du mortier.

chö-chièng. Faible.
Wa —, travail mal fait, inachevé.

chö-sà. (*Txô-sà*). Fatigué.
— *hứng*, harassé, éreinté. — *hứng tsi xáng nào mào, xáng mô pứ xư*, je suis rompu, je n'ai pas envie de manger, mais d'aller me coucher. *Kào wa chi kào wa — wa lê?* qu'avez-vous fait pour être ainsi fatigué ? — *hứng mô tsi tàu*, je suis trop fatigué pour pouvoir marcher.

chô. [Ch. 脚 *k'iô*].
Tô xang —. [Ch. 三脚 *sân-k'iô*] trépied. *Phàng — nào mào*, table à manger.

chô.
Tô jông tsàng —, moustiques, cousins, ainsi nommés à cause des démangeaisons qu'ils causent. V. *tsàng*. *Tô jông tsàng — tổ hèng hứng pứ tsi tàu*, les moustiques piquent beaucoup et empêchent de dormir.

chông. [Ch. 衆 *tchóng*]. Beaucoup, nombreux, foule.
— — ; — — *li*, très nombreux ; multitude. *Tô mô ndrǎng kà — — hứng*, les Miao-tseu vont en foule au marché. — *tha*, plus nombreux encore. — — *wa lê tô jông*, nombreux comme les mouches, aussi nombreux que les mouches. *Tsi* —, peu nombreux.

chöng. Frapper ; bousculer.
— *tơư*, briser, casser en frappant. — *tèng tơư*, briser la lampe. — *tơư làng fư*, casser une bouteille. — *tơư lô pàng lô ndi hô si*, il a cassé toutes les assiettes et tous les bols. — *tâu hâu*, heurter de la tête ; donner un coup de tête.

chöng. Fini ; terminé. V. *tàng*.

chöng-dế. (*Tô nông*). Espèce d'oiseau qu'on apprivoise pour son langage. (Mot à mot : l'oiseau qui dit des obscénités ; il en est ainsi de tous les perroquets et pies qu'ils apprivoisent, ils ne leur apprennent que des obscénités).

chơư. Peu nombreux.
Mô pê mô chông, mô ndrǎng mô —, ceux qui remontent en amont sont nombreux, ceux qui descendent en

aval sont rares. *Mò ndâu tráo lồ —*, on a mis beaucoup de temps pour aller, mais on a été vite au retour.

chơư. Combien ? Quelle quantité ? — *jà ?* combien de fois ? — *lô si hơứ mò ?* à quelle heure partira-t-on ? *Pè —, pò —?* combien ? *Pè — hnồ ?* combien de jours ? *Pè — hmông, pè — leng ?* combien de personnes ? *Kào mwa pò — nhà ?* combien l'avez-vous acheté ? *Kào mwà pè — syong ?* quel âge (combien d'années) avez-vous ? *Tsi mwà pè —*, il n'y a pas beaucoup ; il n'y a pas tant que cela. *Pè — nhà ? pè — lô txà ?* combien de piastres ? *Ngri pè — ?* quel est le prix ? *Swá pè — ?* il reste combien ? *Swá kào ngri pè — nhà ?* je vous dois encore combien de piastres ?

chơư. [Ch. 州 *tcheoū*].
— *kàng*, tri-châu (grade mandarinal entre le chef de canton et le quan-phủ.)

chơư. Pêcher (le gros poisson au moyen d'une forte ligne et d'un gros hameçon). ‖ SYN. *nồ*.
— *njề*, faire la pêche aux poissons.

chơư. (*chảo*). Recourbé, replié.
— *njè*, avoir l'oreille repliée. — *tè*, avoir les doigts recourbés, crochus.

chơư. [Ch. 九 *kieoŭ*]. Neuvième, employé seulement dans l'expression : — *jề*, neuvième mois.

chơư. Assis; perché.
Nhào —, être assis, rester assis. *Tò nồ — sâu ndông*, l'oiseau est perché sur l'arbre. *Zráo —*, être assis ; s'asseoir pour causer. *Dề — chwà*, cascade, chute d'eau (litt. : eau assise sur un rocher). *Dề — çhwà ndrao*, bruit de cascade.
— *chảo*, attendre pour tirer, guetter, viser ; attendre l'arme au pied, chargée.

chớư. (Ch. 酒 *tsieoŭ*). Vin, alcool.
Chò —, nẓư —, distiller de l'alcool. *Fòng —, ndrwa —*, faire fermenter le riz, le maïs avant la distillation. *Lầu —, thèng —*, verser, transvaser du vin. — *dơư*, vin fort, généreux. *Xang —, txang —*, ferment pour alcool (on le broie et on le mélange à la matière que l'on veut distiller). *Mwa —, ndâu —*, acheter du vin. *I làng-fư —*, une bouteille de vin. *Vừ —*, qui a le vin mauvais ; rendu fou par l'alcool. *Hầu —*, boire du vin. *Pang kồ hầu —*, tenez-moi compagnie pour boire, aidez-moi à boire, (dans toutes les cérémonies, on doit partager la tasse d'alcool avec un de ses voisins). *Mò hầu —*, aller à une noce, à un mariage, à une cérémonie quelconque (les mots fête, assemblée, réunion, sont inconnus pour les Miao-tseu, ou plutôt, un seul mot les remplace tous, boire du vin, *hầu chớư* ; ils y vont pour cela d'ailleurs, et ils n'y font que cela). *Hầu — krầu*, se saouler *Krầu —*, tomber d'ivresse ; ivre. *Hồ mò hầu —*, inviter à une noce. *Hầu khảo — tsi mèng*, ne pas finir sa tasse de vin (tout bon buveur renverse sa tasse pour prouver qu'il l'a vidée) — *mblề*, vin de riz. — *páo-kư*, vin de maïs. — *chề*, vin de sarrasin. *Cha —*, serpentin de l'alambic.

chơir. Bananier. Banane.
Ndòng txí —, bananier. *Txí* —, banane. *Txí — krô*, bananier sauvage. *Nào txí* —, manger des bananes. *Mwà ndáu jàng txí* —, il y a plusieurs espèces de bananes. *Dè mblòng txí* —, cueillir une feuille de bananier. *Txí — txí txí*, bananier en rapport, qui donne des fruits. *Tè txí* —, éplucher une banane. *Txí — nkhàu, txí — mao, txí — dàng, txí* — [illegible], différentes espèces de bananes. *Xứ txí* —, hâter artificiellement la maturité des bananes. *I tàu txí* —, régime entier de bananes. *I thi txí* —, une portion de ce régime.

chờư. Injurier ; dire des insultes. SYN. *nthè*.
— *lwà*, insulter les gens ; les invectiver. — *chwà*, s'insulter ; s'injurier. *Kào — tứ tư ?* qui insultez-vous ?

chuông. (Ann. *chuông gà* ?)
Lô — krà, poulailler. Cf. *ngrwa*. *Kơư — krà*, fermer le poulailler. *Khri — krà*, ouvrir le poulailler.

chư. (*Lô*). Cloche, clochette, grelot.
Khao —, sonner une cloche (en tirant sur une corde). *Lô krư* —, battant de la cloche. *Lô — nèng*, clochette qu'on attache au cou des chevaux. *Tsàng — neng*, rangée de grelots que l'on met autour du cou des chevaux. *Chô* —, secouer, agiter une clochette.

chư-trì. (*chàu-trì*) (*Tô*). Martinet, fouet en bambou fendu en petites lamelles.

chứ. (Ch. 主 *tchoù*). Maître ; patron.
— *chè*, maître de la maison. *Mwà cha tsi mwà — mô sày, wa lè tò chô tò sàu trông*, avoir des bêtes et personne pour les surveiller, le tigre les prendra sur la montagne. *Nà* —, mandarin. Cf. *nà-nô*.

chứ. Se souvenir ; réfléchir ; être jaloux de.
Wa —, même sens. *Mwa — jì hứng*, homme pondéré, qui réfléchit avant d'agir. *Tsi mwa — jì*, inconsidéré ; irréfléchi, étourdi. *Twa — jì*, faire les cent pas ; se promener de long en large.

chứ. Sentir ; odeur ; qui sent.
— *krang*, qui sent bon ; bonne odeur ; odoriférant. — *nxhà*, — *hwà*, puer, sentir mauvais ; mauvaise odeur. — *lứ*, — *plwà*, qui sent la pourriture ; odeur de pourriture. — *sẻ*, odeur des aisselles, de certaines parties du corps. — *pang*, mauvaise haleine. — — *nháo nháo*, qui exhale une forte mauvaise odeur, puant. *Ngrây — lứ lơứ*, la viande sent déjà, se décompose. — *kháo tư ?* d'où vient la mauvaise odeur ? — *krwá*, odeur d'excrément. — *jì*, odeur d'urine. *Trao pàu* —, odeur de vents incongrus.

chứ.
Ndrào — nxhà, conyze.

chứ.
Hmang — krwá, pæderia.

chừ.
— *mwa*, avoir honte ; honteux ; rougir. Cf. *thừ*. — *chàng*, même sens. Cf. *txàng*.

chừ. Surveiller ; conseiller ; corriger ; reprendre ; éduquer.
Mè nhwa tsi mwà chày, tsi mwà leng —, les enfants sont impolis, il n'y a personne pour les éduquer.

hử. Bambou. || SYN. *syong*.
Syong chao —, *syong fang* —, *twa* —, *long* —, *syong long* —, *tsi pò* —, *pò — txong*, *pò — chê*, *kò* —, noms de diverses variétés de bambous.

chử.
— *njừ*, nez bouché ; rhume de cerveau. Cf. *tsơư njừ*.

chử-cha. Bougie.
Hlơừ —, allumer la bougie. — *twà lơừ*, la bougie s'est éteinte.

chử-mè. Crayon ; pinceau ; porte-plume.
— *sau ndơừ*, pinceau pour écrire. *Tsày* —, *hlá* —, tailler un crayon.

chử. V. *thông-chừ*, *thông-xừ*.

chử.
Lò lư —, pendants, boucles d'oreilles. || SYN. *kâu*.

chwa. Riz cuit ; repas. || SYN. *máo*.
Nào —, manger du riz ; prendre un repas. *Wa* —, faire cuire le riz ; préparer le repas. — *kảng*, manger (trivial). *I phwà* —, un repas. *Wa — neng*, cuisinier.

chwa. Mordre ; ronger ; prendre à belles dents, mâcher.
— *páo txháng*, ronger, grignoter un os. — *máo*, mâcher du riz. — *ngrảy*, mastiquer de la viande. *Krào* —, tubercules succulents (se dit seulement des tubercules farineux).

chwa-thơừ. Sous-chef de canton.

chwa.
Tò — pwá ndông, coin pour fendre du bois.

chwa. Figuier.
Ndòng txí —, figuier. *Txí* —, figue. *Dè txí — nào*, cueillir des figues pour les manger. *Ndòng txí — thảo*, goyavier. *Txí — thảo*, goyave.

chwa.
— *krà*, coq de bruyère.

chwa. (*cha*). Marque du futur.
Ao hnó — twà, je reviendrai dans deux jours. *I njí — lè nào*, on ne mangera que dans un instant.

chwá. (*Tò*). [Ch. 叉 *tch'a*, fourche]. Herse ; râteau.
Tò — hảy là, herse pour les rizières. *Tò — lwá tè*, râteau pour les *rai*. — *hná*, dents d'une herse.

chwá. Appeler.
— *mbwa*, appeler les porcs. — *krà*, appeler les poules.

chwá. Vent ; air.
1°). — *hlò*, grand vent, vent fort. *Pwá* —, prendre un coup de vent. — *ndrao si*, — *ndrwa tri*, — *krwà tri*, — *ndrao vư*, termes pour désigner les différents bruits du vent. — *tswà*, le vent souffle. *Mè* —, petit vent, vent faible.
2° Fig.) *Ha* —, mentir ; blaguer.

chwá. Hacher.
Tò tào —, morceau de bois qui sert de bille, de hachoir. — *zrâu nèng*, hacher l'herbe pour les chevaux. — *zrâu mbwa*, hacher des feuilles, des légumes pour les porcs.

— *syong wa chàng njang*, hacher des bambous (les battre pour les rendre plus souples) pour faire des cloisons, des treillages. — *ngrảy*, hacher de la viande, faire du hachis.

chwá-nzảy. Petite estrade placée au-dessus du foyer pour arrêter les flammèches et faire sécher certains objets.
Chao sàu — khwá sảy, mettre un objet sur cette estrade pour le faire sécher plus vite.

chwá-txư. *(Tò)*. [Ch. 叉子 *tch'à-tseù*]. Fourchette.

chwà. *(Tò mẽ)*. Souris.
1° *Mẽ nxhay krwá — chàng plang*, fille enceinte avant son mariage (litt. : qui a une souris dans le ventre). *Chwả* —, tendre des pièges aux souris. *Lò chwả* —, souricière.
2° Fig.) *Dáo* —, nu comme une souris. — *là, là* —, — *kang*, nu.

chwà.
— *kang lwa*, achyranthe.

chwà. Taché ; déteindre.
1°) *Ndàu* —, la toile a déteint et a fait une tache. — *tri tsáo*, tacher les habits. *Tri tsáo — lơir*, habits tachés. — *tswả*, la couleur se répand en forme de tache.
2° Fig.) — *lơir*, qui a perdu son goût (vin, tabac, etc.).

chwà.
Tò tsư —, le chat gratte, griffe.

chwà.
Chồ — balayures ; ordures ; détritus. ‖ SYN. *pláng tsầu*.

chwà. A temps ; arriver à ; suivre.
Sà hừng mwa tsi —, c'est trop haut, je n'y arrive pas, je ne puis l'atteindre. *Kào mô sáy say kồ tsi* —, vous allez bien vite, je ne puis vous suivre. *Kào tsi* — *tô na*, vous êtes inférieur à celui-ci, il tranche sur vous, vous n'êtes pas de sa force, à sa hauteur.

chwà. Neuf.
Kầu —, dix-neuf. — *chầu*, quatre-vingt-dix. — *chầu* —, quatre-vingt-dix-neuf. — *hli*, neuf mois ; neuvième mois. — *syong*, neuf ans. *Xa* —, neuvième jour du mois.

chwà. Rocher ; grande pierre.
Páo —, rocher. *Páo — hlò*, grand rocher. *Kháo — dhầu*, grotte, caverne rocheuse. *Jẽ* —, roche calcaire, pierre à chaux. *Dẽ chơư* —, cascade, chute d'eau. Cf. *chơư*.

chwả. Couvrir.

chwả.
Mbô — ndrèng, neige qui ne fond pas.

chwả.
Tô — txư, bât. *Tô nhang* —, le dessus du bât.

chwả. *(Tô)*. Espèce de support pour distiller.

chwả. Terme désignant la réciprocité.
Ntàu —, se battre, être en guerre ; lutte de deux partis. *Tô nhồ tư ndràu* —, les buffles se battent. *Nthè* —, se disputer ; se chamailler.

chwả. Se servir dans un repas ; prendre les aliments (terme de politesse).
— *ngrà*, prenez de la viende. *Kào — lô ma !* mais, servez-vous donc !

chwà. *I* —, une brassée ; un fagot ; un paquet.

chwà. *I* —, une enjambée ; tout ce qui s'ouvre par une extrémité décrivant un angle.

chwà. [Ch. 箸 *tchoû*].
Tô hô —, pincettes à feu. *Tô hô* — *tày hlwá tòư*, pincettes pour prendre les charbons ardents.

chwà. (*Tô*). Pressoir.
Tô — *txí lư*, pressoir pour les citrons.

chwà.
Tô tra — *pwå*, couteau dont le manche est en deux morceaux.

chwà. Prendre au piège ; tendre des pièges.
Tô —, piège; lacs; lacet. *Ja* — *nông*, glu pour prendre les oiseaux. — *njê*, prendre des poissons au piège, au moyen d'une espèce de nasse fermée par un bout. *Tô* — *chwà*, souricière. — *nang*, prendre des rats. — *nàng*, prendre des serpents au piège. *Tô* — *hlwa*, lacs ; lacet. — *khåo trông*, barricader une porte.

chwà. Demi-journée ; durée du travail que peut fournir une bête sans interruption.
Tô nhô lẩy là wa i hnô ao —, *tai ki i* —, *tång sô dwa i* —, les buffles labourent les rizières deux fois par jour, une fois dans la matinée, et une fois dans l'après-midi.

chwà.
Tsáo —, habits doublés, auxquels on a mis des doublures.

chwà.
Trwá lô —, *trwá njåu* —, hors d'haleine ; respirer vite et avec force, par exemple, après une course fatigante.

chwà-khô. Avare ; ingrat. Cf. *krà-dô*.
Kào — *hứng*, vous êtes très avare.

D

da.
— *tâu hàu*, mal de tète. *Tswà — tâu hàu*, remède contre les maux de tète ; antipyrine. *Wa mbœ̈ — tâu hàu tha*, j'ai la fièvre et mal à la tête en même temps.

da. V. *dô*.
Dô —, très propre ; luisant.

da. Se toucher, en parlant de deux personnes assises, couchées.

da.
— *tò*, pouilleux, plein de vermine.

da-jè. Bruit de la meule quand on la fait tourner.

dá. (*Tò*). Cuiller en bois des Miao-tseu. Les Miao-tseu ne se servent que rarement de bâtonnets et de bols. Leur repas est servi ordinairement dans deux petits baquets, contenant l'un du riz, et l'autre de l'eau où nagent quelques légumes. L'emploi de cuillers est nécessaire ; avec les bâtonnets ils ne s'en tireraient pas.
Kâu —, *trâng* —, même sens. *Tsi nào ndáu, nào ao pê — xư*, je n'ai pas mangé beaucoup, je n'ai pris que deux ou trois cuillerées seulement.

dá.
Tò mè nông —, oiseau huppé, huppe, boulboul.

daỵ. (*Tò*). Ours.
Tsi —, fiel d'ours (très recherché des droguistes). *Krào tsi* —, nom d'igname.

dáỵ.
— *khwá*. Prudent, habile, rusé, malin.

dàỵ. Se suspendre ; s'accrocher.
— *chàng dang*, aliment qui reste dans la gorge (par exemple, un os). — *twà*, se suspendre ; se pendre ; se donner la mort par strangulation. *Twà* —, mort par pendaison, strangulation. — *chào*, se prendre à un nœud, à un lacet ; s'accoupler, en parlant des chiens.

dảỵ. Mot qui sert d'article, de déterminatif, de numérale.
— *sè*, tablier. — *pâng*, couverture. Cf. *fâo pâng*. — *ndờr*, feuille de papier. — *txà*, piastre. *Fày ao pê* —, diviser en deux ou trois parties. — *na*, — *tl*, celui-ci, celui-là ; ce morceau-ci, ce morceau-là.

dâỵ. Nuire ; nuisible.

dang. (*ndang*).
— *tào*, la moitié de la montée ; à mi-côte. *Tàu — tào lờr*, on est déjà à mi-côte.

dang. (*dáng*). (*Lò*). Auge ; mangeoire.
Lò — nèng, ratelier pour les chevaux. *Lò — mbwa*, auge pour les cochons. *Mè — ô*, petite auge en bambou pour les canards. — *nzwá mwa*, petite auge qui sert

aux Miao-tseu quand ils se lavent, ce qui n'arrive pas souvent, et qui remplace la cuvette. *Tháo* —, creuser une auge.

dang. Esprit, en particulier esprit malfaisant, dont les Miao-tseu ont une peur extrême.
Wa —, *txí* —, conjurer le mauvais génie par des prières et des sacrifices. *Lơứ* —, *nda* —, chasser, écarter le mauvais génie. *Ha lố* —, prononcer des paroles superstitieuses. — *tê*, pays des mauvais esprits, enfer. *Chè* —, pagode. *Lay — nào máo, nào ngrấy*, inviter le génie à manger du riz et de la viande. (Les sacrifices sont très fréquents, la moitié des buffles de la région y suffit à peine.) *Krấu — pê*, épilepsie. *Tò — nào kli*, éclipse de lune (litt.: le démon mange la lune). *Tò — nào hnố*, éclipse de soleil. — *nào krwá na*, cauchemar, rêve pénible, oppression pendant le sommeil.

dang.
— *ẓrao njwa*, orphelin.

dang. V. *dồ dang*.

dang.
Txí pò —, morelle épineuse : solanum ferox. *Krào* —, sorte d'igname.

dang. Brasse.
I —, une brasse. *Plàu tsi* —, quatre ou cinq brasses.

dang. Taureau, vache.
Tò nhố —, bœuf ; vache. *Txí nhố* —, taureau. *Ná nhố* —, vache. *Pử nhố* —, *pơứ nhố* —, jeune taureau. *Sywa nhố* —, génisse. *Tò sáng nhố* —, bœuf. *Chò kwa mi nhố* —, traire une vache. *Kwa mi nhố* —, lait de vache. *Ngrấy nhố* —, viande de bœuf. *Njè tơư* —, champignon langue de bœuf.

dang.
Tẩu —, *ha tẩu* —, histoires ; raconter des histoires.

dang. Mot entrant dans une série d'expressions ayant le sens de garder en souvenir.
Nwa — hmáo, sày — hmáo, nwa — mwa, sày — mwa, souvenir ; garder un objet en souvenir.

dang.
Kô —, *chàng* —, *tràng* —, cou, col ; goulot. *Mào chàng* —, avoir mal au cou. *Páo txháng dày chàng* —, un os s'est arrêté dans le gosier. *Aó chàng* —, avoir le cou enflé ; goitre. — *tsáo*, col des habits ; col marin des femmes. — *làng pluc*, goulot d'une bouteille. *Txá chàng* —, décapiter; couper le cou.

dang.
Txí —, *jơứ* —, oncle. *Ná* —, *pô* —, tante. — *leng*, beau-frère. *Tày* —, belle-sœur.

dang-tông. Fainéant, paresseux.
— *nghèng*, même sens *Kào — nghèng hứng, wa lê kào tò mè nhwa tshay plang twà*, vous êtes très paresseux, et c'est pour cela que vos enfants meurent de faim.

dang-tsi. Quoi ? quel objet ? qu'est-ce qu'il y a ? V. *chi tsi, tò tsi*.
Kào wa — ? que faites-vous ? *Nư mwa — ?* qu'est-ce qu'il a acheté ? *Tsi mwa — e !* il n'y a rien ! *Kào ngrang — kháy ?* que portez-vous là ?

dáng. (*dang*). Auge ; mangeoire.

dáng. (*Tô*). Epervier.
Tô nông —, même sens.

dáng. (*kảng*). [Ch. 寬 *k'ouān*]. Large.
Kè —, chemin large. *Ndàu fang* —, toile large (carré de toile large).

dàng. (*kàng*). [Ch. 黃 *houàng*]. Jaune; mûr, en parlant de certains fruits.
Tswa —, aniline jaune (on voit fréquemment des flacons d'aniline chez les Miao-tseu, et tous portent la marque : *Made in Germany*). *Txí choŕr* —, bananes mûres. *Hnáng tsí tsáo* —, porter des vêtements jaunes. *Hlang mbwa* —, ruban de soie jaune.

dàng. [Ch. 彊 *k'iàng*]. Force.
Mwà —, fort ; robuste. *Jwá* —, prendre des forces.

dàng.
Njè —, bolet orangé (comestible. Les Miao-tseu sont très friands de champignons, et connaissent parfaitement les espèces comestibles.)

dảng.
Wa thèng —, finir, terminer ; achevé.

dảng. [Ch. 謊 *houàng*.] Mentir. || SYN. *pě txí, déng*.
Ha lô —, dire des mensonges, des paroles mensongères. — *!* vous mentez ! vous me trompez ! ce n'est pas vrai !

dạng.
— *dê*, se vautrer dans l'eau, se baigner. *Tô nhô — dê*, les buffles s'enfoncent, se vautrent dans l'eau. *Mè nhwa — dê*, les enfants se baignent, s'amusent dans l'eau.

dao. Nu ; dénudé.
— *hầu tư*, — *hầu tông*, nu-tête, sans turban ; cheveux rasés ; sans habits. — *chàng*, — *chwà*, — *njao*, — *pẩu*, nu, tout nu, complètement déshabillé. *Lò trông* —, montagne dénudée.

dáo. Arracher avec la main.
— *ndrào*, arracher de l'herbe. — *i chào mblê*, arracher une poignée de riz. — *plẩu hầu*, — *fír txír*, s'arracher les cheveux, la barbe. — *plẩu kháo mwa*, arracher les sourcils. — *zrẩu*, arracher des légumes. — *plẩu krà*, plumer une poule.

dáo. Rouler ; plier en forme de rouleau ; enrouler.
— *lè xô*, enrouler du fil. — *lwá jú*, rouler du tabac ; faire un cigare, une cigarette, les rouler. — *lè*, rouler une natte. — *páo jè*, rouler, faire rouler une pierre. — *thông choŕr*, faire rouler un tonneau de vin. — *ndông*, faire rouler un arbre. *Tô kang — krwá*, bousier, coprophage (litt. : qui roule les excréments).

dào. Oignon.
I chào —, une touffe, un paquet d'oignons.

dào. V. *ndau-dào*.

dàu-nthang. Pièce de bois placée dans le sens de la longueur des maisons Miao-tseu; poutre longitudinale.

dâu. (*dơư*). Givre.
Lô —, il tombe du givre, il y a du givre.

dàu. (*Tô*). Pilon en bois qui sert à piler le riz ou le maïs cuits, pour les réduire en une pâte. dont on fait une espèce de pain.
Tò — twá njwá, même sens.

déng. Mentir ; tromper ; blaguer ; amuser. ‖ SYN. *dàng, dí.*
— *mè nhwa*, raconter des histoires aux enfants, les amuser, les caresser. — *mè nxhay*, tromper une fille. *Ha lô* —, mentir ; dire des mensonges ; raconter des histoires pour amuser ou pour tromper.

dế. Pincer ; couper avec les doigts ; cueillir. ‖ SYN. *mbơư.*
— *ʒràu*, cueillir des légumes. — *mblòng*, cueillir une feuille. — *pàng*, cueillir des fleurs. — *ao fày*, — *ao dáy*, casser en deux, briser en deux avec les doigts. — *njwá*, rompre le pain. *Mò — ʒràu mbwa*, aller chercher, cueillir la nourriture des porcs (formule consacrée). — *ngrấy*, pincer la chair avec les ongles. *Mò — páo* —, aller faire la cueillette du maïs. — *txí*, prendre un fruit sur l'arbre. *Kào txí ha kò mò — txí, kào txí pẻ txí, ndòng txí, tsi txí txí*, — *txí tsi tàu*, votre père m'a dit d'aller cueillir des fruits ; il m'a trompé, l'arbre n'a pas de fruits, et je n'ai pas pu en cueillir. (Phrase *scie* que l'on répète aux débutants pour leur montrer la beauté de la langue miao-tseu ; on ne saurait aborder l'étude de la langue sans savoir débiter cette phrase mélodieuse).

dế. (*Tô*). Chien. Cf. *tlề.*
Tò — tổ, le chien mord. *Lảy páo jê ntàu tò* —, lancer des pierres contre les chiens. *Tò — lơứ hâu*, le chien suit la piste du chevreuil. *Tò txí* —, chien. *Tò nả* —, chienne. *Tò mè nhwa* —, petits chiens. *Khầu* —, nourriture des chiens. *Wa* —, faire des obscénités. *Tò wa* —, impudique. *Ha lô* —, dire des obscénités. *Tò mò* —, puces de chiens, maringouins. *Lí mô* —, écraser une puce. — *nào kào tô sà !* Un chien vous a mangé le foie ! (se dit à une personne de mauvais caractère.) — *krô*, loup.

dế. (*ndè*). Loin ; long ; longtemps.
— *hứng*, très loin, très long, trop long, plus long. — *tràu khá na mô tảo*, loin comme d'ici là-bas. *Txô hlwa — hứng*, corde très longue. *Mào — hứng lơứ*, malade depuis longtemps. *Kè na mô — hứng !* oh ! que ce chemin est long ! *Tsi — pê chơư*, ce n'est pas bien loin. *Tri tsáo — hứng*, vêtements trop longs. *Lò sà — hứng, lò sà tsí* —, égoïste. *Kào mò — hứng*, vous vous êtes absenté pendant longtemps. *Nhào — hứng, hnô na mô tsi txô*, c'est très loin, on n'y arrivera pas aujourd'hui.

dế. (*ndè*). Se chauffer, se réchauffer.
— *tơứ*, se chauffer au feu. *Kào nao kào — tơứ*, chauffez-vous si vous avez froid. *Nhào kháy — tơứ*, asseyez-vous là pour vous chauffer. *Na hmao nao nao lí, pứ tsi tàu, wa lê kô sơứ — tơứ*, la nuit dernière il a fait très froid, je n'ai pas pu dormir, et je me suis levé pour me chauffer. *Kào tri tsáo*

ndô hò si, kào mô — tơừ sáy sáy, vos habits sont trempés, allez vite vous chauffer.

dè. Eau.

Hấu —, boire de l'eau. *Nkhri* —, avoir soif. *Ha* —, puiser de l'eau. *Tri* —, porter de l'eau sur le dos (les Miao-tseu portent le seau d'eau sur le dos en l'appuyant sur les reins). *Ngrang* —, porter un seau d'eau à la main. — *ndrô*, eau trouble. — *nsha*, eau pure. — *tổ*, eau profonde. — *nda*, eau basse. — *txà*, eau froide. — *kố*, eau chaude. — *mbâu*, eau bouillante. — *nang*, eau de pluie. — *txơứ*, eau de source, fontaine. *Tô* —, arroyo, rivière, fleuve, cours d'eau en général. *Hàu* —, source d'un cours d'eau, la partie supérieure de son cours. — *tswá*, son embouchure, sa rencontre avec un autre cours d'eau. — *ndư*, l'eau coule. — *chéng chéng*, fort courant, eau rapide. *Lò pàng* —, étang. *Ndổ* —, rives d'un cours d'eau. *Tàng* —, *chay* —, faire un barrage; barrer un cours d'eau. — *khâo ti tàng*, eau de puits. *Ndrwa ndrang* —, au milieu du fleuve. *Hlang* —, passer, traverser un cours d'eau. — *hlò*, grandes eaux, crue; les eaux augmentent, montent. — *làu*, les eaux baissent. — *jấu*, basses eaux. *Pông* —, *pông* — *twa*, tomber dans l'eau; se noyer. *Lò uxhơư* —, cascade. *Dổ* —, faire tourner l'eau, l'agiter avec la main, une canne. *Lwá* —, nager. *Mbwa* —, écume. — *téng*, eau dormante, croupissante. *Pang* —, vapeur d'eau. — *mbô*, neige; glace. *Chô* —, pilon à riz mécanique, à eau. *Cha* —, conduite d'eau (l'eau arrive ordinairement dans les maisons au moyen d'une canalisation en bambou).

dè.

Ndòng mào —, sureau. *Trang* —, nom d'une plante aquatique.

di.

— *mwa*, *khâo mwa* —, aveugle. *Twa tê leng* — *mwa chang mò*, conduire un aveugle par la main.

di.

Kwa —, bouillie. V. *kwa*.

di. (*ki*). Flamboyant (arbre), Colvillea racemosa.

Ndông — *mblế*, même sens.

di.

— *pấu*, péter.

di. (*ki*). (*Lò*). Concombre, melon, momordique.

di. (*ndi*). Râcler; se détacher; gratter; creuser.

Tò kấu —, espèce de râcloir pour concombre. — *khâo njê*, se curer les oreilles. — *tơừ*, enlever la peau; peau qui se détache. — *áng*, gratter la terre. — *sàu*, extraire une épine.

di. (*ndi*). Doigt.

— *tê*, doigts de la main. — *tơư*, orteils, doigts de pied. *Ná* — *tê*, le pouce. *Mè* — *tê*, petit doigt. *Ná* — *tơư*, gros orteil. *Mè* — *tơư*, petit orteil. *Trâu* — *tê*, *trâu* — *tơư*, ongles des doigts, des orteils. *Nkhàu* — *tê*, plier les doigts, les courber. *I* — *tê*, la hauteur d'un doigt posé horizontalement. — *mwa*, paupière; cils (litt. doigts des yeux). *Sàu* — *mwa*, paupière supérieure; cils de cette

paupière. *Chề — mwa*, paupière inférieure ; cils de cette paupière. — *njåu*, lèvres (litt. doigts de la bouche). *Såu — njåu*, lèvre supérieure. *Chề — njåu*, lèvre inférieure. — *pång hnå*, gencives (litt. doigts des dents).

di. Tromper; amuser; cajoler. || SYN. *dêng*.
— *mè nhwa*, amuser les enfants, les empêcher de pleurer en les trompant, en leur mentant. — *mè nxhay*, tromper une fille; en abuser.

di. Se sauver ; fuir ; s'échapper. — *pang*, qui laisse échapper le souffle, qui ne ferme pas hermétiquement. *Wa —*, laisser s'évader, s'échapper, se sauver (par exemple, un prisonnier). — *lơử lò !* il s'est sauvé ! il est parti !

dò. Empan.
Dè i — xư, long d'un empan seulement. *Sày pè chơư — ...*, voyons combien d'empans....

dỗ. Tourner ; faire tourner, agiter en tournant.
— *dề*, remuer l'eau en la faisant tourner. — *mảo*, remuer le riz dans la marmite pour qu'il cuise également. — *tswå*, mélanger, délayer un médicament dans un liquide ; faire un mélange en agitant un liquide ; faire tourner un objet (par exemple, une toupie qu'on lance).

dỗ. Noir ; sale.
— —, — *hò si*, tout noir ; complètement noir. *Ndåu —*, toile noire. *Tri tsảo —*, habits noirs. *Khảo mwa — — kảy kảy*, avoir la figure noire, couverte de crasse. *Lề xò —*, fil noir. *Tò-nèng —*, cheval noir, à robe noire. *Tò hmồng —*, Miao-tseu noirs (tribu miao-tseu dont les femmes ne portent pas de jupe blanche ni de col marin). *Tò fang ki —*, Français, Européens noirs, c'est-à-dire les Indiens, les nègres (litt. : diables d'étrangers noirs). *Kảo txảy tề, kồ tơư — — e !* vos mains et vos pieds sont bien sales !

dồ. Brillant, luisant ; propre ; poli. *Tsè chè — —*, bien balayer la maison. — *da*, — *jảy*, propre, brillant, luisant (se dit par exemple, des souliers bien cirés, des cuirs bien astiqués).

dồ-dang. Timide.
Sớư —, se tenir à l'écart par timidité.

dơư.
Sớư —, tous ; tout le monde. *Ha sớư — pảu*, faire savoir à tout le monde. *Hồ sớư — nảo mảo*, inviter tout le monde à manger.

dơư. Défaire ; délier.
— *tang*, — *chề*, même sens. — *njåu*, défaire un lien en bambou. — *nzảy*, mettre le fil sur le dévidoir. *Lò chàng —*, espèce de rouleau, de pressoir pour le fil. — *tề*, aller à la selle. — *chề*, enfanter, mettre au monde. — *tswå*, contre-poison. — *nkhri*, désaltérer. — *nò*, — *nòng*, accuser ; citer en justice.

dơư. Noyer.
Ndòng txí —, noyer. *Txí —*, noix.

dơư. Salé, trop salé.
— *njề hưng*, même sens. *Tò njề — njề*, poisson salé.

dơư.
Chớư —, vin fort, généreux. *Chớư na tsí* —, ce vin est faible.

dơư. (*dâu*). (*Lò*). Tomber du givre ; givrer.

dơư.
Ndwa — *lơư*, murmurer, grommeler.

dơư.
Wa jò —, bouger, branler, trembler.

dơư. Creuser ; arracher en creusant. ‖ SYN. *khơư*, *njơư*.
— *mwa*, arracher les yeux.

dơứ. Blanc.
Tri tsáo —, vêtements blancs. *Hmống* —, Miao-tseu blancs. *Khâu* —, souliers blancs. *I chè* — *hò si*, tout le corps est blanc. *Zrẫu* —, chou de Chine, chou pai-tsai (l'expression miao-tseu est la traduction littérale du chinois : plante blanche).

dơử. (*Lò*). Col, défilé.
Dwa —, passer un col.

dơử. Heurter, buter contre.
— *tơư*, — *trẫu*, buter ; heurter du pied ; donner contre. *Ha lồ* —, bégayer en voulant parler trop vite. (mot-à-mot : paroles qui se heurtent.)

dư. Egrener. ‖ SYN. *plư*, *mao*.
— *páo kư*, égrener un épi de maïs.

dwa. Passer ; marque du passé, du superlatif, du comparatif.
Nư — *kháo tư lơừ ?* où a-t-il passé ? — *lơừ*, il a déjà passé. *Tsi táu* —, il n'a pas encore passé. *Tsi táu* — *i jà*, je n'ai encore jamais passé par là ; je passe pour la première fois. — *xồ nda*, passer devant la figure ; impoli. *Táng sô* —, midi passé. *Táng hmáo* —, minuit passé. *Tò na sa* — *kào*, celui-ci est plus grand que nous. *Tò na zrông ngẫu* — *pwa leng*, il dépasse tout le monde par sa beauté. — *hò si*, dépasser tout, être au-dessus de tout. *Vồ tsòng pề* —, couvrir en tuilant ; tuiler en couvrant ; mettre des objets les uns sur les autres comme des tuiles sur un toit.

dwa.
Páo txhàng —, os du bassin : os iliaque, ischion, sacrum ; vertèbres, épine dorsale. *Mào* —, avoir mal aux reins.

dwá. (*Tò*). Espèce de palette, de pale, de rame en bois ; spatule.
Tò — *dồ khẫu mbwa*, palette qui sert à remuer la nourriture des porcs. *Tò* — *dề*, rame. *Tò* — *tơư khâu*, semelle du soulier.

dwá. (*ndwá*, *ndrwá*). Déchirer ; déchiré.
— *ndàu*, déchirer une toile. — *ndơứ*, déchirer du papier. *Tri tsáo* —, vêtements déchirés. *Khâu* —, chiffon ; morceau d'étoffe en lambeaux, toute déchirée. *Kồ khâu* — *krẫu kháo mwa*, on perd la vue à vouloir réparer un chiffon qui a brûlé. *Kào lò tri* — *lơừ*, votre pantalon est déchiré.

dwà. Pêcher, pêche.
Txí —, même sens. *Pàng txí* —, fleur de pêcher. *Dề txí* —, cueillir des pêches. *Nào txí* —, manger des pêches. *Tè txí* —, peler les pêches. *Mè nòng txí* —, *txáng txí* —, noyau de pêche.

dwà. (*Tò*). Ombre vue dans l'eau ou dans une glace, reflet.
Sày —, regarder son ombre.

DH

dha. Courir, sauter, danser.

— — *mò*, marchez, courez vite, dépêchez-vous. — *dwa*, passer, sauter par dessus, franchir. — *chà*, danses, jeux qui ont lieu à l'occasion du renouveau de l'année. — *krèng*, sauter, danser en jouant de la cornemuse. — *dang*, danser, sauter en faisant des superstitions. *Tsàu* —, battement du pouls. *Phlòư* —, battement du cœur. — *pẻ swà*, rebondir, sauter en l'air, saut en hauteur.

dhao.

Hnáng — twà pẻ swà, hnáng — wà pẻ ndò, se vêtir par dessus la tête (comme pour mettre une chemise, une robe.)

dhàu-dhố. Cohabiter. (Très grossier.)

dhwa. Dégouté ; avoir son soûl ; être dégouté de, en parlant d'un aliment, d'un endroit où l'on se trouve.

— *hứng*, — *lơừ*, même sens (superlatif.)

dhwa-kháu. Manger. (Trivial.)

E

e. Son final après une phrase négative.
Tsi mwà —, je n'en ai pas. *Tsi páu* —, je ne sais pas.

é. Porter sur le dos (familier.) ‖ SYN. *tri.*
— *mè nkwa*, porter un enfant sur le dos.

F

fà. (*fènh*). Balancer.
— *tè*, balancer les mains en marchant. Cf. *fènh tè*. — *mè nhwa*, bercer un enfant.

fà. V. *sào-fà*.

fày. Diviser ; partager.
Kè —, bifurcation de route. — *ao dây*, diviser en deux. — *ji*, diviser une famille ; famille qui se divise, dont un ou plusieurs membres vont s'installer à part, fonder une famille à part.

fang.
Ndơứ — *lì*, [Ch. 皇曆 *houâng-lì*], calendrier. Cf. *lì*.

fang.
Tô njê — *xăng*, silure.

fang. [Ch. 方 *fāng*].
— *tè*, contrée ; région ; pays. Cf. *trang*. — *kù làu*, à gauche. — *kù xi*, à droite. — *na*, ce côté-ci. — *ti*, ce côté-là. *Xi* — *tư ?* quel côté suivez-vous ? de quel parti êtes-vous ? *Plâu* —, les quatre côtés ; les quatre points cardinaux. *Xứ* —, carré. *I* — *ndâu*, un carré de toile. *Tông* —, [Ch. 東方 *tōng fāng*] est. *Xi* —, [Ch. 西方 *sī fāng*] ouest. *Lang* —, [Ch. 南方 *nân fāng*] sud. *Pê* —, [Ch. 北方 *pèi fāng*] nord.

fang.
Syong — *chứ*, variété de bambou.

fang-ki. [Ch. 番鬼 *fān-kouèi*]
Français ; Européens.
— *tè*, la France ; l'Europe. — *dồ*, les Indiens, les malabars. *Tô leng* —, un Français. *Ha lồ* —, parler le français. — *mbê tô na hồ wa chàng ?* comment s'appelle ceci en français ? *Zrău* —, jussiée.

fáng. [Ch. 反 *fàn*].
Lang —, — *xèng*, se révolter, rebelles.

fáng.
Ngâu —, fille publique. *Ndrâu* —, coureur de filles. *Mè nxhay wa ngâu* —, fille qui se livre. *Chồ* —, tigre qui chasse, tigre solitaire.

fàng.
Hmôngwà —, tribu miao-tseu.

fàng. [Ch. 磺 *houâng*]. Soufre.

fàng. [Ch. 盤 *p'ân*].
Tô trồng — *chồ*, plateau sur lequel on sert le repas.

fàng. Broussailleux.
Kè —, chemin broussailleux.
Tè — *lơư*, défrichement (*rai*) abandonné et dans lequel la brousse a déjà poussé.

fàng.
— *si*, pus qui sort d'une plaie. *Ndâu lồ* — *si*, le pus a collé le pansement ; le pansement est couvert de pus.

fáo.
Sáo —, adjoint au maire. V. *sáo*.

fào. (*pháo*). Numérale.
— *tá*, une robe ; une jupe. — *xi*, pardessus ; manteau. — *lè*, natte.

fấu.
— *tơử*, couvrir le feu (le soir avant de se coucher.)

feng-tsào. [Ch. 粉 條 *fèn-t'iào*]. Vermicelle, macaroni et autres pâtes semblables.

fèng. [Ch. 分 *fén*]. Partie ; morceau.
I — *tè*, *i* — *là*, un lopin de terre.

féng.
Pang —, arbitre ; juge. ‖ SYN. *pang nông*.

fẽng. Terme désignant les enfants. *Mwa tsi* — *swó ao xư, pè twà lơư*, j'avais cinq enfants, il ne m'en reste plus que deux, trois sont déjà morts.

fèng.
Ha chêng —, *chêng* — *lò*, parler sérieusement, paroles sincères.

fẽng. Bouder, en parlant des enfants.

fè. Venir, arriver. Cf. *lò*.
Tè —, venez ici.

fếnh. (*fi*). Balancer.
— *tè*, balancer les mains en marchant. — *mi nhwa*, bercer les enfants.

fi.
— *ndớư*, expédier une lettre. ‖ SYN. *xang ndớư*.

fi. Fi ! Exclamation de mépris, de dégoût. Les Miao-tseu la prononcent lentement en crachant par terre.

fong.
Tô — *kổ*, chevron.

fong.
— *chớư*, faire fermenter les grains avant de les distiller pour faire de l'alcool.

fong-jư. [Ch. 朋 友 *p'ông yeoù*]. Camarades, amis, compagnons.

fòng. V. *xwà-phòng*, *tswà-fong*.

fòng. Défendu. ‖ SYN. *txư*.
— *chao jàng jin*, défense de planter l'opium.

fóng. [Ch. 本 *pèn*].
I — *ndớư*, un livre, un volume.

fòng. [Ch. 封 *fōng*].
I — *hò-txwà*, un paquet (10 boîtes) d'allumettes. *I* — *mè kông*, un petit paquet d'aiguilles.

fòng-páo. *(Lô)*. (Ch. 封 包 *fong pāo*]. Enveloppe.

fóng.
Lô — *xàng*, soufflet.

fòng. (Ch. 篷 *p'ông*).
Chẳng —, voile de navire. *Chè chẳng* —, tente en toile.

fòng. Teindre.
— *ndâu*, teindre une étoffe.

fú.
— *chwà tày hlwá tơư*, pincette à feu.

fư.
— *tầu*, sorte de louche en cucurbitacée, en écorce de citrouille, de courge. Ces sortes de louches existent dans toutes les maisons, et servent à différents usages.

fư. (*Tò*). [Ch. 夫 *foū*]. Couli.
Mô —, faire le métier de couli, être couli. *Hò* —, *nda* —, recruter des coulis. *Kào xáng jwá pè chơư tò — ?* combien voulez-vous de coulis ? *Páo* —, paquet, ballot.

fư.
— *nhwa*, prendre la défense des enfants.

fư. V. *làng-fư*.

fừ. Prendre, tenir dans les mains. V. *twa*.

fừ-fwả. Prétendu pouvoir surnaturel.

fừ-txào. [Ch. 胡 椒 *hoû-tsiāo*]. Poivre.

fử. [Ch. 扁 *hoǔ*].
Sơử —, [Ch. 手 扁 *cheoǔ hoǔ*] serviette. *Sơử* — *nào máo*, serviette de table. *Sơử* — *nzwá mwa*, serviette de toilette. *Sơử* — *hlè njừ*, mouchoir de poche.

fử.
Tơử —, *ndao* —, suer, transpirer. *Sáng ndổ kổ tơử* — *ndáu*, quand il fait chaud on transpire beaucoup.

fử. Accepter ; supporter.
Pwá pè-xèng nhả kào — kào wa sáo-fả, tout le peuple vous aime et vous voudrait comme maire. *Tsi* —, qui n'accepte personne, qui ne veut rien savoir de personne. *Mwả — txỉ*, orgueilleux ; méprisant.

fử.
— *hầu*, démêler les cheveux à la main, sans l'aide du peigne.

fử-txứ. [Ch. 鬍 子 *hoû tseù*]. Barbe.
Mwà —, avoir de la barbe ; barbu. — *ndè*, longue barbe. — *dơứ pẩu*, barbe blanche. *Txày* —, se raser, se faire — la barbe. *Tô tra txày* —, rasoir.

fwa. (*hwa*).
Châu —, nuage ; brouillard. *Nzóng châu — lwa*, l'ombre des nuages qui passent. *Hnổ na châu — hứng tsi sáng ndổ kổ*, aujourd'hui il y a beaucoup de brouillard, il ne fera pas chaud, il ne fera pas grand soleil.

fwa.
— *lô*, âcre ; piquant.

fwa.
Tèng —, mèche de lampe. *Nhơừ tèng* —, remonter la mèche.

fwa. Numérale.
I — ndông, un arbre. ‖ SYN. *chàng*, *chào*.

fwa-jư. (*Tô njê*). [Ch. 花 魚 *houā-yû*]. Carpe.

fwa-xeng. (*fwa-xong*). [Ch. 花生 *houā-chēng*]. Pistache ; arachides.
Tơừ pàng tứ sâu jang txỉ txí twà ndrwa jêng nào krang li lơứ —, quelle est cette plante qui fleurit sur la terre, dont les fruits poussent sous terre, agréables au goût : c'est le pistachier.

fwa-xeng. [Ch. 華 秤 *houâ-tch'èng*]. Points qui marquent les différents poids d'une balance romaine, d'une bascule.

fwà-thày. [Ch. 華 臺 *houâ-t'âi*]. Roi ; prince ; gouverneur général d'une colonie.

fwả.
— *jàng jú*, adonné à l'opium ; intoxiqué par l'opium dont il ne peut plus se passer.

fwà. [Ch. 罰 *fă*]. Punir. ‖ SYN. *mblwà.*
— *txà*, infliger une amende.

fwà.
— *i tsào*, terreur subite; frayeur soudaine.

fwà.
— *chwa*, tomber en faiblesse; coup de vent.

fwà. V. *fù-fwà.*

fwà.
Trwà —, très bête; idiot; imbécile.

G

gang. (*ngang*). *Táng lang* —, barrer ; barricader.

gàu. (*ngảu*).
Neng —, vingt. *Neng — i*, vingt-et-un. *Neng — chwà*, vingt-neuf.

gồng. (*ngồng*). Tourné, roulé ; congelé.
Hlwa — —, ficelle bien tournée. *Txwa* —, plomb fondu qui s'est solidifié.

H

ha. (*hay*). Parler.

— *i lỏ*, — *i mbê*, prononcer une parole, dire un mot. *Kào — wa chàng?* que dites-vous ? *Tsi — dang tsi*, je n'ai rien dit. *Tsi — kào*, je ne parle pas de vous. — *mbầu*, — *ndáu*, — *hêng*, parler beaucoup, bavarder. — *lỏ swá*, — *lỏ dè*, dire des obscénités, (mot-à-mot: parler comme les Chinois, comme les chiens). — *dảng*, — *pê txi*, — *dơừ*, dire des mensonges, blaguer. — *tà*, dire la vérité, parler sincèrement. — *nxhi*, chuchotter, parler à l'oreille. — *xáy*, discuter. — *txả*, chanter. — *tráo*, manière spéciale de parler, par laquelle on change certaines voyelles ou certaines consonnes ; langage des amants. — *kha*, avertir. — *kha ndơừ*, enseigner ; apprendre à lire. — *jwả kè*, se tromper dans ses paroles. — *ngri*, marchander le prix. *Ao tô — i xư*, les deux individus tiennent le même langage. — *zrồng*, bien parler ; paroles très convenables, très décentes. — *tsi zrồng*, langage inconvenant ; mal parler. — *pàng lỏ*, langage figuré, symbolique. — *mè swà*, parler à voix basse. — *nả swà*, parler à haute voix. — *si*, manière de parler douce, langage coulant. — *hnháng*, manière de parler dure, langage désagréable. — *sớư dơư pầu*, parler ouvertement, pour que tout le monde entende. — *twa jừ*, parler secrètement. — *thông plơừ*, tout dire, dire tout ce qu'on a sur la conscience. *Nhà — nhả*, tout le monde parle à la fois et personne ne fait attention au voisin. *Tsi pầu — lỏ hmông*, je ne sais pas parler miao-tseu.

ha.

Tô mblà —, sangsue des bois. *Tsi lỏ nang tsi mwà mblà —*, quand il ne pleut pas, il n'y a pas de sangsues.

ha. V. *pha-ha*.

ha. (*hạy*). Tirer.

— *tê*, tirer par la main. — *dề*, puiser de l'eau ; ramer. — *ngào*, faire avancer une barque à force de rames. *Tô dwá — dề*, rame.

ha. Encore ; plus ; de plus ; en outre ; aussi. ‖ SYN. *tha*.

Tsi mwà —, il n'y en a pas plus, pas d'avantage.

ha.

Zrwa —, peigne.

ha. (*kha*). Tresser.

— *lô kờư*, tresser une hotte. — *si si*, — *nxi nxi*, tresser d'une manière lâche. — *ndỏ ndỏ*, tresser d'une manière serrée. — *lô nghi*, — *lô lang vâng*, tresser un épervier, un filet.

ha.

Sày — sày, *sày — nwa*, regarder de côté et d'autre ; laisser voir.

há.
— *na*. Ici. V. *khá*.
— *tư ?* où ? V. *khảo*. *Ao hnố — twa* je reviendrai dans deux jours. V. *háo*.

hà.
— *txào*, piment. V. *khrố*. *Kwa —*, condiment composé de sel et de piment pilé.

hả. Calomnier ; médire.

hay. (*ha*). Parler, causer, dire.
Nư pầu — lò fang-ki, il sait le français. — *lồ hmông*, parler la langue miao-tseu.

háy. (*kháy*, *há*) (*Tò*). Celui-ci, ici.
Nhào —, il est ici.

hày. (*há*). Tirer ; trainer.
Tò nèng — tsế, le cheval tire la voiture. — *mò*, emmener en tirant. — *tê*, tirer par la main. *Kào tsi —*, ne tirez pas.

hày. Herser.
Chwà — tê, — *là*, herse.

háng. (*Lò*). Vallée ; ravin ; dépression de terrain ; thalweg.
Ao kứ —, les deux côtés de la vallée. *Tầu — mò*, suivre la vallée, le ravin. *Lò — tri*, ravin profond. *Lò — à*, *lò hơư à*, bourbier ; mare ; flaque d'eau.

hàng. (Ch. 行 *hang*). Rangée.
— *ndòng*, rangée d'arbres.

hảng. [Ch. 汗 *hán*]. Souder.
— *lầu kâu*, souder une marmite.

hảng.
— *thi nèng*, tapis pour les chevaux, en filaments de caryota.

háo. (*kháo*). Là.
Tò —, celui-là. — *tư ?* où ?

háo. (*há*). Marque du futur. ‖ SYN. *já*.
Ao pê hnố — twa, je reviendrai dans deux ou trois jours.

háo-làng. Frais ; fraicheur. Cf. *làng*.
— *khả*, même sens. *Mwà nzống chàu fwa — khả*, quand le ciel est couvert il fait frais.

háo-hwả. (*Tò nông*). Oiseau dont le cri rappelle celui du paon.

hào. [Ch. 毫 *hào*]. Pièce de dix cents. *I —*, *i — nhà*, *i — txà*, une pièce de dix cents. *I — txay*, quinze cents. *Ao —*, vingt cents. *Pê —*, trente cents. *Pê chơư — ?* combien de fois dix cents ? *I — tsi mwà !* je n'ai même pas dix cents ! *I — lì*, une piastre.

hảo.
— *thinh ndảng*, rayé (par exemple, une étoffe, une peau).

hảo-sảng. [Ch. 好 商 *hào chàng*].
Wa —, faire le commerce en gros.

hảo (*Lò*). Clairon ; instrument de musique en cuivre en général.
Tswả —, sonner du clairon.

hâu.
Phláo —, sorte de plante odoriférante, comestible.

hâu.
Ndơứ —, diplôme.

hâu. Cuire, faire cuire.
— *krây*, faire cuire des œufs durs. — *ngrà*, cuire de la viande. — *zrầu*, cuire des légumes. — *jang jú*, préparer l'opium brut en le faisant chauffer dans un plateau de cuivre rouge. — *tri tsáo*, faire la lessive.

hâu. Dans, dedans.
— *chè*, dans la maison. — *plang*, dans le ventre. *Dwa* —, *chang* —, être en fonction, en charge ; entrer en charge. *Lẩu trào njoả trâu* — *lô tèng*, mettre du pétrole dans la lampe. *Tô mbwa* — *chè*, cochon domestique. *Kô txi tsi nhào* — *chè*, mon père n'est pas à la maison. *Mwa tràu* —, faire entrer, enfoncer. *Mwả tô nang nhảo* — *lô khảo*, il y a un serpent dans le trou.

hấu. Tête, sommet ; couvercle.
Fử —, *chè plẩn* —, démêler les cheveux. *Dảo* — *tư*, *dáp* — *tồng*, aller nu-tête. *Lô tà* —, sommet de la tête. — *trồng*, sommet de la montagne. — *dế*, source d'un cours d'eau, partie supérieure de son cours. — *plà*, front. *Trồng* — *plà*, rides du front. — *sà*, poitrine. — *châu*, genou. *Tẩu* —, tête. *Chang tẩu* —, lever la tête. *Nhao tẩu* —, baisser la tête. *Da tẩu* —, avoir mal à la tête. *Njơư tẩu* —, signe de tête négatif. V. *tẩu-hầu*. *Plẩn tẩu* —, cheveux. *Tsày tẩu* —, se raser la tête. *Tẩu* — *xố jò*, tête ébouriffée. *Tẩu* — *mbla da*, tête bien soignée. — *pàu*, tronc (partie inférieure). — *pàu ndòng*, pied d'un arbre, partie inférieure de son tronc. *Mbồ* — *pàu páo kư*, chausser le maïs, le butter. *Mbồ* — *pàu jàng jử*, chausser les pommes de terre. *Lô* — *tẩu kầu*, *lô* — *mbồ*, couvercle de marmite.

hấu.
Njè —, pointu, effilé, tranchant.

hấu.
— *nhảo*, pas mal, bien, assez bien.

hấu. Poignée, touffe. || SYN. *chao*. *I* — *zràu*, une poignée de légumes.

hấu.
— *tẩu*, — *tơư*, petit panier à légumes.

hầu. Boire.
— *dế*, boire de l'eau. — *chơứ*, boire du vin. *Mô* — *chơứ*, aller à la noce, à une fête quelconque : c'est-à-dire : aller boire du vin ; c'est en effet la principale occupation d'un bon Miao-tseu dans toutes les réunions. *Kô* — *kào*, *kào* — *kô*, je bois à votre santé, vous boirez à la mienne. *Tsi mwa dế tsi mwa chơứ* —, il n'y a ni eau ni vin à boire. — *chơứ trẩu*, s'enivrer, se soûler. — *i khảo*, boire une tasse, un verre. — *tswả jè*, boire du thé. — *i pang*, boire une gorgée.

hè. Menacer, effrayer, faire peur.
Nư xảng — *kào*, il veut vous faire peur.

hè. Chinois.
Ha lố —, parler le chinois.

heng. Hennir.
Tô nèng —, le cheval hennit.

héng. Cruel.
— *hứng*, cruel, terrible ; terriblement ; est souvent une simple marque de superlatif. *Nào* — *hứng*, qui mange beaucoup ; gourmand. *Mô* — *hứng*, aller vite ; grand marcheur.

héng.
Tsi — *mwà*, il n'y a plus ; c'est fini.

hi.
Lwa — — *trố trố*, rire aux éclats.

hiu.
A —, terme usité pour appeler les cochons.

hla.
Aller. ‖ SYN. *mô.*

hla.
Ngố —, tomber à la renverse.

hla-hla. Prudent; rusé; sage. ‖ SYN. *kà kà.*

hlá.
— *chứ mể*, tailler un crayon. ‖ SYN. *tsày.*

hláy. Couper.
— *mblế*, couper le riz ; moissonner le riz. — *ʒrầu nèng*, couper de l'herbe pour le cheval. — *dí tê*, se couper le doigt.

hlang. Passer ; traverser.
— *dễ*, passer un cours d'eau ; traverser l'eau. — *dễ lè hlè khầu, njè tào lè hú ngầu*, on ne quitte ses chaussures que lorsqu'on traverse l'eau, et on ne chante que lorsqu'on est arrivé au haut de la côte. (Proverbe). — *xò nda*, passer devant la figure. — *ndrầu kầu*, passer derrière le dos. *Dha* —, *thứ* —, sauter pardessus ; franchir en sautant, franchir d'un bond.

hlang.
Txố —, ruban. *Txố — mbwa*, ruban en soie. — *si*, une ceinture.

hlang.
Khầu —, déguenillé ; guenilles ; vieilles hardes.
Nư tsi mwa máo nào, tsi mwa tsi tsáo hnắng, wa lè mò khầu —, il n'a pas de quoi manger ni de quoi se vêtir, aussi va-t-il tout déguenillé.

hláng.
Txố — pang, larynx. *Txố — krwa*, œsophage.

hláng. Manger gloutonnement. (Trivial.)

hláng. Bourgeonner.
Ndông — ; — *twà*, les arbres bourgeonnent.

hlàng. Echauder.
Trầu dễ — mbwa. — *trà*, chauffer l'eau pour échauder le porc, le poulet. (Les Miao-tseu, comme les Annamites, échaudent les poulets avant de les plumer.

hlao.
Wa —, pousser, enfoncer dans la bouche.

hláo.
— *pầu*, Faire un pet ; vesser. ‖ SYN. *chao, trao.*

hláo. (*hlò*). Grand.
Tá nhố —, veau déjà grand. *Tá hlwa* —, grand garçon. *Mô* —, aller vite, à grands pas.

hlàu. Mollet ; jambe (du genou au pied).
Chàng —, *plàng* —, *trầu* —, même sens. *Txháng chàng* —, tibia. *Plàng — ndrò ndrò*, contraction des muscles du mollet.

hlấu. Fer.
Krwá —, scorie du fer ; mâchefer. *Sơư* —, chaîne en fer. *Xò* —, fil de fer ; fil télégraphique. *Ndầu xò* —, expédier un télégramme (frapper le fil de fer). *Nja* —, clou en fer. — *ná*, aimant. — *kảng*, acier ; fonte. *Pảng thơư* —, marteau en fer. *Tsể hlwa tĩ* —, bicyclette. *Hmò* —, fer de lance.

hlấu. (*Tò*). Houe, pelle, bêche.
Tô — cheng xư, pic ; pioche. — *nkhi*, houe ébréchée. *Kồ —*, manche de bêche.

hlấu.
Tẩu —, sorte de roseau.

hlấu. S'enfoncer.
— *áng*, s'enfoncer dans la boue ; s'envaser.

hlấu.
— *mblây*, tirer, sortir la langue.

hlấu. Mûre noire.
Txí pò kwá —, *txi ngrẩy —*, variétés de mûre noire.

hlầu. Pieu.
Nja —, *txày —*, *mbô —*, enfoncer un pieu. — *nhổ*, le pieu du buffle. On peut voir ces pieux devant les portes de toutes les maisons ; ils ont servi à attacher les buffles que l'on a sacrifiés aux âmes des défunts. On les sacrifie devant le cadavre, avant de l'enterrer. Le sacrifice d'un buffle est de rigueur pour toute personne mariée. Cette coutume a ruiné plusieurs familles.

hlế. Défaire ; ôter ; enlever.
— *tri tsáo*, se déshabiller, défaire ses habits. — *khâu*, se déchausser, enlever ses chaussures. — *tswà*, déteindre, couleur qui déteint, qui s'écaille. — *njư*, se moucher. *Sờư fử — njư*, mouchoir. *Phẩu hầu —*, les cheveux tombent. — *kẩu*, — *mảo*, ôter son chapeau, se découvrir. — *tớư*, changer de peau ; la peau tombe.

hli. Tirer du feu, retirer du feu.
— *rào*, tirer des patates du feu, retirer des patates cuites sous la cendre.

hli. Lune.
Kà —, *kàng —*, *ndràu —*, la lune ; mois ; lunaison (*ndrâu* indique le sexe mâle : le soleil est la femelle de la lune, suivant les Miao-tseu.) *Pồ kè kà —*, clair de lune. Cf. *kà*. — *lồ*, — *hlồ*, mois de trente jours. — *jầu*, mois de vingt-neuf jours. *Xà — twà*, la lune se lève. *Xà — pờng*, la lune se couche. *I — ngầu*, juste un mois. *I — ndầu*, plus d'un mois. *I — txay*, un mois et demi. *Nhổ —*, le mois du buffle : onzième mois. *Tang —*, la fin du mois. *Jàng nào —*, éclipse de lune. *Jàng ji —*, *vi —*, halo de la lune. *Nhảo — xa*, femme qui a ses règles.

hli.
Lô — krẩy, blanc d'œuf.

hlí. Changer, échanger, troquer.
Hlò —, *hlồng —*, même sens.

hli. Fraisier sauvage.
Txi —, même sens.

hlô. (*Tô*). Homme des bois, prétendu homme sauvage à jambes droites et rigides.
Tô mao —, espèce de grand singe.

hlố. Grand. ‖ SYN. *ná*.
Mè nhwa — lơư, les enfants sont déjà grands. *Héng — hưng*, grandir vite. *Tô —*, le premier né, l'aîné. *Dê —*, grandes eaux, crue. *Chwá —*, vent fort, grand vent. *I tô mè*, *i tô —*, un petit, un grand.

hlố. (*hlồng*). Changer ; échanger.
— *i dày txà*, changer une piastre, faire la monnaie d'une piastre. *Ao tô — kứ*, ils porteront tous les deux la charge à tour de rôle. *Ao tô — tri*, ils se relaieront tous pour porter la charge.

hlò. Se souvenir beaucoup de quelqu'un qu'on aime ; penser à celui qu'on aime, souffrir d'en être séparé ; aimer.

hlống. (*hlò*). Changer.
— *tri tsao*, changer d'habit. *Nả nồ* —, le mandarin a été changé, a été déplacé.

hlơư. Perle ; verroterie pour colliers, chapelets.

hlơừ. Brûler, mettre le feu.
— *chè*, mettre le feu à la maison. — *tê*, brûler les herbes, les racines sur un terrain qu'on vient d'écobuer. *Nào hwà* —, glouton, gourmand (litt. : qui dévore comme le feu).

hlư. *(Lò)*. Petit siège en paille tressée.
Nza —, tresser ces sortes de sièges.

hlư. Cerveau.
Chao — hầu, cervelle. — *txháng*, moëlle des os.

hlư.
— *pang*, aspirer.

hlư. Ampoule.
Tê sơư —, venir des ampoules aux mains. *Pảy* —, ampoule qui crève. *Pẩu* —, se dit des bulles d'air chaudes qui viennent crever à la surface d'un liquide ou d'une pâte en ébullition.

hlwa.
Syang —, s'étirer en baillant.

hlwa. Jeune.
— *ndràu*, jeune garçon. — *ngẩu*, jeune fille. *Wa — ngẩu, wa — ndràu*, mener une vie déréglée, dissolue. *Tràu — nzà*, beau jeune homme. *Nả* —, sœur cadette. *Tá — hláo*, grand garçon.

hlwa. Ficelle, corde, cordon.
Njư —, *xwa* —, faire une ficelle, corder. *Txố* —, ficelle, cordon. *Txố — màng*, ficelle de chanvre. *Txố — ndwa*, ficelle de ramie, de lin. *Txố — mbwa*, cordon en soie. *Txố — nzà hàu*, cordon pour la tresse des cheveux. — *khi nèng*, corde pour attacher le cheval. *I — txà*, une ligature. *Txố — si*, ceinture. — *tò*, la ficelle s'est cassée. — *nò njế*, ligne de pêche. — *lảy pảo jè*, fronde. *Tsế — ti hlâu*, bicyclette.

hlwa. Charbon.
— *tơừ*, charbon ardent, tison. *Mwà — tơừ tràu kò hẩu lwả jú*, passez-moi un tison pour allumer ma pipe.

hmang. Liane.
Txố —, liane (litt. : corde de liane). *I — chào —, i txống* —, une touffe de lianes.

hmàng. *(Tò)*, Loup ; chien sauvage.
Lơừ —, chasser le loup.

hmao.
— *krà*, pou de poule.

hmao. Nuit.
I —, une nuit. — *ndê*, nuit courte. — *lồ*, nuit longue. *I tang* —, une demi-nuit. *Tang* —, minuit. — *ndồ*, le soir, la nuit. — *na*, ce soir. *Nà* —, hier. *Ki* —, demain soir. *Nàng* —, demain soir. *Tsèng* —, toute la nuit, nuit entière. *Nào* —, prendre le repas du soir, dîner.

hmào. Aimer ; se souvenir ; baiser.
Kò — kào, je vous aime ; je vous embrasse. *Nwa* —, *dang* —, *sày dang* —, un souvenir.

hmŏ. *(hmông)*. *(Tô)*. Lance, broche. *Trảng* —, même sens. *Hlâu* —, fer de lance. *Ngâu* —, lancer une lance.

hmŏng. *(hmô)*. V. le précédent. *Trảng* —, lance.

hmŏng. Poussière ; réduit en poussière.
— *mblê*, farine. — *ndông*, sciure de bois, poussière de bois. — *syong*, poussière de bambou, râclure de bambou. — *kang*, poussière qui tombe des objets rongés par les insectes. *Ndàu wa* —, réduire en poussière.

hmŏng. Sort, destin.
— *zrồng*, avoir de la chance, de la veine. — *tsi zrồng*, malechance.

hmòng. Nom que se donnent à eux-mêmes les Miao-tseu, et dont le sens primitif est probablement : homme. *Pê* —, nous autres, Miao-tseu. *I tô* —, un Miao-tseu. *I ji* —, une famille miao-tseu. *Lồ* —, langue miao-tseu. *Ha lồ* —, parler la langue miao-tseu. *Pwá* —, tous les Miao-tseu. — *dơư*, les Miao-tseu blancs, à col marin. — *dồ*, les Miao-tseu noirs. — *dàng*, les Miao-tseu jaunes. — *twa kò*, les Miao-tseu à corne. — *leng*. — *si*. — *swả-fàng*, noms d'autres tribus miao-tseu.

hná. *(hné)*. Flairer ; sentir.

hnà. Dent.
Mào —, avoir mal aux dents. — *kang nào*, dent cariée. — *jây*, — *tư*, dent usée, émoussée. — *nxhư*, dent d'éléphant ; ivoire. — *tra*, tranchant de la lame d'un couteau. *Lồ dí* —, cure-dents. *Rơư* —, grincer des dents. *Sì* —, bruit des dents s'entrechoquant quand on mange. *Chàng* —, *dí pàng* —, gencives. *Thrồ* —, arracher les dents. — *tảng mèng*, dents incisives. — *lào jwa*, dents canines. — *pwa*, molaires.

hnang. Poche, sac, sachet, gaine. — *tri tsáo*, poches des habits. *I* — *mblê*, un sac de riz. — *tra*, gaine, fourreau de coupe-coupe. *Lồ* — *tràu nhà*, porte-monnaie. — *mblê*, — *chê*, épi de riz, épi de sarrasin.

hnang-là. Espèce de menthe ; périlla.

hnáng. Millet des oiseaux. V. *txi*, *txò*.

hnáng. Vêtir, se vêtir.
— *tri tsáo*, s'habiller. *Tsi mwà tri tsáo* —, je n'ai pas d'habit à mettre. — *tri tsáo tsả*, mettre des effets neufs. — *tri tsáo dwá*, mettre des habits déchirés.

hnáo. Entendre ; écouter. ‖ SYN. *nông*.
Tsi —, ne pas entendre, ne pas écouter. — *lwà ha*, entendre, écouter les gens causer. *Kô* — *lơư*, j'ai déjà entendu. *Tsi xàng* —, ne pas vouloir entendre, ne pas vouloir écouter.

hnáo. Riz ; repas, nourriture ; aliments. ‖ SYN. *máo*.
Nào —, manger. (Rare).

hnào. Piquer (verbe actif), enfoncer un objet pointu, une épingle par exemple.

hné. *(hná)*. Flairer ; sentir.

hnéng. Arc, arbalète.
Trảng —, même sens. *Xồ* —, flèche. *Twa* —, tirer de l'arc. — *tào krư*, arc à bois trop court. *Trơư trảng* —, fabriquer une arbalète.

hnò. (*Lô*). Soleil, jour.
Lô — twà, lever du soleil. *Lô — pông*, coucher du soleil. *Ngâu —*, le soleil (*ngâu* indique le sexe femelle, le soleil étant, d'après les Miaos-tseu, la femelle de la lune.) *Jàng nào —*, éclipse de soleil. *Jàng ji —, jàng vi —*, halo du soleil. *Lô — krô*, les étoiles (soleils sauvages, errants). *— ujè*, le soleil est à son zénith. *— krây*, le soleil penche vers le couchant. *— krô twa tư*, comète. *I —*, un jour. *I — châu ndô*, un jour entier ; du matin au soir. *Cha ao —*, dans deux jours. *Cha — pwá*, dans plusieurs jours. *— na*, aujourd'hui. *Hnông —*, avant-hier. *Pwá hnông —*, il y a quatre jours. *Tang —*, midi. *I tang —*, une demi-journée. *Ndrwa —*, pendant le jour. *— lô*, le jour est court. *— ndè*, le jour est long. *I — ngâu*, juste un jour. *Kê i —*, séparé par l'intervalle d'un jour. *I — tang*, un jour et demi. *— nhông*, jour. *Txwá —, txáu —*, chaque jour, tous les jours. *Tsi hô —*, jour non propice, non favorable, jour néfaste. *Dang tsi — ?* quel jour ? *Jang —*, le jour du mouton. *Pàng nwâ —*, tournesol (plante qui regarde le soleil.)

hnòng. Enrhumé ; toux ; tousser. ‖ SYN. *ngrô*.
Tswà —, remède contre les rhumes, contre la toux.

hnông.
— hnô, avant-hier. *Pwà — hnô*, il y a quatre jours.

hnhà.
Kô —, brûlé, en parlant du riz, des aliments, de la viande que l'on fait cuire ou griller. *Tri tsáo kô —*, les habits brûlent, ont pris feu. *Lô chè kô —*, la maison a brûlé. *Chứ kô —*, sentir le brûlé.

hnhàng. Lourd, pesant.
Kào — dwa kô, vous êtes plus lourd que moi. *Tri —, kứ —*, porter une lourde charge. *Ha —*, langage dur, pénible à entendre. *— hứng*, c'est très lourd. *Tsi — pè chơư*, ce n'est pas bien lourd.

hnhào.
Khô —, trembler. ‖ SYN. *tsèng không*.

hnhào.
Nxô —, enmêlé, embrouillé, en désordre (par exemple, les cheveux, les fils).

hnhô. (*Tô*). Membre viril.

hnhô. Intestins ; boyaux.
Txô —, même sens. *— nzéng*, chute du rectum. *Ndî —, ndrwa —*, faire des saucisses, des boudins. *— ndî nshàng, — ndrwa nshàng*, boudins, saucisses. *Mè —*, intestin grêle. *Nà —*, gros intestin.

hnhô.
— krang ja, suie qui s'attache à la poêle.

hò. Eteindre, éteint.
— lô tèng, éteindre la lampe. *Lô tèng —*, la lampe est éteinte.

hò.
— khào mwa, avoir le vertige, tomber en faiblesse.

hô. (Ch. 火 *houò*). Feu.
Lô — chảo, loupe. *Lô — leng*, briquet. *— txwá*, (Ch. 火柴 *hou-tch'aî*), allumettes. *Jang —*, allumettes françaises *I fông — txwá*.

un paquet de dix boites d'allumettes. *Lô plầu — txwả*, boîte d'allumettes vide. *Lô krử — txwả*, les allumettes. *Là —*, gachette du fusil. *Lô — kả*, pièce de peau dont on recouvre le fusil pour préserver la poudre de la pluie. *— tsê khwa*, [Ch. 火車 *houò tch'è*], train, chemin de fer. *Tsê dê*, *— tsê tsàng dê*, bateau à vapeur. *— tsê —*, aéroplane, ballon dirigeable. *Tô — chwả*, pincettes à feu. *Tri —*, qui brûle de tous les côtés (SYN. *tri hơử*). *— trảng pang*, qui brûle le gosier (par exemple, un fruit très acide). *— txảo*, [Ch. 火草 *houò ts'ào*], artemisia sinensis, qui sert d'amadou.

hố. Propre, net.
Dê tsi —, l'eau n'est pas propre. *Tô trống tsi —*, la table est sale. *Lô chè tsi —*, la maison n'est pas propre. *— tsi — ?* est-ce propre ou non ?

hố. Aiguiser. Cf. *hú*.
— tra, aiguiser un couteau.

hố.
Wa chẳng —, se révolter : se mettre en rébellion ; se battre ; faire la guerre.

hố. [Ch. 呼 *hoū*]. Appeler; nommer. *Kồ — kảo, kảo tsi lè*, je vous appelle et vous ne me répondez pas. *Kảo mbê — wa chang ?* quel est votre nom ? comment-vous appelez-vous ? *Tử tư — ? leng tư — ?* qui appelle ? *Tsi mwà leng tư —*, personne n'appelle. *Tô mè nồng na — wa chang ?* comment appelez-vous cet oiseau ?

hố. Bon ; agréable. || SYN. *ʐrồng*.
Nư tsi —, *nư tsi ʐrồng sà*, il n'est pas aimable, il a un mauvais caractère.

hố. (*hầu* ; *hú*). Dans ; dedans.
— chè, à la maison ; dans la maison.

hố-si. Tout, entièrement ; marque du superlatif à la fin d'une phrase. *Nào tang —*, il a tout mangé. *Jwả — si*, emportez, prenez tout. *Mblwa-nồ dwá pwá leng —*, plus riche que tout le monde, que qui que ce soit. *Zrồng —*, très beau, très bon. *Mào i chè —*, avoir mal dans tout le corps. *Kồ ha kảo — lơử*, je vous ai déjà averti clairement ; je vous ai déjà tout raconté.

hồ. *(Lỏ)*. Espèce de grande jarre.

hồ.
Pàng — chang, plante à fleurs rouges, de la famille des Légumineuses.

hồ. (Ch. 合 *hò*). Qui concorde, qui cadre, qui s'adapte.
— hnỏ, jour propice ; *tsi hnỏ*, jour néfaste. *— xeng*, s'accorder ensemble ; faire la paix ; s'entendre. *Kảo — kồ sà*, vous répondez à mes désirs. *Lô chè trống tsi —*, le pied de la table s'adapte mal. *Wa — xeng*, faire la paix, se réconcilier.

hồ. (Ch. 盒 *hò*). Boîte.
Lô mể —, petite boîte ; petit coffret. *Lô — hỏ*, petite boîte qui sert de blague à tabac.

hồ. (Ch. 貨 *houó*) marchandises.
Lwả —, faire le commerce. *Wa — lư* ; *lwả —* ; *wa lwả*, faire le commerce ; trafiquer. *Lô xàng tràu —*, caisse à marchandises.

hồ. V. *kông-hồ.*

hòng.
Tô njê — sì pang. gardon.

hòng.
Nèng — pả tswa. cheval de couleur : gris, blanc et rouge.

hòng-xiêng. Nom donné au nouveau-né par la première personne qui entre dans la maison après sa naissance.

hơư.
— fáo. asthmatique.

hớư ! Présent ! Oui ! Quoi ? (réponse d'un inférieur).

hớư. *(hồ).*
Tri hồ, tri —. qui brûle de tous les côtés.

hớư.
— á. bourbier ; mare. V. *háng.*

hờư.
Tô nèng —. cheval fringant.

hớư. Escorte ; suite ; tenir compagnie.
Mò — nả nồ, aller saluer, présenter ses respects au mandarin.

hoử. V. *sì.*

hú. *(hồ).* Aiguiser.

hú. Dans ; dedans. V. *hồ. hâu.*

hú.
— ngẩu, chanter. *Tsi pảu — ngẩu,* je ne sais pas chanter. *— ngẩu tsì nòng neng,* chants sur la création de l'homme. *— ngẩu tsì hnồ hli,* chants sur la création des astres. *— ngẩu twà,* chants de la mort. *— ngẩu hẩu chơử,* chants de noces. *— ngẩu trào,* chants de guerre.

hư. V. *làng-hư, làng-fử.*

hử. *(fử).* [Ch. 帕 *hoú*]. Serviette. *hử,* même sens. *Sơử — ngwá mwá,* serviette de toilette. *Sơử — nào máo,* serviette de table. *Soử — hlè njư,* mouchoir.

hửng. Très ; beaucoup ; terme indiquant le superlatif se plaçant après le mot. SYN. *lê, li.*
Zrông —, très beau ; très bon. *Ndấu —,* beaucoup ; très nombreux. *Nao —,* très froid. *Sò —,* très chaud. *Hlò —,* très grand ; trop grand. *Jâu —,* très petit ; trop petit. *Ndè —,* très long ; trop long ; très loin. *Lò —,* trop court ; très court.

hwa.
Châu — ; pồ —, nuages brouillard. Cf. *phwa.*

hwa-hòng. Pomme. ‖ SYN. *tô jì.*
Txí —, pomme.

hwa-lò. *(phwa-lò).* Âcre.

hwả.
Káo —, mendier. *Tô káo — txử,* mendiant.

hwả.
Tô nông háo —, oiseau dont le cri rappelle celui du paon.

hwả.
Trảo pẩu chử —, vesser et répandre une très mauvaise odeur.

hwả.
I — si, une heure ; un instant ; un peu. *I — si wa krẩu,* un peu plus on tombait ; il s'en est fallu de peu qu'on ne tombe. *I — si i — si,* à chaque instant ; à tout moment.

I

i. Terme désignant le sexe mâle.
— *tô Vư*, le nommé Vư.

i. Crête.
— *krà*, crête de coq.

i. Un.
— *ao, pè*, un, deux, trois. *Kảu* —, onze. *Neng ngảu* —, vingt-et-un. — *pwa*, cent. — *pwa* — *lò*, cent un. — *pwa* —, cent dix. *Xá* —, le premier jour de la lune. — *leng*, un homme. — *hnố*, un jour. — *hnố* — *hnố*, tous les jours ; chaque jour. — *syong*, un an. — *dày txà*, une piastre. — *lò si hởư*, une heure. — *jà*, une fois. — *jà* — *jà*, chaque fois. — *sì* — *sì*, à chaque instant, à tout moment.

---

ja. Allonger, s'allonger, se tenir droit ; droit.
Pwa tè — pứ, se croiser les bras et allonger les jambes pour dormir. — —, *jô* —, allonger les jambes. *Ndông* —, arbre qui est droit. *Neng — hứng*, très paresseux, c'est-à-dire : homme droit, qui ne veut pas se courber vers la terre pour travailler.

ja. *(Tô)*. Grillon ; courtilière.
Tô — trào, criquet. *Sáng ndồ kó tò — krwà*, quand il fait chaud les grillons crient.

ja.
— *chwá nồng*, glu pour prendre les oiseaux.

ja.
— *pàng*, fleurir. *Mblê — pàng lờứ*, le riz est en fleur.

ja.
Krầu —, figuier grimpant.

ja.
Mô twa ka —, démarche lente, digne.

ja. *(ʒra)*. Faire sécher.
— *tri tsáo*, faire sécher les habits. — *khwá*, faire sécher au feu. — *sáng ndồ*, faire sécher au soleil.

já. *(jwá)*. Marque du futur.

já. *(jwá)*. Prendre, emporter (mot usité seulement dans les chants).

jà. V. *a-jà*.

jà. Fois.
I —, une fois. *Twa — xư*, une fois seulement. *Ao pê* —, deux ou trois fois. — *wa ndễ*, la première fois, la fois d'avant. *Lử* —, la seconde fois, la prochaine fois. *Tsi tâu mô i* —, je ne suis encore jamais allé. *I syong i* —, une fois l'an. *I — i* —, chaque fois, toutes les fois.

jà. *(Lô)*. Poêle.
Nả —, grande poêle. *Mè* —, petite poêle. *Lô — xầu*, la poêle coule, est percée. *Nʒwá* —, nettoyer la poêle. *Tẩn nʒwá* —, momordique, ainsi appelée parce que desséchée, elle sert à nettoyer les poêles.

jà. V. *krang-jà*.

jáy. Exclamation de colère, d'impatience.

jảy. Lécher, manger (trivial).
— *lò pàng*, lécher l'assiette.

jang. *(jàng)* [Ch. 洋 *yâng*]. Etranger, Européen (seulement dans quelques expressions empruntées au chinois).
— *ki* [Ch. 洋鬼 *yâng kouèi*]. Européen, Français. — *hồ* [Ch. 洋火 *yâng houò*], allumettes. *Krèo — jứ*, pommes de terre françaises. — *the* [Ch. 洋鐵 *yâng t'ie* ?], fer-blanc. *Kư — the*, ferblantier.

jang. *(Tò).* [Ch. 羊 *yâng*], Mouton. *Tò txi* —, mouton. *Tò nủ* —, brebis. *Plầu* —, laine de mouton. *Ngrấy* —, viande de mouton. *Tò* — *mbwa,* mouton-porc, animal fabuleux à la queue de porc et aux pieds de chien.

jang.
— *txéng*, abrupt, à pic.

jang. Voler, voltiger.
— *pể ndố*, voltiger dans le ciel. *Tò nồng* —, l'oiseau vole. *Mblòng ndòng* — *tri na*, les feuilles volent en s'éparpillant de tous les côtés. — *sà*, voler haut. — *kri*, voler bas. *Hồ tsế* —, ballon dirigeable ; aéroplane. *Tò* — *krừư*, grue (litt. : qui vole en éventail).

jang. Numérale des objets longs, tels que les phalanges des doigts, les entre-nœuds de certaines plantes, les barres.
— *syong*, nœuds du bambou. *Lò* — *syong*, entre-nœuds du bambou. — *dỉ tê*, articulations des doigts. *Lò* — *dỉ tê*, phalanges des doigts. *I* — *kảng*, une barre d'acier. *I* — *mè*, un bâton d'encre de Chine. *I* —, un bout, la moitié d'un objet long. *Páo kư ngrô* —, le maïs pousse des nœuds.

jang.
Tsi thá — *xử*, se fendiller au soleil.

jàng. (*jang*) [Ch. 洋 *yàng*]. Européen, dans quelques locutions empruntées au chinois.
— *jư*, caoutchouc. — *jử*, pomme de terre européenne. V. *jử*. — *jú* [Ch. 洋藥 *yàng yô*], opium. *Hầu* — *jú*, fumer l'opium. *Tê* — *jú*, champ de pavots. *Lô* — *jú*, peser, acheter de l'opium.

jàng. Fondre ; couler.
Txwa —, plomb fondu ; le plomb fond. *Thàng* —, le sucre fond. *Mbò* —, la neige fond.

jàng. Rangée.
I — *ndông*, une rangée d'arbres.

jàng. Ici.
Sàu —, sur ceci ; dessus ici ; ici dessus. (SYN. *sàu nà*). *Tơử pàng tử sàu* —, *txỉ txi twả ndrwa jểng*, les fleurs éclosent ici dessus un peu partout, et les fruits poussent sous terre. (Proverbe sur les arachides).

jàng. (*Tò*). Dragon.
— *hầu dể*, arc-en-ciel (litt. : le dragon qui boit de l'eau). — *ji hnố*, — *vi hnố*, halo du soleil (litt. : le dragon qui entoure le soleil). — *ji hli*, halo de la lune. *Nào tầu* —, repas pour fêter la lune du cinquième mois chinois. — *nào hnố*, éclipse de soleil. — *nào hli*, éclipse de lune.

jàng. (*Zràng*).
Chơử —, teinture. — *tri tsáo*, teindre des vêtements. — *ndàu*, teindre des étoffes.

jång. [Ch. 樣 *yáng*]. Espèce ; genre.
I — ; *twa* —, de la même espèce ; semblables. *Ao pê* —, deux ou trois espèces différentes. *Tsi lò tsi* —, les cinq objets appartiennent à cinq espèces différentes.

jång. *(Zrång).*
Wa —, endimanché ; se faire beau. *Hnáng tsi tsáo wa* —, se parer de beaux habits. *Kào wa* —, vous vous faites beau.

jao.
Swà — nthơư, nom d'une fougère; espèce d'orchidée terrestre.

jào. Oui ; réponse affirmative.
— *tsi ?* oui ou non ? est-ce vrai ou non ? *Tsi* —, non ; ce n'est pas cela ; ce n'est pas vrai. — *kào*, c'est vous. — *kô*, c'est moi. — *pwà leng*, c'est tout le monde. *Là na — leng tư là ?* à qui appartient ce champ ? *Ha tsi* —, ne pas parler comme il faut, convenablement. *Wa tsi* —, ne pas agir comme il faut.

jào.
Mò — jêng, marcher lentement comme un escargot.

jào. Entrer.
Njơư — làng-fư, le bouchon entre dans la bouteille.

jào. Village, hameau.
Mwà ao pê — nhào sâu trông, il y a deux ou trois hameaux sur la montagne. *Kô nhào — tảo*, je demeure dans ce village là-bas.

jào. *(njào)*. Agiter, secouer ; se balancer.
— *làng-fư chơư*, agiter une bouteille de vin (avant de servir). *Tô ndông* —, l'arbre se balance.

jày.
Dố —, poli, bien uni. *Tô trông dố — hửng*, une table bien polie.

jày. Sacrifice. ‖ SYN. *neng*.
Wa —, faire des sacrifices aux génies, cérémonies superstitieuses.

jày. Emoussé. ‖ SYN. *tử*.
Tô tra —, couteau émoussé. *Hná* —, dent usée.

jày. *(jê)*. Vessie.
— *mbwa*, vessie de cochon.

jày. *(zrẩy)*. Cacher, dérober ; agir en fraude.
— *cha, khơư — cha*, cacher, mettre de côté, dérober à la vue, à la connaissance. — *là*, cacher des rizières, ne pas les déclarer aux autorités pour échapper à l'impôt.

jàu.
Nhào — jơử, s'asseoir accroupi sur les talons.

jău. Petit ; jeune.
— *hửng*, très petit ; trop jeune. *Nả* —, concubine ; seconde femme. *Dế* —, petit cours d'eau ; eaux basses. *Hlí* —, mois qui n'a pas trente jours.

jàu.
Tô kô —, pangolin. V. *kô*. *Tô kang* —, espèce de courtilière. *Tô kang — tràu, tô kang — trư*, punaise des bois ; pou de bois.

jàu.
Kwa tê —, *njư tê* —, se frotter les mains l'une contre l'autre.

jàu.
Chàu —, engourdi. *Txày tơư, txày tê châu* —, les pieds et les mains engourdis.

jè. Pierre.
Páo —, une pierre. *Nả* —, grande pierre. *Hmông — dơử*, blanc d'Espagne ; blanc de guêtre. *Lảy páo* —, lancer, jeter une pierre. *Hlwa lảy páo* —, fronde. *Swa* —, sable. *Pơư* —, tas de pierres. — *si*, chaux. *Plêng, plông — si*, enduire de chaux, mettre une couche de chaux, passer à l'eau de chaux. — *chwa*,

roche calcaire, pierre à chaux. *Krẩy* —, pierre ronde (comme un œuf). *Teng* —, pierre qui sert de soubassement aux colonnes en bois des constructions indigènes. *Pàng* —, *nxhwa* —, mousse des pierres. *Tê mwà páo — hứng*, terrain caillouteux. *Dáo páo* —, rouler une pierre.

jê. *(Lô)*. Meule de moulin.
Jô —, *ʐrô* —, moudre. *Da* —, bruit de la meule. *Kơừ* —, piquer la meule.

jè. Nom très répandu parmi les femmes.
Mè Páng —, la nommée Páng Jè.

jê. Près ; proche ; voisin. ‖ SYN. *tí*.
— —, — — *e !* tout près ; mais c'est tout près ! — *ndè*, près ou loin. — *kồ chè*, près de ma maison. *Kào — kô, kô — kào*, amis intimes.

jê. *(ji)*. Allumer, rallumer.
— *lô tèng*, allumer la lampe. *Trào* —, pétrole.

jê.
Pò dè —, variété de ficus.

jè.
Tswà —, thé.

jế. Cri du porc.

jẻ.
Mwà —, pleine (en parlant de la femelle d'un animal).

jè. Nid.
Mè — nồng, — *mè nồng*, nid d'oiseau. *Mwà i — nồng sàu ndòng*, il y a un nid sur l'arbre. *Tô nồng wa* —, les oiseaux construisent leurs nids. — *tsi táu mwà krẩy*, il n'y a pas encore d'œufs dans le nid. *Mè nhwa mò nsha — nồng*, les enfants vont dénicher les oiseaux. *Tô kang ʐrwa* —, toile d'araignée.

jè. *(jẩy)*. Vessie.
— *mbwa*, vessie de porc.

jè. Pli.
— *ndơừ*, pli d'une feuille de papier. — *là*, une rizière ; mesure agraire (litt. : un pli, un sillon de rizière).

jè. [Ch. 夜 *yé*]. Nuit.
Txáo —, repas nocturne ; réveillon.

jè. [Ch. 月 *yúe*]. Mois ; lunaison.
Chình — [Ch. 正 月 *tchēng yúe*], premier mois de l'année. *Lư* — [Ch. 二 月 *eúl yúe*], — *xang* [Ch. 三 月 *sān yúe*], deuxième, troisième mois. *Jèng* — [Ch. 閏 月 *joúen yúe*], mois intercalaire.

jè. *(jì)*. Exclamation de surprise, d'impatience.

jè.
Lào —, gai, content.

jè. Latanier.
Ndông kồ —, latanier. *Mblòng kồ* —, feuille de latanier. *Mwa mblòng kồ — vồ chè*, acheter des feuilles de latanier pour couvrir la maison.

jèng.
Chảo —, lunettes, bésicles, binocle. *Chao chảo* —, porter des lunettes.

jèng-jè. [Ch. 閏 月 *joúen yúe*] mois intercalaire dans l'année chinoise.

jếng. [Ch. 城 *tch'êng*].
Ndwa tồng —, habiter un grand centre, une grande ville.

jèng. [Ch. 勝 *chèng*]. Vainqueur ; avoir le dessus ; l'emporter.
Kào — *tsi* — ? avez-vous été vainqueur ou non ? *Tò na* —, *tô tào sư*, celui-ci l'a emporté sur celui-là.

jèng. (*Lò*). [Ch. 城 *tch'èng*]. Citadelle ; poste militaire ; blockhaus.

jèng. [Ch. 圓 *yuàn*]. Rond.
— *ʒrào*. — *làng*, rond. — *ʒròng hò si*, tout à fait rond.

jèng. [Ch. 泉 *ts'iuàn*].
— *thàng*, source d'eau salée ; mine de sel. Les sources d'eau salée sont très fréquentes dans la haute région du Tonkin. Plusieurs villages miao-tseu s'en servent et n'achètent jamais de sel.

jèng. (*njếng*). Tomber.
Mblòng —, chute des feuilles. *Dề ndông* —, les arbres dégouttent.

jèng. (*jî*).
— *lào*, depuis longtemps.

jèng.
Kào tsi —, travail non encore fait, terrain à cultiver et auquel on n'a pas encore touché.

jèng.
Khào lång xang —, fenêtre, lucarne, créneaux.

jèng.
Nhào ndrwa —, demeurer sous terre ; être mort. *Tơử pàng tứ sâu jang, txỉ txi twà ndrwa* —, les fleurs poussent en dehors, sur la terre, mais les tubercules poussent sous terre. (Arachides : proverbe).

jèng.
Tò krư jò —, escargot, limaçon. *Mò jào* —, aller lentement comme un escargot.

jèng.
Tsi tsào — *tớư*, vêtements effilochés.

jèng. V. *trông-jềng*.

jèng-jêng. (*Zrèng-ʒreng*). (*Tò*). Pupille ; prunelle de l'œil. *Lò* — *krây*, tache germinative de l'œuf.

jèng-tảng. Blanc ; de couleur blanche.
Tsi day —, fiel d'ours de couleur blanchâtre.

jèng. (*Lò*). [Ch. 印 *yin*]. Sceau, cachet ; imprimer.
Nà —, apposer un sceau. *Lý chảng* —, cachet du maire. — *ndớư*, imprimer sur du papier.

jèng-pàng. [Ch. 印 板 *yin pàn*, ou 影 板 *ying pàn*]. Photographie.

ji. Famille.
Mwà ao pẻ — *hmống nhào tảo, ao pẻ* — *chò tha*, il y a deux ou trois familles miao-tseu là-bas, et deux ou trois familles mán. *Twa* — *xư*, une seule famille. *Fày* —, diviser la famille ; membre de la famille qui va s'installer à part. *Kứ* —, camarades ; connaissances ; voisins.

ji. [Ch. 夷 *yi*]. Terme désignant en miao-tseu les Tày.
Pwá —, les Thổ, les Tày. *Leng* —, un Tày. *Ha lồ* —, parler la langue tày.

ji. Miel.
— *mò*, miel. *Nào* — *mò*, manger du miel. *I làng fư* — *mò*, une

bouteille de miel. *Krang* —, doux, sucré (comme le miel). *Krang krang* —, très doux, très sucré.

ji. *(vi).* [Ch. 圍 *wêi*]. Rond ; cercle ; tourner ; autour.
Jàng — hnổ, halo du soleil. *Jàng — hli*, halo de la lune. *Tò tá — krang*, mouvement, balancement de la robe, de la jupe quand on marche. La jupe miao-tseu, très courte, fait un demi tour à chaque pas. — *tò ndông*, — *kò tơư*, s'entortiller autour d'un arbre, autour de la jambe (par exemple, les lianes, les serpents). — *khi*, enchaîner ; envelopper de liens. — *njầu*, contourner la bouche, faire des grimaces avec la bouche. *Lò — tầu hầu*, cercle formé par les cheveux au sommet de la tête ; nœud, chignon. — *chào hầu*, faire le chignon à la mode annamite.

ji. [Ch. 一 *yī*]. Un, dans quelques expressions empruntées au chinois. *Si — jẻ* [Ch. 十一月 *chê yi yúe*], onzième mois.

ji. Pencher ; qui n'est pas vertical.
Chể trông —, les pieds de la table penchent.

ji. Déformé ; difforme.
Lò khảo — ; *lò ndl* —, un verre déformé ; une tasse difforme, aplatie, au contour irrégulier.

ji. Fatigué ; harassé.
— *hứng*, *ʒrảng hứng*, fatigue extrême.

ji. Ecouter ; entendre raison.
Tsi —, qui ne veut rien entendre.

ji. *(jè).* Allumer, rallumer.
— *lò tèng*, allumer la lampe. — *chàu*, allumer une torche.

ji. Lilas des Indes : Melia Azedarach.
Tò ndông —, lilas des Indes. *Txi* —, graines de lilas.

ji. V. *ndràng-ji.*

ji.
— *nhảo*, — *ngrô nhảo*, — *cha*, — *nhảo thảng pể*, garder, retenir ses hôtes, les prier de rester plus longtemps ; qui aime à donner l'hospitalité.

ji.
— *vàng tsào krổ*, ammanie.

ji. *(jầy, jẻ).*
Lò jầy —, vessie. *Trao* —, *chao* —, uriner.

ji.
Lò — pwả, espèce de nasse pour la pêche.

ji. Pommier.
Ndông txí tò —, pommier. *Txí tò* —, pomme. *Tẻ txí tò* —, peler une pomme.

ji. Huit.
Kầu —, dix-huit. *Neng ngầu* —, vingt-huit. — *chầu*, quatre-vingts. — *chầu* —, quatre-vingt-huit. — *leng*, huit personnes. — *jà*, huit fois.

ji. *(jẻ).* Exclamation d'impatience, de colère.

ji. [Ch. 易 *yí*]. Facile.
Zrông — wa, facile, commode à faire. *Peng — jl*, [Ch. 便易 *piên-yí*], bon marché. Cf. *peng-jl.*

ji. [Ch. 意 *yí*]. Réfléchir.
Mwà chứ — hứng, qui réfléchit. *Tsi mwà chứ* —, qui ne réfléchit pas, étourdi.

ji.
Tò nồng nsháo —, moineau.

ji.
Txi —, variété de saponaire ronde.

ji.
Twa chứ —, faire les cent pas, se promener de long en large.

ji.
— *lào*, depuis longtemps. — *lào mblwa nỏ*, il est riche depuis longtemps.

jin. [Ch. 烟 *yèn*]. Tabac, opium.
Hầu —, fumeur de tabac. *Lwa* —, tabac ordinaire. *Chào* —, tabac annamite noir, pour la pipe à eau. *Tsào* —, tabac chinois jaune. *Jàng* —, opium. *Hầu jàng* —, fumer l'opium. *Hau jàng* —, cuire, préparer l'opium. *Lô jàng* —, peser, acheter de l'opium. *Fwả jàng* —, adonné à l'opium; intoxiqué par l'opium. *Chỉ jàng* —, abandonner l'opium. *Chao* —, planter du tabac. *Tè* —, champ de tabac, de pavot. *Dè* —, cueillir le tabac, l'effeuiller. *Txẻ* —, enlever les nervures des feuilles de tabac. *Txồng* —, couper du tabac pour la pipe. — *kang*, pipe ordinaire. — *thông*, pipe à eau. *Hlwa* —, cendre de tabac, de la pipe, du cigare... — *krồ*, plante appelée tabac sauvage.

jò. Nourrir ; élever ; surveiller ; garder.
Tô pồ — *nhwa*, femme enceinte ; nourrice. — *chè*, garder la maison. — *nhồ*, garder les buffles, les bœufs. — *là*, — *mblễ*, surveiller les champs, la moisson. — *sèng*, apprivoiser (un animal). — — *khrâu*, gourmand, s'inviter soi-même à manger. *Tô dè* — *mảo*, le chien regarde manger, a envie de manger. *Tsi* — *mảo*, n'avoir pas de quoi manger. — *mblễ*, riz de semailles ; plants de riz pour le repiquage. *Thrồ* —, arracher ces plants pour les repiquer. *Chầu chề* —, immerger les grains pour les semailles. — *njầu*, se rincer la bouche. *Dề kồ* — *njầu*, de l'eau chaude pour se rincer la bouche. — *ʐrâu*, ruminer. *Tô nhồ tứ tô nhồ dang* — *ʐrâu hồ si*, tous les buffles et les bœufs ruminent.

jô. Force ; travail ; salaire.
Mwả —, fort ; robuste. *Sẻ* —. *jồng* —, donner toute sa force. *Mò wa* —, faire le journalier, aller travailler pour le compte d'autrui contre salaire. *Pầu* —, rémunérer le travail ainsi fait. *Tô txí* — *txống*, serviteur ; domestique ; journalier.

jô.
Tò — *krảng tàu*, têtard, larve de grenouille. *Tò krư* — *jêng*, limaçon ; escargot.

jố. *(njồ)*. *(Lô)*. Bosse sur le cou de certains bœufs.

jồ.
Wa —, *wa* — *dơư*, *wa* — *kay*. bouger ; remuer ; jouer ; qui n'est pas en équilibre (SYN. *wa ndi*). *Tô trống wa* — *hứng*, *sau ndơứ tsi tàu*, la table bouge beaucoup, je ne puis pas écrire. *Tsi khéng wa* — *wa ndi*, défense de remuer, de bouger.

jồ.
Châu —, avoir sommeil. *Kào châu* —, *kào mò pứ*, si vous avez som-

meil, allez vous coucher. *Mè nhwa châu — lơử*, les enfants ont déjà sommeil.

jò.
Xố —, nxố —, se hérisser, se dresser. *Plẩu sơử chéng xố —*, les cheveux, les poils se dressent. *Tẩu hầu nxố —*, tête ébouriffée ; cheveux en désordre.

jò. Aider ; secourir.
— hmống wa chè, aider les gens à faire leur maison.

jò. Inviter.
— hmống nào mào, inviter les gens à manger.

jò-si. [Ch. 鑰匙 *yó-chè*]. Clef.
Lò mè xàng — dwa kháo tư lơử? tsi pồ ha, où a passé la clef de la malle ? je ne la vois plus. *Mwa — trâu kồ khri kháo trống*, donnez-moi la clef pour ouvrir la porte.

jông. (*Tô*). Mouche en général.
Tô — tổ nhồ, les mouches piquent les buffles. *Mblơừ —*, chasser les mouches. *Tô — tsàng chồ*, moustique, cousin. *Ndồ nào tsi mwà —, ndồ kồ mwà ndáu*, en hiver il n'y a pas de mouches, mais en été il y en a beaucoup.

jống.
— ji wa (*ʒròng ji wa*) facile, commode à faire.

jông. [Ch. 用 *yóng*]. Employer ; se servir ; faire usage de.
Tsi táu — i jà, je ne m'en suis encore jamais servi. *— jò*, donner toute sa force ; faire un dernier effort. || SYN. *sè jò*.

jơư. (*ʒrơư*). Caresser ; frotter ; masser.
— lô plang, frotter le ventre. *— i chề*, faire un massage sur tout le corps.

jơử.
Nhào jẩu —, accroupi ; assis sur les talons.

jơừ. Viser, avec un fusil, une arbalète.

jơừ.
— mbwa tàu kè, accoutumer les porcs au chemin avant d'aller les vendre au marché, ou les habituer aux sentiers autour du village.

jơừ.
Tri tsáo swà — pề tê, habits trop longs qui traînent par terre.

jơừ.
Txẩng —, sorte de condiment indigène, à base de poisson salé.

jơừ. Ramasser.
— plang tsàu, ramasser les ordures, les balayures pour les jeter. *— mblề*, ramasser le riz, qu'on a étendu pour le faire sécher, par exemple. *— njề*, prendre du poisson au moyen d'une épuisette ; retirer le poisson de l'eau.

jơừ. (*Tô*). Mâle ; homme ; mari.
Tô pồ tô — ? une femme ou un homme ? *Tô Phéng tô —*, le mari de la nommée Phéng. *Tsi táu mwà —*, elle n'a pas encore de mari. *Nả —, — kồng, — lẩu*, vieillard ; Monsieur : terme de respect. *— sơư*, ancêtres ; aïeux. *— tảo, — tì*, ce Monsieur-là. *— —*, grand-père paternel. *— txí*, le frère de la femme. *— dang*, le frère du mari. *— tày*, grand-père maternel.

jơừ-dề. Ramer. ‖ SYN. *ha dễ.*
Tò dwá —, rame.

jơừ-ndò. Horizon.

jư.
Jàng —, caoutchouc.

jư. [Ch. 魚 *yû*]. V. *fwa-jư.*

jứ.
Wa twa —, *nhào twa* —, *ha twa* —, rester tranquille, silencieux, ne pas bouger, ne pas faire de bruit.

jừ.
Jàng —, pomme de terre française. *Tê jàng* —, éplucher des pommes de terre. *Chao jàng* —, semer des pommes de terre. *Khơư jàng* —, récolter les pommes de terre.

jwa. *(ha).* Parler ; causer.
Kô — *kào,* je vous parle.

jwa. *(njè).* Aiguisé ; effilé.
Tò tra — *hứng,* couteau qui coupe bien. *Hnà lào* —, dents canines.

jwa. *(ʐrwa).* Poirier ; poire.
Txí —, poire. *Dề txí* —, cueillir des poires.

jwa. *(ʐrwa).*
Ndông txí — *nhồ,* ricin. *Txí* — *nhồ,* graines de ricin. *Trào txí* — *nhồ,* huile de ricin.

jwa. *(ʐrwa).*
Tô kang — *sang,* araignée. *Tô kang* — *jễ,* toile d'araignée.

jwa-ha. Peigne.

jwá. *(já).* 1° Prendre ; vouloir de ‖ 2° Marque du futur ; sur le point de.
1°) *Kào* — *tsi* — ? le prenez-vous ? en voulez-vous ? *Tsi* — *kào,* je ne veux pas de vous. *Nư* — *tō tsí* ? qu'est-ce qu'il a pris ? *Tsi nhá* —, je n'en ai aucun désir. *Si txáng* —, *si txéng* —, se disputer la possession de quelque chose. *Kào txày kô nhà, kô tsí* — *lì,* je ne prendrai aucun intérêt sur l'argent que je vous ai prêté.
2°) *Áo hnò* — *trào lô,* je reviendrai dans deux jours. — *tang,* c'est presque fini. — *sáng ndô,* il va faire clair, le jour va paraître. *Tô nhồ* — *xyang mè nhwa,* la bufflesse va mettre bas. — *twà,* sur le point de mourir ; vous allez mourir.

jwà.
— *txèng,* porter des breloques à la ceinture, à la façon des femmes annamites.

jwà.
Tò nông táng —, coucal ; coq des pagodes.

jwả. Se tromper.
Wa —, se tromper. — *kề,* se tromper de chemin ; faire fausse route. *Ha* — *kề,* se tromper dans ses paroles. *Kào* — *kề khảo tư* ? où avez-vous fait fausse route ?

jwả. Forcer ; obliger.
— *wa,* obliger à travailler. — *mô,* forcer à marcher.

K

ka. [Ann. *cai* ?] Caporal.
Tàu wa —, être nommé caporal.

ka.
Txi ʒrwà —, espèce de petite poire sauvage.

ka.
Mò twa — ja, démarche digne, noble.

ka. V. *chảng-ka*.

ka-jë. (*da-jề*). Bruit, grincement de la meule.

ka-trào. Graillon ; restes de lard fondu.
— *tóư tóư krang krang*, les graillons un peu durs sont agréables à manger.

kà. Marché.
Mò ndrảng —, aller au marché. *Nhảo ndrảng* —, au marché. *Nả — nả tảo*, grand marché, grand centre. *Mò ndrảng — mwa njề*, se rendre au marché pour acheter du sel. — *nhảo ndề hứng*, le marché est très loin. *Tò hmông mò — i syong i jà xư*, les Miao-tseu ne vont qu'une fois par an au marché. *Kỗ tá nʒi i* —, quand on a brûlé sa robe, il faut l'intervalle d'un marché à l'autre pour la réparer (proverbe).

kà. Terme final exprimant la colère.
Jào kào — ! c'est vous !

kà. S'accrocher à quelque chose pour ne pas tomber.
Ndảo tsảo — ndòng, tsi — wa pống tà, en passant le pont accrochez-vous à l'arbre, sinon vous tomberez sûrement.

kà. Prudent ; rusé ; qui se tient sur ses gardes ; habile ; attentif.
— — *li*, très prudent ; très rusé. *Nhảo hàu kỗ ʒrông mwà chồ hứng, wa lê kào mô — mô*, il y a beaucoup de tigres dans la forêt, par conséquent tenez-vous sur vos gardes, faites bien attention à vous. *Tò dề — hứng*, chien bien dressé.

kà. (*kàng*). Clair, dans l'expression *kà-hli*, clair de lune.
Pỏ kề — hli, clair de lune. — *hli twả*, la lune est levée. — *hli pống*, la lune est couchée (litt. : tombée).

kà-fe. [Franç. *café*]. Café.
Hẩu tswa —, boire, prendre du café.

kả. Couvrir.
Lò không — jà, couvercle de poêle. *Lô hô — phảo*, peau recouvrant les fusils à pierre.

kay.
Wa jò —, qui bouge, branlant ; mal ajusté ; non équilibré.

kày.
— *jia thông*, fourneau minuscule de la pipe à eau.

kày-kày. Sale; souillé ; malpropre. *Tri tsáo dồ dồ —*, vêtements sales. *Kháo mwa dồ dồ —*, figure malpropre.

kang. (*Tô*). Nom générique des insectes.
Tô — nào njai, ver luisant; luciole. *Tô — zrwa sáng*, araignée. *Tô — la*, pou de bois. *Hná — nào*, dent cariée. *Hmồng —*, poussière qui tombe des objets rongés par les insectes. *— nja !* que les vers te rongent ! (malédiction). *— nji mwa*, sourcils (litt.: vers qui entourent les yeux). *Tô — jò*, ver à soie. *Lừ —*, cocon de ver à soie. *Xô —*, fil de soie. *Zrâu —*, mûrier (litt. : plante des insectes, des vers à soie). *Dè zrâu —*, cueillir des feuilles de mûrier.

kang. Numérale des pipes.
Hâu i — jin lè mò, fumer une pipe avant de partir. *Tô jin —*, pipe ordinaire, par opposition à pipe à eau.

kang.
Chwa —, nu ; déshabillé. *Mè nhwa mò chwa — hò si, tsi tâu pâu *xàng mwa*, les enfants vont tout nus, ils ne savent pas encore rougir, ignorent encore la honte.

kang.
Chwa — hwa, achyranthe.

kang.
Zrâu — nwà, sorte de pissenlit.

kang-tà. De toutes ses forces ; d'arrache-pied ; donner un coup de collier.

kang-tsi. Drapeau ; oriflamme.
Fang ki —, le drapeau français. *Chào tsi —*, le drapeau annamite.

káng. [Ch. 官 *kouān*]. Fonctionnaire.
Lí — xử, faire partie de l'administration. *Txống —* [Ch. 總 官 *tsòng kouān*], chef de canton. *Txống — nhào kháo tư ?* où demeure le chef de canton ? *Chơư —* [Ch. 州 官 *tcheoū kouān*], le tri châu. *Chơư — mbè hồ wa chang ?* comment s'appelle le tri châu ?

káng. [Ch. 稈 *kàn*]. Tige ; pied.
— mblể, tige de riz. *— mao*, tige de froment. *— páo kư*, tige de maïs. *— chể*, tige de sarrasin. *— jin*, pied de tabac. *Txá —*, couper une tige. *— thiếng*, rotin. V. *thiếng*.

káng. [Ch. 寬 *k'ouān*]. Large.
Kè —, chemin large.

káng.
Mè mbwa — tồng, race de porcs courts et bas ; petit cochon gras et et dodu.

kàng. Raie, ligne ; rayer ; tracer une ligne.
— ta, même sens. *I —*, une raie ; une ligne. *— tsâu*, trace des veines gonflées, réseau qu'elles forment sur la peau. *Ndâu — tsâu*, étoffe, drap rayés. *— tè*, rides de la main, lignes de la main. *Sày — tè*, regarder les lignes de la main (chiromancie).

kàng. (*dàng*). [Ch. 黄 *houàng*]. Jaune.
Tswà — (tswà dàng), couleur, aniline jaunes. *Lè xô —*, fil jaune. *Tri tsáo —*, vêtements jaunes. *Pàng —*, fleur jaune.

kàng. (*kà*). Clair.
— vồ, *— á*, clair. *Wa — vồ ; wa*

— *á*, éclairer. — *ndô*, beau temps; temps clair. — *ndô mô*, partir au point du jour.

kàng. Chemin, route. || SYN. *kè*.
Txô —, chemin. *Wa* — *wa kè*, faire des superstitions. *Tsi pâu* — *kè wa*, je ne sais comment faire.

kảng. Parler; donner; permettre; accorder; réussir.
Kò tsi — *lò ma!* mais je n'ai rien dit! *Kò xáng tháo kào nhà, tsi pâu kào* — *tsí* —, je voudrais vous demander de l'argent, mais je ne sais pas si vous voudrez bien m'en donner. *Nả txí tsi* — *nư mô*, son père et sa mère ne lui permettent pas de partir, d'aller. *Kào wa tsi* — *lò!* vous ne réussirez pas!

kảng. [Ch. 鋼 *kâng*].
Hlâu —, acier. *I tào* —, petite barre d'acier. — *jàng*, fonte.

kảng. [Ch. 强 *k'iảng*]. Violer; faire violence.
— *tò pô*, violer une femme (grossier).

kảng.
Chwa —, manger (trivial).

kảng.
Tô nống lào —, espèce d'échassier.

kao. Onguent.
Pléng —, appliquer un onguent.

káo. Toucher.
Tsi —, ne touchez pas. *Tứ tư* — *kô?* qui m'a touché? *Nhà chao khảy, kào* — *kào twa!* l'argent est ici; si vous y touchez, vous êtes mort! *Kò tsi* — *e!* je n'y ai pas touché! *Tsi* — *tô dê, nư tô kào*, ne touchez pas le chien, il vous mordrait.

kào.
Tô — *hwả txứ*, mendiant; pauvre. *Pù nhà tràu tô* — *hwả txứ*, faire l'aumône aux pauvres.

kào.
Pứ —, couché (familier). *Mè nhwa pứ* —, les enfants sont couchés.

kào-kwảng. Habitué; apprivoisé.
Tsi — *tri lò kơứ*, je ne suis pas habitué à porter la hotte. *Tô nống* — *lơứ*, oiseau apprivoisé. *Nhào khá na* — *lơứ tsi tâu?* vous êtes-vous déjà habitué ici ou pas encore?

kào. Accès; orage.
I — *mbơư*, un accès de fièvre. *I* — *nang*, un orage. *Ao hnô i* —, un accès tous les deux jours. *Châu ndô lè wa* —, l'accès n'arrive que la nuit. *Tai ki na wa i* — *lơứ*, j'ai déjà eu un accès ce matin.

kào. Toi (le *vous* est inconnu des Miao-tseu.)
— *mô kháo tư?* où allez-vous? — *mô kháo tư lô?* d'où venez-vous? — *wa kè kô mô*, accompagnez-moi. — *mô wa ndè*, partez avant; marchez devant. — *chè nhào kháo tư?* où demeurez-vous? *Kò tsi tâu pô* — *i jà*, je ne vous ai encore jamais vu. — *jè kô, kô jè* —, soyons amis; soyons unis. *Kô njô* — *hứng*, je pense souvent à vous. — *tsi hmâo kô*, vous ne m'aimez pas. *Kò xáng ndâu* —, j'ai envie de vous frapper. — *mbê hò wa chang?* quel est votre nom? comment vous nommez-vous? — *mwà pê chơư syong?* quel âge avez-vous? — *mô* —, bon voyage! je ne vous accompagne pas! allez-vous en au diable! — *wa* —, faites comme

vous voudrez. — *lè*, le vôtre. — *tô pó*, votre femme. — *tô nèng*, votre cheval. — *tô nxhay*, vos enfants (garçons et filles).

kào.
Kô —, se frotter ; frotter contre.

kào-lè-xeng. [Ch. 高麗參 *Kāo-lì chēn*]. Ginsen ; panax ginsen.

kảo. Ajuster ; équilibrer une charge (par exemple, la soulever par le milieu pour voir si les deux bouts se font contrepoids).

káu. [Ann. *gầu* (?)]. Pellicules de la tête ; crasse du corps.
Njò —, sale ; malpropre. *Tri tsáo njò* —, vêtements sales. *Tấu hầu njò* —, tête malpropre.

káu. (*Tò*). Chevreuil.
Mò twa mwà lư twa — ; *lơừ mwả lư lớư* —, aller chasser le cerf et le chevreuil. *Tò* — *tơừ*, le chevreuil sort de la forêt, se montre. *Krì tơư* —, prendre la fuite (litt. : emprunter les pieds du chevreuil). *Tơừ* —, peau de chevreuil.

káu. Rouler.
— *lè*, rouler une natte. — *twả jín*, rouler du tabac ; faire un cigare, une cigarette. — *mblòng*. — *ndơừ*, rouler une feuille, rouler du papier. — *lơừ*, roulé, déjà roulé.

káu.
Xwá —, siffler. *Tràng xwá* —, sifflet.

káu-dá. Cuiller en bois.

kầu. (*Tô*). Germe.
Tấu tô —, germe de haricot. *Twà* —, germer. *Tsi tấu mwà* —, il n'y a pas encore de germe.

kầu. Dents en forme de défenses.
— *nxhư*, défenses d'éléphant. — *mbwa tè*, défenses de sanglier. — *njấu*, bec d'oiseau.

kầu. Rond ; objet rond.
— *kháo njè*, pendants, boucles d'oreille. *Chao* — *kháo njè*, *ndòng* — *kháo njè*, porter des pendants d'oreille. — *kháo njè kô*, pendants d'oreille en or.

kầu.
— *tsay*, — *chay*, menton. — *chay tsi tấu mwa fư txử*, menton encore imberbe.

kầu-kầu. Cri du porc.

kầu-xeng. Zizanie à larges feuilles.

kầu. Dix.
— *i*, — *ao*, — *chwà*, onze, douze, dix-neuf. — *lô txà*, dix piastres. — *tri hmô*, quinze jours. — *lô ndấu*, plus de dix. *Kô tô mè nhwa mwà* — *plàu syong ngấu*, mon fils a juste quatorze ans. *I syong mwà* — *ao lơ hli*, un an a compte douze mois.

kầu. (*Lô*). Chapeau large, comme celui des Chinois.
Lô — *mào*, chapeau. *Ndòng* —, mettre un chapeau : se couvrir. *Hlè* —, ôter son chapeau, se découvrir. *Hlwa lô* —, rubans, cordons du chapeau qui se nouent sous le menton. — *làng xàng*, parapluie ; parasol. *Nthwá* — *làng xàng*, ouvrir un parapluie. *Ndòng* — *làng xàng*, porter le parapluie ; aller en parapluie. *Krì* — *làng xàng*, *kơư* — *làng xàng*, fermer le parapluie.

kảu.
Ndrâu —, dos. *Nhào ndrâu* —, qui se trouve derrière le dos.

keng. [Ch. 跟 *kēn*]. Suivre; escorter. — *nà nồ*, escorter un mandarin.

kéng.
Tò nèng twa —, cheval qui se roule par terre, qui se retourne sur lui-même, qui gagne son avoine.

kê. *(Tò)*. Capsule ; amorce.

kê-phi. [Ch. 桂 皮 *kouéi-p'i*]. Cannelle, écorce de cannelier.

kế. Route, chemin.
Txổ —, — *tòng*, chemin ; route. *Mò* —, aller, se mettre en route. *Nả* —, grand chemin. *Mề* —, sentier. *Wa* —, faire une route. *Lwả* —, débroussailler la route. — *fàng*, chemin couvert d'herbe. *Tsi pâu* — *mò*, je ne connais pas le chemin. — *na mò khảo tư?* où conduit ce chemin ? — *njàng*, chemin droit, direct. — *nkhâu*, chemin tortueux. — *zrảo*, chemin pour contourner un obstacle, un endroit dangereux. — *fảy*, chemin qui bifurque. — *chàng ka*, chemin en lacets. *Pề txổ* — *txừ*, — *tswả*, carrefour ; rencontre de plusieurs chemins. — *njề tào*, chemin montant ; montée. — *ngri tào*, chemin descendant ; descente. *Ao sang* —, les deux côtés de la route. *Ao tò kừ* —, les deux rigoles de chaque côté de la route. *Khri* — *tsả*, ouvrir un nouveau chemin. *Njơư* —, piocher la route. *Ndi mảo mò* —, emporter des provisions pour la route. *Xảo* —, *tảng* —, barrer la route. *Mblwa* —, chemin glissant. *Jwả* —, *wa jwả* —, se tromper de route ; se tromper, faire erreur. *Krảy* —, *zrảng* —, s'écarter ; faire place ; laisser passer. *Txl* —, bordure de la route ; trottoir. — *tà*, — *tàng*, chemin plat. *Wa* —, tenir compagnie ; être ensemble. *Wa* — *mò*, tenir compagnie pour la route. *Wa* — *wa*, tenir compagnie pour travailler. *Kào nhào khảy wa* — *kồ nhào*, restez ici pour me tenir compagnie. *Plàu tò mè dề wa* — *tồ*, quatre petits chiens de la même portée. *Wa kàng wa* —, faire des cérémonies superstitieuses. —, — —, — *hừng*, loin ; très loin, très éloigné (litt. : beaucoup de chemin). V. *kẻ*. *Pồ* —, clair ; voir clair (litt. : voir le chemin). *Tsi pồ* —, je ne vois pas clair. *Tsi tâu pồ* —, il ne fait pas encore clair ; il ne fait par encore jour. *Pồ* — *nhảo nhảo lơừ*, il fait déjà grand jour. *Pồ* — *zrwa mò*, partir au point du jour. *Pồ* — *kà hli*, clair de lune. *Lò tẽng tsi pồ* —, la lampe n'éclaire pas. *Trồng* —, intercepter la lumière.

kế.
Swả — [Ch. 算 計 *souân-ki*], additionner.

kế. V. *kồ-kề*.

kế.
— *tang*, — *chây*, politesse, urbanité, savoir-vivre. *Pản* — *chảy*, poli. *Wa pwả* —, manquer à la politesse. *Mwa* —, *wa* —, coutumes ; usages.

kề. Gratter ; se gratter.
— *tâu hâu*, se gratter la tête. *Tò nèng* — *tè*, le cheval gratte la terre du sabot.

kĕ. Qui reste dans la gorge, sur l'estomac, en parlant des aliments ; indigestion.
— *chàng dang*, même sens. *Tsi* —, léger, qui passe bien (en parlant des aliments) ; digérer.

kĕ. Terme indiquant la séparation.
— *i hnổ*, à un jour d'intervalle. — *tang*, séparer deux choses qui se touchent ; séparer deux combattants. *Xáo* —, faire des séparations, des compartiments séparés, au moyen de cloisons.

ki. S'échapper ; s'évader.
— *lơư*, même sens. *Mô* — *ndrang*, passer au milieu, passer entre deux objets ; se faufiler à travers.

ki. Contagieux.
— *neng*, contagieux. *Mào* —, maladie contagieuse. — *tô hmông*, contracter une maladie par contagion.

ki. (*Tò*). Fœtus ; enfant en général sans distinction de sexe.
Mwà tô —, qui a des enfants. *Tá tô* —, femme enceinte ; grossesse. *Ndàu tô* —, faire avorter. *Nư mwà ndáu tô* —, il a beaucoup d'enfants.

ki. [Ch. 鬼 *kouèi*, démon].
Fang — [Ch. 番鬼 *fān-kouèi*], *jang* — [Ch. 洋鬼 *yàng-kouèi*], *mang* — [Ch. 蠻鬼 *màn kouèi*], Français ; Européens en général (*fang ki* : diable d'étranger). *Fang* — *là*, Anglais (diables d'étrangers rouges). *Fang* — *tê*, la France ; l'Europe.
Ces dénominations peu respectueuses sont d'origine chinoise ; les Miao-tseu les emploient journellement, sans la moindre malveillance.

ki.
Tai —, demain. *Nang* —, aprèsdemain. *Pwá nang* —, dans trois jours. *Tai* — *na*, ce matin. *I tai* —, une matinée. *I nả tai* —, tard dans la matinée. *I hmao tai* —, une nuit entière. — *hmao*, demain soir. — *nang*, dans quatre jours. *Nang* — *ndáu*, dans quelques jours.

ki. Nom de diverses plantes.
Zrầu —, ortie. *Zrầu* — *kổ*, l'ortie pique (brûle). *Zrầu fang* —, *zrầu mbwa fang* —, jussiée. (Onagrariées). *Ndông* — *mblê*, flamboyant. (Colvillea racemosa). Cf. *di*.

ki.
Lang —, fainéant ; paresseux.

ki.
— — *kông kông*, bavard ; qui parle, qui murmure continuellement.

ki.
Ngràu —, aller voir les morts. Le tambour a à peine annoncé un décès que tous les voisins arrivent à la maison mortuaire ; ils se frottent les yeux en franchissant la porte, se prosternent par terre, versent bruyamment quelques pleurs rituels, se relèvent, et, plus gais que jamais, se mettent à manger et à boire. Cela dure plusieurs jours. De nombreuses familles se ruinent ainsi.

ki. (*Tò*). Balance romaine.
— *ngrà*, peser, acheter de la viande.

ki. [Ch. 斤 *kīn*]. Une livre ; un kilo.
I pwa —, cent livres ; un picul.

ki. Rouler ; enrouler.
— *lè xò*, enrouler du fil. — *màng*, rouler le tissu du chanvre en pelote.

kì. Frire.
Mwà trào — zràu, frire à la graisse. — *ngrà*, — *krảy*, frire de la viande, des œufs.

kố. Moi.
Kào —, vous et moi. — *txí*, mon père. — *nả*, ma mère. — *chè*, ma maison. — *kử ti*, mes frères. — — *tò mwả*, ma sœur aînée. — *lè*, — *li*, le mien. — *ndrò kào mò*, je vous accompagne. *Kào mò wa ndè — mò tào krang*, passez devant, je vous suis, je marche derrière vous. *Kào jè* —, — *jè kào*, vous m'aimez, je vous aime ; aimons-nous l'un l'autre ; soyons unis. *Kào nzà* —, — *nzà kào*, embrassez-moi, je vous embrasse (en mauvaise part). — *mò tsảng*, je vais me promener. — *txày tè*, ma main. — *txày kồ tơư*, mon pied. — *tsi zrồng nhào*, je suis malade, indisposé. — *tsi khóng* —, *tsi kử*, je n'ai pas le temps, je ne suis pas libre. — *tsi xáng*, — *tsi khéng*, je ne veux pas, je n'accorde pas, je ne permets pas. *Tsi jào* —, ce n'est pas moi. *Kào mwa tràu* —, donnez-moi. *Wa chang kào nthè* — ? pourquoi m'insultez-vous ? — *mbè hồ wa Vư*, je m'appelle, je me nomme Vư. — *tsi mwà tò tsi e !* je n'ai rien ! — *mò pứ*, je vais me coucher. — *tè tsiơư jào fang-ki tè*, mon pays est la France. *Kào mwà txa mwà nji*, je vous rendrai la pareille.

kố. Numérale indiquant ordinairement la partie inférieure des objets, le manche, la poignée, etc.
— *tơư*, *txày* — *tơư*, pied. *Ao txảy* — *tơư*, les deux pieds. — *tơư xi*, pied droit. — *tơư làu*, pied gauche. *Mào* — *tơư*, avoir mal aux pieds. *Mò* — *tơư*, aller à pied. *Njơư* — *tơư*, butter, donner du pied contre quelque chose. — *tơư lồ áng*, pieds couverts de boue. *Nzwá* — *tơư*, laver les pieds. *Kào* — *tơư*, votre pied. *Kồ* — *tơư*, mon pied. — *tư*, queue. *Nèng* — *tư*, queue du cheval. *Tò nhố, tò nèng mwa — tư mblơử jồng*, les buffles, les chevaux se servent de leurs queues pour chasser les mouches. *Plầu nèng* — *tư*, crin de la queue du cheval. — *tư ndè*, longue queue. — *twả jín*, pédoncule des feuilles de tabac. — *txí dwà*, pédoncule, queue des pêches. — *mblòng*, pédoncule des feuilles. — *ndòng*, partie inférieure du tronc d'un arbre, pied de l'arbre. — *tra*, manche de couteau, de coupe-coupe. — *hlầu*, manche de houe. — *tau*, manche de hache. — *pàng*, poignée d'un bâton, d'une canne.

kồ. *(Tò)*. Corne.
— *tử*, — *nhố tử*, cornes de buffle. — *nhố dang*, cornes de bœuf. — *mwả lư*, bois de cerf. *Nhố chảo* —, buffle, bœuf aux cornes rabattues en arrière. *Nhố twà swá* —, *txí twà swá tò*, le buffle qui crève ne laisse après lui que ses cornes, mais le père qui meurt laisse ses enfants (Proverbe). *Tò* — *zrừ lòng*, jeune bois de cerf. *Tò tử* —, rhinocéros (buffle à une seule corne : *tử kồ*). *Tò hmống twa* —, Miao-tseu à corne (à une seule corne : *twa kồ*).

kố. *(kâu)*. Plier; rouler. ‖ SYN. *dáo*. — *lwả jin*, rouler une feuille de tabac; faire un cigare, une cigarette. — *lè*, rouler une natte.

kố.
Mbâu — tơư, en colère; se fâcher. (SYN. *tsỉ*). *Kào ha wa lè mbâu — tơư hứng*, vos paroles m'ont mis fort en colère.

kố.
Tò nàng —, petit animal, du genre de la taupe.

kố. V. *láo*.
Tò nòng láo hay — tàu, les merles apprennent à parler.

kố-chừ. Variété de bambou épineux.

kố-ké. Espiègle; taquin; importun, turbulent; agaçant. ‖ SYN. *lòng kông, txáo páo*.
Kào — hứng, vous êtes agaçant, insupportable, vous m'ennuyez. *Mè nhwa —*, enfants espiègles. *Kào — wa lè tha, kò nhào tsi tàu*, si vous continuez à me taquiner ainsi, je m'en vais. *Xi tày — krèng*, se chamailler; se disputer.

kồ. Brûler; brûlé; chaud.
Lô chè — hnhà, la maison a brûlé, a été incendiée. — *ndày*, très chaud, brûlant. *Máo —*, riz trop cuit, brûlé. *Máo — nghi, máo — pwa*, partie du riz trop cuit qui reste attachée aux parois de la marmite. *Tơư —*, le feu prend. *Lwả jin tsi —*, le tabac ne brûle pas. — *tá nzí i kà*, quand la jupe a brûlé, il faut un an (l'intervalle d'un marché) pour la réparer. — *tsáo nzí i tang hmao*, quand un habit a brûlé, il faut une nuit pour le réparer. — *tri nzí i ta ki*, quand le pantalon a brûlé, il faut une matinée pour le réparer. — *khâu dwa nzí krâu mwa*, quand une toile déchirée a brûlé, on perd ses yeux à la réparer. (Proverbes miao-tseu). *Dế —*, eau chaude. *Sáng ndổ —*, il fait grand soleil. *Hnổ na — — e !* oh! qu'il fait chaud aujourd'hui! — *hứng*, très chaud; grande chaleur. *Páo jề — hứng mwa tsi tàu*, cette pierre est très chaude et on ne peut pas la prendre. — — *li*, brûlant; très chaud.

kồ. Or.
Sáng —, mine d'or. *Hnú —*, dent en or. *Mplày —*, bague en or. *Kâu kháo njề —*, pendants d'oreille en or. *Tò njề —*, silure (litt.: poisson d'or).

kồ. Fiançailles. ‖ SYN. *tshông*.
Wa —, faire les fiançailles. *Hú ngáu wa —*, chants des fiançailles, ordinairement très libres.

kồ-kào. Frotter; blessure résultant de quelque frottement.

kỗ. *(Lô)*. Angle; coin.
— *chè*, angle, coin de la maison. — *lô xàng*, coin de la malle. *Nhào — txàng pứ*, au coin de la chambre, au coin du lit. *Njè —*, petites colonnes que suivent les cloisons (colonnes des coins de la maison: *kỗ*). *Tò fong —*, chevrons; paire de chevrons qui partent des colonnes extérieures.

kỗ. Ecaille.
— *njề*, écailles des poissons. *Tò — jâu*, pangolin (ainsi appelé à cause de ses écailles).

kŏ.
Lò — tsiếng, rondelle en bambou qui sert de support aux marmites, aux chaudrons ; soucoupe en général.

kŏ. V. *swá*.

kŏ-je. Latanier.
Mblòng — feuilles de latanier. *Mblòng — vû chè*, feuilles de latanier servant à couvrir la maison. *Ndông mbòng — wa kàu láng xáng*, prendre une feuille de latanier en guise de parapluie.

kŏ-zrŏng. Forêt.
Ndrâu —, en dehors de la maison (la forêt commence souvent en effet aux portes des maisons). *Tô chô nhào hàu* —, le tigre habite la forêt. *Mô — ndô ndông*, aller abattre des arbres dans la forêt. *Tsi mo* —, fuir, se sauver dans la forêt.

kòng. Aiguille.
Mè —, aiguille. — *xơư tri tsáo*, aiguille à coudre. — *nja*, épingle. *Lò mè si hơư mè* —, aiguilles de montre. *Hâu* —, pointe de l'aiguille. *Khâo* —, trou de l'aiguille. *Tsiáo* —, enfiler une aiguille. *I fông* —, un paquet d'aiguilles.

kòng. [Ch. 功 *kŏng*]. Mérite ; grade ; récompense.
Txà —, médaille ; croix (distinction honorifique). *Tâu* —, obtenir une récompense. *Mwa* —, monter en grade. *Pŏng* —, être cassé de son grade ; perdre sa charge, sa fonction, sa place. — *lào* [Ch. 功勞 *kŏng lào*], mérite. *Mwà — lào*, avoir des mérites. — *mình* [Ch. 功名 *kŏng mîng*], mérite. *Tâu — mình, mwà — mình*, avoir du mérite.

kông. [Ch. 公 *kŏng*].
Jơư —, monsieur ; vieillard ; appellation honorifique.

kòng. (*khòng, khròng*). [Ann. *cong, còng*]. Courbé, recourbé ; plié en deux. ‖ SYN. *kơư*.

kòng.
Tô li — tsông, mille-pattes, cent-pieds, scolopendre.

kóng.
Pàng nshàng —, chrysanthème.

kòng-hô. [Ch. 恭賀 *kŏng houó*]. Salut militaire.

kòng-phèng. [Ch. 公平 *kŏng p'îng*]. Juste ; équitable ; selon la justice.

kŏng.
Ki ki — —, bavard ; querelleur ; qui parle tout le temps, à tort et à travers.

kŏng. V. *Lòng-kòng*.

kŏng. Criquet, insecte.
Tô — mblê, truxale ; proscopie ; criquets en général. *Tô — njwa*, *tô — tswa*, mante. *Tô zrâu*, sauterelle.

kơ-ki. Demain. V. *ki, tai-ki*.

kơư. [Ch. 鋸 *kiû*]. Scier.
— *ndông*, scier un arbre. *Tô* —, scie. *Hná* —, dents de scie.

kơư. [Ch. 曲 *k'iû*]. Courbé ; recourbé. V. *nkhâu*. ‖ SYN. *kòng*.

kơư.
Ndô —, horizon.

kơừ. Fermer.
— *trông*, fermer la porte. — *krà*, renfermer les poules au poulailler. *Lơừ* —, renfermer les bêtes en général.

kơừ. Ronger.
— *pâo* —, ronger du maïs.

kơừ. Apprendre ; imiter.
— *ndơừ*, apprendre (litt. apprendre les papiers, les livres). — *ha lổ fang-ki*, apprendre à parler français. — *sau ndơừ*, apprendre à écrire. — *sày ndơừ*, apprendre à lire. — *lổ hmông*, apprendre la langue miao-tseu. — *leng wa*, imiter les autres. *Lô chề — ndơừ*, maison d'école. *Mô — ndơừ*, se rendre à l'école.

kơừ. (*Lô*). Hotte.
I lô —, une hotte ; une hottée, ou contenu de la hotte. *Tri lô* —, porter la hotte. (Les Miao-tseu portent tout sur le dos, depuis leurs enfants jusqu'aux baquets d'eau. La hotte fait pour ainsi dire partie de leur habillement ; elle sert de jouet aux enfants.) *Ha lô* —, tresser une hotte. *Ha lô — nhỏ nhỏ*, tresser une hotte d'une manière bien serrée. *Lô — không*, une hotte vide. *Lao li lô* —, charger la hotte, y arranger les objets. *Lô krang lô* —, le fond de la hotte. *Hlwa lô* —, courroies de la hotte qui passent sur les épaules.

krà. (*kry*). (*Tô*). Poules en général ; volaille.
Tô lầu —, coq. *Tô pố* —, poule. *Tô lầu — si*, chapon. *Tô mề* —, *mề nhwa* —, poulet, poussin. *Krầy* —, œufs de poule. *Tô — ndê krầy*, poule pondeuse. *Tô — pwa krầy*, poule couveuse. *Lơừ* —, chasser les poules, les écarter. *Ndê — wa mâo*, faire une poule. *Ngwà* —, poulailler. *Pù khầu* —, donner à manger aux poules. *Plầu* —, plume de poule. *Ti* —, aile ; plumes des ailes. — *krố*, poule sauvage. *Dâo plầu* —, plumer une poule. *Tô — là*, crabier.

krà. Vigne, raisin.
Txí —, raisin. *Hmang txí* —, la vigne. *Dề txí* —, cueillir du raisin.

krà-dồ. Avare, chiche, pingre. || SYN. *krà-nja*.
Tô nả —, *tô txí ʒrông sà hứng*, la mère est avare et le père est prodigue.

krà-nja. V. *Krà-dồ*.

kry. Faire place, s'écarter pour laisser passer.
— *kề*, s'écarter du chemin de quelqu'un, faire place. — *kề kô mô*, écartez-vous pour que je passe.

kry. Pencher ; incliner.
— *tầu hầu*, torticolis. *Lô hnố — lơừ*, le soleil décline, penche vers le couchant ; midi est passé.

kry. (*krà*). (*Tô*). Poule ; coq.

kry.
— *i hnố*, un jour de reste, de trop ; retrancher un jour.

krang. [ch. 甘 *kān*]. Doux, bon à manger, saveur agréable, sucré.
— *ji* ; — — ; — *li* ; — *hứng*, très doux ; très bon ; succulent. — *tsi* —? est-ce bon ou non ? *Tsi — pề chơư*, ce n'est pas très bon. — *nʒầy mbơừ*, *tsi — nshồ thơừ*, si (le tabac) est bon tirez dessus (sucez).

si non rejetez-le (Proverbe de la pipe et du tabac). *Não tsi pô* —, je ne l'ai pas trouvé bon. *Chứ* —, parfumé ; bonne odeur. — *chẻ*, canne à sucre.

krang. (*Tò*). Grenouille.
Tô jô — tâu, têtard ; larve de grenouille. *Tô nàng* —, caméléon. *Tô njề* —, anguille.

krang. Sous ; dessous ; partie inférieure, fond ; partie postérieure, derrière, arrière ; après.
Chè —, sous, dessous. *Chè — trồng*, sous la table ; sous le banc. — *txàng pử*, sous le lit ; le dessous du lit. *Tào* —, derrière ; arrière ; après ; ensuite. *Twa tào*—, *txảo*—, il arrive derrière moi. *Tào — wà*, je ferai cela ensuite, après. *Mô wa ndề, mô wa tào* —, marcher devant, marcher derrière. *Tháu* —, reculer. *Tháu chao tào* —, reculer quelque chose. *Lò — làng fư*, le fond de la bouteille. *Pầu — hầu*, connaître le commencement et la fin. *Táu* —, *njè* —, cuisses ; derrière. *Lò — tơư*, talon du pied. *Lầu — khầu*, talon du soulier. *Lò* —, pomme d'Adam (saillie du larynx). — *chẩy*, menton. *Lò — jà kháo njầu*, palais de la bouche.

krang.
Fo tá jì —, la jupe tourne (autour du corps quand on marche). *Mô nji — vàng krầu chè*, tourner autour de la maison et du jardin.

krang. [Ch. 乾 *kān*]. Sécher.
— *khwá*, sécher au feu. || SYN. *lò khwá*.

krang.
Nào —, oublier. *Tsi njò tha, nào — lơừ*, je ne me souviens plus, j'ai oublié. *Náo — kháo tư ?* où l'avez-vous oublié ? *Nào — hầu chè*, oublier quelque chose à la maison. *Tsi tầu náo* —, je n'ai pas encore oublié. *Náo — ao pè jà*, oublier deux ou trois fois.

krang.
Nào —, manger (trivial). V. *máo*.

krang.
Ndràng — si tầu, cour ; le devant de la maison.

krang.
Plơừ —, plaisanter.

krang.
Pử wa —, ronfler en dormant. *Kào pử wa — ndrào ndrào ! pwá leng pử tsi thê*, vous en faites du bruit quand vous ronflez ! vous empêchez tout le monde de dormir.

krang-chè. [Ch. 甘 蔗 *kān-tchō*]. Canne à sucre. || SYN. *krwa njwa*.

kr̀ao. Nom générique des tubercules, ignames, rhizomes, patates, colocasies.
— *là*, patate douce annamite. — — *jang jừ*, pomme de terre ordinaire. — *xử lêng*, dioscorea oppositifolia ; igname à feuilles opposées (comestible). — *dê*, — *tò*, colocasie ou taro d'eau ; arum ; gouet. — *ndồng*, manioc. — *njwá*, — *dàng*, — *tơư day*, — *sèng thô*, noms de quelques autres ignames ou patates. *Zrầu wa* —, légumes, plantes à tubercules ; pousser des tubercules ; les tubercules se forment. *Tè* —, *tsày* —, éplucher des

tubercules. *Kwá* —, *njơư* —, arracher des tubercules.

krào-li-xeng. V. *kào-lê-xeng.*

krày.
— *nzày*, mettre le fil sur le dévidoir ; dévider du fil. V. *dơư nzầy* ; *tổng xò.*

krày-ndhay. Echelons, barreaux d'une échelle ; degrés d'un escalier.

krày. *(Lò).* Œuf ; numérale de certains objets ronds.
— *krà*, œuf de poule. — *ô*, œuf de cane. — *mè nống*, œuf d'oiseau. *Ndê* —, pondre. *Pwa* —, couver. — *pwa lơứ*, œuf couvé. *Hầu* —, faire cuire les œufs durs. *Nào* —, manger des œufs. *Lò plầu* —, coquille d'œuf. — *jề*, pierre ronde (comme un œuf). *Nòng* —, testicules. *Páo* —, *tớư* —, scrotum.

krày.
Tầu —, espèce de roseau.

krày.
Mào trwa —, avoir des dartres.

kràu.
Njè —, colonnes secondaires, extérieures ; colonnes de la véranda. ‖ SYN. *njè kò.*

kràu.
— *mwa*, faire les gros yeux ; regarder de travers (colère).

krấu.
— *ndrầu*, nom d'un arbuste.

krấu.
Mè —, membre viril.

krầu. Amer ; acide ; mordant.
Txí lư —, petits citrons très acides. — — *li*, très acide. *Jề* —, alun (pierre acide).

krầu. Tomber ; se renverser ; chute.
Wa —, tomber ; faire une chute. — *wa i njay*, tomber sur le côté. — *wa khứ trư*, tomber en avant, sur la figure. — *wa tả*, tomber à la renverse, sur le dos. — *chơứ*, être ivre (tomber de vin, d'alcool). — *jò* — *ji*, titubation d'un ivrogne. *Njư* —, faire tomber en poussant, en bousculant ; renverser. — *ndông* (V. *nkhầu*), ployer un arbre, une plante. — *mwa*, yeux qui coulent (qui tombent).

krầu. Nom de diverses plantes.
Zrầu —, physalis angulatus ; coqueret, herbe à claque. — *ja*, figuier grimpant. *Txí mblà* —, nom de plante.

krầu.
Ndô —, en colère ; mécontent. ‖ SYN. *tsi. Nư ndô* — *kào*, il est fâché contre vous ; il vous en veut. *Kô ha nư tsi* —, il m'enverra promener ; il ne m'écoutera pas.

krầu-twa-dè. *(Tô).* Demoiselle, libellule.

krầu. Toit, voûte, ce qui couvre en général ; le dessus ; dos.
— *chề*, toiture, faîtage de la maison. *Sầu* — *chề*, sur le toit de la maison. *Khổ* — *chề*, réparer la toiture. — *ndồ*, voûte du ciel ; firmament. — *chềng*, dans le ciel, dans le firmament. — *tề*, le dessus de la maison. — *tơư*, le dessus du pied. *Ndrầu* —, dos. *Tào ndrầu* —, derrière le dos ; derrière vous. *Txháng kừ* —, épine dorsale.

krèng. *(Lò).* Instrument de musique composé de plusieurs tuyaux ; espèce de cornemuse ou d'orgue à

bouche. C'est l'instrument de musique le plus répandu chez les Miao-tseu. Les jeunes gens ne s'en séparent ni la nuit ni le jour; ils en jouent tout en marchant. Il a un rôle important dans les funérailles, et c'est à ses sons que le cadavre est conduit à sa dernière demeure.
Tsò —, jouer du *krèng*. *Dha* —, danser aux sons de cet instrument, en jouer en dansant.

krèng. Diviser; partager; prendre, enlever un morceau.
— *i hnổ*, retrancher un jour, un jour de reste, de trop. — *trâu kò i thông*, donnez-moi un morceau. — *tràu kò i cháo*, donnez-moi une bouchée.

krèng.
Tày kò —, *xi tày kô* —, se disputer, se chamailler.

krèng.
— *twa tò*, parler un à un, l'un après l'autre (et non pas tous à la fois).

krèng.
Wa —, travailler doucement, posément, sans se presser.

kri. *(krò)*. Fermer; plier. ‖ SYN. *kơư*.
— *kháo mwa*, fermer les yeux. — *tơư*, plier les pieds, les genoux (par exemple en dansant, en jouant du *krèng*). — *kẩu láng xáng*, fermer le parapluie. — *chế*, se faire une entorse au pied.

kri. Ail.

kri. *(Tấu)*. Haricot, lentille des marais.

kri. Espèce de céréale.

kri. Bas; peu élevé; petit.
Lô chề —, maison basse. *Tò hmống* —, homme de petite taille. — *dwa tô tào*, plus bas, plus petit que l'autre. *I tò sà*, *i tô* —, un grand, un petit.

kri. Emprunter un objet pour s'en servir momentanément.
— *tấu kẩu wa máo*, emprunter une marmite pour faire cuire le riz. — *tò nèng mò kể*, emprunter un cheval pour la route. — *tò hlấu*; *tò kơư*, emprunter une houe, une hotte.

kri.
— *tơư kẩu*, s'en aller; s'enfuir; se sauver (trivial).

krô. Imiter.
— *lô lê*, imiter, singer les paroles, les gestes d'un autre pour se moquer de lui. — *kô kào*, se singer mutuellement.

krô.
Mào — *nzư*, avoir mal au derrière après être resté longtemps assis sur un objet dur.

krố. *(kri)*. Fermer; plier. ‖ SYN. *kớư*.
— *trồng*, fermer la porte. — *kẩu làng xáng*, fermer le parapluie.
— *njấu*, fermer la bouche.

krố-ndò. Partie, point du ciel.
Plâu —, aux quatre coins du ciel.

krố-jàu. Salive; crachat.
Ndô —, cracher; expectorer.

krố-tra. Partie de lame d'un couteau, d'un coupe-coupe, avoisinant le manche, la virole.

krò. Ganglion enflé.
Wa —, avoir des ganglions enflés.
Wa — *kháo chò*, avoir les ganglions

de l'aisselle enflés. *Wa — pwà tày*, avoir les ganglions de l'aine enflés.

krô. Vieux ; usagé.
Lô chè —, — chè, vieille maison. *— mào*, riz froid, refroidi, cuit depuis longtemps.

krô. Sauvage (se dit des animaux, des plantes, par opposition à cultivé, domestique).
Tô krà —, poule sauvage. *Txi chờư —*, bananier sauvage. *Hnổ —, hnổ — tư*, étoile (soleil sauvage, errant), comète. *Cha txổ —*, animaux sauvages. *Hmông —*, homme des bois, sauvage (fabuleux).

krô.
Ji vang tsào —, ammanie.

kròng.
Nông —, semence. (SYN. *nông chàng ; nông chi*). *Wa —*, travailler la terre ; travailler. (SYN. *wa nổ*). *Mô wa —*, aller aux champs ; aller travailler. *Tsi pầu wa — tsi tàu mào nào*, quand on ne sait pas travailler on n'a pas de quoi manger. *Wa — neng*, cultivateur ; laboureur.

kròng. (*Txi*). Alpinie.

krờư. (*Tô jang*). Grue ; genre d'échassiers.

krớư. Porter ; porter dans ses bras. ‖ SYN. *pwa*.
— khào chô, porter sous l'aisselle. *— mè nhwa*, porter un enfant dans ses bras.

krư. Crier fort ; hurler ; faire du tapage.
— ndrào ndrào, faire du tapage en criant. *Kào tsi — lô ma !* ne faites pas du bruit comme cela, ne criez pas tant !

krư. (*Lô*). Contenu, ce qui est à l'intérieur d'un objet creux.
Lô — hô txwả, allumettes (contenues dans une boîte d'allumettes). *Lô — pàng nhổ*, battant des clochettes en bois des buffles. *Lô — chư*, battant d'une cloche.

krư-krư. (*Tô*). Coucou. Le coucou de cette région est le même que celui de France, son cri est le même, mais les Miao-tseu entendent *krư krư*, et non *cou cou*.
Tô — twà, le coucou (oiseau migrateur) est de retour. (Il se fait entendre de la mi-avril à la fin de juin.)

krứ. Chasser. ‖ SYN. *lớư*.
— chô, chasser le tigre. *— pli*, chasser le renard.

krử. (*Lô*). Coquillage, coquille ; carapace.
Lô — dể, coquillage d'eau. *Lô — jềng, lô — jô jềng ; tô — jềng, tô — jô jềng*, limaçon ; escargot ; leurs coquilles.

krử.
Lô khào —, occiput.

krử.
Ji — ta, tracer des ronds, des cercles.

krwa. Appeler ; chant des oiseaux.
Kào — tử tư ? qui appelez-vous ? *Tô krà —*, chant du coq ; le coq chante. *Tô krà — i njô lờư*, le coq a déjà chanté une fois. *Tô nống —*, l'oiseau chante. *Xổ —*, il tonne, tonnerre.

krwa.
— *nxhay*, donner sa fille en mariage.

krwa.
— *mbang*, partie supérieure du bras, de l'épaule au coude ; pli du coude.

krwa-njê. Répondre.
Tsi —, *tsi xáng tè*, *tsi xáng ha*, qui ne veut pas répondre, qui ne veut rien dire.

krwá. Excrément.
Chao —, *trao* —, aller à la selle (trivial). *Tsi* —, fumier. *Tsi — nèng*, *tsi — nhô*, fumier de cheval, de buffle. — *krà*, excrément de poule. *Chô — krà*, marcher dans un excrément de poule. — *njè*, cérumen. *Lô khâo* —, anus. *Mè nxhay trao — chè*, fille qui a eu un enfant avant son mariage : qui déshonore sa famille. *Nào* —, manger des excréments, terme trivial très usité ; le mot *krwá* est d'ailleurs d'un usage si courant qu'il déroute les commençants dans l'étude de la langue. *Tò kang dâo* —, bousier, coprophage. — *hlâu*, mâchefer.

krwá. Tige abandonnée de certaines plantes, des céréales.
— *màng*, tige de chanvre dont on a enlevé l'écorce. — *mblê*, — *chê*, tige de blé, de sarrasin dont on a enlevé l'épi, les grains. — *páo-kư*, tige de maïs vide de son épi.

krwá. Terme désignant la petitesse, le petit nombre.
Mè —, très petit ; très peu. *I nji* —, *i nji — xư*, un peu ; très peu. *I nji — tha*, un peu plus. *Jâu* —, très petit, tout petit.

krwà.
Nào — na, *dang nào — na*, cauchemar, mauvais rêve, terreur dans les rêves.

krwà. Pleurer.
Mè nhwa —, les enfants pleurent. *Wa chang kào — ?* pourquoi pleurez-vous ? *Kào tsi — lô !* ne pleurez pas ! — *tàu hứng*, — *ẓrwa hứng*, pleureur, pleurnicheur. — *sèng hnô sèng hmao*, pleurer nuit et jour.

krwà-mbwa. Verrat.

krwả. *(Tô)*. Crapaud.

kú.
Fang — làu, à gauche, côté gauche. *Fang — xi*, à droite, côté droit.

kư. Artisan ; terme désignant une profession.
— *nhà*, orfèvre ; argentier. — *ndòng*, charpentier. — *ndơư*, maître d'école, instituteur. — *tswà*, médecin ; droguiste.

kư. Gué ; passer à gué.
— *dê*, franchir un cours d'eau à pied ; passer à gué. *Tò dê — tsi taù*, le torrent n'est pas guéable. — *tsi taù dê*, je n'ai pas pu passer l'eau. — *dê ao tào*, passer deux gués.

kư. V. *páo-kư*.

kư-jò. Domestique ; serviteur.
Pô —, servante ; femme de chambre.

kứ. Frère aîné.
— *ti*, frères aîné et cadet. — *vè*, frère et sœur cadette. — *mbơư*,

— *tĭ mbơư*, camarades, connaissances, compagnons. *Aò tò leng ao tò — ti*, ces deux individus sont deux frères. — *ji*, — *lơư*, parents, apparentés, qui appartiennent à une même famille. *Pwá leng — ji*, ils sont tous de la même famille. — *nzứ*, petit-fils.

kứ. Porter à la palanche, sur l'épaule. — *sàu tàu hâu*, porter sur la tête. *Tò Hmóng tsi pâu —, pâu tri xư*, les Miao-tseu ne savent pas porter sur l'épaule, ils ne portent que sur le dos. — *mò*, emporter.

kứ.
— *lư nòng*, faire des efforts pour entendre. — *lơư ha xi ha*, presser de questions, importuner.

kừ.
Txháng — krầu, épine dorsale.

kử. Avoir le temps ; disponible ; libre. || SYN. *khóng*.
Tao i nji tsi táu —, attendez un peu, je n'ai pas le temps actuellement. *Tai ki lè —*, je serai libre demain seulement.

kử. [Ch. 渠 *k'iü*]. Rigole, fossé, petit canal.
— *chè*, fossé autour de la maison pour faire écouler l'eau. *Tháu — chè*, nettoyer ce fossé. *Ao — ao sang kề*, les deux fossés de chaque côté du chemin. — *kháo txổ*, petite rigole derrière le fourneau de la cuisine servant à déverser les eaux grasses.

kử.
Khe —, frais de réception, consistant en grains, que les administrés versent chaque année aux autorités.

kử.
Tháo —, jarretière.

kử.
Chang —, mal des os.

kwa. Liquide en général, mais plus particulièrement médicament, remède. Ce terme sert de numérale pour plusieurs espèces de plantes médicinales, ainsi que pour les aliments, les condiments, etc.
— *dề*, eau. — *fang si*, pus d'une plaie, d'un abcès. *Páy — fang si*, suppurer. — *ảng*, terre délayée, boue. *Dề mwà — ảng*, eau bourbeuse. — *tsí*, purin, fumier. — *tò hnhò*, poison, venin. — *txhay*, vernis, peinture. *Txí pàng —*, petit fruit d'une liane. — *njwa*, canne à sucre. — *txào*, — *khrổ*, condiment à base de piment. — *khá*, condiment à base de gingembre. — *zrầu*, légumes ; bouillon ; sauce (litt. : liquide d'herbes). *Tsi mwà — zrầu nào, nào mào khwa*, il n'y a pas de légumes, de sauce, il faudra manger du riz sec. — *di*, bouillon de riz, bouillie de riz. *Nào — di*, manger un bouillon de riz, de la bouillie de riz. *Tsi zròng nhào, nào máo tsi tau, nào — di xư*, il est malade, il ne peut pas manger, il ne prend qu'un peu de bouillon de riz. — *ngrây*, jus de viande. — *mi*, lait (litt. : liquide de mamelle). *Nào — mi, zây — mi*, boire du lait, téter. *Mè nhwa nào — mi*, les enfants tettent. *Tò nả tsi mwà — mi*, la mère n'a pas de lait. *Chò nhò kwa —*, traire une vache. *Tò nả tsi — mi*, lait de chèvre. *Pù nào — mi*, donner à téter. *Txí — pa*, variété de banian à feuilles velues.

— *txwá tsàu*, espèce de ficus, dont le latex sert contre les coupures des veines (*tsàu*, veine). — *tò sang*, — *tò nha*, belle de nuit (plante des voleurs : *tò sang*, *tò nha*).

kwá. Joug.
— *nhồ*, joug des buffles.

kwá. Inondé, immergé, couvert par l'eau.

kwá. (*krwá*). Terme désignant le petit nombre, la petitesse.
Mè mè —, *jàu* —, tout petit ; minuscule. *I nji* —, un tout petit peu. *I nji* — *tha*, encore un tout petit peu.

kwá.
— *nàng*, — *chwà*, souris, petite souris.

kwá.
Pháo — *ndơứ*, sarbacane (en bambou ou en sureau) servant à lancer des boulettes de papier au moyen de l'air comprimé. *Twa fáo* — *ndơứ*, se servir de la sarbacane.

kwá.
Swa —, momordique luffa.

kwà. Donner ; permettre ; accorder ; accepter. || SYN. *mwa*, *khéng*, *nhá*.
Jwá — *tràu*, donner. *Tsi xáng* — *nư mô*, je ne veux pas le laisser partir. *Pê-xèng tsi* — *kào wa sáo-fâ*, le peuple ne veut pas de vous comme maire. *Tsi* —, je ne permets pas.

kwả. Ràcler.
— *tảng*, — *chè*, séparer deux objets en ràclant. — *ndrào*, ràcler l'herbe. — *ảng*, ràcler la terre. — *tò tróng*, ràcler la table. — *mbwa*, ràcler la peau d'un porc (pour enlever les soies). — *krào*, éplucher un tubercule en ràclant

kwả.
Tsi —, pas encore. || SYN. *tsi táu*.

kwả. Maïs, farine de maïs.
Nào máo —, *nào máo* — *pào-kư*, manger de la farine de maïs en guise de riz. (C'est la nourriture habituelle de plusieurs familles). *Tsi mwà mblê*, *wa lè sèng syong nào máo* —, il n'y a pas de riz, et l'on mange du maïs toute l'année.

kwảng. [Ch. 慣 *kouán*]. Accoutumé, habitué.
— *sí* [Ch. 慣 習], *káo* —, habitué, apprivoisé. *Tsi táu* —, pas encore habitué. *Kào* — *lơứ*, déjà habitué. *Tò nông* —, oiseau apprivoisé. *Tsi* — *sí tri kơứ*, je n'ai pas l'habitude de porter la hotte.

KH

kha. *(ha)*. Tresser.
— *lò kơử*, tresser une hotte. — *lò nghi*, tresser un épervier.

kha. Restituer, rendre.
Nư txày kồ nhà, nhi na nư txi xáng —, il m'a emprunté de l'argent, et maintenant il ne veut pas me le rendre. — *ngri*, remettre le prix d'un objet ; payer.

kha. *(khi)*. Piquant, mordant.
— *mblày*, qui pique la langue. — *njẩu*, qui pique la bouche.

kha. *(khay, khi)*. Attacher.
— *nhồ*, attacher les buffles.

kha. (*ha*). Avertir, prévenir ; enseigner ; déclarer.
Ha —, avertir, prévenir, enseigner. — *ndơử*, enseigner ; apprendre à lire et à écrire. *Tô kư* — *ndơử*, maître d'école, instituteur. *Kào tsi hnáo kồ ha* — *kào*, vous ne m'avez pas écouté quand je vous avertissais. — *txơử*, répandre de faux bruits ; dénoncer, faire le mouchard. *Tsi mwà leng* — *tsi pẩu wa*, si personne ne me l'enseigne, je ne saurai comment faire. — *txơử*, habituer, accoutumer quelqu'un, le piloter. — *là*, — *tè*, déclarer les champs (pour les impôts). — *pê-xểng*, déclarer les habitants, les inscrire sur le rôle, faire le recensement.

khá. Nouvellement ; récemment.
Lò chè — *vò*, maison récemment couverte. — *wa*, on vient de le faire. — *tòng tè wa*, on vient de commencer. — *mò*, il vient de partir.

khá. Gingembre.
Kwo —, condiment à base de gingembre.

khá. *(kháy, há)*. Ici, là.
— *na*, ici. *Nư nhào* — *na*, il est ici. *Twà* — *na*, venez ici. — *plồ !* — *kào sày !* là devant vos yeux ! tenez, regardez !

khả. V. *lảng-khả*.

khay. (*kha, khi*). Attacher.

khay-vồng. Soc de charrue.

kháy. (*khá*). Ici, là.
Nhào —, ici, là. *Tò* —, celui-ci, celui-là. *Twà* —, venez ici. — — *jè kào*, là, là, tout près de vous.

kháng. Caresser ; cajoler.
— *mè nhwa*, caresser les enfants.

khàng.
Ha — *xí ngwa*, se vanter ; bluffer.

khao.
— *chư*, sonner la cloche (en tirant sur la corde.)

khao-khao. Dur ; résistant ; solide. || SYN. *tơử*.

kháo. En quelque endroit, quelque part ; ailleurs, autre part.
— *tè tsyơư*, ailleurs, une autre contrée. *I* — *neng*, *pê* — *neng*, un

homme d'ailleurs ; un étranger. — *tư ?* où ? *Nư dwa — tư lơư ?* où a-t-il passé ? — *tư — tư*, partout. *Tsi pô — tư*, je ne le trouve nulle part. *Kào mô — tư ?* où allez-vous ? *Mô — tư lố ?* d'où venez-vous ?

khào. *(Lô)*. Trou ; ouverture ; embouchure.
— *njê*, oreilles ; creux de l'oreille. — *mwa*, yeux. — *chò*, aisselles. — *njấu*, bouche. — *krwà*, anus — *pi*, vagin. — *njư*, nez. — *trồng*, porte. — *chồ*, foyer où l'on se chauffe. — *txồ*, foyer où l'on fait cuire les aliments. — *tl tàng*, puits. *Tào* —, troué, percé. *Pwá — chò*, porter sous l'aisselle. *Njơư* —, faire un trou en creusant. — *kông*, trou de l'aiguille. — *krừ*, nuque.

khào.
Lô nkhang — nwa, sorte de panier à claire-voie.

kháo.
— *jè*, pierre. (Cf. *pào jè*). *Tô dê mwà — jè hừng*, arroyo au lit rocailleux.

kháo. *(Lô)*. Tasse, verre à boire.
Hấu i — chơư, boire une tasse de vin. *Mè* —, petite tasse.

khàu. Démanger.
— *kồ tơư*, démangeaison aux pieds. *Kào — kháo tư kào tê*, grattez où cela vous démange.

khàu. Chiffons, haillons, loques.
— *dwá*, — *ndwá*, chiffons, haillons. *Kồ — dwá nzí khrấu mwa*, quand un chiffon brûle, on perd la vue à vouloir le réparer. — *hlang*, couvert de haillons, vêtu de vieilles hardes.

khàu.
— *chwà dhàu*, caverne, grotte, antre.

khàu.
— *lì tông xò*, dévidoir.

khàu. *(khấu)*. Nourriture des animaux (usité seulement dans quelques expressions).
Xà —, *ndi* —, *ndrwá* —, manger (trivial).

khàu.
Pô — tri, guilandine bonduc.

khấu. Soulier, sandale, chaussure.
— *nhàng*, chaussure en paille. *Tràu* —, mettre ses souliers, se chausser. *Hlè* —, ôter ses souliers, se déchausser. *Njà — nèng*, ferrer un cheval. *Lấu krang* —, talon du soulier. *Dwá tơư* —, semelle du soulier.

khấu. *(khấu)*. Nourriture de certains animaux domestiques.
Pù — mbwa, donner à manger aux cochons. *Pù — dê*, *pù — krà*, donner à manger aux chiens, aux poules.

khấu. Numérale des épines.
— *pô*, — *pàu*, épine. — *pô tsyáo*, piqué par une épine.

khấu-tsáo. Placenta, lochies.

khấu-trwà. Balai.
Mwa — tsê chè, prendre le balai pour balayer la maison. *Tấu* —, sorte de grand roseau dont la fleur en panache rappelle le balai et sert parfois de balai.

khàu.
— *cha*, donner un coup avec les articulations des doigts, la main fermée.

khe.
— *kư*, frais de représentation, de réception.

khé. Exclamation.
— — *! dha dha !* vite, vite ! sauvez-vous ! courez !

khéng. Donner ; accorder ; permettre, autoriser.
Kào — i hào trâu kồ, donnez-moi dix cents. *Nả nồ tsi — kồ ha i lồ*, le mandarin ne m'a laissé pas dire un mot. *Nả txí tsi — mô*, mes parents ne me permettent pas de partir.

khéng. Devenir ; savoir, être habile à ; terme indiquant la tendance, la propriété, l'aptitude.
— *hlồ hứng*, qui grandit vite. — *wa tàu nào*, qui sait gagner sa vie. *Tô dê — lơư kàu*, chien qui chasse bien le chevreuil. *Nư — twà khây hứng*, il vient souvent ici ; il aime à revenir souvent ici. — *ndàu hứng*, prompt aux coups, avoir la main légère.

khèng. *(jềng)*. Rond.

khế. *(khri)*. [Ch. 開 *k'ai*]. Ouvrir.
— *trống*, ouvrir la porte.

khi. *(kha)*. Mordant, piquant.
— *mblày*, — *njâu*, qui pique la langue, la bouche.

khi. *(kha, khay)*. Attacher, lier.
— *nhồ*, attacher un buffle. — *nèng*, attacher un cheval. — *ao txày tê ao kồ tơư*, attacher, lier les pieds et les mains. — *cheng cheng*, attacher solidement, lier fortement, le lien serrant bien. — *xồng xồng*, lier lâchement.

khì. *(Tô)*. Porte-charge miao-tseu se portant comme le porte-charge des vitriers dont il a la forme ; échelette.

khì. *(Tò njwa)*. Oiseau au chant gracieux et qui s'apprivoise facilement.

khí. Etre redevable, devoir (de l'argent, de la reconnaissance).
Kồ — kào, je vous dois ; je suis votre obligé. *Kào — kồ*, vous me devez. *Tsi — kào, tsi — kồ*, nous sommes quittes l'un envers l'autre.

khò. Réparer ; guérir ; arranger.
— *neng*, faire des superstitions pour obtenir la guérison, consulter le sorcier sur une maladie. — *chê*, réparer la maison. — *ngwa mbwa*, réparer la porcherie. — *cha dê*, réparer la conduite d'eau. — *toư*, arranger les bûches dans le foyer. — *nthai*, dresser, appliquer l'échelle. — *tri*, — *tà*, renouer, resserrer la ceinture qui retient le pantalon, la jupe.

khò. Trembler. ‖ SYN. *tsèng*.
— —. — *hnhào*, même sens. — — *i chê*, trembler de tout son corps.

khô.
Twa —, nu, par exemple un arbre sans feuilles.

khô.
Dê —, eau réputée comme produisant le goître ; elle dépose sur son parcours une matière poreuse ressemblant à la pierre ponce.

khồ. *(khrồ)*. Piment. ‖ SYN. *txào*.
Kwa —, condiment composé de piment et de sel.

khò. Couvrir.
— *sâu*, couvrir par dessus.

khö.
Chao —, *chao* — *ndang*, déposer un objet étendu par terre.

khö.
Lô txang — *pào*, crosse du fusil. *Lô nhang* —, partie inférieure du bât.

khö.
Chwa —, avare ; pingre. || SYN. *krà dồ*.

khö-xi. [Ch. 可 惜 *k'ò-si*]. Regretter, être affligé d'une perte que l'on vient de faire.
— *hừng*, regretter beaucoup. *Tsi mwà nhà jwá, wa lê* — *hừng*, je regrette beaucoup de n'avoir pas d'argent pour l'acheter.

không. Courbé.
— *pò*, — *vào*, courbé en deux, par exemple un vieillard.

không. *(Lò)*. Couvercle.
Lô — *kả jà*, couvercle de poêle.

không. *(khô)*. Trembler. || SYN. *tsèng*.
— —, trembler.

không. [Ch. 空 *k'ōng*]. Vide ; libre ; creux.
Làng-fư —, une bouteille vide. *Ndông* —, arbre creux. *Lô koử tsi* —, la hotte n'est pas vide. *Tsi* —, je ne suis pas libre, je suis occupé, je n'ai pas le temps. *Kò tsi* — *nào*, *mwa nhà tràu kào*, je ne prends pas pour rien, je vais vous payer.

khơư. Donner ; ramasser, recueillir. Ce verbe prend différents sens selon les mots dont il est suivi.
— *tsi* — ? vous le donnez oui ou non ? — *tràu kò*, donnez-moi. — *xang*, — *pồ*, donner pour rien. — *tô tra nhảo pể tê*, ramassez le couteau qui est par terre. — *páo jè*, ramasser une pierre. — *lô*, tirer à soi. — *mô*, emporter, emmener. — *chể*, rejeter, abandonner, délaisser. — *cha*, mettre de côté, en réserve ; garder.

khơư. *(njơư)*. Creuser.
— *âng*, creuser la terre. — *lô khảo*, creuser, faire un trou.

khơư. *(Txi)*. Prunier.
Txi — *krầu*, petite prune sauvage très acide. *Mò nông txi* —, noyau de prune. *Dè txi* —, cueillir des prunes. *Txi* — *txèng*, framboise.

khơư-txư. Jeu d'enfants qui consiste à ramassser des cailloux par terre, à les lancer en l'air et à les recevoir dans la main quand ils tombent.

khơứ. Numérale des petites quantités.
I — *tê*, une poignée. *Hầu i* —, boire une gorgée.

khơứ.
Thảo — mendier, demander l'aumône.

khơứ.
Sềng —, bon à manger, agréable au goût.

khơư.
Khwả —, sec ; épais, en parlant des bouillies, des bouillons.

khơử. [Ch. 釦 *k'eoû*]. Bouton.
Như — [Ch. 鈕 釦 *nieoù k'eoû*], bouton ; boutonner. *Njè như* —,

boutonnière. — *tsáo*, boutonner ses habits. *Dơư*, *như* —, *hlè như* —, déboutonner. *I fa như* —, une rangée de boutons.

khơử.
Ndâu twả —, espèce de cotonnade forte.

khơử-nxờ. Entortillé, entrelacé, par exemple des racines, des chaînes.

khràng.
Tò — *chè*, chevrons d'un toit ; contre-lattes.

khrâu. *(khâu)*. Repas, aliments, riz. ‖ SYN. *máo*.
Nào ngrà nào —, manger de la viande et du riz, des légumes. *Mwà ngrà mwà* — *nào*, qui ne manque de rien en fait de nourriture. *Jô* —, prendre part à un repas sans avoir été invité.

khrấu.
Tò — *njế*, *tò* — *nò*, canne à pêche.

khrê. *(khri)*. *(Tò)*. Domestique, serviteur.
Tò pô —, servante ; cuisinière.

khrê. *(khri)*. Ouvrir.
— *trồng*, ouvrir la porte.

khrè. *(khri)*. Chêne.
Ndông txí —, chêne. *Txí* —, gland. *Tò mbwa nào txí* —, les cochons mangent les glands.

khri. *(khrê)*. *(Tò)*. Domestique ; serviteur.
Tô — *nhwa*, tâcheron.

khri. *(khè, khrê)*. Ouvrir.
— *kè tsá*, ouvrir un nouveau chemin. — *là tsá*, défricher une rizière. — *lò xàng*, ouvrir une malle. *Chao nzểng chao* —, placer un objet l'ouverture en haut, par exemple, un verre à boire, une tasse, un bol.

khri. *(khrề)*. Chêne.
Ndông txí —, chêne.

khri.
Pô — *ta*, conyze.

khri.
Tò nống njwả —, sorte d'oiseau sauvage, probablement la perdrix ou la gélinotte.

khrò. *(khỏ)*. Piment. ‖ SYN. *txào*.
Nji —, amertume du piment.

khrư. Envelopper.
Ndơứ, — enveloppe. — *krẩy*, couver des œufs. *Mwa mblòng* —, envelopper dans des feuilles.

khrư. *(Lò)*. Petite jarre, pot en général.
Lò — *tswà*, théière ; cafetière.

khrwa. Aimer.
Tsi — *kào*, je ne vous aime pas.

khư. Couvrir.
— *tẩu hâu*, couvrir la tête. *Mwa lò mảo* — *hâu*, coiffez-vous ; couvrez-vous.

khư. *(Tò)*.
Tò — *tơư*, partie supérieure d'un bât.

khừ. Remercier, rendre grâces.
— *kào*, merci ; je vous remercie. *Nư* — *nhả lơư*, il a payé d'avance, il a déjà versé l'argent.

khứ. [Ch. 苦 *k'où*]. Difficile ; pénible ; incommode.
— *wa*, difficile à faire. — *hứng*, très incommode, très pénible. — *sả*, triste, mélancolique.

khử-trừ. Renversé.
Krâu wa —, tomber en avant, sur le ventre. *Pử* —, couché sur le ventre. *Lô ndl chao* —, bol renversé.

khwa. [Ch. 客 *k'ǒ*]. Hôte ; étranger ; invité.
Hâu chơử wa —, boire à la santé des invités, des hôtes. *Txí* —, faire des superstitions en l'honneur des étrangers, des hôtes. — *twà*, les invités arrivent. *Mô tào* —, aller à la rencontre des invités. *Xang* —, reconduire ses hôtes.

khwa. *(kha)*. Avertir.
Ha —, avertir ; enseigner. — *twà*, avertir les gens. — *kha*, avertir.

khwa. Être dégoûté de quelque chose (d'un mets, d'un pays).
— *hửng*, même sens.

khwa.
— *sả*, fatigué.

khwa.
Dày —, prudent, rusé, habile, débrouillard.

khwa. Sec ; sécher.
— *ngwa*, sec, desséché. *Tri tsáo* —, habits secs. *Châng tơử tsi taủ* —, bois de chauffage encore vert. *Zra* —, sécher au soleil, à l'air. *Sò* —, *txà* —, *krang* —, sécher au feu. *Ndồ* — *hửng*, grande sécheresse. *Tsi mwà kwa ʐrâu, nào mào* —, il n'y a pas de sauce, il faudra manger du riz sec. *Trâng pàng* —, — *chàng dang*, gosier sec ; avoir soif. *Là* —, rizières sans eau. *Kwa di* — *khơử*, bouillie, bouillon trop épais. *Hò tsễ* —, chemin de fer. *Chwá* —, vent sec, desséchant : vent du nord. — *plồ*, avoir honte, perdre la face (litt. : avoir les joues sèches).

khwà. S'accrocher (par exemple, les les habits à un buisson).

khwà. Suspendre. ‖ SYN. *lảng*.
— *tri tsáo*, suspendre des vêtements. *Tsáo* —, manteau ; pardessus ; camail. — *sàu pề ndòng*, suspendre à un arbre.

L

la-la. Onomatopée indiquant le rire. *Lwa* —, rire aux éclats, bruyamment.

là. Rizière basse, rizière de plaine. *Wa* —, cultiver les rizières. *Xang jě wa* —, au troisième mois on cultive les rizières. *Lẩy* —, labourer les rizières. *Hầy* —, herser les rizières. *Chàng* —, talus des rizières. *Twả chàng* —, réparer les talus des rizières. *Lwả chàng* —, désherber les talus des rizières. — *khwá*, rizière sans eau. *Chao dễ lổ ndrwa* —, faire parvenir l'eau dans les rizières. *Chao* —, repiquer les rizières. *Nthwa* —, faire l'herbe dans les rizières. *Mồ ndrảng* —, aller, se rendre aux rizières. *Kồ* —, mes rizières. — *na tứ tư* — ? à qui appartiennent ces rizières ? *Chè* —, maisonnettes construites dans les rizières et que les Miao-tseu habitent pendant la saison des travaux et de la moisson. *Jể* —, une rizière, *Tà* —. *ndồ tà* —, plaine.

là. Rouge, roux, rougeâtre.
Ndâu —, étoffe rouge. *Lề xồ* —, fil rouge. *Tswà* —, couleur, peinture rouge; aniline rouge. — *mwa*, les yeux rouges. *Pàng* —, fleur rouge. *Tồ nèng* — cheval à robe rouge. *Xi* — ; *txông* —, dragonnier. *Krào* —, patate douce annamite.

là. Nom de divers animaux.
Tồ —, singe. *Kà kà xư tồ* —, malin comme un singe. *Tồ tsứ* —, taupe. *Chồ* —, tigre de petite espèce. *Tồ nồng* —, épervier, faucon. *Tồ kang* —, punaise ; espèce de pou de bois.

là.
Tràng —, petite faucille pour moissonner le riz.

là.
— *chwa*, — *kang*, nu, déshabillé.

là.
Nzeng —, droit, non renversé, en parlant des verres à boire, des tasses, des assiettes. *Pứ nzéng* —, couché sur le dos.

là.
— *hồ phảo*, gachette, détente du fusil.

là.
Hnang —, espèce de menthe, périlla.

là.
Tsi taủ — *chế*, — *tsyơư !* si l'on ne peut pas, tant pis !

là.
Mồ twa —, démarche guindée.

là-tè. Par terre, à terre. ‖ SYN. *pể tè*. *Chao* —, déposer par terre. *Nhào* —, s'asseoir par terre. *Pồng* —, tomber par terre.

là-ti. *(Tồ njè)*. Goujon.

lả.
Wa lừ wa —, faire tout de travers, gâcher.

lày. *(lổ)*. [Ch. 來 *lâi*]. Venir, arriver.

lang. Terme indiquant l'inutilité, le manque de but, l'amusement, la frivolité.
— *ha*, parler en dépit du bon sens; dire du mal d'autrui. — *wa*, gâcher un travail ; travailler pour s'amuser, pour s'occuper. — *mò*, se promener sans but ; se risquer à aller. *Sáng — tơư*, faire les cent pas, se promener de long en large. — *mò tsảng kè xư*, promenade sans but — *twà*, arriver chez quelqu'un sans autre but que celui de se promener. — *nào*, manger n'importe quoi, n'importe comment et surtout n'importe quand (un Miao-tseu ne refuse jamais une invitation, et cinq ou six repas par jour ne le gênent nullement). *Wa — wa nzơư*, ennuyer, importuner, agacer. — *njè*, sourd, dur d'oreille. — *mwa*, loucher, regarder de travers. — *ki*, paresseux, fainéant. (SYN. *tông nhèng*). *Pẻng —*, idiot, imbécile, maladroit. — *fóng*, retomber dans une même faute.

lang. Barrière ; barrer.
Tảng —, *tảng — gang*, barrer, barricader. — *ndông*, barricade en bois; barricader avec des arbres. — *kè*, barrer la route. — *nhỏ*, barrer contre les buffles. *Tò dễ — jè*, arroyo rempli de rochers (dont les rochers interceptent le cours). — *vàng*. *(Lò)*, filet de pêche.

lang. [Ch. 亮 *leáng*]. Clair, brillant. — *vò*, *wa — vò*, clair ; éclairer ; refléter, réfléchir la lumière. — *lổ*, aurore ; éclairer.

lang.
Kảng —, variété de rotin.

lang-fang. [Ch. 南 方 *nan-fang*]. Sud.

lang-ngwa. (*lang-wa*). (*Tò*). Corbeau.

lang-trố. *(Tò)*. [Ch. 梁 頭 *leàng t'éòu*]. Poutre qui court le long du faîtage.

lang. V. *peng-lang*.

làng. [Ch. 凉 *leàng*]. Frais.
Hnỏ na — i njî, aujourd'hui il fait un peu frais. — *khả* [Ch. 凉 快 *leàng-k'ouái*], frais. *Hảo — khả*, il fait frais. *Nzóng chàu hwa lố lwa — — khả*, quand les nuages qui passent projettent leur ombre il fait assez frais.

làng. Numérale des parapluies, parasols.
Lò — xảng, parapluie. V. *xảng*.

làng.
Txố — nhỏ, traits des buffles, longes avec lesquelles ils tirent.

làng.
Ndớư — tang, rôle des impôts.

làng.
— *njè*, frotter, saupoudrer de sel. *Ngrảy — njè*, viande salée ; salé ; salaison.

làng.
Lò ngảu — njang, guimbarde.

làng.
Wa — lwà, faire le commerce.

làng.
— *ngwà*, courge, citrouille.

làng.
Ndrâu —, petit garçon.

làng.
Nà —, grande ville, grand centre. *Nồ* —, le mandarin d'une grande ville.

làng-fư. (*làng-hư*). Bouteille ; flacon.
Lò mê —, petit flacon. *Lò njơư* —, bouchon de bouteille. *Njơư* —, boucher une bouteille. *Khri lò njơư* —, déboucher une bouteille. *Chàng dang* —. *lò dang* —, goulot de la bouteille. *Lô krang* —, le fond, le cul de la bouteille. — *pú*, bouteille pleine. — *chơư*, bouteille de vin. *Chông tơư* —, *ndàu tơư* —, casser une bouteille. *Lầu dê tràu hầu* —, verser de l'eau dans une bouteille.

lảng. Suspendre ; pendre. ‖ SYN. *khwả*.
— *tri tsáo*, suspendre ses habits. — *ngrà*, pendre de la viande.

lảng. [Ch. 兩 *leảng*]. Once.
I —, une once. *I kí ma cầu tràu* —, une livre contient seize onces.

lảng.
Xéng —, sûrement, certainement. *Xéng — taù tsi lô txà*, vous en tirerez facilement cinq piastres.

lao. Particule servant à former les nombres ordinaux.
— *lử*, deuxième. — *xang*, troisième.

lao-sè-theng. Nom de plante. (guimauve ?)

lào. (*lồ, lài*). Venir ; arriver ; revenir ; retourner.
— *chê*, rentrer chez soi. *Nư tsi taú* —, il n'est pas encore arrivé, il n'est pas encore de retour.

lào. Enterrer, inhumer.
— *leng twà*, enterrer les morts. *Khơư khảo — leng twà*, creuser la fosse pour enterrer un mort.

lào. Réussir ; pouvoir, être capable de ; obtenir quelque chose ; atteindre son but. ‖ SYN. *taù*.
— *tsi* —? avez-vous réussi ou non? *Wa tsi* —, je ne puis pas le faire ; je n'ai pas réussi. *Mò nò njề — ao pê tô*, j'ai été à la pêche et j'ai pris deux ou trois poissons. *Tsi — dang tsi*, je n'ai rien obtenu. — *mbàu nhà*, gagner beaucoup d'argent ; obtenir une forte somme. *Kào tsi — tò na mô kè*, vous ne pourrez pas suivre celui-ci à la marche.

lào. Retrousser, relever.
— *tri tsáo*, retrousser, relever ses habits. — *tê tsáo*, retrousser ses manches.

lào. [Ch. 勞 *lào*]. V. *kông*.

lào.
Wa — páng, faire le commerce en gros ; vendre en gros.

lào.
Hnà — jwa, dents canines.

lào.
Ji —, *jểng* —, depuis longtemps ; de longue date.

lào.
Tsi taù là — ! si l'on ne peut pas, tant pis ! — *tsyơư*, n'en parlons plus ; tant pis.

lào-lì. Arranger ; mettre en ordre ; ramasser. ‖ SYN. *ʐrào*.
— *lò kơư*, charger, remplir la hotte, y mettre les objets que l'on veut

emporter. — *hồ si*, — *txi'txi*, tout ramasser ; mettre tout en ordre ; bien arranger.

lào. Terme entrant dans le nom de divers oiseaux.
Tò nống — kẳng, genre d'échassier ; grue. *Tò — nống sang*, — *kồ*, merle ; merle mandarin.

lào.
— *tang*, — *tsyơừ*, rejeter, abandonner. — *tang, tsi jwả ha*, rejetez-le, je n'en veux plus.

lào. Manière de pêcher qui consiste à empoisonner les poissons au moyen de certaines feuilles, certaines écorces ou certains fruits. Cette pêche est très fréquente chez les Miao-tseu ; des villages entiers y prennent part.
— *njê*, pêcher les poissons de cette façon.

lào-jè. Gai ; gaité ; plaisir ; agréable.

lày. Inviter. ‖ SYN. *hò*.
— *dang nào máo*, inviter l'esprit, le génie à manger les victuailles qu'on lui a offertes.

lày. Manger. (Trivial). ‖ SYN. *nào*.
Kào — tsi — ? voulez-vous manger oui ou non ?

lày. Labourer.
— *tè — là*, labourer les champs et les rizières.

lày. [Ch. 雷 *lêi*, tonnerre].
Xồ —, éclair. *Mblang xồ* —, faire des éclairs.

lày. Lancer, jeter.
— *páo jè*, lancer une pierre. *Hlwa* — *páo jè*, fronde. — *chề*, rejeter, jeter de côté ; diminuer.

lâu. Repasser.
— *ndâu*, — *tri tsáo*, repasser du linge, des effets.

lâu. Gauche.
Fang kủ —, côté gauche, à gauche.

lâu. Dévider.
— *xồ*, dévider du fil sur une espèce de rouet.

lấu. Mâle de certains animaux.
— *jang*, mouton. — *tsi*, bouc. — *krà*, coq. — *krà si*, chapon.

lầu. [Ch. 老 *lào*]. Vieux ; mûr.
Jơừ —, un vieillard. *Pồ* —, femme âgée, vieille femme. *Kồ txi — lơừ*, mon père est déjà vieux (euphémisme pour dire qu'il est mort). — *tơừ*, très vieux (litt. : devenu dur de vieillesse). *Nả* —, femme légitime, première femme ; sœur aînée. *Ndrô nả* —, belle-fille. *I tô hlwa i tô* —, un jeune et un vieux. *Lwả jin — lơừ*, le tabac est mûr, est bon à cueillir.

lầu. Défaire ; détruire.
— *chè*, défaire une maison.

lầu. Dessin ; dentelle ; broderie.
Wa —, faire des dentelles ; broder. Plusieurs n'ont pas d'autre occupation ni d'autre but, leur vie entière. Les filles d'Eve sont partout les mêmes. *Tsi txơừ wa — tsi txơừ jwa vâu*, quand on ne sait pas broder, on ne trouve pas à se marier.

lầu. Verser.
— *chơừ hấu*, verser du vin à boire. — *dề trầu hầu lẩu-kầu*, verser de l'eau dans la marmite. — *trào njwả*

trâu hâu lô tèng, verser du pétrole dans la lampe.

làu. Descendre ; baisser.
Dê —, les eaux baissent, la crue diminue, le fleuve descend. *Lô plàng — kri kri*, le ventre a beaucoup baissé : avoir grande faim.

làu. S'effilocher, par exemple, des vêtements non bordés.

làu.
— *tsi*, coude. — *tơư*, talon. — *krang khâu*, talon du soulier.

làu. V. *chi-lâu*.

làu-kâu. Marmite.
Máo —, riz cuit à la marmite. *Lô hâu* —, couvercle de la marmite. *Tì* —, tourner la marmite pour que le riz cuise également de tous les côtés. *Mwa — ha dê*, prendre la marmite pour puiser de l'eau. *Mwa dê trâu hâu* —, verser de l'eau dans la marmite. — *tòng*, marmite en cuivre. — *xầu*, la marmite coule. *Lò krang* —, le fond de la marmite. *Txi mwà — wa máo*, je n'ai pas de marmite pour faire cuire le riz.

làu-xông. *(lô-xòng)*. Arachide ; pistache.

làu. *(Tô)*. Cancrelat.

leng. *(neng)*. Homme en général (homo) ; objet.
Twa —, un seul individu, une personne. *Pwá* —, tout le monde ; tous les objets ; tout, tous sans exception. *Kồ twa — mò*, je vais tout seul. *Kào twa — twà*, vous êtes venu tout seul. — *ji*. — *hwa*, camarades, connaissances, voisins, campagnons. — *tư ? kồ dang* —, qui ? mon beau-frère.

leng. (*Tô*). [Ann. *lính*]. Soldat, militaire.
Tô — keng nả nỏ, les soldats escortent le mandarin. *Chè* —, caserne.

leng. [Ch. 零 *ling*]. Plus ; ajouter (dans les comptes).
Kầu lô txà — tsi hào, dix piastres, plus cinquante cents.

leng. Droit, en ligne droite.
Chè ndồng hwá —, branches des arbres qui poussent droites.

leng. Artère.
Txồ — txồ sầu, les artères et les veines. *Hlày txồ* —, couper une artère.

leng. Tourner, faire le tour.
Ji —, *nji* —, tourner en rond, tourner tout autour, décrire un cercle. *I nji* —, tout autour ; un tour complet. *Mò lồ* —, tourner autour. *Nzéng* —, *tì* —, se retourner, regarder en arrière. *Tò tháo* —, espèce de rabot recourbé. *Txáo — chè*, entablement, pièce de bois longitudinale sur laquelle repose le toit (litt. : poutre qui fait le tour de la maison). *Tô trâu — ndồ*, la Voie lactée.

leng.
— *lèng tri tsáo*, bordure, liséré, couture des habits. — *njừ*, raie blanche sur le front des chevaux.

leng. Mot qui entre dans le nom de diverses plantes.
Txí tào —, baccaurea ramiflora. *Krào xử* —, dioscorea appositifolia.

leng.
Mbla — mbla xi, glissant ; visqueux ; coulant, agréable, en parlant d'un chant, d'un récit.

leng-vâ. *(leng-wâ)*. Différent, autre (se dit des personnes et des choses).
Tô —, tò na —, un autre individu ; un autre objet. *Ha —*, parler différemment ; termes différents.

lèng. Million.
I —, un million.

lèng. *(Lò)*. [Ch. 鈴 *ling*]. Clochette que l'on attache au cou des chevaux.
Syang lèng, (Lò), [Ch. 響 鈴 *hiang-ling*], grelot. *I tsâng chìr —*, une rangée de grelots pour les chevaux.

lèng. [Ch. 鐮 *lièn*]. Briquet.
Hồ —, [Ch. 火鐮 *hò-lièn*], briquet. *Mwa hồ — ngrì ndàu ndrò, pàng tơù tri hò*, prenez un briquet et frappez, vous verrez des étincelles sortir de tous les côtés, comme des fleurs de feu. (Ce sont les deux premiers vers de la chanson de la pierre à feu, chantée aux noces).

lê. *(li)*. Terme indiquant la possession. || SYN. *li*.
Kồ —, le mien. *Kào —*, le vôtre. *Nư —*, le sien.

lé.
Wa —, cha —, chao —, comme cela ; cela suffit, assez. *Wa — chàng ?* comment ? *Wa — na*, comme, ceci de cette façon-ci. *Jào wa —, wa chàng wa ?* si c'est comme cela, comment faire ? *Wa — chang kào krwà ?* pourquoi pleurez-vous ? *Kào mào wa — chang ?* quelle maladie avez-vous ? *Nư ha wa — chang ?* qu'est-ce qu'il dit ? *Tsi jwá tha, chao — lò !* je n'en prends pas davantage, assez, assez ! *Tsi trwà wa — kào*, il n'est pas si bête que vous. *Kào wa — hứng*, vous agissez toujours ainsi.

lê. Lentille.
Tầu —, même sens.

lế. Natte.
Pháo —, dày —, une natte. *Nthwá —*, étendre une natte. *Kàu —, dáo —*, rouler la natte. *Mbông —*, bordure de la natte. *Tsi mwà — pứ*, il n'y a pas de natte pour se coucher.

lế. Seulement.
Tai ki — mò, on ne partira que demain. *I nji tha — nào*, on ne mangera que dans un moment. *Kào wa, kò — wa*, je ne travaillerai que si vous travaillez vous-même. *Wa lè — taù*, on ne peut pas faire autrement.

lế.
— tơư, plier les jambes et courber les pieds (en dansant à la mode miao-tseu).

lề-xố. Fil.
— dồ, fil noir. *— dơư*, fil blanc. *Dáo —*, enrouler du fil. *— tò*, le fil s'est cassé. *Tsyáo — trâu hầu kháo kông*, enfiler une aiguille.

li. Marque du superlatif, de la quantité. || SYN. *hứng*.
Krang —, très doux. *Á —* très amer. *Chông chông —*, très nombreux. *Mào —*, souffrir beaucoup.

li. Ecraser avec l'ongle.
— *mò dè*, écraser une puce, un moucheron.

li. *(lè)*. Terme désignant la possession. *Kò* —, le mien. *Kào* —, le vôtre.

li. [Ch. 籬 *li*].
Xáo vàng —, clayonnage.

li. [Ch. 里 *li*]. Mesure de longueur, valant un peu moins d'un kilomètre. *I — kè*, un *li*.

li.
— *xày*, discuter ; dénoncer, moucharder.

li.
Mào —, avoir la gale, galeux.

li-kông-tsông. Cent-pieds, scolopendre.

li.
Ha — njàng, ha tà — njàng, dire la vérité ; parler sans détours.

li-cháng. [Ch. 里 長 *li-tch'àng*]. Maire. ‖ SYN. *sáo-fà*.
— *chè nhào kháo tư ?* où est la maison du maire ? *Nhi-na tứ tư wa* — ? qui est maire actuellement ?

lì. Terme désignant la longueur de temps, la durée, le retard.
Pứ — hứng, dormir longtemps. *Mò — hứng tsi tráo lồ*, s'absenter longtemps. *Wa — hứng*, faire traîner un travail en longueur. *Chao mblề — hứng*, être en retard pour repiquer le riz. *Chàu ndồ — lơứ*, il fait nuit depuis longtemps, il est tard dans la nuit. *Sơứ — lơứ*, il y a longtemps qu'il s'est levé. *Tò* —, le dernier né, le cadet, le benjamin. *Tò nxhay* —, la fille cadette.

lì. Veines, raies.
— *ndòng*, veines du bois, bois veiné. — *sàu nsháng*, raies sanguinolentes, par exemple dans les œufs couvis.

lì. [Ch. 釐 *lî*]. 1/10 de grain. (Mesure).

lì.
Khàu — tông xò, dévidoir.

lì. [Ch. 莅 *lí*].
— *kảng xứ*, [Ch. 莅 官 事 *lí kouān chê*], gérer les affaires publiques, faire partie de l'administration.

li-pwa. (*lư-pwa*). Espèce de figuier. ‖ SYN. *kwa pwa*.
Txí —, figue.

lì. [Ch. 利 *lì*]. Intérêt (produit de l'argent).
Jwá —, avec intérêt ; toucher les intérêts. *Tsi jwá* —, sans intérêt.

lì.
Hào —, piastre.

lì. V. *lào-lì*.

lì. [Ch. 籬 *lî*].
Náo vàng —, palissade, croisée ; clayonnage.

lì. [Ch. 曆 *lì*]. Calendrier.
Fang — (Ch. 皇 曆 *houâng-lì*), *ndớư fang* —, calendrier chinois.

lì. [Ch. 裏 *lì*].
Mào sàng —, lésion interne.

lô. Article, usité généralement avec les noms d'objets inanimés.
— *chè*, la maison. — *trống*, la montagne. — *máo*, le chapeau. — *làng-fư*, la bouteille. *Ao — ndí*, deux tasses.

lò. [Ch. 了 *leào. lǒ?*]. Particule finale explétive très employée ; elle est plus énergique que la particule *e*, surtout quand elle est suivie de *ma*.
Tang —, c'est fini. *Mô* —, allons, partons. *Tsi mwà* —, il n'y en a pas. *Châu* —, assez. *Jào kào* —, c'est bien vous, c'est sûrement vous. *Pò si — ma !* je le sais bien ! mais oui !

lò. (*Tô*). [Ch. 騾 *louô*]. Mule.
Tô — nzư. mule. *Tô kảo* —, mulet.

lò. Bouche. ‖ SYN. *njấu*.
Trơứ ndrwa —, verser dans la bouche. *Hwa* —, *fwa* —, âcre, qui pique la bouche. *Trwa* —, bâiller. *Trwa — chwả*, hors d'haleine ; respirer fortement.

lò. Mot entrant dans le nom de diverses plantes.
Pàng nống trwa —, violette. *Txí pô* —, ananas. *Txí pô — ndòng*, fruit du jaquier. *Zràu — pứ*, rave ; navet ; carotte.

lò.
Tsèng — tseng —, en pilule, par pilule. *Tswà tsèng* —, médicament en pilules.

lò.
Ndaû tô —, jouer à la toupie ; jeu de toupie.

lò-lay. (*Wa*) Se balancer, se dandiner (particulièrement en chantant).

lố. Cassé, brisé ; court, trop court.
Lò pang ndrê — lơừ, la canne est cassée. *Chể ndông*—, branche cassée. *Wa* —, casser. *Wa tsi tàu* —, ne pas pouvoir casser. *Txố hlwa lơừ* —, la corde est trop courte. *Ndố nao hnố* —, l'hiver les jours sont courts. *Ndố sò hmao*—, l'été les nuis sont courtes. — *ngri*, ne pas recouvrer le fonds, le capital.

lố. Collé ; coller ; afficher.
— *ndơứ*, coller du papier. — *tơứ wa lơừ*, collé contre quelque chose. — *ång*, crotté, couvert de boue. — *mòng mblể*, couvert de farine.

lố. (*hlô*). Plein, entier (se dit des mois de 30 jours).
Hli —, mois plein, mois de trente jours.

lố. (*Tô nông*). Hirondelle.
Tô nông — jang sáy sáy, l'hirondelle vole vite. *Tô nông — twà lơừ*, les hirondelles sont de retour.

lố. (*Tô*). Nom d'un oiseau.

lò. Parole, mot ; langue.
Ha i —, dire un mot. — *swà*, — *dè*, paroles sales, inconvenantes. *Ha — thảo*, bégayer, bredouiller. — *dơư*, mensonge. *Ha — dơư*, mentir. *Ha — txà*, chanter. — *xáy*, discussion, dispute. *Nông* —, obéir, écouter. *Ha — hmông*, parler la langue miao-tseu. *Ha — fang-ki*, parler le français. *Ha — chảo-tsi*, parler l'annamite. *Ha pàng* —, langage figuré, symbolique, imagé.

lò. Venir, arriver ; entrer.
Trảo —, revenir, retourner. — *chè*, entrer dans la maison. *Trảo — chè*, rentrer à la maison. *Tsi taû* —, pas encore de retour. *Nhơừ si hơừ* —, retarder, faire reculer les aiguilles d'une horloge. *Thrò* —, extraire, sortir quelque chose

d'un trou. *Ngrô* —, tirer à soi ; ramener. *Hlô* —, grandir. *Lang* —, aurore ; éclairer. *Tráo mô tráo* —, aller et venir. *Tï* —, retourner, se retourner. *Mô khảo tư* —? d'où venez-vous ? *Mô tsảng* —, je viens de me promener.

lồ. [Ch. 落 *lô*]. Tomber. ‖ SYN. *pồng*. — *nang, nang* —, pleuvoir, il tombe de la pluie. — *mbô*, neiger. — *dơư*, il tombe du givre. — *lơư*, il grêle. — *phề*, subir une pollution nocturne.

lồ. Peser ; acheter.
— *jàng jín*, acheter de l'opium. — *ngráy*, acheter de la viande. — *thàng*, acheter du sucre.

lồ. Boîte. ‖ SYN. *hỏ*.
— *jín*, pot à tabac.

lồ.
— *á tràu mè si hơứ*, mettre un verre à une montre.

lông. Poste militaire, fort, fortin, blockhaus. ‖ SYN. *jêng*.

lòng. (*Lò*). Panier pour volaille, poulailler.
Lô mè —, petit panier.

lòng. (*Lô*). Bride.
Lô — *nèng*, bride, bridon de cheval.

lòng.
Ndơứ — *phi*, papier imitation cuir, parchemin.

lông.
Tô kô zrứ —, jeune corne de cerf.

lòng-kông. Espiègle, turbulent, agaçant. SYN. *kô-kè*, *txáo-páo*.

lòng-njê. (*lang-njè*). Dur d'oreille, sourd.

lòng-fang. Boussole.

lống. Du même parti, du même côté.
Kào — *tsi* —? êtes-vous de notre parti ou non ?

lơư. Grêle, givre. Cf. *dơư*.
Lồ —, il grêle, il tombe du givre.

lơư. Enlever, arracher.
— *màng*, enlever le filament du chanvre. — *tơứ ndông*, enlever l'écorce d'un arbre.

lơư.
Ndwa dơư —, murmurer.

lơư-nhwa. Avorter.

lơứ. Poursuivre, chasser.
— *mbwa*, — *krà*, chasser, éloigner les cochons, les poules de la maison. *Mô* — *kâu*, aller chasser le chevreuil. *Tô dè* — *mwa lư*, le chien suit la piste du cerf. — *vàu*, chercher un mari, courir après les garçons (se dit des filles de mauvaise vie). — *swá ha*, employer des termes chinois en parlant.

lơử. V. *hwá-lơứ*.

lơử. [Ch. 了 *leáo ?*]. Marque du passé.
Nư mò —, il est parti. *Nư lồ* —, il est de retour. *Dwa khảo tư* —? Où a-t-il passé ? *Nào máo lang* —, avoir fini de manger. *Pứ* —, déjà couché. *Sơứ* —, déjà levé.

lơử. Aller, marcher, partir. ‖ SYN. *mô*.
Nư tsi taú —, il n'est pas encore parti.

lơứ. V. *txơứ-lơứ*.

lu. [Ch. 六 *lieoû*]. Six.
— *jề*, sixième mois.

lú. *(lò)*. Cassé ; court.

lư. *(Tò)*. [Ch. 鹿 *loû*]. Cerf.
Tò mwa —, cerf. *Twa mwa, lơư mwa* —, chasser le cerf. *Kồ mwa*—, bois du cerf. *Tò — rồng*, jeune bois de cerf (employé en médecine).

lư. V. *páo-lư*.

lư. *(lwá)*.
Wa hồ —, faire le commerce.

lư.
Wa va —, jeu de la balançoire.

lư. [Ch. 耳 *eùl*, oreille].
Lò — chứ, boucle, pendant d'oreille. *Kứ — nông*, vouloir entendre.

lư-pwa. V. *li-pwa*.

lừ. Gâté, pourri, abîmé.
Ngrây — lơừ, la viande est gâtée. *Chứ* —, sentir la pourriture très mauvaise odeur. *Wa — wa lả*, gâter, abîmer.

lừ. *(Lò)*. Aubergine.
Txí — swá, tomate.

lừ. *(Txí)*. Citron.
Txí — krấu, txí — à, variété de citron amer. *Ná txí* —, orange, pamplemousse.

lừ.
Mồ —, cyphelle, champignon comestible.

lừ.
— *kang*, cocon de ver à soie.

lừ. [Ch. 二 *eúl*]. Deux, deuxième. —*jề*, deuxième mois. *Si — jề*, [Ch. 十二月 *che-eúl yúe*], douzième mois. — *syong*, l'année prochaine. —*jà*, la prochaine fois, une autre fois. *Tò lao* —, le deuxième enfant, le second. *Tràng phảo — syang*, revolver.

lử. Egrener, effeuiller. ‖ SYN. *mao*.
— *lò páo-kư*, égrener un épi de maïs. — *hnang mblề*, égrener un épi de blé. — *tảo chí*, égrener à rebours. — *chè ndòng*, effeuiller une branche.

lwa. *(Tò)*. Lapin.
Lơừ —, chasser le lapin.

lwa. Terme désignant l'égalité, la fraternité.
Wa —, wa kề, tenir compagnie à quelqu'un. *Ao tò xi* —, les deux sont égaux. *Hlò — tó na*, grand comme celui-ci. *Leng —, kử* —, amis, compagnons.

lwa. *(lề)*. Terme indiquant la possession.
— *kò*, — *kào*, le mien, le vôtre.

lwa. *(dwa)*. Passer.
— *lò trồng*, passer la montagne. *Nư — lơừ*, il a déjà passé. *Nzóng chàu fwa* —, l'ombre des nuages passe.

lwa. Rire. ‖ SYN. *trồ*.
— —, — *la la*, — *hi hi*, sourire, rire aux éclats. —, *nxi*, souriant, affable. *Kào wa lề, pwá leng* —, si vous agissez de la sorte, tout le monde rira de vous. *Taù — hứng*, qui rit tout le temps, qui aime à rire à tout propos. *I tò — i tò krwà*, l'un rit et l'autre pleure.

lwa. Tirer. ‖ SYN. *háy*.
— *tơừ*, tirer du bois de chauffage.
— *ndông*, tirer un arbre.

lwá. *(Tò)*. [Ch. 驢 *liû*]. Âne.
Tò nèng —, âne.

lwá. Pousser, croître.
Ndòng — *chê*, il pousse des branches sur l'arbre. — *chàng*, pousser des racines. — *leng*, pousser tout droit, en parlant des branches.

lwà. Injurier.
— —, insulter les gens, les maudire. — *hả*, injurier, dire du mal, calomnier.

lwà. Les hommes, les personnes, les individus, les gens, le genre humain.
— *ha*, les gens en causent, on en cause. *Nthè* —, injurier son monde. *Ndaù* —, frapper les gens.

lwà. Terre, argile.
— *àng*, terre, boue. *Trào* —, pétrole (huile tirée de la terre). *Vwả* —, tuile. *Vô vwá* —, couvrir en tuiles. — *swà*, houille. — *là*, argile rouge, terre glaise. — *dờư*, argile blanche, kaolin.

lwà-pwa. Clarinette.
Tsò —, jouer de la clarinette.

lwả. Désherber, débroussailler.
— *kè*, désherber les routes. — *tê*, débroussailler les raies. — *chàng là*, désherber les talus des rizières. *Tò txwa* — *kè*, grand coupe-coupe pour désherber.

lwả. Glisser.
Nghi —, glissant. — *dê*, nager. *Tsi pảu* — *dê*, ne pas savoir nager.

lwả. (*Wa*). Faire le commerce.
Wa lang —, faire le commerce. *Ndớư wa* —, patente.

lwả.
Chwa — *tè*, râteau.

lwả-jin. Tabac. Cf. *jin*.
Chao —, planter du tabac. — *tê*, champs de tabac. *Dè* —, cueillir le tabac. *Hảu* —, fumer du tabac. — — *krang*, tabac de bonne qualité. — *nghi*, tabac sec. — *nông*, tabac humide. *Dáo* — *hảu*, rouler un cigare, une cigarette. *Ndờư dáo* —, papier à cigarette. — *krô*, espèce de tabac sauvage.

lwả-lơư. Persicaire : Polygonum odoratum.

M

ma. Finale explétive ; je le sais bien ; mais oui.
Pô si lò —, même sens.

mày. Manger. (Trivial). ‖ SYN. *nào*.
— *mǎo*, même sens.

mǎy. (*mè*). Petit, nom qu'on donne aux enfants dont on ignore le nom ; nom assez répandu parmi les filles. *Tò — mwà pê chơư syong ?* quel âge a ce petit ?

mang-ki. *(Tô)*. [Ch. 蠻 鬼 *mân-kouèi*]. Français, Européen. Cf. *Fang-ki*.

mang-sè. *(Tô)*. [Ch. 蟒 蛇 *màng-chê*]. Boa, python.

màng. Chanvre.
Lơư —, enlever le filament du chanvre. *Sơư* —, filer le chanvre. *Nông* —, chènevis. *Xò* —, fil de chanvre. *Kwá* —, tiges de chanvre dépouillées de leur filament. *Hláy* —, couper le chanvre. *I nshwa* —, *ı tê* —, une poignée de filasse de chanvre.

màng. Occupé à, retenu par.
— *wa tê*, — *wa là*, occupé aux travaux des champs. — *hửng mô tsi taù*, je suis très occupé, je ne puis pas partir. — *nào hửng*, gourmand, goinfre (litt. : très occupé de mangeaille).

màng.
Chì — trang, sidée, lampourde.

mǎng-mǎng. [Ch. 慢 慢 *mán-mán*]. Doucement, tranquillement, lentement.
— *mô*, aller doucement, lentement.
— *wa*, prendre son temps pour faire quelque chose ; ne pas se presser.
— ! attendez ! ne vous pressez pas !

mao. Egrener. ‖ SYN. *lử*.
— *páo-kư*, égrener le maïs.

mao. Froment.
Hmông —, farine de froment. *Njwà* —, pain de froment.

mao. Petit.
— —, petit, tout petit, fin, menu.
— — *wa hmông*, réduire en poussière, en parcelles infiniment petites.

mao. Tendre, agréable au toucher ; nouveau, en parlant des feuilles, des herbes.
Mblòng —, feuilles tendres, nouvelles feuilles. *Zrău* —, légumes, herbes encore tendres. *Mi* —, duvet, poil follet.

mao.
Chơử —, vin doux, vin fermenté et non encore distillé. *Xang chơử* —, levain pour ce vin.

mao. *(Tâu)*. Petits pois.

mǎo. Riz cuit, aliment, nourriture, repas.
Nào —, manger, prendre son repas.
Wa —, faire cuire le riz ; préparer le repas. — *lău-kău*, riz cuit à la

marmite. — *chô*, riz cuit à la vapeur, à l'étouffée. *Nào — chê kào*, formule de politesse à la fin des repas. *Nào — tang, nào — lo'ử*, j'ai fini de manger, j'ai déjà mangé. *Tsi taú nào* —, je n'ai pas encore mangé. *Nào — chàu lo'ử*, rassasié; avoir mangé à sa fin. *Tô trông nào* —, table à manger. — *sú lo'ử*, le riz est cuit, le repas est prêt. *So'ử fứ nào* —, serviette de table. — *txwa*, riz ordinaire, non gluant. — *mblău*, riz gluant. *Krô* —, riz froid, repas refroidi. *Ndl — mô kè*, prendre des provisions de bouche pour la route. *Ha* —, puiser du riz dans la marmite. *Dô* —, remuer le riz dans la marmite. *Lò chô* —, tube pour faire cuire le riz à l'étouffée. *Khéng nào* —, donner à manger. *Hô nào* —, inviter à manger.

mào. V. *plào-mào*.

mào. Avoir mal, souffrir.
Kào — khào tư? où souffrez-vous? *Kào — wa chàng?* de quel mal souffrez-vous? — *plàng*, avoir mal au ventre. — *hứng*, — *lí*, — *lè*, souffrir beaucoup. — *hnháng* maladie grave. — *si*, indisposition; mal sans gravité. — *pwá nzô lo'ử*, malade, avoir mal depuis longtemps. — — *e!* j'ai bien mal! *Tsi* —, je n'ai pas bien mal, je ne souffre pas. *Tsi — pê cho'ư*, je n'ai pas bien mal, je ne souffre pas beaucoup. — *sang lí*, souffrir d'une lésion interne.

mào.
— *nxhay*, — *ndòng*, — *dê*, sureau.

mào-hlô. (*Tô*). Homme des bois. V. *hlô*.

mào-nhô. (*Tô*). Espèce de grosse mouche.

mảo. (*Lô*). [Ch. 帽 *maó*]. Chapeau, casque.
Ndong —, mettre son chapeau; se coiffer. *Hlè* —, ôter son chapeau, se décoiffer. *Hlang* —, ruban du casque. *Tô mbông* —, bordure, bord du casque. *Páo-kư wa — nxhwá*, épi de maïs dont l'extrémité porte des barbes (litt.: maïs ayant un chapeau de barbes).

mảo-páo. Balle, pelote.
Lảy —, lancer la balle. *Txảy* —, recevoir la balle.

mbang. Bras.
Txảy —, bras (désigne le membre entier, bras et avant-bras). *Chàng* —, *páo txháng chàng* —, avant-bras, cubitus. *Krô* —, bras (de l'épaule au coude). *Páo txháng krô* —, humérus. *Kwa* —, pli du coude. *Lò pẩu* —, bracelet.

mbáng. S'accrocher. ‖ SYN. *khwà*.

mbao. Foule; troupeau; eux.
I —, une foule, un troupeau.

mbáo. (*mbo'ử*).
Nzảy —, sucer; fumer.

mbẩu. Bouillir; en ébullition.
Trầu dé —, faire bouillir de l'eau. *Dê wa — lo'ử*, l'eau bout déjà. *Dê* —, eau bouillie. *Lò plàng* —, gargouillement du ventre.

mbẩu-swà. Rêve, songe.
Wa —, rêver, songer.

mbẩu-to'ử. Fâché, en colère, irrité.
Wa —, se mettre en colère.

mbầu. Jeune pousse de certaines plantes.
— *pảo-kư*, pousse de maïs. — *tầu*, pousse de roseau saccharum sinense. — *ndrêng*, pousse d'herbe à paillottes : imperata arundinacea.

mbầu. (*Tò*). Papillon.
Tò — nzi, tò — chày, papillons à diverses couleurs, bariolés. *Tò — njê, — njầu kang trư*, fourmi ailée.

mbầu. Beaucoup, en grande quantité. ‖ SYN. *ndaú*.
Mwà —, il y a beaucoup. *Tsi mwà* —, il n'y a pas beaucoup. *Ha* —, parler beaucoup. *Mwà nhà* —, *mwa — nhà*, avoir beaucoup d'argent.

mbè. Mot, lettre, nom.
Ha i —, dire un mot. *Kào hồ — wa chàng ?* comment vous appelez-vous ? quel est votre nom ? *Kồ — hồ wa Phéng*, je m'appelle Phéng. *Thòng i* —, qui portent le même nom : homonymes. *Twa* —, *hồ* —, dire son nom, se nommer.

mbhwa. (*mpwa*). Signaux de défense à l'entrée des maisons.

mbhwà. Près, rapproché. SYN. *ti, jè*.
Kồ wa chè — 'khày, je vais faire une maison tout près d'ici. *Nhào* —, être près. *Si* —, près l'un de l'autre ; cohabiter.

mblà. (*mbhwà*). Glissant ; visqueux ; coulant en parlant des chants.
— *kè*, chemin glissant. *Tò — ha*, sangsue des bois. *Tô — ha dê*, sangsue d'eau. — *leng — xí*, coulant, agréable, en parlant d'un chant, d'un récit. *Tầu hầu — da*, tête bien peignée, bien arrangée.

mblà. (*Tò ndòng*). Cisse (Ampélidées).

mblà-krầu. (*Txí*). Mumé (?)

mblàng. Clair ; éclairer.
Xồ lày —, faire des éclairs. *Chi* —, aurore, point du jour.

mblẳng. Glisser, tomber.
Wa pồng wa —, Tomber ; manquer son coup. *Jwá* —, sur le point de tomber, glisser sur le bord d'un objet surélevé. — *ndrwa dê*, tomber dans l'eau.

mblao. Plaisanter.

mblày. (*mplày*). Anneau, bague.
Ndí —, bague. *Chao* —, porter des bagues. — *kồ*, bague en or. — *nhà*, bague en argent. *Tô kang lồ* —, iule (parce qu'il se roule sur lui-même en forme d'anneau).

mblày. Numérale de certains objets ronds, des grains.
I — pảo-kư, un grain de maïs.

mblày. Langue.
Hlè —, tirer la langue. *Kha* —, qui pique, qui mord la langue. *Nhồ tư* —, langue du buffle. — *ndòng*, copeau de bois. — *txí*, tranche d'un fruit.

mblầy. (*mblơừ*). Chasser ; écarter, éloigner.
— *jồng*, chasser les mouches.

mblầu. Gluant ; flexible.
Mblê —, riz gluant cuit. *Máo* —, riz gluant cuit. *Njầu* —, lien flexible.

mblè. Riz.
— *xwa*, — *tè*, riz ordinaire, riz de montagne. — *là*, riz de plaine.

— *mblẩu*, — *nsháng*, riz gluant, riz rouge. *Nông* —, riz de semence. *Jò* —, plants de riz pour le repiquage. *Chao* —, repiquer le riz. *Nhàng* —, tige de riz. *Kwá* —, tige de riz privée de son épi ; paille de riz. *Chê* — *tê*, semer du riz de montagne. — *txơứ pàng*, le riz fleurit. — *trwa lò*, les épis du riz se forment. — *sá*, — *tràu txàng*, le riz est mûr. *Hláy* —, couper le riz, moissonner. *Tò hnang* —, épi de riz. *Mblòng* —, feuille de riz. *Ti* —, meule de riz. *I txống* —, une touffe de riz. *I tê* —, une poignée de riz. *Mblwa* —, épi vide de grains. — *mwà*, épi de riz rempli d'une poussière noirâtre et malodorante. *Twá* —, décortiquer le riz. *Ndwa* —, cribler le riz. *Jang* —, vanner le riz. *Xwa* —, son de riz, balle de riz. *Ndaû* —, battre le riz. *Tri* —, porter une hotte de riz. *I lò* —, un grain de riz. *I lò njà* —, un grain de riz décortiqué. *Tò nèng thó* —, cheval qui porte une charge de riz. — *mblòng*, titubation d'ivrogne (litt. : feuilles de riz au vent). *Wa* — *mblòng*, tituber.

mblë.
Ndông di —, *ndông ki* —, flamboyant : colvillea racemosa.

mbò. Neige.
Dê —, neige ; glace. *Lô* —, il tombe de la neige, il neige.

mbô.
— *hlẩu*, enfoncer une pièce en terre.

mbố. *(vồ)*. Couvrir.
— *chè*, couvrir la maison. — *hầu pầu páo-kư*, chausser les plants de maïs. — *cha*, cacher en couvrant. *Hầu* —, couvercle.

mbö. *(Tò)*. Homme riche.

mbông. Bord, bordure.
— *lè*, bordure de la natte. — *mào*, bord du casque.

mbơư. Fièvre.
Wa —, avoir la fièvre. *I kào* —, un accès de fièvre. *Tswà* —, quinine.

mbơư. Pincer ; cueillir avec le pouce et l'index (en tournant). ‖ SYN. *dề*.
— *zrầu*, cueillir des légumes de cette façon.

mbơứ. *(mbáo)*. Fumer ; sucer.
Krang nzày —, *tsi krang nshô thơứ*, (si le tabac) est bon, fumez, s'il n'est pas bon, rejetez-le.

mbơư̇.
Kứ —, camarades, compagnons, amis.

mbứ. Chasser. ‖ SYN. *lơứ*.
— *chò*, chasser le tigre. — *plì*, chasser le renard.

mbwa. *(Tò)*. Cochon, porc.
— *tê*, sanglier. *Sàu* —, verrat. *Ná* —, truie. *Ngẩu* —, jeune truie. *Krwa* —, porc. — *hầu chè*, cochon domestique. *Plầu* —, soie de porc. *Ngráy* —, viande de porc. *Chê* —, jambon. *Hlàng* —, échauder un cochon. *Twa* —, tuer un cochon. *Tò* — *kăng tòng*, espèce de cochons gras et courts. *Dáng* —, auge à cochons. *Ngwa* —, porcherie. *Khầu* —, nourriture des cochons. *Chwa* —, appeler les cochons. *Pù khầu* —, donner à manger aux cochons. *Tò jàng* —, cochon-dragon, queue de cochon et pieds de chien. — *tswà*, nom de plante.

mbwa. Presser légèrement, comprimer avec la main ; masser.
— *txày mbang*, masser le bras. *Xl* —, frapper légèrement avec la paume de la main, caresser.

mbwá. Tenir dans la bouche sans avaler.
— *chơứ*, tenir du vin dans la bouche. — *chứ mể*, tenir un porte-plume dans la bouche, entre les dents.

mbwà. Soie.
Xô —, fil de soie. *Hlang* —, ruban en soie. — *xi*, filament de caryota.

mbwà-dè. Ecume.

mèng. Réussir ; finir.
Wa —, réussir. *Ha tsi* —, mal parler, ne pas parler correctement ; paroles qui n'ont pas obtenu le succès qu'on en attendait. *Sau ndơứ tsi* —, écriture mal formée, caractères mal tracés. *Hâu chơứ* —, finir sa tasse de vin, la vider complètement. Le Miao-tseu qui a vidé une tasse de vin, la présente renversée au voisin en lui disant : *mèng !*

méng.
Hnả tảng —, dents incisives.

mế. (*mi*). Petit ; peu.
Tò — *tò*, petit garçon. *Tò* — *nxhay*, jeune fille avant son mariage, et même, après le mariage, avant qu'elle ait eu un enfant. *Tò* —, le petit. *Tò* — —, le tout petit. — *nhwa*, enfants en général. *Tổ* — *nhwa*, *xyang* — *nhwa*, enfanter, mettre bas. *Tò* — *dè*, jeune chien. *Tò* — *mbwa*, petit cochon. — *nji*, un peu. — — *krwả*, très peu. — *nji tha*, un peu plus. *Ha* — *swả*, parler à voix basse.

mề. Vous (2ᵉ personne du pluriel).
Kồ ha kha — *lơử*, je vous avais avertis.

mè. [Ch. 墨 *mèi*]. Encre.
Lô mè thaû —, encrier. *Lô chứ* —, crayon. *Tò* — *sau ndơứ*, porte-plume. *I jang* —, *i kang* —, un bâton d'encre de chine.

mi. (*Lô*). Seins, mamelles.
Kwa —, lait (litt. : eau des seins). *Nảo* —, téter. *Pủ nảo* —, donner à téter. *Chảng* —, seins gonflés, droits, durs. *Sể* —, seins dégonflés, flasques, qui tombent.

mi.
Pè —, pâté fait de riz non arrivé à maturité.

mi. Maïs. ‖ SYN. *pảo-kư*.

mi. (*Tò*). Chat. (Familier.) ‖ SYN. *tsư*.

mi-mao. Poil follet, duvet.

mi. (*mè*, *mảy*). (*Tò*). Le petit, appellatif des enfants.

minh. V. *kông*.

mlong.
Xảng —, aimer ; pris de passion pour quelqu'un.

mô. Aller ; marcher ; voyager.
— *lồ !* partons ! allez ! — *kè*, se mettre en route. *Ngrang* —, emporter. *Tri* —, emporter dans la hotte. *Ndrô* —, suivre ; accompagner. *Wa kề* —, voyager ensemble. — *khảo tư ?* où allez-vous ? — *khảo tư lồ ?* d'où venez-vous ? *Lang* —, aller à l'aventure, au hasard.

Tsi pâu kè —, ne pas connaître la route. — *tsáng*, — *thràu*, aller se promener. — *wa kròng wa nỏ*, aller travailler. — *ndrảng lả*. — *pé tè*, se rendre aux champs. *Twa tò* —, *twa leng* —, aller tout seul. *Sử* —, *khơư* —, déplacer. — *ndaủ tráo lổ chơư*. la route est longue à l'aller et courte au retour. — *phì*, marche paresseuse, lente. — *sảy*. — *hlảo*. — *tả*, marcher vite. *Xang* —. *xi* —. *chao* —, conduire, escorter, accompagner. — *như-nhao*, — *như-nhòng*, aller lentement. *Ngang* —, ramper, aller à quatre pattes. *Tơử* —, sortir d'un trou, d'une cachette. — *chông chòng*, s'en aller nombreux. *Mảng mảng* — *!* marchons doucement !

mò-lử. Cyphelle ; auriculaire.

mố. *(Tô)*. Abeille.
Ji —, miel. *Cha* —, cire. *Tò* — *plê*, l'abeille pique. *Nàng* —, alvéole des abeilles. *Chè* —. ruche. — *dè*, puce ; puceron ; moucheron ; maringouin. *Li* — *dè*, écraser une puce sous l'ongle.

mõ. *(Tò)*. [T.-bl. *mỏ*, sorcier]. Sorcier des morts, qui préside aux enterrements.

mõ. Manger ; boire. ‖ SYN. *nảo*, *hâu*. — *tswà*, prendre, avaler un remède, une potion.

mõ.
Mwà xeng xeng — —, avoir des petits-enfants.

mõ.
Sơử —, cercueil.

mòng. *(mò)*. Aller ; marcher ; voyager.

mống. Souvenir.
Tsi mwà dang tsi tồ kào —, je n'ai pas de souvenir à vous donner en échange du vôtre.

mpi-mpòng. Bruit d'un objet qui tombe.
Mè nhwà wa —, enfants qui sautillent. *Wa pi pông*.

mplày. *(mblây)*. Bague, anneau.

mpwa. *(mbhwa)* Signal de défense placé à l'entrée des maisons dont l'accès est interdit par suite de maladie.

mwa. Figure.
Khảo —, figure, visage ; les yeux. *Chè* —, figure sale, malpropre. *Nzwà* —, se laver la figure. *Sơử fử nzwả* —, serviette de toilette. *Tsi mwả* —, perdre la face, avoir honte. *Chàng* —, *txàng* —, rougir, avoir honte. *Wa* — *txư*, visage piqué par la petite vérole. *Kwả* —, larmes. — *tơư*, chevilles (litt. : yeux des pieds). *Pảy* —, *sywả* —, yeux qui coulent, yeux malades. *Châu* —, avoir sommeil. *Di* —, *khảo* — *di*, aveugle. *Dô* —, yeux brillants. *Lang* —, *krâu khảo* —, loucher. *Dò* — *njả*, faire les gros yeux. *Krì* —, fermer les yeux. *Hò khảo* —, *châu khảo* —, vertige. *Ndrô* —, regards fixes. *Txả txả* —, clignement d'yeux. *Plâu khlảo* —, *kang nji* —, sourcils. *Sàu di* —, cils de la paupière supérieure. *Chê di* —, cils de la paupière inférieure. *Là* — *twà*, vos yeux vont rougir (se dit aux enfants pour les empêcher de pleurer).

mwa. Vendre.
— *kỉ*, vendre cher. — *peng-jỉ*,

vendre bon marché. — *sể*, vendre à crédit. — *sèng, cheng nhà*, vendre argent comptant. — *pè chơư?* combien l'avez-vous vendu ? — *tsi* — ? vous le vendez, oui ou non ? *Tứ tư — trâu kào?* qui vous l'a vendu ?

mwa. Donner ; prendre, emporter. — *nhà trâu kò*, donnez-moi de l'argent. — *nhàng*, prendre femme, se marier. — *lổ*, apporter. — *mò*, emporter. — *njể*, pêcher à la main, à tâtons.

mwa. Mou, tendre ; cuit.
Txi dwa sâ — — lơư, les pêches sont déjà mûres et molles. *Njwủ — lơư*, le pâté est cuit, est mou.

mwa.
Nji —, la tête tourne ; vertige.

mwa.
Lò nkhang khảo —, sorte de panier grossièrement tressé.

mwa-lư. *(Tò)*. Cerf.
Twa —, chasser le cerf.

mwà. Acheter.
Kào — pè chơư nhà! combien l'avez-vous acheté ?

mwà. Avoir, posséder.
Kào — pè chơư syong? quel âge avez-vous ? — *kòng*, monter en grade. — *nhwa*, — *plàng*, — *jè*, enceinte, grosse. *Tsi — e!* je n'en ai pas! *Tsi — xang*, il n'y en a plus.

mwà.
I lư — ndơư, i lô — ndơư, une lettre, un caractère.

mwà. Fatigué.
— *hứng*, très fatigué, harassé, éreinté.

mwà. *(Txi)*. Sésame.

mwà-txảo. Panicum muhroanum, apluda mutica.

mwả. Sœur, sœur aînée.
— *nó*, frère et sœur. *Kò tò* —, ma sœur.

mwả.
Mblể —, faux épi rempli de poussière noirâtre, malodorante.

mwả-thèng. [Ch. 馬鐙 *mà-téng*]. Étriers.

N

na. Adverbe de temps et de lieu.
Khà —, *ndrơừ* —, ici. *Thaú* —, *nhi* —, *nhê* —, maintenant, actuellement. *Tò* —, celui-ci. *Jà* —, cette fois. *Hnố* —, aujourd'hui. *Hmao* —, ce soir, cette nuit. — *hmao*, hier. *Syong* —, cette année. *Hli* —, ce mois-ci. *Txì* —, jusqu'ici. *Tê* — *tê* —, ici, ici ; partout.

na. (*Txi*). Caki, diospyros caki.

na.
Nào krwá —, cauchemar, mauvais rêve.

na-jò! Exclamation de surprise, d'étonnement.

nà. Année. || SYN. *syong*.
Chê —, l'année dernière. *Txà* —, mille ans.

nà. Ecraser.
— *tơư*, écraser le pied. — *twà*, écraser à mort. *Lô* — *ndơừ*, presse-papier. — *jềng*, apposer un sceau, sceller.

nâ. Grand. || SYN. *hlò*.
— *swà*, à haute voix ; forte voix. — *jơừ*, monsieur, appellatif des vieillards. — *nhà*, argent en barre. — *nồ*, grand mandarin, titre donné à tous les fonctionnaires. — *nxhay*, grande fille. — *plàng*, estomac. *Nào* — *wa máo*, grand mangeur, goinfre.

nả. Mère ; femme, épouse ; femelle.
Kò tô —, ma mère. *Ao tô* — *txí*, mari et femme, mâle et femelle. — *lâu*, femme légitime. — *jầu*, — *tsá*, concubine. — *hlwa*, sœur cadette. — *ti*, — *tày*, femme du frère aîné ; belle-mère. — *dè*, chienne. — *mbưa*, truie. — *màng*, chanvre femelle. *Mô wà* —, veuve qui se remarie.

nå.
Hlầu —, aimant.

nang. (*Tò*). Serpent.
Tò — *tỏ*, le serpent mord ; mordu par un serpent. *Tò kang* —, petits vers blancs qui sortent de terre en temps de pluie. *Tò chang* —, ver de terre ; lombric. *Tò njề* —, anguille. *Chi* —, être paresseux (litt. : rôtir un serpent). *Sèng hnố chi* —, rôtir des serpents toute la journée : très paresseux, qui reste toute la journée auprès du feu.

nang. Pluie.
Lồ —, *pồng* —, pleuvoir. *Lồ* — *tò*, la pluie a cessé de tomber. *Lồ* — *hlò*, grande pluie. *Lồ* — *tsầu*, pluie fine, crachin. *Dề* —, eau de pluie. *Lô chè xàu* —, la maison a des gouttières.

nang.
— *nào*, avide de manger. || SYN. *trơư nào*.

nang-ki. Après-demain.
Pwà —, dans trois jours. — *ndaú*, dans quelques jours, un de ces quatre matins.

nang-njai. *(Tò kang)*. Luciole, ver luisant.

nàng. *(Tò)*. Rat.
Kwà —, *mè* —, souris. *Tò* — *njwà*, écureuil, rat palmiste, tamia. *Tò* — *kô*, petit animal, du genre de la taupe. *Chwa* —, prendre des rats au piège.

nàng.
— *mò*, alvéole, rayon de miel, rayon de cire.

nao. Froid.
Ndô —, hiver. *Hnô na* — *hứng*, — *lí*, aujourd'hui il fait très froid. *Wa* —, avoir la fièvre. *I kào* —, un accès de fièvre froide.

nào-krang. Oublier.
— *lơừ*, avoir déjà oublié. — *khào tư?* où l'avez-vous oublié ? — *pè chè*, je l'ai oublié à la maison. — *pwá nzò lơừ*, j'ai oublié depuis longtemps.

nào. Manger.
— *mảo*, — *chwa*, manger du riz, prendre un repas. — *tshay*, déjeuner. — *sò*, dîner. — *hmao*, souper. — *chấu*, rassasié. — *tang lơừ*, avoir fini de manger. *Cheng* —, en train de manger, pendant le repas. *Tsi taủ* —, n'avoir pas encore mangé. *Kào* — *tsi taú?* avez-vous déjà mangé ? *Wa mảo* —, préparer le repas, faire cuire le riz. *Tsi mwa mảo* —, il n'y a rien à manger. — *zrâu*, manger des légumes. — *ngrây*, manger de la viande. — *ndaủ*, manger beaucoup. — *mè njí*, manger un peu. — *ao pê lô ndì mảo*, manger deux ou trois tasses de riz. — *ao pê dá*, manger deux ou trois cuillerées. — *héng hứng*, grand mangeur. *Tsi xáng* —, n'avoir pas envie de manger. *Hò* —, inviter à manger. — *mảo chề kào*, formule de politesse après les repas.

nda. Chasser, pourchasser, éloigner. ‖ SYN. *lơừ*.
— *dang*, chasser, écarter les mauvais esprits ; exorcisme. — *mảo*, chasser la maladie, la souffrance, l'esprit du mal du corps d'un malade ou de sa maison.

nda.
Dê —, eau basse, cours d'eau guéable.

nda.
Tảo —, devant la poitrine ; devant la figure. *Hlang xô* —, *dwa xô* —, passer devant la figure ; manque de politesse.

nda-ndrang. V. *nda-tê*.

nda-tè. A terre, par terre, sur la terre. ‖ SYN. *nda-ndrang*.
Pề ndô —, au ciel et sur la terre. — *tsyơư*, — *ndơừ*, carte géographique.

ndà. Recruter.
— *fư*, recruter des coulis.

nday.
Kô —, chaleur brûlante ; se brûler ; griller.

nday-ndô. Bord, bordure.

ndang. Remuer ; secouer, par exemple un liquide dans une bouteille.

ndang. Charge.
Tò — *kứ*, palanche. *I* —, une charge.

ndang. *(Tò).* Abeille. ‖ SYN. *mò*. *Cha* —, cire d'abeille. *Ji* —, miel.

ndang. *(Tầu).* Espèce de grand roseau à feuilles coupantes.

ndang.
— *tảo*, à mi-côte.

ndang.
Chao khổ —, déposer un objet couché à terre, allongé par terre.

ndảng. Surnager.
— *sầu dể*, surnager, aller à la dérive.

ndàng. *(Tò).* Arme en forme de faulx, fauchard.

ndảng.
Hảo thỉnh —, rayé.

ndao. Indisposition, malaise, commencement de fièvre.

ndao. *(ndau).* Poli, lisse. ‖ SYN. *mao*. *Ndơứ* — —, papier fin, lisse. — —, très lisse, très poli.

ndao. Suivre ; marcher.
— *kề twả*, arriver ; venir. — *kề mò*, aller. — *tsảo*, traverser un pont. — *trổng*, suivre la crête d'une montagne. — *tảo*, arriver au haut de la côte. — *nhả hli*, monter dans la lune argentée (expression employée dans les chants).

ndau-dào. Poli, non rugueux.

ndaú. Beaucoup.
Mwả —, il y a beaucoup. *Tsi mwả* —, il n'y a pas beaucoup. *Mwả* — *tha*, il y a encore beaucoup. *Nào* —, manger beaucoup. *Ha* —, parler beaucoup. — — *hứng* ; — — *li*, très nombreux. *Mwả nhả* —, avoir beaucoup d'argent. *Mò* — *trảo lổ chơư*, la route est longue à l'aller et courte au retour.

ndaù. Frapper.
Zrổng —, qui mérite d'être frappé. — *chwả*, se battre. *Khéng* —, qui frappe facilement, qui a la main légère. — *tsư*, frapper sur le derrière ; frapper le chat (jeu). — *chàng*, — *tràng*, — *trảo*, se battre, faire la guerre. — *twả*, frapper à mort. — *swả*, jouer du bâton à l'occasion d'un décès. — *ndi*, jouer au jeu de paume.

ndaú. Acheter (certains objets).
— *chơứ*, acheter du vin.

ndaù. *(ndrảo).* Vite.
— — *mò*, marcher vite ; accélérer, précipiter la marche.

ndàu. Toile, étoffe, cotonnade
— *màng*, toile de chanvre. — *ndwa*. toile de lin ; ramie. — *pang*, cotonnade. — *ndwả*, — *dwả*, chiffon. *I fang* —, un carré d'étoffe. *I tổ* —, une pièce d'étoffe, un rouleau de toile. — *wa pảng*, étoffe fleurie. *Tràu* —, *fông* —, teindre une étoffe. — *lả*, étoffe rouge. — *dổ*, étoffe noire. — *dơứ*, toile blanche. *Mwả* — *wa tri tsáo*, acheter de la toile pour faire des habits.

ndàu. *(Tò).* Espèce de guêpe, de frelon.

ndế. *(dề).* Loin ; long ; longtemps.
— *tràu khá na mò tảo*, loin comme d'ici là-bas. *Txổ hlwa* — *hứng*, corde très longue. *Mảo* — *hứng lơứ*, malade depuis très longtemps. *Lò sả tsi* —, égoïste.

ndề. *(dề).*
— *tơử*, se chauffer auprès du feu.

ndê. Prendre, saisir, attraper.
— *krà*, — *ô*, prendre, attraper une poule, un canard. — *tô mbâu*, attraper un papillon. — *kông*, attraper des grillons.

ndê. Avant ; devant.
Mò wa —, marcher en avant, devant. *Tảo krang*, *tảo* —, derrière, devant ; en arrière, en avant. *Tháo* —, *thaú* —, avant, auparavant, autrefois, jadis. *Tò hmông thaú* —, anciens ; ancêtres, aïeux. *Kảo mò wa* —, passez devant, marchez devant.

ndê. Pondre.
— *krây*, pondre des œufs. *Tô mè nông* — *krây*, les oiseaux pondent. *Tô mè krà tri taú* — *krây*, jeune poule qui n'a pas encore pondu.

ndê-ndô. Etourdi, étourdiment.
Wa —, agir en étourdi.

ndhay. *(nthay)*. *(Tô)*. Echelle.
— *ndông*, échelle en bois. *Kràу* —, échelons, degrés d'une échelle. — *jê*, escalier en pierre. — *txà*, escalier en planches. *Twả* —, *khô* —, dresser, appliquer une échelle.

ndhay. Cueillir, en parlant du maïs. ‖ SYN. *dè*.
— *páo-kư*, cueillir des épis de maïs, cueillette du maïs.

ndhwá. *(khúa)*. Dégoûté de ; avoir son soûl de.

ndi. *(di)*. Se détacher ; arracher, râcler ; se décoller, en parlant des aliments que l'on fait cuire dans une poële, par exemple. — *tơứ*, peau qui se détache ; arracher la peau. *Mwa trào* —, *tsi mwà trào tsi* —, quand il y a de la graisse les aliments se détachent, mais quand n'y a pas de graisse ils s'attachent. — *khảo njê*, se curer les oreilles.

ndi. Emporter ; contenir.
— *máo mô kè*, emporter des provisions de bouche pour la route. *Lô xàng* — *dang tsi ?* qu'est-ce qu'il y a dans la malle ?

ndi. Bouger, remuer.
Wa — *wa jô*, bouger, remuer. *Twả lơứ pi wa* — *tha*, il est mort, il ne bouge plus. *Mè nhwa* — —, les enfants sautent, se roulent.

ndi.
Pàng cháo —, balsamine.

ndi.
Tô sè —, le chien crie, aboie.

ndi.
Ndrâu —, bariolé, de diverses couleurs.

ndi. Manger. (Trivial.)
— *khâu*, même sens.

ndí. Donner une chiquenaude.

ndí.
Ndaủ —, jouer au jeu de paume.

ndí. Doigts des mains et des pieds.
— *tê*, doigt. — *tơư*, orteil. *Nả* — *tê*, pouce. *Nả* — *tơư*, gros orteil. *Mè* — *tê*, petit doigt. *Mè* — *tơư*, petit orteil.

ndì. *(ndô, ndơừ)*.
Châu — *(châu ndô, châu ndơừ)*, nuit ; noir ; ténèbres.

ndì. *(Lô)*. Bol, tasse pour manger le riz.
Nào ao pê lô —, manger deux ou trois bols de riz. *Lô nả* —, grand

bol. *Lò mè* —, petit bol. *Nhaù tơư lò* —, casser une tasse.

ndi. (*ndrwa*).
— *hnhò*, faire des saucisses, des boudins ; remplir les intestins de sang, de viande.

ndlố.
Tsáng láu chổ —, s'asseoir en croisant les jambes l'une sur l'autre.

ndó. (*Tò*). Métier à tisser.
— *ndâu*, tisser.

ndò.
Tràu —, faire les cent pas.

ndồ.
— *krò njâu*, — *chể*, cracher, expectorer.

ndô. Bord, rive.
— *dể*, bord, rive d'un cours d'eau. *Nhào* — *dể*, s'asseoir au bord de l'eau.

ndô.
— *wa xò*, — *wa pàng*, rayé, fleuri (en parlant des étoffes).

ndố. Mouillé, humide ; arroser.
Tri tsáo — *hò si*, les habits sont tout mouillés. — *dể*, jeter de l'eau.
— *ʒràu*, arroser les légumes.

ndố. Couper, abattre. || SYN. *txò*.
— *ndông*, abattre un arbre.

ndồ. Ciel, firmament ; température, saison.
— *pể swà*, dans l'air. *Pể* — *nda tê*, au ciel et sur la terre. — *nào*, — *njí*, — *châu*, — *mbò*, hiver. — *tsá*, printemps. — *sò*, été. *Kàng* —, aurore ; ciel clair. — *njwa*, azur, bleu du ciel. *Wa tsí ʒrông mwà* — *pồ*, le ciel est témoin des mauvaises actions. *Wa pwà* — gâter ; abîmer ; gâcher ; être impoli. *Sáng* —, il fait jour. *Sáng* — *kố*, il fait chaud.
— *khwá*, sécheresse. *Pâu chây wa* — *wa tê*, très poli. *Kháo* —, abîme (trou creusé par le ciel). *Kràu* —, voûte du ciel ; firmament. *Nhào plàu krò* —, aux quatre coins du ciel. — *kơư*, *ʒrơư* —, *jơư* —, horizon. *Hmao* —, soir. *Châu* —, nuit. — *ndơư*, carte céleste. *Wa plâu* —, porter plainte, intenter un procès. — *tê*, ciel et terre (chants et ballades). — *nʒống*, ciel nuageux. *I* — *njí*, tout autour du ciel.
— *nả* — *txí*, esprits mâles et femelles qui veillent au ciel sur le sort de l'humanité. *Tò tràu leng* —, la Voie lactée. *Tò nống jang pể* —, l'oiseau vole dans les airs. *Njè pể* —, monter au ciel.

ndồ. V. *ndể-ndồ*.

ndồ.
Pư —, sommeiller ; dormir. — *i tsi*, faire un somme.

ndồ. Terme entrant dans le nom de diverses plantes.
Zrâu txò —, amarante alimentaire.
Zrâu —, *ʒrâu pư* —, navet ; rave.
Zrâu — *dàng*, carotte.

ndồ-ndwà. Ciel brumeux, temps couvert.

ndồ. Serré ; qui ne laisse pas de trou. *Cháng pwa* —, cloison qui ferme bien, à travers laquelle on ne voit pas le jour. *Lò kơư* —, hotte tressée d'une façon serrée. *Chwà* — *vàng*, *nʒí* — *vàng*, renforcer l'enclos du jardin, le rendre plus serré.

ndông. *(Tô).* Arbre ; bois.
Chàng —, *chào* —, *fwa* —, arbre coupé ; tronc d'arbre. *Tò nả* —, grand arbre. *Mè* —, petit arbre. *Chao* —, planter un arbre. *Chang* —, racines de l'arbre. *Hàu pẩu* —, tronc de l'arbre près de la terre. *Chề* —, branches d'arbre. *Txháng* —, cœur de l'arbre. *Mblòng* —, feuilles d'arbre. *Pể plào* —, aubier. — *trí txí*, arbre fruitier. *Nji* —, cime de l'arbre. *Njè* —, monter sur un arbre. *Ndồ* —, couper, abattre un arbre. — *krẩu lơử*, l'arbre est tombé. *Lơứ tơử* —, enlever l'écorce d'un arbre. — *không*, arbre creux. *Nzóng* —, ombre des arbres. *Pồ nje* —, tomber d'un arbre. *Nông chơư sàu* —, les oiseaux nichent sur les arbres. *Mblòng* — *njẻng*, les feuilles tombent ; chute des feuilles. *Tròo* —, résine de certains arbres. *Txwà* —, greffer un arbre. — *jà*, arbre qui est droit. *Lò chè* —, maison en bois. *Lang* —, palissade en bois *Kứ* —, charpentier. *Txí pò-lò* —, jaquier. *Txí tẩu* —, papayer. *Mào* —, sureau.

ndòng. Mettre sur la tête ; se couvrir.
— *mào*, — *kẩu*, mettre un casque, un chapeau. — *phwa*, mettre un turban, se coiffer du turban.

ndơư. *(Tô).* Dernier-né, cadet.

ndơử. Papier.
I dày —, une feuille de papier. *I fòng* —, une main de papier ; un livre. *Sau* —, écrire. *Kơử* —, apprendre à lire et à écrire, étudier. *Kha* —, enseigner. *Tò kứ* —, maître d'école, instituteur. *Xang* — *mò*, *fi* — *mò*, expédier une lettre, son courrier. *Mể sau* —, encre. *Lô tswà sau* —, machine à écrire. — *hàu*, diplôme. — *xồ hlầu*, télégramme. — *wa lwà*, patente. *Phảo* —, pétards. — *nhà*, billet de banque. — *nha*, papier mince. — — *twa*, papier épais. *I lò mwà* —, *i mbè* —, une lettre ; un caractère. — *lòng phỉ*, parchemin, papier imitation cuir.

ndơừ. *(Lò).* Nombril.

ndơử. Marque du passé. ‖ SYN. *lơử*.
Wa krẩu —, il est tombé, il a fait une chute.

ndơử.
Mào tơư —, avoir des ampoules à la plante des pieds.

ndơử. Ici, là. ‖ SYN. *khá*.
— *na*, ici. *Tò* — *na*, celui-ci. *Tò* —, celui-là.

ndrà. V. *ndrô-ndrà*.

ndrày.
— *nang*, se mettre à l'abri de la pluie.

ndrang. Milieu ; moitié.
Mò ki —, passer au milieu, entre deux objets. *I* —, la moitié ; une moitié. — *ndrang kè*, la moitié de la route, mi-chemin. *Ndrwa* — *dể*, au milieu de la rivière. *Ndrwa* — *nả kè*, au milieu du chemin.

ndrang.
Nhào hlı — *xa*, femmes qui ont leurs règles.

ndrang.
Nda —, par terre, à terre.

ndrang.
— *tà*, morceaux d'étoffe de couleur voyante que les femmes miao-tseu cousent sur leurs jupes. Le rouge, le blanc et le vert sont les couleurs préférées des élégantes. Les robes les plus bariolées sont les plus estimées.

ndràng. *(ndrâng)*. Plaine, endroit plat.
Jáo vàng Ping —, la plaine de Jáo vàng Ping. — *krang si taù*, cour, espace libre devant la maison.

ndràng. *(Tô)*.
Tô — ji, faisan. *Plâu — ji*, plume de faisan. *Ngrây — ji*, viande de faisan.

ndrâng. En bas.
Nhào —, en aval. — *tà*, dans la plaine. — *là*, dans les rizières. *Mô* —, aller en aval. *Mò — ka*, aller au marché. *Pwá — ỏ*, loin, là-bas (en aval).

ndrao. Rouler.
Dáo páo — mò, rouler une pierre. — *tào*, rouler dans une descente.

ndráo. Faire du bruit ; retentir ; résonner.
Lô — phảo, canon du fusil. *Chwá — si*, — *tri*, — *vư*, bruits du vent. — *ndrò*, — *ndrơư*, faire du bruit. — *ndư*, — *ndrông ndư*, bruit causé par une foule, rumeur de la foule. *Tò dè* —, bruit du torrent ; le torrent mugit.

ndráo. *(ndaù)*. Vite.
— *si mô*, — *si lô*, allez vite, revenez vite.

ndráo-ndrô. *(ndráo-ndrơứ)*. Onomatopée indiquant le bruit ; faire du bruit.

ndrào. Dans, dedans. ‖ SYN. *hâu*.
— *chè*, dans la maison.

ndrào.
Lô — tsyơư, chambre à coucher.

ndrào. Herbe.
Pơư —, tas d'herbe, meule d'herbe. *Hláy* —, couper l'herbe avec une faucille. *Nthwá* —, couper l'herbe faire l'herbe désherber. — *xa xa*, gazon verdoyant.

ndrào.
Pwá — ỏ, dans quatre jours.

ndrày.
Sơứ —, se lever.

ndràu. Derrière.
— *kào*, derrière vous. — *lô trông*, derrière la montagne. — *kâu*, derrière le dos. — *zrông*, dehors ; hors de la maison ; dans la forêt.

ndrâu. *(Ntrâu)*. Terme désignant le sexe masculin.
— *hli*, la lune (pour les Miao-tseu la lune est mâle et le soleil femelle). — *làng*, petit garçon. *Hlwa* —, jeune homme. *Zrông* —, beau garçon, joli garçon. — *fâng*, coureur de filles.

ndràu. Bariolé.
— *ndi*, bariolé, fleuri. *Wa* —, faire des broderies, des dessins.

ndrèng. Support, soutien ; échalas.
Tràu — txi krà, mettre des échalas à la vigne. *Tràu — tâu*, mettre des supports aux haricots.

ndrêng.
Tri —, porter la hotte constamment, ne jamais la quitter, même aux repos.

ndrêng.
Mbò chwá —, neige qui ne fond pas.

ndrèng.
Mô pứ — xư nè mbồ ndrê, il est planté comme un pieu dans sa maison, il n'en sort jamais.

ndré. *(ndri)*. S'appuyer ; soutenir. *Tô pang* — bâton ; canne. — *pang*, poter une canne, s'appuyer sur une canne.

ndrê.
— *tá*, plis de la jupe miao-tseu (la jupe miao-tseu ressemble à un surplis).

ndri. *(ndrê)* S'appuyer sur, soutenir.

ndri. *(Lô)*. Poing.
Ndaû —, donner un coup de poing.

ndri-tê. Limite, séparation de terrain.

ndrö. Suivre ; habiter, demeurer avec.
— *hmông mô kè*, suivre les gens en route. — *kô mô*, suivez-moi ; venez avec moi. *Tô dè tsi* —, le chien ne suit pas. — *hmông nhào*, demeurer chez les Miao-tseu.

ndrô. Dégoutter.
I — dể, une goutte d'eau. *Thi chè* —, les gouttes d'eau qui tombent des toits ; le toit dégoutte.

ndrô. Tendu.
Hlwa — hứng, corde bien tendue.

ndrô.
— *mwa hứng*, regards fixes.

ndrò.
— *ná lâu*, belle-fille.

ndrò.
Plàng hlâu — —, contraction des muscles du mollet.

ndrô.
Lô — njâu, épiglotte, amygdales.

ndrô-ndrơư. *(ndrô-ndrồng)*.
Twà —, qui arrive régulièrement, à termes fixes, par exemple, le courrier.

ndrố.
Dể —, eau trouble.

ndrò-ndrà. *(ndrô-ndrwà)*. Onomatopée imitant les râles d'un mourant.
Wa —, râler.

ndrõ.
— *chể*, rejeter, jeter, abandonner.

ndrông. Murmurer ; donner des signes de mécontentement.

ndrông-ndư. *(ndrông ndử, ndrâo ndư)*. Faire du bruit.

ndrống. *(nshông, nthrông)*. Bandes molletières.
Trâu —, mettre des bandes molletières.

ndròng-ndử. *(nsháng-ndử)*.
Cha txố —, troupeau nombreux.

ndrơử. Vif, agile ; vite ; adroit.
— —, vite, vite (au buffle qui laboure). *Mô* —, aller, marcher vite.

ndrwa. *(Tô)*. Espèce de fouet, de martinet en bambou fendu pour chasser les bêtes de la maison.

ndrwa. *(Tô)*. Tambour.
Tô — trồng, cymbales. *Tô — tơử*, tambour (en peau). *Ndaû* —, frapper le tambour.

ndrwa. Milieu.
— *ndrang*, milieu, au milieu. — *kẻ*, au milieu du chemin. — *hnô*, pendant le jour. — *jềng*, sous terre. *Txi txí — jềng*, pousser des fruits sous terre (tubercules). *Nhào — jềng lơư*, demeurer sous terre: être mort.

ndrwa.
— *khầu*, manger. (Trivial.)

ndrwa.
— *mblề*, moissonner épi par épi. *Tô vồ — mblề*, faucille minuscule qui sert à cet usage.

ndrwa.
— *hnhò*, faire des saucisses, des boudins; remplir les intestins. *Trơư — lô*, verser quelque chose, un liquide, dans la bouche.

ndrwa.
— *chơư*, *jong chơư*, faire fermenter les grains avant de les distiller pour en tirer de l'alcool.

ndrwá-kha. Avertir. ‖ SYN. *hakha*.

ndư. (*ndir*).
Ndrão —, *ndrống —*, faire du bruit, du tapage.

ndwa. Aller, marcher. ‖ SYN. *mò*.

ndwa. (*nda*). Chasser à coups de pied.

ndwa. Lin.
Xô —, fil de lin. *Ndâu —*, toile de lin; ramie. *Sơư —*, filer du lin. *Lơư —*, enlever le filament du lin.

ndwá. Vomir.

ndwả. (*ndrwả*, *dwá*). Déchiré.
Wa —, déchirer. *Ngrò —*, déchirer en tirant. *Kwả —*, déchirer en râclant. *Ndâu —*, chiffon. *Khâu —*, souliers déchirés. *Tri tsao — hồ si*, vêtements tout déchirés, en morceaux.

ndwả.
— *dơư lơư*, murmurer.

neng. (*leng*). Homme, personne, individu.
— *tư ?* qui? — *chông chông*, foule, multitude. — *chơư*, peu de monde. *Tsi xáng wa —*, désirer la mort.

neng.
Wa —, *khô —*, faire des sorcelleries pour obtenir la guérison. *Txí —*, sorcier. *Lô thàng —*, autel pour les superstitions.

neng-ngẫu. Vingt.
— *i*, — *ao*, vingt-et-un, vingt-deux. — *ndaú*, plus de vingt.

néng. Trace, empreinte.
— *lơư*, trace des pieds, empreinte des pieds. — *chô*, trace de tigre.

nèng. (*Tò*). Cheval.
Ngwa —, écurie. *Lò dáng —*, mangeoire pour les chevaux. *Tò — txày*, cheval à robe tachetée. *Tò — twả*, le cheval rue. *Chày —*, monter à cheval. *Pống —*, tomber de cheval. *Lò lống —*, licol; bride. *Txống —*, crinière. *Tò — heng*, le cheval hennit. *Tò txí —*, cheval entier, étalon. *Tò nả —*, jument. *Tsi ngang chày —*, selle de cheval. *Chang —*, conduire un cheval par la bride. *Hlày zrầu —*, couper de l'herbe pour les chevaux. *Khi —*, attacher le cheval. *Tò — háy tsế*, cheval attelé à une voiture. *Mè txí —*,

poulain. *Mè njày* —, pouliche. *Nja khàu* —, ferrer un cheval. *Tô — lwa*, âne.

nèng.
Tô — chê tow, échasses.

nê. (*ni, nư*). Lui, il, elle.
— *mô* — ! qu'il s'en aille! qu'il — aille où il veut! — *lè*, le sien, le leur.

ni. (*nê, nư*). Lui, elle, eux : pronom personnel de la troisième personne.

ni.
Nwa —, je ne veux rien entendre ; ce n'est pas cela ; à d'autres !

nja. Pincer ; s'accrocher ; percer ; épingler, clouer ; étrangler ; caler, consolider.
Tô kang — ! que les vers vous dévorent ! (imprécation). — *twà*, étrangler. — *hlău*, enfoncer un pieu. — *khàu nèng*, ferrer un cheval. *Mwa kòng — txô phwà*, ajuster le turban avec des épingles. *Mào* —, imprécation. *Lô — khào trồng*, le loquet de la porte. *Wa — chàng dang*, aliment, os, qui reste dans la gorge, qui s'accroche à la gorge. — *trwa*, — *tràu*, caler, consolider. — *chê trồng*, caler le pied de la table. — *hlàu*, clou en fer.

nja. Parties sexuelles de la femme.

nja. (*ja, ʒra*). Sécher à l'air, au vent, au soleil.

nja. V. *krà-nja*.

nja-mwa.
— *dồ*, prunelle de l'œil. — *dơư*, prunelle de l'œil. *Dô* —, faire les gros yeux.

njà. Riz décortiqué.
— *mblê*, riz décortiqué. *I taù* —, une poignée de riz. — *lò*, brisure de riz. *Chềnh* —, *chèng* —, riz non brisé, riz entier. — *mblê syơư* — *pâo-kư*, mélange de riz et de maïs.

njai. V. *nang-njai*.

njay. (*njèng*). Côté.
Pử wa —, couché sur le côté. *Krău wa i* —, tomber sur le côté.

njang. (*Tô*). Guimbarde.
Lò ngău làng —, guimbarde.

njang.
Xô — chê, cloison de la maison. — *syong*, cloison en bambou. — *ndông*, cloison en bois. *Txà* —, cloison en planche.

njang. Nasse pour la pêche.
Lô — chwa njê, nasse pour prendre les poissons.

njang. (*dang*).
Nda —, chasser le mal, l'esprit du mal.

njang.
Pào txháng —, os sacrum.

njàng. Droit, direct.
Kè —, chemin droit, direct. *Ha* —, parler sans détours.

njàng. Gémir.
Wa —, gémir.

njàng.
Wa — wa njư, travailler en dépit du bon sens.

njao.
Dáo —, nu, dénudé.

njao. Pommettes.
— *plồ*, pommette.

njào-nzư. Fesses.

njào. (*jào*). Secouer, agiter, balancer.
— *ndông*, secouer un arbre. *Ndông* —, l'arbre se balance.

njày. (*njè*).
— *tơừ*, charbon éteint.

njày. (*jày*). Vessie.
— *mbwa*, vessie de porc.

njày. Bifurcation.
Kè —, chemin qui se bifurque, bifurcation.

njày.
Sơừ —, se lever. Cf. *sơừ nzô*.

njày.
— *nèng*, pouliche.

njàu. Lien.
Txô —, lien en bambou. *Pwá* —, fendre les bambous pour en faire des liens. *Thwá* —, *dơư chê* —, défaire ces liens. *Mwa* — *khi*, attacher avec ces liens. — *mblầu*, lien flexible. — *pàng*, bouquet de fleurs.

njàu. (*Tò kang*). Courtilière.

njàu. (*njơư*).
— *trầu tơư*, butter contre, donner du pied contre.

njầu. Produire des pousses.
— *chê*, pousser des branches. — *chang*, pousser des racines. *Ndông* — *hứng pwá tsi taù*, l'arbre est très noueux, on ne peut pas le fendre.

njàu. Bouche. || SYN. *lô*.
Khào —, bouche, gueule. *Khri* —, ouvrir la bouche. *Krô* —, fermer la bouche. *Trwa* —, bailler. *Jô* —, se rincer la bouche. *Krò* —, salive. *Ndô krò* —, cracher, expectorer. *Xể* —, âcre. *Kha* —, mordant, piquant. *Dí* —, lèvres. *Kầu* —, bec. *Trwa* — *chwá*, respirer fortement la bouche ouverte. *Lò ndrò* —, épiglotte. *Njî* —, *krầu* —, grimacer de la bouche.

njàu. (*njwá*). Couler ; verser ; déborder.
Dê —, l'eau déborde.

njàu. (*Tò*). Fourmi.
Tò — *kang trư*, fourmi blanche, termite.

njàu.
Ao tò vè —, deux sœurs nourricières, deux sœurs de lait.

njè. Droit, vertical.
Lò hnô —, le soleil est à son zénith ; midi. *Tô trông tsi* —, la table n'est pas droite, la table penche. *Chao* —, poser un objet debout, verticalement. *Ndông* —, arbre qui pousse droit.

njè. Prudent, habile, adroit.
— *lwa tô lá*, adroit comme un singe, malin comme un singe.

njè. Verser, payer.
— *sè*, verser l'impôt, payer tribut. || SYN. *thê sè*.

njè. Aiguisé, effilé, pointu ; tranchant.
Tô tra —, couteau qui coupe bien. *Hò tra* —, aiguiser un couteau.

njè. Brasser la pâte pour faire du pain.
Ha dê — *tràu*, ajouter de l'eau à la pâte pour la rendre plus maniable. — *njwá*, brasser la pâte.

njê. (*njày*). Pétrir.
— *tơừ*, charbon éteint.

njé. Champignon. Voici quelques noms de champignons comestibles. — *njư*, cyphelle, auriculaire. — *dàng*, bolet orangé. — *syang chiềng*, bolet granulé. — *pàng*, agaric couleuvré. — *vẩu*, agaric boule de neige. — *tơứ jang*, morille. — *njwá*, chanterelle. — *krwá nhồ*, cèpe. — *sá nhồ*, clavaire en grappe.

njế. Monter ; nombreux.
— *ndông*, monter sur un arbre. — *trông*, escalader une montagne. — *tào*, gravir la côte. — *pẻ ndồ*, monter au ciel. — *sè*, augmenter les impôts ; les impôts ont monté, augmenté. *Tsi* —, peu nombreux.

njé. Sel.
Dơư —, salé, trop salé. *Krang* —, assaisonné de sel ; relever une sauce, un plat en l'assaisonnant de sel. *Ngrây làng* —, viande salée. *Mô ndrâng ka mwà* —, aller au marché acheter du sel. *Mblòng* —, phrynium capitatum ; litt. : la feuille au sel, parce que les Miaotseu s'en servent pour envelopper leur sel. Tous les pâtés de riz annamites sont également enveloppés dans ces feuilles. C'est la feuille d'emballage par excellence de ce pays. *I chảo* —, dix kilos de sel. *I hnang* —, un sac de sel.

njè. Colonne.
— *trò*, grosses colonnes, colonnes du milieu de la maison. — *kò*, colonnes des angles de la maison. — *kràu*, petites colonnes extérieures ; colonnes de la véranda. *Tô* — *tsi*, mât au haut duquel on attache le drapeau.

njè. (*Tò*). Poisson.
Nồ —, pêcher à la ligne. *Ndaù* —, pêcher au filet. *Xwa* —, *mwá* —, pêcher à la main. *Mwa njang chwả* —, pêcher à la nasse. *Lảo* —, empoisonner les poissons au moyen de certaines feuilles, de certaines écorces ou de certains fruits que l'on broie dans l'eau. *Chay* —, barrer, dévier un cours d'eau pour prendre le poisson. *Tò dé mwà* —, rivière poissonneuse. *Jơứ* —, retirer le poisson de l'eau. *Kỏ* —, écailles de poisson. *Chwá* —, prendre du poisson à la nasse. *Pháy* —, vider un poisson.

njè. Oreille.
Khảo —, oreille. *Chăng* — *nòng*, dresser l'oreille, tendre l'oreille pour écouter. *Lò tấu* —, lobe de l'oreille. *Lang* —, *lông* —, sourd, dur d'oreille. *Tsyơứ khảo* —, percer les lobes des oreilles (on perce ainsi les lobes des oreilles des cochons pour les attacher). *Krwá khảo* —, cérumen. *Tsi krwá* —, qui ne veut pas écouter, qui ne veut rien entendre. *Di* —, se curer les oreilles. *Mảo khảo* —, avoir mal aux oreilles. — *như khơừ*, boutonnière (litt. : oreille pour les boutons).

njè.
Zrâu —, oxalide.

njè.
Tô — *ndô*, machine à tisser.

njè.
Tô — *tsông*, tortue d'eau. *Kráy* — *tsông*, œufs de tortue.

njè. Cuisse.
— krang, — pwà, — pwà krang, cuisse. *Pào txhâng — krang,* fémur.

njè.
Mbầu —, fourmi ailée.

njèng-njay. (*njay*).
Pứ wa —, couché sur le côté. *Krầu wa —,* tomber sur le côté.

njèng. Tomber.
Mblòng ndòng —, les feuilles tombent ; chute des feuilles. *Dể ndòng —,* les arbres dégouttent.

njèng. Croire, ajouter foi.
Tsi —, je ne crois pas. *Pwá leng ha nư, nư tsi —,* tout le monde le lui a dit et il ne veut pas le croire.

njèng. Châtaignier, châtaigne.
Ndòng txí —, châtaignier. *Txí —,* châtaigne. *Chí txí —,* griller des châtaignes.

nji. Rencontrer. ‖ SYN. *pống.*
I tò mô pể, i tò mô ndrảng, ao tô tsi —, l'un allait en amont, l'autre en aval, et ils ne se sont pas rencontrés. *Tsi — leng tư,* je n'ai rencontré personne. *Si —,* se rencontrer.

nji. Tourner.
I — lèng, un tour ; tout autour. *Dể — tráo pể,* eau qui forme tourbillon, qui tournoie. *— zrào,* décrire une circonférence. *I ndổ —,* tout autour du ciel. *Kang — mwa,* sourcils. *Jàng — lò hnổ, lò hli,* halos du soleil et de la lune. *— mwa,* vertige (la tête tourne). *Mò — mề nji,* aller se promener un peu.

nji. (*nghi, ngô, ngao*). Boueux ; fangeux.

nji. Peigne, peigner, se peigner.
— tầu hầu, se peigner. *Zrwa —,* peigne à dents espacées : grand peigne.

nji.
— ndòng, cime de l'arbre. *Nhào sàu — ndòng,* sur la cime de l'arbre.

nji. Terme désignant la petite quantité.
Mề —, i —, un peu. *Mề — krwà,* un tout petit peu. *I — tha,* un peu plus. *I — tsi mwà ha,* il n'y a plus rien, plus un brin. *Não mề —,* manger un peu. *Tào mề —,* attendre un peu, un instant.

nji.
Kào mwà txà kồ mwà —, je vous rendrai la pareille (se dit à un ingrat, à un avare).

nji. Piquant ; mordant.
— khró, piquant comme le piment ; le piment est piquant. *Kwà txào —,* condiment piquant composé de piment et de sel broyés ensemble. C'est l'assaisonnement préféré, ou du moins le plus employé.

nji.
Sứ, sồ —, armoise, absinthe.

nji. Terme signifiant un froid vif, piquant.
Ndổ —, hiver. *Dể —,* eau très froide, glacée. *— tể,* mains gelées, engourdies par le froid.

njò. (*nshò*). Secouer, agiter.
— txí, secouer un arbre pour faire tomber les fruits. *— tri tsáo,* secouer les habits. *Tò dề —,* le chien (mouillé) se secoue.

njò. Chant du coq.
Krà krwà i — sớư, se lever au premier chant du coq. *Krà tsi tầu krwà i* —, le coq n'a pas encore chanté.

njò. (*Wa*). Avoir le hoquet.

njò.
Nhão tri chê —, s'asseoir une jambe passée par-dessus l'autre.

njố. Se souvenir ; penser ; réfléchir.
Tsi — tha, nào krang lơư, je ne me souviens plus, j'ai déjà oublié. *Kồ — kào hứng*, je pense souvent à vous, je vous aime beaucoup. *Kào — kồ tsi — ?* m'aimez-vous, oui ou non ? — *chè*, — *nả txi*, — *kứ ti*, penser à sa maison, à sa famille, à ses parents, à ses camarades. — *i nji lè wa*, je demande à réfléchir un moment avant d'agir.

njố.
Tò nhồ dang mwà —, espèce de bœufs qui portent une bosse à la naissance du cou.

njố. (*Nshồ*). Fumée, vapeur.
Pang tơư — khảo mwa, la fumée entre dans les yeux. *Lò chè* —, la maison fume : vapeur, fumée qui s'élève des maisons le matin ou le soir.

njồ. (*Lò*). Cadenas, serrure.
Lò — phồng, le cadenas. — *tròng*, cadenasser la porte. — *xàng*, cadenasser une malle.

njòng. Gâté, abîmé, hors d'usage.

njống.
Tào trầu —, oreiller, traversin.

njồng.
Krào —, tubercule de saisepareille : smilax.

njồng. (*Tô*). Hérisson, porc-épic.

njơư. (*khơư*). Creuser ; piocher.
— *ảng*, creuser la terre. — *tè*, piocher les champs. *Hlầu* —, pioche. — *khảo*, creuser un trou.

njơư. (*khơư*).
— *cha*, mettre en réserve, de côté, garder.

njơư.
— *tơư*, — *trầu tơư*, butter contre.

njơư.
— *tầu hầu*, signe de tête affirmatif, d'approbation.

njơư.
Nòng —, humide.

njơư.
Zrầu —, chardon.

njơừ. Se fendre, se fendiller, gercer, par exemple, une planche au soleil.

njơừ. Boucher.
— *trầu hàu*, boucher. *Lò — làng-fư*. bouchon. *Trầu — làng-fư*, boucher une bouteille. *Thrồ — làng-fư*, déboucher une bouteille. *Tồ nhiều — làng-fư*, tire-bouchon. *Ảng — trầu hầu*, la terre a pénétré dedans, est entrée dedans, dans une plaie par exemple.

njư. (*Lò*). Poumon.
Mao —, poitrinaire.

njư.
Wa njàng wa —, qui ne sait rien faire, qui court partout chercher du travail et dont personne ne veut.

njư. Pousser.
— *krầu*, renverser en poussant. — *i nji*, pousser un peu. — *trào pể*, pousser plus haut.

njư.
— *là*, talus des rizières. Cf. *chang là.*

njừ. Nez.
Txí —, nez. *Khảo* —, fosses nasales. *Pầu* —, nez aquilin. *Nkhầu* —, nez recourbé. *Sảo* —, nez retroussé. *Lồ* —, rhume de cerveau ; morveux. *Hlề* —, se moucher. *Lồ khảo* — *tsyơư tsyơư; khảo — chừ; chừ* —, enrhumé du cerveau ; avoir le nez bouché. *Ngrò* —, renifler.

njừ. Tourner ; rouler ; frotter.
— *tề*, — *tề jầu*, se frotter les mains. — *hlwa*, faire une ficelle à la main. *Tò mbwa* — *tư*, cochon qui a la queue en tire-bouchon. — *mề si hơứ*, remonter une montre.

njừ.
Njề —, cyphelle, auriculaire, champignon des bois morts (comestible).

njwa. Vert, bleu.
Mề —, encre verte, violette. *Tswà* —, couleur, aniline verte, violette. *Hmông* —, Miao-tseu verts. Tribu miao-tseu qui passe pour être anthropophage, et dont la langue diffère sensiblement de celle des autres tribus. *Ndầu* —, toile verte. *Kràò* —, espèce d'igname à tige verte. *Ndồ* —, azur du firmament ; ciel bleu. *Tồng* —, vert-de-gris.

njwa. Pousse de bambou.
— *à*, pousse amère.

njwa. Mâcher, mastiquer, chiquer.
— *mảo*, mâcher du riz. — *peng lang*, mastiquer du bétel, chiquer du bétel. — *hwả jú*, chiquer du tabac. — *tsi ngrào*, mâcher sans avaler. — *tsi*, manger. (Trivial.)

njwa. Cent mille : 10.000 × 10 = 100.000.

njwa. Orphelin.
Wa —, orphelin ; être, devenir orphelin. *Mè nhwa* —, enfants orphelins. *Pồ* —, veuve. *Jơư* —, veuf.

njwa. (*mhwa*). De petite taille, nain.
Leng —, nain. *Dề* —, chien basset. *Tò nàng* —, serpent bananier, vert, très venimeux. *Tò kồng* —, mante.

njwa. Terme entrant dans le nom de quelques plantes.
Zrầu —, moutarde de Chine à feuille de chou. *Kwá* —, canne à sucre. *Syong krwá* —, variété de bambou.

njwa.
Tơừ nha dề —, bois de chauffage humide.

njwá. Pain.
Chò —, pain ; pâté ; faire cuire les pâtés. *Mi* —, pain de froment. *Chề* —, — *chề*, pain, galette de sarrasin. — *ta pwa*, — *ta syong*, — *tào trảng*, riz gluant cuit dans un bambou. — *txồng pwa*, pâté que l'on fait cuire enveloppé dans des feuilles. *Njề* —, préparer le pâté, brasser la pâte.

njwá. Tomber à la renverse.

njwá. Giffler, caresser.

njwá. Mot qui entre dans le nom de divers animaux.
Tò nồng — *njwa*, pic. *Tò nồng* — *khrí*, perdreau, gelinotte. *Tò nàng* —, écureuil, rat palmiste, tamia. *Tò* — *dề*, loutre.

njwá.
Njè —, chanterelle : champignon comestible.

njwá.
Dě —, l'eau déborde, se répand, refoule une autre eau.

njwà. Mesurer.
— *ndàu*, mesurer de la toile. — *kè*, mesurer le chemin. — *là*, — *tè*, mesurer les champs. *I* — *kè* ; *i li kè*, un kilomètre. *Pè chơư* — *kè ?* combien de kilomètres ?

njwả.
— *twa phảo*, poudre.

njwà. (*jè*).
Trào —, pétrole. *Lò xàng trào* —, touque à pétrole. *Làu trào* — *tràu hầu lò tèng*, verser, mettre du pétrole dans la lampe. *Lò tèng tsi mwa trào* — *tang*, la lampe n'a plus de pétrole.

nkhang. (*ngang*). Ramper ; aller à quatre pattes.

nkhang.
Lò — *khảo mwa*, espèce de panier à claire-voie, muni de deux anses.

nkhàng. (*khàng*). Caresser, cajoler.
Tò dè —, le chien caresse ; chien caressant.

nkhầu. Courbe, recourbé ; plier ; recourber.
Kè —, chemin tortueux, qui fait des détours. *Ha* —, prendre des détours pour parler ; ne pas parler franc. — *dí tè*, plier les doigts. — *mè ndông*, plier une plante. *Lò pang* —, canne qui n'est pas droite. *Tò dè* — *tư*, chien qui a la queue recourbée. — *lồ*, qui se recourbe. *Txí chơư* —, espèce de banane.

nkhi. Ebréché.
Hlầu —, bêche ébréchée. *Tô tra* —, couteau ébréché.

nkhơư. (*ngơư*). (*Tò*). Espèce de grosse guêpe.

nkhơư. Suie.

nkhri. (*khri*). Avoir soif.
— *dễ*, avoir soif.

nỏ.
Txổ —, *pàu* —, garder un objet en souvenir.

nô. Interroger ; interpeller.
— *sày jào tsi jào*, interroger pour voir si quelque chose est vrai.

nồ. Accuser.
Ndàu — ; *dơư* —, accuser ; faire une plainte juridique.

nò. (*nỏ*). Travail.
Wa kròng wa —, travailler.

nò. Empan, mesure égale à la distance entre les extrémités du pouce et de l'index écartés.
I —, un empan.

nố. (*Tò*). Hameçon.
Tò — *njễ*, hameçon. — *njễ*, pêcher à la ligne. *Hlwa* — *njễ*, ligne de pêche. *Khầu* — *njễ*, canne de pêche.

nồ. Frère.
Mwả —, frère et sœur. *Tò mè nxhay na mò sày ao tô*, cette fille est allée voir ses deux frères.

nồ.
Mblwà —, riche. *Kảo mblwà* — *hứng*, *kò plwà hứng*, vous êtes

un richard, moi je suis très pauvre. *Kào wa chàng kào ka mblwà — ?* comment avez-vous fait pour devenir riche. *Kồ wa lwả lè wa mblwà* —, je suis devenu riche, j'ai gagné ma fortune, en faisant du commerce.

nồ. Mandarin.
Nả —, — *chứ*, grand mandarin répond au *quan lớn* annamite). *Nả — mò sày pể xèng*, le mandarin va voir ses administrés. *Nả — mò tsảng*, le mandarin va se promener. *Nả — athè lỷ cháng mblwà txồng kảng tha*, le mandarin a grondé le maire et a puni le chef de canton. *Nả — hlồng lơử*, le mandarin a été changé. *Pể xèng mò hớư nả* —, les habitants sont allés saluer le mandarin. *Nả — chày nèng*, le mandarin est à cheval. *Nả — ngồ hứng*, le mandarin est très sévère.

nòng. Ecouter ; entendre. ‖ SYN. *hnáo, ji.*
— *lồ*, obéir. —*tsi zrồng*, je n'ai pas bien entendu. *Tò pang* —, arbitre. *Dơư* —, accuser.

nông. Semence.
— *krâu*, — *cháng*, — *krồng*, semence ; noyau, pépin. — *mblê*, riz de semence. — *pao-kư*, maïs de semence. *Châu — mblê*, humecter le riz de semence pour le faire germer. Les Miao-tseu font germer le riz avant de le semer. — *txí dwà*, noyau de pêche. — *txí khơư*, noyau de prune. *Mè — txí tò ji*, pépins d'une pomme. — *krẩy*, testicules. *Tơử — krẩy*, scrotum. *Twà tsi mwà* —, mourir sans laisser de descendant.

nộng. Humide.
Lwả jin — hâu tsí chì, tabac humide qui ne brûle pas dans la pipe.

nông. Enrhumé ; toux ; tousser. ‖ SYN. *ngrồ.*
Tswà —, remède contre les rhumes, contre la toux.

nồng. (*Tồ*). Oiseau.
Mè —, oiseau. *Tò — sèng*, oiseau apprivoisé. *Jề* —, nid d'oiseau. *Krẩy* —, œuf d'oiseau. *Tò — jang*, l'oiseau vole. *Tò — chơư sàu ndồng*, l'oiseau est niché sur l'arbre, est perché sur l'arbre. *Mò twa mè* —, aller à la chasse. *Tò lâu* —, oiseau mâle. *Tò pô* —, femelle. *Mè nhwa mò nsha jề* —, les enfants vont dénicher les oiseaux. *Plấu* —, plume d'oiseau. *Dào plầu* —, plumer un oiseau. *Tò — krwà*, l'oiseau chante.

nồng.
— *hnồ*, — *hmao*, avant-hier.

nồng.
Pàng — trwa lò, violette.

nsha. Chercher.
Mò —, aller chercher, aller à la recherche. — *tsi pồ*, j'ai cherché et je n'ai pas trouvé. *Mò — nhồ*, — *nèng*, aller chercher les chevaux, les buffles. *Mò — khào tư ?* où aller chercher ? *Mò — ndrảng là, pể tè*, aller chercher dans les rizières humides et dans les rizières sèches.

nsha. Pur ; clair.
Dề —, eau claire, pure, limpide. *Tswà jề* —, thé clair, qui n'est pas assez foncé. Se dit des bouillons, sauces, pâtes qui n'ont pas

assez de consistance, qui ne sont pas assez épais.

nshà. (*Tò*). Serpent à sonnette.

nshaỳ. Craindre, avoir peur.
Kào — dang tsi? que craignez-vous? *Kò tsi — tứ tư*, je ne crains personne. *— hứng, — — lí*, avoir grand peur. *Kò — nả txí ndaù*, je crains que mes parents ne me frappent. *Tò dè — hmông*, les chiens ont peur des hommes. *Tsi — !* n'ayez pas peur! soyez sans crainte!

nsháy. Penser, réfléchir; vouloir.

nshàng. Sang.
Pây —, lô —, saigner, perdre du sang. *Khảo pây —, lố —*, saigner du nez. *— ngông*, sang coagulé. *Mào —*, malédiction. *Lồ —*, ensanglanté, couvert de sang.

nshàng (*nthràng*). (*Tò*). Erythrine, fromager.

nsháng. Sapotacée.

nsháng. Roue.
Lô — tsé, roue de voiture.

nsháng.
Pàng — kộng, chrysanthème, marguerite.

nsháng.
Txí mào —, ricin. || SYN. *ʐrwa nhồ*.

nsháng
Mblé —, espèce de riz rouge.

nsháng.
Lay —, manger. (Trivial.)

nsháng-ndừ. Grande quantité.
Cha txồ —, avoir un nombreux troupeau.

nshảo.
Tò nóng — jì, moineau.

nshầy. (*jầy*). Vessie.
— mbwa, vessie de porc.

nshấu. (*Tò*). Pou de tête.
Mwà —, avoir des poux. *Lì —*, écraser un pou. *Sây —*, *swá —*, chercher des poux sur la tête.

nshấu-nshì. (*nshàu-nxhì*). Percé de trous, rempli de trous. Cf. *nxhi*.
Theng —, charbon rempli de petits trous.

nshè. (*nthè*). Gourmander, gronder, réprimander; injurier, insulter.
— lwà, insulter son monde, injurier les gens. *— chwả*, s'injurier, s'insulter mutuellement.

nshố. Secouer, agiter.
— txí ndòng, secouer un arbre pour faire tomber les fruits. *— trì tsáo*, secouer ses vêtements. *Tò dè klang dế lơừ —*, le chien se secoue après avoir passé l'eau à la nage. *— thơừ, — thảo*, rejeter loin de soi.

nshố. Fumée.
Lò chè —, la maison fume (se dit des vapeurs, fumées qui s'élèvent des maisons le soir, le matin, ou après une averse suivie de soleil). *Pang tơừ — khảo mwa, tsi pồ kè i nji tha*, la fumée m'entre dans les yeux, et je ne vois plus rien.

nshống. (*njồng*, *nthròng*). Molletières, jambières. Tous les Miao-tseu, hommes, femmes et enfants portent des bandes molletières. Celles des femmes, en toile blanche, sont d'une longueur et d'un poids demesurés. On voit souvent

des enfants qui n'ont que des molletières pour tout vêtement.
Trâu —, mettre des molletières.

nshơŕ. Aimer, désirer. ‖ SYN. *nhả.*
— *hừng*, aimer beaucoup, désirer ardemment.

nshwa. (*njwa*). Petit ; bas.
Hmông —, nain. *Tô dề* —, chien basset.

nshwa. (*njwa*). (*Tô*). Orphelin.
Pổ —, veuve. *Jơŕ* —, veuf.

nshwa. (*njwa*). Poignée.
I — *măng*, une poignée de chanvre.

nshwá. (*njwá*). Verser ; couler, déborder.
Wa — *khao dề*, renverser, verser un verre d'eau. — *dề ndrâu*, verser de l'eau dehors.

nshwá. (*njơŕ*). Se fendre, se fendiller.

nshwá. (*nthwá*). Ouvrir.
— *làng xăng*, ouvrir un parapluie.
— *pỏng ndơŕ*, ouvrir un livre.

nshwá. (*njwá*).
Tô — *dề*, loutre.

ntaŭ. (*ndaŭ*). Beaucoup ; grande quantité. ‖ SYN. *mbâu.*
Mwà —, il y a beaucoup. *Tsi mwà* —, *mwà mề mề* —, il n'y a pas beaucoup, il n'y a qu'un peu.

ntaŭ. (*ndaŭ*). Frapper.
— *chwá*, se battre. *Kao* — *kò*, *kò* — *kào*, si vous me frappez je vous frappe. — *phà*, caresser. — *lò*, casser. — *hmông*, réduire en poudre, en poussière. — *plaŭ*, offenser.

ntê. (*ndrê*). S'appuyer ; soutenir.

nti. (*ntli, ndl*). Donner une chiquenaude.

ntrâu. Donner des coups de corne.
Tô tứ —, le buffle donne des coups de corne. — *chwá*, se battre à coups de corne.

ntrâu. (*ndrâu*). Terme désignant le sexe masculin.
Hlwa —, jeune homme. — *lăng*, jeune garçon. — *hlî*, la lune. — *făng*, coureur de filles, jeune homme de mauvaises mœurs.

ntrwá.
— *kha*, avertir. ‖ SYN. *tha kha.*

ntha. Inviter. ‖ SYN. *jỏ.*

ntha.
— *dwá*, avoir les mains sur les hanches, faire les deux anses.

nthay. (*ndhay*). (*Tô*). Echelle, escalier.
— *jê*, escalier en pierre. *Njè* —, monter à l'échelle, monter un escalier. *Twá* —, *khô* —, appliquer une échelle. *Krây* —, échelons, degrés d'un escalier.

nthang. V. *daŭ-nthang.*

nthàng. Etage ; étagère.
Njè sàu —, monter à l'étage. *Chảo sàu* —, mettre à l'étage. *Pư sàu* —, coucher à l'étage. *Mblề nhào sàu* —, le riz est à l'étage. *Nhào sàu* — *pông*, tomber de l'étage.

ntheng. (*theng*). Griller, rôtir.
— *ngrảy*, griller, rôtir de la viande.
— *pảo-kư*, griller du maïs. — *mblề*, griller du grain.

nthé. (*nshè*). Gourmander, réprimander, blâmer, reprendre, gronder ; insulter, injurier.
— *chwả*, s'insulter, s'injurier mutuellement. — — *kồ lô !* ah ! qu'il m'a insulté ! *Kào wa lê nả txi — kào*, si vous faites cela, vos parents vont vous gronder. *Leng tư — wa ndề ?* qui a insulté le premier ? *Kồ tsi taù —*, je n'ai pas insulté. — *ao pê jà lơư*, je l'ai déjà repris fortement deux ou trois fois.

nthé.
Xô —, tonner ; tonnerre. *Xô — i nji lô nang*, il tonne, il ne tardera donc pas à pleuvoir. Le tonnerre jour un grand rôle dans les croyances des Miao-tseu.

nthơư.
Swà jao —, espèce de crinole.

nthra. Chatouiller ; chatouillement.
Kồ tsi —, je ne suis pas chatouilleux, je suis insensible au chatouillement. — — *e !* c'est très chatouillant. — *kồ tơư*, chatouillement aux pieds.

nthra.
— *kháo mwa*, avoir le vertige.

nthrang. Brousse ; broussaille.
Lồ —, couvert de feuilles, d'herbe, de petits fruits de la brousse (qui se sont attachés aux vêtements.)

nthráng. (*nshàng*). (*Tô*). Erythrine, fromager, cotonnier (arbre).

nthráng-tsư. (*Tô*). Clérodendron.

nthrô-ndồ. Ciel clair, beau temps après la pluie, éclaicie.
Na hmao lô nang, hnô na —, hier il pleuvait, aujourd'hui il fait beau temps, il fait du soleil.

nthróng. (*nshòng, njồng*). Jambières, molletières.
Tràu —, mettre des molletières. *Tràu — tô mbla ha tồ tsi tàu*, quand on porte des molletières, les sangsues des bois ne peuvent pas mordre.

nthrơư. Se rompre.
Hlwa hnéng —, la corde de l'arc s'est rompue.

nthrư.
— *njà*, repiler du riz qui a été mal décortiqué.

nthwa. Couper l'herbe.
— *ndrào*, couper l'herbe, faire l'herbe. — *lâ*, faire l'herbe dans les rizières ; désherber le riz. — *ndrào pào-kư*, désherber le maïs. *Tò hlàu —*, houe.

nthwả. (*nshwả*). Ouvrir ; déplier ; dérouler ; étendre.
— *làng-xàng*, ouvrir le parapluie. — *ndơư*, ouvrir un livre. — *lè*, dérouler une natte, l'étendre. — *tè*, étendre les bras, mettre les bras en croix. — *lwả jin*, carder du tabac coupé.

nư. (*nè, ni*). Pronom personnel de la troisième personne du singulier. Il, elle, lui.
— *mô —*, qu'il s'en aille où il voudra. — *ha wa chàng ?* qu'est-ce qu'il dit ? — *tsi ʐròng sà*, il a un mauvais caractère. *Ao pê hnô — mô wa nhàng*, elle va se marier dans deux ou trois jours.

nwa. (*na*). (*Tô*). Celui-ci.
Khả —, ici.

nwa. Se souvenir. ‖ SYN. *njò.*
— dang hmáo, — dang mwa, souvenir, un souvenir.

nwa.
Txêng — mô, se frayer un passage à travers la foule ; bousculer.

nwa-ni. Je ne veux rien entendre ; ce n'est pas vrai ; non, non ! mille fois non.

nwà. Regarder, voir. ‖ SYN. *sày.*
Kô twà — kào, je suis venu vous voir. *Pàng — hnố*, tournesol (litt : fleur qui regarde le soleil).

nxảng. Eternuer.

nxha.
Chứ —, puer, sentir très mauvais. *Ndrào chứ —*, conyze.

nxhay.
Kwá —, sauce, assaisonnement liquide quelconque (se dit même de l'eau claire). *Tsi mwà kwá — nào máo khwá*, quand il n'y a pas de sauce on mange le riz sec.

nxhay. Fille.
Mè —, jeune fille. *Mè tô mè —*, garçon et fille. *Mè — lì*, la fille cadette. *Kwa —*, donner sa fille en mariage. *Di mè —*, tromper une fille. *Pwa mè —*, pécher avec une fille.

nxhay.
Mào — (ndông), sureau.

nxhi. Grossier, rugueux, âpre, rude, raboteux.
Xwa mblế —, son grossier. *Ndơừ mao, ndơừ —*, papier fin, papier grossier.

nxhi.
Lwa —, figure souriante, sourire.

nxhi.
Ha lố —, chuchoter, parler à l'oreille.

nxhi.
Ha lò kơư — —, tresser la hotte lâchement, d'une façon non serrée. *Theng nshâu —*, charbon rempli de trous.

nxhò.
Thảng —, chanter. ‖ SYN. *hú ngầu.*

nxhố. Brouillé.
— hnhào, khầu —, brouillé, embrouillé, en désordre. *Plầu hầu —*, cheveux en désordre. *Lè xô —*, fil embrouillé.

nxhông. Nom propre très répandu parmi les filles.
Tò mè — phéng phéng, la nommée Nxhông est très grasse.

nxhống.
Xố — ngê, se hérisser, en parlant des poils, des cheveux.

nxhơư. (*Lò*). Cascade.
Lô — dể, la chute d'eau, la cascade.

nxhư. (*Tô*). Eléphant.
Kầu —, défenses d'éléphant. *Hnó —*, dents d'éléphant ; ivoire.

nxhư. (*Tầu*). Espèce de grand roseau.

nxhwa. Mousse.
— jề, mousse des pierres. *— ndông*, mousse des arbres.

nxhwa. Barbes (d'un épi).
— páo-kư, barbes du maïs. *Páo-kư wa mảo —*, le maïs est en barbes.

nzà. Tresser, entrelacer ; s'entrelacer.

— *hlư*, tresser un siège en paille. (Ce siège consiste en une longue tresse de paille qu'on enroule sur elle-même.) — *hâu*, tresser les cheveux. *Hlwa — hâu*, ruban, ficelle qui sert à faire la tresse. *Xồ* —, fils entrelacés. — *mè nxhay*, pécher avec une fille.

nzà. (*njè*).
Tsi krwá —, ne vouloir rien écouter, rien entendre.

nzày.
Chwá —, espèce d'étagère au dessus du foyer.

nzáng. Tombe, tombeau.
— *tè*, cimetière : terre des tombeaux.

nzao. Mordre. ‖ SYN. *tổ*.
Tô dè — hlwa khi, le chien mord son attache. *Hmông — hmông, si nào si* —, se disputer : se manger les uns les autres.

nzày. Sucer, téter.
— *lô mi*, téter (litt. : sucer les seins). — *lwá jin*, fumer. *Lwá jin krang — mbơư, tsi krang nshô thơư*, si le tabac est bon, fumez-le, s'il est mauvais, rejetez-le.

nzày.
Krày —, dévider du fil. ‖ SYN. *tông xồ*.

nzày. (*nzrày*).
Sơư —, se lever, se mettre debout.

nzày. Double ; jumeau.
Ao kư ti —, deux jumeaux. *Txi chơư* —, banane jumelle. Les femmes miao-tseu ne mangent jamais de fruits jumeaux de peur d'avoir des enfants jumeaux.

nzàu. Maigre.
— —, — *hứng*, — *li*, — *ngang*, très maigre.

nzéng. Retourner, renverser ; mal équilibré, par exemple une charge mal équilibrée et qui a tendance à basculer.
— *leng*, se retourner, regarder en arrière. — *tơư*, — *tè*, retourner le pied, la main. — *mò — lổ*, se rouler, se retourner sur soi même. — *hnhồ*, chute du rectum. — *là, pứ — là*, position naturelle des objets ; se coucher sur le dos. — *lô trông*, caché par la montagne. *Tè tryơư* —, pays troublé, révolte.

nzê.
Xồ nxhông —, se hérisser, se dresser, en parlant des poils, des cheveux.

nzi.
— *njâu*, — *mwa*, faire des grimaces avec la bouche, avec les yeux ; contourner la bouche, rouler de gros yeux.

nzi.
— *tơư*, faire les cent pas.

nzí. Augmenter ; ajouter ; rapiécer, raccommoder.
— *nhà*, ajouter de l'argent. — *tri tsào*, réparer des habits. *Kổ tsào — i tang hmao*, quand un habit a brûlé il faut une demi-nuit pour le réparer. *Kổ tri — i tai ki*, quand c'est un pantalon, il faut une matinée. *Kổ ta — i kà*, quand c'est une robe, il faut l'intervalle d'un marché (un an). *Kổ khâu dwá — krâu mwa*, quand c'est un chiffon, on y perd les yeux. (Proverbes.)

nzi. Ponctuation, point, virgule.
Tô mbầu —, papillon tacheté, bariolé.

nzóng. Ombre.
— *nzong*, ombre. — *ndông*, ombre des arbres. — *châu fwa*, ombre des nuages. *Ndô* —, ciel nuageux. *Sảy* —, regarder son ombre.

nzô. (*nxhô*).
Thẳng —, chanter.

nzố. Adverbe de temps.
Pwá —, il y a longtemps. *Nư mô* — *lơử*, il y a longtemps qu'il est parti. *Sơử* —, se lever de bonne heure. *Pứ* —, se coucher de bonne heure. *Nào hmao* —, souper de bonne heure. *Tháo* —, autrefois, jadis, aux temps anciens. *Mào* — *lơử*, j'ai mal depuis longtemps, je suis souffrant depuis longtemps.

nzố. Convexe. ‖ Contr. *plwa*, concave.

nzố.
— *lwà*, mépriser, dédaigner les gens. ‖ syn. *tsi lwá*.

nzồ. (*nzrảy*). Debout.
Sơử —, se tenir debout.

nzơư.
Vinh — ! attention ! lentement ! (se dit aux chevaux).

nzơử.
Wa làng —, ennuyer, agacer, taquiner.

nzơử.
Txi —, oncle. *Kô txí* —, mon oncle.

nzrào. (*Tô kang*). Cigale. ‖ syn. *tô kang nzrèng*.

nzrảy. (*nzồ*). Debout, dressé.
Sơử —, se lever, se mettre debout.

nzư.
Mào krô —, avoir mal au derrière pour être resté assis trop longtemps. *Njáo* —, fesses

nzư.
Txi — *thông*, mélastome ; bancoulier (?).

nzứ. (*Tô*). Petits-fils, petits-enfants.
Xinh —, même sens.

nzứ. Distiller.
— *chơử*, distiller de l'alcool.

nzư.
— *nhông*, esprit protecteur, tutélaire.

nzừ.
Tô txảng —, marteau pour tailler la pierre.

nzwá. Laver.
— *mwa*, se laver la figure. — *tê*, se laver les mains. — *chê*, se baigner, se laver tout le corps. *Ha dê* — *mwa*, puiser de l'eau pour se laver. *Tswà* — *tê* — *mwa*, savonnette de toilette. *Sơử fử* — *mwa*, serviette de toilette.

nzwá-jà. (*Tâu*). Momordique, luffa.

nzwả. Tourner.

nzwà.
Lô vàng —, le van. — *vàng*, vanner. — *mblê*, vanner le riz.

nzwà. Riz, aliments ; prendre des aliments, se servir.
Tày —, se servir (avec des bâtonnets) à table. *Nào* — *ngrảy mào*, prendre une bouchée de viande et une bouchée de riz.

nzwa. S'éventer avec un éventail.
Tràng —, éventail.

NG

ngang. [Ch. 鞍 *ngān*]. Selle.
Tsi — chày nèng, si —, selle de cheval. *Thố —*, bât.

ngang.
Lang —, clôture, enclos.

ngang.
Nghề —, ngẩu —, maigre, maigrelet, qui n'a que les os et la peau, dont les os ressortent.

ngàng. Indigo.
Ndàu trẩu —, toile teinte à l'indigo. *Throứ —*, baquet d'indigo. *Trẩu —, fòng —*, teindre avec de l'indigo.

ngao. (*ngò, nghi*). Boueux.

ngào. (*ngrào*). Avaler.
— tswà, avaler un remède.

ngào. Barque.
Hlò —, dò —, ha —, ngwà —, ramer, faire avancer une barque à force de rames. *Xèng —*, faire avancer une barque à la rame. *Dế hlò sòng —*, la crue a emporté la barque. *— hlang dế*, bac.

ngâu. Terme marquant la précision; juste, exactement.
I lò hli —, juste un mois. *I syong —*, juste un an ; un an jour pour jour. *I lò txà —*, juste une piastre. *I xi —, i xư —*, semblable ; égal.

ngàu. Terme désignant le sexe féminin.
— hnỏ, le soleil. *Hlwa —*, jeune fille. *— sèng*, grande fille, fille nubile. *— fàng*, fille publique ; coureuse. *— xư*, femme libre. *— nhàng*, femme mariée. *Zròng —*, très beau (de la beauté d'une fille). Ce terme est très usité : la beauté des filles est l'idéal de la beauté pour le Miao-tseu ; il n'a pas d'autre idéal d'ailleurs, il est vrai que celui-là suffirait s'il était mieux choisi. *Hú —*, chanter (litt. : appeler les filles, tous les chants miao-tseu étant à cette fin). *— mbwa*, jeune truie.

ngàu. (*Tô*). Daim musqué.

ngàu. (*ngẩu*). Recroquevillé.
Dha i —, faire un saut à pieds joints, le corps replié.

ngàu.
Lò — lang njang, guimbarde.

ngàu.
— nào ndò ndò, éclairs de chaleur.

ngàu.
— hmò, lancer un objet pointu, lancer un javelot.

ngàu.
Tè —, près ; proche. ‖ SYN. *ti, jè*.

ngàu. Se cacher.
Tsyoư —, cachette. *— cha*, cacher ; se cacher.

ngàu. (*ngẩu*). Courbé, recourbé, recroquevillé.
Pứ —, couché recroquevillé, ramassé sur soi-même. *Nhào — tơư*,

accroupi, assis sur les talons. *Dha i* —, faire un saut à pieds joints, le corps replié.

ngầu. (*ngơư*). Couple, paire.
— *nả txi*, le mari et la femme. *I* —, une paire, une couple. *Txơứ* —, par paire, par couple, par deux.

ngầu. (*gẩu*).
Neng —, vingt. *Neng* — *tsi*, vingt cinq.

nghèng. Paresseux.
Tổng —, paresseux, fainéant. — *hứng*, *tổng* — *hứng*, *dang tổng* — *hứng*, — — *li*, très paresseux.

nghề-ngang. Très maigre ; qui n'a plus que les os et la peau. || SYN. *nẩu ngang*.

nghề-ngào. (*nghề-ngao*). Rugueux, raboteux, grossier, bosselé.

nghi. (*nji*, *ngô*). Boueux, fangeux, vaseux.
— *lwả*, glissant à cause de la boue. *Kè mô ndrảng lả* — *hứng*, le chemin de la rizière est très boueux.

nghi. (*Lô*). Epervier (filet).
Ha lô —, *kha lô* —, tresser un épervier. *Mwà lô* — *ndaù njễ*, acheter un épervier pour la pêche.

nghi. Sec, desséché.
— *ngwa*, — *ngồ*, sec, très sec. *Lwả jin* —, tabac trop sec.

nghi.
Kồ —, brûlé, en parlant des aliments. || SYN. *kồ pwà*.
Njwả kồ —, pain brûlé. *Mào kồ* —, riz brûlé.

nghi.
Tô — *chwà*, paradoxure.

nghi.
— *tè*, — *tơư*, intervalle entre les doigts, entre les orteils.

nglầu. Jaune d'œuf.
Lô — *krẩy*, même sens.

ngô. (*nhò*). (*Tò*). Oie.

ngô.
Nghi —, (*nghi ngwa*), sec.

ngò-ngò. Humide, boueux, fangeux.

ngò.
— *hla*, tomber à la renverse.

ngồ. (*nhồ*). Cruel ; mauvais, méchant.
— *hứng*, très cruel. *Jàng jin* —, opium de mauvaise qualité.

ngồng. (*gồng*). Tourné ; caillé, coagulé ; congelé.
Hlwa — —, ficelle bien tournée. *Krwả mí* —, lait caillé. *Txwa* —, plomb solidifié. *Nshăng* —, sang coagulé.

ngơư. (*Tò*). Espèce de guêpe.

ngơư. (*ngầu*). Couple, paire.
I —, un couple. — *nả tsi*, les deux époux.

ngơư. Nœud.
Wa —, faire un nœud.

ngra.
— *txwả kồ*, raies qui d'après les Miao-tseu apparaissent sur les cornes des bufflesses, à raison d'une chaque fois qu'elles mettent bas.

ngrà. (*ngrẩy*). Viande.
I sẩy —, une tranche de viande. *Khí* —, *lồ* —, acheter de la viande. *Nào* —, manger de la viande. — *mbwa*, viande de porc. — *krà*,

viande de poulet. — *lừ loừ*, viande gâtée. — *tsá*, viande du premier jour de l'an. *Hàu* —, faire cuire de la viande. — *nhòng*, viande crue. *Mwà ao ki* — *nhồ dang*, acheter deux kilos de viande bœuf.

ngray. Etroit.
Ndàu fang —, pièce d'étoffe de peu de largeur.

ngrang. Emmener ; emporter à la main.
— *mò*, emporter. — *lồ*, apporter, rapporter. — *pề swà*, soulever, monter un objet.

ngrang.
— *tà !* allons ! courage ! donnons toutes nos forces !

ngrang.
Mò — *chè*, entrer dans la maison.

ngrảng. Bien équilibré, en parlant d'une charge à la palanche.

ngrào. (*ngào*). Avaler.
— *tsi njwa*, avaler sans mâcher.

ngrào. (*krwà*). Se dit du cri de certains animaux.

ngrào. (*Tò kang*). Cigale.

ngrày. (*Tò*). Croc ; crochet.
— accrocher, prendre à un croc. — *ndwà tri tsáo*, faire un accroc à ses habits.

ngrây.
Txí — *hlàu*, espèce de mûre.

ngrày. (*ngrà*). Viande.

ngrâu.
— *tào*, mât de cocagne.

ngrâu.
Mò — *ki*, aller voir les morts, se rendre à la maison mortuaire.

ngrèng. Imperata arundinacea, herbe à paillottes.
Mwa — *vò chè*, couvrir une maison avec de l'herbe à paillottes. *Mbâu* —, jeune pousse d'herbe à paillotte, tendre et comestible.

ngrèng. (*nghèng*).
Tòng —, paresseux, fainéant.

ngri. Descendre.
— *tào*, descendre la côte. — *trống*, descendre la montagne. — *krì*, descendre en bas, plus bas. — *mi*, seins flasques qui retombent. *Plàng lâu plàng* —, avoir grand faim (litt. : ventre qui tombe).

ngri. Prix ; valeur.
Kha —, payer ; verser le prix ; payer ses dettes. — *pê choừ ?* quel prix ? combien (la vente) ? *Mwa tsi taù* —, vendre à perte, trop bon marché, au dessous de la valeur. *Ha* —, marchander, discuter le prix ; conclure un marché. *Swá* —, endetté, qui doit de l'argent.

ngrò. Enrhumé ; tousser.
Tswà —, remède contre la toux.

ngrô. Baiser ; téter ; sucer. || SYN. *nzây*.

ngrò. Tirer. || SYN. *háy*.
— *mò*, emmener en tirant.

ngrò.
— *jang páo-kư*, entre-nœuds des tiges de maïs. — *jang syong*, entre-nœuds des bambous.

ngrou.
— *tsáo*, tablier. Toutes les femmes miao-tseu portent un long tablier sur une jupe courte ; le tablier

tombe jusqu'à terre et la robe descend à peine aux genoux. || SYN. *sê*.

ngrư. Aller. || SYN. *mò*.

ngrư.
— *tơư*, se brûler les pieds ; pieds brûlés.

ngrwà-wa. Travailleur ; qui s'applique, qui s'occupe.
— *tàu nào*, quand on est travailleur on a de quoi manger.

ngwa. (*Tò nòng*). Pigeon, tourterelle.

ngwa. (*Tò làng*). Corbeau.

ngwa. (*Làng*). Courge, citrouille.

ngwa.
Khwa —, sec.

ngwa.
Ha khang xí —, se vanter.

ngwà. (*Lô*). Etable, hutte pour les animaux.
— *mbwa*, porcherie. — *nèng*, écurie. — *krà*, poulailler. *Tháo — nèng*, nettoyer l'écurie. *Lơứ krà trâu hầu* —, faire rentrer les poules au poulailler.

ngwả.
— *ngào*, faire avancer une barque à force de rames ; ramer. || SYN. *ha*, *dô*, *hò*.

NH

nha. Mince, de peu d'épaisseur. *Ndơư* —, papier mince. *Ndàu* —, toile fine, mince. *Txà* —, planche mince. — —, — *hứng*, — *lì*, très mince.

nha. Voler, dérober. || SYN. *sang*. *Tò* —, voleur. *Wa tò* —, faire le métier de voleur. — *nhà*, voler de l'argent. *Nư — dang tsi ?* qu'est ce qu'il a volé ? — *khảo tư ?* où a-t-on volé ? *Tứ tư wa — ?* qui a volé ? qui est le voleur ?

nha. (*nhwa*). *Tè* —, les enfants.

nha. Là. *Tè — tè* —, ici et là ; partout, en tout lieu. — *ha* —, langages différents, langues diverses.

nha. *Tơư — dể ñjwa*, bois de chauffage humide, mouillé.

nhá. *Dày — tri mè nhwa*, pièce de toile qui sert à envelopper et à retenir les enfants sur le dos. Cette manière de porter les enfants laisse aux mères la liberté de tous leurs mouvements et leur permet de vaquer à tous leurs travaux.

nhà. Argent. || SYN. *txà*. *Mè nhwà* —, *mè* —, petite monnaie, pièces de dix et vingt cents. — *hlồ*, piastre. *Xồ* —, fil d'argent. *Sơư* —, chaîne en argent. *Ndơư* —, papier-monnaie, billet de banque. — *sè*, impôts. *Cha txồ — txà*, biens meubles et immeubles ; richesses ; biens. *Txày* —, emprunter de l'argent. *Thì* —, cercler d'argent (un bol, une tasse). *Phảo* —, garnir d'argent. *Pồng* —, *mbwà* —, infliger une amende en argent. *Kẩu* —, pendants d'oreille en argent. *Pẩu* —, collier en argent. *Pơư* —, un monceau, un tas d'argent. *Kư* —, orfèvre, argentier. *Nà* —, argent en barre (aujourd'hui entièrement disparu de la circulation). *Pẩu* —, *hlồ* —, changer une piastre en menue monnaie. *I hảo* —, une pièce de dix cents. *Thảo* —, demander de l'argent. *Khơư* —, donner de l'argent. *Mwà — ndaú*, avoir beaucoup d'argent. *Tsi mwà* —, sans le sou. *Kảo tsi taủ kha kồ* —, vous ne m'avez pas encore rendu mon argent. — *hlì*, lune d'argent (Poésie). *Hnang trảu* —, porte-monnaie. *Tò kang xồ* —, petits vers blancs qui sortent de terre avec la pluie (litt. : vers fils d'argent).

nhă. Aimer ; désirer. *Kảo — kồ, kồ-kảo*, si vous m'aimez, je vous aime ; si vous le voulez bien, je veux bien me marier avec vous. *Ao tò si* —, ils s'aiment mutuellement *Tò nèng ʐồng ngảu, kồ — hứng*, ce cheval est superbe, je voudrais bien l'avoir. *Kồ* —

kào lò chề hứng, votre maison me plaît beaucoup. — *nào hứng*, avoir une forte envie de manger ; gourmand, goinfre. *Kồ — tò hmông, hứng*, j'aime beaucoup les Miao-tseu. *Pwá leng — kào*, tout le monde vous aime.

nhang. Vigilant ; se tenir sur ses gardes.
Trào —, troupe en reconnaissance.

nhàng. (*Tò*). Espèce de gros singe à longue queue.

nhâng. [Ch. 娘 *niàng*]. Epouse, femme. || SYN. *pỏ*.
Mò wa —, se marier, prendre mari ; devenir bru. *Xang —*, conduire la nouvelle épousée chez son mari. *Txày —*, *mwa —*, se marier, prendre femme. *Leng —*, *mè —*, bru, belle-fille. *Ngâu —*, femme mariée. — *ti*, femme du frère aîné. *Kồ tò mè —*, ma belle-fille, ma bru.

nhảng.
— *mblê*, chaume, paille. *Khâu —*, sandales en paille. *Lò chề vò —*, chaumière, maison couverte en chaume.

nhao. Obtenir, réussir. || SYN. *taù, lào*.
Mwa — chwa, j'y arrive, j'y atteins. *Wa — tơứ*, qui sait gagner sa vie, qui n'a pas besoin d'avoir recours à d'autres pour vivre. — *tsyơư*, bien, pas mal, passable.

nhao. (*nháo*).
Mảng mảng mò như —, aller lentement, doucement.

nháo. Terme indiquant le superlatif, ou au moins un certain degré de développement.
Pâu ha lỗ hmông — — lơứ, il connaît déjà bien la langue miao-tseu. *Pỏ kè — — lơứ*, il fait déjà grand jour. *Sá — lơứ*, c'est déjà cuit, c'est déjà assez mûr. *Chứ — —*, cela sent fort, cela pue. *Nư hlò — lơứ*, il est déjà grand.

nháo. (*nhao*).
— *tsyơư*, pas mal, bien, passable.

nhảo. Assis ; être ; demeurer ; se trouver.
Twà —, s'asseoir. *Tô tào —*, petit tabouret pour s'asseoir. — *ngâu tơư*, accroupi, assis sur les talons. — *là tê*, — *pé ti*, par terre, à terre. — *pê*, en amont. — *ndrảng*, en aval. — *sâu*, au dessus, sur. — *chê*, au dessous, sous. — *twa jứ*, rester tranquille. — *hâu chè*, être à la maison ; dans la maison. — *hlı xa*, femme qui a ses règles. *Kào — kháo tư ?* où êtes-vous ? où demeurez-vous ? *Kồ — kháy*, je suis ici, je demeure ici. *Ji —*, retenir ses hôtes, les inviter à rester plus longtemps. *I txi —*, célibataire. *Tò khwa —*, hôte ; invité ; passager. — *ti tô Vư*, je demeure chez le nommé Vư. — *tàu hàu*, baisser la tête. *Zrông —*, bien portant, en bonne santé. *Tsi zrông —*, malade ; indisposé. *Tsi xáng — kháy, xáng mô*, je ne veux pas rester ici, je veux partir. — *xư, xư —*, rester oisif, inoccupé.

nhàu. (*nhơư*). [Ch. 扭 *nieoù*]. Tourner.
— *tèng fwa*, faire monter la mèche, remonter la mèche d'une lampe. *Lô — txang*, culasse d'une arme à feu.

nhèng. Se dit des plantes domestiques, cultivées, par opposition aux plantes sauvages ou non cultivées. || CONTR. *krô*, sauvage.
Txí chơư —, bananier domestique.

nhěng. Dense, épais, en parlant d'une sauce, d'une bouillie, d'une pâte.

nhè-na. (*nhi-na*). Maintenant; actuellement; à présent.

nhế. N'est-ce pas? hein!
Jào —? n'est-ce pas vrai? *Mô* —, on y va, hein!

nhề. Poignée, mesure.
I —, une poignée.

nhề. Serrer; presser sur le cou.
— *twà*, étrangler.

nhề.
Xảo —, *txảo* —, abandonné de tous; manquant de tout. *Kô nả txí twà lơư, wa lè nhi na kô xảo — hưng*, mes parents sont morts, et voilà pourquoi je suis maintenant dans l'abandon, dans le dénuement.

nhi.
— *tò*, — *ki*, petit garçon. || SYN. *mè tò*.

nhi-na. (*nhê-na*). Maintenant, actuellement, présentement.

nhi.
Vò —, tâcheron, individu qu'on loue pour certains travaux et pour un certain temps. || SYN. *khri nhwa*.

nhi.
Ndâu xảo —, mérinos.

nhi-nhöng. Pleurer (s'emploie en parlant des enfants seulement).

nhièu.
— *chử*, variété de bambou.

nhiëu. (*njừ*, *nhơừ*). [Ch. 扭 *nieoù*]. Tourner.
— *mè si hơừ*, remonter une montre. *Tô* — *njyơừ làng-fư*, tire-bouchon. *Tô* — *xư*, une vis. — *trâu*, visser.

nhô. (*Tô*). (*ngô*). Oie.

nhö. (*Tô*). Buffle, bœuf.
Tô — *tử*, buffle. *Tô* — *dang*, bœuf. *Tô mè nhwa* —, bufflon, veau. *Tô xywa* —, génisse. *Pử* — *dang*, taureau. *Ngrwà* —, étable. *Jô* —, *sày* —, garder, faire paître les buffles, les bœufs. *Ngrảy* —, viande de bœuf, de buffle. *Lò njò* —, bosse sur le cou de certains bœufs. — *hli*, mois du buffle (onzième mois). *Lô pàng* —, grelot en bois creux que l'on attache au cou des buffles. *Lô krư lô pàng* —, le battant de ce grelot, également en bois. *Chày* —, monter à califourchon sur un buffle; jeu de saute-mouton. *Lô trống* —, montagne arrondie en forme de ballon, en dos d'âne. *Mô nsha* —, aller à la recherche des buffles. *Mô lơư* —, aller chercher les buffles. *Chang* —, conduire un buffle. *Twà* —, tuer un buffle.

nhö.
Tô mao —, espèce de grosse mouche.

nhö.
Txí ʒrwa —, ricin. *Trào txí ʒrwa* —, huile de ricin.

nhö.
Njè krwá —, cèpe, champignon comestible. *Ngrè sá* —, clavaire en grappe.

nhò.
Tò nóng pwa —, espèce d'oiseau nocturne, duc, hibou.

nhò-ngang. (*Wa*). Ramper, aller à quatre pattes.

nhò. (*ngỏ*). Cruel, méchant.
Tô dè — hửng, le chien est très méchant.

nhòng. Jour. ‖ SYN. *hnổ*.
Hnó —, jour.

nhóng.
Mao —, tendre.

nhồng. Cru, vert.
Ngrảy —, viande crue. *Ndòng* —, bois vert. *Zrầu* —, salade.

nhơừ. (*nhiểu*). [Ch. 扭 *nieoù*]. Tourner.
— *xàng*, ouvrir une malle avec une clef. — *tèng fwa*, remonter la mèche d'une lampe. — *mè si hơừ*, remonter une montre. — *mỏ*, avancer une montre. — *lổ*, retarder une montre.

như. [Ch. 鈕 *nieoù*]. Bouton. V. *khơừ*.
— *txứ* [Ch. 鈕子 *nieoù tseù*], — *khơừ* [Ch. 鈕釦 *nieoù k'eoù*], bouton. *Khơư — txứ*, boutonner. *Hlè — txứ*, déboutonner. *Xơư — txứ*, coudre un bouton. — *txứ tỏ*, le bouton est cassé. — *txứ pòng*, le bouton est tombé. *Njè — khơừ*, boutonnière.

như-nhao. Lentement.
Mång mång mỏ — nhao, aller lentement, doucement.

như-nhòng. V. *như-nhao*.

nhwa.
Mè —, enfant, les enfants; petits des animaux. *Xyảng mè* —, enfanter. *Tò pó mwà* —, femme enceinte. *Hẻ mè* —, faire peur aux enfants. *Mè — chầu*, enfant bâtard. *Mè — wa sí*, les enfants jouent, s'amusent. *Di mè* —, tromper les enfants. *Lơừ* —, avorter. *Tri mè* —, porter les enfants sur le dos. *Pwa mè* —, porter les enfants dans les bras. *Mè — nhó*, bufflon, veau. *Mè — dè*, petit chien. *Ha, wa i jång mè* —, parler et agir comme des enfants. *Kào tò mè* —, vos enfants. *Kồ tò mè* —, mes enfants.

nhwa.
Khri —, tâcheron, journalier.

nhwà-njwà. Onomatopée du miaulement.
Tò tsư krwà wa —, le chat miaule.

Ô

ô. (*Tô*). Canard.
Krây —, œuf de cane. *Tô lâu* —, canard. *Tô pô* —, cane. *Pû* — *nào*, donner à manger aux canards. *Ngrây* —, viande de canard. *Pang dê* —, pièce d'eau pour les canards. — *krô*, canard sauvage. *Mô twa* —, aller à la chasse aux canards.

ố. (*ố*). Terme désignant la distance, l'intervalle, l'éloignement.
Pwă ti —. *ti* —. *pwă* —, là-bas, au loin. *Pwă ndrăng* —, là-bas, au loin (en aval). *Pwă pê* —, là-bas, au loin (en amont). *Pwă nang* —, dans quelques jours.

ỗ. V. ô.

ong.
Pây —, subir une pollution. || SYN. *lô phê*.

P

pa. (*Tò*). Espèce de hache recourbée qui sert à creuser les troncs d'arbre.

pa.
Txí kwa —, variété de banian à feuilles velues.

pang. Souffle, air, vapeur.
— *tơứ*, fumée. — — *nshò khảo mwa*, la fumée pénètre dans les yeux. *Dí* —, qui a de l'air, qui laisse échapper l'air, la vapeur. *Tsi mwa* —, qui n'a pas de souffle. *Hlư* —, aspirer. *Chảo* —, respirer. *Tswà* —, souffler. *Tràng* —, larynx. *Tràng* — *khwá*, gosier sec; avoir soif. *Txhơứ* —, enroué, enrhumé. *Chứ* —, mauvaise haleine. — *dề*, vapeur d'eau. *Hầu i* — *dề*, boire une gorgée d'eau.

pang. Aider, secourir.
— *wa*, aider à faire quelque chose. — *hầu chơứ*, partager la tasse de vin avec quelqu'un (signe d'amitié).

pang. Etang, pièce d'eau.
— *dề*, — *jàng*, même sens. — *twà*, étang sans écoulement. *Tò njề hỏng sí* —, gardon. V. *hỏng*.

pang.
Tầu —, fromage de haricot.

pang.
— *nông*, — *féng*, arbitre, juge.

pang.
Dha — *pơư*, rebondir.

páng. Grelot en bois.
— *tứ*, — *nhồ*, grelot des buffles et des bœufs. *Lò krư* —, le battant de ce grelot.

páng. (*pỏng*). Rencontrer ; toucher ; s'accrocher.
Tsi — *nư*, je ne l'ai pas rencontré. *Tsi* — *kồ*, ne me touchez pas.

páng. Foule, troupe. ‖ SYN. *mbao*.

páng.
Lò txá — —, grosse rate, rate dure.

páng. Arpent, mesure de superficie.
I — *là*, un arpent.

páng.
Wa lảo —, qui est à la tête d'une maison de commerce, commerçant en gros.

pàng. Fleur.
Chảo —, une fleur. *I njàu* —, un bouquet de fleurs. *Dè* —, cueillir des fleurs. *Tơứ* —, *wa* —, fleurir ; les fleurs s'ouvent. *Mblề ʑra* —, *txơứ* —, le riz est en fleur. — *mblề*, — *páo-kư*, riz, maïs grillés qui éclatent et gercent en forme de fleurs. *Ndầu wa* —, toile fleurie. *Ha* — *lồ*, langage imagé, fleuri. — *swá*, rose. — *chao ndí*, balsamine. — *jè*, mousse des pierres. *Txày wa* —, bariolé, brodé en fleur. — *tơứ*, charbon ardent (litt. : fleur de feu). *Njè* —, agaric couleuvré. *Tsầu* —, renouée tinctoriale ; indigotier.

pàng. Bâton.
Lò — ndrê, bâton, canne. *Mwa lô — ndaù*, donner un coup de bâton.

pàng. V. *jẻng-pàng*.

pàng.
Dí — hná, gencives. Cf. *dí*.

pàng.
Lò châu —, lò chao —, le goître.

pảng. Coton, ouate.
Ndâu —, cotonnade. *Xô —*, fil de coton.

pảng. Couverture.
Dây —, *phâo —*, couverture. *Vô —*, mettre une couverture. *— txày*, couverture bariolée. *— pảng*, couverture ouatée.

pảng.
Lô — thông, grande caisse. *Lò — thông ndaù mblể*, grande caisse qui sert à égrener le blé.

pảng-thơư. Marteau, maillet.
— hlàu, marteau en fer. *— ndông*, marteau en bois, maillet.

páo. S'effondrer, s'écrouler, s'ébouler.
Lò trống —, la montagne s'est écroulée. *Tào —*, la montée s'est écroulée, éboulée. *Ndò dể —*, les rives du fleuve se sont éboulées.

páo. Moisi.
— jwá lừ, presque pourri par la moisissure.

pào. [Ch. 包 *pào*]. Balle ; pelote ; ballot.
Lầy —, *lầy mao —*, jeter la balle, la lancer. *Txày —*, *txày mao —*, recevoir la balle. *— fư* [Ch. 包袱 *pào foù*], paquet, ballot. *Kàu — fư*, *dáo — fư*, faire un paquet, empaqueter. *Lò fông —* [Ch. 封包 *fōng pào*], enveloppe.

pào. [Ch. 抱 *pào*]. Embrasser, prendre dans ses bras.
— pwa, embrasser.

pào. [Ch. 保 *pào*].
— plão, protéger ; favoriser ; intercéder pour ; accorder sa protection.

páo.
Hơư —, asthmatique.

pảo. (*Lò*). Bosse.
Syongwa —, bambou à gros nœuds.

páo.
Txáo —, agaçant ; turbulent ; espiègle.

pào.
— nông krẩy, scrotum.

páo. Caillou ; motte de terre.
— jè, pierre, caillou. *Dáo — jè*, rouler une pierre. *Lầy — jè*, lancer une pierre. *— áng*, une motte de terre. *— chwà*, rocher, roche.

pào.
— txháng, os. *Tô krà tsi pủ mwà — txháng xư*, le poulet n'est pas gras, il n'a que des os.

pảo.
Chông —, cohabiter maritalement.

pảo.
Tư —, jeu de hasard : jeu à la tasse.

pào-chè. [Ch. 拋捨 *p'āo-chè*]. Rejeter, abandonner.

páo-kư. Maïs.
Lô —, grain de maïs. *Tê* —, champ de maïs. *Chao* —, semer du maïs. *Nòng* —, maïs de semence. — *twà lơử*, le maïs a germé. *Mbồ hầu pấu* —, chausser le maïs. *Si* —, enlever, arracher les plants qui sont de trop. *Nthwa ndrào* —, désherber un champ de maïs. — *txơử mblễ*, le maïs fleurit. — *sá*, le maïs est mûr. *Dè* —, cueillir, moissonner le maïs. *Mao* —, égrener le maïs. *Nào máo* —, manger du maïs en guise de riz. *Nxhwá* —, barbes du maïs. *Phlàu* —, feuilles qui enveloppent l'épi de maïs. *Tè phlàu* —, enlever les feuilles qui enveloppent l'épi de maïs.

páo-pào. Fossettes des joues.
— *plồ*, même sens.

pào. (*Tò*). [Ch. 豹 *páo*, panthère]. Tigre. || SYN. *chồ*.
Xáo —, petite espèce de tigre, panthère (?).

pào.
— *nhà*, garnir d'argent.

pào. Inviter. || SYN. *jồ*.
— *ná nồ nào máo*, inviter le mandarin à se mettre à table.

pào-lư. (*Tò*). Espèce de merle.

pày.
— *ndơử*, apprendre, réciter sa leçon.

pảy. Couler.
— *nshang*, saigner, perdre du sang. *Kháo njử* — *nsháng*, saigner du nez. — *pầu*, suppurer. — *ồng*, subir une pollution. — *mwa*, yeux qui coulent, yeux malades.

pảy. (*Lò*). Chambre.
I lò —, une chambre.

pảy.
— *máo*, manger (trivial).

pầu.
Hầu —, partie du tronc à fleur de terre. *Hầu* — *ndòng*, même sens. *Mbồ hầu* — *páo-kư*, chausser le maïs.

pầu.
Cháo —, *tráo* —, péter, vesser.

pầu. (*Pî*). Vagin.
Kháo —, même sens.

pầu. (*Pồ*). Epine.
Khầu —, *khầu* —, même sens.

pấu. Pus.

pấu. Changer, échanger. V. *hlồ*.
— *nhà*, changer de l'argent ; changer une piastre, faire de la petite monnaie.

pấu.
— *njử*, *nkhầu* —, nez recourbé, nez aquilin.

pấu. (*Tầu*). Haricot qui sert à faire le fromage dit de haricot.

pấu.
— *nòng*, membre viril.

pầu. Rendre, restituer.
— *ngrî*, payer ses dettes. — *jó*, rendre un travail pour un autre ; payer la main-d'œuvre par la main-d'œuvre.

pầu. Savoir, connaître.
Tsi —, je ne sais pas. *Wa chàng kào* — ? comment le savez-vous ? — *khảo tư ! tsi* — *e !* vous le savez ! oh non ! — *hồ si*, je connais très bien ; je sais tout. — *krang hầu*, connaître le commencement et la fin : connaître parfaitement. — *thòng*,

savoir et comprendre ; saisir. — *tang chày*, qui sait vivre, qui connaît la politesse. *Tsi — tang, tsi — chày*, rustre ; mal élevé ; impoli. *Ha sơử dơư —*, parler de façon que tout le monde entende.

pàu.
— khào mwa, qui pénètre dans les yeux, par exemple la poussière.

pàu.
— nhà, — mbang, bracelet. *Chao — mbang*, porter des bracelets.

pàu.
Fử txử dơử —, barbe toute blanche.

pàu.
Dáo —, dénudé. || SYN. *dáo chwà*. *Lò trổng dáo —*, la montagne est dénudée.

peng.
Mwà — xử wa, pouvoir faire. *Tsi mwà — xử wa*, qui ne peut pas faire.

peng-lang. [Ch. 檳 榔 *pīn-lâng*]. Aréquier, mélastome.
Njwa —, chiquer du bétel. *Txí —*, aréquier.

péng.
Mò —, accuser ; intenter un procès. *Kổ mò — kào*, je vais vous citer devant les juges. *Pẽ-xèng — nả nổ*, les habitants ont porté plainte contre leur mandarin. *Pwà —*, preuve ; témoignage.

péng-ji. [Ch. 便 易 *pién-yí*]. Bon marché, pas cher.
Ao lò txà —, pê lò ki, deux piastres, c'est bon marché, mais trois piastres, c'est trop cher. — *hửng*, très bon marché, à vil prix.

pèng.
— xể [Ch. 色 *chè*], perdre sa couleur ; déteindre.

pẻng.
— si, — lang, qui a la démarche lourde ; idiot, imbécile ; gauche.

pê. Trois.
Kảu —, treize. *— châu*, trente. — *châu —*, trente trois. *— pwa*, trois cents. *— pwa —*, trois cent trente. *Ao — hnổ*, deux ou trois jours. — *lò hli*, trois mois. — *syong*, trois ans. — *jà*, trois fois. *Kổ mwà — hào*, je l'ai acheté trente cents.

pê-chơư. (*pò-chơư*). Combien ?
— lò txà ? combien de piastres ? *Kổ mwà — ?* combien l'avez-vous vendu ? *Tsi mwà —*, il n'y a pas tant que çà, il n'y a pas énormément. — *hnổ ?* combien de jours ? *Kào mwà — syong ?* quel âge avez-vous ?

pê-mi. Espèce de pâté fait avec du riz gluant non encore mûr.

pế. [Ch. 拜 *pài*]. Faire le grand salut en se prosternant par terre.
— nả nổ, saluer le mandarin.

pè. Nous.
— hmổng, nous autres, Miao-tseu. *Leng tư nèng khảy ? Jào — nèng e !* à qui ce cheval là ? mais c'est notre cheval !

pẽ-xèng. [Ch. 百 姓 *pài-sīng*]. Peuple, habitants d'une région, par opposition aux autorités, aux fonctionnaires.
Nả nổ mò sày —, le mandarin est allé visiter ses administrés. — *tsi hổ xeng sáo-fả txông-kảng*, les habitants ne sont pas satisfaits de leur maire, de leur chef

de canton. *Wa* —, qui n'a aucune charge, qui ne fait pas partie de l'administration.

pề [Ch. 北 *péi*].
— *fang* [Ch. 方 北 *péi-fāng*], le Nord. — *chiềng tsiềng* [Ch. 北 京 城 *pèi-kīng tch'èng*], capitale, résidence royale ; ville.

pề. Contagieux.

pề. [Ch. 白 *pài*]. Blanc.
— *thàng* [Ch. 白 糖 *pài-t'àng*], bonbons, sucreries. — *tsỏ*, zinc.

pề. Mentir ; tromper. || SYN. *dảng*.
— *txí*, *tráo* —, mentir ; tromper. *Kào — txí e !* vous dites des bêtises, vous ne parlez pas sérieusement. — *txí hứng*, blagueur ; menteur. — *txí e !* ce n'est pas vrai !

pề. Au-dessus ; en amont.
— *tê*, dans les rizières sèches. *I tô mô —, i tô mô ndrảng*, l'un va en amont et l'autre va en aval. — *tê*, *nhào — tê*, par terre ; à terre. — *ndổ*, *njề — ndổ*, au ciel, dans les airs ; monter au ciel. *Tô nổng jang — ndổ*, les oiseaux volent dans les airs. — *ỏ*, là-bas, en amont. *Pwá — ỏ*, loin là-bas, en amont. *Dha — swà*, — *ndổ*, rebondir en l'air. *Tsi* —, en dessus. *Tào* —, en dessous. *Nhào sàu nthàng pổng — tê*, tomber de l'étage par terre.

pề.
— *tứ*, buffle entier.

pề.
— *txháng*, épingle à cheveux, en os.

pề.
Thảng —, raconter des histoires ; être l'hôte de quelqu'un, demeurer quelque temps chez un ami.

pề.
— *plào*, aubier.

pi-mề. [Ch. 筆 墨 *pí-méi*]. Porte-plume ; crayon ; pinceau. V. *chứ-mể*.
— *sau ndớư*, pinceau à écrire.

pi-pồng.
Txáo páo —, turbulent ; sautillant. *Mề nhwá txáo páo hứng, sèng hnổ — —*, les enfants sont très agaçants, ils sautillent toute la journée.

pì. (*pẩu*). Vagin.
Kháo —, même sens.

pla. Coquillage.

plá. (*plwá*). Repas.
Nào i —, prendre un repas. *I hnổ nào pê* —, prendre trois repas par jour.

plá. (*plwà*). Bosselé ; concave.

plà.
Hầu —, front. *Txổng hầu* —, rides du front. *Ndàu tào hầu* —, percer, perforer le front.

plà.
Wa plẩu —, agir en étourdi, gâcher.

plang. (*Tô*). Oiseau nocturne : espèce de hibou.

plang-tồng. (*Lỏ*). Douille de cartouche.

plang.
— *tsầu*, balayures, ordures.

plàng. (*Lỏ*). Ventre.
Nả —, estomac. *Mề* —, bas ventre. *Tshay* —, avoir faim ; bon appétit. — *lấu*, — *ngri*, avoir grand faim. *Mào* —, avoir mal au ventre. *Zrơư* —, frotter, masser le ventre. *Tháo*

—, avoir la diarrhée. *Tswà thâo* —, purge, purgatif. *Mào — chang*, avoir des vers intestinaux. *Tào* —, percer le ventre. *Tơứ* —, crever le ventre : manger (trivial.) — *mbầu*, gargouillement du ventre. *Tsî mwà — plơứ*, ignorant ; sans connaissance, et aussi sans pitié. — *plơứ tố dwa hồ si*, très savant (litt. : ventre et cœur très profonds).

plàng-hlàu. Mollet.
— *ndrò ndrò*, contraction douloureuse des nerfs et des muscles du mollet, crampe.

plao.
Mò —, vagabonder.

plào-mào. (*pláo-mào*, *plào-máo*, *plảo-máo*). Courir de droite et de gauche ; agaçant ; turbulent ; étourdi ; espiègle ; imbécile.
Mò —, vagabonder. *Wa* —, agir en étourdi.

pláo.
Pảo —, protéger ; intercéder pour.

pláo-hàu. Espèce de menthe.

plào.
Pể —, aubier.

plàu. Quatre.
Kầu —, quatorze. — *chàu*, quarante. — *chàu* —, quarante quatre. — *pwa* —, cent quarante. *Nư mwà neng ngầu — syong*, il a vingt quatre ans. — *hnổ i jà*, une fois tous les quatre jours.

plâu. (*Txíf*. Mûre (fruit des ronces) ; fraise.

plàu. (*plwa*). Vide.
— *hồ txwá*, boîte d'allumettes vide. *Krẩy* —, coquille d'œuf. *Nòng krẩy* —, scrotum. — *tẩu*, cosse de haricot vide.

plàu. Cheveu, poil ; plume.
— *hầu*, cheveux. — *hầu hlè*, les cheveux tombent. — *hầu dơứ pầu*, cheveux blancs. — *dề*, poil de chien. — *nèng kồ tư*, crin de la queue du cheval. — *krà*, plume de poule. — *nổng*, plume d'oiseau. — *mbwa*, soie de porc. *Txày — hầu*, se raser la tête. — *mwa*, cils. — *tơư*, robe de cheval. *Ji — hầu*, enrouler les cheveux autour de la tête. *Ha* —, juger une affaire ; conduire un procès.

plàu.
Wa txổ —, gâter, abîmer. *Wa pwà* —, impoli. *Wa — ndổ*, intenter un procès. *Ndàu* —, offenser. *Wa — plà*, agir en étourdi.

plàu-tsẩu. (*plwa-tsầu*). Poussière.

plèng. Badigeonner, crépir.
— *tswà*, badigeonner avec un médicament liquide (à la teinture d'iode, par exemple). — *jề si*, passer au lait de chaux, crépir à la chaux.

plềng. (*pềng*). Gauche, maladroit.
— *si*, qui a la démarche lourde, maladroit.

plê. Gercer ; crevasser ; fendiller ; piquer.
Tơứ —, peau gercée. *Ảng lwà tô* —, terre crevassée. *Tô mồ* —, l'abeille pique. *Tô* —, point central d'un abcès, d'un furoncle.

pli. Sorcelleries pour les défunts.
Wa —, faire des sorcelleries pour les défunts.

plì. (*Tò*). Renard, civette, martre.
Tò — tồ krà, le renard prend les poules.

plóng. (*pléng*). Badigeonner, crépir.
— *jề si*, passer au lait de chaux, crépir, badigeonner à la chaux.

plò. (*Lò*). Joue ; face.
Phang —, joue. *Pảo* —, fossettes des joues. *Tsi mwà* —, perdre la face. *Khwá* —, avoir honte. *Khá* —, là, devant vous, sous vos yeux même.

plò. Perdre ; disparaître ; mourir.
— *lơứ*, c'est perdu ; il est perdu ; il est mort. *Twà — lơứ*, il est mort.

plòng. Bousculer, toucher ; agiter.

plòng. Col d'un vêtement. ‖ SYN. *dang*.
— *tsáo*, col d'habit.

plơứ. (*Lò*). Cœur.
Tsi mwà plàng —, sans connaissance ; sans pitié ; sans reconnaissance ; ignorant (litt. : sans cœur). *Plâng tồ dwa hồ si*, très savant (litt. : le ventre et le cœur très profonds).

plơứ. (*Lò*). Trous que l'on voit dans un arbre qu'on coupe, dans les rotins, dans les baleines de parapluie.

plơứ.
— *xau*, coton, ouate.

plơứ.
Txhày —, se détendre comme un ressort. *Trâng* —, soubresaut ; frayeur subite ; sursaut.

plơứ.
— *leng lèng tri tsáo*, border ; coudre les bordures d'un vêtement.

plơứ.
Tơứ —, présent ; devant soi ; devant les yeux.

plơứ.
Thông —, fini ; terminé ; achevé. *Ha thông* —, dire toute sa pensée. *Wa thông* —, terminer son travail complètement.

plơứ. (*plwà, pwà*).
Wa —, abîmer, gâter.

plơứ-krang. Plaisanter, blaguer. ‖ SYN. *pề txi*.

plứ. Egrener. ‖ SYN. *mao*.
— *pảo-kư*, égrener du maïs.

plwà. Pauvre.
— *hứng*, très pauvre. *I tồ mblwà nồ, i tồ* —, un riche et un pauvre. *Nư — — tsi mwà nhà*, il est pauvre, il n'a pas le sou.

plwà. (*plà*). Repas.
Nào i —, prendre un repas. *Kồ tsi táu nào i — kào chề*, je n'ai pas encore pris un seul repas chez vous. *I — i* —, à chaque repas ; tous les repas. *I hnồ pề* —, trois repas par jour.

plwà. (*plà*). Bosselé ; concave ; abîmé ; perdu.
Wa —, abîmer. *Lồ xư piêng — lơứ*, la cuvette est toute bosselée, elle est perdue. *Ngrảy chứ — lơứ*, la viande sent déjà, elle est perdue, elle est gâtée.

plwà. (*plà*).
— *hồ txwả*, boîte d'allumettes vide.

plwà-chế. (*Tò*). Serpent ratier.

plwả-tsấu. (*plwa-tsàu, plà-tsàu, plàu-tsàu*). Poussière.

pò. (*pàu*).
Khầu —, épine. Cf. *khầu pàu*. *Khầu — tsyáo kò tơư*, une épine a piqué le pied. *Syong* —, *syong — pwa*, bambou épineux.

pò.
Khong —, courbaturé ; courbé, plié en deux, un vieillard, par exemple.

pò.
— *pang*, retenir son haleine, son souffle ; ne pas respirer.

pò.
— *mwa, ndàu tsư — mwa*, bander les yeux ; colin-maillard.

pò.
Sò —, regarder pour savoir.

pò-à. (*Txí*). Espèce de ronce à mûres amères.

pô-chơư. Combien ? Cf. *pè-chơu*.

pò-dang. (*Txí*). Morelle épineuse.

pò-dế. (*pò-jề*). (*Txí*). [Ch. 菩 提 *p'oû-tí*]. Variété de ficus.

pò-lò. (*Txí*). [Ch. 波 羅 *pō-lô*]. Ananas.
Txí — ndông, jaquier.

pò-si-lò. Je le sais bien ; mais oui ; c'est cela ; comme je vous dis.

pố. (*pú*). Plein, rempli.
Lang-fư —, bouteille pleine. *Lò kơư — lơư*, la hotte est pleine. —, gras. — — *trào trào*, très gras.

pò. (*pù*). Donner, faire cadeau.
Kào — tràu kò ? vous me le donnez ? — *dè nào*, donner à manger aux chiens. — *khầu mbwa*, donner la nourriture aux cochons. — *nhà tràu mè nhwa*, donner de l'argent aux enfants.

pò. (*Lò*). Soufflet. || SYN. *fông xàng*.

pò. (*Tò*). Femme ; épouse ; femelle.
Kào tò —, votre femme. *Kò tò* —, ma femme. *Mwà — lơư*, qui est marié. *Mwa* —, *jwá* —, se marier, prendre femme. *Pwá leng tò* —, toutes les femmes. *Tri tsáo tò* —, effets de femme. — *tày*, grand mère maternelle. — *dang*, — *nhàng*, belle-sœur. — *njwa*, veuve. *Kàng tò* —, *chông tò* —, *pwa tò* —, violer une femme. — *kứ jỏ*, — *khri*, servante, domestique, bonne. — *lâu*, vieille femme. *Nả* —, femme âgée ; titre honorifique. *Tò — krà*, poule. *Tò — ò*, cane. *Tò — nông*, oiseau femelle.

pò. Voir ; clarté.
Tsi — dang tsi, je ne vois rien. *Tsi — tứ tư, leng tư*, je ne vois personne. — *hò si lơư*, j'ai vu complètement, clairement, entièrement. *Tsi taû — i jà, tsi taû — dwa*, je n'ai encore jamais vu. *Nhi na* —, maintenant je vois. *Nư mô pwá nzò lơư, tsi — lố*, il est parti depuis longtemps et je ne le vois pas revenir. — *kè*, clair ; clarté du jour. — *kè lơư*, il fait jour déjà. — *kè nhảo nhảo lơư*, il fait grand jour déjà. *Khảo mwa tsi — kè*, mes yeux ne voient pas clair. *Tsi taû — kè*, il ne fait pas encore jour. *Lò tèng tsi — kè*, la lampe n'éclaire pas. — *kè kà hli*, clair de lune.

pòng.
Txí hwa —, merisier, cerisier.

pống.
— *khảo mwa*, entrer dans les yeux, par exemple la poussière, la fumée. V. *nshò*.

pòng. Tomber. ‖ SYN. *krầu*.
— *là tê*, — *pể tê*, tomber par terre. *Sàu nthàng* — *pể tê*, tomber de l'étage. — *nèng*, tomber de cheval. — *ndòng*, tomber d'un arbre. *Lò hnố* —, coucher du soleil. *Kà hlí* —, coucher de la lune. — *nang*, il pleut, il tombe de la pluie. — *dế*, — *dế twà*, tomber à l'eau ; se noyer.

pồng. Contenu des deux mains réunies.
I — *mblế*, une poignée de grain.

pồng.
— *kông*, casser quelqu'un de son grade. — *nhà*, infliger une amende.

pồng.
Lô — *chè*, arriver à la maison. *Ndào twà* —, arriver à l'étape. — *nji*, rencontrer. *Tsí* — *leng tư*, ne rencontrer personne.

pồng.
— *pèng*, perdre son capital, ne pas rentrer dans son fonds.

pơư.
Dha phang —, rebondir ; faire ricochet.

pơứ. Tas, monceau.
— *jè*, tas de pierres. *Lô* — *ndrào*, tas d'herbe, tas de foin. *Lô* — *mblế*, espèce de natte grossière roulée en cercle pour mettre le blé.

pơử. Seuil.
Lô — *trống*, le seuil de la porte.

pú. (*pô*). Plein ; gras.
Làng-fư —, bouteille pleine. — *tơư lố*, déborder. — — *trào trào*, très gras.

pù. (*pồ*). Donner ; faire cadeau.
— *trầu kò*, donnez-moi.

pư.
Xố —, épaule.

pừ. Dormir ; couché ; se coucher.
Mò —, aller se coucher. — *lơừ*, il est déjà couché ; il dort. *Txàng* —, *chàng* —, lit, lit de camp. — *chầu jò*, endormi. — *syang*, couché allongé. — *ngầu*, couché recroquevillé, ramassé sur soi-même. — *wa tả*, — *nzèng là*, couché sur le dos. — *khứ trư*, couché sur le ventre. — *wa njêng*, *wa njay*, couché sur le côté. — *li hứng*, dormir longtemps. — *trwa sì*, dormir son compte. — *wa krang*, ronfler. *Kào chầu jò kào mò* —, si vous avez sommeil, allez vous coucher. — *zrào*, coucher chez des voisins, des amis.

pứ. Chasser. ‖ SYN. *lơừ*, *nda*.
— *chồ*, chasser le tigre. — *pli*, chasser le renard. — *dang*, chasser, éloigner les mauvais esprits.

pử.
— *nhố dang*, taureau. Cf. *phơử nhố*.

pử. Moisi ; moisissure. ‖ SYN. *pào*.

pử.
Wa — *thơử*, commerçant en gros.

pử.
Zrầu lô —, *zrầu* — *njwa*, — *là*, — *txào*, rave ; navet ; carotte.

pwa. Cent.
I — i lô, cent un. *I — i*, cent dix. *I — tsi*, cent cinquante. *Ao — ki*, deux cents kilos. *Pê — leng*, trois cents hommes. *I — ndaú*, plus de cent. *I — tơử syong*, plus de cent ans.

pwa. Tout; tous.
— leng, tout le monde. *— hmông*, tous les Miao-tseu. *— lô*, toutes les choses, tous les objets. *— ji*, les Thổ, les Tày. *— Chạo-tsi*, les Annamites. *— chò*, les Mán.

pwa. [Ch. 八 *pá*]. Huit (dans quelques expressions empruntées au chinois). *— jề*, [Ch. 八 月 *pá yuě*], huitième mois.

pwa. Porter dans ses bras, prendre dans ses bras, embrasser.
— mè nhwa, porter un enfant dans les bras. *— tơử*, porter un fagot dans les bras. *— ndông*, embrasser un arbre. *— mè nxhay*, coucher avec une fille. *— tê*, se croiser les bras. *— khảo chô*, porter sous l'aisselle. *— krẩy*, couver des œufs. *Krẩy — tơử*, œufs couvés. *Tô krà — krẩy*, poule couveuse.

pwa.
Hnả —, molaire.

pwa.
Njwả txổng —, espèce de pâté indigène entouré de feuilles.

pwa. V. *twà-pwa*.

pwa. Nom de la tribu des Miao-tseu noirs. ‖ SYN. *dổ*.
Hmông —, les Miao-tseu noirs.

pwa. Terme entrant dans le nom de quelques plantes.
Txí lư —, variété de ficus. *Syong pô —*, variété de bambou nain épineux.

pwa-vêng. Poli; accommodant; affable.

pwá. Terme désignant l'éloignement, la distance.
— nzô, il y a longtemps, depuis longtemps. *— nang ki*, dans quelques jours; dans trois jours. *Cha hnổ —*, dans plusieurs jours. *— pể ô*, là-bas, loin, en amont. *— ndrảng ô*, là-bas, loin, en aval. *— ti ô*, là-bas, au loin, à cet endroit qui est là-bas.

pwá. Fendre; ouvrir.
— tơử, fendre du bois. *— plàng*, ouvrir le ventre. *— dày lề*, ouvrir, étendre une natte. *— njàu*, fendre des bambous pour faire des liens. *Lô syong*, morceau de bois en forme de croix pour fendre les bambous. *Mwá mblông — lô kơử*, étendre des feuilles dans l'intérieur d'une hotte, garnir une hotte de feuilles.

pwả.
— tay, aine. *Njê —*, cuisse.

pwả.
— phêng, *— fêng*, preuve; témoignage.

pwá.
Phàu — phiểng, *phàu nò*, garder un objet en souvenir.

pwà. (*plwà*, *plơử*). Abîmé.
— vwà, abîmé; gâté. *Wa —*, *wa — xử*, *— txổ*, *— ndổ*, *— plẩu*, abîmer; gâter. *Wa — kè*, violer les coutumes, les usages, la politesse; transgresser la loi. —

nhwa, avorter ; fausse couche. *Mào kồ* —, riz brûlé qui s'attache aux parois de la marmite.

pwà. (*Tô*). Enfant adoptif.

pwà. (*Tô*). Chat-tigre.

pwà. (*Tô*). Chauve-souris.

pwà
Chàng, njàng — *chè*, cloison de la maison. *Txhày tra chàng* —, ficher un couteau dans la cloison.

pwà.
— *syong*, — *nà*, une année entière ; toute une année.

pwà-nhò. (*Tô nông*). Oiseau nocturne, duc.

pwà-txư. (*Lô*). Cicatrice.

pwả.
Txồ —, turban. *Ndông* —, mettre un turban, porter un turban. *Mwa kông nja* —, fixer le turban avec des épingles.

pwả.
Lô ji —, engin de pêche, espèce de nasse.

pwả-chế. (*Tô*). Pièce de charpente qui soutient les chevrons.

pwè. (*pè*). Mentir.
Ha —, *ha* — *txí*, mentir, faire un mensonge.

PH

pha. Oplismenus crus pavonis.

pha.
I — như-txứ, une rangée de boutons.

pha-ha. (*Tô kang*). Crabe ; écrevisse.

phà. Cible ; signaux à l'entrée des maisons prohibées.
Twa —, tirer à la cible.

phà. Pâté (familier).
Wa —, faire des pâtés.

phà. Finale explétive.
Zròng tha —, encore meilleur.

phà.
Dày —, médaille.

phà.
Ndàu —, caresser ; cajoler.

phay.
— njè, ouvrir, nettoyer, préparer, vider un poisson.

phang.
— plổ, joue.

phang.
— sà, — xhàng, mur en pisé. La plupart des maisons miao-tseu sont en pisé.

phàng.
— syong, lanière qui passe sous le poitrail des chevaux et qui sert à retenir le bât dans les montées.

phàng.
— phéng, gras ; bouffi.

phàng. [Ch. 盤 *p'àn*]. Assiette, plateau.
Lô — nào mão, plateau sur lequel on sert un repas. *Tswà —*, petit plateau pour servir le thé. *Lô téng —*, plateaux d'une balance. *Nzwá ndl nzwá —*, laver les tasses et les assiettes, laver la vaisselle. *Wa — tơứ*, casser une assiette.

phàng.
Nào — shang ndaú, faire de grandes dépenses.

phàng.
Lông —, boussole.

phào. (*fào*). Numérale.
— pảng, la couverture. *— ti*, aile. *Ao — ti*, les deux ailes.

phào. Chou.
Zràu —, chou.

phảo. [Ch. 礮 *p'áo*].
Tràng —, fusil. *Twa —*, tirer un coup de fusil. *— ndơứ*, pétards. *Hlơứ — ndơứ*, faire partir les pétards. *Lô ndráo —*, canon du fusil. *Tô thông tsyảo —*, baguette du fusil. *Lô txang khỏ —*, crosse du fusil. *Tơư —*, viser, mettre en joue. *Tràng — xẻ*, fusil rouillé. *— lử syang*, fusil à répétition ; revolver. *— kwá ndơứ*, petit tube ordinairement en bambou, à l'aide duquel on lance des boulettes de papier ou de chanvre roulé ; sarbacane.

phàu.
— *nò*, garder un objet en souvenir, comme souvenir. || SYN. *pwá phiềng*.

phéng. Gras ; bouffi. Nom propre très commun parmi les filles.
Tò mè —, la nommée Phéng.

phèng. Comparer ; en comparaison de.
Kào — kò sà, vous êtes plus grand que moi (litt. : grand en comparaison de moi).

phèng. (*fòng*). [Ch. 本 *pèn*].
I — ndơứ, un livre, un volume.

phèng. [Ch. 本 *pèn*].
Pồng —, perdre un capital ; ne pas rentrer dans son fonds.

phèng-sháng. (*Tò*). Rabot.

phế. Brûler ; allumer, mettre le feu. || SYN. *hlơứ*.
— *lè*, incendier la brousse pour préparer des rizières sèches ; écobuer. — *theng*, allumer le charbon, les tisons. — *theng ndào nhà hli*, allumer des charbons pour monter dans la lune d'argent (éclairs dits de chaleur, éclairs lointains). — *syang*, brûler des bâtonnets d'encens.

phế. (*Lồ*). Subir une pollution.

phèng. [Ch. 憑 *p'ìng*]. S'appuyer contre ; s'adosser à ; appuyer ; qui penche ; qui tombe.
Cháo —, poser un objet en l'appuyant contre quelque chose ; appuyer un objet.

phềng. [Ch. 盆 *p'ên*].
Xư —, bassin ; cuvette. *Mwa xư — ha dể*, prendre la cuvette pour puiser de l'eau.

phềng.
Xí —, à sa guise ; à son gré ; à sa volonté.

phi. [Ch. 皮 *p'î*]. Peau, écorce.
Ndơứ lòng —, parchemin, papier imitation peau. *Kè* — [Ch. 桂 皮 *kouei p'î*], cannelle.

phi.
Mò — hứng, aller lentement ; paresseux à la marche.

phi.
Vư chả —, ronce.

phi.
Txáo páo — pồng, turbulent ; qui danse, qui sautille, par exemple, les enfants.

phiềng.
Pàu pwá —, garder un objet en souvenir.

phlang. Numérale des côtes, des montées.
I — tào, une côte, une montée.

phlế. Sortir d'un trou, d'une gaine. || SYN. *tơứ*.
— *lè*, *tơứ* —, même sens. *Mwà mblồng tsi mwà chể txí tsi — lè*, arbre qui a des feuilles sans branches et dont les fruits sortent comme d'une gaine (bananier). *Txí chơư — lè*, le fruit du bananier sort de son involucre, du spathe qui l'enveloppe.

phố. S'accoupler (animaux).

phồng.
Njò —, cadenas.

phơư. Aller ; marcher. || SYN. *mò*.

phơư.
— *nhò*, Taureau. || SYN. *pử*.

phwa. Radeau.

Xeng —, faire avancer un radeau à l'aide d'une perche, d'une gaffe.

phwa. (*pha*). Cible ; signaux à l'entrée des maisons prohibées, contaminées. A chaque naissance, à chaque décès, à chaque maladie et à chaque conseil du sorcier, les Miao-tseu mettent un signal devant leur maison, ce qui signifie : défense d'entrer.

S

sa. Ajuster

— *trì*, — *tà*, ajuster le pantalon, la jupe, les fixer à la ceinture. — *si*, ajuster, fixer, resserrer la ceinture. *Lò — tra*, virole de couteau, de coupe-coupe.

sa.

Txí —, espèce de poire sauvage.

sá. Cuit, mûr.

Máo — lơư, le riz est cuit. *Ngrây — ngrây nhông*, viande cuite, viande crue. *Tsi taú* —, ce n'est pas encore cuit. — *nháo nháo lơư*, c'est tout à fait cuit ; cuit à point. *Mwà mè nhwa — lơư*, arrivée à terme, à l'époque de l'accouchement (enfant mûr.) *Txí dwà* —, pêches mûres. *Txí chơư* —, bananes mûres. *Txí — mwa mwa*, fruits mûrs et mous, fruits très mûrs. *I lò hli tha txi khơư lè* —, les prunes ne seront pas mûres avant un mois.

sá. Interjection usitée pour chasser les bêtes.

sá. Esprit vital, âme.

sả.

Dễ mwà —, eaux rapides, fort courant.

sả.

Mò — tè si, balancer les bras en marchant.

sa.

— *tẻ*, rides, plis de la main.

sà. (*Lò*). Foie. Pour les Miao-tseu, le foie est le siège de la bonté, comme le ventre est le siège de l'intelligence.

Lò hàu —, creux de l'estomac. *Zrông* —, prodigue ; bon cœur ; compatissant. — *héng*, mauvais cœur ; méchant. *Chao* —, sans inquiétude ; en paix ; tranquille. *Chố* —, *txố* —, fatigué. *Tố* —, *khừ* —, *tsi mwà* —, triste, sans désir, sans goût. *Khwá* —, rêveur, mélancolique ; fatigué. — *tsi ndè*, égoïste ; mauvais cœur. *Dè nào kào lô* — ! sans cœur (litt. : le chien vous a mangé le foie ! formule d'imprécation.) *Kào lô — nhào hàu khảo krwá !* votre foie est au bas du dos ! (formule d'imprécation). *Nư tsi zrồng — i nji*, cet homme est sans cœur.

sà. Haut, élevé.

Ndông —, arbre élevé, haut. *Kào — dwa kồ*, vous êtes plus grand que moi. *Ao lò — i xư*, — *i jang, si* —, ils sont tous les deux de la même taille. *Tò ndông jang pẻ ndồ — —*, l'oiseau vole très haut dans les airs. *Lô chè — lô chè krì*, maison élevée, maison basse. *Lô trông* —, une haute montagne.

sà.

Xò —, *phang* —, mur en pisé, en terre battue.

sà-nhò. (*Njè*). Clavaire en grappes (comestible).

say. (*Tô*). Chèvre sauvage, antilope.

sáy. Vite, promptement.
Mò —, marcher, aller vite. *Wa* — —, faites vite, dépêchez-vous. *Ha* — —, parler vite. *Tsi mò* — *tsi txổ*, si on ne va pas vite on n'arrivera pas. — — *!* vite ! vite ! allons, vivement ! — *i nji*, un peu vite. — *i nji tha*, un peu plus vite encore.

sày. Regarder, voir.
Kào dang tsi ? qu'est-ce que vous regardez ? *Kồ mò* —, je vais voir. — *nhổ*, garder, paître les buffles. — *chề*, garder la maison. *Kồ twà kào*, je suis venu vous voir. *Kào* — *kào pổ*, regardez et vous verrez ; si vous aviez regardé vous auriez vu. *Nư tsi mwà khảo mwa* —, il n'a pas d'yeux pour voir.

sạy.
— *dang hmáo*, — *dang mwa*, un souvenir (objet).

sang. Goûter ; déguster. || SYN. *sl*.
— *mè nji sày krang tsi krang*, goûter un peu pour voir si c'est bon ou non. — *chơử*, déguster du vin.

sang. Côté ; bout.
Ao —, les deux côtés, les deux bouts. — *na*, ce côté-ci. — *tl*, ce ce côté-là. *Ao* — *lò txà*, les deux côtés d'une piastre, pile et face. *Ao* — *hlwa*, les deux bouts d'une corde. — *làu*, côté gauche. — *xi*, côté droit. *Ao* — *kè*, les deux côtés de la route. *Ao* — *chề*, les deux côtés de la maison. *Tsèng* —, pair. *Tsi tsèng* —, impair.

sang. Mine.
— *kổ*, mine d'or. — *nhà*, mine d'argent. — *txwa*, mine de plomb. — *páo jê*, carrière de pierres.

sang. (*Tô*). Voleur ; dérober. || SYN. *nha*.
Wa tô —, *wa* — *wa nha*, voler, faire le métier de voleur. *Tứ tư wa tô* — *kồ nhà ?* qui m'a volé mon argent ? *Tô* — *tsi dwa khảo tư lơử ?* où a passé le voleur ?

sang.
Kwa tô —, belle-de-nuit (mirabilis jalapa).

sang.
Tô nông lào —, nom d'oiseau.

sang. V. *zrwa-sang*.

sang-mao. [Ch. 長 毛 *tch'àng-mâo*]. Longs poils.
Tô dê — *mao*, espèce de chiens à longs poils.

sáng. Retirer.
— *khrầu nò*, sortir la ligne de l'eau en pêchant.

sáng.
— *ndổ*, beau temps ; il y a du soleil. — *ndổ kổ*, temps chaud ; il fait chaud. *Na hmao lổ nang, hnổ na* — *ndổ*, hier il a plu, mais aujourd'hui il fait beau. *Táng sò dwa* — *ndổ kổ*, cet après-midi il fera chaud. *Tô* — *chổ*, rayon lumineux.

sàng. [Ch. 傷 *chàng*]. Blessure.
Mào — *lì*, lésion interne.

sàng.
— *chièng*, fil de soie.

sảng. Châtrer.
Tô — *nhổ*, buffle châtré. *Tô* — *nèng*, cheval châtré. *Tô* — *tsi*, bouc châtré.

sảng.
— *chổ*, mettre du riz dans un mortier pour être pilé; garnir le mortier.

sảng.
I — chư lèng, rangée de grelots que l'on attache au cou des chevaux.

sảng.
— *sè*, verser l'impôt ; payer tribut.

sảng.
Wa hảo —, faire le commerce de gros.

sáo. [Tày *chão*, seigneur].
— *fả* [Tày *chào-fa*], maire. — *fáo*, adjoint au maire. *Wa — fả*, être maire. — *fả lầu*, ancien maire. — *fả wa chang hầu*, maire actuel, en fonction.

sảo. [Ch. 掃 *sào*]. Nettoyer ; essuyer.
— *tô trống*, essuyer la table. — *tảng*, — *hồ*, bien nettoyer, bien essuyer.

sáo-fả. V. *sáo*.

sảo-tsảo. Annam ; pays des Annamites.

sảo-thè ! [Ann. *sao-thè*]. Est-ceque je le sais ! comment le saurais-je ! d'où le saurais-je !

sảo. V. *sô*.

sảo.
— *njừ*, nez retroussé.

sau. Ecrire.
— *ndơừ*, écrire ; faire une page d'écriture ; écrire un papier, une lettre. *Tsi pầu — ndơừ*, je ne sais pas écrire. — *tsi mèng*, écriture mal formée ; mal écrire. — *txổ*, — *jwả*, se tromper en écrivant, écrire ce qu'il ne fallait pas. *Pi mề — ndơừ, chừ mề — ndơừ*, porte-plumes, crayon, pinceau à écrire.

sầy.
— *ngrầy*, morceau, tranche de viande.

sâu. Sur, au-dessus, dessus. ‖ CONTR. *chê*, sous.
— *nthàng*, à l'étage. — *lô trống*, sur la montagne. — *tô tròng*, sur la table ; sous la table. — *ndòng*, sur l'arbre. — *jang*, *ndrwa jêng*, sur terre, sous terre. — *ndô nda tê*, au ciel et sur la terre. *Kừ tầu hầu*, porter sur la tête.

sâu. Ramasser, recueillir.
— *mblê*, ramasser le riz. — *páo-kư*, ramasser le maïs. — *sè*, ramasser les impôts.

sâu.
— *mbwa*, porc châtré.

sầu.
Di —, enlever, arracher une épine. *Mwả — hầu*, il y a une épine (dans la chair.)

sấu. (*txầu*). (*Tô*). Veine.
Txổ —, veine. *Hláy —*, couper une veine. *Dha —*, — *dha*, battements du pouls, pulsations des veines. *Kwa tswả —*, variété de ficus, dont le latex est employé contre les coupures des veines, pour arrêter le sang.

sầu. Pauvre.
— *hừng*, très miséreux ; pauvreté extrême.

se.
Lao — thèng, — nom d'arbre.

séng. Chanter.
Tô krà —, la poule chante (après avoir pondu). *Ngầu —*, grande fille, jeune fille nubile.

sêng. Sac, poche. ‖ SYN. *hnáng*.

sèng.
Jò —, apprivoiser, domestiquer.

sěng. Encore, de reste.

sěng.
— *thể*, commode ; bonne occasion.

sěng.
— *khơử*, — *khơử hửng*, bon à manger, succulent.

sěng-thò. (*Krảo*). Nom d'un petit tubercule rond.

sê-jô! Allons ! courage ! donnons toutes nos forces, donnons un dernier coup de collier. ‖ SYN. *jòng-jò!*

sế. [Ch. 稅 *chouéi*]. Impôts, tribut. *Nhà* —, impôts. *Sàu* —, ramasser, recueillir les impôts. *Chao* —, remettre les impôts aux autorités. *Sảng* —, *thể* —, *njè* —, payer l'impôt, payer tribut. — *hnhảng*, les impôts sont lourds. — *si*, les impôts sont légers.

sế. Tablier. Le tablier des femmes miao-tseu a ceci de particulier, qu'il tombe jusqu'à terre, tandis que la jupe ne descend qu'aux genoux.
Dày —, tablier. *Hlwa* —, cordons du tablier.

sề. (*Tò nang*). Boa, python.

sễ. A crédit.
Mwà —, — *cha*, acheter à crédit. *Mwa* —, vendre à crédit.

sễ. Tomber ; retomber ; flasque.
— *mi*, seins flasques qui retombent.

sề.
Chử —, odeur de certaines parties du corps ; puanteur en général.

si. Terme de réciprocité, de mutualité.
Ao tô — *lwa*, les deux sont égaux. *Ao tô* — *xư*, les deux sont semblables. *Wa i* —, *i* — *wa*, imiter ; travail d'imitation. — *syơư*, mélangé ensemble. *Mblễ* — *syơư páo-kư*, du riz mélangé avec du maïs. — *tư*, parier, gager.

si. Faire ; travailler. ‖ SYN. *wa*.
Pẩu —, *txơử* —, savoir faire, savoir travailler. *Tsi mwà peng xử* —, incapable, qui ne sait pas se débrouiller, qui n'est pas à la hauteur de sa situation.

si. (Ch. 十 *chè*). Dix.
— *jể*, [Ch. 十 月 *chè yuê*], dixième mois. — *ji jể*, [Ch. 十 — 月 *chè yê yuê*], onzième mois.

si. Se servir, faire usage de, employer.
Tsi —, je ne m'en sers pas.

si. Ceinture.
Txố —, une ceinture. *Sa* —, ajuster, fixer, resserrer la ceinture. *Tư* —, franges de la ceinture. *Txố* — *mbwa*, ceinture en soie. *Lò* — *ngang chày nèng*, selle de cheval.

si. (*Wa*). S'amuser ; faire quelque-chose pour s'amuser, pour passer le temps.
Tơư wa —, caresser, cajoler ; frapper amicalement. *Mè nhwa mò wa* —, les enfants sont partis s'amuser. *Wa* — *taủ hửng*, *wa* — *hèng hửng*, qui passe son temps à s'amuser, qui n'aime, qui ne pense qu'à s'amuser. *Wa* — *xư lò!* ce

n'est qu'un amusement ! ce n'est qu'un jeu ! *Na hmao wa —, hnổ na wa tà*, hier c'était pour s'amuser, mais aujourd'hui c'est sérieux.

si.
Chwá ndrào —, bruit du vent, murmure du vent.

si.
— mô, conduire, escorter. *Chảo —*, emmener ; emporter.

si.
Ndrào — mô ! allez vite ! *Ndrào — lô !* revenez vite !

si.
Fảng —, pus qui sort d'un abcès.

si.
Kwa chẳng —, espèce de condiment ; saumure.

si.
Tò txơư —, pièce de charpente qui soutient les chevrons : panne.

si.
Pò — ! pô — lò ! pò — lô ma ! mais oui ! je le sais bien ! c'est bien cela ! c'est comme je vous le dis !

si.
Plèng —, pèng —, gauche ; maladroit. ‖ SYN. *pèng-lang*.

si. V. *hồ-si*.
Hồ —, propre ; net ; tout, complètement tout ; tous jusqu'au dernier. *Tang hồ — lơử*, tout est fini, c'est fini, il n'y en a plus. *Nzwá tê, nzwá tơư, nzwá i chè hồ —*, lavez-vous les mains, les pieds et tout le corps. *Pwa leng mô hồ — lơử*, tout le monde est parti. *Nào tang, nào hồ —*, tout manger ; vider les assiettes. *Ha hồ —*, parler clairement, dire toute sa pensée. *Kồ hnảo hồ —*, j'ai tout entendu ; j'ai bien entendu.

si.
Mồ sả tê —, balancer les bras en marchant.

si.
— tơử, arranger le feu, pousser les bûches dans le feu.

si. Léger.
Kử —, porter une charge légère sur l'épaule. *Trí —*, porter une charge légère sur le dos. *— hửng, — —*, très léger. *Kào hnhảng kồ —*, vous êtes lourd et moi je suis léger. *Sè —* les impôts sont légers. *Ha —*, parler légèrement, sans difficulté, facilement ; langage aisé.

si. [Ch. 時 *chê*]. Moment.
I — i —, à chaque instant, à tout moment. *Lô — hơử*, horloge, pendule ; heure. *Lô mè — hơử*, montre. *Lô — hơử hủ ngầu*, réveil à musique. *I lô — hơử*, une heure. *Ao pê lô — hơử*, deux ou trois heures. *Plầu lô — hơử txay*, quatre heures et demie. *I txay lô — hơử*, une demi-heure. *Nhiều lô — hơử*, remonter la pendule. *Chơư lô — hơử ?* quelle heure est-il ? *Tsi pầu sày lô — hơử*, je ne sais pas regarder l'heure. *Ao lô — hơử tha lè chầu ndổ*, il y a encore deux heures avant la nuit.

si. Châtrer.
Tò lầu krà —, chapon.

si.
— pảo-kư, arracher les plants de maïs qui sont de trop pour que les autres soient plus forts.

si. V. *jồ-si*.

si.
Jê —, chaux. *Plêng jê* —, mettre une couche de chaux ; crépir à la chaux ; passer au lait de chaux.

si.
— *hná*, bruit des dents, des mâchoires, en mangeant.

si.
— *txáo*, scirpe à mèches de lampe.

sì. Goûter, déguster.
— *chơứ*, déguster du vin.

sì. [Ch. 習 *sí*]. V. *kwẳng-sì*.

sỉ.
Tô njê hống — *pang*, gardon.

sị.
Pứ trwá —. *pứ chwá* —, avoir dormi longtemps ; avoir dormi tout son somme.

syang. Sept.
Kẩu —, dix-sept. — *chẩu*, soixante-dix. — *chẩu* —, soixante-dix-sept. — *pwa*, sept cents. — *pwa kẩu* — *lò*, sept cent dix-sept. — *pwa* —, sept cent soixante-dix. — *hli*, sept mois. — *syong*, sept ans. — *kí*, sept kilos.

syang. [Ch. 香 *hiāng*]. Bâtonnets d'encens ; encens.
Hlơứ —, *phè* —, allumer, brûler des bâtonnets d'encens. — *ndơứ*, papiers dorés pour les sorcelleries.

syang. (*xyang*). [Ch. 生 *chēng*]. Enfanter, mettre au monde, mettre bas, accoucher.
— *mề nhwa*, mettre un enfant au monde, accoucher.

syang.
Lô — *lèng*, clochette qu'on attache au cou des chevaux.

syang.
— *hlwa*, s'étirer en bâillant.

syang.
Pứ —, couché de tout son long.

syang.
Njè — *chyẻng*, bolet granulé.

syào.
Lô thông —, baguette de fusil.

syạo.
Nhào ndrwa —, être en deuil ; porter le deuil.

syêng. (*nzéng*). Retourner.
— *páo jê*, retourner une pierre.

syèng. Libre ; disponible ; avoir le temps. ‖ SYN. *kứ*, *khổng*.
Tsi —, je ne suis pas libre ; je n'ai pas le temps ; je suis occupé. *Nhào* —, rester sans rien faire ; inoccupé ; oisif ; se dit des riches qui n'ont pas besoin de travailler, qui vivent de leurs rentes.

syềng.
Mwà — *thơứ hlồ*, orgueilleux.

syềng. [Ch. 省 *chèng*, province, chef-lieu de province]. Ville principale ; chef-lieu ; capitale.

syềng.
— *wa*, récemment fait ; ouvrage qu'on vient de terminer. ‖ SYN. *khả wa*.

syong. Bambou.
Tràng —, tube en bambou ; tronc de bambou. *Lô trống* —, montagne couverte de bambous. *Kổ zrồng* —, forêt de bambous. *Njwá tràng* —,

riz gluant cuit dans un tube de bambou. — *tơử*, le bambou éclate (au feu); éclatement des bambous au soleil, au feu. *Njang* —, cloison en bambou. *Hlày mblòng — trâu nèng nào*, couper des feuilles de bambou pour les chevaux. — *trơử*, — *tô trơử*, — *trơử dổ*; — *krwá njwa*; — *fang chử*, — *chao*, — *chao chử*; — *à*, — *pô*; — *chử txhong*, — *chử chễ*; — *xhâ*, — *chảo*, variétés de bambou.

syong. An, année. || SYN. *nà*.
— *na*, cette année. *Lử* —, l'année prochaine. *Kào mwá pê chơư* —? quel âge avez-vous? *Kò tô nèng mwà plâu* —, mon cheval a quatre ans. *I* — *ngâu*, juste un an, un an jour pour jour. *I* — *ndaú*, plus d'un an, un an passé. *I pwa txơử* —, plus de cent ans. *I* — *txay*, un an et demi.

syong. (*Tô kang*). Hanneton des bambous, odorant et condimentaire.

syong.
Tô wa tî —, esclave, domestique.

syong.
Páng —, lien, lanière qui, passant sous le poitrail, retient le bât dans les montées.

syò. [Ch. 學 *hiŏ*]. Apprendre; s'exercer.
— *sau ndơử*, *sau ndơử* —, s'exercer à écrire; apprendre à écrire; page d'écriture d'écolier.

syơư.
Si —, mêlé, mélangé. *Mblễ si* — *pảo-kư*, riz et maïs mélangés.

sywa.
— *nhồ*, génisse.

sywà. Regarder; voir. || SYN. *sày*.

sywả.
— *mwa*, yeux malades. || SYN. *pảy mwa*.

sô. 1°) Chaud; avoir chaud. || SYN. *kồ*. *Hnồ na* — —, aujourd'hui il fait bien chaud. *Ndồ* —, été, époque des grandes chaleurs. *Dễ* —, eau chaude. — *sào*, tiède. *Dễ* — *sào*, eau tiède. *Hlâu* —, fer chaud. *Mwa dễ* — *nzwá mwa*, se laver la figure avec de l'eau chaude. — *khwá*, sécher au feu.
2°) Milieu de la journée (parce que c'est l'heure où il fait le plus chaud). *Tâng* —, midi. *Tâng* — *dwa*, il est midi passé. *Nào* —, *ndì* —, dîner; prendre un repas au milieu de la journée. *I tâng* —, une soirée; une matinée.
3°) Se reposer (parce qu'on se repose à midi, quand il fait chaud).
— *i nji*, reposons-nous un peu. — *ao pê jà*, se reposer deux ou trois fois; faire deux ou trois pauses, haltes. — *khảy*, *mò tsi tàu tha*, reposons-nous ici, je ne puis plus avancer.

sò. Gonfler, augmenter de volume, comme le riz cuit.

sò-sò. Terme pour exciter les chiens.

sô-sư.
Mwà —, celui qui a à venger un membre de sa famille. Les Miao-tseu ont leurs *vendetta*.

sồ.
— *pò*, regarder.

sồ. (*swà*). Voix.

sông.
Wa — *wa lâu*, broder.

sòng.
Dè hlò — ngào, la crue a emporté la barque, le bac.

sống. Plante à tige rouge et à graines comestibles.

sòng. Prendre au nœud coulant, au lacet.

sơư. Viande. ‖ SYN. *ngrà, ngrầy*.

sơư.
Zràng —, chanter. ‖ SYN. *hú ngầu, há txà*.

sơư.
— hlầu, chaîne, chaînette en fer.

sơư. Filer. Les Miao-tseu ignorent le fuseau et la quenouille ; la filasse est fixée à la ceinture ; ils en arrachent les filaments un à un et, avec les doigts, les attachent les uns aux autres, en forme de fil qu'ils enroulent autour du poignet.
— mằng, filer du chanvre. *— ndwa*, filer du lin.

sơư. Se lever ; se mettre debout ; se tenir debout.
Hò —, éveiller quelqu'un qui dort. *— nzồ lơư*, être levé depuis longtemps. *— nzồ*, se lever de bonne heure, de bon matin. *Pồ kè nhảo nhảo lơư tsi taủ —*, il fait grand jour et il n'est pas encore levé. *— trơư nào mảo*, crier famine au sortir du lit. *— nzrảy*, se lever. *— nzồ*. *— njồ*. *— njè*, se tenir debout, se tenir droit. *— lơư*, reprendre (en parlant d'une plante qu'on a plantée). *— hlư*, avoir, se faire des ampoules.

sơư. Tranche (de viande).
I — ngrảy, une tranche de viande.

sơư.
Mò — sảy, aller chercher.

sơư. (*sí*). (*Wa*). S'amuser.

sơư-dơư.
Ha — pầu, parler publiquement, afin que tout le monde entende. *Hồ — nào mảo*, inviter tout le monde à manger.

sơư. Désirer en vain, sans pouvoir obtenir ; désirs irréalisables.

sơư.
Jơư —, ancêtres, aïeux.

sơư-fư. Serviette.
— nào mảo, serviette de table. *— nzwá mwa*, serviette de toilette. *— hlè njư*, mouchoir de poche.

sơư-mồ. Cercueil.

su. (*sò*). Se reposer ; faire une pause, une halte.

sú-nji. Armoise, absinthe.

sư. Sale, malpropre ; en désordre.
Lò chè —, la maison est sale, n'a pas été balayée.

sư. (*Tò*). Vaincu ; celui qui dans une lutte a eu le dessous, qui au jeu a perdu la partie.
Tò na — tò tl jêng, celui-ci est le vaincu et celui-là est le vainqueur ; celui-ci a perdu, celui-là a gagné.

sư. Déplacer.
— mò, déplacer, changer un objet de place. *Lò —*, tiroir (qu'on ouvre en le déplaçant, en le tirant). *Lò — xàng*, caisse qui s'ouvre comme un tiroir.

sử. V. *sô-sử.*

sử.
— *chàng*, arbre dénudé.

swa-jè. [Ch. 沙石 *chā-chè*]. Sable.
Áng mwà —, terrain sablonneux.

swa-kwa. Momordique.

swà. (*Tô*). Chinois. ‖ SYN. *hẻ-tsi.*
Ha lô —, parler le chinois ; dire des obscénités, prononcer des paroles ordurières (comme les Chinois).

swá. Ramasser.
— *ndrào*, ramasser l'herbe pour la mettre en tas. — *tè*, nettoyer un champ, ramasser les herbes, les racines pour les brûler. *Chwà* — *tè*, herse pour les rizières sèches.

swá. Compter, calculer.
— *sày pê chơư*, — *mwà pê chơư*, compter pour voir combien il y en a.
— *txô*, se tromper dans ses calculs.

swà. Reste, en plus ou en moins ; surplus ; déficit; être en surplus ; manquer.
— *ndaủ*, il en reste beaucoup ; il en manque beaucoup. *Nhô twà* — *kô*, *txi twà* — *tô*, un buffle qui meurt ne laisse que ses cornes, mais un père de famille laisse ses enfants.
— *chể*, boiteux ; boiter. — *ngrì*, endetté, qui doit de l'argent. — *kổ*, fin ; fini (tous les chants se terminent par ces mots suivis de *dhêng*).

swà. Rose.
Pàng —, même sens.

swà.
Txi lư —, tomate.

swà.
Ndaủ —, jouer du bâton à l'occasion d'un décès.

swà. Fougère.

swà. Voix.
Ha mè —, parler à voix basse. *Ha nả* —, parler à haute voix. *Mbàu* —, rêve. *Wa mbàu* —, rêver.

swà.
Lwà —, houille.

swà.
Tri tsáo — *jơư pể tè*, habits trop longs qui traînent par terre.

swả.
Ndô pể —, *tà* —, le ciel, le firmament. *Hnáng tri tsáo dhao pể* —, se vêtir, mettre un vêtement en le passant par dessus la tête, par exemple, une chemise, une robe.
Dha pể —, rebondir en l'air.

swả.
— *jào nthơư*, espèce de crinole.

swả-fàng. Nom d'une tribu miao-tseu.
Hmông —, les Miao-tseu Swả-fàng.

swả-phà. Signaux de défense à l'entrée des maisons interdites. V. *phwa.*

SH

shang.
Nào phang — ndraù, faire de grandes dépenses.

sháng. Raboter, râcler.
— *tê*, faire l'herbe dans les champs en râclant. *Tô phèng* —, rabot.

T

ta. (*Lô*). Petits boutons qui poussent sur le corps; grains de beauté; bourbouille.

ta. Taché. ‖ SYN. *chwà*.
Tri tsào — lơừ, habits tachés.

ta.
Njwà — pwa, — syong, riz gluant cuit dans un tube en bambou.

ta-jư. (*twa*). Tranquille, immobile. *Wa —, nhào —*, rester tranquille, ne pas bouger. *Kào nhào — !* restez tranquille !

ta. (*tá, tò*).
I — nhwa, un enfant.

ta.
Pô khrí —, conyze.

tà. Jupe.
Phảo —, robe, jupe. *Hnáng —*, mettre une jupe. *Wa lầu —*, broder une jupe. *Ndrang —*, morceaux d'étoffe de couleur ajoutés à la jupe. *Chàng —, trảng —*, raies tracées sur la robe avec du fil ou de la cire. *Ndrè —*, plis de la robe (les robes des femmes miao-tseu sont plissées comme des surplis). *Phảo — ji krang*, balancement de la robe quand on marche. *Nzí —*, réparer, rapiécer la robe.

tà.
— hlwa, grand garçon. *— nxhay*, grande fille. *— nhồ hláo*, buffletin déjà grand. *— nhwa*, femme enceinte.

tà.
Mô —, marcher vite.

tà. Vrai; sérieux.
Ha —, parler sérieusement; dire la vérité. *— !* c'est la vérité; c'est vrai; c'est sérieux. *Dảng ! — !* c'est faux ! c'est vrai ! *Wa si, wa —*, s'amuser, travailler sérieusement. *Kào ha pể txi, tsi ha —*, vous mentez, vous ne dites pas la vérité. *Jà na mô —*, cette fois je pars pour tout de bon. *Ndaû —*, frapper sérieusement.

tà. Caler; affermir; consolider.
— chể trồng, caler le pied de la table.

tà. (*tàng*). Plat; plaine; plateau.
Tè —, — là, terrain plat, plaine. *Ndrảng — là*, dans la plaine.

tà.
Kảng —, ngrang —, donner toute sa force.

tà.
Chàng —, tracer une raie, une ligne. *Ji krư —*, tracer une circonférence.

tà. Génération; siècle.
I —, une génération. *Tò Hmông nhào khảy ao pể — lơừ*, les Miao-tseu sont ici depuis deux ou trois générations.

tả. *twả*. Donner un coup de pied; ruer.
Tò nêng —, le cheval rue.

tà.
Pứ wa —, couché sur le dos.

tă.
Txó tứ — *ẓrơứ nèng*, sous-ventrière.

tai-ki. Demain; matin.
— *na*, ce matin. *I* —, une matinée. — *nẓô*, demain de bonne heure. *I nả* —, tard dans la matinée. *Hnổ na nhào* — *lè mô*, aujourd'hui je reste, je ne partirai que demain. — *na lố nang, táng sô dwà sáng ndố kố*, ce matin il a plu, ce soir il fait beau.

tay. (*Lò*). Petit seau pour légumes.

tày. (*tơứ*). Cassé, brisé.

tày. Prendre avec des bâtonnets, des pincettes.
Mwa tô trơư — *ngrà*, prendre la viande avec des bâtonnets. *Mwa fứ chwả* — *hlwả tơứ*, prendre des charbons ardents, des tisons avec une pincette. — *!* servez-vous ! Quand on mange en commun, on répète ces mots chaque fois que l'on allonge les bâtonnets, et tout le monde répète en chœur :*tày ! tày !* servez-vous ! servez-vous !

tày.
— — *jwá*, — — *mwa*, — *kò krèng*, se disputer quelque chose, la possession d'un objet ; se chamailler.

tày.
Jơứ —, grand-père maternel. *Pố* —, grand-mère maternelle. — *dang*, belle-sœur. *Ná* —, belle-mère.

tày
Pwá —, aine ; bas-ventre.

tang. Finir, terminer.
Nào mào — *lơứ*, avoir fini de manger. *Wa* — *lơứ*, c'est fini ; le travail, l'ouvrage est fini. *Wa tsi taủ* —, ce c'est pas encore fini. *Jwá* —, c'est presque fini. *Tsi mwà nhà* —, je n'ai plus d'argent. — *hồ si*, tout est fini ; il n'y a plus rien. *Pwa leng mô* — *hồ si lơứ, tsi mwà leng tư nhào*, tout le monde est parti, il n'y a plus personne. *Kào ha ndaủ ndaủ, kào ha jwá* — *tsi taủ ?* vous bavardez beaucoup, ce sera bientôt fini, ce bavardage ? *Twà* — *lơứ*, il est mort. *Twà* — *hồ si lơứ*, ils sont tous morts sans exception. *Lô têng tsi mwà trào njwá* —, il n'y a plus de pétrole dans la lampe. — *hli*, à la fin du mois ; la fin du mois ; après ce mois. — *syong*, l'année écoulée ; cette année terminée. — *syong lè mô*, je ne partirai pas avant la fin de l'année.

tang. Mille kilos ; une tonne.
I — *mblễ*, une tonne de riz. *I* — *njè*, une tonne de sel.

tang. Politesse.
— *chày*, politesse, urbanité, savoir-vivre. *Pẩu* —, *mwà* —, poli., *Tsi pẩu* —, *tsi mwà* —, impoli, grossier ; rustre.

tang.
Ndơứ làng —, rôle des impôts.

táng. Terme désignant la séparation.
Kẻ —, séparer. *Kwả* —, frotter, gratter. *Lảy* —, rejeter, abandonner. *Chao* —, lâcher ; laisser partir. *Pwá* —, fendu. — *dễ*, barrer un cours d'eau — *nhồ*, barrière contre les buffles. — *kè lơứ*, la route est

barrée, obstruée. — *lang ngang*, barrière, barricade. *Txwả* —, *sáo* —, nettoyer, essuyer, enlever la saleté, la crasse.

táng. Moment; fois. ‖ SYN. *chê*, *nhi*. — *na*, cette fois-ci, ce moment-ci. — *na lè twà kháy*, je viens ici aujourd'hui pour la première fois. — *chê*, maintenant; au moment de. — *sì hơư*, à cette heure-ci; à l'heure de. — *tư*? quand? à quel moment?

táng. Moitié, milieu (en parlant des jours.)
I hnó —, un jour et demi. *I* — *hnó*, une matinée; une demi-journée. *I* — *sò*, une soirée. — *sò*, midi; milieu du jour. — *dwa*, midi passé. — *hmao*, minuit. — *hmao dwa*, minuit passé. *I nả* — *hmao*, tard dans la nuit. — *tshay*, milieu de la matinée. — *tshay dwa*, tard dans la matinée; près de midi.

táng.
Hná — *mèng*, dents incisives.

táng.
Tsáo —, habit simple, sans doublure.

táng.
Tsi day chiêng —, fiel d'ours, rouge, très estimé.

táng-jwa. (*Tò nóng*). Coucal, coq des pagodes.

tàng. (*tà*). Plat; plaine; plateau.

tàng.
Kháo tì —, puits; fontaine; source. *Dế kháo tì* —, eau de puits; eau de source.

tảng. (*dảng*).
Wa theng —, finir, terminer, achever; en finir.

tao.
Tò mè tra xì —, petit couteau sans manche qui sert à fendre les noix d'arec et à préparer les chiques de bétel.

tao-leng. (*Txí*). Baccaurea ramiflora.

tào. S'enfoncer dans l'eau, couler; aller au fond.

tào. Percé, perforé, troué.
— *plàng*, percer le ventre; ventre percé. — *khaó*, troué.

tào. Attendre.
Kào — *kô kháy*, attendez-moi ici. *Kô* — *kào ndè hưng*, je vous ai attendu très longtemps. *Nư ha nư tsi* — *kào, wa lè nư mò wa ndế lơư*, il a dit qu'il ne vous attendait pas, et il est parti en avant. *Mò* —, aller à la rencontre de. *Mò* — *khwa*, aller à la rencontre des invités, des étrangers qui arrivent. *Mò* — *nả txí*, aller à la rencontre de ses parents.

tào. Côte, pente.
I plàng —, une côte. *Njè* —, monter la côte. *Ngri* —, descendre la côte. *Dang* —, à mi-côte. *Ndrao* —, rouler dans un précipice, rouler sur une pente. — *trông*, — *pè*, une montagne, les montagnes. *Njè* — *lè hú ngẩu*, on ne chante qu'après avoir monté la côte (toute chose à son heure). — *páo*, la côte s'est éboulée.

tào.
— *trâu njồng*, oreiller, traversin. *Tò* — *nhào*, siège; petit morceau

de bois qui sert de siège. *Lô — chwa*, hachoir, morceau de bois qui sert à hacher la viande, à couper l'herbe pour les chevaux, les légumes pour les porcs.

tào. Moitié ; partie.
I —, une moitié.

tào. (*tảo*). Adverbe de lieu.
Mô —, aller là-bas. *Kô chè nhào* —, ma maison est là-bas. — *tsảo*, en Chine. *Hlang dể ao* —, traverser l'arroyo en deux endroits. *Ao — tròng*, double porte. — *ndrảng*, — *taù*, — *tơư*, en aval, dessous. — *pẻ*, en amont, dessus. *Pwá — ô*, là-bas, au loin là-bas ; en cet endroit là-bas. — *ndể*, devant, en avant. — *krang*, en arrière, par derrière. *Mô — ndể*, marcher devant. *Mô — krang*, marcher derrière. — *nda*, devant la figure. — *ndràu kàu*, derrière le dos. *Tô* —, celui-là, l'autre. — *ô*, là-bas. *Nʒi — na, chể — li*, augmentez ici, diminuez là-bas.

tào.
Hnèng — krư, arbalète trop courte.

tào.
— *xảy*, moucharder, dénoncer.

tào.
Ngràu —, mât de cocagne.

tào-chi. A rebours, à rebrousse-poil, à l'envers.
Sảy ndơư —, lire à rebours, à l'envers. *Lư* —, égrener un épi, effeuiller une branche à rebours.

tau. (*Tô*). Hache.

taú. (*Tô*). Enfanter, mettre bas. || SYN. *syang, xyang*.
— *mè nhwa*, accoucher ; mettre un enfant au monde. *Tô nhô — mè nhô*, la bufflesse a mis bas. *Pè tô dè wa kè* —, trois chiens de la même portée. — *mê nhwa nʒay*, donner naissance à des jumeaux.

taù.
Tsi —, pas encore. *Nư tsi — mô*, il n'est pas encore parti. *Tsi — twà*, pas encore mort. *Kô tsi — ha*, je n'ai encore rien dit. *Kào nào mào tsi — ?* avez-vous déjà mangé, ou non ? *Tsi — mwa pô*, il n'est pas encore marié. *Tsi — wa*, pas encore fait. *Tsi — tang*, pas encore fini.

taù. Pouvoir ; obtenir ; réussir ; gagner.
Tsi taú —, je n'ai pas encore pu, pas encore réussi. — *lơư*, c'est fait ; le but est atteint. *Kào mô tsi* —, vous ne pourrez pas marcher, aller. *Wa* —, je puis le faire. *Mô* —, je puis marcher, je puis aller. — *nhà*, j'ai obtenu de l'argent, j'ai de l'argent. *Tsi — dang tsi, tsi — tô tsi*, je n'ai rien eu, je n'ai rien obtenu. *Mô nô njể — ao pè tô*, j'ai pris deux ou trois poissons à la pêche. *Wa lè na lè* —, on ne peut réussir que de cette manière-ci. *Dang tsi tư* —, n'importe quoi ; tout est bon ; je prends tout ce que l'on me donne. *Krwà — hứng*, qui pleure facilement ; qui pleure tout le temps. *Wa si — hứng*, qui ne pense qu'à s'amuser.

taù. Poignée.
I — mblể, une poignée de riz.

taù.
Ndrang kang chi —, cour, espace libre devant la maison.

taù. (*toừ*).
Tsi —, en amont, au-dessus. *Tào* —, en aval, au-dessous.

taù. Régime de bananes entier.
I — txi chou, tout un régime de bananes.

taù. Lâche; détendu; qui n'est pas tendu.
— *hừng*, même sens. *Hlwa — hừng*, la corde n'est pas tendue.

taù.
Tò jò krang —, grenouille.

taù.
Nào — jàng, fêter le cinquième mois.

tày. Plier.
— *ndoừ*, plier du papier. — *tri tsào*, plier ses effets.

tàu. Suivre.
— *dễ mò*, suivre le cours de la rivière. — *háng mò*, suivre la vallée.

tàu. (*Lô*). Concombre, melon, nom de plusieurs cucurbitacées.
Fư —, louche en écorce de cucurbitacée. — *nzwá jà*, momordique. *Txí — ndông*, papayer ; papaye. — *tê*, extrémités des doigts (arrondies en forme de cucurbitacée).

tàu. Nom de plusieurs espèces de roseaux.
— *nxhư*, grande espèce de roseau. *Mbâu* —, jeune pousse de ce roseau, comestible ; fleur de ce roseau non encore ouverte.

tàu.
Hàu —, petit panier à provisions, à légumes ; petit pot. *Mè — twá txào*, petit pot dans lequel on pile les piments.

tàu-hầu. (*tào-hầu*). Tête. V. *hầu*.
Da —, avoir mal à la tête. *Plâu* —, cheveux.

tàu. [Ch. 豆 *teoû*]. Dolique ; pois ; haricot ; fève.
— *mao*, petits pois. — *pang*, haricot qui sert à faire le fromage de ce nom. *Tè* —, écosser les haricots. *Plâu* —, cosse vide de haricot. — *krì*, haricot des marais.

tàu. [Ch. 痘 *teoû*].
Chao —, vacciner ; inoculer. Les Miao-tseu emploient la méthode chinoise d'inoculation et ne connaissent pas la vaccination ; ils aspirent directement par les narines le virus de la petite vérole ; tout le corps se couvre ensuite de pustules, et quelques-uns en meurent.

tàu.
— *dang*, conte, histoire, historiette, récit.

teng.
— *jè*, pierre qui sert de soubassement aux colonnes d'une maison.

téng. (*Tô*). Petite balance romaine.
Lò thổ —, poids de cette balance. *Lò — phàng*, plateau de cette balance.

téng.
— *tấu pang*, mettre un ferment dans les haricots qui servent à faire le fromage de ce nom.

téng.
Dễ —, eau dormante, mare sans écoulement. *Lò pang* —, étang d'eau stagnante. *Dễ — sâu pào jễ*, eau stagnante dans les creux des rochers.

tèng. [Ch. 燈 *téng*]. (*Lò*). Lampe. *Ji* —, *tơừ* —, allumer, rallumer la lampe. *Lò* — *tsi chi*, la lampe ne brûle pas, ne s'allume pas. *Lồ* — *tsi pồ kè*, la lampe n'éclaire pas. *Lò mè* —, *lò nả* —, petite lampe. *Lò* — *hò*, *lò* — *twả*, la lampe s'est éteinte. *Hò* —, *tswả* —, éteindre la lampe. *Lò* — *tsi mwà trào njwả*, il n'y a pas de pétrole dans la lampe. *Lò* — *chảo*, abat-jour. *Lò* — *xeng*, mèche de lampe. *Nhơừ* — *fwa*, remonter la lampe.

tềng. Numérale des pauses, des haltes, des gares.
Sói —, faire une pause. *Hồ tsế* —, gare de chemin de fer ; arrêt du train.

tẻng.
Nhảng — *xang*, l'épousée quitte la maison paternelle pour celle de son mari.

tê. (*tò*). Mot servant d'article, de pronom.
— *nhwa*, les enfants. — *tư* ? qui ? lequel ?

tè. Main.
Txày —, la main. *Ao txày* —, les deux mains. *Txày* — *xi*, main droite. *Txày* — *làu*, main gauche. *Jang* —, poignet. *Krảu* —, le dessus de la main. *Xi* —, paume de la main. *Ndi* —, *jang ndi* —, doigts, articulations des doigts. *Trầu* —, ongles des doigts. — *tsảo*, manche d'habit. *lao* — *tsảo*, retrousser les manches. *Khâu* —, prompt à frapper, qui a la main légère (litt. : démangeaison aux mains). *Dơư* —, aller à la selle. *Nghi* —, intervalles entre les doigts. — *màng*, — *zrầu*, poignée de chanvre ; poignée de légumes. *Mò sá* —, *fá* —, *fènh* —, balancer les mains en marchant. *Pwa* —, se croiser les bras. *Chao* —, les laisser pendre. *Chang* —, les lever en l'air. *Nthwá* —, les étendre, les mettre en croix. *Hlày* —, se couper la main. *Twa* —, prendre la main.

tê. [Ch. 地 *ti?*]. 1°) Terre ; pays ; région.
Pể —, *lả* —, par terre, à terre. *Pể ndồ nda* —, au ciel et sur la terre. — *tsyơư*, endroit, lieu, région, localité. — *tsyơư nzéng*, pays troublé, en révolte. *Pòng pể* —, tomber par terre. *Trang* —, région. *Lao-ka trang* —, la région de Lao-kay. *I trang* — *i jảng mbè*, chaque région a son langage particulier. *Dang* —, pays des esprits, enfer. *Fang-ki* —, la France.
2°) Champ, rizière haute (par opposition à *là*, rizière basse.)
Wa —, cultiver, travailler les champs. — *páo-kư*, champ de maïs. — *chiể*, champ de sarrasin. *Mblể* —, riz des rizières hautes, sèches. *Lwả* —, débroussailler les champs. — *fàng lơừ*, champ broussailleux. *Hlơừ* —, brûler la broussaille des champs. *Lây* —, labourer les champs. *Njơư* —, écobuer. *Mò pể* —, se rendre aux champs. *Xáo* —, enclore les champs. *Kò* —, mon champ. *Kào* —, votre champ. *Chè* —, petite case construite dans les champs et qui sert pendant la saison des travaux. *Mbwa* —, sanglier.

tê. Givre, gelée blanche ; neige. ‖ SYN. *mbò*.
Lồ —, il tombe du givre, il neige.

tê.
Txi ʒrwa —, bauhinia scandens.

tế. Répondre.
Kò hò kảo, kảo tsi —, je vous ai appelé et nous n'avez pas répondu. *Leng tư* — ? qui a répondu ? *Tsi pâu* —, qui ne sait pas répondre.

tế. Eplucher ; enlever l'écorce.
— *krảo*, éplucher les pommes de terre, les patates. — *txí dwa*, peler une pêche. — *tảu*, écosser les haricots. — *tơứ ndông*, enlever l'écorce d'un arbre.

ti. [Ch. 弟 *tí*]. Frère moins âgé, puîné, cadet.
Ao tô kứ —, deux frères. *Ao tô kứ — nʒảy*, deux frères jumeaux. *Nả* —, *nhàng* —, femme du frère aîné. *Mwả* —, sœurs. *Ao leng kứ* —, deux frères, deux camarades. *Kứ — mbơư*, camarades, compagnons, connaissances.

ti. (*jê*). Près, à, chez ; adverbe de lieu. || SYN. *ngâu*.
Kò nào mảo —-chè lơứ, j'ai déjà mangé chez moi. *Kò nhảo — tô Vư*, je demeure chez le nommé Vư. — *na*, ici. — *Kò mò tsảng ti tô Chính*, je vais me promener chez le nommé Chính.

ti. [Ch. 的 *ti* ?]. Terme désignant la possession. || SYN. *li*, *lê*.
Kò —, le mien. *Kảo* —, le vôtre. *Nư* —, le sien. *Pê* —, le nôtre. *Mê* —, le vôtre. *Mbao* —, le leur.

ti. [Ch. 的 *tí*]. Marque de superlatif ; très. || SYN. *li*.
I nji mè —, *i nji mè krwá*, très peu, un tout petit peu.

ti.
Phảo —, aile. *Ao phảo* —, les deux ailes. *Tô nông phảo* —, aile d'oiseau. — *krù*, aile, plume de poulet. *Hmông twa* —, ange ; homme ailé.

ti.
Hlwa —, espèce de rouet. *Tsê hlwa — hlảu*, bicyclette.

ti.
— *nhả*, porter des breloques en argent.

ti.
— *mblể*, meule de riz.

ti.
Khảo — tảng, puits. *Dê khảo — tảng*, eau de puits.

ti-tà. (*Tô njê*). Goujon.

tì. Mettre un support.

tì. Tourner, retourner.
— *mảo*, — *tảu kàu*, retourner la marmite placée auprès du feu, pour que le riz cuise également de tous les côtés. — *lèng*, — *tảu hàu*, tourner le dos ; tourner la tête.

tì. Là-bas ; celui-là. || CONTR. *ti*, près.
Nhảo —, là-bas. — *ò*, là-bas. *Pwá — ò*, loin là-bas. *Tô na, tô* —, celui-ci, celui-là. *Sang* —, l'autre côté. *Mò* —, *nhảo khảy*, aller là-bas, rester ici.

tì.
Chè — phông, cabane provisoire dans les champs.

tì-syong. Esclave ; domestique ; serf ; vassal.
Wa —, être esclave, être domestique.

tò. Le, la, les (article; pronom; particule numérale).
— *Hmông*, les Miao-tseu. — *jơừ*, un homme; le mari. — *pò*, une femme; l'épouse. — *txi*, le père; le mâle. — *nà*, la mère; la femelle. — *mbwa*, le cochon. — *dè*, le chien. — *trông*, la table. — *hlàu*, la houe, la bêche. *Ao — leng*, deux hommes. *Ao — kừ ti*, les deux frères. *Twa —*, un seul individu. — *dề*, la rivière. — *dề là*, le fleuve rouge. — *ki*, fœtus; enfant en général. — *tsi ?* quoi ? quel objet ? — *tư ?* qui ? le quel ?

tò. Garçon, par opposition à fille.
Tò mè —, *tò mè nxhay*, un garçon une fille. — *nxhay*, garçons et filles. *Nư — nxhay*, ses enfants. *Kào tò mè —*, votre garçon. *Tò mè —*, donner le jour à un garçon. *Kò mwà twa mè — xư*, je n'ai qu'un garçon.

tò.
Âng lwà — plè, terre crevassée, gercée.

tò.
Krào —, arum, Amorphophallus.

tò. (*tòng*).
Dào —, nu, dénudé; dépouillé; rasé.

tố. (*twá*). Enfanter, mettre au monde, mettre bas. ‖ SYN. *xyang*.
— *mè nhwa*, donner le jour à un enfant. — *mè nhwa nzay*, donner le jour à des jumeaux.

tố. (*Tò*). Pou d'habit.
Tri tsáo mwà — hừng, les vêtements sont couverts de poux. *Swá —*, chercher des poux (les compter).

tố. Aussi, également; avec.
Kào mô kò — mô, si vous partez, je pars aussi, je pars avec vous. *Kào wa kò — wa*, si vous le faites, je le ferai également.

tố. Cassé, rompu (se dit d'une corde, d'un lien, d'une chaîne); interrompre, cesser.
Hlwa — lơừ, la corde s'est cassée. *Njàu — lơừ*, le lien s'est rompu. *Wa —*, casser, rompre. *Dề —*, *lồ mang —*, l'eau a cessé, la pluie a cessé.

tố. Rouleau, pièce.
I — ndâu, un rouleau d'étoffe, une pièce d'étoffe toute entière.

tố-txông. (*Tò*). Palmier alimentaire.

tồ. (*tà*). Plat; plaine.
— *tà*, *tè —*, plaine.

tồ. Profond.
Dề —, eau profonde, rivière profonde. *Dề — hừng hlang tsi taù*, l'eau est très profonde, on ne peut pas la passer. *Khảo —*, trou profond. *Lò plàng plơừ —*, savant, intelligent (litt.: le ventre et le cœur profonds).

tồ. Solide; fixe; qui ne bouge pas. ‖ SYN. *trwà*.
— — *tsywa jô i njí*, c'est solide, ça ne bouge pas le moins du monde.

tồ-sà. Triste.
Wa chàng kào — ? pourquoi êtes-vous triste ? *Kào nthè kò, wa lè kò —*, vous m'avez insulté, voilà pourquoi je suis triste. *Kào tsi — e !* ne soyez pas triste, ne vous frappez pas, ne vous affligez pas. *Kào wa lè kò —*, vous me faites de la peine,

vous m'affligez en agissant de la sorte. — *hứng*, — *twả*, désespéré; désespoir, tristesse profonde.

tồ. Mordre.
Tô dề —, le chien mord. *Tô nang* —, mordu par un serpent. — *pảy nshảng*, mordre jusqu'au sang. *Tô nèng twả — neng tha*, le cheval rue et mord. *Jwá* —, il va mordre. *Xáng* —, il veut mordre. — *lơứ*, il a mordu.

tông. [Ch. 東 *tōng*]. Est.
— *fang*, [Ch. 東方 *tōng fang*], orient, l'Est. *Kảng — tê* [Ch. 廣東 *Kouāng-tōng*], la province de Canton. *Tô mbwa kảng* —, porcs de Canton, espèce de cochon gras et court.

tông. Bruit, fracas. || SYN. *ndrảo*.
— *hứng*, grand bruit; vacarme. — *khảo njê*, vacarme (litt. : bruit qui perce les oreilles, crève le tympan.

tông.
Kè —, chemin, route.

tông.
— *xồ*, dévider du fil.

tống.
Dảo hàu —, tête rasée, dépouillée; aller nu-tête, sans chapeau ou sans turban.

tống.
Khả — tê wa, commencer de travailler; travail qu'on vient de commencer.

tống.
— *tấu hầu*, baisser la tête. Cf. *nhảo tấu hầu*.

tống-chông. (*Tô*). Espèce de palmier.

tồng. (*Lô*). Variété de cucurbitacée.

tồng. [Ch. 銅 *t'ông*]. Cuivre.
Xồ —, fil de cuivre. — *njwa*, vert-de-gris. *Tsi day — táng*, fiel d'ours, couleur de cuivre, très peu estimé. *Plàng* —, douille de cartouche vide.

tồng-nghèng. (*tống-ngrèng*). Paresseux; fainéant.
— *hứng, wa tsi tấu nào*, paresseux à ne pouvoir gagner sa vie. *Ao tô kử ti, i tô —, i tô ngrwa wa*, des deux frères, l'un est paresseux et l'autre travailleur. *Dang* —, très fainéant.

tồng. Cent mille.
I — leng, cent mille soldats.

tơư. Pied. || SYN. *chế*.
Kồ —, txảy —, le pied. *Krầu* —, le dessus du pied. *Xí* —, le dessous du pied. *Lô krang —, lầu* —, le talon. *Mwa* —, cheville du pied. *Ndí* —, orteils. *Mảo kồ* —, avoir mal aux pieds. *Khảo* —, jarret. *Txảy — xi*, pied droit. *Txảy — làu*, pied gauche. *Njơư — trầu*, buter; donner du pied contre. — *lồ áng*, pieds crottés, couverts de boue. *Nzí —, sáng lang* —, faire les cent pas. *Dwá — khầu*, semelle du soulier. *Nả —, chỏ* —, écraser sous le pied; marcher sur quelque chose. *Lô khư* —, partie supérieure du bât.

tơư
Plấu —, robe du cheval.

tơư.
— *phảo*, viser avec un fusil.

tơứ. Peau; écorce.
Lơứ — nhồ, écorcher un buffle. *Lơứ — ndồng*, enlever l'écorce

d'un arbre. — *màng*, — *ndwa*, enlever les filaments du chanvre, du lin. En France on fait rouir le chanvre, le lin pour que les filets se détachent de la partie ligneuse ; ici le rouissage est inconnu ; inconnu aussi tout instrument pour broyer le chanvre ou le lin ; on enlève l'écorce à la main, tige par tige, le soir à la veillée. *Dí* —, écorce, peau qui s'enlèvent, se détachent par plaques (lèpre, dartres). *Hlè* —, changer de peau ; peau qui tombe, qui se détache (brûlure, coup de soleil). — *njá*, — *nông krầy*, parties sexuelles de la femme, de l'homme. — *plê*, la peau se gerce.

tơừ. (*tè*, *tầy*). Eplucher.

tơừ. Dur.
Ngrì —, *ngrầy* —, prix élevé (dur), très cher. *Lầu* —, très vieux (litt. : le corps devenu dur par la vieillesse). *Ha* —, parler dur ; langage dur ; prononciation défectueuse. *Txí dwà* — — *tsi tầu sả*, les pêches sont dures, elles ne sont pas encore mûres.

tơừ. Casser ; éclater ; briser ; éclabousser.
Sáng ndỗ kố tràng syong —, les bambous éclatent à la chaleur. *Trào* —, la graisse pétille (dans la poêle). — *plàng*, se crever le ventre ; le ventre a éclaté, se dit de quelqu'un qui mange beaucoup. *Wa* —, *ndaù* —, casser, briser quelque chose de fragile. *Lò khảo ẓrông* — *hửng*, verre très fragile, tasse fragile. *Chế* —, jambe cassée ; se casser la jambe. *Tố nèng chế* —, aller à cloche-pied, jeu qui consiste à marcher sur un pied (litt. : l'homme à la jambe cassée).

tơừ.
Tri tsảo jếng —, habits effilochés.

tơừ. (*taú*).
Tsi —, pas encore.

tơừ-chè. Mûrier à papier, Broussonetia papyrifera.

tơừ. (*taù*). Pouvoir.
Wa —, possible. *Wa tsi* —, impossible. *Wa chàng* — ? comment faire ?

tơừ. Feu ; allumer.
Trầu —, allumer le feu. *Chàng* —, bois de chauffage ; bûche. *Tri* —, *mò tri* —, porter du bois de chauffage à la hotte ou à l'échelette ; aller chercher du bois de chauffage. *Hlwả* — ; *njê* —, charbon ardent ; charbon éteint. *Pàng* —, charbon ardent (litt. : fleur de feu, expression poétique). — *lwa*, feu qui bruit ; feu qui rit ; jet de feu qui sort en bruissant d'un tison. — *hầu lwả jín*, jet de vapeur d'eau, de fumée, qui sort d'un bout d'une bûche dont l'autre bout est allumé. — *chỉ*, le feu a pris. — *tsi* —, le feu ne prend pas. — *twà lơừ*, le feu s'est éteint. — *chạ*, il y a encore du feu. *Fầu* —, couvrir le feu. Chaque soir on recouvre avec soin le feu du foyer pour le conserver jusqu'au matin, les allumettes étant encore rares et chères. — *tèng*, *jê tèng*, allumer la lampe. — *chầu*, allumer une torche. *Khò* —, arranger le feu. *Sí* —, pousser les bûches dans le feu. *Pang* —, fumée (litt. : souffle du feu). *Pang* — *nshô khảo mwa*, la fumée entre dans les yeux. *Ndè* —, se chauffer auprès du feu. *Pwa* —, porter une brassée de bois de

chauffage. *Chàng — khwá*, bûches sèches. *Chàng — nhồng*, bûches vertes. *Tswà —*, souffler le feu.

tơử. Saisi de frayeur, effrayé ; effroi. ‖ SYN. *phlơư*.
— i tràng s'effrayer, sursauter de frayeur.

tơử. Caresser.
— wa si, caresser, cajoler. *— mề nhwa*, caresser les enfants.

tơử. (*tẩu*). Petit panier, petite boîte. *Hầu —*, petit panier à légumes. *Mề — lwả jín*, petite boîte à tabac ; boîte à cigares.

tơử.
Tào —, en aval. *Tsí —*, en amont.

tơử.
Mbầu —, *mbầu kồ —*, en colère ; fâché ; irrité. *Wa mbầu —*, se fâcher ; se mettre en colère.

tơử.
Xồ —, fusil. *Twa sồ —*, tirer un coup de fusil.

tơử-nhwa. (*Lồ*). Berceau.

tơử. Sortir ; s'ouvrir ; couler, déborder.
— fử, suer, transpirer. *— lề*, sortir d'une cachette ; avancer la tête hors d'un trou, d'une ouverture. *I pwa — syong*, plus de cent ans ; dépasser la centaine. *— pàng*, la fleur s'ouvre, s'épanouit. *— trồng*, dépasser la porte, euphémisme pour : aller à la selle ; sortir de la maison. *— mồ*, partir ; se mette en route. *Ha tsi —*, ne pouvoir s'exprimer. *— hlư*, ampoule qui crève, qui coule ; faire crever une ampoule. *Tồ mwa lư — lồ, mồ twa lồ !* le cerf est sorti de la forêt, allons le chasser ! *Pử — lồ*, plein à déborder ; qui déborde. *— plơử*, là, devant vos yeux. *Lồ hnồ twà — plơử lơử*, le soleil était levé, il faisait déjà grand jour.

tra. (*Tồ*). Couteau, coupe-coupe, poignard.
Phàng tảng —, lame du couteau. *Lồ hná —*, tranchant de la lame. *Lồ krư —*, *lồ trồng —*, le dos du couteau. *Lồ kồ —*, manche de couteau. *Lồ sà —*, virole de couteau. *Tri — mồ*, porter un coupe-coupe sur soi. *Ndầu —*, forger un coupe-coupe. *Hủ —*, aiguiser un couteau. *Tồ — njề*, couteau qui coupe, tranchant, affilé. *Tồ — tử*, *tồ — jầy*, couteau qui ne coupe pas, non aiguisé, non effilé. *Tồ — nkhi lơử*, couteau ébréché. *Lồ hnáng —*, gaîne, fourreau de couteau, de poignard. *Tồ mề —*, petit couteau. *Tồ ná —*, grand coupe-coupe.

tra.
— trầu, caler un objet.

tra-tsào. (*twả-tsào*). Jeter, lancer, poser un pont.
Hầu chơử —, façon de boire de l'acool avec une grande tasse dans laquelle une paille est posée en travers.

trà. (*txả*). Couper.

trà. (*tràng*). (*Lồ*). Flûte, clarinette.
Tsồ —, jouer de la flûte.

trà. (*txà*). (*Tồ*). Ciseaux, cisailles.

trà. (*txá*).
I dày —, une planche.

trang. Courir. ‖ SYN. *dha*.
— *lồ*, accourir.

trang. (*chang*). Nommer, élire.
— *sáo-fà*, nommer un maire.

trang.
— *dề*, roseau à pinceau, plante aquatique, dont la tige rappelle le pinceau à écrire.

trang.
Chỉ màng —, lampourde, sidée.

trang.
— *tê*, pays, région.

tràng. Particule déterminative des tubes, des tuyaux.
— *syong*, bambou ; tube en bambou. — *phảo*, fusil. — *hnéng*, arbalète. *Njê* —, conduit auditif. — *ngrò tswà*, compte-gouttes. — *xwa kảu*, sifflet. *Njwá tào* —, riz gluant cuit dans un tube en bambou.

tràng. (*Lò*). Flûte.
Tsò —, jouer de la flûte.

trảng.
Dào —, oignon.

trảng. (*chảng*).
— *tá*, raies de la jupe miao-tseu, faites ordinairement à la cire.

trảng.
— *plow, toừ i* —, épouvanté, effrayé ; frayeur subite.

trảng-dồ. (*Tò*). Gros serpent noir, non venimeux.

trạng. (*chảng, trạo*).
Ndaù —, se battre ; faire la guerre.
Hú —, chants, récits de guerre.

trao. (*chao*). Lâcher ; laisser ; semer.
— *pàu*, — *ʐràng*, péter, vesser. — *jì*, uriner. — *krwá*, aller à la selle.

trào.
— *pẻ*, mentir ; blaguer.

tráo.
— *mô*, aller de nouveau ; repartir.
— *lồ*, retourner ; revenir. — *mô* — *lồ*, aller et venir. — *lồ chè*, — *mô chè*, revenir, retourner à la maison.

trào.
Ha lồ —, langage secret qui consiste à changer les lettres initiales des mots. Langage des amoureux.

trảo. Graisse ; gras ; huile.
Pú pứ — —, — *tsi*, très gras. — *mbwa*, — *nhồ*, graisse de porc ; graisse de buffle. *Tò mbwa* —, cochon gras. *Mwa* — *kí*, frire à la graisse. — *ndông*, huile végétale. *Chảu cha* —, pitchpin résineux. — *njwả*. — *jè*, pétrole. *Lò xàng* — *njwả*, touque à pétrole. *Lảu* — *njwả tràu hảu lò tèng*, verser du pétrole dans la lampe. *Lò tèng tsi mwà* — *njwả tang*, la lampe n'a plus de pétrole. *Chứ* —, chandelle de suif. *Tò na* —, *tò ti nʐáu*, celui-ci est gras, celui-là est maigre. *Kả* —, graillons.

trảo.
Tò ja —, espèce de sauterelle.

trảo-nhồ. Pissenlit.
Zrảu —, même sens.

trảo.
Lò hồ —, une loupe ; verre grossissant.

trạo. (*trạng, chảng*).
Ndaù —, se battre ; faire la guerre.
Hú —, chants, récits de guerre.

trây.
Wa zràng —, tirer, tracer une ligne, une raie, rayer.

trâu. Six.
Kâu —, seize. — *châu*, soixante. — *châu* —, soixante-six. — *pwa* — *lò*, six cent six. — *pwa* —, six cent soixante. — *lò hli*, six mois. — *syong*, six ans.

trâu. (*trư*). A, pour, dans.
Mwa — *kò*, donnez-moi. *Lâu trào njwả* — *hâu lô tèng*, mettre du pétrole dans la lampe. *Nư khơư* — *kò*, *tsi jào khơư* — *kào*, il a donné à moi et non pas à vous.

trâu. Gratter. || SYN. *tshéng*.
Tò krà — *áng*, les poules grattent la terre.

trâu.
Tò — *tsày tâu hâu*, *tò* — *tsày fứ txứ*, rasoir.

trâu.
Njơừ —, boucher (une bouteille). *Njơư* — *tơư*, buter ; donner du pied contre. *Twa* —, atteindre le but en tirant. — *lò ndl*, — *lô phàng*, mettre dans une tasse, dans une assiette. — *khâu*, mettre ses souliers ; se chausser. — *njồng*, mettre des molletières. *Tra* — caler. *Wa nồ* — *lwà*, travailler pour les autres. *Wa* —, toucher à.

trâu.
Mblê — *txang*, le riz est mûr.

trâu.
Plàng — *hlàu*, mollet.

trâu.
Tào — *njồng*, oreiller, traversin.

trâu.
Tò — *leng ndồ*, Voie lactée.

trâu.
— *ndồ*, faire les cent pas.

trâu-tri. (*Tò kang*). Crabe, écrevisse.

trấu. Ongle.
— *tê*, — *tơư*, ongles des doigts, des orteils. — *nèng*, — *nhồ*, sabot des chevaux, des buffles.

trấu.
— *tơừ*, allumer le feu. — *dê*, faire bouillir de l'eau. — *tswà*, préparer le thé (en faisant bouillir l'eau).

trấu-tsi. (*chàu-tsi*). (*Tò*). Martinet en bambou pour chasser les animaux de la maison.

trầu. Teindre. || SYN. *fòng*.
— *ndâu*, teindre une étoffe. — — *tri tsâo*, teindre des habits. — *ngang*, teindre à l'indigo.

trầu. (*châu*). Assez.

trầu.
Tò — *ndaù hlàu*, marteau de forgeron.

trầu.
Ndồ —, fin de l'année ; époque qui précède le premier de l'an.

trầu.
— *kào*, je vous aime. *Tsi* — *kào*, je ne vous aime pas.

trầu.
Tò Fang-kì — *tê na*, les Français ont pris ce pays, se sont emparés de ce pays.

trầu. (*Lồ*). Reins.

tri. Porter sur le dos. Les différentes populations du Tonkin ont chacune leur façon de porter les charges ;

celle des Miao-tseu est de porter sur le dos.

— *kơừ*, porter la hotte. — *tơừ*, porter du bois de chauffage sur le dos, soit à la hotte, soit à l'échelette. — *mề nhwa*, porter un enfant sur le dos. — *tra*, porter un coupe-coupe sur soi. — *dề*, porter un seau d'eau sur le dos. — *mblề*, — *páo-kư*, porter une charge de riz, une charge de maïs.

tri.
— *nhwa*, enfanter ; accoucher.

tri.
Pò khàu —, guilandine bondue.

tri. Partout, de tous côtés.
Mblòng ndông jang — na, les feuilles mortes volent de tous les côtés. — *hồ*, — *hơừ*, un objet qui brûle partout, de tous les côtés, de toutes parts.

tri.
Chwà ndráo —, *krwà* —, bruit du vent.

tri. Difficile. ‖ SYN. *cháo*.
— *wa*, difficile à faire ; incommode.

tri (*tsí*).
Tò trầu —, *tò chầu* —, martinet, fouet en bambou fendu.

tri. (*Lô*). Pantalon, culotte.
Hnáng —, mettre une culotte ; porter la culotte. *Lào* —, relever, retourner le pantalon. *Tò jơừ hnáng* —, *tô pồ hnáng tá*, les hommes portent des culottes et les femmes des jupes. — *tsáo*, habillement ; effets ; habits. *I chề — tsáo*, un habillement complet. *Xwả*, *nzwá — tsáo*, laver les habits. *Hlề — tsáo*, *hlồng — tsáo*, changer d'habit ; se déshabiller. *Nzi — tsáo*, raccommoder, réparer, ses vêtements. — *tsáo lồ áng hồ si*, vêtements tout crottés, tout couverts de boue. — *tsáo ndwá*, *dwá*, vêtements déchirés. — *tsáo tsá*, vêtements neufs. *Tsi mwà — tsáo hnáng*, qui n'a pas de quoi se couvrir, qui n'a pas d'habit à se mettre sur le dos.

tri. (*tì*).
— *tấu hầu*, tourner la tête.

trô. Rire. ‖ SYN. *lwa*.
— *lwa*, rire. *Nhả — lwa*, qui a envie de rire. *Zròng* —, risible, ridicule. *Kào wa lè, pwa leng* —, si vous agissez comme cela, tout le monde rira de vous ; en agissant ainsi vous vous rendez ridicule. *Thảng* —, dire des choses qui prêtent à rire.

trố. Faîtage. ‖ SYN. *krầu*, *krầu chè*.
— *chè*, toiture de la maison ; faîtage. *Sầu — chè*, sur le toit, sur le sommet de la maison. *Tò lang* —, poutre de faîtage.

trö. (*trwá*). Pas.
I —, un pas.

trö.
Njè —, colonne principale. *Chè* —, maison dont les colonnes ont soubassements en pierre.

trö.
— *ndhay*, degrés d'escalier, échelons.

trống. Cacher ; dérober à la vue ; masquer à la vue.

tröng. (*Lô*). Montagne.
Njè —, escalader une montagne. *Ngri* —, descendre la montagne. *Lô — sà hứng*, montagne très

élevée. *Lô — krì*, une montagne peu élevée; une colline. *Lô — dáo*, montagne dénudée. *Lô — syong*, montagne couverte de bambous. *Lô — ndông*, montagne boisée. *Lô — xeng*, montagne rocheuse. *Lô — páo lơử*, la montagne s'est éboulée. *Wa tê pê —*, faire des rizières sèches sur la montagne. *Hầu —*, sommet de la montagne. *Nhào sàu —*, sur la montagne. *Nhào ndrâu lô —*, derrière la montagne. *Sang tỉ lô —*, l'autre côté de la montagne. *Mò dwa —*, traverser la montagne, passer une montagne. *Nzéng lô —*, caché par la montagne.

trồng. (*Tô*). Table ; banc.
Tô — nào máo, table à manger. *Nhào sàu —*, s'asseoir sur un banc. *Cháo sàu —*, déposer un objet sur une table. *Sáo —*, laver, nettoyer, essuyer la table. *Tô — tsi njê*, la table n'est pas d'aplomb. *Tra chê —*, caler les pieds de la table. *Tô — wa jô sau ndơử tsi taù*, la table bouge, on ne peut pas écrire dessus. *Tô — sà hứng*, la table est trop haute. *Sàu —*, sur la table. *Chê —*, sous la table. *Tô — sau ndơử*, table pour écrire ; bureau de travail ; pupitre.

trồng. Porte.
Khảo —, la porte. *Khri —*, ouvrir la porte. *Kơư —*, fermer la porte. *Mè — chày*, fenêtre. *Khảo — ả*, porte vitrée. *Ao tào —*, double porte. *Chwả —*, barricader la porte. *Tơử —*, aller à la selle (litt. : sortir de la porte).

trồng.
Lô — tra, dos du couteau, dos de la lame.

trồng. (*Tô nồng*). Espèce de toucan.

trồng-jèng. (Ch. 中人 *tchōng-jên*). Avocat, garant.
Wa —, se porter garant pour quelqu'un (dans une vente, un emprunt, etc.).

trơư. (*Tô*). Bâtonnets à manger.
Mwa tô — txày ngrầy, prendre de la viande avec les bâtonnets. *I txừ —*, une paire de bâtonnets. *Nào ỉ —*, manger une pincée prise avec les bâtonnets.

trơư. (*tràu*). (*Tô*). Rasoir. Les Miao-tseu en souvenir de leur long séjour chez les Chinois, se rasent encore la tête à la chinoise.
Tô — txày tầu hầu, un rasoir pour se raser la tête.

trơư. (*chơư*). Peu ; peu nombreux.

trơư.
Tri —, porter continuellement sa charge, même pendant les pauses. ‖ SYN. *tri ndrèng*.

trơử. (*lơử*). Chercher. ‖ SYN. *nsha*.
Mò —, aller à la recherche.

trơử. Verser (un remède dans la bouche par exemple).

trơử.
Khảo —, pli du jarret.

trơử. (*chơử*). Injurier, insulter. ‖ SYN. *nthê*.

trơử. Vouloir, désirer.
— twà ! vous voulez donc mourir ! (malédiction.) *— nào hứng*, goinfre, gourmand (litt. : qui ne pense qu'à manger).

trơư.
Syong —, variété de bambou.

trư. (*Lò*). Furoncle, abcès, aposthème.
Wa —, avoir des furoncles, des abcès.

trư. (*tràu*).
— *kào*, je vous le donne.

trư.
Pứ khứ —, coucher sur le ventre. *Cháo khứ* —, poser un objet renversé par rapport à sa position normale.

trư.
Tò njầu kang —, fourmi blanche, termite.

trư. (*Lò*). Petit panier pour les poissons.
Lò — *njề*, même sens.

trư-trư. Onomatopée servant à appeler les chevaux.

trư. Arriver. ‖ SYN. *txò*.
— *hnồ*, le jour est venu.

trwa. Ouvrir.
Mblề — *lò*, l'épi de riz s'ouvre. — *lò*, bâiller. — *lwa*, rire. — *njầu chwả*, — *lò chwả*, respirer fortement, après une course par exemple.

trwa.
Mào —, lèpre ; avoir la lèpre. *Mào* — *krẩy*, avoir des dartres.

trwà. Idiot, imbécile, minus habens.
Nư — — *!* oh ! qu'il est bête !

trwả. Solide ; résistant ; fixe.
— *tsi* — *?* est-ce solide ou non ? — *hửng*, c'est très solide. *Ndầu* —, cotonnade solide ; toile forte. *Hlwa* —, corde solide, sur laquelle on peut tirer. *Khi* —, attacher, lier solidement. *Txơứ cháo* —, placer, poser solidement. *Tò trống tsi* —, *wa jò hửng*, la table n'est pas fixe, elle bouge. *Nja* —, caler un objet. *Lò khảo krwả khảy !* votre derrière est donc vissé là ! vous ne pouvez donc plus vous lever ! *Pứ* — *si*, dormir longtemps. *Mbô* — *ndrèng*, neige qui ne fond pas, qui reste sur la terre sans fondre.

trwả.
Khầu —, balai. *Mwa khầu* — *tsề chè*, prendre le balai pour balayer la maison.

trwả. (*trồ*). Pas ; enjambée.
I —, un pas. *Wa* —, qui s'ouvre par un bout en formant un écartement, en décrivant un angle (se dit des compas, des éventails, etc.)

trwả.
Leng —, un muet. *Lang njề* — *kwa*, sourd-muet.

tú. (*Tò*). Cassé, rompu.

tư. (*Tò*). Queue.
Kồ —, *tô kồ* —, la queue. — *nèng*, queue de cheval. *Plầu* — *nèng*, crin de la queue du cheval. *Tò nhồ mwa* — *mblơứ jồng*, le buffle chasse les mouches avec sa queue.

tư. Franges.
— *si*, franges de la ceinture. — *sơứ fứ*, franges d'une serviette. — *hlang*, franges d'un ruban.

tư. Deviner.
— *txà*, — *páo*, sortes de jeux de hasard. *Si* —, *twa* —, parier, gager.

tư. Adverbe de temps, de lieu.
Kháo — ? khá — ? kháy — ? où ? *Kào mò kháo — ?* où allez-vous ? *Kào mò kháo — lồ ?* d'où venez-vous ? *Nư chề nhào kháo — ?* où est sa maison ? *Thaú — ?* quand ? *Tứ — ? leng — ?* qui ? lequel ? *Tứ — tứ taù, tứ — tồ taù,* n'importe qui ; le premier venu. *Kháo — kháo —,* partout ; en tout lieu. *Tsi mwà tứ —, tsi mwà leng —,* il n'y a personne. *Kồ mwà ao tô nèng, kào xáng jwá tò —, kào jwá,* j'ai deux chevaux, vous pouvez prendre celui que vous voudrez. *Tsi pầu thaú — mò taù kào chề,* je ne sais pas quand je pourrai aller chez vous.

tư.
Dáo hàü —, tête rasée ; tête sans cheveux ou sans coiffure.

tư.
— *tsáo,* tablier. ‖ SYN. *sè.*

tứ. (*tồ*). Aussi ; également.
Kào mò, kồ — mò, kồ tò mò, si vous partez, je pars aussi.

tứ. Se promener, vagabonder. ‖ SYN. *plào.*
Mò —, vagabonder, errer (pris très souvent en mauvaise part : aller courir les filles, aller courir les garçons).

từ.
— *tư ?* qui ? lequel ? — *tư — taù,* n'importe qui.

tứ. Non aiguisé, non affilé. ‖ SYN. *jáy.*
Tồ hná —, dents non tranchantes. *Tồ tra —,* couteau qui ne coupe pas.

từ-tsố. (*Tồ kang*). Fourmi-lion.

tử.
— *ndông,* équarrir un arbre.

tử. Seul, solitaire. ‖ SYN. *twa.*

tử.
Txố — tả ʐrơừ nèng, sous-ventrière.

tử. Buffle.
Tồ nhố —, buffle. *Tồ nả nhố —,* bufflesse. *Tồ mè nhố —,* buffletin. *Lo páng —,* grelot en bois attaché au cou des buffles.

tử-kồ. (*Tồ*). Rhinocéros. Les rhinocéros étaient nombreux jadis dans le Haut-Tonkin, s'il faut en croire les Miao-tseu. Le déboisement les aurait chassés.

twa. (*tử*). Un ; seul, tout seul ; unique. Cf. *i.*
— *kồ,* moi seul. — *kào,* vous seul. — *tồ,* une seule personne ; un seul objet. — *nư mò,* il est parti tout seul. — *lò txà,* une seule piastre. — *ji,* une seule famille. — *jà,* une seule fois. *Tồ Hmông — kồ,* tribu miao-tseu : Miao-tseu à une seule corne. *Tồ hmông — tí,* ange : homme à une seule aile.

twa. Tirer (un coup de fusil, d'arbalète, etc.).
— *phảo,* — *xồ tơừ,* tirer un coup de fusil. — *hnéng,* tirer de l'arc, de l'arbalète. — *phả,* tirer à la cible. — *traù,* atteindre le but en tirant. — *mwả lư,* tirer le cerf ; chasser le cerf. *Tồ tràng — dề,* seringue pour lancer de l'eau. — *ao pê phảo,* tirer deux ou trois coups de fusil. — *phảo twà,* tuer d'un coup de fusil.

twa. Sommet, pointe.
Lô — mảo, sommet du chapeau, pointe du casque.

twa. (*ta*).
Wa — jứ, *nhảo — jứ*, rester tranquille ; ne pas bouger. *Kào nhảo — jứ e !* restez donc tranquille ! *Kào tsi wa — jứ —, kồ ndaủ kào*, si vous ne restez pas tranquille, je vous frappe.

twa.
— tư, — si, parier ; gager.

twá.
Ndwa —, lin, ramie.

twá.
— mblể, — chồ, décortiquer le riz.

twá
— txhàng, faire un mur en pisé. *Lô chè — txhàng*, maison en pisé. *— tầu tsi xầu*, réparer un seau qui coule, qui perd l'eau.

twá.
I nji — lè nào, on ne mangera que dans un moment.

twà. Mourir.
— lơử, — tsang, — plồ, mort. *Tsi taủ —*, pas encore mort. *Jwá —, trơử —*, sur le point de mourir ; malédiction. *Xáng —*, désirer la mort, souhaiter de mourir. *Chồ —, nja —*, étrangler. *Dày —*, se pendre ; mort par pendaison. *Pồng dể —*, se noyer. *Ndầủ —*, frapper à mort ; donner un coup mortel. *Pang dể —*, étang d'eau stagnante, d'eau morte. *Lào leng —*, enterrer un mort. *— krà ; — mbwa*, tuer un poulet, tuer un cochon. *Nhồ — swá kồ, txí — swá tồ*, le buffle qui crève laisse ses cornes, le père de famille laisse ses enfants en mourant. *Pwa leng — tang hồ si lơử*, tout le monde est mort. *Leng tư — ?* qui est mort ? *Mồ txử — aller* voir les morts, rendre visite aux parents du défunt.

twà. Venir, arriver.
Kào —, vous venez ; vous êtes arrivé (terme de politesse : ce sont les premiers mots que l'on adresse à tout étranger qui arrive dans la maison). *Kào nhảo khảo tư — ?* d'où venez-vous ? *Kồ nhào pể —*, je viens du haut (amont). *Kồ nhảo ndrång —*, je viens du bas (aval). *Kồ nhảo tỉ chè —*, je viens de chez moi. *Kồ — kháy ao pè jà lơử*, je suis déjà venu ici deux ou trois fois. *Nư tsi tầu — i jà*, lui, il n'est encore jamais venu. *Ndào — txồ, — pồng*, arriver à l'étape.

twà. Germer.
— kầu, germer, lever, pousser. *Mblể — lơử*, le riz a germé. *Pảo-kư —*, le maïs lève. *Mè tầu —*, les haricots ont levé. *Màng plầu tsí hnồ lè —*, le chanvre ne lèvera pas avant quatre ou cinq jours. *— hná*, les dents poussent. *— kồ*, pousser des cornes.

twà. S'asseoir.
— nhảo, s'asseoir. *Kào — nhảo*, asseyez-vous.

twà. Epais.
Ndầu —, ndầu nha, toile épaisse, toile mince.

twà.
Lô hnồ —, lever du soleil ; le soleil se lève. *Kà hli —*, lever de la lune ; la lune se lève.

twà.
Ndâu — khơir, espèce de cotonnade forte, épaisse.

twà.
Tô krâu — dê, libellule, demoiselle.

twà. Ruer; donner des coups de pied. *Tò nèng —*, le cheval rue, a lancé une ruade. *Nư — kô*, il m'a donné un coup de pied.

twả. Couvrir. ‖ SYN. *khổ*.

twả.
— ndhay, appliquer, dresser l'échelle. *— tsào ; hẩu chơứ — tsào*, jeter un pont ; façon de boire du vin à la grande tasse.

twả.
— chàng là, réparer les talus, les diguettes des rizières.

tha. Aussi ; encore; et ; plus ; particule servant à former le comparatif de supériorité. ‖ SYN. *ha*.
Kồ mô —, je vais aussi. *Kào mwa i nji* —, prenez un peu plus. *Tsi mwà* —, il n'y en a plus. *Tò na tò ti* —, celui-ci et celui-là. *Kồ ha* —, et j'ajouterai que..., je dirai encore que... *I jà* —, encore une fois ; une fois de plus. *Kồ tsi wa nha* —, *i jà tsi nha* —, je ne volerai plus, jamais plus. *Kào mô khảo tư* —? où allez-vous encore? *Mào txày tê, mào kồ tơư* —, avoir mal aux mains et aux pieds. *Zrồng* —, encore plus beau. *Krang* —, encore meilleur, plus savoureux.

thà.
— *mỏ*, emporter. (SYN. *ngrang*).
— *pể swa*, soulever en l'air.

thả.
Tsi — *jang sư*, qui gerce, qui se fendille au soleil, une planche par exemple.

thảy. Barrer ; intercepter.
Chao ndông — *chwà hlò*, planter des arbres pour intercepter le vent, pour se mettre à l'abri des coups de vent. — *kè*, barrer un chemin ; mettre un signal au milieu d'une route pour empêcher qu'on la suive.

thày. V. *fwà-thày*.

thàng. (*Lò*). [Ch. 壇 *t'àn*]. Estrade, autel.
Lò — *neng*, autel pour faire des sorcelleries.

thàng. [Ch. 糖 *t'âng*]. Sucre.
Fang-ki —, sucre européen. *Pể* —, bonbons ; sucreries.

tháng.
Jèng —, source d'eau salée.

thảng. Parler ; causer. ‖ SYN. *ha* ; *kảng*.
— *trô*, raconter des histoires pour rire. — *nxhố*, chanter. — *pể*, blaguer ; dire des mensonges. *Ji nhào* — *pể*, retenir ses hôtes pour causer.

thảng.
Txảo —, pièce de charpente dans le sens de la largeur de la maison ; poutre. *Tò kang nào txảo* —, la poutre est rongée par les insectes.

tháo. Demander.
— *khơừ*, mendier, demander l'aumône. — *xư*, demander pour rien, sans payer. *Kồ* — *kào*, je vous le demande.

tháo. Râcler ; creuser ; nettoyer.
— *krwá néng*, — *ngwa nèng*, nettoyer les écuries. — *kử chè*, nettoyer, enlever la boue de la rigole autour de la maison. — *dáng mbwa*, creuser une auge pour les cochons. *Tò* — *lèng*, espèce de rabot pour creuser le bois.

thảo.
Ha lồ —, bégayer, bafouiller.

thảo-plàng. Diarrhée.
Tswà —, remède contre la diarrhée ; purgatif.

thảo. Goyavier.
Txi chwà —, goyave.

thao.
Txày — *kử*, jarretières.

thảo.
Lô làng xàng —, gaine de parapluie.

thaủ.
— *na*, maintenant. — *ndê*, — *tê*, avant, auparavant, autrefois. — *tư*, quand. — *tỉ*, ancêtres, aïeux. — *ỗ*, — *nzỗ*, depuis longtemps, depuis jadis. — *mè krwa kồ pồ*, j'ai vu cela depuis mon enfance. *Kào* — *tư mô ndrắng ka ?* quand irez-vous au marché ?

thấy. (*Lồ*). Enclume.
Lồ — *ndaủ hlầu*, enclume à battre le fer.

thàu.
— *krang*, reculer. — *chao tào krang*, reculer un objet.

thấu. (*Lồ*). Cruche ; petit vase.
Lồ — *tswà sau ndơử*, encrier. *Lồ* — *tswà hầu*, théière ; cafetière.

thấu.
Nshỗ —, rejeter.

the. (*thẻ*).
Jang —, *kư* —, fer blanc ; ferblantier. *Tsi day* — *tảng*, fiel d'ours de couleur ferrugineuse, peu estimé.

theng. [Ch. 天 *t'iēn*]. Ciel.
— *chử*, [Ch. 天 主 *t'iēn tchoù*], seigneur du ciel, Dieu.

theng. Verser ; transvaser.
— *chơử hầu*, verser du vin à boire. — *chơử tràu hầu làng fư*, verser du vin d'une bouteille dans une autre, transvaser du vin.

theng. [Ch. 炭 *t'án*]. Charbon.
— *nshầu*, — *nshí*, charbon percé de trous, poreux. *Hơử* — *phề* —, allumer du charbon ; faire du charbon.

theng. Frire, cuire.
— *máo*, frire du riz, réchauffer du riz. *Jà* — *kồ*, grande poêle formant le couvercle de l'alambic indigène.

thèng.
Lao se —, nom d'arbre.

thèng.
Wa — *tảng*, — *dảng*, finir ; achever ; en finir ; terminer.

thẻng. (*thỏng*). Produire son effet, se répandre dans le sang, en parlant d'un médicament.

thẻng.
Mwả —, les étriers.

thề.
Sèng —, commode ; bonne occasion.

thề. Donner ; accorder ; permettre.
Tsi —, *tsi khèng* —, ne pas donner ; ne pas accorder ; ne pas permettre ; ne pas vouloir. — *sề*, verser l'impôt, payer tribut.

thề. Pouvoir ; marque de superlatif. ‖ SYN. *taủ*.
Mô tsi —, ne pas pouvoir marcher. — *hứng*, capable, très capable. *Krwa* — *hứng*, qui pleure beaucoup, qui pleure tout le temps. *Nào* — *hứng*, grand mangeur. *Ngồ* —

hứng, très cruel, très méchant. *Sáo — !* est-ce que je le sais ! comment, d'où le saurais-je ? *Sáo — nư dwa mô kháo tư !* est-ce que je sais où il a passé ! je ne cherche pas à savoir où il passé.

thi.
Hang — nèng, tapis pour les chevaux, en filaments de caryota.

thi.
— chè, le bord du toit. *— chè ndrò*, le toit dégoutte.

thì. (*Lô*). Cercle ; cercler.
Lô — ndông, cercle en bois. *Lô — hlâu*, cercle en fer. *Lô ndì — nhà*, une tasse cerclée d'argent. *— thông*, cercler un baquet, un tonneau.

thi.
I — tsi chơư, une fraction d'un régime de banane.

thi. Restituer, rendre. || SYN. *kha*.
Kào — kồ nhà, rendez-moi mon argent. *Nư tsi xáng —*, il ne veut pas, il n'a pas l'intention de rendre, de restituer. *Tsi taú — i nji*, il n'a encore rien restitué.

thỉ. Abandonner, quitter, délaisser.
— jàng jin, abandonner l'opium, cesser de le fumer. *Tswa — jàng jiú*, remède pour se guérir de l'opium. *Ndâu — xẻ*, étoffe qui a perdu sa couleur. V. *thỏ*.

thiềng. [Ch. 藤 *t'èng*]. Rotin.
Kàng —, tige de rotin. *Mwa kàng — khi*, attacher avec du rotin. *Lô pàng kàng —*, canne en rotin. *Kàng — nả*, grand rotin. *Kàng — mè*, petit rotin. *Kàng — mwà khầu pò*, le rotin est épineux.

thinh.
Hảo — ndảng, rayé ; tracé. *Ndâu hảo — ndảng*, étoffe rayée.

thò. Poids de la balance.
Lô — téng, poids de la balance. *Lô — txwa*, poids en plomb.

thò. Porter avec un bât.
Tò nèng —, cheval de bât. *Lô — ngang nèng*, bât de cheval.

thồ.
Krào sèng —, nom d'un petit tubercule.

thồ. (*tháo*). Demander.
— jô, demander du travail.

thỏ. (*thỉ*). Déteindre.
— xẻ, perdre sa couleur, déteindre.

thòng. (*Lô*). Baquet, seau ; tonneau.
Lô mè —, petit baquet, tonnelet. *Lô nả —*, grand baquet, tonneau. *Lô pảng — ndàu mblê*, grande caisse dans laquelle on égrène le blé en le frappant contre ses bords. *Lô — chơư*, tonneau, baril de vin. *Lô — tri dê*, seau pour porter de l'eau.

thông. Morceau, partie ; bouchée. || SYN. *cháo*.
I —, un morceau, une partie. *Fày wa pè —*, diviser un objet en trois parties, en faire trois parts.

thông. [Ch. 通 *t'ông*]. Communiquer ; pénétrer ; comprendre, savoir parfaitement ; savant ; complètement.
Pâu —, même sens. *Kơư —*, étudier à fond ; apprendre à fond. *Ha — plơư*, dire tout ce qu'on a à dire, tout ce qu'on a sur le cœur. *Wa — plơư*, finir, terminer com-

plètement. *Thông-xử* [Ch. 通事 *t'ong che*], *thông chử*, interprète. *Tswà tsi* —, le remède n'a pas produit son effet, il ne s'est pas répandu dans le corps.

thông.
Jin —, pipe à eau. *Mwa jin — tràu kồ*, passez-moi la pipe. *Kào mwa jin — mò chao? khảo tư lơử, nsha tsi pồ*, où avez-vous mis la pipe? je la cherche et ne la trouve pas.

thông.
Ndòng tzư —, nzư —, mélastome; bancoulier. *Trào nzư —*, huile de bancoulier.

thông.
— là tsả, ouvrir un terrain à la culture; faire une nouvelle rizière.

thông. [Ch. 同 *t'ông*].
Ao tò — i mbè, ils portent le même nom tous les deux. *Chảo* —, inviter tout le monde.

thông.
Lò — syào, baguette de fusil.

thơư. (*Txi*). Grenade.

thơử. Pousser.
— mò, pousser, pousser devant soi, pousser quelqu'un pour le faire marcher.

thơử. Contenir, renfermer.

thơử.
Nshồ —, secouer, rejeter en secouant. *Tsi krang nshồ* —, s'il n'est pas bon rejetez-le. *Nshồ tè* —, secouer la main.

thơử. (*thaủ*).
— ồ — ndề, autrefois, auparavant; jadis. *— tỉ*, ancêtres, aïeux.

thơử.
Pảng —, marteau, maillet. *Pảng — hlàu*, marteau en fer. *Pảng* —, marteau en bois. *Ndông* —, maillet.

thơử.
Wa — hứng, grand; noble; riche. *Mwà siêng — klồ*, orgueilleux.

thơử. V. *chwa-thơử*.

thơử.
Tsi — wa, commencer un ouvrage, un travail.

thơử. (*thẻng, thông*). Pénétrer; compénétrer; imbiber.
Tswà tsi —, le remède n'a pas produit son effet, ne s'est pas répandu dans le corps. *Trào njwả — ao pề dày ndơử*, deux ou trois feuilles de papier ont été imbibées de pétrole.

thra. (*nthra*). Chatouiller; chatouillement.

thra. (*Wa*). Broder, faire des broderies; dessiner, faire des dessins. ‖ SYN. *wa lầu*.

thrău.
Mò —, aller se promener; se mettre en route. ‖ SYN. *mò tsảng; mò kề*.

thung. Répandre.
— mblề, répandre un tas de grains pour le faire sécher par exemple.

thrớư. (*Lồ*). Espèce de grand baquet. ‖ SYN. *lò nả thông*.
Lò — dề, un baquet d'eau. *Lò — ngảng*, un baquet d'indigo.

thư.
— chỉ, brique à bâtir. *Lò chè — chỉ*, maison en briques.

thư.

— *txhàng*, avoir honte, rougir. ‖ SYN. *chàng mwa*.

thứ.

— *hlang*, sauter par dessus. — *hlang dể*, sauter par dessus un petit cours d'eau.

thwá. Défaire, délier, dénouer.

— *njàu*, — *hlwa*, défaire un lien, une ficelle.

thwà.

Mào —, mal de poitrine; crachement de sang; poitrinaire.

TS

tsà. Nouveau ; neuf.

1°) *Lô chè* —, maison neuve. *Zrău* —, *ndrào* —, herbe tendre, nouvelle herbe. *Mblòng* —, nouvelles feuilles. *Nả* —, concubine ; seconde femme.

2°) *Ndồ* —, printemps, renouveau de l'année. *Nào* —, fêter le premier jour de l'an, le nouvel an. *Dha* —, danser, jouer à l'occasion des fêtes du premier de l'an. *Ndồ trău, ndồ* —, avant le premier de l'an, et après le premier de l'an. *Tò mbwa twá nào* —, le cochon qu'on tuera au premier de l'an (c'est le gâté de la famille porcine plusieurs mois avant la fin de l'année). *Ngrảy* —, restes de la viande du premier de l'an, viande boucanée que l'on sert aux étrangers de passage ; l'hôte peut juger de l'importance sociale qu'on lui attribue par la grosseur de la tranche qui lui est offerte.

tsá-txào. (*Tò*). Bêche.

tsà. (*tsàng*). Démanger. ‖ SYN. *khău*.

tsáng.
— *ndrào*, faire l'herbe.

tsàng. [Ch. 船 *tch'ouên*].
Hò — dể, [Ch. 火船 *houò tch'ouên*], bateau à vapeur.

tsàng. (*tsà*). Démanger.
Tò jŏng — chở, moustiques, cousins, ainsi nommés à cause des démangeaisons qu'ils causent.

tsáng. (*chàng*).
— *hná*, gencives.

tsàng. (*chèng*). En plus, de trop, de reste, superflu.

tsàng.
Jà —, espèce de spatule servant à remuer les aliments dans la poêle.

tsảng. (*chảng*). Parler, causer. ‖ SYN. *thảng*.

tsảng.
I — chư lèng, une rangée de grelots que les Miao-tseu attachent au cou des chevaux.

tsảng.
Lău —, alène de cordonnier, poinçon.

tsảng.
Mô —, se promener ; se divertir. *Mô — ẓrào*, faire un tour, faire une promenade. *Mô — kè xư, lang mô* —, se promener sans but. *Mô — tí tô Jì*, aller se promener chez le nommé Jì. *Mô — kháo tư ?* où allez-vous vous promener ? *Kào ndrô kô mô — ?* venez-vous vous promener avec moi ? *Tsi khổng mô* —, je n'ai pas le temps d'aller me promener. *Tồ nghèng hứng tsi txơừ wa krông wa nổ txơừ mô — xư*, paresseux qui ne sait rien faire que se promener.

tsảy.
— *kê*, faire place ; écartez-vous.
— *kô tơư*, déplacer ses pieds.

tsày. Couper ; raser ; tailler ; enfoncer.
— *tấu hàu*, raser la tête. — *fử txử*, se faire la barbe. *Tò trơư* —, rasoir. — *hlấu*, enfoncer un pieu. — *chử mể*, tailler un crayon.

tsày. Emprunter.
— *nhà*, emprunter de l'argent.

tsáo. Habit, vêtement. Cf. *tri*.
Trì —, vêtements, habits. *Hnăng trì* —, s'habiller. *Hlè trì* —, se déshabiller. *Hlòng trì* —, changer de vêtements ; se changer. *Tri* — *dồ dồ kảy kảy*, effets sales. — *khwả*, vêtement de dessus ; pardessus ; manteau ; camail. *Chể trì* —, plier les habits. *Xwả trì* —, laver les habits. *Zra trì* —, faire sécher les habits. *Làng* —, *khwả trì* —, suspendre les habits. *Dang* —, col d'habit. *Tê* —, manche d'habit. *I chè* —, *i chè trì* —, un habillement complet. *Trì* — *lâu*, *trì* — *wa lâu*, habits brodés. *Trì* — *tò pồ*, effets de femme. *Trì* — *tồ jơử*, effets d'homme. *Kồ trì* —, mes habits. *Kào trì* —, vos habits.

tsáo. (*tswả*, *swả*). Manquer, faire défaut.

tsáo. (*chảo*). Difficile.
— *wa*, difficile à faire. — *hừng*, — *li*, très difficile.

tsáo.
Khàu —, placenta.

tsào. Poids de dix onces.
I —, un poids de dix onces.

tsào. (*Tò*). [Ch. 橋 *kiāo*]. Pont.
Tra —, *twả* —, jeter, lancer un pont ; faire un pont. *Dwa* —, *ndào* —, traverser un pont. — *tsi trwà*, le pont n'est pas solide. *Dể hlô sông* —, la crue a emporté le pont. *Tò dể tsi mwa* —, il n'y a pas de pont sur la rivière.

tsào.
Ji vang — *krồ*, ammanie.

tsào
Feng —, vermicelle, pâte alimentaire en général.

tsảo.
Tào —, en Chine. — *jín*, tabac chinois ; tabac jaune.

tsào-tsi. (*chảo-tsi*). [Ch. 交 趾 *Kiāo-tchē*]. Annamite.

tsảo. Fouiller, creuser, remuer.
Tò mbwa — *ăng nsha chang ndông nào*, les cochons fouillent la terre pour chercher des racines.

tsáo.
Fwả i —, sursauter, tressaillir ; terreur, frayeur subite.

tsảy. (*chảy*).
Kàng —, *kấu* —, *pwa* —, menton.

tsàu-fwa. (*chàu-hwa*). Brouillard, nuages.

tsấu. Poussière.
Plấu —, *plang* —, poussière ; balayures, ordures ; cendre. — *jang*, poussière détrempée par la pluie. *Lò* —, couvert de poussière. *Hlwa* —, cendre ; braise. *Lồ nang* —, pluie fine (comme la poussière, comme la cendre). *Lò vàng* —, crible fin ; sas ; tamis.

tsấu.
Pàng —, indigotier ; ruellie ; renouée tinctoriale.

tsấu. (*sầu*).
Txồ —, veine. *Kang* — *tê*, traces des veines sur une main. *Dha* —,

battements du pouls. *Kwa tswà* —, caoutchouc, variété de ficus dont le latex sert contre la coupure des veines.

tsâu. Enfoncer ; piquer ; faire pénétrer.
— *khảo mwa*, enfoncer quelque chose dans l'œil.

tséng. Dépecer, nettoyer une bête qu'on vient de tuer.
— *krà, pwá krà*, nettoyer un poulet, en enlever les viscères. — *mbwa*, arranger un cochon.

tsèng. Bon, bien, beau.
Tsi —, ce n'est pas bon ; ce n'est pas bien. *Ha tsi — cheng*, qui ne sait pas causer comme il faut, qui ne sait pas s'expliquer, produire des arguments.

tsèng. [Ch. 寸 *tsouēn*]. Hauteur du poing, mesure.

tsèng. (*sèng*).
— *hnỏ*, toute la journée. — *hmao*, toute la nuit.

tsèng-lò. En pilules.
Tswà — —, médicament en pilules.

tsèng-sang. Pair.
Tsi —, impair.

tsèng-tseng. Trembler.
Wa nao —, il tremble de froid, de fièvre. *Nshay* —, trembler de peur. — *i chè hồ si*, trembler de tout son corps.

tsěng. Séparer deux combattants, leur dire de faire la paix entre eux. *Mô — chwả*, ne vous battez plus.

tsěng-twà. Arriver par hasard ; se rencontrer.
Kào — khảy pang kồ mè nji, puisque vous arrivez là, veuillez me donner un coup de main.

tsè. Balayer.
— *chè*, balayer la maison. *Lò chè sư sư wa chàng kào tsi* — ? la maison est toute sale ; pourquoi ne la balayez-vous pas ? *Tsi mwa khâu trwà — chè*, il n'y a pas de balai pour balayer la maison.

tsé. (*tshè, nthè, chơứ, tsơứ*). Injurier ; insulter.

tsế. Déplacer ; se déplacer ; soulever ; soupeser.
— *tò trỏng*, déplacer la table. — *lò kơứ kồ tri*, soulevez la hotte pour que je la mette sur mon dos. — *kè kồ mò*, faites moi place pour que je passe.

tsè. [Ch. 車 *tch'ē*]. Voiture.
Tò nèng hảy —, le cheval tire la voiture. *Lò nshăng* —, roue de voiture. — *hlwa ti hlâu*, bicyclette. *Hồ — khwa*, train ; locomotive. *Hồ — dè*, bateau à vapeur. *Hồ — jang*, ballon dirigeable ; aéroplane.

tsě. (*chě*).
Dơư —, défaire ; délier ; se débarrasser de.

tsi. Cinq.
Kảu —, quinze. — *châu*, cinquante. — *châu* —, cinquante cinq. — *pwa*, cinq cents. — *pwa — lò*, cinq cent cinq. — *pwa* —, cent cinquante. *Kồ tò mè tò mwả — syong txay*, mon enfant a cinq ans et demi. *Plâu — jà*, quatre ou cinq fois.

tsi. (*Tồ*). Chèvre.
Tò lâu —, bouc. *Tò nả* —, chèvre. *Tò mè* —, chevreau ; cabri. *Tò nhử*

—, jeune chèvre qui n'a pas encore porté. *Ngrấy* —, viande de chèvre, de bouc. *Tò — nào mblòng ndòng hèng hừng, tò — nhả mblòng ndòng hừng*, les chèvres aiment beaucoup les feuilles des arbustes.

tsi. Non ; ne... pas ; sans ; particule négative.
Jào — jào ? oui ou non ? — *mô*, ne pas aller. — *ha*, ne pas parler. — *wa*, ne pas faire. — *jào*, ce n'est pas vrai. — *taủ*, pas encore. — — *taủ tang*, ce n'est pas fini. — — *ẓrông nhào*, pas bien portant ; indisposé ; malade. — *mào*, ne pas souffrir, ne pas avoir mal. — *khếng*, ne pas accorder, ne pas permettre. — *khơư*, — *mwa*, ne pas donner. — *mwà*, il n'y a pas. — *mwà tang lơử*, il n'y en a plus. — *xáng*, ne pas vouloir, ne pas désirer. — *pẩu*, — *txơừ*, ne pas savoir, ne pas connaître. — *taù*, ne pas pouvoir. — *nào — hẩu*, sans manger ni boire. — *mwà tô tsi, tsi — dang tsi*, il n'y a rien. — *mwa*, ne pas vendre. — *mwà*, ne pas acheter. — *pẩu wa chàng*, ne savoir comment faire. — *hỏ xeng*, pas content, pas consentant. — *pỏ*, ne pas avoir vu. — *sày*, ne pas regarder.

tsi. (*si*).
—*ngang chày nèng*, selle de cheval.

tsi. (*si*).
— *tơử*, pousser les bûches dans le feu.

tsi.
Ndòng kô —, variété de cosse.

tsi. (*chi*). Quoi ?
Tô — ? dang — ? quoi ? qu'est-ce qu'il y a ? *Nư tsi mwa dang — tràu kô*, il ne m'a rien donné. *Kào mwà tô — ?* qu'est-ce que vous vendez ? *Dang — khấy ?* qu'est-ce qu'il y a là ? *Tsi mwà tô — ; tô — tsi mwà*, il n'y a rien. *Tô — tứ tảu*, n'importe quoi. *Tsi pẩu tô* —, je ne sais rien.

tsi. Excrément, fumier. ‖ SYN. *krwá*. *Kwa* —, purin. — *krwá nhô*, fumier de vache — *krwá nèng*, fumier de cheval.

tsi. Mètre.
I —, un mètre.

tsi.
Ndồ —, dormir. *Pứ i* —, faire un somme.

tsi-day.
—, fiel d'ours. — *chiếng táng*, fiel rouge, très estimé. — *jềng táng*, fiel blanc. — *tổng táng*, fiel couleur cuivrée. — *thể táng*, fiel couleur de fer.

tsi-pề. Au-dessus. ‖ CONTR. *tào-pể*, au-dessous.

tsi. Fuir, s'échapper.
— *mô*, fuir ; s'enfuir ; s'échapper. — *dwa khảo tư lơử ?* où s'est-il enfui ? — *tsi tâu*, il ne peut pas s'en aller. *Kào — mô sáy sáy lô !* partez vite ! sauvez-vous vivement !

tsi.
Trào —, très gras.

tsi.
Hnang — mwa, sésame.

tsi.
Lẩu —, coude.

tsi. (*tsi*).
— *lwả*, — *fứ*, mépriser les gens.

tsi. En colère, furieux ; mécontent ; bouder.

Kào — kò, vous êtes furieux contre moi; vous m'en voulez. — *hứng; — — lò*, très fâché; très furieux. *Wa chàng kào — ?* pourquoi êtes-vous fâché ? *Mè nhwa* —, les enfants boudent.

tsi. (*tsi*).
Mwà fứ —, orgueilleux.

tsi-txà. Poli, honnête, bien élevé.

tsyáo. (*tsyơứ*). Etre piqué; percer, perforer; enfiler; embrocher.
Khàu pò — kò tơư, piqué au pied par une épine. — *kòng*, enfiler une aiguille. — *nò*, enfiler un hameçon, mettre le ver sur l'hameçon. — *ngrây*, embrocher la viande. — *kháo njừ nhồ*, perforer le nez des buffles.

tsyèng. [Ch. 城 *tch'êng*]. Ville.
Pè chièng —, [Ch. 北京城 *pèi-kīng tch'êng*] ville capitale; chef-lieu.

tsyèng. Galon.
Wa i —, wa ji —, sous-lieutenant. *Wa ao —, wa lứ* —, lieutenant. *Wa pè —, wa xang* —, capitaine.

tsyèng.
Lò kồ —, rondelle en paille, en bambou qui sert de support aux marmites, aux poêles.

tsyơư. (*Tè*). [Ch. 處 *tch'ôu*]. Endroit; lieu.
Tè — fáng, tè — nzéng, pays en révolte; région troublée. *Nda tè* —, carte géographique. *Lô ndrào* —, chambre; appartement.

tsyơứ. (*tsyáo*). Percer, perforer; enfiler; embrocher.
— *kháo njừ nhồ*, percer le nez des buffles pour les attacher. — *kháo njề*, percer les oreilles, les lobes des oreilles pour porter des pendants. — *kháo mwa*, qui entre, pénètre dans les yeux.

tsyơứ.
Lào —, cela m'est égal; tant pis; je m'en moque. *Kào tsi khêng, lào — !* si vous ne voulez pas, cela m'est égal. *Tsi mwà táng lơứ, lào* —, s'il n'y en a plus, cela va bien, n'en parlons plus.

tsố. Jouer d'un instrument de musique à vent.
— *tràng*, jouer de la flûte. — *krèng*, jouer de l'orgue à bouche.

tsố. V. *tứ tsò*.

tsò. Ramasser; rejeter.
— *plang tsàu mô tang*, ramasser les balayures, les ordures pour les rejeter.

tsòng.
Tò li kòng —, cent-pieds; scolopendre. *Tò tsơứ* —, même sens.

tsông. (*Tò njề*). Tortue. ‖ SYN. *vú-ki*.

tsòng. Couper en sciant; hacher.
— *lwả jin*, couper du tabac pour la pipe.

tsòng.
Vò — pể dwa, couvrir en imbriquant comme on couvre avec des tuiles.

tsơư. (*Tò*). Faisan. ‖ SYN. *ndràng*.

tsơứ-tsông. (*Tò*). Cent-pieds; scolopendre.

tsư. (*Tò*). Chat.
Tò txi —, tô kứ —, chat. *Tò nả* —, chatte. *Tò mè* —, petit chat, chaton. *Ndâu — pô mwa*, jeu de colin-maillard.

tsư. Cloche, clochette, grelot.

tsư. Repasser.
— *ndàu*, — *tri tsáo*, repasser du linge, des habits.

tsư. (*Tô njê*). Anguille, poisson anguiforme.

tsư.
Kwa —, gentiane.

tsử.
— *zrào*, village différent, autre village.

tsử-là. (*Tô*). Taupe.

tswa. Echalotte.

tswa.
— *ndwa*, filer du lin.

tswa.
— *khàu nô*, retirer la ligne de l'eau quand le poisson a mordu à l'hameçon. ‖ SYN. *sáng khàu nô*.

tswa-nố. (*Tô*). Filaments d'un petit palmier.

tswá. (*tsáo, swá*). Manquer; en moins.

tswá. (*Tô kông*). Espèce de criquet.

tswá. V. *xang-tswá*.

tswà. Remède, médicament.
Hâu —, prendre, avaler un remède. *Pléng* —, appliquer un médicament. — *mbơư*, remède contre la fièvre; quinine. — *pléng chàng dang*, médicament qui sert à badigeonner le cou, remède contre le goître; teinture d'iode. — *tháo plàng*, purge; purgatif. — *plàng chang*, santonine. — *da tâu hâu*, antipyrine. — *ngrò*, — *nông*, remède contre la toux, contre le rhume. *Lô chê wa* —, fabrique de remèdes; pharmacie. *Kư* —, médecin; pharmacien.

tswà. [Ch. 茶 *tch'à*]. Thé.
— *jê*, thé. *Hâu* —, boire du thé, prendre le thé. *Trâu* —, *lì* —, faire infuser du thé, préparer le thé. *Lô thaû* —, théière. *Lô* — *phàng*, plateau sur lequel on sert le thé. — *kà-fe*, café. *Hâu* — *kà-fe*, boire du café.

tswà. Peinture; couleur; aniline.
— *lá*, aniline rouge. — *njwa*; — *xa*, aniline verte, violette. — *dàng*. — *kàng*, aniline jaune. Les Miao-tseu, comme les Mán et les Tày, se servent beaucoup de l'aniline pour teindre les étoffes, les fils. On en voit des flacons dans toutes les maisons, toujours de provenance allemande. *Hlè* —, perdre sa couleur; déteindre.

tswà. Machine en général.
— *xơư tri tsáo*, machine à coudre. — *sau ndơử*, machine à écrire. — *wa ndâu*, machine à tisser. — *ha dê*, pompe.

tswà. Souffler.
— *tơừ*, souffler le feu. — *tèng*, souffler une lampe, l'éteindre. *Lô tràng* — *tơừ*, soufflet; le soufflet miao-tseu consiste en un simple tube en bambou.

tswà.
Mbwa —, nom d'arbre.

tswà.
— *hwà*, mépriser les gens.

tswả. Se rencontrer; se croiser.
Dê —, embouchure d'un arroyo: rencontre d'un arroyo avec un autre cours d'eau. *Kê* —, embranchement, bifurcation, croisement de routes.

TSH

tsha. (*thra*). Chatouiller ; chatouillement.

tshay.
— *plàng*, avoir faim. — *plàng hứng*, avoir grand faim ; affamé. *Nào* —, prendre le repas du matin; déjeuner. *Wa* —, préparer le déjeuner. *Mâo* —, le déjeuner. *Tsi táu nào* —, je n'ai pas encore déjeuné. *Nào — tang lơứ*, j'ai déjà déjeuné. *Táng* —, milieu de la matinée. *Tang — dwa*, tard dans la matinée. *Twà krâ wa* —, faire un poulet pour déjeuner. *Nào — tang pwa leng hâu chề mô wa krông wa nồ*, après déjeuner tout le monde ira travailler.

tshây. (*txhây*). Ficher dans ; poser sur.
— *tò tra chàng pwa*, ficher au coupe-coupe dans la cloison. — *chứ mể khảo njề*, porter un crayon, un porte-plume sur l'oreille.

tsheng. Gratter.
Tò krà — ủng, les poules grattent la terre.

tshế. (*tsè*, *nthè*). Injurier ; insulter.
Nả txi — — kò, mes parents m'ont gourmandé.

tshòng. Faire les fiançailles, les accordailles.
Zràng —, chants des fiançailles ; chants ordinairement très légers.

tshơư.
Tò vang —, croupière des chevaux.

TX

txa. [Ch. 千 *ts'ïēn*]. Mille, en parlant des pièces de monnaie, des années.
I — nhà, mille piastres. *I — nà*, *i — syong*, mille ans.

txa. (*Tò*). Ciseaux.
Mwa tò — txá ndâu, couper de la toile avec des ciseaux.

txa. Planche.
Dày —, une planche. *— njàng ; — chàng*, cloison en planches. *Chàng —*, plancher. *Ndhay —*, escalier en planches. *Chè —*, maison en planches. *— txứ*, cercueil.

txa-txứ. Cercueil.

txá. (*chá*). Après ; seulement.
Nào máo tàng — mô, je ne partirai qu'après avoir mangé. *— ao pê hnổ*, dans deux ou trois jours. *— hnổ pwá*, dans plusieurs jours.

txá. Couper.
— ndâu, *— ndơứ*, *— ndông*, couper de la toile, du papier, un arbre.

txá. Ronger.
Tò nàng — páo-kư, *— tsí ndông*, le rat ronge le maïs, les fruits.

txá. (*Ndông*). Plante parasite ; gui.

txá.
— — mwa, clignement, clignotement des yeux.

txá.
— ndi, rate. *Mào —*, avoir mal à la rate ; rate gonflée.

txà. [Ch. 錢 *ts'ïên*]. Pièce de monnaie ; argent. ‖ SYN. *nhà*.
Tò —, sapèque. *I —*, une sapèque (*poids :* 3 gr. 778). *I dày —*, *i lô —*, *i — nhà*, une piastre. *Tứ —*, jouer de l'argent ; jeu d'argent. *Ao sang lô —*, face et pile d'une pièce de monnaie. *Mblwà*, *fwá —*, infliger une amende. *Cha txố nhà —*, richesses ; biens ; fortune. *I hlwa —*, une ligature. *Tsi mwà —*, *tsi mwà nhà —*, je n'ai pas d'argent ; être sans le sou. *Kào mwà — kồ mwà nji*, rendre la pareille.

txà. Froid.
— — li, très froid ; glacé. *Dể —*, eau froide. *Ndố nao áng — —*, en hiver la terre est froide.

txà.
— khwá, sécher près du feu ; sécher au feu.

txà.
Aó —, goître.

txà.
— mể txứ, devinettes.

txà.
Ha lô —, chanter.

txay. Moitié ; demi.
I syong —, un an et demi. *I hào —*, quinze cents. *I lô —*, une piastre cinquante. *I lô sì hơứ —*, une heure et demie. *I — lô sì hơứ*, une demi-heure.

txảy.
— *ô*, là-bas.

txảy. Numérale des membres, etc. — *tê ; ao — tê*, la main ; les deux mains. — *tê xi*, — *tê lầu*, main droite ; main gauche. — *tơư*, le pied. *Ao — tơư*, les deux pieds. *Ao — khâu*, une paire de souliers. — *mbang*, le bras. *I — ngrảy*, une tranche de viande.

txảy. Bariolé, de diverses couleurs. *Tò nèng* —, cheval à la robe tachetée. *Ndâu — wa xò*, drap rayé. *Ndâu — wa pàng*, étoffe fleurie. *Fảo pảng* —, couverture bariolée.

txảy. Eplucher ; tailler. ‖ SYN. *tề*.
— *txi*, éplucher un fruit. — *chử mẻ*, tailler un crayon.

txảy. Recevoir ; prendre dans ses mains.
— *lò kơử*, prenez la hotte. *Lảy mao pảo*, — *mao pảo*, lancer la balle, et la recevoir ; jeu de balle. — *txi*, recevoir un fruit qui tombe.

txảy.
Kè —, embranchement de chemin. *Kè — khảo tư?* où le chemin bifurque-t-il ? où prend-on le chemin de traverse ? — *kè*, faire place ; laisser passer ; s'écarter. (SYN. *txảng kè*.)

txang.
Lô — khô phảo, crosse du fusil.

txáng. (*txông*).
— *hầu pla*, rides du front.

txảng.
— *kè*, faire place ; laisser passer. ‖ SYN. *txảy kè*.

txảng.
Mè —, grenier provisoire dans les champs.

txảng. (*txếng*).
Si — juả, se disputer la possession de quelque chose.

txáng.
Má —, — *txi dwả*, noyau d'un fruit, noyau de pêche. ‖ SYN. *nông*.

txảng. A pic ; escarpé ; pente très raide.
Njè tảo — —, monter une côte escarpée, une pente raide.

txảng. Abcès ; furoncle ; plaie.
Mảo —, avoir des plaies, des furoncles ; furonculose.

txảng.
Mblê trảu —, riz mûr.

txảng. (*chảng*). [Ch. 牀 *tch'ouâng*]. Lit ; chambre à coucher.
— *pử*, lit de camp. *Lô — chè ; hầu* —, une chambre ; dans la chambre. *Lô — tsyơư pử*, chambre à coucher. *Krang* —, le dessous du lit de camp.

txảng. (*chảng*).
— *jơư*, espèce de condiment. *Tâu* —, haricots fermentés ; condiment.

txảng-nzử. (*Tô*). Marteau à tailler, à piquer la pierre.

txảo. Bouger ; remuer ; toucher ; agacer.
Tsi —, ne bougez pas ; ne remuez pas. *Kảo — hửng*, vous êtes agaçant ; vous êtes insupportable ; vous êtes turbulent. — *pảo*, agaçant ; remuant.

txảo.
Nào — jể, prendre un repas au milieu de la nuit ; réveillon.

txảo.
Mwa —, panicum munroanum ; apluda mutica. *Tèng —, si —*, scirpus capsularis. *Hò —*, artemisia sinensis, dont les feuilles desséchées tiennent lieu d'amadou.

txảo. (*txố*). Arriver.
— *chè*, arriver à la maison. *Hnổ na tsi —*, on n'arrivera pas aujourd'hui.

txảo. (*chảo*). [Ch. 椒 *tsiāo*]. Piment. || SYN. *khổ, khrổ.*
Kwa —, condiment composé de piment broyé et de sel. *Hả —*, piment.

txảo. (*Tò*). Bèche.
Sá —, espèce de bèche employée pour creuser. *Mwa tò — njơư krào*, déterrer des tubercules avec cette bèche.

txảo. (*tảo*).
— *krang*, en arrière, par derrière.

txảo.
Mwà — tào hò krang, dépôt ; lie ; liqueur qui a déposé.

txảo.
— *hừng, — nhể*, très pauvre ; délaissé ; malheureux ; misérable ; qui manque de tout.

txảo.
— *leng chè*, entablement, pièce de bois sur laquelle repose la toiture.
— *thẳng*, poutre.

txaủ. (*txwá*).
— *hnố*, chaque jour, tous les jours.

txảy.
— *nhang*, prendre femme ; se marier.

txảy. (*txá*). Couper.

txảu. (*Tò*). Ciseau à froid ; ciseau de menuisier.

txấu. Verser, par exemple, un remède dans la bouche.

txầu. (*chẩu*). [Ch. 足 *tsoù*]. Juste, assez ; la mesure exacte.
Tsi —, il n'y a pas assez ; il en manque ; il n'y a pas le compte. *Tsi — nào*, il n'y a pas de quoi manger. *Tsi — ngrì*, il n'y a pas le compte.

txầu.
Tò nèng — tề, le cheval trépigne, gratte la terre du sabot.

txéng. Près ; proche ; apparenté.
Ao tò — tsi —? ces deux individus sont-ils apparentés oui ou non ?

txéng.
Zràng —, escarpement.

txéng. (*txáng*). [Ch. 爭 *tchēng*].
Si — jwá, se disputer la possession de quelque chose.

txéng-nèng. (*txông-nèng*). Crinière de cheval.

txèng. Numérale des plis d'étoffe, de papier ; des doublures de vêtements, etc.
Tri tsảo —, vêtement doublé.

txèng. (*Lò*). Espèce de rouet.

txèng. Sauter ; éclabousser ; sortir.
Wa —, faire sortir, par exemple des grains de riz de la tasse, des morceaux de viande de la poêle. *Tò*

mbwa nào khầu wa—hồ si, le cochon a répandu toute sa nourriture, l'a poussée hors de l'auge.

txèng. Dont la robe est blanche et noire (en parlant de chevaux).
Tô nèng —, cheval blanc et noir, cheval pie.

txèng.
Jwà —, porter des breloques à la ceinture, à la façon des femmes annamites.

txẻng. Bousculer.
— *hmống*, bousculer les gens. — *nwa*, — *nwa mò*, se frayer un passage à travers une foule, en bousculant ; se faufiler.

txẻng. Mettre un support. ‖ SYN. *tí*.

txế.
— *hwả jín*, enlever les nervures des feuilles de tabac. — *tầu*, enlever les nervures des gousses des haricots. — *ʒrầu*, enlever les nervures des feuilles des légumes en général.

txi. Génération. ‖ SYN. *tả*.
I —, une génération.

txi. (*txô*). [Ch. 稷 *tsí*]. Millet.

txi.
I — *nhào*, célibataire.

txi. (*Tô*). Domestique, serviteur. ‖ SYN. *khri*.

txi.
Fwa —, baccaurea ramiflora.

txi-tơừ. (*Tô njề*). Brême.

txí. Père ; mâle ; mari.
Kồ —, mon père. *Ao tò nả* —, le père et la mère ; le mari et la femme ; le mâle et la femelle. *Tô* — *tò nả ?* mâle ou femelle ? *Tô* — *dè*, un chien. *Tò* — *nèng*, un cheval. — *nʒơừ*, oncle. *Jơừ* —, le père de la femme.

txi. Fruit en général ; arbre fruitier.
— *dwà*, pêche ; pêcher. — *khơư*, prune. — *krà*, raisin. *Txí* —, porter des fruits (arbre). *Dè* —, cueillir des fruits. *Nào* —, manger des fruits. *Txày* —, peler un fruit. — *tsi taú sá*, fruit non encore mûr. — *sá lơừ*, fruit mûr. — *kang nào*, fruit véreux. *Kào txí ha kồ mò dề* —, *kào txí pẻ txí, ndòng tsi txí* —, votre père m'a dit d'aller cueillir des fruits, votre père m'a trompé, l'arbre n'a pas de fruits.

txi. Faire des sorcelleries. ‖ SYN. *khô, dang*.
— *neng*, sorcier. — *khwa*, sorcelleries pour les étrangers, pour les visiteurs, pour les hôtes. — *dang*, sorcelleries pour les esprits.

txi.
— *mào*, pointe, sommet du casque, du chapeau (SYN. *twa*). *Njào* —, pommettes des joues. — *njừ*, nez.

txi.
— *mblế*, faux épi rempli d'une poussière noirâtre et nauséabonde.

txi.
Pẻ —, *ha pẻ* —, mentir ; tromper (V. *dảng*). *Kào pẻ* —, vous mentez, vous blaguez. *Nư pẻ* — *hứng, tsi pầu ha tà i jà*, c'est un grand menteur, il ne peut pas dire la vérité une seule fois.

txì. Jusque.
Wa — *na*, travailler jusqu'à cet endroit. *Kào sà* — *na xư*, vous

êtes haut comme ceci seulement (en montrant une marque). *Ndỏ kố dễ hlồ txố — na*, en été la crue a monté jusqu'ici.

txì. Finir, terminer.
Ha tsi —, n'avoir pas fini de parler, de dire toute sa pensée. *Wa tsi —*, n'avoir pas terminé son travail. *Lao li — —*, tout ramasser, tout mettre en ordre.

txi.
Zràu —, espèce de menthe.

txì.
Mô i —, aller de front. — *syong*, tailler l'extrémité d'un bambou pour que tout le contour soit uniforme.

txí.
— *kè*, bordure des routes ; trottoir.

txí.
— *txứ mẻ*, constellation, groupe d'étoiles en général ; en particulier Grande Ourse.

txỉ.
Wa — chàng dang, aliment qui reste dans le gosier, un os par exemple. ‖ SYN. *kẻ*, *nja*.

txỉ.
— *txí*, porter des fruits, se couvrir de fruits, en parlant des arbres. *Syong na txí dwà — txí ndaủ*, cette année le pêcher a beaucoup de fruits. *Tò ndòng tsi taú — txí*, arbre qui n'a pas encore porté de fruits.

txinh. (*txa*). [Ch. 千 *ts'iēn*]. Mille.
Ao pê —, deux ou trois mille.

txô. (*txi*). Millet des oiseaux.

txô.
Nào máo —, manger à deux ou à plusieurs en se servant de la même tasse : grande intimité.

txố-ndè. (*Zrầu*). Amarante alimentaire.

txỗ. Numérale de certains objets longs.
— *leng*, artère. — *sầu*, veine. — *hlwa*, ficelle ; corde. — *hlang*, ruban. — *njàu*, lien en bambou. — *si*, ceinture. — *pwả*, turban. — *hú ngẩu*, chant ; sujet de chant. *I. ao — hú ngẩu*, un ou deux chants.

txồ. Foyer de la cuisine où l'on fait cuire les aliments.
Kháo —, même sens, par opposition au *kháo chẻ*, foyer où l'on fait du feu pour se chauffer.

txỗ. Arriver. ‖ SYN. *twà*.
— *lơứ ndào twà —*, déjà arrivé. *Tsi taú —*, pas encore arrivé — *chè*, arriver à la maison. *Châu ndồ lè —*, on n'arrivera pas avant la nuit. *Mò — kháo tư ?* jusqu'où êtes-vous allé ? *Mô — ti chè*, jusqu'à la maison. *Xáng —*, penser à ; réfléchir. *Tsi taú xáng —*, je n'y avais pas encore pensé.

txỗ. (*txwả*). Frotter contre.

txồ. (*sổ*). Tonnerre. Les Miao-tseu ont grand peur du tonnerre, qui résonne fort, il est vrai, dans leurs montagnes. Aussi évitent-ils avec soin les faits qu'ils croient provoquer le tonnerre : laisser le lait de la mamelle tomber par terre, toucher les seins des femmes mariées, etc.
— *krwà*, il tonne ; tonnerre.

txỗ.
Chạ —, bétail, troupeau. *Tsi mwà chạ — nhà txà*, ne posséder ni troupeau ni argent, n'avoir aucun

cun bien. *Chạ — ndròng ndừ, chạ — nsháng ndừ*, nombreux troupeaux ; grands troupeaux.

txò.
Wa —, simuler, faire semblant. *Wa — mào*, simuler la maladie, faire semblant d'être malade.

txò-sà. (*chó-sà*). Fatigué.
Mô kè —, fatigué de la route ; marche fatigante. *Tsi — i nji*, je ne suis pas fatigué du tout. *Tsi taú* —, pas encore fatigué.

txò. Pincée.
I —, une pincée.

txồ. (*Tô*). Lime.

txồ. Se tromper, faire erreur.
Swá —, se tromper dans ses comptes, dans ses calculs. *Sau ndơ'ừ* —, se tromper en écrivant, se tromper de lettres, de mots. *Wa — plấu*, abîmer, gâter un travail.

txồ.
— *nò*, garder un objet en souvenir.

txồi. [Ch. 罪 *tsouèi*]. Péché ; faute.
Wa lè mwà —, il y a péché à agir de la sorte.

txồng.
Pò chừ —, variété de bambou.

txống-kàng. [Ch. 總官 *tsóng-kouān*]. Chef de canton.
Nư wa —. il est chef de canton.

txống. (*txéng*). Crinière.
— *nèng*, crinière du cheval.

txồng. (*Tô*). Caryota.
Tò tô —, palmier alimentaire.

txồng. Poignée ; touffe. ‖ SYN. *chao*.
I — mblễ, une touffe de riz. *I — zrấu*, une touffe de légumes.

txồng-là. (*xì-là*). (*Tô*). Dragonier.

txồng.
Njwá — pwa, espèce de pâté qu'on enveloppe de feuilles.

txồng. (*txáng*). Rides.
— *hầu pla*, rides du front.

txơư. (*Lò*). Espèce de grand baquet.

txơư.
— *tròng*, fermer la porte. V. *kơư*.

txơư-si. (*Tô*). Chevrons de la toiture.

txơ'ử. (*txwá*). [Ch. 出 *tch'oū*]. Sortir, faire sortir.
Pá — kư mblễ — pàng, le maïs et le riz fleurissent. *Dễ* —, l'eau sourd, jaillit ; eau de source.

txơ'ử. Poser, déposer.
— *khảo tư ?* où faut-il le déposer ? où l'avez-vous placé ? — *sầu trống*, poser sur la table. *Xáng — khá na*, je veux rester, demeurer ici. — *lò kơ'ử khảy*, déposez la hotte ici.

txơ'ử. Aider. ‖ SYN. *pang*.
— *kô wa*, aidez-moi.

txơ'ử. Particule distributive.
— *leng — leng*, un par un ; éparpillé ; épars. — *ngấu — ngấu*, deux par deux. *Hnô krố — leng leng pễ ndố*, les étoiles sont éparpillées dans le firmament.

txơ'ử.
Lò chè —, maison dont les colonnes reposent sur des soubassements en pierre. Cf. *chè trố*.

txơứ-lơứ. (*Lô*). Entonnoir.

txơừ. Savoir ; connaître ; capable. || SYN. *pâu*.
Tsi — wa, je ne sais pas faire. *Tsi — sày ndơứ*, je ne sais pas lire. *Tsi — mô*, je ne sais comment faire pour partir. *Tsi — ha*, je ne sais que dire. *Tsi — wa nào*, qui est incapable de gagner sa vie. *Khá —*, je l'ai su récemment.

txơừ.
Khwa —, habitué, accoutumé.

txơư.
— lò tâu, *— lò thông xàu hưng*, arranger, resserrer les cercles des baquets, des tonneaux qui perdent de l'eau.

txừ. Haïr, détester, en vouloir à.

txững.
Tau —, trou de la hache dans lequel on enfonce le manche.

txư. Interdire, défendre. || SYN. *fong*.
— chào jàng jin, défendre la culture de l'opium.

txư.
Wa mwa —, marqué par la petite vérole.

txư.
Mwá —, cartouche de fusil.

txứ.
Khơư —, jeu qui consiste à lancer de petits cailloux en l'air et à les rattraper quand ils retombent.

txứ.
Mể —, devinettes.

txứ.
— là, *— tè*, racheter une rizière, un champ.

txừ. Paire ; couple.
I — trơư, une paire de bâtonnets à manger.

txừ.
Mô — twà, aller voir un mort. V. *mô ngràu ki*.

txữ.
— lì, donner, mettre toute sa force.

txwa. Vertical.

txwa. Plomb.
— jang, plomb en fusion.

txwa. Riz ordinaire. || CONTR. *mblâu*, riz gluant.
Mblể —, riz (sur pied) ordinaire, commun. *Mào —*, riz (cuit) ordinaire.

txwả. (*txơứ*). Sortir ; jaillir.
— dể, pompe à eau. *Txơứ —*, sortir, jaillir (par exemple, l'eau d'une source, les étincelles du briquet, d'une pierre).

txwả. (*txaû*).
— hnổ, chaque jour : quotidiennement.

txwả.
— tẩu hàu, appliquer des ventouses sur le front.

txwả.
Ngra — kồ nhổ, raies qui pousseraient sur les cornes des bufflesses à raison d'une par portée.

txwà. (*txẩu*, *chẩu*). [Ch. 足 *tsoû*]. Assez ; suffisant.
Pâu — lơứ, il sait déjà assez ; il est assez savant, assez au courant. *Tsi —*, il n'y a pas assez. *Tsi — nào*, il n'y a pas de quoi manger.

txwà. (*txổ*). Arriver.
Mô —, arriver au terme, au but.

txwà. Greffer.
— *ndòng*, greffer un arbre.

txwà.
Tràng —, grand coupe-coupe à long manche qui sert à débroussailler; on le manie avec les deux mains.

txwả. Frotter.
Hò —, — *hò*, allumettes (feu qu'on frotte, qu'on obtient par frottement). *Lò plâu hò* —, boîte d'allumettes vide. *Lò krư hò* —, les allumettes contenues dans la boîte. *I fông hò* —, un paquet (de dix) de boîtes d'allumettes. *Tsi mwà hò — tràu tơừ, jè tèng*, il n'y a pas d'allumettes pour allumer le feu, allumer la lampe. — *tè*, — *tơư*, se frotter les mains, les pieds. — *jîn thòng*, racler un bambou pour en faire une pipe à eau. — *táng*, laver en frottant. — *táng tô trống*, laver la table. — *páo-kư*, décortiquer, égrener un épi de maïs en frottant.

txwả. (*tswả*).
Kè —, embranchement, bifurcation de routes.

TXH

txhay. Vernir ; mettre une couche de vernis.
Kwa —, vernis.

txháng. (*txang*). Noyau des fruits ; cœur de l'arbre.

txháng.
Páo —, un os. *Mào* —, avoir mal aux os, aux articulations. — *páo-kư*, épi de maïs qu'on a égrené, qu'on a vidé de ses grains (litt. : os de maïs).

txhàng. Mur en pisé.
Twá —, faire un mur en pisé. *Chè twá* —, maison en pisé.

txhàng. (*txàng, chàng*).
— *mwa*, avoir honte, rougir. *Thư — hừng*, c'est très honteux. *Tsi pầu — mwa*, impudent, qui ne sait pas rougir. — — *mwa, tsi mwà plô*, c'est honteux ; on perd la face.

txhảng. Eternuer.

txhày. (*tshày*). Ficher dans ; poser sur.
— *chàng pwà*, ficher un objet dans la cloison. — *kháo njê*, porter un objet, un porte-plume, par exemple, sur l'oreille.

txhi. Pousser ; exciter.
— *wa*, pousser, exciter au travail.

txhồng. Charge de cheval de bât.
Ao lô xàng wa ĭ —, les deux caisses font une charge.

txhơư. Enrhumé.
Kháo njừ —, rhume de cerveau. — *pang*, enrhumé de la gorge.

txhơư. Enfumer.
— *nàng*, enfumer les rats.

U

ú-ki. (*vú-kì*). (*Tò*). [Dans cette expression le mot *kì* est le chinois 龜 *kouēi*]. Tortue terrestre. ‖ CONTR. *tò njè tsòng*, tortue d'eau.

U'

ư. (*vư*) [Ch. 五 *woù*]. Cinq, usité dans quelques expressions chinoises. ‖ SYN. *tsí*.
— *jè*. [Ch. 五 月 *woù yuè*]. cinquième mois.

ư. (*Tò nông*). Caille.

ứ. Répandre, poudrer, saupoudrer.
— *mblê*, répandre du blé, du riz avec la main comme en semant. — *krà*, donner à manger aux poules en leur répandant ainsi des grains.
— *njè*, saupoudrer de sel.

ứ. Deux, se dit des personnes seulement; terme plus choisi que *ao*.
— *leng mò*, nous irons tous les deux, nous partirons, nous ferons la route ensemble.

V

va. Balancer.
Wa vô —, wa — lư, se balancer; jeu de la balançoire. *Twa tê — mò*, marcher en tenant la main de son compagnon de route.

vả.
Leng —, autre ; différent.

vang.
Tỏ — tshyơư nèng, croupière des chevaux.

vang.
Lô — tsàu, van fin ; tamis. *Lô — nɀwà*, van.

vang.
Ji — tsào krô, ammanie.

vàng.
Lò lang —, espèce de grand filet pour barrer les cours d'eau.

vàng. (*Lò*). [Ch. 園 *yuàn*]. Jardin potager.
Káo —, enclore un jardin. *Lò xáo —*, l'enclos du jardin. *Nhào hàu —*, dans le jardin. *Mò hàu — dè ɀràu*, aller chercher des légumes au jardin.

vảng. [Ch. 萬 *wán*, peut-être s.-ann. *vạn*]. Dix mille.
I —, une myriade.

vảng.
I —, i hào —, une pièce de vingt cents.

váo. (*vỏ, vàu*). Couvrir.

vào. Courbé, plié.
Nhào —, courbé, plié ; être plié en deux.

vấu. Mari, époux.
Kào tô —, votre mari. *Mwà — lơư*, personne déjà mariée. *Tsi taú mwà —*, qui n'est pas encore mariée. *Mwa —, jwá —*, se marier, prendre mari. *Lơư —*, courir après un mari ; fille qui désire se marier, qui cherche un mari.

vấu. (*vỏ, váo, fàu*). Couvrir.
— tơư, couvrir le feu.

vẩu.
Njè —, agaric boule de neige.

vầu.
Pàng —, rhododendron.

vèng.
Pwa —, poli, bien élevé, honnête.

vể.
Ao kư —, les deux sœurs. (*Vể* s'emploie parfois pour *mè*, petit). *Ao kư — njấu*, deux sœurs de lait.

vè-vung. Toupie. ‖ SYN. *lô*.
Ndaù —, jouer à la toupie.

vi. (*ji, nji*). Entourer.
Jàng — hnô, halo du soleil (litt. : le dragon qui entoure le soleil). *Jàng — hli*, halo de la lune.

vi-vòng. Se dit de certains bruits, par exemple de celui que fait le fumeur d'opium quand il tire sur sa pipe.

vi-chảng. [Ch. 蜂帳 wêi-tcháng]. Moustiquaire.
Tsi mwà — pứ tsi taủ, tô jồng tổ hèng hứng, sans moustiquaire il est impossible de dormir, car les moustiques piquent beaucoup.

vì. [Ch. 為 wèi]. A cause de.
Nả nổ fwả kồ — kào, le mandarin m'a puni à cause de toi. — *kảo*, à cause de toi ; de votre faute.

vò-va. (*Wa*). Se balancer.

vố. (*váo, vầu*). Couvrir.
— *chè*, couvrir une maison ; mettre la toiture. *Lò chè khá* —, maison récemment couverte. — *pảng*, se couvrir ; mettre une couverture. *Nao nao li, — pảng pứ lè taủ*, il fait très froid, mettez des couvertures si vous voulez dormir. — *cha*, cacher un objet, le dérober aux regards en le couvrant.

vố.
Tò — ndrwa mblê, petite faucille pour moissonner.

vồ.
Chi —, clair ; aurore.

vồng. (*Tò*). Charrue.
Khày —, soc de charrue. *Mwa — lẩy là, lẩy tè*, labourer les rizières, les champs avec la charrue.

vú-ki. (*ú-kì*). (*Tò*). Tortue terrestre.

vư. (*ư.*) [Ch. 五 woù]. Cinq.
— *jề*, cinquième mois. — *tsyểng*, *wa — tsyêng*, colonel (litt. : cinq galons).

vư. Fou.
Wa —, devenir fou, être fou. — *chờư*, avoir le vin mauvais.

vư.
Chwá ndráo —, bruit du vent.

vư-chả-phi. Ronce ; mûrier sauvage.

vwà-pwà. Abîmé ; gâté.
Wa —, abîmer un objet, le rendre inutilisable.

vwả. [Ch. 瓦 wà].
— *lwà*, tuile. *Vồ — lwà*, couvrir en tuiles.

vwả.
— *txư*, chaussettes, bas.

W

wa. Faire ; travailler. Ce verbe entre dans la composition d'un très grand nombre de phrases et revêt différents sens.

— *krông*, — *nỏ*, travailler. *Pâu* —, *txơừ* —, savoir faire, savoir travailler. — *tê*, faire les champs. — *là*, faire les rizières. — *zrằng*, bien faire. — *kê mò*, tenir compagnie, accompagner. — *lwa*, tenir compagnie. — *hwả*, faire le commerce. *Kào mô — chi ?* qu'est-ce que vous allez faire ? — *neng*, faire des sorcelleries. — *mblwa nỏ*, être riche. — *hmông*, avoir la chance. — *leng*, être soldat. — *mbơư*, — *nao*, avoir la fièvre. — *txáng*, avoir des plaies. — *lồ*, casser. — *châu*, merci ; remercier. — *jwả*, se tromper. — *nả nỏ*, être mandarin. — *pwả*, gâter ; abîmer. — *chè*, faire une maison. — *mão*, préparer le repas ; faire la cuisine. — *chàng ?* pourquoi ? comment ? — *lê*, ainsi ; comme çà. *Lằng* —, mal faire. *Tsi taŭ* —, n'avoir pas encore fait. — *tang lơừ*, avoir fini. — *dè*, faire des actions obscènes ; mener une mauvaise vie (litt. : faire le chien). — *nào*, — *hnáng*, gagner sa vie. — *hầu*, être en fonction, en charge, en activité.

wa. (*ngwa*).
Tò lằng —, corbeau.

wá-wá. Onomatopée dont on se sert pour appeler les buffles.

X

xa. Terme dont on fait précéder les premiers jours du mois jusqu'au dix inclusivement.
— *i*, — *ao*, le premier jour, le second jour du mois. *Hnổ na — chơư?* quel est le quantième du mois aujourd'hui? (jusqu'au dix). *Hnổ na — kẩu*, c'est aujourd'hui le dixième jour. *Nhảo hli —*, *nhảo tsi hồ*, menstrues.

xa. Bleu; azur.
Ndàu —, étoffe bleue. — *ndổ*, azur du ciel. *Tswà —*, couleur bleue, aniline bleue.

xa.
Kô tả, nzí krầu mwa —, quand une jupe a été brûlée, on perd ses yeux à vouloir la réparer.

xà. Caler. ‖ SYN. *nja*, *tà*.
— *chể trống*, caler les pieds de la table.

xả.
— *khẩu*, manger. (Trivial).

xáy. Choisir, faire son choix.
Kảo — tô tư? lequel avez-vous choisi?

xáy.
Ha lồ —, *ha — lồ*, discuter. *Lồ —*, discussion.

xáy.
Tảo —, mouchard.

xang. [Ch. 三 *sān*]. Trois.
— *jể*, troisième mois. *Nả nồ — tsyểng*, capitaine (trois galons.) — *chồ*, trépied. *Tô 'lào —*, troisième enfant, né le troisième. — *tswá*, trident.

xang. (*txang*). Noyau, pépin. ‖ SYN. *nông*.
— *txí dwà*, noyau de pêche. — *txí khơư*, noyau de prune.

xang. Conduire, reconduire; accompagner.
— *ndơử mô*, expédier une lettre, envoyer son courier. *Tô — ndơử*, le facteur, le coolie tram. *Kồ — kảo mô*, je vais vous conduire. — *khwa*, reconduire, accompagner les invités. — *nhàng*, *nhảng tèng —*, conduire la nouvelle mariée chez son mari.

xang. Faire cadeau.
Khơư —, faire cadeau, donner gratis. *Kồ — trầu kảo*, je vous en fais cadeau.

xang. Enflé. ‖ SYN. *áo*.

xang.
— *zrầu*, planche de légumes.

xang.
— *kử*, protéger, prendre sous sa protection; aider; défendre.

xang. (*txang*).
— *chơử*, ferment employé pour la préparation des grains avant la distillation.

xang.
Khảo lảng — xảo á, petite fenêtre vitrée, lucarne.

xáng. [Ch. 倘 *chẳng*]. Vouloir ; désirer ; sur le point de.
Kò — nhào, kào — mò, je veux rester et vous voulez partir. — *nào mào*, vouloir manger. *Tsi — i nji, mè nji*, ne désirer nullement. *Kào — wa chi ?* que voulez-vous faire ? — *ha kào*, je veux, je désire vous parler. — *twà*, désirer la mort ; malédiction. — *mò lò*, on va partir ; sur le point de partir. *Nư — lố*, il ne tardera pas à rentrer. — *lố nang*, il va pleuvoir, le temps est à la pluie.

xáng. Penser, réfléchir.
— *txố*, penser ; réfléchir ; se rappeler. — *tsi taủ*, ne pouvoir se rappeler. — *mlong*, aimer ; penser à celui qu'on aime.

xáng. (*Lò*). [Ch. 傘 *sàn*]. Parasol.
Lò làng —, le parapluie, le parasol. *Kẩu làng* —, même sens. *Nthwá làng* —, *nthwá kẩu làng* —, *khri kẩu làng* —, ouvrir un parapluie. *Kơứ làng* —, fermer un parapluie. *Ndòng làng — mò*, porter un parapluie ; aller en parapluie. *Lò — thảo*, gaine de parapluie. *Làng — dồ*, parasol noir. *Làng — dơứ*, parasol blanc.

xàng. (*Lò*). Caisse ; malle.
Lò mẽ —, petite caisse. *Khri lò* —, ouvrir la caisse. *Nhào hầu lò* —, dans la caisse. *Dày hầu* —, couvercle de malle.

xàng.
Fòng —, soufflet.

xẩng. Calculer ; compter.
— *nhà sè*, calculer le montant de l'impôt.

xáo. Enclore ; palissader ; barrer.
— *vàng*, enclore un jardin. *Lò — vàng, lò vàng* —, la clôture, la palissade du jardin. — *kè*, barricader la route. — *kể*, séparer par des clôtures, des cloisons.

xáo. Vouloir, désirer. ‖ SYN. *xáng*.

xào. (*xồ*). Fil.
Lè —, fil.

xào.
— *nhi*, sorte d'étoffe, mérinos.

xào-pảo. Panthère.

xào. Edenté, qui ne peut pas mâcher.

xảo. (*txảo*).
— *nhể*, pauvre ; délaissé ; qui manque de tout.

xâu.
Plơư —, coton ; ouate. *Pảng plơư* —, couverture ouatée.

xấu. Couler ; perdre de l'eau ; laisser s'échapper l'eau ; percé.
Lấu kầu —, la marmite est percée, laisse fuir l'eau. *Lò thòng — dể*, le baquet, le tonneau perd de l'eau, coule. *Lò chè* —, il y a des gouttières dans la toiture.

xẩu. Beaucoup ; nombreux. ‖ SYN. *mbàu, ndaú*.
Nhào —, *nhào chòng*, être nombreux ; grande foule.

xè. [Ch. 色 *chẻ*]. Couleur.
Thỏ —, *thl* —, *pểng* —, qui a perdu sa couleur, qui a déteint.

xeng. (*xyeng, xyang*). [Ch. 生 *chēng*]. Naître ; mettre au monde.
Hấu chơứ —, fêter l'anniversaire d'une naissance.

xeng. Ancêtres ; les dieux lares.
Lô trông —, montagne des ancêtres, des génies protecteurs des villages.

xeng.
Hồ —, content ; satisfait ; d'accord. *Wa hồ* —, se réconcilier ; faire la paix ; se mettre d'accord. *Ao tô tsi hồ — taù*, ils ne peuvent pas s'entendre tous les deux.

xeng.
Lô tèng —, mèche de lampe.

xeng.
— *phwà*, faire avancer un radeau à la perche, à la gaffe. — *ngào*, faire avancer une barque de cette façon.

xeng.
— *fư*, recruter des coolies. ‖ SYN. *nda*.

xeng. V. *Kao-lê-xeng, Kào-lê-xeng, Kao-li-xeng*.

xeng. Terme entrant dans le nom de plusieurs plantes.
Kâu —, zizanie à larges feuilles : zizania latifolia. *Lô fwa* —, arachide ; pistache. ‖ SYN. *long-xeng*.

xeng-nzư. [Ch. 孫子 *soüen tseù*]. Petit-fils.

xéng. Bourgeonner, en parlant des tubercules.
Krào — lơư, nào tsi taù tha, les tubercules ont bourgeonné, on ne peut plus les manger.

xéng. (*xáng*).
Tsi — nào, qui ne veut pas manger. ‖ SYN. *xáo*.

xéng-lâng-taù. Etre sûr, assuré de.
Kào wa tê wa là — nào, si vous faites des champs et des rizières, vous aurez votre nourriture assurée. *Kào mwa tô nèng — tsi châu nhà*, en vendant ce cheval vous en tirerez sûrement, facilement cinquante piastres.

xèng. [Ch. 仙 *sien*, Angl. *cent*]. Un cent, un sou (centième de piastre).
I lô i —, un cent, un sou.

xèng. Manquer ; s'en falloir. ‖ SYN. *swá*.
— *ao lô si hơư tâng sô*, il y a encore deux heures avant midi. — *mè nji twà*, il s'en est fallu de peu qu'il meure ; il a manqué, il a failli mourir.

xèng.
Fáng —, se révolter ; rébellion. V. *fáng*.

xèng. [Ch. 姓 *sing*]. Famille.
Kào — mbè hồ wa chang ? quelle est votre famille ? comment s'appelle votre famille ? *Pê-* —, [Ch. 百姓 *pài-sīng*], le peuple, par opposition aux autorités. *Tô na wa pê-* —, *tô tî wa li-cháng*, celui-ci est un homme du peuple, celui-là est maire. *Nà nô fwà pê-* —, le mandarin a puni le peuple, ses administrés. *Pwa pê-* —, tout le peuple.

xềng. Soulever ; tenir en l'air.
— *chồ*, soulever le pilon par un bout.

xê.
Sày — chềng, regarder de côté, de travers.

xề. Rouillé.
Tràng phảo —, fusil rouillé. *Tô tra — hồ si*, le couteau est tout rouillé.

xè.
— *njầu*, âcre ; qui pique la bouche. || SYN. *fwa lò*.

xi. [Ch. 七 *ts'ī*]. Sept.
— *jể*, [Ch. 七 月 *ts'ī yuě*], septième mois.

xi. (*xư*). [Ch. 似 *sseŭ*]. Même chose ; semblable ; égal.
I —, semblable, égal. *Ao tô sà i* —, ils sont tous les deux de la même taille.

xi. Hauteur de la main étendue : mesure.
I —, une palme.

xi. [Ch. 遂 *souèi*]. Suivre. || SYN. *ndrò*. *Kào — kồ, kồ — kào*, suivez-moi, je vous suis. *Nư — fang tư?* de quel côté, de quel parti est-il ? quel parti suit-il ?

xi. Droite.
Txày tê —, main droite. *Txày tê làu*, main gauche. *Fang tê* —, *fang kù* —, à droite, du côté droit.

xi. Caryota.
Mbwa —, filaments de caryota, dont on se sert en guise de fil pour coudre.

xi. [Ch. 祭 *tsí*]. Offrande, sacrifice. *Wa* —, offrir un sacrifice aux morts, douze jours après leur décès.

xi. (*xồ*). (*Tò kang*). Petits vers blancs qui sortent de terre par les temps de pluie.

xi.
— *tày kồ krèng*, se chamailler, se disputer.

xi.
— *phiếng*, à sa volonté, à sa guise. — *nư*, comme il voudra. — *kào*, comme bon vous semblera.

xi.
— *là*, dragonnier. || SYN. *txông là*.

xi. Surface interne de la main ou du pied, paume, plante.
— *tê*, paume de la main. — *tơư*, plante du pied. — *mbwa*, donner une gifle, frapper avec la paume de la main.

xi.
Mblà leng mblà —, glissant ; visqueux (se dit d'un poisson, par exemple) au fig., coulant, agréable, en parlant des chants.

xi-xi. Onomatopée imitant le cri du chien.

xi.
Tò mè tra — tào, petit couteau, petit canif.

xi. V. *khồ-xi*.

xi-fang. [Ch. 西 方 *sī fāng*]. Ouest.
Lò hnồ pồng — fang, le soleil se couche à l'Ouest.

xinh-nzứ. (*xeng-nzứ*). [Ch. 孫 子 *soūen-tseù*]. Petit-fils.

xinh-xư. [Ch. 生 冊 *chēng ts'ŏ*]. Etat civil ; registre des naissances et des décès.

xywa.
Tô — nhồ, génisse ; jeune bufflesse qui n'a pas encore porté.

xyang. (*xyeng*). [Ch. 生 *chēng*]. Enfanter ; mettre bas.
— *mè nhwa*, donner naissance à un enfant ; mettre bas un petit. *Tô nhồ — lơứ*, la vache a mis bas.



Tô nả nèng jwá —, la jument va mettre bas bientôt. *Tô dề tsi tau* —, la chienne n'a pas encore porté.

xyèng.
Hông —, nom donné au nouveau-né par la première personne qui entre dans la maison après sa naissance. Tous les enfants reçoivent leur nom de cette façon.

xong.
Long —, arachides; pistache.

xô.
— *wa*, faire avant.

xô-nji. Armoise à moxa; absinthe.

xô-xô. Mot dont on se sert pour faire avancer les bêtes : hue !

xố. Fil.
Lè —, fil. *Kí* —, *dáo* —, enrouler du fil. *Tỏng* —, dévider du fil. *Khâu li tổng*—, dévidoir. *Hàu* —, faire bouillir le fil pour le blanchir; lessiver le fil. — *kang*, — *mbwa*, — *chố*, fil de soie. — *hlàu*, fil de fer. — *tổng*, fil de cuivre. *Ndaù ndơừ* — *hlàu*, envoyer un télégramme, télégraphier. *I chò* —, une aiguillée de fil. *Fàng* —, teindre du fil. *Làu* —, repasser le fil au rouleau. — *nhà*, fil d'argent. — *kổ*, fil d'or. — *tò*, le fil est cassé. *Mwa* — *tsyáo kông*, enfiler une aiguille. *Tò kang* — *nhà*, petits vers blancs. Cf. *xi*.

xố. (*jổ*).
Plẩu hàu —, les cheveux se dressent, se hérissent.

xò. Particule numérale.
— *pư*, épaule. *Lò* — *ndha*, poitrine. *Dwa* — *ndha*, passer devant quelqu'un. — *hnéng*, flèche.

xồ. (*nxổ*).
— *jổ*, se hérisser; se dresser.

xồ.
Zrao —, faire, préparer une flèche. — *tơừ*, fusil. *Twa* — *tơừ*, tirer un coup de fusil. — — *txì plô*, pommettes des joues. *Phang* — *txì*, les tempes. — *njang chè*, cloison de la maison. — *sà*, mur en pisé. — *mò*, ruche d'abeilles.

xồ.
— *lày*, — *krwà*, éclair et tonnerre. — *lay mblàng*, faire des éclairs. — *nthè*, — *krwà*, tonnerre; faire du tonnerre; tonner. — *twà*, frappé, tué par la foudre.

xổng. (*txông*). Couper, hacher.
— *twả jin*, couper du tabac en feuilles pour la pipe, la cigarette.

xổng-hừng. Lâche; qui n'est pas serré, pas tendu.
Hlwa —, corde qui n'est pas assez tendue. *Khi* —, attache qui n'est pas assez serrée.

xơư. Fin; fini, terminé. ‖ SYN. *tang*.

xơư. Coudre.
— *tri tsáo*, coudre des habits. *Kư* — *tri tsáo*, tailleur. — *khâu*, coudre des souliers. *Tswà* —, machine à coudre.

xơư.
— *jè*, piquer une pierre, une meule.

xơừ.
— *nông tẩu*, mettre des haricots dans l'eau avant de les semer.

xư. V. *xinh-xư*.

xư. [Ann. *xu*, Franç. *sou*]. Sou, cent, centième de piastre.
I lô i —, un sou.

xư. Seulement.
Twa tò —, un seul, un seulement. *Mwa plàu lò txả* —, il n'y a que quatre piastres. *Tsi txơừ wa, txơừ nào máo* —, il ne sait pas travailler, il ne sait que manger.

xư. (*xi*). [Ch. 似 *ssĕu*]. Semblable. *I* —, *si* —, semblable, égal. *Ao tò ʒrông i* —, ils sont aussi bons l'un que l'autre. *Ao tô sà si* —, ils sont tous les deux de la même taille.

xư.
— *páo-kư*, égrener le maïs. V. *mao*.

xư.
Nhiểu —, vis ; visser. || SYN. *nhiểu tràu*.

xư.
— *chào*, cire à cacheter.

xư.
Hlàu cheng —, pic, pioche.

xư.
Nhào —, rester sans rien faire; oisif. (SYN. *khồng*). *Nhào* — *nhào, tsi mò wa krông wa nỏ*, il est là sans rien faire et ne va pas travailler. *Ngẩu* —. femme libre, non mariée.

xư.
— *chố*, retirer le riz décortiqué du mortier.

xừ.
— *phềng*, bassin, cuvette. *Kào mwa* — *phềng mò ha dể nʒwá mwa*, prenez la cuvette et allez chercher de l'eau pour vous laver la figure. — *phềng xàu dể lơử*, la cuvette est percée ; la cuvette coule.

xừ.
— *txí chơư*, couvrir les bananes pour en hâter la maturité.

xừ. Ebréché ; légèrement écorné.

xừ.
Tsi thả jang —, qui se fendille, se gerce.

xử. [Ch. 四 *sseú*]. Quatre.
— *fang*, [Ch. 四 方 *sseú fāng*], carré (litt. : quatre côtés). — *tsyểng, wa* — *tsyểng*, commandant (litt. : quatre galons). — *jể*, quatrième mois. *Kräo* — *lình*, — *lèng*, igname à feuilles opposées, dioscorea oppositifolia. (La tige est carrée, d'où son nom en miao-tseu : quatre arêtes).

xử. V. *thồng-xử*.

xử. (*txỏ*).
Wa pwà —, abimer, gâter. (SYN. *pwà vwà*). *Wa pwà* — *hò si lơử*, c'est complètement abimé.

xử. [Ch. 事 *ché*].
Li kang —, affaires administratives.

xử.
Peng —, capacité, habileté. *Tsi mwà peng* — *si*, je ne sais pas, je ne puis pas le faire. *Mwà peng* —, apte ; capable. *Mwà peng* — *wa hứng*, très capable, très habile, très débrouillard, qui se tire toujours d'affaire.

xwa. Frotter ; palper ; tordre; tâter.
— *njể*, prendre le poisson à tâtons dans l'eau. — *plàng*, masser le ventre. — *lô mi*, toucher les seins. — *xồ gồng gồng*, tordre du fil. — *hlwa*, faire une ficelle, en roulant du fil avec une main sur un objet lisse, ordinairement sur la cuisse.

— *tè jâu*, se frotter les mains, paume contre paume.

xwa. Aller ; partir ; marcher. ‖ SYN. *mò*.

xwa. Son ; balle de riz.
— *mblê*, son de riz. — *chê* ; — *pảo kư* ; — *mi*, son de sarrazin ; son de maïs ; son de froment. — *mao*, son fin. — *nxhi*, son grossier.

xwa-dè. (*Tò tràng*). Seringue.

xwa.
— *kầu*, siffler. *Tràng* — *kầu*, sifflet.

xwa-kwa. Momordique.

xwå. (*txwå*). Laver.
— *tò trông*, laver la table. — *tri tsáo*, laver les habits.

XH

xha.
Syong —, espèce de bambou nain.

xhang.
— *dang*, croquemitaire.

zra. Sécher à l'air, au soleil.
— *tri tsáo*, faire sécher les habits, mettre les effets à sécher. — *dày pảng i hnỏ tsi tảu khwả*, j'ai fait sécher la couverture pendant un jour et elle n'est pas encore sèche.

zrá.
— *tè*, coller contre la main. (SYN. *lò*). *Tri tsảo — chè*, les habits collent contre le corps.

zrảng. Teindre. ‖ SYN. *fong*, *trảu*.
— *xỏ*, teindre du fil. — *ndàu*, teindre une étoffe. — *tri tsảo*, teindre des vêtements.

zrảng. (*jàng*). (*Tò*). Dragon.
Tò — hảu dẻ, arc-en-ciel.

zrảng. Phrase ; chant.
I —, une phrase. *Ha i* —, dire une phrase. — *sơư*, chanter.

zrảng.
Wa — trảy, tracer une ligne, une raie.

zrảng-zrò Très humble ; très obéissant, docile ; supporter une insulte sans répondre.

zrảng.
— *kè*, faire place ; s'écarter, s'effacer pour laisser passer. (SYN. *krảy*.)

zrảng.
— *mảo* —, ruban d'un chapeau ; bordure du casque.

zrảng. Fatigué, harassé.

zrảng. (*ndrảng*). (*Tò*). Faisan. ‖ SYN. *ndrảng ji*.

zrảng.
Wa —, faire le beau, l'élégant, le pimpant. *Hnảng tri tsảo tsá wa* —, mettre des habits neufs pour faire l'élégant. *Tò mè nxhay nhả wa — hửng*, les filles sont recherchées dans leur toilette.

zrảng.
Tráo —, péter ; vesser. (SYN. *pàu*.)

zrao. Préparer, arranger. ‖ SYN. *lào ll*.
— *lò kơư*, préparer une charge à la hotte. — *mblê tò nèng thỏ*, préparer une charge de riz pour un cheval de bât.

zrao.
Dang — njwa, orphelin.

zrao.
— *xỏ hnèng*, faire une flèche, la râcler.

zrào. Village, hameau.
I — hmông, un village miao-tseu. *Kò nhảo pẻ tsử* —, je demeure là-bas dans ce village.

zrào.
Jềng —, rond.

zrào. (*zrảo*).
Mô tsảng —, aller se promener, aller faire un tour. *Pử* —, coucher chez les voisins, ne pas rentrer à

la maison pour coucher. *Kè* —, faire un détour ; chemin qui contourne un obstacle.

zrày. Cacher ; dérober ; frauder ; tromper.
— *là*, cacher des rizières, ne pas les déclarer de peur de payer l'impôt. — *nhà*, cacher de l'argent, dérober de l'argent d'une façon frauduleuse. — *cha*, mettre de côté, en cachette.

zrân. (*Tò kang.*) Sauterelle.

zrấu. Légume ; herbe, nourriture des herbivores en général.
Chao —, planter des légumes. *Chê* —, semer des légumes. *Dè* — cueillir des légumes. *Nào* —, manger des légumes. *Kwa* —, eau qui a servi à faire cuire les légumes ; légumes servis avec cette eau. *Tsi mwà kwa — nào, nào, mào khwá xư*, il n'y a pas de légumes, on sera obligé de manger du riz sec. *Chao nhồ mò nào* —, mettre un buffle en liberté pour qu'il aille manger de l'herbe. — *nèng*, — herbe pour les chevaux. *Hlày — nèng*, couper de l'herbe pour les chevaux. *Chwà — nèng*, hacher l'herbe pour les chevaux. *Pù — nèng*, donner à manger aux chevaux.

zrầu.
— *chơừ twà*, assis.

zrèng-zreng.
Tò — zreng mwa, prunelle de l'œil. *Tò — zreng kráy*, point vital de l'œuf ; germe cicatricule.

zrò. (*jò*).
— *jê*, tourner la meule. La meule miao-tseu consiste en deux pierres superposées, la pierre supérieure étant munie d'un long manche en forme de T qui permet de la faire tourner avec les deux mains. *Kào pang kồ — jê*, aidez-moi à tourner la meule. — — *mblế*, — *pào-kư*, — *chế*, — *txò*, moudre du riz, du maïs, du sarrasin, du millet.

zrô. (*jô*).
— *chè*, garder la maison. *Kào — chè zrông zrông lò !* gardez bien la maison ! *Pwa leng mò ndrảng là hồ si, twa kồ nhào — chè*, tout le monde est descendu aux rizières, je suis resté seul pour garder la maison.

zrwa. (*Tò*). Animal dont le poil servirait à fabriquer des pinceaux à écrire.

zrwa. Peigne ; peigner.
Mwa — nji tấu hầu, se peigner la tête. — *nji*, grand peigne à dents espacées. — *ha*, petit peigne à dents serrées.

zrwa. (*Txí*). Variété de ficus ; poirier.

zrwa. Qui pleure beaucoup, facilement, souvent.
— *hứng*, même sens. *Krwà — hứng*, — *taù hứng*, qui pleure beaucoup, longtemps ou facilement.

zrwa.
Pồ kè — — *lơừ*, il fait grand jour. *Pồ kè — lè mò*, ne partir qu'au grand jour.

zrwa-nhồ. (*Txí*). Ricin.

zrwa-sang. (*Tò kang*). Araignée.

zrwa-tê. (*Txí*). Bauhinia scandens.

zrwả. (*Tò*). Tique.

zrống. Beau ; bon.
— *hửng*, — *ngẩu*, très bon, très beau, excellent. — *ndrầu*, beau, joli garçon. — *ngẩu*, belle, jolie fille. *Tsi* —, ce n'est pas beau. — *tha*, plus beau ; meilleur. *Tsi* — *pê chơư*, ce n'est pas fameux. *Wa* —, bien travailler ; faire du bien. *Wa tsi* —, mal faire ; faire du mal. *Mò* — *!* bon voyage ! *Nhào twà* —, rester tranquille, bien tranquille. — *ndàu*, qui mérite d'être frappé, battu. *Ha tsi* —, dire du mal ; dire des obscénités. *Nông tsi* —, j'ai mal entendu. *Nư* — *dwa kào*, il est plus joli, meilleur que vous. *Tsi lồ nang* — *mò*, s'il ne pleut pas il fera bon voyager.

zrống.
Kồ —, la forêt ; la brousse. *Nhào kồ* —, *nhào hầu* —, dans la forêt. *Ndrầu* —, en dehors de la maison. *Mò ndràu* —, sortir de la maison, aller à la forêt, dans la brousse qui commence en effet à la porte même des cases miao-tseu. *Lơứ krà mò ndrầu* —, chasser les poules de la maison. *Nư nhào ndrầu* — *tsi lồ chè*, il reste dehors, il n'entre pas dans la maison.

zrơư.
— *plàng*, masser, frotter le ventre.

zrơử. Serrer.
— *hnả*, serrer les dents ; grincer des dents. — *ẩwa*. serrer les habits autour de la taille. *Txồ tử tả* — *nèng*, sous-ventrière.

zrơử.
— *ndồ*, horizon.

VOCABULAIRE FRANÇAIS-MIAO-TSEU

A

ABAISSER. *Chao krì.*

ABANDONNER. *Lầy chể, lầy tảng, ndrồ chể, páo chể, thì.*

ABAT-JOUR. *Tèng chảo (lô).*

ABATTEMENT. *Tồ-sà, khwa sà, chồ sà, txổ sà.*

ABATTRE. — un arbre, *ndô ndông, txá ndông.* — un buffle, *twà nhồ tử.*

ABCÈS. *Trư (lô), txàng.* Former un —, *wa trừ, wa txàng.*

ABDOMEN. *Plàng (lô).*

ABEILLE. *Mồ (tô), ndang (tô).*

ABÎME. *Kháo ndồ.*

ABÎMER. *Wa lừ, wa pwà.* Abîmé, *pwà lơừ.*

ABONDER. *Mwà ndaú, mwà mbâu.*

ABORIGÈNE. *Tè tsyơư leng.*

ABOUTIR. *Txố.*

ABOYER. Le chien aboie, *tô dề krwà.*

ABRITER (s'). — contre la pluie, *ndrảy nang.*

ABRUTI. *Trwà.*

ABSENT. *Tsi nhào, tsi nhào chề.*

ABSOLUMENT. *Hồ-si.*

ABSTÈME. *Tsi txơừ hầu chơừ.*

ACCEPTER. *Fừ, jwá, nhả.*

ACCÈS. Un — de fièvre, *i kào mbơư, i kào nao.*

ACCOMPAGNER. *Ndrô, xang, wa kề mô.*

ACCORD (D'). *Hồ xeng.*

ACCOUCHER. *Xyang mè nhwa, dơư chề, tri nhwa.*

ACCROCHER. *Dảy, khwả, phàng.*

ACCROUPI. *Nhảo jẩu jơứ.*

ACCUSER. *Dơư nô, ndaù nô, péng.*

ACHETER. *Mwa, jwá.*

ACHEVER. *Wa tang, wa thông plơừ, wa theng dảng.*

ACIDE. *Krẩu.*

ACIER. *Kảng, klầu kảng.*

ACQUITTER (s'). — d'une dette, *kha ngrì, thì nhà.*

ÂCRE. *Xể njầu, hwa, fwa lô.*

ACTIF. Travailleur, *ngrwa wa.*

ACTUELLEMENT. *Nhì na, chể na.*

ADAPTER (s'). *Hồ.*

ADHÉRER. Coller, *lồ, ʒrá.*

ADJOINT. — au maire, *sáo fáo.* — au chef de canton, *chwa thơừ.*

ADONNÉ. — à l'opium, *phwả jàng jìn.*

ADOSSER (s'). *Phểng.*

ADRESSER. — une lettre, *xang ndơứ.*

ADVERSITÉ. *Hmồng tsi ʒrồng, wa neng tsi ʒrồng.*

AÉROPLANE. *Hồ tsể jàng pể ndổ.*

AFFAMÉ. *Plàng lầu, plàng ngrì.*

AFFILER. *Hồ, hú.* Affilé, *jwa, njê.*

AGACER. *Txảo páo, kồ kè, lông kồng.*

ÂGE. Quel — ? *pè chơư syong ?*

ÂGÉ. *Lâu lơư.*
AGIR. *Wa.*
AGITER (s'). *Wa ndi.*
AGRÉABLE. — à voir, *ʒròng sày,* — à entendre, *ʒròng nông.*
AIDER. *Pang.*
AIGUILLE. *Kòng.*
AIGUILLÉE. *Chô xô.*
AIGUISER. *Hú, hò.* Aiguisé, *jwa, njè.*
AIL. *Kri.*
AILE. *Pháo ti.*
AIMANT. *Hlàu nả.*
AIMER. *Nha, hmao, hlô, xang mlong, njô.*
AINE. *Pwá tây.*
AINSI. *Wa lè.* — que, *ha, tha.*
AIR. *Chwá, pang.*
AISE. Etre à son —, *ʒròng nhào.*
ALAMBIC. *Chò chô chơừ (lô).*
ALCOOL. *Chơừ.*
ALÈNE. *Chi txư, lâu tsảng.*
ALIÉNÉ. Fou, *vư.*
ALIMENT. *Máo. kwa ʒrâu.*
ALLAITER. *Pù nào mi.*
ALLER. *Mô, lơừ, phơư, ngrư, xwa.*
ALLUMER. *Trầu, tơừ, ji, jè, phè.*
ALLUMETTE. *Hò txwá, twá hô.*
ALUN. *Jè krầu.*
AMAS. *Phơư.*
AME. *Sà.*
AMENDE. Mettre à l' —, *mblwà nhà, fwà txà.*
AMER. *À.* Légumes amers, *ʒrầu à.*
AMI. *Fong-jư, kừ ti mbơư.*
AMONT. *Pể.* En —, *nhào pể.*
AMPOULE. *Hlư (lô).*
AMUSER. *Dí, dêng.* S' —, *wa si.*
AMYGDALE. *Ndrô njầu.*
AN. *Syòng, nà.*
ANANAS. *Txi pô lô.*
ANCÊTRES. *Thaú tí, jơừ sơừ, xeng, neng chàng.*
ANGE. *Leng twa ti.*
ANGLAIS. *Fang ki là.*
ANGLE. *Chwá.* — d'une maison, *kổ chè.*
ANGUILLE. *Njề nang (tô).*
ANIMAUX. *Chạ txổ,* — sauvages, *chạ tsổ krô.*
ANNAMITE. *Chào-tsi.*
ANNEAU. *Ndi mblày.*
ANNÉE. V. an.
ANONYME. *Tsi mwà mbè.*
ANTILOPE. *Say (tô).*
ANUS. *Khào krwá.*
APERCEVOIR. *Pổ.*
APHONE. *Tsi mwà swà.*
APLOMB (D'). *Njè.*
APPELER. *Hô, chwá.*
APPRENDRE. Etudier, *kơừ.* Enseigner, *ha kha.*
APPRIVOISER. *Jô sèng.*
APPROCHER (s'). *Mô jê, twà ti.*
APPROUVER. *Nhả, khéng.*
APRÈS. *Tào trang.*
APRÈS-DEMAIN. *Nang kí.*
APRÈS-MIDI. *Táng sô dwa.*
ARACHIDE. *Fwa xeng, lô xong.*
ARAIGNÉE. *Kang njwa sang (tô).*
ARBALÈTE. *Tràng hnéng.*
ARBITRE. *Pang nông, pang fèng.*
ARBRE. *Ndông (tô).* Tronc d'—, *chàng ndông.*
ARC-EN-CIEL. *Zràng hầu dể (tô).*
ARÉQUIER. *Txí peng-lang.*
ARGENT. *Nhà, txà.*
ARGILE. *Âng twà.*
ARÔME. *Chứ krang.*
ARRACHER. *Thrò.*
ARRANGER. *Lào lì, ʒrào, khô.*
ARRÊTER. *Tsi khéng mô.* S'—, *tsi mô tha, nhào.*
ARRIÈRE. En —, *tào krang.*
ARRIVER. *Txổ.*
ARROSER. *Ndồ dể.*
ARTÈRE. *Leng, txổ leng.*
ARTICULATION. *Jang (lô).*

ASCARIDE. *Chàng plàng (tò).*

ASPIRER. *Hlư pang.*

ASSASSINER. *Twà.* — quelqu'un, *twà neng.*

ASSEOIR (S'). *Twà nhào.*

ASSIETTE. *Phàng (lò).*

ATRE. *Khảo chổ, khảo txổ.*

ATTACHER. *Khi, khay, kha.*

ATTEINDRE. *Txố.*

ATTENDRE. *Tào.*

ATTIRER. *Háy lô, ngrang lô.*

AUBERGINE. *Lừ (lò).*

AUBIER. *Pể plào.*

AUCUN. *Tsi mwà tứ tư, tsi mwà leng tư.*

AUGE. Mangeoire, *dáng.*

AUGMENTER. *Nzi.*

AUPARAVANT. Autrefois, *thân ndê.*

AUSSI. *Ha, tha, tò.*

AUTEL. *Thàng.* — des sorciers, *thàng wa neng.*

AUTORISER. *Khêng.*

AUTOUR. *Ji krang.*

AUTRUI. *Leng và.*

AVAL (EN). *Nhào ndrảng.*

AVALER. *Ngào, ngrào.*

AVANT. *Tào ndê.* Cf. Auparavant.

AVARE. *Krà dố, chwa khỏ.*

AVEC. *Wa kè, ha, tha.*

AVERTIR. *Ha kha.*

AVEUGLE. *Di mwa.*

AVIDE. *Xàng.*

AVOIR. *Mwà.*

AZUR. *Xa.* — du ciel, *ndố xa.*

B

BAC. *Ngảo hlang dể.*
BADIGEONNER. *Plêng.*
BADINE. *Mblơứ chày nêng (tô).*
BAGUE. *Ndi mblày, mplày.*
BAIGNER (SE). *Dang dể, nzwá chè.*
BAILLER. *Trwa lô.*
BAISER. Embrasser, donner un baiser. *hmào, ngrò, nzày.*
BAISSER. *Lẩu, ngrang krì, chao krì.* — la tête, *nhào tẩu hàu.*
BALAI. *Khàu trwà.*
BALAYER. *Tsè.* — la maison, *tsè chề.*
BALAYURES. *Chồ chwà, plảng tsầu.*
BALANCE. *Téng (tô), kí (tô).*
BALANCER. *Wa vô va.* — les mains, *fá, fềnh tê.*
BALLE. — à jouer, *mảo páo.*
BALLE. — de riz, *xwa nxhi.*
BALLON. *Hồ tsể jang.*
BALLONNER. Gonfler, *aó.*
BALLOT. *Páo.*
BAMBOU. *Syong, chứ.*
BANANE. *Txi chơứ.*
BANC. Table, *trẳng (tô).*
BAQUET. *Thông (lô), throứ (lô).*
BARAQUE. *Mề chề, mè txáng.*
BARBE. *Fứ txứ.* — du maïs, *nxhwa páo-kư.*
BARQUE. *Ngảo.*
BARRER. *Táng, xảo, chay.*
BARRIÈRE. *Lang ngang.*
BAS. *Vwả txư.*
BAS, — SE. *Krì, nda.*
BAS (EN). *Chể, ndrảng.*
BASE. *Chể, hầu pầu.*
BASSIN. Cuvette, *xứ phểng.*
BÂT. *Chwả txư.*
BÂTON. *Pang ndrê (lô).*
BÂTONNET. (A manger le riz). *Trơư (tô).* Une paire de —, *i txứ trơư.*
BATTRE. *Ndâu.* Se —, *ndâu chwá.*
BAVARD. *Tàu ha hứng, ha héng hứng.*
BEAU, BELLE. *Zrồng, zrồng ngẩu.*
BEAUCOUP. *Ndâu, mbàu.*
BEAU-FRÈRE. *Dang leng.*
BEC. *Kẩu njẩu.*
BÊCHE. *Hlầu (tô).*
BELLE-DE-NUIT. *Kwa tô sang.*
BELLE-FILLE. *Mề nhảng.*
BELLE-SŒUR. *Tày dang.*
BERCEAU. *Tơứ nhwa (lô).*
BERGE. *Ndô dể.*
BÉRIBÉRIQUE. *Mào áo chè.*
BÉSICLE. *Chảo jêng (lô).*
BÊTE. Sot, *trwà.*
BÊTES. *Cna txó.*
BEURRE. *Trào krwa mı.*
BICYCLETTE. *Tsể hlwa ti klầu.*
BIEN. *Zrồng, giào.*
BIENSÉANT. *Zrồng wa, zrồng ha.*
BIENTÔT. *I nji tha, i chẳng tha.*
BIFURQUER. *Fảy.* Bifurcation de chemin, *kè fày.*
BIGAME. *Mwả, jwả ao tô pồ.*
BIGARRÉ. *Txầy, ndrâu.*
BILLET. — de banque, *ndơứ nhà.*
BILLOT. *Tào chwả (tô).*
BIPÈDE. *Mwà ao kồ tơư.*
BIS. *Ao jà.*
BLAGUER. *Ha chwả, trảo pẻ.*
BLÂMER. *Nthề, chơứ.*
BLANC. *Dơứ.*
BLEU. *Njwa.*
BLOTTIR (SE). *Vồ cha, ngầu cha.*

BOA. *Nang sê (tô).*
BOIRE. *Hâu.*
BOIS. *Ndông.* Forêt, *kô zrông.*
BOÎTE. *Mè hô.*
BOITER. *Chê tơư, swà chê.*
BOL. *Ndî (lô).* Grand —, *nâ ndî.* Petit —, *mè ndî.*
BON. *Zrông.* — au goût, *krang, tsèng.*
BONBONS. *Pê thàng.*
BONNET. *Mão (lô).*
BONZE. *Txî neng.*
BORD. — du fleuve, *ndô dê.* — du toit, *thri chè.*
BORDER. *Plơư.*
BORDURE. — de la route, *txî kè.*
BOSSE. *Páo (lô).*
BOSSELÉ. *Plwà lơư.*
BOTTE. Chaussure, *khâu.*
BOTTE. Paquet, *páo fư, txóng.*
BOUC. *Làu tsi (tô).*
BOUCHE. *Njâu, kháo njâu, lò.*
BOUCHÉE. Une —, *i thòng, ĭ cháo.*
BOUCHER. *Njơư trâu.* Nez —, *chư njù, tsơư njư.*
BOUCHON. *Njơư làng-fư (lô).*
BOUCLE. — d'oreille, *kâu nhà, kâu kháo njè.*
BOUE. *Ăng, ăng lwà, ăng jang.*
BOUEUX. *Nghi, ngô, lô ăng.*
BOUFFI. *Phéng, pháng.*
BOUGER. *Wa jò, wa ndi.*
BOUGIE. *Chư chạ, chư trào.*
BOUILLIE. *Kwa di.*
BOUILLIR. *Mbàu, wa mbàu.*
BOUILLON. *Kwa zrâu, kwa ngrây.*
BOULANGER. Pâtissier, *kư wa wa njwá.*
BOULE. *Páo (lô).*
BOUQUET. — de fleurs, *njâu pàng.*
BOURBIER. *Háng á (lô), hơư á (lô).*
BOURBOUILLE. *Ta (lô).*
BOURGEON. *Kâu (tô).*
BOURGEONNER. *Twa kâu.*
BOURRASQUE. *Chwâ hlô.*
BOUSCULER. *Plóng, chông, txêng.*
BOUSE. *Krwá nhô, tsi krwá nhô.*
BOUSIER. *Kang dáo krwâ (tô).*
BOUSSOLE. *Lòng pháng (lô).*
BOUT. *Sang.*
BOUTEILLE. *Làng-hư (lô), làng-fư (lô).*
BOUTON. *Như khơư, như txư.*
BOUTONNIÈRE. *Njè như khơư.*
BOYAU. *Hnhô.*
BRACELET. *Pâu nhà, pâu mbang.*
BRAMER. *Mwa lư kwà (tô).*
BRAN. *Xwa nxhi.*
BRANCHE. *Ndông chê.*
BRANLER. *Wa jò, chô.*
BRAS. *Txày mbang.*
BRASSE. Une —, *i dang.*
BRASSÉE. Une —, *i chwâ.*
BREBIS. *Nâ jang (tô).*
BREDOUILLER. *Ha lô thào.*
BRIGANDER. *Wa tô sang, wa nha.*
BRIDE. *Lòng nèng (lô).*
BRILLANT. *Chí, kàng, dô da.*
BRIQUET. *Hô leng (lô).*
BRIQUE. *Thư chi.*
BRISER. *Chông, ndàu tơư.*
BROCHE. *Hmô (tô).*
BROUILLARD. *Chàu hwa, fwa.*
BROUILLÉ. *Nxhô hnhào.*
BROUSSE. *Kô zrông, nthrang.*
BRU. *Mè nhàng.*
BRUINER. *Lô nang tsâu.*
BRUIRE. *Ndrão.*
BRÛLANT. *Kô kô, kô ndày.*
BRÛLER. *Kô hnhà, hlơư, phè.*
BÛCHE. *Cháng tơư.*
BÛCHERON. *Kư ndô ndông.*
BUFFLE. *Nhô tư (tô).*
BUTTER. *Njơư tơư trâu.*

C

CABANE. *Mè chè.*

CABRI. *Mè tsi (tò).*

CACHÉ. Dérobé à la vue, *trông kè, nzéng.*

CACHER. *Zrấy, vô cha, khơử cha.* Se —, *ngẩu.*

CACHET. Sceau, *jểng (lò).*

CACOLOGIE. *Ha tsi mèng.*

CADAVRE. *Chè leng twà.*

CADEAU. Faire un —, *xang, khơư xang.*

CADET. *Ndơư (tò), nxhay li (tô), nả hlwa.*

CADENAS. *Njò phổng.*

CAGE. *Lồng.*

CAGNARD. *Tổng nghèng.*

CAILLE. *Nòng ư (tò).*

CAISSE. *Xàng (lò).*

CAJOLER. *Khàng, nkhàng, zrơư, phà.*

CAKI. *Txí na.*

CALCULER. *Xẳng, swá.*

CALENDRIER. *Ndơử fang lí.*

CALIFOURCHON (A). *Chày.*

CALVITIE. *Dao hầu tư, dao hầu tòng.*

CAMARADE. *Fong jư, kử ti.*

CANARD. *Ô (tò).* Cane, *nả ô (tò), pổ ô (tò).* Caneton, *mè ô (tò).*

CANIF. *Mè tra (tô).*

CANINES (DENTS). *Hnả lào jwa.*

CANNE. Bâton, *pang ndrê.* — à pêche, *khẩu nồ njể.*

CANNE. — à sucre, *kwá njwa.*

CANNELLIER. *Kè phì.*

CAOUTCHOUC. *Jàng jư.*

CAPABLE. *Tàu, txơử, pẩu.*

CAPITAL. *Pèng.* Perdre le —, *pổng pèng.*

CARABINE. *Mè tràng phảo.*

CARCASSE. *Páo txhảng xư.*

CARESSER. *Khàng, nkhàng, zrơư, phà.*

CARIE. — des dents, *kang này hnả.*

CARMIN. *Lá hồ si, là tà.*

CARNIVORE. *Pẩu nào ngrấy, káo kwảng nào ngrấy.*

CARRÉ. *Xử fang.*

CARRIÈRE. *Sang páo jể.*

CARTOUCHE. *Mwả txư.*

CARYOTA. *Txồng, xi.*

CAS. En ce —, *wa lề.*

CASCADE. *Dể chơư chwà, nxhơử dể (lò).*

CASERNE. *Leng chè.*

CASQUE. *Mảo.*

CASSE. *Ndông kò tsi.*

CASSER. *Wa lò, chống tơử, tò.*

CAUCHEMAR. *Dang nào krwá na.*

CAUSE. A — de, *vi.* A — de vous, *vi kào.*

CAUSER. *Ha, hay, kảng, chảng, thảng.*

CAVALIER. *Leng chày nèng.*

CAVERNE. *Khảo chwà dhầu.*

CECI. *Na (tò), kháy (tò).*

CEINTURE. *Txồ sí.*

CELA. *Tảo (tò), tì (tò).*

CELER. *Zrấy.*

CÉLESTE. *Pể ndồ, pể swà.*

CÉLIBATAIRE. *I txi nhào.*

CENDRE. *Hlwa tsầu.*

CENT. *Pwa.* Une centaine, *i pwa.*

CENT-PIEDS. Scolopendre, *li kông tsông (tò).*

CENTENAIRE. *I pwa syong.*

CENTRE. *Ndrwa ndrang.*

CERCLE. *Thi (tô)*. Cercler, *thi.*
CERCUEIL. *Txa txứ, sứ mô.*
CERF. *Mwa lư (tô).*
CÉRUMEN. *Krwá njè.*
CERVELLE. *Chao hlư hâu.*
CESSER. *Tô*. La pluie a cessé, *lố nang tô.*
CHACUN. *I leng i leng.*
CHAIR. *Ngrà, ngrây.*
CHAISE. *Tào (tô), trống (tô).*
CHAMBRE. *Txàng chè (tô), ndrào tsyơư (lô).*
CHAMP. *Là, tè.*
CHAMPIGNON. *Njè.*
CHANCELER. *Wa jô, wa mblễ mblòng.*
CHANGER. *Hlô, hlông, pàu.*
CHANTER. *Hú ngầu, ha lô txà, zràng sơư.*
CHANVRE. *Màng.*
CHAPEAU. *Mâo, kầu.*
CHAPON. *Lầu krà sì (tô).*
CHARANÇON. *Kang nào mblễ (tô).*
CHARCUTIER. *Leng mwa ngrà.*
CHARGE. *Ndang.*
CHARRUE. *Vồng (tô).*
CHASSER. *Lơừ, nda.*
CHASSIEUX. Yeux —, *pẩy mwa, krầu mwa, sywả mwa.*
CHAT. *Tsư (tô), mí (tô).*
CHAT-TIGRE. *Pwà (tô).*
CHATAIGNIER. *Ndông txí njếng.*
CHATOUILLE. *Thra, tsha, nthra.*
CHÂTRER. *Sẩng, sì.*
CHAUD. *Sô, kô.*
CHAUFFAGE. Bois de —, *chàng tơừ.*
CHAUFFER (SE). *Ndè, dè tơừ.*
CHAUME. *Nhàng mblễ.*
CHAUSSER. *Mbô hầu pàu.*
CHAUSSER (SE). *Trâu khâu.*
CHAUSSETTES. *Vwả txư.*
CHAUVE-SOURIS. *Pwà (tô).*
CHAUX. *Jề sì.*
CHEF-DE-CANTON. *Txồng káng.*

CHEMIN. *Txố kè.*
CHÊNE. *Ndông txí khrè.*
CHER. Prix —, *kì.*
CHERCHER. *Nsha.*
CHÉRIR. *Hlô, hmáo.*
CHEVAL. *Nèng (tô).*
CHEVAUCHER. *Chày nèng.*
CHEVEU. *Plầu hầu.*
CHEVILLE. — du pied, *mwa tơư.*
CHÈVRE. *Nả tsi (tô).*
CHEVREAU. *Mè tsi (tô).*
CHEVRON. *Fong kô (tô).*
CHICANER. *Ha lố xáy.*
CHIEN. *Dè (tô).*
CHIFFON. *Khầu pwá.*
CHIGNON. Faire le —, *ji chào hầu.*
CHINE. *Tào tsào, hế-tsì tè.*
CHINOIS. (Langue). *Swá (tô), hế-tsì (tô).*
CHIQUER. *Njwa.*
CHOISIR. *Xảy.*
CHÔMER. *Nhào xư, xư nhào.*
CHOSE. *Tsi (tô), dang tsi.*
CHOU. *Zrầu pháo.*
CHRYSANTÈME. *Pàng nsháng kông.*
CHUCHOTTER. *Ha lố nxhí.*
CIBLE. *Phả*. Tirer à la —, *twa phả.*
CICATRICE. *Pwa txư (lô).*
CIEL. *Theng, ndô, swà.*
CIERGE. *Chứ chạ.*
CIGALE. *Kang ngrào (tô).*
CIGARE. *Lwả jin dáo.*
CILS. *Plầu mwa.*
CIME. *Hầu, nji.*
CINQ. *Tsì*
CINQUANTE. *Tsì châu.*
CIRE. *Chạ.* — à cacheter, *xư chào.*
CISEAU. *Txơ (tô).* — à froid, *txầu (tô).*
CITRON. *Txí lừ krầu.*
CITROUILLE. *Làng ngwà.*
CIVETTE. *Plì (tô).*
CIVILISÉ. *Pầu tang, pầu chày.*
CLAIR. *Pô kè, chí, kàng.*
CLAIRON. *Hào (lô).*

CLAYONNAGE. *Xáo vàng lì.*
CLARINETTE. *Trà (lò), lwà pwa.*
CLAVICULE. *Páo txháng xố pừ.*
CLEF. *Jồ si.*
CLOCHE. *Chư (lò).*
CLOISON. *Njang.*
CLORE. *Xáo.*
CLOS. *Ndồ.*
CLOU. *Nja hlâu.*
CLOUER. *Nja trâu.*
COCAGNE. Mât de —, *ngrâu tào.*
COCHON. *Mbwa (tò).*
CŒUR. *Plớư (tò).*
COFFRET. *Hồ (lò), mè xàng (lò).*
COIFFER. *Khư, ndông mão, ndông kẩu.*
COIN. *Kồ.* — à fendre, *chwa pwá ndông (tò).*
COL. — de montagne, *dớư (lò).* — d'habit, *dang tsáo.*
COLÈRE. *Mbầu tơử, tsl, ndò krẩu.*
COLLATION. *Nào sò, máo sò.*
COLLE. *Tswà lồ.*
COLLER. *Lò, zrả.*
COLLIER. *Pẩu nhà.*
COLONNE. *Njè.*
COMBIEN. *Pè chơư, pô chơư.*
COMBLE. *Pú, pồ.*
COMÈTE. *Hnố krố twa tư.*
COMME. *Wa lè, cha-lè, i xư, lwa.*
COMMENT. *Wa chàng, wa lè chàng.*
COMMERCER. *Wa hồ lư, lwả.*
COMMODE. *Séng thế.*
COMPTER. *Swả.*
COMPARER. *Phèng.*
CONCAVE. *Plwả.*
CONCEVOIR. Devenir enceinte, *mwả jề, mwả kì, mwả plàng.*
CONCOMBRE. *Di (lò), kì (lò), tầu (lò).*
CONCUBINE. *Nả tsá.*
CONDUIRE. *Chang, si, xi, xang.*
CONGELÉ. *Gống, ngống.*
CONNAÎTRE. *Pẩu, txơử.*
CONSEILLER. *Ha kha.*
CONTAGIEUX. *Pẻ, ki neng.*
CONTENIR. *Thrơử.*
CONTRACTER (SE). *Ndrò.*
CONTRÉE. *Trang tè, fang tè, tè tsyơư.*
CONTRE-POISON. *Dơư tswà.*
CONVEXE. *Nzồ.*
COPEAU. *Mblày ndông.*
COPIEUX. *Mwả ndấu, mbầu.*
COQ. *Lầu krả (tò).* Chant du —, *krả krwả, séng (tò).*
COQUILLAGE. *Krừ (lò), pla (lồ).*
CORBEAU. *Lang ngwa (tò).*
CORDE. *Txố hlwa.*
CORIACE. *Tơử.*
CORNE. *Kồ.* Donner des coups de —, *ntràu.*
CORPS. *Chè.*
CÔTES. *Txháng tang.*
CÔTÉ. *Sang, njay, njèng.*
COTON. *Plơư xâu.*
COTONNADE. *Ndâu.*
COU. *Chàng dang.*
COUCAL. *Nông táng jwả (tò).*
COUCHER (SE). *Pứ, mò pứ.*
COUCOU. *Krư-krư (tò).*
COUDE. *Lẩu tsl.*
COUDRE. *Kơư.*
COULER. L'eau coule, *dề ndư, páy.*
COULER. Fondre, *jàng.*
COULER. S'enfoncer, *tào.*
COUPER. *Txá, txòng, ndồ, hláy.*
COUPLE. *Ngầu, ngơư.*
COURBÉ. *Không, nkhâu.*
COURIR. *Dha.*
COURTILIÈRE. *Kang njàu (tò).*
COUTEAU. *Tra (tò).*
COUVER. *Pwa.* — des œufs, *pwa krày.*
COUVERCLE. *Hầu (lò).*
COUVERTURE. *Feng, pảng.*
COUVRIR. *Vò, mbò, kả, vầu, khư, khồ, chwả.* Se —, *ndòng mảo, kẩu.*
CRABE. *Kang trâu tri (tò), pha ha.*
CRABIER. *Krà là (tò).*

CRACHAT. *Krô njâu.*
CRACHER. *Ndò krô njâu.*
CRACHIN. *Châu fwa, hwa.*
CRAINDRE. *Nshay.*
CRAPAUD. *Krang (tô).*
CRASSE. *Kău.*
CRÉDIT. Acheter à —, *mwà sê.*
CRÉPIR. *Plóng, pléng.*
CRÊTE. — de montagne, *hău trồng.* — de coq, *i krà.*
CREUSER. *Khơư, njơư.*
CREUX. *Khồng.*
CREVASSÉ. *Plê, tô plê.*
CRIBLE. *Vang (lô).*
CRIER. *Krwà, krư.*
CRIN. *Plău.* — de cheval, *plău nèng.*
CRINIÈRE. *Txồng, txéng nèng.*
CRIQUET. *Kông tswá (tô).*
CROC. *Ngrày (tô).*
CROIRE. *Njềng.*
CROSSE. — de fusil, *txang khổ phảo (lô).*
CROTTÉ. *Lô.*
CROULER. *Wa krâu.*
CRU. *Nhống.*
CRUE. *Dè hlò twà.*
CRUEL. *Ngổ, nhổ.*
CUILLER. *Tò dá, kău dá.*
CUEILLIR. *Dè.*
CUIRE. *Hău.*
CUIT. *Sá.*
CUISSE. *Njê pwá.*
CUIVRE. *Tống.*
CUL. *Khảo krwá, krang, krang (lô).*
CUVETTE. *Xứ phêng.*

D

DAIM. — musqué, *ngấu (tò)*.
DAME. *Nả pồ*.
DANS, DEDANS. *Hầu*.
DARTRE. *Mào trwa krầy*.
DÉBAUCHÉ. *Leng wa dè*.
DÉBILE. *Tsi mwà giò, tsi mwà héng, tsi zròng nhào*.
DÉBOISER. *Ndò ndòng, lwả tè*.
DÉBORDER. *Njwả, nshwả*.
DÉBOUCHER. *Khri, hlè njơừ*.
DEBOUT. *Sơừ nzồ*.
DÉBUTER. *Xò wa, wa ndể, tsi taú wa i jà*.
DÉCAPITER. *Hláy tẩu hầu, hláy chàng dang*.
DÉCHAUSSER (SE). *Hlè khầu*.
DÉCHIRÉ. *Dwả, ndwả, ndrwả*.
DÉCHIRER. *Wa dwả*.
DÉCOLLER (SE). *Hlè*.
DÉCORTIQUER. — du riz, *twả mblể, twả chồ*.
DÉFAIRE. *Lẩu, dơư chể, dơư tang, hlè*.
DÉCROITRE. *Lẩu*.
DÉFENDU. *Fòng, txư, tsi khéng*.
DÉFENSES. — d'éléphant, *kẩu nxhư*. — de sanglier, *kẩu mbwa tè*.
DÉFILÉ. *Dơừ (lồ)*.
DÉFRICHER. *Lwả*.
DÉFUNT. *Twà lơừ (tò)*.
DÉGOÛTÉ. *Hlwa hứng*.
DÉGOUTTER. *Ndrò*.
DÉGUSTER. *Sí*.
DEHORS. *Ndràu kổ zròng*.
DÉJÀ. *Lơừ*.
DÉJEUNER. *Nào txhay*.
DÉLIER. *Hlè, dơư chể, dơư tang*.
DEMAIN. *Tai ki*.
DEMANDER. *Tháo, thổ*.
DÉMANGER. *Khầu*.
DÉMENCE. *Wa vư*.
DEMEURE. *Chè (lồ)*.
DEMEURER. *Nhào*.
DEMI. *Txay, tsi*.
DEMOISELLE. *Mè nxhay*. Libellule, *krẩu twa dể (tò)*.
DÉMOLIR. *Lẩu*.
DENSE. *Nhéng*.
DENT. *Hná*.
DENTELÉ. *Mwà hná*.
DÉNUDÉ. *Dáo tồ, dáo tồng*.
DÉPÊCHER (SE). *Wa sáy sáy*.
DÉPLACER. *Sư mồ*.
DÉPOSER. *Chao, txơừ*.
DÉRACINER. *Thrò chàng*.
DÉROBER. *Wa sang, nha*.
DERRIÈRE. *Ndrầu*.
DÉSALTÉRER. *Dơư nkhri*.
DESCENDU. *Ngri, lẩu*.
DÉSHABILLÉ. *Dáo kang, dáo chwà*.
DÉSHABILLER (SE). *Hlè tri tsáo*.
DÉSHERBER. *Lwả, nthwa*.
DÉSIRER. *Xáng*.
DÉSOBÉIR. *Tsi nòng*.
DÉSŒUVRÉ. *Nhào xư, xư nhào*.
DÉSORDRE (EN). *Nshò*.
DESSÉCHÉ. *Khwa lơừ*.
DESSIN. *Chể*.
DESSOUS. *Lẩu*. Au —, *chể ndrảng*.
DESSUS. *Sầu*. Au —, *sầu pể*.
DÉTEINDRE. *Chwà, hlè tswà, tswà hlè*.
DÉTÉRIORER. *Wa plẩu, wa pwà*.
DETTE. *Swả ngri*.
DEUIL. *Nhào ndrwa syáo*.

DEUX. *Ao*. Deuxième, *lào lử*.
DEVANCER *Mô wa ndề*.
DEVANT. *Tào ndề*.
DÉVIDER. — du fil, *tông xô*.
DÉVIDOIR. *Khàu li tông xô*.
DEVINER. *Tư*.
DEVINETTES. *Txà mề txứ*.
DEVOIR. Etre débiteur, *khí*.
DIFFÉRENT. *Leng vả*.
DIFFICILE. *Cháo, chí*.
DÎNER. *Nào hmao*.
DIPLÔME. *Ndớư hàu*.
DIRE. *Ha, hay*.
DIRECT. *Njang*.
DISCUTER. *Ha lổ xảy*.
DISPUTER (SE). *Nthè chwả*.
DISSOUDRE (SE). *Jàng*.
DISTILLER. *Chô, nzừ*.
DIVISER. *Krèng, fày*.
DIX. *Kẩu*.
DIZAINE. *Chàu* (de 30 à 50), *chẩu* (de 60 à 100).
DOIGT. *Di tê, ndi tê*.
DOMESTIQUE. *Txi (tò), khri (tò), kư jô (tò)*.
DONNER. *Khơư, khêng, xang, mwa tràu*.
DORMIR. *Pứ*.
DOS. *Ndràu kẩu*.
DOUBLÉ. Vêtements — s, *tsáo chwả*.
DOUCEMENT. *Mảng mảng*.
DOUILLE. — de cartouche, *pláng-tổng*.
DOULEUR. *Mào*.
DOUX. *Krang*.
DOUZE. *Kẩu ao*.
DRACENA. *Xi là, txổng là*.
DRAGON. *Jâng (tô), zrâng (tò)*.
DRAPEAU. *Kang tsì*.
DRESSER. *Twá, khô*.
DROIT. *Ja, leng, njê, njang*. Main —, *txày tê xi*.
DUR. *Tơứ*.
DURABLE. *Trwà*.
DUVET. *Mi mao*.
DYSENTERIE. *Tháo plàng*.

E

EAU. *Dế.*
ÉBATTRE (s'). *Wa si.*
ÉBRÉCHÉ. *Xử, nkhi.*
ÉCARTER (s'). Faire place, *zràng kè, krầy kè.*
ÉCHANGER. *Hlồ, hlòng.*
ÉCHAPPER (s'). *Tsí mò.*
ÉCHASSES. *Nèng chế tớư (tô).*
ÉCHELLE. *Ndhay.*
ÉCHINE. *Txhắng kử krầu.*
ÉCHOUER. *Tsi tàu, tsi lào.*
ÉCLABOUSSER. *Tơử.*
ÉCLAIR. *Mblàng, xồ lày mblàng.*
ÉCLAIRER. *Wa kàng vồ, chảo, chí.*
ÉCLATER. *Tơử.*
ÉCLIPSE. — de lune, *dang nào hli.* — de soleil, *dang nào hnồ.*
ÉCLORE. *Wa pàng, tơử pàng.*
ÉCOBUER. *Wa tề.*
ÉCOLE. Maison d'—, *chề kơử ndơử (lò).*
ÉCORCE. *Tơử ndòng.*
ÉCORCER. *Lớư tơử ndòng.*
ÉCOUTER. *Nòng, hnáo, ji.*
ÉCRASER. *Chồ, nà.*
ÉCREVISSE. *Tràu tri (tô).*
ÉCRIRE. *Sau ndơử.*
ÉCROULER (s'). *Wa krầu, páo.*
ÉCUELLE. *Ndí (lò).*
ÉCUME. *Mbwà dế.*
ÉCUREUIL. *Nang njwá (tô).*
ÉCURIE. *Ngwà nèng (lô).*
ÉDUQUER. *Ha kha.*
EFFILÉ. *Njè hầu.*
EFFILOCHÉ. *Lầu.*
EFFERVESCENT. *Wa mbầu.*
EFFRAYÉ. *Nshay.*
EFFRONTÉ. *Tsi pầu chày, tang.*
ÉGAL. *I xư, lwa, i jắng.*
ÉGARÉ. *Jwả kề.*
ÉGRENER. *Xư, mao.*
ÉLÉPHANT. *Nxhư (tô).*
ÉLEVÉ. *Sà.*
ÉLEVER. *Ngrang pề swà, chao sầu, jô.*
ÉLOIGNÉ. *Dề, ndề.*
ÉLOIGNER. *Lơử.*
ÉMACIÉ. *Nzầu hứng.*
EMBOUCHURE. — d'un cours d'eau, *dế tswả.*
EMBRASER. *Hlơử, pè.*
EMBRASSER. *Pwa, hmáo, ngrô.*
EMBROCHER. *Cháo, tsyáo.*
EMBROUILLÉ. *Nshò, syơư.*
ÉMIGRER. *Hlồ tề tsyơư.*
EMMENER. *Ngrang mò, chao mò.*
ÉMOUSSÉ. *Jầy tử.*
EMPAN. Un —, *i dô.*
EMPAQUETER. *Páo, khrư.*
EMPÊCHER. *Fòng, txư, tsi khéng.*
EMPIRER. *Wa hnháng.*
EMPLOYER. *Si, jồng.*
EMPORTER. *Ngrang, thà mò.*
EMPRUNTER. *Krì.* — de l'argent, *txày nhà.*
ENCAGER. *Lơử hầu lòng.*
ENCEINTE. Femme —, *tá nhwa, mwà nhwa, mwa jề.*
ENCHAÎNER. *Mwa sơư hlầu khi.*
ENCHAUSSER. Butter, *mbò hầu pầu.*
ENCLORE. *Xáo.*
ENCLUME. *Thầy ndầu hlầu (lò).*
ENCOLURE. *Chàng dang nèng.*
ENCORE. *Sếng, chèng, ha, tha.* Pas —, *tsi tầu, tsi kwả.*

ENCRE. *Mě.*
ENCRIER. *Thâu tswà mě (lò).*
ENDETTÉ. *Swá ngrì.*
ENDROIT. *Tè tsyơư, trang tê, fang tê.*
ENDUIRE. *Pléng, plóng.*
ENDURER. *Fử.*
ÉNERGIQUE. *Mwà sà.*
ENFANT. *Mè nhwa, tô ki.*
ENFER. *Dang tê.*
ENFILER. *Tsyáo.*
ENFLÉ. *Aó.*
ENFONCER. — un pieu, *tsày, mbỏ hlấu.*
ENFONCER (S'). — dans la boue, *hlàu,* — dans l'eau, *tào.*
ENFOUIR. *Lào.*
ENFOURCHER. *Chày.*
ENFUIR (S'). *Tsí mô.*
ENFUMER. *Txhơứ.*
ENGEANCE. *Jắng.*
ENGENDRER. *Xyang nhwa, tô nhwa, tri nhwa.*
ENGIN. *Tswà.*
ENGOURDI. *Châu jấu.*
ENGRAIS. *Tsi nhò, tsi krwá nhô, nèng...*
ENGRAISSER. *Pú, pò.*
ENIVRER (S'). *Hấu chơử krấu.*
ENJAMBÉE. Une —, *i trwả, chwả.*
ENJAMBER. *Thứ hlang.*
ENLEVER. *Chao mò, ngrang mò.*
ENNUYÉ. *Tố sà, hlwa hứng.*
ÉNORME. *Hlô hứng.*
ENRAGÉ. *Wa vư*
ENRHUMÉ. *Chử, txhơứ, lố njử, nông, ngrò.*
ENROULER. *Dáo, kẩu.*
ENSEIGNE. *Phà.*
ENSEIGNER. *Ha kha.*
ENSEMBLE. *Swa, wa kè.*
ENSEMENCER. *Chê.*
ENSEVELIR. *Lào*
ENTENDRE. *Ji, hnáo, nông.*
ENTÉRALGIE. *Mào hnhò, mào plàng.*
ENTÊTÉ. *Tsi ji, tsi nòng.*
ENTIÈREMENT. *Hô si*
ENTONNOIR. *Txơử lơử (lô).*
ENTORTILLÉ. *Gống, nshò.*
ENTRELACÉ. *Nzâ.*
ENTRE-NŒUDS. *Jang (lô).*
ENTRER. *Lô, jao.*
ENTRETUER (S'). *Ndàu chwả toà.*
ENVELOPPE. *Fòng páo (lô).*
ENVELOPPER. *Páo, khrư.*
ENVIE. *Xàng.*
ENVOYER. *Xang mò.*
ÉPAIS. *Twa, nhếng.*
ÉPAULE. *Xố pư.*
ÉPARPILLÉ. *Tè na tê na, tri na.*
ÉPERVIER. *Nống là (tô), nống dáng (tô).* Filet, *nghi (lô).*
ÉPI. — de riz, *hnang mblê,* — de maïs, *hnang páo-kư.*
ÉPILEPSIE. *Krấu dang pê.*
ÉPILER. *Dáo plấu.*
ÉPINE. *Khẩu pô, pâu, sàu.* — dorsale, *txhắng kừ krẩu.*
ÉPLUCHER. *Tè.*
ÉPOUX. *Jơử (tô), txí (tô).* Les deux —, *ao tô nả txí.*
ÉPOUSE. *Pố (tô), nhàng.*
ÉPOUSER. *Jwá pố, jwá jơử.*
ÉPOUVANTÉ. *Nshay hứng.*
ÉPRIS. *Hlô, njò, xang mlong, nhả li, nhả nhả.*
ÉPROUVER. *Syỏ, mwa sày.*
ÉPUISER. *Tang lơử, tsi mwả tang.*
ÉPUISETTE. *Chào (lô).*
ÉQUARRIR. *Từ.*
ERREUR. *Txỏ.*
ÉRUDIT. *Leng pẩu thông.*
ESCALIER. *Ndhay (tô).*
ESCARGOT. *Krừ jô jếng (tô).*
ESCARPÉ. *Tào, zrảng txéng, txàng.*
ESPIÈGLE. *Kò kè, lòng kồng, txáo páo.*
ESPRIT. Génie, *dang.*
ESSAYER. *Syỏ, wa sày.*

ESSOUFFLÉ. *Chở, txố sà, trwa lò chwả.*
ESSUYER. *Xwả, txwả, sảo.*
EST. *Tòng fang.*
ESTIMER. *Nhả.*
ESTRADE. *Chwá nzày, nthảng.*
ET. *Ha, tha.*
ÉTABLE. *Ngwà nhố (lò).*
ÉTAGE. *Nthảng.*
ÉTAYER. *Tí.*
ÉTANG. *Plàng dể.*
ÉTÉ. *Ndố sò.*
ÉTEINDRE. *Hò, tswà.*
ÉTENDRE. *Nthwá, nshwá.*
ÉTENDRE (S'). *Pứ syang.*
ÉTERNUER. *Txhảng.*
ÉTEULE. *Nhảng mblể, kảng mblể.*
ÉTIRER (S'). *Syang hlwa.*
ÉTOFFE. *Ndâu.*
ÉTOILE. *Hnố krố.*
ÉTOUFFÉE. Cuire à l'—, *chò.*
ÉTOURDI. *Plào máo.*
ÉTRANGER. *Khwa.*
ÉTRANGLER. *Chở chảng dang twà.*
ÉTREINDRE. *Pwa.*
ÉTRIERS. *Mwả thẻng.*
ÉTROIT. *Ngray.*
ÉTUI. — de couteau, *hnang.* — de cartouche, *plảng-tống.*
ÉVEILLER. *Hò sơ'ứ.*
ÉVENTAIL. *Trảng nzwả.*
EXCITER. *Txhí.*
EXCRÉMENT. *Krwá, tsi.*
EXHORTER. *Ha kha.*
EXPÉDIER. *Fí, xang.*
EXTÉRIEUR. *Nhào ndràu zròng.*
EXTRAIRE. *Thrò, di.*

F

FABRIQUER. *Wa.*
FACE. *Kháo mwa.* En —, *tào nda.*
FACILE. *Zròng ji wa.*
FAGOT. *Pào ndông.*
FAIBLE. *Tsi mwà jô, héng.*
FAIM. *Tshay plàng.*
FAINÉANT. *Tông nghèng, lang ki.*
FAIRE. *Wa.*
FAISABLE. *Wa tâu.*
FAISAN. *Ndràng ji (tò).*
FAISCEAU. *Páo.*
FAÎTE. *Nji, hâu.*
FAMILLE. *Ji, xèng.*
FANGE. *Áng lwà.*
FAON. *Mè nhwa mwa lư (tô).*
FARINE. *Hmòng.*
FARINEUX. *Wa hmòng.*
FATIGUÉ. *Chổ sà, txổ sà.*
FAUCILLE. *Tràng là.*
FAUCHER. *Hláy.*
FAUFILER (SE). *Txéng nwa.*
FAUX. *Pẻ txí, dảng.*
FÉCULE. *Hmông krào.*
FEMELLE. *Nả, pổ.*
FENDILLÉ. *Plè, tsi thả jang xử.*
FENDRE. *Pwá*
FER. *Hlàu.*
FERME. Solide, *trwà.*
FERMENT. — de vin, *xang chớư.*
FERMER. *Krò, krí, kớư.*
FERRER. — un cheval, *nja khâu nèng.*
FESTOYER. *Hầu chơư.*
FEU. *Tơư.*
FEUILLE. *Mblòng.*
FIANCER. *Wa kổ, wa tshòng.*
FICELLE. *Txổ hlwa.*
FIEL. *Tsi.* — d'ours, *tsi day.*
FIENTE. *Krwá nồng.*
FIÈVRE. *Wa mbơư, wa nao.*
FIGER. *Hlàu, tsày, mbô.*
FIGUIER. Noms de différentes variétés de —, *tsí zrwa, chao na, chwa, krầu ja, pò dè jê.*
FIGURE. *Kháo mwa.*
FIL. *Lè xò.*
FILLE. *Mè nxhay.*
FIN. *Wa hmông, tsàu, mao.*
FINI. *Tang.*
FLACON. *Mè làng-fư (lò).*
FLAIRER. *Hnê.*
FLAMBER. *Chì, hlơư, phè.*
FLANC. *Sang.*
FLÈCHE. *Xổ hnêng.*
FLÉTRI. *Sể, khwá.*
FLEUR. *Cháo pàng.*
FLEURIR. *Tơư pàng.*
FLEUVE. *Dể (tô).*
FLEXIBLE. *Mwa, nkhâu tàu.*
FOIS. *Jä.*
FOISON (λ). *Mwà ndáu, mbâu hứng.*
FONCTIONNAIRE. *Lí kảng xử.*
FOND. *Krang (lò).*
FONDRE. *Jàng.*
FONTAINE. *Kháo dể.*
FONTE. *Kảng jàng.*
FORÊT. *Kổ zrồng.*
FORGERON. *Kư ndàu hlàu.*
FORMALISER (SE). *Tổ sà, tsì.*
FORT. *Mwà jô, mwà dàng, héng.*
FOSSE. *Kháo.* — nasales, *kháo njè.*
FOU. *Vư.*
FOUET. *Mblơư chày nèng (tô), trầu tsi (tò), ndrwa (tô).*
FOUGÈRE. *Swà.*

FOULER. *Chổ.*
FOURCHE. *Chwả.* Fourchette, *chwả txư (tô).*
FOURMI. *Njầu (tô).*
FOURREAU. *Hnáng.*
FOYER. *Khảo chổ, khảo txổ.*
FRAGILE. *Hếng tơử.*
FRAGMENT. *Thông fềng.*
FRAIS. *Tsá, chá, làng khả.*
FRANC. *Tà, chếng fềng.*
FRANCE. *Fàng-ki tè.*
FRANGES. *Tư.*
FRAPPER. *Ndàu, chổng.*
FRATERNISER. *Hồ xeng, wa lwa, wa kử ti, fong jư.*
FRAUDER. *Zrẩy, jẩy*
FRÉQUENT. *Hếng, khếng... mwà, twà... mô... mào.*
FRÈRE. *Kử.* —s, *kử ti.* —s et sœurs, *mwả nổ, kử vè.*
FRÉTILLER. *Ndi ndi.*
FRIRE. *Chi, theng, ki.*
FROID. *Nào.*
FRONDE. *Hlwa lầy pào jể.*
FRONDER. *Chơử, nthè.*
FRONT. *Hầu pla.*
FROTTER. *Xwá, txwả, zrơư, jơư.*
FRUIT. *Txí.*
FRUITIER. Arbre —, *ndông txỉ txí.*
FUIR. *Tsỉ mô, dl.*
FUMÉE. *Pang tơử.*
FUMER. — du tabac, *hầu lwả jîn.* — de l'opium, *hầu jàng jîn, nzày.*
FUMIER. *Krwá, tsl.*
FUSIL. *Tràng phảo.*

G

GAGER. *Si tư, twa tư.*
GAGNER. *Lào, tàu, jêng.*
GAI. *Lảo jề.*
GAINE. *Hnáng.*
GALANT. *Wa zrảng.*
GALEUX. *Mào lì.*
GALOCHE. *Khàu ndòng.*
GALON. *Tsiêng.*
GARÇON. *Mè tò, ntràu.*
GARDER. *Sày, jò.*
GARGOUILLEMENTS. — du ventre, *plàng mbàu (lò).*
GARNIR. *Thi.*
GÂTÉ. *Lừ, pwà.*
GAUCHE. *Làu.* Main —, *txày tè làu.*
GÉMIR. *Wa njàng.*
GENCIVES. *Pwá chẩy hná, dí pàng hná.*
GÊNÉ. *Tsi zròng nhào.*
GÉNÉREUX. *Zrồng sà.*
GENOU. *Hàu chàu.*
GENRE. *Jảng, ndrơừ.*
GERME. *Kẩu (tò).*
GERMER. *Wa kẩu, twả kẩu.*
GINGEMBRE. *Khả.*
GIVRE. *Dơư.* Givrer, *lồ dơư.*
GLACE. *Dề mbò.*
GLACE. Miroir, *á chảo (lò).*
GLAIRES. *Krồ njẩu.*
GLAISE. Terre —, *áng twà.*
GLÈBE. *Pảo áng.*
GLISSER. *Lwả.*
GLUANT. *Mblẩu.* Riz —, *mblề mblẩu.*
GOITRE. *Chào pang, áo txà.*
GOMME. *Trào ndòng.*
GONFLÉ. *Áo.*
GORGE. *Chàng dang.*
GORGÉE. Une —, *i pơng dề.*
GOUET. Arum, *krào dề.*
GOUFFRE. *Khảo ndồ.*
GOURD. *Chàu jẩu.*
GOURMANDER. *Chơừ, nthè.*
GOÛT. Sans —, *tsi krang.*
GOÛTER. *Sỉ, sang.*
GOUTTE. *Ndrô.*
GOUTTIÈRE. *Cha dề.*
GOYAVE. *Txi chwã thào.*
GRÂCES. Rendre —, *wa chẩu.*
GRAIN. Un — de riz, de maïs, *i lò mblề, pảo-kư.*
GRAISSE. *Trào.*
GRAND. *Hlồ.*
GRAS. *Trào, pứ, pồ, phêng.*
GRATTER. *Kwả, kề.*
GRATUIT. *Không.*
GRAVE. *Hnháng.*
GRAVIER. *Swa jè.*
GREFFER. — un arbre, *txwà ndông.*
GRÊLE. *Lơư.*
GRÊLER. *Lồ lơư.*
GRELOT. *Syang lèng (lò).*
GRENIER. *Mè txháng, phơư mblé.*
GRENOUILLE. *Jò krang tàu (tò).*
GRILLER. *Chi, theng.*
GRILLON. *Kồng (tò), ja (tò).*
GRIMPER. *Njè.*
GRINCER. *Zrơừ.* — des dents, *zrơừ hná.*
GRIS. *Txảy.*
GROMMELER. *Ndwa dơư lơư.*
GROSSIER. Impoli, *tsi mwà tang, tsi mwà chày.*
GROSSIER. *Nxhi.* Son —, *xwa nxhi.*
GUÉABLE. *Dề nda, dè hlang tàu.*
GUÉRIR. *Khò.*
GUÊTRE. *Nshông, nthrồng.*
GUEULE. *Khảo njẩu.*
GUEULER. *Krư.*
GUIDER. *Xang, xi.*

H

HABILE. *Pầu wa, txơừ wa hừng.*
HABILLER (S'). *Hnáng trì tsáo.*
HABIT. *Tsảo, trì tsáo.*
HABITER. *Nhào.*
HABITUÉ. *Káo kwảng.*
HÂBLER. *Ha pể txí, lang ha, ha chwá.*
HACHE. *Tau (tò).*
HACHER. *Chwả, txồng.*
HACHOIR. *Tảo chwá (tò).*
HAIE. *Xáo, lang ngang.*
HAÏR. *Tsỉ.*
HALEINE. *Pang.*
HALO. — de la lune, *jàng vi hli.* — du soleil, *jàng vi hnố.*
HALTE. Faire —, *sò.*
HAMEÇON. *Nổ jể (lò).*
HARASSÉ. *Txố, chố sả.*
HARDI. *Mwà sà.*
HARICOT. *Tầu.*
HARMONIEUX. *Zròng nông.*
HARPON. *Hmò (lò).*
HART. *Tsố njầu.*
HASARD. Aller au —, *lang mò.*
HÂTER. — le travail, *wa sáy.* — la marche, *mò sảy, hlò, tá.*
HAUT. *Sà.*
HAUTAIN. *Mwà fứ tsỉ, tswà.*
HÉBÉTÉ. *Pẻng lang.*

HENNIR. *Heng.*
HERBE. *Ndrào.*
HERBIVORE. *Nào ndrào, nào zrầu.*
HÉRISSER (SE). *Xố jố, nxố jố.*
HÉRISSON. *Cháu (lò).*
HERSE. *Chwá háy là (tò).*
HIER. *Na hmao.*
HIRONDELLE. *Nống lồ (lò).*
HIVER. *Ndố nao.*
HOMME. *Neng, leng.* Les —, *jơừ (tò). lwà.*
HOMOGÈNE. *I jảng, twá jảng.*
HOMONYME. *Thông i mbê.*
HONTE. *Chàng mwa, thư txàng, tsi mwà plố.*
HOQUET. Avoir le —, *wa njò.*
HORIZON. *Zrơừ ndố.*
HÔTE. *Khwa.*
HOTTE. *Kơừ (lò).*
HOUE. *Hlầu (lò).*
HUILE. *Trào.*
HUIT. *Jỉ.*
HUMIDE. *Nông, tsi tảu khwá, nòng njơư.*
HUPPE. *I nông.*
HURLER. *Krư.*
HUTTE. *Mè chè.*

I

ICI. *Khá na, nhào kháy*
IDIOT. *Pèng lang, trwà.*
IGNAME. *Krào.*
IGNORANT. *Tsi pầu, tsi pầu sày ndơứ.*
IL, ELLE. *Nư, nè.*
ILLICITE. *Pwà kè.*
ILLUMINÉ. *Chi, kàng.*
IMAGE. *Dwà* (*tô*).
IMBERBE. *Tsi mwà fứ txứ.*
IMITER. *Ndrò lwá wa, krồ.*
IMMERGER. *Chậu dế.*
IMMORAL. *Wa dè.*
IMPAIR. *Tsi tsèng sang.*
IMPLORER. *Tháo.*
IMPOLI. *Tsi mwà chầy, tsi pầu tang.*
IMPÔTS. *Nhà sè*
IMPRIMER. *Jèng.*
IMPUR. *Tsi hồ.*
INACHEVÉ. *Wa tsi tầu tang.*
INACTIF. *Nhào xư, xư nhào.*
INCENDIER. *Hlơứ, pè.* Maison incendiée, *chế kố hnhà* (*lồ*)
INCLINÉ. *Krày.*
INCOMPRÉHENSIBLE. *Pầu tsi tầu.*
INCONNU. *Tsi pầu, tsi kào kwáng.*
INCONSTANT. *Hèng hlồ.*
INCRÉDULE. *Khe kứ.*
INDEMNITÉ. *Tsi njêng.*
INDIGENT. *Káo hwả txứ* (*tô*).
INDIGO. *Ngàng.*
INDIQUER. *Chỉ.*
INDISPOSÉ. *Tsi zròng nhảo.*
INDIVISIBLE. *Krèng tsi tầu, fày tsi tầu.*
INERTE. *Tsi wa ndi.*
INEXACT. *Tsi jào, tsi hồ.*
INFANTICIDE. *Twà mè nhwa.*
INFECTION. *Chứ lứ.*
INFÉRIEUR. *Nhào chế.*
INHABITABLE. *Nhào tsi tầu.*
INITIER. *Ha kha wa ndế.*
INJURIER. *Chơứ, nthè.*
INOCCUPÉ. *Nhào xư.*
INONDÉ. *Kwá.*
INOUÏ. *Tsi tầu hnáo twa jà.*
INSCRIRE. *Sau.*
INSENSIBLE. *Tsi pầu dang tsi, tsi txơứ mào.*
INSIPIDE. *Tsi krang, tsi krang njè.*
INSOLUBLE. *Tsi jàng.*
INSTANT. Un —, *i chẳng.*
INSTRUIRE. *Ha kha.*
INSULTER. *Lwà, chơứ, nthè.*
INTERCEPTER. *Tròng, nzéng.*
INTERDIRE. *Fòng, txứ, tsi khêng.*
INTESTIN. *Hnhồ.*
IRRITÉ. *Tsi, mbầu tơứ.*
IULE. *Kang lồ mblày* (*tô*).
IVOIRE. *Hná nxhư.*
IVRE. *Krầu chơứ.*

J

JADIS. *Thaú ndè.*

JAILLIR. *Txơứ.*

JALOUX. *Xáng.*

JAMAIS. *Tsi... i jà, tsi... twa jà.*

JAMBE. *Chề, kồ tơư.*

JAPPER. *Dè krwà (tô).*

JAQUIER. *Txí pô lô ndông.*

JARDIN. *Vàng (lô).*

JARRET. *Kháo tơư.*

JAUNE. *Dàng, kàng.*

JETER. *Lẩy.*

JEUNE. *Hlwa.*

JOLI. *Zròng ngấu.*

JONC. *Pơừ á.*

JOUE. *Phang plô.*

JOUER. *Wa sĭ.*

JOUG. *Kwá nhố.*

JOUR. *Hnố.* Pendant le —, *ndrwa hnố.*

JOURNELLEMENT. *I hnố i hnố, i hnố i jă.*

JOYEUX. *Lào jẻ.*

JUMEAUX. *Nzậy (tô).*

JUMENT. *Nả nèng (tô).*

JUPE. *Phaổ tả.*

JUS. *Kwa ngrả.*

JUSQUE. *Txì, txổ.*

JUTE. *Ndwa.*

JUXTAPOSER. *Chaổ ti, chao jẻ, chao ti ngâu.*

L

LÀ. *Nhảo khảy.*
LÀ-BAS. *Nhảo tảo, nhảo tỉ.*
LABORIEUX. *Ngrwa wa.*
LABOURER. *Wa tê, wa là, lảy.*
LACÉRER. *Duả, ndwả, ndrwả.*
LACET, LACS. *Chwả hlwa (tò).*
LÂCHE. *Taù.*
LÂCHER. *Chao.*
LAC. *Pàng dề.*
LAID. *Tsi zròng ngầu.*
LAIE. *Nả mbwa tê.*
LAINE. *Plầu tò jang.*
LAISSER. *Chao, lảy.*
LAIT. *Kwa mi.*
LAME. — de couteau, *phàng táng tra, hná tra.*
LAMPE. *Tèng (lò).*
LANCE. *Hmò (tò).*
LANCER. *Lảy.*
LANGAGE. *Lò.*
LANGUE. *Mblảy.*
LAPIDER. *Lảy páo jè twà.*
LAPIN. *Lwa (tò).*
LARD. *Trào.*
LARGE. *Káng, dáng.*
LARMES. *Kwá mwa.*
LARYNX. *Tràng pang.*
LAS. *Txồ, chồ sà.*
LATANIER. *Kồ jề.*
LAVER. *Xwá, nzwá.*
LE, LA, LES. *Tò, lò.*
LÉCHER. *Jảy.*
LÉGER. *Si.*
LÉGITIME. Femme —, *nả lầu.*
LÉGUME. *Zrầu.*
LENT. *Phì.*
LETTRE. Caractère, *mbê, lò.* Missive, *ndơử.*
LEVAIN. *Xang.*
LEVER. — du soleil, *hnồ twa (lò).* — de la lune, *hli twà.*
LEVER. (SE). *Sơử.*
LÈVRE. *Di njầu.*
LÉZARD. *Nàng chàng (tò).*
LIANE. *Hmang.*
LIBELLULE. *Krầu twa dề (tò).*
LIEN. *Hlwa, njàu khi.*
LIER. *Khi, kha, khay.*
LIEU. *Tè tsyơư.*
LIGNE. *Tà.*
LIME. *Txồ (tò).*
LIRE. *Sày ndơử.*
LISSE. *Mao.*
LIT. *Chàng pử.*
LIVRE. *Fòng ndơử.*
LOBE. — de l'oreille, *tầu njề (lò).*
LOGER. *Nhào, pử.*
LOI. *Kè.*
LOIN. *Ndè (dè).*
LONG. *Ndè (dè).*
LONGTEMPS. *Nzò.*
LOPIN. Lot de terrain, *féng tê.*
LOURD. *Hnháng.*
LOUTRE. *Njwá dề (tò).*
LUCIOLE. *Kang nang njai (tò).*
LUNE. *Hlì.*
LUNETTE. *Chảo jềng.*
LUXURE. *Wa dề.*

M

MACÉRER. *Châu dề.*
MÂCHER. *Njwa.*
MÂCHOIRE. *Pwả chảy.*
MADAME. *Nả pô.*
MAIGRE. *Nzẩu.*
MAILLET. *Pảng thơừ.*
MAIN. *Txảy tè.*
MAINTENANT. *Nhi na.*
MAIRE. *Sáo fả, lí chảng.*
MAÏS. *Pảo-kư.*
MAISON. *Chè (lô).*
MAL. Avoir —, *mào.*
MALADE. *Tsi zrông nhào.*
MALADIF. *Héng wa mào.*
MÂLE. *Txí (tô).*
MALIN. *Kả kả.*
MALLE. *Xàng (lô).*
MALPROPRE. *Tsi hồ, dồ, kảy.*
MAMELLE. *Mi (lô).*
MANCHE. — d'habit, *tè tsáo.* — de couteau, *kồ tra.*
MANDARIN. *Nả nồ.*
MANGEOIRE. *Dàng (lô).*
MANGER. *Nào.*
MANQUER. *Tsi lào, tsi trâu.*
MARAIS. *Pàng dề.*
MARCHANDISES. *Lwả hồ.*
MARCHÉ. *Kả.*
MARCHER. *Mò.*
MARI. *Vâu (tô).*
MARIER (SE). *Jwa vâu, jwa pồ.*
MARINGOUIN. *Mò dề (tô).*
MARMITE. *Lẩu kâu.*
MARQUER. *Chỉ.*
MARTEAU. *Pảng thơừ.*
MASQUÉ. Caché, *trông, nzéng.*
MASSER. *Jơư, zrơư.*

MATIN. Ce —, *tai ki na.*
MATINÉE. Une —, *i tai ki.*
MAUVAIS. *Tsi zrông.*
MÉCHANT. *Nhồ, ngồ.*
MÈCHE. *Tèng fwa.*
MÉDAILLE. *Dảy phả.*
MÉLASTOME. *Ndông nzư thông.*
MÊLÉ. *Syơư.*
MELON. *Lang ngwa.*
MENACER. *Hế.*
MENDIANT. *Káo hwả txừ (tô).*
MENDIER. *Tháo khơứ, káo hwả.*
MENER. *Chang mô.*
MENTON. *Krang chảy.*
MENU. *Mao, mê.*
MENUISIER. *Kư ndông.*
MÉPRISER. *Nzồ, tsỉ, tswả.*
MERCI. *Wa châu.*
MÈRE. *Nả.*
MIDI. *Táng sò.*
MIEL. *Jí mồ.*
MILIEU. *Ndrwa ndrang.*
MILLE. *Txa.*
MILLET. *Txi, txồ.*
MINCE. *Nha.*
MINE. *Sáng.* — d'or, *sáng kố.*
MINUIT. *Táng hmao.*
MIROIR. *Chảo á (lô).*
MOI. *Kồ.*
MOINEAU. *Nống nshảo jỉ (lô).*
MOIS. *Hli.*
MOISI. *Páo.*
MOISSONNER. *Hlày mblề.*
MOITIÉ. *Ndrang.*
MOLAIRE. Dent —, *hná pwa.*
MOLLET. *Chảng hlàu.*
MOLLETIÈRE. *Nthrồng.*

MOMENT. En ce —, *nhi na*. Un —, *i chảng*.
MOMORDIQUE. *Xwa kwa*.
MONCEAU. *Pơư*.
MONNAIE. *Nhà, txà*.
MONSIEUR. *Nả jơừ*.
MONTAGNE. *Trống (tô)*.
MONTER. *Njè*.
MONTRER. *Mwa sày*.
MORCEAU. Un —, *i tảo, i féng, i thông*.
MORDRE. *Nzao, tỏ*.
MOROSE. *Tỏ sà*.
MORT. *Twà*.
MORTIER. *Chộ*.
MORVE. *Krwá njừ*.
MOTTE. *Pảo áng*.
MOU. *Mwa*.
MOUCHARDER. *Tảo xáy*.
MOUCHE. *Jòng (tô)*.
MOUCHER (SE). *Hlè njừ*.
MOUCHETÉ. *Txảy*.
MOUILLÉ. *Ndồ*.
MOURANT. *Xáng twà*.
MOURIR. *Twà*.
MOUSSE. *Nxhwa*.
MOUSSER. *Wa mbwà*.
MOUSTIQUAIRE. *Vỉ chảng*.
MOUTON. *Jang (tô)*.
MOUVOIR (SE). *Ndi*.
MUET. *Leng trwả*.
MÛR. *Sả*.
MUR. *Phang sà, txhàng*.
MÛRE. *Txi plâu*.
MURMURER. *Ndwà dơư lơư*.

N

NAGER. *Lwả dể.*
NAÎTRE. *Xeng.*
NARINES. *Khảo njử.*
NATTE. *Phảo, dảy lề.*
NE PAS. *Tsi.*
NÈGRE. *Leng dổ, fang-ki dổ.*
NET. *Hồ.*
NETTOYER. *Sảo.*
NEUF. Nouveau, *sả.*
NEUF. *Chwà.* Dix-neuf, *kảu chwà.*
NEVEU. *Xinh nzử.*
NEZ. *Txí njử.*
NID. *Jể nông.*
NIGAUD. *Trwà.*
NŒUD. *Ngơư.*

NOIR. *Dố.*
NOMBRIL. *Ndơừ (lô).*
NOMMER. *Hồ.*
NORD. *Pể fang.*
NOTRE. *Pể.*
NOURRIR. *Jồ.*
NOUS. *Pể.*
NOUVEAU. *Sả.*
NOYAU. *Xang, txang.*
NOYER (SE.) *Pồng dể twả.*
NU. *Chwả là, chwả kang, dảo kang.*
NUAGE. *Châu hwa, fwa.*
NUIRE. *Dảy.*
NUIT. *Hmao, châu ndố.*

O

OBÉIR. *Nông lồ.*
OBÈSE. *Aó plàng.*
OBLIQUE. *Kràỵ.*
OBSCÈNE. *Wa dề.*
OBSCUR. *Chàu ndó, tsi pỏ kề.*
OBSERVER. *Sảỵ.*
OBTENIR. *Tàu, lào.*
OCCIPERT. *Kháo krừ.*
OCCUPÉ. *Cheng wa.*
ODEUR. *Chừ.*
OFFRIR. *Xang, khéng, khơư.*
ŒIL. *Kháo mwa.*
ŒUF. *Krẩy.*
OIE. *Ồ (tỏ).*
OIGNON. *Dào tràng.*
OISEAU. *Nống (tỏ).*
OISIF. *Nhào xư.*
OMBRE. *Nzổng nzong, tỏ dwà.*
OMBRELLE. *Kẩu làng xáng.*
OMOPLATE. *Páo txháng xổ pư.*
ONCE. Une —, *i lắng.*
ONCLE. *Txı nzơừ.*
ONDÉE. *Kào nang.*
ONGLE. *Trầu.*
OPIUM. *Jàn jin.*
OR. *Kố.*
ORAGE. *Kao nang, kao chwà.*
ORDONNER. *Ha kha.*
ORDURES. *Plang, plấu tsầu.*
OREILLE. *Kkaó njề.*
OREILLER. *Tào tràu njồng.*
ORGUEILLEUX. *Mwà tsí fừ, mwà syểng thơừ hlồ.*
ORIFICE. *Kháo.*
ORPHELIN. *Njwa (tỏ).*
ORTEIL. *Ndí tơư.*
OS. *Páo txháng.*
OÙ. *Kháo tư.*
OUBLIER. *Náo krang.*
OUEST. *Xỉ jang.*
OUI. *Jào.*
OUÏ-DIRE. *Nông, hnáo.*
OURS. *Day (tỏ).*
OUVRIR. *Khri.*

P

PADDY. *Mblê.*
PAILLE. *Nhàng mblê.*
PAILLOTTE. Herbe à —, *ngrèng.*
PAIN. *Njwá.*
PAIRE. *Ngầu, ngớư, txừ.*
PAÎTRE. *Sày nhồ, jô nhồ.*
PALANCHE. *Ndang kứ (tô).*
PANIER. *Tẩu (lô), nkhang khảo mwa (lô), lông.*
PANTALON. *Tri (lô).*
PAPAYER. *Txí tẩu ndông.*
PAPIER. *Ndơứ.*
PAPILLON. *Mbầu (tô).*
PAPULE. *Ta (lô).*
PAQUET. *Pảo fư.*
PARAPLUIE. *Kầu làng xảng.*
PARCELLE. *Thông.*
PAREIL. *I jảng, i xư, lwa, xi lwa.*
PAREILLE. Rendre la —, *kảo mwà txà kồ mwà nji.*
PARESSEUX. *Tồng nghèng.*
PARFAIT. *Zrồng hửng, zrồng hồ sí.*
PARFOIS. *Mwà jà.*
PARFUMÉ. *Chứ krang.*
PARIER. *Sĩ tư, twa tư.*
PARLER. *Ha, hay, kảng, thảng, chảng.*
PAROLE. *Lồ, mbê.*
PARTAGER. *Fày, krèng.*
PARTIE. *Tào, thòng, fêng.*
PARTIR. *Mò, tsí mò.*
PARTOUT. *Tề na tè na, khảo tư khảo tư.*
PARVENIR. *Txồ.*
PAS. Négation, *tsi.* Il n'y a —, *tsi mwà.*
PAS. Un —, *i trồ, i trwả.*
PASSER. *Mò, dwa, hlang.*
PATATE. *Kräo là.*

PÂTÉ. *Njwá.*
PATIENT. *Zràng zrồ.*
PATTE. *Chê, kồ tơư.*
PAUME. — de la main, *xi tè.*
PAVOT. — somnifère, *jàng jin.*
PAYER. *Kha ngrì, thí.*
PAYS. *Tè tsyơư, trang tê, tè.*
PAYSAN. *Leng wa tè wa là.*
PEAU. *Tơứ.*
PÊCHER. — à la ligne, *nồ njế.*
PÊCHER. *Txí dwà.*
PEIGNE. *Zrwa ha.*
PEIGNER (SE). *Nji tẩu hầu.*
PELER. *Tè.*
PENCHÉ. *Krày, ji.*
PENDANT. *Cheng, ndrwa.*
PENDRE. *Lảng, khwả.*
PÉNÉTRER. *Thơứ, thềng, thông.*
PENSER. *Xảng txồ.*
PENTE. *Tào.*
PÉPIN. *Xang, txang.*
PERCÉ. *Tào.*
PERCHER (SE). *Chơư.*
PÈRE. *Txí.*
PÉRIR. *Twà.*
PERLE. *Hlơư.*
PERMETTRE. *Khêng.*
PESANT. *Hnhang.*
PESER. *Kí, lồ.*
PÉTARD. *Phảo ndơứ.*
PÉTER. *Chao, trao pàu.*
PETIT. *Mè, jầu.*
PÉTROLE. *Trảo njwả, jê.*
PEUR. Avoir —, *nshay.*
PHALANGE. — des doigts, *jang tê.*
PHOTOGRAPHIE. *Jềng pàng.*
PIASTRE. *Hảo lí, txả (lô), dày txà.*

PIC (À). *Txàng.*
PICUL. Un —, *I pwa ki.*
PIED. *Chê, kồ lơư.*
PIÈGE. *Chwả.*
PIERRE. *Páo jè.*
PIEU. *Hlẩu.*
PILER. *Twả chồ.*
PILON. *Chồ.*
PIMENT. *Há txào, khồ, khrồ.*
PINCER. *Nja.*
PINCETTE. *Chwả (tồ).*
PIOCHE. *Hlẩu njơư.*
PIPE. *Jin kang, jin thòng.*
PIQUER. *Tsẩu.*
PISTACHE. *Fwa xeng.*
PLAINE. *Ndrảng, tà, tảng.*
PLAISIR. *Zrồng nhào.*
PLAN. *Tà, tảng.*
PLANTE. *Ndòng.*
PLANTE. — des pieds, *xí tơư.*
PLANTER. *Chao.*
PLAT. *Tà, tảng.*
PLAT. Vaisselle —, *phàng.*
PLEIN. *Pồ, pú.*
PLEURER. *Krwả.*
PLEUVOIR. *Lồ nang.*
PLI. *Jê.*
PLIER. *Tẩy.*
PLOMB. *Txwa.*
PLONGER. *Dạng dê.*
PLUIE. *Nan_.* Eau de —, *dê nang.*
PLUME. *Plẩu.*
PLUS. *Ha, tha.*
PLUSIEURS. *Mbàu.*
POCHE. *Hnang.*
POIGNÉE. *Tàu, nhê.*
POIGNET. *Jang tê.*
POIL. *Plẩu.*
POINÇON. *Chỉ txư, lầu tsảng.*
POING. *Ndrì (lo).*
POINTU. *Njê.*
POIRIER. *Txí ʐrwa.*
POIS. Petits —, *tảu mao.*
POISSON. *Njê (tồ).*
POITRINE. *Xồ nda.*
POIVRE. *Fư txào*
POLI. Bien élevé, *pẩu chay, pẩu tang.*
POLI. Lisse, *mao.*
POMME. *Phảo*
POMMIER. *Txí tồ ji.*
PONDRE. *Ndê krẩy.*
PONT. *Tsảo.*
POPULEUX. *Leng nhào chông.*
PORC. *Mbwa (tồ).*
PORCHERIE. *Ngwà mbwa.*
PORTER. *Ngrang, kứ, trí.*
POSER (SE). *Chơư.*
POSSÉDER. *Mwả.*
POTABLE. Eau —, *dê ʐrồng hẩu.*
POU. *Nshẩu (tồ).*
POUCE. *Ndí tê hlồ.*
POUDRE. *Njwả twa phảo.*
POULE. *Nả krà (tồ).*
POUMON. *Njư (lồ).*
POURRI. *Lư lơư.*
POUSSE. — de bambou, *njwa syong.*
POUSSER. *Thơư.*
POUVOIR. *Tàu, lào.*
PRENDRE. *Jwả, txảy.*
PRÈS. *Jè, ti; ngàu.* Sur le point de, *xảng.*
PRÉSENT. Être —, *nhào.*
PRÊTER. *Mwa kri, mwả txảy.*
PRÉVENIR. *Ha kha wa ndê.*
PROFOND. *Tồ.*
PROMENER (SE). *Tsảng.*
PROPRE. *Hồ.*
PRUDENT. *Kả.*
PRUNELLE. — de l'œil, *nja mwa dồ.*
PRUNE. *Txí khơư.*
PRURIT. *Khàu.*
PUER. *Chư.*
PUISER. — de l'eau, *ha dê.*
PUITS. *Khảo dê.*
PUR. *Hồ.*
PUS. *Pầu.*

Q

QUADRAGÉNAIRE. *Mwà plâu châu syong.*
QUADRANGULAIRE. *Mwà plâu fang.*
QUADRUPÈDE. *Mwà plàu kồ tơư*
QUAND. *Thảo tư, thầu tư.*
QUARANTE. *Plầu châu.*
QUATORZE. *Kầu plầu.*
QUATRE. *Plầu.*
QUATRE-VINGTS. *Ji châu.*
QUEL. *Tử tư, leng tư.*
QUESTIONNER. *Thảo.*
QUEUE. *Kồ tư.*
QUICONQUE. *Tử tư.*
QUINQUAGÉNAIRE. *Mwâ tsi châu syong.*
QUOI. *Tồ tsi, dang tsỉ.*

R

RABOT. *Phèng sháng* (*tô*).
RABOTER. *Shàng.*
RACINE. *Chàng.*
RACLER. *Pháo, kwả.*
RADEAU. *Phwa.*
RAGE. *Vư.*
RAIDE. *Tơử.*
RAISIN. *Txi krà.*
RÂLER. *Wa ndrô ndrà.*
RAMASSER. *Khơư, lào lí.*
RAME. *Dwả ha* (*tò*), *jơử dể.*
RAMEAU. *Chể ndông.*
RAMER. *Ha dể, jơử dể.*
RAMIE. *Ndwa.*
RAMPER. *Ngang.*
RANGÉE. *Hàng.*
RAPIDE. *Sây, chéng.*
RAPIÉCER. *Nzí.*
RAPPELER (SE). *Njồ.*
RAPPORTER. *Ngrang lồ, ha.*
RASER. *Tsày.*
RASSASIÉ. *Nào chẩu.*
RATE. *Txả* (*tò*).
RATÉ. *Tsi taù, tsi lào, tsi mèng.*
RAYÉ. *Hảo thình ndảng.*
REBOURS (À). *Tảo chi.*
REGARDER. *Sày.*
RÉGIME. — de bananes, *taù, thi.*
REGRETTER. *Khổ xỉ.*
REINS. *Trầu* (*lồ*).
REJETER. *Lẩy táng.*
RELÂCHÉ. *Tàu.*
RELAYER (SE). *Hlồ, hlồng.*
REMBOURSER. *Kha ngri, thí.*
REMÈDE. *Tswà.*
REMERCIER. *Wa chẩu.*
REMONTER. — une montre, *nhơử, nhiểu.*
REMUER. *Ndi, jô.*
RENARD. *Pli* (*tô*).
RENCONTRE. Aller à la —, *mô tào.*
RENCONTRER. *Nji, pông.*
RENDRE. *Pẩu, khu, thí.*
RENIFLER. *Ngrô njử.*
RÉPARER. *Khô.*
REPAS. *Plà, plwả.*
REPIQUER. — le riz, *chao mblể.*
REPLET. *Phéng.*
RÉPONDRE. *Tề.*
REPOSER (SE). *Sô.*
REPU. *Nào chẩu lơử.*
RÉSERVE. Mettre en —, *khơử cha.*
RÉSINE. *Trào ndông.*
RÉSISTANT. *Trwả.*
RESTE (DE). *Swả.*
RESTER. *Nhào.*
RETOURNER. *Tề, nzéng.*
RETROUSSER. *Lảo.*
RÉUSSIR. *Taù, lào.*
RÉVEILLER. *Hô sơử.*
REVENIR. *Tráo lồ.*
RÊVER. *Mbầu swà.*
RÉVOLTER (SE). *Lang fáng, fáng xèng.*
RÉVOLVER. *Phảo lử syang.*
RHINOCÉROS. *Tử kồ* (*tồ*).
RHIZOME. *Krào.*
RHUME. *Ngrô, nông.*
RICIN. *Txi zrwa nhồ.*
RIDE. —s de la main, *sá tề*, —s du front, *txông hầu pla.*
RIGOLE. *Kử.*
RIRE. *Lwa, trô.*
RIVAGE. *Ndồ dể.*
RIVIÈRE. *Dể* (*tồ*).
RIZ. *Mblể.*

RIZIÈRE. *Là, tê.*
ROBE. *Phảo tả.*
ROCHER. *Páo chwà.*
ROI. *Fwà thày.*
ROMPU. *Tồ lớư.*
ROME. *Vư chả phi.*
ROND. *Jêng zrào.*
RONGER. *Kờư.*
RÔTIR. *Kì, theng.*
ROTIN. *Káng thiếng.*
ROUE. — de voiture, *nshảng tsê (lò).*
ROUGE. *Là.*
ROUGIR. *Thư txàng, chàng mwa, tsi mwa pló.*
ROUILLÉ. *Xể.*
ROULER. *Ndrao.*
ROUTE. *Kề, txố kề.*
RUBAN. *Txồ hlang.*
RUER. *Twá.*
RUGUEUX. *Nxhí, ngào aghê.*
RUMINER. *Jố zrầu.*

S

SABLE. *Swa jè.*
SABOT. *Khâu ndông.*
SAC. *Hnang.*
SAGE. *Kà, nhào zrông.*
SAIGNER. *Pảy nsháng, lồ nsháng.*
SAISIR. *Mwa, txày.*
SALADE. *Zrầu nhồng.*
SALE. *Dồ, kảy sư.*
SALÉ. *Krang ngủ, dơư.*
SALER. *Làng njè.*
SALIVE. *Krồ njầu.*
SALSEPAREILLE. *Krào njống.*
SANIE. *Pầu.*
SANS. *Tsi mwà.*
SAPÈQUE. *Txà.*
SARRASIN. *Chề.*
SAUCE. *Kwa zrầu.*
SAUCISSE. *Ndỉ hnhồ.*
SAUTER. *Dha, hlang.*
SAUTERELLE. *Kang zràu (tô).*
SAUVAGE. *Krồ.*
SAVANT. *Pẩu thông.*
SAVEUR. *Krang.*
SAVOIR. *Pẩu.*
SCEAU. *Jèng.*
SCIE. *Kơư (tô).*
SCOLOPENDRE. *Lỉ kòng tsòng (tô).*
SEAU. *Thòng.*
SÉBILE. *Ndỉ ndòng.*
SEC. *Khwả, nghỉ.*
SÉCHER. *Zra.*
SÉCHERESSE. *Ndồ khwả.*
SECOND. *Lào lử.*
SECOUER. *Jào, njào, nshô.*
SÉDUIRE. *Dí, dếng.*
SEIN. *Mi (tô).*
SÉJOURNER. *Nhào.*

SEL. *Njè.*
SELLE. *Tsỉngang chày nèng, ang, anh.*
SEMBLABLE. *I xư, i jảng.*
SEMELLE. *Dwả tơư khẩu.*
SEMENCE. *Nông.*
SEMER. *Chè.*
SENTIR. *Hnả, hnẻ, chứ.*
SÉPARER. *Táng.*
SEPT. *Syang.*
SERINGNE. *Tràng xwa dề (tô).*
SERPENT. *Nang (tô).*
SERRER. *Zrơư.*
SERVIR (SE). *Si.*
SÉSAME. *Hnang tsi mwa.*
SEUL. *Twa.*
SEVRER. *Tsi khèng nào mi tha.*
SIÈCLE. *Tả, txi.*
SIÈGE. *Trông (tô).*
SIFFLER. *Xwa kần.*
SIGNER. *Sau mbê.*
SILENCE. *Nhào twa jứ.*
SINCÈRE. *Tà.*
SINGE. *La (tô).*
SINUEUX. *Nkhàu.*
SIX. *Trâu.*
SŒUR. *Mwả (tô).*
SOIE. *Mbwà.*
SOIXANTE. *Trâu chẩu.*
SOL. *Tè.*
SOLEIL. *Hnồ.*
SOLITAIRE. *Twa tô nhào.*
SOMBRE. *Châu ndồ, tsi pổ kè.*
SOMME. Faire un —, *pứ i tsi.*
SOMMEIL. Avoir —, *châu jồ.*
SOMMET. *Hầu.*
SON. *Xwa.*
SONGE. *Mbẩu swá.*

SONNETTE. *Chư.*
SORCIER. *Txi neng.*
SORTIR. *Thrò.*
SOT. *Trwà, pẻng lang.*
SOUCHE. *Hẩu pàu.*
SOUDER. *Hẳng.*
SOUFFLE. *Pang.*
SOUFFLER. *Tswà.*
SOUFFLET. *Fòng xàng (lò).*
SOUFFRANT. *Mào, tsi zròng nhào.*
SOUFRE. *Fàng.*
SOÛL. *Krấu chơứ.*
SOULEVER. *Tsè.*
SOULIER. *Khầu.*
SOUPLE. *Mwa.*
SOURCE. *Hầu dễ, dễ txớư, kháo dễ.*
SOURCIL. *Kang nji mwa.*
SOURD. *Lang, lông njè.*
SOURIRE. *Lwa nxhi.*
SOURIS. *Mè chwà (tò), mè nàng (tò).*
SOUS. *Chệ.*
SOUVENIR (SE). *Njồ.*
SPATULE. *Dwả (tồ).*
SQUELETTE. *Páo txháng xư.*
STAGNANT. Eau —, *dễ twà.*
STÉRILE. *Xyang mè nhwa tsi tàu.*
STUPIDE. *Trwà.*
SUCRE. *Thàng.*
SUD. *Lang fang.*
SUER. *Tơứ fứ.*
SUIE. *Nkhơư.*
SUIF. *Trào.*
SUIVRE. *Ndrô, tầu.*
SUPERFLU. *Swá.*
SUPPORT. *Ndrèng.*
SUR. *Sậu.*
SUSPENDRE. *Lẳng, khwả.*
SUSPENDU. Porter — à la main, *ngrang mò.*

T

TABAC. *Lwả jîn.*
TABLE. *Trống (tò).*
TABOURET. *Tào nhảo, trống.*
TACHÉ. *Ta, chwà.*
TACHETÉ. *Txày.*
TAILLEUR. *Kư xơư trì txáo.*
TAIRE. *Tsî ha, tsi kâng.*
TALON. *Lâu tơư.*
TALUS. *Chàng là.*
TAQUINER. *Kô kề, lông kồng, txào pảo.*
TARD. *Nzô.*
TAS. *Pơư.*
TAUREAU. *Pử nhổ dang.*
TEINDRE. *Trầu, fòng, zràng.*
TEMPS. *Ndổ.* — froid, *ndổ nao.*
TENDRE. *Mwa.*
TENDU. *Ndrò.*
TÉNU. *Nha.*
TERRE. *Áng, tè.*
TESTICULES. *Nòng krầy.*
TÊTE. *Tầu hàu.*
TÉTER. *Nzày.*
THALWEG. *Háng (lò).*
TIGRE. *Chồ (tò).*
TIQUE. *Zrwả (tò).*
TIRER. *Hảy.*
TISSER. *Ndô ndàu.*
TOILE. *Ndàu.*
TOIT. *Krầu chè.*
TOMATE. *Txí lư swá.*
TOMBE. *Nzáng.*
TOMBER. *Wa krầu, pông.*
TONNERRE. *Xô krwà.*
TORCHE. *Châu.*
TORDU. *Gông.*
TORTUE. *Njể tsông (tò), vú kì (tò).*
TORTUEUX. *Chảo, nkhàu.*
TOUCHER. *Txáo.*
TOUPIE. Jouer à la —, *ndàu vế vung, ndàu tô lô.*
TOURNER. *Nhiểu, nji.*
TOURNESOL. *Pảng nwả hnổ.*
TOUSSER. *Ngrò, nông.*
TOUT. *Hò si, tang hò si.*
TRACE. *Néng tơư.*
TRANCHANT. *Njê.*
TRAVAILLER. *Wa.*
TRAVAILLEUR. *Ngrwa wa.*
TRAVERSER. *Dwa, hlang.*
TRAVERSIN. *Tào tràu njồng.*
TREIZE. *Kầu pê.*
TREMBLER. *Tsèng.*
TRENTE. *Pê châu.*
TRÈS. *Hửng, li.*
TRESSER. *Ha, kha.*
TROIS. *Pê*
TROMPER. *Dí, dêng, pể txi.*
TROMPER (SE). *Jwả, txô.*
TRONC. *Chàng ndông, chảo ndông.*
TROU. *Kháo (lò).*
TROUBLE. Eau —, *dể ndrô.*
TRUBLE. *Chảo (lò).*
TU, TOI. *Kào.*
TUBE. *Trảng.*
TUBERCULE. *Krào.*
TUER. *Twà, ndàu twà.*
TUILE. *Vả lwà.*
TURBAN. *Txô pwà.*

U

ULCÈRE. *Txâng.*
UN *I, twa.*
UNIQUE. *Twa tô.*
URINER. *Chao ji.*

V

VACCINER. *Chao tảu.*
VACHE. *Nả nhổ dang (tò).*
VAGABONDER. *Mò pláo.*
VAISSELLE. *Ndi pàng.*
VAN. *Vàng nʐwà (lò).*
VANNER. *Nʐwà, jang mblễ.*
VAPEUR. *Pang.*
VASE. Boue, *áng lwà.*
VAUTRER (SE). *Dang.*
VEAU. *Mè nhwa nhổ dang (tò).*
VEINE. *Txổ tsàu.*
VELU. *Mwà plẩu.*
VENDRE. *Mwa.*
VENIR. *Lò, twà.*
VENT. *Chwà.*
VENTRE. *Plàng (lò).*
VER. *Chàng (tò).*
VERMICELLE. *Feng tsào.*
VERNIS. *Kwa txhay.*
VERSER. *Lẩu.*
VERT. *Njwa.*
VERTICAL. *Njè, txwa.*
VERTIGE. *Nji nthra kháo mwa.*
VESSIE. *Jẩy, njẩy.*
VESTIGE. *Nèng tơư.*
VÊTIR (SE). *Hnáng trì tsáo.*
VEUF. *Njwa.*
VIANDE. *Ngrà, ngrẩy.*
VIDE. *Khỏng.*
VIEILLARD. *Lẩu.*
VIF. *Ndrơừ.*
VIGNE. *Txí krà.*
VILLAGE. *Zrào.*
VIN. *Chơừ.*
VINGT. *Neng ngẩu.*
VIOLET. *Xa.*
VIROLE. *Sà (lò).*
VIS. *Nhiểu xư.*
VISER. *Jơừ.*
VISITER. *Mò sày.*
VISQUEUX. *Mblà.*
VISSER. *Nhiểu tràu.*
VITE. *Sảy.*
VITRE. *Á (lò).*
VOIE LACTÉE. *Tràu leng ndổ (tò).*
VOILE. *Chảng fông.*
VOIR. *Sảy, pỏ.*
VOLER. *Jang.*
VOLER. Dérober, *sang, nhn.*
VOLUME. *Fòng ndơừ.*
VOMIR. *Ndwá.*
VOULOIR. *Xảng.*
VOYAGER. *Mò kề, mò tsảng.*

ERRATUM

Page :	Colonne :	Ligne :	Au lieu de :	Lire :
2	1	7	*trì tàn,*	*tsī tàu.*
3	1	13	*ngẩn,*	*ngẩu.*
»	»	26	*tẩu hàn,*	*tẩu hầu.*
4	1	35	*dou,*	*dơư.*
6	1	39	*mô lè tàn,*	*— mô lè tàu.*
10	1	9	*plêng — tswà,*	*plêng tswà.*
11	1	21	*wa là —,*	*wa là.*
12	1	3	*nhí-mo,*	*nhī-na.*
13	1	32-33-35	*jang jú,*	*jàng jin.*
15	1	24	*ao mblé,*	*ao — mblẻ.*
»	2	14	*tô mô ndrảng,*	*tô Hmông mô ndrảng.*
17	1	25	*ngrwa,*	*ngwa.*
»	2	4	*chò tò,*	*chò tỏ.*
21	2	18	*ndờư,*	*ndớư.*
22	1	20	*nào klí,*	*nào hlī.*
»	2	21	*làng pluc,*	*làng-fu.*
23	1	16	*tsi tsáo,*	*trì tsáo.*
»	2	22	*lwả jiù*	*lwả jin*
24	1	28	*páo —,*	*páo-kư.*
27	1	16	*trì tsáo,*	*trì tsảo.*
»	2	27	*khâu —,*	*khâu — nzì.*
32	2	37	*jàng jú,*	*jàng jin.*
36	1	28	*lô — trì,*	*lô — krì.*
»	2	35-36	*jang jù,*	*jàng jin.*
37	1	15	*dáp — tòng,*	*dảo — tòng.*
»	»	26	*plẩn,*	*plẩu.*
»	2	17	*chớư trẩu,*	*chớư krẩu.*
»	»	24	**hề**.	**hề-tsi**.
38	1	36	*mwả tsi,*	*mwả trì.*
39	1	33	*phẩu hầu,*	*plẩu hầu.*
»	»	39	*rào,*	*krào.*
»	2	9-10	*Xà,*	*Kà.*
40	2	17	*lwả jú,*	*lwả jin.*
»	»	29	courte,	longue.
»	»	30	longue,	courte.
42	2	38	*hou-*	*houò-.*
43	1	10	*tsé —,*	*tsẻ jang.*
»	2	25	*tsi hnỏ,*	*tsi — hnỏ,*
»	»	34	*lô — hỏ*	*lô jin —.*

Page :	Colonne :	Ligne :	Au lieu de :	Lire :
46	2	31	*krèo — jử,*	*krào — jử.*
47	1	38 et suiv.	*jủ,*	*jìn.*
48	1	5	*— tsi ?*	*— tsi — ?*
50	2	6	*tsi tsảo.*	*trì tsảo.*
52	1	18	*hau jằng,*	*hầu jằng.*
56	1	27	*pẩu xằng,*	*pẩu txằng.*
57	2	34	*ndâu,*	*ndầu*
58	2	20	*trī hmỏ,*	*tsi hnỏ*
62	1	14	*hay — tầu,*	*— hay tầu.*
»	2	1	*i ta kī,*	*i tai kī.*
64	1	7	*pảo —*	*pảo-kư.*
»	»	27	*nhỏ nhỏ*	*ndỏ ndỏ.*
65	1	34	*fo tá,*	*phảo tá.*
67	2	32	**krố-jầu**,	**krố-njầu**.
69	2	31	aîné,	puîné.
71	1	27	**kwả**,	**kwá**.
72	1	5	*txi,*	*tsi.*
73	1	7	**khảo**,	**kháo**.
»	»	36	*khrẩu,*	*krẩu.*
75	1	33	*kò tsi — nào,*	*kò tsi nào —.*
»	2	16	*mò nàng,*	*mè nòng.*
78	2	11	*nzeng,*	*nzẻng.*
79	1	11	*Sáng,*	*Tsảng.*
»	»	24	*tông nhèng,*	*tông nghèng.*
80	1	7	*lô mẻ,*	*lô mề.*
»	»	14	*chơư,*	*chớư.*
»	»	23	*i kī ma,*	*i kī mwả.*
85	2	10	*mòng mblẻ,*	*hmòng mblẻ.*
86	2	1	**lòng-fang**,	**lòng-phảng**.
87	1	3	*lọư,*	*lơứ.*
91	1	18	*kào hò —,*	*kào — hò*
94	2	2	*dang tsi tô,*	*dang tsi trầu.*
95	2	6	*xang,*	*tang.*
99	1	17	*nóng,*	*nòng.*
»	»	18	*tri*	*tsi.*
»	2	12	*pi wa,*	*tsi wa.*
»	»	18	*tô sẻ,*	*tô dẻ.*
100	1	1	*nhầu,*	*ndầu.*
101	1	18	*pò nje,*	*pổng.*
109	1	24	fumée, vapeur,	fumer.
110	1	38	*lwá jủ,*	*lwá jìn.*
»	2	37	pic,	pie.
111	2	33	*sảy ao tô,*	*sảy ao tô —.*
112	1	2	*kào ka,*	*kào wa.*
113	1	16	*khảo pảy,*	*khảo njử pảy.*

Page :	Colonne :	Ligne :	Au lieu de :	Lire :
114	1	29	*mè mè —,*	*mè mè.*
117	2	16	*tê tryơư,*	*tê txyơư.*
120	2	24	*nả tsi,*	*nả txi.*
123	2	8	*mbwà,*	*mblwà.*
125	2	39	*ngrẻ,*	*njẻ.*
126	1	6	**nhò,**	**nhò.**
128	1	7	*— — nshò,*	*— tờư nshò.*
134	1	26	*plàng tố,*	*plàng — tố.*
137	2	21	*lò syong,*	*lò — syong.*
140	2	26	*txỉ tsi,*	*txỉ txi.*
143	1	10	*sày,*	*sày.*
»	»	15	*twà kảo,*	*twà — kảo.*
144	1	8	commerce de,	commerce en.
»	2	11	*kử tầu,*	*kử — tầu.*
158	1	14	**ti**. Frère puîné,	Frère aîné.
159	2	30	*tsywa,*	*tsỉ wa.*
163	2	16	*pủ pử,*	*pủ pủ.*
174	1	9	*mò chao ? khảo tư,*	*mô chao khảo tư ?*
»	2	3-4	*Pảng —,*marteau, etc.,	*Pảng — ndông,* marteau en bois, maillet.
176	2	28	*Tò nghèng,*	*Tông nghèng.*
188	2	16	*Pá — kư,*	*Páo-kư.*
193	1	21	*Kảo,*	*Xảo.*
207	2	10	*klầu kảng,*	*hlầu kảng.*
208	1	13	*Nha,*	*Nhả.*
»	2	21	*Tào trang,*	*Tào krang.*
209	2	1	*Thản ndế,*	*Thảu ndế.*
210	2	21	*ti klầu,*	*ti hlầu.*
211	1	13	*thri chè,*	*thi chè.*
»	2	13	*kwà,*	*krwà.*
212	2	5	*nàv hná,*	*nào hná.*
213	2	18	(Langue). *Swá (tô),*	*Swá (tô),* etc.
214	1	15	*ndông mão,*	*ndông mào.*
216	2	30	*Khwa,*	*Khwá.*
»	»	36	*ngri,*	*ngrì.*
218	1	36	*Wa mbầu,*	*Wa mbầu.*
220	1	10	*Plàng dế,*	*Pàng dế.*
222	2	5	*Nào,*	*Nao.*
224	1	16	*Nô jế,*	*Nò njế.*
225	1	15	*tsi pâu tang,*	*tsi pẩu tang.*
»	»	27	*khe kử,*	*tsi njếng.*
»	»	28	*tsi njếng,*	*khe kử.*
227	1	33	*Si,*	*Si.*
»	2	34	*Wa dế,*	*Wa dề.*
230	1	13	*Jề nông,*	*Jề nông.*
233	2	16	*dè zròng hầu,*	*dề zròng hầu.*

Page :	Colonne :	Ligne :	Au lieu de :	Lire :
236	1	6	ROME,	RONCE.
237	1	9	*Krang ngừ,*	*Krang njè.*
238	1	5	*Hầu pâu,*	*Hàu pâu.*
239	1	6	*trì txảo,*	*trì tsảo.*
241	1	9	*Dang.*	*Dạng.*
»	»	14	*lò,*	*lồ.*
»	»	15	*chwà,*	*chwá.*

NOTES CRITIQUES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE DU SIAM [1]

Par P. PETITHUGUENIN

Correspondant de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

I

Les Sources.

Les documents relatifs à l'histoire du Siam proviennent de six sources principales : l'épigraphie ; l'archéologie ; les annales ; les chroniques des villes, des pagodes ou des familles royales ; les lois ; et enfin les documents étrangers. Voici très sommairement quelle est, en l'état actuel, l'importance relative de ces sources.

1° *Epigraphie.* — Les inscriptions, sur stèles de grès en général, sont très nombreuses dans le Nord du Siam, principalement dans la région de Chīeṅ Sēn. Mais, parmi celles qui ont été recueillies jusqu'ici, il en est peu qui présentent un intérêt historique. Ce sont pour la plupart des stèles votives dont les plus anciennes datent de la fin du XIVe siècle.

Elles sont très rares dans la région de Savankhalōk, Sukhōthai et Kamphēṅ Phet, mais en revanche d'un grand intérêt historique. Les trois plus importants monuments épigraphiques du Siam proviennent de cette région, site de l'ancien royaume de Sachanālai. Les noms de souverains et les dates authentiques qu'elles relèvent, sont la base la plus solide de la chronologie du Siam ancien et la pierre de touche des autres documents.

---

[1] Dans cet article les mots purement siamois ou siamisés et les noms géographiques modernes (lorsque nous n'avons pas suivi simplement l'orthographe consacrée par l'usage) sont transcrits selon la méthode du dictionnaire de Pallegoix, sauf les modifications suivantes : *ṅ, c, ch, y,* au lieu de *ng, ch, x, j.* — Pallegoix marque les voyelles brèves : nous marquons les longues. — Les noms historiques d'origine sanscrite ou pālie ayant conservé leur caractère étranger au siamois sont, autant que possible, donnés sous leur forme originelle, sans tenir compte des légères particularités orthographiques, d'ailleurs variables, de la forme siamoise.

Elles ont été publiées et traduites à plusieurs reprises, et les fac-similés d'estampages, les transcriptions et les traductions que le P. Schmitt en a donnés dans les ouvrages de Fournereau et de la Mission Pavie sont bien connus. Malheureusement les traductions du P. Schmitt contiennent des inexactitudes graves qui ont servi d'excuse à des chronologies fantaisistes et ont augmenté la confusion qui caractérise l'histoire du Siam. Le Dr Cornelius Beach Bradley a donné en 1909, dans le *Journal of the Siam Society*, une nouvelle traduction de la stèle de Sukhōthai, connue sous le nom d'inscription de Rām Khaṃhēṅ, qui est presque parfaite et qui devrait seule, dorénavant, être utilisée [1]. Je m'efforcerai, en ce qui concerne les deux autres, de rectifier les erreurs les plus graves des traductions du P. Schmitt.

La basse vallée de la Mē Nam n'a jusqu'ici fourni aucun document épigraphique ; le Nord de la Péninsule Malaise au contraire paraît riche en inscriptions. Elles n'apportent malheureusement qu'une faible contribution à l'histoire du Siam.

2° *Archéologie.* — L'archéologie du Siam a été encore assez peu étudiée.

Le *Siam ancien* de Fournereau [2] est une œuvre dépourvue de critique. Les cartes, les photographies et les plans lui laissent cependant une certaine valeur documentaire.

L'intéressant récit de voyage aux anciennes villes du royaume de Sukhōthai que S. M. le roi Vajirāvudh a publié, sous le nom de « La route de Phraḥ Rūāṅ » [3], est extrêmement utile. Il contient des descriptions détaillées, avec plans et photographies, de Kamphēṅ Phet, de Sukhōthai, de Savankhalók et des environs de ces villes. Une critique des principales inscriptions et des essais d'identification des anciennes localités qu'elles mentionnent accompagnent les notes archéologiques. Malheureusement l'ouvrage, d'ailleurs rare, n'a été publié qu'en siamois et a passé presque inaperçu. J'y ferai de nombreux emprunts dans la suite.

Le commandant Lunet de Lajonquière a étudié les monuments siamois se rattachant à l'art cambodgien, et a indiqué un plan de recherches qu'il serait intéressant de suivre [4]. Il vient en outre de publier un *Essai d'inventaire archéologique du Siam* [5].

---

(1) *The oldest known writing in Siamese. The Inscription of Ram Kamhæng of Sukhothai, 1293 A. D.*, by Cornelius Beach BRADLEY. *Journal of the Siam Society*, Vol. VI, Part I, 1909.

(2) Paris, Leroux, 1895-1908, 2 vol. in-8° (*Annales du Musée Guimet*, tomes XXVII et XXXI).

(3) *Rwaṅ thiau mwaṅ phraḥ Rūāṅ*. Par Somdet Phraḥ Parama Orasādhirāj Cao Fa Mahā VAJIRĀVUDH. R. S. 126 (1907 A. D.).

(4) L. de LAJONQUIÈRE. *Le domaine archéologique du Siam*. (*Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, 1909.).

(5) *Bull. de la Comm. archéol. de l'Indochine*, 1912, p. 19.

J'ai parcouru la plus grande partie du territoire siamois et j'ai pu constater que les anciens monuments y sont nombreux.

D'une manière générale je crois qu'une étude sérieuse de ces ruines conduira à répartir le domaine archéologique du Siam de la façon suivante :

1° Une région s'étendant de Ligor, dans la Péninsule Malaise, à la vallée du Nam Sak, relevant d'un style ayant quelques rapports avec le style cambodgien, mais néanmoins en différant très sensiblement. Les plus anciens témoins en seraient les quelques débris en grès retrouvés autour du *cetiya* (chedi) de Phraḥ Prathom, et ses plus récentes manifestations les *prāṅ* [1] de Pechaburī et de Lopburī et les vieux *prāṅ* d'Ayudhyā. On retrouve des traces nombreuses de ce style dans certains monuments de Phisanulōk, de Sukhōthai et de Savankhalōk.

2° Une région comprenant les subdivisions des Monthon Isān (province d'Ubon) et Rāchasimā (province de Khōrāt) situées au Sud du Nam Mun (Sē-Moun) et quelques points au Nord de cette rivière, relevant du style cambodgien.

La pierre est souvent employée dans le premier et le second styles.

3° Une région composée de l'ancien royaume de Sachanālai, de Nān, de Luāṅ Phraḥ Bāṅ et de Vieṅ Can, caractérisée par le *cetiya* pégouan, qui dans les monuments les plus récents prend une forme plus élancée, et par les temples à hautes toitures de tuiles décorées de crochets.

4° La région de Chīeṅ Mai, Chīeṅ Sēn, Chīeṅ Rāi, Lamphūn, Phrē, dans laquelle l'influence birmane est très visible.

La brique et le bois entrent presque seuls dans la construction des monuments des styles 3 et 4.

Le style siamois, qui a dominé dans la région d'Ayudhyā à partir du XIVe siècle et s'est propagé, depuis lors, dans le Siam entier, a peu à peu mais non entièrement, submergé tous les autres. Ce style est à peu de chose près celui des monuments religieux de Bangkok et du Cambodge moderne. Il paraît être un compromis entre le style le plus récent de la deuxième région et l'ancien style de la première, le *cetiya* découlant du *cetiya* de Sukhōthai, et les *prāṅ* des *prāsāt* de la première région.

Mais ce ne sont là que des indications très rapides auxquelles il n'y a pas lieu d'attacher pour l'instant plus de valeur que ne leur en donne le caractère superficiel des études faites sur certaines parties.

3° *Chroniques*. — Les chroniques des villes, des pagodes et des familles particulières offrent une mine abondante de légendes dans lesquelles sont certainement enveloppés des faits historiques, malheureusement difficiles à dégager actuellement avec quelque précision. La plus ancienne, la *Jinakālamālinī*,

---

(1) *Prāṅ*, monument à terrasses étroites en gradins surmontées d'un obélisque.

écrite en pāli en 1516, a été traduite en siamois durant le règne de Phraḥ Buddha Yòt Fā (1). Presque toutes sont l'œuvre de moines bouddhistes dont le principal but a été de rattacher l'histoire des villes, des pagodes et des hommes à celle de l'Inde et du Buddha telle qu'ils la tenaient des ouvrages bouddhiques. A certaines époques, des princes plus épris de lustre que d'exactitude ont fait remanier ces chroniques, et nous avons ainsi obtenu les Annales.

Le Phyā Prajākiccakarocakr a extrait d'un certain nombre de chroniques laotiennes du Nord et de légendes relatives à des images religieuses, un essai d'histoire du Siam ancien et du Siam septentrional qu'il a publié en 1906 sous le nom de *Phoṅsāvadān Yōnok*, « Annales du Yōnaka », nom littéraire du pays de Chīeṅ Sën. Cet ouvrage, qui comporte une partie critique intéressante, a pour principales sources les chroniques manuscrites suivantes :

Tamnān (2) *Mwaṅ Svarṇagōmgaṃ*, prétendue histoire des « Khom », habitants du pays de Suvarṇagōmgaṃ qui devint, après un déluge, le Yōnakapradeça ;

Tamnān Siṅhanavati, histoire légendaire des luttes des Khom et des Thai dans le Yōnaka ;

Tamnān Mwaṅ Haribhuñjaya et *Cāmadevīvaṃsa*, histoire de la fondation de Haribhuñjaya par les ermites Sudeva et Sukadanta, et de la première reine de Lavō ;

Tamnān Hirañanagara Chīeṅ Sën ;

Tamnān Biṅgavaṃsa ;

Jinakālamālinī, histoire de Chīeṅ Mai (3) ;

Tamnān Mwaṅ Phāyao ;

Tamnān Chieṅ Rāi ;

Tamnān Mwaṅ Nān ;

et une dizaine de *tamnān* relatifs à des reliques telles que le Phraḥ Kèo, le Phraḥ Siṅ, etc.

Dans ces documents de valeur très diverse, dont certains ne craignent pas de remonter au-delà de la naissance du Buddha, on retrouve une partie des légendes et des chronologies des annales du Luāṅ Phraḥ Bāṅ et des *Phoṅsāvadān Nwa*. Quelques-uns ont cependant un caractère historique indiscutable.

Il existe en outre des chroniques de la dynastie actuellement régnante imprimées en 1902, plusieurs chroniques manuscrites de familles qui ont joué un rôle dans l'état, et des chroniques de pagodes modernes.

4° *Annales*. — On donne habituellement ce nom à un certain nombre d'ouvrages siamois intitulés *Phoṅsāvadān* (sk. vaṃçāvatāra).

---

(1) Cet ouvrage a été publié à Bangkok en 1908. Cf. H. Cordier, *Bibliotheca Indosinica*, t. I, p. 780.

(2) *Tamnān*, « chronique ».

(3) Cf. ci-dessus.

On connaît actuellement :

a) Les *Phoṅsāvadān Nưa* ou Annales du Nord. La première publication en remonte à 1869. Le roi Culālonkorn ayant donné l'ordre à son cousin, le prince Akṣarasāsanaçōbhana, de lui présenter la généalogie des souverains des différents pays, celui-ci fit établir la liste des souverains du bas Siam depuis Phraḥ Cào Ūthoṅ jusqu'à Phraḥ Buddha Yòt Fā Culalōk. Mais ayant, au cours de ses recherches, trouvé des documents qui permettaient de remonter plus haut dans l'histoire du Siam, il les réunit et les publia sous le nom de *Phoṅsāvadān Nưa*, « Annales du Nord ». L'auteur paraît avoir publié ces documents sans y rien changer. Il en résulte que ces annales ne présentent pas une histoire continue et cohérente, mais une réunion de légendes sans lien entre elles, souvent merveilleuses, parfois contradictoires, et d'une fantaisie complète en matière de dates. Cet ouvrage qui, dans sa dernière édition imprimée, ne comporte que 76 pages, doit être envisagé surtout comme un recueil de traditions populaires.

b) Les *Phoṅsāvadān Kruṅ Kao* ou « Annales d'Ayudhyā ». Ces annales ont pour origine une compilation qui, d'après la tradition, aurait été faite en 1795, sous le règne de Phraḥ Buddha Yòt Fā, fondateur de la dynastie actuelle des Cakri, d'après d'anciennes sources, par le prince Mahēçvara Indramet. Il y avait environ trente ans qu'Ayudhyā avait été détruite par les Birmans. Le pays avait été ravagé, les archives brûlées ou enlevées, et les chroniques royales avaient disparu.

En 1840, sous le règne de Phraḥ Nāṅ Klào, le Prince Vasukri, plus tard Phraḥ Paramānujit, aurait revu et donné sa forme définitive à ce recueil ; et c'est cette version qu'a publiée en 1865, sous les auspices du roi Moṅkut, D. B. Bradley.

Mais il n'est pas douteux qu'avant la version de Phraḥ Paramānujit ces annales étaient déjà connues, car il en existe une traduction anglaise due au Rév. D. J. Taylor Jones, qui a paru de 1836 à 1839 dans les vol. V, VI et VII du *Chinese Repository*. La traduction de Jones porte sur la période qui va de 1351 à 1639 [1], et elle a été faite sur un texte qui différait sensiblement de celui de Bradley. Il semble en effet qu'il y ait eu dès 1835, un texte siamois imprimé des annales, actuellement perdu.

Les Annales d'Ayudhyā, depuis 1657 jusqu'à 1767 ont été traduites en anglais par le Rév. Samuel J. Smith et publiées à Bangkok, en 3 fascicules, de 1880 à 1881 [2].

---

(1) Cf. H. Cordier, *Bibliotheca Indosinica*, I, 809. Le titre donné ne se rapporte qu'au premier article, et risque d'induire en erreur sur l'étendue de la période couverte par cette traduction des Annales siamoises.

(2) *Ibid.*, I, 811.

Il existe en outre, semble-t-il, des traductions manuscrites françaises des Annales du Nord et d'Ayudhyā, qui ont été faites pour Francis Garnier, pour la Mission Pavie et pour M. Aymonier ; enfin des traductions françaises partielles, faites sur la version anglaise de Smith, ont été publiées par L. B. Rochedragon et L. Bazangeon [1].

Les Annales d'Ayudhyā sont maigres en faits historiques ; cependant les dates et surtout la suite des souverains qu'elles donnent ne sont point aussi fantaisistes que l'a cru M. Aymonier. Elles présentent souvent, toutefois, des erreurs de 10 ans et parfois de 25 ans.

Elles comportent, dans les dernières éditions imprimées, deux volumes d'environ 500 pages chacun.

Plus anciens et moins connus sont les ouvrages suivants :

c) Les *Phoṅsāvadān Kruṅ Kāo Chabāb Prasœt Aksaranīti*, ou « Annales d'Ayudhyā, exemplaire Prasœt Aksaranīti », qui ont été découvertes par Luāṅ Prasœt chez un particulier et données à la Bibliothèque Nationale siamoise en janvier 1907. L'ouvrage est daté de C. S. 1042 (A. D. 1680), et il semble bien qu'on se trouve en présence d'une œuvre authentique. Cette histoire a été faite, dit la préface, à la requête du Roi (Phraḥ Nārāyaṇa) d'après les documents que possédait la Bibliothèque Royale. Il se pourrait que ce fût l'original des chroniques dont parle le P. Tachard, et qui auraient été remises à M. de Chaumont, chroniques dont jusqu'ici on n'a pas retrouvé la trace en France. La fin de cette histoire manque dans l'exemplaire qui nous est parvenu ; elle s'étend dans son état actuel de 1329 à 1592 A. D. Les noms des souverains sont d'accord avec ceux que donnent les Annales d'Ayudhyā, mais les dates présentent des divergences pouvant aller parfois jusqu'à un quart de siècle.

Cette version, publiée par la Bibliothèque Nationale, a été traduite en anglais par le Dr Frankfurter [2]. Elle comporte une vingtaine de pages seulement dans l'exemplaire imprimé.

d) Les *Phoṅsāvadān Kruṅ Kāo* de Khûn Luāṅ Hā Vat, ou Annales d'Ayudhyā de Khûn Lûāṅ Hā Vat Pradū Rōṅ Dharma.

M. Lorgeou, cité par M. Aymonier [3], parle de cet ouvrage dans les termes suivants : « un mémoire qui est l'œuvre d'un prince connu sous le nom de Khûn Lûang Nâ (*sic*) Wat et qui fut composé à l'instigation du roi de Birmanie pendant la captivité de l'auteur dans la ville d'Ava ». M. Lorgeou ne connaissait cet ouvrage que par ouï-dire et croyait qu'il n'avait pas été imprimé.

---

(1) *Ibid.*, I, 812.

(2) *Translation of the « Events in Ayuthya »*, by O. Frankfurter. *Journal of the Siam Society*, Vol. VI, Part III, 1909. Cf. H. Cordier, *Bibliotheca Indosinica*, I, 812.

(3) *Le Cambodge*, III, 660.

J'en possède une édition imprimée par Smith, datée de C. S. 1245, soit 1884. Elle porte le titre suivant : « Annales royales de Kruṅ Kāo selon la version de Khún Lúaṅ Hā Vat Pradū Rōṅ Dharma, qui porte le nom royal de Cāo Fā Dōk Madūrā, réunies pour former les annales de Çrī Ayudhyā depuis ce dont il s'est souvenu. Dédiées au Roi de Ratnaburā Aṅva ». L'ouvrage, en un volume, comporte 344 pages. La préface nous apprend que cette édition a été collationnée par Smith sur deux manuscrits, dont l'un appartenait au Sómdĕt Cāo Phyā Sūryavaṃça (l'ancien régent), et l'autre à Nāi Kulāb, éditeur très connu à Bangkok. Les deux manuscrits comportaient onze *lèm*, ou volumes d'olles, et dans les deux le volume VI manquait.

D'après les Annales, Cāo Fā Dōk Madūrā succéda à son père Phraḥ Cāo Parama Kōça en 1758 et abdiqua au bout de seize jours de règne en faveur de son frère aîné Phraḥ Cāo Thīnaṅ Sūryāmarindra. Les Annales disent qu'il s'appelait au moment de son accession Krom Khún Varavinīta, et qu'après son abdication il se retira au Vat Pradū. Il est donc probable que ce nom de Hā Vat Pradū lui fut donné après son abdication. Il sortit de la pagode à l'approche de l'invasion birmane et aida son frère à faire les préparatifs de défense. Les Annales nous apprennent qu'en C. S. 1129, après la ruine d'Ayudhyā, le roi s'enfuit seul et mourut peu après. Les princes, princesses et hauts seigneurs furent emmenés en captivité. Ce fut donc après cette date (1767) que ces mémoires, s'ils sont authentiques, furent composés.

Ils commencent avec le retour du Pégou de Phraḥ Nareçvara, que le roi mōn, qui avait épousé sa sœur aînée, gardait à sa cour, moitié en frère, moitié en otage. Ce retour, d'après les Annales, aurait eu lieu en C. S. 952, et à cette date Nareçvara serait monté sur le trône d'Ayudhyā que son frère cadet Ekadaçaratha, lui conservait en qualité d'uparāja depuis la mort de leur père Mahādharmarāja survenue en C. S. 940. Ils se terminent en C. S. 1121 (1760) avec le récit de l'avant-dernier siège d'Ayudhyā par le roi birman Maṅ Loṅ (Alauṅphra). Ces Annales sont intéressantes à consulter, car à la suite des faits historiques elles contiennent des descriptions très détaillées d'Ayudhyā et de ses environs au XVIIIe siècle et des cérémonies royales à la même époque [1].

Je mentionnerai ici les traductions siamoises plus ou moins fidèles d'Annales étrangères telles que les Annales cambodgiennes, le *Rājādhirāj* pégouan et les Annales annamites.

Les Annales cambodgiennes ont la même valeur que les Annales du Nord.

Le *Rājādhirāj* a beaucoup plus le ton d'une histoire suivie et véridique, mais, étant donné qu'il a été rédigé à la fin du XVIIe siècle, il ne mérite sans

---

[1] Depuis la rédaction de cette étude S. A. R. le Prince Damrong de Siam a publié le premier volume d'une nouvelle édition critique des *Phoṅsavadān* éditée par la Bibliothèque Vajirañana en 1914.

doute pas beaucoup plus de foi. Il traite de l'histoire du Pégou et de la basse Birmanie de 1268 à 1534 A. D., et des relations de ces contrées avec le Siam et le Laos. La traduction siamoise comporte près de 600 pages.

5° *Anciennes lois siamoises.* — Copiées à plusieurs exemplaires et réparties dans diverses villes importantes, elles ont échappé en partie à la destruction. Leur intitulé permet de rétablir quelques noms de souverains et de villes royales et des dates. La plus ancienne remonte à trois ans avant la fondation d'Ayudhyā.

6° *Documents étrangers.* — Ce sont : l'épigraphie cambodgienne, pégouane, chame, les diverses Annales indochinoises, malaises, javanaises et singhalaises, quelques documents japonais, par-dessus tout, les ouvrages chinois, et à partir du XVIe siècle, les relations des voyageurs européens. Je ne les mentionne que pour mémoire, ayant surtout en vue ici la critique des documents siamois. Cependant, le cas échéant, je les utiliserai pour cet objet.

II

Le Royaume Thai de Sajanālaya Sukhōdaya.

(XIIIe et XIVe siècles).

A. — *Les Inscriptions.*

Les inscriptions auxquelles je me réfèrerai plus particulièrement sont au nombre de trois, dont l'estampage, la transcription et la traduction, œuvre du P. Schmitt, ont été données dams le *Siam ancien* de Fournereau et dans le volume II des *Etudes diverses* de la Mission Pavie. Elles portent, dans ces deux ouvrages, les numéros suivants :

1° Rām Khamhēn (Pavie, n° I ; Fournereau, n° VIII).
2° Çrī Sūryavaṃça (Pavie, n° II ; Fournereau, n° V).
3° Hṛdayarāja (Pavie, n° III ; Fournereau, n° XV).

J'étudierai aussi, partiellement, l'incription n° VII de la Mission Pavie.

L'inscription de Rām Khamhēn a été en outre traduite et étudiée en détail par Cornelius Beach Bradley, en 1909, dans le volume VI, 1re partie, du *Journal of the Siam Society.*

Je désignerai les inscriptions par les numéros qu'elles portent dans l'ouvrage de la Mission Pavie.

I. — Inscription n° 1.

Cette inscription provient de Sukhōthai d'où elle a été rapportée en 1834 par le roi Moṅkut. Elle est actuellement placée dans l'enceinte du Vat Phraḥ Kēo, et protégée contre les intempéries par des glaces.

Son authenticité est incontestable. Les dates qu'elle porte ont été vérifiées par Faraut [1] qui les a reconnues exactes. L'erreur qu'il signale (1314 au lieu de 1214) n'est qu'une faute d'impression.

L'estampage photographié de Bradley est supérieur à l'estampage malheureusement retouché du P. Schmitt. Sa transcription en caractères siamois modernes est excellente et, sauf sur un point, j'adopterai sa traduction.

Je donne ci-après la traduction des lignes les plus importantes au point de vue historique par le P. Schmitt (S), par le Dr Bradley (B) et par moi (P).

S.	B.	P.
Ligne 1. Mon père se nommait Çri Indrāditya, ma mère Nang Sūong, mes frères s'appelaient Bān et Mūong.	My father's name was Si Intharathit. My mother's name was lady Sūang. My elder brother's name was Ban Mūang (Warden of the Realm).	Mon père se nomme Çri Indrāditya, ma mère Nāṅ Sɯaṅ, mon frère aîné Bān Mɯaṅ.
2. Nous avons été cinq frères et sœurs de mêmes père et mère, trois garçons et deux filles.	We, elder and younger born of the same womb were five, brothers three, sisters two.	Nous, enfants d'un même sein, étions cinq, trois mâles, deux filles.
3. Le frère cadet m'est resté, l'aîné mourut quand il fut encore tout petit. Quand je fus devenu grand et que j'eus atteint	My elder brother who was first, died and left me while yet little. When I grew up reaching	L'aîné de mes frères mourut lorsque j'étais encore enfant. Lorsque j'eus grandi jusqu'à l'âge de
4. mes dix-neuf ans, le gouverneur de Chod [2], mandarin de troisième rang, vint attaquer la ville de Tak [3].	nineteen rice harvests, Khūn Sam Chōn (Prince of Three Peoples), lord of Mūang Chauwt, came to Mūang Tak.	dix-neuf saisons de riz, Khûn Sām Chon, cāo de Mɯaṅ Chōt, vint à Mɯaṅ Tāk.

(1) *Etude sur la vérification des dates des Inscriptions siamoises traduites par le P. Schmitt.* Saigon, 1911.

(2) Localité située à l'Ouest de Sukhothai.

(3) Localité appelée Rahēng aujourd'hui.

5. Mon père allant combattre ce mandarin de troisième rang s'avança par la rive gauche ; ce mandarin de troisième rang accourut par la rive droite.	My father went to fight Khŭn Sam Chŏn by the right. Khŭn Sam Chŏn pressed on to meet him by the left. Khŭn Sam	Mon père alla combattre Khún Sām Chon de son aile gauche. Khún Sām Chon répondit par son aile droite. Khún Sām
6. dispersa les soldats et poursuivit en s'en moquant mon père en déroute.	Chŏn charged in force. My father's people fled in haste, broken and scattered.	Chon chargea les troupes de première ligne, obligeant mon père à fuir en grande déroute.
7. Moi je n'ai pas fui	I fled not.	Je n'ai pas fui. . . . .
9. Mon père, pour le fait	My father therefore raised my name	Mon père alors éleva mon nom
10. d'avoir combattu l'éléphant du mandarin de troisième rang me fit surnommer Rama Khomheng	to the title Phra Ram Khămhæng	à celui de Phraḥ Rām Khaṃhēñ . . . .
16. Mon père mort, il me resta mon frère plus âgé. Pleurant mon père, je continuai à mon frère la sollicitude que j'avais témoignée à mon père.	My father died. I continued to be support and stay unto my brother.	Mon père mort, il me resta mon frère aîné. Je continuai à garder mon frère,
17. A la mort de mon frère, le gouvernement me revint avec ses ressources.	just as I had been unto my father. My brother died. So I got the realm to myself.	comme j'avais gardé mon père. Mon frère mort, j'eus le pays entièrement.

On voit que je m'écarte assez souvent de la traduction de Schmitt, tandis que je suis d'accord avec celle de Bradley, sauf pour la ligne 6.

Ligne 1, il faut indiscutablement traduire « mon frère aîné Bān Mưaṅ » ; et quoique l'orthographe soit bien *Bān (Pān)* et non *Bāl (Pāla)*, j'incline à adopter l'explication « protecteur du royaume », de Bradley. Il existe dans les annales des noms analogues *Bālarāja*, *Ñam Mưaṅ*, etc., signifiant « protecteur du royaume ».

Rām Khaṃhēṅ nomme son père, sa mère et le frère qui a régné. Il est vrai que *phi* (frère aîné) peut aussi bien être un pluriel qu'un singulier ; mais si l'auteur de l'inscription avait voulu désigner ses deux frères aînés, il aurait employé la forme énumérative presque toujours de règle : *phī kū chư Bān chư Mưaṅ*, littéralement : « frères aînés moi : nom Bān, nom Mưaṅ » (1).

Le nom du premier des frères aînés n'est pas donné par Rām Khaṃhēṅ.

Ligne 2. Schmitt et Bradley sont d'accord sur la traduction jusqu'aux deux derniers mots. Là Schmitt n'a pas reconnu dans *phưa* un pronom personnel de la première personne employé en littérature et l'a confondu avec le verbe rester. « *Phī phưa phū āi tāi* » donne littéralement « frère aîné moi personne première morte ».

Ligne 3. Je ne sais où Schmitt a trouvé le terme « frère cadet » dans cette ligne.

Ligne 6. Je traduis : « Kkún Sām Chon chargea les troupes de première ligne (phrai fā nā), obligeant mon père à fuir en grande déroute », tandis que Bradley comprend : « Khún Sām Chon charged in force. My father's people fled in haste, broken and scattered ». Les raisons que Bradley donne pour lire « les gens de mon père s'enfuirent », au lieu de « mon père s'enfuit », ne me paraissent pas convaincantes, et je lis, comme Schmitt, *lâi phò kū*, et non *sâi*.

Ligne 16. Schmitt traduit « pleurant mon père, etc. ». C'est le mot *phram* dont le sens est « continuer » que Schmitt semble avoir traduit par « pleurer ». Est-ce parce que le dictionnaire de Pallegoix donne *phràm hài* « pleurer » ? Mais dans cet exemple, c'est *hai* qui veut dire pleurer, et *phrám* ne fait qu'ajouter l'idée de continuité.

Je ne puis faire ici la critique détaillée des traductions de Schmitt, et je renvoie pour la traduction complète à Bradley, avec lequel je suis presque entièrement d'accord. L'inscription de Rām Khaṃhēṅ est fort longue et je ne veux en extraire que les données historiques suivantes.

Çrī Indrāditya. — Çrī Indrāditya (l. 1), souverain de Sajānalaya Sukhōdaya, eut pour femme Nāṅ Sưaṅ, qui lui donna trois fils et deux filles (l. 2). L'aîné des fils mourut sous le règne de son père ; le second s'appelait Bān Mưaṅ (l. 11) ; le dernier reçut de son père, en récompense de sa valeur, le nom de Phraḥ Rām Khaṃhēṅ (l. 10). A l'âge de 19 ans (l. 4), Phraḥ Rām Khaṃhēṅ avait vaincu Khūn Sām Chon, cao de Mưaṅ Chōt (l. 4), pays situé à l'Ouest du royaume (l. 119), qui était venu par Mưaṅ Tāk attaquer son père (l. 4) et l'avait mis en fuite (l. 9).

Bān Mưaṅ. — Bān Mưaṅ, à la mort de Çrī Indrāditya, succéda à son père. Rām Khaṃhēṅ prêta à son frère la même aide qu'à son père (16).

---

(1) Voir Pelliot (*BEFEO*, IV, 249) qui discute la traduction de Schmitt, mais voit encore dans Bān Mưaṅ deux personnes.

Rām Khaṃhēñ. — Rām Khaṃhēñ, à la mort de son frère, garda le royaume pour lui seul (17).

Ecriture. — En M. S. 1205, année de la Chèvre, il inventa une écriture spéciale pour le siamois (106 à 108).

Description de Sukhōdhaya. — Il eut sa capitale habituelle à Sukhōdhaya, qui était une ville remarquable par ses quatre portes très grandes (56), ses monuments, ses jardins et son enceinte d'une lieue et demie (43). Au centre de la ville s'élevaient des temples avec des statues du Buddha (58). A l'Est, en dehors de la ville, l'une d'elles mesurait 18 coudées (66). Là se trouvaient des villages : c'était la région peuplée, à qui un grand lac, des jardins d'aréquiers et de bétel, des manguiers et des tamariniers donnaient l'aspect d'un parc de plaisance (69). Au Nord s'élevaient un prāsāt et un marché (71). Au Sud habitaient, dans les monastères, les vénérables maîtres de la religion (74). A l'Ouest, se trouvait le monastère forestier offert au Mahāthera Saṅgharāja (63).

Sajanālaya. — Le roi cependant ne s'intitulait pas moins souverain de Çrī Sajanālaya Sukhōdaya (81).

Bouddhisme. — Sous son règne, grâce à un maître venu de Nagara Çrī Dharmarāja [1] (64), le bouddhisme prospéra. Tout le monde révérait l'enseignement du Buddha (47), les prescriptions religieuses étaient observées (48). En M. S. 1209, le souverain fit bâtir un temple, dont la construction demanda six ans, pour y renfermer des reliques (101) ; et en M. S. 1214, il fit élever en divers lieux un certain nombre de pierres inscrites, notamment dans le pays de Chalieṅ [2] (92) et au bord de la rivière Samphai [3] (94), dont celle qui nous donne ces informations, pour commémorer ces événements religieux (80 à 98).

Croyance aux « phī ». — Toutefois les « phī », et principalement le « phī Phraḥ Khaphuṅ », étaient toujours révérés et recevaient des offrandes officielles. Si les princes de Sukhōdaya l'honoraient, le pays prospérait ; s'ils le négligeaient, le royaume devait périr (76).

Justice. — Sous le règne de Rām Khaṃhēñ le pays fut prospère (19) et la justice appliquée avec discernement. Chacun pouvait recourir directement au roi (19 à 36).

---

(1) Ligor.

(2) D'après Bradley, Chalieṅ serait situé au confluent des deux branches qui donnent naissance au Mè Naṃ Cao Phayā, un peu au-dessus de Nakhon Savan. En fait, ce nom, qui signifie « le pays situé en direction oblique » s'est appliqué à plusieurs localités et est même devenu le nom de tout le pays de Sukhōthai Sachanālai à l'époque d'Ayudhyā.

(3) J'identifie, sans grande certitude, cette rivière à la rivière située au Nord d'une localité portée un peu au Nord de Kamphēṅ Phet sous le nom de B. Ko Saba sur la carte Pavie (en réalité Kōsamphi).

Frontières. — Le royaume de Çrī Sajanālaya Sukhōdaya étendait sa domination jusqu'aux Thai du Mē Khoñ et du Nam Ū (100), et sur les populations Mā, Kāo (1) et Lāo (99).

Rām Khaṃhēñ avait conquis et conservé à l'Est Sraḥ Luañ (Phicit), Soñ Khēo (Phisanulōk), Lumbacai (?) jusqu'au Mē Khoñ (116), et au-delà Vieñ Can et Vieñ Kham (116) ; au Sud, Phraḥ Bāñ (Nakhon Savan), Phrēk (Sankhaburi), Suphanaphum (117), Rājapurī, Bejrapuri, Çrīdharmarāja (Ligor) (118) et la rive de la mer ; à l'Ouest, Mưañ Chot (119), Haṃsāvadī (Pegu) jusqu'à l'océan (120) ; au Nord, M. Phrē, M. Mān (Nān), M. Phlua (121), et au-delà du Mē Khoñ, M. Chavā (Luang Prabang) (122) ; enfin il avait établi partout des sujets fidèles observateurs du Dharma (124).

Titre royal. — Le titre royal que l'inscription nous fait connaître est Phò Khûn Rām Khaṃhēñ cāo mưañ Çrī Sajanālaya Sukhōdaya (18, 35, 63, 18, 80, 86, 90, 98). Le roi est Khûn Nāi (c'est-à-dire prince et maître) des Mā, Kāo, Lāo et Thai. Il donne à son père le titre de Phò Khûn. (« Phò » signifie père et « Khûn » paraît avoir voulu dire primitivement « celui qui nourrit ».) Il ne prend ni le titre de « Phraḥ cāo », ni les épithètes nombreuses, ni les qualités de « Phraḥ Bāt », de « Somdet » et de « Kamrateñ » que nous trouverons plus tard dans d'autres insriptions. Il est « Phò Khûn Cāo Mưañ ».

Les chefs et le peuple. — Les nobles sont des « cāo » ou des « khûn » (22) ; les gens du peuple des « phrāī » et des « khā » (23).

II. — Inscription n° II.

Cette inscription vient de Sukhōthai, d'où elle a été, comme l'inscription I, rapportée à Bangkok par le roi Moñkut. Elle est conservée actuellement dans la grande salle de la bibliothèque Vajirañāṇa.

Les caractères sont du type cambodgien archaïque, et la langue est du vieux khmèr entremêlé de mots sanscrits. Schmitt donne le fac-similé de l'estampage et sa transcription, mais ce n'est (tout au moins en ce qui concerne la première face de la stèle) ni sur l'original, ni sur son estampage qu'il a fait sa traduction. Cette face ne contient, en effet, que très peu de lignes lisibles. Le reste est fruste ; aussi, dit Schmitt, « pour être à même de donner la traduction complète

---

(1) Colquhoun, dans son ouvrage *Amongst the Shans*, p. 83, décrit les Kāo, qu'il appelle « Kaû, Kha Kaû », comme une population tributaire de Luang Prabang et de Kiañ Huñ (Chieñ Ruñ). Cf. également Gerini, *Ptolemy's Geography*, p. 132.

Mā se rattache peut-être à Māla, un des noms du Laos septentrionnal. Les identifications données entre parenthèses sont celles de Bradley, et sauf peut-être pour Mān, sont certaines. Le nom Soñ Khēo de Pisanulōk signifie « entre les deux rivières » (*khēo* = rivière dans cette région) ; j'y vois le Seng Kao et Tsang Ko des auteurs chinois.

de cette inscription, j'ai pu me procurer une ancienne traduction thaïe qui est déposée à la bibliothèque du palais, et qui fut faite avant la détérioration de la pierre ».

J'ai cherché et retrouvé cette « traduction thaïe »: Elle a été publiée dans la revue siamoise *Vajirañānarai* de l'année C. S. 1246-1884 A. D. (1). Une courte préface nous apprend qu'elle fut rédigée par une assemblée de *rāja-paṇḍit* réunie par le roi Moṅkut. Elle commence ainsi :

« En çaka 1269, année du Porc, Phraḥ Somdet Phraḥ Kamrateñ at (2) Çrī Dharmarāja, fils de Phraḥ Bāt Somdet Phraḥ Kamrateñ at Hṛdaya Jaya Jeṭṭha du Mưañ Sukhōdaya était Phraḥ Mahā Uparāja à Çrī Sajanālaya ; le Phraḥ Mahā Uparāja, ayant appris que son père était gravement malade, leva une armée. Le 5e jour de la lune croissante du 8e mois, il atteignit Sukhōdaya. Le 1er jour de la lune décroissante du 8e mois, il fit avancer l'armée, qui entra par la porte du Nord-Ouest, réduisit les ennemis, ôta la vie aux mauvais conseillers, et Sa Majesté monta sur le trône à la place de son père défunt Les *mantrī* et les brahmes le sacrèrent et le saluèrent du nom de Phraḥ Bāt Somdet Phraḥ Cāo Kamrateñ at Çrī Sūryavaṃça Rāma Mahā Dharmika-rājādhirāja, et le roi régna, continuant la race de son royal père, à partir de M. S. 1276, année du Cheval. Il avait le cœur comme l'eau de la mer et des lacs ; il avait plus de compassion pour le peuple que pour les fils des *mantrī ;* et lorsque le peuple apportait en présent des choses animées et des choses inanimées, il ne les acceptait pas : il les restituait en expliquant que la loi sacrée (*dharma*) voulait que ces présents servissent à acquérir des mérites en apportant aide à la sainte religion. Les sujets du royaume entrèrent alors dans la voie de la clarté ; ils vinrent s'asseoir et écouter l'enseignement du roi, et ils désirèrent être instruits dans la connaissance (*vipassanā*).

« Le roi résolut alors d'enseigner tous les êtres, tous les hommes ; il ne désirait les présents ni ne s'en réjouissait ; il ne songeait qu'à conduire les êtres infortunés vers le bonheur dans l'autre monde (*paraloko*), et jusqu'à la mort dans cette vie transitoire.

« Si dans les frontières du royaume, d'aucuns, ayant commis des fautes, étaient dans le malheur et subissaient dans les prisons le poids du sceptre royal, la mansuétude du souverain, par des dons, levait les peines du royaume et délivrait de la douleur les condamnés, à qui il accordait d'aller gagner leur vie selon leur condition. Le roi avança avec gloire dans son règne, ayant souci du peuple (*phrai fā*) du royaume, avec bonté et miséricorde. La renommée de ses vertus et de sa gloire se répandit dans les pays petits et grands, dans toutes les directions, et les peuples, dans les frontières du royaume, de toutes parts.

---

(1) Volume I, n° 3, p. 239.
(2) Lire *añ*.

désirèrent recevoir la protection royale et vinrent ensemble se mettre à l'abri des mérites royaux.

« Il faisait tomber la pluie selon la saison, si bien que les graines, les germes et les fruits étaient partout en abondance ; et le peuple heureux se rassembla dans ce pays ; et de la foule du peuple, nul ne fut serf, mais tous furent libres (*thaï* et *phonlarœn*) et heureux (*sukho*) ; c'est pourquoi le pays fut appelé Mœañ Sukhōthai, c'est-à-dire les « Thaï heureux » (*thaï pen suk*) ; et les ennemis ne songeaient pas à faire le mal, craignant la puissance royale dont la renommée s'était répandue dans tout le pays. »

Je ne veux pas donner ici la traduction complète de ce texte thai. La deuxième face de la pierre est lisible et accessible aux sanscritisants et aux khmèrisants [1]. Il est facile de voir par ce qui précède que la traduction de Schmitt n'est qu'une adaptation très libre du texte siamois, et nul n'a pu me dire à la bibliothèque Vajirañāna si réellement la « traduction (?) thaie » a été faite sur la pierre encore entière. Ce qui est curieux c'est que, en même temps que cette « traduction », la revue *Vajirañānaraï* a publié une transcription en caractères siamois du texte en caractères khmèrs, et que les lacunes de Schmitt s'y retrouvent. Enfin ces deux transcriptions ne sont pas d'accord, et il est facile de constater que la transcription de Schmitt n'a été faite directement ni sur le texte publié dans la revue siamoise, ni sur l'inscription, ni même sur le fac-similé qu'il en donne. On peut s'en rendre compte en comparant le texte et la transcription des lignes 1 et 7 de la 4e face. Heureusement la deuxième face de la pierre est à peu près intacte, et on peut lire sur le texte original, lignes 10, 11, 12, une importante phrase que Schmitt traduit ainsi :

« Le Prince (*sïac*) régnait à Çrī Sajjanālaya Sukhōdaya depuis 22 ans, quand en çaka 1283, année cyclique du Bœuf, il envoya un rājapaṇḍita pour aller inviter un mahāsāmi saṅgharāja ».

Et que je traduis, d'accord avec M. Aymonier [2] :

« Sa Majesté régna dans le royaume de Çrī Sajanālaya Sukhōdaya pendant 22 ans. En M. S. 1283, année du Bœuf, Sa Majesté le Roi ordonna à un paṇḍit d'aller inviter un Mahā Sāmi Saṅgharāja. »

Cette inscription est manifestement postérieure au règne du roi dont elle relate les vertus. Comme il est dit que le Roi est monté sur le trône en M. S. 1276, il régna donc jusqu'en M. S. 1298.

On pourrait hésiter et admettre qu'il était roi depuis M. S. 1269 ; mais alors son règne se serait terminé en M. S. 1281, avant la date où il envoya chercher le religieux de Laṅkā. Je crois donc qu'en M. S. 1269, le roi Hṛdaya Jaya Jeṭṭha, mis en danger de perdre le trône de Sukhōdaya par une

---

(1) Cf. la traduction d'AYMONIER, *Cambodge*, t. II, p. 86 et suiv.

(2) *Loc. laud.*, p. 87.

révolution, fut secouru et rétabli par son fils Çrī Dharmarāja, uparāja de Sachanālai; qu'en M. S. 1276, Hṛdaya Jaya Jeṭṭha étant mort, Çrī Dharmarāja lui succéda sous le nom de Çrī Sūryavaṃça Rāma Mahādharmikarājādhirāja, et cessa de régner en M. S. 1298.

Voici ce que j'ai pu extraire de la lecture du texte de l'inscription II [1] :

Première face. Lignes 1, 2, 3, 12 et 13 : la date M. S. 1269 ; — les titres royaux de Phraḥ Bāt Kamrateñ añ ; — les noms de Hṛdaya Jaya Jeṭṭha jā-(tiya ?) ; — le nom de sacre de Çrī Sūryavañsa Rāma Mahādharmarājādhirāja.

Deuxième face. Ligne 8 : le titre royal de « saṃtec pavitra ». — Ligne 11 : la mention que le roi régna 22 ans à Çrī Sajjanālaya Sukhōdaya, et qu'en M. S. 1283, année du Bœuf, il fit inviter un « saṅgharāja » de Laṅkā à venir à Sukhōdaya. — Ligne 21 : que ce religieux parvint à Sukhōdhaya en passant par Chieñ Thoñ, Bān Candra et Bān Vān (Vār) [2].

Le terme cambodgien de « srok » ou « sruk » est employé pour désigner certaines villes, Sukhōdaya entre autres (ligne 32).

III. — Inscription n° III.

« Cette inscription dit Schmitt, déposée actuellement au musée royal à Bang-kok, provient d'une localité dite Nagara Jum, inconnue aujourd'hui, mais qui était située dans la province de Sajjanâlaya Sukhôdaya ».

En réalité la stèle provient de Kamphēñ Phet, dont Nakhon Chum est un des noms, d'où ellefut rapportée à Bangkok en même temps qu'une statue de Çiva.

---

(1) L'estampage de la 1re face n'existe pas dans Schmitt, pas plus que l'estampage ni la transcription de la 3e face. Treize lignes de la deuxième face après la ligne 33 sont totalement illisibles, et il n'en paraît rien dans la transcription de Schmitt qui passe de la ligne 33 à la ligne 34 sans marquer de blanc. Il est enfin impossible que les huit lignes qui manquent sur la transcription de la première face contiennent la matière des quelque soixante lignes qui en sont la prétendue traduction. Cette inscription devra être entièrement reprise.

(2) Je ne crois pas qu'il soit question, ligne 14, d'un *nagara Canna* siamois, et il m'est impossible de trouver autre chose dans la fin de la ligne 21 et le commencement de la ligne 22 que les noms de villes suivants : Chieñ Toñ (*Jiañ doñ*), çruk Bān Can (*Candra*), Bān Vān (*Vār*). Je ne puis croire que le mahā sāmi saṅgharāja *venu de Ceylan* soit passé par Phisanulōk pour aller à Sukhōdaya. Il est dit dans l'inscription qu'il arriva par l'Occident. Il a dû débarquer au Pégou et sa route doit être cherchée quelque part autour d'une ligne tirée de Moulmein à Sukhothai. Je signale en passant qu'un Mưaṅ Vān, non identifié, est cité dans le *Rājādhirāja* comme une des villes importantes du royaume de Fā Rưa (Wareru), vassal et gendre du roi de Sukhōdaya Phraḥ Rưaṅ. Cf. Phayre, *History of Burma*, chap. 2, édition 1884, p. 67, qui appelle ce pays Dunwun, où il est facile de retrouver le mōn « duṅ » (= siamois « mưaṅ ») et « wun », transcription anglaise de « Van ». — Cette route devait être à cette époque celle des relations normales entre Sukhōdaya, l'Inde et Ceylan.

qui a eu le sort curieux d'aller à Berlin et d'en revenir [1]. Elle est actuellement dans une salle de la Bibliothèque Vajirañāna.

La traduction de Schmitt est inexacte, et cette inexactitude a déjà été soupçonnée plusieurs fois par les orientalistes, notamment par Pelliot [2].

Voici les neuf premières lignes de la traduction que j'ai faite de cette inscription, en suivant presque mot à mot le texte :

« En M. S. 1279, année du Coq, huitième mois, cinquième nuit de la lune..., vendredi, en thai *kat rao*... naksatra des Oiseaux.

« Lorsque l'heure fut venue de faire cette fondation, la sixième nuit, Phrayā Hṛdayarāja, devenu souverain du Mưaṅ Çrī Sajanālaya Sukhōdaya, ayant été sacré, la foule des Thāo et des Phrayā ses alliés des quatre points cardinaux, ayant disposé les aliments d'offrande, les fruits et les fleurs et les lui ayant dédiés en hommage, le reconnurent solennellement comme Thāo et Phrayā, et l'élevèrent au nom de Çrī Sūrya phraḥ mahā dharmarājādhirāja. On enleva cette relique (*çrī ratnamahādhātu*) et on vint la placer dans cette ville de Nagara Jum, cette année, et dans ce « mahādhātu » destiné à ne renfermer que de véritables reliques, etc... »

Cette traduction est la seule qui soit conforme à la construction grammaticale, avec les deux conjonctions *mừa* « lorsque », suivies ligne 7 de *cừṅ* « alors » etc... Le *dài savơi* de la ligne 4, ne peut pas signifier « ne régnait plus ». On rencontre fréquemment la forme « le roi un tel ayant régné tant d'années alla au ciel » ; mais *dài savơi mưaṅ* est précisément l'expression continuellement employée dans les formules suivantes des Phoṅsāvadān : « le roi ayant régné tant d'années fut consacré thāo et phrayā et élevé au nom de un tel. » [3]

La traduction que donne Schmitt des lignes 13 à 23 contient plusieurs faux sens ; il est vrai que le texte est mutilé et la langue archaïque ; cependant le sens des lignes 19 à 21 est certainement le suivant :

---

(1) *Phoṅsāvadān Yōnok*, p. 72, et *Voyage au pays de Phrah Ruaṅ*, p. 23.

(2) *BEFEO*, IV, 259.

(3) La traduction que Schmitt donne de ce passage est particulièrement infidèle ; elle méconnait le sens de *krayā doṅ vāi doṅ fāk*, littéralement « aliments placés au-dessus pour être gardés, placés au-dessus pour être confiés », de *māk*, qui est traduit par « arec », ce qui est un sens moderne, au lieu de « fruit », qui est le sens ancien, conservé en laotien. Il a dénaturé le sens très simple des lignes 8 et 9 pour avoir lu *sāmān khi* en deux mots, au lieu de *sāmāngi*, et méconnu le double sens de *dhātu* « relique » et « reliquaire ». Il a en outre omis ligne 8 le mot *ann* dans *braḥ dhātu ann nī* ; de telle sorte qu'au lieu de traduire ainsi que le veut le texte : *braḥ mahā dhātu ann nī jai dhātu ann sāmāngi braḥ dhātu dē ciṅ*, « ce *mahādhatu*-ci sert de reliquaire ne contenant que de véritables saintes reliques », Schmitt traduit, ou du moins je le présume : « Cette importante relique n'est pas une relique qui [soit] méprisable (*sāmān*), un excrément (*khi*) de relique, mais vraie (*ciṅ*) ». — Soit en style euphémique : « Cette importante relique n'est pas une dérision, mais bien une relique vraie et réelle ».

« Il faut répondre ainsi : L'année que Phrayā Mahā Dharmarāja construisit (ou commença) ce Phraḥ Dhātu, l'âge des hommes descendit au-dessous de cent ans ; il y a de cela cent trente-neuf ans, et l'année de cette réduction est réellement l'année du Lièvre. »

Quant aux lignes qui suivent, j'en donne sous toutes réserves (car elles sont très obscures) la traduction suivante :

« A partir de cette année-là, la foule des seigneurs brahmanes et çreṣṭhis cessa d'être le poids et la mesure, et la foule de ceux connaissant le lotus rouge (?), des devins, des gens sans foi, fut abaissée depuis lors et ne fut plus aimée et considérée. » (1)

Si cette phrase a un sens, elle paraît vouloir dire que 139 ans avant M. S. 1279, c'est-à-dire en M. S. 1140 (année du Lièvre en effet), sous un roi nommé Phrayā Mahā Dharmarāja, un important bouleversement social eut lieu, qui pourrait bien être, ainsi que le commandant de Lajonquière l'a déjà remarqué (2), la date de l'avènement du premier roi thai de Sukhōdaya.

Il ne s'agit donc pas du roi Çrī Sūrya Phraḥ Mahā Dharmarājādhirāja, qui régna de M. S. 1276 à M. S. 1298, mais d'un roi antérieur de plus d'un siècle, dont le nom rappelle le Phraḥ ou Bā Thammarāt de la tradition, et qui pourrait n'être autre qu'Indrāditya.

Voici en résumé, les données que j'extrais de cette inscription :

Hṛdaya Rāja. — En M. S. 1279, année du Coq, Hṛdaya Rāja, fils de Sưa Thai et petit-fils (ou neveu) de Rāma Rāja, monte sur le trône de Sajanālaya Sukhōdhaya (1 à 4). Il est sacré roi sous le nom de Çrī Sūrya Phraḥ Mahā Dharmarājādhirāja.

Villes. — Il est roi de Çrī Sajanālaya Sukhōdaya (4), mais paraît avoir résidé à Nagara Jum — probablement Kamphēṅ Phet — où il a transporté des reliques (8).

Bouddhisme. — Il protège le bouddhisme et est un maître éclairé en religion (68, 69 sqq.)

Calendrier. — C'est un astronome émérite sachant calculer exactement les dates du calendrier (64, 65).

Titres royaux. — Les rois portent le titre de Phrayā (3-66).

---

(1) La transcription des lignes 22 et 23 de Schmitt est inexacte ; il faut lire littéralement : *Fuṅ cao khūn brāhmaṇa sresthī thoi cāk pen masāk pen dikho thē nan yaṅ fuṅ rū halokk horadāy ayā ayākk thoī thē nan lē bo jop bo mi di try.*

(2) Ct Lunet de Lajonquière. *Le Domaine archéologique du Siam.* (Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine, 1909, p. 203).

IV. — Inscription n° VII.

Cette inscription, dit Schmitt, a été trouvée par M. Pavie dans l'enceinte du Vat Chieṅ Man de Chieṅ Mai. Elles est actuellement conservée à la Bibliothèque Nationale de Bangkok. Elle remonte à la fin du XVI[e] siècle, mais elle relate en son début, une tradition intéressante. En voici la traduction :

(1) « En sakarāja » [1] 658, année du Singe, mois de Visākha, la huitième nuit de la lune croissante étant passée, le cinquième jour appelé en thai jour du Bœuf, à l'heure (2) de l'aurore, passée de deux *nāḍī* et deux *bāt*, le neuvième signe entamant Jupiter dans (3) les Poissons, phrayā Maṅ Rāi cāo, phrayā Ṅām Mɯaṅ et phrayā Ruaṅ, tous trois, vinrent demeurer (4) dans le *Jayabhūmarāja mandira khuddi* [2] et édifièrent des *trīçūla* sur les quatre côtés et un *cetiya* (5) sur la route de Bān Chieṅ Man, à cette heure, dans cette place ».

* * *

Ces principales corrections faites, il est possible d'utiliser les traductions de Schmitt. Je prie donc le lecteur de se reporter au volume II des *Etudes diverses* de la *Mission Pavie*, Inscriptions I, II, III et VII, mais de préférence, pour la première inscription, à l'édition de Bradley [3].

L'examen critique de ces quatre inscriptions nous conduit aux conclusions suivantes :

Au commencement du XIII[e] siècle régnait à Sukhōdaya un roi nommé Çrī Indrāditya, qui eut de Nāṅ Sɯaṅ trois fils. L'aîné mourut sans avoir régné ; le second Bān Mɯaṅ succéda à son père, et eut lui-même pour successeur son frère, Rām Kaṃhēṅ.

Les dates des règnes de ces trois rois ne sont pas données par les inscriptions, mais l'inscription III nous apprend qu'un grave changement religieux et politique dans l'histoire du pays eut lieu 139 ans avant l'an M. S. 1279, soit en l'année M. S. 1140 (1218 A. D.), et nous pouvons supposer que ce changement coïncide avec l'avènement du roi Çrī Indrāditya, qui aurait eu également pour nom Phraḥ Dharmarāja.

Les inscriptions I et II nous permettent d'affirmer que Phraḥ Rām Kaṃhēṅ régnait en M. S. 1205 et M. S. 1214 [4] (1283 à 1292 A. D.). Aucune ne

---

(1) Il s'agit de la petite ère de 639 A. D., soit 1297 A. D.

(2) Le petit temple (ou palais) royal de *Jayabhūmi*.

(3) Dans mes renvois le chiffre romain indique le numéro des inscriptions dans Pavie, et le chiffre arabe la ligne du texte transcrit ; mais il vaut toujours mieux se reporter au fac-similé dont il est facile de numéroter les lignes. — Pour l'inscription II, Schmitt donne la transcription de la face I de la pierre, mais il n'en donne pas le fac-similé. La planche 5 (page 218) correspond à la face II.

(4) Invention de l'écriture thai, érection de stèles (Inscr. I, lignes 106 et 80).

nous dit quel fut son successeur immédiat, mais nous savons qu'en 1276 monta sur le trône sous le nom de Çrī Sūrya Phraḥ Mahā Dharmarājādhirāja, le petit-fils ou le neveu ([1]) de Rāma Rāja (dit Rām Kamhēṅ), succédant à son père Phrayā Hṛdaya Jaya Jeṭṭha (dit Phrayā Sưa Thai).

Les faits datés que relatent en outre les inscriptions sont :

1° Sous le règne d'Indrāditya, une guerre avec le chef de Mưaṅ Chōt, situé à l'Ouest de Sukhōdaya, à laquelle prit part Rām Kamhēṅ âgé 19 ans ; 2° l'invention de l'écriture siamoise en M. S. 1205 (1283 A. D.) ; 3° une révolution contre le souverain de Sukhōdaya, en M. S. 1269 (1347 A. D.) ; 4° le transfert de reliques provenant d'une ville non dénommée à Nagara Jum (Kamphēṅ Phet) en M. S. 1279 (1357 A. D.) ; 5° l'arrivée à Sukhōdaya, en M. S. 1283 (1361 A. D.), d'un prédicateur bouddhiste ; 6° une campagne contre la ville mutinée de Cūdamāna rāja nagara ([2]) après M. S. 1283 (1361 A. D.).

7° Enfin une tradition, admise au XVIe siècle (Inscr. VII) fait régner Phrayā Rùāṅ, que l'on sait par ailleurs être un des rois légendaires de Sukhōdaya, en C. S. 658 (1297 A. D.), à la même époque que les chefs de Chieṅ Mai et de Phū Yao, les rois Maṅ Rāi et Ṅām Mưaṅ. Cette date paraît correspondre à la fin du règne de Rām Kamhēṅ, dont Phrayā (ou Phraḥ) Rùāṅ aurait donc été le nom populaire. Je présume toutefois que ce nom a été appliqué à plusieurs souverains.

Je crois pouvoir maintenant rectifier la liste des souverains thai de Schmitt, telle qu'il l'a établie dans son introduction à l'étude de l'inscription III ([3]), et proposer l'esquisse chronologique suivante :

CHRONOLOGIE

des souverains thai de Sajanālaya Sukhōdaya de M. S. 1140 à M. S. 1298 (1218 à 1376 A. D.), d'après les inscriptions.

1° Çrī Indrāditya [Inscr. I, l. 1] = ? Phrayā Mahā Dharmarāja, av. 1218 A. D. [Inscr. III, l. 20]	avènement M. S. 1240 (1218 A. D.) [Inscr. III. l. 18 à 20] ; guerre avec le cāo mưaṅ de Chōt, Rām Kamhēṅ ayant 19 ans [Inscr. I. l. 4 à 10]. Mort ?

([1]) Le terme *lān* signifie à la fois petit-fils et neveu.

([2]) Ceci se trouve, d'après Schmitt, qui n'en donne ni l'estampage, ni la transcription, sur la troisième face de l'inscription II. Ce nom est un de ceux de Luang-Prabang.

([3]) *Mission Pavie, Etudes diverses.* Vol. II, p. 226.

2° Bān Mtraṅ [Inscr. I, l. 1]	deuxième fils du n° 1 [Inscr. I, l. 3] ; lui succède [Inscr. I, l. 16] ; avènement ? mort ?
3° Rām Khaṃhēṅ [Inscr. I, l. 10] ; = Rāma Rāja [Inscr. III, l. 3] ; = ? Phrayā Rüaṅ [Inscr. VII, l. 3]	troisième fils du n° 1 [Inscr. I, l. 2 et 3] ; succède au n° 2 [Inscr. I, l. 17] ; avènement ? invente l'écriture siamoise, M. S. 1205 (1283 A. D.) [Inscr. I, l. 106] ; fait une fondation pieuse, M. S. 1209 (1287 A. D.) [Inscr. I, l. 101 à 105] ; érige des stèles, M. S. 1214 [1292 A. D.) [Inscr. I, l. 80] ; ? prend part à la fondation du Vat Chiēṅ Man, C. S. 658 (1297 A. D.) [Inscr. VII, l. 1 à 3] ; mort ?
4° Hṛdaya Jaya Jeṭṭha [Inscr. II, l. 1 et 2] = Phrayā Sıra Thai [Inscr. III, l. 3]. † 1354 A. D.	fils ou frère du n° 3 [Inscr. III, l. 3] ; avènement ? est secouru par son fils, chef vassal de Sajanālaya, contre un soulèvement à Sukhōdaya, M. S. 1269 (1354 A. D.) [Inscr. II, l. 1 et version siamoise de l'inscr. II] ; mort en M. S. 1276 (1354 A. D.) [version siamoise de Inscr. II]
5° Hṛdaya Rāja [Inscr. III, l. 3] = Çrī Dharmarāja [Inscr. II, l. 2 et 3] = Çrī Sūryavaṃça Rāma Mahā Dharmarājādhirāja [Inscr. II, l. 12 et 13] = Çrī Dharmikarājādhirāja et Çrī Tribhava Dharaṇi Surijati Mahā Dharmikarājādhirāja ; av. 1354 A. D. † 1376.	fils du n° 4, petit fils (ou neveu) du n° 3 [Inscr. III, l. 3] ; avènement M. S. 1276 (1354 A. D.) [version siamoise de l'inscr. II] ; fait une fondation pieuse, M. S. 1279 (1357 A. D.) [Inscr. III, l. 1 à 7] ; fait venir un religieux bouddhiste de Ceylan, M. S. 1298 (1361 A. D.) [Inscr. II, 11] ; meurt ou cesse de régner en M. S. 1298 (1376 A. D.) [interprétation de l'inscr. II, 2° face, l. 11 « le roi régna 22 ans »].

LES DATES DE L'INSCRIPTION DE NAGARA JUM

Par Louis FINOT

Directeur p. i. de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Les anciennes inscriptions thai ont pour l'histoire un grand intérêt, non seulement cet intérêt général qui résulte de la rareté des documents authentiques et de l'insuffisance des sources narratives, mais encore celui que leur prête l'abondance des détails étrangers à l'objet propre des actes. Les rois de Sukhodaya ne visent point, fort heureusement, à l'*imperatoria brevitas* : ils se racontent avec complaisance, ils se louent avec prolixité ; mais au lieu de se noyer, comme les rois du Cambodge, dans les flots d'une rhétorique monotone et banale, ils aiment les détails réels et précis. La stèle de Ram Khaṃhĕṅ est, de ce point de vue, admirable ; rien n'y est oublié : la généalogie du roi, les frontières du royaume, le plan de la capitale avec ses monastères et ses « curiosités », les cérémonies religieuses, la justice et le commerce. Mais, outre ce monument vraiment exceptionnel, il en est d'autres qui ne sont pas indignes d'attention, et c'est avec raison que M. PETITHUGUENIN (*supra*, p. 1 et suiv.) a donné à la fois le conseil et l'exemple d'en reprendre l'étude.

Il y a près de vingt ans que les inscriptions recueillies par la Mission Pavie ont été publiées par le P. SCHMITT (1), et quel que soit le mérite de ce travail, quelques services qu'il ait rendus, on doit reconnaître qu'il ne répond plus aux exigences du travail historique. Ni les traductions, ni les transcriptions, ni même les facsimilés n'offrent la sécurité nécessaire. Un nouveau *Corpus* des inscriptions thai est une des principales tâches qui s'imposeront dans un avenir prochain à la philologie indochinoise. L'œuvre a été brillamment amorcée par la réédition de la stèle de Ram Khaṃhĕṅ par C. B. BRADLEY (2) ;

(1) *Mission Pavie. Etudes diverses*, II. *Transcription et traduction par* M. SCHMITT *des inscriptions en pali, en khmer et en thai recueillies au Siam et au Laos par* Auguste PAVIE. — Paris, 1898. P. 167-490.

(2) *The oldest known writing in Siamese. The inscription of Phra Ram Khamhæng of Sukhothai.* By Cornelius Beach BRADLEY. — Bangkok, 1909. (Journal of the Siam Society. VI, 1.)

et en dépit des menues critiques qu'on peut lui adresser [1], ce travail est digne de servir de modèle à ceux qui suivront. En attendant que toutes les inscriptions historiques des pays thai soient reprises dans un travail d'ensemble, qui n'est pas encore en vue, il n'est pas inutile que chacun contribue à le préparer en apportant à l'édition existante les corrections de détail qui paraissent justifiées. Tel est l'objet des quelques remarques qui suivent sur les dates de l'inscription de Nagara Jum (n° 111).

Cette inscription débute par une date que Schmitt traduit ainsi :

« En çaka 1279, année cyclique du Coq, huitième mois, cinquième lunation, jour de çukra, que les Thaï appellent Kad ro, la constellation des oiseaux fut visible à la première veille de la nuit. Le (lendemain) sixième lunation fut faite cette fondation. »

On voit sans peine les impossibilités d'une telle version. D'abord qu'est-ce qu'une « lunation » ? Le texte dit *khaṃ*, « nuit » ou « jour » (les Thai comptant par nuits). Il s'agit donc du cinquième jour. Mais « huitième mois, cinquième jour » est une expression tout-à-fait insolite : dans le calendrier thai, comme dans tous les calendriers d'origine indienne, on compte les jours non par mois, mais par *pakṣa*, par quinzaine. Chaque mois comprend deux quinzaines : celle de la lune croissante (*ŏk*) et celle de la lune décroissante (*bañ*) [2]. Il est à remarquer que toutes les fondations religieuses ont lieu pendant la première, et de préférence à la pleine lune. Ici nous avons « *dwen pĕd ŏk ha khaṃ* », le 5 de la lune croissante du 8ᵉ mois (Āṣāḍha). Mais, d'après la vérification de Faraut [3], ce jour était un jeudi et non un vendredi : il y a une erreur d'un jour.

Le 5 Āṣāḍha 1279, il arriva, selon le P. Schmitt, que « la constellation des oiseaux fut visible à la première veille de la nuit ». Cette commémoration est d'autant plus singulière qu'il n'existe pas de constellation des Oiseaux. Si on consulte la transcription, on lit : *pūrñami* (sic) *sakuṇi nakksatra*. Le premier mot qui doit être lu *pūrṇamī* (« pleine lune »), n'a pas été traduit : il eût été en effet difficile d'expliquer comment le 5ᵉ jour du mois pouvait être en même temps le jour de la pleine lune, qui est par définition le 15. Restent les Oiseaux, *sakuṇi*.

Reportons-nous au facsimilé. Nous y trouvons *pū... saguṇī*, d'où il suit que *pūrṇamī* est une restitution malheureuse de l'éditeur et que *sakuṇi* est une

---

(1) Il n'a pas reconnu dans *traphăṅ* (41) le khmèr *trapāṅ*, « mare » ; dans *saridphoṅ* (75) le skr. *saridbhaṅga*, « barrage ». Il déclare *phănaṃ* (49) « a perplexing word » qu'il tente d'expliquer par *varṇa* « sorte », alors que Schmitt y avait vu à juste titre le khmèr *phnoṃ* et l'avait correctement traduit par « monceau ». Çà et là, par ex. II, 65-66, le sens de Schmitt semble préférable.

(2) Dans l'usage moderne *khwn* et *rem*.

(3) *Etude sur la vérification des dates des inscriptions siamoises...* — Saigon, 1911. P. 8-10.

correction tacite de *sagunī*. Mais comme ce facsimilé ne doit être cru que sous bénéfice d'inventaire, il nous reste à le contrôler par l'estampage. Celui-ci porte nettement : *pū... phalgunī*. La syllabe manquante n'est pas douteuse : il s'agit de *Pūrva-phalgunī*, le 11e nakṣatra. Le texte ne parle donc nullement d'une constellation qui aurait été visible à la première veille de la nuit : il dit simplement que le 5 Āṣāḍha, la lune était dans la constellation Pūrva-phalguṇī.

Ce qui suit est assez confus : il y a d'une part deux dates, le 5 et le 6 d'Āṣāḍha ; et d'autre part deux faits qui eurent lieu à ces dates, le *rājābhiṣeka*, le sacre du roi [1], et la *sthāpanā*, l'inauguration du cetiya où était enclos le Çrī Ratanadhātu [2]. Mais dans quel ordre se succédèrent ces deux cérémonies, c'est ce qui ne ressort pas clairement du langage embarrassé de l'inscription.

Outre la date de la fondation, le roi Sūryavaṃça, qui se targue d'être un savant chronologiste, se plaît à nous en fournir d'autres, qui justifient d'ailleurs assez mal ses prétentions, car il n'en est pas une qui ne soit entachée de quelque inexactitude.

La première se rapporte à une sorte de révolution sociale qui aurait eu lieu 139 ans auparavant, en l'année du Lièvre. Ceci nous reporte à 1140 çaka, qui, comme l'a observé Faraut (*op. laud.*, p. 8) était une année du Tigre : c'est 1141 qui correspond à l'année du Lièvre. L'événement qui se produisit alors dut être fort important : il est fâcheux qu'il soit mentionné ici en termes si peu explicites [3].

---

(1) Le texte porte que, pour la célébration du sacre, les thao et les phraya *tēṅ kraya doṅ vay khōṅ fak* (sic, et non *doṅ fak*). L'expression *khōṅ fak* signifie « les produits du pays ». Cf. la lettre de deux « nay mưong » de Xieng-mai à l'empereur de Chine, dans *T'oung Pao*, V, 332 : *kha kha ao khōṅ fak ma sin kuṅ*, « nous offrons des produits de notre pays en tribut ».

(2) Çri Ratanadhātu est, à n'en pas douter, le nom propre de la relique. Or l'inscription de Ram Khaṃhēṅ parle d'une stèle érigée « près de Çri Ratanadhātu », dans le mưang Chalieng. Il semble donc que ce mưang Chalieng soit le lieu, non précisé dans notre inscription, où on prit la relique pour l'apporter à Nagara Jum.

(3) M. Petithuguenin, qui a traduit ce passage *supra*, p. 18, lit : *thoi cäk pen masäk pen dikho thē nān* « cessèrent d'être le poids et la mesure ». L'estampage que j'ai sous les yeux porte distinctement *pen mlak pen di khao tē nān*, « cessèrent d'être contents (*mālak*) et à l'aise désormais ». C'est la lecture de Schmitt et elle est exacte. Le texte qui suit est plus obscur : il énumère certaines gens qui partagèrent la disgrâce des brahmanes et des çreṣṭhis : *fuṅ ru halvākk hora thai aya ayuk*. Le mot *halvākk* (qu'il faut peut-être lire *hluăk*) est inconnu. M. Petithuguenin le traduit dubitativement par « lotus rouge », l'identifiant sans doute avec le skr. *halakka* ; mais *halakka* est un mot de lexique complètement inusité et qui ne fournit dans le cas présent aucun sens acceptable. La transcription de Schmitt porte *bālvakk*, qui doit être une simple faute d'impression. Quant à la signification de « traité » qu'il paraît attribuer à ce terme, ce n'est sans doute qu'une hypothèse, d'ailleurs plausible, suggérée par le contexte. L'expression *aya ayuk*, où l'*a* initial est muet (cf. *ayu* pour *yu*, rester), équivaut apparemment au siamois *yāk ya*, « remèdes », et *thai ya yuk* doit signifier « médecin ».

Les autres dates n'ont rien d'historique : elles ont pour objet de mettre en rapport l'époque de la fondation avec celle de la Saṃbodhi et avec la période de 5.000 ans qui, selon une croyance bien connue, doit épuiser les derniers vestiges de l'enseignement de Gautama.

Le temps écoulé entre la Saṃbodhi et la fondation de Jum est fixé à 1.946 ans, ce qui nous reporte à 589 av. J.-C., année du Singe : concordance exacte. Le point de départ adopté ici a fait croire à Faraut que le comput en usage au Siam au XIVe siècle faisait partir l'ère bouddhique de 589 au lieu de 544 av. J.-C. C'est là une simple méprise : selon la tradition, Gautama devint Buddha le jour de la pleine lune de Vaiçākha, en 589 av. J.-C. et mourut le même jour à 45 ans d'intervalle, en 544. L'ère bouddhique part de cette dernière date et, comme on va le voir, c'est celle qui était en usage à Sukhodaya : la Saṃbodhi a été prise ici comme date initiale d'un calcul chronologique et non d'une ère.

La durée totale de la religion étant de 5.000 ans, la fondation de Juṃ (1279 ç. = 1357 A. D.) est bien, comme l'indique la stèle, antérieure de 3.099 ans à cette extinction : en effet 544 + 1357 + 3099 = 5.000. L'erreur de 45 ans, supposée par Faraut, n'existe donc pas, si on compte de 544 et non de 589 av. J.-C.

Le deuxième millénaire tombe 99 ans après la fondation (544 + 1357 + 99 = 2000), en 1456 A. D., qui toutefois n'est pas une année du Porc, mais du Rat : c'est la précédente, 1455, qui est une année du Porc. En cette année doit disparaître la connaissance du Tripiṭaka.

D'après le *Saddharmaratnākara* (1), les cinq disparitions qui ont lieu de mille en mille ans jusqu'à l'extinction complète de la religion sont celles des facultés transcendantes, des observances, du Tripiṭaka, des moines et des reliques. Notre texte intervertit les 3e et 4e ; pour le reste, il suit le processus ordinaire jusqu'à la réunion et à l'embrasement des reliques. Cette destruction finale est fixée au samedi 15, pleine lune de Vaiçākha de l'année 4378 çaka, 4456 A. D., année du Rat.

Il n'est pas hors de propos de signaler à ceux qui auront à étudier la stèle de Nagara Jum que cette stèle n'est pas gravée sur une seule face, comme le donne à croire le P. Schmitt (2), mais sur deux. La seconde face est d'ailleurs très mutilée : toute la moitié gauche a disparu, et il n'y aura sans doute pas grand'chose à tirer des tronçons de lignes qui subsistent (58 lignes d'environ 0,25 de long). On pourra cependant y noter quelques noms géographiques :

---

(1) SPENCE HARDY, *Eastern Monachism*, p. 427.

(2) « L'inscription occupe un seul côté de la pierre ». (Mission Pavie, Et. div. II, p. 225.) Les détails qui suivent relativement à la seconde face sont donnés d'après l'estampage de l'Ecole Française no 410, pris à Bangkok par le Ct Lunet de Lajonquière.

M. Plĕṅ (7), M. Xieṅ Thoṅ (20), thi Phraḥ Baṅ (27), etc. Vers la fin de l'inscription se trouvait une énumération de stèles (*carưk*) et autres monuments religieux fondés (*pratiṣṭhā*) dans divers mưang : M. Faṅ, M. Çrī Sajjanalaiy, M. Sukhothai, M. Baṅ Phan, et au nombre desquels figurait un Buddhapāda « établi selon les augustes signes des pieds du Buddha » ([1]). Il est à regretter qu'une brisure considérable de la pierre ait privé les archéologues des précieux renseignements qui y avaient été inscrits.

---

(1) L. 51 : « pratisthā vai duei phrāḥ pādalakṣaṇa ». Le mot *buddhapāda* ou son équivalent a disparu, mais n'est pas douteux. Signalons encore l. 30 la formule « [Dhar]mmika rāja nāṅ ban mưaṅ yu khsem », où *ban mưaṅ* semble bien être un titre royal signifiant « protecteur du royaume », ce qui confirme l'interprétation donnée par M. Petithuguenin (*supra*, p. 10).

DE QUELQUES INTERDITS

EN RELATION AVEC LES NOMS DE FAMILLE

CHEZ LES TĂI-NOIRS

Par Henri MASPERO,

Professeur à l'Ecole française d'Extrême-Orient.

On a signalé à plusieurs reprises l'existence de certaines interdictions rituelles chez quelques populations du Haut-Tonkin. Les coutumes décrites ici se rapportent particulièrement à la région de Nghĩa-lộ (province de Yên-báy), mais elles m'ont été données comme étant constantes chez tous les Tăi-noirs. Je dois d'abord faire remarquer que les faits n'ont pas été recueillis sur place. Mon informateur est un nommé Hoàng-văn-Phương 黃文方 (tăi : Kwàng-văn-Fương), qui est resté à mon service à Hanoi pendant dix mois [1]. Agé de cinquante ans, il est originaire du hameau de Bản Lường de la commune de Hanh-sơn dans le canton du même nom (en tăi-noir Mường-Cha) près de Nghĩa-lộ, où il joint à la culture les fonctions de *mo* dans le village, c'est-à-dire qu'il sait les prières usitées à certaines fêtes et celles des funérailles. Il n'était jamais venu à Hanoi avant d'y descendre pour moi, et même il n'avait quitté la région de Nghĩa-lộ qu'une seule fois, il y a quatre ans, pour aller à Sơn-la, où il était resté un mois chez son beau-père : le peu d'annamite qu'il sait, il l'a appris des commerçants annamites qui sont fixés dans la région ; il ne sait l'écrire ni en chữ-nôm, ni en quốc-ngữ, et ignore également les caractères chinois ; mais il lit et écrit couramment l'écriture propre des Tăi-noirs [2].

(1) Je saisis cette occasion pour remercier le P. Tissot, missionnaire à Nghĩa-lộ, qui a bien voulu me faire profiter de sa connaissance des gens et des choses de cette région, en choisissant pour moi et m'envoyant des indigènes, en me procurant ou me faisant copier des livres, et en recueillant des traditions.

(2) Tous les textes m'ont été écrits par lui en écriture des Tăi-noirs, écriture d'origine indienne. Pour la transcription j'ai adopté, en lui faisant subir quelques corrections sans importance (*s* pour *x*, *f* pour *ph*, etc.), le système usité par les

Toutes les populations tăi du Tonkin et de la Chine du Sud connaissent l'usage des noms de famille. Ce n'est pas chez elles un emprunt aux mœurs chinoises ou annamites, mais bien une coutume indigène qui a sa répercussion dans toutes les idées religieuses. Les Tăi-noirs admettent qu'après la mort, les âmes du défunt se divisent et habitent les unes à la maison, d'autres dans le tombeau, d'autres enfin dans le ciel. Chaque famille habite un hameau particulier des villages des âmes ; elle se trouve là sous la dépendance de son dieu des morts particulier, un Pú-then, Père Céleste, qui porte le nom de la famille dont il s'occupe. Il y a le pú-then Lường pour la famille Lường (an. Đường 唐), le pú-then Kwàng pour la famille Kwàng (an. Hoàng 黃), etc. C'est ainsi que dans la prière des funérailles, *Song fi tai*, on dit aux âmes : *Tang*^{5}*-tu Then-luông, nha*^{5} *khŏu*$_{2}$; *chău*$_{2}$ *chăng*^{2} *khŏu*$_{2}$ *tang*^{5}*-tu Then sing*^{2} *chău*$_{2}$ *nơ*^{5} *!* « La porte du Then suprême, n'entrez pas par elle ; entrez par la « porte du Then de votre famille, hé ! » Et dans la même prière, si le défunt est de la famille noble Lò-kằm, on leur dit : *Hot Liên*^{5}*-pan*^{5} *chău*$_{2}$ *Then Thong*^{2}, *năng*^{5} *Ka*$_{2}$*-kong*^{2} *fòm hom*. « Vous êtes arrivées à Liến-pản (demeure) du « seigneur Then Thóng, de la dame Kả-kóng aux cheveux parfumés. » Thóng est le nom personnel du pú-then Lò, dieu des morts de la famille Lò-kằm, et Kả-kóng est le nom de sa femme. Ce pú-then Lò apparaît sous son nom de famille dans la prière qui accompagne le sacrifice au génie protecteur du canton, le Fi mường : *Kwam*^{5} *khoi*$_{2}$ *noi*^{4} *kaô*^{2} *mơi*^{5}, *si*^{2} *ching*^{2} *fa*^{4} *ha*$_{2}$ *bôn lin, ta-vên*^{5} *tôk*^{2} *vên*^{5} *ok*^{2}, *sok*^{2} *kwang*$_{2}$ *tang*^{5} *luông, chău*$_{2}$ *Then ku*$_{2}$ *Then kŭm, Then sing*^{2} *Then Lo*^{5}, *Then hăk Then peng*^{5}, *Then hăk fu*$_{2}$ *mương*^{5} *bôn, Then hăk kôn*^{5} *mương*^{5} *lum*... « Paroles de moi, petit, priant et invitant les quatre coins « du ciel, les cinq côtés de la terre, le soleil levant et le soleil couchant, les « chemins larges et les routes grandes, le seigneur Then protecteur, Then dé- « fenseur, le Then de la famille Lò, le Then compatissant, Then miséricordieux,

---

missionnaires de la haute région, et qui est fondé sur la transcription de l'annamite. Ce système ne distingue pas par des signes spéciaux la double série des consonnes initiales répondant aux anciennes sourdes et sonores que l'écriture tăi-noire conserve, alors que la prononciation les a confondues ; mais comme l'orthographe actuelle n'a rien d'étymologique, et que les anciennes sonores ne servent qu'à marquer le ton retombant, la sourde étant écrite dans tous les autres cas, on pourra sans difficulté rétablir les signes tăi-noirs d'après la transcription (*tα*^{5} = *dα*^{5}, mais *tα*^{2} = *tα*^{2} ; *nα*^{5} = *nα*^{5}, mais *nα*^{2} = *hnα*^{2}, etc.). J'ai maintenu partout dans la transcription le *k* final que l'on ne prononce plus après une voyelle longue ou une diphtongue ; je l'écris par un **k** droit dans un mot en italique ou réciproquement. Les diphtongues, dont aucune des voyelles ne porte de signe de brève, ont la seconde voyelle asyllabique : (*sia* = *si*^{a}) ; celles dont la première voyelle est asyllabique, portent une brève sur cette voyelle (*ăi* = ^{a}*i* ; *ău* = ^{a}*u* ; *ŏu* = ^{o}*u*). Pour les tons, j'emploie des chiffres avec la valeur indiquée dans *BEFEO*, XII, (1912), p. 11. Le dialecte de Nghĩa-lộ n'a que cinq tons : *α*, *α*^{2}, *α*$_{2}$, *α*^{5}, *α*^{4}.

« le Then compatissant aux habitants du monde céleste, le Then compatissant « aux hommes du monde inférieur... » Les Tăi de Phu-qui au Nghệ-an, qui sont des Phu-tăi, admettent qu'originairement il y avait neuf familles tăi seulement, ayant chacune leur Then spécial ; et dans la prière du sacrifice aux neuf Po-then (1), je trouve mentionnés le Père Céleste Then-kwang, *Po$_3$-fa^3 Then$_2$ Kwang^1*, qui s'occupe de la famille Kwang^1 黃 ; le Père Céleste Then-vi, *Po$_3$-fa^3 Then$_2$ vi^1*, qui s'occupe de la famille Vi^1 韋 ; le Père Céleste Then-Lương qui s'occupe de la famille Lương^1 梁, et le Père céleste Then-Hao *Po$_3$-fa^3 Then$_2$-Haò*, qui s'occupe de la famille Lo^1-kăm^1. Enfin les Tăi-blancs de Bắc-cạn qui, très fortement annamitisés, ont oublié le terme Pú-Then et l'ont remplacé par le nom annamite Phật-bà 佛 婆, font vivre au ciel les âmes des morts dans des villages séparés suivant la famille. En somme le nom de famille est chez les populations tăi du Haut-Tonkin un trait fort ancien et non emprunté à la Chine ou à l'Annam.

Chaque famille tăi-noire a son ou ses interdits alimentaires particuliers ; quelques-uns sont liés au nom par une simple homonymie ; d'autres paraissent être sans rapport direct avec lui. Je n'ai pu me procurer la liste de ceux de toutes les familles et n'en connais qu'un petit nombre ; d'autre part, il ne m'a pas toujours été possible de déterminer l'animal ou la plante dont il s'agissait.

La famille Lò-kăm, qui est la famille noble, hors de laquelle ne peuvent être pris les chefs de village ni les chefs de canton, doit s'abstenir de manger de la chair de l'oiseau *tang^2-lo^5* ; elle doit également s'abstenir des fruits de l'arbre *tang$_2$* et des champignons qui poussent sur cet arbre ou à son pied. La famille Kà doit s'abstenir de manger la chair du coq des pagodes, *nòk kôt^2-ka^5*, ainsi que les boutons des fleurs d'herbe à paillotes, *ka^5*. A la famille Làu sont interdites les jeunes pousses de bambous, *nô lău^5*. A la famille Mè sont interdits l'oiseau et le poisson *me^5 (nôk me^5, pa me^5)*. Les personnes de la famille Tòng doivent éviter de manger de la tourterelle, *nôk său-tong^5*, et elles ne doivent pas porter de pointe de cuivre, *tong^5*, à leur chapeau. La famille Mạ ne doit pas manger de viande de cheval, *tô ma^4*. Dans la famille Vi, il est interdit, quand on mange, de prendre un éventail, *vi^5*, pour servir de plateau à manger le riz, *ho^4 Vi^5 kăm^5, kin khŏu$_2$ kư^5 bău^2 lăi$_2$ ău vi^5 ma^5 ȥêt pan^5 kin khŏu$_2$*. Le lien qui rattache tous ces interdits au nom de famille est facile à saisir ; au contraire je ne puis le voir pour les suivants : la famille Lèo doit s'abstenir de la viande de merle, *nôk iêng$_2$*, et de poule d'eau, *nôk hăk^2*. La famille Lượng s'abstient des champignons qui poussent au haut du tronc d'un arbre ébranché, *hêt^2 ok^2 năng$_2$ chem ko to măi^1*. Enfin la famille Kwàng s'abstient de manger de la viande

(1) Mon texte, qui a été transcrit de mémoire par un ancien tri-châu tăi retenu à Vinh pour un procès, est incomplet, et dans le cas des cinq autres Po-then, le nom de la famille dont ils s'occupent manque.

de chat, de tigre et de panthère. J'ignore les interdits spéciaux aux autres familles.

Si un membre de l'une de ces familles mange des choses interdites, même sans le savoir, il perdra ses dents; il n'y a aucune cérémonie expiatoire connue; de même, on ne pratique aucun rite dont l'accomplissement préalable lève l'interdit.

En dehors de ces indications générales, Hoàng-văn-Phương a pu me donner quelques renseignements sur les pratiques de sa propre famille, la famille Kwàng.

Il faut noter d'abord que la famille Kwàng jouit d'une situation toute particulière. A Phu-qui, on me l'a donnée comme une famille noble, mais de second rang, ou plutôt intermédiaire entre la famille noble Lò-kằm et les familles roturières; c'est en elle seule qu'à défaut de la famille Lò-kằm, on peut choisir des *tri-châu* et des chefs de canton. A Nghĩa-lộ, elle est classée comme roturière, mais on sait qu'elle peut fournir des chefs de canton ou des chefs de village, à défaut de membres de la famille Lò-kằm; toutefois, m'a ajouté Hoàng-văn-Phương, on n'a jamais l'occasion de le faire. Cette situation particulière est expliquée par une légende. La famille Kwàng doit cette primauté à ce que, lors de la création du monde, quand la courge d'où sortirent les hommes s'ouvrit, son ancêtre fut le premier à sortir; immédiatement après lui vint l'ancêtre des Lường. Quant à la supériorité des Lò-kằm, elle est d'une autre nature : leurs ancêtres ne sont pas sortis de la courge originelle, ils sont descendus du ciel pour gouverner les hommes.

Les Kwàng sont de la famille du tigre; on ne sait à quel degré; ils l'appellent *pú*, ce qui signifie littéralement grand-père; mais ce n'est, paraît-il, qu'un terme respectueux. Ils ne descendent pas d'un tigre, et les tigres ne sont pas les descendants d'un de leurs ancêtres transformé; le seul fait certain, c'est que de quelque façon, il y a parenté.

C'est à cause de cette parenté qu'il est interdit de manger de la viande de tigre et de chat. La défense de manger de la viande de tigre n'a naturellement guère l'occasion d'entrer en jeu; mais le chat est un mets très apprécié des Tăi-noirs : l'interdiction porte donc bien sur un objet d'alimentation usuelle. D'autre part leur parenté confère aux gens de cette famille une certaine immunité vis-à-vis du tigre, qui généralement ne les attaque pas; eux-mêmes ne doivent pas l'attaquer, ni prendre part à sa chasse, et ne peuvent le tuer que pour se défendre. Enfin, quand un membre de cette famille voit sur son chemin un tigre mort, ou quand les gens du village passent devant sa maison portant un tigre tué, il doit immédiatement faire une petite cérémonie. Il prend un petit morceau de toile blanche et le jette sur le cadavre, lui signifiant par là qu'il a pris le deuil en son honneur et que le temps est passé. En même temps il lui adresse cette prière.

Pu^{2} *tai sia luk sưa lan, luk lan thưk*^{2} *tang hăơ*$_{2}$ *pu*^{2} *chăng*^{2} *men ſep*^{2} *te*^{1}; *hak*^{2} *va luk lan bău*^{2} *tang lăi*$_{2}$ *lo*$_{2}$, *luk lan hư*^{5} *lòt tang hăơ*$_{2}$ *pu*^{2} *ni*^{1} *no*^{5} *teo*^{4}. *Pu*^{2} *chăng*^{2} *kum luk kum*^{4} *lan*; *ʒu*^{2} *lun*^{5}*-lăng hăơ*$_{2}$ *ma*$_{2}$, *ʒu*^{2} *lan*^{5}*-la*$_{2}$

hăơ$_2$ li ; ʐêt săng hăơ$_2$ lăi$_2$, kăi^4 săng hăơ$_2$ pên ; păi tang^5 lăơ mong, luk lan păi pong^3 lăơ hăơ$_2$ li ; hai^4 nha^5 hên, khên nha^5 hư^4 ; haơ$_2$ luk lan măn ʐưn^5 mưn^5 pi sen khŏu$_2$ haơ$_2$ lai te^4 nò^5.

« Le grand-père est mort, laissant les enfants et les petits-enfants. Les « enfants et petits-enfants devraient porter le deuil pour se conformer aux « rites ; mais les enfants et petits-enfants n'ont pu prendre le deuil ; les enfants « et petits-enfants mettent fin à leur deuil pour le grand-père. Voici, eh ! » C'est sur ces mots qu'on lance le petit morceau d'étoffe blanche sur le cadavre du tigre. Puis on reprend : « Protégez vos enfants, protégez vos petits-« enfants. Eux qui vous survivent, faites qu'ils croissent ; eux qui vous survivent, « faites qu'ils prospèrent. S'ils font quelque chose, qu'ils réussissent, s'ils « traitent quelque affaire, que ce soit bien. S'ils suivent quelque chemin, qu'il « soit sans encombre ; s'ils sont en un lieu quelconque, qu'il soit bon. Ce qui « fait tort, qu'ils ne le voient pas ; les mauvais présages, qu'ils ne les connais-« sent pas. Faites que vos enfants et petits-enfants vivent longtemps, dix mille « ans, cent mille moissons, éternellement ! »

Cette parenté avec le tigre, si elle présente certains avantages, n'est pas sans inconvénients. A cause d'elle les esprits détestent les gens de cette famille. Aussi doivent-ils se tenir à l'écart des lieux sacrés. Le champ où se fait la fête cantonale, *lòng^5 tông*, pour le commencement de la culture, le lieu consacré à l'esprit du canton, Fi mường, leur sont interdits en tout temps. Aux fêtes, ils ont part aux offrandes, mais ils ne peuvent entrer et ne peuvent y assister que du dehors. Aux cérémonies de leur village, ils doivent également se tenir en arrière des autres familles ; et les fonctions d'officiant qui, dans les fêtes des villages, sont remplies par des vieillards, leur sont absolument interdites. Enfin le *pu^2 mo mưong^5*, prêtre du canton, dont la charge est héréditaire dans la famille Lường pour tous les pays tăi-noirs (1), ne doit pas épouser une fille de la famille Kwàng ; et ce mariage est interdit même à ses frères. Cependant la parenté du tigre ne se transmet pas par la mère, mais seulement par le père. Il y a toutefois deux classes d'esprits qui n'ont aucune crainte ni haine de la famille Kwàng. D'abord les *fi môt* guérisseurs de maladies : il en résulte que les hommes et les femmes de cette famille peuvent être sorciers ou sorcières ; ensuite, les âmes des morts, en sorte qu'ils peuvent accomplir les cérémonies funéraires, et celles du culte des ancêtres (2).

Je ne sais si dans les autres familles les interdits sont liés à des croyances et cérémonies du même genre (3). Hoàng-văn-Phương n'a pu me renseigner

---

(1) A défaut de Lường, on peut prendre un Kà ; à défaut de Kà, un Lèo.

(2) Dans ces cérémonies, l'officiant doit toujours être d'une autre maisonnée, *hươn^5*, que ceux pour qui il officie.

(3) Au moins dans le cas de la famille Vi, il me paraît difficile d'admettre qu'elle puisse faire jouer à l'éventail le rôle que les Kwàng attribuent au tigre.

que sur la sienne propre. Le tigre est chez toutes les populations du Sud de la Chine et du Nord de l'Indochine un animal si différent des autres au point de vue religieux, qu'il serait imprudent de conclure à l'existence de rites du même genre dans toutes les familles. Quoi qu'il en soit, nous avons là un ensemble très net de croyances et de pratiques dérivées de la croyance à une parenté animale, ou du moins s'y rattachant. Ces faits présentent cet intérêt de reposer sur des idées qui, autant que j'ai pu m'en rendre compte, sont absolument étrangères à la religion actuelle des Tāi-noirs, religion d'ailleurs très homogène et fort bien coordonnée.

QUELQUES MOTS ANNAMITES

D'ORIGINE CHINOISE

Par Henri MASPERO,
Professeur à l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Le P. Cadière dans sa *Monographie de la Semi-voyelle labiale*, cette mine si riche en matériaux de toute espèce sur la langue annamite, a noté l'existence de mots annamites à initiale *m* correspondant à des mots sino-annamites à initiale *v* et des à mots *kouan-houa* à initiale *w*. Le P. Cadière, ne s'occupant pas d'histoire de la langue, s'en est tenu à cette constatation. En reprenant la question au point de vue historique, il est possible de préciser et d'expliquer ce fait.

On sait que le *w* initial du *kouan-houa* dérive non seulement d'un ancien *w* initial, mais aussi d'un ancien **mw* (¹). Cette confusion d'ailleurs remonte loin, car le sino-annamite, n'en tenant aucun compte, rend par *v* le *w* initial chinois, quelle que soit son origine. La différence d'origine en chinois permet de rendre compte de la différence entre les formes sino-annamites et annamites : en effet les mots où ch. *w* = s.-ann. *v* = ann. *m* sont tous des mots dont l'initiale chinoise était **mw* (²).

Chinois	Sino-annamite	Annamite
味 $mwi\breve{e}_3$ *wéi*	vi_4 (*vị*)	味 muy_1 (*mùi*)
未 $mwi\breve{e}_3$ *wéi*	vi_4 (*vị*)	未 muy_1 (*mùi*)

(¹) Le système de transcription employé dans cet article pour l'annamite est celui que j'ai déjà employé dans *BEFEO*, XII (1912), *1*, et qui y est expliqué p. 12, note 2. De même pour le chinois ancien. Toutefois les voyelles fermées sont marquées de l'accent aigu au lieu de l'accent circonflexe, *é*, *ó*, etc. Le chinois moderne et l'annamite sont, sauf indication contraire, l'un du pékinois en transcription officielle française ; l'autre du tonkinois en transcription officielle (quôc-ngữ) ; cette dernière est généralement ajoutée entre parenthèse après les mots annamites écrits phonétiquement.

(²) Parmi les mots annamites cités ci-dessous, il y en a deux où la tradition bouddhique a maintenu le *m* initial ancien, dans certaines expressions chinoises : 無 *vô* dans 南無 *nam-mô* ; sk. *namo* ; 味 *vị* dans 三味 *tam-muội*, sk. *samadhi*.

CHINOIS		SINO-ANNAMITE		ANNAMITE	
韡 $mwi\check{e}_1$	wéi	vi_1	(vi)	梅 muy	(mui)
毋, 無 mwo_1	woû	vó	(vô)	嗎 $mư^{a2}$	(mừa)
霧 mwo_3	woú	vu_4	(vụ)	mu_1	(mù)
舞 mwo_2	woù	vu^4	(vũ)	摸 [illegible] mu^{a2}	(mủa)
萬 $mwan_3$	wán	van_4	(vạn)	閅 mạn, muộn	(man, muộn)
晚 $mwan_3$	wán	van^4	(vãn)	[illegible] muộn	(muộn)

Les formes annamites sont incompréhensibles si on les compare au sino-annamite ou au *kouan-houa* moderne ; mais, dès qu'on les rapproche des formes chinoises anciennes correspondantes, elles ne présentent plus aucune difficulté : *m* chinois répond régulièrement à *m* annamite. Leur vocalisation n'est pas moins régulière, au moins pour les trois premiers mots ; en général, quand la langue annamite ne permet pas le maintien de ch. *w* à l'intérieur de la syllabe, dans la prononciation sino-annamite, celui-ci tombe purement et simplement. Mais quand la voyelle est *i*, le sino-annamite déplace la voyelle, en sorte que ch. *wi* ($^u i$) devient s.-ann. *uy* (u^i). La même règle est suivie ici. Les trois mots suivants ne présentent également aucune difficulté ; pour l'*a* des mots *mủa* et *mừa*, cf. 符 *fwu*, s.-ann. *fu* (*phu*), ann. *bùa*, amulette ; 序 ziu_3, s.-ann. *tự* ann. *tựa*, préface ; 初 $\check{c}'o^1$, ann. *xơ*, ann. *xưa*, début, passé ; etc. Le P. Cadière a du reste consacré un article à ce fait (¹). *Man* est formé régulièrement avec chûte du *w* après la labiale, comme *phản* de $fwan^3$ 販, etc. Les formes des deux derniers mots seules, sans offrir de difficulté d'interprétation, demandent quelques éclaircissements.

Ordinairement en annamite *uố* (*uô*) est dérivé d'un ancien **u* généralement passé aujourd'hui à *o* ou même à *ô*. Les exemples suivants, en nous montrant le traitement des mots sino-annamites en annamite, établissent le sens de l'évolution :

SINO-ANNAMITE	ANNAMITE
鐘 chúng	chuông
重 trụng	chuộng
熟 thục	thuộc
歲 tuè	tuổi

On trouve même parfois que la prononciation vulgaire a réagi sur le sino-annamite et a pris la place de la prononciation correcte : 屬 *thuộc* ; ou tout au moins existe à côté de celle-ci : 局 *cuộc*, *cục*, 容 *duông*, *dong*. Cette

(¹) CADIÈRE, *Monographie de A, voyelle non accentuée, en annamite et en sino-annamite*, *BEFEO*, IV (1904), 1065-1081.

transformation n'est pas réservée aux mots sino-annamites passant en annamite ; on la trouve en annamite propre, où elle forme des doublets de ce genre :

Bouton	*múm*	*muồm*
Griffe	*vút*	*vuốt*
Laisser tomber	*xụi*	*xuội*

Les dialectes annamites fournissent quelques exemples du même fait :

	Quốc-ngữ	Tonkin	Yên-dũng	Phu-diễn	Quỉnh-lưu	Hà-tịnh	Nhồ-lâm	Quảng-bình
Sel......	*muối*	*muóy*^{2}	*moy*^{2}	*muóy*^{2}	*moy*^{2}	*mòy*^{2}	*moy*$_{2}$	*moy*$_{2}$
Moustique	*muỗi*	*muóy*^{4}	*moy*$_{4}$	*muóy*$_{4}$	*moy*$_{4}$	*móy*^{4}	*moy*$_{1}$	*moy*$_{1}$
Mouche..	*ruồi*	*ʐuóy*$_{1}$	*ʐoy*$_{3}$	*ʐuóy*$_{3}$	*ʐoy*$_{1}$	*ʐóy*$_{3}$	*ʐuay*$_{3}$	*ʐoy*$_{3}$
Rizière ..	*ruộng*	*ʐuóñ*$_{4}$	*ʐ*^{a}*oñ*$_{4}$	*ʐuoñ*$_{4}$	*ʐoñ*$_{4}$	...	*ʐoñ*$_{4}$	*ʐoñ*$_{1}$
Entrailles.	*ruột*	*ʐuót*$_{1}$	...	*ʐuót*$_{4}$	*ʐot*$_{4}^{4}$	*ʐót*$_{4}$	*ʐot*$_{4}$	...
Boudin ..	*dồi*	*ʐóy*$_{1}$	...	...	...	...	*duay*$_{3}$	...

Les dialectes mường répondent généralement à cet **u* annamite par un **o* qu'ils ont d'ailleurs souvent aussi transformé en diphtongue :

	Annamite	Hạ-sưu	Lang-lỡ	Uỷ-lô	Lâm-la	Mĩ-đức
Boire......	*uóñ*$_{2}$ (*uống*)	*oñ*^{2}	...	(*ñô*$_{1}$)	*oñ*$_{3}$	*oăñ*$_{2}$, *oăñ*$_{2}$
Descendre .	*suóñ* (*xuống*)	...	*ʐuoñ*^{2}	*čoñ*^{2}	*suóñ*$_{1}$	*t'uóñ*$_{2}$
Rizière.....	*ʐuóṇ*$_{4}$ (*ruộng*)	...	*ʐoñ*^{3}	*roñ*$_{1}$	...	(*na*^{1})
Entrailles..	*ʐuót* (*ruột*)	...	...	*rot*$_{3}$	...	*ʐoyč*
Mouche....	*ʐuóy*$_{1}$ (*ruồi*)	*ʐuê*^{2}	*ʐoy*	*roy*	*ʐuay*^{1}	*ʐoy*^{1}, *ʐuy*^{1}, *ʐuê*^{2}

Mais à côté de ces cas qui sont les plus fréquents, nous trouverons *uó* > *wa*. Je donne d'abord des cas d'emprunt faits par l'annamite au sino-annamite, afin de montrer nettement le sens de l'évolution :

Sino-annamite	Annamite
彎 *waṇ* (*oan*)	捥 *uóṇ* (*uốn*)
拐 *kwa*$^{i}_{2}$ (*quải*)	儈 *kuóy*$_{4}$ (*cuội*)
瑞 *t'wa*$^{i}_{4}$ (*thoại*)	吹 *suóy* (*xuôi*)
脫 *t'waṭ*^{2} (*thoát*)	踤 *tuóṭ*$_{1}$ (*tuột*)

(1) Pour le dialecte du Quảng-bình, voir Cadière, *Phonétique annamite*, p. 21 ; pour les autres dialectes, cf. *BEFEO*, XII (1912), I, 1 note 1.

Ici encore, la prononciation vulgaire a réagi sur la prononciation savante, et l'a parfois remplacée : c'est le cas en particulier de plusieurs mots chinois dont la phonétique est le caractère 王 et qui ont pris en sino-annamite la forme *uôṅ* :

Chinois	Sino-annamite
匡 k^{w}'*wiań*^{1}	*k'uóñ* (*khuông*)
恇 k^{w}'*wiań*^{1}	*k'uóñ* (*khuông*)
狂 g^{w}*wiań*$_{1}$	*kuóñ*$_{1}$ (*cuồng*)
誑 k^{w}*wiań*^{3}	*kuóñ*^{2} (*cuống*)
汪 '*wań*^{1}	*uóñ* (*uông*)
枉 '^{w}*wiań*^{2}	*uóñ*$_{2}$ (*uổng*)

D'autre part *ā* (¹) non précédé de *w* ne donne pas *uó*, mais *ơ*, qui devient *ươ* devant une finale gutturale :

Chinois	*a = ơ* Sino-annamite	Chinois	*a = ươ* Sino-annamite
單 *tan*^{1}	*ḍơṇ* (*đơn*)	唐 *ḍań*$_{1}$	*ḍươń*$_{2}$ (*đường*)
丹 *tan*^{1}	*ḍơṇ* (*đơn*)	章 *čań*^{1}	*čươṅ* (*chương*)
亥 *γay*$_{3}$	*hơy*$_{4}$ (*hợi*)	剛 *kań*^{1}	*kươń* (*cương*)
啟 *k'ay*^{2}	*k'ơy*$_{2}$ (*khởi*)	長 *jań*$_{1}$	*tṣươń*$_{2}$ (*trường*)
山 *śan*^{1}	*ṣơṇ* (*sơn*)	略 *l*^{y}*ak*$_{4}$	*lươk*$_{1}$ (*lược*)

En annamite propre, *ā* tend à devenir *ươ*, quelle que soit la consonne finale.

	Quốc-ngữ	Tonkin	Yên-dũng	Phù-diễn	Quỳnh-lưu	Hà-tịnh	Nhô-lâm	Quảng-bình
Eau.......	(*nước*)	*ŋươk*^{2}	*ŋak*^{2}	*ŋươk*^{2}	*ŋak*^{2}, *ŋươk*^{2}	*ŋak*^{2}	*ŋươk*^{2}	*ŋak*^{2}
Homme ...	(*người*)	*ńươy*$_{1}$	*ńươy*$_{3}$	*ńươy*$_{3}$	*ńươy*$_{3}$	*ńay*$_{3}$	*ńay*$_{2}$	*ńay*$_{3}$
Avant.....	(*trước*)	*čươk*^{2}	*tṣươk*^{2}	*tṣươk*^{2}	*tṣươk*^{2}	*tṣươk*^{2}	*tṣươk*^{2}	*tṣak*^{2}
Emprunter.	(*mượn*)	*mươṇ*$_{4}$	...	*mươṇ*$_{4}$	...	...	...	*maṇ*$_{4}$
Langue....	(*lưỡi*)	*lươy*^{4}	*lay*$_{4}$	*lươy*$_{4}$	*lươy*$_{1}$	*lay*$_{1}$	*lay*$_{1}$	*lay*$_{4}$
Filet.....	(*lưới*)	*lươy*^{2}	*lay*^{2}	*lươy*^{2}	*lươy*^{2}	*lay*^{2}	*lay*$_{2}$	*lay*^{2}

Il faut donc admettre directement *mwan* > *muóṇ*, et non *mwan* > *maṇ* > *muóṇ*.

En résumé *mu* annamite représente **mw* initial chinois ancien, tandis que *v* sino-annamite représente *w* initial moderne. Il en résulte qu'il n'est pas

(¹) Mais *ǎ* se maintient sans changement.

permis de rapprocher des mots annamites à initiale *m* des mots sino-annamites à initiale v dans lesquels l'initiale chinoise est '*w*, ˙*w* et non * *mw*. C'est ainsi qu'il n'y a aucun rapprochement à tenter entre les mots suivants :

	CHINOIS	SINO-ANNAMITE	ANNAMITE
Pleuvoir	雨 '*ʸwiu*	*vu*^{4} (*vũ*)	*mư*^{a} (*mưa*)
Vomir	歐 ˙*wo*	*ô* (*ô*)	*mư*$^{a}{}_{2}$ (*mửa*)

. ˙ .

On vient de voir que la diphtongue *uô* en annamite dérive de *wa* et non de *a*. Il s'ensuit que les mots annamites suivants, qui ont *uô* en face de sino-annamite *a*, ne dérivent pas de celui-ci, mais sont directement issus des formes chinoises où *w*, tombé en sino-annamite, existait.

	CHINOIS	SINO-ANNAMITE	ANNAMITE
Faire commerce	販 *fwan*^{3}	*fạn*^{2} (*phán*)	*buôṇ* (*buôn*)
Voile	帆 *vwam*$_{1}$	*fam*$_{1}$ (*phàm*)	*buôm* (*buôm*)
Chagrin (¹)	煩 *vwan*$_{1}$	*fạn*$_{1}$ (*phàn*)	*buôṇ*$_{1}$ (*buồn*)
Carré	方 *vwan*$_{1}$	*fưöñ* (*phương*)	*vuôñ* (*vuông*)

Cette fois encore ces mots dérivent de formes chinoises plus anciennes que celles dont est sorti le sino-annamite. On sait que la grande invasion de mots chinois qu'a subie la langue annamite est en général assez récente et ne remonte aux formes chinoises propres que par l'intermédiaire du sino-annamite. Ces mots nous reportent à une période plus ancienne ; ils sont du petit nombre de ceux qui se sont introduits directement du chinois à l'époque de la domination chinoise (probablement au début des T'ang), en un temps où une prononciation sino-annamite spéciale ne s'était pas encore constituée à la faveur de la séparation politique de l'Annam et de la Chine (¹).

(¹) J'ai indiqué une autre série de mots de cette sorte, *BEFEO*, XII (1912), 1, 55, note 1.

LE DIEU WEI-T'O
韋馱天

Par Noël PERI,

Membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient

Ce nom qui, d'après la transcription chinoise, devrait correspondre au sanskrit Veda, a de tout temps causé un certain étonnement aux orientalistes, et on n'a pas réussi jusqu'ici à identifier le personnage auquel il s'applique. Une hypothèse se présente qui simplifierait fort la question, et qu'à ce titre je ne crois pas sans intérêt de signaler.

Un ouvrage récent, le *Po-tchang ts'ing kouei tcheng yi ki* 百丈清規證義記 (1) de Yi-jouen 儀潤, daté des premières années *tao-kouang*, entre 1821 et 1823, dit que les seuls livres sacrés, 經, mentionnant le nom de Wei-t'o sont le *Kin kouang ming king* 金光明經 et le *Tchou t'ien tchouan* 諸天傳 (2). Ceci n'est d'ailleurs pas absolument exact, car il est cité aussi dans le *Kouang hong ming tsi* 廣弘明集.

Ecartons d'abord le second qui en réalité n'est pas incorporé au canon, et qui a été rédigé en Chine, sous les Song, postérieurement à d'autres ouvrages où il est parlé de ce personnage, postérieurement aussi à l'apparition de sa statue dans les temples et au culte qui lui est rendu. A la vérité, d'après la préface même de cet ouvrage, datée de 1173, antérieurement à cette époque, Tsouen-che 遵式, connu aussi sous le titre de Ts'eu-yun fa-che 慈雲法師, avait déjà écrit un *T'ien tchouan* ; aussi le titre complet de celui dont il est question ici est-il *Tch'ong pien tchou t'ien tchouan*. Mais l'œuvre de Tsouen-che paraît perdue depuis longtemps, et ce n'est vraisemblablement pas d'elle

---

(1) Commentaire du célèbre *Po-tchang ts'ing kouei* 百丈清規. Tripiṭaka de Kyōto, Supplément, 2e partie, XVI, IV, p. 308 a 上. J'indiquerai à l'avenir cette édition par le sigle TK, et celle de Tōkyō par TT.

(2) [*Tch'ong pien*] *tchou t'ien tchouan* [重編] 諸天傳, par Hing-ting 行霆 des Song (TK, Supplément, 2e partie, 2e section, XXIII, II). C'est de cet ouvrage qu'est extraite la notice que le *San tsang fa chou* 三藏法數 consacre à Wei-t'o, s. v. 二十諸天, et qu'a traduite Rémusat, *Foë kouë ki*, p. 141.

que parle le *Po-tchang ts'ing kouei tcheng yi ki*. Existât-elle encore, les mêmes remarques vaudraient pour elle, car elle aussi datait des Song. Quoi qu'il en soit, pour des raisons sur lesquelles j'aurai à revenir ailleurs, le [*Tch'ong pien*] *tchou t'ien tchouan* jouissait d'une sérieuse autorité dans les monastères ; et c'est là sans doute ce qui lui a valu l'honneur d'être cité ainsi. Il renvoie du reste lui-même au *Kin kouang ming king*. Quant au *Kouang hong ming tsi*, il reproduit simplement, k. 26, une lettre de l'empereur Kao-tsou 高祖 (Wou-ti 武帝, 502-547) des Leang, dans laquelle celui-ci insiste énergiquement sur l'obligation pour les moines de s'abstenir de vin et de viande, 斷酒肉文, menace les délinquants de châtiments, et appelle en témoignage toute une série de dieux et de démons, parmi lesquels figure Wei-t'o t'ien-chen 違駄天神. Mais on s'aperçoit au premier coup d'œil que cette série, qui contient Guhyaka, Sarasvatī, Çrī, Viṣṇu, Maheçvara, Sañjaya (¹), Pṛthivī, etc., est empruntée presque terme pour terme au *Kin kouang ming king*, qui reste ainsi en définitive la seule source canonique dont il faille tenir compte.

La remarque du *Po-tchang ts'ing kouei tcheng yi ki* garde donc toute sa valeur pratique ; et en fait nous n'avons à espérer de renseignements sur Wei-t'o que du *Kin kouang ming king*. Sous ce titre, il s'agit d'ailleurs uniquement de la traduction du *Suvarṇa prabhāsa sūtra* par Dharmarakṣa. Celle de Yi-tsing, beaucoup trop récente, ne peut être utilisée que pour des comparaisons, et le passage qui nous importe n'existe pas dans ce qui nous reste des autres.

A vrai dire, les informations que fournit à première vue cet ouvrage sont aussi maigres qu'il soit possible d'imaginer ; elles se réduisent à la mention de ce nom dans la liste donnée au k. 3, treizième section, 鬼神品. Toutefois le *Bukkyō dai jii* 佛教大辭彙 (²), s. v. *Ida-ten*, prononciation japonaise de Wei-t'o t'ien, fait une remarque intéressante. « Le *Kin kouang ming king*, dit-il en substance, donne le nom de Wei-t'o ; mais la nouvelle traduction de Yi-tsing le nomme Sseu (ou Sai)-kien-t'o 塞建陀, et traduit ce nom Ta-kien 大肩 au k. 9. » D'où il conclut : « Il semble donc qu'il n'y ait pas de Wei-t'o. »

Essayons de préciser un peu ces indications. Si l'on recherche dans la traduction du *Suvarṇa prabhāsa* par Yi-tsing, le passage correspondant à celui qui, dans la traduction de Dharmarakṣa, contient le nom de Wei-t'o, on s'aperçoit aisément, encore que l'ordre des personnages y subisse quelques modifications, qu'il y est remplacé, par Ta-kien 大肩, « Grande épaule ». D'autre part cette liste, dans Yi-tsing, contient deux fois ce nom. En en recherchant alors la seconde mention dans Dharmarakṣa, on trouve à la place correspondante, non pas Wei-t'o 韋駄, mais Kien-t'o 揵馱. En résumé, le

---

(¹) Personnage fort connu du bouddhisme du Nord ; toute une section du *Suvarṇa prabhāsa sūtra* lui est consacrée.

(²) Cf. *BEFEO*, XV, iv, p. 49.

nom que Yi-tsing traduit « Grande épaule », est donc transcrit une fois Kien-t'o et une fois Wei-t'o dans la traduction de Dharmarakṣa. Or Kien-t'o peut parfaitement, par une aphérèse fréquente dans les transcriptions, donner le sanskrit *skandha*, « épaule », qui répond assez bien au « Grande épaule » de Yi-tsing, ce à quoi Wei-t'o ne peut aucunement prétendre. Il faudrait donc admettre que Kien-t'o est la véritable forme de ce nom, et que Wei-t'o résulte d'une simple faute de copiste, erreur assez explicable d'ailleurs, si l'on remarque que *wei* s'écrit indifféremment 韋 et 違 [1], que *kien* peut s'écrire aussi bien 建 que 揵, et que les formes 違 et 建 sont assez voisines, mais erreur dont les conséquences furent considérables.

C'est peut-être du même personnage qu'il s'agit au k. 8 de la traduction de Yi-tsing, seconde partie de la section de Sarasvatī, 大辯才天女品, où son nom est transcrit Sseu (ou Sai)-kien-t'o 塞建陀 ; Yi-tsing l'aurait transcrit ici, et non traduit selon son habitude, sans doute pour obtenir un nombre de caractères égal dans chaque invocation. Malheureusement le passage correspondant manque dans la traduction de Dharmarakṣa, et nous perdons ainsi un important moyen de vérification.

Il est d'ailleurs digne de remarque que Wei-t'o ne se retrouve pas en d'autres ouvrages canoniques [2], comme le fait observer le *Bukkyō dai jii*, tandis que Kien-t'o ou Sseu-kien-t'o paraît en plusieurs. Je citerai notamment le *Ta ki yi chen cheou king* 大吉義神呪經, k. 4 [3], qui mentionne Kien-t'o chen 揵陀神 au milieu d'autres yakṣa, le *Kouan ting king* 灌頂經, qui nomme Kien-t'o avec Maheçvara, Maṇibhadra, etc., parmi les *chan chen* 善神 k. 6 [4], et k. 8, avec les généraux des esprits Maheçvara, Kumbhīra, Maṇibhadra, etc., un Kien-t'o-lo 建陀羅 immédiatement suivi d'un K'ien-t'eou-lo 乾頭羅 [5], le *Ta fang teng wou siang king* 大方等無相經, où paraît, k. 4 [6], un Kien-t'o 建馱 à côté de Brahma et d'un personnage à huit bras, le *P'ou kong kiuan souo chen pien tchen yen king* 不空羂索神變眞言經, k. 27 [7].

---

(1) D'après l'édition de Corée, Kao-tsou, dans la lettre citée plus haut, écrit 違.

(2) Il va sans dire qu'il n'y a aucun rapprochement possible entre le nom de Wei-t'o, et celui du trente-sixième messager des quatre devarāja cité par le *Kouan ting king*, Mi-li-t'eou-wei-t'o-lo 彌栗頭韋陀羅, traduit Chan-miao 善妙, et dont la première partie peut être restituée en Mṛdu. (Pour Mi-li-t'eou = mṛdu, cf. S. Lévi, *Le catalogue des yakṣa dans la Mahāmāyūrī*, J. A., 1915, 1er semestre, p. 48).

(3) TT. XXVII [成], VIII, p. 23 a ; TK, XII, v, p. 460 b 下.

(4) TT. *ibid.*, p. 49 b ; TK, IX, IX, p. 854 a 下.

(5) TT, *ibid.*, p. 54 a ; TK, *ibid.*, p. 858 a 下. Etant donné la similitude de cette série et de la précédente, il est vraisemblable que l'un de ces deux noms désigne le même personnage que plus haut ; le copiste aurait en ce cas ajouté la syllabe finale *lo* par assimilation avec les noms qui précèdent et qui suivent. L'autre rappelle l'hypothétique yakṣa Gandhāraka dont parle M. S. Lévi, *loc. cit.*, p. 49 et 100.

(6) TT, XI [盈], x, p. 51 a ; TK, X, VI, p. 520 a 下.

(7) TT, XXV [閏], XII, p. 31 b ; TK, X, x, p. 99 b 上.

qui cite le démon Sseu-kien-t'o 塞揵陀鬼, enfin les traductions chinoises de la *Mahāmāyūrī* dans lesquelles on voit K'ien-t'o 乾陀 (1) correspondre à différentes formes équivalentes de Sseu (ou Sai)-kien-t'o 塞建陀 (2), 塞建那 (3) et 婆干陀 (4). D'après le *Zenshū jiten* 禪宗辭典 (5), s. v. *Ida-ten*, ce même nom existerait encore sous la forme 私揵陀 en d'autres ouvrages.

M. S. Lévi a noté, *op. cit.*, que le « Grande épaule » Ta-kien 大肩, qui reparaît dans la traduction de cet ouvrage par Yi-tsing, correspondait au sanskrit Mahābhuja, que le même Yi-tsing a traduit un peu avant Ta-pi 大臂 (6); et il a d'autre part relevé un yakṣa Skandhākṣa, dont le nom est transcrit par 婆干杜 (7), forme bien voisine d'une de celles que j'ai citées plus haut. Il est probable qu'il existe des rapports entre ces divers personnages ; mais je ne suis pas en mesure de les déterminer.

Au reste ces rapprochements et ces pénibles essais d'identification sont en fait sans grand intérêt. On possède le texte sanskrit du *Suvarṇa prabhāsa sūtra* ; celui dont Burnouf a donné une analyse dans son *Introduction à l'étude du bouddhisme indien*, p. 528 sqq., paraît même singulièrement voisin de celui qu'a traduit Dharmarakṣa. Il suffira de s'y reporter pour savoir exactement quel est le nom qu'un copiste distrait a défiguré en Wei-t'o. Une seule chose est dès à présent certaine : il s'agit d'un personnage d'importance assez médiocre. Mais il reste à expliquer d'où lui est venue la popularité dont il jouit en Chine.

* * *

En dehors de sa citation dans la lettre de Kao-tsou des Leang dont j'ai parlé plus haut, le nom de Wei-t'o ne paraît pas, je crois, du moins je ne l'ai pas trouvé, dans les auteurs chinois antérieurs aux T'ang ; et aucun des écrivains ou commentateurs plus récents qui se sont occupés de lui n'y renvoie. On ne le lit notamment ni dans le *Kin kouang ming king chou* 金光明經疏 de Ki-tsang 吉藏 (8), ni dans les divers traités que Tche-yi 智顗 a consacrés

---

(1) Traduction de Kumārajīva : TT, XXVII [成], VII, p. 5 b ; TK, X, VIII, p. 751 a 下. Traduction d'auteur inconnu : TT, *ibid.*, p. 2 a ; TK, *ibid.*, p. 747 b 上.

(2) Traduction de Yi-tsing, k. 1 : TT, *ibid.*, pp. 56 b et 59 a ; TK, *ibid.*, pp. 703 a 上 et 705 b 下. Noter pourtant qu'en un autre endroit du même ouvrage, cette forme correspond au sanskrit Taṭiskandha. Cf. S. Lévi, *op. cit.*, 42.

(3) Traduction d'Amoghavajra, k. 1 : TT, XXV [閏], VI, p. 66 a et 68 b ; TK, *ibid.*, pp. 719 b 下 et 722 b 上.

(4) Traduction de Saṅghabhara, k. 1 : TT, XXVII [成], VII, pp. 45 b et 47 b ; TK, *ibid.*, pp. 735 b 上 et 737 a 下.

(5) Cf. *BEFEO*, XV, IV, p. 50.

(6) *Loc. cit.*, p. 52-53, et p. 42.

(7) *Loc. cit.*, p. 51. Les syllabes *kien-t'o* se trouvent en d'assez nombreuses transcriptions, qu'il serait sans intérêt de citer ici.

(8) TK, Supplément, XXX, V.

au *Suvarṇa prabhāsa sūtra*, ouvrages où pourtant on pourrait espérer le rencontrer. Ce dernier parle à la vérité des Veda dans son *Kin kouang ming king wen kiu* 金光明經文句, k. 5 (¹), mais ne fait aucun rapprochement entre ce nom et celui du dieu Wei-t'o. Il ne s'occupe pas non plus de celui-ci dans le passage où il traite spécialement de la treizième section du *Suvarṇa prabhāsa sūtra*, dans lequel il s'essaie cependant à traduire quelques-uns des noms de dieux ou de démons qui y sont cités. Il semble qu'à cette époque l'attention se portait fort peu sur Wei-t'o, et qu'on ne lui accordait pas sensiblement plus d'importance qu'à Kien-t'o ou à tels autres énumérés avec lui.

Il en fut autrement sous les T'ang. D'après le *Tchou t'ien tchouan*, c'est à partir de l'époque de Kao-tsong 高宗 des T'ang qu'on commença à placer la statue de Wei-t'o dans les temples, et à le vénérer comme protecteur de la Loi et des moines. Qu'advint-il donc à ce moment, qui put donner naissance à ce culte nouveau? C'est l'époque où vivait et écrivait le grand maître du Vinaya en Chine, Tao-siuan 道宣, du monastère Si-ming 西明 à Tch'ang-ngan. Ses grands ouvrages, soit d'érudition comme le *Ta T'ang nei tien lou* 大唐內典錄, d'hagiographie comme le *Siu kao seng tchouan* 續高僧傳 (²), d'apologétique comme le *Kouang hong ming tsi* 廣弘明集, et ses travaux sur la discipline lui avaient déjà valu une grande réputation et une grande autorité, lorsque vers la fin de sa vie des révélations célestes vinrent mettre le sceau à sa renommée. Il a lui-même consigné ces révélations dans plusieurs ouvrages qu'énumère le *Fa yuan tchou lin* 法語珠林, k. 100, sous les titres suivants :

1° *Tong-Hia san pao kan t'ong ki* 東夏三寶感通記, en 3 k. ;
2° *Kan t'ong ki* 感通記, en 1 k. ;
3° *Ki-houan t'ou* 祇桓(洹)圖, en 2 k. ;
4° *Yi fa tchou tch'e kan yin* 遺法住持感應, en 7 k.

Le premier ne nous est pas parvenu. Bien que son titre soit assez général, on peut croire qu'il contenait certaines révélations reçues par l'auteur lui-même. D'après les citations qu'en fait Tao-che 道世 au cours de son énorme compilation (³), il semble que le second soit celui qu'on a appelé plus tard *Liu siang kan t'ong tchouan* 律相感通傳 (⁴). Le troisième a été réédité dans le Supplément au Tripiṭaka de Kyōto, 2ᵉ partie, X, 1, sous le titre *Ki-houan [sseu] t'ou king* 祇桓[寺]圖經. Très curieux en lui-même, il ne

(¹) TT, XXX [呂], III, p. 32 a ; TK, XXX, 1, p. 103 b 下.
(²) Le *Fa yuan tchou lin*, k. 100, *loc. cit. infra*, lui attribue de plus un *Heou tsi siu kao seng tchouan* 後集續高僧傳 en 10 k., qui n'a pas été incorporé au canon et ne nous est pas parvenu.
(³) Voir notamment k. 10, 12 et 35.
(⁴) TK, Supplément, 2ᵉ partie, X, 1.

touche qu'indirectement au sujet de cet article. Le quatrième ne se trouve ni dans le canon chinois, ni dans le grand Supplément au Tripiṭaka de Kyōto, et paraît être perdu. Le *Fa yuan tchou lin* en reproduit plusieurs passages, notamment k. 11, 35 et 99. Dans la citation qu'il en fait k. 35, il parle à la vérité du 10e *kiuan* de cet ouvrage, auquel il n'en donne que sept, dans sa bibliographie du k. 100, mais ceci s'éclaircira tout à l'heure. Cet ouvrage semble être celui que le *Song kao seng tchouan*, k. 14, dans la notice consacrée à Tao-siuan, appelle *Fou tchou yi* 付囑儀, et auquel il donne aussi 10 *kiuan*.

Le *Tchou t'ien tchouan* attribue à Tao-siuan un autre ouvrage intitulé *Ling wei yao lio* 靈威要略, dont ne parlent ni le *Fa yuan tchou lin*, ni le *Song kao seng tchouan*. Étant donné que le *Tchou t'ien tchouan* apporte sur Wei-t'o des renseignements qui ne sont pas dans le *Liu siang kan t'ong tchouan*, mais se trouvaient précisément dans le *Yi fa tchou tch'e kan yin*, ainsi qu'en fait foi le passage qu'on verra plus loin, tiré du *Fa yuan tchou lin*, on est amené, à penser qu'il s'agit peut-être simplement, comme l'insinue le titre, d'un « résumé » formé d'extraits d'œuvres de Tao-siuan. En tout cas, il ne figure ni dans le canon chinois, ni dans le grand Supplément au Tripiṭaka de Kyōto, et il y a lieu de le croire perdu.

D'après le récit que Tao-siuan nous en a laissé dans le *Liu siang kan t'ong tchouan*, et le témoignage de Tao-che, son contemporain et moine du même monastère Si-ming, dans le *Fa yuan tchou lin*, c'est vers la fin du second mois de la deuxième année *k'ien-fong* 乾封 (667) que le maître du Vinaya reçut ses premières révélations [1]. Elles se prolongèrent plusieurs mois, mais nous n'avons de description précise que des toutes premières. Plusieurs personnages célestes, *t'ien jen* 天人, dont il donne parfois le nom de famille 姓 à la chinoise, apparurent à Tao-siuan. Le premier dont il parle, après avoir loué plusieurs de ses ouvrages, fit des réserves pour ceux qui concernaient le Vinaya et déclara que quelques corrections étaient nécessaires, sans toutefois indiquer lesquelles, mais en faisant remonter la responsabilité de ces inexactitudes aux traductions imparfaites des livres sacrés [2]. Un autre lui dit : « Je suis un envoyé du général Wei, 韋將軍, du devaloka du Sud. Le général est extrêmement occupé : il protège la Loi dans trois des parties du monde ; s'il y a quelque dispute ou danger, il va toujours en personne l'apaiser ou en délivrer. Maintenant il vous salue. Le dieu désire venir lui-même, mais des affaires l'en empêchent. Il viendra sous peu ; et il m'a ordonné de venir parler avec vous. »

---

[1] Le *Song kao seng tchouan*, *loc. cit.*, semble pourtant indiquer que quelques apparitions, notamment une de Piṇḍola, auraient eu lieu antérieurement à cette date.

[2] Il faut sans doute voir là un écho des conversations de Hiuan-tsang, que Tao-siuan a connu et fort estimé. Cf. *infra*, p. 49.

Un autre personnage céleste du nom de Fei, 姓費氏, lui apparut ensuite, et après l'avoir salué, lui dit : « Au temps du Buddha Kāçyapa, je suis né sous la dépendance du général Wei du premier devaloka. Alors que tous les dieux se laissent aller à leurs passions, moi, par la puissance du vœu que j'avais formé, j'ai été exempt des passions des dieux. Je pratique purement le brahmacarya. Je vénère le Vinaya. Le général Wei observe la pureté et le brahmacarya, et il est exempt des passions des dieux. Sous chacun des devarāja, il y a huit généraux ; il y a quatre devarāja et trente-deux généraux qui vont et viennent autour des quatre devarāja. Ils protègent et secourent tous les moines. Parmi les régions soumises aux quatre devarāja, dans la région du Nord il y a peu de bouddhisme ; dans les trois autres régions, la Loi du Buddha est très répandue ; mais parmi les moines, nombreux sont ceux qui violent les préceptes, et il y en a peu qui se conforment à la Loi. Dans les régions de l'Est et de l'Ouest, il y a peu d'intelligence, les troubles et passions sont difficiles à convertir. Dans la région du Sud, bien qu'il se commette beaucoup de péchés, il est facile de convertir, de faire suivre le bien, et de soumettre les esprits. Au moment de son nirvāṇa, le Buddha [leur] a confié directement la charge et [leur] a ordonné de protéger [ces régions], et de ne pas permettre aux démons 魔 de les troubler... Parmi les trente-deux généraux, le général Wei est celui qui exerce la protection la plus grande. Si les fils et les filles de Māra veulent se jouer des moines dont la vertu est faible et les troubler, le général accourt en grande inquiétude et, suivant les circonstances, les écarte. Quand il y a quelque événement, il va au lieu [où résident] les quatre rois ; et les rois en l'apercevant se lèvent tous, parce que le général Wei pratique les œuvres pures et protège la droite Loi... »

Après ce préambule, Tao-siuan rapporte le détail des conversations qu'il eut avec un personnage qu'il nomme seulement *t'ien*, « le deva », et dans lequel la tradition est unanime à voir le général Wei lui-même, conversations qui portent d'abord sur diverses questions relatives au Buddha, à des temples, à des statues célèbres, puis sur des points de discipline ; ce sont évidemment celles-ci qui ont valu à l'ouvrage appelé par Tao-che *Kan t'ong ki*, le nom de *Liu siang kan t'ong tchouan* par lequel il est désigné depuis les Song (1).

A ce qui précède, Tao-che ajoute, évidemment en partie d'après ses renseignements personnels, en partie d'après la relation de Tao-siuan, des précisions de grand intérêt (2). Vers le milieu du printemps, c'est-à-dire durant le deuxième mois, de la deuxième année *k'ien-fong*, Tao-siuan, âgé alors de soixante et onze ans et très affaibli, 氣力將衰, s'était retiré au vieux monastère Tsing-ye 淨業, à la capitale, et s'y livrait à la méditation. « Soudain

(1) Cf. *Tchou t'ien tchouan*, *loc. cit.*

(2) *Fa yuan tchou lin*, k. 10.

un être surnaturel, 幽靈, vint le visiter. Il se sentit comme guéri de ses infirmités, fit effort pour l'accueillir, et en reçut des révélations. Un officier, 臣佐, des quatre devarāja vint à la porte de sa cellule ; son allure était celle d'un homme. Il frappa la terre du pied et éleva la voix. Le maître du Vinaya demanda : « Qui est là ? » Il répondit : « Je suis Tchang K'iong 張瓊. » Le maître du Vinaya demanda de nouveau : « Dānapati, de quel lieu êtes-vous ? » Il répondit : « Je suis le quinzième fils du devarāja du Sud du premier [devaloka] « du kāmadhātu. Il a quatre-vingt-onze fils », dont suit la description générale ; tous sont grands et puissants, et protègent la Loi, selon l'ordre qu'ils ont reçu du Buddha.

« Le maître du Vinaya demanda ensuite : « Puisque, sans mépriser mon peu « de mérite, vous êtes venu me voir, pourquoi vous tenez-vous à la porte et « n'entrez-vous pas ? » Il répondit : « Je n'ose pas entrer sans en avoir reçu « l'ordre du maître. » Le maître du Vinaya dit : « Entrez, je vous prie, et asseyez-« vous. » Il entra, salua et s'assit. Le maître du Vinaya demanda : « Dānapati, « puisque vous avez une foi vive aux Trois Joyaux, que vous avez reçu du « Buddha l'ordre de protéger, et que vous daignez venir me voir, pourquoi ne « manifestez-vous pas votre forme ? » Il répondit : « Ma rétribution (1) a un éclat « spécial et diffère de celle du reste des hommes ; elle effraierait tous les esprits. « Il me suffit de parler avec le maître ; il n'est pas besoin de manifester mon « être. » Le maître du Vinaya demanda encore : « Depuis ce printemps, je suis « très affaibli et les remèdes sont sans effet ; je ne sais si ma vie, 報命, sera « encore longue. » Il dit : « La rétribution du maître est près de s'épuiser ; qu'il « ne s'inquiète pas de remèdes. » Le maître du Vinaya demanda encore : « Quel « est le jour fixé à ma rétribution 定報 ? » Il dit : « Comment vous en dirais-je « le temps ? Je sais seulement que la rétribution du maître s'épuisera avant long-« temps, et qu'il naîtra au quatrième devaloka auprès de Maitreya. » Le maître du Vinaya demanda encore : « Qui est votre compagnon ? » Il dit : « C'est le troi-« sième de mes frères aînés, Tchang Yu 張璵, doué de grande intelligence et « de pénétration supérieure, et croyant à la doctrine du Çākya. Il a composé une « description du Jetavana, 祇桓圖經, en plus de cent *kiuan*... » Puis il y eut un autre personnage céleste, Wei K'ouen 韋琨, un des huit grands généraux du devarāja du Sud. Les quatre devarāja ont ensemble trente-deux généraux ; celui-ci en est le premier. Doué d'une grande intelligence, de bonne heure il s'est délivré de la poussière des passions ; il est pur, pratique le brahmacarya, et observe la chasteté. Il a reçu directement du Buddha la charge de protéger et de régir trois des parties du monde. Alors le maître du Vinaya ayant reçu cette communication merveilleuse, faisant violence à son état de faiblesse, la recueillit par écrit. Il écrivait à mesure qu'il entendait, et du tout fit ensemble dix *kiuan*.

(1) 報, l'être que j'ai reçu en « rétribution ».

Craignant que sa rétribution ne s'épuisât, tremblant que le personnage céleste ne repartît, il faisait courir son pinceau avec grande précipitation, ne prenant le temps de rien autre chose. Les caractères étaient mal formés et abrégés (ou omis); il ne voulait que rendre le sens vénérable, et ne s'occupait pas du style. Pour ce qu'il ne comprenait pas des points essentiels de la doctrine, il interrogeait et écartait ses doutes, et ainsi éclairait les obscurités de son esprit. Il y eut en tout 3.800 articles qui formèrent dix sections : 1° de la cérémonie de la constitution du canon [1] ; 2° stances des devī ; 3° remise des çarīra ; 4° remise des vêtements et du pātra ; 5° remise des sūtra et statues ; 6° remise des objets consacrés au Buddha et à son usage, 佛物 ; 7° avant et après la constitution du canon ; 8° et 9°, ces deux sections sont imparfaites, il y a des mots qui manquent [2] ; 10° la permanence de la doctrine. Le maître du Vinaya, dans ces messages surnaturels, recevait les instructions, et se réjouissait d'autant plus qu'il lui en venait davantage. Bien que ses oreilles et ses yeux fussent lassés, il ne sentait pas la fatigue ; il s'inquiétait seulement parce qu'il savait que s'il ne se hâtait pas, la rédaction ne serait pas terminée. Ce qu'avait dit le personnage céleste ne s'écartait pas des enseignements du Tripiṭaka ; et tout ce qu'il écrivit, bien qu'il l'eût entendu d'un dieu, était semblable à ce qu'avait dit le Buddha. Depuis le deuxième mois jusqu'au sixième, [le dieu] vint chaque jour lui apporter [des communications, et durant sa présence] il ne prenait pas un instant de repos. Au commencement de l'hiver, le troisième jour du dixième mois, les forces du maître du Vinaya ayant baissé de plus en plus, des parfums et des étendards remplirent l'espace ; une troupe de personnages célestes faisant entendre leurs voix en même temps, vinrent du Tuṣita, demandant le maître du Vinaya. Celui-ci s'assit le corps droit, l'esprit recueilli, joignit les mains, et, ferme en sa contenance, il mourut. Au moment de sa mort plus de cent personnes, moines ou laïques, virent des fleurs de lotus parfumées venir au-devant de lui et remonter dans l'espace. »

Houei-li 慧立, au k. 10 de la Vie de Hiuan-tsang 大慈恩寺三藏法師傳, rapporte encore une autre apparition du général Wei à Tao-siuan. « Après la mort du maître de la Loi, dit-il, le maître du Vinaya, Tao-siuan,

---

(1) Je crois devoir traduire ainsi l'expression 結集儀式, encore que cela suppose un double emploi partiel avec la septième section, 結集前後. Au reste les traductions de ces titres de sections dont nous ne connaissons pas le contenu sont nécessairement plus ou moins hypothétiques.

(2) Ainsi deux sections sur les dix annoncées étaient inutilisables, probablement incompréhensibles ; il suffit que l'inintelligibilité de quelques passages, très vraisemblable d'après ce qui suit, ait amené à en condenser deux autres en une seule, pour que l'ouvrage fût réduit aux sept *kiuan* dont il a été question ci-dessus. Il se pourrait que la difficulté de tirer parti de la rédaction originale de Tao-siuan eût amené à en extraire les passages les mieux venus et à en composer le « résumé » dont j'ai supposé l'existence plus haut.

chang-tso 上座 du monastère Si-ming, fut favorisé d'une révélation céleste. Pendant les années *k'ien-fong*, il vit une apparition céleste, qui lui dit : « Je suis le général Wei, fils des dieux, qui commande aux démons. Lorsque le Tathāgata fut sur le point d'entrer dans le nirvāṇa, il m'ordonna de protéger la propagation de la Loi dans le Jambudvīpa. » Wei-t'o fait ensuite un pompeux éloge du maître défunt qui, dit-il, « est né au Tuṣita parmi la troupe de Maitreya », où Tao-siuan avait lui-même, comme on l'a vu, reçu promesse de renaître à son tour.

De toutes ces citations un peu longues il ressort clairement que parmi les divers personnages célestes qui apparurent à Tao-siuan et conversèrent avec lui, celui qui joua le rôle le plus important fut le général Wei, le premier des trente-deux généraux des quatre devarāja, placé sous les ordres directs de celui du Sud, Virūḍhaka, protecteur du bouddhisme, et spécialement des monastères et des moines, dans les trois régions du Sud, de l'Est et de l'Ouest, doué d'une pureté absolue et exempt de toute passion. Tous ces traits, fixés dès ce moment, ne se modifieront plus ; le portait est définitif. Mais, chose étrange et qui ne peut manquer de frapper, nulle part le nom de Wei-t'o n'apparaît clairement. Tao-siuan dit même expressément que le personnage qui vient à lui s'appelle Wei K'ouen, ce que des ouvrages postérieurs, le *Tchou t'ien tchouan* notamment, ont compris : nom de famille 姓, Wei, nom personnel 諱, K'ouen. Serait-il exagéré de dire que ce n'est pas Wei-t'o qu'a vu Tao-siuan, ou du moins qu'il n'a pas reconnu le Wei-t'o du *Kin kouang ming king* dans le personnage qui lui apparaissait ? Néanmoins l'identification se fit, et sans doute assez vite ; le même *Tchou t'ien tchouan* non seulement en parle comme d'une chose déjà ancienne et hors de conteste de son temps, mais la présente comme admise dès l'époque de Kao-tsong des T'ang, lorsqu'il dit qu'on commença à ce moment à élever des statues à Wei-t'o. On dut évidemment chercher dans les livres sacrés quelque mention des personnages célestes apparus à Tao-siuan, quelque renseignement sur eux. On ne trouva rien pour la plupart d'entre eux ; on ne découvrit que l'unique Wei-t'o du *Kin kouang ming king*. C'était peu sans doute ; il paraît bien que ce fut assez ; et le personnage en reçut une importance qu'on ne lui connaissait pas auparavant. Le 違 qu'il me paraît nécessaire d'admettre à l'origine, — j'ai déjà remarqué qu'il existait dans la lettre de Kao-tsou des Leang — se laissa aisément corriger en 韋, qui fournissait le nom de famille cherché. On semble avoir résolument négligé la petite difficulté que pouvait créer *t'o* en face de *k'ouen* ; on les garda du reste tous les deux, chacun à sa place. Et il fut admis que Wei-t'o était le général Wei. Les deux appellations sont encore en usage, et on dit indifféremment Wei tsiang-kiun et Wei-t'o t'ien. Seul, à ma connaissance, un ouvrage moderne exprime un doute : le *Po-tchang ts'ing kouei tcheng yi ki* écrit en parlant de Wei-t'o : « On ne sait pas quelle est sa nature originelle 本迹 ; les uns disent que c'est Guhyaka 密迹力士, les autres le buddha Leou-tche 樓至

佛 (1). » Mais ces opinions discordantes, si même elles existèrent autrefois, eurent peu de poids, et somme toute on peut dire que la tradition est unanime.

Il n'est pas difficile après cela de comprendre la diffusion du culte de Wei-t'o en Chine. L'autorité de Tao-siuan était grande, surtout en ce qui concernait la discipline, l'agencement des monastères et les pratiques qui devaient y être observées (2). Ses enseignements s'autorisaient de Wei-t'o qui les avait dictés ou approuvés (3), de Wei-t'o en qui il montrait le grand protecteur que le Buddha lui-même avait donné aux monastères et aux moines. Cela suffit amplement à expliquer qu'on lui ait partout et avec empressement dressé des statues et rendu un culte.

En ce même temps on honorait dans beaucoup de monastères, sinon dans presque tous, un groupe de divinités formé sous d'autres influences, que la dévotion monastique accroissait peu à peu, et qui devint dans la suite le célèbre groupe des « vingt dieux », *eul che tchou t'ien* 二十諸天, dont j'aurai occasion de parler ailleurs en détail. Wei-t'o y fut agrégé (4) ; et ainsi de nombreux temples eurent de lui deux statues.

On connaît ces statues qui ont été décrites par plusieurs auteurs. Elles sont parfois placées derrière celles de Maitreya (5), parfois elles lui font face ou pendant; et ce rapprochement est peut-être pour quelque chose dans l'opinion qui veut y voir un buddha futur. Wei-t'o est représenté comme un jeune homme, en costume de général chinois, revêtu de l'armure et coiffé du casque, les deux mains appuyées sur une arme, sabre, sorte de sceptre ou bâton plus ou moins noueux, dont l'extrémité repose à terre, ou aussi les mains jointes, cette arme posée transversalement sur ses bras. La première forme paraît être plus

---

(1) *Loc. cit.* Leou-tche est un buddha futur, le dernier des mille buddha du Bhadrakalpa. Cf. *Hien tsai hien kie ts'ien fo ming king* 現在賢劫千佛名經. Le *Fo tsou t'ong ki* 佛祖統記, k. 30, explique ce nom Houei-ye 慧業, et le *San tsang fa chou*, s. v. 四劫, Ngai-lo 愛樂.

(2) Quelques lignes de la biographie de Tao-siuan dans le *Song kao seng tchouan* permettent de se faire une idée du prestige qui s'attachait à son nom. Lorsque l'empereur demanda à Çubhakarasimha, 善無畏, quelle raison l'avait engagé à quitter l'Inde pour venir en Chine, celui-ci aurait répondu qu'il avait entendu parler de la haute vertu de Tao-siuan, et que le désir de le rencontrer lui avait fait entreprendre ce voyage.

(3) Cf. le passage du *Liu siang kang t'ong tchouan* cité ci-dessus, p. 46.

(4) En fait, c'est dans le *Kin kouang ming tsouei cheng tch'an yi* 金光明最勝懺儀 (TT, XXXI [調], x, p. 92 a ; TK, XXX, VIII, p. 774 a 上) de Tche-li 智禮 des Song, qu'on l'y trouve mentionné pour la première fois. L'ouvrage est du commencement du XIe siècle.

(5) Ce sont celles du « Maitreya à gros ventre » Ta-pao Mi-le 大胞彌勒, qui représentent en réalité plutôt le « Joyeux », Houan-hi p'ou-sa 歡喜菩薩. Les statues authentiques de Maitreya, par exemple celles qui sont placées comme personnage principal, en sino-japonais *honzon* 本尊, — l'expression doit exister en chinois — sur l'autel de certains temples, n'ont aucunement cet aspect.

répandue en Chine, la seconde est plus connue au Japon, encore qu'elle soit rare dans les temples. C'est celle-ci que donne le *Butsuzō zui* 佛像圖彙, fasc. III, et qui orne la dernière page des fascicules du Supplément au Tripiṭaka de Kyōto. On la trouve aussi à la fin de certains ouvrages que quelques monastères annamites impriment pour leur propre usage. Elle n'est évidemment, dans l'un et l'autre cas, que la reproduction d'une illustration d'ouvrages chinois analogues. Je ne sais quelle est l'origine de ce type iconographique; aucun des ouvrages que j'ai vus n'en parle.

Le culte rendu à Wei-t'o ne paraît pas avoir de caractère particulier, sur lequel il vaille de s'arrêter longuement. Le *Po-tchang ts'ing kouei tcheng yi ki* (¹) donne quelques détails sur les cérémonies qu'on accomplit en son honneur et les prières qu'on lui adresse. Il faut noter de plus que dans les monastères du dhyāna, une statue de Wei-t'o est placée à la cuisine, dont la surveillance lui est spécialement confiée et qu'il ne doit pas laisser manquer du nécessaire. D'après le *Yue ngan kouang ho chang lou* 月菴光和尚錄 (²), la formule récitée lors de son installation le menacerait de châtiments corporels en cas de négligence à remplir ses devoirs.

D'après le P. Doré (³), lorsque des bonzes vont solliciter la charité publique en vue de l'érection ou de la réparation d'un temple, ils associent généralement Wei-t'o à leur quête : ils portent sur le dos une sorte de petit autel au milieu duquel s'élève une planchette ornée de l'image de Wei-t'o.

De plus la dévotion populaire a dans une certaine mesure adopté Wei-t'o. Des romanciers pieux l'ont introduit dans quelques-unes des vies fantaisistes de Kouan-yin si répandues en Chine, et on le voit dans certaines représentations populaires de Kouan-yin, surtout de Kouan-yin donneuse d'enfants (⁴).

* * *

Une tradition populaire assez curieuse existe au sujet de Wei-t'o; relativement peu connue en Chine, semble-t-il, elle est au contraire très répandue au Japon. Voici comment la rapporte le *Ts'eu yuan* 辭源 (⁵), s. v. 韋駄天.

« Le roi Mā[ra] se sauvant en emportant un çarīra du Buddha, Wei-t'o se mit à sa poursuite et le lui reprit. A cause de cela, on le considère comme un dieu bon coureur. »

(¹) *Loc. cit.*, p. 307 a b.

(²) Cité par le *Bukkyō dai jii*. Je n'ai pas retrouvé cet ouvrage et ne sais même s'il est chinois ou japonais.

(³) *Recherches sur les superstitions en Chine*, 2ᵉ partie, t. VII, p. 206 sqq.

(⁴) Doré, *op. cit.*, t. I, n° 1, fig. 1 et 2 ; t. VI, fig. 36 et 40.

(⁵) Dictionnaire chinois moderne.

Au Japon, au lieu de Māra, c'est un rākṣasa très rapide à la course, *shōshikki* 捷疾鬼 ou *sokushikki*, 疾鬼足, qui commet le larcin sacrilège. Wei-t'o, ou Ida d'après la prononciation sino-japonaise, parvient à le rattraper, lui reprend le çarīra, et passe en conséquence pour le plus vite des dieux. De cette croyance est venue l'expression *Ida-ten-bashiri* « course à la Ida-ten », signifiant une course très rapide, à perte d'haleine ; et j'ai souvenance d'un cheval de course que son propriétaire avait nommé Ida-ten.

On ne connaît pas l'origine de cette légende. Tout ce que trouve à en dire le *Bukkyō dai jii*, c'est qu'elle serait peut-être née du développement de la tradition suivante rapportée par le *Nirvāṇa sūtra*, ou plus exactement par le *Ta pan-nie-pan king heou pou* 大般涅槃經後部 (1). Le Buddha avait promis à Indra de lui laisser comme çarīra une des dents de la partie droite de sa mâchoire supérieure, 右邊上頷一牙, en lui ordonnant de l'emporter à son devaloka, d'y élever un stūpa pour elle et de l'y honorer (k. 1). Après la mort du Buddha, Indra se rendit au lieu de l'incinération, 荼毗處, ouvrit le cercueil, prit deux dents, semble-t-il, 一雙佛牙, et s'en retourna au ciel. Mais deux rākṣasa très rapides, 捷疾, le suivirent en se dissimulant, et lui dérobèrent ces deux dents (k. 2). Il est en effet possible que là soit le point de départ de la légende ; mais étant donné que Wei-t'o y figure sous ce nom, il ne paraît pas que le développement qu'elle a reçu puisse être d'origine indienne. Il ne saurait être antérieur à Tao-siuan ; et même s'il avait existé dans quelqu'une de ses œuvres perdues, on y trouverait à coup sûr quelque allusion dans les ouvrages de ses successeurs, qui n'auraient eu garde d'oublier un trait aussi caractéristique. Il doit donc être plus récent.

Au fait, parmi les faveurs surnaturelles que reçut Tao-siuan, le *Song kao seng tchouan* mentionne le don d'une dent du Buddha, qui lui aurait été offerte par un fils de Vaiçramaṇa, nommé Na-tcha 那吒. Na-tcha ne joue qu'un rôle fort effacé — il se borne à ce qui précède — dans les révélations de Tao-siuan, pour autant que nous les connaissons. Il n'y aurait donc rien de bien étonnant à ce que peu à peu la dévotion populaire ait attribué une faveur aussi insigne que le don d'une dent du Buddha (2) à un personnage plus important.

En effet, d'après le *Bukkyō dai jii*, *loc. cit.*, le *T'ai-p'ing kouang ki* y verrait le fils de Virūḍhaka, Tchang K'iong. Je n'ai pas retrouvé ce passage. Tchang K'iong aura sans doute à son tour cédé la à place Wei-t'o, à qui peut-être aussi une autre opinion pouvait avoir du premier coup attribué ce rôle. De là

---

(1) TT, XI [盈], IX, p. 43 a et 48 b ; TK, VIII, IX, pp. 3 b 下 et 9 b 上下.

(2) La dévotion aux dents du Buddha fut fort répandue en Chine. Le *Fa yuan tchou lin*, k. 12, rapporte que l'une d'elles arriva en Chine sous l'empereur Wen-siuan 文宣 des Ts'i 齊. Dans le *San Tendai Godai-san ki* 參天台五臺山記 (*Shiseki shūran*, 史籍集覽, vol. 26), un moine japonais qui fit un pèlerinage à ces lieux saints en 1072-1073, rapporte qu'on en vénérait en plusieurs temples de cette seule région.

à conclure qu'il avait, grâce à la célérité de ses mouvements, enlevé cette relique au rākṣasa « aux pieds rapides » qui l'avait dérobée, le passage n'est pas très malaisé.

Au Japon, au XIII[e] siècle, le *Gempei seisui ki* 源平盛衰記, k. 8, faisant allusion aux révélations de Wei-t'o à Tao-siuan, le déclarait fils de Vaiçramaṇa, ce qui l'identifierait à Na-tcha, et pratiquement ferait disparaître celui-ci ; mais cela ne paraît pas avoir été l'opinion commune. Un siècle plus tard, le *Tai-hei ki* 太平記, parlant du monastère Jōju 淨住寺, aux environs de Kyōto, écrit : « Au moment de la mort du Buddha, avant que l'on eût fermé le cercueil d'or, un démon nommé Shōshikki 捷疾鬼, s'approcha en se dissimulant sous les deux arbres, arracha une des saintes dents et l'emporta. Les quatre classes de disciples, frappés de stupeur à cette vue, essayèrent de l'arrêter ; mais en un instant il franchit d'un bond quarante mille yojana, s'élevant dans sa fuite jusqu'à mi-hauteur du Sumeru, [où demeurent] les quatre devarāja. Ida-ten le poursuivit et lui reprit [la dent du Buddha]. Plus tard il la donna au maître du Vinaya Dōsen (Tao-siuan). Dans la suite elle passa par transmission en notre pays, et au temps de l'empereur Saga 嵯峨 (810-823), elle fut déposée dans ce temple. » Je ne sais sur quoi pouvait s'appuyer l'auteur pour fixer cette date et cette localisation, qu'on va voir contredites formellement par d'autres ouvrages.

Dans l'historique du temple Senyū 泉涌寺 à Kyōto même, qui se flatte encore aujourd'hui de posséder la précieuse relique, la légende a reçu un nouveau développement. Wei-t'o après avoir repris la dent du Buddha au rākṣasa, l'a gardée par devers lui pendant seize cents ans, l'honorant de son mieux et ne s'en séparant jamais. Au bout de ce temps, il apparut à Tao-siuan qui était alors au Po-lien sseu 白蓮寺, reçut de lui les trois refuges et les huit préceptes, et en remerciement lui donna cette relique. Plus tard, les moines de ce monastère, cédant aux instances du moine japonais Tankai 湛海 qui avait passé deux fois la mer et leur avait reconstruit une pagode en cannellier pour l'obtenir, finirent par la lui donner. Il revint au Japon en 1255, et il la déposa au Senyū-ji. Il faut remarquer que ni le *Song kao seng tchouan*, ni aucun autre ouvrage chinois à ma connaissance, ne parlent d'un séjour de Tao-siuan au Po-lien sseu. Il y a là une erreur manifeste ; car le *Honchō kōsō den* 本朝高僧傳, k. 58, dans le petit historique de la relique qu'il joint à la biographie de Tankai, dit positivement qu'elle avait été finalement transférée du Si-ming sseu au Po-lien sseu.

Au commencement du XV[e] siècle, Kwanze Seami Motokiyo 觀世世阿彌元淸 mettait cette légende à la scène dans le nō *Shari* 舍利, où il fait apparaître le rākṣasa Sokushikki venant à nouveau dérober la relique qu'il ne se console pas d'avoir perdue, et Ida-ten qui la lui reprend une seconde fois.

Au Tonkin et en Annam, Wei-t'o, Vi-đà en prononciation sino-annamite, est également connu et honoré. Toutefois la légende chinoise y a subi quelques

altérations de détail. Le rituel journalier des monastères, *Chư-kinh nhật-tung* 諸經日誦, q. 2, donne la prière qui lui est adressée chaque jour par les moines. Il y reçoit les titres de général céleste, thiên-tướng 天將, bodhisattva en être ou forme de transformation ou d'adaptation, nirmāṇakāya, protégeant la Loi, 菩薩化身擁護佛法, dans trois des parties du monde, et de vénérable deva bodhisattva protecteur de la Loi, hộ-pháp tôn-thiên bồ-tát 護法尊天菩薩, défendant les moines contre les attaques de Māra, dont il dompte l'armée au moyen de son sceptre, 寶杵鎮魔軍. Il y est parlé de sa grande puissance, mais non de la pureté exceptionnelle que lui reconnaît la tradition chinoise. Le titre de « vénérable deva bodhisattva » est réservé ordinairement en Chine aux membres du groupe des « vingt dieux », et c'est en cette qualité que Wei-t'o le reçoit. C'est donc vraisemblablement là l'origine du tôn thiên bồ-tát annamite. Toutefois ce groupe ne paraît pas être connu ici, ou s'il le fut à une certaine époque, il semble que le souvenir en soit aujourd'hui totalement perdu.

En qualité de hộ-pháp, Vi-đà a ses statues dans les temples. Ceux-ci affectuent la forme d'un T renversé. Dans chacune des branches du transept se trouve la statue, souvent plus grande que nature, d'un guerrier casqué et armé à la chinoise. Au dire des moines annamites, ces deux statues représentent Vi-đà hộ-pháp ; ce sont les deux aspects, l'un bon, l'autre mauvais, ose-t-on dire, d'un seul et même personnage.

Il est assez curieux de constater que, à la réserve de cette opposition des deux aspects, que d'ailleurs aucun caractère extérieur ne semble accuser, cette même dualité fut parfois admise en Chine pour Guhyaka. Le Buddha avait ordonné de figurer un yakṣa de chaque côté de la porte des monastères (1). Cette prescription fut obéie ; mais peu à peu on voulut donner un nom à ces figures, et l'opinion prévalut qu'il s'agissait de Guhyaka, Mi-tsi kin-kang 密迹金剛. Sous les Song, Tche-li 智顗 écrit à propos de lui : « Bien que d'après les sūtra ce ne soit qu'un seul personnage, cependant actuellement à la porte des monastères on en fait deux statues » (2). D'autre part, la statue de Wei-t'o se trouvait ordinairement dans les temples, non loin de l'entrée. Il est permis de croire qu'on a ici quelque peu confondu, sinon les personnages, du moins leurs représentations. On ne voit point à l'extérieur des temples les deux yakṣa, le double Guhyaka des Song, qui devaient en garder la porte ; on ne trouve point à l'intérieur la statue, ordinaire en Chine, de Wei-t'o ; mais par contre, à l'intérieur, à la place qui conviendrait à Wei-t'o, se dressent deux

(1) 根本一切有部毗奈耶雜事, k. 17 ; TT, XVII [寒], I, p. 66 b ; TK, XVIII, VII, p. 66 a 下.

(2) 金光明經文句記, k. 5 上 ; TT, XXX [呂], III, p. 69 b ; TK, XXXIII, II, p. 159 a 上.

personnages participant de lui par l'armure, et des yakṣa par l'aspect terrible, qui sont tous deux Vi-đà hộ-pháp.

Le Musée de l'Ecole française d'Extrême-Orient possède pourtant une statuette en marbre, assez mal venue, trouvée à Fai-fo par M. Mahé. C'est celle d'un jeune homme debout, casqué et recouvert de l'armure, les deux mains appuyées sur une sorte de bâton divisé en articles comme le bambou et dont l'extrémité repose à terre entre ses pieds. C'est manifestement un Wei-t'o de style chinois. Sa présence à Fai-fo pourrait s'expliquer par l'importance de la colonie chinoise qui y avait et y a encore ses temples particuliers. Toutefois ceux-ci sont actuellement fort déchus, et je n'ai pas souvenir d'y avoir, au cours d'une visite un peu rapide, il est vrai, rien vu qui rappelât Wei-t'o.

DEGAGEMENT DU PHIMĀNAKAS

Par Henri MARCHAL

Conservateur p. i. des monuments d'Angkor.

Le Phimānakàs, principal édifice subsistant du groupe désigné sous le nom de Palais royal, dans l'enceinte d'Añkor Thom, appartient au type des monuments à forme pyramidale. Il est constitué par un soubassement en latérite composé de trois terrasses en retrait au-dessus les unes des autres et supportant la plateforme supérieure où s'élève l'édicule central. Cet édicule repose lui-même sur un soubassement, partie en latérite, partie en grès.

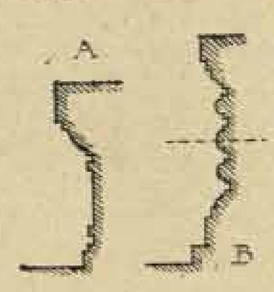


Fig. 1. — Profils anormal et normal de soubassement khmèr.

Lorsque les travaux commencèrent, les trois terrasses ne se présentaient pas de même. Les deux supérieures offraient un profil identique dans des proportions différentes, et ce profil était composé de deux éléments placés symétriquement autour d'un axe horizontal médian. La plus basse au contraire, montrait un profil dissymétrique, d'ailleurs semblable à la moitié supérieure du précédent et plus grand (fig. 1 A). Ce soubassement inférieur ainsi constitué était une anomalie dans l'art khmèr : car le tracé des soubassements offre toujours un axe de symétrie horizontale à mi-hauteur (fig. 1 B). Il y avait là une précieuse indication et il était intéressant de vérifier si ce profil ne se continuait pas en terre, suivant un tracé exactement semblable à celui des terrasses supérieures.

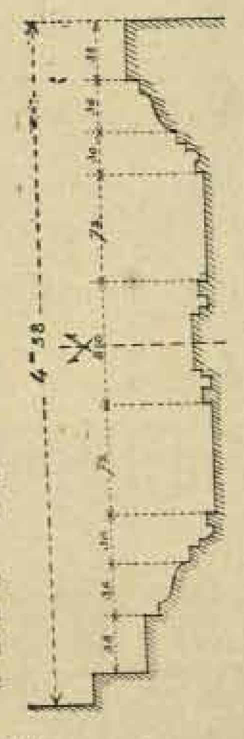


Fig. 2. — Soubassement du Phimānakàs.

Echelle : 0 m. 02 par mètre.

Un premier sondage à l'angle Sud de la face Est me permit de reconnaître le bien-fondé de cette observation (fig. 2) et des fouilles furent entreprises pour dégager les parties basses du Phimānakàs. Cette opération, exécutée sur une profondeur moyenne de 2 m. 50, eut un résultat

doublement heureux : d'abord elle restituait au monument sa silhouette primitive (pl. I), plus élancée et justifiant mieux encore son nom de « Palais aérien » (*phīmān akàs*, skr. *ākāça-vimāna*) ; ensuite elle mettait à découvert dans le sous-sol des vestiges de constructions anciennes et livrait aux épigraphistes deux pierres inscrites, dont l'une, la plus importante, est malheureusement très détériorée [1].

Par contre, ce dégagement souligne le manque de variété dans la composition de cet édifice, puisque non seulement la même mouluration se répète dans les trois premières terrasses avec des proportions de plus en plus réduites, mais qu'elle se retrouve encore dans le soubassement du sanctuaire central ; cette quatrième réplique du même motif n'offre qu'une seule variante à relever : la présence d'un petit socle (A sur la fig. 3) qui ne se trouve pas aux étages inférieurs [2].

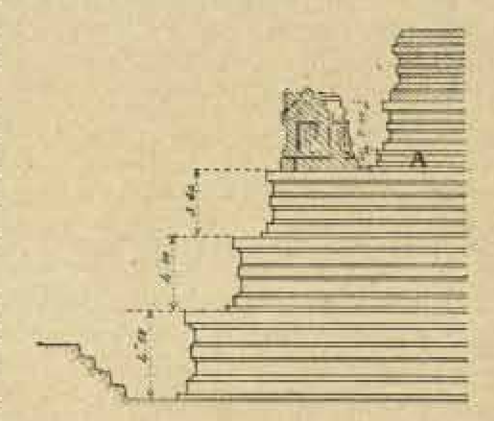


Fig. 3. — Terrasse du Phimānakàs.
Echelle : 0m.01 par mètre.

(Les parties hachurées correspondent au grès, tout le reste étant en latérite).

Bien que toute une partie du monument reste encore à dégager (la face occidentale et un tiers des faces Nord et Sud) et que la faible ouverture des fouilles commencées laisse encore le champ libre à beaucoup d'autres découvertes, je ne crois pas inutile de noter dès maintenant l'état actuel de ces fouilles : en effet parmi les vestiges de constructions retrouvés dans le sol, fragments de murs, dallages ou terrasses, certains sont situés à des hauteurs variables et ne reposent que sur un remblai de terre, respecté par le pic des coolies, mais qu'une prochaine saison des pluies fera glisser plus ou moins, modifiant ainsi leur position et les faisant disparaître en partie. Ce qui suit ne sera donc qu'un résumé extrait des notes prises journellement pendant les travaux.

---

(1) Ces stèles, qui ont été examinées par M. Cœdès, semblent appartenir toutes deux au règne de Jayavarman VII (1182-1201 A. D.). L'une (Est. *n* 184), en sanskrit et en khmèr, contient une invocation adressée à un figuier sacré (*açvattha*, *mahābodhi*) planté en cet endroit ; l'autre (Est. *n* 241), en sanskrit, commémore les fondations religieuses faites par une princesse.

(2) L'application du même type de soubassement dans un endroit aussi élevé et pour un édicule aussi restreint de dimensions que le sanctuaire central, sans d'ailleurs le moindre essai de composition pour relier entre eux les deux soubassements en latérite et en grès, prouve le peu d'effort et de recherche qui caractérise l'œuvre des constructeurs khmèrs.

Une première remarque se déduit des différentes traces relevées à des étages successifs au cours des fouilles : c'est que le remblai autour du monument — quelle qu'en ait pu être la cause — n'a pas été continu, mais fut exécuté en plusieurs fois et, à certains niveaux, aménagé pour recevoir des constructions. Ces constructions devaient être en matériaux légers, d'après les nombreux débris trouvés dans le sol : briques, tuiles, épis de faîtage, antéfixes en terre cuite et même menus fragments de bois. Il est probable que les murs, en latérite pour la plupart, ont été autrefois des murs de fondation ou de soutènement ; ils supportaient alors des terrasses dallées sur lesquelles s'élevaient des pavillons en matériaux légers et surtout en bois : car la quantité de tuiles et d'épis découverts indique une surface de toitures bien supérieure à celle qu'eussent reçue les murs et les piliers construits avec les rares matériaux retrouvés sur place. Ces toitures durent donc être soutenues par des bois aujourd'hui disparus, qu'ils aient été rongés par la pourriture ou dévorés par le feu. Cette dernière cause de destruction est établie par le fait qu'en plusieurs endroits les déblais ont révélé des traces charbonneuses : ces traces devant l'escalier Est du Phimānakàs constituent une ligne ininterrompue à environ 1 m. 40 au-dessus du sol inférieur et à 3 mètres environ de la base du monument. Immédiatement au-dessus, on a rencontré des débris de tuiles amoncelés provenant peut-être de l'effondrement de la toiture. La rencontre de parties métalliques portant des traces de fusion vient encore fortifier cette hypothèse d'incendie.

Comme les présentes notes ne constituent qu'une mise au point des travaux exécutés jusqu'à ce jour et que ces derniers n'en sont encore qu'au début, il est essentiel de fixer par un croquis à l'échelle le plan exact des fouilles sur lesquelles portent les observations qui vont suivre (fig. 4).

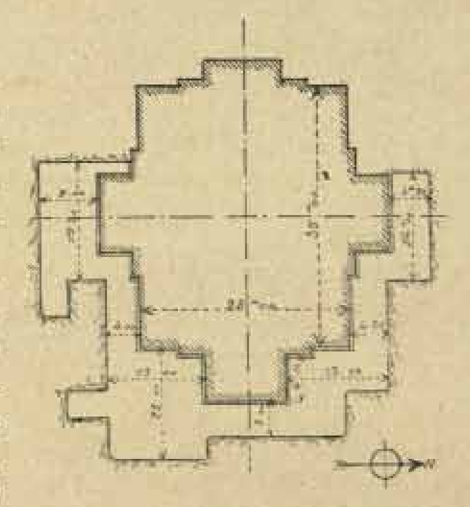


Fig. 4. — Plan des fouilles.
Echelle : 0 m. 001 par mètre.

Le dégagement de la base du Phimānakàs a été fait à la demande, si je puis employer ce terme, des substructions rencontrées : la cote de largeur des fouilles a été augmentée aux endroits où des parties intéressantes étaient mises à jour. On continue actuellement le dégagement des murs qui se prolongent dans le sol. Dès maintenant on peut distinguer trois niveaux distincts.

Premier niveau. — Le niveau inférieur, correspondant à la base du monument, est marqué par un dallage composé en majeure partie de briques posées à plat, mesurant en moyenne 0 m. 25 × 0 m. 15 sur 8 à 10 centimères d'épaisseur,

et d'un blocage en pierres de latérite avec des solutions de continuité où apparaît la terre. Ce dallage est situé à environ 2 m. 60 sous le sol actuel [1] ; il est recouvert par endroits de dalles en latérite d'une épaisseur variant de 0 m. 20 à 0 m. 30. C'est sur ces dalles en latérite que s'arrêtent les marches en grès mouluré en forme d'accolade qui marquent le départ des grands escaliers centraux du Phimãnakàs. Aucun vestige de construction correspondant à ce dallage inférieur n'est visible sur les faces Nord et Est ; mais sur la face Sud, en face de l'escalier central, on trouve les restes du mur de soutènement d'une terrasse dont on n'a encore mis à jour qu'une partie et qui semble couvrir une assez large superficie. Ce mur de soutènement, fait en entier de latérite, a une épaisseur moyenne de 0 m. 40 et son parement extérieur est mouluré dans la seule partie où il semble qu'il soit conservé sur toute sa hauteur (angle A sur la fig. 5) ; il mesure 1 m. 70.

On accédait à cette terrasse du côté Nord par un perron de 1 m. 95 de largeur dont il reste la première marche en grès mouluré en forme d'accolade et quatre marches en latérite. La première marche n'est distante que d'un mètre de celle du grand escalier du Phimãnakàs, mais sa hauteur lui est inférieure de 0 m. 15. Le niveau de la quatrième marche en latérite qui termine actuellement ce perron à 1 m. 40 au-dessus du dallage inférieur, correspond au niveau d'une seconde marche en grès mouluré qui interrompt l'escalier Sud à cette hauteur. Cette marche est un indice qu'à une époque postérieure à la construction du monument un premier remblai avait amené à niveau le départ de l'escalier ; toutefois on n'a pas retrouvé de marches en grès correspondantes sur les faces Nord et Est.

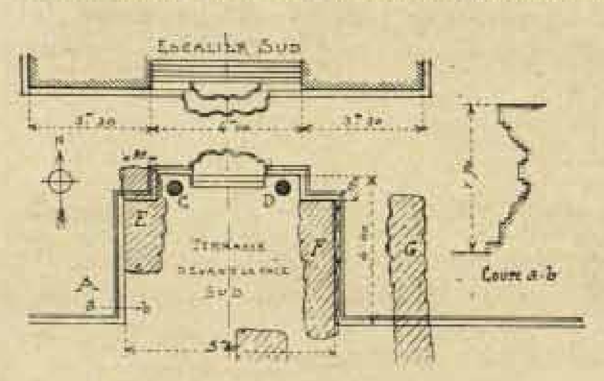


Fig. 5. — Fouille de la face S.
Echelle : 0 m.005 par mètre

De chaque côté du petit perron donnant accès à la terrasse de la face Sud, on a retrouvé en C et en D (fig. 5) des débris de morceaux de bois, de section ronde, d'un diamètre de 0 m. 40, dressés verticalement dans le sol. Ce bois est d'une contexture ferme et dure, à fibres très serrées, d'un jaune brun qui rappelle notre chêne : les Cambodgiens le désignent sous le nom de *còń càp* (pied de moineau). Il y a lieu de penser qu'on se trouve en

---

[1] Il est entendu que je désigne par niveau du sol actuel le niveau du sol avant le commencement des fouilles.

présence des restes de deux mâts verticaux placés là soit dans un but décoratif, soit comme supports de charpente. On peut remarquer d'ailleurs dans les piédestaux qui encadrent les escaliers du Phimãnakàs de nombreux trous ronds et, dans les parements verticaux, des échancrures en forme demi-cylindrique destinées sans doute à recevoir des bases de mâts analogues.

D'autres fragments de ce même bois ont été retrouvés devant la face Nord du monument, à environ 2 mètres de l'escalier central.

Second niveau. — Le second niveau qui semble marquer un arrêt dans le remblai et où se rencontrent de nouveaux vestiges de constructions est situé à 0 m. 80 au-dessus du dallage inférieur. Correspondant à ce niveau, devant l'escalier de la face Sud, on rencontre deux portions de murs perpendiculaires au monument et interrompant ou surmontant les murs de soutènement de la

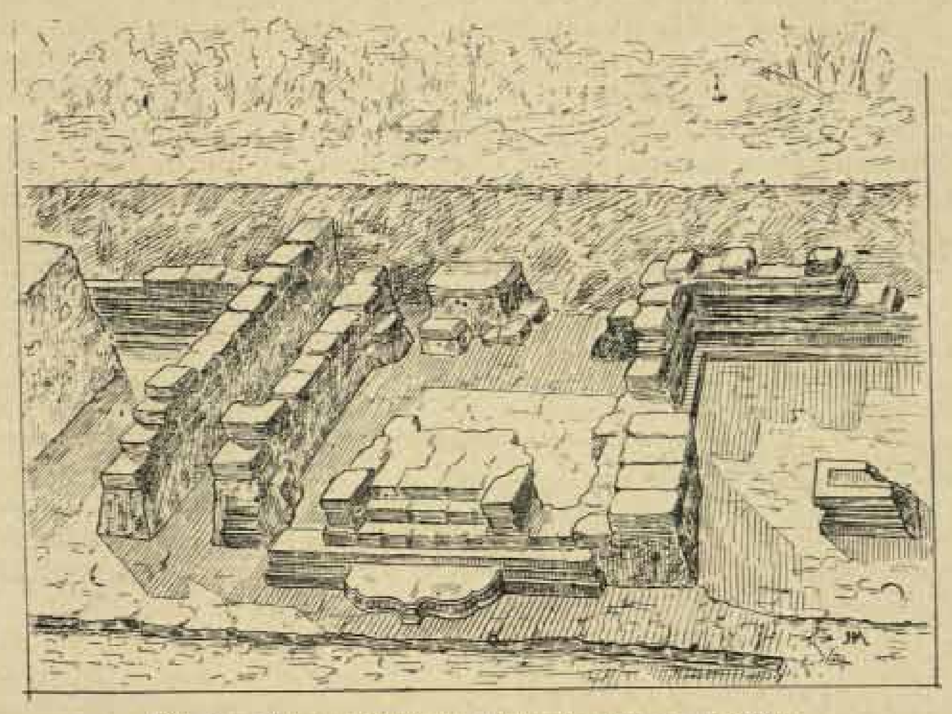


Fig. 6. — Vue perspective de la fouille devant la face Sud.

terrasse dont il vient d'être parlé (fig. 6). Ces murs, ou plutôt ces fondations de murs (car leurs parements ne sont pas destinés à être vus), ne reposent que sur de la terre, excepté aux endroits où ils recoupent les murs de la terrasse, qui sont alors écrêtés pour leur livrer passage : ils sont en latérite et s'élèvent à une hauteur moyenne de 1 m 80 au-dessus du dallage inférieur (voir fig. 5, les parties teintées en grisaille E, F et G). L'un d'eux se prolonge vers le Sud dans les terres.

A ce niveau, sur la face Sud, correspond également la deuxième marche de départ en grès mouluré signalée plus haut.

Sur la face Est, près de l'angle Sud, on a retrouvé un dallage en grès à joints vifs, mais assez soigneusement fait, reposant sur une assise de latérite (fig. 7). C'est à l'endroit où ce dallage vient toucher la base du Phimānakās que se trouve le piédestal de la stèle du figuier sacré (fig. 8). Ce dallage surélevé de o m. 80 au-dessus du sol inférieur présente, non loin de la stèle, une interruption B au milieu de laquelle fut trouvée dans la terre une petite cruche, appelée *kala* par les indigènes, de o m. 30 de hauteur et recouverte d'un léger émail sans décor : le dallage laisse voir les échancrures et les trous dans le grès qui servaient sans doute à planter des màts. Dans l'axe de la stèle en C se trouve une pierre plate en latérite de o m. 35 d'épaisseur et un peu plus loin une excavation carrée avec une margelle en grès surélevée sur deux assises de latérite.

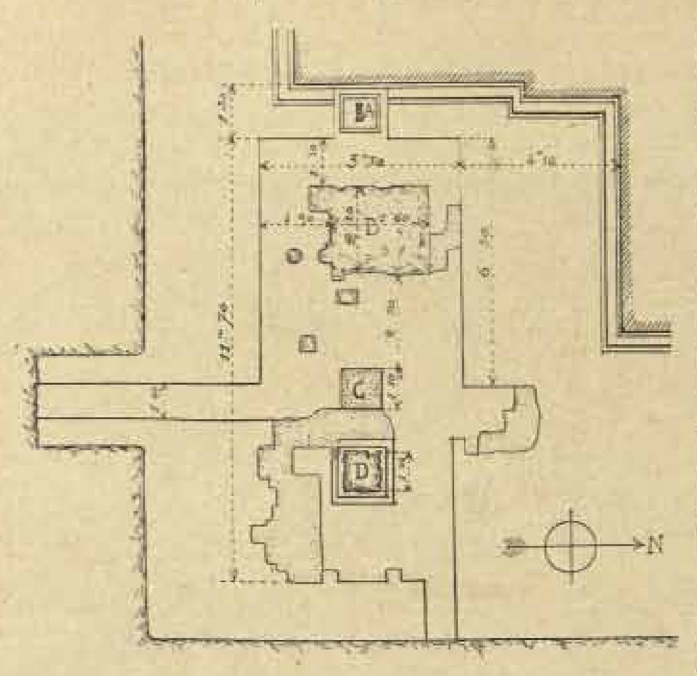


Fig. 7. — Fouille de l'angle S. E.
Echelle : o m. 005 par mètre.

A, piédestal de la stèle avec sa mortaise ; B, excavation ; C, dalle de latérite ; D, excavation avec margelle.

Ce dallage se prolonge du côté Sud et du côté Est par deux bandes étroites, de 1 mètre environ de largeur, qui vont se perdre dans les terres non encore déblayées.

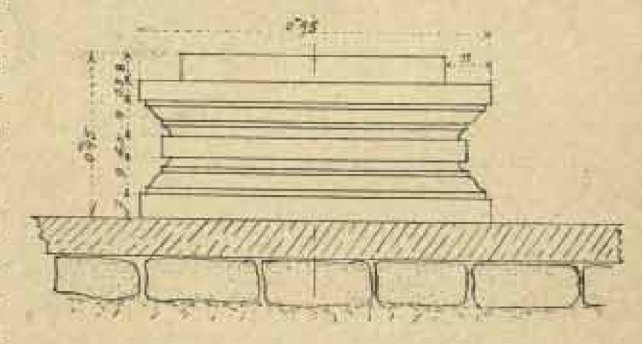


Fig. 8. — Piédestal de la stèle.
Echelle : o m. 05 par mètre.

Le niveau de ce dallage, trace d'un premier arrêt dans le remblai qui a emprisonné la base du monument, semble correspondre à une période de temps assez importante, puisqu'elle fut signalée par de nombreuses constructions légères dont les déblais ont fourni d'abondants débris.

Indépendamment du grand nombre de briques, de tuiles, antéfixes et épis de faîtage en terre cuite retrouvés, les fouilles ont fourni encore dans cet endroit des morceaux de poteries, vases, jarres, décorés ou non, de menus objets métalliques portant parfois des traces d'un travail de ciselure assez délicat et dont certains sont d'une forme et d'une ligne assez harmonieuses (fig. 9) [1].

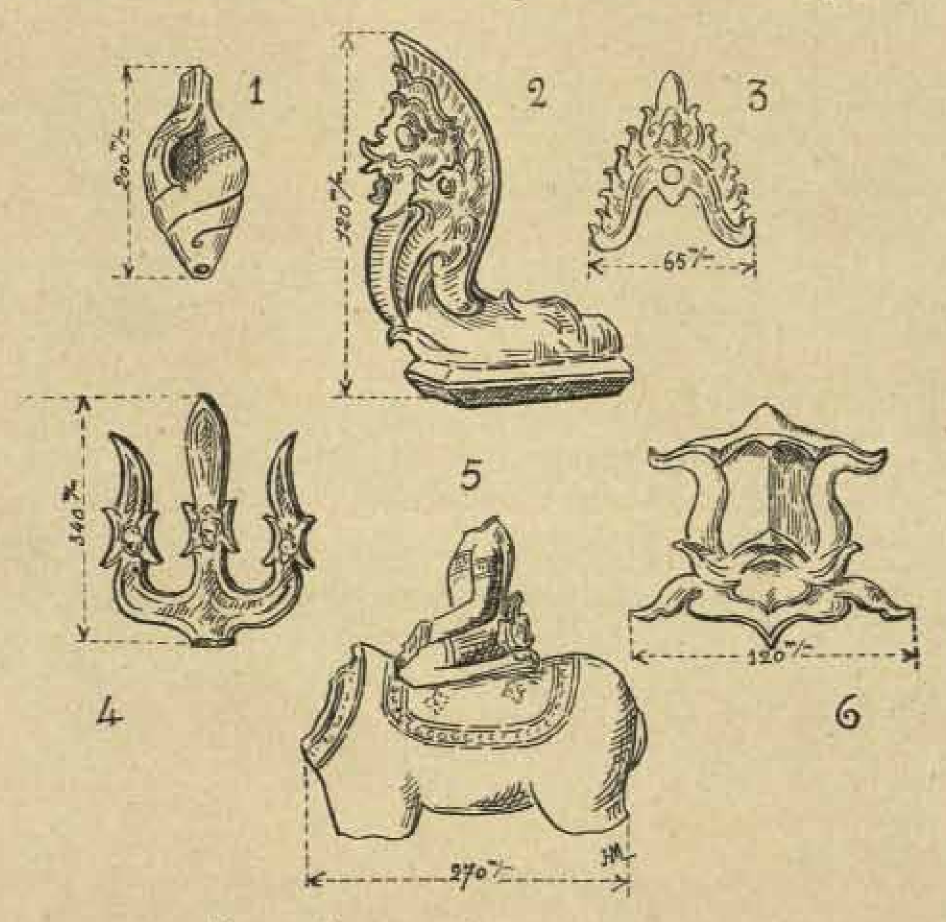


Fig. 9. — Objets trouvés au cours des fouilles.

1, conque en terre cuite; 2-4, 6, objets métalliques; 5, statuette en grès.

[1] Je n'ai pas cru devoir faire figurer dans ces croquis des échantillons de tuiles ou épis de faîtage vernissés : ils correspondent exactement aux dessins de J. Commaille, *BEFEO*, II, 3, p. 262 et *Guide d'Angkor*, p. 21.

La destination de ces objets, dont la plupart ne sont pas entiers, est difficilement reconnaissable : il est à présumer que beaucoup devaient avoir une utilisation cultuelle. La matière dont ils sont composés est une sorte d'alliage à base de cuivre, comme en témoigne le vert-de-gris qui les recouvre, peut-être du *samrit*. Certains présentent des traces d'or, alliage désigné par les Cambodgiens sous le nom de *toṅvā*. De minces feuillets d'or, de dimensions tout à fait réduites, ont été également trouvés.

En plusieurs endroits les fouilles ont mis au jour des morceaux de rouleaux en grès et des tablettes, entières ou non, connues au Champa sous le nom de *rasuṅ batāu* (1).

Parmi les blocs de pierre retirés des déblais, il y a lieu de noter un nombre assez considérable de dalles en grès sculptées de bas-reliefs représentant des figures de princesses et de divinités accroupies ou dansant : certaines sont d'une facture assez belle. L'ensemble devait constituer une frise non sans analogie avec celles qui décorent la Terrasse du Roi lépreux. Ces pierres furent trouvées en plus grand nombre dans le voisinage de la stèle (pl. II).

Dans la partie Nord de la face Est et dans les fouilles pratiquées sur la face Nord, les déblais sont simplement formés de terre et, dans les parties basses, de latérite concassée.

En effet, dans les parties actuellement dégagées autour du Phimānakàs, il est curieux de constater que le dallage inférieur semble avoir été remblayé, sur une épaisseur variant de 0 m. 80 à 1 m. 40, par une sorte de bétonnage à sec composé de latérite pilonnée, ce qui a rendu assez pénible cette phase du travail. La borne inscrite sur ses quatre côtés, et retrouvée en face du piédestal Nord de l'escalier Est, était en quelque sorte encastrée dans ce bétonnage, d'où les mutilations et fissures qui endommagent les inscriptions.

Ce remblai en conglomérat de latérite semblerait avoir été effectué à une époque assez peu éloignée de l'achèvement de l'édifice ; car les premières marches de l'escalier de la face Est qui s'y trouvaient noyées paraissent à peu près neuves alors que des traces d'usure très marquées commencent avec la cinquième marche.

A 1 m. 40 au-dessus du sol inférieur, au niveau où s'arrête la latérite agglomérée et où commencent les traces charbonneuses et les débris de tuiles signalés plus haut, on remarque au Nord de la face Est, non loin du piédestal de l'escalier central, un mur en grès ou plutôt une accumulation de blocs de grès d'une largeur d'environ 0 m. 80, partant perpendiculairement au monument et dont le niveau supérieur vient presque affleurer le sol actuel.

Avec ce fragment de mur se terminent les vestiges de constructions retrouvés à ce jour.

---

(1) Cf. *BEFEO*, IV, 3, p. 678 et *BCAI*, 1909, p. 216.

Troisième niveau. — Le troisième niveau, nettement caractérisé par la présence d'un dallage assez rudimentaire et non continu en blocs de latérite, correspond à peu près au niveau du sol actuel : il n'était recouvert que d'une légère couche de terre.

Il m'a paru intéressant, pour compléter ces renseignements, de fixer avec précision les niveaux exacts de quelques points importants de la partie comprise entre la Terrasse d'honneur et le Phimãnakàs, pour comparer les hauteurs des différents sols avant et après les remaniements ou bouleversements qui les ont remblayés.

Pour cela je suis parti du perron d'honneur et j'ai pris mon point o au bas même de ce perron, au niveau du sol compris entre la terrasse dite des Eléphants et la nouvelle route Nord-Sud qui la longe.

Les résultats de ce nivellement sont donnés dans la fig. 10 [1].

On remarque que le niveau du sol déblayé de la courette D, entre le mur d'enceinte du Palais et la Terrasse d'honneur, est déjà surélevé de o m. 80 au-dessus du niveau en A pris à la base du mur des bas-reliefs de la terrasse.

Le niveau E du sol intérieur du gopura étant sensiblement le même que celui de la Terrasse d'honneur qui le précède, on s'explique difficilement la présence des deux soubassements moulurés retrouvés sous le porche d'entrée Est et celle des deux perrons qui y accèdent. On peut en conclure qu'à l'époque de la construction de la terrasse, le gopura était déjà achevé et que, pour éviter une descente et une montée de près de 2 mètres en passant de l'une à l'autre, on a jugé plus simple de remblayer le sol pour rétablir le niveau de plain-pied.

On doit reconnaître que la construction de la Terrasse des Éléphants, évidemment postérieure à celle du gopura, a été faite sans le moindre souci d'arrangement ou de composition architecturale, puisque le mur des bas-reliefs de la terrasse vient en se retournant masquer l'entrée latérale sous la courette D et s'arrête brusquement, sans aucun essai de raccord avec le gopura (point *a* sur la fig. 10).

Si nous pénétrons dans l'intérieur de l'enceinte du palais, nous pouvons remarquer que l'ancien sol, à la sortie du gopura, devait correspondre à peu près au niveau du sol primitif retrouvé à la base du Phimãnakàs. Le remblai qui, depuis la construction du monument jusqu'à nos jours, a amené le sol au niveau actuel, a donc été en s'accentuant progressivement à mesure qu'il se

---

(1) Il n'est pas inutile de préciser à ce propos la déviation de l'axe Est-Ouest du Phimãnakàs par rapport à l'axe passant par le centre du gopura derrière le perron d'honneur : cette déviation est de 5° 34' vers le Sud, de telle sorte que le centre d'un de ces édifices se trouve à 20 mètres environ de l'axe passant par l'autre.

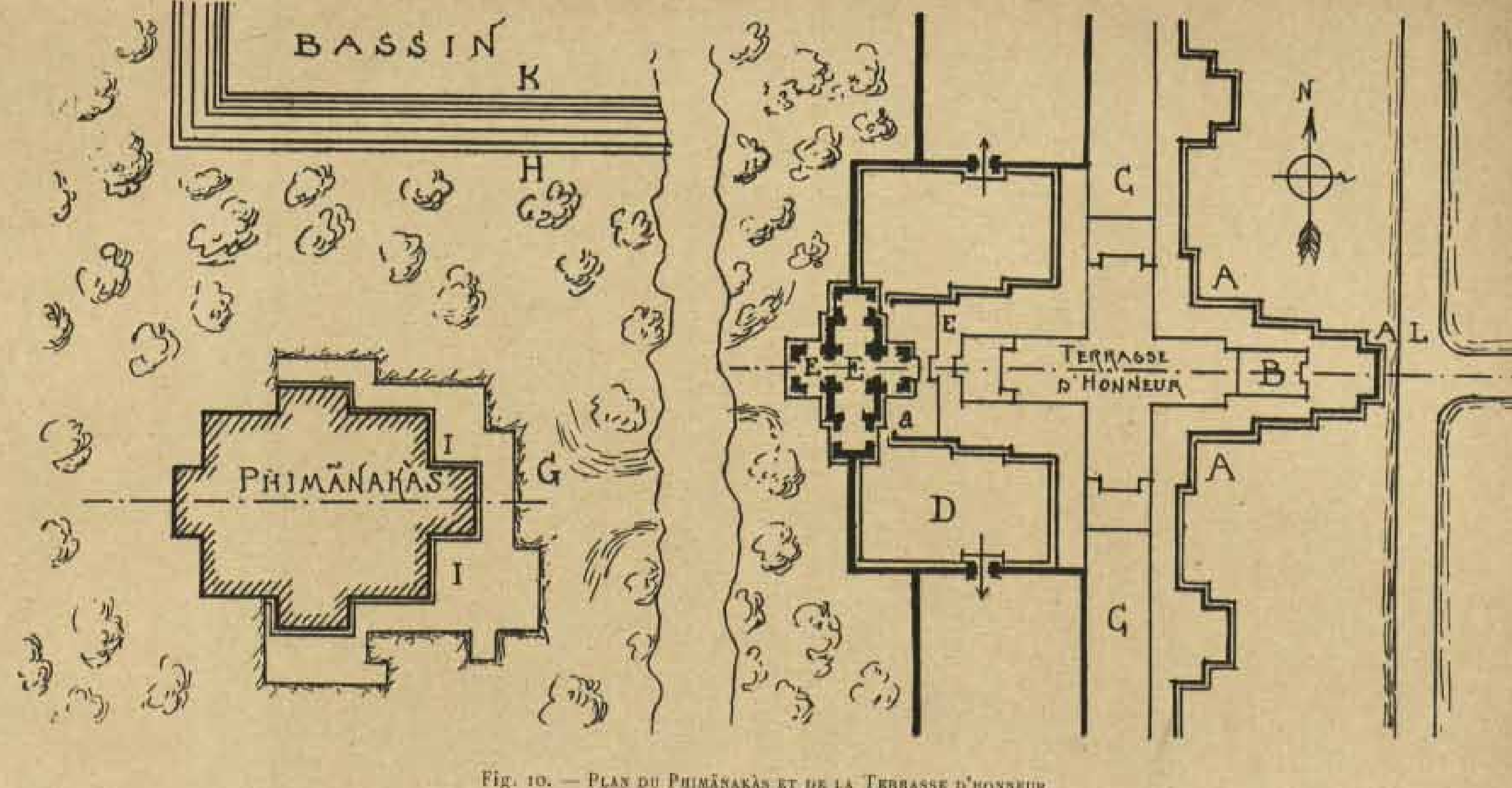
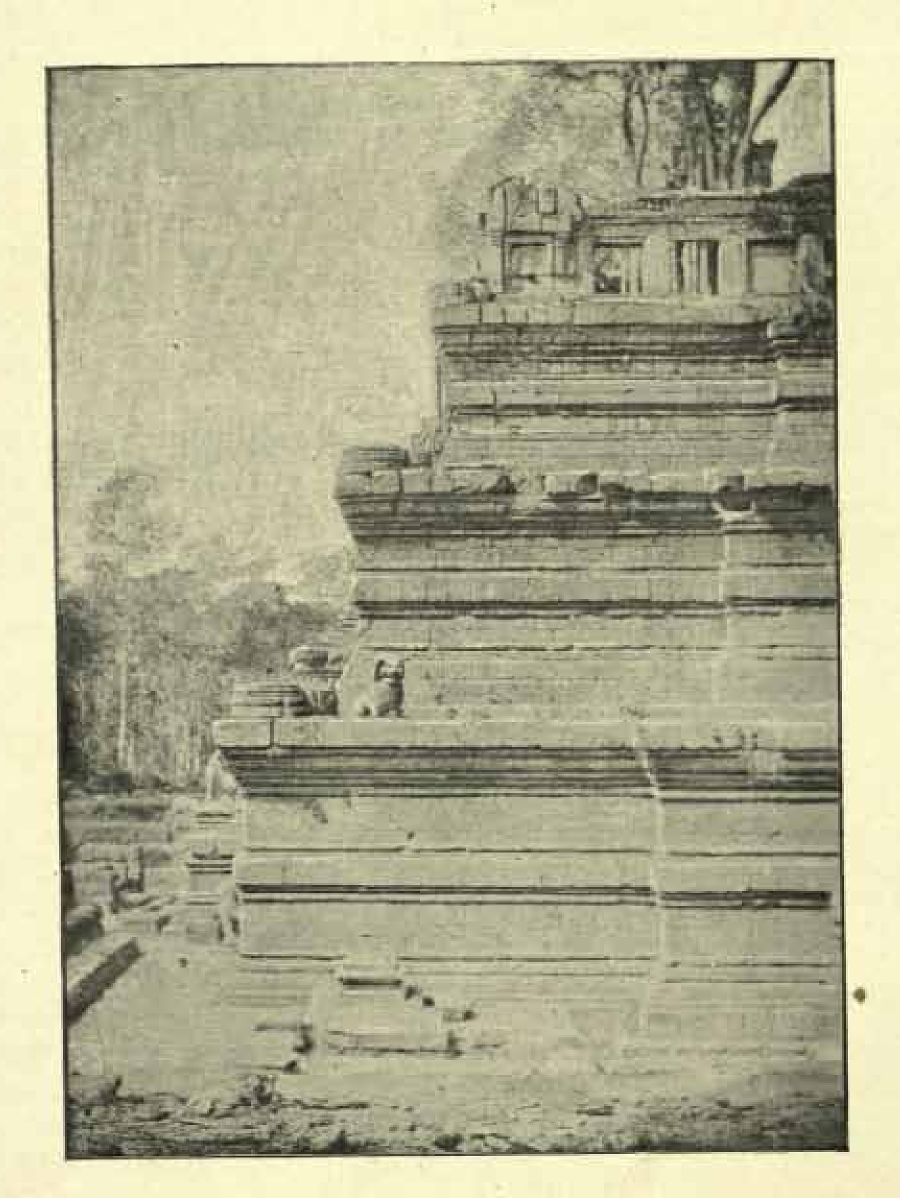


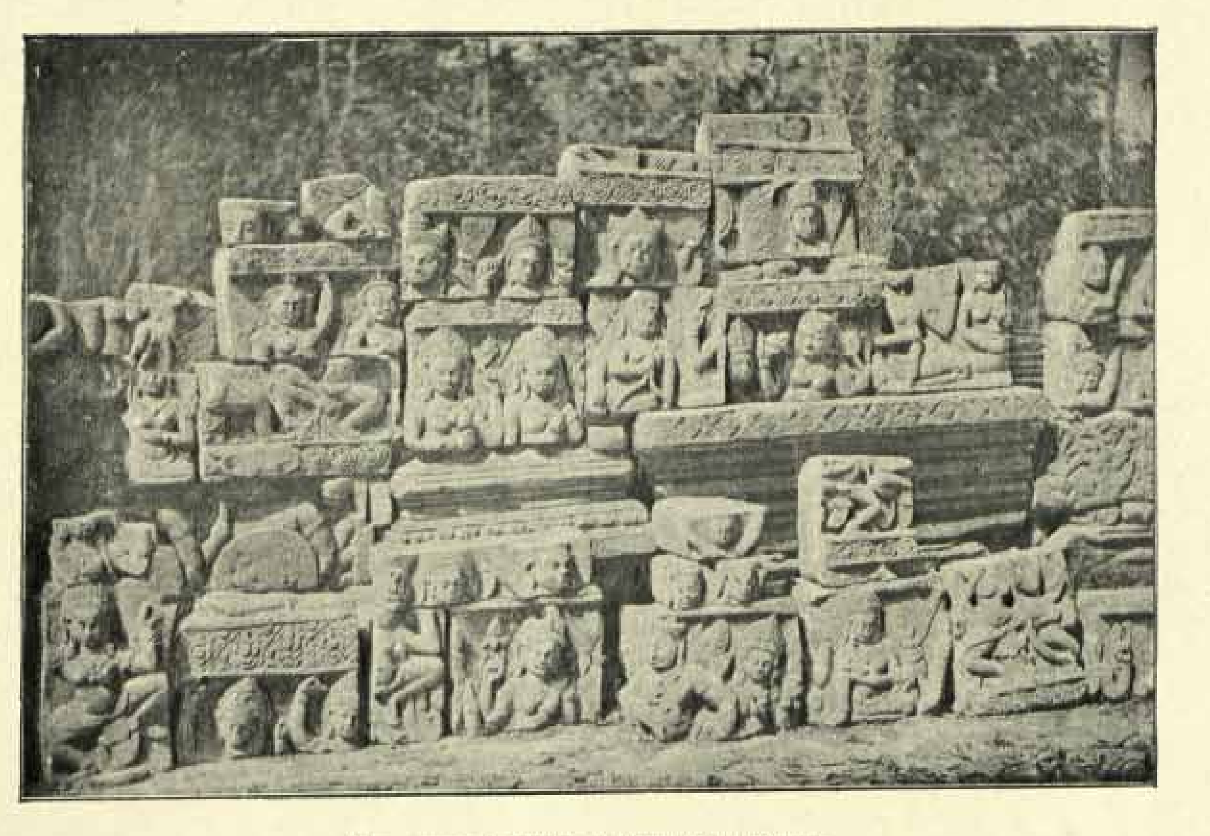
Fig. 10. — Plan du Phimānakās et de la Terrasse d'honneur.

Échelle : 0.001 par mètre.

Niveaux : A, cote o ; B, + 3 m. 404 ; C, + 3 m. 680 ; D, + o m. 800 ; E, + 2 m. 746 ; G, + 5 m. 372 ; I, + 2 m. 700 ; H, + 5 m. 214 ; K, — o m. 600 ; L, + o m. 500



Angle S. E. du Phimânakâs, après dégagement du soubassement.



Sculptures trouvées au cours de la fouille.

rapprochait de l'édifice : près du gopura oriental, la hauteur du remblai est en moyenne de 0 m. 60, tandis que, à deux cents mètres de là, à la base du Phimānakās, elle est de 2 m. 67. Toutefois une simple inspection du terrain montre que la surélévation ne se fait pas insensiblement entre ces deux points, mais presque brusquement à l'endroit où se trouve le reste du mur en latérite séparant la première cour de la deuxième, c'est-à-dire à une soixantaine de mètres du mur d'enceinte.

On peut noter que la terrasse bouddhique située à une centaine de mètres au Sud-Est du Phimānakās a été construite après l'achèvement du remblai, puisque son soubassement et ses escaliers partent à peu près du niveau du sol actuel et ne se continuent pas sous terre.

Une dernière observation peut être faite relativement au grand bassin à parois décorées qu'on trouve à 40 mètres au Nord du monument. Le niveau du bord supérieur méridional H se trouve à 0 m. 16 seulement au-dessous du niveau du sol actuel près du Phimānakās. La profondeur du bassin est évaluée par J. Commaille à plus de 7 m. 50 (*BEFEO.*, XIII, 7, p. 117). Si on multiplie ce chiffre par la superficie de ce bassin, qui est de 125 m. × 45 m. = 5.625 mq. il en résulte un déblai de près de 43.000 mc. de terre. Cette masse considérable suffirait à rendre compte de l'enfouissement du monument autour duquel les terres auraient été rejetées lors du creusement du bassin.

Seulement on doit tenir compte du fait que, lorsque l'on a commencé à creuser, le niveau du sol à cet endroit devait correspondre à celui de la base du Phimānakās : il faut donc déduire du chiffre de profondeur cité plus haut 2 m. 50, ce qui réduit le cube des déblais à 5.615 mq. × (7 m. 50 — 2 m. 50) = 28.125 mc., chiffre encore respectable et qui suffit pour remblayer plus d'un hectare sur une hauteur moyenne de 2 m. 60. Cela peut expliquer que le remblai ait été plus fort dans la seconde cour que dans la première, car il est naturel de penser que la terre fut répandue le plus près possible du lieu d'extraction. La profondeur même du bassin fut augmentée de la terre rejetée sur ses bords. Or, comme les terres se trouvent avoir été répandues surtout au Sud, il se produit un fait curieux qu'il est très facile de constater depuis le défrichement de cet endroit : c'est que le bord septentrional, tout proche du mur d'enceinte, est beaucoup moins élevé que le bord méridional, le premier s'alignant à peu près avec le niveau de la berme de ce mur et le second coïncidant avec le niveau du sol actuel. D'ailleurs le bord septentrional du bassin se compose de simples degrés, tandis que le bord méridional comporte une succession de gradins décorés de bas-reliefs.

En résumé, on peut d'ores et déjà conclure de ce qui précède que le terrain formant l'enclos désigné sous le nom de Palais Royal a été, à des périodes encore non définies, remblayé sur une hauteur assez importante vers la partie centrale, tandis que la périphérie, tout au moins dans la région orientale sur laquelle seule ont porté les observations, gardait sensiblement son niveau primitif.

Le remblai autour du Phimānakàs a dû se trouver arrêté à trois niveaux successifs sur lesquels ont été construits par endroits de légers pavillons et des terrasses :

1er niveau : celui sur lequel fut élevé le Phimānakàs.

2e niveau : environ à o m. 80 au-dessus du précédent. Il marque une époque assez importante de constructions. La découverte des inscriptions ayant été faite à ce niveau, on peut en conclure qu'il était déjà atteint au commencement du XIIIe siècle.

3e niveau : sensiblement celui du sol actuel. A ce niveau correspondent la terrasse cruciforme bouddhique de la seconde cour et les gradins supérieurs du bord méridional du bassin dont le creusement peut être la cause du remblai.

En somme, si l'on songe que dans cette partie d'Aṅkor Thom, sous une moyenne de 2 mètres de hauteur de remblai et sur une superficie assez vaste, se dérobent des vestiges de constructions, des objets de toute nature et peut-être encore de nouvelles inscriptions, on a lieu de penser que le dégagement complet pourra apporter de nouveaux matériaux à l'histoire du passé khmer.

CARTES DE L'EMPIRE KHMÈR

D'APRÈS LA SITUATION DES INSCRIPTIONS DATÉES

Par HENRI PARMENTIER,

Architecte diplômé par le Gouvernement,
Chef du Service archéologique de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Le nombre des inscriptions du Cambodge, datées d'une façon plus ou moins précise, est à ce jour assez considérable pour qu'on puisse tirer de leur examen, au seul point de vue géographique, quelques renseignements intéressants. Le seul moyen pratique de rendre leur répartition apparente est de porter la position de ces inscriptions sur une série de cartes correspondant aux périodes principales de l'histoire khmère. Il va de soi qu'un tel procédé peut fournir seulement des indications, non des données certaines. Chez un peuple où le soin de confier à la pierre le souvenir des fondations religieuses ne paraît pas avoir été constant — elles disparaissent brusquement au XII[e] siècle çaka en pleine prospérité du pays, — où des rois sont si loquaces à côté d'autres tellement silencieux, il serait imprudent d'attacher trop d'importance au nombre même des inscriptions : il n'est en outre nullement prouvé que chaque roi vainqueur ait marqué le terme de ses exploits par une fondation religieuse ; et en fût-il ainsi, nous ne pouvons affirmer que les inscriptions les plus importantes n'aient pas disparu ; tout porte à croire d'ailleurs qu'un bon nombre reste encore à découvrir. D'autre part quelques inscriptions peuvent avoir été transportées hors de leur lieu d'origine [1]. Mais, sous ces réserves, l'aire des points inscrits n'en marque pas moins d'une façon très vraisemblable l'expansion de l'Empire khmèr.

Nous avons porté ces points, tous datés en ère çaka, sur six cartes qui correspondent à quatre divisions historiques.

---

[1] Telle inscription trouvée très au Nord, comme celle de Say Foṅ, pourrait ainsi ne fournir que des données sujettes à caution, si elle n'était heureusement accompagnée sur place et sur la rive opposée du fleuve par des fragments khmèrs d'intérêt trop faible pour avoir été déplacés.

1° CARTE I. — La première période (VI-VIIe siècles çaka) va des plus anciennes inscriptions à l'avènement de Jayavarman II (724 çaka = 802 A. D.). Cet avènement marque en effet, de l'aveu même des auteurs d'inscriptions, une date importante dans l'histoire du Cambodge et c'est le premier souverain qui porta sa capitale au Nord-Est du Grand Lac.

2° CARTE II. — La seconde période va de cet avènement à celui de Rājendravarman et comprend le règne glorieux d'un grand bâtisseur, Yaçovarman (811-vers 832). C'est celui-ci qui sans doute construisit Aṅkor Thoṃ et qui acheva, sinon édifia l'étrange Bayon. Cette période se termine par l'abandon momentané de la nouvelle capitale pour celle de Koḥ Ker.

3° CARTES III-V. — La troisième période commence avec le retour de Rājendravarman à Aṅkor Thoṃ et se prolonge jusqu'au début du Xe siècle. Nous la divisons suivant les trois règnes successifs importants, au moins par leur durée et le nombre des inscriptions, et qui occupent la plus grande partie de ce laps de temps : III, Rājendravarman (866-890) ; — IV, Jayavarman V (890-923) ; — V, Sūryavarman (924-971).

4° CARTE VI. — Enfin nous réunissons dans une seule carte les inscriptions du XIe siècle au XIIe inclus, période où elles se font de plus en plus rares, avant de cesser complètement. Un règne y tient une place considérable. C'est celui de Jayavarman VII (1104-1123) avec sa curieuse série de chartes d'hôpitaux.

Quelques observations rendront la lecture de ces cartes plus aisée. Parallèles et méridiens sont établis dans le système des grades et les seconds ont leur point de départ à Paris. Bien que ce méridien soit depuis plusieurs années abandonné pour celui de Greenwich, nous avons cru nécessaire de le maintenir ici pour établir la liaison de ces cartes avec celles du Service géographique de l'Indochine ; commencées avec l'ancien système, il est probable que ces dernières seront terminées sans modification. Aussi bien, la correction est-elle aisée puisqu'il suffit de reporter les méridiens à gauche de 2° 20' 15", soit à l'échelle de nos cartes de 65 millimètres [1]. D'autre part, pour permettre de se reporter facilement de ces cartes à l'excellente *Carte archéologique de l'ancien Cambodge* de M. L. de Lajonquière qui nous a servi de base, comme à la carte Pavie et à la plupart des cartes anciennes, établies en degrés, nous avons indiqué sur le cadre en haut et à gauche, cette dernière division, toujours suivant le méridien de Paris.

---

[1] Exactement 0 mètre 06493. C'est la longueur à porter horizontalement sur la carte qui, comme celles du Service géographique, traduit les trapèzes de largeurs différentes compris entre méridiens et parallèles par des carrés dont seuls les côtés verticaux, sections de méridiens, ont une dimension réellement constante.

Nous avons réduit la partie géographique à l'essentiel, sans y chercher d'ailleurs une exactitude minutieuse, inutile ici, et, pour servir de points de repère, nous avons placé les villes principales actuelles sous la forme la plus courante de leur nom. Ce canevas général est tracé en noir, tandis que toute la partie archéologique est en rouge. Notre orthographe est celle de l'Ecole, appliquée par M. Cœdès dans son *Inventaire des inscriptions du Cambodge*, qui fut notre seconde base pour la partie archéologique. Le titre de chaque carte donne l'indication de la période ou du règne qu'elle comprend et les conventions d'écriture qui la régissent. Ajoutons seulement que dans la carte II nous avons distingué les inscriptions de Yaçovarman, autres que les stèles digraphiques, par (Y), et, dans la carte VI, l'unique inscription de Jayavarman VII différente des édits des hôpitaux par (J).

Il ne sera peut-être pas inutile de noter brièvement les quelques renseignements qui ressortent du premier examen de ces cartes.

I. La première carte montre clairement que du VIe siècle au début du VIIIe le centre de gravité du pays est au Sud et surtout dans le voisinage du Mékhong. Peut-être était-il encore plus près de la mer, si l'on tient compte de la progression possible du delta [1]. L'aire ne dépasse guère au Nord la Sé Moun et l'examen des ruines confirme l'indication fournie par les inscriptions.

Il eût été intéressant de pouvoir décomposer en plusieurs feuilles cette première carte très chargée : on eût peut-être, de règne, en règne constaté le progrès du premier Cambodge vers le Nord. Par malheur, si les formes très caractéristiques de l'écriture durant cette période de trois siècles permettent de circonscrire à coup sûr les inscriptions dans cette durée, par contre leur ancienneté les a rendues d'ordinaire à peu près illisibles, et il est le plus souvent impossible de savoir à quel règne spécial les rapporter. Les quelques inscriptions dont la date est précisée nous montrent dès les premiers règnes une large expansion : au Nord, l'aire atteint le confluent de la Sé-Moun (*Chan Nakhon*, règne de Mahendravarman, début de VIe ç. sans doute) et, au Nord-Ouest du Lac, Moṅkol Borei, à trente lieues de sa pointe supérieure (*Phnoṃ Bantāy Nāṅ*, un des deux Bhavavarman, au plus tard vers 561). Mais il nous est impossible de savoir si les inscriptions trouvées au Nord des Dangrék sont des premiers ou des derniers rois de cette période, qui s'achève d'ailleurs d'une façon fort obscure, et de connaître par là si cette contrée fit partie

---

(1) Cette progression est aujourd'hui d'environ 30 m. par an, malgré la profondeur considérable de la mer au point où le delta est parvenu. Même en supposant les fonds toujours aussi bas, ce qui est peu probable, le fleuve aurait progressé depuis le VIe siècle de plus de 40 k. C'est une estimation sans doute bien insuffisante, mais on sait combien la marche des deltas peut être modifié ou ralentie pas les courants.

dès le début du nouveau Cambodge ou si elle n'y fut rattachée que progressivement.

II. La carte suivante est autrement instructive : elle marque nettement l'installation du centre de l'Empire au Nord-Est du Grand Lac. Elle semblerait indiquer aussi que l'expansion antérieure, au Nord des Dangrèk, n'avait été que momentanée et l'on pourrait peut-être trouver une légère confirmation de ce fait dans la répartition des stèles digraphiques de Yaçovarman : posées visiblement pour affirmer sa puissance, elles sont pour la plupart placées aux limites de l'Empire ; or aucune ne s'est rencontrée encore au dessus des Dangrèk. Si l'on tient compte uniquement de la répartition des inscriptions, pays du Nord et pays du Sud semblent avoir une importance égale ; mais on ne doit pas oublier que les grands monuments sont élevés exclusivement dans la région du Tonlé Sap, même très au Nord, comme le Práḥ Vihār et Bantāy Čhmar, ce dernier si proche parent du Bayon par les formes artistiques.

III-V. Il faut arriver à la troisième période pour voir s'établir complètement la suprématie du Nord par l'abandon relatif des régions méridionales ; au Sud, un seul monument important, le Phnoṃ Čisór paraît avoir été élevé en ce temps, sous le règne de Sūryavarman. Les inscriptions des trois rois se superposent presque exactement et les trois cartes donneraient même une impression fausse de réduction territoriale, si l'on ne tenait compte des inscriptions du Xe siècle de règne incertain. Celles-ci étendent l'aire totale, au Sud comme au Nord [1].

Avec le troisième règne s'affirme l'expansion au Nord des Dangrèk : c'est là une impression que semble confirmer l'examen des monuments ; car à première vue aucun ne paraît d'une grande ancienneté ; plus instructifs alors que les inscriptions, ils s'étendent dans tout le bassin de la Sé-Moun, au Nord comme au Sud de la rivière.

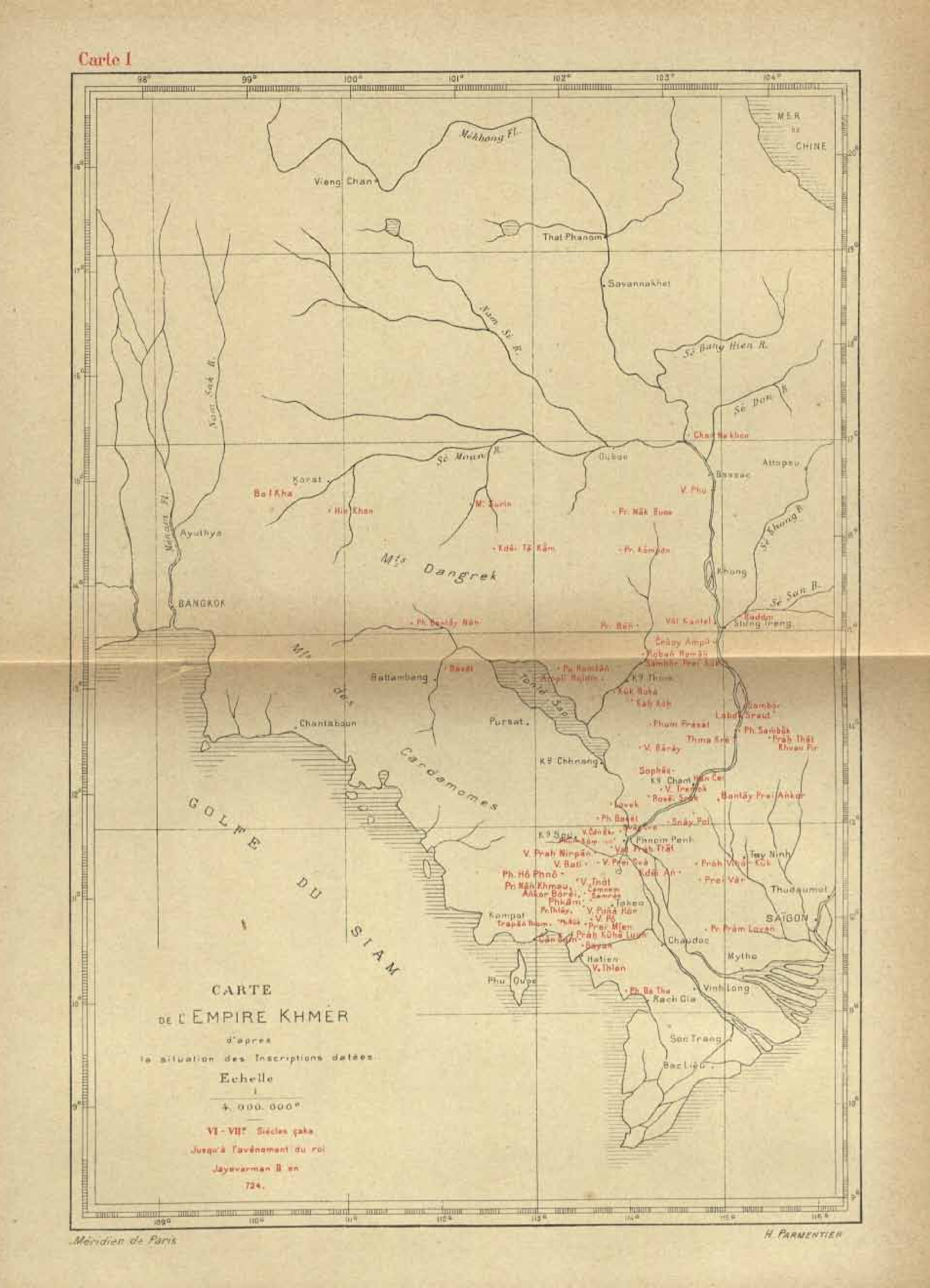
VI. La rareté des inscriptions rend l'examen de la dernière carte plus délicat et les conclusions qu'on en pourrait tirer encore plus hasardeuses. Elles semblent indiquer une vitalité à peu près égale pour l'ensemble du pays, avec une prépondérance naturelle pour le voisinage de la capitale. Peut-être faut-il conclure de la prédominance des hôpitaux de Jayavarman VII dans le Nord et spécialement dans le bassin de la Sé-Moun (6 avec Say Foṅ sur 9) que cette région, entrée plus tard dans l'Empire, achevait seulement d'être organisée à cette époque.

Rapprochons enfin les différentes cartes : l'impression qui se dégage de cette comparaison est triple ; d'une part, le Cambodge s'est nettement

---

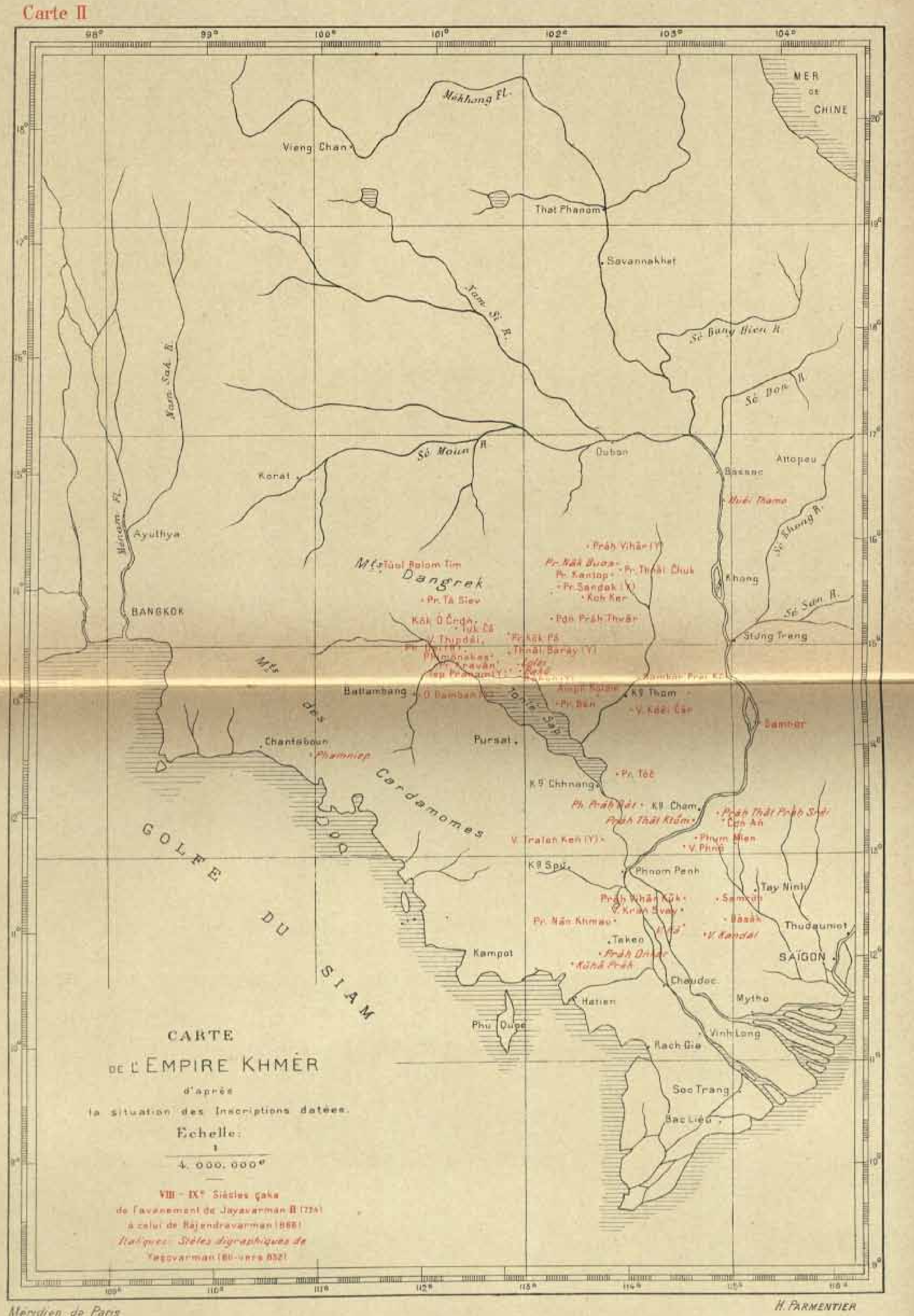
(1) Nous n'avons marqué que les plus excentriques, en les portant soulignées et en les répétant sur les trois cartes. Nous avons jugé inutile d'alourdir la carte de Sūryavarman par les inscriptions de son successeur Udayādityavarman II : elles s'enferment en effet dans les limites de celles de Sūryavarman.

Carte I

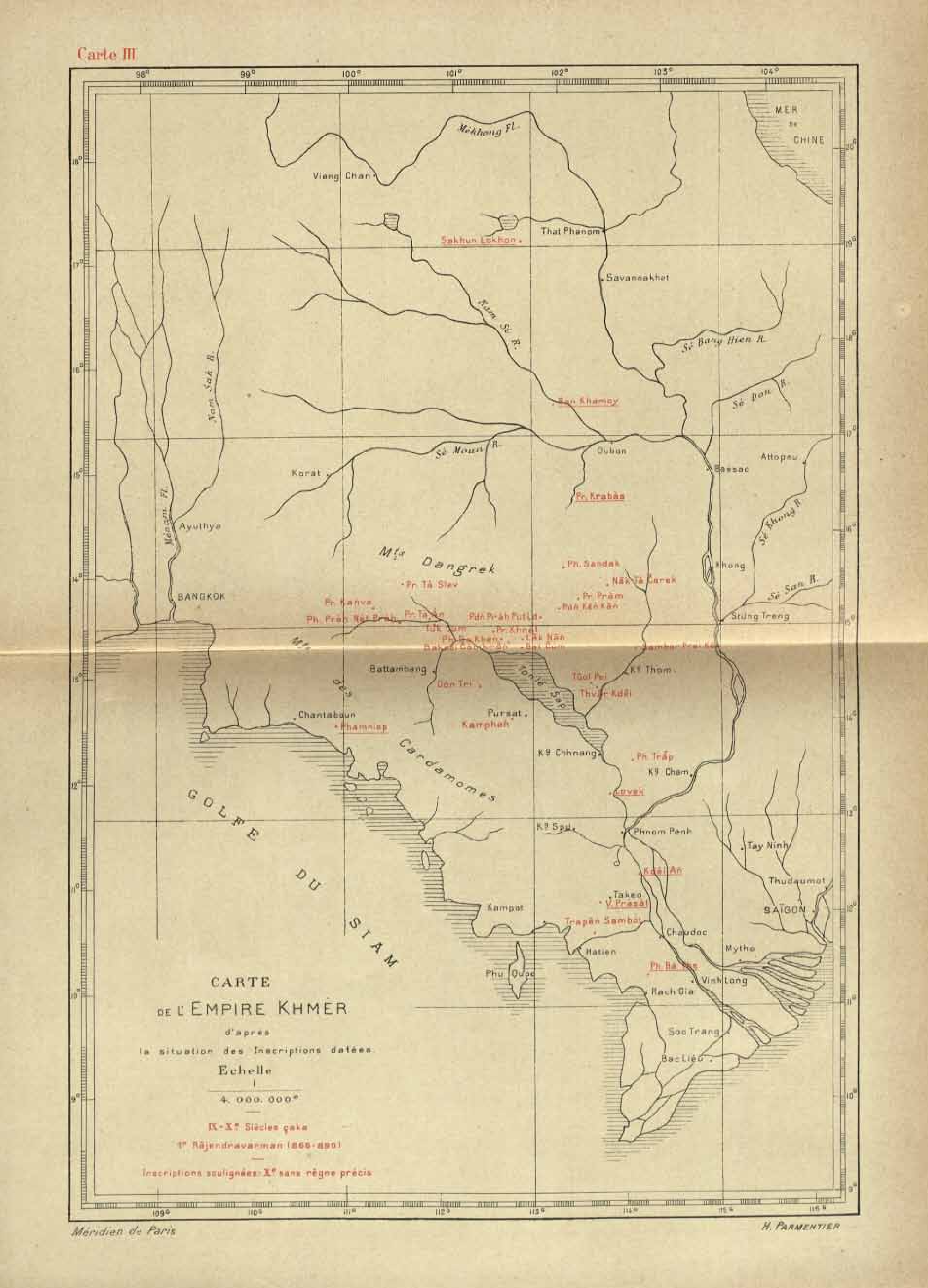


MER DE CHINE
Mékhong Fl.
Vieng Chan
That Phanom
Savannakhet
Nam Si R.
Sé Bang Hien R.
Sé Don R.
Nam Sak R.
Ménam Fl.
Ayuthya
BANGKOK
Korat
Bo I Kha
Hin Khan
Sé Moun R.
M. Surin
Ubon
Bassac
Attopeu
V. Phu
Pr. Năk Buos
Pr. Kămpŏn
Kdĕi Tă Kăm
Mts Dangrek
Khong
Sé Khong R.
Sé San R.
Ph. Bantãy Nân
Pr. Bĕn
Văt Kantel
Stung Treng
Mts des Cardamomes
Battambang
Basĕt
Tonlé Sap
K9 Thom
Pursat
Chantaboun
K9 Chhnang
Sambor
Thma Kre
Ph. Sambŏk
V. Bărăy
Sophĕs
K9 Cham
Bantãy Prei Ankŏr
Lovek
Ph. Basĕt
Snăy Pol
K9 Spu
Phnom Penh
Tay Ninh
V. Prah Nirpăn
V. Bati
Ph. Hô Phnô
Pr. Năn Khmau
Ankor Borei
Takeo
Kampot
Prei Văr
Thudaumot
SAÏGON
Pr. Prăm Lovĕn
Chaudoc
Mytho
Hatien
V. Thlĕn
Phu Quoc
Vinh Long
Ph. Ba Tha
Rach Gia
Soc Trang
Bac Lieu
GOLFE DU SIAM
CARTE
DE L'EMPIRE KHMER
d'après
la situation des Inscriptions datées
Echelle
1/4.000.000e
VI - VIIe Siècles çaka
Jusqu'à l'avènement du roi
Jayavarman II en
724.
Méridien de Paris
H. PARMENTIER

Carte II


CARTE
DE L'EMPIRE KHMÈR
d'après
la situation des Inscriptions datées.
Echelle:
1/4.000.000e
VIII - IXe Siècles çaka
de l'avènement de Jayavarman II (724)
à celui de Rajendravarman (866)
Italiques: Stèles digraphiques de
Yaçovarman (811-vers 832)
MER DE CHINE
GOLFE DU SIAM
Mékhong Fl.
Nam Si R.
Nam Sak R.
Ménam Fl.
Sé Moun R.
Sé Bang Hien R.
Sé Don R.
Sé Khong R.
Sé San R.
Mts Dangrek
Mts des Cardamomes
Tonlé Sap
Vieng Chan
That Phanom
Savannakhet
Korat
Ubon
Ayuthya
BANGKOK
Attopeu
Bassac
Khong
Stung Treng
Battambang
Chantaboun
Pursat
K9 Thom
K9 Chhnang
K9 Cham
K9 Spit
Phnom Penh
Tay Ninh
Thudaumot
SAÏGON
Mytho
Vinh Long
Chaudoc
Takeo
Kampot
Hatien
Phu Quoc
Rach Gia
Soc Trang
Bac Lieu
Samboi
Huéi Thamo
Práh Vihār (Y)
Pr. Thnăl Chuk
Pr. Kantop
Pr. Sandak (Y)
Koh Ker
Pdn Práh Thvār
Mts Túol Rolom Tim
Pr. Tà Siev
Kôk Ô Čŏn
Pr. Kôk Pô
Thnăl Baray (Y)
V. Thpdăi
Phnom Bakeng
Ô Damban
Pr. Bàn
V. Kdei Čăr
Pr. Tŏč
Phamniep
Ph. Práh Nét
Práh Thăt Ktŏm
Práh Thăt Práh Srei
Čon An
Phum Mien
V. Phnŏ
V. Tralen Ken (Y)
Práh Nhăn Kŏk
V. Krăn Svay
Pr. Năn Khmau
Samrōn
Băsăk
V. Kandăl
Práh Ondar
Kŏhĕ Práh
98° 99° 100° 101° 102° 103° 104°
20° 19° 18° 17° 16° 15° 14° 13° 12° 11° 10° 9°
109° 110° 111° 112° 113° 114° 115° 116°
Méridien de Paris
H. PARMENTIER

Carte III



MER DE CHINE
Mékhong Fl.
Vieng Chan
That Phanom
Sakhun Lokhon
Savannakhet
Nam Sé R.
Sé Bang Hien R.
Nam Sak R.
Sé Don R.
Ban Khamoy
Sé Moun R.
Oubon
Bassac
Attopeu
Korat
Pr. Krabàs
Sé Khong R.
Ménam Fl.
Ayuthya
Mts Dangrek
Ph. Sandak
Khong
Năk Tà Čarek
Pr. Ta Slev
Pr. Prăm
Pan Kĕn Kăn
Sé San R.
BANGKOK
Pr. Kanva
Ph. Prăh Nat Prăh
Stung Treng
Mts des Cardamomes
Battambang
Tonlé Sap
Kg Thom
Tŏul Pei
Dŏn Trì
Chantaboun
Phamnisp
Pursat
Kamphĕh
Kg Chhnang
Pr. Trắp
Kg Cham
GOLFE DU SIAM
Lovek
Kg Spư
Phnom Penh
Tay Ninh
Kdĕi Àn
Thudaumot
Takeo
V. Prasăt
Kampot
SAIGON
Trapăn Sambŏt
Chaudoc
Mytho
Hatien
Phu Quoc
Vinhlong
Rach Gia
Soc Trang
Bac Lieu
CARTE DE L'EMPIRE KHMER
d'après la situation des Inscriptions datées
Echelle 1 / 4.000.000e
IX-Xe Siècles çaka
1er Rājendravarman (866-890)
Inscriptions soulignées: Xe sans règne précis
Méridien de Paris
H. PARMENTIER

Carte IV

CARTE

DE L'EMPIRE KHMER

d'après

la situation des Inscriptions datées.

Echelle

1/4.000.000e

IX-Xe Siècles çaka

2e Jayavarman V (890-923)

Inscriptions soulignées: Xe sans règne précis.

98° 99° 100° 101° 102° 103° 104°

MER DE CHINE

Mékhong Fl.

Vieng Chan

Sakhun Lokhon

That Phanom

Savannakhet

Nam Si R.

Se Bang Hien R.

Ban Khamoy

Se Don R.

Nam Sak R.

Se Moun R.

Oubon

Bassac

Attopeu

Korat

Ph. Krabâs

Menam Fl.

Ayuthya

Thma Pûok

Pr. Nâk Buos

Pr. Thnâl Čhuk

Se Khong R.

Khong

Mts Dangrek

Pr. Khnâ

Pr. Tâ Ân

Se San R.

BANGKOK

Pr. Bantây Nâk

Pr. Čar

Kôk Rosêi

Stung Treng

Prâh Činkuoâi

Pr. Kôk Pô

Pr. Praptus

Battambang

Dan Tri

Tonlé Sap

Pr. Čikren

Kg Thom

Mts des Cardamomes

Sambor

Chantaboun

Phnom Pursat

Kg Chhnang

Kg Cham

Prêk Kraban

Loveh

Phum Mien

V. Sithor

GOLFE DU SIAM

Kg Spu

Phnom Penh

Tay Ninh

Kdêi Ân

Thudaumot

Takeo

V. Prâsâ

Kampot

SAÏGON

Chaudoc

Hatien

Mytho

Ph. Bâ Thê

Phu Quoc

Vinh Long

Rach Gia

Soc Trang

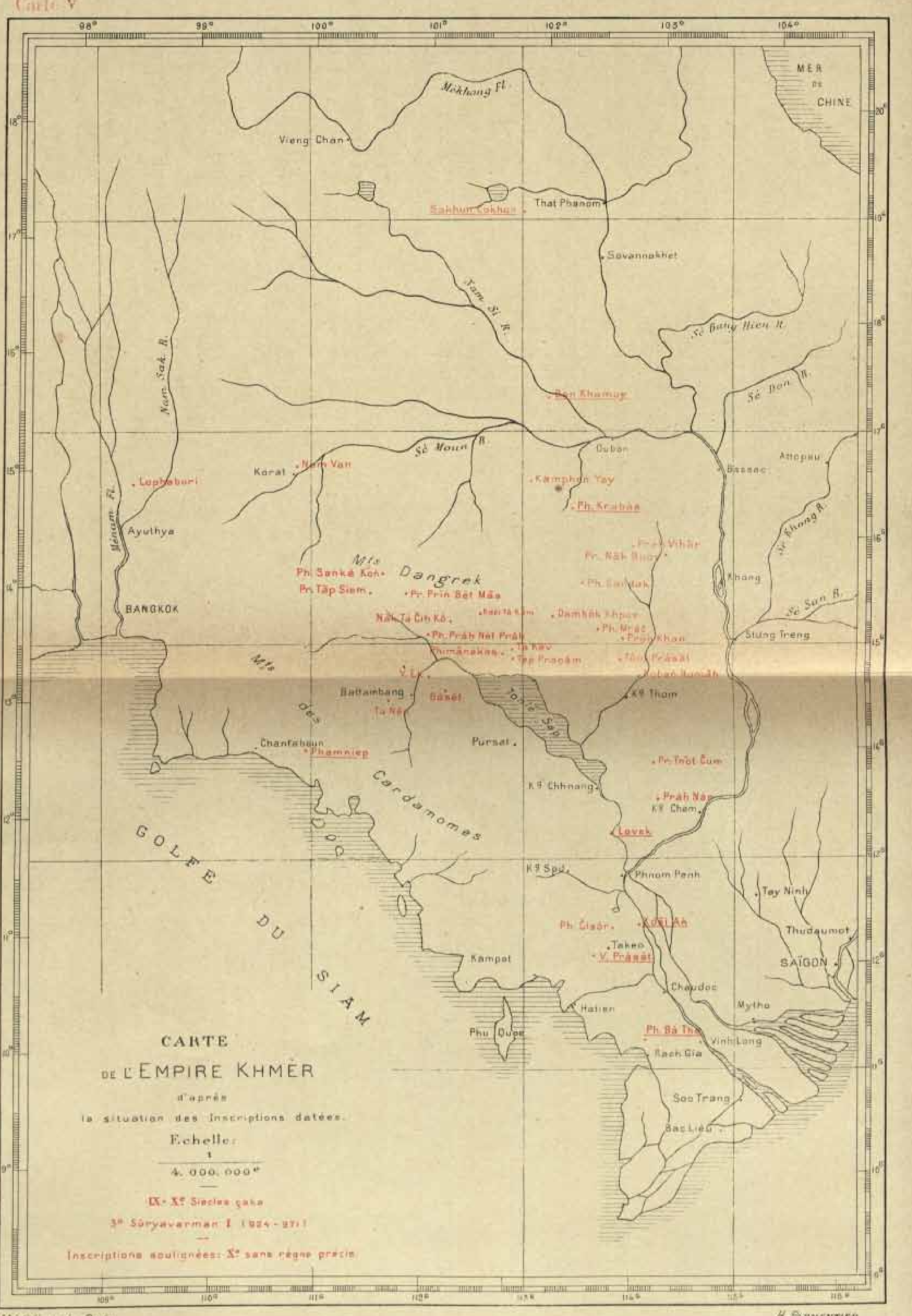
Bac Liêu

109° 110° 111° 112° 113° 114° 115° 116°

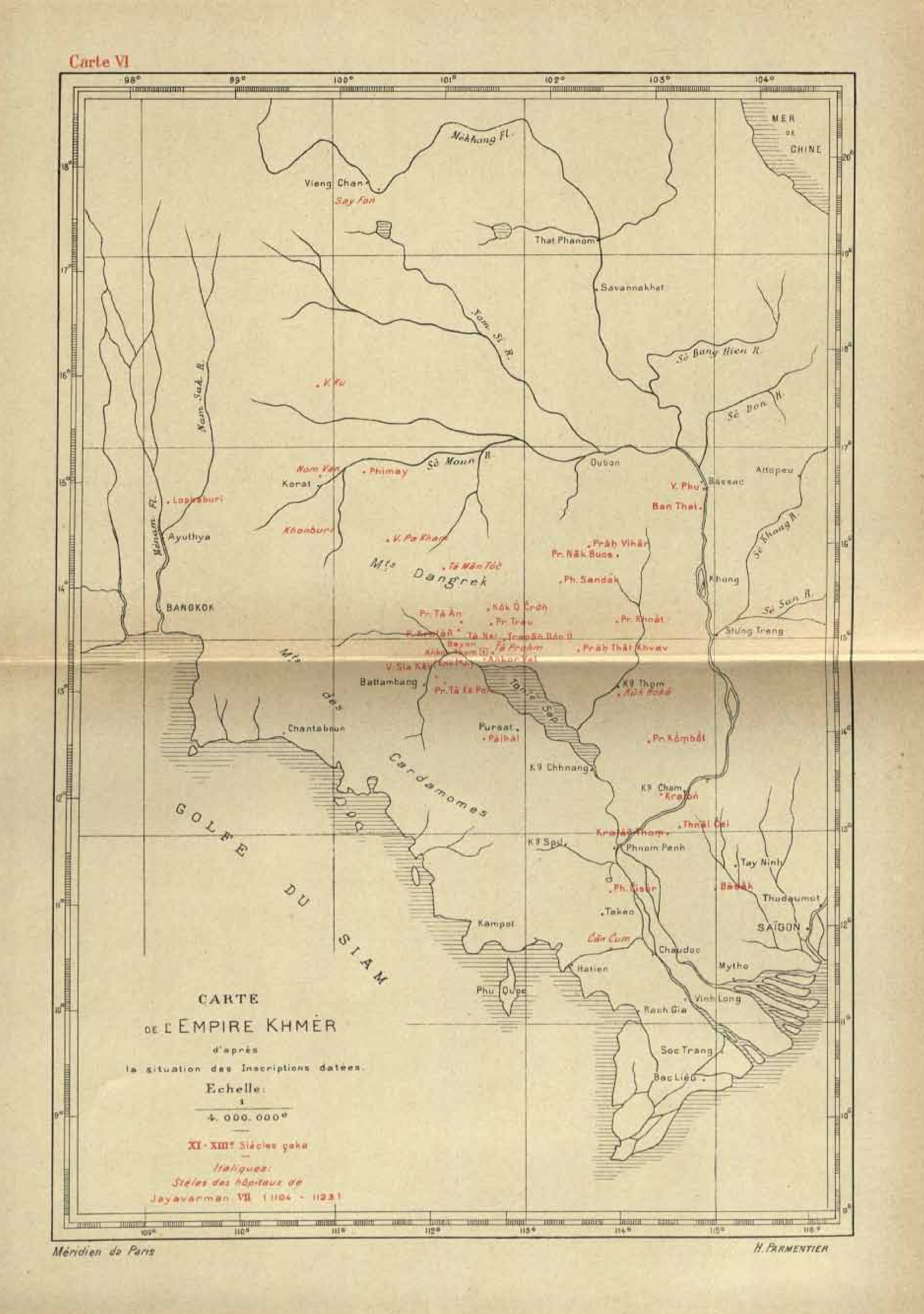
Méridien de Paris

H. PARMENTIER

Carte V


MER DE CHINE
Mékhong Fl.
Vieng Chan
Sakhun Cakhar
That Phanom
Sovannakhet
Nam Si R.
Sé Bang Hien R.
Sé Don R.
Ban Khamup
Nam Sak R.
Ménam Fl.
Sé Moun R.
Oubon
Attopeu
Bassac
Korat
Nam Van
Lophaburi
Ayuthya
Kamphan Yay
Ph. Krabàa
Sé Khong R.
Khong
Mts Dangrek
Ph. Sanké Kon
Pr. Tăp Siem
Pr. Prin Bĕt Mãs
Damrĕk Khpos
Ph. Mrăc
Sé San R.
Stung Treng
BANGKOK
Ph. Prăh Nat Prăh
Phimănakas
Ta Kev
Mts des Cardamomes
Battambang
Bàsĕt
Ta Nĕn
K.g Thom
Tonlé Sap
Pursat
Chantaboun
Phamniep
Pr. Thŏt Čum
K.g Chhnang
Prăh Năg
K.g Cham
Lovek
GOLFE DU SIAM
K.g Spŭ
Phnom Penh
Tay Ninh
Ph. Čisŏr
Takeo
V. Prăsăt
Thudaumot
SAÏGON
Kampot
Chaudoc
Hatien
Mytho
Phu Quoc
Ph. Bà Thê
Vinh Long
Rach Gia
Soc Trang
Bac Lieu
CARTE DE L'EMPIRE KHMER d'après la situation des Inscriptions datées.
Echelle: 1/4.000.000e
IX-Xe Siecles çaka
3e Sūryavarman I (924-971)
Inscriptions soulignées: Xe sans règne precis
Méridien de Paris
H. PARMENTIER

Carte VI



CARTE
DE L'EMPIRE KHMÈR
d'après
la situation des Inscriptions datées.
Echelle: 1/4.000.000e
XI-XIIIe Siècles çaka
Italiques: Stèles des hôpitaux de Jayavarman VII (1104 - 1123)
Mékhong Fl.
Vieng Chan
Say Fon
That Phanom
Savannakhet
Nam Si R.
Sè Bang Hien R.
Sè Don R.
V. Ku
Nam Sak R.
Ubon
Attopeu
Sè Moun R.
Nom Van
Phimay
Korat
V. Phu
Bassac
Ban That
Lopburi
Ménam Fl.
Ayuthya
Khonburi
V. Pa Kham
Prâh Vihâr
Pr. Năk Buos
Sè Khong R.
Mts Dangrek
Tà Măn Tôc
Ph. Sandak
Khong
Sè San R.
BANGKOK
Pr. Tà Ăn
Kôk Ô Crŏn
Pr. Trau
Pr. Khnât
Stung Treng
Tà Nei
Bayon
Tà Prohm
Prâh Thât Khvav
Ankor Vat
V. Sia Kăv
Battambang
Pr. Tà Ke Por
Mts des Cardamomes
K9 Thom
Chantaboun
Pursat
Pâlhâl
Tonlé Sap
Pr. Kŏmbăt
K9 Chhnang
K9 Cham
GOLFE DU SIAM
K9 Spu
Phnom Penh
Tay Ninh
Ph. Cisor
Thudaumot
Takeo
SAÏGON
Kampot
Căn Cum
Chaudoc
Hatien
Mytho
Phu Quoc
Vinh Long
Rach Gia
Soc Trang
Bac Lieu
MER DE CHINE
98°
99°
100°
101°
102°
103°
104°
109°
110°
111°
112°
113°
114°
115°
116°
Méridien de Paris
H. PARMENTIER

développé du Sud au Nord; d'autre part il occupe aux premiers jours une aire qu'il ne dépassera guère aux heures de sa plus grande splendeur; enfin, cette aire une fois définitivement conquise, il la conserve entière jusqu'au jour où une cause inconnue fait abandonner l'usage des inscriptions [1] : indication que l'histoire faisait prévoir et qui oppose nettement le démembrement progressif du Čampa voisin à l'intégrité continue du Cambodge, son frère de civilisation et si longtemps son rival militaire.

---

[1] Rien ne prouve d'ailleurs que l'abandon des inscriptions coïncide avec le début de la décadence et l'histoire semblerait même faire supposer que la puissance khmère s'est conservée longtemps après le XIIe siècle çaka.

VAT NOKOR

Par H. PARMENTIER,

Architecte diplômé par le Gouvernement

Chef du Service Archéologique de l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Le temple de Vat Nokor ou de Phňom Ba Chey (1) ne saurait prétendre à un rang éminent parmi les édifices khmèrs : que l'on en considère l'intérêt archéologique ou la valeur d'art, c'est une production de second ordre. Mais sa situation géographique lui a valu une notoriété particulière : il fut un des premiers monuments étudiés et il reste un des plus visités (2). Il nous a donc semblé qu'il convenait de lui consacrer une description plus précise que les notices incomplètes et trop souvent inexactes dont il a été l'objet. D'autre part, une étude plus serrée de l'ornementation nous fournira les éléments d'une détermination chronologique au moins approchée et nous permettra de recueillir quelques données d'une certaine valeur pour l'étude de la décoration cambodgienne, tant de fois effleurée et qui reste entièrement à faire.

I

DESCRIPTION GÉNÉRALE.

Le temple de Vat Nokor (3) est à 3 kilomètres environ de la berge du fleuve et à moins de deux de la Résidence de Kǒmpoṅ Čam. Presque derrière la

---

(1) Ce monument classé par M. de Lajonquière sous le n° 85 (*Inventaire des monuments du Cambodge*, I, p. 92) porte toute une série de noms que nous signalerons plus loin.

(2) Revers de la médaille, il semble aussi avoir été un des plus pillés. Les antéfixes et le beau garuḍa de balustrade du Musée de Phnom-penh, **S. 40**, 1-4, **S. 41**, 2-8 ; 11-13 ; **S. 43**, 6, recueillis dans le Jardin du Gouvernement à Saigon ne paraissent pas avoir d'autre origine.

(3) Nous ne donnons que des croquis de plan relevés au pas ; les dimensions principales ont été prises sur le relevé, de détail assez médiocre, qui a paru dans le *Voyage d'Exploration en Indochine*, I, p. 90 Quelques renseignements complémentaires nous ont été fournis par M. Bramel, résident de Kǒmpoṅ Čam ; nous sommes heureux de l'en remercier ici.

XVI, 4

future ville qui devra s'élever autour de celle-ci, s'allonge de l'E. à l'O. le Tonlé ôṃ [1] qui constituait le grand bassin antérieur du monument et qui mesure environ 450 mètres sur 300 (pl. IV, en haut).

L'édifice lui-même s'ouvre sur l'axe de ce sra, à environ un demi-kilomètre. Son orientation est E. 7 à 8° N. Du centre à la périphérie le monument (pl. IV, en bas) se compose :

I — d'un sanctuaire de grès, précédé de deux bibliothèques de latérite ;

II — d'un premier système de galeries de latérite pauvrement ouvertes et sur l'intérieur seulement, interrompues sur les deux axes par des sanctuaires annexes en grès et coupées sur trois faces par des passages sous les galeries, munies enfin de chapelles minuscules aux angles de l'E. ;

III — d'un nouveau système de galeries de latérite formant cette fois portique sur l'extérieur avec passages sur les quatre faces ;

IV — d'une enceinte de latérite (pl. IV, en haut) interrompue sur l'axe principal par deux salles de grès accompagnées de deux portes, et coupée sur l'axe transversal par d'autres portes simples ;

V — d'une enceinte extérieure en latérite munie de gopuras sur les axes et qui ne paraît pas, contre l'ordinaire, avoir été précédée d'un fossé.

Deux sras bordés de latérite complètent la cour IV ; un troisième dans l'espace V serait une addition récente. D'étroites chaussées mettent en communication les différentes parties du monument ; elles lui sont postérieures et paraissent avoir été exécutées avec les décombres de la galerie III. Entre le gopura V et la salle IV, sur l'axe oriental, se trouve au N. une petite pagode annamite dont la terrasse est constituée des débris possibles d'une construction annexe, s'ils ne viennent pas plus simplement du gopura V E.

Notons enfin que les cours intérieures ont toutes été remblayées et qu'on y circule maintenant de plain pied sans avoir à subir le mouvement constant de dénivellement qui rend d'ordinaire la visite des monuments khmèrs si pénible. Tous les soubassements sont enterrés, celui du sanctuaire central n'apparaît plus que par la tranche de cimaise dans l'angle N.-O. et tous les perrons ont disparu. Le monument y perd d'ailleurs beaucoup ; la proportion en est toute changée et l'effet des constructions s'élevant froidement du sol sans le rehaut du soubassement saillant perd beaucoup de son charme.

Les différentes cours sont à cette heure occupées par des abris relativement modernes. Garnier les signale, mais M. Aymonier les a vus réduits à l'état d'enclos. C'est dire que les couvertures actuelles sont récentes. Elles ne sont pas sans mérite. La pagode principale devant le sanctuaire ancien a trois nefs de colonnes rondes, sans chapiteau, laquées noir et or.

---

[1] « Lac à pagayer ».

L'entrait-poutre est doublé à la ferme où le toit ressaute ; il porte un fort poinçon heureusement orné ; l'arbalétrier n'est qu'un gros chevron ; par contre il y a un arbalétrier intermédiaire faisant ferme au milieu des travées. Ce sont les pannes qui, multipliées dans la proportion des chevrons, jouent leur rôle réel ; elles portent les vrais chevrons, alors minuscules, qui reçoivent les liteaux. Un fort auvent pourtourne la salle. Les cornes, d'un dessin nerveux qui se retrouve aux autres pagodes, accusent le ressaut du toit sur les travées centrales.

Reprenons l'examen des édifices anciens et, après cette vue d'ensemble qui permet de situer les divers éléments et d'apprécier leurs rapports, suivons dans la description détaillée des diverses parties l'ordre naturel de la visite.

Tonlé ôm.

Le Tonlé ôm est aujourd'hui réduit à une grande plaine marécageuse limitée par des levées importantes ; elles dominent les terrains environnants, au moins au S., d'une hauteur presqu'égale à la profondeur du bassin lui-même. A l'angle S.-E. du Tonlé ôm, sur un petit tertre qui s'élève au bord de la route, se voit un lion dressé, entre les pattes duquel est un petit éléphant. Sur la tête du lion garnie de nombreuses mèches qui l'étirent en hauteur, une figurine était sculptée ; elle a été bûchée, comme le plus grand nombre des petites représentations de ce genre dans le monument même. Cette statue, qui rappelle celle du Phnoṃ Basĕt publiée dans l'Inventaire des monuments du Cambodge., I., fig. 71, p. 78, a un peu plus de 1 m. de hauteur. Sur l'autre bord de la route, au S.-E. du point précédent, sont les débris d'une autre statue semblable. Je n'ai pu m'assurer s'il existait à l'autre angle du lac un tertre et des figures correspondantes. La première statue est dénommée par les indigènes Năktà Pospok ou Práḥ Kda thoṃ [1].

L'avenue qui conduit au monument ne présente nulle apparence de dispositions anciennes.

Enceinte V.

L'enceinte V est faite d'un mur de latérite assez peu élevé, avec crête de grès à niches ornées de figures qui furent effacées ou ne furent pas ciselées. Ce mur reposait sur deux forts soubassements interrompus près de la porte S., nous apprend Doudart de Lagrée cité par M. Aymonier (*Cambodge*, I, p. 334), par un triple écoulement d'eau.

---

(1) Ce dernier nom est sans doute l'origine du caractère priapique qu'a pris cette statue dans l'ouvrage de Moura (*Le Royaume du Cambodge*, II p. 383). Elle ne mérite ni cette interprétation, d'ailleurs très insolite dans cet art, ni les louanges adressées par l'auteur à l'ingénieuse subtilité de l'artiste.

Les gopuras sont fort ruinés. Seul celui du Nord, le plus difficile d'ailleurs à atteindre, est suffisamment conservé pour qu'on puisse en reconnaître les dispositions. Ces restes contredisent nettement l'hypothèse, faite un peu à la légère par la mission Doudart de Lagrée et répétée sans contrôle depuis par tous les auteurs, de deux tours protégeant chaque entrée [1]. En réalité il s'agit seulement d'un édifice en croix à branches égales, entièrement aveugle (pl. v, 19). Chaque extrémité des bras possède un prolongement, vestibules sur l'axe principal, réduits sur le bras longitudinal : ce sont deux logettes obscures qu'une porte simple met en communication avec la salle en croix. Ces constructions reçurent des voûtes qui se croisaient à la rencontre des nefs. La décoration, au moins à cette heure, est réduite au minimum : quelques moulures forment corniche à l'intérieur comme à l'extérieur ; celles qui devaient servir de base à l'extérieur ne sont plus visibles. Les pignons dans la forme classique paraissent réduits seulement à la silhouette. Les portes intérieures des logettes, sans encadrement de grès ne possédaient qu'un linteau en cette matière. C'est au bras E. du gopura N. un bloc en réemploi qui montre quelques restes de sculpture d'art classique, semble-t-il. Rien n'est resté en place des éléments des portes principales et nous n'aurions aucun renseignement à ce sujet si le terre-plein du pagodon annamite voisin du gopura oriental ne montrait des éléments de porte, beau motif de chambranle et large linteau, que nous décrirons à l'étude de la décoration. L'attribution de ces débris au gopura paraît d'autant plus vraisemblable qu'il n'existe aucune trace de ruine aux environs du pagodon et que le gopura S. montre également quelques blocs de grès à moitié enfouis dans la rizière ; il est possible qu'ils y correspondent.

Enceinte IV.

L'enceinte IV est faite d'un mur en latérite avec crête de grès qui a subi le sort de la précédente. Les portes qui accompagnent les salles E. et O. (pl. v, 25) et les libèrent de la servitude de passage, sont toutes simples et ne consistent qu'en encadrements de grès mouluré traversant le mur. Rien, je crois, n'indique si elles purent recevoir des vantaux de clôture, mais le contraire serait extraordinaire. Les portes du grand axe N.-S. qui sont isolées, sont plus riches et reçurent à l'extérieur la combinaison décorative ordinaire, linteau et colonnettes, et sans doute fronton sur pilastres. La porte S. ne nous a conservé qu'une partie de ces dispositions.

---

[1] Ce serait là une disposition tout à fait exceptionnelle dans cet art ; l'hypothèse, naturelle à un moment où on ne savait presque rien de l'art khmèr, est née d'une fausse interprétation des angles intérieurs du gopura.

Avant de décrire les salles IV, il faut mentionner devant celle de l'Est, par laquelle on arrive, une sorte de terrasse reconstruite, à un niveau trop élevé, sans doute par les bonzes ; elle est encadrée de mains courantes, restes d'une balustrade à nāgas, posées à même le sol, de garuḍas terminaux et de lions de perrons. Ces pièces ne sont pas en place et ne sont d'ailleurs pas toujours remontées correctement ; leur présence rappelle peut-être le souvenir d'une disposition ancienne que les bonzes auraient essayé de recopier ou de restituer. Le fait que Garnier ne signale que deux garuḍas alors qu'il y en a cinq ou six aujourd'hui semblerait indiquer que ces divers débris ont été ramenés plus récemment d'autres parties du monument. L'un est arrivé au Musée de Phnom-penh après diverses vicissitudes, S. **43**, 6.

Les deux salles IV seraient identiques, si celle de l'E. ne possédait en plus, du côté de l'arrivée, une vérandah qui en occupait toute la partie centrale (pl. v, 25). La composition de ces édifices est simple. C'est une salle en croix, à branches inégales, obscure, voûtée, et dont les toits se croisent simplement. Aux extrémités des bras longitudinaux qui sont plus étendus, s'ajoutent des réduits également obscurs ; une fausse baie vient terminer l'édifice et dresse son fronton devant chaque pignon terminal ; le mur vient la couper en deux ; le bras transversal, dirigé suivant l'accès principal, s'orne d'un porche à chaque bout. La petite vérandah orientale de la salle E. occupe seulement les bras principaux de la croix ; elle cesse devant les réduits terminaux comme devant les porches.

La décoration intérieure n'offre qu'une corniche réduite avec frise à guirlandes pendantes (pl. v, 43) ; elle portait un plafond qui cachait la voûte grossièrement exécutée. La décoration extérieure, fort riche, comportait, sur les parois, des fausses portes et des niches à devatās, sur les pignons de riches frontons avec l'encadrement habituel de nāgas ; au-dessous l'arrivée du mur ne laissait guère place qu'à un décor de pilastres. La voûte était, au dehors, traitée en fausses tuiles à canal et se crêtait d'une ligne ondulée de niches dont les figures furent effacées. La décoration des parois — fausses fenêtres et niches à devatās, — se continuait, identique mais réduite, sous la vérandah. Celle-ci ne possédait d'étrésillons qu'à l'angle ; sa voûte, restée apparente en dessous, se terminait extérieurement par des demi-pignons sculptés. L'ensemble reposait sur un soubassement aujourd'hui invisible.

Galeries III.

La galerie III (pl. iv, en bas) est réduite à presque rien sur les faces N. et S., à des restes compliqués sur le côté E., et ne peut se lire d'une façon claire que sur la face O., dans la partie S. Encore n'en subsiste-t-il pas grand'chose. Elle a conservé ici la partie basse de ses grands piliers et par bonheur les premiers blocs d'un pilier de la galerie extérieure. Aussi doit-on s'étonner de l'affirmation répétée de certains auteurs que c'était une galerie étroite à fenêtres. Enfin

les gopuras de l'O. et du N. et les angles du N. permettent de préciser l'arrangement des axes et des retours. Partout ailleurs voûtes et piliers se sont écroulés et les décombres ont été enlevés, sans doute pour l'installation des diverses chaussées qui desservent le monument et les bonzeries voisines.

Cette double galerie était entièrement construite en latérite et il ne semble pas qu'aucun bloc de grès y ait été employé. Elle était voûtée, comme l'indiquent les naissances d'encorbellement sur les gopuras. Ceux-ci et les salles d'angle sont en croix et la petite nef venait se retourner dans les angles pour former la composition à pignons et demi-pignons chère à cet art. Un pilier conservé devant le gopura O. indique qu'un porche le précédait, constituant ainsi la combinaison classique déjà donnée par la façade E. de la salle IV orientale (pl. v, 25) : elle est si naturelle ici qu'un porche semble devoir être restitué de même devant les gopuras N. et S. et doublé devant les massifs d'angle.

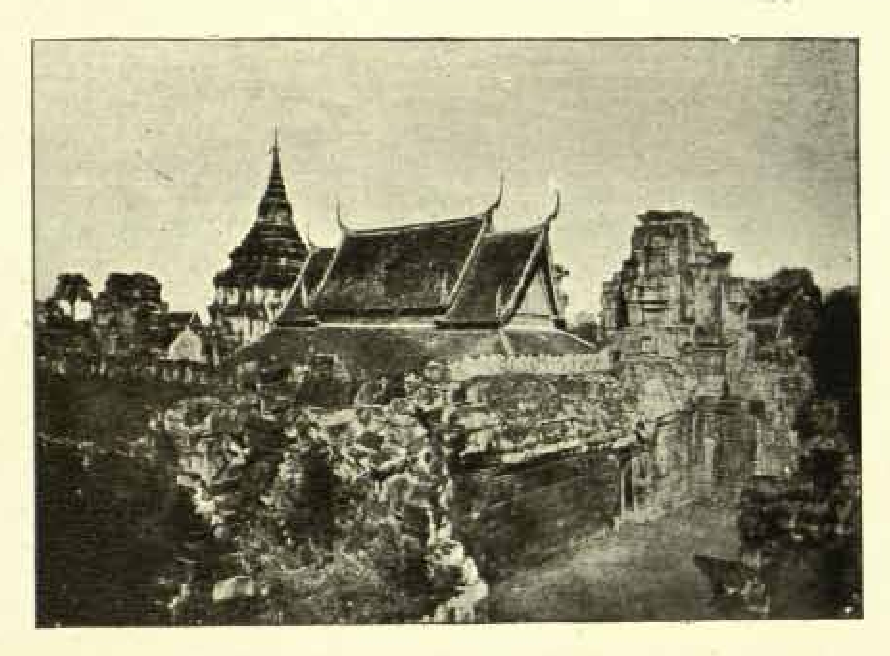
Sur la face E. le gopura central parait avoir été traité de même, mais avec exagération du bras oriental. En face des chapelles extrêmes de l'enceinte II, de nouveaux gopuras viennent donner des entrées supplémentaires, amenant à cinq le nombre des motifs de cette façade complexe ; tous semblent avoir été accompagnés de petites nefs extérieures correspondant à celles des trois autres côtés. Ces gopuras nouveaux paraissent s'être joints aux motifs d'angle ; mais il est difficile de reconnaître quelles dispositions occupaient l'espace compris entre le gopura central et les deux intermédiaires. En effet le mur dans cette partie se recule vers l'intérieur et réduit d'autant la cour II déjà étroite. La disposition la plus vraisemblable est que cette saillie correspond à la surface d'une nef latérale et que ces espaces étaient occupés par deux salles à trois nefs longitudinales, ouvertes sur l'extérieur par leur côté long.

Cour, galeries, sanctuaires II.

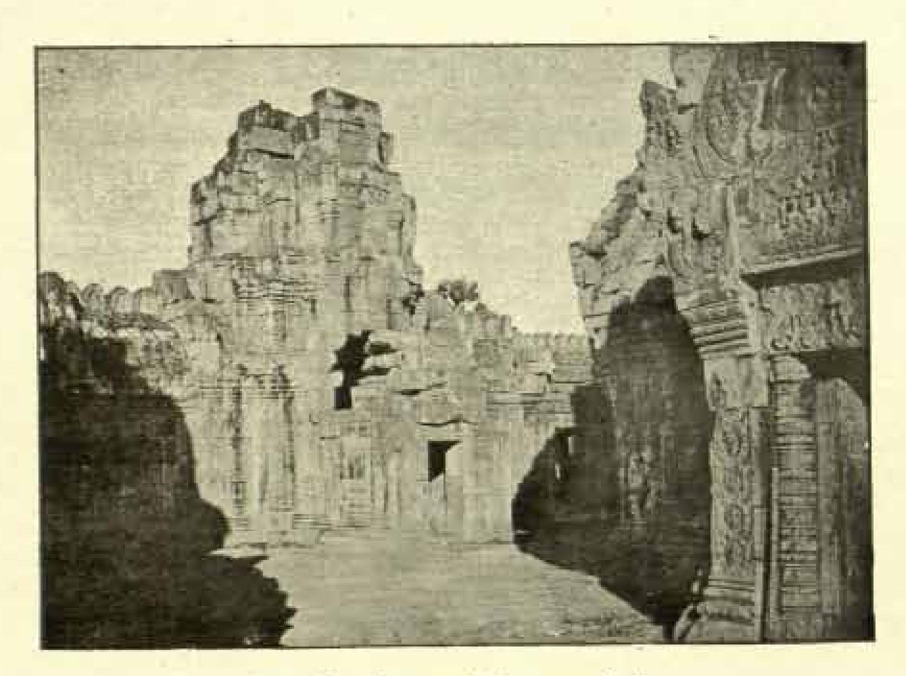
L'étroite cour II, resserrée entre les galeries III et II (pl. i, A), étranglée par les fortes saillies des tours II et des gopuras III devait paraître encore plus exiguë avant le remblai, lorsque les soubassements réduisaient sa largeur ; les perrons des portes correspondantes devaient presque se toucher comme il arrive parfois dans l'art du Bayon.

Avant de décrire les sanctuaires-annexes en pierre qu'unissent les galeries II, nous parlerons d'abord des galeries elles-mêmes et de leurs petites salles angulaires. Bien que le contraste des matières semble, dans l'aspect extérieur, établir une différence fondamentale entre les sanctuaires et les galeries, la composition est réellement ce qu'elle apparait en plan, d'une seule venue ; et si ces galeries étaient enduites, elles se confondraient complètement avec les sanctuaires : elles en prolongent rigoureusement les murs extrêmes et les assises de pierre forment harpes dans celles de latérite.

Ces galeries de latérite sont fort simples. Malgré l'affirmation toute gratuite



A. — Angle S.-E. enceinte II et sanctuaire I.



B. — Cour I, tour II O., angle S.-E.

qui a passé d'auteur en auteur, elles ne possèdent que des portes et aucune fenêtre [1].

Elles sont divisées par quelques refends en salles longues complètement obscures. Des passages traversent les galeries sur les faces E., O., et S., mettant en communication les cours I et II. Ces passages sont doublés autour des sanctuaires E. et O. et en assurent l'indépendance tout en respectant la symétrie, tandis qu'un seul passage s'ouvre dans la face S. au niveau de la bibliothèque méridionale ; accident ou fait voulu, un ou deux moellons qui manquent dans les assises basses du mur de refend, y ouvrent comme un étroit guichet entre la salle voisine et le passage. Ces galeries sont traitées très simplement et s'ornent seulement de moulures de base et de corniche ; elles répètent, à un niveau plus bas et dans une dimension plus petite, les moulures des extrémités des sanctuaires d'axe, dont elles ne sont que les prolongements. Les petites portes étroites et basses n'ont qu'un linteau de grès. Seuls les passages ont reçu l'encadrement de moulures habituel pris dans des blocs de cette matière ; elles ne comportent pas d'autre appareil décoratif et la partie supérieure de leur cadre vient interrompre parfois les moulures de corniche. La couverture est traitée en fausses tuiles rondes avec crête de grès à niches qui semblent avoir enfermé des buddhas méditant. Aux angles, de minuscules salles en croix étaient accusées à l'extérieur par des frontons ; ils venaient interrompre la ligne continue du toit-voûte ou former pignon sur les extrémités. Les deux petites salles de l'O. ouvrent dans les galeries intérieures. Celles de l'E. au contraire, qui n'ont aucune communication avec ces galeries ni par suite avec la cour I, forment deux chapelles à porte ouverte à l'E. et ornée de la composition ordinaire.

Avec les quatre sanctuaires-annexes, nous arrivons à la partie la plus intéressante du monument (pl. I, A et B). Découronnés de leur tour, on pourrait presque les confondre avec les salles IV, tant le parti en plan et la décoration en paraissent identiques. Mais si la similitude est réelle pour l'ornementation, elle n'est qu'apparente dans la composition. Nous avons vu que le noyau même du plan des salles IV est un croisement de galeries (pl. V, 25) ; ici ces galeries subsistent identiques, mais elles ne sont plus que l'accessoire : le noyau réel ou, plutôt, qui s'accuse extérieurement comme tel, est une tour centrale. Au dehors c'est surtout la pyramide d'étages qui la désignerait, mais elle est nettement marquée dès le corps inférieur par le maigre angle saillant qui garnit l'angle rentrant des galeries (pl. IV) : intérieurement le doublement des arêtes d'angle accuse seulement l'existence de la tour ; le parti n'est cependant pas

---

(1) Je ne puis comprendre l'indication précise concernant ces fenêtres inexistantes et qui nous apprend qu'elles sont peu élevées au-dessus du sol : peut-être quelqu'une de ces portes, qui sont d'une étroitesse déconcertante, s'est-elle trouvée encombrée dans le bas et a-t-elle donné naissance à cette affirmation erronée.

franc et les murs portants, percés de portes, qui devraient soutenir la tour, sont supprimés : en réalité nous rentrons dans le plan précédent et la tour en somme n'est qu'un simple ornement soutenu en l'air d'une façon défectueuse. Il y a ici désaccord entre la composition extérieure et la traduction intérieure.

Donc une tour centrale munie sur ses deux axes d'avancées aveugles constitue la partie principale du plan ; à chaque bras s'ajoute un élément plus petit : vestibules sur l'axe principal, réduits sur l'axe longitudinal ; enfin les galeries viennent continuer cette combinaison télescopique.

L'intérieur n'est orné, suivant la méthode habituelle, que de la corniche sous plafond ; les voûtes grossièrement taillées et assez basses étaient, comme d'ordinaire, invisibles.

Extérieurement la tour-noyau présente, en plus du corps inférieur, trois étages carrés redentés et le départ de la terminaison circulaire en lotus qui est incomplète. Le premier étage n'apparaît que dans les angles, le reste étant masqué par la voûte des ailes.

Le corps carré inférieur de la tour est relevé au-dessus du soubassement général invisible par un petit soubassement propre formé de deux doucines opposées autour d'une bande à rosaces ; face de cimaise et plinthe portent ce même ornement (pl. v, 45). L'angle du corps est constitué par un pilastre à deux faces, muni de base et de corniche courantes, la corniche étant cependant un peu plus riche que la base. Cette corniche s'orne en plus d'une grande bande saillante à rosaces qui vient doubler assez bizarrement sa grande face supérieure (pl. v, 41) ; elle sert de départ à une doucine renversée qui forme la partie inférieure de la base de l'étage I ; l'arête de celui-ci se place presqu'à l'aplomb de celle du corps inférieur.

L'étage I, le seul qui se soit conservé à peu près partout presqu'en entier, est un corps redenté avec base, corniche et bahut (pl. v, 8). Les faces verticales de l'angle sont décorées de devatās dans des niches simples ; et le restant de la surface, comme les côtés du redent, est orné d'une bande verticale de rinceaux. Le bahut, simplement mouluré, soutenait vraisemblablement des antéfixes de face et d'angle, car on en retrouve un bon nombre qui ne peuvent avoir eu d'autre place ; cette hypothèse est confirmée par les entailles faites en bas des arêtes et qui semblent destinées à ménager la place nécessaire à la queue de ces antéfixes. Le redent central sert de fond à une fausse baie contre laquelle vient mourir la voûte de l'aile ; cette fausse baie étend au-dessus de la voûte un fronton à l'encadrement ordinaire, mais à peine décoré. Pour échapper à la voûte et surtout à sa crête, ce fronton est relevé trop haut par rapport au niveau de la corniche.

Les étages II et III sont constitués de la même façon, à la réserve des niches à devatās qui n'y trouveraient pas place ; ils ont presque partout perdu leurs angles extérieurs, construits d'une façon indépendante du reste de la maçonnerie. Le fronton de la fausse baie très allongé s'orne de nāgas à cinq têtes qui encadrent des scènes monotones.

La terminaison circulaire paraît avoir comporté seize lotus (pl. v, 3). Ces lotus puissants se détachent par une courbe plate du dernier étage carré qui est sans bahut. Chacun des pétales bombés est encadré en arrière par un rang de feuilles-crochets ; celles-ci s'enlèvent sur un fond rayé terminé par une bande de rosaces et ce fond se contourne pour suivre les pétales, en adoptant comme eux le plan de seize lobes. Il ne reste plus guère de ces lotus en place qu'à la tour N. Un débris gît à l'angle du bassin S. et permet de mieux suivre la composition de ces éléments. Enfin près du sanctuaire N., cour I, sur une pierre carrée qui semble une base de pilier, est posé un bloc conique bombé et creusé qui pourrait provenir du couronnement.

Les quatre saillies, contiguës au carré central, et formant les bras de la croix, sont identiques. Seuls varient les éléments qui les terminent ; les vestibules sont plus courts, les réduits plus longs de la différence même de la fenêtre qui, dans le premier cas, n'a que trois et, dans le second, cinq balustres. Le décor des uns et des autres et des ailes centrales même est constitué entre base et corniche par des fausses fenêtres et des niches à devatās. Les moulures hautes (pl. v, 1) et basses (pl. v, 5) se réduisent de proche en proche par la perte d'un élément et permettent ainsi l'abaissement de la voûte qui correspond au décrochement en plan. Les fenêtres ont un store fictif qui les cache en partie et le décor de niches en-dessus que nous trouvons déjà aux salles IV. Nous étudierons toute cette décoration uniforme en bloc.

Cour, bibliothèques et sanctuaire I.

La cour intérieure I, de dimensions modestes, était occupée par le sanctuaire et deux bibliothèques qui, suivant l'habitude, sont placées en avant et s'ouvrent en arrière. La saillie des bras intérieurs des quatre sanctuaires-annexes que nous venons de décrire, restreint beaucoup l'espace libre ; pour dégager davantage l'entrée E. du sanctuaire central, le bras O. du sanctuaire II E. est raccourci par la suppression de son vestibule.

Les deux bibliothèques ont peu de différences entre elles. La plus importante et la plus complète aujourd'hui est celle du Sud. C'est une salle rectangulaire en latérite. La voûte s'y annonce dès les assises inférieures. Le mur O., où se trouve la porte intérieure, est aux trois-quarts en grès, au moins dans le bas. Les colonnettes qui encadrent la baie sont lourdes. Cette salle était précédée d'un porche en grès avec baies latérales libres, mais assez petites. La porte extérieure a des piédroits décorés d'une fine tapisserie, mais a perdu son appareil décoratif.

L'extérieur est simple. Les murs latéraux ont pour tout décor leurs profils de base et de corniche. La face E. est ornée d'une fausse porte avec frontons de nāgas indiqués dans la latérite.

La bibliothèque N. a son vestibule aveugle, mais conserve une partie de

ses colonnettes prises par assises avec les piédroits. Ceux-ci, aussi bien à la porte extérieure qu'à la porte intérieure, ont leurs tapisseries murales qui accusent leur ancienneté. L'extérieur de cette bibliothèque est encore moins poussé que celui de l'autre.

Le sanctuaire (pl. IV), noyau de l'ensemble est, comme les quatre tours-annexes, un édifice en croix ; il paraît avoir été laissé en épannelage pour la plus grande part de sa masse et n'avoir été achevé que postérieurement. Pràsàt dans le bas, il se termine en haut en stūpa. La conception initiale du pràsàt inférieur est différente de celle des sanctuaires-annexes, comme celle-ci était différente de celle des salles IV. Le noyau est encore une masse carrée, mais sur chaque face l'aile qui se détache est triple ; elle est d'ailleurs peu saillante. De chaque nef centrale se détache un vestibule et c'est l'élément qui compte le plus dans l'ensemble ; sur sa face extérieure, comme d'habitude, est accolé l'ensemble décoratif de la porte. Cette composition se traduit en plan dans l'aspect d'une tour simplement redentée et munie de vestibules, et ce n'est qu'en élévation qu'elle prend son sens réel.

Le vestibule de l'E. est seul muni de fenêtres vraies à deux rangs de balustres ; aux autres vestibules les baies sont fausses. Les portes intérieures sont brutes. Je n'ai pu distinguer si, comme il est probable, l'intérieur était préparé pour présenter corniche ornée et plafond ; il est possible d'ailleurs que tout cela soit resté inachevé.

Extérieurement les vestibules seuls paraissent avoir reçu leur décoration ancienne, fenêtres vraies ou fausses, niches à devatās et ensembles décoratifs des portes. Encore les frontons y sont-ils d'exécution postérieure, comme on le verra plus loin. Le centre même, angles du carré central, et petites nefs latérales, est resté sans décors. En revanche un motif nouveau, sinon dans sa forme, au moins dans son application, naît de la rencontre des corniches des basses nefs ; le décorateur a poursuivi les moulures sur le corps même ; et, comme ici la corniche n'a rien à porter, puisque le mur continuera, il a motivé sa présence en y plaçant un garuḍa qui produit, en ce point, un effet inattendu et assez heureux. Plus haut la corniche des nefs centrales vient à son tour ceindre le corps central. Si ce corps avait sa véritable corniche au-dessus des voûtes des ailes, on voit qu'il serait en réalité divisé par toutes ces corniches en trois parties analogues, ce qui ne contribue qu'à rendre encore plus confus ce parti déjà peu clair.

La corniche au niveau inférieur des voûtes principales semble la dernière partie ancienne de la construction. Au-dessus, la corniche actuelle a été taillée après coup, suivant un profil qui n'est plus du même style, et les arêtes s'évasent jusqu'à elle. Un étage bas, doublement redenté, mais sans fausses baies, correspond peut-être encore aux dispositions primitivement prévues. Plus haut enfin la composition devient toute différente et ce n'est plus qu'un stūpa circulaire, assez adroitement placé avec sa grande base redentée sur ce support anormal (pl. I, A).

II

DÉCORATION.

La décoration de ces édifices présente une grande unité, mais aussi, il faut bien le dire, une fâcheuse monotonie. Les mêmes profils se répètent à satiété (pl. v), les mêmes décors reviennent sans cesse, et si une certaine recherche de variété apparaît dans le détail, elle ne se révèle qu'à un patient examen : autant dire qu'elle est inutile.

L'art khmèr s'est montré un des arts les plus pauvres dans la composition des profils, et peut-être le rapprochement de ces études permettra-t-il de prouver un jour qu'à l'encontre d'autres arts plus rationnels, le profil n'existe à peu près pas par lui-même dans cette composition. Le décorateur n'unit pas des éléments de profils, des moulures diverses qui s'opposent et se font valoir, pour obtenir un certain effet ; ce qu'il utilise, ce sont seulement des lignes d'ornement qu'il superpose dans un ordre immuable ; aucune variété, aucune combinaison nouvelle : tout le changement consiste, suivant le besoin, dans l'adjonction ou la suppression d'un des motifs déjà connus. Ce n'est pas un tore que l'architecte place et que le sculpteur décompose plus tard en divers motifs, mais une rangée de certains de ces motifs dont le gabarit se trouve être un tore. Nous n'insisterons pas sur cette inversion de toutes nos habitudes d'art, l'observation demanderait une étude trop complexe pour cet article ; un seul fait suffira à l'indiquer : que le même profil soit employé droit ou renversé, comme corniche ou comme base, une part seule des décors donnera l'impression du retournement, mais les rangées de lotus invariablement garderont la pointe en haut. Il n'est guère, dans le profil khmèr classique utilisé ici, que deux éléments qui méritent réellement le nom de moulures, ce sont les deux motifs extrêmes, le filet oblique qui forme le départ des profils et la doucine terminale avec le cavet qui la détache, petit ensemble qui permet de donner la saillie nécessaire à la grande face de corniche ou à la plinthe (pl. v, 1 par ex.) ; aussi disparaît-elle — nous allons en voir ici même des exemples — quand cette saillie devient inutile.

Dans tout le monument, le jeu des moulures est demandé à un profil unique ou plutôt, comme nous venons de le dire, à une série de décors placés dans un ordre constant. Le profil le plus riche nous est donné par le premier étage des tours II (pl. v, 8) qui présente de bas en haut : filet, — perles, — tore à feuilles obliques, — premier — et second rang de lotus, — cavet et doucine à feuilles obliques, — et grande face terminale. La partie inférieure du corps central (pl. v, 51) qui adopte — peut-être par erreur — le profil de corniche des ailes immédiates, perd un élément de lotus, mais reçoit au-dessus une grande face supplémentaire de la hauteur des lotus formant abouts de tuiles sur ces ailes. A cette corniche sur l'angle central correspond une base relevée, de même composition, à la réserve bien entendu du redressement des lotus,

tandis qu'à la grande face du supplément correspond le petit soubassement qui élève la base au-dessus de celle des annexes. La même base, mais à un niveau par suite inférieur, s'allonge sous la première section des ailes. Pour la seconde, réduits ou vestibules, base et corniche perdent un rang de lotus ; le soubassement général s'abaisse légèrement et la différence totale de niveau qui se marque en haut, correspond à la hauteur de la grande face de corniche, hauteur qui elle-même est celle des abouts de tuiles suivants.

Aux salles IV, les ailes et adjonctions ont même profil de base et de corniche, qui est du type de celles des ailes centrales des tours II (pl. II, I, 5). La différence franche d'importance entre les divers éléments n'obligeait peut-être pas le décorateur à demander la réduction de hauteur totale aux rangs de décors. C'est encore le même profil que nous voyons fournir la corniche intérieure (pl. V, 43) et la terminaison haute et basse des piliers aux porches (pl. V, 37). Ici, l'élargissement n'est plus nécessaire et la doucine disparaît. Elle renaît aux pilastres du fond, qui reçoivent les architraves, parce qu'alors le profil a besoin de gagner en hauteur pour régner à ses extrémités avec le linteau. Supprimons un nouvel élément du profil réduit et nous obtenons le décor des architraves (pl. V, 27). Ce profil à tout faire vient encore fournir le dessin des bagues des colonnettes octogonales (pl. V, 6). Naturellement il est utilisé dans la forme sans doucine ; mais même en ce cas, où l'impression de symétrie paraît recherchée avant tout, les lotus gardent toujours leur sens unique. A la réserve de la doucine, le profil reste aussi riche que dans les plus riches exemples d'ici, et l'on sent combien le motif, s'il peut convenir seul et de grande taille au décor du haut d'une paroi, doit paraître touffu et compliqué, réduit à une échelle infime, doublé sur la même bague et répété encore sur cinq ou six autres.

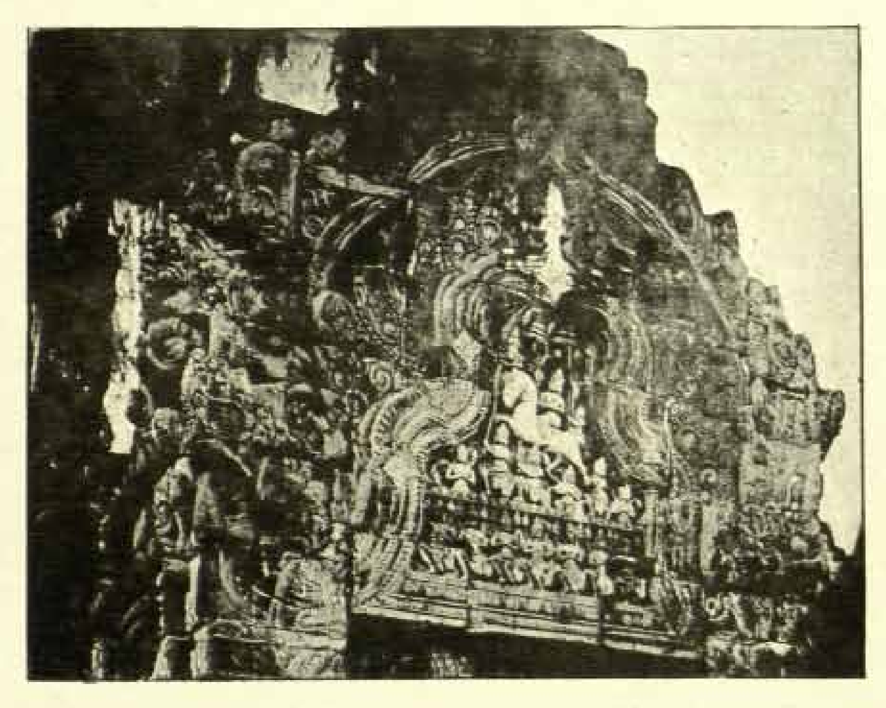
Le profil de bahut n'est guère qu'une adaptation du même décor (pl. V, 8) tout à fait réduit en ce cas spécial, simple rang de lotus entre gorges, sous bande ornée de rosaces.

Quant au profil du petit soubassement sous le motif central des tours II, qui est sans doute aussi celui des soubassements ordinaires (pl. V, 45), c'est un profil cette fois franchement architectural, mais, nouvelle contradiction, où le retrouvons-nous d'une façon constante ? Dans la composition des piédestaux de statues, point où une combinaison purement scupturale eût été la plus attendue (pl. V, 2). Plus encore que celui-ci, le profil des encadrements de baies nous offre un exemple de véritables moulures. Les croquis donnés (pl. V, 16, 17, 33, 34) permettront aisément de s'en rendre compte. On appréciera et la valeur décorative de ces entailles profondes et franches — (il fallait d'ailleurs cette matière tendre qu'est le grès encore humide au sortir des carrières pour rendre possibles ces saignées aiguës sans étonner la pierre) — et l'heureux système de faces obliques qui accrochent le jour jusqu'au fond de ces saignées.

Le décor du panneau est limité par la frise à guirlandes pendantes suspendue



A. — Tour centrale I, fronton O.



B. — Tour centrale I, fronton N.

à la corniche et le motif identique correspondant, qui repose sur la cimaise de la base, et que nous appellerons contrefrise. Le nom de frise à guirlandes pendantes, que nous avons adopté dans l'art cham pour la forme constante de ce décor, n'est plus aussi juste pour l'art khmèr, du moins dans ce monument; il ne s'agit ici que de pendeloques et leur retournement en contrefrise qui en fait des sortes d'épis, n'a rien de choquant. Un simple filet, parfois orné de perles, détache ces deux bandes horizontales du reste des panneaux. Comme on le voit sur la planche v, 1, 5, le type unique consiste en une pendeloque entre deux fleurons qui s'opposent alternativement.

La corniche, lorsqu'elle termine un mur sous une toiture, reçoit directement sur sa grande face et en légère saillie (pl. v, 1) les abouts des fausses tuiles rondes, qui sont de gros pétales de lotus encadrés d'un rang continu de folioles en crochets. Quand, au contraire, un autre étage se superpose, un petit bahut (pl. v, 8) vient soutenir le terrasson horizontal et s'orne d'antéfixes dont aucune ici ne s'est conservée en place. Ces antéfixes sont traitées en niches dont l'arc mince, plus ou moins mouvementé et toujours terminé en pointe, repose soit sur deux petits pilastres, soit sur une large plinthe inférieure. Diverses figures, ascète, dvārapāla, buddha méditant, occupent aux antéfixes sortées à Vat Nokor le vide de la niche ; des motifs plus variés ou purement décoratifs, compositions de nāgas vrais ou stylisés, se rencontrent sur les pièces du Musée khmèr qui paraissent avoir la même origine (**S. 40**, 1-4 ; **S. 41**, 2-8 ; 11-13. cf. *BEFEO.*, XII, 3, p. 37 sqq.). Notons dans la queue à peine indiquée de ces antéfixes, qu'elles soient de face ou d'angle, la présence fréquente d'un trou rond qui permettait de fixer ces pièces instables en place.

Au même esprit correspondent les crêtes à niches, traitées de même, qui décoraient le faîte des murs et le sommet des voûtes. Elles semblent ici avoir été toutes bûchées et avoir contenu des buddhas méditant.

La corniche qui vient soutenir l'about des tuiles porte également le fronton qui termine les voûtes Comme dans tout cet art, le fronton est encadré par un corps de moulures qui s'achève en bas par une tête de makara ; la trompe y est indistincte mais on y voit les mêmes défenses acérées des têtes de makaras qui forment l'avant des barques figurées au Bayon et à Bantāy Ćhmar (cf. *BEFEO.*, X, p. 210, et fig. 2). De la gauche du monstre sort un nāga à têtes multiples. Celles-ci ont parfois le nez si retroussé qu'on pourrait le prendre pour une petite trompe. Le motif se répète à angle droit, suivant le plan de la paroi, et c'est la dernière feuille de lotus, about de tuiles, qui se transforme en makara pour amorcer le nāga. Celui de l'angle, centre du groupe, laisse tomber une guirlande, à quatre brins parfois, qui donne une heureuse arête verticale à cet ensemble mouvementé. Ces frontons présentent des ondulations très contournées et s'épanouissent autour de rosaces qui en accusent les retours. Des feuilles rampantes encadrent leur mouvement et parfois s'ornent de petites figures. Celle d'en haut a comme nervure la pointe effilée des moulures à leur angle supérieur.

Nous n'avons pas d'exemple ici de fronton libre terminant directement une aile ; une fausse baie avec son propre fronton vient toujours masquer le pignon. A ces extrémités, la proportion des frontons est aussi aiguë que celle des porches ; au contraire sur les baies fausses d'étages, le fronton prend une forme très basse sans changer de composition. Il s'orne alors de sept feuilles allongées qui suivent son mouvement. La corniche sur pilastres, dans le cas de ces baies, s'interrompt brutalement sur les côtés intérieurs, et une fausse poutre moulurée comme une architrave, mais dont les profils se referment en une seule masse aux deux extrémités, soutient la scène qui occupe le fronton.

Frontons.

La décoration des divers frontons du monument ne présente pas un grand intérêt, au moins artistique, et une bonne part de ceux-ci, d'ailleurs, a disparu. Nous les décrirons en faisant le tour des édifices dans le sens de la pradakṣiṇā, bien que rien ne prouve qu'un tel ordre en ait réglé la composition.

Salle IV E. — De la façade antérieure, il ne reste, et encore incomplets, que les demi-pignons des vérandahs.

Demi-fronton N. — Le demi-pignon N. montre des ascètes au milieu de lotus; en bas un ascète tient un bâton sur une sorte d'escabeau ; en face de lui un autre se penche au-dessus d'un groupe de traits obliques qui pourrait indiquer un ruisseau. Au-dessus, un ascète encore semble présenter un animal troussé pour la cuisson, devant une idole debout sur un piédestal. Le haut du fronton manque.

Demi-fronton S. — Trois registres : en bas quatre (ou cinq) danseuses, au-dessus quatre autres danseuses, toutes portant la coiffure à trois pointes ou le chignon à boucle ; plus haut deux figures, peut-être de sexe différent, adorent une divinité effacée, qui occupait une niche au-dessus de laquelle volent des apsaras portant des guirlandes.

Demi-fronton du pignon S. de la vérandah. — Une figure fait une offrande à la divinité disparue d'un autel important, au-dessus duquel s'élève un arbre conventionnel ; sous ses rameaux une apsaras volant agite un éventail, une autre présente des guirlandes.

Demi-fronton du pignon N. — Le pignon symétrique ne présente plus qu'une partie du registre inférieur, cinq hommes agenouillés, mains jointes.

Fronton de l'aile S. — Il présente trois registres. En haut sont deux figures, dont l'une porte un écran (pl. v, 9) ; elles sont aux côtés d'un autel, sur lequel se trouvait une masse assez trapue qui fut bûchée. La figure de droite tient un coffret ; au-dessus de chacune des deux se trouve un parasol à silhouette très

bombée (pl. v, 35). Au-dessus, cinq figures dont une petite ; deux d'entre elles n'apparaissent qu'en partie derrière un cheval bridé ; à gauche, à terre est un objet conique, que nous croyons un gâteau, une offrande de riz, pour l'avoir trouvé souvent dans des scènes où il pouvait s'interpréter ainsi, mais sans plus de preuves.

Fronton porche O. — Il n'en subsiste que quelques pierres ; encore les deux d'en bas ne sont-elles pas sculptées. Au-dessus, restes d'une figure centrale qui a pu être un buddha méditant, sur un piédestal, et une figure plus petite qui lui rend hommage.

Fronton de l'aile N. — Celui-ci paraît figurer une scène qui se passerait entièrement dans les airs. En bas sont sept personnages volant ; au-dessus six autres qui n'en sont pas séparés ; celui de droite élève une bannière ; quatre autres figures également volantes joignent les mains ou tiennent les unes des oriflammes, les autres des parasols. Nous voyons ensuite un roi (?) qui brandit un sabre et qui est monté sur un cheval volant ; au-dessus les parasols, les oriflammes, et parmi celles-ci, à gauche, une enseigne qui consiste en une figure assise. Bien que dans les airs, tous ces personnages paraissent être des êtres humains.

Salle IV O. — Les pignons O. et E. manquent.

Fronton aile S. — Divinité debout, à quatre bras, dont les deux supérieurs ont été effacés ; le personnage porte un haut chignon sur lequel était une figurine aujourd'hui bûchée ; il est vêtu d'un costume simple mais orné de bijoux ; des guirlandes posent sur sa tête et sur ses bras ; sa main gauche tient un objet qui pourrait être un petit bouton de lotus, sa droite un attribut indistinct. Il a les pieds sur un petit piédestal qui l'élève au-dessus des deux registres interrompus par lui : à sa droite, en bas, sont deux figures en prière ; au-dessus, deux autres dont l'une bûchée ; à côté des deux registres est une pièce en hauteur que nous retrouverons plusieurs fois (pl. v, 11) ; elle n'apparaît pas de l'autre côté, où ne se trouvent que le même nombre de personnages et un gâteau pyramidal.

Fronton aile N. — Divinité à quatre bras dont les deux supérieurs ont été effacés ; les mains antérieures qui sont fermées paraissent sans attributs. A côté d'elle sont quatre hommes en prière et un gâteau ; au-dessous quatre hommes, deux par deux, aux côtés de son piédestal et un nouveau gâteau.

Nous ne retrouvons ensuite de grandes compositions figurées qu'aux quatre sanctuaires annexes II. Ceux de l'Est et du Sud sont les plus ruinés et nous n'aurons guère à y décrire que les frontons des étages, d'un intérêt assez faible d'ailleurs.

Le personnage principal de tous ces frontons d'étage est une figure effacée, dont la silhouette est celle que donnerait un buddha méditant. Autour d'elle

quatre personnages aux frontons du deuxième étage et deux aux frontons du troisième lui rendent hommage.

SANCTUAIRE II E. — *Frontons du 2e étage.* Sur les frontons E., S., O. : personnages à chignons. La description du fronton de l'O. n'est que probable, car il est rendu très difficile à voir en raison du manque de recul et de la hauteur du toit de la pagode nouvelle qui unit les sanctuaires I et II E. Au Nord, même composition, mais les figures ont le chignon cylindrique et au-dessus volent deux apsaras qui portent des guirlandes.

Frontons du 3e étage. — Ceux de l'Est et de l'Ouest manquent. Celui du Sud, en partie ruiné, présentait sans doute les deux figures en prière, autour de la figure bûchée. Sur le fronton N., cette dernière se détache devant une gloire à sept lobes qui pourrait être l'épannelage du dais de nāgas ; en plus des figures en prière, deux apsaras munies de guirlandes.

SANCTUAIRE II S. — Ce sanctuaire a gardé tous ses frontons d'étage qui, à la réserve du fronton S., correspondent à la description générale donnée plus haut.

Frontons du 2e étage. — Sud : au centre, deux figures qui portent la coiffure ordinaire des yakṣas semblent soulever par le haut un objet carré ou un voile. A leur droite, un petit ascète debout tient un bâton ; de l'autre côté sont deux figures à coiffure conique en prière et un vase à couvercle élancé. — Ouest : coiffure cylindrique ; deux des figures ont un siège commun qui les relève un peu. — Nord et Est : coiffure conique.

Frontons du 3e étage. — Sud : il n'en reste que l'angle gauche avec une figure en prière. — Ouest : la figure centrale est enfermée entre deux tiges verticales qui s'écartent au sommet. — Nord : la figure centrale, incomplètement effacée, semble bien être un buddha méditant, enfermé entre deux motifs courbes. — Est : même disposition que le fronton O.

SANCTUAIRE II O. — *Fronton du vestibule O.* — Le fronton présente trois registres. En haut, sur un piédestal à deux plans, est une masse bûchée qui pourrait être un liṅga, s'il ne dépasse pas l'objet porté, ou un personnage assis, plus probable ici, s'il le dépasse. A droite et à gauche deux personnages à coiffure de yakṣas, debout de côté, supportent au-dessus de la masse bûchée un objet rectangulaire à poignée (pl. v, 26). Au-dessus encore sont des apsaras porteuses de guirlandes. Le registre intermédiaire montre de gauche à droite cinq figures agenouillées en prière, un gâteau, un ascète agenouillé avec une coiffure conique qui se retourne en arrière (pl. v, 38) ; deux autres, un ascète debout qui tient un bâton terminé par une crosse (pl. v, 39) ; trois personnages, un autre ascète agenouillé avec la même coiffure que le premier et un nouveau gâteau. Sur le troisième registre sont sept figures en prière, un genou relevé ; le registre est inachevé. — Le fronton E. manque.

Frontons du 2e étage. — Ceux-ci, qui sont au complet, comportent quelques variantes. — Ouest : les figures en prière sont au nombre de six ; entre elles est un objet dressé qui se présente comme un sabre au fourreau (pl. v, 28) ; à droite est une pièce mince cylindrique à terminaison circulaire. Le personnage central effacé pourrait avoir eu quatre bras. — Nord : deux pièces verticales entourent l'image centrale (pl. v, 21) et les adorants de gauche sont remplacés par un personnage debout, qui semble endormi, appuyé sur un bâton ; en bas est peut-être un chien — Est : les personnages ont la coiffure des yakṣas et deux apsaras portent des guirlandes. — Sud : deux figurines s'ajoutent aux quatre pour adorer l'image qui paraît être ici sous un dais.

Frontons du 3e étage. — Il n'en subsiste que le fronton N. ; le personnage central sur un piédestal est accompagné d'une oriflamme et de deux guirlandes.

Sanctuaire II N. — Celui-ci a perdu comme les autres son fronton sur la cour I, mais a conservé son fronton N., qui est en bon état, et tous ses frontons d'étages.

Fronton N. — Au centre nous retrouvons le même grand personnage, debout, à quatre bras et figure dans le chignon. Ici encore les bras supérieurs et la figure minuscule furent soigneusement effacés. Le personnage vêtu d'un sampot et orné de bijoux porte le chignon haut. Quatre apsaras volent au-dessus de lui en agitant des guirlandes, deux autres lui présentent des fleurs de lotus. A terre sont deux gâteaux. Sur le registre inférieur sept apsaras dansent en agitant des fleurs. La main droite du personnage central semble tenir un bouton de lotus, l'autre est fermée. Sur les feuilles rampantes du fronton sont des figurines ; sur celle qui forme antéfixe centrale, un petit personnage, qui tient un sabre, marche d'un bon mouvement.

Frontons du 2e étage. — C'est encore la même formule avec quelques additions. — Nord : il y a six figures au lieu de quatre ; elles ont le chignon cylindrique et un large encadrement de face, et toujours éveillent l'idée de yakṣas — Est : chignon cylindrique. — Sud : de même ; deux pièces verticales entourent la figure bûchée. — Ouest : elles se trouvent sur le dernier fronton avec deux apsaras offrant des guirlandes.

Frontons du 3e étage. — Nord : deux apsaras s'ajoutent à la scène et la figure bûchée est devant une sorte de gloire à cinq lobes. — Est : moitié seulement, normale. — Sud : ici il n'y a qu'un seul adorant, mais l'image est enfermée entre deux pièces verticales. — Ouest : normal.

Sanctuaire central I. — Le sanctuaire central n'a conservé que ses quatre frontons de vestibules et une partie seulement des demi-frontons des ailes.

Fronton oriental. — Le grand fronton de l'Est, sous sa couche de peintures, est plus difficile à lire aujourd'hui que sur l'excellente photographie de

Fournereau, dont le seul tort, comme de beaucoup d'autres d'ailleurs des vues d'ensemble de ses ouvrages, est d'être retournée (Cf. *Ruines Khmères*, pl. 71).

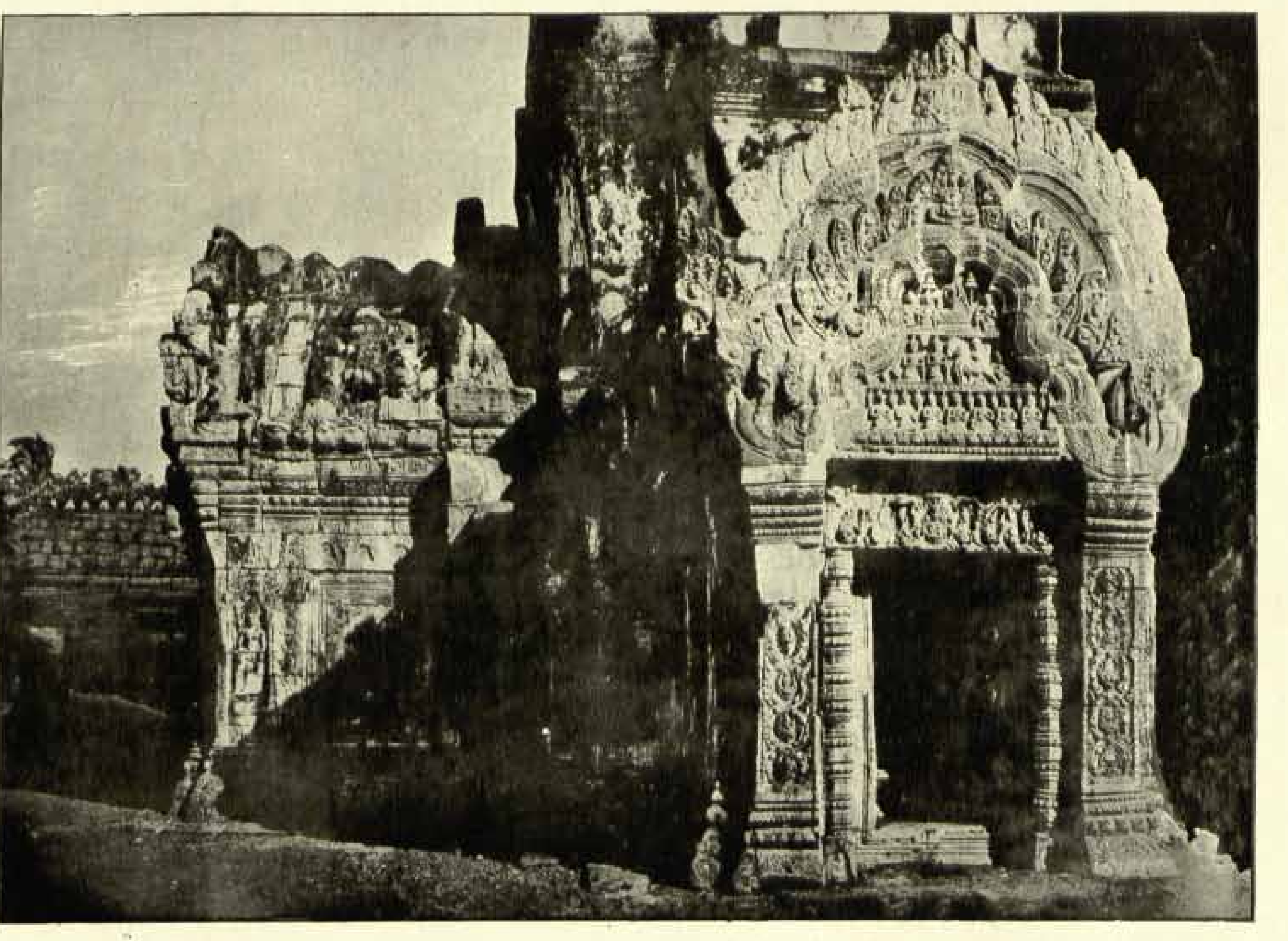
C'est le triomphe du Buddha sur l'attaque de Māra. Au centre du fronton, un édifice presque pareil au monument votif dressé en avant de l'autel et que nous décrirons plus loin, abrite le Buddha qui atteste la Terre. Celle-ci au-dessous de lui, enfermée dans une entaille pratiquée dans le soubassement, tord ses cheveux dénoués [1]. Des apsaras portant des guirlandes entourent la pointe terminale du petit édifice. Au-dessous une rangée de quatre figures, dont les deux centrales au moins sont à quatre bras, honorent le Sage ; des hampes les divisent ; une bande de pierre nue les sépare de l'armée de Māra. Celle-ci au côté N. est en pleine action, au S. fait sa soumission. A droite un éléphant porte Rāvaṇa ; celui-ci, à plusieurs têtes et cinq paires de bras, tire de l'arc contre le Buddha. Au-dessus de la tête de l'éléphant volent deux rākṣasas armés de leur massue ainsi qu'un certain nombre d'oiseaux, entourant une sorte de disque à quatre poignées pleines ; ils volent dans la direction du Buddha. En arrière des oiseaux se distinguent deux têtes de bœuf. Sous l'éléphant sont trois démons, dont l'un à tête d'oiseau brandit une pique ; un autre est accroupi au pied du petit édifice. A gauche, les oiseaux, autour du même disque, s'enfuient à tire-d'ailes, l'éléphant agenouillé détourne la tête ; Rāvaṇa et les rākṣasas, même celui qui était au bas du monument, joignent leurs mains en signe de vénération ; des têtes de rākṣasas et de cheval, volantes, s'écartent. L'édicule repose sur une tête de monstre qui mord un serpent horizontal dont les têtes se redressent aux deux bouts du tympan : est-ce là un simple motif de décor, ou le nāga exprime-t-il la mer des eaux sorties de la chevelure de la Terre ? Nous voyons au Bayon sur un fronton du gopura O. des galeries extérieures un même nāga symboliser l'Océan sur lequel flotte le monstre Ananta, support de Viṣṇu dans la scène classique de la naissance de Brahmā.

Frontons méridionaux. — En allant vers le S., le premier fronton qu'on trouve conservé est le grand fronton méridional. Le haut du tympan (pl. III) montre le Bodhisattva qui, assis sur un trône de lotus, se coupe les cheveux. Il est accompagné de trois assistants et abrité par des parasols. Au deuxième registre, qui sans doute représente le départ du palais, nous voyons un cheval sellé et son écuyer entre trois personnages. Le troisième registre, inférieur, montre sept figures à demi-agenouillées. Au détail de l'élément supérieur près, ce fronton répète le fronton S. de la salle IV E. Encore ne peut-on affirmer, puisque cet élément y est bûché, que la ressemblance ne fut pas autrefois plus complète [2].

---

[1] Nous devons l'interprétation de cette curieuse figure à M. Cœdès.

[2] Fournereau, *Ruines khmères*, pl. 70. Il y est retourné et désigné par erreur comme fronton de la face O.



Tour centrale, porte S. et vestibule O.

Le demi-fronton O. du vestibule S. porte seulement une figure en prière à côté d'une niche bûchée.

Frontons occidentaux. — Le demi-fronton S. du vestibule O. présente un gâteau, l'autel d'une divinité bûchée qui paraît avoir été un liṅga, et un arbre.

Le fronton principal du vestibule O. a deux registres (pl. II A). En haut trois figures sont enfermées dans des niches à redents carrés avec épis terminaux d'un style tout différent du reste du monument. Autour se voient des apsaras. Le registre inférieur est occupé par treize adorants d'un dessin plus mouvementé qu'à l'ordinaire.

Frontons septentrionaux. — Le demi-fronton O. offre une figure en prières devant des lotus sur lesquels il n'y a plus rien.

Sur le fronton N. principal nous retrouvons la copie du fronton septentrional de la salle IV E. Il est formé de deux registres (pl. II B), dont le principal, qui est celui d'en haut, contient la figure à cheval sous le parasol, et l'inférieure la série des sept figures qui ici portent une double fleur de lotus. La ressemblance est encore accusée par la présence de l'enseigne surmontée d'une figure humaine.

Le demi-fronton E. montre un personnage en prières devant un triple lotus sur lequel était une figure grattée aujourd'hui.

Linteaux.

Le premier élément qui vient logiquement après le fronton est le linteau, puisqu'il se place immédiatement au-dessous et qu'il tient le même rôle d'élément brillant : c'est en ces deux points que sont réunies les plus riches décorations d'un édifice khmèr, et, s'il est sobrement orné, ce sont le plus souvent les seuls qui reçoivent des sculptures détaillées.

La forme la plus fréquente des linteaux à Vat Nokor est celle qui prédomine au Bayon : c'est en bas une tête de lion qui généralement porte une figurine ; des rinceaux à plusieurs volutes régulières occupent la surface entière à droite et à gauche de la tête ; souvent des feuilles obliques viennent les compléter en haut. Ce décor où la figurine est un complément accidentel, est l'application au linteau d'un motif qui tient une place importante dans la décoration du Bayon et des plus vieux monuments d'Aṅkor Thoṃ : il joue aussi un rôle considérable à Vat Nokor même, dans les plinthes, les grandes faces de corniche et, ce qui le rapproche encore plus du linteau, au-dessus des fenêtres.

Les linteaux simples [1] montrent la tête seule et trois crosses de chaque côté ; sur un autre [2], la tête est effacée mais très probable. Le premier complément

[1] II S. int. S. Lire ces abréviations : enceinte II, tour Sud, linteau intérieur sous le vestibule Sud.

[2] II O. int. O.

est une figurine sur la tête de lion, généralement devant une auréole de feuillages ; cette image est toujours bûchée et sa silhouette semble indiquer un buddha méditant [1]. Ailleurs une autre figurine soutient le personnage effacé au-dessus de la tête de monstre et celle-ci est accompagnée par deux lions debout origine des rinceaux [2] qui ne présentent plus que deux crosses. Une fois, deux ascètes qui portent des tiges droites, aux côtés de la tête du lion, font ainsi cortège à la figure disparue ; celle-ci est adorée par d'autres petits personnages mussés au centre des trois crosses qui s'écartent de chaque côté [3]. Un autre linteau montre au-dessus de la tête de lion une figurine les bras en l'air, entre deux personnages en prière, sous l'image bûchée ; les rinceaux possèdent quatre crosses dans chaque direction [4]. Le plus riche linteau dans cette série est celui du sanctuaire I (ext. O.) (voir pl. II A). De la tête de lion sortent des rinceaux à trois crosses dont les volutes se terminent à l'intérieur en têtes d'oiseau ; sur leur corps fictif chevauchent des figures, bûchées du côté N. La tête de monstre porte une apsaras cariatide, support elle-même de l'image effacée. A sa droite est un éléphant monté. Dans la partie N. les angles des rinceaux sont occupés par des figurines à mi-corps en prière, tandis que du côté S. ce sont les feuilles obliques, couronnant les crosses, qui montrent huit petites danseuses.

Le même système peut se compliquer aussi par le redoublement des axes de la composition. Au centre, la tête de monstre est alors accompagnée de deux lions dressés, origine des rinceaux : deux pattes sous cette tête étreignent une jambe de chaque lion qui mord le bout du rinceau ; d'autres lions aux angles servent de point de départ à un autre rinceau qui s'oppose au précédent sur un axe supplémentaire latéral [5] ; sur chaque axe est une figurine bûchée. C'est la composition des linteaux de la chapelle II N.-E. [6] et des linteaux I ext. S. (voir pl. III) et N.

Deux autres n'ont pas les lions d'angle [7] ; l'un montre en plus une figure ailée, au centre, sous l'image effacée [8]. Dans cette série le linteau de l'entrée principale du sanctuaire est de beaucoup le plus riche mais il est impossible de discerner sûrement les retouches sous la grossière peinture dont il est couvert. Au type complet s'ajoute sur l'axe central une figure à mi-corps, les bras en l'air, qui soutient un personnage, les bras écartés sur les genoux pliés et

(1) II S. int. N.
(2) II O. int. E.
(3) II N. int. N.
(4) II N. int. S.
(5) Au linteau du terre-plein de la pagode annamite qui rentre dans ce système, les lions latéraux n'existent pas.
(6) Fournereau, *Ruines khmères*, pl. 58.
(7) IV O O. et IV O. E.
(8) IV O. E.

ouverts ; ce dernier personnage paraît refait. Sur l'axe S. quatre figures se superposent, les deux d'en haut soutenant un personnage à quatre bras sous des parasols. L'axe N. ne présente qu'un décor de feuilles.

Deux autres linteaux de type tout à fait anormal présentent cinq niches dont les figures ont été effacées [1]. Tous deux offrent des apsaras entre les niches, mais l'un [2] avec ceci de particulier qu'elles laissent tomber des guirlandes unies qui, s'amincissant entre les niches, donnent à ces figurines l'air d'avoir une queue de sirène.

Sur un dernier linteau [3] est une scène complète. Au centre, en haut, la figure principale, encore ici effacée, était escortée d'apsaras portant des guirlandes. La plus grande partie du panneau est occupée en-dessous par une file de douze personnages agenouillés ; les cinq premiers au N. ont la coiffure conique et portent un chasse-mouches ; les cinq derniers montrent un chignon cylindrique et tiennent la hache cambodgienne ; les deux du centre ont les mains jointes à la hauteur du front. Entre eux, sous la figure centrale, est peut-être l'image du donateur : petit personnage assis à la javanaise, orné de la coiffure à trois pointes, qui, sur les bas-reliefs du Bayon, semble caractériser le roi [4].

Colonnettes et pilastres de porte.

Les colonnettes de porte qui soutiennent le linteau sont toujours ici octogonales ; elles sont terminées en bas par une partie carrée ornée de deux niches dont l'encadrement s'achève souvent en des têtes d'oiseau ; elles abritent des figurines en prière ou dansant, parfois les bras en l'air, coiffées du mukuṭa ou les cheveux en chignon, une fois avec une coiffure à trois pointes. Le nu lisse entre les bagues de décor est assez franc : du tiers de celles-ci aux salles IV, du cinquième en II E. E., moindre aux bibliothèques I.

Tous les tableaux des portes et leurs piédroits sont ornés de tapisseries murales, en simples rinceaux, de relief presqu'insensible.

Les pilastres des portes ne sont pas traités différemment de ceux qui ornent les parois ; ils sont forcément plus petits, mais par contre plus soignés. A Vat Nokor le type de pilastre, employé dans ce cas, est un décor qui dans

---

(1) II N. ext. N. et II E. int. E.

(2) II E. int. E.

(3) J'ai oublié de prendre la proportion des divers linteaux, proportion qui peut cependant être un élément fécond en indications. La plupart sont très allongés Ceux de la tour centrale, que je puis obtenir sur photographies donnent pour la hauteur en prenant la longueur comme unité de mesure : I ext. E. 0,38 et I ext. S. 0,31. Ils sont parmi les plus hauts. Celui de la chapelle II N. E. est plus haut encore : 0,42, enfin celui voisin de la pagode annamite est intermédiaire avec 0,35.

(4) II O. ext. O.

les autres édifices se voit assez rarement : c'est l'opposition de deux rinceaux, en lanières, simplement ondulés, dont les rencontres symétriques forment autant de cercles ou d'ovales (voir pl. III). Par contre le système, ailleurs presque constant, de la composition par chevrons n'est ici que très répandu. Le plus rare enfin, dans ce temple, offre [1] une montée de rinceaux simples, motif habituel aux vieux monuments des environs d'Aṅkor-Thoṃ.

Le système à chevrons présente une série d'éléments décoratifs composés de rinceaux et qui s'emboîtent les uns dans les autres, la pointe en haut. Chaque élément se réduit à l'espace enfermé entre deux chevrons bombés, deux ogives superposées. Une feuille en amande, qui sert souvent de fond à une figure, occupe le centre de cet espace ; deux volutes s'en détachent et laissent tomber leurs folioles dans les angles inférieurs [2]. C'est là une combinaison fort riche, aisée à réaliser puisque l'artisan n'a qu'à savoir par cœur un motif relativement court et simple. Mais les éléments d'une telle composition se fondent entre eux et donnent l'impression d'un panneau continu très somptueux. La seule difficulté de ce système est l'arrivée et le départ du motif ; pour l'arrivée les Khmèrs en général et, naturellement, les médiocres artistes de Vat Nokor, n'ont trouvé que des expédients ; mais pour le départ il est fait partout très heureusement sur une petite niche qui donne la base ogivale du premier chevron. Cette niche, formée ici d'une simple bande ornée de feuilles rampantes et terminée souvent en bas par des têtes d'oiseau [3], abrite une figurine dansante [4]. Sur la feuille en amande des chevrons était ici sculpté un petit personnage qui partout fut bûché avec soin. Sa silhouette encore est celle d'un petit buddha méditant. Cette forme en chevrons paraît avoir été très goûtée des sculpteurs qui décorèrent les portes des salles IV, car elle y domine presqu'exclusivement.

Au contraire le système à double rinceau est d'un emploi courant pour les tours II et I. Les boucles enferment encore les mêmes petites figures, effacées, devant les gloires de feuillages ; elles sont restaurées à la chaux en buddhas sur le pilastre E. de la porte N. du sanctuaire central ; parfois ce petit personnage était porté par une tête de lion [5] ou par une apsaras à mi-corps [6]. Les figurines des gloires n'ont subsisté que lorsque leur caractère vague les rendait indifférentes aux iconoclastes : furent sauvées ainsi quelques danseuses [7], des

---

(1) IV E. pil. S. p. O. Lire : salle IV, orientale, pilastre S. de la porte O.

(2) Le décor des niches à devatā (pl. V 23) est presque un motif à chevrons et le serait complètement si l'on supprimait par la pensée les feuilles montant au-dessus des volutes.

(3) IV E. pil. O. p. N.

(4) IV O. pil. S. p. O.

(5) I pd. N. p. E.

(6) II E. pd. N. p. E.

(7) II E. pd. S. p. E.

figures en prière qui occupent les vides laissés latéralement par les boucles (1) ; des apsaras qui portent des guirlandes (2) ou offrent des lotus (3), au haut de quelques pilastres. Une figure plus typique a échappé ; c'est une petite image à quatre bras qui occupe la plinthe d'un pilastre (4).

Ces rinceaux doubles partent en général d'une tête de lion et se terminent parfois par un arrangement assez heureux, qui ramène les bouts des lanières dans les dernières boucles (5). Le riche pilastre (II N. pil. O. p. N.) donne l'exemple le plus compliqué de ce système. En bas une petite tête de lion porte une figure dansante, un bras en l'air. Au-dessus deux apsaras soutiennent le piédestal d'une figurine effacée ; plus haut encore une apsaras élève de même un liṅga (?) bûché sous deux guirlandes (pl. v 36). La boucle suivante contenait l'habituelle figure effacée. Dans la dernière, au milieu de l'espace libre laissé par le retour des lanières, est une autre image sur lotus, bûchée, tandis que les angles latéraux sont occupés par de petits personnages en prière.

Pilastres des parements.

Dans la décoration des parements, les pilastres sont assez bizarrement répartis ; d'ordinaire ils limitent la paroi à chaque angle, fût-ce un simple redent. Mais parfois c'est une niche qui termine le panneau (6), tandis qu'ailleurs le pilastre qu'on attendrait à l'angle, vient s'enfermer entre la niche et la fausse fenêtre, et c'est alors une bande ridiculement mince qui termine la composition (7). En général, le pilastre, s'il est large, s'orne de chevrons (8), moins souvent de rinceaux doubles (9). S'il est étroit, ou si ce n'est qu'une bande, il reçoit plutôt des rinceaux simples (10) ou même une suite de rosaces (11).

Chevrons et doubles rinceaux donnent lieu aux mêmes observations qu'aux pilastres des portes ; le seul fait nouveau à relever, c'est que les chevrons partent parfois d'une grosse tête de lion (12). Comme dans les premiers, les seules figures non bûchées sont celles sans caractère précis, petits adorants sur fleuron dans les rinceaux doubles, par exemple (13). Par extraordinaire les

(1) I pd. O. p. N., I pd. N. p. O. en bas.
(2) I pd. S. p. O.
(3) II E. pd. E. p. N.
(4) I pd. S. p. O.
(5) I pd. S. p. S.
(6) Côté N. de l'angle du vestibule E. de la tour II O.
(7) Vest. O. I face S.
(8) II O. côté O. du bras longitudinal S.
(9) II O. côté O. face S., IV E. face E. côté N. retour N.
(10) IV E. face E. côté S.
(11) Id.
(12) II O. côté O. bras longitudinal S.
(13) II O. face S. côté O.

pilastres à chevrons des pignons S. et N. de la salle IV E., dans la partie de façade intérieure à l'enceinte, ont été oubliés. Ils ne portaient d'ailleurs que des figures isolées, qui par suite n'attiraient pas l'attention. L'un, le pilastre S., a un petit buddha méditant dans sa niche inférieure, l'autre au pignon N. en présente un autre au-dessus de la niche à figure, occupée par une danseuse, le bras levé.

Le rinceau simple a ses crosses parfois terminées en têtes d'oiseau [1], parfois porte divers animaux ou des figurines. Ainsi l'un deux [2] montre en bas un éléphant seulement dégrossi qui sert de départ, puis un daim (?) à cornes droites, un oiseau, successivement deux singes, de même deux oiseaux, puis un petit personnage à tête d'oiseau, un garuḍa sans doute (pl. v 40) qui supporte le petit buddha méditant terminal que cette compagnie bizarre a sans doute sauvé. Un autre, moins accessible, présente également des figurines non bûchées dont l'une semble encore être un buddha méditant [3].

L'origine de ces rinceaux est généralement un petit lion debout, une fois accompagné par une figure humaine et, dans la crosse au-dessus, par un guerrier [4]. Parfois une simple tête de lion forme le départ, plus rarement un éléphant [5] ; une fois peut-être un gajasiṃha joue ce rôle [6] ; une autre fois le lion debout ordinaire se réduit à son arrière-train et son corps se développe en feuillages continus [7]. Ce motif de rinceau n'est pas différent, qu'il s'allonge en bande verticale ou en bande horizontale au-dessus des fenêtres, en plinthe ou en grande face de corniche. Ainsi sur la plinthe du vestibule N. du sanctuaire central, ses deux parties s'échappent de la tête de lion habituelle et enferment des figurines et des animaux dont un bœuf ou un cerf.

NICHES A DEVATĀS.

L'élément décoratif le plus voisin du pilastre est la niche à devatā qui, comme lui, tient toute la hauteur du panneau : on pourrait même dire que c'est seulement le bas d'un pilastre à chevrons orné d'une niche, grandi démesurément : elle occupe la moitié de la hauteur dans les salles IV, un peu plus ou un peu moins dans les tours II et I. Peut-être d'ailleurs ce pilastre à chevrons y a-t-il pris son origine. Cette niche est souvent enfermée entre deux minces bandes d'ornement, parfois simple filets de perles qui la séparent du reste.

---

(1) II E. face E., côté N.
(2) Côté du pilastre de porte II N. pil. O. p. N.
(3) Premier étage de II O. côté E.
(4) IV E. face E. côté S.
(5) II S. face N. partie E., contrepilastre de la porte.
(6) IV E. face E. côté S.
(7) II S. face N. partie E. côté S. Cf. *BEFEO.*, XIV, 2, pl. v 2.

Le croquis (pl. v, 23) donne une image de ces niches qui varient à peine. L'arc se termine par des oiseaux (1) ou par des nâgas (2) ; le haut de l'arc est une fois constitué par une double torsade. Sous la tête de lion ordinaire est une figurine, à coiffure à trois pointes, support de l'image bûchée (3). Ce personnage, partout gratté, quelquefois à demi effacé (4), paraît avoir été oublié en un point (5). C'est un petit buddha méditant devant une feuille à sept lobes, qui pourrait être l'ébauche ou le souvenir d'un dais de nâgas ; le Sage, par l'intermédiaire d'un coussin de lotus, repose sur une petite tête de lion.

Le personnage abrité dans la niche est toujours une femme, le torse nu, couverte de bijoux et vêtue d'un riche sarong, à grand pan antérieur très conventionnel, parfois de forme spéciale ; dans ce dernier cas les saillies des genoux sous l'étoffe sont marquées bizarrement par deux rosaces (6). L'attitude est constante ; la figure est debout, à peine hanchée ; une main élève une fleur à longue tige, l'autre en laisse pendre une seconde ou tient un oiseau, qui semble une perruche (7). Parfois la femme se regarde dans un miroir rond (8) (pl. v 42), avec manche (9) (pl. v 44). Nous la voyons encore se peigner (10) (pl. v 24), et sa coiffure d'ailleurs est son principal souci de coquetterie ; le sculpteur l'a variée de mille manières. La plus simple est un chignon noué (11) (pl. v 13) à une (12) (pl. v 30) ou deux mèches (13) (pl. v 14), parfois plus haut à quatre mèches (14) (pl. v 31). Ce chignon simple peut être remplacé par trois chignons bas (15) (pl. v 20) hauts et en boucles, avec deux mèches (16) (pl. v 15) ou même redoublés en hauteur et ornés de quatre mèches (17) (pl. v 32) qui deviennent ailleurs des pointes aiguës (18) formées souvent de rosaces à jour superposées (19). Cette coiffure à trois pointes

(1) II E. face E. côté N. extrémité ; II E. face O. côté N., id.
(2) II E. face O. côté N., id.
(3) II O. face O. bras longitudinal.
(4) IV. E. face O. côté S.
(5) II. E. face E. côté N. extrémité.
(6) IV. E face O. côté S.
(7) II. E. face O. côté N. extrémité.
(8) IV. E. face O. côté N. bras longitudinal ; II O. angle S.-E. I étage face E.
(9) II E. face E. côté S., extrémité ; II N. face N. id.
(10) IV O. face E. partie N. et partie S. ; II O. face E. partie S. bras longitudinal.
(11) IV O. face E. partie S.
(12) II O. face E. partie N. bras transversal.
(13) IV E. face E. partie N. extrémité. IV E. côté S. bras longitudinal.
(14) II O. face E. partie N.
(15) IV O. face O. côté N.
(16) I bras S. côté E.
(17) II O. face O. bras longitudinal.
(18) IV E. face E. côté S. ; I bras S. côté E.
(19) I bras S. côté E.

se retrouve sur quelques figurines [1]. Le nombre de pointes va dans es devatās de niches jusqu'à cinq [2], avec rosaces [3] et deux mèches [4]. Assez rarement un mukuṭa [5] (pl. v 12) remplace cette haute coiffure de cheveux. Enfin nous rencontrons une fois un arrangement bizarre [6] (pl. v 22) qui rappelle les guerriers étranges du Bayon et de Bantāi Čhmar, et une coiffure à quatre pointes [7] (pl. v 29) qui semble encore plus extraordinaire.

Sur une des devatās du sanctuaire central signalons au front un décor en losange, fréquent au Bayon, dont l'adhérence ne s'expliquerait que comme une mouche, et qu'il ne faut pas confondre avec l'œil frontal, dont il évoque l'idée s'il est un peu effacé par le temps [8].

Fausses fenêtres.

Le dernier élément décoratif que nous ayons à étudier est la fausse fenêtre qui tient dans cet ensemble une place considérable ; les seules fenêtres vraies en effet sont seulement au nombre de quatre ; deux au vestibule E., de la tour centrale et deux au porche de la bibliothèque S.; les premières possèdent six balustres circulaires rangés sur deux files, les secondes sont des baies libres. Tout le reste des parois est orné de fausses fenêtres à cinq balustres dans les salles IV, cinq et trois dans les tours II, trois au sanctuaire I. Ces fenêtres ont un encadrement de chambranle en moulures fines qui se retournent tout autour à angles droits.

Elles sont occupées, aux 4/5 sur les salles IV et les tours II, aux 2/3 sur la tour centrale, par de faux stores, disposition ingénieuse qui réduisait d'autant l'exécution délicate des demi-balustres ; elle gardait cependant à la fenêtre une apparence de vérité et lui laissait donner cette impression de tache noire dont la présence réveille la composition d'une façade. Mais ce n'est là qu'un artifice ingénieux dont la monotonie fatigue à la longue. Les stores réels dont cette décoration de pierre n'est que la copie, devaient se rouler sur des baguettes, de bas en haut, et celles-ci sont souvent exactement représentées avec leur renflement terminal [9] ou l'enroulement spiralique d'une étoffe un peu biaisée [10]

---

[1] Devatā de niche basse : IV O. pil. N. p. E. ; avec des mèches : II E. pil. N. p. O. ; dans les rinceaux du haut de la niche II O. face O. bras longitudinal.

[2] II O. face E. côté S. bras transversal.

[3] II E. face E. côté N. extrémité.

[4] II E. face O. côté S. id.

[5] II S. face S. partie O. id.; II S. face S. partie O., extrémité.

[6] IV E. face O. partie S.

[7] II E. face O. partie S.

[8] I bras S. côté E.

[9] II E. face O. partie N.

[10] II O. face E. partie N. bras transversal.

(pl. v 10 et 27). Le store est décoré en général de fleurettes à quatre pétales ronds, enfermées d'habitude dans un quadrillage en losanges [1] ou droit [2], parfois en traits doubles et plus grand [3]. Quelquefois ces fleurettes sont rangées serré sur des bandes verticales [4] (pl. v 27), parfois espacées [5] (pl. v 10) ; dans ce dernier cas une bande de losanges divise le store par le milieu. Les fleurettes peuvent être traitées aussi en quatre feuilles aigus, à peine espacés, placés en carré [6] ou obliquement [7]. Plus rarement des rinceaux les remplacent [8], analogues aux tapisseries des tableaux de porte.

La fenêtre ou mieux son encadrement de moulures, laisse un certain espace au-dessous et au-dessus. Au-dessous le vide peu important appartient en général à la contrefrise. Cependant une bande de rinceaux, avec pour motif de milieu l'éternelle tête de lion peut y trouver place [9]. L'espace au-dessus est occupé d'une façon presque constante par des niches qui varient en nombre suivant la largeur de la fenêtre. On en compte quatre le plus souvent sur les salles IV, six ou cinq, quatre ou trois, sur les grandes et les petites fenêtres des tours II, trois sur celles du sanctuaire I. Elles manquent rarement et, dans ce cas, c'est plutôt aux extrémités qu'elles font défaut, sans doute à cause de la hauteur moindre du parement ; elles sont alors remplacées par la bande de rinceaux et la tête de lion [10]. Ces niches sont séparées par un léger espace ; si par hasard elles sont jointives, elles se terminent alors par des perroquets qui s'affrontent [11]. Sinon des rinceaux les séparent, avec parfois des figures en prière et des apsaras [12]. Chaque niche contenait une figure ; elle a été soigneusement bûchée Dans la vague trace qui subsiste en un point [13], les personnages des trois niches paraissent de rang différent, si l'on en juge par leurs piédestaux. Celui du milieu, placé plus haut, peut avoir été un buddha méditant ; à sa droite était un simple adorant. La seule figure conservée [14] est une moitié de personnage qui occupait une demi-niche complétant un front

(1) IV E. face E. partie S.
(2) IV E. face E. partie S. bras longitudinal, extrémité.
(3) II E. face S. partie E.
(4) II O. face E. partie N. bras transversal.
(5) II S. face S. partie O. bras transversal.
(6) IV E. face O. partie S. bras longitudinal.
(7) II N. face S. partie O. bras longitudinal
(8) IV E. face O. partie N. bras transversal.
(9) II O. face O. partie S. bras transversal.
(10) II O. face O. partie N. bras longitudinal extrémité ; II N face N. partie O., id., id. ; II. E. face O. partie N. id., id..
(11) II N. face S. partie E.
(12) IV E. face O. partie S. bras transversal ; II N. face N. partie O.
(13) II S. face S. partie O.
(14) II O. face O. partie S. bras longitudinal, extrémité.

trop étroit de trois niches au-dessus d'une fenêtre ; cette demi-figure n'est pas complètement grattée et ses restes semblent indiquer encore un buddha méditant.

Sculptures détachées.

Un certain nombre de débris sont disséminés en divers points du monument. Nous avons signalé déjà, devant le pagodon annamite, des parties de construction en pierre et un beau linteau. Le pagodon lui-même contenait trois statues. L'une est une grande figure de bonze en prière, assise à l'indienne, les mains jointes, dorée et d'une exécution heureuse pour une pièce sans doute assez moderne. Les deux autres posées à terre sur des socles sont deux bustes de dvārapālas avec diadème et chignon conique, de grandes dimensions et de médiocre intérêt. Parmi les retouches qu'on leur a fait subir, on a prolongé la massue au-dessus de leurs mains en une sorte de sceptre ; il a suffi de cette malheureuse addition, de sens pourtant bien clair, pour amener une interprétation risquée, et ces statues sont devenues l'objet d'un culte de la part des femmes stériles (1).

Les photographies exécutées par les soins du général de Beylié montrent sur le terrain, devant la salle IV E, deux grands dvārapālas qui n'existent plus en cette place. Peut-être furent-ils victimes de la chute d'un arbre voisin qui a également disparu. Des fragments de deux dvārapālas sont fichés en terre aujourd'hui en arrière du même édifice et sont peut-être les restes de ces pièces ; un autre est enterré à mi-corps près de la porte voisine au N., en dehors du mur. Dans la salle correspondante à l'O. est une autre paire de dvārapālas debout, entiers mais rongés par la fiente des chauves-souris, et derrière ce bâtiment, à l'O., gît un lion. Deux autres dvārapālas encore se dressent devant la pagode du S.-O. Leur répartition semble indiquer qu'il y en avait deux devant chaque entrée, grande ou petite, de l'enceinte IV.

D'autres vestiges sont réunis sous les quatre pagodes qui occupent aujourd'hui les côtés longs de la cour IV. Ce sont tout d'abord une série de semas qui paraissent anciens, placés régulièrement autour des pagodes de l'O., surtout de celle du N.-O. Ces semas, dressés par couples sur les deux axes et sur les diagonales, paraissent avoir été faits pour être isolés ; ils montrent dans une niche une figure tenant une massue comme on tient un sabre, parfois assise sur un oiseau, bec en l'air. Les pagodes ont pour divinités de grandes figures modernes de Buddha, assis ou couché, ou réunis par quatre autour d'un stūpa. De nombreuses statues accompagnent ces diverses pièces : le Buddha méditant, entre un homme et une femme, un personnage demi-grandeur à quatre

---

(1) Baudouin, *Monographie de la province de Kompong Cham.* Hanoi, 1906, page 76.

bras, à sampot rayé, avec petit buddha méditant à la base de son chignon cylindro-conique ; divers Buddhas et statues dont une à quatre bras et des piédestaux sans grand intérêt ; un seul présente la particularité d'être barlong [1]. Un certain nombre d'antéfixes déposées dans ces pagodes portent des dvārapālas armés de leur massue ; trois montrent un buddha méditant. Une autre offre un groupe de deux personnages ; celui d'en bas élève une massue et un trident, celui d'en haut a la main droite sur la massue et de l'autre tient un sabre. On trouve encore dans les cours et près des bassins des morceaux de crêtes à niches qui semblent toutes avoir abrité des buddhas méditant, d'ailleurs le plus souvent bûchés.

Enfin sur l'autel de la pagode N.-E. est un fragment de rouleau de *rasuñ batău* [2].

Près de la tour centrale, dans la pagode moderne, diverses pièces reposent sur deux socles importants de maçonnerie enduite. Elles passent pour anciennes et paraissent l'être. Au S. c'est une masse rectangulaire à quatre niches encadrées de nāgas qui sont de bon style ; chacune de celles des grandes faces abrite un buddha méditant sous le dais des sept têtes du serpent ; chacune des petites un buddha debout, main droite levée. La terminaison consiste en un motif de lotus qu'achève une grosse pomme de pin. L'ensemble, sans le piédestal qui est ancien mais d'autre origine, mesure $1^{m}70 \times 0^{m}60 \times 0^{m}45$ [3].

Sur l'autre dé au N. est un piédestal avec cuve à emboîtement munie d'un bec orné (pl. v 2) ; une pierre avec un buddha couché qui, elle aussi, paraît ancienne. Le Sage, sans ūrṇā, porte l'uṣṇīṣa flammé. Il est allongé dans la pose classique. Sous lui neuf moines en prière, celui du centre tournant complètement le dos, lui rendent hommage : $0^{m}45 \times 0^{m}85 \times 0^{m}18$.

Enfin la stèle de 1566 A.D. (1488 ç.) (Coedès, Camb. 82) est un long prisme rectangulaire posé sur un piédestal octogonal qui paraît antérieur. Elle est placée au S.-E. du sanctuaire, sous la pagode nouvelle Une autre inscription qui n'a que quelques années d'âge, a été taillée dans une pierre semblable et placée dans une des pagodes du Nord.

III

Construction.

L'exécution des décors et en général toute la construction sont très défectueuses. Non seulement les ornements gravés à fleur de pierre, sont souvent

---

(1) Toutes ces pièces se trouvent dans la pagode du S.-O.

(2) Pour le sens de ce terme cf. Parmentier, *Inventaire des monuments čams*, I, p. 589.

(3) Voir pour cette pièce et le buddha couché suivant, la photographie, retournée, pl. 101, dans Fournereau, *Ruines khmères*.

lourds et d'un dessin gauche, mais l'épannelage même où ils ont été taillés, a été dressé avec la plus grande maladresse, sinon la plus déplorable négligence. Comme au Bayon, tout ce travail donne l'impression d'une besogne bâclée. Aucun angle n'est droit, ni en plan ni en élévation, et l'erreur atteint facilement vingt degrés. Les horizontales sont biaises ; telle plinthe, à la tour centrale, face O., commencée par une grande crosse de rinceaux, voit son décor se terminer, faute de place, en serpentin. Les linteaux des fenêtres ne sont parallèles ni avec les appuis ni avec la grande face de corniche, seul élément dont le niveau paraisse à peu près réglé. Les balustres sous les stores sont mal taillés et ne représentent pas le segment de cercle qui devrait rester apparent. Une seule partie de l'édifice est plus soignée et peut compter parmi les bons ouvrages khmèrs, c'est la tour II N. ; l'équipe de sculpteurs était ici supérieure aux autres, notamment à celle de la tour II E. plus en vue et, chose curieuse, à celle du sanctuaire central lui-même.

Cette maladresse ne paraît pas avoir été sans influence sur la composition même des édifices. Il semble que la difficulté d'exécuter des balustres tournés ait fait adopter partout le système de fausses baies avec les inconvénients d'obscurité et de manque d'aération qu'il comporte. Au sanctuaire central les balustres tournés furent réservés aux seules fenêtres du vestibule principal ; celles du porche de la bibliothèque voisine n'en reçurent pas. Ce n'est pas là une habitude générale de l'art khmèr, car dans les monuments de même apparence, et par suite sans doute d'époque voisine, le système des fausses baies n'est jamais employé seul et sert uniquement à décorer une façade aveugle, tandis que la façade opposée s'ouvre au jour.

La construction n'est pas moins déplorable qu'ailleurs et la chute de tous les angles des sanctuaires II montre combien les joints verticaux trop superposés leur enlevèrent de consistance. On sent trop bien que les pierres sont entassées pour réaliser la masse à ouvrer sans que l'ouvrier ignare qui les empile, en se préoccupant seulement de leur raccord parfait, ait aucun souci, peut-être même aucune idée, des formes exactes qui y seront taillées. Ainsi l'un des piliers de la colonnade N de la salle IV E. a sa base prise aux dépens de la pierre de support qui fait partie du soubassement ; pour obtenir les 0 m. 25 de hauteur de cette base, on a dû défoncer tout autour un bloc de grande taille, travail coûteux et sans aucune utilité, qu'un réglage antérieur des niveaux principaux eût aisément évité. Devant une disposition aussi déconcertante, on pourrait se demander si tout le portique n'a pas été taillé dans un entassement de blocs comme dans une roche artificielle : il n'en est rien cependant, parce que le mur est formé d'assises et les piliers de monolithes verticaux ; il n'y a donc qu'une négligence dans l'empilement des blocs de la partie inférieure. Non moins stupéfiant est l'agencement de la porte extérieure de la tour II N. Le linteau n'est pas d'une seule pièce et la porte fut taillée dans une façade construite comme si on avait pensé d'abord n'y exécuter qu'une baie aveugle Ce linteau est, en effet, divisé en trois tranches

verticales et naturellement l'une d'elles est tombée et a disparu ; les autres restèrent en place parce qu'elles tenaient dans la maçonnerie par leur queue ([1]). Et cependant on trouve à côté de ces erreurs grossières quelques préoccupations de solidité qui pourraient faire considérer les malfaçons précédentes comme dues aux défauts d'une main-d'œuvre inintelligente, trahissant les intentions d'une direction plus calculatrice. Ainsi à la porte orientale de la salle IV E., une liaison plus franche est cherchée entre les assises par l'emploi de petites harpes qui assemblent, ou tentent d'assembler une pierre à l'autre (pl. v 7) : intention plus louable qu'utile, car les harpes, trop minces, se sont brisées pour la plupart. Nous retrouvons le même souci dans la voûte dont toutes les pierres, bien que mal chevauchées, ont leur joint taillé suivant un décrochement semblable ([2]) (pl. v 4). Une autre remarque de construction intéressante est l'intention nette qui apparaît en plusieurs points de décharger le linteau (pl. v 18), et il ne s'agit pas, comme on l'a dit parfois, d'une reprise postérieure, car l'obliquité de la pierre qui forme décharge, est prévue dans la taille du linteau ([3]).

IV

DESTINATION DES BATIMENTS.

Quelle destination faut-il attribuer à cet ensemble et à ses divers éléments ? Le temps n'est plus où l'on hésitait pour savoir si les grands monuments étaient des palais ou des temples. Trop d'inscriptions ont fait justice de la première hypothèse. La question ne se pose donc pas pour l'édifice central, noyau de la composition qui est, sans aucun doute un sanctuaire à quatre ouvertures. C'est là un type moins fréquent dans la suite, mais qui n'est pas rare dans les édifices du début de l'art classique, à plan plus ou moins complexe. Le problème est résolu de même pour les deux bibliothèques voisines depuis la découverte de l'inscription de Pràsàt Khnà ([4]) qui assigne ce rôle à ce genre de bâtiment. Les difficultés commencent avec les tours et les galeries II. On a coutume de considérer les quatre tours comme des gopuras, des portes monumentales. Vraie peut-être pour d'autres temples, cette hypothèse

---

([1]) C'est un des rares exemples, à ma connaissance, qui semblent justifier l'opinion erronée de J. Commaille dans le *Bayon d'Angkor Thom*, II[e] partie, p. 8, n. 1 qui attribue aux Khmèrs l'habitude de percer après coup les baies dans des murs d'abord construits en plein. Quelque négligence qu'ils aient toujours apportée dans la construction, ils n'ont jamais creusé par cette méthode sauvage que des fausses baies.

([2]) Cette disposition n'est pas spéciale à ce monument et se retrouve dans la construction des murs extérieurs de Lolei.

([3]) Bibliothèque S.

([4]) Cf. Cœdès, *BEFEO.*, XI, p. 406.

paraît ici singulièrement ébranlée par la présence des deux portes qui interrompent les galeries à l'E. et à l'O., aux côtés des tours II E. et II O. Quel est le sens de ces passages supplémentaires si les édifices eux-mêmes sont des portes et à quelles foules prodigieuses ont-elles offert trois passages pour gagner une cour intérieure aussi peu importante ? Pourquoi, si l'on jugeait utile d'avoir trois portes sur ces façades opposées, ne pas les percer daas les ailes mêmes de ces prétendus gopuras ? Elles eussent formé ainsi une composition très heureuse et d'esprit parfaitement khmèr, tout en donnant une raison d'être à ces ailes aveugles, qui, dans l'hypothèse de gopuras, n'en présentent aucune. Et comment se fait-il surtout, si ces portes sont les circulations accessoires, que seules elles donnent un passage franc, élevé et plus large que celui des portes d'honneur ? Au contraire, si nous voulons voir dans ces tours des sanctuaires à deux portes (la présence seule des galeries II empêchait de leur donner quatre baies comme au sanctuaire central) nous nous trouvons en présence d'un système qui répond aux groupements de sanctuaires chers à cet art. Les édifices s'expliquent alors d'eux-mêmes. Leur obscurité relative, absolue si les portes sont fermées, n'est pas un embarras dans un sanctuaire où l'éclairage accidentel peut être fort bien obtenu par des lampes ; la présence des portes latérales leur laisse alors toute la dignité et toute l'indépendance nécessaires. L'examen des deux salles IV nous amène forcément au même résultat. Prenons-les un instant pour de nouveaux gopuras. Nous arrivons à cette conception incohérente de quatre enceintes et vingt-sept portes, dont dix monumentales, pour enfermer et dégager un sanctuaire, qui n'est guère plus important que la plupart de ces annexes [1]. Une difficulté existe cependant si nous nous refusons à voir des portes dans ces six édifices : c'est que la cour I n'est pas mise en communication directe avec l'étroite cour II au N.. Il ne semble pas qu'il y ait là un gros embarras. Le côté N. est, comme on sait, toujours le côté sacrifié et d'ailleurs le détour par l'E. ou par l'O. est insignifiant. La porte du S. dans la galerie II est même plutôt une superfétation et nombre de temples à plusieurs cours n'ont pas de communications latérales.

Quel sens faut-il attribuer aux galeries II, si bizarrement et si pauvrement ouvertes sur la cour I, et sur la cour I exclusivement ? Hors les passages de

---

[1] Le dégagement du Bayon effectué par le regretté J. Commaille et le déblaiement récent de l'entrée E. du Phimānakas exécuté par M. Marchal, conservateur intérimaire, confirment notre interprétation de ce genre de bâtiments. Au Bayon, les entrées centrales montrent des autels renversés ou des traces d'autel ; et au Phimānakas, des trois escaliers enterrés en partie sous le remblai d'une construction postérieure, la Terrasse des Eléphants, celui du centre est, dans sa partie cachée, comme s'il était neuf. Celui du Sud seul dégagé, est complètement usé dans la partie enterrée. Ainsi, à l'origine au moins, les seuls escaliers latéraux paraissent avoir fourni le passage principal, au contraire de la porte centrale qui semble ne s'être ouverte que fort rarement, comme si cette tour eût abrité le sanctuaire d'une divinité, peut-être de la devatā gardienne du passage.

l'Est et de l'Ouest, elles sont divisées en sections d'un seul tenant, ouvertes par une porte unique et sans aucun éclairage. Seule la demi-section E. du côté S. est coupée en deux et son segment O. muni de deux portes dans les murs longitudinaux pour donner un passage vers le Sud avec l'espèce de guichet signalé et qui probablement est dû au hasard. Les angles de l'Ouest, ornés à l'extérieur de fausses portes, sont sous la servitude des parties O. des galeries N. et S. ; ceux de l'Est indépendants, ouverts par une porte ornée, du côté de la façade sur la cour II, n'ont au contraire aucune communication, même indirecte, avec la cour I : ils peuvent avoir servi de chapelles presqu'extérieures. Le rôle du restant des galeries, complètement séparées du dehors, sans communication entre elles, aveugles et munies de rares portes sur la cour I, semble ne pouvoir guère être cherché que dans la garde des objets précieux utilisés les jours de grandes fêtes dans les cinq sanctuaires voisins ; rarement ouverts alors, il eût été d'autant moins utile que ces dépôts fussent éclairés, que toute fenêtre eût offert quelque accès au vol. Mais ce n'est là qu'une hypothèse que rien encore n'est venu confirmer.

Les galeries III, très ouvertes sur l'extérieur, n'eurent sans doute pas d'autres fonctions que celles des galeries analogues que contiennent tant d'autres monuments. Ce rôle n'est pas encore éclairci. Pour notre part nous pensons que ces galeries, généralement indépendantes du lieu saint proprement dit, devaient, au moins aux grandes affluences de pèlerins, faire fonction de caravansérail ; et leur construction toute en pierre devait dans ce cas les protéger contre les imprudences des voyageurs.

Les salles IV, libérées de toute servitude par le voisinage des portes qui les accompagnent, seraient aussi pour nous des sanctuaires, et nous ne trouverions, dans cet ensemble, de véritables gopuras que dans les quatre portes extérieures des axes.

V

HISTOIRE.

Une dernière question reste à examiner, qui n'est pas la moins ardue : il s'agit de se rendre compte des vicissitudes par lesquelles Vat-Nokor a passé. A quelle divinité le temple fut-il consacré ? Sa destination actuelle, comme ses noms mêmes, en font un temple bouddhique. Vat Nokor en effet n'est pas le seul nom de l'édifice et n'en est peut-être pas le plus répandu. Vat Nokor c'est simplement « la pagode de la ville ». Vat Bàčei, ou Phnom Bàčei, Bàčei Bà Ar, donné par les différents auteurs et en particulier par M. Aymonier (*Cambodge*, I, p. 333), Pràḥ Čei Pràḥ, donné par Garnier (*Voyage d'exploration en Indochine*, I, p. 90) se rattachent tous à une pensée bouddhique. Bà (ou Pràḥ) Čei, c'est « la Sainte Victoire ». D'après M. Aymonier, Baar (Bà Ar).

c'est Prâh Ar (Ārya), un des adjectifs laudatifs plus spécialement réservés à Maitreya, et cette destination bouddhique est marquée dès 1566 A. D. dans la stèle conservée près du sanctuaire I. Mais le monument eut-il toujours cette destination ?

Les divers auteurs qui en ont parlé, voient dans sa décoration un caractère nettement brahmanique. Je l'ai vainement cherché et il est difficile, en dehors du sanctuaire I, de trouver rien de plus franchement anonyme. Si la silhouette générale des figures bûchées et le petit nombre de celles qui ont échappé, toutes signalées ici, je crois, correspondent bien à des figurines de Buddha, il y aurait là une indication du caractère plutôt bouddhique de l'œuvre. Je dis indication, et indication seulement, car nous retrouvons au Bayon, dans un monument çivaïte, les mêmes petits buddhas méditant, bûchés ou transformés en fleuron quelque cinq cents fois dans les galeries extérieures. Il faut donc ou que cette figurine ne soit pas un buddha ou qu'il n'y ait là qu'un motif courant de décoration qui venait sous le ciseau du sculpteur employé indifféremment par l'une ou l'autre religion. Notons seulement qu'au Bayon un petit liṅga, bûché également, apparaît souvent dans la décoration, tandis que rien de semblable ne se présente ici. La solution pourrait être donnée par les grandes figures des pignons des salles IV qui, avec leurs quatre bras et leur figurine au chignon, ne peuvent guère être interprétées que comme des images d'Avalokiteçvara. Il faudrait alors supposer une désaffectation postérieure du temple et le bûchage par les brahmanistes des figurines de Buddha, comme la suppression de deux des bras aux figures d'Avalokiteçvara, mutilation qui en faisait alors des images anonymes.

La similitude absolue des salles IV et des tours II avec l'art du Bayon montre qu'il faut sans hésiter reporter à cette époque la fondation du monument. Tout au plus devra-t-on expliquer la négligence de la sculpture ou sa maladresse par le manque de bons ouvriers. Elle n'est pas supérieure d'ailleurs, en bien des recoins, au Bayon. Ce serait là un travail de province où l'on aurait copié sans trop de succès les formes d'art de la capitale.

L'achèvement et le remaniement du sanctuaire central peuvent dater de 1566. C'est une époque bien basse pour l'art encore réalisé dans cette restauration ; elle est admissible, car il n'était guère question que d'un pastiche des plus fidèles. Nous ne sommes pas sûrs, bien que le fait soit probable, que le décor de la tour centrale, au-dessous des frontons, soit ancien. Il doit sembler étrange en effet que les pilastres des redents intérieurs n'aient pas été ciselés, chose anormale en cet art touffu qui ne laisse aucune place sans décor ; mais l'achèvement de la tour a pu cesser vers cet endroit. Quant aux pilastres des portes dont la facture est identique à celle des parties analogues des tours II, le bûchage des figurines, qui ne peut être que fort ancien, semble les indiquer comme exécutés tous en une même époque antérieure. A la porte O. le pilastre N. a sa corniche prise dans un bloc brut et le pilastre S. montre au tailloir un motif de crevettes et de poissons qui

n'est nullement du même style [1]. L'un et l'autre marqueraient le niveau où commence la reprise.

Pour les frontons, il n'est pas douteux que leur décor ne soit postérieur à cette première construction. L'accolement inusité des deux frontons de porte et de vestibule, la lourdeur du nāga d'entourage, la gaucherie de ses têtes, la présence de rosaces d'un caractère tout moderne sur ce corps, le dessin froid et sec des feuilles rampantes, le manque de creux des sculptures, enfin la maladresse avec laquelle est traitée la fausse poutre qui supporte tout le tympan, accusent la décadence, tandis que la reproduction presque trait pour trait des frontons N. et S. de la salle IV E., dans les frontons correspondants de la tour I, révèle la copie. Ce qui est indéniable, c'est que la terminaison en stūpa soit de cette date ; aussi est-il très vraisemblable que l'adaptation définitive à la gloire du Buddha du vieil édifice resté en épannelage appartient à cette époque ; mais ce n'est pas une certitude et le problème d'ailleurs n'a pas grand intérêt.

La question est plus délicate pour l'enceinte V ; pourtant elle ne vaut guère qu'on s'y arrête, puisqu'il reste si peu des parties intéressantes de cette construction. Peut-être fut-ce une addition ou mieux, un remaniement postérieur à l'édification du temple, peut-être le remplacement d'une clôture en bois par un mur de latérite percé de gopuras. Mais rien n'en indique l'âge, et le réemploi de pierres sculptées ne peut donner qu'un indice vague de postériorité. En tous cas, ce travail spécial et qui ne rentre plus dans l'exécution des pagodes modernes, ne doit pas être l'œuvre des décorateurs de 1566.

Plus hasardeuse encore serait la datation des galeries III. Elles semblent jurer dans le plan primitif qu'elles engoncent d'une façon anormale. On s'étonne également que dans le voisinage de constructions aussi riches que les tours II et le sanctuaire I, on ait élevé des galeries de latérite sans aucun décor, car il serait bien invraisemblable, si ces entrées avaient été munies de portes à encadrement de grès, qu'il n'en fût resté aucune trace. Mais cette impression peut être trompeuse, et il serait imprudent de s'y arrêter.

Laissons donc de côté cette hypothèse et résumons ce que nous pouvons considérer comme à peu près acquis sur l'histoire de ce monument. Vat Nokor serait un temple commencé vers le début du IXe siècle çaka (fin du Xe A. D.) pour le culte bouddhique, et dont l'exécution, confiée à des ouvriers médiocres, fut interrompue ; adapté ensuite au culte brahmanique, il aurait repris sa destination primitive à une époque inconnue et eût été achevé en temple bouddhique en 1566 A. D. Les arrangements des bonzes le mirent de plain-pied pour y simplifier la circulation et détruisirent encore une bonne part de son effet. Ils l'encombrèrent de pagodes modernes dont la silhouette nous déconcerte à

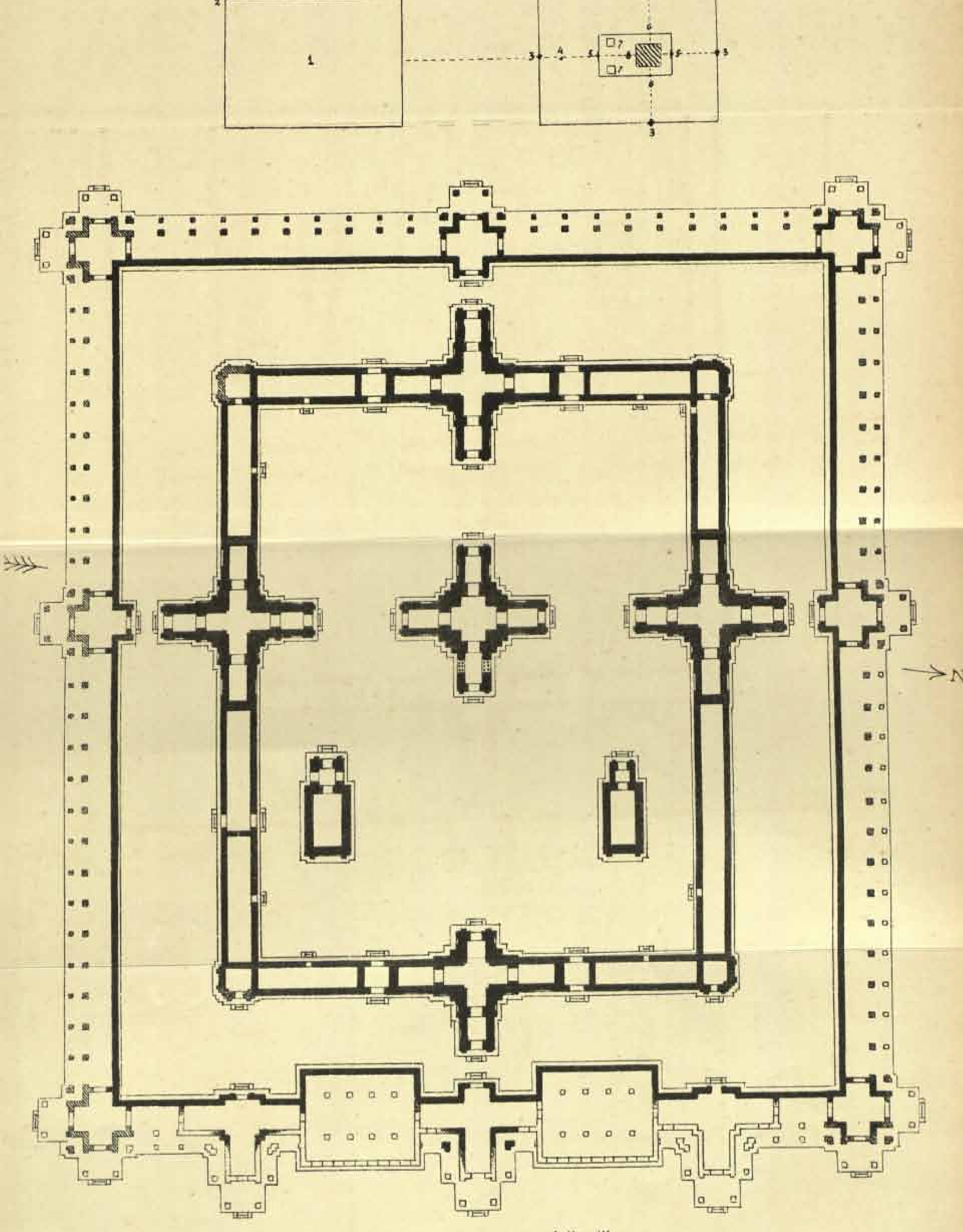
---

(1) Cf. FOURNEREAU, *Ruines khmères*, pl. 11.

cette heure mais qui donnent à l'ensemble un aspect plus voisin peut-être de la réalité antique qu'on ne pourrait le croire à première vue ; car une foule de légères annexes durent toujours exister entre les temples de pierre. Ajoutons enfin que ce monument est probablement pour l'Est comme le Tà Prohm de Bati l'est pour le Sud, l'édifice qui marque la plus lointaine expansion du premier art classique dans les régions méridionales, où il devait annihiler presque complètement l'architecture primitive, fille sans doute du Sud du Cambodge.

TABLE DES PLANCHES

devatā IV E. face O., partie S. extrémité : p. 26. — 23. Encadrement d'une niche de devatā, II E. face O., aile N., extrémité : p. 25. — 24. Devatā se coiffant, IV O., face E., partie N. : *ibid.* — 25. Plan de la salle IV E. ; échelle : 0 m 00375 p. mètre : p. 4. — 26. Détail du fronton, vestibule O., tour II O. : p. 16. — 27. Store de fausse baie, II O. face E., partie N., bras transversal : p. 27. — 28. Détail du fronton O. du deuxième étage, tour II O. : p. 17. — 29. Coiffure de devatā, II E. face O., partie S. : p. 26. — 30. Id., II O., face E., partie N., bras transversal : p. 25. — 31. Id., IV E., face O., côté S., bras longitudinal : *ibid.* — 32. Id., II O. face O. bras longitudinal : *ibid.* — 33. Profil d'encadrement de la porte E. de la salle IV E. : p. 12. — 34. Id., fenêtre du porche de la bibliothèque S. : *ibid.* — 35. Parasol, fronton aile S. IV E. : p. 15. — 36. Détail d'un pilastre de porte, II N., pil. O., p. N. : p. 23. — 37. Profils de l'architrave et du pilier du porche E. de la salle IV : p. 12. — 38. Coiffure d'ascète, fronton vestibule O. tour II O. : p. 16. — 39. Ascète avec crosse, même fronton : *ibid.* — 40. Garuḍa, côté du pilastre de porte II N. pil. O., p. N. : p. 24. — 41. Petite base sur corniche et corniche de la partie centrale des tours II : p. 11. — 42. Miroir de devatā, IV E., face O., côté N., bras longitudinal : p. 25. — 43. Corniche intérieure de la salle IV E. : p. 12. — 44. Miroir de devatā, II E., face E., côté S., extrémité : p. 25. — 45. Base et soubassement supérieur de la partie centrale des tours II : p. 12.



Plan d'ensemble et plan des parties I, II et III.

Echelle : 0m.0001 par mètre et 0m.00375 par mètre.

Détails divers.

Plans : échelle : 0m 00375 par mètre

BIBLIOGRAPHIE.

INDOCHINE.

Georges Maspero. — *Grammaire de la langue khmère* (cambodgien). — Paris, Impr. Nationale, 1915, in-8°. VIII-489 pp.

La langue khmère était depuis longtemps dotée d'un bon dictionnaire ; il lui manquait une grammaire : M. Georges Maspero vient de la lui donner et il a rendu par là aux études cambodgiennes un service signalé. Son travail est d'autant plus méritoire qu'il n'y était aidé par aucun devancier indigène. Il a dû marcher en pionnier sur un terrain difficile, recueillir les faits grammaticaux, les classer, en chercher le principe et les exprimer en règles. C'est là une entreprise ardue, qui demande une longue patience ; et quand l'auteur nous dit, en tête de son Introduction, que son livre est « le fruit de vingt années de labeur », il nous fait mesurer du même coup l'ampleur de la tâche qu'il s'était assignée, la conscience qu'il a mise à la remplir et la reconnaissance qu'elle doit lui mériter. Un tel ouvrage étant destiné à exercer une influence étendue et prolongée, il convient de l'examiner en détail et de signaler les thèses qui prêtent à discussion : c'est aussi le meilleur moyen de rendre hommage au long effort d'où ce livre est issu.

Le plan est le suivant : après un chapitre introductif sur l'histoire du peuple khmèr et de sa langue, on trouve exposés en quatre chapitres : la transcription et l'orthographe, l'alphabet, la phonétique et les procédés de dérivation et de composition. Chaque « partie du discours » fait ensuite l'objet d'un chapitre spécial. Une étude très approfondie de la syntaxe termine l'ouvrage, que complète un Tableau des principales racines et de leurs dérivés les plus employés.

Phonétique. — La phonétique est, avec l'orthographe, la partie de la grammaire où Maspero a introduit le plus de vues personnelles. Les unes sont justes et convaincantes ; d'autres prêtent à la critique. Avant de les examiner, nous ferons quelques remarques sur la terminologie.

La phonétique khmère est dominée par la distinction des consonnes (et subsidiairement des voyelles) en deux séries, dont la première emprunte les signes des sourdes sanskrites et la seconde les signes des sonores. Comme les

consonnes ក *ka* et គ *ko*, qui viennent en tête de chaque série, ont respectivement pour voyelle inhérente *a* et *o*, on a pris l'habitude de désigner toutes les consonnes par la voyelle de leurs chefs de file et de les appeler : consonnes *a*, consonnes *o*. Je crois qu'il faudrait renoncer à ces dénominations singulières, qui peuvent donner lieu à des confusions fréquentes et jeter le lecteur non averti dans une véritable perplexité, en présence de logogriphes tels que celui-ci (p. 80) : « Seule la voyelle *a* se rencontre isolée ou initiale de syllabe. La voyelle *ŏ*, jamais isolée non plus qu'initiale de syllabe, est toujours précédée d'une consonne *ŏ* ». Il faut un instant de réflexion pour comprendre qu'il ne s'agit pas ici des voyelles *a* et *o*, mais des voyelles de la première et de la seconde série : cette dernière expression serait préférable.

La règle ci-dessus a engendré les rubriques : « timbre fonction de la voyelle » et « timbre fonction de la série », qui ne sont pas très heureuses dans les termes. Comment le timbre, qui est l'élément constitutif de la voyelle, pourrait-il être ou n'être pas fonction de cette même voyelle ? Ce que veut dire Maspero, mais ce que sa formule ne dit pas clairement, c'est que, dans la première série, le timbre vocalique est indépendant, tandis que dans la seconde il est déterminé par la consonne.

Enfin, les voyelles sont caractérisées comme « ouvertes » ou « fermées ». Ce sont là des termes bien vagues : on peut s'en servir comme d'étiquettes commodes, mais à condition d'en préciser la valeur, car ils ne portent pas en eux-mêmes leur définition. Pour apprécier l'insuffisance de ces qualificatifs, il suffira de remarquer que M. classe dans la même catégorie « *e* fermé » les voyelles de ធ្មឹក *dbĕt* et de គេរ *ker*, simplement distinguées comme « *e* fermé bref » et « *e* fermé long ». Mais comme le premier répond à peu près à l'*u* de l'anglais *but* et le second à l'*é* du français *marquée*, il est évident que ces deux voyelles ne diffèrent pas seulement par la quantité, mais aussi par le timbre.

Le vocalisme du khmèr, tel qu'on croyait le connaître jusqu'ici, sort des mains de M. sensiblement transformé, et je dois dire que la plupart de ces innovations ne me paraissent pas complètement justifiées. Elles peuvent se résumer ainsi :

1. Les sons អឿ, អៀ, considérés jusqu'ici comme des voyelles simples, sont des diphtongues ;

2. Les sons អួ, អោ, définis par les auteurs les plus récents (Finot, Pannetier), comme des voyelles simples, sont aussi des diphtongues ;

3. La graphie អាំ n'est que la notation de l'*a* fermé long de la seconde série ; la brève correspondante s'indique par អះ ou អាះ ;

4. Le *reamuk* n'a d'autre fonction que d'abréger une voyelle finale.

Examinons ces différents points.

1. Sur les phonèmes អែ, អ៊ែ il est permis d'être très affirmatif. Tout le monde est d'accord pour y reconnaître des voyelles simples. Ce qui est vrai, c'est que អែ étant très ouvert, peut donner à l'oreille l'illusion d'un son *a*, et même, si on augmente l'ouverture de la bouche, d'un *a* pur. C'est ainsi que Faraut, qui a évidemment noté d'après l'audition les termes de son *Astronomie*, écrit *kaet* et *langsak* les mots កែត et ល្អែងស័ក. Mais ce n'est là qu'une apparence ; et cette apparence même ne saurait exister pour la voyelle អ៊ែ de la 2e série, beaucoup moins ouverte que celle de la première (1).

2. La question est plus controversée en ce qui touche អូ et អោ, puisque Janneau et Aymonier les caractérisent comme des diphtongues. Je ne puis que maintenir, d'accord avec Pannetier, que ce sont des voyelles simples. La première est un *o* fermé (2), la seconde un *o* plus fermé, à la limite de l'*u* (français *ou*), ce qui fait que certains auteurs la notent par *u*, *ou*, mais inexactement à mon avis, car il y a une différence très marquée entre អូ et អោ. En disant que អូ est une voyelle simple, je ne parle que de la voyelle médiale ; car អូ final, écrit ordinairement អូវ (3) est en effet une diphtongue *au* : pour Maspero (p. 58), cette graphie, qu'il transcrit *auv*, n'est pas une simple diphtongue, mais un son composé de *au* [prononcé *aou*] + *v* [prononcé *ou*] ; en sorte que អូវ devrait se prononcer *aouou*. Je n'ai jamais entendu sur les lèvres des Cambodgiens un aboiement de ce genre.

3. M. a sur l'origine de អា une théorie fort ingénieuse, qui peut se résumer ainsi. Primitivement អា avait le son *a* fermé ; plus tard cette voyelle prit un son de diphtongue *ea* dans le plus grand nombre de mots, tandis que d'autres gardaient le son primitif *a*. Pour distinguer ceux-ci, on les affecta du *sankat*, qui est, dans ce cas, non le signe de la brève, mais un signe diacritique ayant pour effet de donner, ou plutôt de maintenir à la voyelle អា la valeur de « *a* fermé de la série *o* ». C'est ainsi qu'on a :

---

(1) Je remarque à ce propos que Maspero, qui note ces deux sons par *ea*, juge « assez ténue » la différence qui les sépare (p. 102). Elle est en fait considérable, et par là se trouve éliminée sa critique (p. 37, etc.) contre l'orthographe ល្អែង qui, si elle s'écarte de l'étymologie, est parfaitement conforme à la prononciation.

(2) Je reconnais que le timbre de cette voyelle laisse percevoir une légère inflexion qui pourrait être le germe d'une diphtongue ; mais cette nuance est trop peu prononcée pour se traduire dans l'orthographe actuelle.

(3) La forme ancienne est sans v final ; par exemple ត្រូវ s'écrit ត្រូ (inscription de Sukhothai).

គាត *keat* « attacher serré » et គាត់ *kat* « vous » ;
ទាន *tean* « aumône », et ទាន់ *tan* « à temps ».

Cette thèse aurait une certaine probabilité si l'orthographe ancienne de គាត់, ទាន់ était គាត, ទាន. Mais il n'en est rien ; on trouve ces mots dans les inscriptions sous la forme គត, ទន, ce qui semble indiquer que la graphie moderne marque une évolution non d'un *a* primitif, mais de la voyelle inhérente de la seconde série.

Il est encore moins vraisemblable que គ៉ះ, គ៉ាះ soit la voyelle brève correspondant à ce prétendu « *a* fermé long ». Qu'on dresse deux listes parallèles de ces deux voyelles :

រត់	ផ្ទះ
អង្គាល់	រះ
ស្គាល់	លះ, លាះ
គាត់	គះ
លាក់	ទះ
ដាក់	វះ, រះ

et qu'on les fasse prononcer par un Cambodgien : on fera sans peine les observations suivantes, toutes contraires aux conclusions de Maspero. D'abord la graphie គា់ recouvre deux sons assez différents, selon que la voyelle est suivie d'une consonne autre que *k* et *ṅ*, ou de ces deux consonnes : le premier est un *a* guttural très voisin de *o*, le second une diphtongue *ĕa*. En second lieu គ៉ះ, គ៉ាះ n'est nullement la brève d'une prétendue longue គា់ — celle-ci est plutôt brève que longue —, mais bien cette même diphtongue *ĕa* dont il vient d'être question : លាក់ et លាះ ont un timbre sensiblement identique (1).

(1) Maspero lui-même confirme notre thèse quand il transcrit រមុក *reamuk* ; pour être conséquent avec lui-même, il devrait écrire *rāmuk*.

4. Je ne saurais non plus accepter d'emblée la théorie de Maspero d'après laquelle le *visarga* ou *reamuk* n'a d'autre rôle que d'abréger une voyelle finale, comme le sañkat abrège une voyelle médiale, en sorte qu'il pourrait être avantageusement supprimé lorsque la brièveté est déjà indiquée par le signe vocalique lui-même : par exemple លុះ > លុ (p. 38, 54, 99). Il me semble que le *reamuk* ajoute à la voyelle une véritable aspiration toute différente d'un simple abrègement et que, par exemple, le *sŏ* de សុះ n'est point identique au *sŏ* de សុគន្ធ. Cette vue est confirmée par le fait qu'un *h* final sanskrit est souvent noté en khmèr par le *reamuk* ; ex. *gṛh(a)* > គ្រឹះ ; *druh* > ទ្រុះ ; *grah(a)* > គ្រោះ. On ne rendrait que très imparfaitement le son primitif si on se bornait à écrire *krĭ*, *trŭ*... Mais comment écririons-nous le troisième mot ? Le tableau de la p. 53 ne contient pas de voyelle គោ៉ះ. Par bonheur, nous trouvons ce mot dans le tableau des racines : il y est écrit គ្រោ *krou*. Il semble donc que, selon Maspero, le *reamuk* après គោ៉ soit un signe parasite à faire disparaître, et que, par exemple, គោ « vache » soit identique à គោះ, « frapper un coup sec » (1) Cette conséquence, certainement inexacte, condamne les prémisses. Nous sommes donc amené à conclure que le *reamuk* doit être maintenu partout où il est écrit, dans l'écriture originale comme dans la transcription.

Les occlusives de la seconde série sont, avons-nous dit, écrites, bien que sourdes, avec les signes des sonores sanskrites. Comment expliquer cette graphie singulière ? L'hypothèse la plus simple est que ces consonnes sont d'anciennes sonores, qui se sont assourdies au cours des temps, en modifiant corrélativement le timbre de leurs voyelles. L'écriture représenterait donc un stade antérieur de l'évolution phonétique. M. repousse cette explication. Les objections qu'il y oppose se ramènent à deux :

1° Le consonantisme du khmèr et celui du mon offrent un parallélisme absolu. Or si ces deux langues, « qui ont interrompu toute relation depuis les débuts mêmes de l'introduction de l'écriture », ont suivi une marche presque symétrique, « cela suppose tout au moins que l'évolution était, dès cette

(1) P. 312, § 488 on trouve parmi les adverbes គ្រោ គើ៉ *prò âvei*. Je ne comprends pas cette transcription

époque, sinon terminée, au moins fortement dessinée ». — Cela suppose simplement qu'il existait entre les deux parlers une tendance commune qui s'est réalisée séparément.

2º Dès l'origine, les scribes confondent, à la fin des mots khmèrs venus du sanskrit, la sonore et la sourde et finissent par ne plus noter que la sourde. — Ces erreurs sur la qualité de la consonne finale, si erreurs il y a, n'intéressent que l'orthographe et non la phonétique, puisque, en khmèr comme en sanskrit, une sonore finale devenait sourde et ne pouvait donc être perçue que comme une sourde.

Ces difficultés, on le voit, ne sont pas très graves. Par contre, l'existence d'anciennes sonores en khmèr se justifie par des raisons d'une certaine valeur. D'abord l'écriture. Qu'on ait choisi les signes des sonores pour noter des sourdes, c'est une anomalie dont il faut trouver l'explication. Voici celle de Maspero (p. 116) : « Naturellement la différence entre la sonore et la sourde du sanskrit, de nature *consonantique*, s'est traduite *vocaliquement* en mon et en khmèr ; et au lieu d'être rendue par une vibration *subjective* de l'articulation consonantique, elle l'a été par une variation *objective* de la voyelle subséquente. » En d'autres termes, des consonnes identiques ont été rendues par des signes différents et des voyelles différentes par des signes identiques. M. juge ce procédé « naturel » : il me paraît tellement artificiel qu'on ne saurait l'admettre sans de très solides arguments, dont je n'aperçois pas trace.

Il y a un autre fait à l'appui de notre opinion : ces sonores, absentes du khmèr, existent dans les idiomes apparentés : stieng, bahnar, etc ; missionnaires et voyageurs s'accordent à les y signaler. M. se débarrasse prestement de ces témoignages. Qui sait s'ils ont bien entendu ? Et à supposer même que ces consonnes soient de vraies sonores, elles peuvent n'être que d'anciennes sourdes transformées. — Ainsi M. repousse une évolution du khmèr dont témoigne l'écriture, mais il est prêt à admettre, dans les parlers congénères, une évolution inverse qui ne s'appuie sur rien !

Pour résumer ces observations sur la phonétique, nous croyons, contre Maspero, que les occlusives de la deuxième série sont d'anciennes sonores ; que les sons អូ, អើ, អឿ, អៅ sont des voyelles simples et non des diphtongues ; que le *reamuk* est autre chose qu'un abrègement de la voyelle finale et que celui qui affecte une voyelle de la 2e série n'est pas la brève de l'« *a* fermé long » de la même série.

Transcription. — La réforme de la phonétique entraînait logiquement celle de la transcription. Tout d'abord les nouvelles diphtongues introduites dans le vocalisme khmèr réclamaient une notation par deux voyelles. C'est ainsi que, dans le nouveau système, អូ = *au*, អើ et អឿ = *eu* ; អៅ = *ou* ; អៀ, ne disposant plus de la transcription *au*, est devenu *ao* ; អ៉ា est noté par *ea*, អ៊ា par

a. Le *reamuk* se traduit simplement par l'abrègement de la voyelle ; *tṅ̈ŋ:*, par une singularité inexplicable, a disparu du tableau des voyelles et diphtongues.

Quant aux consonnes, la grande innovation consiste dans la distinction graphique des deux séries. On avait jusqu'ici reculé devant ce parti, en raison de la multiplicité des signes diacritiques. M. s'y est résolu et il a choisi comme marque distinctive un trait sous la lettre ; seulement, au lieu de marquer ainsi les consonnes anormales de la 2e série (sonores par le signe, sourdes par l'articulation), ce sont les caractères primitifs, normaux, ceux de la première série, qui sont ainsi soulignés. La raison nous en est donnée en ces paroles ailées (p. 34) : « La consonne *a* a été choisie de préférence à la consonne *ò* parce que moins fréquente. » La logique n'a donc rien à voir ici.

Il faut reconnaître qu'il y a un avantage sérieux à pouvoir distinguer du premier coup d'œil le signe consonantique ; mais le grand nombre de lettres soulignées donne aux textes un aspect assez peu engageant et en rend l'impression fort difficile, ces caractères n'existant pas dans le matériel typographique ordinaire [1].

Orthographe. — L'orthographe actuellement en usage au Cambodge est assez flottante et souvent irrationnelle ; le besoin d'une réforme se fait depuis longtemps sentir. Maspero l'a entreprise avec l'autorité d'un législateur et d'un juge : il édicte des règles et condamne au nom des règles qu'il a posées. Mais on ne voit pas toujours clairement sur quoi se fondent ces injonctions et ces prohibitions. Lorsque la règle n'est que l'expression abstraite de tous les faits connus, elle s'impose comme évidente. Si elle contredit certains usages, il lui faut d'abord en démontrer l'incorrection, sans quoi elle cesse d'être impérative pour prendre le caractère d'un simple conseil. C'est une distinction que nous aurons l'occasion de rappeler en appréciant les principes posés par M. en vue de « l'adoption d'une orthographe raisonnée conforme au génie de la langue ».

Parmi les voyelles, *i* a engendré des nuances de prononciation pour lesquelles de nouveaux caractères ont été introduits dans l'alphabet à une époque assez récente. Faut-il en consacrer l'emploi dans l'écriture indigène et les transcrire par des signes spéciaux ? M. se prononce pour la négative. Il nous semble cependant que les sons *ṅ* et *ṅ̈*, *ṅ* et *ṅ̈* étant nettement différents (*ī* et *ïr*, *i* et *ɯ*), il y a un réel avantage à les distinguer au moyen des signes

[1] Maspero critique ma transcription parce qu'elle use d'une quantité de signes diacritiques qui en rendent l'impression très difficile en France. Je crois qu'il exagère cette difficulté ; mais j'aimerais à savoir combien d'imprimeries françaises possèdent ses caractères soulignés. En tout cas ils n'existent pas en Indochine, et c'est surtout ici qu'on aura l'occasion d'imprimer du khmèr.

déjà employés pour cet objet et d'écrire, par exemple, ទៀញ *tīñ* et ទឹក *tẅk* ; ស៊ី *si* et ស្ពឺ *spẅ*. Cette modification s'observe même dans la première série (1) :

អឹ. — ខឹង, s'irriter ; បឹង, étang.

អឺ. — ក្សឺត, défriper une étoffe [différent de ក្សៀត, débarbouiller] ;

ខ្ទឺត, faire un grand effort ;

ខ្សឺត, renifler ; siam. *kăsĭt*.

ជឺម [គ្រឿង], objets de toilette ;

ឆ្ងឺត [ប៉ស់], se redresser ;

ប្តឺត, répéter ;

ផឺត, creux [= ផត].

ស្តឺត, effilé ;

ស្យឺត, minutieux ;

ហឺត, asthme.

La première voyelle អឹ représente une nuance assez faible pour qu'il n'y ait pas grand intérêt à la consacrer par une notation spéciale, mais la seconde អឺ est plus caractérisée : elle a à peu près le son *eu* fermé du français heureux ; elle ne diffère guère de អើ.

On ne peut qu'être entièrement d'accord avec M. sur la nécessité de simplifier l'orthographe en proscrivant les lettres parasites. Aymonier en avait donné l'exemple dans son Dictionnaire. Mais les mauvaises habitudes des scribes ont prévalu et les mots sont constamment alourdis de finales *y*, *r*, *h* parfaitement superflues. Le principe n'est donc pas discutable ; mais il est d'une application assez délicate : car il s'agit de ne pas confondre ces consonnes

(1) J'ai exprimé à tort une opinion contraire dans BEFEO, II, p. 15.

parasites avec les consonnes *étymologiques*, qui non seulement permettent de reconstituer la forme ancienne des mots, mais qui même sont actuellement prononcées dans certaines régions du Cambodge. Par exemple ពីរ « deux » se prononce *pi*; mais la forme *vyar* des inscriptions nous apprend que *r* est partie intégrante du mot. M. admet la conservation de ces consonnes étymologiques, mais il lui arrive de les méconnaître : ainsi il faut écrire avec *r* : *kar* « cou » (p. 429); *cer* « longtemps » = skr. *cira* (p. 439); *chor* « se tenir debout » (p. 446), etc (1). Par contre il y a lieu de supprimer partout *h* final, qui ne sert à rien, et *y* quand il n'est qu'une doublure de *i*.

Maspero a posé pour la graphie des consonnes finales un certain nombre de règles précises, qui paraissent entièrement justes en tant qu'elles s'appliquent aux mots khmèrs, mais qui deviennent contestables, quand il prétend les étendre aux termes d'origine sanskrite. Ainsi il proscrit à la fin des mots les occlusives de la deuxième série, les aspirées, la nasale et la liquide de la première série, les groupes consonantiques. Selon lui, il faudrait écrire រាច et non រាជ = *rāja*; មេគ et non មេឃ = *megha*; បុរាន et non បុរាណ = *purāṇa*; ធរ et non ធម៌ = *dharma*. On se demande sur quoi s'appuie cette prohibition : elle contredit l'usage des lettrés cambodgiens; elle n'est pas (malgré ce qui est dit p. 42) imposée par une règle phonétique, puisque l'alternative se pose entre deux finales de même articulation. Elle ne se fonde que sur une assimilation arbitraire des mots étrangers aux mots indigènes. Elle a, d'autre part, l'inconvénient de multiplier les homophones et de confondre des vocables que l'orthographe étymologique permet de distinguer, par exemple : សាប់ « hacher à coups rapides » et សាត់ « mot » = *çabda*; សួរ « interroger » et សួគ៌ « ciel » = *svarga*; etc.

Une autre règle concernant l'emploi des consonnes aspirées, est ainsi formulée (p. 41) : « Bien qu'en principe, avec une gutturale ou la liquide *r* comme souscrite (2), l'aspiration de la consonne-soutien ne soit pas obligatoire (§ 196), il a paru préférable dans cette grammaire de toujours employer la consonne affectée de l'aspiration, la règle du § 195, conforme au génie de la langue khmère, tendant à se généraliser de plus en plus... Quel que soit

(1) Il n'est pas aussi difficile qu'on pourrait le croire de déterminer si un *r* est parasite ou étymologique; nous avons pour cela le témoignage des inscriptions et celui des dialectes qui ont conservé l'*r* final. J'ai noté récemment, dans le parler d'un Cambodgien de la province de Koḥ Kong, les mots suivants terminés par un *r* très vibrant : *kar* « cou »; *pir* « deux »; *sasar* « colonne »; *saser* « écrire »; *saṃbór* « couleur »; *chor* « se tenir debout »; *kdàr* « planche »; *kokir* (inscr. *gargyar*).

(2) Ne faudrait-il pas lire : « avec une semi-voyelle ou la liquide រ » ?

d'ailleurs le parti adopté en ce cas, il est indispensable de s'y tenir d'une façon constante. » Nous ne saurions souscrire à un tel principe La grammaire a pour objet d'enregistrer les faits, non de les devancer. Il existe en khmèr une *tendance* à aspirer la consonne-soutien ; cette tendance s'est réalisée pour un grand nombre de mots, elle en a épargné d'autres : nous n'avons qu'à nous conformer à l'état présent de la langue en aspirant les premiers et en laissant les autres sans aspiration. Aucun Cambodgien lettré n'admettra les formes ឃ្នាន, ឃ្លា pour គ្នាន, គ្លា. Il se peut que de telles formes entrent un jour dans l'usage ; elles en sont actuellement exclues, et c'est l'usage seul qui doit faire loi.

Inversement, l'interdiction (p. 175, § 197) d'aspirer la consonne-soutien d'une « occlusive mixte » (ប្យោរ, ប្យិ) est arbitraire : la forme ប្យិ se trouve dans les plus anciennes inscriptions.

La question des groupes consonantiques donne lieu à une autre difficulté. M. proscrit une foule de graphies usuelles, en vertu de règles dont il est le premier et unique auteur. Voici les principales :

1° « Deux consonnes de même ordre ne peuvent former groupe consonantique » (§ 182). — La règle est trop générale, puisqu'un assez grand nombre de mots commencent par *thn*. Mais, dit M., ces mots « n'échappent pas à la règle, puisque la dentale aspirée ថ tient lieu ici de la cérébrale ឋ dont l'usage s'est perdu ». En effet les mots ថ្នង់ « poche » ; ថ្នេរ « couture » ; ថ្នូរ « échange » ; ថ្នោល « gaffe », dérivent des radicaux ឋង់, ឋេរ, ឋូរ, ឋោល, qui ont pour initiale le signe de l'occlusive cérébrale sourde ; mais comme ce signe ne marque pas et n'a jamais marqué une véritable cérébrale (§ 111), l'aspirée a dû être de tout temps une dentale, ce qui contredit positivement la règle.

2° « Deux aspirées, deux nasales, deux semi-voyelles ou deux liquides ne peuvent constituer groupe consonantique » (§ 183). Les deux groupes cités comme fautifs, ល្យ et ល្វឹង, ne paraissent pas correspondre à la règle, étant formés de liquide + semi-voyelle. Au contraire la graphie ម្នុស [ou ម្ណុស] est bien en contradiction avec elle (1) : mais est-elle pour cela incorrecte ? Il ne semble pas ; car si ម្នុស était une mauvaise graphie pour មនុស, il se prononcerait *mònĭs*. C'est bien ce que croit, mais à tort, M. : en réalité il se prononce

(1) Ce mot n'est qu'un exemple entre plusieurs : voir le Dictionnaire d'AYMONIER, p. 325.

mənĭs, avec cette « voyelle indécise » que les linguistes notent par *ə* et que les Siamois appellent *ăksón klăm*. La présence de cette voyelle réduite implique un groupe consonantique.

3° « Une consonne *ŏ* ne peut prendre place comme soutien en un groupe consonantique que si la souscrite est une nasale, une liquide ou une semi-voyelle » (§ 184). — Il y a au moins une exception : ថ្គាម, mâchoire.

4° « Les semi-voyelles et liquides ne peuvent être que souscrites » (p. 187). Cependant on écrit couramment ល្គក់, ល្វ, ល្វាច, etc. Pourquoi ne pourrait-on le faire ?

5° « Tout groupe initial formé d'une nasale et d'une consonne autre qu'une liquide est défectueux : ម្ចាស់, prononcez *mecàs* ; ម្ដេច pron. *medec* ; មនុស្ស pron. *menis* » (§ 190).

Ce dernier mot était noté *mònis* au § 183. Ici M. admet qu'il se prononce *menis*, comme *mecas*, et *medec*. Cette prononciation suffit à condamner sa prétendue règle : car si les deux consonnes initiales ne formaient pas groupe, on prononcerait *mòcàs*, *mòdec*, *mònis*, ce qui n'est certainement pas le cas.

En somme, la question est de savoir ce qu'il faut entendre par groupe consonantique. Si c'est la rencontre de deux consonnes sans interposition d'aucune voyelle, il faudrait restreindre considérablement le nombre de ces groupes et éliminer une partie de ceux-là mêmes qu'admet M.. Il me semble qu'on pourrait proposer la définition suivante : forment groupe les consonnes dont la première perd ou affaiblit sa voyelle ; sont indépendantes les consonnes dont la première garde son timbre vocalique originel. Ainsi on écrira ម្ចាស់ ; ម្ដេច មនុស្ស (§ 190), ដ្បិត (§ 198), ម្ដាយ (§ 308), ម្លេះ (§ 466), parce qu'on prononce *məcàs*, *mədec*, *mənŭs*, *dəbĕt*, *mədày*, *məlèḥ* et non *mòcas* *mòdec*, *mònus*, *dabĕt*, *mòdày*, *mòlèḥ*.

Une dernière simplification orthographique prescrite par M. consiste à supprimer le *daṃlo* dans les mots tels que អំម្ចាស់, អំម្លុប, qu'il faudrait écrire អម្ចាស់, អម្លុប. Je crois que le *daṃlo* est ici nécessaire. Ce qu'on préfixe aux primitifs *mĕâs*, *mlup*, ce n'est pas *a*, mais *aṃ*, et la double nasale labiale est perceptible dans la prononciation.

La phonétique se termine par une étude très bien faite sur les modifications qu'ont subies les primitifs sanskrits pour entrer dans la langue khmère. Observons seulement sur le § 235 que la dérivation ឃ្វាល < *gopāla* est assez difficile à admettre en raison du changement *p* > v, à moins de supposer ici une forme prâkrite, ce qui serait fort intéressant et n'est pas absolument

impossible ; – et sur le § 236 que les formes ឱជា. អាត្មា. ស្វាមី remontent au pāli *ojā* et aux nominatifs sanskrits *ātmā*, *svāmī*.

Il y a une règle de la phonétique khmère, qui paraît avoir échappé à M., bien qu'elle soit connue des lettrés cambodgiens. Elle fournit un criterium fort utile pour la prononciation d'un grand nombre de mots tant khmèrs que sanskrits. Voici cette règle, dont je dois l'indication à M. Cœdès :

Dans un mot de deux syllabes, dont la seconde commence par une consonne autre qu'une occlusive ou un *s* (ou par un groupe où la consonne en question est dominante), le timbre vocalique de cette syllabe est déterminé par celui de la première.

Exemples :

1) ង	ចំងាយ	ċamṅày	រងា	roṅā
	ចង្រៃ	ċaṅrai	ទំងន	tomṅon
2) ញ	កុំញាន	kồṃñàn	វិញាណ	viñān
	ឱកញា	ồkñà	ពញា	poñā
3) ម	ក្រមាច	kramàč	ក្រមាម	kromām
	ច្រមុះ	čramồḥ	រមាស	romās
4) យ	ក្រយា	krayà	មាយា	māyā
5) រ	បារី	bàrĕi	គិរី	kīrī
	ដំរី	daṃrĕi	នារី	nāri
6) វ	កវី	kavĕi	ជីវិត	čivĭt
	ក្រវាត់	kravăt	រវាត	rovăt
7) ហ	អាហារ	àhàr	គុហា	kŭhā (1)

(1) Pour ហ il y a des exceptions.

Corollaire. Dans le cas où l'initiale de la seconde syllabe est *n* ou *l*, si la première syllabe est en *a*, on écrira ណ, ឡ ; si elle est en *o*, on écrira ន, ល.

Les deux parties qui suivent la phonétique et qui traitent, l'une des procédés de dérivation et de composition, l'autre des différentes espèces de mots et de leur place dans la phrase, n'appellent aucune remarque d'ordre général : c'est un exposé clair et complet, appuyé d'exemples bien choisis et où se trouvent condensés dans un ordre excellent un grand nombre de faits épars, qui prennent par là un degré supérieur de précision.

Nous en dirons autant de la syntaxe, en faisant seulement une légère réserve sur la tendance qui y règne de considérer le khmèr, non en lui-même, mais du point de vue de la langue française. Certaines pages donnent moins l'impression d'une syntaxe du khmèr que d'une méthode pratique pour traduire le khmèr en français Par exemple § 404 : « Certains verbes, bien que possédant valeur intrinsèque active, peuvent, par le contexte, emprunter valeur réfléchie. Ex. *tà càs sdày nâs*, « le vieillard s'en affligea grandement ». — Il est clair que la valeur réfléchie n'existe que dans le verbe français « s'affliger » et que si on traduit *sdày* par « regretter », elle disparaît. De même § 409 : « Lorsque deux verbes synonymes se suivent, le français n'en traduit qu'un seul. » § 412 : « Si les deux verbes ne peuvent former composé... le second est complément du premier et se traduira par l'infinitif ou par le participe présent. » etc. etc. C'est là un mode d'exposition un peu empirique, bien qu'il ne soit pas sans avantages pour les traducteurs.

Enfin la liste de radicaux et de dérivés qui termine le volume et qui est, si je ne me trompe, le premier essai de ce genre, constitue une précieuse contribution à la morphologie du khmèr et met bien en lumière la structure et les affinités des mots. Quoique cette liste ne soit pas complète et que certaines des dérivations qu'elle propose éveillent quelques doutes, elle est, dans son ensemble, solide et intructive.

Voici maintenant quelques remarques sur des points de détail.

P. 7, l. 1 et note 2. សិតណា កនហុត *Sĕtenâ kònòhŭt ;* forme incorrecte : il faut lire សតនាគនហុត = *Satanāganahuta*.

P. 9. La légende ne dit pas que l'ancêtre des Khmèrs fût un lézard, mais seulement que Práḥ Thoṅ avait été lézard dans une vie antérieure et, sous cette forme, donné au Buddha l'occasion de prédire la fondation du futur royaume.

P. 48. La stèle d'Angkor Vat est bien reproduite dans l'Atlas des *Inscriptions* de Barth et Bergaigne, planches 44 et 45.

P. 54, note. Les termes sont à intervertir : c'est *dīgha* et *garu* qui signifient « long » ; *rassa* et *lahu*, « bref ».

P. 66, § 62. « Semi-voyelles : labiale យ ». Corr. « palatale ».

P. 70. Le daṃlo a pour effet, non seulement de nasaliser, mais aussi d'abréger la voyelle : il implique le saṅkat. On peut évidemment se borner à écrire *aṃ*, *àṃ*, au lieu de *ăṃ*, *ằṃ*, étant entendu que toute voyelle affectée du daṃlo est brève. Mais, en ce qui concerne អំ, le saṅkat implicite ayant pour effet de transformer la diphtongue *ea* en un « a fermé de la série *ò* » (p. 57), អំ n'est pas *eaṃ*, mais *aṃ*. Ex. នាំ, *naṃ*, conduire. — Il n'est pas exact que « le graphisme អាំង, n'ait plus aujourd'hui de valeur spéciale et se confonde avec la diphtongue *ea* suivie de la nasale gutturale ». Là encore il y a un saṅkat implicite, c'est-à-dire abrègement et changement de timbre. Comparer :

កាង « renflement » et កាំង « engourdi » ;

ពាង « détour » et ពាំង « palais »

P. 74, § 73. La prononciation de la voyelle inhérente se marque non par le *sak ro* ៌, mais par le « chiffre 8 » (siam. *lèk pĕt*) ៈ. En outre, dans son énumération des signes, M. a oublié le *daṇḍaghāt* ៍, qui indique une syllabe muette, et ce signe est remplacé dans le corps de l'ouvrage (p. ex. p. 39) par le *sak ro*. Ainsi le *sak ro* sert à trois usages, dont deux fautifs.

P. 78. L'*aksar khaṃ* n'est pas le « pâli carré » ; c'est le caractère employé, tant au Cambodge qu'au Siam, pour la copie des mss. pâlis et qui est peu différent du *mul*. Le « pâli carré » n'est usité qu'en Birmanie et dans une certaine classe de manuscrits.

P. 95. Le គឺ des inscriptions est l'actuel គឺ, « c'est-à-dire ». Quant à គេ « on », il s'écrivait ainsi dès le VII[e] siècle.

P. 96. ម៉ន n'est pas une « forme ancienne » de មាន : c'est dans les inscriptions un adverbe signifiant « alors ».

P. 100, § 98. Ajouter à la liste. ពេញៈ « tout à fait », ហោះ « voler ».

P. 103 : « ត្រៃ, sc. *traya* « trois » ; écrit aussi ត្រី ». Il est plus exact de dire que ត្រៃ = *traya*, et ត្រី = *tri*.

P. 106. La diphtongue *ie* peut aussi provenir d'un ancien យ souscrit, comme *uo* de *va*. On trouve dans les inscriptions *camryyaṅ* « chanteur » = ចំរៀង, *paryyan* « instruire » = ប្រៀន.

P. 109, § 105. *c*. Le second exemple seul répond à la règle : l'*a* de ប្រាជ្ញ n'est pas la voyelle inhérente.

P. 131. *yàdàṃ* « aloès » existe sous la même forme en siamois. — Le crapaud-buffle est appelé ហ៊ឹង *hiṅ* et non ហ៊ឺន *hïn*. Ce mot se trouve dans l'inscription de Phnoṃ Děi.

P. 135. § 130 *a*. Je crains de ne pas bien comprendre la règle posée ici, tant sont nombreux les faits contraires : ប្រទំ, ក្រសុំ, ប្រជុំ, ស្រកំ, etc.

P. 136, § 131. Voilà une prétendue règle qui comporte bien des exceptions. Ne serait-il pas plus simple de dire qu'un infixe nasal déaspire l'initiale aspirée ?

P. 139, § 137. Il ne semble pas que ឃុ (ឃោះ) et ឃ៉ុ soient si rarement à la finale : ឃុះ, ផុះ, លុះ, ខោះ, គោះ, etc. En tout cas, c'est là un fait de statistique et non une règle de phonétique.

P. 141. § 141. Lorsque la consonne finale est affectée de la voyelle inhérente, elle cesse d'être finale : cette règle est donc inutile.

P. 144. § 146. គុជ ou mieux គជ, « bézoard », vient du pāli *gaja [mutta]* et non du skr. *guca* (?) : l'orthographe en est donc parfaitement correcte.

P. 146, § 147. *b*. 1°. Noter cependant que dans les inscriptions ទេវា est écrit ទេប.

P. 149, § 152. « Une même semi-voyelle ne peut être à la fois initiale et finale de syllabe ». C'est là — en raison du nombre infime de cas possibles — une observation d'ordre lexicologique et non une loi phonétique. (A l'exception យាយ *yāy*, il faut ajouter និយាយ, dire). Du même genre sont les « règles » des §§ 155 et 157. Dans cette dernière, une faute d'impression particulièrement malheureuse a transformé រ en ស : il faut lire évidemment : « *r* n'est jamais finale d'une syllabe ayant រ pour initiale ».

P. 155. § 163. Cette aphérèse n'existe que dans la langue parlée et n'a pas atteint l'écriture : elle aurait pu être laissée de côté.

P. 169, note. L'ancienne forme de ឈ្មោះ est ជ្មះ *jmaḥ*.

P. 179, § 208. « Le graphisme consonne et voyelle souscrite ne forme pas, à proprement parler, groupe phonétique, puisqu'il vaut deux syllabes. » Il semble bien, au contraire, qu'il forme groupe, car : 1° dans la métrique khmère, il ne compte que pour une syllabe. Ex. : *to̊p tevabŏt* | *phaón mĭñ čayŭt* | (Vorvoṅ, éd. Guesdon, p. 7) ; 2° la consonne précédente tend à s'aspirer, exactement comme devant un groupe consonantique : ថ្ឫវ, ផ្ឫខ, ឆ្ឭក, etc.

P. 185, § 218. *sṭhita* n'existe pas : skr. *sthita* ស្ថិត ; pāli *thita* ឋិត.

P. 190. § 231. Qu'est-ce que la « semi-voyelle cérébrale » ? Sans doute *r*, comme l'indique l'exemple : *dhāraṇa* = ធារណ. Mais alors je ne vois pas en quoi l'autre exemple : *çāstra* = សាស្ត្រ illustre la règle.

P. 194. ធា et ធារ ne sont que deux formes du même mot, la seconde seule correcte.

P. 200 (et p. 237). La forme ឆ្លាក់ n'est nullement fautive ; c'est au contraire la forme ចង្លាក់, imaginée par M. en vertu du § 205, qui est inexistante. Il n'est pas besoin, d'ailleurs, de supposer une exception à la règle : *chlàk* peut venir du radical ចាក់ « percer, piquer ».

P. 205-207. On dit ក្រវិល *kravĕl* ; ច្រឡោត *cralòt* ; ប្រមាត់ *pramàt* ; ស្រទាប់ *sratăp* ; ស្រមោល *sramól*.

P. 209. ផ្តិត *phdĕt*, « coller » ne vient pas de បិត *bĕt* « couvrir », mais de ផិត « coller » ; cette dérivation est d'ailleurs donnée dans le tableau des racines, p. 448.

P. 213, 5 *b*. *căk* > *kañcăk* est un exemple de préfixe nasalisé et non d'infixe nasal.

P. 231 (et 257). Je crois que បី signifie ici « porter sur ses bras » : l'expression adverbiale *bei thnaṃ* est donc à supprimer.

P. 239. § 312. Lire : *preahm bamaul theat*. On ne dit pas ព្រហហ្ម *preaham*, mais ព្រហ្ម ou ព្រម, *preahm* ou *pream*.

P 239. § 313 (cf pp. 413, 418) : សិលសាស្ត្រ ne représente pas *çīlaçāstra* « les règles de la vertu », mais *çilpaçāstra*, la « technologie », la « science appliquée », et plus spécialement, au moins dans les textes cambodgiens, la « magie ».

P. 241, § 313*b*, 3°. បបួល *pabuol*. cor. *babuol*. — c. ពសក្តា ne serait-il pas une mauvaise lecture pour ពិលក្តា ?

P. 248, l. 1-3 : l'exemple est traduit différemment ici et à la p 382 : c'est cette dernière interprétation qui est la bonne.

P. 257, l. 1-2 : au lieu de ណោម *noum*, il faut lire ចោម *chòm*. De même p. 361. A la p. 259, l'expression ចោម ឆាយ *chòm chày*, lue à tort ណោម ណាយ *noum neay*, a entraîné l'inscription, parmi les particules du superlatif, d'un certain *neay* qui, à ma connaissance, n'existe pas.

P. 261. Ajouter aux pronoms de la 2[e] personne មឹង *mĭṅ* (poét.) = *ĕn*.

P. 264. មាស *mèàs* comme appellatif pronominal de la 1e personne est sans doute un lapsus : il doit être classé à la 2e personne. *Knea* s'emploie également au singulier, comme pronom hautain de la 1e personne (= *añ*) et de la 3e (= *vā*).

P. 266, 2°. En parlant aux enfants ou des enfants *de l'un et de l'autre sexe*, on emploie souvent l'appellatif poli នាង.

P. 268, l. 2. Les enfants s'adressant à leur mère disent អ្មែ *mè* et non មែ *mè*, qui serait irrespectueux.

P. 270, 8°. ព្រះដេក *praḥ dĕk* est une faute pour ព្រះតេជ *práḥ deč* (= tejas). L'expression *práḥ deč práḥ kŭn* est très usitée en parlant aux dignitaires civils. En parlant aux bonzes on se sert le plus ordinairement de *lòk kru*. — 9°. On ne dit pas *luoṅ* en parlant au roi, mais : (*troṅ*) *práḥ kórnà* (*visès*). — 10° (et ailleurs). On ne dit pas មនាល *mònal*, mais ម្នាល *mnĕal*.

P. 284. La forme មនក est absolument inusitée : on écrit ម្នាក់ *mnĕak*.

P. 288, init. On peut ajouter à cette liste d'expressions numériques មួយភ្លៃ *muy phei*, une vingtaine.

P. 289, § 363. On dit aussi bien : *dăp muy*, *dăp pir*, etc.

P. 292. Pour marquer le nombre ordinal, on emploie également ទី *ti*, comme en siamois.

P. 295. *Lòk* n'est pas une numérale.

P. 301. កម្ពីរ *kampir* ou គម្ពីរ *kàṃpir* ne vient assurément pas du « pâli *kippo* (?), sc. *kalpa* ». Certains lettrés veulent qu'on l'écrive គម្ភីរ = *gambhīra* « profond ». D'autres l'expliquent comme គំពីរ *kàṃ pir* « deux barreaux », les deux ais de bois qui protègent les feuilles de palmier des manuscrits.

P. 302. Une page se dit ទំព័រ ou តំព័រ, *daṃpăr*, *taṃpăr*.

P. 317, l. 4. ធូក est une forme qui se trouve, mais il vaut mieux écrire ធូប = *dhūpa*.

P. 321. Une particule impérative très usitée est ទៅ *tou*.

P. 325. ធ្វើ ne fait pas ici fonction de causatif : il signifie « jeter un sort ».

P. 327. *saṃlap* est un causatif (§ 401 *b*).

P. 331. Dans le 3e exemple, *khcei mòk* est un verbe composé = « emprunter ».

P. 347, l. 12 : *tèṅ* = « continuellement » ; l. 18, *montir* = « palais ».

P. 384, in fine : ចាំស្លា signifie « surveiller l'aréquier » et non « la soupe » សំឡ.

P. 398. Outre les interjections, il y aurait eu intérêt à relever les onomatopées (*ōtān-sāp* = *udānaçabda*), très nombreuses en cambodgien et dont M. cite quelques exemples : ainsi, p. 329, *kroṃ kroṃ*, bruit des pas d'un éléphant sur un pont.

Dans le tableau des racines et des dérivés, l'origine sanskrite ou pālie a été indiquée pour un certain nombre de mots, mais non pour tous. Ajouter : *kañ*, anneau = *kaṅkaṇa* ; *kàp*, versifier = *kāvya* ; *kàr*, affaire = *kārya* ; *kàl*, temps = *kāla* ; *kear*, matrice = *garbha* ; *krou* (pour *kròḥ*), accident = *graha* ; *khat*, prohiber = *ghātayati* (?) ; *khlean*, faim = *gilāna* « dévorant » ; *cer*, longtemps = *cira* ; *cot*, poser une question = *codayati* ; *còr*, voleur = p. *cora* ; *tes*, pays étranger = *deça* ; *tous*, peine = *doṣa* ; *that*, gras = *dhātu* (?) ; *kbāt*, trahison = *kapaṭa* (et non dérivé de *bat*, détour) ; *prem*, chéri = *prema* ; *peak*, parole = *vākya* (et non *vac*) ; *yūt*, lutte = *yuddha* ; — លប, effacer, fait double emploi avec លុប, même sens, tous deux venant du skr. *lup* ; — *loup*, avide = *lobha* ; — *khsĕn*, tantôt, ne dérive pas de *sĕn*, mais répond au skr. *kṣaṇa*, moment ; — *sòk*, bonheur = *sukha* ; *sòk*, pleurer = *çoka* ; *snĕ*, amour = *sneha* ; *sbāt*, serment = *çapatha*. L'article ជឿយ est fautif : il faut lire : ជឿ *ceua*, croire, ជំនឿ *comneua*, crédulité. — ពេម, (femelle) pleine, n'est pas un radical, mais un dérivé de ពោម, gonfler.

La Grammaire de Maspero a été composée au moyen de nouveaux caractères gravés par l'Imprimerie Nationale. Ces caractères sont fort beaux, et le résultat obtenu, étant donné la complication de l'écriture khmère et les exigences de la typographie, fait honneur à l'atelier de fonderie de notre grand établissement. Je ne ferai de réserve que pour le signe de la voyelle *uo* ួ, trop arrondi, et pour le pied de *ba* ្ប, dont la forme en fourchette n'est pas celle des belles écritures cambodgiennes. Nous avons dit plus haut que, dans ce livre, le *sak ro* était employé à tort pour deux autres signes : le *lèk pĕt* et le *daṇḍaghat* ; il se pourrait donc que ces deux derniers eussent été oubliés dans la fonte du nouveau caractère et qu'il y eût lieu de les y ajouter.

En terminant ce trop long compte rendu, dans lequel il était inévitable que les divergences prissent plus de place que les idées communes, je tiens à répéter que cette première grammaire du khmèr est une œuvre de haute valeur, originale, fouillée et dont les théories, parfois un peu hardies, sont infiniment plus fécondes que des banalités de tout repos. Le seul fait d'avoir créé dans un sol mouvant et amorphe un ferme terrain de discussion, d'avoir formulé en termes nets des règles qui offrent une prise solide pour s'y appuyer ou y résister, est un progrès dont on mesurera de mieux en mieux l'importance. Des observations ultérieures rectifieront certains points ; une connaissance plus approfondie des idiomes congénères permettra de développer l'étude comparative, dont Maspero

a été l'initiateur ; mais il restera un cadre durable dans lequel se rangeront d'elles-mêmes les nouvelles recherches et qui fournira aux ouvrages élémentaires les principes et les notions dont ils ont été jusqu'à présent si lamentablement dénués [1].

L. Finot.

---

(1) J'ai noté, au cours de ma lecture, un certain nombre de fautes d'impression, dont il me paraît utile de donner la liste. P. 6, l. 10 : *corr.* Sūryavarman ; note 3, c. Sūryavaṃça. — P. 39, ឃក, មក c. យក, មក. — P. 45, n. 1, *lire* : pāli, *Namo Buddhāya siddhaṃ*. — P. 46, dern. ligne des notes : Albert Bergaigne, *lire* : Abel Bergaigne. — P. 49, n. 1, l. 2, *lire* : pāli *akkharaṃ*. — P. 57, l. 4, តក់, c. តក់. — P. 64, l. 10 et 12 : les caractères siamois pour *fœk* et *f* sont incorrects. — P. 67, deux dernières lignes : les caractères khmèrs correspondant à *ç* et *ṣ* sont intervertis. — P. 82, n. 4, c. *Bantāy*. — P. 87, l. 17, *cila*, c. *çila*. — P. 97. Dans la liste des mots sanskrits lire : *guṇa, garuḍa, jalp* (pāli : *jap*). — P. 101, l. 3, c. ល្បើះ. — P. 120, l. 14 : « le premier soit un ក៉ », c. ក៏. — P. 131, l. 14 : le caractère *f* dans *fœk* est faux. — P. 133, l. 18 : យ៉, corr. ឃ៉ា. — P. 136, l. 4, lire បើរ. — P. 144 : *raja prajña, aṣadha*, lire : *rāja, prājña, āṣāḍha*. — P. 146, *pradipa, rupa*, lire : *pradīpa, rūpa*. — P. 147, *lābhā, lobhā*, lire : *lābha, lobha*. — P. 152, dernière ligne : សរ, corr. ពរ. — P. 153, *visārga, jyesṭha, çesa*, lire : *visarga, jyeṣṭha, çeṣa*. — P. 155, l. 18 : *anuor*, lire : *añuor*. — P. 167, § 184 : ល្បើ, cor. ល្បើ. — P. 168, § 185 : បន្ទាយ c. បន្ទាយ. — P. 173, § 195 : *gopala*, c. *gopāla* ; គោម, c. គោម. — P. 185, § 218 : *sṭhita*, c. *sthita* ; § 219, *visa*, c. *viṣa*. — P. 187, § 223 : *čāritra... cāṛēt*, c. *caritra... cārēt* ; សើង, c. លើង. — P. 188, § 224 : *viṣaya*, c. *viṣaya*. — P. 191, § 234 : *Visṇa*, c. *Viṣṇu*. — P. 199, l. 1 : *pécher*, c. *pêcher*. — P. 204, dern. ligne : « préfixe *r r* », *lire* : préfixe ប *b*. — P. 209, § 257, in fine, lire ដាល់, ត្បាល់ *dāl, tbāl*. — P. 212, l. 11 : ល៊ី, c. ល៊ី. — P. 223, l. 15 : « s'entraîner », c. « s'entr'aimer ». — P. 226, 3ᵉ l. avant la fin, lire បើរ. — P. 230, § 296 : « d'une proposition », *lire* : préposition. — P. 239, antépénult. ligne : lire កក្រើមហ្វ. — P. 240, l. 8, lire ស្វាប. — P. 241, l. 1, 3 : មន្ទ្រៃក *Mònteav ki* : nom évidemment mal lu. — P. 252, § 329, fin : *kmean*, c. *khmean*. — P. 253, antépénult. ligne : lire ស្ទាប. — P. 254, l. 12, lire ចំណាំ ; in fine, lire បន្ទាប. — P. 257, l. 1-2 : lire ឈោម, *chòm*. P. 259, in fine, lire ឈោម ឆាយ. — P. 260 init., lire : ជក្រើ... *chòm chāi... lip tep aksar* (forme constante pour « Apsaras »). — L. 15 et 17 : lire ពិសោធ *pisòt*. — P. 264, note 1, lire : sc. *chanda*. — P. 265, note, lire : *Yamarāja*. — P. 268, l. 19, lire ប្អា. — P. 274, l. 5, lire ខ្ញុំ. — P. 293, l. 1, lire គ្រប. — P. 302, l. 9, lire : *sūtra* ; note 1, lire : *kāṇḍa*. — P. 313, avant-

Ch. B. Maybon. *Les marchands européens en Cochinchine et au Tonkin* (1660-1775). Tirage à part de la « Revue Indochinoise », juillet 1913, janvier-juin 1916.

Dans ce travail, fondé sur une étude attentive des sources, notamment des registres conservés aux Archives des Colonies et à l'India Office, M. Maybon retrace les projets et les entreprises des nations européennes au XVII[e] et au XVIII[e] siècle en vue d'établir des relations commerciales avec l'Annam et le Tonkin.

Les Portugais de Macao furent les premiers (probablement dès le XVI[e] siècle) à envoyer chaque année un ou plusieurs vaisseaux commercer tant

---

dern. l., lire : *nlṅ*. — P. 316, l. 15, lire ស្រេច *srec*. Id. p. 317. — P. 317, l. 7, lire បន្ទប ; l. 8, 10 : គោស, *kòs*, lire គោរ, *kòr*. — P. 320, l. 7, lire ប្រគល. — P. 343, § 433 in fine, រកា *Rakà*, lire រ៉កា *Rokà*. — P. 361, l. 15, lire [illegible]. — P. 369, § 479, ស, lire ស៊. — P. 370, avant-dern. ligne, lire : *ruoc*. — P. 371, § 485, lire [illegible]. — P. 376, § 494 : គ, cor. គ៍. — P. 379, l. 18 : *beuk*, lire : *bòk*. — P. 283, l. 3 : « qui le saisit par le pied », lire : « qui s'attacha à son pied ». L. 7 [illegible] c. [illegible]. — P. 393, l. 1-2, lire : ស្រមុត *sramöt*. P. 394, § 518 : លបខ c. លបម. — P. 398, l. 5, ស, lire ស៊ ; l. 8, lire ហើយ — P. 400, § 528, lire កំពឹះ *kampưh*. — P. 401, សើស *seus*, lire ស៊ស *sès*. — P. 403, § 537, កាប, cor. កាប់. — P. 411, dans le dernier exemple, lire សុខប . . . [illegible]. — P. 415, l. 15-16 : គោក *kòk*, lire គោក *kouk*. — P. 419, l. 1, lire [illegible] ; note, lire : pali *nāvā*. — P. 432, note, lire [illegible]. — P. 433, col. 1, l. 12, lire ក្រាស *kràs*, កំរាស *kamràs*. — P. 450, col. 2, *banlĕč*, c. *bandĕč*. — P. 453, col. 2, l. 18, lire : *dāna*. — P. 454, col. 2, l. 12 : [illegible], « lacer », *lire* : placer ? — P. 455, col. 1, lire [illegible]. — P. 458, col. 1, l. 4 គ្បៀត, *k-biet*, c. ត្បៀត *t-biet*. — P. 460, col. 1, l. 17 : lire : *bamphlañ* ; col. 2, [illegible] c. [illegible]. — P. 462, col. 2, l. 1, lire : *bhaya* ; l. 13-14, បមួល, ស្រមួល *pamul*, *sramul*, c. បម៉ួល, ស្រម៉ួល, *bamaul*, *sramaul*. — P. 470 : លួង *luoṅ* ; លបួង, *lòbuoṅ*, c. ល្វៀង *lưaṅ*, លប្វៀង *lobưaṅ*. — P. 471, c. 2, បន្វិល *bañvil*, c. *bañvĕl*.

en Annam qu'au Tonkin, sans toutefois y créer d'établissement fixe. Les Hollandais fondèrent un comptoir à Faifo en 1636, mais leurs relations avec les souverains de Cochinchine s'aigrirent assez vite et finirent en guerre ouverte (1654). Au Tonkin, ils obtinrent de s'établir à Hưng-yên (1637) et ensuite à la capitale même ; mais en 1700, ils durent renoncer à leur entreprise. Les Anglais n'eurent pas plus de succès : les premiers émissaires de la factorerie de Hirado (Japon) qui débarquèrent en Cochinchine furent massacrés (1613). En 1672, une expédition venue de Bantam au Tonkin fonda à Hưng-yên un comptoir qui fut ensuite transporté à Kẻ-chợ : mais leur commerce périclita et le comptoir fut fermé en 1697. Deux ans auparavant, la mission de Thomas Bowyear à Faifo était restée sans résultat (1695). Quant aux Français, — en dehors de l'activité des missionnaires qui durent souvent, pour se faire tolérer, se donner l'apparence de marchands, — leur seule tentative fut le voyage du *Tonquin* en 1680, suivi de l'établissement par Chappelain d'un comptoir à Hưng-yên ; la prise de Bantam par les Hollandais en 1682 entraîna la ruine de la factorerie française qui y était établie et, par répercussion, celle du comptoir tonkinois.

Le XVIIIe siècle fut une période de grands projets, dont aucun n'était destiné à aboutir. Dès 1686, la Compagnie française des Indes Orientales envisage l'occupation de Poulo-Condor (projet Véret). Les Anglais la préviennent en y construisant un fort : cet établissement éphémère finit par un massacre général (1702). Nouvelle étude de la Compagnie française en 1721 (mission Renault) : conclusions défavorables. En 1744, Friel, neveu de Dupleix, est envoyé en Cochinchine par de Rothe, commerçant à Canton. Dupleix lui-même s'intéresse à cette affaire et essaie de nouer des relations avec les Nguyễn. Parallèlement est organisé à Paris le voyage de Pierre Poivre (1749), qui n'eut d'autres conséquences utiles que de procurer sur l'Indochine de précieuses informations. Les ministres Choiseul, Vergennes, Sartine firent des plans qui ne purent se réaliser. Enfin en 1778, le voyage de Charles Chapman, agent de la Compagnie anglaise, de Calcutta en Cochinchine, fut la dernière tentative européenne d'établissement en Indochine : elle ne réussit pas mieux que les autres.

M. Maybon, dans ce nouveau travail, se montre, comme à l'ordinaire, un historien sagace et parfaitement informé. Grâce à sa connaissance très étendue des documents, il a pu rectifier sur bien des points ses prédécesseurs : Castonnet-Desfosses (et non « Desfossés », comme ce nom est constamment imprimé), le colonel Septans, etc. Sur d'autres il a recueilli des faits nouveaux qui constituent de précieuses additions à l'un des plus intéressants chapitres de l'histoire de l'Indochine.

L. Finot.

Jeanne Leuba. — *Les Chams d'autrefois et d'aujourd'hui.* — Hanoi, 1915, 147 pp. avec carte et illustrations. Tirage à part de la « Revue indochinoise ».

Les Chams ont joué dans le passé de l'Indochine un rôle important; ils ont créé un art original et laissé des monuments dont beaucoup sont remarquables et quelques-uns admirables; leur idiome est d'un haut intérêt linguistique, et leur décadence même est instructive, en ce qu'elle permet d'observer la lente décomposition d'une religion abandonnée à elle-même. A ces divers titres, les Chams méritent d'être connus, et ils le sont en effet des spécialistes: historiens, épigraphistes, archéologues, linguistes, ethnographes. Ils le sont moins du grand public, faute de livres à sa portée. Les *Recherches* de Cabaton sont substantielles, mais trop exclusivement documentaires; le *Royaume de Champa* de Georges Maspero est un travail très savant, mais un peu hérissé de textes; l'*Inventaire des monuments čams* d'H. Parmentier a cette précision technique qui ravit les archéologues, mais intimide jusqu'à la fuite le commun des lecteurs. Bref, il manquait un petit livre qui, exact sans étalage d'érudition, apprît aux gens cultivés ce qu'ils ont besoin de savoir sur ce peuple pour apprécier à peu près sa place dans l'Indochine contemporaine, dans les événements politiques qui ont abouti à l'état actuel, enfin dans l'évolution de l'art oriental.

Il semble que le travail de Mme L. réponde très suffisamment à ce programme. Comme l'indique le titre, il étudie successivement les Chams dans le passé et dans le présent. L'histoire du Champa est vivement expédiée en deux pages: c'est assurément un peu court. Sans tomber dans le détail des listes dynastiques, il y a certains faits, certaines dates qu'il eût été bon de préciser davantage: telle la prise de Chaban en 1471, qui détermina le refoulement des vaincus dans leur habitat actuel de Phanri-Phanrang, et dont Mme L. dit seulement que « au XIVe siècle elle [la capitale] est au Sud de Phanrang », ce qui est trop vague et, de plus, erroné. Au contraire les pages relatives aux monuments religieux et à l'iconographie caractérisent exactement l'art ancien du Champa.

Toute cette partie est naturellement de seconde main: l'autre est plus neuve et plus originale. A côté de contes empruntés à Landes, d'hymnes tirés du recueil de Cabaton, d'informations diverses fournies par Aymonier, elle contient des observations personnelles qui ne doivent rien à personne. Je ne pense pas que le costume et l'habitation des Chams, que leurs sacrifices et leurs cérémonies magiques aient jamais été décrits auparavant d'une manière aussi nette, expressive et colorée. L'*habitus* physique et mental de la race est analysé en termes si justes que l'image de ce type falot en ressort avec un relief inattendu. Mme L. a vécu parmi ces groupes en voie de disparition: elle a su les voir et les peindre: ses observations seront appréciées des ethnographes. Le texte est accompagné d'une carte archéologique du Champa,

empruntée à l'*Inventaire des monuments čams*, et de planches fort intéressantes qui fournissent en particulier une bonne illustration de l'iconographie et de l'ornementation du Champa.

L. Finot.

R. Barthélemy. *Le Tranninh, sa mise en valeur économique.* (Bulletin économique de l'Indochine, n° 122, novembre-décembre 1916.)

On lira avec intérêt cette notice sur le Tranninh due à l'homme qui connaît le mieux la province et qui s'est consacré avec un infatigable dévouement à la tirer de son isolement et de sa stérilité. On doit à M. Barthélemy la route de Xieng-khouang à Mương-sen qui, se reliant à la « route Sestier », ne tardera pas à mettre enfin le plateau en communication avec l'Annam et à lui fournir les moyens d'exploiter ses richesses naturelles. M. B. les énumère avec une complaisance légitime, car elle est fondée sur une expérience personnelle acquise au cours d'incessantes pérégrinations : le Tranninh contient des gîtes métallifères, dont l'importance reste, il est vrai, indéterminée ; il produit des fruits et des légumes ; ses pâturages semblent propices à l'élevage du bœuf, du buffle, et même du mouton. Il est couvert de magnifiques forêts, malheureusement dévastées par les Mèos. M. B., qui a pour ces destructeurs un cœur de père, juge que c'est un bien, de quoi il est permis de douter. Pour désarmer les critiques malveillantes, il a ordonné, dit-il, aux Mèos de planter des pins aux endroits défrichés par eux. Les Mèos planteurs d'arbres ! On ne connaissait pas encore cette variété de la race. Si M. B. réussit à l'acclimater en Indochine, il ajoutera certainement un nouveau titre à ceux qu'il s'est déjà créés à la reconnaissance de ses compatriotes.

L. Finot.

Bulletin des Amis du Vieux Hué, 1916.

Grâce au dévouement de ses fondateurs et aux bonnes volontés qu'ils ont su grouper autour d'eux, la Société des Amis du Vieux Hué réussit au-delà de toute espérance. Son *Bulletin* n'est pas seulement d'une très bonne tenue scientifique ; il est en outre d'une lecture fort agréable et il est en voie, grâce à sa parure artistique, de conquérir les bibliophiles.

Les quatre fascicules de l'année 1916, qui est la troisième du recueil, sont en tous points dignes des précédents. On notera avec une satisfaction particulière la part considérable que prennent aux recherches de la Société les mandarins et les fonctionnaires annamites : cette collaboration est de bon augure. Les questions traitées se rapportent aux sujets les plus variés : histoire politique, topographie locale, archéologie, histoire des mœurs, cérémonial,

etc. Le P. Cadière a étudié les récits de Mgr Pellerin sur les funérailles de Thiệu-trị et sur l'investiture de Tự-đức par une ambassade chinoise, récits que M. Orband et le Ministre des Rites ont, à sa demande, confrontés avec les documents officiels conservés dans les archives annamites. Il a fait revivre les Européens qui ont vu le « Vieux Hué » : Brossard de Corbigny (1875), Rollet de l'Isle (1884). M. Orband a emprunté à une conférence du capitaine Bastide, faite à l'aide des archives militaires, d'intéressants renseignements, sur le Huế de 1885. M. Nguyễn-đình-Hoè, directeur du Collège des Hậu-Bổ, un des plus assidus collaborateurs du *Bulletin*, a tiré du Journal de voyage de Phạm-phú-Thứ, membre de l'ambassade de Phan-thanh-Giản à Paris en 1863, quelques détails menus, mais curieux, sur les familles de Chaigneau et de Vannier. Les édifices du vieux Huế ont naturellement été l'objet de plusieurs monographies : le Quốc-học a été décrit par M. E. Le Bris, le Văn-miếu par M. Ưng-Trình, la pagode Diệu-đế par M. Nguyễn-đình-Hoè.

L'histoire la plus récente a fourni à M. Đặng-ngọc-Oánh, secrétaire général du Cơ-mật, le thème d'une communication, qui est un véritable document historique, sur l'intronisation du nouvel empereur Khải-định.

Les vieilles coutumes annamites, qu'il est si important de recueillir avant qu'elles subissent la loi du temps, ont été décrites dans quelques bonnes études : les barques royales et mandarinales dans le vieux Huế par M. Nguyễn-đình-Hoè ; les sachets à bétel et à tabac (*hà-bao*) — qui ont cessé d'être en usage il y a une trentaine d'années —, par M. Tôn-thất-Quảng ; les concours littéraires dans la capitale par M. Hồ-đắc-Khải.

Le quatrième fascicule, sous le titre de « Huế pittoresque », est consacré aux Muses, et ce symposion, à la condition de garder le mérite de la rareté, ne laisse pas que d'être fort séduisant. Il inspirera sans doute à plus d'un lecteur le désir de goûter le « charme de Huế ». Les aspects variés de la capitale y sont notés par des plumes expertes ; mais toutes les descriptions de la vie indigène pâlissent devant les spirituels croquis de M. Gras : jamais on n'a fixé d'un trait plus juste et plus divertissant la silhouette annamite. Félicitons le savant et dévoué directeur du *Bulletin*, le P. Cadière, d'avoir su, avec des ressources si limitées et en des temps si contraires, composer un recueil qui est, selon son expression, « une œuvre d'art digne de la capitale de l'Annam ».

L. Finot.

A. Métin. — *L'Indochine devant l'opinion*. — Paris, Dunod et Pinat, 1916 ; 1 vol. in-8°, 435 pp.

Tant de livres insignifiants sont publiés sur l'Indochine par des voyageurs désireux de confier au public leurs impressions de voyage, ou par des coloniaux assez disposés à croire que le grand nombre de leurs années de séjour

dans la colonie peut tenir lieu à la fois de documentation et d'esprit critique, que l'on est heureux d'accueillir l'apparition d'un livre intéressant dû à la plume d'un auteur qui n'est jamais venu en Indochine.

Dans son nouvel ouvrage, M. M. présente au public les résultats des études auxquelles il s'est livré à deux reprises au Parlement, comme rapporteur du budget de l'Indochine, et comme rapporteur du projet d'emprunt de 90 millions. Ces deux rapports importants, revus, fondus ensemble, mis au point, forment la matière de *L'Indochine devant l'opinion*. Prêt à être livré à l'éditeur avant la guerre, le livre a été retardé dans son tirage par la désorganisation des ateliers d'imprimerie et n'a pu enfin paraître qu'en 1916.

Le principal intérêt du livre vient de la personnalité même de l'auteur. M. M. est non seulement un homme politique, il est en même temps historien et géographe. S'il aborde pour la première fois l'étude de l'Indochine, il est loin d'être un nouveau venu dans les études coloniales : il y a peu de Français qui aient acquis une connaissance aussi complète et aussi méthodique des colonies étrangères (surtout de l'Empire britannique) et des procédés de colonisation de nos émules. Il a parcouru et étudié sur place l'Australie et la Nouvelle-Zélande, le Canada, particulièrement la Colombie britannique, puis la Sibérie, l'Egypte et l'Inde. Cette abondante documentation de première main a permis à l'auteur de faire paraître toute une série d'ouvrages sur les colonies qu'il avait étudiées. Ces livres précis, nourris d'idées et de faits, mais nets, clairs et de lecture facile, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de rappeler leurs titres. En même temps leur auteur occupait avec autorité la chaire de « colonisation étrangère » à l'Ecole coloniale.

L'Indochine devant l'opinion étudie successivement le pays et les populations, l'état politique, le développement économique, les fonctionnaires, les budgets, les emprunts, les grands travaux : irrigations, routes, chemins de fer ; l'instruction publique et l'hygiène, enfin l'action économique et sociale. L'ouvrage comprend — par suite même des circonstances qui ont présidé à sa composition — d'une part une documentation précise et abondante, mais forcément de seconde main, et d'autre part des appréciations personnelles, des critiques, qui sont certainement la partie la plus neuve et la plus intéressante du livre.

A ce point de vue, les ch. III (Fonctionnaires), IV (Budgets), IX (Instruction publique et hygiène) et X (Action économique et sociale) sont particulièrement intéressants à lire. On y voit discuter les problèmes vitaux pour l'avenir de la colonie. Certaines solutions recommandées par M. M. ont été déjà adoptées ; d'autres changements réclamés par lui seront sans doute réalisés dans un avenir plus ou moins lointain ; et s'il arrive qu'on ne partage pas sur quelque point les idées de l'auteur, on ne peut néanmoins méconnaître qu'il a nettement posé les problèmes, qu'il en a vu les difficultés et la complexité, et que les solutions préconisées par lui réclament tout au moins l'attention de l'opinion publique.

E. Chassigneux.

G. Le Cadet. — *Régime pluviométrique de l'Indochine.* — Phù-liễn, Observatoire central, 1916 ; 1 fasc. 34 p., 3 tableaux et 13 cartes.

Si la connaissance exacte du climat d'un pays est partout importante et intéressante, elle est peut-être plus indispensable dans les contrées tropicales qu'en tout autre point du globe. Entre les tropiques, les divers phénomènes météorologiques se manifestent généralement avec régularité, mais toujours avec une telle netteté, une telle violence, on pourrait dire une telle brutalité, qu'ils demeurent l'élément dominant dans la physionomie géographique d'un pays. Tandis qu'en France et en Europe, où les conditions climatériques sont modérées, où les transitions entre les climats des diverses régions sont progressives et nuancées, il faut surtout faire appel à l'étude du sol pour discerner les caractères essentiels qui distinguent les unes des autres les régions naturelles ; dans les pays chauds au contraire, la première place appartient au climat. C'est le climat, et en particulier la chute de la pluie, qui distingue nettement une région de la région voisine. L'abondance des précipitations, leur répartition au cours de l'année, la nature de ces pluies (pluies fines et continues ou pluies violentes), l'existence d'une ou deux saisons sèches, sont les faits géographiques essentiels, d'où découlent les autres caractères de la région : le régime des cours d'eau, la vie animale et végétale en subissent le contrecoup, et la vie humaine, par là même, en dépend dans une très large mesure.

La connaissance exacte de la pluviométrie a encore un autre intérêt. Il a été démontré par les beaux travaux de MM. Aufray (1) et G. Capus (2) que les pluies d'orages tropicaux apportent au sol des éléments fertilisants en quantité non négligeable.

Ces diverses considérations montrent l'intérêt tout à la fois d'ordre scientifique et d'ordre pratique qui s'attache à la publication de M. Le Cadet. Ce fascicule est à la fois la suite naturelle et la conclusion des *Bulletins pluviométriques* publiés par lui chaque année depuis 1906. L'étude critique de cette série de dix années d'observations, obtenues tant à l'Observatoire de Phù-liễn que dans les nombreuses stations météorologiques et climatologiques de l'Indochine, a permis à l'auteur de dégager les traits essentiels du régime pluviométrique de l'Indochine.

L'ouvrage comprend trois tableaux, un commentaire et des cartes.

Les tableaux donnent : 1° la quantité de pluie recueillie (hauteur moyenne par mois et par année) ; 2° le nombre de jours de pluie mesurable (total moyen par mois et par année) ; 3° les valeurs extrêmes observées.

(1) Aufray. *Richesse des eaux de pluie en acide azotique et en ammoniaque au Tonkin* (Bull. Econ. de l'Indochine, 1909, p. 595).

(2) G. Capus. *La valeur économique des pluies tropicales* (Ann. de Géographie, 1914-1915, p. 109).

Il est difficile d'analyser le commentaire qui suit ces tableaux : très court, mais plein de faits et d'idées, il donne sous une forme très résumée les caractères généraux du régime pluviométrique de la péninsule. Les problèmes y sont posés nettement, et à certains points de vue, il constitue moins une conclusion que la préface de nouvelles études. Les principaux points abordés sont les suivants : quantité de pluie (suivant les régions et les saisons) ; répartition diurne et répartition horaire de la pluie ; nature des précipitations : constitution physique (pluie, neige, grêle..) et constitution chimique.

La partie de l'ouvrage qui est sans doute appelée à rendre les plus grands services est la série de treize cartes qui le termine.

La première carte indique la chute moyenne de pluie dans l'année. Cette carte, fondée sur une série de dix années d'observations sévèrement contrôlées, ne sera vraisemblablement guère modifiée quand la série de dix ans sera portée à vingt ou trente ans. Les pays tropicaux, dont les conditions climatériques sont nettes et brutales, révèlent assez bien les traits essentiels de leur physionomie dans un petit nombre d'années d'observations. Il est certain toutefois que, si les grandes lignes restent les mêmes, on verra s'introduire des modifications de détail, le tracé des courbes pluviométriques prendra plus de précision le jour où les stations météorologiques existeront en plus grand nombre et où toutes sans exception seront pourvues d'observateurs méthodiques et scrupuleux.

Cette carte annuelle est suivie de douze cartes mensuelles. Chacune d'elles indique la quantité de pluie tombant sur toute l'Indochine pendant l'un des mois de l'année. Rien n'est plus instructif que l'étude de ces cartes où se révèlent avec clarté les différences qui séparent les diverses régions de l'Indochine. Indispensables, cela va sans dire, aux géographes, elles devront aussi être consultées par tous ceux qui se préoccupent de la mise en valeur de l'Indochine.

E. Chassigneux.

A.-E. Tricon. — *Conférence sur les mélodies cambodgiennes*, faite à Saigon le 20 décembre 1915. — Bulletin de la Société des Etudes indochinoises, nº 67, 1915.

Sous ce titre, M. Tricon a donné six chansons populaires cambodgiennes dans le texte, avec une traduction due à M. Bellan et la notation musicale de chaque air. Il est regrettable que le texte khmèr ait été reproduit d'après une si mauvaise copie : ignore-t-on à Saigon qu'il existe à Phnom-penh des caractères typographiques cambodgiens et, à tout le moins, d'excellents scribes ?

INDE.

Indian Archæological Policy, 1915. — Calcutta, 1916, 39 pp. in-8°.

Archæological Survey of India. Annual Report. Part I. 1913-1914 et 1914-1915. — Ibid., 1915-1916, in-4°.

Archæological Survey of India. Annual Report. 1912-13. — Ibid., 1916, in-4°.

Annual Progress Report of the Superintendent, Hindu and Buddhist monuments, Northern Circle (1914-1915 et 1915-1916). — Lahore, 1915-1916, in-4°.

Annual Progress Report of the Superintendent, Muhammadan and British monuments, Northern Circle (1914-1915 et 1915-1916). — Allahabad, 1915-1916, in-4°.

Progress Report of the Archæological Survey of India, Western Circle. Archæology (1914-1915 et 1915-1916). — Bombay, 1915-1916, in-4°.

Annual Report of the Archæological Department, Southern Circle, Madras (1914-1915 et 1915-1916). — Madras, 1915-1916, in-4°.

Government of Madras. Public Department. Epigraphy. Recording with remarks, the Progress Report of the Assistant Archæological Superintendent for Epigraphy, Southern Circle (1914-1915 et 1915-1916). — Madras, 1915-1916, in-4°.

L'éminent Directeur général de l'Archéologie de l'Inde, Sir John Marshall a eu l'heureuse idée de décrire dans une mince plaquette destinée au grand public, l'organisation et l'œuvre de l'Archæological Survey of India. On peut ainsi embrasser d'un coup d'œil les moyens employés et les résultats obtenus. Ceux-ci justifient amplement la « résolution » approbative du Gouvernement, qui précède la note de Sir J. Marshall. Le Survey a laissé derrière lui l'âge héroïque : il est entré maintenant dans cette période d'organisation qui est la vraie forme du travail scientifique.

C'est seulement en 1902, après de longues vicissitudes, qu'il reçut de la claire volonté de Lord Curzon sa forme actuelle, qui semble définitive, ou qui du moins présente de solides garanties de durée. Le territoire britannique a été partagé en six cercles : Southern, Eastern, Northern, Western, Frontier, Burma. Le personnel comprend un Directeur général de l'Archéologie, 7 Superintendents, 6 Assistant Superintendents et 2 épigraphistes.

Le Directeur général a une mission de haute surveillance sur tout le travail archéologique ; il est le conseiller du Gouvernement pour la répartition des crédits budgétaires ; il est *ex officio* conservateur de la section archéologique du Musée Impérial ; enfin il peut diriger en personne l'exploration et la conservation de groupes d'édifices importants.

Les « superintendents » tiennent registre des antiquités de leur cercle, déterminent les monuments à protéger ou à réparer, dressent les plans et devis des réparations et surveillent l'exécution des travaux. Ils collaborent avec les « curators » des Musées à l'acquisition, au classement et à l'exposition des objets. Enfin ils conduisent les fouilles et les études d'architecture ou d'épigraphie selon leur spécialité. Lorsqu'il y a dans le même cercle (ce qui est presque partout le cas) un superintendent et un assistant superintendent, l'un se consacre à l'architecture, l'autre à l'épigraphie. Outre ces épigraphistes locaux, il y a pour les assister deux Government Epigraphists, l'un pour le sanskrit et les langues apparentées, l'autre pour le persan et l'arabe. L'office de chaque superintendent est pourvu d'un personnel suffisant de secrétaires, dessinateurs et photographes.

Les crédits dont dispose le Survey proviennent de deux sources : le budget général et les budgets provinciaux. En principe le budget général prend à sa charge : 1° tous les frais de personnel (establishments), sauf dans la présidence de Madras qui y pourvoit ; 2° les dépenses urgentes ou supérieures aux possibilités des finances locales, les subventions aux États indigènes et aux particuliers propriétaires de monuments. Les budgets provinciaux assument les dépenses de conservation et d'exploration.

Durant la période de cinq ans finissant en 1913-1914, la moyenne des dépenses a été la suivante :

Personnel.	Gouvernement impérial :	R. 192.600	
	Gouvernement de Madras :	R. 42.507	
			235.107
Conservation, fouilles, acquisitions	Gouvernement impérial :	R. 142.503	
	Provinces.	R. 216.179	
			358.682
	Total.		R. 593.789

En 1914-1915, le total des dépenses a été de 714.077 roupies. En somme on peut dire que l'Archæological Survey absorbe annuellement environ un million de francs. Il faut y ajouter la contribution des États indigènes, assez difficile à chiffrer, et les dons des particuliers, dont on peut apprécier l'importance par ce fait que les fouilles de Pāṭaliputra se font actuellement aux frais de M. Ratan Tata de Bombay, à raison de 20.000 roupies par an, promises pour tout le temps nécessaire à l'achèvement des travaux. Le Gouvernement de l'Inde a

obtenu des Etats indigènes d'importantes mesures de conservation. Trois d'entre eux : Hyderabad, Kashmir et Gwalior ont créé un service archéologique.

Tels sont les moyens d'action mis à la disposition du Survey ; voyons maintenant comment ils sont employés.

La tâche est double : conservation, exploration.

Conservation. — Le nombre des monuments en réparation, qui était en 1902 inférieur à 150, atteint presque 700 aujourd'hui ; il comprend des édifices musulmans, bouddhiques et hindous.

Parmi les premiers, les plus importants sont les monuments mogols. Ceux de Delhi, faisant partie de la nouvelle capitale de l'Inde, ont obtenu un traitement de faveur : le programme des réparations, en ce qui les concerne, monte à 450.000 roupies et les frais annuels d'entretien à 30.000. Le fort de Sher Shah à Indrapat, celui de Shah Jehan, ont été isolés, dégagés et réparés. On a renoncé à utiliser le palais d'Akbar à Agra comme prison militaire et le Zenana Hall d'Allahabad comme arsenal. Un grand nombre d'édifices ont été sauvés d'une ruine imminente.

On a pris un soin particulier des antiquités bouddhiques, si importantes pour l'histoire de l'Inde. Le grand stūpa de Sanchi a été réparé sous la direction de Sir John Marshall et aux frais de la Begum de Bhopal. Des mesures efficaces ont été arrêtées pour la conservation des fresques d'Ajaṇṭā et des grottes de Nasik. On a consolidé le pilier d'Açoka à Delhi, retiré ceux de Rāmpūrva du marécage où ils étaient enlisés, protégé l'édit sur roc de Mansehra, restauré le stūpa de Sarnath. En Birmanie, les plus intéressantes pagodes de Prome, de Pagan et de Mandalay sont soigneusement entretenues.

La méthode à suivre dans les travaux de réparation des monuments n'a pas toujours été conçue d'une manière identique et certaines ruines ont plus souffert d'une sollicitude malavisée que des injures du temps. Encore ne suffit-il pas de poser des règles générales : car souvent des situations de fait interfèrent avec les principes et nécessitent des transactions. La doctrine de l'Archæological Survey, telle que l'expose Sir J. M., est marquée au coin de la sagesse ; et comme elle est applicable ailleurs que dans l'Inde, nous croyons à propos de la citer textuellement :

« Le Gouvernement de l'Inde est pleinement convaincu du dommage déplorable qui peut être causé à titre de restauration, et, sauf dans des circonstances spéciales, il est opposé aux entreprises de ce genre. C'est un fait reconnu, néanmoins, qu'il existe des considérations de caractère social, politique et climatérique, qui doivent toujours entrer en ligne de compte et que, dans ce pays en particulier, il est impossible d'établir une loi unique applicable à tous les cas. Ainsi une distinction doit être faite entre les anciens édifices bouddhiques, hindous et jainas d'une part, et les constructions plus récentes des Musulmans, d'autre part. Pour ces derniers, on est d'avis qu'une méthode de restauration limitée est parfois non seulement désirable, mais encore

justifiée par le fait que l'art des premiers constructeurs est toujours vivant. De même, lorsque des monuments servent encore à l'usage pour lequel ils furent bâtis, — temples hindous, mosquées musulmanes, tombeaux, palais où des cérémonies officielles sont encore célébrées — on admet qu'il y a souvent de bonnes raisons de recourir à des mesures de réparation plus larges qu'il ne serait désirable si les édifices en question étaient conservés simplement comme des vestiges archéologiques. Sous ces réserves, l'objet que le Gouvernement se propose n'est pas de refaire ce qui a été défiguré ou détruit, mais de protéger ce qui subsiste contre de nouvelles atteintes et de le conserver à la postérité comme un héritage national. » (P. 18).

Il importe de préserver non seulement les édifices eux-mêmes, mais les pièces isolées (sculptures, bronzes, inscriptions, monnaies) ; c'est l'office des musées. L'Inde, outre le Musée Impérial, n'en compte pas moins de trente-huit : 9 provinciaux, 17 locaux, 12 dans les Etats indigènes. Certains musées locaux ne contiennent pas d'antiquités ; d'autres au contraire sont des dépôts archéologiques établis sur d'anciens sites pour recueillir les objets qu'on y découvre ; enfin le Musée Impérial et les musées provinciaux ont plusieurs sections, dont une archéologique placée sous le contrôle de l'Archæological Survey.

Exploration. — Depuis sa réorganisation en 1912, le Service archéologique s'est proposé un plan méthodique d'investigation. Il a commencé par reprendre l'examen des sites historiques déjà superficiellement fouillés, pour vérifier et coordonner les résultats acquis : c'est ainsi qu'il a exploré Charsadda (Puṣkarāvatī), Rajgir (Rājagṛha), Saheth-Maheth (Çrāvastī), Kasia (Kuçinagara), Sarnath (Mṛgadāva). Ce programme achevé (1910), on s'est attaqué à d'autres lieux illustres : Taxila a été fouillé par Sir J. Marshall, Pāṭaliputra par M. Spooner, Vidiçā (Besh) par M. Bhandarkar. Les célèbres stūpas de Sanchi ont été complètement dégagés par Sir J. Marshall. Les emplacements de Takt-i-Bahi et de Sahri Bahlol, dans la Frontier Province, ont donné une riche moisson de sculptures gréco-bouddhiques. Enfin les fouilles de Prome en Birmanie ont livré quelques antiquités intéressantes, dont les principales sont les urnes funéraires avec inscriptions « pyu », qui ont été étudiées par M. Blagden.

L'exploration ne s'est pas confinée dans les limites de l'archéologie indienne proprement dite, ni même dans les frontières politiques de l'Inde : le voyage du Dr A. H. Francke dans les districts indo-tibétains de Basharh, Spiti, Ladakh, et surtout les trois voyages de Sir Aurel Stein dans le Turkestan chinois ont apporté de nouvelles lumières sur l'histoire du Tibet et de l'Asie centrale.

Parmi les trouvailles archéologiques, l'épigraphie tient naturellement une grande place : on en jugera par le chiffre des inscriptions copiées dans les cinq dernières années seulement : elles sont au nombre de 3500, provenant en majorité de l'Inde du Sud, où on en estampe en moyenne 550 par an. Les inscriptions récemment découvertes ont fourni de précieuses informations sur les

dynasties du Dekkan, sur l'histoire littéraire et philosophique, sur les Grecs du Penjab (inscription d'Héliodore), sur l'histoire de l'écriture (inscription araméenne de Taxila). On est toutefois surpris d'apprendre (p. 35) que « le progrès fait en Birmanie est encore plus frappant » et que « l'histoire documentaire, dans cette province, a maintenant été reportée de 4 siècles plus haut » [que le XIe]. Comme aucune inscription datée antérieure au XIe siècle n'a encore été trouvée en Birmanie, on se demande comment l'histoire documentaire (*authenticated*) a pu faire ce bond de quatre siècles : si cette assertion se fonde sur les petits épigraphes en écriture du VIIe siècle exhumés à Prome, il est permis de la trouver singulièrement exagérée.

Les travaux et les découvertes de l'Archæological Survey sont communiqués au public, d'abord par les rapports annuels des superintendents provinciaux, divisés en deux parties, l'une administrative, l'autre archéologique (dans le Southern Circle [Madras], l'épigraphie fait l'objet d'un rapport spécial) ; ensuite par le rapport annuel du Directeur général de l'Archéologie. Cette dernière publication, fort belle et splendidement illustrée, est ainsi caractérisée par son auteur lui-même : « Les rapports du Directeur général sont de même divisés en deux parties ; mais ici les deux parties sont publiées séparément et diffèrent des rapports provinciaux en ce que la première contient un résumé concis mais compréhensif de tout ce qui a été accompli dans l'année, tandis que la seconde est consacrée à des mémoires détaillés et scientifiques sur des sujets d'une importance spéciale traités d'une manière aussi exhaustive que possible et accompagnés de nombreuses illustrations. »

Pour logique et avantageuse que soit cette division — car elle permet de porter rapidement les découvertes à la connaissance du monde savant au moyen du premier rapport et de lui donner ensuite des informations complètes dans le second, — elle n'est pas sans quelque inconvénient. On ne peut éviter, par exemple, qu'un rapport sommaire sur les fouilles de Taxila ou de Pāṭaliputra et un rapport détaillé sur le même sujet se répètent en plusieurs points. Il est indispensable de joindre des plans et des photographies au premier pour qu'il soit intelligible, et de les reproduire dans le second pour qu'il soit « exhaustif ». On retrouve par exemple dans le rapport développé pour 1912-1913, paru en 1916, les plans du Dharmarājika-stūpa et de Sirkap (pl. I et XV) qui figurent déjà dans le rapport sommaire pour 1913-1914, paru en 1915 (pl. XIII et XV) ; de même les objets en bronze, en argent et stuc, ainsi que les bijoux de Taxila sont reproduits à la fois dans le premier (pl. XI *a*, XVII *c*, XX *a-c*, *f-i*, XXII) et dans le second (pl. XVI *a*, *e*, *c*, *b*, *d*, XVII). Il suit de là que les deux rapports sont moins deux parties consécutives que deux états du même travail : l'un est l'esquisse, l'autre le tableau.

Les titres des deux volumes présentent d'autre part cette singularité que le premier porte « Annual Report... Part I », tandis que le second a le même titre mais sans la mention de « Part II ». Cette « première partie » qui paraît tous les ans, sans être jamais suivie d'une seconde, ne manquera pas de faire

le désespoir des bibliographes, dont la patience avait été déjà assez éprouvée par les séries rétroactives, les tomaisons énigmatiques et les formats protéiformes de l'ancien Archæological Survey.

Actuellement les publications comprennent, outre les rapports annuels dont nous venons de parler :

1° la *New Imperial Series*, série de monographies sur divers groupes de monuments ou d'inscriptions, qui en est à son 38e volume ;

2° les catalogues de musées (Muttra, Chamba, Sarnath, Delhi, Peshawar, Nagpur) ;

3° les guides à divers sites d'intérêt archéologique (Bijapur, Fort de Delhi, Sarnath, Elephanta) ;

4° les *Miscellaneous Publications* (Inscriptions birmanes, etc.) ;

5° deux périodiques spécialement consacrés à l'épigraphie : l'*Epigraphia indica* (trimestriel) où sont éditées et traduites les inscriptions en sanskrit et en langues apparentées ; et l'*Epigraphia indo-moslemica* (semestriel), réservé aux inscriptions en arabe et en persan.

Pour compléter ce tableau, qui est certes à l'honneur de l'Archæological Survey, du chef qui le dirige et du Gouvernement qui le soutient, nous devons dire quelques mots d'une intéressante expérience récemment tentée, semble-t-il, avec succès et dont les résultats ne sont pas indifférents pour nous. Il s'agit de l'emploi des indigènes dans le travail archéologique Jusqu'à ces dernières années on n'avait rien fait pour leur offrir la possibilité d'un *training* spécial dans cette branche de la science, considérant apparemment que les avantages positifs qu'ils pouvaient espérer de ces études étaient trop restreints pour les y attirer. Néanmoins, en 1903, on résolut de faire un essai dans ce sens : deux bourses de 75 à 100 roupies par mois furent mises au concours en faveur de candidats capables de faire preuve de connaissances spéciales soit en sanskrit, soit en persan et en arabe. Les résultats furent assez encourageants pour justifier à bref délai la création de sept autres bourses, dont une pour l'archéologie birmane, deux pour l'archéologie indienne, une pour la chimie archéologique et trois pour l'architecture. Les étudiants auxquels ces bourses sont décernées reçoivent une instruction technique qui les prépare à collaborer utilement à l'œuvre du Survey. Aujourd'hui 8 de ces anciens boursiers occupent des postes responsables dans le Service archéologique, dont 5 en territoire britannique et 3 dans les Etats de Hyderabad, Gwalior et Kashmir. Il semble donc ressortir de l'exposé de Sir J. Marshall que l'expérience a réussi.

L'*Annual Report* sur l'année 1912-1913 et les *Annual Reports, Part I*, sur 1913-1914 et 1914-1915, exposent en détail les travaux de conservation et d'exploration exécutés dans les trois dernières années. Nous nous bornerons à en extraire les renseignements relatifs aux fouilles les plus importantes et aux données historiques dont elles ont enrichi notre connaissance de l'Inde ancienne.

Les deux grandes campagnes de fouilles ont porté sur Pāṭaliputra et sur Takṣaçilā.

Pāṭaliputra, le Παλίβοθρα des Grecs, est l'ancienne capitale des Mauryas ; le site en était depuis longtemps localisé près de la moderne Patna, dans le Bengale ; il avait même été déterminé avec une précision suffisante par le Col. Waddell en 1895, et on pouvait espérer que le jour où on y mettrait la pioche, d'importants documents sortiraient de ce sol antique. Aussi, lorsqu'un généreux Parsi de Bombay, M. Ratan Tata, offrit de subventionner l'exploration d'un grand emplacement historique à raison de 20.000 roupies par an, et cela pour tout le temps nécessaire à l'achèvement des travaux, le Directeur général de l'Archéologie n'eut-il aucune peine à lui faire accepter le choix de Pāṭaliputra. Quant aux points précis où il convenait d'aborder le terrain, on se laissa guider par les trouvailles faites précédemment. Les fouilles de reconnaissance pratiquées par Waddell en 1895 pour vérifier ses hypothèses avaient fait découvrir, en un lieu nommé Bulandi Bagh, un beau chapiteau de style Maurya ; et un peu au Sud-Est de cet endroit, près du village de Kumrahar, des fragments de grès poli qu'il avait, non sans hardiesse, identifiés aussitôt avec les débris d'une colonne inscrite qui, selon Hiuan-tsang, s'élevait dans l'enceinte du palais d'Açoka. C'est donc à ces deux points que s'attaqua tout d'abord le fonctionnaire auquel fut confiée la direction des fouilles, M. Spooner.

Disons tout de suite que le Bulandi Bagh n'a rien donné. La fouille de Kumrahar n'a pas entièrement trompé les espérances conçues à son sujet, mais elle a jusqu'ici fourni moins de documents qu'elle n'a soulevé de problèmes. L'histoire de cette fouille est celle d'une série d'énigmes, encore incomplètement résolues. Dès le début fut éliminée l'hypothèse de Waddell sur la colonne d'Açoka. En effet, les nouveaux fragments trouvés étaient trop nombreux et de couleurs trop diverses pour provenir d'une seule colonne et ils donnaient un diamètre trop petit pour une des colonnes inscrites d'Açoka ; d'ailleurs la disposition des amas de fragments en rangées régulières et à une distance uniforme de 15 pieds parlait d'elle-même : l'édifice était une grande salle à colonnes. Mais bientôt les progrès de la fouille firent apparaître une superposition de couches inexplicable. De bas en haut, on trouvait d'abord le sol Maurya, puis un sol vierge de 3 m de haut traversé par des cheminées verticales remplies de cendre et correspondant aux tas de fragments de colonnes ; au-dessus du sol vierge était une couche de cendre et de débris sur laquelle s'élevaient des murs en briques de l'époque Gupta. Toutes les colonnes avaient disparu, à l'exception d'une seule, dont le fût, incomplet de la partie supérieure, mesure 4 m 50 depuis la base, soit à peu près les 2/3 de la hauteur totale, en admettant l'estimation de M. Spooner qui évalue cette dernière à environ 6 mètres. Si on y joint les données fournies par les autres fragments, on peut se représenter ces colonnes comme des monolithes reposant directement sur le sol, sans piédestal, et dont le fût allait en se rétrécissant jusqu'à un diamètre de 0 m 50 au sommet. Un trou percé à la partie supérieure devait recevoir une cheville de métal pour tenir en place le chapiteau.

Maintenant, comment expliquer la disparition de toutes ces colonnes et la présence, à la place même où elles se trouvaient, de puits de cendre descendant jusqu'au sol primitif à travers une couche alluvionnaire sans aucune trace humaine ? M. Spooner a imaginé, pour en rendre compte, une hypothèse assurément ingénieuse qu'il a lui-même dénommée la « théorie du plongeon » *(sinkage theory)*. Voici comment, selon lui, les faits ont dû se passer.

La salle à colonnes des Mauryas était encore intacte lorsque, vers le 1er siècle avant J.-C., le terrain où elle se trouvait fut recouvert par une inondation qui se prolongea longtemps. Lorsque l'eau se retira, il s'était accru d'une couche de limon de 9 pieds d'épaisseur. Les colonnes envasées, mais toujours debout, émergeaient de 11 pieds. L'édifice était donc encore utilisable et fut réoccupé. Vers le IV-Ve siècle, il fut détruit par un incendie, qui dévora toutes les constructions en bois et fit éclater les piliers de pierre ; il en résulta une couche de cendre mêlée de fragments de colonnes. Survinrent au VIe siècle les constructeurs Guptas : ils achevèrent de concasser les débris pour aplanir le sol et y édifier des bâtiments en briques. Mais pendant ce temps, il se passait sous le pavé des Guptas de curieux incidents souterrains. Les colonnes avaient été cassées au ras du second niveau, celui de l'inondation ; mais entre ce niveau et le premier, celui des Mauryas, leurs fûts restaient intacts, debout dans la couche de limon et la base appuyée apparemment sur des pilotis de bois. Tant que ceux-ci tinrent bon, aucun mouvement ne se produisit : mais ils finirent par pourrir dans ce sol détrempé. Les colonnes privées de support s'enfoncèrent lentement, puis plus rapidement, dans les profondeurs de cette terre molle, laissant derrière elles un trou circulaire où tombèrent les cendres et les débris. Une seule échappa au sort commun : elle était tombée obliquement, pendant l'inondation, sur la couche de vase, et cette position la maintint dans le sol, au moment où les autres faisaient leur plongeon vertical. Telle est la théorie de M. Spooner : elle paraît rendre compte des faits, mais il appartient aux ingénieurs de dire si elle ne soulève aucune objection technique. On devra notamment rechercher si des piliers reposant simplement sur le sol ont pu tous, sauf un, rester debout au milieu des courants d'une masse d'eau assez haute pour déposer 3 mètres de limon ; si les pilotis ont pu se désagréger dans les conditions indiquées et si, même dans un sol aussi peu consistant que celui de Patna, le poids des monolithes était suffisant pour vaincre la résistance de la terre qui les enserrait. Il ne suffit pas non plus d'alléguer une inondation prolongée pour expliquer une couche de sol vierge ; les modalités de ce phénomène devront être étudiées de plus près.

Les résultats précédents ont été obtenus au cours de la campagne de 1913. Celle de 1914-1915 ne semble pas avoir beaucoup accru le champ des découvertes ; en revanche celui des hypothèses a pris un développement énorme, ce qui ne peut être considéré comme une compensation. A la base de ces spéculations est la remarque, peut-être juste, que la salle hypostyle de Pāṭaliputra avait été construite sur le plan de la « Salle aux cent colonnes » de Persépolis.

On sait depuis longtemps que les Mauryas ont imité le chapiteau persépolitain : qu'ils aient étendu leurs emprunts au plan des salles, c'est une opinion soutenable. Mais ce grain de vérité a foisonné avec une rapidité inquiétante. D'abord l'aspect de cette salle à colonnes, dont toutes les colonnes ont disparu, s'est reconstitué comme par enchantement. Deux objets ont suffi pour cela : un sceau d'argile et une tête de statue, dont on ne nous donne d'ailleurs ni reproduction, ni description. Le sceau représente, paraît-il, un bâtiment à trois étages surmonté d'une réplique en miniature de lui-même. On sait d'autre part que sur la façade des tombes royales de Persépolis, le roi est représenté sur un trône décoré latéralement de deux rangs de personnages qui paraissent le soutenir de leurs bras levés. Il résulte de ce rapprochement, suivant M. Spooner, que la salle de Pāṭaliputra était un édifice à trois étages, tel qu'il est figuré sur le sceau, chaque étage étant supporté par des rangées d'atlantes, dont une tête, une seule, est restée au fond d'un des trous creusés par le plongeon des colonnes. Cette théorie est en somme une réédition modifiée de celle de Fergusson, ainsi appréciée par Perrot et Chipiez (*Hist. de l'art*, V, p. 735) : « Quant aux grandes salles du trône, leur caractère même exclut toute idée d'un second étage. Chacun de ces énormes vaisseaux forme à lui seul un ensemble complet ; il n'exige, il ne suppose même aucune dépendance. Rien de plus arbitraire et qui supporte moins l'examen que les restaurations de Fergusson, qui place au-dessus du plafond des salles hypostyles, un second ordre supportant une plateforme sur laquelle le roi serait venu adorer le feu. » Ainsi la conception de la salle de Kumrahar comme un édifice à trois étages est une hypothèse échafaudée sur une autre hypothèse qui, selon des archéologues compétents, ne supporte pas l'examen.

M. Spooner ne s'est pas arrêté en si beau chemin. Il a découvert ensuite que le site de Kumrahar était une réplique exacte de la terrasse de Persépolis, avec une enceinte de configuration identique et des édifices placés de même. Tant que ces édifices restent sous terre, la théorie est inattaquable ; elle ne résiste pas toujours aussi bien aux coups de pioche. C'est ainsi que M. Spooner ayant déterminé un emplacement symétrique au palais de Xerxès, eut la satisfaction d'y trouver les restes d'un édifice, qui toutefois s'étendait vers l'E. au lieu de s'étendre vers l'O., avait un plan différent et mesurait 192 pieds de long au lieu de 96. Mais, ajoute-t-il avec simplicité, « rien n'empêche que cet édifice se trouve finalement être une réplique de l'autre avec une orientation différente et un plan agrandi. »

A parler franc, il semble que la théorie tienne une trop grande place dans les fouilles de Pāṭaliputra, et on ne peut se défendre de quelque appréhension quand on lit sous la signature du directeur de ces fouilles des phrases comme celle-ci : « A l'emplacement nº V j'avais trouvé l'année dernière une courte tranche d'un mur massif paraissant faire partie du rempart principal que j'essayais de prouver qui servait de limite aux dépendances du palais. Si cette limite peut être démontrée conforme pour l'essentiel au bord de la plateforme

artificielle de Persépolis, la probabilité sera immensément accrue que le site de Kumrahar reflète l'ancienne résidence achéménide. D'où l'importance de cette œuvre. » (Rep. 1914-1915, p. 16). Ainsi l'objet de la fouille est de *démontrer* une idée préconçue, et l'*importance* d'un travail dépend du soutien qu'il peut prêter à cette démonstration. Il vaudrait mieux que la théorie suivît les faits au lieu de les précéder. On est d'autant plus en droit d'appréhender les conséquences d'une méthode aussi hasardeuse que M. Spooner a fait preuve, sur le terrain historico-philologique, d'une audace sans frein. Les fouilles de Kumrahar n'ont pas seulement, comme on pourrait le croire, exhumé une salle de style persan, elles ont aussi fait surgir « une période zoroastrienne de l'histoire indienne » [1]. Voici par quelles déductions M. Spooner l'en a tirée.

Le Mahābhārata nous apprend que l'Asura Maya construisit pour les Dānavas des palais de pierre supportés par des colonnes : allusion évidente aux palais Mauryas de Pāṭaliputra. Que sont les Dānavas sinon les Perses ? En effet Manu appelle *Dasyavaḥ* les Kambojas, les Paradas, les Pahlavas, qui sont des Iraniens : or au mot *Dasyavaḥ* correspond dans les inscriptions perses la forme *Danghavō*, qui, réimportée dans l'Inde et légèrement altérée par la prononciation, est devenu *Dānavāḥ*. Mais qu'est-ce que l'Asura Maya ? La réponse est facile. Les maçons que les Mauryas firent venir de Perse pour bâtir leurs palais « avaient l'habitude d'attribuer leurs œuvres à la grâce d'Ahura Mazda » : cette formule mal comprise a donné lieu à la tradition des palais construits par l'Asura Maya = Ahura Mazda. Ils furent construits pour des Dānavas, c'est-à-dire pour des Iraniens. Les Mauryas étaient donc des Perses, et peut-être même des Achéménides. En effet leur nom ne signifie rien en sanskrit ; regardons au contraire du côté iranien. Le nom persan de Persépolis est *Merv*, en avestique *Mōurva*. Les Mauryas, ce sont les princes de Mōurva. Qu'est-ce que le mont Meru, la montagne centrale du monde, sinon la montagne de Merv, la montagne royale à laquelle s'adosse la terrasse de Persépolis ? Et quand nous voyons sur une des plus anciennes monnaies indiennes un paon *(mayūra)* perché sur une montagne (le *Meru*), pouvons-nous hésiter sur le sens très clair de cet emblème : « les princes persépolitains sur la montagne de Persépolis » ? Le premier des Mauryas, Candragupta, apparaît pour la première fois près de Taxila en compagnie d'Alexandre. Sans doute venait-il avec lui de Perse. Après la mort du conquérant grec, Candragupta conquiert pour son compte le Magadha avec une armée en grande partie persane (comme nous l'atteste le *Mudrārākṣasa*) ; il organise sa cour sur le modèle de celle de Persépolis, observe le cérémonial perse et épouse la fille de Séleucus, qui règne sur la Perse. Mais ce n'est pas

---

[1] D. B. Spooner. *The Zoroastrian Period of Indian History*. JRAS. 1915, p. 63-89 et 405-455.

tout. Que sont les Yavanas ? Des Perses. Les Çakas ? Des Perses. Les Çākyas ? Des Perses. Çākyamuni ? « Le Sage iranien ». Qu'est-ce que le bouddhisme ? « Une adaptation de la foi magienne aux conditions indiennes, une hindouisation du culte parsi. » Le mahāyānisme est un développement de la « magianizing tendency ». Qu'on n'aille pas croire que les Mages se soient arrêtés dans l'Inde. Ils ont franchi la mer, conquis Java, conquis le Cambodge. Les Kambojas ne sont-ils pas un peuple iranien, et ignore-t-on qu'il y a au Cambodge des brahmanes astrologues et constructeurs, et que « le culte des bodhisattvas y est très développé » ? M. Spooner s'en est tenu là, on ne sait trop pourquoi; car, puisque les Cīnas sont eux aussi des Dasyavaḥ et que le culte des bodhisattvas est très développé en Chine, rien ne l'empêchait d'étendre jusqu'au golfe de Pe-tchi-li les frontières du monde iranien.

Après ce rapide résumé, qui se passe de commentaire (1), on comprendra que nous exprimions un souhait : c'est que la théorie paniranienne soit pour quelque temps mise sous clef et qu'elle cesse d'inspirer les fouilles de Pāṭaliputra (2). L'avenir dira ce qu'il convient d'en garder : actuellement c'est une simple fantasmagorie, dont les supports sont aussi fuyants que ceux de la salle de Kumrahar.

On éprouve une véritable satisfaction à passer de cette jungle d'hypothèses aux champs féconds de Taxila.

Le site de Takṣaçilā, qu'on a pris l'habitude de désigner par son nom grec de Taxila, renferme les ruines ensevelies de trois cités, qui sont, du Sud au Nord : Bir Mound, Sirkap et Sirsukh. Bir Mound est le plus ancien établissement ; Sirkap est la capitale fondée par les Grecs au IIe siècle avant J.-C. ; Sirsukh semble avoir été bâti par les Kouchans, probablement sous le règne de Kaniṣka. Outre ces trois emplacements, des stūpas et des monastères sont disséminés dans la vallée, notamment : le Dharmarājika-stūpa ; le Kuṇāla-stūpa élevé par Açoka au lieu où son fils Kuṇāla eut les yeux arrachés par suite des machinations de sa marâtre ; le Bhalaṛ stūpa, où le Bodhisattva se coupa la tête par charité ; enfin le temple de Jandial. Les fouilles de Sir J. Marshall ont porté sur le Dharmarājika-stūpa, Sirkap, Jandial et Bir Mound. Partout ses recherches, habilement conduites, ont été récompensées par d'heureuses découvertes.

Le Dharmarājika-stūpa, dont on peut placer la construction au Ier siècle avant J.-C., une première restauration au IIe siècle et une seconde vers 300 A. D., a donné de belles sculptures gréco-bouddhiques et des têtes en stuc et

---

(1) M. A. Berriedale Keith a pris la peine de démolir méthodiquement ce château de cartes, dans JRAS., janvier 1916, p. 138.

(2) Déjà un creux du sol, appelé par les indigènes *Mauni Pokhar*, « l'étang du silencieux », est devenu « The Magian's Pool », parce que les Mages avaient pour règle de manger en silence, et conséquemment qu'un silencieux est forcément un mage !

en terre cuite qui paraissent dater du IIe siècle. Mais la trouvaille la plus intéressante fut, dans une cellule de la face Ouest, celle d'un reliquaire contenant une bande d'argent avec une inscription en kharoṣṭhī, dont le sens est que dans cette chapelle du Bodhisattva (*bodhisatvagahamhi*) les reliques du Buddha furent dédiées, en 136 d'Azès (*Ayasa*), par Urasaka le Bactrien (*Bahaliena*), fils de Lotaphria, habitant la ville de Noacha (cf. JRAS., octobre 1914 et avril 1915).

La fouille de Sirkap a été particulièrement riche en résultats. On y a déblayé un temple absidal, bâti probablement vers 50-60 A. D., où se trouvaient divers reliefs en stuc et en terre cuite, dont une tête de satyre. Au S. du temple ont été dégagés trois grands blocs de constructions séparés par des rues étroites. Ce sont évidemment des bâtiments d'habitation où se révèle l'existence de trois couches correspondant aux périodes çaka, parthe et kouchane.

Le second bloc renfermait un sanctuaire du règne d'Azès I ; et dans les chambres situées derrière ce sanctuaire ont été trouvés de remarquables objets d'art hellénique : une charmante statuette d'enfant en bronze, une tête de Dionysos en argent repoussé, des bijoux d'or, etc. Parmi les monnaies rencontrées au même endroit figure une série de pièces d'argent des successeurs de Gondopharnes, dont deux nouveaux : Sapedanes et Satavastra. Enfin Sirkap a révélé un document paléographique du plus haut intérêt : c'est un fragment d'inscription araméenne sur marbre, datant probablement de la première moitié du IVe siècle av. J.-C., donc le plus ancien spécimen d'écriture trouvé dans le sol de l'Inde : il achève de démontrer le rapport de filiation qui unit la kharoṣṭhī à l'écriture araméenne.

Le temple de Jandial a été reconnu semblable dans son plan à un temple grec, avec cette particularité qu'entre le sanctuaire (*naos*) et le portique postérieur (*opisthodomos*) se trouvait un massif de maçonnerie pleine en forme de tour, avec des fondations de plus de 20 pieds au-dessous du sol, ce qui suppose que cette tour s'élevait à une assez grande hauteur. Cet élément du temple, inconnu par ailleurs, n'est pas aisé à expliquer : comme il est de mode aujourd'hui de s'adresser aux mages pour la solution de toutes les énigmes, Sir J. M. propose de voir dans cette tour un autel du feu et dans l'édifice de Jandial un temple zoroastrien ; le fait qu'il a été bâti à l'époque parthe prête une certaine consistance à cette hypothèse.

A Bir Mound, où Sir J. M. a fait une fouille très réduite, il a trouvé un dépôt de bijoux d'or, des jarres de terre et des monnaies : l'ensemble de ces objets semble indiquer le IIIe siècle av. J.-C. Mais il y a de fortes raisons d'espérer que cet emplacement, le premier en date de Taxila, recèle des traces d'une antiquité plus reculée.

Sir J. Marshall n'a pas borné son activité à ce site attrayant : il a complètement dégagé les stūpas de Sanchi, restauré généreusement le stūpa 3, où Cunningham avait jadis retrouvé les reliques de Çāriputra et de Maudgalyāyana, et protégé par de sages mesures de préservation un temple absidal construit

au commencement de l'ère chrétienne à la place d'un plus ancien sanctuaire de l'époque Maurya ou Suṅga. L'exploration de Sanchi a été complètement achevée au cours de la saison 1914-1915 : il ne reste plus qu'à poursuivre les travaux de conservation.

Non loin de Sanchi, à Besh ou Besnagar, sur le site de l'ancienne Vidiçā, une exploration conduite par R. D. Bhandarkar, avec l'appui du mahārāja de Gwalior, a révélé quelques faits nouveaux sur la fameuse colonne d'Héliodore et le temple qui l'avoisinait. On a reconnu que la colonne était *in situ* : c'est donc bien à cet endroit qu'au milieu du IIe siècle av. J.-C. le grec Héliodore, ambassadeur du roi Antialkidas, éleva le *Garuḍadhvaja*, monument de sa piété envers Vāsudeva. A la base du pilier se trouvaient des coins de métal qui, à l'analyse, ont été reconnus en *acier*. Quant au temple lui-même, la fouille en est difficile, car il s'étend pour la plus grande partie sous la maison du *pūjāri* du lieu : M. Bhandarkar a pu cependant dégager une balustrade de pierre d'un type inconnu jusqu'ici : elle se compose de piliers carrés creusés latéralement d'une rainure où s'encastre une large dalle de pierre : l'ensemble de ces montants et de ces dalles forme une clôture pleine d'un aspect fort curieux. En creusant plus profondément, on a rencontré d'anciens murs en briques, où M. Bh. voit les restes d'un canal de l'époque Maurya, et qui présentent cette particularité que les joints en étaient cimentés par du *mortier* d'excellente qualité : c'est la première fois que ce fait est constaté dans un monument antérieur à l'époque musulmane. Sur un autre point des ruines de Vidiçā on a relevé l'existence de trois *yajñakuṇḍas* de briques, probablement du IIIe siècle de notre ère, et destinés à la célébration d'un grand sacrifice. La fouille a amené la découverte de 26 sceaux d'argile, dont l'un est au nom de « Timitra-dātṛsya », du donateur Demetrius, peut-être le *yajamāna* de race grecque, qui fit construire les yajñakuṇḍas.

Si nous passons de l'Inde proprement dite en Birmanie, nous avons à mentionner la découverte faite par M. Duroiselle, dans le district de Pégou, de 160 plaques de terre cuite avec scènes en relief et inscriptions mones. Les scènes représentées illustrent la légende de la tentation du Buddha par les filles de Māra. Jusqu'ici les plaques de ce genre étaient le plus souvent une illustration des jātakas : M. Duroiselle a fait de ces dernières l'objet d'un excellent travail d'ensemble dans l'*Annual Report* pour 1912-1913 (p. 87). Il y signale notamment la suite de plaques en terre cuite non émaillée qui ornaient l'Eastern Petleik Pagoda à Pagan et qui formaient une série complète, et même plus que complète, des jātakas ; car elles étaient au nombre de 550, trois de plus que le nombre canonique de 547. Les trois vies supplémentaires portent les nos 497-499 et sont intitulées : Velāma-jātaka, Mahāgovinda-jātaka et Sumedhapaṇḍita-jātaka. Plus rares sont les jātakas peints : on en connaît deux séries : l'une à Nyaung-U (4 milles E. de Pagan), l'autre dans la pagode de Ku-byauk-kyi, entre Nyaung-U et Pagan, édifiée par Kyanzittha (1084-1112). Cette dernière série, qui comprenait les 547 jātakas, est aujourd'hui réduite à 210 : les autres

ont été détruites par un Allemand qui, en 1899, chercha à les enlever ; il fut heureusement découvert avant d'avoir complètement perpétré son méfait.

*
* *

Tels sont, d'après les Rapports annuels du Directeur général, les principaux traits de l'œuvre de l'Archæological Survey pendant ces dernières années. Ils sont complétés, sur certains points, par les rapports provinciaux. Nous mentionnerons brièvement ceux qui nous sont parvenus.

Le Northern Circle a deux superintendents, l'un pour les monuments hindous et bouddhistes, l'autre pour les monuments musulmans et anglais. Le premier, M. Hargreaves (Rapport 1914-1915) signale les travaux de dégagement et de conservation effectués au « rock-cut temple » de Masrur, les acquisitions des musées de Lahore, de Muttra, de Lucknow (antiquités provenant des fouilles de Kasia), de Sarnath, dont un excellent catalogue dû au Pandit Daya Ram Sahni vient d'être publié ; les inscriptions trouvées à Sarnath (dédicaces sur les piédestaux de trois statues du Buddha, datées de Kumaragupta 154 et Budhagupta 157 ; sceaux d'argile avec la légende « Çrī saddharmmacakre çrī mūlagandhakutyaṃ Bhagavato »). Le rapport suivant (1915-1916) n'apporte rien d'essentiellement nouveau.

Le second superintendent était, depuis 1910, M. Gordon Sanderson. En février 1915, il fut nommé officier au 2e Gurkhas et au mois de juin suivant il partait pour le front français. A peine entré en ligne, il fut blessé mortellement le 13 octobre 1915. L'Archæological Survey a perdu en lui un collaborateur habile et laborieux, dont la compétence s'est particulièrement manifestée dans les délicats travaux de réparation des monuments de Delhi. Il suffit de regarder les belles photographies qui illustrent les rapports de 1914-1915 et de 1915-1916 pour apprécier tout ce que les monuments mogols doivent à l'activité de M. Sanderson. Nous saluons avec un profond regret et une sincère gratitude la mémoire de l'archéologue et du soldat qui, en France comme dans l'Inde, a mené le bon combat contre les vandales. Les fonctions de superintendent pour les monuments musulmans du Nord de l'Inde, après avoir été exercées à titre provisoire par M. Hargreaves, ont été confiées à M. J. A. Page, auparavant Assistant Superintendent dans le Western Circle.

Le Western Circle est sous la direction de M. R. D. Bhandarkar, qui se montre à la fois le protecteur vigilant des monuments anciens, l'explorateur sagace des vieux sites historiques, l'archéologue habile à interpréter les ruines et l'épigraphiste érudit pour qui les inscriptions n'ont pas de secret. Sans doute il n'est pas toujours suffisamment armé pour empêcher les actes de vandalisme et il ne peut que déplorer dans son rapport la démolition des murs de la vieille citadelle de Dabhoi (Baroda) vendus à des entrepreneurs de bâtiments, ou les rajeunissements que les Jainas font subir aux temples du Mont

Abu ; mais il n'omet rien de ce qu'il est en son pouvoir de faire. Nous avons parlé plus haut de ses fouilles de Besh. Citons encore, dans son rapport de 1914-1915, l'intéressante identification de Padmāvatī, où se passe l'action de *Mālatīmādhava*, avec la moderne Pawāyā, au confluent du Sindh et de la Pārā (Gwalior). Dans la campagne de 1915-1916, M. Bhandarkar a exécuté à Nagarī (Udaipur, Rajputana) des fouilles qui ont révélé un stūpa de briques « décoré de carreaux de terre cuite d'un grand mérite artistique et pouvant rivaliser avec les meilleurs du Gandhāra ». A 1 kil. environ de distance, il a trouvé une enceinte de pierre *(pūjā-silā-prākāra)* ayant autrefois enclos un temple de Saṃkarṣaṇa et de Vasudeva et qui semble dater de 250 av J.-C. environ : c'est le plus ancien sanctuaire viṣṇuite connu jusqu'ici. Des monnaies recueillies dans les fouilles prouvent que Nagarī n'est autre que l'ancienne Madhymikā, qui fut assiégée par un roi Yavana, probablement Ménandre, à l'époque de Patañjali (150 av. J.-C.)

Les rapports du superintendent du Southern Circle pour 1914-1915 et 1915-1916 contiennent des dissertations sur l'architecture des Pallavas, sur le culte des serpents et des arbres, sur l'origine du temple hindou typique de l'Inde méridionale, mais peu de chose sur le travail de conservation et de recherches. On notera seulement, dans le premier, quelques renseignements sur une station préhistorique à Demaketiapalle (district d'Anantapur, Madras) et sur d'anciennes sépultures qui ont été fouillées dans le district de Kurnool ; dans le second, une description des temples de Mahendragiri (district de Ganjam). En revanche, la recherche des inscriptions a été activement poursuivie par l'assistant superintendent, M. Krishna Sastri, qui donne dans ses deux rapports un substantiel résumé des documents recueillis : 620 en 1914-1915 et 835 en 1915-1916 : au nombre de ces derniers figurent une inscription de Siri Pulumāvi, de la dynastie Andhra (vers 135 A. D.) et plusieurs inscriptions des Pallavas.

L. Finot.

Annual Report of the Archæological Survey of India, Eastern Circle, (1915-1916). — Calcutta, 1916, in-4°, 38 pp.

Les pages qui précèdent sur les fouilles de Pāṭaliputra étaient déjà sous presse lorsque nous avons reçu le rapport administratif sur les opérations archéologiques de l'Eastern Circle en 1915-1916, qui nous permet de pousser un peu plus loin la chronique des travaux. Le site « fascinant » de Kumrahar a été provisoirement abandonné pour répondre au désir manifesté par M. (maintenant Sir) Ratan Tata, de voir sortir quelques objets d'art du sol si généreusement ensemencé par lui. Un emplacement semblait répondre à cet objet : c'était le site de Panch Pahari, des « Cinq Collines », où Waddell avait localisé les cinq stūpas bâtis par Açoka, selon le récit de Hiuan-tsang. On attaqua la plus haute de ces collines, située près du village Bara Pahari. La fouille

révéla deux stūpas. Le seul qui ait pu être complètement exploré ne contenait aucun reliquaire. Rien d'autre n'a été trouvé.

En même temps on reprenait la fouille du Bulandi Bagh. Ici M. Spooner a été plus heureux. Il d'abord exhumé les restes d'une massive construction en bois, dont on ne peut rien dire de précis avant qu'elle ait été entièrement dégagée. Divers objets y ont été trouvés : des sandales de bois, une roue de chariot avec ses rayons presque intacts et sa jante cerclée de fer ; des fragments de corbeille ; des poteries ; des figurines en terre cuite, dont beaucoup semblent des documents intéressants pour l'histoire du costume et quelques-unes de véritables œuvres d'art ; des épées et des couteaux ; des *punch-marked* coins ; enfin un anneau d'or dont le cachet est gravé d'un makara à deux têtes. La survivance, après deux mille ans, de pièces de bois et même de vannerie dans un sol aussi humide que celui de Patna est un fait remarquable : M. Spooner l'attribue à la désoxydation du sol. Quelle qu'en soit la cause, il s'ensuit qu'on peut garder quelque espoir de trouver d'anciens manuscrits ailleurs que dans les sables du Turkestan.

Un autre champ de fouilles a été abordé, à l'aide de fonds fournis par la Royal Asiatic Society : c'est le site du célèbre monastère de Nalanda, dans le district de Patna. Le travail n'ayant pu commencer qu'à la fin de mars, environ quatre mois avant la rédaction du rapport, en était encore, à cette dernière date, au stade préliminaire. Toutefois on avait pu constater déjà que les murs subsistaient sur une assez grande hauteur pour donner, les ruines une fois déblayées, une image assez frappante du grand couvent bouddhique. On avait en outre dégagé un sanctuaire, dont le mur extérieur était entouré d'une bande de panneaux sculptés de l'époque Gupta, auxquels M. Spooner attribue une haute valeur d'art et un grand intérêt archéologique. Souhaitons que la campagne de cette année justifie les espérances que la première a fait concevoir.

L. Finot.

Annual Report of the Archæological Department of His Highness the Nizam's Dominions, 1914-1915. — Calcutta, 1916, in-4°, 46 pp. et 10 planches.

Hyderabad Archæological Series. N° I. *The new Asokan Edict of Maski* [edited by H. Krishna Sastri]. — Calcutta, 1915, in-4°, 5 pp. et 3 planches.

The Journal of the Hyderabad Archæological Society, 1916. — Bombay, 1916.

Le Gouvernement de Hyderabad a donné un salutaire exemple aux Etats indigènes, non seulement en créant un Département archéologique libéralement doté, mais encore en demandant, tant pour le choix du superintendent

de ce service que pour le programme à suivre, les avis éclairés du Directeur de l'Archéologie. Ainsi se trouvent heureusement conciliées l'autonomie de l'Etat et l'unité de vues qui est d'une si haute importance pour la bonne exécution de la vaste tâche qu'est la conservation et la recherche des antiquités indiennes. Le nouveau superintendent, M. Yazdani, s'est mis à l'œuvre avec une ardeur de bon augure. Sitôt son « office » organisé, il est entré en campagne pour inventorier les monuments et dresser un plan de conservation ; c'est d'une bonne méthode. L'exploration viendra en son temps : mais quand un pays a le privilège de posséder d'aussi splendides antiquités que les grottes d'Ajaṇṭā, d'Aurangabad, d'Ellora, le temple de Kailas, etc., il doit avant tout s'attacher à les préserver. On apprendra avec plaisir que les fresques d'Ajaṇṭā ont été reconnues moins compromises qu'on ne le craignait. Il a été assez facile de les protéger contre les infiltrations d'eau ; le problème est maintenant de trouver un ciment qui permette de rattacher aux parois les parties décollées sans en altérer les couleurs ; si on y réussit, la conservation des peintures sera assurée pour une longue période de temps.

Le nouveau Service archéologique de Hyderabad est né sous une heureuse étoile : il a trouvé dans son berceau une nouvelle inscription d'Açoka. Ce précieux cadeau lui a été apporté par un simple prospecteur de mines d'or, M. C. Beadon. Se trouvant le 27 janvier 1915 sur une colline voisine du village de Maski (Hyderabad, district de Raichur, taluk de Lingsugur, par 76° 45' long. et 15° 57' lat.), M. Beadon aperçut des caractères gravés sur un rocher à l'entrée d'une grotte. Une copie fut prise et envoyée à M. Krishna Sastri, assistant superintendent pour l'épigraphie à Madras, qui reconnut aussitôt l'importance de la découverte et s'empressa de demander l'autorisation de se rendre à Maski. Mais en tout pays les papiers administratifs ont la marche lente, et quand il se mit en route, muni du « G. O. nº 946 Public, du 16 juin 1915 », il y avait beau temps que M. Yazdani avait inspecté le site, photographié le rocher, estampé l'inscription et informé le Directeur général de l'Archéologie. Il ne restait à M. Krishna Sastri qu'à publier le document ; cette édition forme le nº I de la Hyderabad Archæological Series, qui ne pouvait faire un plus brillant début.

L'inscription comprend 8 lignes assez endommagées Le texte est en substance le même que celui des édits de Sahasrām et Rūpnāth, mais plus bref. Il débute — et c'est le principal intérêt qu'il présente — par les mots « Devāṇampiyasa Asokasa » : c'est la première fois que le nom d'Açoka paraît dans ses édits. Jusqu'ici tous étaient au nom de Devāṇampiya Piyadasi, et c'est en se fondant sur des témoignages littéraires qu'on avait identifié Piyadasi avec Açoka.

Outre cette découverte, le rapport mentionne celle de 45 longues inscriptions cālukya à Kulpak (Kollipāka) par M. Strinivas, épigraphiste honoraire attaché au Département.

Pour terminer la chronique archéologique des Etats du Nizam, mentionnons la fondation d'une Hyderabad Archæological Society, fondée en septembre

1915 sur l'initiative de Sir Alexander Pinhey (7 avril 1916). La Société publie un journal, dont nous avons reçu les deux premiers numéros (janvier et juillet 1916). On y remarque, entre autres, des articles de M. Yazdani sur les antiquités de Hyderabad en général et sur celles de Warangal en particulier; de M. Strinivas sur les monuments de Kulpak et de Rajkonda; de M. Hunt sur les anciennes porcelaines chinoises de Hyderabad et sur les nombreux « cairns » qui parsèment le sol de l'Etat. Ces cairns se présentent sous l'aspect d'un cercle de grosses pierres avec, parfois, une énorme roche au centre, recouvrant un caveau formé de larges dalles de granit, où on a trouvé des ossements, des pots de terre et de cuivre et des faucilles de fer. Quand les fouilles auront porté sur un plus grand nombre de tombeaux, il est à croire qu'elles fourniront des conclusions intéressantes.

L. Finot.

South-Indian Images of Gods and Goddesses, by H. Krishna Sastri, Assistant Archæological Superintendent for Epigraphy, Southern Circle. Published under the authority of the Government of Madras. — Madras, Government Press, 1916, in-8°, 292 pp. (dont 166 d'illustrations).

Résumer le livre de M. Krishna Sastri serait un travail des plus difficiles et c'est le meilleur éloge qui puisse en être fait : c'est dire qu'il n'existe dans ce volume de plus de cent pages de texte serré presqu'aucune ligne qu'il soit aisé d'en supprimer. Et ce texte précis et nourri est remarquablement illustré par de claires et amples figures dont une description suffisamment détaillée garantit l'exacte lecture. Plusieurs planches réunissent à la fin les détails les plus importants de la représentation des dieux et une excellente table permet d'utiliser avec la plus grande facilité la masse des informations réunies dans l'ouvrage. On voit de quelle utilité pourra être cet ouvrage non seulement pour le simple touriste auquel il est modestement offert, mais, je crois, pour le savant lui-même ; ce dernier trouvera dans un ouvrage maniable et sûr ces renseignements de détail dont les recherches sont si ingrates quand il faut les conduire à travers les rayons de toute une bibliothèque. Qu'un ouvrage semblable soit un jour établi pour l'iconographie hindouiste du Nord de l'Inde, et le travail de tous ceux qui ont à se reporter à l'infinie multitude des représentations religieuses de ce pays sera singulièrement facilité. Nous allons tenter ici même, en donnant une idée générale du livre, de comparer les renseignements qu'il fournit sur les divinités indiennes aux images analogues de l'Indochine française qui tirent peut-être leur origine de cette région même de l'Inde. Excusons-nous seulement si notre propre documentation, assez complète pour l'art du Champa, est beaucoup moins précise sur celui du Cambodge, plus vaste et qui n'a pas encore été étudié avec le même détail. Une autre réserve est à faire. M. K. S. nous a présenté les multiples aspects d'une

même divinité en s'appuyant, malgré leurs divergences fréquentes, sur les anciens āgamas et les çilpa-çāstras qui réglaient leurs représentations. A ces formes spéciales nous ne pourrons opposer que des figures générales, car nous ne savons presque rien des images mêmes que nous avons conservées ; aucun de ces précieux textes anciens n'existe en Indochine. Et les quelques prêtres chams ou les bonzes actuels du Cambodge ne nous seront d'aucune aide dans cette difficulté.

Le livre de M. K. S. commence par un exposé rapide des dispositions du temple et des formes du culte hindou. Nous n'établirons pas ici de comparaison parce que les plans des temples khmèrs et chams sont aujourd'hui suffisamment connus et ne présentent pas avec ceux de l'Inde de différences essentielles ; d'ailleurs les notes de M. K. S. se rapportent en partie à des édifices et à des faits contemporains et il ne subsiste rien de semblable en Indochine. Nous aborderons donc tout de suite le parallèle des divinités.

Brahmā, dans l'Inde du Sud, ne tient dans l'adoration des fidèles qu'une place accessoire. Il n'a que peu de temples, mais son image décore d'ordinaire une des niches du sanctuaire de Çiva Il est représenté le plus souvent avec quatre têtes et quatre bras. Ses attributs sont l'aiguière, le chapelet et les instruments du sacrifice. Il a souvent les mains antérieures dans les deux mudrās du don et de la protection, *varada* et *abhaya* ; il porte d'ordinaire le cordon brahmanique, est couvert de bijoux et a les cheveux tressés en *jaṭāmakuṭa*, littéralement en forme de diadème, c'est-à-dire en chignon élevé et presque cylindrique. On le voit souvent accompagné de ses deux épouses Sarasvatī et Sāvitrī. Son vāhana est le haṃsa, le cygne ou l'oie sacrée.

Au Champa comme au Cambodge, le dieu paraît n'avoir jamais joui d'un culte beaucoup plus répandu que dans l'Inde. Néanmoins, dans la seconde période du Champa, les inscriptions font connaître l'érection d'un temple consacré à ce dieu sous le nom de Svayamutpanna à Phanrang. C'est le seul temple qui paraisse lui avoir été personnellement dédié. Mais, au Champa comme dans l'Inde, sa représentation garnit souvent ce qui peut correspondre comme rôle aux niches des murs : les frontons des fausses portes ; il y est représenté soit avec quatre têtes (trois apparentes) comme à la tour K. de Mī-sơn, ou personnifié seulement par la présence de l'oie sacrée à ses pieds. Il n'a pas nécessairement quatre bras, et même, au Champa, il n'en possède le plus souvent que deux. Seuls le chapelet et l'aiguière figurent parmi ses attributs ordinaires. Il est paré et porte le cordon brahmanique. Ses épouses ne sont représentées, à ma connaissance du moins, ni au Champa ni au Cambodge. Dans ce dernier pays il semble avoir eu une vogue un peu plus grande et il en existe un certain nombre d'idoles importantes. La plus ancienne est une figure debout à quatre têtes qui paraît avoir été la divinité d'un des sanctuaires annexes du groupe S. de Sambór-Prei Kŭk. Une autre, qui paraît d'art classique, se trouve au Musée de Phnoṃ Péñ sous la cote S 9. 1 et provient sans doute de Bós Práḥ Ṇàn (cf. Aymonier, *Cambodge*, I, p. 322) ; la plus belle, au Musée

du Trocadéro, provient du Phnoṃ Bok, monument voisin d'Aṅkor et du début de l'art classique khmèr. Toutes avaient quatre bras.

Viṣṇu, le second membre de la trinité indienne, est le protecteur de l'univers et des dieux. C'est sous la forme des dix avatars, mais surtout des cinq principaux, qu'il est le plus souvent représenté dans l'Inde du Sud : Varāha, le sanglier divin, retire de la mer la terre volée par un démon ; le dieu est alors ordinairement figuré avec une tête de sanglier mais parfois avec tout le corps de l'animal. — Narasiṃha s'échappe de l'intérieur d'un pilier pour dévorer un de ses contempleurs ; il a la tête de lion, quatre bras, et porte, jeté en travers de ses jambes, un corps humain dont il déchire les entrailles. Dans cette attitude, il est l'Homme-lion féroce (Ugra-Narasiṃha) ; sous la même forme, mais assis dans l'attitude de la méditation, il est appelé l'Homme-lion en contemplation (Yoga-Narasiṃha). — Vāmana, le brahmane nain, obtient du pieux démon Bali, devenu maître de la terre, ce qu'il pourra en parcourir en trois pas, et, devenant le géant Trivikrama, des deux premiers s'empare du ciel et de la terre. Vāmana est représenté comme un brahmane replet qui s'abrite d'une ombrelle ; il figure ainsi sur nombre de bornes anciennes, marquant des donations de champs. Trivikrama a une jambe en l'air et quatre bras ; cet avatar avec le premier et l'image de Kṛṣṇa soutenant le mont Govardhana, comptent parmi les bas-reliefs du VIIe siècle, aux raths de Mahabalipuram (Mahavellipur, ou Sept Pagodes). — Rāma, en jeune héros humain, n'a le plus souvent que deux bras ; il est armé de l'arc et accompagné par Sītā, Lakṣmaṇa et Hanumān. — Kṛṣṇa enfin, le plus aimé des dieux, est représenté d'abord en bébé dans les bras de sa mère ou couché sur une feuille de figuier, puis comme un marmot d'une force effrayante, qui tire le mortier où sa mère l'attache, danse sur la tête du serpent Kāliya, folâtre au clair de lune avec les Gōpīs, soutient au-dessus des bergers et de leurs troupeaux le mont Govardhana et, grimpé dans un arbre, retient les vêtements des bergères qui ont commis la faute de se baigner nues. Homme, chef d'état et guerrier, il est moins souvent représenté, et ne figure guère que lorsqu'il réconforte Arjuna en lui récitant la Bhagavad Gītā.

On voit encore Viṣṇu accompagné de Lakṣmī, ou porté par Garuḍa, ou couché sur le serpent Ananta, avec Brahmā assis sur le lotus qui sort du nombril du dieu, ou encore dans une pose de méditation. Les vingt-quatre noms de Viṣṇu qu'on récite quotidiennement en litanie ont vingt-quatre images correspondantes qui toutes, comme les précédentes, ont quatre bras et portent les deux attributs principaux, le disque et la conque suivant des combinaisons variées. Parmi ces formes on trouve Hayagrīva avec une tête de cheval et huit bras.

Mohinī est une forme exceptionnelle de Viṣṇu où il a pris l'aspect d'une femme admirable pour tromper les Asuras au moment du partage de l'*amṛta* né du barattement de l'océan ; mais ainsi transformé, il est plutôt placé à côté d'un type spécial de Çiva que nous verrons plus loin, Bhikṣātanamūrti.

Kāmadēva, fils de Kṛṣṇa-Viṣṇu, est représenté avec huit bras dont il enlace ses quatre femmes et tient les attributs vichnouïtes avec l'arc de canne à sucre et les flèches à pointes en fleurs. Plus souvent il n'a que deux bras et est assis sur un char avec Rati sa principale épouse, ou est porté par un perroquet.

Garuḍa, le vâhana de Viṣṇu, est placé dans chaque temple droit en face du sanctuaire principal, sous la forme d'un homme ailé à bec d'aigle, les mains jointes.

Hanumān a un culte extrêmement répandu dans l'Inde du Sud. Son image accompagne celle de Rāma qu'il adore, tandis que dans ses propres temples il est plutôt figuré sous la forme héroïque, lorsqu'il sauva ses compagnons en leur apportant la colline aux simples merveilleux. Sa réputation d'héroïsme lui a même valu d'être honoré dans des sanctuaires élevés à l'entrée des forts musulmans.

Sudarçana enfin est le disque lui-même personnifié ; il est représenté avec seize bras et des attributs guerriers devant un hexagone étoilé.

Le chapitre consacré à Viṣṇu se termine par quelques notes sur les pierres *sāligrāmas*, où le dieu est censé s'installer en les perçant sous la forme d'un insecte brillant, et qui sont l'objet d'une grande vénération.

Viṣṇu a tenu au Champa et au Cambodge une place importante, qui semble s'être élargie avec le temps dans les deux pays ; un des derniers grands temples du Cambodge, le temple d'Aṅkor Vat, paraît bien lui avoir été dédié. C'est sous la forme normale qu'il est le plus souvent représenté. Il a quatre bras, une haute coiffure, véritable mitre circulaire au Cambodge, tient le disque et la conque, la massue et dans la paume d'une main une boule qui semble inconnue dans l'Inde. L'art primitif du Cambodge le représente souvent devant un arc qui, partant de la plinthe, s'élève au-dessus de la tête et fournit un soutien aux quatre bras, comme à la massue où s'appuie la main gauche, et au support qui vient porter en avant la main droite. Cet arc semble avoir un rapport d'origine avec le disque à jour si fréquent dans les statues métalliques du Sud de l'Inde. Viṣṇu figure très souvent dans les linteaux khmèrs de l'art primitif (VII-IXe siècles çaka) comme de l'art classique (Xe-XIIIe çaka). En Indochine, il est représenté parfois assis sur le corps du serpent et sous le dais de ses têtes, forme qui paraît moins courante dans le Sud de l'Inde (Vaikuṇṭha-Nārāyaṇa). La scène où il repose allongé sur le corps du serpent avec Brahmā sur le lotus qui sort de son nombril, est un motif fréquent des linteaux et des frontons des deux arts dès leurs débuts (Mī-sơn, Phú-thọ, groupe ancien de Robaṅ Romãs, Vat Phu, etc.) Parmi les autres formes spéciales de Viṣṇu, il n'est guère à signaler que Hayagrīva qui apparaît une fois avec sa tête de cheval, mais seulement deux bras, comme divinité du sanctuaire N 7 de Saṃbór-Prei Kŭk (L du Sambuor de M. L. de Lajonquière).

Les avatars sont peu représentés, surtout comme idoles. Je n'ai pas souvenir d'avoir jamais rencontré Varāha dans l'un ou l'autre art, bien que Vārāhī

figure sur le sanctuaire S. O. de Prè Rup (début de l'art classique khmèr). Je ne vois non plus ni Narasiṃha, ni Vāmana ; Trivikrama existe sur un fragment de fronton conservé au Musée Guimet (cf. Cœdès, *BCAI.*, 1912, p. 61). Kṛṣṇa, est peut-être représenté à Vat Phu (Cambodge) déchirant en deux un ennemi ; il l'est sûrement à Khương-mỹ (Champa) dans la scène du mont Govardhana (art primitif, VII-IXe siècles çaka). Des scènes de la légende de Kṛṣṇa et de Rāma, du Rāmāyaṇa et du Māhābhārata, tiennent une place importante dans les bas-reliefs du Baphuon et d'Aṅkor Vat. Mais ni l'un ni l'autre n'apparaît comme divinité indépendante.

Kāma ne figure nulle part au Champa, à moins qu'on ne veuille le reconnaître dans un enfant nu des vieux tympans de Mĭ-sơn qu'accompagne un perroquet ; mais cette grande jeunesse et sa place dans un groupe çivaïte ne favorisent guère cette hypothèse. Au Cambodge on ne peut guère citer qu'un bas-relief d'Aṅkor Vat représentant la scène où Kāma est réduit en cendres par Çiva.

Garuḍa est très rarement représenté seul ; je n'en connais d'images indépendantes qu'à Prāsāt Tà Dóṅ, (*Inv. des Mon. du Camb.*, I, n° 226 et *Compl. à l'Inv. des Mon. du Camb.*, *BEFEO*, XIII, 1, p. 37) à Koh Ker et peut être à Ta Prom, au Cambodge ; mais il tient une large place dans la décoration au Champa, qu'il porte ou non Viṣṇu ; il paraît également dans les médaillons des linteaux d'art primitif et dans la composition des linteaux d'art classique au Cambodge. Il est généralement figuré comme un oiseau ou mieux comme un lion ailé à tête d'oiseau couronné, plus rarement comme une figure humaine à bec d'aigle.

Hanumān n'a jamais d'images isolées, ni à plus forte raison de temples, et il n'apparaît guère que dans les bas-reliefs du Cambodge où l'amènent les représentations du Rāmāyaṇa. Il semble pourtant, si l'on en juge par l'art actuel, avoir pris dans le dernier Cambodge, avec Garuḍa, une place plus importante.

Sudarçana est inconnu dans les deux pays, et rien, ni dans les inscriptions ni dans les fouilles, n'a révélé quelque chose d'analogue à la croyance aux sāligrāmas.

Parmi les scènes qui se rattachent au cycle vichnouite, l'une est au Cambodge mais au Cambodge seul, un des motifs d'ornementation les plus répandus aussi bien dans les galeries, (bas-reliefs d'Aṅkor Vat, du Bayon) que dans de simples linteaux : c'est le barattement de la mer ; il ne figure pas dans l'ouvrage de M. K. S., sans doute parce qu'il n'est pas représenté souvent dans l'Inde du Sud.

Çiva semble avoir dans l'Inde méridionale un rôle prépondérant et des centaines de temples célèbres lui sont dédiés. Son culte est moins exclusif que celui de Viṣṇu et ses sanctuaires contiennent souvent des images de celui-ci, tandis que ceux de Viṣṇu sont généralement fermés aux représentations de Çiva.

Le dieu est le plus souvent adoré sous la forme du liṅga, depuis la pierre naturelle (*svayaṃbhū*) qui est le liṅga né de lui-même, jusqu'aux images taillées à facettes (8, 16, 32 ou plus) des Pallavas. Il peut être représenté sous la

forme Sahasraliṅga, un liṅga couvert de mille autres. Considéré comme le symbole de Brahman, l'esprit éternel et universel, il passe du carré au cylindre par l'octogone : c'est respectivement et de bas en haut Brahmā, Viṣṇu, Çiva. Le liṅga peut, à la ressemblance d'une forme de Çiva à cinq têtes (Pañcadehamūrti), recevoir cinq ou, dans le seul exemple présenté, quatre têtes. Naturel ou artificiel, le liṅga se place sur un haut piédestal circulaire ou carré et, comme c'est un adage que Çiva est aussi amateur de bains que Viṣṇu de parure, la surface du piédestal est traitée en cuvette munie d'un bec orné qui doit toujours être dirigé à la gauche du dieu. Fixés dans les temples, les plus grands liṅgas peuvent y atteindre neuf coudées, tandis que dans le culte familial où ils sont mobiles, on les rencontre parfois minuscules.

Pour éviter des confusions, nous interrompons ici le compte-rendu sommaire du chapitre consacré à Çiva pour examiner la place du liṅga en Indochine. Le culte de Çiva paraît y avoir été aussi prédominant que dans l'Inde méridionale et y avoir présenté un caractère aussi peu exclusif. Au Champa comme au Cambodge, tous les autres dieux entrent dans la décoration du temple et les monuments les plus nettement çivaïtes, comme Mĩ-sơn, abritent leurs images. De même le Bayon, par excellence temple du liṅga, donne dans sa décoration une place importante à Viṣṇu et, chose plus curieuse, a reçu dans l'ornementation de ses galeries extérieures un nombre considérable de minuscules figures de Buddha, qui, il est vrai, furent bûchées ensuite. Ce sont les inscriptions, plus que les monuments eux-mêmes dont les idoles ont souvent disparu, qui accusent surtout cette suprématie de Çiva et la forme principale sous laquelle il est adoré, le liṅga. Il apparaît sous deux formes, soit simple et souvent monolithe avec la cuve à ablutions qui le reçoit, soit constitué par les trois éléments superposés, indiqués plus haut. Sous la forme de galet, liṅga naturel, on le rencontre souvent, et même une fois peint d'une tête, dans les derniers sanctuaires du Champa ; les fouilles n'ont révélé aucun liṅga de cette forme naturelle dans les vieux temples. La forme à facettes est très rare et je ne connais guère en ce genre que les deux liṅgas octogonaux de Thũ Thiện et peut-être au Cambodge celui, douteux, de Bàsằk (Musée de Phnoṃ Péñ S 28. 4). Les liṅgas paraissent d'ailleurs avoir une forme moins conventionnelle en Indochine. Ils affectent même au Cambodge, dans l'art primitif, un caractère réaliste presque choquant. (Cf. *BEFEO*. IX p. 742 fig. 39). Par contre ils reçoivent des décorations spéciales, autre petit liṅga, chevelure au-dessus du filet (Mĩ-sơn, Bình-lâm, Phông-lệ) ou même une petite face humaine, fréquente au Cambodge (Phnoṃ Péñ S 28, 1). Si nous ne connaissons au Champa le liṅga personnalisé par des têtes multiples que par des allusions aux koças en métaux précieux des inscriptions (6 faces à Mĩ-sơn XVI B. Cf. *BEFEO*. IV p. 950) nous avons par contre plusieurs liṅgas ou images de liṅgas avec la tête du dieu, notamment le beau mukhaliṅga de Pô Klauṅ Garai à Phanrang, et peut-être les tours du Cambodge à quatre têtes, où le type de Çiva

est accusé par la présence de l'œil frontal, correspondent-elles à la même idée. Enfin une forme qui ne paraît pas exister dans l'Inde du Sud est le groupement des liṅgas sur le même autel. Il en existe à Mĩ-sơn des groupes de 2, de 5, de 7, caractérisés dans ce dernier cas par des attributs de métal dont il ne subsiste malheureusement que les trous d'attache, tandis qu'au Cambodge le culte s'adressait souvent à des groupes de 17 liṅgas, portés par un dé de pierre cubique ou, exceptionnellement, cylindrique.

La cuve à ablutions que M. K. S. semble indiquer comme spéciale au liṅga et qui, parmi les noms qu'il donne au piédestal, prend celui, caractéristique alors, de *yoni*, est commune à toutes les idoles en Indochine [1]. Elle a, comme dans l'Inde, son bec toujours dirigé à la gauche du dieu, quoique cette règle ait subi quelques exceptions, quand le temple était ouvert à l'O. (Mĩ-sơn A1). Quant à la dimension des liṅgas, il n'en existe pas qui atteignent deux mètres, encore les plus grands sont-ils dans la forme à trois étages ; par contre il en fut trouvé dans les fouilles un certain nombre de minuscules en métaux précieux ou en cristal de roche.

Revenons au Çiva indien figuré. Autour du sanctuaire, sur son mur extérieur sont des niches avec des images régulièrement installées : au S. Gaṇeça et Dakṣiṇāmūrti ; à l'O. Liṅgodbhava ou parfois Viṣṇu ; au N. Brahmā et Durgā. Dans la vérandah qui entoure la cella peuvent être déposées des images des 63 saints civaïtes, des liṅgas particuliers, les neufs planètes, diverses divinités comme Skanda, Bhairava, etc. Naṭarāja, le chef de l'assemblée divine, est placé dans la salle des réunions, le maṇḍapa voisin, et Umā, comme parfois d'autres divinités secondaires, a un sanctuaire annexe.

Dans le temple l'adoration va seulement au liṅga, tandis que dans les processions, même si celui-ci en fait partie, la vénération des fidèles s'attache plutôt, d'ordinaire, à une des images humaines du dieu.

La forme la plus fréquente de celles-ci est celle de *Rudramūrti* : le dieu a quatre bras dont les deux supérieurs tiennent le tambourin et le daim, trophée de l'interruption du sacrifice de Dakṣa [2], tandis que les deux mains inférieures sont généralement dans les deux mudrās du don et de la protection. Il a trois

---

[1] Une cuve à ablutions avec son bec figure d'ailleurs dans les illustrations mêmes de l'ouvrage sous une image de Sūrya de Kumbakonam, fig 143.

[2] Rappelons en deux mots, d'après M. K. S. cette légende qui conditionne un certain nombre d'images divines. Dakṣa, beau-père de Çiva, lui ayant fait l'insulte de ne pas l'inviter à un sacrifice et Umā s'y étant cependant rendue, celle-ci, outrée du mépris de son père qui la néglige, se jette dans le feu pour interrompre la cérémonie et s'y consume. Le dieu se venge par la mort de son beau-père et se retire dans la méditation, jurant de ne point se remarier. Les dieux, inquiets de la retraite de Çiva qui laisse le monde sans direction, lui dépêchent Kāma qui lui tire une de ses flèches : le dieu le réduit en cendres, mais la flèche a porté et Çiva épouse Pārvatī, réincarnation d'Umā comme fille d'Himavat, l'Himālaya.

yeux qui représentent respectivement le soleil, la lune et (celui du front), le feu. Il est ceint d'une peau de tigre et couvert de bijoux. Le côté gauche de son cou est marqué d'une tache bleue par le poison qu'il avala pour l'empêcher de détruire le monde et les dieux, lorsque ce dangereux produit naquit de la mer au cours du barattement. La hache remplace parfois le tambourin dans ses attributs.

Naṭarāja est un des aspects spéciaux sous lequel le dieu est représenté : il est alors le roi des danseurs, exécutant le tāṇḍava devant l'assemblée des dieux et comme tel est aussi considéré comme le chef de leur réunion. Il a d'ordinaire quatre bras ; le pot à feu remplace le daim dans ses attributs et le cercle même devant lequel le dieu se meut, quand il s'agit d'images métalliques, est alors garni de flammes et représente le disque flamboyant du soleil.

Il y a vingt-cinq formes populaires de Çiva et l'on en rencontre beaucoup dans les temples du Sud de l'Inde. La plus importante est *Dakṣiṇāmūrti*, forme où le dieu est engagé dans le yoga, la contemplation philosophique, après la mort d'Umā et le meurtre de Dakṣa. Le dieu est alors figuré le plus souvent comme un jeune sage assis une jambe pendante, couvert de cendres, mais orné de tous ses bijoux : sa main droite est en *jñānamudrā*, le geste de l'enseignement, le pouce et l'index en contact par la pointe, les autres doigts étendus. Des trois autres mains il fait le geste de la protection ou tient le chapelet, un serpent, le pot à feu ou l'un quelconque des attributs ordinaires.

Le *Liṅgodbhava* est la manifestation de Çiva dans le liṅga où il apparaît avec ses quatre bras ; Viṣṇu en sanglier fouit à sa base et Brahmā en oiseau vole vers son sommet, la primauté devant appartenir à celui qui arriverait le premier à la fin du liṅga; mais leurs efforts sont inutiles, le liṅga est si formidable que les âges se passent sans qu'ils en atteignent les extrémités. Les deux divinités sont parfois simplement représentées auprès du liṅga. La forme Ekapādamūrti les lie au dieu même, sortant de sa cuisse unique ou de sa taille et tournés vers lui, l'adorant. Tous trois ont quatre bras et leurs attributs ordinaires. Parfois le même groupe se présente avec Viṣṇu comme figure centrale.

Pour une faute qu'il a commise, Çiva fait pénitence et mendie : c'est alors *Bhikṣātana* ; en ce cas il est nu, avec quatre ou huit bras : il est accompagné d'une antilope et d'un nain porteur du plateau à offrandes. Il passe pour avoir tenté sous cette forme, la vertu de certaines épouses de sages, trop vaines de leur chasteté. Viṣṇu, sous la forme féminine de Mohinī, exerce la même séduction sur les sages et même sur Çiva. En raison de cette similitude d'entreprises, l'image de Mohinī est souvent associée à celle de Bhikṣātana. *Kaṅkālamūrti* est une forme voisine où il est représenté habillé et portant une guirlande de squelettes (kaṅkāla), qu'on suppose être ceux des avatars de Viṣṇu.

Somāskanda représente Çiva avec sa femme et son fils Skanda debout, ou assis sur les genoux de sa mère. Cette représentation comme celle de Liṅgodbhava se trouve déjà dans les temples des Pallavas. D'autres figurations remplacent Skanda par Gaṇeça.

Ardhanāri, ou Çiva hermaphrodite, correspond sans doute à la doctrine Çākta qui fait de l'énergie du dieu sa partie la plus importante. La dualité se marque suivant un plan médian vertical.

Harihara ou *Çaṅkaranārāyaṇa* est un autre composé, cette fois de Çiva et de Viṣṇu, le premier des deux tenant dans les deux cas toujours le côté droit propre du composé.

Çiva représenté en *Gajahāmūrti*, vainqueur du démon-éléphant, est figuré devant la peau de la bête dont il piétine la tête et tient les pieds en l'air ; il a dans ce cas le plus souvent huit bras et les attributs guerriers, dont le trident.

Gaṅgādhara, il porte la déesse Gaṅgā dans sa coiffure ou sur une de ses mèches qu'il étend : appelée du ciel par le sage Bhagīratha pour purifier les cendres des Sagarides, elle eût écrasé la terre sous le poids de sa cataracte si le dieu ne l'avait reçue dans sa chevelure où il l'emprisonna. Il est dans ce cas souvent accompagné d'Umā jalouse, qu'il retient et qu'il rassure, car Gaṅgā devient une de ses épouses.

Çiva, sous la forme *Kālaharamūrti*, est le destructeur du dieu de la mort qu'il tue de son trident ; *Tripurāntakamūrti*, il est vainqueur du démon aux trois villes merveilleuses, Tripura. Il est représenté terrible, avec quatre, huit ou dix bras.

Sous la forme *Kirāṭārjunamūrti*, il est figuré luttant avec Arjuna lorsque, transformé en montagnard il lui dispute un sanglier pour éprouver s'il mérite l'arme divine que le héros implora de lui. On le voit aussi la lui remettre.

Enfin il possède encore plusieurs formes féroces, notamment celle d'un lion à huit membres, né pour abattre l'orgueil de Narasiṃha ; — *Bhairava*, le terrible, qui parfois a des attributs vichnouïtes et est accompagné d'un chien ; — et nombre d'autres qui ont des têtes et des bras multiples, les crocs saillants, les attributs guerriers, le collier de crânes et les bijoux en serpent.

Parmi les serviteurs du dieu, trois peuvent être considérés à l'occasion comme ses propres formes. Caṇḍeça, fait de l'élément le plus sévère du dieu, est son intendant et c'est sous son nom qu'on fait les donations à ses temples ; Bhṛṅgīça, si fidèle au dieu qu'il en néglige Pārvatī : elle le condamne à une consomption toujours croissante et il reçoit de Çiva une troisième jambe pour soutenir sa faiblesse ; — enfin Nandīça ; souvent figuré autrefois sous la forme même de Çiva, — ressemblance que sa vertu lui avait méritée, — reconnaissable toutefois à ses mains jointes, il est aujourd'hui presque uniquement représenté sous la forme du bœuf.

Gaṇeça, *Gaṇapati*, ou *Vināyaka*, fils de Çiva et de Pārvatī et chef des Gaṇas, serviteurs du dieu, est le maître des obstacles. Il a sur un corps replet les oreilles et la tête d'un éléphant, trois yeux, une seule défense, la droite. Ses bras sont le plus souvent au nombre de quatre dont il tient le croc à éléphant, le lacet, sa défense cassée, un fruit, l'aiguière, le chapelet, un serpent, etc. Il est couronné et somptueusement paré. On le représente assis, debout ou dansant. Il est fort adoré et une secte le considère comme le dieu principal ; il a des

autels dans tous les villages où on le voit trôner sur son vāhana minuscule, la souris ou parfois sur le lion.

Skanda, Kumāra, Kārttikeya ou *Subrahmaṇya*, pour ne citer qu'une partie de ses nombreux noms, peut avoir six faces, ayant été nourri par six mères, les Pléiades, ou une seule figure, étant né de Pārvatī. Il a dans le premier cas plutôt douze bras, dans le second quatre ou deux. Son vāhana est le paon. C'est le chef des milices célestes, le dieu de la jeunesse et de l'énergie et la divinité la plus adorée des artisans et des non-brahmanes. Son culte est fort ancien et apparaît dès les premiers siècles de l'ère chrétienne : il semble un souvenir des anciennes religions aborigènes, notamment de celle de l'arbre et du serpent.

Çiva en Indochine ne montre jamais les deux attributs les plus fréquents dans l'Inde, au moins pour les représentations non terribles, le tambourin et le daim. Le dieu, idole, est le plus souvent représenté soit debout, tel que deux des plus anciennes divinités de Mĩ-sơn le montrent, à deux bras tenant le chapelet et l'aiguière, avec le croissant lunaire dans sa haute coiffure ; soit assis à l'indienne ou à la javanaise, avec les bijoux en serpent, plus souvent, dans la seconde période, comme un roi assis et parfois, si notre attribution est exacte, comme un ṛṣi à longue barbe, un chapelet pendant autour du cou. Une représentation que nous croyons être au Champa une image de Çiva, le montre sous la forme d'un homme obèse, assis ou accroupi, une fois debout, et paraît ne se rapporter à aucune image du Sud de l'Inde. Dans les tympans au Champa ou dans les bas-reliefs au Cambodge, il est représenté avec de nombreux bras, soit qu'il combatte, soit qu'on l'ait figuré dansant et triomphant. Il a d'ordinaire les pieds sur Nandin, ou sur un piédestal devant lequel est agenouillé le bœuf sacré ; on le voit plus rarement piétiner un démon. Il a toujours, comme le dieu indien, les trois yeux ; aussi l'œil frontal est-il marqué sur les grandes têtes du Bayon.

Naṭarāja figure souvent à l'entrée des temples chams comme à Pô Klauṅ Garai et à Pô Nagar de Nhatrang, comme autrefois à Phong-lệ, où il était entouré des nāgīs, mais il possède toujours alors le trident, rare en ce cas dans l'Inde du Sud. Nous pouvons reconnaître les formes ascétiques, bien que la main n'y fasse pas le geste de l'enseignement. Par contre, le dieu n'est jamais représenté dans le liṅga et un seul exemple de cette légende nous est donné par un linteau d'art primitif khmèr, actuellement au Musée de Phnoṃ Péñ, le linteau d'En Khmar, où l'on voit le sanglier et l'oiseau aux côtés d'un mukhaliṅga. De même la forme Ekapādamūrti n'est pas représentée exactement, mais certains des tympans du Champa unissent les trois divinités dans le même panneau, soit au bénéfice de Viṣṇu, soit à celui du mukhaliṅga.

Bhikṣātana, Kaṅkālamūrti, comme Mohinī, manquent en Indochine Par contre les tympans du Champa et les idoles du Cambodge, voire des stèles inscrites, nous donnent des représentations de Çiva assis avec son épouse

sur le dos de Nandin, ou la tenant sur ses genoux, avec ou non, dans le voisinage, Skanda et Gaṇeça.

Je n'ai connaissance d'aucune figure certaine d'Ardhanārī au Champa ni au Cambodge. Quelques figures féminines paraissent porter une fine moustache, mais il ne semble pas que ce fait, qui n'est d'ailleurs jamais absolument sûr, suffise à prouver la dualité des sexes. Cette forme paraît être mentionnée cependant dans quelques inscriptions.

Par contre les images de Harihara sont fréquentes, et les mentions de cette divinité mixte sont nombreuses dans les textes gravés. Il semble que ce soit surtout le dieu préféré du Cambodge primitif, où de belles images en furent trouvées ; il faut ajouter comme correctif que dans l'anonymat général des sculptures khmères, celles-ci sont aisément reconnaissables.

Çiva, sous la forme Gajahāmūrti, est, je crois, inconnu en Indochine, et il l'est certainement sous la forme Gaṅgādhara, comme sous celle de Kālaharamūrti. Cependant ce sont sans doute des figures de la Gaṅgā qu'on voit presque régulièrement dans la coiffure des huit grands dieux aux têtes, et aux bras multiples, qui figurent sur un des murs de Bantāy Čhmar et qui ne semblent pas avoir leurs similaires dans l'Inde du Sud (Cf. *BEFEO*, X, p. 216). Nous avons de même des représentations de la lutte de Çiva et d'Arjuna, comme de la colère du dieu contre Kāma, aux bas-reliefs d'Aṅkor Vat.

Quant aux formes monstrueuses et terribles et notamment celle de Bhairava, elles ne figurent, je crois, ni dans l'un ni dans l'autre pays.

Caṇḍeça est inconnu ; Bhṛṅgi figure sur deux tympans du VII[e] siècle à Mĭ-sơn et disparaît ensuite ; Nandin ne paraît, d'ailleurs en nombreux exemples, que sous la forme du bœuf.

Gaṇeça semble avoir tenu une place importante, au Champa surtout ; il eut quelquefois des sanctuaires propres dans les temples de Çiva, au moins dans ce dernier pays ; ses représentations le montrent le plus souvent assis, avec l'œil frontal, deux bras, dont il tient sa défense et la sébile au gâteau (?) où il plonge le bout de sa trompe ; plus rarement il a quatre bras dont l'un tient une guirlande (?) et exceptionnellement il est debout.

Skanda apparaît plus rarement isolé, monté sur le paon, avec deux ou quatre bras ; ou bien encore il accompagne le groupe de Çiva et d'Umā, surtout au Champa.

Parmi les scènes de la légende de Çiva, se rencontre plusieurs fois au Cambodge et au Champa celle où Rāvaṇa essaie de culbuter la montagne sur laquelle le dieu est assis : elle ne figure pas dans l'ouvrage de M. K. S. ni sans doute dans l'Inde du Sud.

Les *çaktis* dans l'Inde sont pour la pensée vulgaire les épouses des dieux, dans une idée plus haute, leur énergie propre. Elles sont calmes, terribles, ou hideuses, suivant le cas. Epouses et accompagnant leur seigneur, elles n'ont généralement que deux mains dont une tient le lotus. Le plus souvent elles

vivent de leur vie propre et la majorité, dans ce cas, est de caractère çivaïte et d'aspect effrayant.

Sarasvatī, la çakti de Brahmā, peut avoir deux ou de multiples mains et trois yeux avec, comme attribut, le livre.

Lakṣmī ou *Çrī*, et *Prithvī*, la Terre, sont les épouses de Viṣṇu. Çrī est née du barattement. Lakṣmī a généralement quatre bras, mais peut en avoir six ou huit dont elle tient divers attributs parmi lesquels figure toujours la conque. *Gajalakṣmī*, représentée souvent aux linteaux des portes, est arrosée par deux éléphants.

Gaurī, *Pārvatī*, *Umā*, l'épouse de Çiva, a généralement, lorsqu'elle est seule, quatre bras dont deux mains dans les mudrās apaisantes.

Les déesses çivaïtes, manifestations de Pārvatī ou ses suivantes, sont en trop grand nombre pour être mentionnées ici et force divinités de villages rentrent dans cette catégorie. Sept forment les Sept Mères, les Sept Vierges ou les Sept Sœurs. L'une d'elles, *Cāmuṇḍā*, est encore *Durgā*, *Mahiṣāsuramardinī*, *Kālī*, etc., et porte à l'occasion des attributs vichnouïtes, car l'énergie de Çiva, c'est Viṣṇu lui-même. La déesse est plutôt nommée Kālī quand elle est en fureur, Durgā au combat, Pārvatī dans la paix.

Cāmuṇḍā est représentée avec de 4 à 16 bras ; Kālabhadrā avec six est belle mais furieuse ; Kālī est le plus souvent hideuse, les seins pendants ; elle porte une guirlande de crânes ; elle a souvent quatre bras et parfois deux ; elle tient le trident, un crâne ou un pot à feu ; elle a la chouette comme porteur. C'est la déesse des Kṣatriyas, tandis que les castes inférieures la désignent plutôt sous le nom de Bhairavī.

Durgā est une divinité vraiment populaire et ce nom est donné à presque toute déesse combattant et d'aspect terrible. Elle porte souvent les attributs vichnouïtes. Caṇḍī ou Mahiṣāsuramardinī, victorieuse du démon Mahiṣāsura à tête de buffle, a souvent vingt bras.

Le nombre de ces formes effrayantes est extraordinaire. L'une d'elles Jyeṣṭhā, sœur aînée de Lakṣmī, aussi hideuse que sa sœur est belle, très adorée autrefois, est aujourd'hui complètement négligée, car c'est la déesse de la mauvaise chance.

Nombreuses aussi sont les divinités douces et merveilleuses du çivaïsme ; elles sont adorées surtout sous la forme de diagrammes spéciaux qui, dessinés à terre, ont le pouvoir de les évoquer et de les retenir.

Les représentations des çaktis de Çiva et de Viṣṇu jouent en Indochine un rôle considérable et, au Champa, Umā ou Bhāgavatī, fondue peut-être avec quelque divinité ancienne et devenue la « Dame du royaume », Pô Nagar, paraît avoir reçu un culte presque prépondérant : en tous cas, dans le grand sanctuaire de Pô Nagar de Nhatrang, elle évinça au cours des siècles le culte du linga célèbre qui y avait d'abord été adoré. Lakṣmī est moins souvent représentée ; munie de quatre bras, elle figure parfois sous le dais du nāga ; on la

voit plusieurs fois, dans les deux pays, arrosée par les éléphants. Les images les plus nombreuses sont celles de la çakti de Çiva, spécialement sous la forme Mahiṣāsuramardinī : elle a les pieds posés sur la tête du buffle-démon, avec quatre bras d'ordinaire. La déesse est aussi représentée assise avec dix bras — c'est le cas de la belle image du XI[e] siècle de Pô Nagar de Nhatrang, — ou avec quatre bras, debout et combattant. Elle a presque toujours les attributs vichnouïtes mêlés à ceux de Çiva.

Dans l'Inde du Sud, presque chaque village a sa divinité, ce qui ne veut pas dire un temple ou une statue, car la croyance locale se contente le plus souvent d'un simple enclos, parfois d'une pierre informe ou d'une arme fichée en terre. Les divinités de village, généralement féminines et désignées sous le nom de Mères, *Amma*, sont souvent la continuation de cultes aborigènes. L'une, adorée par les chasseurs et habillée comme certains sauvages, a sur la tête un joyau à huit serpents et semble avoir de grands rapports avec Nāgamātā, la Mère des serpents. Ces divinités sont souvent apparentées à Pārvatī et surtout à Çītalā, la déesse de la petite vérole ; leur culte apparaît dans les vieilles inscriptions dès le XI[e] siècle. Il est exercé par des non-brahmanes et comporte des sacrifices d'animaux. Leurs fêtes donnent lieu à ces sauvages pratiques de tortures volontaires qui sont peut-être un souvenir de sacrifices humains ; de même la marche dans le feu, souvent pratiquée à cette occasion, rappellerait le sacrifice volontaire des veuves sur le bûcher de leur mari ; ce sacrifice valut en effet à certaines de ces *satīs* de devenir elles-mêmes divinités de villages. Le même honneur fut acquis à des héros locaux morts pour la défense de leur petite patrie. L'une des divinités mâles les plus répandues est Aiyanār, fils de Çiva et de Mohinī ; il a les cheveux longs, possède deux bras seulement, et porte l'arc et les flèches.

Le bouddhisme masque au Cambodge toute trace de cultes semblables et les Chams sont trop dégénérés pour qu'on puisse espérer rien tirer d'eux à ce sujet.

Le dernier chapitre de l'ouvrage est réservé aux diverses divinités inférieures, parmi lesquelles se trouvent les dieux du Veda déchus. Sūrya, à qui des temples sont dédiés au VIII[e] et au IX[e] siècles, tient encore parfois la première place dans les sanctuaires consacrés à la trinité Soleil-Çiva-Viṣṇu. Dans sa marche, le Soleil est rattaché à trois dieux. Il est Nārāyaṇa le matin, Çiva à midi, Viṣṇu le soir. Les planètes, parmi lesquelles est comptée la lune, reçoivent un culte ainsi que les Dikpālakas, les chefs des huit régions célestes : ce sont, dans l'ordre E. S. O. N. : Indra, à mille yeux, sur l'éléphant Airāvata à quatre défenses ; — Agni, vieillard à deux têtes et qui porte les instruments du sacrifice ; — Yama, dieu de la mort ; — Nairṛta, qui chevauche un homme et est le chef des Rākṣasas. — Varuṇa, seigneur des eaux, monté sur le makara, entre la Gaṅgā et la Yamunā, sur un crocodile et sur une tortue ; — Vāyu,

le dieu du vent, qui porte un éventail et une bannière ; — Kubera, le dieu des richesses, — et enfin Çiva lui-même qui occupe le Nord-Est.

Les Nāgas, restes du vieux culte des serpents, ont de 1 à 9 têtes s'ils sont mâles, une seule s'ils sont femelles. Ananta ou Çesa est leur chef. Puis viennent les Yakṣas et les Rākṣasas, les Vidyādharas, les Apsaras, danseuses célestes, les Gandharvas et les Kinnaras, musiciens célestes, les derniers avec corps d'oiseau et buste humain. Deux dvārapālas se tiennent aux côtés des portes successives des temples et deux dvārapālikās remplissent le même rôle à la porte du sanctuaire des déesses.

Les saints et les sages çivaïtes, ceux-ci comprenant les ṛṣis védiques et les auteurs des ouvrages anciens, sont souvent représentés dans les temples. Ils sont figurés comme des vieillards retirés du monde et portent le cordon brahmanique ; rarement ils ont plus de deux bras. Les Saints honorés par les Jainas Digambaras ont de nombreuses images dans le Sud de l'Inde, sous l'aspect de beaux jeunes hommes nus.

Les divinités inférieures tiennent une place moindre encore en Indochine ; fait curieux, on ne les y rencontre que dans la période primitive comme si elles avaient été oubliées dans la suite. Nous avons quelques images de Sūrya et d'Indra à Mĩ-sơn et c'est à peu près tout. Au Cambodge, l'art primitif offre dans les médaillons de ses linteaux du type I et II Indra et les Açvins sans doute et des images de nāgas humains ; de même les sculptures sur briques de Sambór-Prei Kŭk montrent des Kinnaras et des Kinnarīs qui ne reparaîtront pas dans l'art classique postérieur. Indra seul y joue encore un certain rôle dans les linteaux du type III, mais on sent fort bien qu'il n'y est plus guère qu'un motif décoratif habituel. Les Apsaras tiennent au Cambodge une place importante dans l'art classique sous la forme des « tevadas » des niches. Ce rôle est tenu au Champa dans l'art primitif par des figures de prêtres en prières, et la niche disparaît ensuite. Les dvārapālas ont dans les deux arts une certaine importance et au Champa ont donné lieu parfois, notamment à à Đồng Dương, à de belles figures mouvementées.

Enfin les Dikpālakas, associés au Soleil, sont peut-être les héros de curieuses représentations à neuf personnages masculins, dont nous connaissons près d'une quinzaine au Cambodge, généralement d'art classique, tandis qu'une réplique féminine plus ancienne en existerait au Champa. La présence presque certaine de Vāyu dans cette série, divinité par ailleurs peu répandue, semble donner beaucoup de chances à cette hypothèse, qui n'est cependant encore rien moins que prouvée.

Le dernier chapitre se termine par un résumé des attitudes, des gestes, des attributs principaux des dieux étudiés, examen qui aurait gagné peut-être à être un peu plus développé et mieux mis en rapport avec les planches ; quelques erreurs de numéros et quelques figures non expliquées obscurcissent ce

tableau par ailleurs excellent, et le renversement de la planche III la tête en bas n'est pas pour faciliter son usage. L'auteur nous devra dans une réédition une correction ou un complément pour III n° 17, p. 267, lg. 35 ; II n° 6, p. 268, lg. 15 ; III 5 a ; IV 1 a. C'est d'ailleurs à peu près la seule critique à faire à cet ouvrage, avec le regret de ne pas voir, à côté des figures si intéressantes, la date approximative de leur exécution : M. K. S. fut trop prudent et quelque délicate qu'une datation semblable soit souvent, il était mieux placé que tout autre par sa connaissance de l'art et de l'épigraphie de l'Inde du Sud, pour nous la donner, au moins à titre d'hypothèse.

Nous ne chercherons pas, pour les renseignements fournis par ce tableau, à établir de parallèle avec nos arts d'Indochine ; ce serait un travail trop délicat, qui dépasserait la limite d'un compte-rendu, et qui ne serait utile qu'accompagné de figures. Il sera plus intéressant de dégager l'impression générale qui naît d'une comparaison même aussi sommaire entre les deux iconographies. Il semble que le Champa et le Cambodge, qui cessèrent à peu près de produire au XIII[e] siècle de notre ère, nous donnent le répertoire des formes et des légendes où puisaient les décorateurs d'origine hindoue jusqu'à cette époque. Les faits paraissent indiquer en effet que le monde indochinois n'a jamais été, durant cette période, franchement séparé de la vie indienne et c'est par contre après cette date que se sont élevés, je crois, la plupart des temples du Sud de l'Inde. Peut-être y aurait-il là une indication de l'époque où se sont développées les mille légendes indiennes, ou plutôt de celle où elles ont pris sous la main des artistes une forme tangible. Il n'est pas moins curieux de constater, lorsqu'on voit les rapports réels qui existent entre l'architecture cambodgienne de la première période et l'art des Pallavas du VII[e] siècle (monuments de Mahabalipuram) que les sujets et les figures les plus représentés dans les temples indiens n'aient pas leur exacte contrepartie en Indochine. Pourquoi, par exemple, lorsque le motif de Gajalakṣmī, de Somāskanda, de Viṣṇu sur Ananta, sont communs, le mythe de Trivikrama, celui de Varāha et l'image d'Ardhanārī ne sont-ils pas, ou presque pas, représentés en Indochine ? Pourquoi telle forme, comme le makara, aprè avoir eu une grande vogue dans l'Inde, y disparaît-elle ensuite presque entièrement, tandis qu'elle tient une place si réelle en Indochine ? Pourquoi tel être complexe, comme le gajasiṃha, dont rien n'appelle la naissance spéciale en ce pays, y prend-il une si grande importance ? Il y a là toute une série de problèmes extrêmement curieux et qui à cette heure ne peuvent guère se comprendre dans une certaine mesure que d'une seule façon : il faudrait admettre que l'art de l'Inde du VII[e] siècle et des périodes suivantes — ceux du Champa — du Camboge — de Java même — proviennent tous quatre d'un art unique, qui aurait eu sa floraison dans l'Inde même et qui eût fécondé, bien avant le VII[e] siècle, ces divers pays, art puissant et de motifs extrêmement variés qui n'eût laissé ensuite aucun témoin direct de son existence, parce qu'il n'avait adopté comme mode d'exécution que cette forme si souple et si séduisante de l'architecture légère et des

représentations en bois que le temps, même sans l'aide d'événements contraires, condamnait d'avance à une destruction totale.

H. PARMENTIER.

Godefroy de BLONAY. *Aperçu sur l'état de l'indianisme.* Leçon d'inauguration de la chaire d'indianisme à l'Université de Neuchâtel, lue le 13 décembre 1915. — Paris et Neuchâtel, in-8°. 31 pp.

Coup d'œil très général sur l'histoire des connaissances européennes relatives à l'Inde et sur les diverses provinces qui constituent aujourd'hui le vaste domaine de l'indianisme. Nous souhaitons que ce séduisant programme attire autour de la chaire nouvellement créée à l'Université de Neuchâtel un grand nombre d'auditeurs et contribue à développer en Suisse le goût des études indiennes.

CHINE.

B. Karlgren. — *Etudes sur la Phonologie Chinoise.* (*Archives d'Etudes Orientales*, t. XV, 1-2). — Upsala, 1915-1916.

Le travail dont M. K. vient de commencer la publication est, à tous les points de vue, le plus considérable qui ait été consacré à la linguistique chinoise. C'est la première fois que cette étude est entreprise par un linguiste spécialement préparé ; et depuis les beaux, mais déjà anciens, articles de Schaank, l'œuvre de M. K. est le seul travail d'ensemble sérieux qui ait été publié. Mais l'ouvrage de M. K. est à la fois beaucoup plus vaste et beaucoup plus solide que celui de son devancier. Schaank s'était proposé seulement l'étude des Tables des rimes du *K'ang-hi tseu tien*. C'est à celle de la langue tout entière dans son évolution, chinois ancien et dialectes modernes, que s'est attaqué M. K.

Sa méthode est excellente. Il a étudié le chinois ancien aux sources originales, dans les *fan-ts'ie* des anciens dictionnaires. Pour les dialectes modernes, l'étude personnelle et directe de vingt-quatre dialectes chinois lui a donné une base solide, tant pour l'interprétation de ceux qu'il n'a pu étudier lui-même, que pour les recherches sur la langue ancienne. Aussi M. K. a-t-il obtenu des résultats de premier ordre. Plusieurs des questions les plus embarrassantes de la linguistique chinoise sont résolues par lui d'une façon qui paraît bien être définitive. L'interprétation qu'il donne de la différence des initiales des séries 知 et 照, considérant les premières comme les occlusives, les secondes comme les mi-occlusives palatales, me semble devoir être désormais un fait acquis. De même sa théorie sur la double valeur des initiales de la série 照, cacuminale ou palatale suivant la catégorie où les mots sont rangés dans les tableaux de rimes des Song, et celle de la valeur aspirée des initiales sonores, sont solidement établies.

Je suis d'autant plus facilement d'accord avec M. K. sur ces deux derniers points, que j'étais arrivé aux mêmes conclusions par un chemin tout différent, en étudiant les transcriptions chinoises du sanscrit sous les T'ang. On a jusqu'ici utilisé les transcriptions chinoises du sanscrit un peu au hasard et sans beaucoup de critique. Le matériel sanscrit-chinois ordinairement employé est pris surtout dans les transcriptions de noms propres contenus dans les sūtras ou les récits de voyage des pélerins. Il faut bien s'en contenter pour les périodes anciennes, puisqu'il n'y a rien d'autre ; mais pour le temps des Souei et des T'ang, il n'y a qu'une seule classe de transcriptions qui, faites suivant un plan défini, présentent un degré de précision suffisant pour mériter d'être utilisées régulièrement : ce sont les transcriptions de dhāraṇī. Ces formules magiques, souvent dépourvues de sens, exigeaient en effet une représentation aussi exacte que possible des sons sanscrits. D'autre part le texte original en caractères indiens

d'un certain nombre d'entre elles a été conservé par les bonzes chinois à côté de leur transcription ; ou bien il a subsisté ou a été retrouvé séparément au Nepâl, au Tibet ou en Asie centrale, en sorte que la restitution peut être faite à coup sûr. Or dans les dhāraṇī de la fin des T'ang (c'est Amoghavajra autant qu'il me semble qui est l'inventeur de ce système de transcription), on constate que, de façon régulière, les sonores chinoises rendent les sonores aspirées sanscrites, tandis que les sonores non aspirées du sanscrit sont rendues par des nasales. C'est ainsi que le mot *Buddhānām* est écrit constamment 沒馱(引)南(引) *mʷuət-d'à* (long)-*nàm* (long) > *mbuət-d'à-nàm* ; ou que le caractère 地 rend *dhi* de *adhiṣṭhāna*, le caractère 部, *bhū* de *bhūtako*, le caractère 鼻, *bhi* de *abhiṣeka* ; et d'autre part, 末 rend *ba* de *baliṃ*, 冒 *bo* de *bodhisattva*, 怒 *do* de *madotkatā*, 那 *d* de *padma*, etc. Je ne donne ici que quelques exemples, mais il y a là une règle générale à partir du VIIIe siècle dans les transcriptions de dhāraṇī. Cette question qui est importante sera étudiée en détail dans un article qui paraîtra prochainement.

Pour les sifflantes, on trouve une distinction absolument régulière entre *ṣ, ś, s*, sanscrites qui sont rendues respectivement par des mots à initiale 審 à la 2e catégorie, des mots à initiale 審 à la 3e catégorie, et des mots à initiale 心. Voici quelques exemples tirés du *Ta cheng Miao-ki-siang p'ou-sa pi mi pa tseu t'o-lo-ni sieou hing man-tch'a-lo tseu ti yi* 大聖妙吉祥菩薩祕密八字陀羅尼修行曼茶羅次第儀 (1), traduit par Amoghavajra et Bodhirṣi dans la première moitié du VIIIe siècle, et dont les formules sont données à la fois en sanscrit et en transcription (2) :

唵 (引) 娑嚩(3) (二合) 婆(去)嚩 戍馱 (引) 薩 嚩 達磨
'àm (long) *sà-mvà* (contracter) *bʷ'à-mvà śõu-d'à* (long) *sàt-mvà d'àt-mʷà*
Oṃ! sva bhava çuddhā sarva-dharmmaṃ
娑 嚩 (二合) 婆 嚩 戍度 唅
sà-mvà (contracter) *bʷ'à-mvà śõu-d'ó hàṃ.*
sva bhava çuddho haṃ!

娑嚩(二合)賀(引) *sà-mvà* (contracter)-*ẓà* (long) = *svahā.*
阿(引)揭羅灑(二合)野, *à* (long)-*kʸiet là-ṣâi* (contracter) -*'iá* = *akarṣaya.*

---

(1) TT., XXVI (餘), 1, 3a-4b.

(2) La troisième ligne en sanscrit est la transcription du texte en caractères indiens tel qu'il est conservé dans cet ouvrage, sans corrections.

(3) Le caractère 嚩, d'après sa phonétique 縛, devrait se lire *v'uâkʌ* ; mais tous les transcripteurs de l'époque des T'ang et des Song s'accordent à lui donner une valeur toute différente. Il y a plusieurs *fan-ts'ie* presque identiques : la transcription *mβà* répond à 無可 *mʷuó* + *k'à* = *mvà*, *fan-ts'ie* que je rencontre dans une note de Fa-hien 法賢 à sa traduction du *Wou Fo ting san mei t'o-lo-ni king* 五佛頂三昧陀羅尼經, k. 3, 57b (TT., XXVII, 成, 4). On sait qu'il n'existe pas en chinois de mot à initiale 微 et à finale *a* : d'où la difficulté que présente la transcription de la syllabe sanscrite *va*.

鉢佗(引)悉體(二合陀以反)多娑磨(二合)羅 p^{w}*àt-t'à* (long) *sit-t'i* (contracter) *tà sà-mà* (contracter)-*là* = *pathistila smara.*

唵 尾 娑普 (二合) 羅捺羅 (二合) 乞叉 (二合)
'àm m^{w}*i* *sà-*b^{w}*ô* (contracter)-*là-na-là* (contracter) *k'i tṣ'á* (contracter)
oṃ! visbhu *ra dra* *kṣa*
今 折 羅 (二合)
mvà-dẓ'iet-là (contracter).
vajra.

鉢羅(二合)睒弭多(引) p^{w}*àt-là* (contracter) *śiu-*m^{w}*i-tà* (long) = *praçumitā.*

婆娑磨(二合)攃路(引)瑟抳(二合)沙洛乞叉(二合) b^{w}*à-sà-*m^{w}*à* (contracter) *tsa-ló* (long) *ṣət-ni* (contracter) *ṣà kit-tṣ'á* (contracter) = *bhasmasaroṣṇiṣarakṣa.*

M. K. adresse aux Tables des rimes certaines critiques qui ne sont pas absolument justifiées. A vrai dire, M. K. ne me paraît pas avoir nettement reconnu le lien qui unit le *Kouang yun* à ces Tables. Celles-ci sont, beaucoup plus qu'il ne le pense lui-même, « une clef du *Kouang yun* », et n'existent qu'en fonction de lui ; c'est leur enlever tout sens que de les examiner séparément en elles-mêmes. Et surtout ce n'est pas leur rendre justice que de déclarer que « pour chaque morphème, il n'y a qu'un seul exemple, et l'on ne saurait compléter à son gré le recueil d'exemples, ni à l'aide des fan-ts'ie qui représentent une langue relativement différente de celle des Tables des rimes, ni à l'aide du *Wou yin tsi yun*... » (p. 91).

Ces tables ne sont dans la pensée des auteurs que la mise en tableau des *fan-ts'ie* du *Kouang yun*, et tout le *Kouang yun* est là pour fournir des exemples nouveaux si l'on en cherche ; il suffit de s'y reporter. En effet les caractères disposés dans les colonnes des Tables des rimes n'ont pas été choisis au hasard. Le *Ts'ie yun*, et d'après lui le *Kouang yun*, étant un dictionnaire rangé suivant la prononciation des finales et non, comme le *Yu pien*, suivant la forme des caractères, il s'ensuit qu'une même rime comprend des séries de mots qui ne diffèrent que par l'initiale ; naturellement les mots qui ont la même initiale sont classés à la suite les uns des autres, et pour simplifier, les *fan-ts'ie* d'une série de mots ayant même prononciation, au lieu d'être répétés sous chaque caractère, sont indiqués une fois pour toutes sous le premier mot de la série. C'est ce mot de tête qu'ont choisi naturellement les Tables de rimes pour représenter la série entière (1) ; mais il va sans dire que n'importe

---

(1) Du moins de façon générale, car il existe quelques cas où un autre caractère a été choisi. Je crois que dans ce cas il faut admettre que la première édition du *Kouang yun* classait ces mots de façon un peu différente du classement que nous donne l'édition assez tardive qui nous a été conservée.

lequel des mots qui ont le même *fan-ts'ie* pourrait le remplacer sans aucun inconvénient. Par exemple, la rime 東 contient trente-quatre mots de tête dans cet ordre :

東	德紅	17	mots	悤	倉紅	15	mots
同	徒紅	45	—	雄	羽弓	2	—
蟲	直弓	7	—	瞢	莫中	6	—
中	仲	4	—	穹	去弓	7	—
終	職戎	15	—	窮	渠弓	3	—
忡	敕中	3	—	馮	房戎	7	—
崇	鋤弓	4	—	風	方戎	7	—
嵩	息弓	9	—	豐	敷空	8	—
戎	如融	9	—	充	昌戎	7	—
弓	居戎	6	—	隆	力中	6	—
融	以戎	4	—	空	苦紅	14	—
公	古紅	13	—	通	他紅	9	—
蒙	莫紅	26	—	葼	子紅	21	—
籠	力董	27	—	蓬	薄紅	10	—
洪	戶公	22	—	烘	呼東	6	—
叢	徂紅	5	—	㟅	五東	2.	—
翁	烏紅	8	—	檧	蘇公	3	—

Voici maintenant le tableau 東 du *Yun king* :

ts	*n̂*	*g*	*k'*	*k*	*n*	*d*	*t'*	*t*	*m*	*v*	*p'*	*p*
葼	㟅	○	空	公	○	同	通	東	蒙	蓬	○	○
○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○
終	絣	窮	穹	弓	○	蟲	忡	中	瞢	馮	豐	風
○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○	○

ñ	*l*	'	*γ*	*χ*	*c*	*ʐ*	*s*	*dʐ*	*ts'*
○	籠	○	洪	烘	翁	○	檧	叢	悤
○	○	○	○	○	○	○	○	崇	○
戎	隆	肜	雄	○	○	○	○	○	充
○	○	融	○	○	○	○	嵩	○	○

Ou bien si on extrait du 2e tableau du *Ts'ie yun tche-nan tcheng t'ou* les mots qui appartiennent à d'autres rimes [1] :

---

[1] J'ai supprimé tous les caractères appartenant aux rimes 冬, 鍾, excepté 龍 et 容, que je mets entre crochets, parce qu'ils tiennent la place de 隆 et 肜.



f	*m*	*b*	*p'*	*p*	*ñ*	*j*	*č'*	*č*	*n*	*d*	*t'*	*t*	*ṅ*	*g*	*k'*	*k*
	蒙	逢	○	○					○	同	通	東	峴	○	空	公
	○	○	○	○	○	○	○	○					○	○	○	○
	瞢	○	○	○	○	蟲	仲	中					○	窮	穹	弓
風	○	○	○	○					○	○	○	○	○	○	○	○

ñ	*l*	·			*ẓ*	*ś*	*dẓ*	*tś'*	*tś*	*z*	*s*	*dz*	*ts'*	*ts*	*mw*	*v*	*f'*
	籠	○	烘	翁						○	檧	叢	怱	葼			
	○			○	○	○	崇	○	○								
戎	[龍]	[容]	○	○	○	○	○	充	終								
	○	融	○	○						○	嵩	○	○	○	○	馮	豐

Ces deux tableaux ne présentent qu'une seule dérogation aux *fan-ts'ie* du *Kouang yun* : ils placent 融 à la 4[e] catégorie, ce qui est inexact ; de plus le *Yun king* sépare 肜 de 融 alors qu'ils ont le même *fan-ts'ie*, et met le premier à la 3[e] catégorie, sa place régulière. Je n'ai pu déterminer la raison de cette anomalie. Pour le reste, il est visible qu'ils reproduisent purement et simplement les mots tête de liste de *fan-ts'ie* du *Kouang yun*.

En ce qui concerne la « simplification des rimes », je ne puis accepter la théorie de M. K., que les remaniements des listes de rimes sont dus aux changements de la prononciation ; à mon avis, il est plus conforme à la réalité de « considérer cette réduction (du nombre des rimes) comme absolument mécanique » (p. 85). Si en effet on compare la liste des rimes du *Kouang yun* et du *Tsi yun*, on remarque que celui-ci a purement et simplement réuni en un seul groupe toutes les rimes qui sont marquées 同用 dans le *Kouang yun*, en laissant subsister toutefois celles qui sont au *ho k'eou* et celles qui présentent un *i* intercalaire ; quant à Lieou Yuan, il s'est à son tour contenté de supprimer la plupart de ces rimes à *ho k'eou* et à *i* médial jusque là maintenues. Ainsi, en reprenant le tableau de M. K. (p. 76) on trouve :

		Kouang yun		*Tsi yun*	*Lieou Yuan*
Groupe 山	I k'ai	寒	桓同用	寒	寒
	ho	桓		桓 maintenu pour le *ho k'eou*	(桓 supprimé)
	II k'ai, ho	山	刪同用	山	刪
		刪		supprimé	(山 supprimé)
	III IV k'ai, ho	仙	先同用	仙	先
		先		supprimé	(仙 supprimé)
	I k'ai	咍	灰同用	咍	灰
	ho	灰		灰 maintenu pour le *ho k'eou*	(咍 supprimé)

Groupe 蟹	II k'ai, ho	皆 佳同用	皆	佳	
		佳	supprimé	皆 supprimé)	
	IV k'ai, ho	齊	齊	齊	
	I k'ai	歌 戈同用	歌	歌	
	ho	戈	戈 maintenu pour le *ho* [*k'eou*	(戈 supprimé)	
Groupe 果	II k'ai, ho III, IV k'ai, ho	麻	麻	齊	
Groupe 止	I k'ai, ho	○	○	○	
	II, III, IV, k'ai, ho	微 獨用	微	微	
		支 脂之同用	supprimé	支	
		之	supprimé	(之 脂	
		脂	脂	supprimés)	

Ces cas montrent suffisamment le procédé du *Tsi yun* et le maintien de rimes au *ho k'eou*; les deux cas suivants montrent le maintien de rimes à *i* médial par cet ouvrage.

Groupe 遇	I ho	模虞同用	模	supprimé	
	II, III, IV ho	虞	虞 maintenu pour l'*i* [médial		虞
		魚獨用	魚	魚	
Groupe 通	I ho	冬鍾同用	冬	冬	
			東	東	東
	II, III, IV ho	鍾	鍾 maintenu pour l'*i* [médial	supprimé	

Je crois difficile de voir là comme M. K. « un véritable développement de la langue ». C'est bien une réduction mécanique ([1]) et pas autre chose. Si Lieou Yuan maintient encore les deux rimes 脂 et 微 deux cents ans après que Sseu-ma Kouang les montre confondues dans son tableau, je ne crois pas nécessaire d'y chercher avec M. K. des causes très profondes (p. 37) ; c'est simplement parce que ces deux rimes n'étaient pas *t'ong yong* dans le *Kouang yun*, et que Lieou Yuan, esclave des textes anciens, n'ose pas prendre la responsabilité d'une correction aussi grave. Il faut arriver jusqu'au *Hong wen tcheng yun* pour que se fasse pareille révolution ; encore le tempérament

(1) On remarquera même que le procédé de réduction porte exclusivement sur la forme extérieure des caractères servant d'index de rimes : en effet, de ce qu'un de ces caractères est *ho k'eou*, il ne s'ensuit nullement que tous les mots rangés sous lui soient également *ho k'eou* ; le contraire est même plus fréquent. Les lettrés ont travaillé sur les listes de rimes sans s'occuper des variations de la langue. Il serait d'ailleurs singulier, s'ils avaient pris tant de soin à suivre celle-ci, que les rimes actuelles fussent si peu d'accord avec la prononciation.

conservateur des lettrés reprend-il vite le dessus, et le *Pei wen yun fou* revient-il aux anciens errements.

D'autre part cette répartition de rimes en *tou yong* et *t'ong yong* n'est pas une innovation du *Kouang yun* et remonte vraisemblablement au *Ts'ie yun*. Elle apparaissait déjà dans l'édition revisée par Souen Mien (676), et dont un fragment d'exemplaire manuscrit remontant aux T'ang a été publié en 1908. C'est donc finalement sur une disposition du *Ts'ie yun* se rapportant à la langue du VII[e] siècle, que tout le travail de simplification des rimes a été fait depuis les Song.

Les deux questions les plus importantes au point de vue de l'histoire de la langue que traite M. K. dans les fascicules déjà publiés, sont celle de la 2[e] catégorie des Tableaux de rimes, et celle des diverses sortes d'initiales palatales.

La question de la 2[e] catégorie est une des plus compliquées de la phonétique chinoise. M. K. montre très clairement, en s'appuyant sur les *fan-ts'ie*, que Schaank s'est trompé en la caractérisant par une initiale mouillée, et c'est là un progrès considérable. Il fait un second pas vers la solution en faisant voir qu'en réalité cette catégorie comprend deux types distincts : « l'un a des rimes indépendantes et se trouve représenté sous toutes sortes d'initiales..., l'autre type manque de rimes indépendantes et n'est représenté que sous les initiales 照, c'est-à-dire *tṣ*, *tṣ'*, *dẓ*, *ṣ*, *ẓ*. C'est encore un résultat de première importance qui est acquis. Enfin, troisième point non moins important : en ce qui concerne le « second type », la solution que propose M. K. (p. 71) me paraît excellente ; je crois qu'on peut l'adopter sans réserve et admettre que ces mots ont *i* médial avec la voyelle de la 3[e] catégorie.

Il est étonnant qu'étant allé si loin, M. K. ait hésité à tirer toutes les conclusions des faits qu'il avait observés. Après avoir, le premier, reconnu avec beaucoup de sagacité l'existence de deux types à la 2[e] catégorie, il paraît par la suite ne plus en tenir compte, et croit pouvoir conclure de l'existence de l'*i* médial dans les mots du 2[e] type à sa présence dans ceux du 1[er] type (p. 7). En réalité la question est beaucoup plus complexe.

Si on parcourt les différents tableaux de Sseu-ma Kouang en donnant aux caractères les prononciations japonaises, on ne peut manquer d'être frappé de deux faits très importants :

1° Le *kan-on* n'a jamais d'*i* médial à la 2[e] catégorie (1).

2° Le *go-on* donne toujours à la 2[e] catégorie la vocalisation de la 4[e].

On sait que le japonais ne note jamais *i* médial chinois lorsqu'il emploie la voyelle *e* : 天 *t'ien*[1], s. jap. *ten*. Mais ce fait tient à des raisons de phonétique

(1) Je rappelle que dans tout ce qui suit, je ne parle que de la deuxième catégorie « à rimes indépendantes. »

japonaise, et il n'y a pas à en tenir compte pour l'étude du chinois. Il en est tout autrement avec les voyelles japonaises *a*, *o*, *u* ; avec celles-ci, si on admettait la théorie de M. K., on se trouverait en présence de cette règle singulière que, l'*i* médial chinois est toujours noté en *kan-on* (1) dans les mots de la 3e et de la 4e catégorie, et jamais dans ceux de la 2e catégorie. On ne peut soutenir que c'est la phonétique japonaise qui, pour le même caractère, 庚 par exemple, interdit la lecture *kiya-u* (*kyō*) en *kan-on*, alors qu'elle la permet en *go-on*. Ainsi le *kan-on* est tout à fait opposé à la théorie de M. K., et cet argument est assez fort puisque le *kan-on* est, de tous nos documents sur la langue chinoise ancienne, celui qui, par sa date et le dialecte qu'il reproduit, se rapproche le plus du *Ts'ie yun*. D'un autre côté les dialectes modernes ne sont pas si favorables à cette hypothèse que le dit M. K. Le *kouan-houa* ne présente actuellement *i* médial qu'après les anciennes gutturales (occlusives ou fricatives *k*, *k'*, *ñ*, *x*, *γ*) ; il ne l'a jamais quand l'initiale est une labiale ou une sifflante (je laisse de côté les palatales et les mi-occlusives cacuminales, derrière lesquelles *i* a toujours régulièrement disparu). Or ce système se rapproche singulièrement de celui du sino-annamite qui n'a *i* médial nulle part, mais conserve des traces d'une mouillure des initiales, quand celles-ci sont des occlusives gutturales (*k*, *k'*, *ñ*). Les mots à gutturales initiales semblent donc former une série d'exceptions que j'examinerai tout à l'heure. Mais pour tous les autres cas, *kan-on*, sino-annamite et *kouan-houa* moderne s'accordent bien contre la théorie de M. K., et je crois qu'on peut conclure que dès l'époque où se forma le *kan-on*, c'est-à-dire dès le début du VIIIe siècle, la deuxième catégorie « indépendante » n'avait jamais *i* médial.

Mais si la 1re et la 2e catégorie ne sont pas distinguées par la présence de *i*, et que d'autre part, comme M. K. l'a démontré, cette dernière n'ait jamais (à l'époque des *fan-ts'ie*) la consonne initiale palatalisée ainsi que l'avait imaginé Schaank, en quoi diffèrent-elles l'une de l'autre ? Simplement, je pense, par le timbre de *a* voyelle. M. K. l'a déjà indiqué pour la voyelle *a* ; la différence que fait le *kan-on* entre 登 *to-u* (1re catégorie) et 庚 *ka-u* (2e catégorie), montre qu'il est possible de généraliser cette notion. Quant au *go-on* sino-japonais que j'ai jusqu'ici laissé de côté, il représente un autre état de la langue (un autre dialecte), où la 2e et la 4e catégorie étaient entièrement confondues. C'est un des cas où la comparaison du *kan-on* et du *go-on* illumine brusquement un aspect des dialectes du chinois ancien.

---

(1) Le *go-on* confond la 2e catégorie avec la 4e et rend ou ne rend pas l'*i* médial chinois suivant des règles à lui propres, mais qui restent toujours identiques pour les deux catégories. C'est ainsi qu'en *go-on* *i* médial n'étant jamais rendu à la *rime* 魚, on a également 初 (2e catégorie) *so* et 絮 (4e catégorie) *so* ; mais comme il est rendu aux rimes 庚, 清, etc., on trouve 生 (2e catégorie) *si-ya-u* (*shō*) et 省 (4e catégorie) *si-ya-u* (*shō*).

En résumé, je crois que le tableau proposé par M. K. (p. 90) :

K'ai-k'eou

I *kần*
II *kian*
III *kjiăn*
IV *kiăn*

devrait être corrigé ainsi (en conservant la transcription de M. K.) :

I *kàn*
II *kan*
III *kjiăn*
IV *kiăn*

S'il n'existait pas d'*ĭ* médial à la 2e catégorie, comment expliquer les modifications subies par les gutturales en sino-annamite ?

k = *ʒ* (*gi*)
k' = *s* (*x*)
ṅ = *ñ* (*nh*)

L'hypothèse de M. K., palatalisation de l'initiale due à l'influence de *i* médial, ne peut plus être admise ; d'autre part M. K. a montré que Schaank s'était trompé en considérant les initiales des mots à la 2e catégorie comme anciennement palatalisées, et que par conséquent j'avais eu tort d'attribuer à cette palatalisation ces modifications.

Qu'il s'agisse d'ailleurs d'une palatalisation, la chose n'est pas douteuse : les mots chinois à initiale *k* et *k'* de cette catégorie ont été entendus par les Annamites comme des mots à initiale *tś* et *tś'*, et, notés comme tels, ont évolué comme tels :

Chinois		Sino-annamite
Fan-ts'ie	IXe siècle	
家 *kå*^{1}	*k*^{y}*å*^{1}	**tśa* > *ʒa* (*gia*)
交 *kåô*^{1}	*k*^{y}*åô*^{1}	**tśaô* > *ʒaô* (*giao*)
腔 *k'åṅ*^{1}	*k*^{y}*åṅ*^{1}	**tś'aṅ* > **śaṅ* *saṅ* (*xang*)
殼 *k'åk*^{1}	*k*^{y}*åk*^{1}	**tś'ak*^{1} > **śak*^{2} *sak*^{2} (*xác*)
敲 *k'åô*^{1}	*k*^{y}*åô*^{1}	**tś'aô* > **śaô* *saô* (*xao*)
攷 *k'åô*^{2}	*k*^{y}*åô*^{2}	**tś'aô* > **śaô* *saô*$_2$ (*xảo*)

Chinois		Sino-annamite
Fan-ts'ie	IXe siècle	
遮 *tšiá*^{1}	*tšiá*^{1}	*tša* > *ʒa* (*gia*)
者 *tšiá*^{2}	*tšiá*^{2}	*tša*$_2$ > *ʒa*$_2$ (*giả*)
車 *tš'iá*^{1}	*tš'iá*^{1}	*tš'å* > *ša* *sa* (*xa*)
撦 *tš'iá*^{2}	*tš'iá*^{2}	*tš'å* > *ša* *sa* (*xa*)

Enfin le *ṅ* initial prend en sino-annamite la même forme que le *ñ* chinois et est rendu par *ñ* (*nh*), exactement comme l'initiale 日 *ñ*.

Chinois		Sino-annamite
Fan-ts'ie	IXe siècle	
岳 *ṅák*$_4$	*ṅ*^{y}*ák*$_4$	*ñak*$_1$ (*nhạc*)
顏 *ṅán*$_1$	*ṅ*^{y}*án*$_1$	*ñaṇ* (*nhạn*)
鴈 *ṅán*$_5$	*ṅ*^{y}*án*$_5$	*ñan*$_1$ (*nhãn*)
聱 *ṅáô*$_1$	*ṅ*^{y}*áô*$_1$	*ñaô* (*nhao*)
雅 *ṅá*$_1$	*ṅ*^{y}*á*$_1$	*ña* (*nha*)

Il faut donc admettre une palatalisation sous l'influence de l'*á* très aigu de ces mots, palatalisation relativement moderne puisque les *fan-ts'ie* du *Ts'ie-yun* n'en tiennent pas compte, et datant probablement du milieu ou de la fin des T'ang (VIIIe-IXe siècles).

Un autre point très important sur lequel je ne suis pas d'accord avec M. K est la vocalisation (1). A vrai dire, M. K. n'a pas encore exposé ses idées de façon précise, l'étude détaillée des finales étant réservée à un prochain fascicule. Mais certaines discussions permettent de se rendre compte que le *Ts'ie yun tche tchang t'ou* de Sseu-ma Kouang lui sert de base. A mon avis, M. K. approche beaucoup plus de la vérité quand il admet que les rimes diverses devaient être séparées les unes des autres par des nuances de vocalisation, mais que dans chaque rime la vocalisation devait toujours rester la même. Pour donner à cette idée excellente tout le développement qu'elle comporte, il reste à M. K. à examiner la question des rimes *t'ong yong* et *tou yong*.

Mais tout ceci reste sujet à discussion, et l'avenir se chargera d'éliminer les hypothèses inexactes. Il y a toutefois un reproche assez sérieux qu'on peut adresser à M. K., c'est de faire usage des prononciations sino-japonaises sans distinguer nettement le *kan-on* 漢音 du *go-on* 吳音. Ce sont là deux systèmes complets et parfaitement cohérents de prononciation du chinois ; et c'est

(1) Ceci n'est pas dit en défense de la vocalisation que j'ai adoptée dans mon *Etude sur la phonétique historique de la langue annamite*, BEFEO, XII, 1912, I : celle-ci, s'appuyant aussi sur les tableaux des rimes des Song, présente des simplifications exagérées et est très loin d'être satisfaisante.

une des plus graves parmi les nombreuses erreurs des listes de prononciation dialectales données par Parker dans le dictionnaire de Giles, que d'avoir négligé de les distinguer, et de présenter au hasard, sans aucune indication, tantôt l'une, tantôt l'autre, tantôt les deux. A vrai dire, chez M. K. la confusion est loin d'être aussi grande ; il ne connaît guère que le *kan-on* (c'est ainsi qu'il déclare de façon générale que le sino-japonais rend les sonores chinoises par des sourdes faibles [p. 357], ce qui n'est vrai que du *kan-on*, le *go-on* les rendant par des sonores), et le *go-on* n'apparaît guère que comme exception aux règles qu'il pose pour le *kan-on* et qu'il croit applicables au sino-japonais en général. Par exemple, p. 459, pour l'initiale 日 (*ñ*), les notes 16-17 sont inexactes ; il n'y a pas « *n* dans 然, 饒, 擾, 繞 », et « ʒ devant *e*, c'est-à-dire dans les mots 熱, 輭 » (1). En fait, *ñ* devient toujours ʒ (ʒ devant *i*) en *kan-on*, et *n* en *go-on*, et les mots indiqués offrent les prononciations suivantes :

Kan-on	Go-on
然 *ʒen*	*nen*
饒 *ʒe-u* (*jō*)	*ne-u* (*nyō*)
擾 *ʒe-u* (*jō*)	*ne-u* (*nyō*)
繞 *ʒe-u* (*jō*)	*ne-u* (*nyō*)
熱 *ʒetsu*	*netsu*
輭 *ʒen*	*nen*

En dehors de ces questions générales, certains points particuliers appellent quelques observations.

P. 28. Si « la plus ancienne prononciation pour laquelle nous ayons des sources détaillées » désigne le *Ts'ie yun*, il n'est pas exact de dire que « le risque d'archaïsmes disparaît, puisqu'il n'y a pas de notations plus anciennes auxquelles on aurait pu faire des emprunts ».

Le système *fan-ts'ie* paraît avoir été inventé à la fin du IIe ou au début du IIIe siècle. Depuis cette époque, tous les commentaires de classiques ou de livres historiques sont remplis de notes sur la prononciation de mots d'après ce système. Vers le IVe siècle, on commença à réunir ces *fan-ts'ie* en recueils, prototypes de futurs dictionnaires ; le *Yu pien* ancien, tel qu'il apparaît dans les fragments de manuscrits des T'ang conservés au Japon, était un recueil de mots avec le *fan-ts'ie* et un exemple pour chaque prononciation spéciale qui se rencontre dans les classiques, tout cela d'ailleurs compilé sans beaucoup de critique, et donnant pêle-mêle des prononciations diverses se rapportant à des époques et à des écoles différentes. En dehors du *Yu pien*, dont le *Ts'ie yun* copie textuellement certains articles (2), le VIe siècle a vu paraître une série

(1) Je remplace les chiffres de M. K. par les caractères auxquels ils correspondent.

(2) Quelques fragments de manuscrits du *Yu pien* remontant aux T'ang ont été retrouvés au Japon et publiés dans le *Kou yi ts'ong chou*.

de dictionnaires par rimes, que la *Ts'ie yun* a fait oublier (ils étaient perdus dès le temps de Souen Mien, au VIII[e] siècle), mais qui existaient au temps des Souei, et que Lou Fa-yen et ses amis ont largement utilisés. D'ailleurs Lou Fa-yen lui-même nous apprend quel est le rapport entre son œuvre et celle de ses devanciers. Il raconte dans sa préface comment lui et plusieurs de ses amis, après avoir étudié les dictionnaires anciens et contemporains, constatant les différences dues aux dialectes et les erreurs, et d'autre part se rendant compte que ces dictionnaires ne donnaient pas la prononciation des Tcheou, résolurent de noter les mots suivant leur propre prononciation. « La discussion des points douteux, dit l'un d'eux, Wei Yuan 魏淵, est complètement épuisée. Pourquoi ne pas noter les mots suivant notre prononciation 何不隨口記之? Ce que nous aurons fixé sera fixé. » Les études durèrent dix ans. « Pour tous (les mots) qui avaient été notés auparavant dans les dictionnaires de rimes, les dictionnaires de caractères anciens et nouveaux, nous déterminâmes (entre les diverses prononciations proposées par les dictionnaires celle qui était la vraie), et nous composâmes le *Ts'ie yun* en 5 chapitres. » Ainsi le *Ts'ie yun* de façon générale doit bien représenter la langue de Lou Fa-yen et de ses collaborateurs, et M. K. a raison de le considérer comme « représentant une langue chinoise homogène non postérieure à 600 » (p. 31). Mais l'influence des livres anciens y reste très importante et a dû y introduire des archaïsmes que le hasard seul peut déceler. Il ne suffit pas absolument de faire remonter la limite d'un siècle, comme le propose M. K., pour écarter cette question, car elle peut se présenter, non seulement au sujet de séries de mots, mais encore au sujet de mots isolés, et non pas de mots rares, mais de mots des classiques, ceux-ci ayant été particulièrement étudiés depuis les Han [1].

P. 43. L'emploi d'un cercle vide, marque des initiales sourdes, comme index pour l'initiale 來 dans le *K'ang-hi tseu tien*, est due à une erreur ou plutôt, je pense, à une correction maladroite des auteurs de ce dictionnaire, qui n'auront pas voulu admettre la présence de deux sonores, 來 et 日, se suivant immédiatement. Le tableau du *King che tcheng yin ts'ie yun tche nan* 經史正音切韻指南 de Lieou Kien 劉鑑, au XIV[e] siècle, emploie correctement le cercle demi-plein.

P. 317. On n'écrit jamais *ie* en quôc ngữ, mais toujours *iê* : 見 *kiên*.

P. 379. L'initiale 喻 est sûrement sonore, et 影 sûrement sourde ; les tons le prouvent sans contestation possible. Il n'y a aucun argument à tirer de l'ordre des initiales dans les tables de rimes, ordre tout factice, où 影, 曉, 匣, 喻,

---

(1) Le fait que le *Ts'ie yun* ancien a disparu partiellement et que nous n'avons plus que la réédition du XI[e] siècle, a introduit une autre source d'anomalies, l'adjonction de mots nouveaux à diverses époques. Les lettrés chinois ont déjà remarqué que certaines séries homophones sont parfois représentées par deux ou même trois *fan-ts'ie* différents en divers endroits d'une même rime, et ils en ont conclu, probablement avec raison, que la première série est seule originale, et que les autres sont dues aux éditeurs successifs.

sont considérées comme formant une seule classe d'articulations initiales, 影 étant la sourde, 曉 la sourde aspirée, 匣 la sonore, et 喻 la sonore de second ordre, correspondant à la nasale des autres classes ; les index du *K'ang-hi tseu tien* ne signifient pas davantage, parce qu'ils ont été distribués mécaniquement d'après la place des initiales dans les tableaux, à une époque où 清 et 濁 n'avaient plus guère de sens pour les Chinois qu'en rapport avec le ton. Ceci dit, l'interprétation que donne M. K. de 影 comme une explosive laryngale, et de 喻 comme une initiale vocalique sans explosion me paraît fort ingénieuse.

Il est impossible de rendre justice en quelques pages au travail considérable de M. K. Il a fait sortir la linguistique chinoise du chaos dans lequel elle était encore plongée et lui a donné une base solide. Les sinologues doivent lui être reconnaissants d'avoir entrepris cet énorme travail, et il faut espérer qu'il nous en donnera prochainement la suite, et apportera sur la question si compliquée du vocalisme, autant de notions neuves et précises que sur celles qu'il a traitées dans les deux premiers fascicules.

H. Maspero.

Sten Konow. — *Fragments of a Buddhist work in the ancient aryan language of Chinese Turkistan.* (Memoirs of the Asiatic Society of Bengal, t. V [1914], pp. 13-41).

Les fragments publiés par M. K. sont intéressants parce qu'ils nous apportent un document nouveau sur le culte des Seize Arhats en Asie centrale. On sait qu'ils étaient très populaires à Tourfan, et que dans les « confessions » publiées par W. K. Müller apparaît au moins deux fois une formule qui mentionne Piṇḍola Bharadvāja et les Seize Arhats (dont il est l'un) : *ayaγ-qa tä-kimlig Pintola Brtvači-da* (var. *Bardvči-dä*) *ulatï altï ygrmi mχsiravik arzint-lar ödintä* « d'après l'enseignement du vénérable Piṇḍola Bharadvāja et de Seize Arhats mahāçravaka... » [1].

Cette fois c'est à l'autre extrémité du Turkestan que nous les trouvons, à Khotan. Le nouveau texte a l'intérêt de se présenter comme un sūtra. On sait que ces saints personnages n'étaient connus jusqu'ici que par un seul sūtra, le *Ta a-lo-han Nan-ti-mi-t'o-lo so chouo fa tchou ki* 大阿羅漢難提密多羅所說法住記, traduit par Hiuan-tsang (TT., XXIV (藏), 8, 30 b sqq.). Les fragments que publie M. K. appartiennent à un autre sūtra et n'ont de commun avec le *Fa tchou ki* que la liste même des arhats. Mais sur ce point les quelques différences qu'on remarque ne tiennent qu'à des fautes de copistes dans l'un ou l'autre des mss. Voici cette liste, en suivant l'ordre du ms.

(1) W. K. Müller, *Uigurica*, II, 79 (confession de l'upāsikā Üträt, ligne 49 ; confession de l'upāsikā Qutluy, lignes 67-68).

khotanais : j'ajoute entre parenthèses les numéros d'ordre des arhats dans la liste chinoise.

Baradhāju	賓度羅跋囉惰闍	*Pin-tou-lou Pa-lo-to-tchō* (1).
Bakulu	諾距羅	*No-kiu-lo* (5).
Iṅganu	因揭陀	*Yin-kie-t'o* (13).
Vanavāysu	伐那婆斯	*Fa-na-p'o-sseu* (14).
Aśśanku	阿氏多	*A-che-to* (15).
Ggaupaku	戍博迦	*Siu-po-kia* (9).
Badru	跋陀羅	*Pa-t'o-lo* (6).
Kadu	迦理迦	*Kia-li-kia* (7).
Kanakavatsu	迦諾迦伐蹉	*Kia-no-kia-ts'o* (2).
Kanakabāradhāju	迦諾迦跋釐惰闍	*Kia-no-kia-pa-li-to-tchō* (3).
Pantho	半託迦	*Pan-t'o-kia* (10).
Rāhulu	羅怙羅	*Lo-hou-lo* (11).
Nāgasenu	那伽犀那	*Na-kia-si-na* (12).
Cūḍapantho	注荼半託迦	*Tchou-tch'a-pan-t'o-kia* (16).
Vajjiputtru	伐闍羅弗多羅	*Fa-tchō-lo-fou-to-lo* (8).

Il n'est pas impossible que les fragments publiés par M. K. ne nous apportent les débris de la traduction khotanaise du sūtra orginal sur lequel était fondé le texte traduit par Hiuan-tsang.

On remarquera que cette liste ne contient que quinze noms : il n'est pourtant pas douteux qu'il s'agisse des Seize Arhats ; il est probable que le copiste ou le traducteur khotanais aura sauté un nom. La lacune est d'autant plus malheureuse qu'elle tombe sur un nom qui a subi ailleurs d'autres mésaventures. *Sou-pou-t'o* 蘇步陀. Les Tibétains l'appellent *Mi-phyed-pa*, les listes chinoises d'époque mongole, A-pi-t'o 阿必陀. Ce dernier nom est probablement obtenu en traduisant la négation *mi* par le *a* privatif sanscrit, et en transcrivant ensuite le mot tibétain *phyod* par les deux caractères 必陀. Le nom tibétain Mi-phyed-pa avec sa négation et le chinois Su-pou-t'o ne semblent avoir rien de commun, et le manuscrit khotanais en passant ce nom sans le mentionner, ne fait qu'embrouiller encore la question.

H. Maspero.

JAPON.

SAKAKI Ryōsaburō 榊亮三郎. — *Bon-Zō-Kan-Wa shiyaku taikō honyaku meigi taishū* 梵藏漢和四譯對校翻譯名義大集 (Mahāvyutpatti). — Kyōto, Shingon-shū Kyōto daigaku, 1916; 1 vol. in-8, LVIII — 616 pp.

Sous ce titre, qu'accompagne d'ailleurs en caractères tibétains et en *kana* le nom de *Mahāvyutpatti*, c'est une nouvelle édition de ce précieux dictionnaire que donne M. Sakaki, professeur à l'Université de Kyōto. J'ai signalé l'année dernière celle qu'avait donnée M. Ogiwara (¹), et tout en reconnaissant le grand intérêt de ce travail, j'exprimais le regret que l'auteur se soit borné aux parties sanskrite et chinoise et n'y ait pas joint la tibétaine. Comme lui, M. S. a négligé le mongol, mais il a conservé le tibétain à côté du sanskrit et du chinois; de quoi il convient de le féliciter. Il y a joint une traduction japonaise, dont l'intérêt n'est pas toujours évident. Il y a en effet assez peu d'expressions bouddhistes que le japonais n'ait pas empruntées au chinois; aussi la plupart du temps la traduction japonaise n'est-elle qu'une paraphrase, une explication du terme chinois, choisie avec soin sans doute, mais d'autorité après tout assez mince. Quoi qu'il en soit, il en résulte une édition tétraglotte de la *Mahāvyutpatti*, dans laquelle le japonais a pris la place du mongol, ce qui se défend somme toute assez bien, le second devant être d'utilisation très restreinte, tandis que le premier peut rendre des services aux Japonais, auxquels l'ouvrage s'adresse évidemment avant tous autres. Sanskrit et tibétain sont donnés en transcription seulement. Le travail était assurément difficile pour les compositeurs japonais, à Kyōto surtout, où ils ont plus rarement encore qu'à Tōkyō, l'occasion de manier les caractères romains; cela explique, mais n'empêche pas de regretter, un nombre de fautes d'impression qui a nécessité un erratum de 9 pages pleines.

Au cours du séjour qu'il a fait en France, M. S. a pu étudier le manuscrit de la *Mahāvyutpatti*, que possède la Bibliothèque Nationale et en prendre copie. C'est cette copie qui a servi de base à la publication actuelle. Mais l'auteur a pris soin de consulter toutes les autres sources à sa disposition, notamment la *Mahāvyutpatti* du canon tibétain, édition rouge.

Cette publication doit comprendre deux volumes. Le premier seul a paru. Il contient le texte même de la *Mahāvyutpatti*, la préface et quelques notices sur les travaux dont cet ouvrage a été l'objet antérieurement. M. S. nous fait espérer l'apparition prochaine du second volume où seront réunis des notes et des index, absolument indispensables aux recherches dans un ouvrage de ce

---

(1) *BEFEO*, XV, IX, 51.

genre. Il faut souhaiter qu'il ne nous le fasse pas trop attendre. Temporairement on peut, il est vrai, recourir aux index de M. Ogiwara ; mais sa numération des chapitres, basée sur un texte différent, n'est pas toujours identique à celle de M. S., et il peut en résulter quelque gêne, que fera disparaître l'achèvement de son travail.

L'ouvrage, édité par l'Université ou école supérieure de la secte Shingon, forme pourtant le n° 3 des Publications de la Faculté des Lettres de l'Université impériale de Kyōto.

N. Peri.

J. Dautremer. — *Le bouddhisme au Japon.* (Revue des Religions, t. LXXIV, n° 2 et 3, septembre-décembre 1916).

En aucun des pays qui reçurent le Mahāyāna, si l'on en excepte le Tibet, le bouddhisme n'a été et n'est encore aussi fort et aussi puissant qu'au Japon. Nulle part les études spéciales et les recherches de caractère scientifique à son sujet ne sont aussi développées. Nulle part on ne trouve une telle variété d'écoles. Les sectes anciennes ressortissant au Hīnayāna, Kusha 俱舍, Jōjitsu 成實, Ritsu 律, n'existent plus, il est vrai, mais elles ont laissé de fortes traces ; parmi les autres, l'école Sanron 三論 a disparu aussi, mais le Hossō 法相, le Kegon 華嚴 ont encore des temples ; le Tendai 天臺, le Shingon 眞言, le Zen 禪 surtout sont florissants ; le Jōdo 淨土, le Jōdo-Shinshū 淨土眞宗, le Hokke 法華 sont les plus puissantes des sectes plus particulièrement japonaises ; mais à côté d'elles, il faut citer encore le Yūzū-nembutsu 融通念佛, et le Ji 時, la première avec quelques centaines de temples, la seconde avec près d'un millier. L'influence du bouddhisme fut d'ailleurs énorme à tous les points de vue, social, moral, artistique et littéraire ; elle se fit sentir même, et parfois assez fortement, en politique ; elle imprègne encore aujourd'hui toute la civisation japonaise, à l'évolution de laquelle elle présida depuis les temps proprement historiques. Il y a là certes de quoi éveiller l'intérêt et retenir l'attention des orientalistes. Pourtant le bouddhisme japonais a été jusqu'à ce jour assez peu étudié, et le peu qui en a été dit ne mérite pas toujours une confiance absolue.

On était en droit d'espérer que M. D., japonisant authentique, nous donnerait dans ces articles, sinon un travail tout à fait original, au moins un certain nombre de renseignements nouveaux, précisant et rectifiant au besoin quelquelques unes des données que l'on possède déjà sur ce sujet. Cet espoir a malheureusement été déçu. Ils ne contiennent rien de neuf, rien qui n'ait été dit déja et redit dans des publications relativement anciennes, sinon quelques inexactitudes que je crois particulières à l'auteur. C'est ainsi qu'il représente ce qu'on a appelé le Ryōbu-shintō comme ayant été fondé au « IXe siècle par certains bonzes de la secte de Shin Shu » (p. 138) ; il avait dit, p. 135, que cette secte fut fondée par Shinran qui vécut de 1175 à 1268. Ou encore, parlant des

sectes anciennes, après avoir noté que l'établissement de certaines d'entre elles remonte aux années 625, 653 et 660 (p. 122), il les montre cinq lignes plus bas comme « datant toutes de l'époque où la ville de Nara était capitale de l'Empire », c'est-à-dire du VIII[e] siècle. Notons encore que le mot *ron* 論 est la traduction de *çāstra*, et non de *sūtra* (p. 122), dont l'équivalent est *kyō* 經. J'ajoute qu'il n'est pas permis d'ignorer que ces ouvrages sont en très grand nombre, et qu'il est malaisé de comprendre ce qu'entend M. D. par l'expression « enseigner le sutra » (*ibid.*)

Quoi qu'en pense M. D., le Shintō a bien un culte avec « adoration et cérémonies pieuses », parfois même de fort belle ordonnance et de grande ampleur, non pas il est vrai « à dates régulières », mais à dates fixes, avec offrandes et prières solennelles. Le rituel en est d'une antiquité vénérable : le *Engishiki* 延喜式 qui le codifia pour ainsi dire, date de 927. Il n'est pas exact non plus que « tous les temples servaient aux deux religions » shintoïste et bouddhiste (p. 129). Il y en eut beaucoup plus qu'il ne croit qui restèrent bien spécialisés.

Les rares explications données par M. D. au sujet de quelques sectes sont pour faire sourire. Jōjitsu shū ne signifie pas « religion de vérité absolue » (p. 122), mais école ou secte du *Jōjitsu ron* 成實論, *Satyasiddhi çāstra*, comme le Kusha shū est la secte du *Kusha ron* 俱舍論, *Koça çāstra* de Vasubandhu. L'école du *Satyasiddhi çāstra* remonte à Harivarman, auteur de cet ouvrage (IV[e] siècle). Elle fut apportée et enseignée au Japon, mais nullement « créée » par Ekwan. C'est se faire une singulière idée de la vaste et puissante doctrine du Tendai shū, que de lui donner simplement comme objet « d'encourager les hommes à arriver à la perfection par l'observation des trois kai ou préceptes » (p. 123).

Le Shingon shū 眞言宗 est proprement la secte des Mantra ; c'est la secte tantrique par excellence. Les termes qu'emploie M. D. à son propos (p. 124) feraient croire à une sorte de rationalisme dont elle est fort éloignée. Dans la secte Shinshū, tous les bonzes se marient, et non pas le grand prêtre seul, comme on pourrait le supposer d'après la phrase de M. D. Il y a d'ailleurs deux Hongwanji 本願寺 à Kyōto, l'un dit de l'Est, l'autre de l'Ouest, tous deux ayant à leur tête un membre de la famille Ōtani 大谷, ayant titre de comte.

M. D. insiste (p. 256-257) sur la possibilité d'une influence chrétienne sur le bouddhisme chinois et japonais par l'intermédiaire des Nestoriens ; certaines ressemblances qu'il croit remarquer entre les deux religions lui paraissent indiquer des emprunts faits par le bouddhisme au christianisme. Cette idée n'est pas nouvelle ; j'en ai dit ici mon sentiment à propos d'un petit ouvrage [1] dont l'auteur tentait du moins de l'étayer de considérations que je crois de peu de valeur, mais plus sérieuses pourtant que de pures similitudes extérieures.

---

(1) *BEFEO*. XI, 222.

M. D. se contente de celles-ci qui lui paraissent fournir « de fortes présomptions pour qu'il (le bouddhisme) ait, au Japon adopté un certain nombre de rites chrétiens apportés en Chine par les Nestoriens. » On ne voit pas très bien comment se seraient faits ces emprunts. M. D. semble insinuer qu'ils auraient eu lieu tout d'abord dans le bouddhisme chinois, d'où ils auraient passé au Japon, qui les aurait conservés, tandis qu'en Chine de nouvelles influences bouddhiques les auraient fait disparaître. Je ne veux pas discuter ici ces hypothèses à l'appui desquelles naturellement aucun argument n'est apporté ; je remarquerai seulement que les ressemblances avec certaines pratiques chrétiennes qui ont frappé M. D. lui paraissent s'accuser dans la secte de Nichiren plus qu'en toute autre. Or celle-ci, non seulement est d'origine purement japonaise, Nichiren ni aucun de ses disciples n'étant allé en Chine, mais encore elle ne date que du XIIIe siècle. C'est bien évidemment celle où il est le plus invraisemblable qu'une influence chrétienne quelconque ait jamais pu s'exercer.

D'ailleurs, que valent ces prétendues similitudes ? « Le baptême, Kwancho... n'a jamais rien eu de bouddhique », affirme l'auteur (p. 257). Il ignore évidemment que l'*abhiṣeka* était fort anciennement pratiqué dans l'Inde, et que de nombreux sūtra bouddhiques en traitent. Un autel est essentiellement une table ; et le fait que plusieurs religions emploient un autel-table ne saurait établir le moindre rapport entre elles ; non plus d'ailleurs que la place au milieu de cette table de l'objet principal du culte ; pour nous en tenir au Japon, le Shintoïsme a aussi ses autels-tables, et le tabernacle enfermant le miroir est placé en leur milieu. Les lumières, les fleurs et les parfums sont également d'usage beaucoup trop répandu pour avoir aucune signification dans le cas qui nous occupe ; leur emploi est d'ailleurs prescrit dans des sūtra assez nombreux. L'assimilation des ornements sacerdotaux du prêtre catholique et du bonze est bien peu sérieuse ; on connaît l'origine et les transformations progressives des uns et des autres ; et ils ont vraiment bien peu de chose de commun, à part le fait qu'ils se portent les uns et les autres sur le dos et les épaules. Le rosaire en sa forme la plus simple, série de grains enfilés sur un cordon, n'a rien de spécialement chrétien. Le bouddhisme l'a connu de bonne heure ; et non pas seulement le Mahāyāna, mais aussi le Hīnayāna, où on le trouve aujourd'hui encore, tout ainsi que les lumières, les bougies de cire, l'encens, etc. Enfin M. D. est-il bien certain que les Nestoriens sonnassent l'Angelus ? On ne trouve trace de cette pratique en Occident qu'au XIVe siècle, tandis que des ouvrages beaucoup plus anciens parlent de la cloche des temples bouddhiques, qui d'ailleurs sonnait quatre fois, et non trois fois le jour. Il serait donc tout à fait impossible de supposer que ces pratiques pussent avoir été apportées en Chine par les missionnaires chrétiens du XIIIe ou du XIVe siècle.

Je ne connais pas l'ouvrage de M. Saeki sur la stèle de Singan fou, auquel se réfère M. D. (p. 257) ; et je suis en un sens tenté de le regretter, si vraiment l'auteur y soutient l'opinion « de la civilisation du Japon directement par l'Europe à travers la Chine ».

L'idée que M. D. se fait du néo-bouddhisme japonais d'une part, et de l'autre, des travaux des bouddhisants japonais modernes, n'est pas moins inexacte que le reste. Aucun de ceux-ci n'a la moindre idée de ramener le Mahāyāna aux formules du Hīnayāna, qu'ils considèrent tous comme inférieur. M. Nanjō, et d'autres après lui, ont passé à Ceylan, il est vrai, mais en allant faire en Europe des études de sanskrit, langue qui a peu à voir avec le Hīnayāna, ou en allant visiter le Nord de l'Inde; ils ne se désintéressent d'aucune des formes du bouddhisme, supérieurs en cela au moins à leurs confrères du Sud, mais ne songent nullement à se réformer d'après eux.

Ajoutons enfin que trop souvent la transcription des mots et des noms japonais laisse à désirer. Kyōto est écrit tantôt Kiôtô (p. 123, 124, 125), tantôt Kioto (pp. 130, 263); Shintō est dans la même page 129 deux fois Shinto, et deux fois Shintô; on trouve Omi (pp. 123, 130), Tokio (p. 263), Koya (p. 124), Jôdô, Otani (p. 125), Hokkekio, Kato (p. 127), Kongo (p. 129), etc., pour Ōmi, Tōkyō, Kōya, Jōdo, Ōtani, Hokkekyō, Katō, Kongō, etc. Excusables chez tout autre, ces incorrections ne le sont pas chez un japonisant qui ne peut ignorer l'importance de la distinction des brèves et des longues en japonais.

N. Peri.

P. L. Couchoud. — *Sages et poètes d'Asie*. — Paris, Calmann-Lévy, s. d.; 1 vol. in-8, 299 pp.

M. C. a fait deux séjours en Extrême-Orient, et ce sont quelques-unes des impressions et des études qu'il en a rapportées qu'il livre au public dans ce petit ouvrage, dont la lecture est d'ailleurs facile et attrayante. M. C. voit grand et beau, peut-être un peu trop grand et un peu trop beau. Le titre même donné à son ouvrage en témoigne : il est quelque peu ambitieux pour des considérations sur le seul Confucius et une étude sur les seuls auteurs de *haikai*, minuscule forme poétique limitée à 17 syllabes ; car *Atmosphère japonaise* n'a avec lui qu'un rapport assez indirect, et *Le Japon aux armes* n'en a point que j'aperçoive. M. C. aime à imaginer dans l'avenir l'Occident et l'Orient mieux connus l'un à l'autre, unis dans le culte de leurs grands penseurs, — il esquisse même le plan du temple qui pourrait leur être consacré et le rituel qui y serait suivi (p. 297), — et formant enfin « l'humanité totale » d'où seraient bannies toute incompréhension comme toute hostilité. Pensée généreuse sans doute, mais dont les réalités quotidiennes ne permettent d'espérer la réalisation que dans une époque si lointaine qu'elle en prend un aspect quelque peu chimérique. Et puis, si remarquable que soit le gros bon sens pratique et utilitaire de Confucius, il me semble qu'à moins de changements bien profonds et que je ne puis, pour ma part, estimer souhaitables, dans la mentalité de nos descendants, il aura quelque peine à prendre rang à côté — M. C. le mettrait volontiers au-dessus — de la haute et rayonnante pensée grecque.

Atmosphère japonaise est la notation exacte d'impressions et d'observations justes dans l'ensemble, encore que par endroits un peu sommaires, sur l'amour de la nature, la place donnée à l'art, et l'éducation morale au Japon. *Le Japon aux armes* n'est qu'un journal des premiers mois de la guerre russo-japonaise, non sans intérêt d'ailleurs à l'époque où il fut écrit, mais qu'il n'y avait peut-être pas grande utilité à réimprimer aujourd'hui.

Plus qu'à la forme poétique traditionnelle la plus ancienne et la plus pratiquée aujourd'hui encore, c'est au *haikai*, plus court, d'allure plus populaire, que s'est intéressé M. C. A la suite de B. H. Chamberlain, il en a bien analysé les caractères, et les nombreux exemples qu'il en donne sont heureusement choisis et ne manqueront pas d'être appréciés des lecteurs. La traduction en est en général fort adroite; et ce n'est pas un mince mérite que d'avoir réussi à transposer dans une langue étrangère, sans trop leur faire perdre de leur caractère ou de leur charme, ces notations si brèves, d'un raccourci si étonnant parfois, et qui souvent ne forment même pas une phrase complète. Quelques inexactitudes et même des contresens la déparent malheureusement ; on ne saurait les reprocher trop sévèrement à l'auteur, qui, après tout, n'est pas japonisant, et dont il faut plutôt admirer le courage qu'il a eu de s'attaquer à un travail qui semblait exiger une sérieuse connaissance de la langue japonaise. Tout au plus pourrait-on regretter qu'il n'ait pas cru devoir consulter davantage le travail de Chamberlain sur ce sujet ; il en aurait ainsi évité un certain nombre. J'en citerai quelques-unes. P. 106, n° 2, le texte reste volontairement dans le vague et ne parle pas de « bonnes gens ». P. 110, n° 2, « Monsieur » semble appuyer fortement sur un aspect comique à peine indiqué par le texte. P. 123, n° 2, il s'agit d'une branche morte et non pas seulement nue. J'ai déjà eu occasion de dire [1] que l'interprétation du célèbre *haikai* de Chiyo, communément donnée par les auteurs étrangers et qu'a suivie M. C. (p. 128), me semblait inexacte. A un autre de la même poétesse (*ibid.*) la mention d'un « pays » suffit à faire perdre sa simplicité et supprime le contraste émouvant entre la douleur de cette mère dont l'enfant est mort, et la phrase de forme et de style volontairement vulgaires, d'allure toute banale, par laquelle elle l'exprime, ou plutôt sous laquelle elle la voile ; ce n'est là en effet que la phrase toute simple qu'elle se disait, qu'elle devait se dire, chaque fois que l'enfant prolongeait un peu trop ses courses vagabondes. « Chasser » y est une seconde addition de l'auteur que ne justifie aucune nécessité, et que, pour cette raison, repousserait à coup sûr un auteur de *haikai*.

Si ce ne sont là que des inexactitudes, ailleurs *hito no ko* n'est pas plus un « pauvre orphelin » que *taru hiroi* ne signifie « ramasser des bouchons » (p. 127). P. 106, il faudrait traduire : « Des bateliers la querelle a pris fin ;

---

(1) *BEFEO*, XI, 226.

ah ! (c'est au tour) des grenouilles ! » P. 67, n° 1, *enogu-zara* est une palette et non une « faïence bariolée » ; et je ne sais jusqu'à quel point on peut tirer de là que Bashō dédaignait les chrysanthèmes. P. 100, n° 2, il me semble que la jeune fille retient et cache ses larmes, plutôt qu'elle « n'éclate en sanglots ».

Ces défauts sont légers en eux-mêmes ; ils ne sont pourtant pas négligeables, étant donné la concision extrême de cette forme où rien n'est indifférent, ni le mot, ni la place qu'il occupe. Ils n'empêchent pas que la petite étude de M. C. ne donne une idée suffisante du *haikai*, de son originalié, et des effets qu'il peut produire. Dans sa brièveté et son raccourci cette forme a suffi à quelques maîtres pour exprimer des pensées fines ou gracieuses, émouvantes même quelquefois, parfois d'une réelle profondeur. Le genre cependant n'est pas très riche, et ne paraît pas susceptible d'un grand développement : sa brièveté même l'expose aux redites et ne laisse pas d'engendrer une certaine monotonie; elle le réduit parfois au tour de force ou à la devinette. Ces défauts sont aussi sans doute ceux du vieil *uta* classique de 31 syllabes, mais à un moindre degré ; et c'est peut-être une des raisons pour lesquelles il reste en général supérieur au *haikai*. Les sujets qu'il traite ne sont pas d'ailleurs aussi étroitement limités, aussi stéréotypés que semble le dire M. C. (pp. 56 et 86) ; il suffit pour s'en convaincre de parcourir l'un ou l'autre des grands recueils classiques.

N. Peri.

ASIE CENTRALE.

Sir Aurel STEIN. — *A third journey of exploration in Central Asia*, 1913-1916. [From « The Geographical Journal » for August and September 1916.] 711 pp. avec carte et photographies.

Sir Aurel Stein vient d'accomplir dans le Turkestan chinois un troisième voyage qui a été aussi pénible, aussi intéressant et aussi fructueux que les deux autres. On a pris l'habitude de le voir émerger du désert les mains pleines. C'est un voyageur heureux et qui mérite son bonheur, car on a rarement vu une aussi complète réunion des qualités qui font l'explorateur parfait : l'enthousiasme scientifique, la sagacité intuitive, l'endurance, la patience, l'adresse à manier les hommes, sans parler de la science du géographe et de l'archéologue. Tous ces talents sont un gage de succès, mais non un gage infaillible. Il y faut joindre ce don mystérieux : la chance. Stein le possède à un degré extraordinaire. Il n'est pas d'emplacement archéologique où il n'aille tout droit, pas d'accident dont il ne se tire à peu près indemne ; telle combinaison d'incidents semble arrangée en sa faveur par quelque devatà protectrice, peut-être le bon Hiuan-tsang, qu'il a choisi pour patron et qui a dû, depuis son passage sur cette terre, devenir un bodhisattva secourable aux pèlerins pieux et zélés comme lui.

Rappelons que dans son premier voyage (1900-1901), S. avait parcouru le bord sud du Taklamakan jusqu'à Endere [1] ; et que dans le second (1906-1908), il avait fait tout le tour du grand désert, passant par les sites maintenant célèbres de Khotan, Niya, Miran, Leou-lan, Touen-houang, Tourfan, Koutcha [2]. Son dernier itinéraire (1913-1916) correspond dans ses grandes lignes au précédent, qu'il a eu surtout pour objet de compléter. Toutefois notre voyageur, après avoir bouclé la boucle à Kachgar, n'est pas rentré dans l'Inde sans avoir décrit un cercle autour de l'ancienne Bactriane, comme un faucon qui tournoie au-dessus de sa proie future.

Dans la relation qu'il a présentée à la Société de Géographie de Londres et qu'a reproduite le *Geographical Journal* avec de belles photographies et une carte un peu trop sommaire, la place d'honneur appartient tout naturellement aux résultats géographiques, dont le principal est la jonction de l'Inde au T'ien-chan par un réseau trigonométrique. En analysant le récit de Sir A. Stein, ce sont au contraire les découvertes archéologiques que nous relèverons de préférence, non sans avoir rendu hommage à son œuvre de géographe,

---

(1) Voir A. STEIN, *Sand-buried Ruins of Khotan*. — Londres, 1903, in-8° ; et *Ancient Khotan*, Oxford, 1907, 2 vol. in-4°.

(2) Voir du même : *Ruins of desert Cathay*, Londres, 1912, 2 vol. in-8°.

dans laquelle il a été puissamment aidé par le dévouement et l'expérience de son vieux compagnon Rai Bahadur Lal Singh.

En quittant Srinagar le 31 juillet 1913, S. franchit les hautes montagnes où coule la Kishgangâ et prit à Chilas la très ancienne voie de communication qui, joignant l'Indus à l'Oxus par Gilgit et Hunza, a de tout temps servi au mouvement des voyageurs entre la Chine et l'Inde. Les vallées de Darel et de Tangir, entre l'Indus et la rivière de Gilgit, sont aujourd'hui le théâtre d'un curieux phénomène politique : la fondation d'un royaume par un simple aventurier. Réfugié du Chitral à Tangir, bientôt maître de cette contrée, puis de Darel, Rāja Pakhtun Wali est un train de faire connaître au Dardistan les bienfaits tout nouveaux de l'ordre et de la police. S. trouva une aide précieuse dans ce condottiere trop intelligent pour méconnaître tout ce que représente pour lui la bienveillance du Gouvernement de l'Inde ; il lui dut de pouvoir traverser en sûreté une région dangereuse, sous la protection d'une escorte d'aspect inquiétant, mais qui, en fin de compte, monta autour de lui une garde vigilante et le quitta sain et sauf à la frontière.

Cette région de Darel conserve des vestiges reconnaissables d'établissements bouddhistes, et la sculpture sur bois a retenu des motifs issus directement de l'art du Gandhāra. A Poguch se trouve le site d'un ancien sanctuaire où les pèlerins chinois virent un colossal Maitreya en bois qui opérait des miracles, et où, de nos jours, la tombe d'un saint musulman continue cette tradition thaumaturgique. Ainsi se vérifie une fois de plus la loi bien connue de la persistance des cultes locaux à travers les religions successives.

Remontant la rivière de Gilgit, puis la vallée de son affluent, la rivière de Yasin, où il releva un stūpa avec des reliques, S. franchit, à une hauteur de 5.000 mètres, le col de Darkot, par où pénétra en 747 A. D. l'expédition chinoise de Kao Sien-tche, envoyée de Kachgar pour arrêter les progrès des Tibétains sur le haut Oxus : une inscription tibétaine gravée sur un rocher au bord du sentier qui escalade la moraine Sud de Darkot semble un témoignage de cette avance éphémère des Tibétains.

Le 7 septembre, un mois après son départ de Srinagar, S. passait la frontière du Turkestan chinois au col de Mintaka, ayant couvert, en ce bref espace de temps, 500 milles et franchi 15 cols d'une altitude variant de 10.000 à 17.400 pieds.

Descendant la vallée du Taghdumbash, il gagna Tashkurgan. De là il suivit d'abord l'ancienne route des caravanes et des pèlerins, qui se dirige vers Kachgar par le plateau du Chichiklik Maidan, où il identifia les ruines d'un hospice décrit par Hiuan-tsang ; puis il prit une route nouvelle qui, droit au Nord, gagne Kachgar par le col de Merki.

De Kachgar à Maralbachi, la route actuelle des caravanes suit la rivière de Kachgar ; mais il y en avait anciennement une autre, plus au Nord, qui longeait le pied du T'ien-chan : c'est par cette dernière, semée de ruines préislamiques, que S. gagna Maralbachi, dont il voulait faire le point de départ

d'un raid audacieux à travers le désert, pour résoudre le problème géographique que voici. Le T'ien-chan, près de Maralbachi, détache vers le S. E. un chaînon qui s'arrête après la rivière de Yarkand. D'autre part, à une centaine de milles dans la même direction s'élève au milieu du désert, sur la rive gauche de la rivière de Khotan, le massif du Mazar-tagh : ce massif est-il un fragment séparé de la chaîne principale par l'érosion de la partie intermédiaire ? Pour en être sûr, il faudrait aller en droite ligne d'une montagne à l'autre : S. n'y réussit pas. Après trois jours de lutte, il dut s'avouer impuissant devant « ces formidables crêtes de sable pareilles aux énormes vagues d'un océan furieux soudain figé dans son mouvement ». Il considère néanmoins le problème comme résolu, ayant relevé parmi les sables des traces visibles de l'ancienne chaîne. Il trouva aussi, dans ce désert, aujourd'hui absolument mort, des haches paléolithiques et des pointes de flèche néolithiques, témoignant d'une occupation reculée.

Ce massif qu'il n'avait pu atteindre directement à travers les dunes du Taklamakan, S. y arriva par un détour, en remontant vers le Nord, et en descendant ensuite vers le Sud le long de la rivière de Khotan. Là, aux alentours d'un ancien fort qu'il avait déjà fouillé en 1908, il découvrit des textes tibétains et les vestiges d'un sanctuaire bouddhique sous de prétendus tombeaux de saints musulmans. Le 21 novembre, il arrivait à Khotan.

Il s'agissait maintenant de gagner le Lop-nor, à 700 milles dans l'Est, et d'y arriver pendant l'hiver, car on ne peut parcourir ces régions désertes et complètement desséchées sans emporter avec soi la quantité d'eau nécessaire au trajet, sous forme de blocs de glace. S. partit donc de Khotan le 28 novembre. Il recueillit en route quelques restes de fresques dans un sanctuaire bouddhique découvert, depuis son précédent passage, au N. de Domoko. Il revit l'oasis de Niya, qui lui réservait de nouvelles trouvailles : ustensiles variés, documents kharoṣṭhī sur bois, et même, spectacle singulier et émouvant, les restes d'un verger avec ses rangées d'arbres fruitiers et ses treilles. L'oasis de Niya a été abandonnée au IIIe siècle de notre ère : il y a donc dix-sept cents ans à peu près que ces squelettes d'arbres gardent dans ce désert de sable le souvenir des populations qui y vécurent jadis.

De Niya la marche reprit à l'Est par un froid rigoureux et un temps admirablement clair qui permettait de voir au Sud les sommets neigeux du Kouen-louen.

A Charchan (28 décembre) se fit sentir le premier remous de la révolution chinoise. Le fonctionnaire du lieu ne laissa pas ignorer au voyageur qu'une bande de ses administrés, gens de sac et de corde qui se décoraient du nom de « révolutionnaires », l'avaient précédé à Charklik avec l'intention avouée de s'en rendre maîtres, à quoi il n'était pas impossible qu'ils eussent réussi. Dans ces conjonctures délicates, une diplomatie prudente s'imposait. S. partit donc le 1er janvier de la tragique année 1914, muni de deux lettres de recommandation, l'une pour l'*amban* de Charkhlik, s'il était encore en fonctions, l'autre pour son remplaçant, si les « révolutionnaires » l'avaient évincé. Or aucune de

ces deux hypothèses ne se trouva vraie : l'*amban* avait bien été massacré par les révolutionnaires, mais ceux-ci l'avaient été à leur tour par une colonne militaire venue de Karachar à marches rapides et secrètes, sous la conduite d'un officier énergique, qui avait rétabli l'ordre, mis sous scellés les papiers administratifs et regagné sa garnison en abandonnant provisoirement Charkhlik à ses propres moyens. Or c'est ici qu'il faut admirer l'action providentielle qui protège Aurel Stein. Parmi ces papiers se trouvait un ordre du Gouvernement de Péking prescrivant dans les termes les plus sévères à l'autorité locale d'arrêter l'exploration et au besoin l'explorateur. Si l'*amban* titulaire n'avait pas été exécuté en temps opportun, ou si son meurtrier, — qui peut-être eût cru prudent d'inaugurer son intérim par un acte d'obéissance au Gouvernement central, — n'avait pas été dépêché dans l'autre monde sur les pas de son prédécesseur ; ou si le commandant de la colonne, n'avait pas, en mettant la correspondance officielle sous scellés ajourné toute possibilité d'exécution, qui sait si le troisième itinéraire de S. n'eût pas trouvé son terme à Charkhlik ?

Pendant que dormaient ainsi sous un sceau protecteur les ordres malveillants de la République chinoise, S., inconscient du péril, fouillait tranquillement les alentours de l'oasis : il y trouva des manuscrits sanskrits en écorce de bouleau, en papier et en soie, suggérant un courant d'importation directe de l'Inde par la route qui, encore aujourd'hui, se dirige droit au Sud à travers les plateaux tibétains.

A une cinquantaine de milles au N.-E. de Charkhlik, sur le bord inférieur du Lop-nor, se trouve Miran, où d'admirables fresques avaient été recueillies précédemment ; celles qui avaient dû être laissées sur place furent emportées cette fois. C'est le seul moyen de sauver ce qui reste au Turkestan de ces œuvres fragiles, abandonnées sans protection à la cupidité des indigènes qui, depuis qu'ils connaissent le prix que les Européens y attachent, les dépècent brutalement pour les vendre aux voyageurs de passage.

Entre Charkhlik et Leou-lan, S. fouilla les ruines d'un fort rencontré en 1910 par un guide indigène, à son retour de Leou-lan où il avait conduit l'explorateur japonais Tachibana. Les monnaies qu'il y trouva indiquaient que ce fort avait été évacué à la même époque que Leou-lan, au commencement du IVe siècle de notre ère. En suivant le lit desséché d'une rivière qui coulait autrefois près du fort, il rencontra un autre emplacement où furent exhumés des documents en chinois, en sogdien, en kharoṣṭhī et « dans une autre écriture indienne » (?). Entre ce point et Leou-lan, on trouve de nombreux lits desséchés de rivières, bordés de peupliers morts, témoignant que le Tarim y formait autrefois un vaste delta ; d'autre part, la trouvaille de monnaies des Han mêlées à des outils néolithiques prouve que cette région était habitée jusqu'aux temps historiques et non occupée par le lac, comme le veut une théorie récente.

Le 10 février, S. atteignait le site de Leou-lan où, complétant ses fouilles précédentes, il exhuma des documents en chinois, sogdien, kharoṣṭhī et « dans une écriture non encore représentée parmi toutes les collections précédentes ». Mais une découverte encore plus intéressante fut celle, au N. E. des ruines

principales, d'une terrasse argileuse qui avait été convertie en cimetière. La confusion où se trouvaient les fragments de cercueils, les ossements et les divers objets funéraires, indiquait que les corps y avaient été, pour une raison inconnue, transférés d'un cimetière plus ancien. Ces sépultures livrèrent un riche butin : modèles d'armes en bois, miroirs de bronze et surtout une grande variété d'étoffes, depuis de somptueuses soies brodées jusqu'aux plus grossières étoffes de laine et de feutre. Ces reliques peuvent être attribuées à la période de la dynastie Han qui suivit la première expansion chinoise en Asie centrale vers la fin du IIe siècle avant J.-C.

Ce cimetière n'était pas le seul de la région : un second fut découvert près des ruines d'un autre fort, et l'aspect en était saisissant. Ici les sépultures étaient restées dans leur état primitif. Les morts apparurent, desséchés mais dans un état extraordinaire de conservation, vêtus d'habits de laine, coiffés de chapeaux de feutre à pointe qu'ornaient de grandes plumes, ayant à côté d'eux leur carquois et les petits paniers tressés contenant leur nourriture. On se trouvait en présence de la race qui habitait ces régions aux premiers siècles de notre ère, race de chasseurs et de pasteurs semi-nomades, telle exactement que les Chinois la décrivent.

C'est sur cette brillante trouvaille que S. termina son exploration du site de Leou-lan. La tâche qu'il s'était fixée ensuite était de déterminer la route par laquelle cette aire d'occupation communiquait autrefois avec l'Ouest de la Chine. Retrouver une route en plein désert n'est pas chose facile. Les ruines d'un campement et d'une tour de garde semblaient montrer le Nord-Est. Mais ensuite ? Comment se guider dans ce labyrinthe de terrasses argileuses sculptées par le terrible vent du désert et que les Chinois appelaient le « désert des monticules du Dragon blanc » ?

« Nous avions atteint ici l'extrême limite orientale de l'aire où les eaux du Kuruk-darya avaient jadis apporté la vie. Au delà, plus de ruines pour nous guider. Le désert à l'Est était, même dans les temps anciens, aussi dénué de vie végétale ou animale qu'il l'est maintenant. Lorsque nous laissâmes derrière nous les fragments desséchés et blanchis du dernier tronc mort de tamarinier gisant sur le sol de sel, je sentis que nous étions passés du pays des morts dans le pays qui ne connut jamais la vie, excepté sur la route à chercher. »

Une fois de plus la fortune vint en aide à l'explorateur Les caravanes et les armées qui pendant des siècles traversèrent ce désert, avaient laissé tomber sur leurs pas de menus objets : monnaies, ustensiles, ornements, etc. : leur lointain successeur les y retrouva intacts. C'est ainsi que, le troisième jour, on aperçut, semées sur une longeur de 30 yards, dans la direction SO.-NE., plus de 200 sapèques des Han, semblant toutes fraîches sorties du moule. Un peu plus loin, on rencontra un tas de pointes de flèche en bronze. Sur les pentes d'une terrasse, des ornements de bronze, un poignard et une bride de fer marquaient évidemment une étape régulière de la route.

On ne sort des « monticules du Dragon blanc » que pour pénétrer dans

l'ancien lit du Lop-nor, dont le sol desséché est garni d'une croûte de sel durci. Au Sud des roches qui dominent au N. l'extrémité orientale de cette dépression, l'ancienne route se reconnaît à l'usure de la croûte de sel sur 20 pieds de large et un pied de profondeur. Elle permet de traverser cet affreux désert dans sa partie la plus étroite : dix jours après son départ de Leou-lan, S. rejoignait la route des caravanes de Touen-houang, au puits de Kum-Kudak. Mais au lieu de la suivre, il remonte au Nord, retraverse le Lop à son extrémité Est et rejoint, au pied du Kuruk-tagh, l'ancienne route qui le conduit au lac Khara-nor, borne occidentale du *Limes* chinois.

A Touen-houang, S. retrouva son vieil ami Wang Tao-che, qui, toujours bienveillant, consentit à lui céder « une quantité considérable de manuscrits chinois » tirés de la fameuse grotte qu'on croyait vidée à fond par les émissaires du Gouvernement chinois, mais qui est décidément inépuisable. De là il continua à explorer le *Limes* chinois, construit en fascines de tamarinier qui ont merveilleusement résisté à l'action du vent et du sable. Ce rempart primitif était protégé au Sud par une ligne de petits postes fortifiés, d'abord parallèles, puis divergeant vers l'oasis de Sou-tcheou, base de ravitaillement.

De Sou-tcheou, S. entra en Mongolie pour explorer les ruines de Kara-Khoto, l'Etzina de Marco-Polo, florissante sous la domination Si-hia jusqu'à la conquête de Gengis-khan (commencement du XIe s.-1226 A. D.). C'est de cette période que datent les nombreuses ruines bouddhiques de la région : visitées pour la première fois en 1908-1909 par le colonel russe Kozlov, elles livrèrent encore aux recherches de S. des manuscrits chinois, si-hia, ouïgour, tibétains, des reliefs en stuc ou terre cuite et de nombreux ustensiles domestiques. Il n'alla pas plus loin vers l'Est et gagna Tourfan par Barkul et Guchen.

A Tourfan, il restait encore à glaner derrière les missions allemandes. Idikut-Shahri, l'ancien Kao-tchang (Khotcho en vieux-turc), capitale de Tourfan sous les T'ang (VIIe-VIIIe siècle) et pendant la période ouïgour qui suivit, avait été fouillé par Grünwedel et Von Lecoq (1902-1906) ; l'œuvre de destruction avait ensuite été complétée par les indigènes acharnés à la recherche des manuscrits et des objets de collection. Il restait cependant quelques monceaux de débris intacts où les recherches ne furent pas infructueuses. Il en fut de même dans les grottes de Toyuk, où les Allemands avaient fait un important butin de manuscrits, et où S. trouva encore, sous des masses de décombres, « une notable quantité de belles fresques et de reliefs en stuc ». A Murtuk, il prit le reste des fresques, dont la plus grande partie avait été expédiée à Berlin par Grünwedel en 1906.

Au-dessus du village d'Astana, à l'Ouest de Kara-Khoja, il trouva un cimetière auquel des inscriptions sur briques, restées intactes à l'entrée de plusieurs tombes, assignaient pour date le commencement des T'ang (VIIe siècle). Les corps, remarquablement conservés par le climat sec de Tourfan, étaient roulés dans de riches pièces de brocart ornées de dessins persans. Ils avaient dans la bouche des pièces d'or byzantines et sur les yeux des monnaies

d'argent sassanides. Leur demeure sépulcrale était ornée de peintures sur soie et garnie de manuscrits, la plupart chinois.

Avant de quitter Tourfan, S. envoya à Kachgar ses précieuses collections qui formaient la charge de cinquante chameaux. Le 16 février 1915, il partit pour le Kuruk-tagh, au Sud, fouilla en route, dans le désert, des tombes d'indigènes chasseurs et pasteurs contemporaines de celles de Leou-lan et s'arrêta à Ying-pan (à mi-chemin entre Leou-lan et Karachar), où les ruines d'un ancien fort livrèrent des fragments de manuscrits kharoṣṭhī et des monnaies des Han.

Se dirigeant au N. O. vers Korla et Koutcha, S. suivit une ligne de postes fortifiés remontant sans doute à l'époque où l'empereur Wou-ti protégea par un rempart et des tours de garde la route de Touen-houang vers Leou-lan (100 av. J.-C.). A en juger par la hauteur de ces tours et la distance qui les sépare, elles devaient être utilisées pour des signaux lumineux annonçant les incursions des Huns, qui sortaient de la région Karachar-Korla. Avec l'extension de l'autorité impériale au N. du T'ien-chan, ces conditions changèrent ; ensuite le dessèchement du pays et l'abandon de la route de Leou-lan ôtèrent beaucoup de son importance à cette ligne de postes, qui toutefois resta utilisée jusqu'à l'époque des T'ang.

De Korla, S. suivit la ligne des oasis qui borde le pied du T'ien-chan et où passent encore, comme autrefois, les caravanes du bassin du Tarim.

Le 31 mai 1915 il était à Kachgar, d'où il put expédier au Kashmir, par le Karakorum, 182 lourdes caisses de collections. Ici se terminait la première partie de son voyage : l'exploration du Turkestan. Nous ne le suivrons pas en détail dans les étapes de la seconde, qui eut un caractère plutôt géographique et qui le ramena à Srinagar par le Pamir, Bokhara, Samarkand, le Khorassan et le Seistan. Mentionnons seulement, dans ce dernier pays, la découverte d'un sanctuaire bouddhique sur la pente E. du Koh-i-Khwaja, le premier signalé sur le sol iranien, et qui contenait des fresques de la période sassanide. « Des peintures murales d'un style nettement hellénistique, et sans doute plus anciennes, furent trouvées sur le mur d'une galerie au-dessous de la haute terrasse qui porte le sanctuaire principal... Elles illustrent pour la première fois *in situ* la maille iranienne de la chaîne qui unit l'art gréco-bouddhique de l'extrême Nord-Ouest de l'Inde avec l'art bouddhique de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient. Cette connexion se reflétait avec une égale clarté dans les caractéristiques architecturales des ruines. »

La relation que nous venons de résumer ne nous offre qu'un aperçu sommaire du splendide voyage scientifique accompli par Sir Aurel Stein avec un si éclatant succès. Nous espérons que bientôt, quand le *Limes* de la civilisation européenne aura été définitivement libéré des incursions des Huns et que refleuriront les œuvres de la paix, il pourra nous donner un compte-rendu détaillé de ses découvertes, dans un de ces beaux livres, aussi solides qu'attrayants, où le lecteur, en saluant sur le premier feuillet l'image familière de l'Athena Promakhos, sait d'avance qu'il trouvera beaucoup à apprendre et beaucoup à admirer.

L. Finot.

CHRONIQUE.

INDOCHINE FRANÇAISE.

Ecole française d'Extrême-Orient. — L'Ecole française, qui avait eu l'année dernière à déplorer la mort prématurée de Georges Demasur, a été de nouveau cruellement frappée par celle de Jean Commaille, assassiné à Angkor par des malfaiteurs le 29 avril 1916. Nous publions plus loin une notice sur notre regretté collaborateur.

— M. Finot a continué à exercer les fonctions de Directeur p. i. en l'absence de M. Maitre mobilisé. Au mois de mai, il s'est embarqué pour le Cambodge où, en compagnie du chef du Service archéologique, il a fait une tournée dans la province de Kompong Thom pour y visiter divers monuments, ensuite aux ruines d'Angkor pour y installer dans ses fonctions le nouveau conservateur p. i. M. Marchal, arrêter le programme des travaux à poursuivre ou à entreprendre et régler une série de questions relatives à la situation créée par la mort de M. Commaille. Il a fait à Phnom-penh un séjour de quelque durée pour y étudier divers textes de la littérature technique du Cambodge. En décembre, il s'est rendu à Hongkong pour y recevoir le diplôme de docteur en droit *honoris causa*, qui lui avait été décerné par l'Université. Il y a lieu d'espérer que les relations plus étroites établies à cette occasion entre notre Ecole et la jeune Université que dirige avec tant de talent et de succès l'éminent principal Sir Charles Eliot, seront également profitables dans l'avenir aux deux institutions.

— M. H. Parmentier, chef du Service archéologique, a exécuté au début de l'année un relevé détaillé du đình de Đình-bang. Il est parti au mois de mars pour une courte tournée dans le Nord de l'Annam, afin d'examiner au Thanh-hoá divers monuments dont le classement est à proposer, reconnaître au Quảng-bình quelques nouveaux points archéologiques signalés et voir au Quảng-trị les fouilles exécutées par le P. H. de Pirey. Puis il a accompagné le Directeur de l'Ecole dans sa visite de Sambór-Prei Kŭk et dans son inspection des travaux d'Angkor, inspection qu'il renouvelait avant la fin de l'année. Il s'est occupé, durant le reste de son séjour à Phnom-penh, de la réinstallation du Musée Khmèr et de l'établissement de diverses études sur des monuments anciens, études dont l'une, concernant Vat Nokor, a été publiée ci-dessus (nº 4) et dont les autres paraîtront ultérieurement. Il a également donné au *Bulletin* (nº 3) une série de cartes de l'empire khmèr d'après la situation des inscriptions datées. Il est rentré avant la fin de l'année à Hanoi pour préparer l'installation au Musée des acquisitions importantes de l'année.

— M. Henri MASPERO, professeur de chinois n'a pu, en raison de ses obligations militaires, donner à l'Ecole qu'une collaboration intermittente. Il a continué de diriger la préparation du catalogue de notre bibliothèque chinoise et de surveiller le travail d'estampage des inscriptions annamites. Il a pu également poursuivre ses recherches sur les Thai, sur l'histoire d'Annam et sur la linguistique indochinoise. Le *Bulletin* a publié de lui : *Etudes d'histoire d'Annam* (n° 1) ; *De quelques interdits en relation avec les noms de famille chez les Tãi-Noirs* ; *Quelques mots annamites d'origine chinoise* (n° 3).

— M. George CŒDÈS, professeur de philologie indochinoise, a continué de surveiller à Phnom-penh la copie de différents manuscrits pour notre bibliothèque. Il a pris une part prépondérante aux travaux de la Commission du Dictionnaire khmèr. Il a étudié sur place les inscriptions modernes d'Angkor Vat, en vue d'une prochaine publication, et déchiffré les deux stèles nouvellement découvertes au Phimãnakàs. Il a préparé une nouvelle édition de son *Inventaire des inscriptions du Cambodge et du Champa* et une étude sur l'histoire de la dynastie de Sukhodaya, qui paraîtra dans un de nos prochains fascicules. Il a été chargé d'une mission au Siam par arrêté du 6 décembre 1916.

— M. Léonard AUROUSSEAU, professeur d'histoire et d'archéologie de l'Annam, mobilisé, est parti pour la France le 7 septembre 1916.

— M. Noël PERI, tout en continuant à remplir ses fonctions de secrétaire de l'Ecole, a poursuivi ses travaux sur l'histoire du bouddhisme d'après les sources chinoises et japonaises. Il a publié dans le *Bulletin* (n° 3) un article sur le dieu Wei-t'o et terminé une étude sur Hārītī qui paraîtra dans un de nos prochains fascicules.

— M. Henri MARCHAL, conservateur p. i. des monuments d'Angkor, a continué le dégagement du Ba-phuon et des terrasses d'honneur interrompu par la mort de M. Commaille. Il a commencé avec succès les travaux du Phimãnakàs, dont il a rendu compte dans le *Bulletin* (n° 3).

— Notre correspondant M. PETITHUGUENIN nous a envoyé des *Notes critiques pour servir à l'histoire du Siam*, qui ont paru dans le *Bulletin* (n° 3).

— Le tome I de l'*Inventaire alphabétique de la Bibliothèque de l'Ecole française d'Extrême-Orient* (*Fonds européen*) a paru ; le second et dernier volume sera publié en 1917.

Bibliothèque. — Les ouvrages ou tirages à part suivants nous ont été adressés par leurs auteurs :

Ed. CHAVANNES. *La science française. La sinologie.* Paris, Librairie Larousse, 1915.

G. CORDIER. *Le Yunnan.* Hanoi, La Revue indochinoise, 1916.

G. GROSLIER. *A l'ombre d'Angkor.* Paris, A. Challamel, 1916.

B. LAUFER. *Asbestos and Salamander, an essay in chinese and hellenistic folk-lore.* (Extr. du *T'oung-pao*, 2e série, Vol. XVI, n° 3, juillet 1915.) Leide, E. J. Brill, 1915. (Cf. *BEFEO*, XV, IV, 43-46.)

ID. *The Diamond, a study in chinese and hellenistic folk-lore.* Chicago, 1915. (Field Museum of Natural History, Publication 184, Anthropological Series, Vol. XV, N° 1.)

Id. *The Eskimo Screw as a culture-historical problem.* (Reprinted from the *American Anthropologist*, Vol. 17, N° 2, April-June 1915.)

Id. *The Nichols Mo-so Manuscript.* (Reprinted from *The Geographical Review*, April 1916, Vol. I.)

Id. *Optical Lenses. I. Burning-lenses in China and India.* (Extr. du *T'oung-pao*, 2e série. Vol. XVI, N° 2, mai 1915.) Leide, E. J. Brill, 1915. (Cf. *BEFEO*, XV, iv, 41-43.)

Id. *The Story of the Pinna and the Syrian Lamb.* (Reprinted from the *Journal of American Folk-Lore*, Vol. XXVIII., N° cviii, April-June, 1915.)

Id. *Three Tokharian Bagatelles. Vidaṅga and Cubebs.* (Extr. du *T'oung-pao*, 2e série, Vol. XVI, 1915.)

Jeanne Leuba. *Les Chams d'autrefois et d'aujourd'hui.* Hanoi, Revue Indochinoise, 1915. (Cf. *supra*, p. 22.)

Ch. B. Maybon. *Les marchands européens en Cochinchine et au Tonkin (1600-1775).* Hanoi, Revue Indochinoise, 1916. (Cf. *supra*, p. 20.)

Sir Aurel Stein. *A Third Journey of Exploration in Central Asia, 1913-16.* (From *The Geographical Journal* for August and September 1916. (Cf. *supra*, p. 82.)

R. Torii. *Etudes archéologiques et ethnologiques. Populations préhistoriques de la Mandchourie méridionale.* (*Journal of the College of Science, Imperial University of Tokyo*, Vol. XXXVI., Art. 8, October 21st, 1915.) Tokyo, published by the University.

Nous avons reçu des éditeurs les ouvrages suivants :

Godefroy de Blonay. *Aperçu sur l'état de l'indianisme.* Leçon d'inauguration de la chaire d'indianisme à l'Université de Neuchatel, lue le 13 décembre 1915. Paris-Neuchatel, Attinger frères. (Cf. *supra*, p. 60.)

R. Brandstetter. *An Introduction to Indonesian Linguistics.* Translated by C. O. Blagden. London, published by the Royal Asiatic Society, 1916. (Asiatic Society Monographs, Vol. XV.)

H. Doré. *Recherches sur les superstitions en Chine.* 2ème partie, *Le Panthéon chinois* (suite). Tome XI. Chang-hai, Imprimerie de la Mission Catholique, 1916. (Variétés sinologiques, n° 46.)

Madrolle. *Chine du Sud. Java. Japon. Presqu'île Malaise. Siam. Indochine. Philippines. Ports américains.* 2e édition. Paris, Hachette, 1916.

Observatoire de Zi-ka-wei. Calendrier-annuaire pour 1916. Zi-ka-wei, Imprimerie de la Mission Catholique, 1915.

— Le Gouvernement de l'Inde anglaise nous a fait parvenir les publications suivantes :

Archæological Survey of India. Annual Report 1912-13. Edited by Sir John Marshall. Calcutta, Government Printing, 1916. (Cf. *supra*, p. 28.)

D. R. Bhandarkar et J. A. Page. *Progress Report of the Archæological Survey of India, Western Circle, for the year ending 31st March 1915.* Bombay, Government Central Press, 1915. (Cf. *supra*, p. 28.)

Sarat Chandra Das. *An Introduction to the Grammar of the Tibetan language with the texts of Situhi Sum-rTags, Dag-je Sal-wai Me-long and Situhi Shal-lün.* Darjeeling, Darjeeling Branch Press, 1915.

R. B. Foote. *The Foote Collection of Indian prehistoric and protohistoric Antiquities. Catalogue raisonné*. Madras, Government Press, 1914.

Id. *Id. Notes on their ages and distribution*. Madras, ibid., 1916.

H. Hargreaves. *Annual Progress Report of the Superintendent, Muhammadan and British Monuments, Northern Circle, for the year ending 31st March 1915*. Allahabad, Government Press, 1915. (Cf. *supra*, p. 28.)

Hyderabad Archæological Series. N° 1. H. Krishna Sastri. *The new Asokan Edict of Maski*. Calcutta, Baptist Mission Press, 1915. (Cf. *supra*, p. 43.)

The Journal of the Hyderabad Archæological Society, for the first half-year of 1916. Bombay, Times Press, 1916. (Cf. *supra*, p. 28.)

J. Marshall. *Indian Archæological Policy, 1915*. Calcutta, Government Printing, 1916. (Cf. *supra*, p. 28.)

Id. *Annual Report of the Archæological Survey of India. Part 1, 1913-14*. Calcutta, ibid., 1915. (Cf. *supra*, p. 28.)

R. Narasimhachar. *Report on the working of the archæological researches in Mysore during the year 1914-15, with the Government review thereon*.

A. Rea. *Catalogue of the prehistoric Antiquities from Ādichanallūr and Perumbāir*. Madras, Government Press, 1915.

R. V. Russell et Rai Bahadur Hīralāl. *The Tribes and Castes of the Central Provinces of India*. London, Macmillan, 1916, 4 vol.

D. B. Spooner et J. F. Blakiston. *Annual Report of the Archæological Survey of India, Eastern Circle, for 1914-15*. Calcutta, Bengal Secretariat Book Depôt, 1915.

— M. G. Michel, Procureur général, a fait don à notre bibliothèque des ouvrages suivants :

A. Lafrique. *Poésies. Rimés françaises. Rimes tonkinoises*. Précédées d'une notice par René Crayssac. Hanoi, Mac-dinh-Tu, 1915.

G. Michel. *Jurisprudence générale de la Cour de Cassation, du Conseil d'Etat et des cours, tribunaux et conseils du contentieux de l'Indochine, en matière civile, commerciale, criminelle, administrative et indigène, concernant les possessions françaises d'Extrême-Orient*. Tome III, 1909-1915. Hanoi-Haiphong, Imprimerie d'Extrême-Orient, 1915.

Id. *Table alphabétique et analytique du Journal judiciaire de l'Indochine, du 1er janvier 1901 au 1er janvier 1915*. Saigon, C. Ardin, 1915.

— Nous avons reçu du Service géographique de l'Indochine le *Compte rendu* des travaux qu'il a exécutés en 1914-15 et les cartes suivantes nouvellement éditées :

Annam au 1/25.000e : Giang-tây, Gian-mâu, Maa-lâm, Nông-công, Phan-thiêt.

Laos au 1/100.000e : Lao-bao, Muong-phine, Pha-lane, Savannakhet, Song-khone, Tche-pone.

Hanoi au 1/500.000e.

Chine orientale, par le Colonel Friquegnon.

— Le Gouvernement général de l'Indochine nous a fait parvenir le vol. IV de *The Diary of Ananda Ranga Pillai* (Madras, Government Press, 1916), qui lui avait été adressé par le Gouvernement de l'Inde britannique.

— L'Adyar Library de Madras nous a fait don de l'*Ahirbudhnya Saṃhitā of the Pāñcarātra Āgama. Edited for the Adyar Library by* M. D. Rāmānujācārya. Adyar Library, Madras, 1916, 2 vol.

— Le Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a disposé en notre faveur d'un exemplaire des ouvrages suivants :

Catalogue général des livres imprimés de la Bibliothèque nationale. Auteurs. Tomes LVII-LXII (Game-Goutzwiller). Paris, Imprimerie Nationale, 1914-15.

P. Cordier. *Catalogue du fonds tibétain de la Bibliothèque Nationale.* 3e partie. *Index du Bstan-ḥgyur.* Paris, Imprimerie Nationale, 1915.

Le Livre de la Création et de l'Histoire, de Motahhar Ben Ṭâhir el-Maqdisî. Publié et traduit par Cl. Huart. Tome V. Paris, E. Leroux, 1916.

— Le Dr Pannetier nous a fait don des *Notes on the languages of the South Andaman Group of Tribes*, by M. V. Portman. Calcutta, Government Printing, 1898.

— Le Gouvernement des Indes Néerlandaises nous a envoyé le vol. III de *De Inlandsche Kunstnijverheid in Nederlandsch Indië*, door J. E. Jasper en Mas Pirngadie. 's-Gravenhage, Mouton et Co, 1916.

— Le Gouvernement général de la Corée nous a offert la publication suivante :

Chōsen Koseki Zufu 朝鮮古蹟圖譜. Tōkyō, 1915, 2 albums et 2 notices (cf. *BEFEO*, XV, iv, 54-56.)

— Nous avons reçu du Musée de la famille royale Ri, ancienne famille royale de Corée, 李王家博物館, l'album *Chōsen kofun hekigwa shū* 朝鮮古墳壁畫集.

— M. G. Cordier, directeur des Ecoles françaises de Yunnan-fou, nous a fait don des ouvrages suivants :

Min yi tcheng cheu lou pen 民意徵實錄.
Kou Tien t'ou jen t'ou tche 古滇士人圖志. 2 *pen.*
Ts'ing-tchen yue-pao 清眞月報. 4 *pen.*
Yun nan t'ou chou kouan chou mou tch'ou pien 雲南圖書館書目初編. 2 *pen.*

— Notre correspondant M. Georges Maspero nous a fait don de *Tong jen king (k'ien kiuen)* 銅人經(乾卷).

— Nous avons reçu du Gouvernement annamite les ouvrages suivants :

Kinh tịch toàn hỗ 經籍纂詁. 80 *quyển.*
Sử quán thủ sách 史館守冊.
Tân thư viện thủ sách 新書院守冊. 6 *quyển.*

— Notre bibliothèque s'est enrichie d'une collection de manuscrits lư offerts par le capitaine Nicolle et par le commandant Dussault, commandant du 4e territoire militaire. Cette collection, qui comprend 175 mss. sur papier, provient du village de Ban Na-tiat, à environ 50 kilomètres N.-O. de Lai-chau. Elle renferme des textes bouddhiques où l'original pāli est accompagné d'une version thai. Une autre série de mss. en caractères lư sur feuilles de palmier a été offerte par notre correspondant M. Meillier, commissaire du Gouvernement à Luang Prabang.

Musée. — Le Musée de l'Ecole à Hanoi s'est augmenté cette année d'une façon presque égale en toutes ses sections, à la réserve seulement des salles d'art birman et tibétain. Nous avons reçu de Biên-hoà un certain nombre d'objets préhistoriques, **A 21**, 223-235, offerts par M. Loesch, et notre collection s'est en outre accrue d'une série, jusqu'ici assez peu représentée, de pièces analogues à celles de Luang Prabang et provenant du haut cours du Ménam, **A 21**, 242-245 ; elles nous furent envoyées par MM Lefèvre-Pontalis et Notton. Quelques anciennes sapèques, don de M. Eckert, sont venues aussi grossir la section de numismatique. La section épigraphique s'est augmentée de deux colonnes inscrites utilisées à Đình-bảng (Bắc-ninh) en guise de pont, **B 1**, 2-3. Mais, comme toujours, c'est la partie artistique qui, cette année encore, s'est le plus développée.

Le Musée a pu constituer une vitrine avec les pièces curieuses de vieille faïence chinoise blanche, **D 112**, 265-298, trouvées dans un tombeau, probablement antérieur au VI[e] siècle, qui fut dégagé cette année à Quảng-yên ; cette vitrine reçut également les quelques fragments, **D 112**, 137-143, sauvés du massacre de deux autres caveaux semblables, comblés et enfouis aujourd'hui, à Uông-bi, sous la nouvelle usine des eaux de Haiphong ; ces sépulcres contenaient une collection considérable de poteries qui furent dispersées au gré de tout venant, et les objets sauvés, offerts au Musée par M. Trombert, font regretter vivement cet acte de vandalisme. La collection des débris de construction et de vases provenant de Đại-la-thành s'est considérablement accrue et d'une façon particulièrement utile, car l'Ecole a pu amener quelques-uns des indigènes, qui ont trouvé dans cette recherche une occasion de gain facile, à nous renseigner d'une façon plus exacte sur les conditions de la découverte des débris : le nombre considérable des pièces recueillies permettra bientôt d'établir des séries complètes de vases presque entièrement reconstitués, et les données assez précises fournies sur l'ordre de superposition apportent quelques indices précieux dans l'utilisation scientifique si délicate de ces fragments. Bon nombre d'autres pièces recueillies aux mêmes lieux nous ont été offertes par le colonel Ducret. Une série de fragments de construction et de menues réductions de stūpa furent réunis pour nous à Sept-Pagodes par notre correspondant le colonel Bonifacy (**D 112**, 383-391 et **D 111**, 609-627).

Pour le Tonkin moderne, nous avons pu, tout en complétant notre collection déjà si riche de Bát-tràng, leur opposer de nombreux et excellents exemples de deux autres fabrications locales, Thổ-hà, jusqu'alors peu représentée dans nos salles, et Phù-lãng, qui y était inconnue. Ces nouvelles pièces appartiennent à des séries en terre cuite noire ou rouge et en grès à émail jaune, de forme très mouvementée et d'un beau caractère, où les potiers actuels pourraient trouver d'utiles enseignements.

Quelques lampadaires de fer forgé, dont l'un **D 166**, 9 de dispositions et de proportions très élégantes, un curieux oreiller en bois laqué et doré, qui est un lion allongé **D 14**, 9, d'intéressants éléphants de plomb **D 164**, 16, qui jouèrent le rôle de récipients à alcool et qui sont d'une remarquable exécution, viennent compléter nos séries.

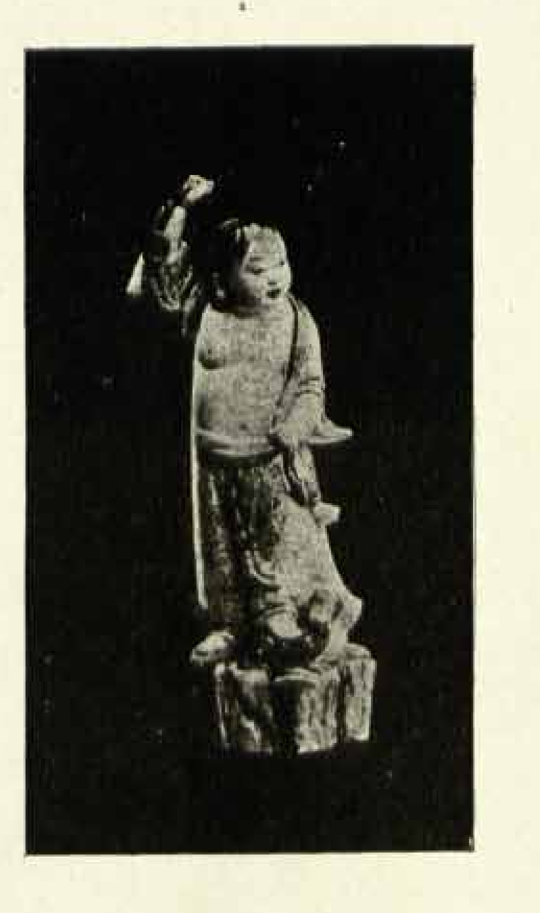
En Annam, nous avons recueilli quelques vases, **D 112**,382, trouvés dans des tombes anciennes près de Vinh, et le P. Barbier, qui a sa mission non loin de cette ville, nous en a offert une série **D 112**,392-398, en l'accompagnant, chose plus précieuse encore, de renseignements précis et détaillés sur les conditions mêmes de leur découverte. Le P. H. de Pirey, qui s'est chargé au Quảng-trị de fouilles pour le



Bronzes chams

1 et 4. Statuette à deux faces. — 2. Avalokiteçvara. — 3. Brahma.

1



2



3



CÉRAMIQUE CHINOISE.

1. Enfant dansant. — 2. Vase funéraire des Song — 3. Lion funéraire des T'ang.

compte de l'Ecole nous a procuré trois statuettes chames intéressantes (voir pl. I). L'une **D 22,59**, caractérisée par le flacon et le chasse-mouches, paraît être une image de Brahmā, en tant qu'assistant du Buddha; l'autre **D 22,60** est une statue étrange à deux faces, masculine d'un côté, féminine de l'autre, et dont le caractère cham n'est pas aussi bien marqué ; peut-être pourrait-elle avoir une origine indienne; la troisième enfin **D 22,61**, est une délicieuse statuette d'Avalokiteçvara qui peut compter parmi ce que la sculpture chame et en général la sculpture indienne a exécuté de plus heureux en fait d'images religieuses. Il n'y a pas grand risque à attribuer cette statue au VII[e] siècle, et il est fort probable qu'elle est bien plus ancienne. Deux pierres chames sont entrées également au Musée, un cerf-métope **D 21,26** analogue à ceux de Pô Nagar de Nha-trang, et un danseur **D 21,25** qui rappelle les figures de Khương-mỹ ; ils nous ont été donnés par Mme Clément.

Nos collections cambodgiennes se sont accrues d'un certain nombre de pièces relativement modernes, mais d'un travail heureux : laques, inscrustations, objets d'argent ou de porcelaine; mais nous avons pu y faire entrer une pièce tout à fait remarquable, **D 32,82**, petit support courbe en bronze au beau décor de nāgas, dont les bas-reliefs d'Aṅkor-Vat précisent le rôle et l'époque : ce fragment, trouvé par M. Cœdès dans la pagode de Čơn Ek, est un pied de siège princier qui ne peut être de beaucoup postérieur à la plus belle époque de l'art khmèr classique. Une curieuse figure de Rāvaṇa **D 32,66** sur un éléphant à trois têtes, qui ne peut se réclamer d'une ancienneté aussi grande, est intéressant également pour sa facture et pour sa valeur iconographique.

M. Lefèvre-Pontalis a bien voulu nous procurer quelques-unes de ces belles pièces d'incrustation siamoise **D 428**, 1-8, qu'il est si intéressant de mettre en parallèle avec celles acquises au Cambodge, si l'on veut tenter d'éclaircir le problème, encore loin d'être résolu, des origines de cet art spécial.

Une bizarre statuette en bronze du Buddha **D 421,41** et une assiette de faïence décorée **D 425,60**, qui proviennent toutes deux des restes du Vat Puttarsanam à Ayuthia, furent données au Musée par M. Cœdès. Nous avons acquis d'autre part un buddha laotien **D 11,46**, curieux par le caractère très spécial de son vêtement traité à petits plis.

La section chinoise s'est augmentée de deux beaux vases funéraires des Song **D 611,13** et d'un superbe lion ailé **D 611,12**, qui provient d'un tombeau des T'ang (voir pl. II). Outre quelques jolies porcelaines, nous avons acquis une remarquable statuette **D 616,49** de jeune homme, plutôt même d'enfant rieur, dansant sur un crapaud et qui semble devoir être attribué à l'époque de K'ien-long ; la silhouette en est très spirituelle et les colorations des plus heureuses (voir pl. II). Enfin nous devons à la libéralité de M. Holbé de Saigon, une splendide et gigantesque image de Samantabhadra **D 68,18**, remarquable peinture sur soie que ses dimensions mêmes nous ont interdit d'exposer au Musée et qui orne à l'Ecole un des panneaux de grande hauteur.

La section japonaise a reçu une admirable statue en bois d'Amitābha **D 91,5** aux doigts palmés, qui date du XIII[e] siècle et qui, avec son socle, a plus de deux mètres de haut (voir pl. III) et deux peintures sur soie **D 92,7-8** de l'école de l'*ukiyoe*, l'une de Shunman, l'autre anonyme, l'une représentant une femme achevant sa toilette de nuit, l'autre une femme assise auprès d'une table et se préparant à écrire. En outre nous avons acquis un coffre à vêtements **D 92,12**, fin du XVI[e] siècle, aussi remarquable

par sa forme sobre et harmonieuse que par les splendides laques qui le décorent (voir pl. IV). Deux très curieux vases **D 92**, 13 et 14, d'une vieille fabrication qui porte au Japon le nom de Giao-chi, devaient, pour leur intérêt archéologique plus que pour leur valeur d'art, prendre place dans nos vitrines (voir pl. IV). Ils affirment les rapports anciens du Tonkin avec le Japon et l'on retrouve dans certaines fabrications locales des souvenirs très nets des formes et des couleurs qui valurent aux anciennes productions du pays cette vogue en une contrée déjà éloignée.

Tonkin. — L'étude des monuments du Tonkin, qui permettra d'établir le classement des pagodes les plus intéressantes comme monuments historiques, se continue lentement. A cet effet, le Chef du service archéologique a établi un relevé détaillé du đình de Đình-bảng, édifice important dont la date, 1736, est inscrite sur une poutre de la travée centrale. C'est, pour les proportions, plus encore que pour la richesse du décor (il en est de plus somptueux), un des plus heureux exemples de cet art de la charpente annamite, dont la conservation est si précaire par suite des dangers d'incendie et dont les spécimens anciens dégénèrent peu à peu, les artisans actuels étant peu soucieux de répéter exactement les pièces pourries qu'ils sont appelés à remplacer.

Cette année encore, les réparations prévues pour la conservation du Văn-miếu n'ont pu être exécutées faute de crédits. On est en droit d'espérer dès aujourd'hui qu'il n'en sera pas de même l'année prochaine.

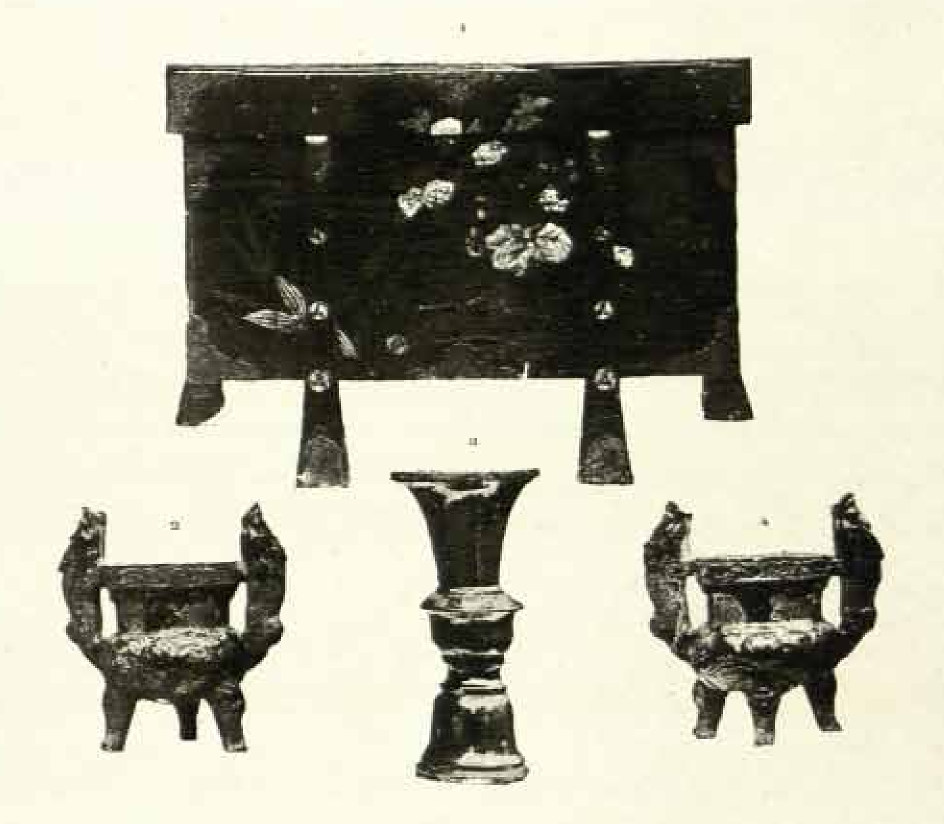
Une découverte archéologique du plus haut intérêt a été faite à Quảng-yên : celle d'une crypte qui paraît être un tombeau chinois antérieur au VI[e] siècle. D'autres tombeaux découverts à Uông-bí échappèrent malheureusement aux investigations de l'Ecole.

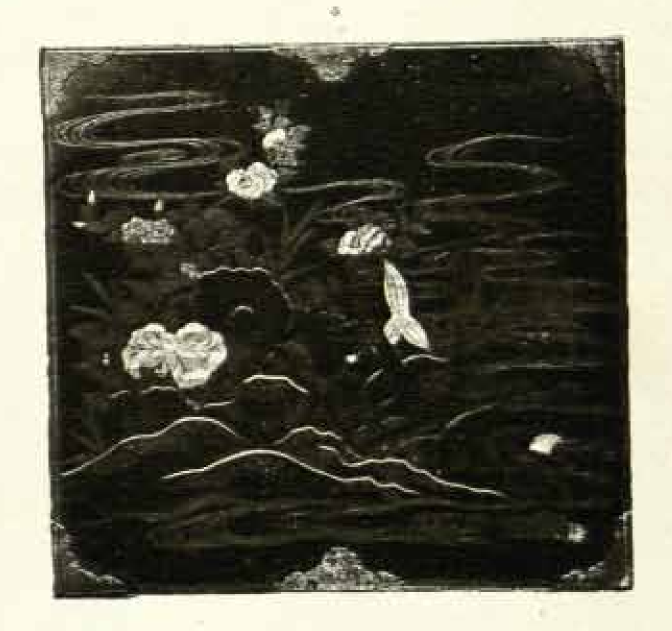
Annam. — Les travaux de fouilles exécutés au Quảng-trị par le P. H. de Pirey, missionnaire à Bô-liêu, ont porté sur deux monuments. L'un est celui de Trường-xá, huyện de Cam-lộ, qui fut l'objet en 1911 d'une fouille rapide : elle avait amené la découverte d'un Gaṇeça, de curieuses colonnes de pierre cylindriques et celle plus intéressante d'une plaque de porte en bronze à décor de lion (cf. *BEFEO*, XI, p. 199). Comme il arrive souvent, cette fouille, menée un peu à l'aventure, avait dégagé du premier coup la trouvaille la plus précieuse. La fouille exécutée en 1915-1916 par le P. de Pirey a révélé par contre les dispositions exactes du monument et permis d'en déterminer approximativement la date ; elle apporte en plus une donnée nouvelle et qui a sa valeur : l'emploi par les Chams de la pierre du pays pour des parties courantes de construction. Leurs monuments nous avaient jusqu'ici montré l'usage de la pierre réservé seulement aux parties où la brique était insuffisante, et les pierres employées, généralement du granit ou du grès, semblaient apportées d'assez loin.

Le temple présente, comme tant d'autres monuments indochinois, un groupe de trois tours ; mais, contre l'ordinaire, elles ne sont pas sur un front unique : la tour centrale est un peu en avant des deux autres, qui elles-mêmes ne se trouvent pas sur un même axe : des traces subsistent d'une salle à piliers précédant la tour centrale, ainsi que des murs entourant l'ensemble. Fixons d'abord sur le nouveau terrain le lieu des premières trouvailles. L'emplacement même du Gaṇeça, déterré et réenterré par les Annamites, est sans intérêt. Le masque de bronze fut découvert en avant de la porte de la tour N., tandis que les colonnes de pierre cylindriques étaient accolées aux piédroits de la porte de la tour centrale.



Statue japonaise d'Amitâbha.





ART JAPONAIS.

1 et 5. Coffre à vêtements. — 2-4. Faïences Giao-chi.

La tour S. présentait des fausses portes peu saillantes (celle du N. est la plus nette) qui semblent l'apparenter à une des formes secondes de l'art de Đồng-dương, le type marqué par A'2 de Mĩ-sơn. Le couloir d'entrée est très long; la porte rejetée en avant ne montre aujourd'hui ni seuil ni piédroits de pierre; elle s'ouvrait sur une sorte de parvis ou une terrasse, malheureusement en très mauvais état.

La tour centrale n'a pas de fausses portes et il ne reste que peu de chose du décor extérieur ; les appliques de base y étaient terminées par un fronton de pierre schisteuse du pays, qui a conservé le motif décoratif constant en cette place dans l'art de Đồng-dương. L'encadrement en pierre de la porte est à la moitié du couloir. Le piédestal incomplet est décoré dans le mode de l'art de Đồng-dương. Les faces du du dé central montrent des pilastres ciselés enfermant un ornement floral assez grossier et la grande plinthe inférieure a reçu des rinceaux touffus issant de la tête du monstre, composition de deux motifs qui sont fréquents dans cet art. La fouille n'a pas permis de résoudre le problème des colonnettes circulaires découvertes au premier jour et il est impossible de savoir si elles furent réemployées après avoir fait partie d'un dais abritant une des divinités, ou si, placées dès l'origine en avant de la porte, elles y avaient constitué un porche léger, disposition qui serait alors entièrement nouvelle et qui est improbable. De même il fut impossible de déterminer si les fausses briques de grès rouge qui furent trouvées dès le début étaient bien, comme il semble vraisemblable, les blocs encadrant le dépôt sacré. Quelques pièces d'accent en pierre schisteuse, qui paraissent provenir de cette tour, s'apparentent à la pièce de terre cuite rencontrée en A'2 de Mĩ-sơn et établissent l'existence d'une forme spéciale de cet élément dans l'art cham.

La tour N. présente un plan à grande niche de fond et à fausses portes. L'autel simple comme décor paraît avoir comporté un grand degré ; la porte a un encadrement de pierre. Tous les décors extérieurs sont devenus indistincts.

Les trois dépôts sacrés, s'il y en eut, ont été violés par les chercheurs de trésors qui, lorsqu'ils ne culbutèrent pas l'autel, ont percé un trou en avant ; un fer de lance et un tenon de bronze à double T, qui servaient à assembler les pierres de piédestaux, furent trouvés sur place.

Les décors du piédestal de la tour centrale, les ornementations de la base et des appliques de cette tour, les niches intérieures de la tour N., les fausses portes si peu saillantes de la tour S., permettent de fixer l'époque de ce monument vers le Xe ou XIe siècle de l'ère chrétienne.

Le monument de Đa-nghi, qui est celui classé dans l'*I. C.*, I, p. 526, sous le nom de Nhan-biều, village auquel il appartient en réalité, était signalé par un autel annamite ; construit en 1836, celui-ci avait reçu un groupe de huit Apsaras, pièces d'accent, autour d'un beau Garuḍa, dont le rôle est moins facile à déterminer. Depuis l'établissement de l'*Inventaire descriptif des monuments chams*, les indigènes avaient rapporté sur les pieds signalés dans cet ouvrage le corps d'une très remarquable statue de Viṣṇu, qui fut presque entièrement complétée au cours des travaux. Deux tentatives de fouilles avaient déjà été amorcées en ce point : l'une par M. Camille Paris avant 1900, l'autre après 1902 par M. Valentin, alors Résident de Quảng-trị. Elles avaient respecté l'autel annamite, qui se trouvait exactement au-dessus du couloir intérieur de la porte du sanctuaire. Il dut être démoli quand des fouilles enfin méthodiques furent décidées ; celles-ci furent exécutées sous la direction de l'Ecole par le P. de Pirey. Elles dégagèrent un sanctuaire principal, malheureusement resté en

épannelage, mais qui présentait le plan complet : cella carrée à fausses portes et important vestibule antérieur formant une seconde petite tour. La cella a conservé une partie de ses murailles sur une hauteur de près de 3 mètres. Des surfaces dallées de briques et des débris de mur ainsi qu'un vieux puits se rencontrent dans les terrains qui joignent la tour à la rivière et semblent indiquer que l'ensemble du temple s'étendait à l'origine jusqu'à celle-ci. Par suite de difficultés avec le village, cette partie de la fouille a dû être ajournée. On a découvert dans les déblais d'autres apsaras, qui portent à plus d'une trentaine les sculptures de cette forme qui existaient dans ce temple et qui, en l'absence de toute pièce d'accent ornementale, devaient être seules employées dans ce rôle ; une dalle d'arête, avec le profil de corniche à doucine ; d'autres pierres lancéolées, décor de l'étage terminal en octogone ; deux colonnes octogonales, outre celle fichée devant l'autel, ont été trouvées à l'intérieur du sanctuaire ainsi qu'une grande dalle munie de mortaises qui paraît les avoir reçues ; nous serions donc en présence non d'un piédroit, comme il était dit dans l'*Inventaire*, mais de colonnettes d'un dais analogue à ceux de Mĩ-sơn. L'autel ici encore avait été renversé par les chercheurs de trésors. La pièce la plus intéressante qui fut fournie par cette fouille est une pierre carrée ornée sur une face d'un vase entouré de feuillages et percée au centre d'une alvéole cubique. C'est là une disposition qui paraît nouvelle.

Au village de Đông-hạ, à 100 mètres du fleuve de Cám-lộ, est un petit bois sacré ; au S. est un miếu ; à l'E. une petite enceinte annamite avec au fond un liṅga à surface supérieure hémisphérique et filet ordinaire. Il a 0 m. 135 de haut sur 0 m. 125 de diamètre.

Outre ce point, le P. H. de Pirey a signalé un certain nombre de « dang » dans les environs ; il serait trop long de les énumérer ici, et tous d'ailleurs n'ont pas encore été exactement identifiés.

Cambodge. — Quelques points archéologiques oubliés ou nouveaux ont été reconnus cette année au Cambodge.

C'est d'abord auprès de Sambór-Prei Kŭk, au lieu dit les Thma Či Kluṅ, les traces d'un petit sanctuaire, qui avaient échappé aux premières recherches de l'Ecole en ce point, puis non loin de cette vieille ville, deux beaux linteaux d'art primitif dans la pagode d'En Kmar, linteaux qui sont depuis entrés au Musée de Phnoṃ Péñ (voir ci-dessous).

Le monument de Vat Nokor a été l'objet d'une étude détaillée (voir *supra* n° 3) et le petit sanctuaire d'art primitif, en pierre volcanique de la région, signalé auprès de Han Čei par M. Aymonier et oublié par M. de Lajonquière, le Prāsāt Prăḥ Thāt, a été relevé avec assez de détails pour être classé.

Le sanctuaire de Kŭk Rokà, qui par lui-même est un édifice d'art classique en latérite resté en épannelage, possède en réemploi un linteau d'art primitif et un certain nombre de débris, dont quelques-uns, fort intéressants, garnissent la petie esplanade qui le précède ou gisent sous les premiers buissons du taillis presque impénétrable qui l'entoure. Outre le beau groupe des Neuf Devas et la stèle des hôpitaux entrés au Musée de Phnoṃ-péñ, on y remarque quelques beaux linteaux d'art primitif, et trois inscriptions de cette première période y furent découvertes et estampées.

Enfin, aux environs d'Aṅkor, deux monuments nouveaux, visités, mais non décrits par G. Demasur, ont été repérés : l'un, le Phnoṃ Dei, est un sanctuaire en briques qui n'a d'intéressant que son inscription, relatant une fondation de Yaçovarman ;

l'autre, le Bantãi Srẽi, peut compter parmi ce que l'art classique à ses débuts a exécuté de plus gracieux ; le monument très complet offre dans ses formes réduites une sculpture des plus variées et d'un haut intérêt archéologique.

Musée Khmèr de Phnoṃ-peñ. — Les collections du Musée Khmèr, depuis leur installation au pavillon construit pour les recevoir dans le jardin de l'ancien palais de l'Obarach, s'étaient accrues d'un certain nombre de pièces qui n'avaient pu jusqu'ici être présentées comme le méritait leur valeur. D'autre part, faute de place et faute de garanties suffisantes, une série d'objets en métal précieux, appartenant au Musée, étaient gardés sûrement, mais loin des yeux du public, dans les armoires de la Résidence supérieure. Un remaniement s'imposait dès 1912. Il fut suspendu par l'espoir de voir le Musée installé dans des locaux plus vastes, construits à cet effet en un point moins excentrique de la ville. En raison des retards que subissait cette modification si désirable, il n'a pas semblé opportun de subordonner la bonne exposition des pièces à la réalisation incertaine de ce projet.

Au moyen d'un groupement nouveau, une place considérable a pu être gagnée et tous les fragments qui étaient entreposés dans la salle du dépôt et qui échappaient au public à cause de leur entassement, ont été placés en évidence et prennent ainsi toute leur valeur. La disposition adoptée permet une libre circulation, donne un recul suffisant et laisse une certaine place disponible pour l'introduction de nouveaux fragments. Ainsi pourront être recueillies les sculptures dont la conservation ne peut être assurée que par leur dépôt en ce lieu d'asile, seule raison d'être réelle de ce petit musée. Le dégagement de la salle latérale a permis l'installation de vitrines qui ont reçu les objets précieux conservés à la Résidence et qui pour une bonne part sont des dons de S. M. Sisowath. Le resserrement des objets exposés a permis également l'installation sur les murs des bois sculptés de la pagode de Phsār, entrés au Musée en 1915 grâce aux heureuses négociations de M. Bramel, alors résident de Kompoṅ Čhnaṅ, et qui avaient dû faute de place être déposés au Vat Prăḥ Kèo ; les beaux bodhisattvas de même origine, qui nous gardent un rare souvenir de la sculpture en bois voisine de la grande époque, ont été exposés en bonne place dans la grande salle.

Dans cette réinstallation sont entrées également quelques pièces nouvelles. Les statues du Harihara de Prāsāt Andet (Kompong Svay) et du Çiva de Bāsăk (Romduol), qui, en raison de scrupules des bonzes, ne devaient être représentées que par des moulages, ont, par suite de démarches plus heureuses, été cédées volontairement au Musée et y figurent dans leurs originaux. Un très intéressant linteau d'art primitif et un lion déposés depuis longtemps aux Travaux publics de Phnoṃ Pẽñ ; — divers fragments qui avaient été rapportés par M. Adhémard Leclère ; — un très intéressant linteau du Vat En Kmar, d'art primitif, qui montre sous l'arc décoratif l'entrevue d'un roi et de brahmanes et sur l'arc lui-même la compétition de Viṣṇu et de Brahmā, sous la forme d'un sanglier et d'un haṃsa, auprès du liṅga de Çiva ; — deux remarquables statuettes de Buddha, d'art primitif, de lignes très pures, découvertes à Sơn tho (Travinh) ; — le beau groupe des Neuf Devas de Kŭk Rokà et la stèle des hôpitaux du même lieu ; — diverses trouvailles enfin d'objets de bronze ou d'or sont venus augmenter encore ces collections.

Aṅkor. — L'assassinat de J. Commaille a suspendu les travaux d'Aṅkor pendant toute la première partie de l'année 1916 et ils n'ont pu être repris qu'au mois de

Juillet sous la direction de M. H. Marchal, inspecteur des Bâtiments civils, mis aimablement à la disposition de l'Ecole par les Travaux publics pour prendre la succession intérimaire du dévoué conservateur que nous venions de perdre. Le directeur p. i. de l'Ecole et le chef du Service archéologique se sont rendus à Aṅkor pour installer M. Marchal dans ses nouvelles fonctions et le mettre au courant des travaux en cours et des méthodes adoptées dans ces opérations si délicates.

Le travail dans les monuments avait été fort ralenti au cours de l'année 1915 par la réduction extrême du budget de conservation, la majeure partie des crédits du budget général ayant été allouée aux Travaux publics pour l'établissement du réseau des routes du groupe d'Aṅkor, suivant le programme établi par le Service archéologique. Le long et délicat dégagement du Baphuon avait absorbé la totalité des ressources et seul le rétablissement des anciens crédits en 1916 avait permis d'entamer le dessouchement de la Terrasse des Eléphants. L'inspection générale nécessaire à la reprise de ces divers travaux révéla que les étais provisoires établis par J. Commaille au cours des dégagements et les étais plus solides fixés à demeure par M. de Mecquenem, notamment à la porte de la Victoire, étaient devenus absolument insuffisants. Les premiers, simples troncs d'arbres, avaient été souvent la proie des fourmis blanches; les seconds, exécutés, faute des bois précieux qui manquent dans la forêt d'Aṅkor, dans des bois de la meilleure qualité trouvés sur place, mais encore insuffisants, avaient pourri par la base. Devant l'impossibilité d'établir un étaiement sérieux avec les moyens dont on disposait et l'énorme dépense de l'approvisionnement, difficile même aux hautes eaux, en teck et autres bois imputrescibles, il fut décidé, sur le conseil de M. Casenave, directeur des Travaux publics du Cambodge, de tenter l'établissement d'étais en ciment armé. Cette solution s'est trouvée excellente. La dépense reste, il est vrai, considérable, mais représente une mise de fonds unique et la conservation des étais est indéfinie. En outre la couleur de ceux-ci tranche moins que celle du bois sur le ton des grès. En tous les points d'ailleurs où les étais en chandelle n'étaient pas absolument indispensables, notamment dans la plupart des baies disloquées, ils ont été remplacés par des cadres qui passent tout à fait inaperçus. Un autre avantage encore est que le ciment armé se prête d'une façon merveilleuse à ce rôle d'étai, car il peut être exécuté sur place et à la demande précise des points à soutenir : ainsi sont évitées les manœuvres de lourdes pièces de bois dans des espaces souvent étroits et où le moindres choc peut avoir des conséquences désastreuses. Tout effort de coincement des étais, à la fois si nécessaire et si dangereux dans des maçonneries ruineuses, est en outre entièrement évité.

Aṅkor Vat, où de nombreux piliers aux galeries des bas-reliefs menaçaient ruine et dont certaines parties hautes étaient si compromises, le Bayon où des voûtes entières de galerie étaient suspendues au-dessus du vide, et le Baphuon, masse de terre recouverte d'un mince épiderme de pierre et que dissocient chaque four les eaux d'infiltration, ont pu être mis ainsi en état de défense jusque dans des parties où l'installation d'étais de bois était rigoureusement impossible (porches extérieurs du troisième étage d'Aṅkor Vat) et l'œuvre se continuera aisément au fur et à mesure que des besoins nouveaux de soutien se révèleront.

D'autres mesures s'imposaient pour le Baphuon, où des écroulements importants se sont produits dans les dernières années ; mais l'état effrayant du monument interdisait d'y tenter aucune reprise durant la période des pluies sans le risque constant d'accidents qui eussent pu coûter des vies humaines et rendre en outre très difficile le

recrutement ultérieur des coulis ; en dehors des étaiements de galeries immédiatement nécessaires, les travaux importants qui devront y être exécutés ont été reportés à la saison sèche suivante et il n'en sera rendu compte que l'année prochaine.

En dehors de cette importante question d'étaiements, qui a absorbé une grosse part des crédits et exigé une surveillance constante de la part du conservateur p. i., les travaux ont consisté principalement cette année à pousser le dégagement du Baphuon jusqu'au point où les risques de l'entreprise en nécessitèrent l'ajournement, et à parachever le dessouchement des terrasses d'honneur, qui donna lieu à des découvertes intéressantes pour l'histoire des constructions. A la Terrasse des Eléphants, le perron immédiatement au S. du perron central cache le prolongement du mur aux garuḍas cariatides, comme s'il avait été prévu plus étroit et brusquement jugé insuffisant : la partie cachée, protégée par les terres, s'est révélée dans un état de conservation remarquable. L'avancée extrême près de la Terrasse du Roi Lépreux, qui est munie de deux étroits escaliers, est également une construction totale ou partielle devant un important bas-relief dont le motif central est un énorme cheval à cinq têtes, tout à fait inattendu. La terrasse elle-même montre des remaniements incompréhensibles, et le mur des éléphants avec sa balustrade s'élève à une hauteur qui n'est pas en rapport avec la belle frise d'apsaras et d'oiseaux qui garnissent la paroi du ressaut habituel intérieur : un remblai continu, où sont entrés de nombreux morceaux sculptés, notamment les niches ornées de Buddhas de la crête d'un mur disparu, est venu enterrer en partie ce beau motif Le problème de conservation se présentait ici d'une façon très délicate : il a été résolu en dégageant les parties masquées par les remaniements postérieurs, tout en laissant subsister les parties extérieures : ainsi tous les éléments importants ont été conservés et rendus accessibles sans que l'aspect vu de la place, qui est l'effet voulu par les Khmèrs, ait été modifié.

En arrière, le nettoyage de la terrasse envahie par l'humus et les buissons a permis de reconnaître qu'elle masquait en partie la disposition primitive du gopura E. de l'enceinte du Palais. Ce gopura avait en effet un double soubassement, et celui du bas fut enterré et masqué lors de la construction de la terrasse d'honneur ; celle-ci se révèle ainsi moins ancienne que l'enceinte même du palais. Cette dernière, si l'on en juge par certains détails des gopuras latéraux surtout, semble devoir être rapportée aux premiers temps de l'art classique khmèr, et dut être contemporaine du Bayon. La nécessité de faire connaître les deux dispositions successives créait encore ici une difficulté réelle : la solution adoptée a été de diviser franchement les restes par l'axe E. O. de l'entrée ; la partie N. a été laissée telle quelle, après nettoyage sérieux, afin de donner le second état ; la partie S. a été déblayée des terres de remblai et seuls ont été conservés les murs ornés de la terrasse des Eléphants, décorés sur cette face de garuḍas et qui, par une négligence des Khmèrs, heureuse pour nous, n'avaient pas été conduits à toucher le gopura. Ce dégagement permet une observation intéressante : les deux perrons S. et central, bien qu'enterrés en même temps par l'établissement de la terrasse d'honneur, ne se présentent nullement dans le même état. Les degrés du perron latéral sont usés, comme s'ils avaient été foulés pendant longtemps, et le perron central est à l'état de neuf, soit que le passage ait été réservé à un très petit nombre de personnages, soit que la partie centrale du gopura ait été considérée comme la chapelle d'une divinité gardienne de la porte.

Les travaux du Phimānakās même (voir *supra* n° 3, p. 57) ont conduit le conservateur p. i. à la découverte d'une modification importante aux terrasses qui l'environnent ;

le monument a été en partie enterré par un énorme remblai, qui paraît provenir des creusements successifs des divers bassins de l'enclos royal, puis de l'énorme sra richement décoré qui occupe l'angle S. E. de la partie centrale ; les fouilles exécutées pour rendre au monument son aspect primitif ont permis de dégager deux stèles inscrites, divers débris métalliques et d'intéressantes sculptures.

Tous les débris importants trouvés au cours des travaux depuis leur début en 1908 ont été réunis dans un local spécial et soigneusement classés. Nous devons maintenant envisager l'installation d'un petit bâtiment pour les exposer, à l'abri des déprédations qu'on a eu trop souvent l'occasion de relever à la charge des visiteurs. Un de ces actes de vandalisme a donné lieu en 1914 à une action judiciaire suivie d'une condamnation qui, espérons-le, inspirera plus de réserve aux collectionneurs sans scrupule.

*
* *

Laos. — Sur l'initiative de l'administration du Laos, le bonze cambodgien Mohā Phal, du titre de Práḥ Kru Parivattivaṅsā, a été envoyé à Luang Prabang pour tâcher de faire revivre dans les monastères de la capitale la connaissance du pāli qui en a pratiquement disparu. Nous souhaitons que sa mission soit couronnée de succès.

Inde.

— La Hyderabad Archæological Society nous informe qu'elle a décidé l'institution d'une médaille d'or en mémoire de Sir Alexander Pinhey, fondateur et premier président de la Société, et nous demande de publier le règlement de ce prix. En voici le texte :

Pinhey Memorial Medal.

The Hyderabad Archæological Society, on the 21st April, 1916, decided that a Gold Medal be instituted to commemorate the memory of Sir Alexander Pinhey, K. C. S. I., C. I. E., the Founder and first President of the Society.

Regulation.

(1) The « Pinhey Memorial Gold Medal » shall be awarded triennially for the best work on Deccan Archæology or History, in accordance with the subjoined conditions.

(2) The competition shall be open to scholars in any part of the world.

(3) Competitors shall submit a thesis on any subject chosen by themselves relating to Deccan Archæology or History. The thesis should be an unpublished work, or, if published, it should not have been published more than two years before its submission for the Pinhey Medal.

(4) Theses for the first competition will be received up to the end of October 1918, and subsequently in the October of every third year, *i. e.* in October 1921, 1924, and so on.

(5) If the selected thesis is an unpublished work, the Society, at the recommendation of the Council, shall have the right to publish it in the Society's *Journal*.

(6) If in the opinion of the Council none of the theses submitted in any year are of special value, the Medal shall not be awarded in that year.

(7) If thesis is written in any language other than English, the competitor shall furnish an English translation thereof.

Angleterre.

— Depuis longtemps les orientalistes anglais réclamaient la création d'une Ecole des langues orientales ; leur vœu vient d'être exaucé. La nouvelle institution a été établie par une charte royale de juin 1916 sous le titre de « School of Oriental Studies, London Institution », et ce n'est pas un des moindres témoignages de la fermeté du caractère britannique que d'avoir réalisé en pleine guerre cette œuvre d'avenir. Le noyau de la nouvelle école a été formé par le transfert et le groupement des cours d'orientalisme qui existaient déjà à l'Université de Londres. L'immeuble, situé Finsbury Circus, E. C., qui appartenait à la London Institution (fondée en 1907), a été cédé pour cette fin au Gouvernement et agrandi au moyen d'un crédit de 25.000 livres. Le programme de début s'étend à sept groupes de langues. Voici ceux qui intéressent l'Extrême-Orient avec le nom des professeurs : Groupe I (Inde ancienne) : Sanskrit (L. D. Barnett) ; Pali et littérature bouddhique (Mrs. Bode) ; — Groupe III (Inde du Nord, de l'Est et de l'Ouest) : Hindoustani et Hindi (C. D. Steel) ; Bengali (J. D. Anderson) ; Marathi (J. W. Neill) ; Gujarati (N.) ; — Groupe IV (Inde du Sud) : Tamoul et Telougou (R. W. Frazer) ; Tamoul et Singhalais (M. de Z. Wickremasinghe) ; — Groupe V (Further India, Malaisie) : Birman (A. L. Hough) ; Malais (C. O. Blagden) ; — Groupe VI (Extrême-Orient) : Chinois mandarin (Rev. S. B. Drake) ; Cantonais (N.) ; Japonais (H. Bonar) ; Tibétain (N.). Le Directeur de l'Ecole est M. E. Denison Ross, dont on connaît les remarquables travaux dans le domaine des langues musulmanes. Nous souhaitons à cette Ecole, née en pleine tempête, une longue et glorieuse carrière.

— Le 3 octobre 1916 est mort à Edimbourg, âgé de 84 ans, un des hommes qui ont le plus fait pour le progrès des études indiennes : James Burgess. Il avait exercé successivement les fonctions de Directeur de l'Archæological Survey of Western India (1873) et de l'Archæological Survey of Southern India (1881) ; enfin en 1886, celles de Directeur général de tous les *Surveys* de l'Inde. Il s'acquitta de cette tâche difficile avec une maîtrise incontestée. On lui doit, outre la fondation de l'*Indian Antiquary* et de l'*Epigraphia indica*, une série de beaux travaux sur l'archéologie indienne. Il a terminé sa noble vie entouré du respect et de la gratitude du monde savant.

NÉCROLOGIE.

JEAN COMMAILLE

Le 29 avril 1916, notre collaborateur Jean Commaille, conservateur du groupe d'Aṅkor, mourait assassiné, victime de quelques bandits alléchés par l'argent qu'il rapportait de Siemreap pour la paie des coulis C'était une grande perte pour l'Ecole et pour l'œuvre même entreprise à Aṅkor, œuvre à laquelle il s'était dévoué du plus profond de son âme.

Je rappellerai en quelques mots le peu que je sais de lui avant son entrée à l'Ecole ; je m'étendrai davantage sur le temps où nous avons compté parmi nous cet ami précieux. Il disait lui-même qu'il n'avait trouvé sa véritable voie que du jour où il avait pris sa part de notre tâche. Fils de soldat, il fit ses premières études au Prytanée de la Flèche et il aimait à en évoquer le souvenir ; mais il était de caractère trop indépendant pour soumettre toute sa carrière à l'inflexible discipline militaire, et d'ailleurs l'art le sollicitait trop pour qu'il pût résister à son appel. Il renonça donc à Saint-Cyr, et ce fut alors la dure existence de l'artiste-né à qui sont refusés les moyens de travailler. Il acquit cependant malgré son labeur cahoté une sérieuse connaissance du dessin, et il avait d'ailleurs à un degré intense le don naturel de la couleur. Pendant plusieurs années, sa vie fut des plus mouvementées ; un dernier avatar le jeta dans la Légion étrangère. C'est ainsi qu'il vint en Indochine, puis passa dans les Services civils.

En 1900, Commaille entrait à l'Ecole française d'Extrême-Orient comme secrétaire-trésorier ; elle devait le garder plusieurs années et trouver en lui un collaborateur extrêmement dévoué. Si la nomination, à la même époque, d'un architecte-pensionnaire réduisait un peu le rôle qu'avec son talent de dessinateur et de peintre il pouvait espérer jouer parmi nous, par contre ses fonctions dans notre toute jeune Ecole n'étaient pas encore très absorbantes et il trouva dans l'installation de notre petit Musée à Saigon un emploi parfait de son activité. D'ailleurs une fouille intéressante, celle de Bassak, ne tarda pas à lui être confiée et il s'en tira à son honneur, bien qu'un tel travail fût entièrement nouveau pour lui. Il rendit également de grands services lors du transport de nos collections à Hanoi et de leur mise en place à l'Exposition de 1902. Malheureusement de cruels embarras d'argent auxquels ses tendances fastueuses devaient fatalement l'acculer, l'obligèrent à quitter l'Ecole pour se mettre en quête d'une occupation plus lucrative. Il la trouva, très conforme encore à ses goûts, dans la direction de l'imprimerie Schneider, dont le chef partait en France prendre quelque repos. Au retour de celui-ci, Commaille ne tarda pas à rentrer dans les Services civils, et c'est là qu'en 1907, la rétrocession des provinces septentrionales du Cambodge mettant Aṅkor sous notre surveillance, l'Ecole put venir le chercher de nouveau pour lui confier le poste de conservateur du groupe d'Aṅkor qui, malgré de rudes fatigues et un pénible isolement, lui offrait l'idéal même de vie qu'il rêvait. Il y fut exactement

le « right man in the right place » et il y vécut près de huit ans, sans autre interruption qu'un congé d'un an en France, congé mérité certes, car il avait, je crois, quand il partit, plus d'une dizaine d'années de colonie. Ces monuments, qu'il connaissait déjà fort bien et qu'il aimait, lui devinrent familiers jusque dans leur plus petit détail et son excellent *Guide d'Angkor* montre avec quel amour il s'en occupait. Il s'était consacré avec une ferveur sans cesse croissante à leur sauvetage souvent si angoissant. Ce fut d'abord Aṅkor Vat, qui lui demanda un travail long et souvent fastidieux. Il y employa près de quatre années, qu'il vécut la plupart du temps, soit dans la misérable sâlâ construite autrefois pour les voyageurs, soit dans une autre paillote élevée au moment de la visite de S. M. Sisovath et qui bientôt ne fut guère plus confortable, entourée par la réverbération de l'éblouissante chaussée dallée, assaillie par les tourbillons des moustiques qui naissent des mares d'Aṅkor et que les feux les plus asphyxiants n'écartent jamais entièrement. Le départ de sa femme, dont la santé ne put résister à des conditions de vie si pénibles, le laissa seul en ces solitudes mortes les trois quarts de l'année. Abandonné à lui-même, il lui fallut prendre le temple étage par étage et le débarrasser des tonnes de terre que le vent y avait amoncelées ; puis, l'opération faite pour les étages supérieurs, la renouveler pour les grandes cours des étages intermédiaires et inférieurs ; et l'on se rendra compte de l'importance du travail quand on saura que les avenues latérales du sanctuaire, qui, à elles trois, font plus d'un kilomètre sur une hauteur moyenne d'un mètre environ, furent reconstituées uniquement avec ces déblais.

Commaille dut déplacer presque partout les énormes pierres des soubassements pour en arracher les souches des buissons qui les avaient envahies et, chose plus fastidieuse encore, répéter ce nettoyage plusieurs années de suite, tant est vivace la végétation en ces régions tropicales. Enfin cette besogne lassante put être considérée comme terminée et il lui fut permis de réaliser son plus ardent désir : le dégagement du Bayon, dont la mystérieuse beauté hante tous ceux qui, ne fût-ce qu'un jour, ont approché des ruines d'Aṅkor. Il eut le bonheur de conduire à bien cette entreprise, sans éboulement dans un édifice aussi chancelant, aussi ruiné, et il put l'étudier, au cours même de ces travaux, dans le plus minutieux détail. Il rêvait d'en faire une monographie complète, qui mettrait le public savant au courant de toutes les bizarreries de ce monument, qui est une des plus étranges conceptions humaines, et d'expliquer tous les mystères qu'il y avait reconnus au cours de ses longues heures de recherches. Par malheur, confiant dans son excellente mémoire, il n'a pris aucune note, ou du moins n'a-t-on rien trouvé de tel dans ses papiers. En revanche il avait préparé quelques dessins à grande échelle [1] : telle de ses coupes du Bayon a près de 5 mètres

[1] **1.** Plan général du Baphuon; échelle 0 m, 005 p. m. — **2.** Porte des Morts : plan ; échelle 0 m, 02 p. m. — **3** Id. : coupe longitudinale ; échelle 0 m, 02 p. m. — **4.** Id. : coupes transversale et longitudinale ; do. — **5.** Bayon : plan d'ensemble ; échelle 0 m, 005 p. m. — **6.** Id. : coupe longitudinale E.-O. grand axe ; échelle 0 m, 02 p. m. — **7.** Id. : plan de la terrasse E. et des entrées E. ; do. — **8.** Id. : coupe longitudinale ; 2e galerie, face O., aile S. O. do. — **9** Id. : coupe sur les cours intérieures, montrant la deuxième galerie et les galeries intérieures ; échelle 0 m, 02 p. m. — **10.** Id. : plan et coupe de la chapelle adossée au soubassement du massif central, au N. de l'escalier O. ; échelle 0 m, 02 p. m. — **11.** Id. : coupe sur les galeries extérieures ; échelle 0 m, 02 p. m. — **12.** Id. : demi-coupe longitudinale des galeries extérieures vers l'extérieur ; échelle 0 m, 02 p. m.

de longueur. Ces relevés devaient former la partie essentielle de cette œuvre importante, destinée, dans sa pensée, à perpétuer son souvenir. Bien qu'au crayon et sur papier quadrillé, par suite irreproductibles dans cet état, ces remarquables études sont si nettes et si précises, — je puis ajouter, si remarquablement exactes, les ayant vérifiées en partie moi-même, — qu'on peut espérer les faire paraître un jour : ainsi le rêve qu'il avait caressé et les efforts qu'il avait consentis pour le réaliser ne seraient pas entièrement perdus.

Les dégagements du Bayon achevés, il entreprit ceux du Baphuon et de la Terrasse des Eléphants, et les avait déjà menés fort loin lorsqu'une mort brutale est venue interrompre ses travaux, mort d'autant plus cruelle et injuste que rien dans ses relations avec les indigènes ne pouvait expliquer l'attentat. Il était très aimé d'eux ; il savait les conduire sans brutalité, quoiqu'avec cette fermeté qu'ils comprennent, et peut-être même désirent, chez le chef qui a charge de les mener et qui leur garantit ce qu'ils veulent avant tout : la justice. Parlant couramment la langue du pays, il pouvait expliquer ses ordres et y mêler cette verve humoristique qui galvanise les hommes et qui leur fait donner de bonne humeur, et presque sans s'en apercevoir, l'effort attendu. La meilleure preuve de son influence, en dehors du témoignage de tous ceux qui le virent à la besogne, c'est que jamais le recrutement des coulis ne fut une difficulté pour lui ; et cependant il avait fallu faire passer ces bûcherons du travail de la forêt à la tâche toute différente, et qu'ils n'aiment guère, de remueurs de pierres. Sa mort fut un véritable deuil pour les ouvriers de ses chantiers, et c'est avec une sincère indignation qu'ils repoussèrent tout soupçon de connivence avec ses assassins. Sa mort prématurée a privé d'un dévouement passionné notre Ecole au service de laquelle il avait trouvé cette liberté et cet intérêt au travail qui lui étaient indispensables ; et bien plus que par le petit monument qu'on lui élève près du Bayon qu'il a tant aimé, l'œuvre même qu'il a réalisée à Aṅkor, au prix de tant de fatigues et de désintéressement, maintiendra sa mémoire, aussi longtemps que subsisteront ces vieilles pierres elles-mêmes auxquelles il s'est sacrifié [1].

H. Parmentier

---

(1) Jean Commaille a publié quelques études d'archéologie cambodgienne dont nous croyons utile donner la liste :

1. *Les ruines de Bassac* (Cambodge). (BEFEO, II [1902], p. 260-267.)

2. *Les monuments d'Angkor.* I. Vue rapide sur les remparts et l'ensemble de l'ancienne ville royale. — II. Le Bayon. — III. Le Baphuon. — IV. Le groupe du Phimeanakas. — V. La Terrasse dite du Roi Lépreux. (Revue Indochinoise, XIII [1910, I], p. 363-373 ; XIV [1910, II], p. 7-14, 141-151, 346-353.)

3. *Les ruines d'Angkor (Cambodge)*, conférence [faite à Marseille le 18 février 1912]. (Bull. de la Soc. de géogr. de Marseille, XXXVI, 1912, p. 36-47.)

4. *Guide aux ruines d'Angkor.* Paris, Hachette, 1912, in-12.

5. *Angkor*, avec 44 illustrations. I. Angkor Vat. II. Angkor Thom. (Ostasiatische Zeitschrift, Jahrg. II, Heft 1-2. Berlin, 1913, in-4°.)

6. *Notes sur la décoration cambodgienne.* (BEFEO, XIII [1913], III, p. 1-38.)

AUGUSTE BARTH

En quelques mois ont disparu trois des plus illustres représentants de l'orientalisme français : Michel Bréal, Auguste Barth, Gaston Maspero. L'instaurateur de la grammaire comparée en France, le maître de la philologie indienne, l'interprète puissant et sagace des monuments de l'antique Egypte ont clos leur vie de glorieux labeur en un temps d'angoisse et de deuil, sans avoir pu goûter plus que l'espoir des réparations futures. Tous ceux qui ont le sens des grandes forces intellectuelles qui forment la trame solide du génie de la France ont éprouvé un indicible regret à voir s'éteindre presque en même temps ces lumières qui ont guidé tant d'esprits en quête de science et de vérité. Il est naturel toutefois que ce regret soit ressenti avec une force particulière dans le cercle de leurs compagnons de travail ou de leurs disciples, de ceux qui, à leurs côtés ou sur leurs traces, suivaient la même route, préoccupés des mêmes questions et marchant vers le même but. C'est pourquoi nous voudrions donner ici, dans ce *Bulletin* qui eut l'honneur de le compter au nombre de ses collaborateurs, un souvenir spécial au grand savant qui, après avoir posé les bases de toute une partie de l'histoire ancienne de l'Indochine, fut un des fondateurs de notre Ecole et resta pour elle, jusqu'à la fin, le plus clairvoyant des conseillers et le plus ferme des défenseurs.

Marie-Etienne-Auguste BARTH était né à Strasbourg le 22 mars 1834. Il était issu de cette vigoureuse race alsacienne que semblent prédestiner à l'œuvre scientifique sa patiente ardeur au travail, sa lucide intelligence et cette solidité de jugement qui apprécie d'un coup d'œil la valeur des choses, sans se laisser prendre au mirage des mots.

En 1857, il fut nommé professeur de rhétorique et de logique au collège de Bouxwiller. Atteint d'un commencement de surdité qui allait rapidement s'aggraver, peu enclin d'autre part aux divertissements qui suffisaient à ses collègues, il chercha un viatique pour ses heures solitaires et il le trouva dans la littérature indienne. Sa forte culture classique lui rendit aisée l'étude du sanskrit ; et dès qu'il fut maître de la langue, il commença sans tarder dans la forêt des livres de l'Inde ce voyage d'exploration qui devait durer quarante ans.

En 1870 éclatait la catastrophe qui sépara l'Alsace de la France. Trop fier pour endurer le joug de l'étranger, M. Barth quitta le pays natal qu'il ne devait plus revoir. Cette résolution, à laquelle il se tint depuis sans fléchir, n'était ni un geste ostentatoire ni l'effet d'une exaltation passagère : il partit simplement parce qu'il ne pouvait pas demeurer. On devine aisément ce qu'il souffrit : lui-même mettait une sorte de hautaine pudeur à n'en point parler. Il allait même jusqu'à entretenir avec les savants d'Outre-Rhin des relations courtoises et presque amicales, à la condition tacite qu'ils eussent le bon goût de ne pas toucher au point sensible. L'un d'eux, qui le pressait avec une lourde insistance de retourner à Strasbourg, s'attira cette réponse cinglante : « Je n'y rentrerai que derrière les pantalons rouges. » Il est mort trop tôt pour y rentrer : mais son cercueil attend, dans un tombeau provisoire du Père-Lachaise, que sonne l'heure du départ.

En quittant l'Alsace, M. Barth s'établit d'abord à Genève. Jusqu'alors, sauf un essai de jeunesse sur la *Bhagavadgītā* donné à la *Revue germanique*, il n'avait rien publié. C'est à la *Revue critique* qu'en 1872 il envoya son premier article. Quand les directeurs de la revue — ils s'appelaient Michel Bréal, Paul Meyer, Gaston Paris —

reçurent de Suisse un compte-rendu du *Bhāminīvilāsa* de Bergaigne, signé de ce nom inconnu : « A. Barth », ils comprirent aussitôt que l'indianisme avait trouvé son critique. Peu après, cédant aux instances affectueuses de ses confrères, M. Barth venait se fixer à Paris où s'écoula désormais, parmi quelques amitiés choisies et le respect de tous, sa noble et laborieuse vie.

Le compte-rendu de 1872 fut suivi de beaucoup d'autres. En fait, presque toute l'œuvre scientifique d'Auguste Barth a revêtu la forme critique, qui contentait à la fois son appétit de savoir et sa défiance du dogmatisme. Il recevait tous les livres nouveaux de quelque importance ; il les lisait scrupuleusement d'un bout à l'autre, notant les objections, les rectifications, les vues nouvelles que sa vaste érudition et son clair jugement suscitaient dans son esprit. De cette lecture sortait, ou un bref et substantiel compte-rendu pour la *Revue critique*, ou un mémoire plus ample pour le *Journal des savants*, ou une page de ce « Bulletin des Religions de l'Inde » qu'il donna, de 1880 à 1902, à la *Revue de l'histoire des religions*, d'abord d'année en année, puis à de plus longs intervalles.

Il n'y a guère que deux ouvrages de lui qui appartiennent à une autre catégorie : encore les écrivit-il plus par rencontre que par choix. Le premier, *Les Religions de l'Inde*, fut d'abord un article qui lui avait été demandé par M. Lichtenberger pour son *Encyclopédie des sciences religieuses*. M. Barth aimait à obliger, fût-ce aux dépens de son temps et de sa peine ; peut-être aussi accueillit-il sans déplaisir cette occasion de donner en abrégé — « une cinquantaine de pages », pensait-il, — le résultat de ses recherches et de ses réflexions sur l'évolution des religions indiennes ; et enfin un article de dictionnaire est une démarche moins grave qu'un livre. L'article fut donc écrit : il eut plus de cinquante pages, mais il était encore incomplet au gré de l'auteur, qui souffrait de n'avoir pu y ajouter des notes. Cette lacune fut comblée dans un tirage à part de 175 pages. Puis vint la traduction anglaise, à laquelle il fallut bien joindre une préface : les *Religions of India* formèrent un volume de 300 pages, et M. Barth dut s'avouer que, sans le vouloir, il avait tout de même fait un livre. Et il se trouva que ce livre était un chef-d'œuvre de science, de pensée et de style.

L'autre ouvrage est trop connu ici pour qu'il soit besoin d'en parler longuement : ce sont ses *Inscriptions du Cambodge*. Il s'agissait de savoir si l'épigraphie indochinoise allait devenir un domaine de la science étrangère. Bergaigne et Barth donnèrent à cette question la réponse qu'il fallait : ils se mirent à la besogne, et on sait assez avec quelle sûreté dans le déchiffrement, avec quelle perspicacité dans l'interprétation, avec quelle logique prudente dans les conclusions l'un et l'autre s'acquittèrent de leur tâche.

Ainsi coulait cette vie de bénédictin laïque à l'ombre des tours de Saint-Sulpice, lorsque, en 1893, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres s'avisa que la place de ce grand savant était marquée parmi ses membres. Il n'y eût pas songé de lui-même et surtout il n'eût pas consenti au rôle de solliciteur : on l'invita à entrer, il vint « prendre séance », et ce fut tout. Peu d'élections ont fait plus d'honneur à l'Académie et à l'élu.

C'est comme membre de l'Académie qu'il eut charge, avec MM. Bréal et Senart, d'étudier le projet de M. le Gouverneur général Doumer créant la « Mission archéologique d'Indochine », qui devait prendre peu après le nom d'Ecole française d'Extrême-Orient. Le statut qui sortit de ces délibérations porte la marque reconnaissable de son esprit sage et prévoyant, aussi soucieux des grands intérêts de la science qu'averti des possibilités pratiques. On se rappelle la belle lettre qu'il nous écrivit pour servir de

préface à notre *Bulletin*, avec quelle netteté de vues et quelle divination des réalités il définissait le rôle de notre institution. La fondation de l'Ecole française fut pour lui une grande joie, et une plus grande encore son succès. Depuis lors il demeura pour nous, non pas le protecteur bienveillant et lointain, mais l'ami sûr et vigilant qui montre la bonne route, avertit des obstacles, signale avec bonté les erreurs et réconforte aux heures difficiles. Il voulut nous donner un témoignage public d'intérêt en collaborant à notre revue. Membre de la Commission archéologique d'Indochine et empêché par la maladie d'assister à ses séances, il accepta du moins la tâche — qui ne fut pas une sinécure — de diriger la publication des *Bas-reliefs du Bayon* : on peut dire que ce qui lui restait de forces a été consacré à l'archéologie indochinoise.

Les dernières années de sa vie lui apportèrent, avec de cruelles souffrances physiques, quelques-unes de ces joies du cœur qui aident à les supporter : telle fut, le 22 mars 1914, la célébration par ses amis de ses quatre-vingts ans. En leur nom, M. Senart lui présenta les deux premiers volumes de ses œuvres recueillies dans les diverses revues où elles étaient éparses, et lui exprima les sentiments de tous en une touchante allocution qu'il terminait ainsi : « Pardonnez-nous si, pour glorifier votre grand labeur, nous n'avons pas trouvé de moyen plus sûr que d'en montrer les fruits. Ce sera, du moins, le moyen de vous donner plus efficacement en modèle à la génération qui monte et qui n'a pas le bonheur de vous connaître d'aussi près que nous ».

Les épreuves de tout genre, dont s'accompagne d'ordinaire le déclin, ne furent pas épargnées à M. Barth : il mit à les supporter toutes — même celle qui dut être la plus pénible à ce grand travailleur : la quasi-impossibilité de travailler — cette fermeté tranquille qui était le fond de son caractère. Il se conformait avec ponctualité aux soins fastidieux qu'exigeait son état : non qu'il eût un attachement immodéré à la vie, mais parce qu'il la considérait comme une tâche dont l'honnête homme doit s'acquitter jusqu'au bout, comme l'honnête critique doit lire jusqu'à la dernière page le livre dont il s'est chargé de rendre compte. C'était un grand sujet de querelle entre lui et son ami Bréal, dont la souriante insouciance oubliait volontiers le soin de sa santé pour les joies de l'étude ; et le débat, entre ces deux vieux humanistes — l'un préconisant la chirurgie, l'autre préférant la philosophie — prenait naturellement un tour classique. *Propter vitam vivendi perdere causas !* disait Bréal, en secouant la tête. — *Propter vitam*, soit ! Mais *propter dolorem ?* répliquait Barth irrité, sans que la variante eût d'ailleurs plus de succès que la leçon ordinaire. Ainsi tous deux s'acheminaient avec une égale sérénité vers l'inévitable fin : *Habent sua fata senes*, répétait souvent M. Barth avec un sourire résigné, quand il confiait à ses amis les misères de sa vieillesse. Il s'éteignit doucement le 15 avril 1916.

Avec lui a disparu un magnifique exemplaire du savant. Le trait dominant de son caractère était la conscience. Il apportait la même exactitude à son travail, à sa correspondance, à toutes les démarches de la vie sociale. Il aimait l'œuvre bien faite par des mains exercées, et abhorrait par contre l'improvisation, l'à peu près, le « bousillage ». La vérité elle-même ne lui plaisait tout-à-fait qu'à la condition de se présenter décemment : mal fagotée, il ne pouvait s'empêcher de la regarder de travers.

Il avait un sens critique d'une pénétration et d'une rectitude presque infaillibles. En général ses jugements ne sont pas sujets à révision, sauf peut-être celui qu'il a porté sur le bouddhisme et qui semble empreint d'une rigueur excessive. La raison en est, je crois, qu'il n'a jamais connu le bouddhisme dans la vie réelle, mais seulement par les livres et à travers « cet affreux style bouddhiste, le plus insupportable de tous

les styles », qui soulevait par sa diffusion, son impropriété, ses interminables rabâchages, l'antipathie de cet excellent esprit qui ne goûtait chez les autres, comme il ne recherchait lui-même, qu'une forme exacte et concise.

Car le caractère technique de ses travaux ne doit pas faire oublier qu'Auguste Barth ne fut pas seulement un grand philologue, mais un maître écrivain. Son style, constamment égal à son objet, n'a jamais rien de médiocre ni d'affecté. Qu'il décrive des rites, analyse des théories abstraites ou explique les aberrations du mysticisme, toujours la pensée franche et nette trouve sans effort le tour juste, bref et expressif. Sa langue n'a pas seulement une pureté classique, elle est riche de cette saveur que donne au parler un commerce familier avec la nature et avec les hommes qui vivent près d'elle. On sait que ce liseur infatigable fut dans sa jeunesse un intrépide alpiniste. Plus tard, il devint un hôte assidu de la côte bretonne : chaque été le ramenait à son petit ermitage d'Audierne, où il aimait à causer amicalement avec les pêcheurs et à s'informer des menus faits de la vie locale, tout en jouissant pleinement de la brise marine et des aspects changeants de la mer. Souvent il plantait son chevalet sur la plage et confiait sa vision du ciel et des flots à des toiles qu'il ne montrait à personne. L'hiver venu, il regagnait Paris et repassait allègrement du monde des formes dans celui des idées.

M. Barth devait à sa vaste érudition, à la rectitude de son esprit et à la noblesse de son caractère, d'exercer sur les études indiennes, selon l'expression de M. Senart, « une sorte de magistrature ». Impitoyable aux mauvais livres, aux esprits faux, aux sophistes et aux charlatans, il avait des trésors de mansuétude pour les hommes de bonne volonté : il redressait leurs bévues d'une main amicale, sans s'acharner sur les erreurs de détail ni envenimer par une raillerie, qui eût été si aisée à son esprit caustique, les blessures nécessaires et salutaires de son scalpel [1].

Au fond, ce redoutable critique était d'une extrême bonté. La supériorité de son intelligence le cédait encore à celle de son cœur. Certains le trouvaient distant : c'est qu'il savait le prix de l'amitié et ne la prodiguait pas ; mais la sienne, quand il l'avait accordée, était un roc inébranlable. Ceux qui ont eu le bonheur de la posséder s'en souviennent comme d'une des joies les plus rares de leur vie.

Faut-il regretter que M. Barth n'ait pas construit une de ces œuvres qui attirent l'attention et retiennent le souvenir du grand public ? Sa renommée y eût peut-être gagné en étendue, mais on peut douter qu'il eût été par là plus utile ou même aussi utile au progrès de la science qu'en propageant des idées justes et en faisant la chasse aux erreurs. A l'exemple des héros divins, il choisit pour fonction de protéger la vérité et d'exterminer les monstres : cette tâche, il l'a supérieurement remplie, et elle suffit à sa gloire.

L. Finot.

---

[1] Nous en avons un exemple dans la lettre qu'il écrivit à Félix Faraut au sujet de ses travaux sur les dates des anciennes inscriptions du Cambodge et du Champa. C'est une page de critique inédite et qui, à ce qu'il nous semble, mérite d'être conservée. Faraut se montra très fier et très touché de la manière franche et sérieuse dont l'illustre savant avait discuté ses recherches ; il fit faire plusieurs copies de cette lettre qu'il distribua à ses amis, et dont l'une fut déposée dans les archives de l'Ecole française. Nous la reproduisons à la suite de cette notice, en remerciant M. Faraut fils d'avoir bien voulu nous autoriser à la publier.

Lettre a M. F. Faraut.

Audierne (Finistère), 5 novembre 1910.

Monsieur,

Il y a longtemps déjà que je vous dois une double réponse, d'abord pour votre lettre du 3 août et puis pour votre deuxième brochure sur les dates khmères, qui, l'une et l'autre, me sont parvenues ici, où je suis à me soigner depuis le 17 juin. Si j'ai tardé à vous payer ces deux dettes, c'est que je pensais le faire en une fois, à mon retour à Paris ; car ici, où je n'ai ni notes, ni livres, pas même mon exemplaire des *Inscriptions du Cambodge et de Campā*, je ne pouvais pas revoir mes dates, ce qu'il faudrait faire pourtant pour répondre au détail de votre brochure. Mais des raisons pressantes de santé m'ont obligé de différer ce retour, que je croyais alors prochain. Je veux donc, sans attendre davantage, répondre à votre lettre, en ne touchant aux conclusions de la brochure que sur quelques points que je puis aborder ici, quitte à reprendre la question à Paris, quand d'autres occupations que j'ai sur les bras et aussi mon misérable estomac me permettront ce travail énervant.

Je voudrais ne pas revenir sur ce que je vous ai dit dans ma première lettre au sujet de l'écriture. Mais vous m'y obligez, car vous m'objectez maintenant qu'il faudrait s'entendre d'abord sur le sens de ce terme « écriture moderne », que j'ai appliqué, d'après M. Aymonier, aux inscriptions d'Angkor

Il n'est pas définissable sans doute à la façon d'un terme technique ; il se comprend pourtant, avec un peu de bonne volonté. Appelons par exemple écriture moderne celle que les lettrés ordinaires du Cambodge peuvent encore lire, ce qu'ils ne sont plus capables de faire pour les caractères des anciennes inscriptions sanscrites.

Vous ajoutez ensuite que l'histoire de ces alphabets demande à être examinée et précisée, ce que, d'après vous, elle n'aurait pas été jusqu'ici. Il est vrai que, pour ceux du Cambodge en particulier, cette histoire n'a pas encore été réduite en manuel à l'usage des novices. Mais, depuis près d'un siècle, on a publié des centaines et des centaines de fac-similés de toute époque et de toute provenance, depuis le Tibet et le Turkestan chinois jusqu'à Bornéo, sans compter la Chine et le Japon, de la grande famille des alphabets hindous, dont ceux du Cambodge dérivent sans le moindre doute possible, et auxquels ils n'ont cessé d'être rattachés par un lien très étroit qu'après l'extinction complète du sanscrit et de la culture hindoue en pays khmer. Et les traités généraux sur la matière ne manquent pas non plus : je vous citerai seulement les *Alphabets indiens* de Holle (en hollandais ; comprend, outre ceux de l'Inde et de l'Archipel, ceux de l'Indochine), la *South-indian Palæography* de Burnell (en double édition) et la *Paléographie indienne* de Bühler (en allemand et en anglais), sans compter un assez grand nombre de travaux sur des points spéciaux, tels que ceux de Kern, de Hoernle, etc. Tout cela constitue un réseau dont quelques mailles sont sans doute à reprendre, mais qui, dans l'ensemble, est assez solide et assez serré pour qu'il ne soit plus possible de déplacer de six ou de sept siècles une inscription écrite dans l'un ou l'autre de ces alphabets.

Vous le faites pourtant et, apparemment pour me prémunir contre la tentation de traiter l'Indochine comme l'Inde propre, vous me renvoyez à l'exemple du Canada. Je ne vois vraiment pas ce que le Canada vient faire ici. D'abord, l'Inde n'a jamais colonisé l'Indochine comme la France de Louis XIV et de Louis XV a colonisé le Canada. Elle ne lui a imposé ni sa langue, ni son organisation sociale ; elle lui a donné, directement ou indirectement, des religions et successivement deux langues religieuses restées toujours savantes (à peu près comme le latin au Canada) ; elle lui a donné en

outre quelques-unes de ses disciplines ou, pour me servir du terme hindou, quelques-uns de ses çâstras, entre autres son astronomie et, d'une façon plus complète et plus durable, son écriture ; tout cela importé par une très faible minorité d'aventuriers, de missionnaires, sans doute aussi de marchands, et dont il n'est resté que de pauvres débris, une fois que les rapports ont été coupés entre les deux pays.

Je suis donc, d'une part, suffisamment garanti contre le danger que vous me signalez. Et, d'autre part, comment voulez-vous que le fait que le Canada, à bien des égards, est resté archaïque en comparaison de la métropole, que le français, par exemple, qu'on y parle reflète encore celui du grand siècle, serve à expliquer le fait tout contraire que, selon vous, on constaterait au Cambodge, à savoir que l'écriture, pour ne parler que d'elle, — car le même fait se reproduirait encore pour d'autres éléments, pour les ères, pour les idées, pour le style des documents — y serait non pas en retard, mais en avance et de beaucoup sur le prototype hindou dont elle provient pourtant indubitablement ? Comment telle inscription, que vous placez au IIe siècle et même avant, pourrait-elle être écrite en des caractères d'origine sûrement hindoue et reproduisant, sans la moindre altération, un type qui n'apparaît et *n'a pu apparaître* dans l'Inde que 5 ou 6 siècles plus tard ? Croyez-moi, c'est là une impasse — et il y en a d'autres et de plus graves — d'où toutes les formules de votre hora royal ne vous tireront pas.

Vous constatez, dites-vous, que les résultats auxquels nous arrivons de part et d'autre, sont très souvent approximativement d'accord pour les longitudes du soleil et de la lune, mais en grand désaccord pour tout le reste. A cela il n'y a rien d'étonnant, puisque l'astronomie khmère n'est que le prolongement de l'astronomie indienne et que, dans celle-ci, les données fondamentales donnant la marche du soleil et de la lune (le nombre de leurs révolutions dans un mahâyuga) sont les mêmes pour le soleil et, à peu de chose près, les mêmes pour la lune, dans tous les siddhântas, ceux-ci ne différant que par la manière de les appliquer. Il n'en est pas de même pour les planètes ; là il y a des divergences assez fortes entre les diverses autorités dès l'origine ; et, tout en ne changeant plus rien, à partir du moins d'une certaine époque difficile à préciser, aux textes consacrés, on n'a cessé, pour maintenir à peu près l'accord avec le ciel, de faire, par voie d'amendements, dans les commentaires, diverses corrections, entre autres celle qui est appelée *bîja*, de date incertaine, mais en tout cas tardive. Comment et dans quel état ces données ont-elles été transportées en Indo-chine, et quels remaniements ont-elles pu y subir à la longue ? Je n'en sais rien et, malgré votre confiance imperturbable en votre calendrier khmer arrêté, dites-vous, *ne varietur* par les horas cambodgiens 634 ans av. J.-C., vous n'en savez pas plus que moi.

Dans votre brochure, je vois pourtant que, dans ce calendrier, la durée de l'année solaire hindoue a été légèrement modifiée (d'une demi-seconde environ en moins), puisqu'il faut 800 de ces années pour faire un nombre entier de jours, tandis qu'il en faut 1,080,000 (le quart du mahâyuga de 4,320,000 années) d'après les çâstras hindous. C'est une simplification. Avec quelques autres sans doute elle a permis de compter l'*ahargaṇa* (la somme de jours), votre *harakoune* (1), à partir de 634 av. J.-C., au lieu

(1) Toute cette terminologie est sanscrite et a même, en bonne partie, passé par le pâli, ce qui n'est pas précisément une garantie d'antiquité pour les traités qui l'enseignent. Le nom même de vos astrologues est le sanscrit hora, « astrologie », employé de travers et emprunté lui-même au grec ὥρα, le même mot que notre « heure ».

de le compter depuis l'origine des immenses périodes hindoues. Et cette simplification peut avoir été faite n'importe où et n'importe quand ; cette ère de 634 av. J.-C. a été, comme l'ère kali dans l'Inde, établie par calcul rétrospectif et l'existence à un moment donné n'en implique nullement l'usage continu depuis l'origine Si ces simplifications n'avaient pas été faites, vous pourriez tout aussi bien affirmer que le calendrier khmer a été établi une fois pour toutes le vendredi 17 février 3102 av. J.-C. à minuit de Laṅkâ, point initial du Kaliyuga.

Quoi qu'il en soit, de tout cela devaient résulter d'inévitables divergences entre nos résultats. D'autres, d'après vous, proviendraient de nos façons de calculer, et, de cela, vous me permettrez de douter. Autant que je puis en juger, vous employez pour la détermination du quantième et du jour de la semaine, un procédé qui revient à peu près à ce que nous appelons le calendrier lunaire perpétuel, et ce procédé, le seul bon d'après vous, vous me reprochez de le remplacer par un autre, qui serait détestable, de ne jamais parler, par exemple du jour Langsak, qui est pourtant le criterium essentiel.

Le calendrier lunaire perpétuel, les tables de M. Jacobi me le donnaient aussi ; je ne l'ai pas employé, parce que ces tables me permettaient de me servir d'un autre procédé tout aussi sûr, comportant même une approximation immédiate plus grande, et qui avait de plus l'avantage de me fournir une donnée pour le calcul ultérieur des planètes.

Il est vrai que dans votre brochure vous maltraitez fort ces pauvres tables : elles seraient faussées du seul fait d'être établies en vue de la date chrétienne, reproche que je ne comprends pas bien et qui me fait supposer que vous en parlez sans les connaître. Je ne comprends pas davantage un autre reproche que vous me faites, de m'être servi, pour les positions du soleil et de la lune et pour ce qui en dépend, de ces mêmes tables, légèrement éclectiques, il est vrai, mais, pour l'essentiel, basées sur le *Sûryasiddhânta*, et d'avoir ensuite calculé les planètes (pour lesquelles ces tables ne donnent rien) directement d'après le *Sûryasiddhânta* même. C'est à peu près comme si, devant me rendre d'un lieu dans un autre, vous me reprochiez d'avoir profité du chemin de fer pour une partie du trajet et d'avoir fait le reste à pied.

Sous ce rapport, j'ai donc la conscience en repos : les deux procédés sont tous deux bons et légitimes, à condition toutefois : 1° que l'instrument soit bon, et sous ce rapport, je ne pouvais que faire plein crédit à la compétence et à l'exactitude que tout le monde reconnait à M. Jacobi ; 2° que l'instrument soit employé correctement ; et là-dessus, je vous ai déjà fait ma confession. Je suis un médiocre calculateur. Poursuivre avec une attention sans défaillance un travail à la fois très long (des jours, des semaines parfois pour une seule date), très minutieux et presqu'entièrement machinal, n'a jamais été mon fait et l'est encore moins maintenant. J'admets donc parfaitement que je me sois parfois blousé, même dans le maniement relativement facile des tables, et, à plus forte raison, que je me sois plus d'une fois embrouillé dans le calcul des planètes d'apprès le schéma infiniment compliqué du *Sûryasiddhânta*. Pas même pour les positions moyennes, je n'avais alors de tables : rien qu'établir pour cela l'*ahargaṇa* d'une date, plus d'une douzaine d'opérations sur des nombres de 10 et 12 chiffres, est un exercice au cours duquel, quand on n'en a pas l'habitude, on finit par ne plus distinguer sa main droite de sa main gauche. Et la position moyenne une fois obtenue; il s'agit de traverser les multiples méandres qui conduisent à la position vraie. J'y ai mis tout le soin possible, mais quel miracle, si j'étais chaque fois arrivé au bout sans accroc !

Sous ces réserves, je crois donc que nos divergences ne sont pas dues à nos façons respectives de procéder. Mais il en doit venir certainement d'un côté dont vous ne parlez pas : nous ne travaillons pas sur la même année. Celle du comput indien est rigoureusement luni-solaire : la marche vraie du soleil et de la lune, ou ce qu'on donne comme tel, y détermine les intercalations et les annulations du jour et du mois. Votre année, au contraire, n'est plus luni-solaire qu'approximativement, puisque,

comme en Birmanie et au Siam, l'intercalation se fait toujours sur Âshâḍha, tandis que dans le comput indien elle peut, sauf une seule exception, tomber sur tous les mois de l'année.

Il n'est donc pas étonnant que nos résultats soient souvent en désaccord, non seulement entre eux, mais avec les données des inscriptions.

Seulement, dans ce dernier cas, j'avoue que je n'ai pas la vraie clef, aveu que, d'après l'expérience acquise depuis, j'aurais dû faire plus souvent. Vous au contraire, sûr de l'infaillible efficacité pour tous les temps des formules de votre hora, vous promenez la date à travers vos trois ères et, si vous ne réussissez pas à l'accrocher à l'une d'elles, vous déclarez simplement que le document est à revoir, sans que le nombre de fois où vous êtes obligé de faire cette déclaration vous effraie. Là-dessus, je vous ferai simplement observer que les rédacteurs de ces inscriptions étaient des hommes tout imbus des disciplines hindoues, dans l'entière dépendance des çâstras sanscrits, où ne figure nulle part, que je sache, un pareil système d'intercalation.

Je termine cette lettre déjà trop longue par quelques rectifications que je dois faire à votre brochure.

Dès la première date que vous examinez, p. 18, à propos du mot *koça*, vous m'accusez d'avoir arbitrairement, simplement parce que cela était à ma convenance, changé un 6 en un 3. Si seulement vous vous étiez d'abord donné la peine de vous informer un peu! *Koça* n'est pas connu comme expression numérique; il ne figure comme tel dans aucun lexique, dans aucune des listes qu'on a dressées de ces expressions, listes déjà assez nombreuses et qui d'ailleurs sont toutes incomplètes, chacun étant libre d'employer ainsi le premier mot venu, à la seule condition, sous peine de n'être pas compris, que le mot désigne un objet faisant partie de quelque groupe plus ou moins connu. Or il n'y a pas de groupe semblable de 6 koças; mais il y en a un de 3, les 3 koças ou « enveloppes » du Vedânta, et c'est à la valeur 3 que Bergaigne, comme ferait tout sanscritiste, a certainement dû songer d'abord. La valeur 6 qu'il a préférée n'en restait pas moins fort possible; car il l'avait très ingénieusement dégagée de trois inscriptions solidaires, où le mot paraît bien avoir ce sens, et d'autre part les attributions de ces valeurs numériques sont parfois bien bizarres et tirées par les cheveux. Dans ces conditions ne devais-je pas, après avoir échoué avec 6, essayer aussi 3? Il n'y a eu là, de ma part, ni fantaisie, ni falsification, pour parler plus franchement. Quant à la discussion de la date que, maintenant, je ne rédigerais plus de même, je suis obligé de la remettre à plus tard, quand j'aurai le texte en main.

Vous me faites un reproche tout semblable et tout aussi peu mérité à la page 49, à propos du mot *yâmya*, je crois. Bergaigne l'avait traduit par « le jour des jumeaux », donc soit « le jour des Açvins », ce qui n'apprend rien, soit le 2e jour, ce qui est impossible. J'ai donc honnêtement examiné tous les sens que le mot pouvait avoir ici, je n'en ai inventé aucun, et si, finalement, après avoir exposé le pour et le contre, j'ai opté pour celui qui, à tort ou à raison, m'a paru donner une vérification, où est la faute? Avez-vous le droit de dire que je rejette purement et simplement *ce qui est indiqué* dans le texte original? Mais rien n'est indiqué par le texte original, qui vous laisse le choix entre une demi-douzaine d'interprétations.

Je ne relève pas quelques autres imputations que je ne puis pas vérifier ici, comme 963 changé en 969 (p. 62) ou le 2e jour devenu le 1er (p. 70). Y a-t-il faute d'impression, étourderie, malentendu? Je le saurai quand j'aurai le texte à ma disposition. Mais je dois dire quelques mots sur le Vanija (p. 29 et 72), qui tantôt disparaît, tantôt se change en Mars. La chose est pourtant bien simple, et si vous aviez la moindre connaissance du sanscrit, vous l'auriez compris par ma note, que vous résumez, mais absolument de travers. Il y a deux mots d'origine et de forme différente, Vanija « le Marchand », qui est un *karaṇa*, et Avanija « Né de la terre », Mars, mais qui deviennent tout à fait semblables, quand le second, comme cela doit être le cas ici, vient après un

mot terminé en o ou en e, position où son a initial s'élide. Le choix était donc libre, et si, dans une deuxième traduction faite quelque temps après la première, j'ai cru devoir le faire autrement, je n'avais qu'à le signaler en note. C'est ce que j'ai fait ; est-ce ma faute si vous n'y avez rien compris ?

Ailleurs encore (page 79) vous opposez l'une à l'autre comme gravement différentes deux rédactions qui disent pourtant la même chose. « L'horoscope de l'Ecrevisse » n'est pas une donnée nouvelle ; c'est l'exact équivalent de « le Cancer à l'horizon », sous une forme non moins littérale et plus compréhensible au commun des lecteurs ; et si « le Chien » est remplacé par des points, c'est que le mot ainsi traduit par Bergaigne est à peu près inusité et, de plus, de lecture très douteuse. Tout cela, à en juger par vos extraits, doit avoir été dit autant que cela en valait la peine. Vous n'en prononcez pas moins : « Les modifications sont faites dans le but de... ». Il peut, il doit y avoir des erreurs dans mes vérifications ; il n'y a point de trucage, de « modifications faites dans le but de... »

Il y a pourtant, dans cette deuxième rédaction, un changement de plus de portée : elle tranche, pour le *tithi* et le jour civil, une alternative que la première laissait ouverte. Le cas se présente un peu partout, entre autres pour la date de XXVI (à votre page 81) et, à en juger par l'extrait que vous donnez en cet endroit, je dois m'en être expliqué à fond, là ou quelque part ailleurs. Comme pourtant vous ne paraissez pas m'avoir bien compris, puisque vous me reprochez quelque part (je ne retrouve pas l'endroit et je suis pressé) de prendre le *tithi* pour le jour civil, je reviens sur la question. Sauf des cas très rares (et alors il y a indication formelle du contraire), le quantième, dans une date luni-solaire se rapporte toujours au *tithi*, qui, contrairement à ce que vous dites p. 22, est ainsi spécifié, même quand le mot est sous-entendu. Ce quantième est en effet au féminin, parce que le *tithi*, bien que de deux genres, est en général au féminin (les mots désignant le jour civil sont au contraire du masculin ou du neutre) et il détermine le quantième du jour civil dans lequel le *tithi* finit. De plus, en règle générale, surtout dans les dates exprimées laconiquement, le jour civil ainsi déterminé est le jour de la date, ce jour n'eût-il de commun qu'une minute ou deux avec le *tithi*, qui peut appartenir presqu'en entier au jour civil précédent. Ainsi (je reproduis le sens, non la teneur, que je n'ai pas sous la main, de XXVI, p. 81 de la brochure) *vaiçâkhaçukle saptamyâm gurau*, littéralement : « dans la [quinzaine] claire de *vaiçâkha*, le septième [tithi], le jeudi », signifie suivant l'interprétation ordinaire : le 7ᵉ jour civil de Vaiçâkha clair, le jeudi. Mais dans les dates exprimées simplement, comme plusieurs des nôtres et entre autres celle de XXVI, il se peut fort bien que les expressions soient à prendre à la lettre. De là, une alternative à examiner dans chaque cas et que, d'après l'expérience acquise depuis, je ne trancherais plus toujours dans le même sens.

Je ne veux pas quitter le *tithi*, sans m'accuser d'une abominable bourde, que vous avez bien fait de relever p. 22, quand j'ai dit que le *tithi* était l'espace de temps que la lune met à parcourir un *nakshatra*. C'est une très laide approximation substituée à un terme très précis, et vous lui faites trop d'honneur en la réfutant ; il suffisait de l'écraser net. Croyez pourtant que je sais fort bien que le *tithi* est l'espace de temps pendant lequel la distance du soleil et de la lune s'accroît de 12° ; j'ai eu trop souvent, ayant la place du soleil, à chercher celle de la lune à l'aide du *tithi*, pour l'ignorer, et il a fallu que je fusse bien énervé pour mettre ici le *nakshatra*.

Je fais en général peu d'hypothèses, et je vous trouve bien sévère pour celle que je risque sur *umâhni*, *ushâhni* (p. 41 et 78). Est-ce même bien une hypothèse ? C'est un essai d'interprétation, somme toute possible, à propos d'une conjecture également possible, et je voudrais bien voir celui qui se tirerait de ces documents, d'un déchiffrement parfois si douteux sans faire des conjectures. En tout cas, hypothèse ou non, elle n'est pas de la force de celle que vous faites vous-même dans votre première

brochure, où vous proposez de prendre le *nakshatra* par opposition : ne serait-ce pas comme si, ayant un rendez-vous pour midi, on se demandait s'il ne faut pas entendre minuit ? En tout cas aussi, les suppositions que je suis amené à faire sont toujours données comme telles, sous toutes réserves, et vous n'êtes pas toujours aussi circonspect. C'est ainsi que (p. 56) vous soupçonnez d'abord, mais affirmez ensuite que *çuci* désigne Âshâḍha quand il est doublé par intercalation, quand il y a un Prathamâshâḍha « premier Âshâḍha » et un Dvitîyâshâḍha « deuxième Âshâḍha » ; et notez bien que, comme pour *çaka* et *çakarâja*, vous chassez ici sur le terrain sanscrit qui évidemment n'est pas le vôtre. Pour *çuci*, les faits sont tout autres. Comme tous les mois hindous, Jyaishṭha et Âshâḍha ont deux noms : l'un s'appelle *Çukra* et l'autre *Çuci*. Mais *çukra* et *çuci* sont synonymes ; ils signifient tous deux « brillant » et, soit pour cette raison, soit pour raison métrique, ils s'emploient parfois l'un pour l'autre ; on n'est donc jamais bien sûr duquel des deux mois il s'agit, et l'intercalation n'intervient ici pour rien. Notez que, dans le comput indien, Âshâḍha n'a pas du tout le privilège d'être intercalaire.

Comme un défaut général de méthode, vous m'avez déjà fait un grief de m'être servi des tables de M. Jacobi ; vous m'en faites un autre de parler constamment de l'année révolue quand le texte ne la spécifie pas. Sous ce reproche, je ne puis voir qu'un malentendu, auquel je croyais pourtant avoir paré. Nous comptons par années courantes : 1910 étant la 1910ᵉ de l'ère. Les Hindous généralement (dans leurs traités d'astronomie, toujours) comptent par années révolues ; la première année de l'ère est l'année 0, et c'est un lieu commun de dire que, pour avoir les deux années chrétiennes (courantes) correspondantes il faut ajouter 78-79 au chiffre d'une année çaka ainsi comptée, ou bien 79-80, s'il s'agit, cas plus rare, d'une année çaka commençant en Kârttika. Mais il arrive aussi aux Hindous, dans le Sud notamment, de compter comme nous, par années courantes, et alors les années chrétiennes correspondantes s'obtiennent en ajoutant au millésime çaka 77-78. Ce sont là des équations établies par de nombreux synchronismes entre des années çaka et celles d'autres ères indiennes ou des années à nous, et entre les années çaka de régions différentes de l'Inde. Dans les textes, la nature de l'année est parfois indiquée par un adjectif, *vartamâna* pour l'année courante, *gata* ou quelque autre pour l'année révolue ; mais la plupart du temps, il n'y a aucune indication.

Et c'est le premier usage, celui de l'année révolue, qui prévaut, je dirai même qui est général dans nos inscriptions, et qui s'est maintenu au Cambodge jusqu'à nos jours. Encore maintenant, les Cambodgiens, sans s'en douter, comptent par années révolues, et vous en faites autant pour leurs années, comme le fait voir la liste de leurs ères que vous donnez p. I. Le reproche que vous me faites, et qui serait grave s'il était justifié, de changer ainsi le millésime des années des documents, porte donc à faux. Il est vrai que, à côté du chiffre du texte qui est celui de l'année révolue, je donne celui de l'année courante qui, naturellement, est en avance d'une unité ; pour une année (révolue) 540 par exemple, j'avertis qu'en comptant comme nous, cette année est la 541ᵉ de l'ère ; et si je le fais, c'est qu'à l'époque de la publication de ces inscriptions, dans beaucoup de livres, l'équation de l'année çaka était chiffrée, non pas 78-79, mais 77-78. Et aujourd'hui encore, la précaution n'est peut-être pas entièrement inutile.

Enfin, un dernier grief général que vous élevez contre moi est celui de mes « tâtonnements ». Je me livre, dites-vous, à tous les tours de passe-passe pour ramener, *per fas et nefas*, ces dates à l'ère de 78 A. D. Ce n'est pas tout à fait cela ; mais les tâtonnements sont incontestables. Ils ont été même plus nombreux que vous ne vous en doutez. Plus d'une fois j'ai été amené à essayer aussi des années commençant en Kârttika ou, comme nous disons, *kârttikâdis*, et je ne suis pas encore complètement revenu du soupçon qu'il pourrait bien y avoir eu au Cambodge des années de cette sorte. Les

numéros d'ordre des mois khmers — je les tiens de vous et je vous en suis reconnaissant — où Mârgaçira est marqué 1, semblent provenir d'une année semblable : quand on était, par exemple, au 12e jour de ce mois, on était à 1 mois 12 jours du commencement d'une année kârttikâdi, et on aurait marqué cela par mois 1, jour 12, comptant par mois écoulés, comme on comptait par années écoulées. Quoi qu'il en soit, j'ai tâtonné, beaucoup tâtonné, et pas pour mon plaisir, je vous en réponds. Mais que voulez-vous ? Les textes me disaient *çaka*, *çakarâja*, et il fallait bien faire de mon mieux, essayer de vérifier et de justifier leurs dires. Tout ce que je puis vous assurer, c'est que je n'ai jamais essayé de les fausser. Vous qui avez foi en votre calendrier khmer qui n'a jamais varié depuis 25 siècles, vous ne tâtonnez pas ; mais vous faites pis : vous jonglez avec vos ères au défi de toute possibilité. Et voyez ce que vous obtenez : une année çaka de 4 A. D., une autre de 39 av. J.-C., plus d'un siècle avant qu'il y ait eu dans l'Inde un royaume çaka et, par conséquent, une ère çaka. Et pour croire cela, il nous faudra admettre, comme vous, que *çaka* et *çakarâja* sont des mots khmers signifiant « ère », qui dans l'Inde seraient devenus les noms d'un peuple et du roi de ce peuple. Vous vous demandez, après un de ces beaux résultats, ce que les épigraphistes en feront. Ils n'en feront rien du tout ; ils les tiendront, comme vous faites d'un des miens, pour non-avenus, et ils ne seront pas les seuls à faire ainsi.

L'ère çaka, née dans l'Ouest de l'Inde et dont l'usage épigraphique ne s'est guère répandu au delà, est restée longtemps anonyme. Elle a dû sa grande fortune aux astronomes, qui l'ont adoptée de bonne heure à côté de l'ère kali, sans doute parce qu'elle était en usage dans le Mâlva, à Oujjain, le siège d'une de leurs plus florissantes écoles et par où passe le premier méridien hindou. C'est de là, par leurs manuels, qu'elle a été portée au dehors, dans l'Archipel, dans l'Indochine, et ce n'est que dans ces pays, où l'on ne savait rien des Çakas ni d'un Çakarâja, que ces mots usités constamment dans les manuels des faiseurs de calendriers ont pu peu à peu prendre le sens d' « ère », d'abord d'une certaine ère, et finalement d'ère en général. Mais tant que le sanscrit a été cultivé au Cambodge, la langue a dû conserver le souvenir de la vraie signification de ces mots, de *çakarâja* surtout, et, dans les inscriptions rédigées en cette langue savante, ils ne peuvent se rapporter qu'à l'ère de 78 A. D. Ce sont là des faits que vos prétendues démonstrations ne renverseront pas et qui, appuyés de beaucoup d'autres, se retourneront toujours contre qui les niera. Une autre question est celle de l'époque à laquelle peut remonter ce calendrier khmer dont vous vous servez et qui n'est plus, à bien des égards, le calendrier hindou, bien qu'il en ait retenu les données fondamentales et la nomenclature. Bien ancien, il ne saurait l'être ; l'ère moderne, le *culla çakarâj*, qui se répercute en Birmanie et au Siam, fournira-t-elle une limite inférieure extrême, et un astronome bien imbu de l'esprit de critique historique, pourra-t-il, quand les textes seront publiés, nous donner là-dessus quelques lumières ? Puisse votre *Astronomie Cambodgienne*, dont vous annoncez la publication prochaine, y aider ! Pour le présent, toute spéculation à ce sujet serait vaine.

En résumé, je ne prétends nullement posséder la clef exacte qu'il faudrait pour traiter d'une manière tout à fait satisfaisante la vérification des dates de ces inscriptions sanscrites ; mais je soutiens que vous ne la possédez pas non plus, et qu'en essayant d'appliquer celle que vous déclarez infaillible, sans tenir aucun compte des vraisemblances et certitudes historiques, vous faites fausse route.

Veuillez excuser cette trop longue lettre, et croyez, Monsieur, à mes sentiments d'estime et de vrai dévouement.

A. Barth.

DOCUMENTS ADMINISTRATIFS.

---

6 avril 1916.

ARRÊTÉ NOMMANT DES CORRESPONDANTS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT. (*J. O.*, 12 avril 1916, p. 571.)

Le Gouverneur général de l'Indochine, Grand officier de la Légion d'honneur,

Vu les décrets du 20 octobre 1911 portant fixation des pouvoirs du Gouverneur général et organisation financière et administrative de l'Indochine ;

Vu le décret du 26 février 1901 portant organisation de l'École française d'Extrême-Orient ;

Vu l'arrêté du 10 mars 1902 instituant des correspondants et des correspondants délégués de l'École française d'Extrême-Orient, modifié par l'arrêté du 2 février 1905 ;

Vu les arrêtés du 14 mars et du 27 avril 1910, et du 28 mai 1912 ;

Sur la proposition du Directeur p. i. de l'École française d'Extrême-Orient,

Arrête :

Art. 1. — Sont nommés correspondants délégués de l'École française d'Extrême-Orient pour une période de trois ans à compter de la date de la signature du présent arrêté :

MM. L. Cadière, missionnaire en Annam ;
E. M. Durand, missionnaire en Annam ;
G. Maspero, administrateur des Services Civils de l'Indochine.

Art. 2. — Sont nommés correspondants de ladite école pour la même période.

MM. J. Beauvais, consul de France ;
A. Bonifacy, lieutenant-colonel d'Infanterie coloniale ;
G. Bouillard, ingénieur-conseil des chemins de fer chinois à Pékin ;
A. Chéon, administrateur des Services Civils en retraite ;
Damrong Rachanuphap (S. A. R. le Prince), ministre de S. M. le Roi de Siam ;
R. Deloustal, interprète en chef du Service judiciaire ;
Ch. Duroiselle, directeur adjoint du Service Archéologique de Birmanie ;
Ph. Eberhardt, docteur ès-sciences, précepteur de S. M. l'Empereur d'Annam ;
E. Lunet de Lajonquière, commandant d'Infanterie coloniale en retraite ;

MM. M. MEILLIER, administrateur des Services Civils, commissaire du Gouvernement à Luang-Prabang ;

R. ORBAND, administrateur des Services Civils en Annam ;

P. PETITHUGUENIN, premier interprète hors cadres, directeur de l'Accise des spiritueux à Bangkok ;

J. PRZYLUSKI, administrateur des Services Civils de l'Indochine, chargé de cours à l'Ecole des Langues orientales vivantes ;

J. Ph. VOGEL, professeur de sanscrit à l'Université de Leide.

Art. 3. — Le Directeur p. i. de l'Ecole française d'Extrême-Orient est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Hanoi, le 6 avril 1916.

E. ROUME.

24 mai 1916.

Arrêté détachant à l'Ecole française d'Extrême-Orient M. Henri MARCHAL, inspecteur des Bâtiments civils en Cochinchine, pour remplir par intérim les fonctions de conservateur du groupe d'Angkor, en remplacement de M. Commaille, décédé. (*J. O.*, 27 mai 1916, p. 911.)

19 juin 1916

CIRCULAIRE RELATIVE A LA DÉCOUVERTE D'OBJETS OFFRANT UN INTÉRÊT ARTISTIQUE OU ARCHÉOLOGIQUE. (*J. O.*, 24 juin 1916, p. 1064.)

Le Gouverneur général p. i. de l'Indochine à Messieurs les Chefs des Administrations locales.

Mon attention a été attirée récemment sur quelques faits ayant abouti ou pouvant aboutir à la disparition d'objets possédant une valeur artistique ou archéologique et présentant un sérieux intérêt pour la connaissance et l'histoire de la civilisation indochinoise.

Je vous prie à ce propos de bien vouloir rappeler au personnel, tant européen qu'indigène, placé sous votre autorité, les dispositions édictées par l'arrêté du 9 mars 1900 en vue d'assurer la conservation du trésor artistique et archéologique du pays et notamment les articles 16, 17 et 18 ci-après :

« Article 16. — Lorsque, par suite de fouilles, de travaux ou de faits quelconques, on aura découvert des monuments, des ruines, des inscriptions ou des objets pouvant intéresser l'archéologie, l'histoire ou l'art, sur des terrains appartenant au domaine public, au domaine colonial, local, provincial, ou municipal, l'autorité communale devra assurer la conservation provisoire des objets découverts et aviser immédiatement l'Administrateur chef de la province des mesures qui auront été prises.

« L'Administrateur en référera, dans le plus bref délai, au Gouverneur général, qui statuera sur les mesures définitives à prendre.

« Si la découverte a eu lieu sur le terrain d'un particulier, il sera procédé de même, et le Gouverneur général pourra, sur le rapport du Directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient et après avis de la Commission permanente du Conseil supérieur de l'Indochine, poursuivre l'expropriation dudit terrain, en tout ou en partie, pour cause d'utilité publique.

« Article 17. — La propriété des objets d'art ou d'archéologie, édifices, bas-reliefs, statues, médailles, vases, colonnes, inscriptions, qui pourraient exister sur ou dans le sol des immeubles faisant partie du domaine national en Indochine ou concédés par le Gouvernement à des particuliers, est réservée au domaine.

« Article 18. — Tout fonctionnaire public qui, à l'occasion de ses fonctions, découvrira ou recevra un objet susceptible d'être classé comme monument historique, devra en aviser immédiatement le Gouverneur général qui statuera sur la destination de cet objet, suivant les règles qui précèdent. »

J'insiste en particulier sur la nécessité qu'il y a de me signaler aussitôt que possible toute découverte ou trouvaille d'objets offrant un intérêt artistique ou archéologique, afin de me permettre de les faire examiner par le service compétent, et d'en éviter la dispersion dans des collections particulières ou l'exportation, au cas où ces objets seraient reconnus nécessaires ou utiles aux études historiques et archéologiques sur l'Indochine.

E. Charles.

9 septembre 1916

RAPPORT AU CONSEIL DE GOUVERNEMENT SUR LA SITUATION ET LES TRAVAUX DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT PENDANT L'ANNÉE 1915-1916.

Personnel. — M. Cl. E. Maitre, directeur titulaire, ayant été toute cette année encore retenu en France par les obligations que lui a imposées la mobilisation, M. L. Finot a continué de remplir les fonctions de directeur p. i.

Un nouveau deuil, bien inattendu et particulièrement cruel, a frappé l'Ecole française : M. J. Commaille, conservateur du groupe d'Angkor, a été assassiné par des malfaiteurs le 29 avril, au moment où il se rendait à ses chantiers pour y effectuer le paiement hebdomadaire de ses ouvriers. Il remplissait ses fonctions depuis 1908, date de la création du poste de conservateur d'Angkor. Tous ceux qui ont visité ces monuments ont pu constater avec quelle ardeur et quel dévouement il se consacrait à ses travaux que le climat et une installation assez sommaire rendaient parfois très pénibles. L'œuvre accomplie par lui au cours de ces huit années est de premier ordre, et de toutes parts hommage lui a été rendu. La perte d'un collaborateur aussi précieux n'en est que plus vivement ressentie par l'Ecole française et par tous ceux qui s'intéressent à l'archéologie khmère.

Dans les circonstances actuelles, il n'a pas paru possible de lui donner immédiatement un successeur titulaire. D'autre part, il eût été très regrettable d'ajourner jusqu'après la fin des hostilités la continuation des travaux d'Angkor. Après accord avec M. l'Inspecteur général des Travaux publics et M. le Directeur des Travaux publics en Cochinchine, M. H. Marchal, inspecteur des Bâtiments civils en Cochinchine,

a été, par arrêté du 24 mai 1916, détaché à l'Ecole française d'Extrême-Orient pour remplir par intérim les fonctions de conservateur d'Angkor. Il a pris son service dans le courant du mois de juillet.

M. Aurousseau, nommé sergent d'infanterie coloniale, a été chargé de conduire en France un groupe de volontaires annamites : il est parti le 7 septembre.

Aucun autre changement n'est intervenu dans le personnel de l'Ecole française, qui reste toujours fort réduit, la guerre empêchant la nomination de nouveaux pensionnaires. Sur la proposition du Directeur de l'Ecole, et dans le but d'arriver, suivant l'exemple donné par d'autres colonies, à la constitution des archives générales de l'Indochine, M. le Gouverneur général a demandé à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres de proposer pour l'une des bourses disponibles un archiviste paléographe. L'Académie a admis avec empressement le principe de cette attribution ; mais elle laisse prévoir qu'il lui sera difficile de présenter avant la fin des hostilités un candidat qualifié pour ces fonctions.

Travaux divers. — M. L. Finot, Directeur p. i., a dirigé l'impression du premier volume du Catalogue de la Bibliothèque de l'Ecole et donné au Bulletin le complément de ses *Notes d'Epigraphie indochinoise*. Au mois d'avril, il est parti pour le Cambodge dans le but d'y faire une tournée archéologique et d'étudier en particulier les importantes ruines de Sambor Prei Kuk et de Praḥ Vihear. Malheureusement les circonstances n'étant pas favorables à un voyage dans la région Nord du Cambodge, il n'a pu exécuter que la première partie du plan qu'il s'était proposé et a dû remettre l'autre à une époque ultérieure. Au mois de juillet, il s'est rendu à Angkor pour examiner les travaux et installer dans ses fonctions M. Marchal, conservateur p. i.

M. Parmentier, chef du Service archéologique, a rédigé l'*Inventaire descriptif des monuments du Laos* qu'il avait préparé dans sa tournée de 1912. Au Tonkin, il a fait un relevé complet d'un des plus beaux spécimens de l'architecture annamite : le *đình* de Đình-bảng, dans la province de Bắc-ninh. Il a fouillé un très ancien tombeau d'origine chinoise découvert à Quảng-yên, où a été trouvé un mobilier funéraire en terre cuite blanche d'un grand intérêt. Après une tournée archéologique dans les provinces de Thanh-hoá et de Vinh, il s'est rendu au Cambodge où il a accompagné le Directeur p. i. dans sa visite des ruines de Sambor Prei Kuk. A Angkor, il a procédé à la réouverture des chantiers et assisté de son expérience M. Marchal dans ses débuts de conservateur p. i. De retour à Phnom-penh, il a entrepris une réinstallation complète du Musée Khmer, nécessitée par l'encombrement de ce dépôt. Il a préparé en même temps diverses études qui seront publiées dans le *Bulletin*. Le second volume de son *Inventaire des monuments chams de l'Annam* paraîtra vraisemblablement avant la fin de l'année.

M. Commaille avait achevé en grande partie le dégagement du Baphuon et le dessouchement de la Terrasse des Eléphants, lorsque sa mort a nécessité le licenciement des chantiers. Les travaux ont été repris en juillet au point où il les avait laissés. M. Marchal a commencé en outre le dégagement du Phimeanakas ; il a reconnu que la base du monument s'enfonçait assez profondément au-dessous du sol actuel, et découvert, au cours des sondages faits à cette occasion, une stèle intéressante datant du XIIe siècle. Enfin il a entrepris la tâche urgente et essentielle d'étayer toutes les parties des monuments qui menacent ruine.

M. H. Maspero, mobilisé, n'a pu donner à l'Ecole qu'une collaboration fort réduite. Néanmoins il a continué à s'occuper principalement de travaux intéressant l'œuvre commune : classement et développement des fonds chinois et annamite, celui-ci demandant un soin particulier, vu la rareté des ouvrages imprimés, et de notre collection d'estampages. Il a poursuivi également d'intéressantes recherches sur l'histoire annamite dont quelques résultats paraîtront dans le *Bulletin*.

M. G. Cœdès a continué ses recherches sur les sources indigènes de l'histoire du Cambodge et du Siam. Il prépare la publication des inscriptions inédites du Musée de Phnom-penh. Son séjour dans cette ville lui a permis d'enrichir la section cambodgienne du Musée de Hanoi par de très heureuses acquisitions. Il a surveillé la copie de plusieurs manuscrits destinés à la Bibliothèque de l'Ecole. Enfin il prend une part active aux travaux de la Commission chargée d'établir le dictionnaire officiel de la langue khmère.

M. Aurousseau a dû, tout en étant mobilisé, assurer les fonctions de secrétaire-comptable pendant l'absence de M. Peri. Depuis le retour de celui-ci, il a été envoyé hors de Hanoi ; et bien qu'il ait profité des instants de liberté que lui laissait son service pour continuer les divers travaux qu'il avait entrepris précédemment, sa collaboration s'est nécessairement ressentie de ses obligations militaires.

M. N. Peri, revenant du Japon est rentré en Indochine le 15 janvier. Bien qu'une longue maladie lui ait rendu tout travail à peu près impossible et l'ait empêché de poursuivre les recherches qu'il se proposait de faire pendant la durée de sa mission, celle-ci n'a cependant pas été infructueuse. Il a pu rapporter quelques pièces intéressantes destinées au Musée et un assez grand nombre d'importantes publications japonaises récentes, qui accroissent notablement notre fonds japonais.

Collaborateurs. — Les correspondants délégués et correspondants de l'Ecole française d'Extrême-Orient étant arrivés au terme de leur mandat, une nouvelle liste comprenant la plupart des anciens correspondants et quelques nouveaux collaborateurs a été dressée, et un arrêté pris le 6 avril 1916 leur a conféré à nouveau ces titres.

Le P. Cadière a donné dans le *Bulletin* un mémoire sur l'*Anthropologie annamite* et M. le colonel Bonifacy une étude sur une fête agraire des Tay du Tonkin.

M. G. Cordier, directeur des écoles françaises de Yunnan-fou, nous a remis une description du Musée de cette ville, et M. le Dr Pannetier une collection de proverbes cambodgiens recueillis et traduits par lui ; ces deux articles ont également paru dans le *Bulletin*. D'autre part, le P. Savina nous a cédé le manuscrit de son Dictionnaire miao-tseu ; le P. Kemlin nous a envoyé la suite de ses intéressantes études sur les Rơngao, et le P. Cadière deux études de religion populaire annamite.

Le P. H. de Pirey a exécuté pour le compte de l'Ecole et d'après les instructions de M. Parmentier, plusieurs fouilles dans la province de Quảng-trị (Annam). Celle de Trương-xá a révélé l'existence de trois sanctuaires qui semblent dater du IXe ou du Xe siècle. Celle de Nhan-biều, qui est en cours, a déjà permis de retrouver la plus grande partie de la décoration en pierre du temple et surtout l'idole principale, un Vishnou debout, d'une exécution très soignée. Enfin une troisième fouille, proposée par le village lui-même, va être entreprise à Bích-la.

Les circonstances n'ont pas permis à la Commission des Antiquités du Tonkin de déployer toute son activité. Néanmoins un certain nombre de monuments ont été l'objet d'une étude préparatoire, et sous peu un projet d'arrêté les classant comme

monuments historiques pourra être présenté à la signature de M. le Gouverneur général. La Commission est intervenue utilement pour attirer l'attention de l'administration sur les mesures à prendre pour préserver le Văn-miêu de Hanoi.

Publications. — La guerre a singulièrement ralenti les travaux d'imprimerie en France ; c'est à cette cause qu'il faut attribuer le retard qu'ont subi les volumes de nos « Publications » actuellement sous presse. Il y a lieu d'espérer pourtant que le deuxième volume de l'*Inventaire des monuments chams de l'Annam* de M. H. Parmentier pourra paraître avant la fin de l'année, et qu'il sera suivi à un court intervalle du deuxième volume de l'*Art gréco-bouddhique du Gandhâra* de M. A. Foucher.

Le *Bulletin* a continué à paraître avec un retard qu'explique suffisamment la réduction du personnel de l'Ecole française, retard qui sera vraisemblablement regagné en grande partie au cours de l'année prochaine, grâce aux mesures qui ont été prises dans ce but.

D'autre part, le premier volume de l'*Inventaire alphabétique de la Bibliothèque, fonds européen*, a paru et le second est en cours d'impression.

Bibliothèque. — En dépit des circonstances qui enraient considérablement la production scientifique, l'accroissement de la Bibliothèque a été assez important. Plusieurs publications périodiques du fonds européen ont été complétées en totalité ou en partie ; en outre, ce fonds a reçu environ 400 volumes nouveaux. Le fonds annamite s'est augmenté de 182 ouvrages formant 906 fascicules ; 36 ouvrages comprenant un total de 1198 fascicules sont entrés au fonds chinois. Au fonds japonais se sont ajoutés 51 ouvrages donnant un total de 179 volumes et de nombreux fascicules de périodiques complétant des collections, rapportés par M. Peri.

Musée. — Le Musée s'est enrichi d'un certain nombre d'objets, dont les principaux sont : une importante collection d'objets de métal et de porcelaines envoyés du Cambodge par M. Cœdès ; une paire de grands vases funéraire des Song et une statuette funéraire des T'ang, lion ailé en terre cuite, rapportés par M. Peri ; une grande statue japonaise d'Amitâbha en bois doré, datant du XIII[e] siècle; deux statuettes chames en pierre, données au Musée par M[me] Clément ; trois statuettes de bronze trouvées dans la province de Quảng-trị par le P. de Pirey ; trois figurines repoussées sur plaque d'or, provenant d'Angkor, données par M. de Kératry ; une grande peinture chinoise représentant Samantabhadra, donnée par M. Holbé ; quelques belles incrustations siamoises envoyées par M. Lefèvre-Pontalis, ministre de France à Bangkok ; plusieurs terres cuites de Bát-tràng, Thổ-hà, Phù-lãng (province de Bắc-ninh), d'autres d'origine encore inconnue, etc. Il faut faire mention spéciale de l'important mobilier funéraire en terre cuite trouvé dans un tombeau à trois chambres découvert à Quảng-yên.

D'autre part, des travaux de réfection de digues, de routes, ou entrepris par des particuliers en divers lieux des environs de Hanoi, ont mis au jour de grandes quantités de briques ornées ou vernissées, de terres cuites, de porcelaines anciennes, dont les meilleurs spécimens sont entrés au Musée.

Les travaux du Musée cham de Tourane ont été terminés, et à son retour du Cambodge, M. Parmentier doit s'occuper d'y faire placer et d'y classer les objets

jusqu'à présent déposés au jardin public de cette ville, d'autres laissés en diverses résidences, et les statues qu'ont mises au jour les fouilles du P. de Pirey.

Le Musée de Phnom-penh s'est enrichi de quelques linteaux et sculptures remarquables, notamment d'une belle statue de Harihara provenant de Prasat Ander (province de Kompong-thom) et de deux petits Buddhas de pierre trouvés à Trà-vinh (Cochinchine), qui ont un caractère hindou très prononcé. La réinstallation exécutée par M. Parmentier permettra de mettre en valeur les diverses œuvres et d'exposer divers objets qui n'avaient pu l'être jusqu'ici.

6 décembre 1916

Arrêté chargeant M. George Cœdès, professeur à l'Ecole française d'Extrême-Orient, d'une mission d'études au Siam. (*J. O.*, 9 décembre 1916, p. 1909.)

INDEX ANALYTIQUE.

Les chiffres romains renvoient au numéro, les chiffres arabes à la page.

Les noms des auteurs d'articles originaux sont en PETITES CAPITALES, et les titres de leurs articles en *italique*. Les noms des auteurs d'ouvrages ou d'articles dont il a été rendu compte sont en *italique*.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATUM

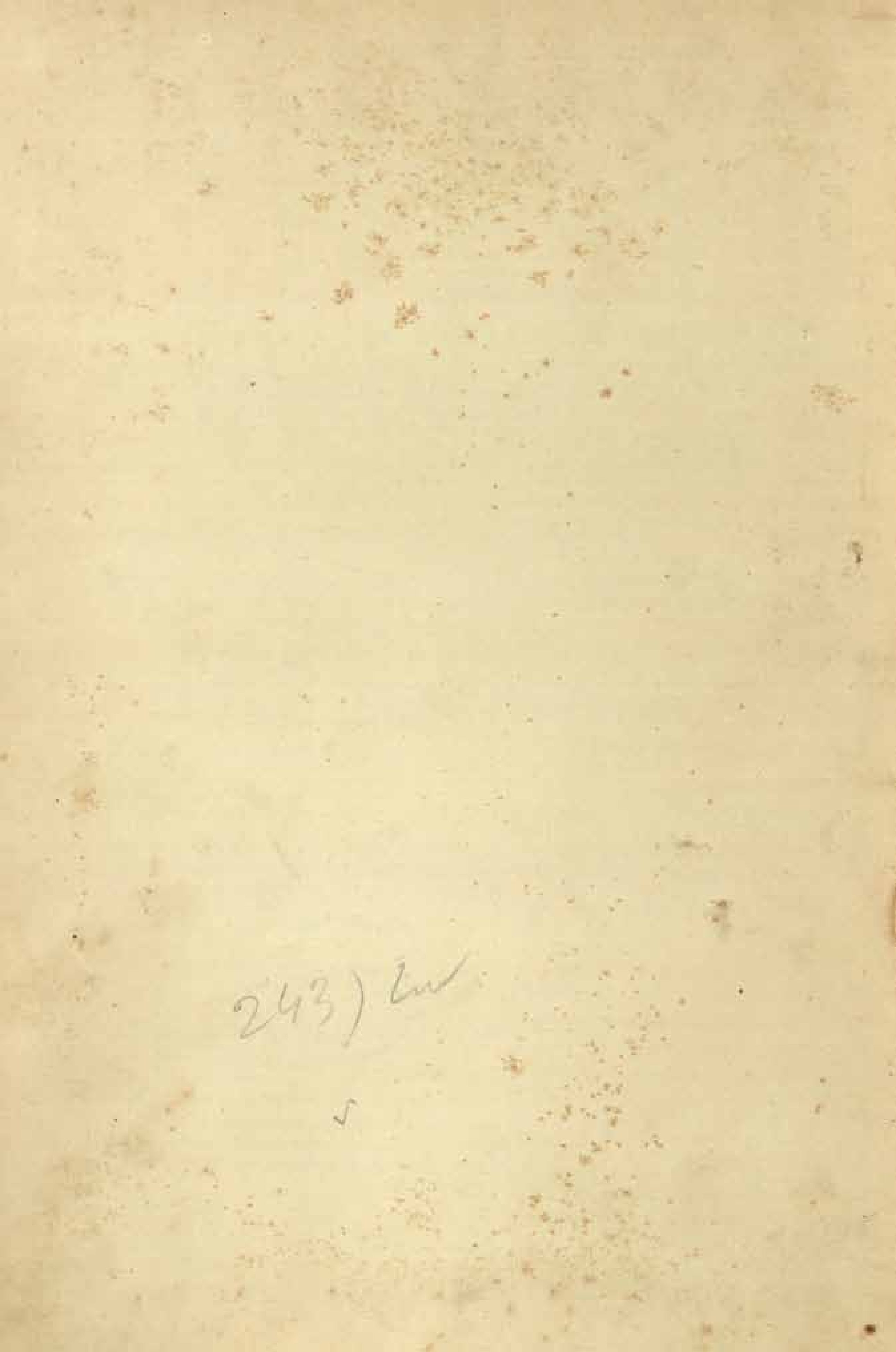
N° 4, p. 11, l. 5 avant la fin. *Au lieu de :* pl. v, 51, *lire :* pl. v, 41.
" p. 12, l. 9. — pl. II, 1, 5, *lire :* pl. v, 1, 5.

N° 5, p. 1 sqq. M. Georges Maspero, à qui nous avions communiqué les bonnes feuilles contenant le compte rendu de sa *Grammaire de la langue khmère*, veut bien nous adresser quelques remarques de détail :

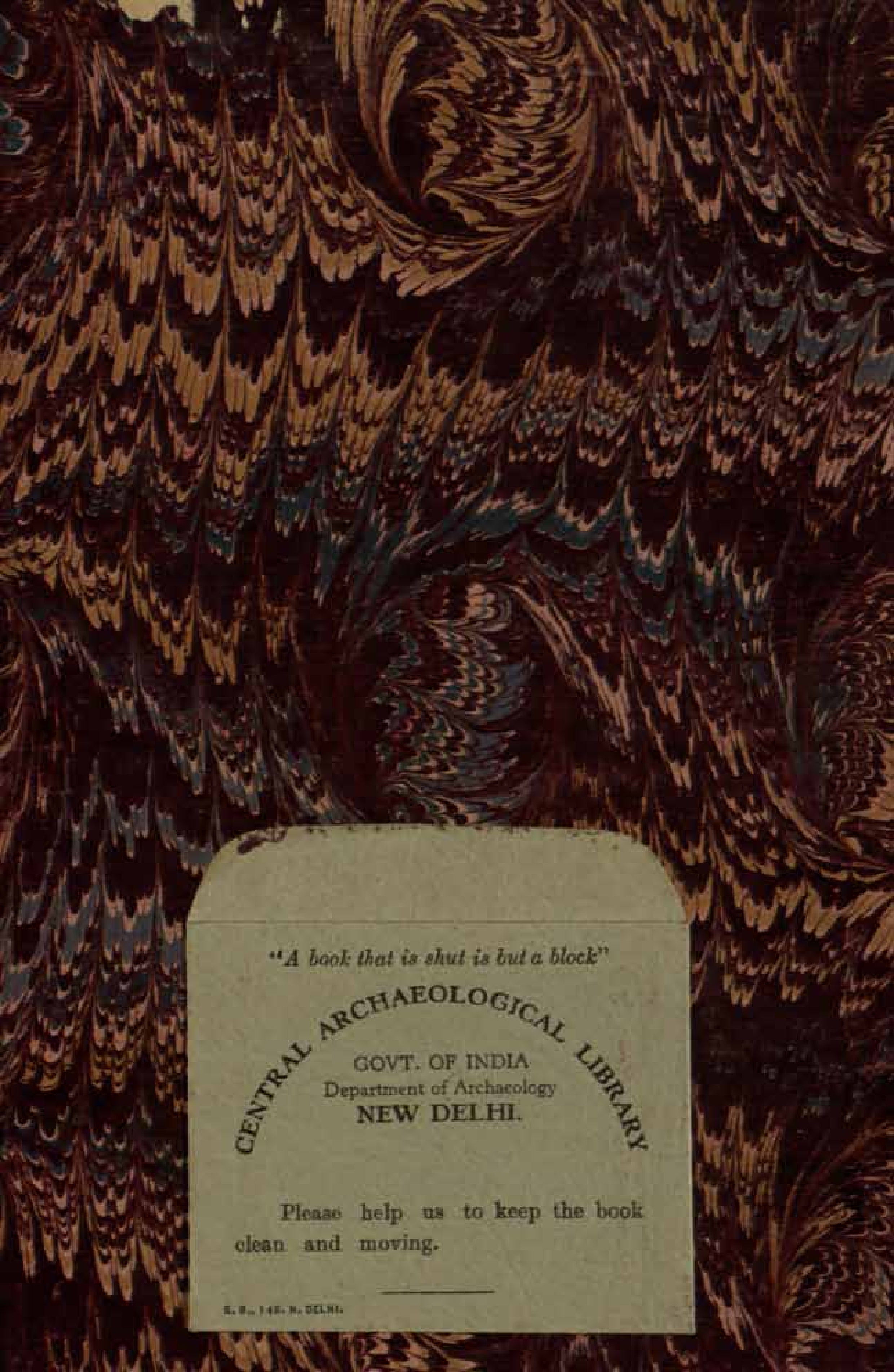
P. 13, l. 30 : *Sĕtenà* est une faute d'impression ; il y a dans la *Grammaire* (p. 7) *Sĕtanà*. — Ibid. C'est la stèle d'Angkor Vat (type VIII) qui est reproduite dans Barth et Bergaigne, non la grande inscription des galeries (type IX) : la rectification n'est donc pas fondée. — P. 17 : il y a dans l'exemple de la *Grammaire* (p. 384), non une faute de traduction, mais une faute d'impression : [illegible] est à corriger en [illegible]. [Ajoutons deux autres corrections. P. 3, l. 3, lire a^e ; p. 7 in fine, lire : [illegible] et [illegible], [illegible] et [illegible].]

Pour le reste, M. Maspero préfère ajourner la discussion des questions de phonétique et d'orthographe soulevées par son livre. Il désire seulement que sa qualité d'administrateur des Services civils de l'Indochine, ancien résident au Cambodge, omise dans notre compte rendu, soit indiquée aux lecteurs comme élément d'appréciation. Il est juste, en effet, qu'un administrateur qui, sans être un linguiste de profession, présente au public le résultat de ses études sur la langue de populations qu'il connaît d'ancienne date, jouisse à la fois d'une plus grande latitude dans l'expression de ses idées et d'un plus large crédit pour des affirmations qui sont le fruit d'une longue expérience pratique. Nous croyons d'ailleurs avoir tenu compte de ce double point de vue.




243)




"A book that is shut is but a block"
CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.
Please help us to keep the book clean and moving.
S. B., 148. N. DELHI.